



HAL
open science

De la renaissance d'une langue occitane littéraire en Auvergne au début du XXe siècle, au travers des oeuvres de Benezet Vidal et Henri Gilbert.

Jean Roux

► To cite this version:

Jean Roux. De la renaissance d'une langue occitane littéraire en Auvergne au début du XXe siècle, au travers des oeuvres de Benezet Vidal et Henri Gilbert.. Linguistique. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2020. Français. NNT : 2020MON30052 . tel-03264341

HAL Id: tel-03264341

<https://theses.hal.science/tel-03264341>

Submitted on 18 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par
UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY
MONTPELLIER 3

Préparée au sein de l'école doctorale 58 Langues,
Littératures, Cultures, Civilisations.
Et de l'unité de recherche Langues, Littératures, Arts
et Cultures des Suds (LLACs/Reso)
Spécialité : Études Occitanes

Présentée par **Jean Roux**

**De la renaissance d'une langue occitane
littéraire en Auvergne au début du XX^e
siècle, au travers des œuvres de Benezet
Vidal et Henri Gilbert.**

Soutenue le 10 décembre 2020 devant le jury composé de

M. Hervé Lieutard, Professeur des universités,
Université Paul-Valéry Montpellier3

Directeur de thèse

M. Philippe Martel, Professeur émérite, Université
Paul-Valéry Montpellier 3

Mme Estelle Retali-Medori MCF-HDR de l'université
de Corse Pasquale Paoli

Mme Michela Russo, Professeur des universités,
Université Jean-Moulin Lyon 3

Rapporteur

M. Patrick Sauzet, professeur émérite, Université
Toulouse Jean-Jaurès

Rapporteur



Dédicaces

A mon paire que me diguèt qu' aquò èra una lenga,

À mon père qui m'a dit que c'était une langue,

A Aimat Serre que me la faguèt conéisser,

À Aimé Serre qui me la fit connaître

A Jeanne et Benoît "Leimet" de la Borlada que me la faguèron amar.

À Jeanne et Benoît de la Bourlade qui me l'ont faite aimer.

Résumé

Benezet Vidal et Henri Gilbert furent deux auteurs majeurs du second Félibrige né après la guerre de 1914-1918. Tous deux firent parti de ce mouvement en se donnant comme objectif de rendre à leur langue, l'occitan d'Auvergne, dignité et reconnaissance littéraire. Ceci passait tout d'abord par la légitimation de l'occitanité de l'Auvergne non seulement vis-à-vis des auvergnats eux-mêmes mais aussi de l'ensemble de la communauté culturelle occitane. S'inscrivant en aval d'une longue lignée ininterrompue depuis le moyen-âge d'écrivains auvergnats d'expression occitane ils le firent chacun à sa manière à travers une œuvre littéraire romanesque et poétique. Pour cela, Vidal adhéra aux principes de l'École Occitane toulousaine pour se mettre en quête de « la langue intégrale », Gilbert, lui, se plongea dans les écrits médiévaux d'Auvergne afin d'établir « l'orthographe raisonnée », ou « orthographe rationnelle ». En analysant en détail leurs œuvres et en les resituant dans le contexte de leur création et diffusion, nous avons essayé de comprendre et d'étudier les choix de chacun de ces auteurs ainsi que les fondements sur lesquels ils bâtirent leur travail de restauration et de défense apologétique de cette langue. Nous avons également essayé de comprendre quel fut l'impact et l'apport de ce travail sur leurs contemporains et condisciples, comme sur le renouveau occitan des années 1970. Enfin, quel héritage ils nous laissent et en quoi leurs œuvres peuvent encore servir l'occitanité auvergnate du XXI^e siècle.

English title

Revival of a literary occitan language in Auvergne at the beginning of the twentieth century through the Benezet Vidal and Henri Gilbert's works, perspective and future.

Summary:

Benezet Vidal as Henri Gilbert were both, two main authors of the second period of the Félibrige after the first world war. Belonging to this cultural movement they attended equally to renew and give honourability to their native language, the Occitan of Auvergne through modern literature. They wanted first, to legitimate the Auvergne occitan dialect to their compatriots as well as the overall occitan community. Being the continuation of a long tradition of written literature from the Middle Ages until the twentieth century they completed both works through novels and poetry. To do so, Vidal followed the rules of the Collège d'Occitanie from Toulouse looking for the "integral language", when Gilbert through the study of Middle Ages writings from Auvergne established a "rational spelling". Analysing in detail the works of these two authors, and setting them in their creation and dissemination context, we tried to understand and study the choices of each of them, as well as the basis on which they built the revival of this language. We also tried to understand what has been the effect and the contribution of these works to their contemporaries as on the revival of the 1970's. What legacy is today remaining and what these works can still provide to the Auvergne occitanity.

Mots clés

Occitan (langue)

Auvergne

Linguistique (France sud)

Félibrige

Littérature occitane

Correspondances

XX^e siècle

Key words:

Occitan (language)

Auvergne

Linguistic (southern France)

Félibrige

Occitan literature

Correspondences

XXth century

Cette thèse a été préparée dans le cadre du laboratoire : LLACS



Langues, Littératures, Arts et Cultures des Suds

Université Paul Valéry, Montpellier

3, rue du Professeur Henri Serre, 34090 Montpellier

Remerciements

Je remercie très spécialement mon épouse Hélène pour son soutien, sa patience et sa tolérance ;

Patrick Bec pour son amitié et ses relectures attentives et constructives, ainsi que les longues discussions que nous partageâmes ;

Hervé Lieutard pour son suivi attentif et pointilleux ;

Le CIRDOC pour son accueil et son aide précieuse, et plus particulièrement Aurélien Bertrand et Françoise Bancarel pour leur disponibilité ;

Madame France Peyronnet petite nièce d'Henri Gilbert dont les informations sur la généalogie de sa famille m'ont été très précieuses ;

Je tiens également à remercier, tous ceux qui ont partagé avec moi l'usage de cette langue et notamment Michel Page et Marthe Barlet, ainsi que les groupes occitans de Venteuges et de Langeac ;

Robert et Marie-Louise Mouchet de Ganillon pour le temps partagé dans notre langue ;

Jean-Claude Bertrand et son épouse qui m'ont accueilli à Saint-Ours, ainsi qu'Albert Coulaudon de Pommier qui me firent connaître la langue de Pontgibaud et de ses environs.

Noël Lafon Majoral du félibrige auvergnat qui m'a fait profiter de ses recherches sur Henri Gilbert et de ses connaissances sur l'histoire de cette association ;

Et tout le département de Langue et Littérature Occitane de l'Université de Montpellier 3, pour son accueil, son amitié et ses encouragements.

Conventions de présentation

1. Traductions :

Dans l'ensemble du document nous avons donné la grande majorité des traductions françaises des textes occitans.

Quand ces traductions sont extraites des écrits des écrivains nous les avons données entre guillemets à la suite des textes occitans et dans le corps du texte. Elles font en effet partie intégrale de leurs œuvres littéraires, et comme l'écrivait Benezet Vidal :

Nous disons « une version française » et non une traduction, car nous ne nous tiendrons pas au mot à mot ; habitué à nous servir des deux langues, nous avons habillé notre pensée à la française autant qu'il est possible de le faire en transcrivant un ouvrage conçu dans une langue différente quoique sœur.

Toutes les autres traductions sont de notre fait, sauf indication, et nous les avons données comme notes de bas de page.

2. Citations

Les citations courtes, de moins de trois lignes sont données entre guillemets dans le corps du texte en italique pour l'occitan et en caractères droits pour le français.

Les autres citations sont données en police 11 (le texte étant en police 12) et en retrait de 1cm par rapport au corps du texte.

3 Abréviations

AIEO, *Associacion Internacionala d'Estudis Occitans*,

AL, ALIBERT, Louis, 1966, *Dictionnaire occitan français*, Toulouse Institut d'Estudis Occitans. Celui-ci ayant constitué son dictionnaire principalement par des emprunts au TDF nous ne le citerons que si celui-ci est différent du TDF.

ALAL, POTTE, Jean-Claude, 1975, 1987, 1992, *Atlas Linguistique et Ethnographique de l'Auvergne et du Limousin*, 3 tomes, Paris, CNRS.

ALF, GILLIERON, Jules, EDMOND, Edmont. 1902 – 1912, *Atlas Linguistique de France, avec une Notice et une Table, ainsi qu'un supplément*, Paris, Champion.

ALJA, MARTIN, Jean-Baptiste, TUAILLON, Gaston, 1971-1974-1978-1981, *Atlas linguistique et ethnographique du Jura t des Alpes du Nord (Francoprovençal central)*, Paris, CNRS.

ALLOr, BOISGONTIER, Jacques, tomes 1 à 3, 1981-1984-1986, *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc oriental*, CNRS, Paris

ALMC, NAUTON, Pierre, tomes 1 à 4, 1963, 1972, 1976, 1977, *Atlas Linguistique et Ethnographique du Massif Central*, Paris, CNRS.

BP, BONNAUD, Pierre, 1999, *Nouveau Dictionnaire Général Français-Auvergnat*, Nonette, Editions Créer et Pierre Bonnaud. / REICHEL, Karl-Heinz., 2005, *Dictionnaire général Auvergnat Français*, Clermont-Ferrand, Créer & Karl-Heinz Reichel. Nous ne ferons pas la distinction entre les deux ouvrages qui sont le miroir l'un de l'autre.

COA, *Cercle Occitan d'Auvernha, Auvernha Terra d'Òc*, association loi de 1901.

CREO, Centre Régional pour l'Enseignement Occitan.

CRDP, Centre Régional de Documentation Pédagogique.

EAU, Écriture Auvergnate Unifiée de l'École Auvergnate de Pierre Bonnaud.

IEO, *Institut d'Estudis Occitans*, association loi de 1901, issue de la SEO en 1946.

LE : LEVY, Emil, 1973, *Petit Dictionnaire Provençal-Français*, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 5^{ème} édition, (première édition 1909).

LY : LAVALADE, Yves, 1999, *Dictionnaire Occitan / Français, Limousin – Marche – Périgord ; Etymologies occitanes*, Panazol, Editions LUCIEN SOUNY.

MR, MICHALIAS, Régis, 1912, *Glossaire de Mots particuliers du Dialecte d'Oc de la Commune d'Ambert (Puy-de-Dôme)*, Paris, Réimpression Marseille, Laffitte Reprints, 1978.

OP, OLIVIER, Philippe, 2009, *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat, Mauriacois et Sanflorain (1340 – 1540)*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

QLO, 1974-1984 *Quaserns de Lingüistica Occitana*, Clermont-Ferrand, IEO, Puei de Doma.

SEO, Société d'Études Occitanes (*Societat d'Estudis Occitans*), association loi 1901 créée en 1930 qui devient IEO en 946.

TC, Thesoc, UMR7320, CNRS-Université de Nice.

TDF, MISTRAL, Frederic, 1932, *Lou Tresor dóu Felibrige*, reprint Slatkine, Genève – Paris, Editions de l'Unicorne 1979, réimpression de l'édition du centenaire, Paris, Delagrave, 1932, ces termes sont généralement repris dans LA.

Structure du document

Afin de rendre plus aisée la lecture de ce document, nous en présentons ci-après sa structure générale.

Ce document est composé de trois parties.

La première partie intitulée *L'Auvergne Occitane* a pour but de rappeler et resituer ce qui fait la spécificité des parlers auvergnats dans l'ensemble occitan. Ce que l'on appelle dialecte auvergnat (appellation déjà très discutable) est généralement assez mal défini ou très souvent de manière approximative ou suivant des aprioris arbitraires et sans fondements. Nous avons donc pris le soin de rappeler en quoi les parlers d'Auvergne et du Velay (ou pourrait y ajouter les parlers nord-vivarais et nord-gévaudanais) sont spécifiquement occitans et non les avatars d'un occitan méridional, la norme, qui se serait abâtardi ou francisé. Nous avons également réalisé une revue historique des différentes définitions qui ont été données de ce dialecte ou plutôt de cet ensemble de parlers, depuis le début du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours par différents auteurs. Nous avons voulu de cette manière présenter une idée plus exacte des structures interne et externe de ces parlers. Ensuite nous avons montré comment depuis le Moyen-Âge s'est établi une continuité dans l'écrit littéraire des différents parlers en Auvergne comme dans le Velay et ceci jusqu'à la renaissance félibréenne de la fin du XIX^e siècle.

La seconde partie intitulée *Benezet Vidal, Henri Gilbert les écrivains du renouveau*, est entièrement consacrée à l'étude des œuvres littéraires de ces deux écrivains, qui furent tous deux membres du second Félibrige né après le premier conflit mondial. À cette fin pour chacun d'eux nous avons étudié leur biographie, ainsi qu'avec le plus de précision possible, les parlers vernaculaires d'origine de chacun d'eux soit, celui de la région de Pontgibaud dans le Puy-de-Dôme pour Vidal et de Chilhac dans la Haute-Loire pour Gilbert, ceci permettant de mieux comprendre les choix linguistiques et stylistiques de ces deux écrivains. Nous avons alors analysé avec le plus de précision possible leurs œuvres littéraires : romans ; nouvelles ; contes ; poèmes. Cette analyse a été faite selon une progression chronologique afin de voir et de comprendre si besoin est, comment ces choix et cette pratique littéraire avaient évolué chez chacun des félibres au fur et à mesure de l'avancée de leurs travaux.

La troisième partie enfin, intitulée *Écrit occitan chez Vidal et Gilbert*, a pour but dans un premier temps, de faire une approche comparée des évolutions stylistique, orthographique,

morphosyntaxique et lexicales de chacun de ces auteurs. Nous verrons en quoi ils se sont différenciés et même opposés. Nous avons ensuite essayé d'apprécier l'influence qu'ils ont pu avoir sur leurs contemporains et dans quelle mesure ils firent école. Enfin nous avons essayé d'estimer quelle influence ils eurent sur le renouveau occitan d'après 1968 et plus particulièrement en Auvergne.

Nous avons essayé en terme de conclusion de faire une synthèse de ces travaux et d'en retirer les perspectives qu'ils offrent pour un avenir littéraire de l'occitan d'Auvergne.

Table des matières

Dédicaces	2
Résumé	3
English title.....	4
Summary:.....	4
Mots clés.....	5
Cette thèse a été préparée dans le cadre du laboratoire : LLACS	6
Remerciements	7
Conventions de présentation	8
Structure du document	11
Table des matières	13
Table des illustrations	16
L’Auvergne Occitane	18
1 Parle-t-on occitan en Auvergne ?	18
2 Pour une définition géographique du dialecte nord occitan central communément appelé Auvergnat, revue historique.....	26
2 1 Limite entre parlers Auvergnats, Français et Francoprovençaux.....	26
2 2 Limites internes des parlers « auvergnats » au sein du domaine occitan	27
3 Historique des définitions des parlers auvergnats.....	30
a) J.-B. J. Tailhandier.	30
b) Henry Doniol :	31
c) Frederic Mistral :	33
d) Albert Dauzat :	34
e) B. Petiot.	37
f) Joseph Anglade.	40
g) Jules Ronjat.....	41
h) Louis Alibert.....	46
i) Pierre Bec.	47

j)	Robert Lafont.....	50
k)	André Lanly.....	51
l)	Pierre Nauton.	51
m)	Pierre Bonnaud.....	52
n)	Roger Teulat.	54
o)	Jacques Allières.....	59
p)	Karl-Heinz Reichel	60
q)	Philippe Olivier.....	64
r)	Hans Goobl.	65
s)	Dominique Sumien (Domergues Sumien)	66
4	Permanence de l'écrit occitan en Auvergne	74
4 1	Le moyen âge (1000-1520)	75
4 2	L'âge baroque (1520-1789).....	97
4 3	Les temps modernes.....	111
4 4	La renaissance félibréenne en Auvergne.....	140
4 5	Sur les marges du Félibrige	152
	Benezet Vidal, Henri Gilbert les écrivains du renouveau	175
5	Benezet Vidal,	175
5 1	Biographie Vidal.....	175
5 2	Le parler de Pontgibaud.....	194
5 3	Œuvre Vidal	227
5 3 1	Flours de mountagno	228
5 3 2	Changement de graphie.....	255
5 3 3	Lo Cid auvernhat	258
5 3 4	La serva	265
5 3 5	Jan Combralha	316
5 3 6	Un amor	384
5 3 7	Lo libret de l'escolan auvernhat	397

5 3 8	Lo vielh Clarmont	414
6	Henri Gilbert	436
6.1	Biographie Gilbert.....	436
6.2	Le parler de Chilhac	463
6.3	Œuvre Gilbert	522
6 3 1	La covisada	522
6 3 2	Contes de la luneira	578
6 3 3	<i>Contes de l'aze</i> et autres textes.....	592
6 3 4	Lis contaires delh covize	605
	Écrit occitan chez Vidal et Gilbert.....	661
7	Renaissance d'une langue littéraire en occitan d'Auvergne chez Vidal et Gilbert.....	661
8	Vidal et Gilbert dans leur temps.....	697
9	Influence de Vidal et Gilbert sur le renouveau occitan des années 1970 en Auvergne.....	720
	Synthèse et perspectives.....	758
	Sources bibliographiques	775
1.	Sources primaires :.....	775
2.	Sources secondaires et tertiaires	783
3.	Autres références.....	784
	ANNEXES.....	799
	Annexe 1 : Définition de l'espace auvergnat, carte de synthèse (page 28)..	800
	Annexe 2 : Vida de Na Castelloza.	806
	Annexe 3 : Terrier de Pebrac.	807
	Annexe 4 : Livre Prébendaire de l'abbaye des Chazes.	808
	Annexe 5 : L'Arvernats, lenga literària d'Auvèrnhe segon Charles-Antoine Ravel Communication au Congrès de l'AIEO Albi, juillet 2017.	809
	Annexe 6 : La Gramatica Auvernhata de B. Vidal, (2020, <i>Lengas</i>).....	815
	Annexe 7 : Le collège d'Occitanie, (et la renaissance occitane en Basse- Auvergne et Velay), Correspondances Vidal-Salvat. (Communication Castelnaudary, novembre 2017).	822

Annexe 8 : Deux poèmes de Vidal, <i>L'eschalièr</i> ; <i>Deliuransa</i> !.....	831
Annexe 9 : <i>Lou Grelet</i>	834
Annexe 10 : <i>Avans-tast</i> , Jan Combralha.	836
Annexe 11 : Dernier paragraphe de <i>Un Amor</i> de Benezet Vidal	837
Annexe 12 : Début de <i>La covisada</i> , d'Henri Gilbert.	838
Annexe 13 : Liste des textes anciens publiés dans <i>L'Alauza d'Auvernha</i> , par Henri Gilbert.	842
Annexe 14 : Un problèma de grafematica occitana ; A+LO mai DE+LO en nòrd occitan.	843
Annexe 15 : Deux poèmes de Gilbert, <i>Sèi coma l'abre virturos</i> / <i>Ame veire à la prima</i>	851
Annexe 16 : Extrait <i>La serva</i>	854

Table des illustrations

Figure 1 Isoglosses de définition.....	28
Figure 2 Carte linguistique de l'Auvergne, d'après Dauzat.....	37
Figure 3 Structure supradialectale (Bec, 1963).....	50
Figure 4 Gradient de septentrionalité à travers la Corrèze et la Creuse (Lalnly, 1962).....	51
Figure 5 Définition conventionnelle d'un espace occitan centre-nord (Teulat,1981).....	55
Figure 6 Occitan larg, selon Sumien (Sumien, 2009).	73
Figure 7 Localisation des textes médiévaux.	79
Figure 8 Localisation des auteurs baroques.	109
Figure 9. Localisations des auteurs du XIX ^e siècle.....	119
Figure 10 Benezet Vidal.....	175
Figure 11 Le Château de Pont-Gibaud d'Eugène Isabey (1831, Metropolitan Museum of Art)	176
Figure 12 Maison (supposée) du Vauriat.	182
Figure 13 Localisation de Pontgibaud dans l'espace occitan centre- nord	194
Figure 14 Couverture <i>Flours de mountagno</i>	228
Figure 15 Page de garde du livret, <i>Le Cid auvergnat- Lo Cid auvernhat</i>	259
Figure 16 <i>La serve</i> de Lucien Gachon.	266
Figure 17 Couverture de <i>La serva</i>	267

Figure 18 Page de garde du manuscrit de Jan Combralha.	317
Figure 19 Combrailles centrales. Lieux d'action des romans.	318
Figure 20 Le viaduc des Fades.	340
Figure 21 Couverture de Un Amor	384
Figure 22 Couverture du Libret de l'escolan auvernat.	398
Figure 23 Première page de Lo vielh Clarmont.	415
Figure 24 Notre Dame du Port	421
Figure 25 Cathédrale de Clermont-Ferrand au XIX ^e siècle.	427
Figure 26 Portrait d'Henri Gilbert (Gabriel Moiselet).	436
Figure 27 Village de Chilhac.	438
Figure 28 Couvige à Saint-Privat-d'Allier dans les années 1960.	439
Figure 29 Maison natale d'Henri Gilbert, aujourd'hui et dessinée par Moiselet.	440
Figure 30 Bandeau de L'Alauza d'Auverna.	447
Figure 31 Localisation de Chilhac dans l'espace occitan centre- nord.	463
Figure 32 Couverture de La covisada.	523
Figure 33 Couverture Countes de la lunaira.	578
Figure 34 Couverture de Contes de la luneira.	583
Figure 35 Couverture d'un Contes de l'Aze.	600
Figure 36 Couverture de Lis contaïres delh covize.	605
Figure 37 Localisation des textes de Lis contaïres delh covize	608
Figure 40 Bulletin Lo Grelet.	708
Figure 41 Défense de la langue d'Oc.	712
<i>Figure 42 La voix du Massif Central</i>	718
<i>Figure 43 Pour aider à lire et écrire le nord-occitan</i>	722
<i>Figure 44 Médioromanie méridionale selon Bonnaud</i>	729
Figure 45 Vai i qu'as peur !	737
Figure 46 Parlem	737
Figure 47 Front occitan	738
Figure 48 Bïza neira	738
Figure 49 Quasèrns de Lingüistica Occitana	739
Figure 50 Grand dictionnaire Français- Auvergnat	745
Figure 51 Carte linguistique de l'Auvergne	746
Figure 52 Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat.	748
Figure 53 Cherchapaïs.	749
Figure 54 Les fraïsses èran tombats	751
Figure 55 Femnas	752

L'Auvergne Occitane

1 Parle-t-on occitan en Auvergne ?

Même si cette question peut sembler hors de propos si ce n'est provocatrice, c'est une question qui mérite d'être posée. En effet, reste dans la mentalité populaire une équivoque sur cette réalité, d'autant plus qu'un certain nombre d'affirmations ou de présupposés peuvent remettre en question le fait que les parlers d'Auvergne puissent être de l'occitan. L'identité occitane de l'Auvergne étant elle-même bien souvent discutée y compris dans des milieux dits avertis ou par des intellectuels ayant une reconnaissance publique et même universitaire. L'Auvergne est-elle du centre ? ce que l'on a tendance à fréquemment entendre de nos jours, fait-elle partie d'un espace centre-est ? ce que tendrait à officialiser la grande région Auvergne-Rhône-Alpes, où même d'un grand espace centre France situé quelque part entre une France septentrionale et une France méridionale ? (Bonnaud, 1981 ; 2003).

Pour comprendre toutes ses hésitations et ces errements, revenons à ce qu'affirmait Gaston Paris dans sa lecture à la réunion des sociétés savantes, de mai 1888 :

Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée à la Manche et des Vosges à l'Océan : nous aurons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle cependant il nous sera impossible de distinguer des zones¹.

Cette vision d'une grande mosaïque de parlers allant du nord au sud du pays sans limites internes nettes, fit son chemin pour être encore reprise récemment par les tenants d'une langue auvergnate autonome ; « Il y eut bel et bien, pendant longtemps, comme l'avait entrevu avec clairvoyance Gaston Paris [...] des transitions progressives entre les langues régionales de la Gaule. » (Bonnaud, 2005a). S'appuyant sur cette vision historique des parlers romans de Gaule, Pierre Bonnaud² va imaginer un espace linguistique contemporain dont l'Auvergne serait le centre, « L'auvergnat quant à lui, se trouve placé dans la grande bande centrale de la Gaule romanisée, qui n'est ni d'oc ni d'oïl, et qui peut être appelée Médioromanie. » (Bonnaud, 2005a). Cependant comme nous le verrons ultérieurement (cf. Pour une définition géographique du dialecte nord-central occitan, § 2), cet espace ainsi défini ne présente pas

¹ Paris, Gaston, 1888, *Les parlers de France*, Lecture faite à la réunion des sociétés savantes le samedi 26 mai

² Pierre Bonnaud (1931...), géographe auvergnat.

d'uniformité, n'ayant eu aucun centre directeur capable d'unifier l'usage linguistique au niveau régional. Au contraire on peut identifier plusieurs centres secondaires, reliant l'Auvergne septentrionale au midi languedocien ou provençal et à un espace nord-est (cf. pour une définition géographique du dialecte nord-central occitan, § 2). On ne peut ainsi justifier l'existence d'aucun espace linguistique auvergnat objectivement délimité, si ce n'est au nord et à l'est sur les limites même de l'occitan. Bonnaud se heurte d'ailleurs à cet écueil et doit se justifier en alléguant,

Les parlars n'évoluent pas tous à la même vitesse : celui de Saint-Flour, modèle de conservatisme autochtone, reste très proche de l'auvergnat médiéval, ce qui se conçoit aisément pour un pays de montagnes isolées, tandis que ceux de la Limagne, les plus avancées sur la trajectoire commune, donnent une idée de ce que pourrait être l'auvergnat de XXI^e siècle, s'il pouvait vivre. (Bonnaud, 2005a)

Ayant beaucoup plus de difficultés à justifier en Auvergne l'existence d'une zone aux caractéristiques vivaro-alpines (amphizone) (Nauton, 1974), il n'en parle pas. Nous verrons plus loin le côté très artificiel et sans fondement de cette vision d'une Auvergne linguistique.

Un autre type de questionnement qui a longtemps intrigué si ce n'est fasciné certains auteurs est celui du passé celte des Arvernes.

Déjà en dans son compte-rendu de voyage fait à la fin du XVIII^e siècle Legrand d'Aussy³ visiteur curieux et émule des Lumières, restitue dans l'introduction à son voyage (Legrand d'Aussy, 1982, p 18) ce que l'on appelle alors la partition de la province d'Auvergne : « ... on regardait comme Basse-Auvergne toute la partie septentrionale, en-de-çà de Langheac, de Massiac et de Bort. Le reste, c'est à dire, toute la partie méridionale, formait la Haute-Auvergne, et cette dernière n'était guère que le tiers de la province. »

Avant cela il s'étonne de la langue de ses habitants :

Autre remarque, qui, également minutieuse en apparence, paraîtra néanmoins également embarrassante à des yeux observateurs. Les auvergnats étaient Celtes ; ils faisaient partie de la Gaule Celtique, et c'était la langue celtique qu'ils parlaient. Aujourd'hui, au contraire, plus de celtique dans leur langue, celle qu'ils parlent n'est plus qu'un latin corrompu, dans lequel nous distinguons des vestiges nombreux du langage de leurs vainqueurs, et aucun de celui de leurs pères. [...] Le Pays des Basques, défendu à peu près de même, ne l'a point laissée pénétrer dans ses montagnes : il a conservé jusqu'à nos jours son idiome ancien, si cependant un idiome peut se conserver tant de siècles sans s'altérer. Les Bas-Bretons qui, dans leur péninsule, se trouvent

³ Jean-Baptiste Legrand d'Aussy (1737-1800), historien français.

en quelque sorte isolés du reste de la France, ont conservé également leur langage celtique. Pourquoi donc les auvergnats, avec tout ce qui semblait devoir perpétuer le leur, l'ont-ils perdu ? (Legrand d'Aussy, 1982, 15-17)

Comme on le voit la controverse sur l'héritage linguistique celtique se pose dès l'origine. Cela continuera d'intriguer longtemps certains de ceux qui s'intéressèrent aux parlers d'Auvergne. Ainsi au début du XX^e siècle, ce fut le cas de Pierre Malvezin, érudit occitanophone cantalien, qui publie en 1909 un *Glossaire de la langue d'oc* (Malvezin, 1908-1909). Dans une note préliminaire à son glossaire, il nous éclaire sur ses intentions :

Je laisse de côté, dis-je, les mots venus du latin et dont l'origine est visible ; mais je rectifie les erreurs de mes devanciers occiens⁴, comme j'ai rectifié celles de mes devanciers français dans mon *Dictionnaire des racines celtiques*, et je prouve, - ce qui est mon but, - que nos dialectes d'oc conservent beaucoup de mots de la vieille langue de Gaule, comme en conservent, de leur côté, le français et les dialectes d'oïl.

Nous voilà revenu à l'héritage gaulois sur lequel Legrand d'Aussy se questionnait.

Dans ce *Dictionnaire des racines celtiques* (Malvezin, 1894), il s'évertuait à montrer qu'à l'inverse de ce qui est généralement admis, un grand nombre de termes occitans et principalement cantaliens, ne dérivent pas du latin mais bien du langage celte de « nos ancêtres les Gaulois ». Il va ainsi préciser en en-tête de ce recueil :

Ouvrage reconstituant, par le français et ses dialectes, et par des équivalents bretons, gallois, gaéliques et irlandais, plus de la moitié de la langue celtique, et corrigeant ainsi les origines germaniques ou latines données pour plusieurs milliers de nos mots. (Malvezin, 1894)

Il va citer plus loin en note, les différents dictionnaires des langues celtiques dont il s'est servi, et entre autres pour le gaulois, celui de Georges Dottin⁵ auteur d'un dictionnaire qui fit date (Dottin, 1920) et Jules Loth⁶ auteur de nombreux ouvrages sur cette langue.

Comme nous le verrons, Pierre Malvezin aura une influence certaine sur Henri Gilbert pour ses débuts d'écrivain.

Le dernier à verser dans cet arverno-celtisme fut l'écrivain cantalien Fernand Delzangle⁷. Celui-ci fut l'auteur d'une *Histoire de l'Auvergne* (Delzangle, 1942). Dans cet ouvrage il consacre un chapitre au *Patois d'Auvergne*. Il sera le dernier à y clamer l'origine celte de nos parlers.

⁴ Occitans

⁵ Henri-Georges Dottin (1863-1928), universitaire et linguiste français.

⁶ Jules Loth (1847-1934), linguiste et historien français.

⁷ Fernand Delzangles (1871-1944) historien et folkloriste français.

On peut donc avancer comme certain que l'idiome appelé PATOIS (d'Auvergne) remonte à la plus haute antiquité. Il n'est dérivé d'aucune des langues classées comme primitives ; il est aussi simple qu'elles dans sa composition, dans son mécanisme : c'est donc une langue des premiers âges :

LE PATOIS D'Auvergne NE DERIVE PAS DU LATIN

Le latin et le patois sont composés en majeure partie de mots (primitifs aborigènes) de celtique et de mots grecs ; ce qui fait que dans ces deux (deniers) idiomes on reconnaît, encore de nos jours, les traits primitifs de leur source originelle.

Cela indique cependant deux choses dans l'idée des défenseurs de cette idée, d'abord que le patois est lié à l'antique langue des celtes arvernes, et que dans tous les cas elle a une originalité propre.

En fait qu'est-il advenu des parlers celtes de nos ancêtres ? Dauzat⁸, lui-même auvergnat et à qui l'on peut accorder un crédit certain nous dit : « Toute la Gaule fut romanisée. Si le principe est hors de doute, il est, par contre, impossible de préciser à quel moment le gaulois cessa d'être parlé. » Il précise cependant, quelques lignes plus bas, « Il est vraisemblable qu'au V^e siècle il devait encore exister, dans quelques contrées reculées, des îlots ruraux de gaulois qui n'ont pas tardé à se résorber dans la masse latine. » (Dauzat, 1943)

Plus spécifiquement pour l'Auvergne c'est Manry⁹ qui précise :

La langue celtique disparut complètement de l'Auvergne comme du reste de la Gaule, mais il est difficile de dire à quelle date car elle ne fut pratiquement jamais écrite [...] Au III^e siècle, le jurisconsulte Ulpien (mort en 230) précise qu'un fidéicommiss¹⁰ peut être rédigé en une autre langue que le latin, notamment en punique ou en celtique, preuve de la persistance de cette dernière langue. [...] Grégoire de Tours (539-593) ; à plusieurs reprises dans ses œuvres, il utilise quelques mots gaulois, on a l'impression que ce sont des mots qui sont passés dans le langage courant, langage qui est le latin. [...] C'est au VI^e siècle, donc au moment où toute trace de domination politique romaine disparaît de Gaule, que triomphe la langue latine ou plutôt un latin populaire d'où sortiront les différents dialectes du Moyen-Âge. (Manry, 1965, p. 45)

Manry se hasarde ensuite à essayer de donner quelques pistes sur le comment se fit le passage du celte au latin. Nous retiendrons sa conclusion :

⁸ Albert Dauzat (1877-1955), linguiste français.

⁹ André-Georges Manry (1913-1997), historien français.

¹⁰ Acte juridique de droit romain concernant généralement une disposition testamentaire.

On a tout ce qu'il faut pour reléguer le celte au rang d'un patois grossier tout juste bon pour les classes sociales considérées comme inférieures et finalement pour faire perdre à un peuple sa langue, et peut-être même son âme. (Manry, 1965, p. 45)

Ne croirait-on pas l'entendre parler d'une autre langue ? Mais là s'arrêtèrent les divagations celto-arvernes¹¹.

La question qui demeure est : Vers quel dialecte médiéval conduisit le latin populaire parlé en Auvergne ?

L'étude dont nous disposons la plus aboutie sur le sujet est aujourd'hui probablement l'article de Chambon et Olivier intitulé « Histoire linguistique de l'Auvergne et du Velay : notes pour une synthèse provisoire », publié dans *Travaux de linguistique et de philologie*, XXXVIII en 2000 (Chambon, Olivier, 2000, 83-153). Dans ce qui suit c'est principalement à ce document que nous nous référons¹².

Reconnaissant les tentatives de Pierre Bonnaud sur l'histoire linguistique de notre pays comme son travail sur le sujet, les auteurs précisent que les fondements linguistiques de ses constructions sont trop hasardeux et trop discutables pour satisfaire les linguistes. Ils les écartent donc. Après avoir reconnu l'incontestable valeur des travaux remarquables de Dauzat et Nauton, ils précisent que les matériaux textuels ne sont pas ou à peine exploités, de même que les atlas linguistiques, ainsi nos connaissances demeurent encore très imparfaites. Cela ne les empêche pas de rapidement affirmer :

Loin de constituer « une terre de transition entre le Nord et le Sud de la France » [...] l'Auvergne fait partie, pour l'unanimité des linguistes romanistes, du Midi. Tout comme le Velay, elle appartient, et à part entière, au Sud, c'est-à-dire à l'ensemble galloroman méridional reconnu sous le nom de *langue d'oc* (depuis Dante) ou sous celui, employé aujourd'hui couramment par les linguistes, d'*occitan*.

Sur un clivage supposé Auvergne / Velay, ils déclarent :

Au 12^e siècle, aucune limite linguistique importante ne sépare par exemple Clermont du Puy (Nauton, 1974, 255, 261). Encore convient-il de ne pas exagérer l'ampleur actuelle de cette fragmentation : au 20^e siècle encore, « le patois du Velay (exception faite pour la région nord-est) ne diffère pas notablement de celui du Brivadois et de la Basse-Auvergne » (Nauton, 1974, p. 265).

¹¹ Nous pouvons cependant constater une certaine persistance à vouloir lier l'Auvergne à ses antiquités celtiques à travers certains festivals de musiques celtiques qui se tiennent régulièrement dans la région.

¹² Jean-Pierre Chambon, après entretien, nous dit que rien de neuf n'a été fait depuis.

Cela sera abordé plus en détail dans le chapitre consacré à la permanence de l'écrit occitan en Auvergne. Déjà Manry dans son histoire de Clermont-Ferrand prenant pour exemple le serment solennel de l'évêque Robert (1196-1227) le 14 mai 1198 : « *a totz los omes e a totas las femnas de Clarfont a aquels que i sont aoras o que i sserant* ; à tous les hommes et à toutes les femmes de Clermont présents et à venir », pouvait affirmer : « Il faut remarquer que la langue utilisée est la langue d'oc, c'est une preuve de plus de l'appartenance de la Basse-Auvergne à la France du Midi. » (Manry, 1990, 52-53). Il est clair que cette citation clermontoise de la fin du XII^e siècle peut être aisément comparée à un texte brivadois ou vellave du XX^e siècle (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Revenant à Chambon et Olivier, ceux-ci posent la question qui, bien que pouvant sembler naïve, n'en est pas moins la question clé :

Pourquoi l'Auvergne et le Velay, ne parlent-ils pas nativement ni la langue d'oïl, ni le franco-provençal, ni une langue particulière qui serait l'« auvergnat » (« ni d'oc ni d'oïl »), mais bien l'occitan ?

La réponse suivante nous est donnée :

Les caractéristiques linguistiques fondamentales de ces régions ont été sûrement acquises [...] pendant le premier millénaire, c'est-à-dire durant la période, s'étendant de la conquête romaine à la mutation féodale, où l'Auvergne et le Velay appartenrent, sur tous les plans, au Midi de la Gaule. [...] Dans ce vaste Midi antique et haut-médiéval, l'Auvergne et le Velay occupaient une position beaucoup moins périphérique que celle qui est la leur de nos jours à l'intérieur du domaine linguistique occitan.

De son côté Manry confirme que le rattachement géopolitique constant de nos régions à l'Aquitaine, du 1^{er} au 10^e siècle¹³ fera que « les liens politiques et administratifs établis entre l'Auvergne et le Sud-Ouest de la Gaule seront durables : ils persisteront bien avant dans le moyen-âge. » (Manry, 1965, p. 29) C'est Albert Dauzat qui expliquait :

L'Auvergne fut [...] romanisée d'abord (par la double voie de l'Allier et de la Cère-Alagnon) par Narbonne et non par Lyon, comme le prouve la répartition géographique entre les formes narbonnaises et les créations lyonnaises du latin vulgaire ; pendant tout le moyen-âge, elle resta sous l'hégémonie intellectuelle du midi toulousain (et non provençal) (Dauzat, 1944, p. 187).

Ce fut ensuite « une dynamique non pas Nord-Sud, mais bien Est-Ouest qui se joua entre *Lugdunum* (action) et l'Aquitaine (résistance) », expliquent Chambon et Olivier. Ainsi

¹³ À l'exception de l'intermède austrasien de 508-510 à 628.

l'Auvergne et le Velay répondirent de manières diversifiées aux ondes d'innovations lyonnaises suivant leur situation par rapport à la ligne de fracture entre Romania nord-occidentale et Romania sud-occidentale. Les deux auteurs montrent ainsi que, dans nos deux régions (Auvergne et Velay) sous la pression des ondes d'innovations lyonnaises¹⁴, vont se dessiner trois aires linguistiques :

- une aire sud-occidentale conservatrice, rejetant les changements et restant attachée à une Romania sud-occidentale (Aurillacois) ;
- un vaste centre modéré qui se rattache alors par un seul trait à la Romania nord-occidentale innovatrice, CA > [fa] ;
- une aire nord-occidentale fortement progressiste placée alors sous l'entière influence de *Lugdunum* et ne touchant que le Velay, c'est l'amphizone¹⁵ de Nauton (Nauton, 1974).

Ce n'est donc pas sous l'influence du français (non encore constitué) que l'ensemble dénommé nord-occitan pas plus que les caractéristiques de l'amphizone vont apparaître, mais bien sous celle de la confrontation entre Romania nord-occidentale (*Lugdunum*) et Romania sud-occidentale (Aquitaine).

Nos deux auteurs peuvent ainsi ajouter que :

Cette première et fondamentale tripartition ne résulte pas d'une subdivision interne du domaine linguistique occitan (non encore constitué), mais d'une segmentation qui prend effet à l'échelle de toute la Romania occidentale. Les « quatre variétés fondamentales » (languedocien, gascon, provençal, nord-occitan) [...] ne remontent pas à la fragmentation d'un occitan commun, ils n'ont d'autres ancêtres que le protoroman.

Leur conclusion en est que plus claire :

Si l'Auvergne et le Velay ne parlent pas nativement le français, cela tient précisément aux conditions de leur romanisation et de leur premier développement linguistique. S'ils ne parlent pas francoprovençal, cela tient au fait que l'influence de Lyon, manifeste dans le nord-est du Velay, absente dans l'Aurillacois, a été efficacement contrebalancée par l'appartenance à l'Aquitaine [...]. Si, enfin, l'Auvergne ne parle pas une langue spécifique qui serait l'« auvergnat », variété de « médioroman », c'est que depuis... la défaite de la coalition arverne, elle n'a jamais trouvé en elle-même les ressources qui auraient été nécessaires pour affirmer son autonomie linguistique ou imposer son hégémonie (ou même, à vrai dire, son influence – sinon sur des espaces d'étendue limitée).

¹⁴ Superstrat.

¹⁵ Zone que l'on rattache aujourd'hui à l'espace Vivaro-alpin

Cette orientation culturelle et civilisationnelle méridionale de l’Auvergne et du Velay est confirmée non seulement par la langue comme l’ont montré Chambon et Olivier, mais également par d’autres critères ethnographiques comme les toitures l’habitat, l’élevage, (Gachon, 1948 ; ALMC, ALAL) ou historiques (Manry, 1965, 1990).

Comme nous venons de le voir l’ensemble des parlers pratiqués en Auvergne et en Velay sont tous des parlers occitans, avec une spécificité propre qui est celle du nord occitan. Spécificité issue d’une dynamique Est/Ouest entre l’action d’innovations venues de *Lugdunum*, qui vinrent se heurter à la résistance passive de la Romania sud-occidentale d’Aquitaine, et cela avant même la constitution d’un occitan littéraire. Le nord occitan et les parlers d’Auvergne et du Velay ne sont en aucun cas le fruit d’une quelconque francisation ou fragmentation d’un occitan commun originel, mais bien une forme spécifique de la langue occitane pleine et entière. Comme nous le disent Chambon et Olivier à propos des différentes subdivisions de l’occitan (languedocien, provençal, gascon, nord-occitan), « ils n’ont d’autre ancêtre commun que le protoroman. »

Pour conclure ce chapitre nous ne pouvons ne pas citer un extrait de texte de Charles Camproux¹⁶ publié dans l’ultime numéro de *L’Alauza d’Auvernha* de janvier 1955 :

Pendant longtemps, l’Auvergne fut l’une des plus actives provinces occitanes, une de celles qui contribuèrent grandement à la formation de notre civilisation de *Paratge*. Pendant plusieurs siècles, les liaisons culturelles, comme le rappelle un Auvergnat, illustre dans le domaine des sciences linguistiques, Albert Dauzat, dans son livre sur la Géographie linguistique publié chez Albin, pendant plusieurs siècles, les liaisons culturelles entre Auvergne et Languedoc furent intimes et soulignées par la communauté de langue littéraire. De nos jours encore la plupart des parlers auvergnats ne se distinguent que par des particularités assez peu nombreuses de nos parlers du Sud. Il est vrai que certains parlers de la Basse-Auvergne ont été davantage attaqués par les influences venues de Lyon, puis du Nord. C’est une raison de plus pour souhaiter aux animateurs de « l’Alauza d’Auvernha » de réussir non seulement à défendre la langue d’oc en Auvergne, mais encore à l’aider à reconquérir les positions qu’elle peut avoir perdues sur ses frontières extrêmes. Il importe en tout cas, de sauvegarder l’héritage linguistique occitan de cette province, l’une des plus caractéristiques de l’Occitanie.

Ce texte est signé « Charles Camproux, Docteur ès-lettres, Professeur de Langue et Littérature d’oc à la Faculté des lettres de Montpellier (Radiodiffusion, Montpellier, Nîmes, Perpigna, 24 août 1954). »

¹⁶ Charles Camproux (1908-1994), écrivain et linguiste occitan.

2 Pour une définition géographique du dialecte nord occitan central communément appelé Auvergnat, revue historique.

2.1 Limite entre parlers Auvergnats, Français et Francoprovençaux.

Situé en position nord central dans l'espace occitan, ce domaine est généralement désigné sous le nom d'Auvergnat. Ce nom qui est celui de l'espace historique de l'ancienne province d'Auvergne est en fait assez mal choisi comme nous pourrions le constater, car ne coïncidant en rien avec l'espace linguistique considéré.

L'espace occitan lui-même a été défini par Jules Ronjat dans sa *Grammaire Historique des Parlers Provençaux Modernes* (Ronjat, p. 14 première partie) puis repris par de nombreux auteurs comme R. Lafont¹⁷ dans *Clés pour l'occitanie* (Lafont, 1971a), ou P. Bec¹⁸, dans *La langue occitane* (Bec 1963, p.42).

Pour la limite nord de ce territoire Ronjat se réfère au tracé partant de l'ouest (estuaire de la Gironde) réalisé par De Tourtoulon et Bringuier (Tourtoulon, 1875) pour le compte du *ministère de l'Instruction publique, des cultes et des beaux-arts* en 1875. Malheureusement celui-ci s'arrête au niveau de Guéret, suite au décès de Bringuier. Cependant Ronjat va donner la limite nord du domaine occitan au-delà de ce point en précisant toutefois que celle-ci « semble » passer entre le Chambon-sur-Voueize et Evaux-les-Bains, au sud de Marcillat, par Menat et Ebreuil, au sud de Vichy avant d'aller rejoindre la limite avec le francoprovençal. Comme nous le verrons plus loin cette limite correspond bien à la limite nord de la langue occitane stricto-sensu. Elle se confond avec la limite nord du département du Puy-de-Dôme et englobe la région de Gannat et l'extrême sud-est du département de l'Allier.

Cette limite s'appuie principalement sur l'isoglosse marquant la disparition des paroxytons : *la jalada blanca* [la ʒa'lado 'blãʃo] au sud, *la gelée blanche* [la ʒə'le blãʃ] au nord.

Au nord de cette limite Ronjat a également défini une zone de parlers intermédiaires entre occitan et français qu'il nomme *croissant* déjà cartographiée par Tourtoulon. Elle est limitée au nord par les deux isoglosses qui se superposent :

Limite théorique entre *prat* au sud et *pré* au nord ;

Limite entre *nebot* et *raba* au sud et *neveu* et *rave* au nord (et à l'est).

A l'Est Pierre Gardette (Gardette, 1941) a étudié en détail la limite occitan-francoprovençal qui est assez nette et suit la crête des monts du Forez. Elle est également la limite des deux

¹⁷ Robert Lafont (1923-2009), linguiste et écrivain occitan.

¹⁸ Pierre Bec (1921-2014), romaniste, écrivain et linguiste occitan.

départements de la Loire à l'Est et du Puy-de-Dôme à l'Ouest. Seul le plateau de Noirétable présente des traits mélangés d'occitan et de francoprovençal. Plus au sud le plateau de Saint Bonnet est lui clairement occitan et fait partie de l'aire dénommée Vivaro-Alpin.

Notons que dans la zone entre Vichy et Roanne où viennent se rencontrer *oil*, *oc* et *francoprovençal* des parlers mélangés difficilement classables dans l'une ou l'autre aire linguistique font la transition entre les trois langues. S. Escoffier (Escoffier, 1958) et plus récemment K. H. Reichel (Reichel, 2012) l'ont étudiée en détail et ont clairement montré sa mixité.

2.2 Limites internes des parlers « auvergnats » au sein du domaine occitan

La limite généralement retenue pour partager les parlers nord-occitans des parlers sud-occitans et l'isoglosse séparant *ca* [ka], *ga* [ga] au sud et *cha* [tʃa], *ja* [dʒa] au nord (carte 3 annexe 1). Cette isoglosse pour autant pratique qu'elle soit n'est pourtant pas parfaitement pertinente. En effet pour une majorité de lexèmes cette isoglosse passe au nord d'Aurillac dans le département du Cantal, va s'appuyer sur le Plomb-du-Cantal puis descend de manière abrupte au sud du département de la Lozère pour passer au sud de Chamborigaud dans le Gard et longer la limite de ce département et de celui de l'Ardèche jusqu'au Rhône. On note toutefois qu'un nombre conséquent de lexèmes distribués géographiquement de manière assez aléatoire au nord de cette isoglosse ne présentent pas ce phénomène palatal. Par exemple on pourra trouver en zone septentrionale *cercar*, *lecar*, *traucar*, *castanha*¹⁹, etc. d'autres au sud de celle-ci sont par contre palataux, comme *chambra*, *champ*, *chamjar*, *achaptar*²⁰ etc. sans être pour autant d'origine française. Donc si cette isoglosse est nécessaire elle n'est cependant pas suffisante pour caractériser ce parler.

D'autre part comme l'a montré Alibert dans sa *Gramatica Occitana* (Alibert, 1935), les parlers d'une grande partie du département de la Lozère présentent suffisamment de traits communs avec les parlers languedociens stricto-sensu pour être rattachés à ceux-ci malgré *cha* et *ja* qui les caractérisent. Il en va de même pour les parlers du sud-ouest Ardèche que l'on qualifie souvent de languedocien en *cha* (Sumien, 2009).

Une isoglosse complémentaire permettant d'un peu mieux identifier les parlers qui nous intéressent est celle qui délimite l'évolution de -CT- latin en -ch- ou -it-, *dich*, *drecha*²¹ à l'Ouest et *dit*, *dreita* à l'Est (carte 2 annexe 1). Celle-ci descend à l'ouest suivant une

¹⁹ Chercher ; lécher ; trouer ; châtaigne.

²⁰ Chambre ; champ ; changer ; acteter.

²¹ Dit ; droite.

direction nord-sud au travers du département de la Corrèze laissant la Creuse au Nord. Elle enveloppe Ussel et Bort-les-Orgues à l'Est, puis suit l'isoglosse précédente (*cha, ja*) jusqu'au niveau de Chaudes-Aigues dans le Cantal pour prendre en écharpe le nord du département de la Lozère et les deux tiers nord de celui de l'Ardèche. Cette isoglosse permet de définir ainsi une limite entre Limousin à l'Ouest et Auvergnat à l'Est comme au Sud avec les parlers languedociens en *cha*. Elle doit être complétée au Nord-Est dans le département de la Creuse, comme l'a montré Teulat, par l'isoglosse séparant l'évolution de *cl* en [kj] à l'Ouest et en [çj] à l'Est (carte 1 annexe 1), *cleda* ['kɛido] ['kʝido] / ['çjido]. Nous pouvons y rajouter l'isoglosse séparant l'évolution de *fl* en [fl] ; [fɛ] à l'Ouest et en [çj] à l'Est, *flama* ['flama] ; ['fɛama] / ['çjama] (carte 1 annexe 1)²². Ces évolutions de *cl* et *fl* aboutissant à [çj] sont ainsi considérées comme caractéristique de l'Auvergnat septentrional.

Enfin à l'Est, l'isoglosse qui fait passer *-ada* à *-aa* (limite de l'amuïssement de T, D intervocaliques), *jornada* / *jornaa*²³ (carte 4 annexe 1) s'appuie, comme l'a montré Nauton dans sa *Géographie de la Haute-Loire*, sur un faisceau fourni d'isoglosses marquant une « poussée » de traits francoprovençaux dans cette zone que cet auteur baptisa *amphizone* (Nauton, 1974). Cette isoglosse délimite à l'Est un espace linguistique clairement défini et décrit d'abord en 1977 par Ph. Martel et F. Bronzat dans les *QLO* (Martel, 1977), puis repris

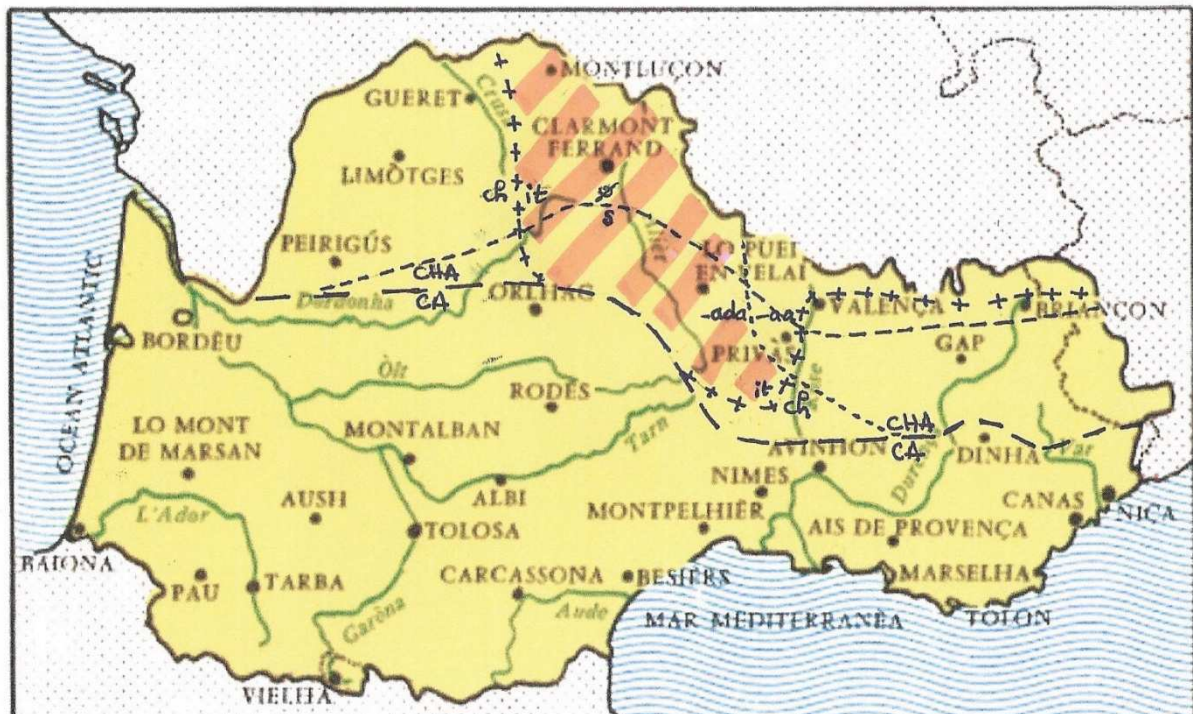


Figure 1 Isoglosses de définition.

²² Claie ; flamme.

²³ Journée.

en 1983 par Ph. Martel dans la revue *Novel Temp* (Martel, 1983). Sa limite ouest et sud suit la lisière entre les départements du Puy-de-Dôme à l'ouest et de la Loire à l'est, isole le plateau de Saint-Bonnet comme dit plus haut, avant de pénétrer dans le département de la Haute-Loire entre Craponne et Boisset, de passer au niveau d'Yssingaux pour quitter ce département au sud du Fay-sur-Lignon. Dans le département de l'Ardèche cette limite passe au nord du Mont-Gerbier-de-Jonc, puis au sud Privas et rejoint le Rhône au niveau de Rochemaure.

Au sud nous avons choisi de limiter notre domaine à la zone de persistance de palatalisation des consonnes devant *i* et *u* (cartes 5 et 6 annexe 1).

Nous noterons que ces isoglosses restent toujours situées au nord de l'isoglosse *-it- / -ch-*. Ces limites permettent au moins provisoirement d'un peu mieux cerner les parlers généralement dénommés *auvergnats*.

Ces différentes isoglosses ont été rappelées en annexe 1.

3 Historique des définitions des parlers auvergnats

Comme nous l'avons vu une définition rationnelle des parlers auvergnats ne tombe pas sous le sens d'autant moins que la confusion avec ce que fut la province historique d'Auvergne n'aide pas à cette définition.

En effet nous remarquons immédiatement que les parlers du bassin d'Aurillac au sud-ouest du massif du Cantal, présentent les traits languedociens communs : CA > ca et CT > ch et font partie sans conteste de l'espace languedocien tel que défini par L. Alibert (Alibert, 1935).

Par contre la zone sud du département de la Haute-Loire, qui fut languedocienne (Velay et Gévaudan) jusqu'à la Révolution, ainsi que les zones nord Lozère (Gévaudan) et nord Ardèche (Vivarais), sont de parlers auvergnats.

Il en va de même à l'ouest pour les parlers orientaux des départements de la Creuse et de la Corrèze, historiquement limousin.

Le point de vue de la géographie n'apporte pas plus d'aide. En effet cet énorme massif de hautes terres qui tombe de manière abrupte sur le Languedoc par les Cévennes ou les Causses, et s'isole au sud-ouest par la Montagne Noire et la montagne de Lacaune, descend à l'opposé en pente douce vers le nord en suivant l'Allier par la Limagne. Cette plaine de Limagne se présente d'ailleurs comme un vaste entonnoir ouvert sur le nord et qui va en se rétrécissant vers le sud, sorte de réceptacle d'influences septentrionales possibles.

Nous essayerons donc en visitant chronologiquement les différentes définitions qui furent données des parlers (ou du dialecte) auvergnats, depuis que celui-ci fut défini comme tel, de nous faire une idée plus précise de ce qu'il est.

a) J.-B. J. Tailhandier.

En 1983 l'association *Auvernhà Tarà* d'Oc publie sous la direction de Pierre Bonnaud, un document totalement inconnu jusqu'à cette date, intitulé : *Essai d'un discours à prononcer... Une défense et illustration de la langue auvergnate au XVIIIe siècle par un clermontois*, du chanoine J.-B. J. Tailhandier. C'est le manuscrit 706 de la Bibliothèque Municipale de Clermont-Ferrand intitulé : *Thesaurus Linguae Limanicae* et signé de J.-B. J. Tailhandier (Tailhandier, 1983).

Dans ce document daté d'environ 1730, l'auteur donne une description des parlers de basse-Auvergne en partant du limagnien de Clermont-Ferrand. Il distingue au nord (Riom) un parler qu'il pense tenir du français et qui fait les infinitifs du premier groupe en *-er*. Il rajoute :

Les bilhomois, quinhacois, chauriacois, mezerins²⁴ [...] ont les infinitifs français en *-er* qui se changent en *âi* ou *aê* ouverts et fort long : aller > *anâi* ou *anaê*. Les féminins pluriels également, *des filles* > *de fillâi* ; *les heures* > *lai ourâi* , etc.

Il donne ensuite les caractéristiques des parlers de l'Est thiernois et lezounois²⁵ dans lesquels il note que la prononciation des *gé, gi, ja, ché, cha* sont les mêmes qu'en français.

Enfin il nous dit que dans nos hautes montagnes du côté de Mauriac, Bort, Aihon (?) etc., à force de parler aux vaches et aux bœufs, ses habitants finissent par parler du même ton aux hommes.

Leur grossièreté naturelle et la dureté de leurs mœurs [...] leur terre entrecoupée de précipices et hérissée de rochers et leur ciel couvert, durant la plus grande partie de l'année.

Ils ne peuvent donc être le berceau d'un parler élégant et gracieux.

Cependant, quand il est une fois détaché de la terre brute où il était confondu, se trouve le plus pur et le plus fin.

À qui fait-il allusion ? Surement pas à François de Murat originaire de Mauriac mais écrivain à Riom, car il naquit en 1770. En conclusion Tailhandier affirme de manière péremptoire :

Dans cette multitude et cette variété prodigieuse d'accents et de dialectes, il serait impossible de tout embrasser, ainsi il faut se déterminer et se fixer à quelqu'un en particulier, et naturellement, celui dont on peut espérer plus d'utilité ou d'agrément doit être préféré. [...] Le meilleur par la phonétique et la régularité de la grammaire est le limagnien.

Ainsi Tailhandier fait du parler de Clermont (et Montferrand) qu'il appelle pompeusement limagnier (ou limagnien) le parler central de l'Auvergnat, en écartant au nord le *riomois*, à l'est le thiernois et le lezounois, et au sud et dans les zones montagnardes les parlers « grossiers ».

Dans son travail J.-B. J. Tailhandier va cependant sauver de l'oubli certaines œuvres du XVII et XVIII^e siècle auvergnat qui seront reprises au XIX^e par J. B. Bouillet dans son *Album Auvergnat* (Bouillet, 1853).

b) Henry Doniol :

Henry Doniol (1791-1876) auvergnat érudit et curieux est le premier à s'intéresser d'une manière rationnelle si ce n'est scientifique aux parlers auvergnats. En 1847 il publie un premier ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque dans la basse-Auvergne* (Doniol, 1847), dans

²⁴ Habitants de Billom, Cunlhat, Chauriat, Mezel

²⁵ Thiers et Lezoux.

lequel il consacre un chapitre complet (chapitre III) de 44 pages, sous le titre : *Les Patois et sous-titré : Dialecte, littérature et arts vulgaires*.

Il reprend ce chapitre dans un ouvrage de synthèse publié en 1877 intitulé cette fois : *Les patois de la basse-Auvergne* (Doniol, 1877).

Après Tailhandier, qu'il ne semble pas connaître, il est le premier à proposer une partition des divers parlers auvergnats actée sur des éléments phonétiques.

L'Auvergne apporte son contingent à la multiplicité des patois, sans parler de deux grandes divisions, qu'il faut d'abord y faire, entre les patois de la Haute-Auvergne (Cantal) et ceux de la basse-Auvergne (Puy-de-Dôme et la partie de la Haute-Loire qui n'a pas été le Velay). Les premiers sont empreints fortement des caractères du patois du Languedoc, et ils appartiennent à leur famille ; je ne m'en occuperai pas ici. Les patois de la Basse-Auvergne ont les caractères des parlers de l'Est et du Sud-Est de la France, surtout de ceux du Sud-Est. [...]

La ville de Clermont, par exemple, en présentait trois [patois] qui restent reconnaissables ; près de Brioude, ils ne sont pas les mêmes d'un côté de la route à l'autre. [...] C'est un fait qui n'est pas nouveau dans les langues. [...]

Quand on rapproche les extrêmes, tels que des parlers aussi peu semblables, au premier abord, que ceux des montagnes du Cantal et ceux de Clermont ou de Riom, [...] ces différences s'effacent si l'on suit les intermédiaires. Le Cantalien [...], passe insensiblement, par les patois du Cès-Allier (*sic*) et des montagnes descendant vers Issoire, d'un côté, par ceux du Mont-Dore et des montagnes du Puy-de-Dôme, aux patois de la Basse-Limagne. [...]

A mon sens, il ne convient pas de diviser en plus de trois parlers distincts les parlers de la Basse-Auvergne. [...]

Ces parlers se distribuent un peu d'après la configuration du pays. Le territoire de la Basse-Auvergne est formé par deux vallées principales, celles de l'Allier et de la Dore.

La Vallée de l'Allier offre deux parlers très tranchés : - l'un [...] entre Issoire et le Velay [...], on peut l'appeler le parler du Haut-Allier ou le brivadois [...] - l'autre est en usage au nord d'Issoire [...], jusqu'à la rencontre du Bourbonnais, et l'on peut l'appeler le parler de bas-Allier ou limagnien. [...] La vallée de la Dore, au contraire, d'Ambert à Vichy, est occupée par un seul parler, ce qui donne toute raison de l'appeler le dorien.

Doniol décrit ensuite les caractéristiques principales de ces parlers (Doniol, 1847, p. 28, 1877, p. 19):

Le brivadois :

absence de pronom article,

a fermé et *u* (terminaison -on),

ei dans les terminaisons (-èl),

ts (ch) et *dz* (j),

pas d'accent circonflexe (présence de *s* devant consonnes sourdes),
z comme lettre euphonique.

Le limagnien :

pronom article fréquent,

o et *a* toujours ouverts et longs,

accents circonflexes (chute de *s* devant toutes les consonnes et allongement compensatoire),

usage de *ou* et *au* [aw] (nous pensons là qu'il s'agit probablement du pronom sujet ?),

abondance de consonnes mouillées et de hiatus.

Le dorien :

prononciation de type limagnien mais différence profonde de l'accentuation,

les pluriels du féminin et les infinitifs sont en *ai* ou *aè* fort ouverts et traînants.

Doniol propose comme exemple de donner les heures et l'infinitif du verbe aller dans chacun des parlers :

	Brivadois	Limagnien	Dorien
Les heures	<i>uras</i>	<i>ourâs</i>	<i>ourai</i> ou <i>ouràè</i>
Aller	<i>na;</i>	<i>aná</i>	<i>anai</i> ou <i>anaè.</i>

On peut constater déjà, même avec les approximations dues à un manque d'outils méthodologiques adaptés, de la qualité des observations de monsieur Doniol.

Surement plus perspicace que d'autres, Henry Doniol note dans son introduction à propos des essais de François Murat écrivain de la fin du XVIII^e siècle et originaire de Mauriac en haute-Auvergne dont il a consulté les écrits :

L'un contient un petit vocabulaire du langage de Mauriac, [...], dans l'autre, il a comparé nombre de mots patois avec ceux du basque et du celto-breton. L'idée de l'origine celtique ou gauloise a inspiré ces essais, et c'est une partie de leur mérite ; un peu de fantaisie et de complaisance dans les rapprochements affaiblit parfois leur valeur.

c) Frederic Mistral :

En consultant *Lou Tresor dóu Felibrige* (Mistral, 1879 – 1886), on trouve à l'entrée AUVERGNAS : « Parla auvergnas, *dialecte auvergnat*, La Henriade a été traduite en vers burlesques dans cet idiome (1798), v. *Faucoun*. » En se rapportant à *Faucoun*, nous trouvons : « Amable Faucon, de Riom en Auvergne, mort en 1808, a fait en vers auvergnats une traduction burlesque de la Henriade de Voltaire (Riom, 1798). »

A cette même entrée d'ailleurs, nous lisons : « [...] s. et adj. Auvergnat, ate ; homme grossier, impoli, v. *gavot, gavach.* » Nous voyons là, la méconnaissance du grand poète provençal quant à la chose auvergnate et le peu d'intérêt qu'il y porte.

Henri Gilbert retiendra ce jugement de Mistral et ne le lui pardonnera pas.

De fait, Mistral ne donne donc aucune définition claire de ce qu'est l'espace ou le dialecte d'Auvergne.

d) Albert Dauzat :

Albert Dauzat, grand linguiste originaire du village de Vinzelles²⁶ au Sud-Est d'Issoire, fut le premier à porter une analyse scientifique aux parlers auvergnats.

Sa mère étant originaire du village des Martres-de-Veyre au sud de la ville de Clermont-Ferrand, on verra qu'il usera souvent de la comparaison entre les deux parlers des Martres et de Vinzelles.

Dans ce qui suit, nous ne retiendrons que ce qui intéresse la définition du parler occitan d'Auvergne auquel nous nous attachons.

Dans son ouvrage sur la *Morphologie du Patois de Vinzelles* (Dauzat, 1900), Il nous donne une carte précise mais partielle car se limitant à une partie du département du Puy-de-Dôme, du maintien de *s* devant les consonnes sourdes [p], [t], [k], [f].

Dans le long article : *Les parlers auvergnats anciens et modernes, bibliographie critique (jusqu'en 1927)*, publié dans la *Revue de Linguistique Romane* (Dauzat, 1928) il fournit trois cartes : la limite sud de *ch* réalisé [ʃ], de l'isoglosse de chute de *s* devant les consonnes sourdes et de l'isoglosse de basculement de [ka] en [ʃa].

Dans sa *Géographie phonétique de la Basse-Auvergne* (Dauzat, 1938), il publie de nombreuses cartes faisant le point sur ces recherches. Parmi celles-ci nous avons retenu :

Carte 1, " *phonétisme occitan et phonétisme français*", donnant :

Limite de conservation de *d* (issu de – T -, - D- intervocalique latin),

Limite de la chute du *n* final roman,

Limite entre les types *ase* au sud et *asne* au nord.

Carte 8, " *traitement de d intervocalique latin et chute anormale de z issu de S latin intervocalique*".

Carte 9 et 10 :

Altération de *-l-* intervocalique (tissu de L latin simple),

²⁶ Commune de Bansat, à ne pas confondre avec Vinzelles situé au nord-ouest de département du Puy-de-Dôme

Maintien *s* devant consonne sourde.

Le document donnant probablement le meilleur aperçu de ce que sont les parlers de basse-Auvergne, est l'ouvrage de vulgarisation qu'il publia en 1927 puis 1943, sous le titre : *Les Patois* (Dauzat, 1943).

Il donne là, une description de ces parlers, où sont surtout soulignés les aspects les plus divergents d'avec le reste de l'occitan.

Nous pouvons lire à partir de la page 155 :

Les parlers Auvergnats présentent leur maximum de morcellement (maximum de toute la langue d'oc) dans la basse-Auvergne. [...] La série de phénomènes la plus caractéristique est celle des palatalisations de consonnes, qui affecte en premier lieu, ce qui est assez rare, les spirantes *s*, *z*, et les linguodentales *t*, *d*, *l*, *n*, ensuite les palatales *k*, *g*, enfin, fait très spécial, les labiales *p*, *v*, *b*, *f*. La voyelle la plus palatalisante est l'*i* (ou *y*), ensuite l'*u*, puis l'*é* et l'*æ* ; les labiales ne se palatalisent que devant *i*. Le groupe *sy(i)* a évolué anciennement à *ch* dans toute la région ; pour les autres au contraire on trouve toute la gamme d'évolution, la basse Limagne donnant les phénomènes les plus évolués : *ty*, *tchy*, *ts* aussi bien pour *k* que pour *t* ; *py*, *ps*, *fy*, *fs* et (au S.-E.) un son voisin de *ch* doux allemand, mais plus palatal ; *n* mouillé reste fixe ; *l* mouillé tend un peu partout vers *y* comme en français.

La tendance à la contraction des anciennes diphtongues est aussi très générale, mais n'est pas complète partout (*au* = *âou*, *eu* = *éou*, *ai* = *aï*, etc.) est aussi très générale, mais n'est pas complète partout et produit des résultats très variés : à noter l'évolution *ài* > *èi* et le passage à *ü* (*u* français) du second élément des diphtongues, en *u* (= *ou*), ce qui amène sporadiquement par exemple *au* (*aou*) à *æ*.

L'amuissement de *s* final devant consonne (vers le XIV^e – XV^e) et de *r* final à produit des évolutions très curieuses (par exemple, *as* peut aboutir à *è*; *es* à *i*; *er* à *ea*, *ia*; *os* à *ou* ou *u*, etc.) compliqué encore par des labialisations (cf. *tsantè*, chanter, et *amouè*, aimer, aux Martres-de-Veyre) ; et surtout des régressions et réfections de toute sorte (cf. *viar*, vert, représentant *vea* = *ver(t)* + *r* surajouté). [...]

À *ch* correspond *ts*; on a au S.- E. un îlot de *tch* (Ambert) et le *tch* marchois à l'O (Bourg-Lastic, Pontaumur) enfin *ch* dans la région de Thiers et en bordure du Bourbonnais.

La morphologie offre peu d'innovations.

On peut considérer que les parlers Haut-Auvergnats commencent avec la persistance de *s* devant *k*, *p*, *t* (*testo*, *escoutâ...*) et l'altération de *-l-* entre deux voyelles [...] ce qui rattacherait linguistiquement l'arrondissement d'Issoire (sauf Sauxillanges) aux parlers de la haute-Auvergne et la Chaise-Dieu à ceux de la basse.

Mais une telle délimitation est un peu artificielle, car les autres caractères phonétiques s'enchevêtrent. La seule limite nette est celle du Lioran, qui rejette l'arrondissement d'Aurillac

hors de l'Auvergne linguistique, tandis que le reste du Cantal, Issoire et la Haute-Loire (sauf Yssingaux) forment un ensemble relativement homogène. [...]

Le phénomène le plus curieux (commun avec le Rouergue, [...]) est l'altération très ancienne, bien que non notée dans les textes médiévaux, de *-l-*: [...] d'abord à *w* (conservé au nord à Champeix), qui est devenu généralement *v* (*pàla* > *pàvo*, pelle) mais sporadiquement *g* (par l'intermédiaire *gw*; Salers; Vodable et communes voisines: *pàgo*, pelle), enfin a abouti par un processus encore obscur, à une spirante vélaire voisine du *ch* dur allemand dans la haute vallée de l'Alagnon (à Murat, etc.).

Le *d* latin intervocalique est tombé comme en français dans la majeure partie du Limousin : dans la basse-Auvergne, c'est le chaos phonétique ; les parlers Haut-Auvergnats et du sud Limousin connaissent le traitement régulier *d* > *z* comme en provençal moyen (*sudare* > *suzà*; *suer*). – Tout le groupe arverno-limousin a assourdi *e* fermé du moyen âge en *e* muet, phénomène qui a même gagné la tonique en Auvergne.

Albert Dauzat grand connaisseur des parlers Bas-Auvergnats, nous en trace un tableau détaillé et assez complet. Nous pouvons cependant lui reprocher de le faire à charge de ces parlers et d'une manière très désordonnée, en appuyant sur l'aspect considéré comme chaotique de leur développement. Seule la cartographie donnée dans les précédents ouvrages mais absente de celui-ci permettrait de se faire une idée plus précise de la distribution de ces phénomènes et malgré tout d'une certaine cohérence géographique.

Le petit aparté sur la morphologie rappelant que celle-ci reste assez conforme à la morphologie générale de la langue d'oc donne un éclairage un peu moins négatif au tableau. Cette vision chaotique sera malheureusement reprise ultérieurement comme nous le verrons, par un certain nombre d'auteurs sans plus de discernement ni la moindre analyse critique.

Albert Dauzat reste néanmoins le meilleur descripteur de l'occitan de basse-Auvergne et nous laisse un corpus d'une grande richesse.

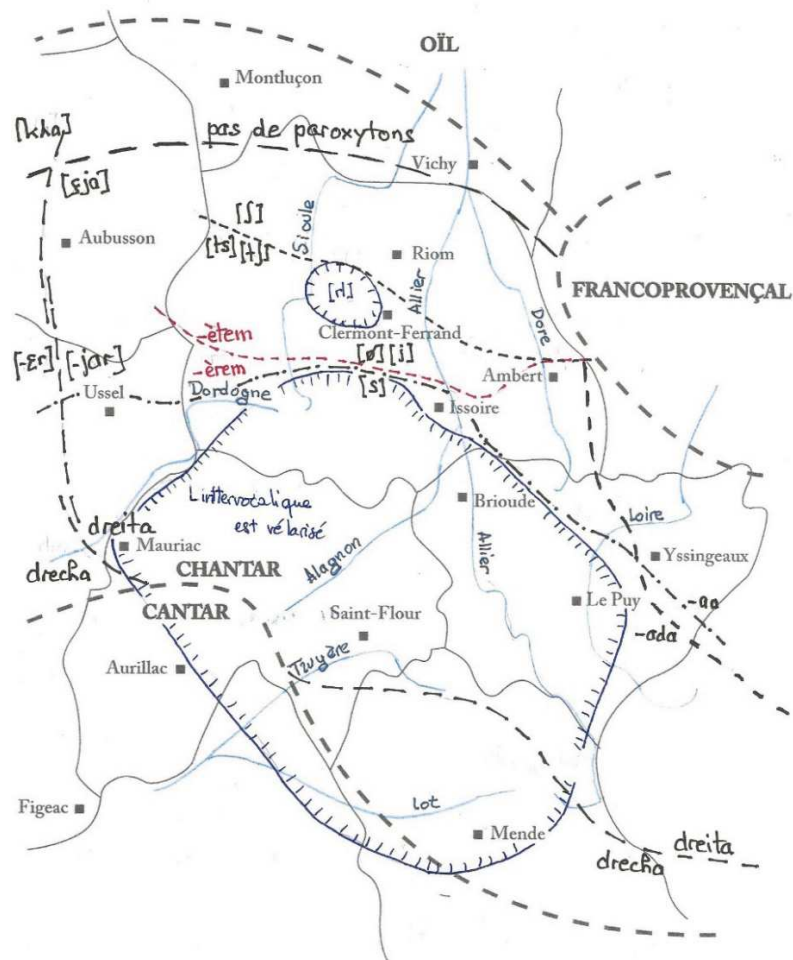


Figure 2 Carte linguistique de l'Auvergne, d'après Dauzat.

e) B. Petiot.

En 1908 lors du 37^e Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences qui se tint à Clermont-Ferrand, monsieur B²⁷. Petiot, latiniste distingué, présenta une petite étude sur *Les Patois de Puy-de-Dôme* (Petiot. 1908).

Dès le début de son texte il pose comme chose établie, la variété extrême de ces parlers en se référant d'ailleurs aux travaux d'Albert Dauzat, déjà publiés de son temps, et affirme de manière décisive :

D'une commune à l'autre, il existe, dans le langage, des différences qui sont sensibles, [...].

²⁷ Malgré tout nos efforts nous n'avons pas pu retrouver le prénom de monsieur Petiot.

Il résulte de là qu'il est impossible de caractériser dans leur ensemble les patois d'une vaste région, comme le Puy-de-Dôme : on ne peut parler du dialecte auvergnat, car ce dialecte n'existe pas.

De là l'auteur dit choisir arbitrairement parmi les traits les plus caractéristiques de ces parlers, afin de définir les principales aires linguistiques du département. Nous pourrions constater que ce choix n'est pas si arbitraire que cela et que les aires ainsi définies sont celles dont l'à-propos deviendra récurrent dans la délimitation des principaux sous-ensembles linguistiques du département du Puy-de-Dôme.

Traitement du *k* et du *g* latins devant *a*. : Après avoir rappelé la différence entre les parlers du nord-occitan ou d'oïl et ceux du midi, il définit trois zones dans la zone du *cha*.

La première comprenant tout le nord et le nord-est du département, rappelle selon lui le français et donne : *chantar* [ʃã'tɛ], et *japar* [ʒa'pɛ]. Il s'empresse cependant de préciser que tous les autres traits sont communs avec les parlers du midi : comme *anada* [a'nado], et *arribat*, [ari'ba], au lieu de *allée* et *arrivé*. De même les pluriels féminins en *-as* se prononcent [a], *las gèrbas* [la ʒer'ba], comme les participes passés masculins, *demorat* [dəmu'ra].

Une deuxième zone, la plus importante donne [tsã'ta], et [dʒa'pa] et dit-il, se prolonge dans la Corrèze, le Cantal, la Haute-Loire et la Loire. Le Puy-de-Dôme, à ce point de vue, forme la pointe septentrionale de ce groupe de parlers.

La troisième zone à l'Ouest prolongeant les parlers de la Creuse orientale, donne [fʃa] et [dʒa], comme la région d'Ambert dans l'Est du département.

L'auteur offre là une description très précise de ces différentes zones.

Changement de *l* intervocalique en *v, w, g*. Nous avons là un descriptif assez précis de la zone Sud-Ouest du département où l'on a *ala* ['avo], ou *fialar* [fja'va]. L'auteur précise que ce phénomène ne se prolonge pas en Corrèze, mais que par contre dans le Cantal, la vallée de la Rue a [v]. Dans la Haute-Loire, il étend la zone du [v] jusqu'à Yssingaux et au Mézenc, ce qui est un peu exagéré, et à la limite avec la Lozère où commence l'aire de [g]. À l'intérieur de la zone [v] il signale également l'existence d'un îlot de [g] entre la vallée du Couze-Pavin et le Lembron, comme en Lozère et à Salers (Cantal).

Il est à remarquer qu'il ne fait aucune allusion à l'aire centrale qui s'étend sur le centre Est du Cantal et l'Ouest de la Haute-Loire où l'on trouve [x]/[ç]/[r].

Amuïssement de *s* dans les groupes *sk, sp, st*. Une fois encore il va tracer la limite précise entre les parlers septentrionaux qui amuïssent *s* dans *bèstia* ['bejtjo], *tèsta* ['tejtjo], *espina*

[ej'pjino], *escoutar* [ejku^w'ta]²⁸, et les parlers du Sud-Ouest du département qui maintiennent *s* dans cette position. Il note aussi qu'il y a une quasi correspondance entre l'aire de l'évolution de *-l-* en [v] (ou autre) et celle du maintien de *s* devant les consonnes sourdes.

Mouillement des consonnes *s, z, t, d, l, n, k, g*, devant *i* et *u*.

Comme il l'affirme dès le début de son paragraphe :

Ce phénomène bien connu est peut-être celui qui caractérise le mieux les patois d'Auvergne. Le Cantal, la Creuse, la Haute-Loire le connaissent aussi. Un auvergnat prononce *ichi*, *ici*, *veji*, *voisin*, *petyi*, *petit*, *nyi*, *nid*, *dyur*, *dur*, *lyuma*, *allumer*.

Notre auteur touche là à un des traits les plus caractéristiques et pertinents de ce que sont les parlers auvergnats, et qui les distinguent clairement des autres parlers occitans (y compris le limousin dont les phénomènes palataux sont d'un tout autre ordre) (voir plus loin étude R. Teulat, n). B. Petiot décrit la complexité du phénomène et de sa variabilité selon les parlers en se référant principalement aux études de Dauzat publiées à cette époque (avant 1908). Il donne ainsi une série d'exemples avec des aboutissements phonétiques très variés.

Influence de *r* sur la voyelle précédente.

Il note ici que la consonne *r* modifie souvent la voyelle *e* qui précède. Il donne ainsi les aboutissements *iva*, ou *ivar* pour *hiver* et *fa*, ou *far* pour *fer*. Il donne ensuite le doublement de la voyelle : *ivea* ou *ivyva* et toute une série d'évolutions diverses : *iwa*, et *fwa* à Romagnat, *vla* et *fla*, dans le Nord-Ouest, *eivlè* et *flè* à Miremont, *ivla* et *fla* à Pontaugur ou encore *ivla* et *fya* à Cébazat. Il semble vouloir là justifier de l'aspect chaotique des parlers Bas-Auvergnats.

Terminaison de l'infinitif de la première conjugaison : *a, è, é*, correspondant au latin ARE.

Il indique le passage de la finale *-ar* des verbes du premier groupe à [ɛ] ou [e] dans une zone située au nord de Clermont, puis redescendant le long de la rive droite de l'Allier pour aller jusqu'au plateau de la Chaise-Dieu dans la Haute-Loire, en épargnant toutefois la zone d'Ambert.

Prétérit.

Sous ce dernier chapitre Petiot soulève un fait très intéressant que peu d'autres auteurs soulignèrent. C'est celui des prétérits en *t*.

A côté du prétérit ordinaire à radical en *r*, « *améren, améra, améron*, nous aimâmes, vous aimâtes, ils aimèrent », notre région offre une formation très originale à radical en *t*, « *rigéten*, nous rîmes... » Ce *t* provient de la troisième personne du singulier.

²⁸ Bête ; tête ; épine, écouter.

Il constate par ailleurs que cette dernière forme est celle que l'on trouve chez les auteurs comme Faucon de Riom, Roy de Gelles et Ravel de Montferrand, et on pourrait y rajouter également tous les grands auteurs Bas-Auvergnats des XVII^e et XVIII^e siècles. Au-dessous d'une ligne horizontale située au sud de Clermont-Ferrand nous retrouvons les formes canoniques propres à l'ensemble de l'occitan en *r* (cf. Figure 2). Petiot note enfin de manière judicieuse :

Il est intéressant de noter que la ligne de séparation entre ces aires morphologiques traverse tout le département, suivant une direction à peu près horizontale, alors que la plupart des limites phonétiques entre les patois du Puy-de-Dôme, ainsi que le remarque M. Dauzat, vont (du Nord-Ouest) vers le Sud-Est.

Dans cette publication peu connue, Petiot, met à jour deux idées clé qui feront école :

D'abord qu'il n'y a aucune cohérence entre les parlers de Basse-Auvergne, et que ceux-ci sont éminemment changeants d'un village à l'autre. Il reprend là une idée déjà développée par A. Dauzat.

Ensuite il nous montre que malgré son affirmation initiale, ces parlers s'ordonnent en deux grands territoires assez clairement identifiables sur l'espace du Puy-de-Dôme et même au-delà, selon une bipartition nord-sud inclinée pour la plupart du Nord-Ouest vers le Sud-Est.

Au nord, amuïssement de *s* dans les groupes *sk*, *sp*, *st*, terminaison de l'infinitif de la première conjugaison *-ar* en [ɛ] ou [e], influence de *r* sur la voyelle précédente, dépalatalisation de *ch* et *j* devant *a* et prétérîtes en *t*.

Au sud, maintien de *s* dans les groupes *sk*, *sp*, *st*, changement de *-l-* intervocalique en *v*, *w*, *g*, et prétérîtes en *r*.

Et partout : mouillement (palatalisation) des consonnes *s*, *z*, *t*, *d*, *l*, *n*, *k*, *g*, devant *i* et *u*.

f) Joseph Anglade.

Le brillant auteur de la *Grammaire de l'Ancien Provençal* (Anglade, 1921), publia l'année suivante un petit fascicule d'une trentaine de pages intitulé *Pour étudier les patois méridionaux, notice bibliographique* (Anglade, 1922). Dans son introduction il déclare : « Nous avons classé par dialectes les ouvrages de la deuxième et de la troisième partie. Nous ne croyons pas aux dialectes, scientifiquement parlant. [...] on est d'accord [...] pour admettre leur existence en raison de la commodité du classement. » Un peu plus loin il va nous donner sa vision de la structuration dialectale de l'espace occitan. « Nous avons donc distingué les dialectes des contrées suivantes : Provence (y compris Nice, *cap de Provensa*) ; Languedoc oriental et occidental, le premier rattaché à Montpellier, le second à Toulouse ;

Gascogne et Béarn ; Limousin et Auvergne (avec le Velay). » Nous voyons là qu'Anglade ne fait qu'un ensemble du nord occitan Auvergne et Limousin confondus alors qu'il distingue un Languedoc oriental et un Languedocien occidental. D'autre part il rejette ce que l'on nommera le Vivaro-Alpin dans un ensemble oriental regroupant le dauphinois drômois et le haut-alpin, mais aussi le savoyard et le forésien.

g) Jules Ronjat²⁹.

Le grand grammairien de l'occitan est le premier à proposer une classification raisonnée des dialectes de cette langue dans le tome 4 (1941) de sa bien connue *Grammaire Historique des Parlers Provençaux Modernes* (Ronjat, 1941). Pour cela il pose en préalable la question : « *Y a-t-il des dialectes ?* »

Sur cette question Ronjat s'oppose aux « philologues parisiens » comme il les appelle et à Paul Meyer³⁰ en particulier. Celui-ci déclarait en parlant des aires de définition des phénomènes linguistiques :

Lorsqu'on aura dessiné sur la carte les aires de ces phénomènes, on ne pourra, sans fermer les yeux à l'évidence, se défendre de reconnaître que la division traditionnelle du roman de la Gaule en deux langues, langue d'oïl et la langue d'oc, est purement arbitraire. [...] Mais je voudrais qu'on étudiât les phénomènes linguistiques isolément et dans toute leur extension géographique, sans chercher à les combiner avec d'autres en vue de former des circonscriptions dialectales qui n'existent pas.

A l'inverse Ronjat affirme : « Les Méridionaux, linguistes de profession ou amateurs, ont dit avoir le sentiment d'ensembles dialectaux. »

Pour cela il s'appuie sur le sentiment de l'autochtone : « Le sentiment de l'indigène montre qu'il y a des "ensembles" de parlers qui, sans être identiques les uns aux autres, présentent des particularités communes et un air général de ressemblance sensible aux sujets parlants. » Citant Meillet³¹, il compare ainsi les dialectes occitans à ce qu'était les dialectes grecs de l'antiquité. Il remarque par ailleurs que dans les villes, très souvent, viennent se mêler, par suite d'immigration, soit une langue mêlée soit une pluralité dialectale. Il rejoint là la

²⁹ Jules Ronjat (1864-1925) linguiste français.

³⁰ Paul Meyer (1840-1917) philologue et romaniste français.

³¹ Antoine Meillet (1866-1936) linguiste et philologue français.

remarque que faisait en son temps Henry Doniol sur la pluralité dialectale à propos de Clermont ou de Brioude³².

Il pose ensuite ce qui deviendront ultérieurement les isoglosses distinctives des grands dialectes occitans :

Dès le haut moyen âge la limite entre *ca* et *cha* découpe notre domaine en deux zones S. et N. ; la zone S. est divisée en trois groupes à peu près par le Rhône et par la Garonne, la zone N. en deux par le limite *-ada* (O.) et *-ađa* (E.) < *-Āta*, d'où cinq groupes de parlers qui présentent d'autre part divers traits dont les aires concordent plus ou moins avec celles des traits essentiels précisés.

Ronjat précise ensuite chacun des grands dialectes occitans dont la géographie, comme nous le verrons, ne sera ultérieurement que rarement remise en question.

Groupe A : *le provençal*, borné par *cha* au N. et le Rhône à l'O., conservation de *-n* final roman, absence de bétacisme, *qu-* et *gu-* devant *a* réduit à [k] et [g], et première personne du singulier en [e]~[i] (sauf Forcalquier, [u]).

Groupe B : *le languedocien-guyennais*, entre la ligne de *ca* et les limites des groupes A et C : *ca* et occlusives comme A ; amuïssement de *-n* roman en finale ; [...] confusion de *b* et *v* en *b* généralement mal occlusif entre voy. ; *qu-* et *gu-* comme A sauf dans un coin S.-O. ; 1^{er} personne du singulier comme A. [...] Une région E distingue *v* de *b*.

A. Ronjat ne précise rien ici de la finale de la première personne du singulier, et rajoute que pour ce qui concerne le Gévaudan et le S. Vivarais qu'il précisera leur situation plus loin.

Groupe C : *Aquitain*, rive gauche de la Garonne. Conservation de *-n* roman final, bétacisme général, [w] intervocalique pour *v*, *qu-*, *gu-* devant *a* > [kw], [gw] ; *f* > *h*, *-n-* intervocalique généralement amuï ; *-ll-* intervocalique > *-r-*, finale romane *-t* ou mi occlusive de type [ʃ] ; *l+* consonne finale et *l* final roman [w] ; *-mb-*, *-nd-* généralement réduits à *-m-*, *-n-* ; première personne du singulier en *-i*.

Groupe D : *auvergnat-limousin*, *cha* ; *-d-* > [-ʒ] > [z] ~ [d̥] aboutissant en général à Ø ; amuïssement de *-n* ; fermeture de [e], et aussi en général de [o], devant nasale implosive ; *b* et *v* distincts (sauf extrême S. de l'Auvergne), *qu-* et *gu-* comme A ; 1^{er} personne du singulier en *-e* rarement *-i*.

Ronjat rappelle là la situation particulière du S. Vivarais et dit en reparler plus tard.

³² On remarquera à ce sujet que dans l'ouvrage *Per rirre bada mi*, (Mazoyer, R. & Bonnefoi V., Imp. Marchessou, Le Puy, 1907) les deux auteurs, se réclamant tous deux du Puy, utilisent chacun une forme linguistique différente.

La définition du nord occitan que donne ici Ronjat est en fait très schématique et correspond surtout comme nous le verrons ultérieurement, à la zone septentrionale de la zone.

Groupe E, *alpin-dauphinois* (avec le N. Vivarais, le coin N. E. du Velay et le coin S.-O. du Forez qui est de notre langue) : *cha*, *-p-* intervocalique donne > *-b-*, sauf *-v-* tout au nord ; *-t-* et *-d-* [-*đ-*] aboutissant en général à Ø ; *-n* final roman en général conservé, pas de bétacisme ; *qu-* et *gu-* comme dans groupe A, première personne du singulier en [u].(sauf extrême S. proche de A).

Comme nous le constatons la définition des différents dialectes occitans selon Ronjat se fait principalement selon des critères phonétiques. A l'exception de la première personne du singulier des verbes, aucun autre critère de type morphologique ou syntaxique n'est pris en compte dans cette analyse.

Suit la description de la structure interne à chaque dialecte. Cette description, surtout pour un dialecte comme l'auvergnat pour lequel il n'a sûrement pas enquêté lui-même sur le terrain, est tributaire de ses informateurs. Nous trouvons en effet dans la préface du tome 1 (écrit en 1929) comme informateurs pour notre dialecte : Ulysse Rouchon (Velay), Régis Michalias (Livradois) et Vermeuzouze (région d'Aurillac). Lors de son travail sur les dialectes (écrit en 1941), les références faites à des lieux comme Monistrol-d'Allier, Paulhaguet ou Massiac montre qu'il est aussi allé puiser dans l'Atlas de Gillieron et Edmont (Gillieron & Edmont, 1902).

Il segmente les parlers auvergnats en :

Sous-groupe d'Auvergne du Sud.

Les traits communs à l'Auvergne du sud sont :

Belèu, fèure < bene leve, febre (sauf Velay > *beliau, fiaure*).

s devant consonne et *-s* (*final*) restent,

Vocalisation de *-l* final > *-u*.

Il divise ce sous-groupe en deux :

Velay,

De nombreux traits communs avec Auvergne médiane,

i tonique > [jɛ],

Fréquemment *nèu* < novu,

a atone [a],

l intervocalique [v],

Prétérits en *-r-*.

Ce domaine comprend, arrondissement du Puy, la moitié d'Yssingeaux et le tiers sud de Brioude.

Saint-Flour, Murat et sud-Massiac.

Prétérits en *-r-*,

Confusion *b* et *v* (bétacisme) ;

l intervocalique > [x]/[ʃ]/[ʁ].et [g] à Mauriac.

Sous-groupe d'Auvergne du Nord.

Traits communs à l'Auvergne du Nord.

Beliau, fiaure < bene leve, febre,

-és, -es > [ej]

-ct > *-it*.

D (*latin*) intervocalique amuï (sauf sous-groupe Auvergne médiane)

s devant consonne > [j] et Ø,

Prétérit en *-t-* au nord.

Ronjat rajoute à propos de ces parlers que l'on trouve d'assez graves innovations en matière de voyelles nasales et de diphtongues.

Il divise ce sous-groupe en trois :

Livradois.

Les emprunts faits par Ronjat viennent de la *Grammaire Auvergnate* (Michalias, 1907) de Michalias ainsi que de son *Vocabulaire* (Michalias, 1912), il note donc que le type le mieux attesté est le parler d'Ambert.

i < [ej] tonique, y compris *-és*,

Type *fiar* < ferru,

[ø] , ['krøtø] < ossu, crusta,

[-o] < -atu,

au, ai toniques maintenus,

au-, ei- prétoniques > [ø], [i] et aussi *o-* > [ə]

ch, j > [ʃ], [dʒ],

[z] intervocalique quelque fois amuï,

Prétérits en *-r-*.

C'est l'arrondissement d'Ambert.

Riom, Thiers et Nord Clermont, Auvergne extrême nord

Type *fiar* < ferru.

Diphtongues presque toujours altérées et souvent simplifiées,

Type ['pwɛ(j)rə] ; [mwɛ(j)'zu]; < patre, ma(n)sione,
ch [ʃ], *j* [ʒ].

Prétérits en *-t-*.

Clermont Sud, Issoire, Brioude et Massiac, Auvergne médiane

Région médiane dont le parler le plus connu est le parler de Vinzelles (commune de Bansat) sur lequel s'appuie Ronjat pour son article.

Type [grø], ['kryta] < grossu, crusta,

Type *far* < ferru,

Recul d'accent dans les verbes de type : *véndia* pour *vendiá*, ou *àvia*, pour *aviá*.

Altération des diphtongues,

ch [ts], *j* [dz],

l intervocalique > [v]

Article *le* ([lu] au Mont-Dore),

s continuateur du D intervocalique (*latin*) au sud,

Prétérits en *-r-*.

Arrondissement d'Issoire, sud de Clermont, 2/3 nord de Brioude et Massiac ; qui font transition avec Velay et Saint-Flour.

A cette description des parlers d'Auvergne, Ronjat va rajouter un paragraphe particulier pour Pleaux dans le Cantal qu'il considère être de l'Aurillacois en *cha*.

Celui-ci est caractérisé par : le bétacisme général ; *-ct* > *-ch / -t, s* devant consonne [h].

Pour ce qui est du Gévaudan (département de la Lozère) Ronjat le considère comme faisant partie du groupe Languedocien-guyennais malgré qu'il soit majoritairement situé dans la zone du *cha*.

Reporté en fin de la présentation du groupe alpin-dauphinois, nous trouvons le sous-groupe de Vivarais-Sud. Ronjat en fait un groupe intermédiaire entre le vellave au nord, le nîmois et l'alésien au sud et sud-ouest, le gévaudanais à l'ouest, et le nord-vivarais au nord-est. Il ne le rattache à aucun groupe en particulier, se justifiant par la grande variété de traits linguistiques qu'il partage avec les différents sous-groupes précédemment cités.

Au-delà de cette dichotomie basée principalement sur la phonétique (excepté les prétérits et la désinence verbale de la première personne du singulier), l'étude de Ronjat sur le dialecte auvergnat est complétée pour chaque sous-groupe par la situation démographique de celui-ci. Cela nous donne une idée de l'importance que peut représenter chaque famille de parlers à l'époque de l'étude (1941).

Les choses n'ayant pas dû changer mais au contraire s'accroître dans le sens de l'urbanisation autour de la métropole Clermontoise et de la dépopulation des zones rurales, ces chiffres mettent

largement en tête la zone de Limagne (Clermont Nord et Auvergne médiane), ainsi que le bassin du Puy. Les autres groupes suivent assez loin derrière. Cela donne un éclairage intéressant sur la situation de survie de ces parlers et sur leur vulnérabilité extrême. Les zones les plus peuplées et en développement démographique sont celles où les parlers sont les plus fragiles et malgré tout, les plus déstructurés, le bassin du Puy en Velay au Sud-Est faisant exception.

L'étude de Ronjat remet également en évidence les conclusions de Doniol quant à l'organisation spatiale du dialecte auvergnat, en laissant apparaître pour la basse-Auvergne une grande zone de Limagne (limagnien), avec au sud une zone médiane (brivadois) et à l'est l'ambertois (Dorien). Un second territoire dit Haut-Auvergnat, plus conservateur et homogène est circonscrit au Velay, Saint-Flour, Murat et sud-Massiac.

h) Louis Alibert³³

En 1935 Louis Alibert publie sur les presses de la « *Casa de Caritat* » de Barcelone, sa *Gramatica Occitana segon los parlars lengadocians* (Alibert, 1935).

Dans son œuvre magistrale, le grammairien de Montréal dès son introduction nous dit :

Les régions nord-occitanes exposées à la pression continue de la France d'Oïl [...] (ont) précipité l'évolution phonétique et altéré le vocabulaire (Alibert, 1935, p. XVI).

Il ajoute ensuite :

Le Bas-Auvergnat et le dauphinois ont tellement souffert de ces actions perturbatrices (venues du nord) qu'ils ne sont pas aisément compréhensibles par les autres occitans.

À propos du languedocien, dialecte conservateur s'il en est, car protégé d'une ceinture d'autres dialectes occitans, il s'empresse de préciser :

Son aire a été réduite seulement en Velay et Vivarais qui se sont détachés du type languedocien normal.

Plus loin Alibert dresse le caractère et la classification des parlers languedociens. Pour cela il décrit en quoi ils se différencient des autres dialectes occitans. Pour ce qui concerne notre sujet :

Le languedocien différent du Bas-Auvergnat :

a) Par la conservation des diphtongues qui se réduisent en Bas-Auvergnat : languedocien, *paire*, *aigas*, *fau*, *aucas*, *pèira* ; Bas-Auvergnat, (*pere*, *igā*, *fo*, *üchā*, *piro*).

³³ Louis Alibert (1884-1959) linguiste français.

b) Par la pertinence des consonnes devant *i, e, u*, au lieu de leur palatalisation en Bas-Auvergnat : languedocien, *libre, dire, vinha, nud, cuba* ; Bas-Auvergnat (*lyibre, dyire, vyinho, nyü, tyübo*)

Remarque : - Cette palatalisation donne des sons variables selon les lieux : *ty, tchy, ts ; py, ps ; fy, fs ; sy, ch*.

c) Enfin le Bas-Auvergnat présente les caractères limousins *ca, ga = cha, ja*, effacement ou vocalisation de *s+c, p, t*, chute de *s* final (Alibert, 1935, p. XX – XXI).

Nous voyons là le peu de connaissance et le peu d'intérêt que porte Alibert aux autres dialectes que le languedocien et à l'auvergnat en particulier. D'autres part il ne semble avoir de références que pour le Bas-Auvergnat, toutes empruntées à A. Dauzat qu'il cite largement comme source.

i) Pierre Bec.

Pierre Bec³⁴, linguiste reconnu et grand connaisseur de l'occitan, publie d'abord en 1963 *La Langue Occitane* (Bec, 1963), puis le *Manuel Pratique d'Occitan Moderne* (Bec, 1970).

Dans ces deux ouvrages il donne une définition de l'espace occitan et de ses différents dialectes.

Dans le premier ouvrage nous trouvons une description de l'auvergnat (en fait le bas-auvergnat) qui n'est que la copie quasi conforme du texte d'Albert Dauzat dans *Les Patois* (Dauzat, 1943) ; il reprend également les mêmes exemples que ceux proposés par Alibert dans sa *Gramatica* (cf. ci-dessus). Il se contente cependant de rajouter en fin de chapitre :

Plus conservateurs sont les parlers Haut-Auvergnats qui commencent avec la persistance de *s* devant *p, t, k* : *espiar, tèsta, escotar*, et l'altération de *-l-* entre voyelles : *pala*, prononcé [pawa, pava, paga], etc. Les diphtongues sont en outre mieux conservées.

Il fournit une carte (Bec, 1963, p. 40) de l'ensemble du domaine occitan sur laquelle sont reportées, la limite *s* devant sourdes *k, p, t*, la limite *cantar / chantar*, la limite *susar / suar*, celle de maintien de *n* roman final ; *pa / pan* et celle de la vocalisation de *-l* final ; *sal/sau*.

Sur une seconde carte (Bec, 1963, p. 39) il donne l'espace d'extension du bétacisme avec la limite *vi(n) / bi(n)*, ainsi que la limite entre *-CT > -ch/-it* au Sud-Ouest. Il oublie toute la zone nord occitane de l'évolution de *-CT* en *-it* qui n'est pourtant pas des moindres.

Ce désintérêt paradoxal du dialecte auvergnat est ici d'autant plus troublant que dans les textes présentés pour chacun des grands dialectes, l'auvergnat est illustré par un texte écrit par

³⁴ Pierre Bec (1921-2014) romaniste français.

Pierre Nauton dans le parler de Saugues (Haute-Loire). Un parler de l'extrême sud auvergnat bien noté *Haut-Auvergnat* et qui a peu à voir avec le Bas-Auvergnat tel qu'il le décrit ?

Dans le second ouvrage intitulé *Manuel d'Occitan Moderne* (Bec, 1973), il se contente de reprendre succinctement la définition des différents dialectes.

Il donne donc pour le nord occitan :

L'auvergnat : Bas-Auvergnat ou auvergnat du nord (Puy-de-Dôme, petite partie du département de la Loire) ; Haut-Auvergnat ou auvergnat méridional (Haute-Loire, parties nord et est du Cantal, portion de la Lozère et de l'Ardèche).

En note il précise :

On a intérêt, dans un but de simplification, à ranger dans l'auvergnat (lato sensu) les parlers occitans du Velay, du Forez et, à la limite, du Vivarais, malgré une certaine poussée de l'alpin à l'ouest du Rhône.

Il élargit ainsi le domaine auvergnat à la part du vivaro-alpin de la rive droite du Rhône et au sud Vivarais.

La grande originalité de l'approche de Pierre Bec est surtout de mettre à jour la structuration supradialectale de l'occitan. Il montre que l'on peut choisir au-delà des critères classiques de la différenciation dialectale coutumière :

D'autres critères caractéristiques qui diviseront le domaine occitan dans son ensemble, transcendant ainsi les grands dialectes et consacrant une fragmentation de la langue d'oc en fonction de l'entité occitane tout entière.

Il cite ensuite un certain nombre de critères permettant de distinguer trois grands complexes supradialectaux, tout en reconnaissant que ces critères restent toujours pour l'essentiel phonétiques. :

Il définit donc :

1. Un occitan *aquitano-pyrénéen* (centré sur le gascon) ;
2. Un occitan *arverno-méditerranéen*³⁵ (nord-occitan et provençal) ;
3. Un occitan *central* ou *moyen*.

Il place donc au nord et à l'est un large espace qu'il nomme l'occitan arverno-méditerranéen. C'est dans son ouvrage *La Langue Occitane* (Bec, 1963, p57) qu'il en donne pour la première fois la définition. Il la reprendra ultérieurement dans le *Manuel Pratique d'Occitan* (Bec, 1970, p.19).

³⁵ Que précédemment il nommait : alverno-méditerranéen.

Il est curieux de constater que le groupe conservateur aquitano-pyrénéen est entouré d'une bande plus évolutive dans son ensemble [...] qui joint l'arverno-limousin au provençal méditerranéen. Cette masse comprend : a) Le nord-occitan ; b) La partie orientale de l'occitan méridional, soit le provençal stricto-sensu. Ses traits typologiques essentiels sont les suivants :

1. Palatalisation du groupe –CT- : type *fach*³⁶.
2. Réalisations affriquées de type [dʒ].
3. Opposition phonologique pertinente de /b/ et de /v/.
4. Chute des consonnes finales et de –s de pluriel (à l'exception du vivaro-alpin plus conservateur)³⁷.
5. Vocalisation des produits de –L et de –LL finals (type *ostau*, *vedeu* contre *ostal*, *vedèl*)³⁸;
6. Tendances à la disparition de la réalisation apicale (*r* roulé) de phonème /r/ [...],
7. Tendances, bien que plus rare en provençal, à la chute du –z- intervocalique (< -S- ou –D- latins). Ex. lim. *auvir*, *lauveta*, *lauvar* pour *ausir*, *lauseta*, *lausar* < AUDIRE, *LAUDETA, LAUDARE ; provençal maritime [pev'u/pew] < PEDUCULU « pou », [k'awvo/k'avo] < CAUSA « chose », à côté de l'occitan standard *pesolh*, *causa* ;
8. En relation avec 4, restructurations diverses des prototypes morpho-syntaxiques (article, pluriel, flexion verbale, etc.).
9. Ample prédominance de la désinence –e à la première personne du singulier des verbes : présent indicatif, *cante*, *bate*, *vese*, *florisse* ; imparfait indicatif, *cantave* ; prétérit *cantèrè*, *batèrè*, *veguèrè*, *floriguèrè*. Ce trait recouvre grosso modo la Provence (moins le provençal central qui a –i)³⁹, le domaine du languedocien oriental, l'Auvergne et la majeure partie du Rouergue et du Limousin.

Deux cartes de synthèse (Bec, 1963, fig. 2 & 3, pp. 39-40) répertorient tous ces points.

³⁶ Ceci n'est pas vrai pour l'Auvergnat qui a le type *fait*.

³⁷ Ceci n'est vrai que pour les parlers protestants du Velay et les parlers inalpins.

³⁸ Ce trait typiquement provençal est minoritaire dans le domaine où l'on a davantage l'opposition, *ostau*, (-l- simple) et *vedèl* (-ll- double), à laquelle on pourrait également associer l'évolution du –L- dans les parlers montagnards.

³⁹ Pierre Bec rappelle aussi que le vivaro-alpin a –o [u] : *chanto*, *chantavo*, comme le francoprovençal.

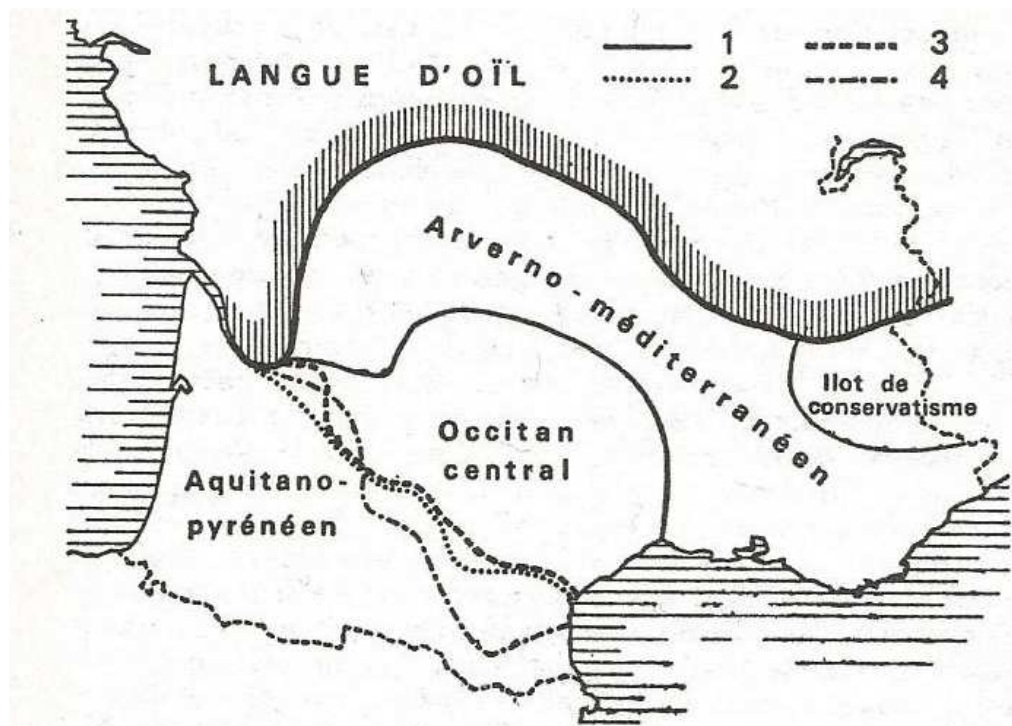


Figure 3 Structure supradialectale (Bec, 1963)

Cette approche originale introduite par Pierre Bec dans l'étude géolinguistique de l'occitan nous permet d'avoir un regard neuf sur ce qui géographiquement et historiquement a structuré notre langue. Cette approche est d'autant plus appropriée qu'elle est confirmée par l'approche de l'histoire linguistique de l'Auvergne et du Velay proposé par Jean-Pierre Chambon (Chambon, 2000) comme du rôle de diffuseur des influences lyonnaises qu'a pu jouer la basse vallée du Rhône sur les parlers méridionaux. D'autre part elle permet de briser un peu le carcan dialectal dans lequel sont enfermés les différents parlers occitans qui souvent les schématise à l'extrême pouvant aller jusqu'à les défigurer.

j) Robert Lafont⁴⁰.

Dans son ouvrage *Clefs pour l'Occitanie*, publié en 1971, Robert Lafont donne une définition de la structuration dialectale de l'occitan suivant trois grands groupes : l'occitan méridional, le nord-occitan, et le gascon (Lafont, 1971a). Une fois encore cet auteur va insister sur les particularismes qui différencient le nord-occitan du reste de la langue. Il pose donc comme proposition de base :

Le nord-occitan est limité au sud par l'isoglosse *cha/ca, ja/ga*. Cela signifie qu'une part de l'occitan a en commun avec le français la palatalisation des occlusives vélares devant *a* : *chabra* comme *chèvre*, *jauta* comme *joue*.

⁴⁰ Robert Lafont (1923-2009) linguiste français.

Il trace alors la frontière qui sépare les deux espaces du Périgord au pays niçard, en rappelant toutefois que cette ligne était plus au sud en Provence au Moyen Age. Il insiste en disant que : « Plus on s'éloigne vers le nord, plus les parlers paraissent aberrants. »

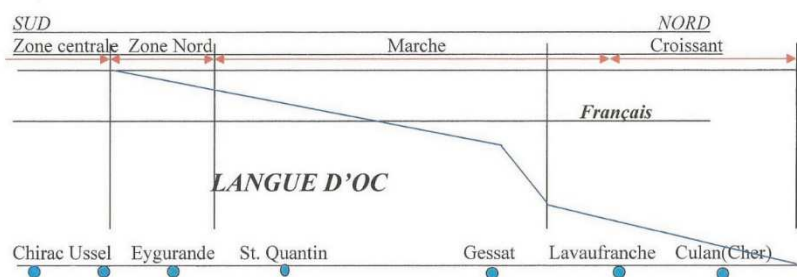
Pour conclure il donne comme exemple la restructuration des pluriels en haut limousin (il oublie de parler du Bas-Auvergnat) par déplacement d'accent : *vacha* ['vatsɔ], *vachas* [va'tsa]. Présenté de cette manière le nord-occitan semble n'être que de l'occitan abâtardi sous l'influence du français.

Si d'autres introduiront plus tard la notion de *gradient de septentrionalité* (Sumien, 2009) selon Lafont il semblerait plutôt qu'il s'agisse d'un gradient d'aberrations. La lecture d'autres ouvrages (Lafont, 1971a, 1971b) de cet auteur montre le peu de cas qu'il fait du nord occitan et principalement de l'auvergnat.

k) André Lanly.

André Lanly⁴¹, réalise en 1960 une intéressante enquête linguistique sur le plateau d'Ussel en Corrèze, sur les marges ouest des parlers auvergnats (Lanly, 1962). Cette enquête très localisée est cependant intéressante par ses conclusions relatives à la rencontre du français et de l'occitan dans le nord du domaine occitan.

Chevauchement progressif du français et de l'occitan aboutissant au croissant.



Cette approche a l'intérêt de mettre en évidence de manière rationnelle ce que l'on peut effectivement dénommer le gradient de septentrionalité. C'est-à-dire en zone nord le chevauchement progressif

Figure 4 Gradient de septentrionalité à travers la Corrèze et la Creuse (Lanly, 1962)

du français et de l'occitan aboutissant au croissant.

André Lanly est également l'auteur d'un *Dictionnaire Limousin Français du Parler de Chirac et de la Haute-Corrèze*.

l) Pierre Nauton.

Brillant linguiste, Pierre Nauton⁴² est l'auteur d'études fort détaillées sur le massif Central et particulièrement sur la Haute-Loire. Nous retiendrons deux ouvrages particulièrement

⁴¹ André Lanly, (1911 – 2007), linguiste et romaniste né à Chirac (Corrèze).

⁴² Pierre Nauton (1912-1970), linguiste français, né à Saugues.

intéressants pour notre étude : *La Géographie Phonétique de la Haute-Loire* (Nauton, 1973) (GPHL) et *L'Atlas Linguistique et Ethnographique du Massif Central* (ALMC).

C'est dans la *Géographie Phonétique de la Haute-Loire* que Nauton va définir à partir des poussées francoprovençales au nord-est de la Haute-Loire ce qu'il dénommera l'*amphizone* (GPHL, carte 65). Nauton y voit une zone de transition entre occitan et francoprovençal du type du croissant. En fait s'il est vrai que cette zone partage avec le francoprovençal quelques traits phonétiques (-*ada* > -*aa*, par amuïssement de T et D intervocalique latin, vocalisation de *br* par exemple dans *chabra* > *chaura*, ou *segre* > *seure*, etc.), morphologiques (première personne du singulier en -*o*⁴³), ou lexicaux (*dissande*, *eissubliar*, *caion*, etc.)⁴⁴, il n'en reste pas moins vrai, comme l'a montré Philippe Martel (Martel & Bronzat, 1977 ; Martel, 1983), qu'elle est incontestablement occitane. Cependant cette limite définit clairement le passage des parlers dits auvergnats aux parlers dits vivaro-alpins. Elle est d'ailleurs également clairement ressentie par les autochtones occitanophones même si un court espace de transition existe. Aucune des quatre autres cartes présentées en fin de volume, synthétisant les évolutions venues du Sud, du Nord, auvergnates ou régionales, ne présentent de faisceaux d'isoglosses aussi alignées et resserrées et délimitant un domaine de façon aussi tranchée.

m) Pierre Bonnaud⁴⁵.

Ce géographe de l'Université de Clermont-Ferrand, bien que natif de Chamalières, revendique ses racines à Briffon, petit bourg rural à l'ouest du département du Puy-de-Dôme, ainsi qu'en Saintonge. Il est un fin connaisseur des parlers occitans d'Auvergne. Il adhéra aux thèses occitanistes dès la première heure à la fin des années 1960, puis s'éloigna progressivement de ce mouvement pour des raisons de désaccords idéologiques avec celui-ci, pour définitivement s'en séparer au début des années 1980 (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1). Il théorisa ensuite sur une famille de langues dites médioromanes dont l'auvergnat serait le pivot central entre francoprovençal et vivaro-alpin à l'Est et limousin et poitevin-saintongeais à l'Ouest.

Dans les nombreux travaux qu'il réalisa au cours de toutes ces années (de la fin des années 1960 aux années 2000) il fit une analyse détaillée des parlers auvergnats qu'il concrétisa cartographiquement une première fois dans son *Grand Dictionnaire Français Auvergnat* (Bonnaud, 1978). Il donne à la fin du tome 1 de cet ouvrage, deux cartes. La première, intitulée *Le Dialecte Auvergnat*, sur laquelle il rappelle les principales isoglosses qui

⁴³ Cette terminaison est également commune au Catalan, Espagnol, Italien, Portugais.

⁴⁴ Notons que ces lexèmes se sont propagés bien au-delà de l'Amphizone dans le domaine occitan.

⁴⁵ Pierre Bonnaud (1931-...) géographe et auteur français.

structurent l'espace auvergnat. Sur la seconde, les *Régions Dialectales en Auvergne*, il détaille le paysage en trois zones allant du nord au sud :

Les sous-dialectes d'Auvergne du nord : avec la Combraille du nord, le Bourbonnais Central d'oc, les Plateaux de l'ouest, les Limagnes nord et sud, la région thiernoise, le Forez, Livradois et Plateau de la Chaise-Dieu, le Plateau de Saint-Bonnet et l'Yssingelais.

Les sous-dialectes d'Auvergne médiane : avec l'Artense, et les Dores, le Cézallier, Brivadois et le Velay du nord.

Les sous-dialectes de l'Auvergne du sud : avec : le Mauriacois, le Sanflorain et la Margeride auvergnate, la Margeride de Saugues et le Velay méridional.

Il ajoute à tout cela des sous-dialectes marginaux avec la Marche, la Montagne bourbonnaise et le Pays vichyssois et enfin la Montagne vivaroise.

Comme nous le constatons il donne une vision assez extensive du domaine auvergnat.

Il délimite chacune de ces grandes aires avec, entre Auvergne du nord et Auvergne médiane, la limite de maintien de *s* devant les consonnes sourdes, [p], [t], [k], [f] et entre Auvergne médiane et Auvergne du sud la limite d'utilisation de l'article défini masculin *le*.

Dans le *Nouveau Dictionnaire Général Français-Auvergnat* (Bonnaud, 1999), il reprend cette tripartition en décomposant plus simplement chacun des espaces en Ouest, Centre et Est.

On notera que Pierre Bonnaud intègre totalement les parlers généralement qualifiés de vivaro-alpins (Yssingieux, Saint-Bonnet) à l'Auvergnat sans distinction particulière. Ceci avait déjà été proposé par P. Bec (Bec, 1970, p 17, note 5). Il annexe également la zone vichyssoise qui comme nous l'avons vu est transitoire entre occitan, francoprovençal et français.

Ces cartes seront reprises dans différents ouvrages de vulgarisation comme les encyclopédies Bonneton (Bonnaud, 2005)

Plus intéressante est la définition qu'il donne du dialecte auvergnat dans sa *Grammaire Générale* (Bonnaud, 2006). Au lieu de tracer une géographie des sous-dialectes comme précédemment, il définit trois types fondamentaux à partir de leur foyer directeur (Bonnaud, 2006, p.59).

Les trois types fondamentaux, [sont le] Clermontois (C), Sanflorain (S), Paulinois (P). Cette appellation a été préférée à d'autres antérieurement utilisées (Bas-Auvergnat, Haut-Auvergnat, Arverno-Vellave, Auvergnat du Nord, Auvergnat méridional...) parce qu'elle a deux avantages : identifiant le foyer directeur où s'est élaboré le type, elle élimine les intrusions peu pertinentes de l'histoire éventuelle de la langue. Il est bien entendu que les termes ci-dessus ne désignent pas une ville seulement, mais tout un espace gravitant autour de la ville : la zone métropolitaine clermontoise (de Riom à Issoire, de Billom à la Combraille occidentale), le pays

sanflorain (Planèze et terres adjacentes), le bassin du Puy et son environnement immédiat de plateaux.

Il s'empresse cependant d'ajouter :

Les types dialectaux de transition (A) et périphériques (B) viendront en complément avec leurs variantes :

A Auvergnat médian (AM). [...] Son cœur est en Brivadois. Il s'étend en deux directions : vers le haut Allier et le Cézallier, les Dores, l'Artense.

B, Arverno-bourbonnais (AB) [...] ⁴⁶

Montagne Bourbonnaise. (MB) [...] ⁴⁷

Yssingelais. (Y) [...] ⁴⁸

Sud lointain (SL) où des formes diverses de méridionalisation recouvrent le fond auvergnat.

Nous retiendrons l'intérêt de cette définition, car une langue est toujours issue d'un centre qui par les faits impose un modèle à son environnement. Soit par l'importance économique qu'il représente, par ses foires et marchés ou ses fonctions administratives, soit par l'influence culturelle qu'il exerce, à travers la diffusion de ses écrits ou de ses représentations culturelles et éducatrices. Il est incontestable que les trois citées choisies par Bonnaud eurent (et ont encore) ce rôle dans l'espace auvergnat et vellave et l'ont incontestablement structuré du point de vue sociolinguistique.

n) Roger Teulat ⁴⁹.

Dans son *Memento Grammatical de l'Occitan Référentiel* (Teulat, 1976), Roger Teulat rappelle dans le chapitre I (§ 2, page 5), que :

L'occitan est une langue naturelle, elle varie de clocher en clocher. [...] Les dialectes de l'occitan sont : le gascon (occitan du Sud-Ouest), le provençal (occitan du Sud-Est), le languedocien (occitan du Centre-Sud), le limousin (occitan du Nord-Ouest), le vivaro-dauphinois (ou vivaro-alpin : occitan du Nord-Est), et l'auvergnat (occitan du Centre-Nord). Le limousin, l'auvergnat et le vivaro-dauphinois forment le nord-occitan. Le gascon, le languedocien et le provençal forment le sud-occitan.

Il signale également que selon un autre point de vue, (celui de Pierre Bec), le provençal et le nord-occitan forment la variété arverno-méditerranéenne. Le gascon et le languedocien la variété aquitano-pyrénéenne. Il donne par ailleurs sur une carte des pays occitans les

⁴⁶ En fait la partie occitane du département de l'Allier.

⁴⁷ Il s'agit là de la zone de rencontre entre occitan, francoprovençal et français.

⁴⁸ Partie vivaro-alpine du domaine.

⁴⁹ Roger Teulat (1938-...) universitaire Clermontois, linguiste français originaire du Lot.

principaux isoglosses qui définissent les variétés géographiques de l'occitan. Il rajoute intelligemment que :

Ces limites sont tout à fait conventionnelles et on pourrait trouver d'autres groupements. Par exemple, la ligne [...] au milieu de l'auvergnat, sépare l'auvergnat méridional de l'auvergnat septentrional, mais elle se continue au sud du limousin, ce qui apparente le limousin et l'auvergnat septentrional.

Ici Teulat a le mérite de ne pas se contenter de répéter ce que tout le monde dit et surtout de formuler une remarque qui comme nous le verrons par ailleurs est d'une grande pertinence.

A la fin de cet ouvrage dédié à une forme référentielle de la langue occitane, il consacre le chapitre XXX aux autres variétés d'occitan. Pour l'auvergnat, en se référant à divers chapitres de son ouvrage, il redonne comme éléments caractéristiques, les formes palatales en *cha*, la forme septentrionale *espatla* [ej'pālo], l'absence de bétacisme, les palatales conditionnées : *aquí* [a'ci], *cial/ciau* [ʃaw], l'aphérèse '*nar*. Il revient sur la modification des formes plurielles liée à la disparition ou vocalisations de *s* devant les consonnes sourdes ; au sud : *la ròsa*, *las ròsas* [la 'roza], [lɪj 'roza], au nord : *la ròsa*, *las ròsas* [lɔ 'rɔzɔ], [la rɔ'za], au nord l'article *le*, et à peu près partout *chantar* [tsã'ta] et *chin* [tʃi].

Ce résumé quoique succinct retient les éléments principaux constitutifs de l'auvergnat. de manière appropriée.

Roger Teulat publie en 1981, dans les *Quaserns de Lingüistica Occitana*, un article intitulé : *Per una definicion d'un expandi occitan del centre-nòrd (auvernhat)* (Teulat, 1981). Afin de définir au mieux les principales caractéristiques des parlers auvergnats il établit quinze cartes portant sur différents critères linguistiques. Il ne se contente pas de critères phonétiques mais analyse aussi certains critères de type morphologiques, syntaxiques et

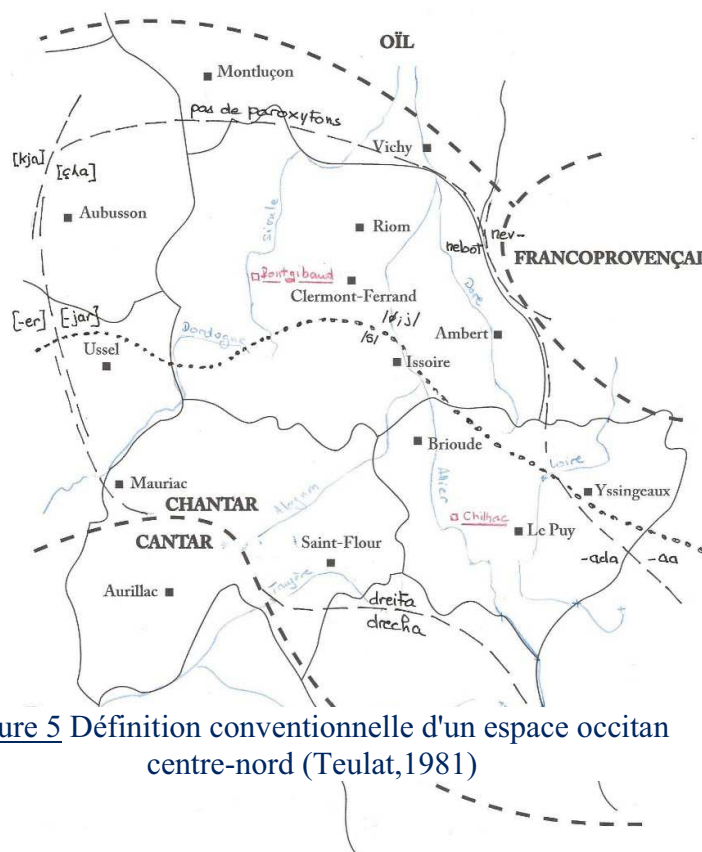


Figure 5 Définition conventionnelle d'un espace occitan centre-nord (Teulat, 1981)

lexicaux. Ces cartes sont établies à partir des atlas linguistiques et ethnographiques régionaux de *l’Auvergne et du Limousin* de Jean-Claude Potte (ALAL), du *Massif Central* (ALMC) de Pierre Nauton, du *Lyonnais* (ALLY) de Pierre Gardette et du *Centre* (ALC) de Pierrette Debuisson. Sa définition de l’espace dialectal auvergnat, est basée sur les isoglosses suivants :

Carte n°5,

Au Nord, la disparition des paroxytons : *jalada blanca* opposé à *gelée blanche*. (accent tonique français).

Au Sud-Ouest : CT latin donne *-it-* ; *dreita / drecha*,

Au Centre-Sud : limite traditionnelle *ca/cha* ; puis : *los braç* (nord) ; *los braces* (sud) (pluriels sensibles).

Au Sud-Est : article définit *le* (au nord), *lo* (au sud).

A l’Ouest-Nord : *clar* [kljar], [kja] à l’ouest ; [çla], [çlɛ] à l’est ;

A l’Ouest-Sud : *ivèrn* [-ɛr] à l’ouest ; [jar], [ar] à l’est ;

A l’Est-Nord : *nebot* (occ.) ; *nev-* (fran. prov.) ;

A l’Est-Sud ; suffixe *-aa* à l’est et *-ada* à l’ouest.

Il obtient ainsi un territoire passant au Nord du département du Puy-de-Dôme et englobant Gannat dans le département de l’Allier, englobant l’est des départements de la Creuse et de la Corrèze, la partie nord du département du Cantal, passant au nord de Saint-Flour, Saugues et le Monastier, laissant Yssingaux à l’Est et longeant vers le Nord, la limite des départements du Puy-de-Dôme et de la Loire. La justification de cet espace est basée sur les quatre cartes qui précèdent où sont répertoriées les isoglosses citées ci-dessus dites *isoglosses de définition*.

Il délimite ensuite au sein de cet espace :

Une partie septentrionale, dans laquelle il y a amuïssement ou vocalisation de *s* devant [p], [k], [t], [f],

Une partie méridionale, dans laquelle il y a conservation de *s* devant [p], [k], [t], [f].

Les dix cartes qui suivent s’intéressent à la structure interne du dialecte, les poussées méridionales que l’on peut constater au Sud-Ouest (qu’il appelle « épaule cantalo-lozérienne »), les tombées nordistes, et les particularismes montagnards ou Centre-Nord. Les deux dernières cartes montrent toute l’originalité du travail de Teulat, l’une étant consacrée à la distribution des différentes réalisations féminin singulier et pluriel, et la dernière à la bipartition lexicale entre occitan oriental et occitan occidental.

L’épaule cantalo-lozérienne

C'est l'image à laquelle font penser les isoglosses portées sur la carte. Une forme arrondie dont le centre se situerait loin au Sud-Ouest. En fait il s'agit du glacis caractérisant la limite entre les parlers Aquitano-pyrénéens au Sud-Ouest et les parlers Arverno-méditerranéens.

La carte 6 regroupe un trait lexical avec *cada* au Sud-Ouest et *chasque* ailleurs, et un trait morphologique avec l'accord du participe passé avec avoir. *ai venduda la vacha* au Sud-Ouest et *ai vendut la vacha* ailleurs. Cette carte donne aussi la limite Nord-Est du bétacisme (phonétique) qui se prolonge jusqu'à Saugues en Haute-Loire.

La carte 7 donne la limite Nord-Est des futurs de la troisième personne du pluriel en *-ráun* (morphologie) et la réalisation de *-able* en [-'aple] (phonétique).

Elle donne également pour le Sud-Ouest *dija-zo-me* et pour le Nord-Est *dija-me-zo* (syntaxe).

Les tombées nordistes

La carte 8 définit vers le Nord la zone d'affaiblissement puis de disparition de la diphtongue *ai* (phonétique), ainsi que la zone d'utilisation du pronom sujet *aul* à la troisième personne du singulier (morphologie).

La carte 9 donne vers le Nord la zone d'affaiblissement puis de disparition de la diphtongue *au* (phonétique) ainsi que la zone où *-ar*, de l'infinitif des verbes du premier groupe, se réalise en [ɛ] ou [e] (phonétique et morphologie).

Les coupes en diagonale de direction Sud-Ouest, Nord-Est :

La carte 10 donne : les limites Ouest-Est *enquèra* / *encara* (lexique), *ausèl* / *aucèl* (lexique), et la poussée en pointe vers le Nord de *susar*, *susor*, qui s'oppose à *suar*, *suor* à l'Est, au Nord et à l'Ouest.

Les particularismes montagnards

La carte 11 donne la zone à l'intérieur de laquelle *-l-* intervocalique simple se vélarise > [v] / [w] / [g] / [x] / [ʁ] / [r] (phonétique), la zone où *-sch* se réalise [ʃ] (phonétique) ; *la moscha* [la 'muʃa] et où *montanha* est du type [mũ'tɔɲa] (phonétique).

Particularismes Centre-Nord

La carte 12 montre certains traits que l'on pourrait qualifier d'« arvernismes ».

Palatalisation devant *i* de *ch* et de *g*. qui théoriquement font [tʃ] et [dʒ] et font alors [tʃ] et [dʒ] ; *la chabra* [la 'tsabra], *lo chin* [lu tʃi], *la jauta* [la 'dʒawta], *la gingiva* [dʒi'dʒiva], de même [s] fait [ʃ], *lo ciau* [lu ʃaw], et [z] fait [ʒ] *lo vesin* [lu ve'ʒi] (phonétique).

La carte 13 définit le domaine de l'aire d'extension maximale en Auvergne de *cha* réalisé [tʃa] comme dans *chamin* [tʃa'mji]. Au Nord se trouve l'aire de [ʃa'mji], à l'Est et Nord-Ouest [tʃa'mji] (phonétique).

Cette carte montre également l'apparition à l'Ouest des palatales de type limousin : *sason* [ʃa'zu], le type auvergnat donnant [sa'zu] (phonétique).

Les deux dernières cartes sont originales dans ce type d'étude car elles mettent à jour des éléments linguistiques rarement discutés jusqu'alors.

La carte n° 14 donne la formation des féminins pluriels.

Sur les marges sud du domaine, aux limites des départements du Cantal et Haute-Loire avec la Lozère et l'Ardèche, persistent les pluriels classiques de l'occitan méridional : *la fuèlha*, [la 'fwejə], *las fuèlhas* [las 'fwejəs], ainsi que les pluriels sensibles : *lo braç, los braces*⁵⁰.

Dans une zone intermédiaire allant de la précédente à la limite entre les départements du Cantal et de la Haute-Loire au Sud et du Puy-de-Dôme au nord, le pluriel n'est marqué phonétiquement que par l'article⁵¹; *la fuèlha*, [la 'føja], *las fuèlhas* [las/lis 'føja].

Enfin au nord du domaine, département du Puy-de-Dôme (mais également Haut-Limousin), le type paroxytonique fermé au singulier s'oppose au type paroxytonique ouvert au pluriel ; *la fuèlha*, [lɔ 'føjə], *las fuèlhas* [la fø'ja]/[læ fø'jæ], ces pluriels ont également tendance à l'oxytonisme (morphologie).

Enfin, la carte n° 15 présente l'intérêt de mettre à jour une partition Est-Ouest du domaine qui est assez générale à l'ensemble de la langue occitane. Celle-ci oppose : *tranuja* (O), à *grame* (E). Nous pourrions y rajouter les oppositions : *bufar/bofar, jónger/jónher, brajas/braias, oelha/feda, sòc/esclòp*, etc. Sur cette même carte Teulat ajoute ce qu'il appelle des curiosités lexicales. La forme *una bòba* qui sur toute une zone centrale remplace *una sèrp*, et l'avancée vers le sud de la forme *una maseda* per *una formiga*.

Dans cette étude de grande qualité, Roger Teulat est le premier à essayer d'une manière la plus objective possible de rassembler un certain nombre de traits distinctifs permettant de définir dans l'ensemble occitan un espace auvergnat qu'il préfère appeler Centre Nord.

Il conclut lui-même cette étude réalisée entre novembre 1978 et mai 1981, comme suit :

Après avoir essayé de trouver un ensemble de caractéristiques suffisantes et spéciales à notre région de centre-nord, nous en arrivons aux conclusions suivantes :

1) Nous avons trouvé une seule particularité notable à ce domaine : la palatalisation de [ts] devant [i] dans une région de [ts] attendu, de [s] attendu et le type *ciau* [ʃa-]. Mais la région au nord de Clermont est exclue de cette particularité. De toute façon, les limites linguistiques ne coïncident pas avec les limites historiques ou administratives.

⁵⁰ A noter que ces pluriels sont inconnus dans la zone languedocienne de l'aurillacois.

⁵¹ Ou tout autre mot fonctionnel ou l'adjectif précédant le nom (cf. provençal).

- 2) Dans cet ensemble, la partie méridionale est nettement séparée de la partie septentrionale (féminin singulier, féminin pluriel, *susar*, *-sc-*, *-sp-*, *-st-*, ...).
- 3) La partie septentrionale se rattache au limousin par de nombreux traits (féminin pluriel) et en diffère par des particularités qui la définissent comme autonome mais en laissant de côté la région de Thiers, Ambert (*ivèrn*, *clar*).
- 4) Il existe des regroupements qui peuvent se faire au centre du Massif et dont la limite nord n'atteint pas Clermont (*-l-* intervocalique, *moscha...*).
- 5) Toute la région est, comme le languedocien, traversée par le glacié de séparation entre orient et occident de l'Occitanie.
- 6) Toute la partie nord est soumise à une forte influence du phonétisme français.

On ne peut que regretter que cette étude ne serve pas de référence pour toute définition de l'espace auvergnat. Elle est la seule à analyser rationnellement les principaux aspects phonétiques, morphologiques ou syntaxiques de ces parlers sans y adjoindre d'affect ou de sous-entendus historiques. Très confidentielle, elle est rarement référencée même dans des études approfondies postérieures à 1981 et elle demeure quasiment inconnue des chercheurs qui travaillent sur ce domaine.

o) Jacques Allières⁵².

Dans son *Manuel de Linguistique Romane* (Allières, 2001), Jacques Allières consacre quinze pages (pp. 223 – 238) à l'occitan, dont trois à ce qu'il nomme *l'arverno-limousin*, plus une carte. Il commence son chapitre par :

Ce terme recouvre en fait un large ensemble de parlers tous marqués par deux traits phonétiques annonçant le domaine d'oïl, les palatalisations consonantiques, devant [a] ou devant les voyelles d'avant [i] et [y] et l'affaiblissement des cons. implosives, à l'intérieur du lexème ou en phonétique. syntactique.

Rien de très nouveau ; il se contente de rappeler les grands traits schématiques généralement utilisés pour définir l'auvergnat, d'ailleurs plus que le limousin.

Il répète ensuite les clichés coutumiers concernant la phonétique sans trop en vérifier ni la réalité ni l'à-propos. Il donne quelques éléments de morphologie en présentant en parallèle les paradigmes verbaux des deux auxiliaires et d'un verbe de chaque groupe en « limousin » et en « auvergnat ». Cette seconde série dite « auvergnate » est tirée de la *Grammaire générale de*

⁵² Jacques Allières (1929-2000) linguiste français.

l'Auvergnat à l'usage des arvernisans (Bonnaud, 2006) dans la graphie EAU⁵³ de l'auteur. Allières précise en fin de paragraphe (Allières, 2001, p 229) que :

Comme les parlers d'oc s'écartent vers la périphérie du type central hérité de la *koinè* médiévale, il s'ensuit une inadéquation de la graphie classique : l'auvergnat est dans ce cas, [...] nous avons ici suivi P. BONNAUD (*Grammaire générale de l'Auvergnat à l'usage des arvernisans*).

Jacques Allier s'appuie là sur des poncifs non vérifiés en oubliant tout le travail fait depuis les années mille-neuf-cent-soixante-dix sur l'adaptation de la graphie dite « classique » aux parlers auvergnats⁵⁴ et en premier lieu par P. Bonnaud. Il semble également ignorer les écrits littéraires ou les transcriptions faites dans cette graphie depuis le début du XX^e siècle.

Jacques Allier illustre son propos avec une carte intitulée, *Auvergnat et limousin* faite uniquement à partir de l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Auvergne et du Limousin* de J.-C. Potte (ALAL), donc ne concernant que les départements du Puy-de-Dôme, de la Creuse, de la Haute-Vienne, de la Corrèze, et du nord de la Dordogne, ignorant par là le reste de l'Auvergne. Sur cette carte, il a regroupé un certain nombre d'isoglosses, sans plus de commentaires explicatifs et dont on a de la peine à saisir la signification ou à en percevoir les structures qu'elles seraient censées matérialiser.

p) Karl-Heinz Reichel⁵⁵

Karl-Heinz Reichel est un linguiste allemand disciple de Pierre Bonnaud qui réalisa de nombreuses études fort détaillées et pleines d'intérêt principalement sur les parlers du Puy-de-Dôme (Reichel, 1991) et sur les confins entre occitan, francoprovençal et oïl (Reichel, 2012). Il est également l'auteur d'un imposant *dictionnaire Auvergnat-Français* (Reichel, 2005), complément du dictionnaire de Bonnaud (Bonnaud, 1999).

Dans un ouvrage de 410 pages, il étudie les principaux phénomènes dialectaux des parlers du Puy-de-Dôme qu'il cartographie sur 132 cartes (Reichel, 1991), dont :

44 consacrées à la phonétique,

4 consacrées à la phonologie,

84 consacrées à la morphologie et à la syntaxe.

⁵³ Ecriture Auvergnate Unifiées (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1).

⁵⁴ Textes félibréens depuis 1918, ensemble des publications de l'association *Auvergne Terre d'Oc* avant 1980 auquel nous pouvons ajouter l'ensemble des écrits publiés par des auteurs locaux aux éditions *A tots IEO*, ou dans des revues locales comme *Vai i qu'as paur*, ou *Parlem*.

⁵⁵ Karl-Heinz Reichel (1959-...) linguiste et philologue romaniste allemand.

Le problème que pose le document de Reichel est celui de l'utilisation exclusive de la graphie EAU développée par Pierre Bonnaud. Seul un tableau en début d'ouvrage donne les équivalences de ce système avec l'API, cela ne rendant pas pour autant la lecture des cartes et du document plus aisée.

Dans tout cet ensemble nous avons retenu les cartes qui nous ont semblé les plus caractéristiques ou novatrices.

Phonétique :

Carte 4 : *âne*.

Limite *ase/asne* ; au tiers sud.

Prononciation [ˈɛzə/ˈɛnə] dans l'est et îlot nord-ouest.

Carte 9

D'ouest en est : [tjɛro]/[taro]/[tjaro], pour *tèrra*.

Carte 15

es prétonique suivi d'une consonne

[ɛj-i/es] sud-ouest,

[ɛj] toujours à l'ouest,

[i] toujours à l'est.

Carte 18

ai tonique précédé d'une labiale :

[wɛ] nord-est,

[a] autour d'Ambert,

[aj] au sud-ouest,

[ɛj] partout ailleurs.

Carte 19

ai prétonique précédé d'une labiale :

[ɛj] ouest et sud-est,

[wi/wɛ] ailleurs.

Carte 26

Suffixe *-ellu* et pluriel *-ellos*.

Au sud identique dans les deux cas,

A l'extrême nord toujours *-iau(s)*.

Dans une large partie centrale *-èl* [e] singulier, *-iaus* [jø/jo] pluriel.

Carte 30

Sur celle-ci est rappelée l'évolution de *-l-* intervocalique simple [v], mais note aussi la zone située au nord-ouest de Clermont-Ferrand où vient s'intercaler [r] en épenthèse devant *-l-* à l'intervocalique ; *estiala* [i' tjarlo].

Carte 31

s du pluriel devant voyelle ;

[lu 'z omi] à l'ouest,

[lu 'omi] à l'est.

Zone d'interférence autour de Clermont.

Carte 44

épaule

espatla [es' palo / es' pava] sud-ouest,

espaula [i' polo] au nord de Clermont,

espatla [ej' pãlo / i' pãlo] ailleurs.

Clermont plutôt qu'un centre directeur apparaît d'un point de vue linguistique plus fréquemment comme un réceptacle et un lieu de confluence. Ceci apparaît clairement sur les cartes phonétiques suivantes.

Carte 17 diphtongue prétonique *au* ;

Carte 24 *chaminada* / *chaminèia*, cheminée ;

Carte 29 *prond* / *plond* / *priond*, profond ;

Carte 30 *-l-* intervocalique avec épenthèse [-rl-] / [-l-] ;

Carte 31 liaison du *s* pluriel devant voyelles,

Carte 39 palatalisation de [s] devant *i* et *u* qui donne [ʃ].

Plus intéressantes et originales sont les cartes concernant la Morphologie et la Syntaxe.

Carte 52 : l'article partitif,

de pan au sud d'une ligne coupant le département du sud-ouest au nord-est (passant légèrement au sud de Clermont).

dau pan au nord.

Carte 56 : formation du pluriel.

Au sud-ouest identique au singulier seul l'article indique le pluriel,

Dans le reste du département :

l'òme [l' omə], *los òmes* [lu '(z) omi] ; *la chabra* [lo 'tsabro], *las chabras* [la tsa'bra].

Carte 62 : consonne de désinence du passé-simple ;

Une ligne horizontale coupe le département d'Est en Ouest en partant de la limite Creuse et de la Corrèze pour venir aboutir entre Thiers et Ambert avec une excroissance au sud de Clermont.

Au sud : *-r-*,

Au nord : *-t-*.

Carte 67 : *il faut*,

Ligne horizontale limitant le tier sud du département :

Au sud : *chau*,

Au nord : *fau*.

Carte 101 : *moi*, pronom sujet accentué,

me à l'extrême nord et au nord-est (région de Thiers), *ieu* partout ailleurs.

Carte 102 : *lui* pronom sujet accentué,

z-elh au sud-ouest ;

iau au sud-est ;

se ailleurs.

Carte 104 : *elle* pronom sujet accentué,

z-ela / *z-elha* au centre-sud ;

ilha / *'lha* ailleurs.

Carte 106 : *eux* pronom sujet accentué,

[i'zotrə] extrême nord ;

lurs / *lhores* à l'est ;

z-elos / *z-eles* au centre-sud ;

ilh(s) ailleurs.

Carte 107 : *il* pronom sujet atone,

Au sud d'une ligne est-ouest passant au sud de Clermont le pronom sujet est inusité ;

Au nord de cette ligne il est souvent utilisé.

Dans une zone de transition englobant Clermont, il est rare et son emploi est limité à une partie des personnes seulement.

Carte 108 : *je*,

Sous la forme *i* il est utilisé au nord d'une ligne passant au nord de Clermont mais redescendant à l'est au sud d'Ambert.

Carte 109 : *il*,

Sous la forme *aul*, il est utilisé au nord d'une ligne est-ouest passant par Clermont.

Carte 110 : *nous*,

Sous la forme *nos* il occupe une zone à peu près similaire à *aul*.

Carte 116 : *quelque chose*,

Quicòm et variantes à l'est et au sud-est ;

Quauqua-ren à l'ouest et au nord-ouest.

Clermont se trouve quasiment situé entre les deux zones.

Comme on le voit à travers seulement quelques-unes des nombreuses cartes réalisées cette étude est d'une grande richesse, déplorons encore une fois la non utilisation de l'API (ou équivalent) qui permettrait une utilisation plus aisée de ces documents.

Dans l'introduction de son *Dictionnaire Général Auvergnat Français* (Reichel, 2005), Reichel se contente de reprendre page 13, la carte de *l'Auvergnat et ses sous dialectes* identique à celle déjà publiée dans divers ouvrages par Pierre Bonnaud.

q) Philippe Olivier.

Dans son *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat, Mauriacois et Sanflorain (1340 – 1540)* (Olivier, 2009) établi d'après un corpus de textes administratifs (à l'exception d'une farce venant de Riom-ès-Montagne) qui couvrent la période 1340 – 1540, Philippe Olivier définit dans l'introduction les trois grands sous-ensembles autour desquels s'organisent les parlers auvergnats. Il précise que son travail s'appuie sur un corpus de textes anciens et qu'au moyen âge ces parlers devaient être moins différenciés qu'ils ne le sont aujourd'hui.

On reconnaît cependant, allant du sud vers le nord :

L'Aurillacois caractérisé par :

la non-palatalisation des vélaires C et G devant A (*cabra, gausir*); l'évolution du groupe -CT- en -ch- (*facha*), l'évolution du suffixe latin -ARIU en -ièr et le maintien du latin -ICA- dans les mots d'origine savante (*certificansa*).

Ces critères font de ce parler un parler de type languedocien. Il ajoute néanmoins en ce qui concerne le lexique, qu'on note peu de différences avec le Mauriacois voisin.

L'Auvergnat central représenté par les parlers du Mauriacois et du Sanflorain ainsi que par les parlers du sud du département du Puy-de-Dôme et ceux du département de la Haute-Loire, est caractérisé par :

la palatalisation des vélaires C et G devant A (*chabra, jausir*) ;

l'évolution du groupe -CT- en -it (*faita*) ;

l'évolution du suffixe -ARIU en -eir (*boyeirs, chancelleir*), [il rappelle qu'à partir du XIV^e siècle ce suffixe passe à -ier (au masculin uniquement) comme en occitan méridional dans une partie importante de ces parlers contrairement l'occitan septentrional qui a conservé -eir] ;

la réduction du latin -ICA- à -ia- dans les mots d'origine savante, plus fréquemment qu'en aurillacois (*certifiansa*) ;

la segmentation en *ia* et *ea* de *i* devant *l* (*viala, viela*), connue dans une grande partie du domaine occitan, et présente sur la période d'établissement des textes [dépouillés par P. Olivier]. Par contre, la segmentation en *ea* de *e* devant *l* (*teala*) apparaît seulement dans le courant du XIV^e siècle.

Il signale en plus que l'évolution de -l- (intervocalique simple) en -g- en Mauriacois et -rh- [x] en Sanflorain n'apparaît pas dans les textes dépouillés, ni la vocalisation de -l final (*ostau, sau*), ou de -l- en position implosive, sinon qu'exceptionnellement comme dans certains mots en -alt, -alc, (*alcun/aucun, altre/autre*).

Enfin il définit l'Auvergnat septentrional (qui comme l'aurillacois se trouve hors de son domaine d'étude) avec les mêmes critères que l'Auvergnat central mais en y rajoutant : l'effacement de -s- devant sonore (*batifors, epital*) ou passage de celui-ci à yod devant sonore ou sourde (*arbaleyteyras*), la vocalisation de *l* préconsonantique (*aqueos, chaussada, chavaus*) la réduction à *o* de la diphtongue *au* (*chosada, chavoget*).

Ainsi en quelques traits précis et appropriés P. Olivier décrit avec clarté le gradient de septentrionalité qui mène de l'aurillacois, parler de type languedocien, à l'Auvergnat septentrional (proche du limousin) en passant par l'Auvergnat central qui possède toutes les innovations propres à ces parlers. Cela sans se perdre dans les méandres d'évolutions mal comprises ou peu idoines pour décrire ces parlers. On peut d'ailleurs constater qu'elle correspond assez parfaitement avec le résultat de l'étude détaillée qu'avait conduit R. Teulat quelques années plus tôt (cf, ci-dessus, n) Teulat).

r) Hans Goebel.

Hans Goebel⁵⁶ de l'université de Salzbourg en Autriche a publié en 2002 puis 2003 deux articles assez originaux et étayés sur l'analyse dialectométrique des données de *l'Atlas Linguistique de la France* (ALF) de Gilliéron et Édmont. Cette analyse s'appuie sur les 638 points de l'ALF auquel furent ajoutés trois autres points fictifs représentant le français, l'italien et le catalan comme langues standards, ainsi que 1687 cartes de travail toutes catégories linguistiques confondues.

A l'aide de logiciels informatiques adaptés, différentes analyses ont été réalisées à partir de deux matrices, l'une de similarité, l'autre de distance, et permirent d'établir diverses cartes choroplèthes (de diverses nuances de couleurs) représentant ou non la proximité de différents

⁵⁶ Hans Goebel (1943-...) romaniste et linguiste autrichien.

parlers. Certaines de ces cartes s'appuient sur un point choisi comme origine référentielle en un endroit du territoire français afin d'estimer soit l'éloignement ou la proximité linguistique des autres points de ce territoire.

D'autres, celles qui nous intéressent, sont faites à partir d'un point fictif représentant la langue standard, en l'occurrence le français, afin d'estimer la proximité ou l'éloignement des divers parlers de celle-ci.

Cette dernière analyse met à jour un espace que l'auteur désigne sous le nom de chorème⁵⁷ de transition et qui selon lui revêt l'aspect d'un « Super-croissant » étiré vers l'Est qui finit par s'insinuer entre le francoprovençal et le provençal.

Une seconde carte met en exergue une couronne septentrionale du domaine d'Oc, sorte de croissant démesuré.

Comme nous le constatons, cette analyse purement numérique, donc mettant de côté toute à priori idéologique ou affectif, souligne l'existence d'une zone nord-occitane qui d'Ouest en Est couvre la majeure partie de ce que l'on dénomme ordinairement Limousin, Auvergnat et Vivaro-Alpin. Suivant l'analyse de Pierre Bonnaud elle pourrait correspondre à une « médioromanie méridionale » (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1).

s) Dominique Sumien (Domergues Sumien)

Dominique Sumien⁵⁸ a publié en septembre 2009 un document intitulé *Classification dei dialectes occitans* sur internet (Sumien, 2009).

L'auteur passe d'abord en revue quelques-unes des grandes classifications connues : Frederic Mistral, Jules Ronjat, Pierre Bec, Xavier Ravier⁵⁹, Robert Lafont, Pierre Nauton, Jean-Philippe Dalbera⁶⁰, Jacques Allières et Hans Goebel.

Suite à cette présentation il établit un essai de synthèse ainsi résumée :

1 nord occitan

(1-a) limousin

(1-b) auvergnat

(1-c) vivaro-alpin

2 sud-occitan

(2-a) provençal

⁵⁷ Représentations schématiques destinées à créer des modèles graphiques représentant un espace ou un type d'espace et les phénomènes spatiaux qui le concernent.

⁵⁸ Dominique Sumien (1968-...) linguiste français.

⁵⁹ Uniquement pour le provençal.

⁶⁰ Uniquement pour le Provençal.

(2-b) languedocien

3 gascon

Auquel il rajoute :

4 catalan (langue séparée sociologiquement de l'occitan)

(4-a) catalan oriental

(4-b) catalan occidental

Il détaille ensuite pour chacun des sous-dialectes ses spécificités. Pour ce qui est de l'Auvergnat il s'appuie sur l'analyse de Reichel en expliquant qu'il vaut mieux voir le nord-occitan comme un *gradient de septentrionalité* plutôt que comme un groupe compact. Soit une suite d'isoglosses qui s'accumulent dans la partie septentrionale de l'occitan.

Ce gradient en partant de l'isoglosse *ca / cha* et allant jusqu'au croissant s'appuie sur des éléments précédemment cités. Malheureusement il ne les mentionne pas suivant une suite logique de rencontre du sud vers le nord, mais de manière plus ou moins aléatoire ce qui nuit à la clarté de l'exposé. Par contre il précise qu'il n'est pas évident que ce gradient soit le fruit d'une influence perturbatrice et massive du français. (en dehors du cas particulier du Croissant). Le phénomène *ca/cha et ga/ja* par exemple remonte à une innovation du latin tardif (cf. Parle-t-on occitan en Auvergne, § 1). La construction *amb me* en place de *amb ieu* semble être une conservation de l'occitan médiéval et se rapproche autant du catalan moderne (*amb mi, a mi*) que du français (*avec moi, à moi*). Dans les parlers septentrionaux, la réorganisation du pluriel avec alternance vocalique ainsi que l'article *le*, n'ont pas de relation évidente avec le français mais plutôt avec un rééquilibrage interne pour la différenciation singulier/pluriel lié à la chute de *s* devant les consonnes (sourdes et sonores) propre à ces parlers. Il note également que les phénomènes propres au nord-occitan se retrouvent à divers degrés dans des variétés romanes plus orientales comme de nord-italien ou le réto-roman qui n'ont jamais eu de subordination au français.

Il signale enfin que d'imaginer que le nord-occitan serait le produit d'une francisation, est une vision suspecte, puriste et inutilement complexe du point de vue structurel.

Plus loin dans son texte et dans un chapitre intitulé : *Le nord-occitan et le faux point de vue nord-sud*, il s'élève contre la stigmatisation ancienne des variétés nord-occitanes. Il reprend là les arguments développés par différents auteurs que nous avons nous-mêmes relevés précédemment comme ceux d'Alibert, Lafont ou Bec pour ne citer que ceux-là. Ces arguments, même s'ils furent mal compris ou mal interprétés ont pu toutefois contribuer à un grave malentendu avec certains occitans des parties septentrionales de notre langue. Il prend Bonnaud à témoin quand il défend en 1971 (une époque où il était encore occitaniste et

auvergnat) la dignité de l'Auvergnat avec les arguments suivants qui sont nous dit Sumien, absolument justes dans ce cas précis :

Nous espérons qu'elle (notre grammaire auvergnate) fera réfléchir certains amis méridionaux prompts à mépriser l'Auvergnat comme une macédoine indigne de français et d'occitan, alors qu'ils n'en connaissent à peu près rien.

Dominique Sumien conclut ce long et intéressant article en prêchant pour une standardisation pluri-centrique où est reconnue la place centrale du languedocien sur lequel viennent s'appuyer les grands dialectes, bases des modalités régionales de la langue standard. Un système de convergence permet de faciliter la communication (soit de passer d'une langue vernaculaire à une langue véhiculaire) et de se limiter à des variations régionales concernant des zones suffisamment amples (*cantar/chantar, agachar/agaitar*) ou emblématiques d'un des grands dialectes (*parlada/parlaa, fòrt/hòrt*). Il parle là de l'émergence d'un *occitan larg* (occitan étendu).

Que conclure de tout cela ? Tout d'abord que dès les premières études connues est affirmé l'émiettement des parlers Bas-Auvergnats et le chaos qui y règne. A. Dauzat, dont on connaît la distance avec la revendication occitane ou félibréenne (Martel, 1998), l'affirmera en l'argumentant principalement dans son ouvrage *Les Patois* paru en 1927 puis réédité en 1943. Il amplifie son affirmation en parlant de l'éloignement de ces parlers vis-à-vis des autres parlers occitans. Après lui, B. Petiot n'hésite pas à affirmer : « *il n'y a pas de dialecte auvergnat* ».

Comme nous l'avons constaté, cet argumentaire sera sans cesse repris sans trop en contester ou évaluer la pertinence, principalement par les sommités du renouveau occitan des années 1970. Ceux-ci d'ailleurs, qui ne connaissent pas ou ne prennent pas la peine de s'intéresser réellement à ces parlers, se contentent de répéter ce qu'affirmait A. Dauzat. Il faudra attendre Teulat qui va enfin présenter les parlers d'Auvergne pour ce qu'ils sont et non pour ce que l'on croit qu'ils sont ou ce que l'on voudrait qu'ils soient.

Seul P. Bonnaud, dans la décennie 1960-1970, avec toutefois un parti pris peut-être un peu trop affectif et postulé, avait prêché pour la reconnaissance de l'Auvergnat, reconnu dans toute son altérité au sein des parlers occitans (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1).

Néanmoins dès l'origine, même d'une manière très intuitive, les grandes divisions de ces parlers étaient identifiées et situées. Dès le XVIIIe siècle avec J.-B. J. Tailhandier qui convenait de l'existence d'un Bas-Auvergnat dont la partie septentrionale et orientale avait elle-même ses propres spécificités qu'il disait influencées par le français. Il invoquait

également un Auvergnat montagnard « *rude et disgracieux* ». Son choix du limagnien, riche à l'époque d'une littérature reconnue en faisait la référence pour les parlers auvergnats.

H. Doniol est probablement le premier à tenter une approche rationnelle, même si on ne peut pas encore la qualifier de scientifique, de ces parlers et ainsi définir suivant des critères phonétiques assez appropriés trois grands parlers : le *Brivadois*, le *Limagnien* et le *Dorien*. H. Doniol est également le premier à évoquer l'idée d'un « gradient de septentrionalité » en parlant de la progression dans l'évolution des parlers qui peut être perçue en partant du Cantal et en progressant vers Clermont-Ferrand, en passant soit par le Cézallier et Issoire, soit par le Mont-Dore et le Puy-de-Dôme.

C'est cependant A. Dauzat qui fixera la bipartition géographique des parlers entre un auvergnat septentrional, celui où *s* devant [p], [t], [k], [f] est vocalisé ou amuï, et un auvergnat méridional, celui du maintien de *s* devant [p], [t], [k], [f]. Ce schéma deviendra dorénavant la base de tous les écrits et exposés qui suivront. Le linguiste et dialectologue insiste encore pesamment sur le paysage chaotique que présentent les parlers nord-auvergnats mais admet toutefois que le Haut-Auvergnat ou Auvergnat-Méridional est en contrepartie plus cohérent et homogène.

A sa suite, J. Ronjat, P. Bec, R. Lafont, reprendront cette bipartition en la détaillant plus ou moins. Très détaillée chez J. Ronjat, elle reste très approximative chez R. Lafont.

Bien plus inédite, P. Bec introduit une approche *supradialectale* fort originale et intéressante dans laquelle les parlers auvergnats se trouvent englobés dans un large espace *arverno-méditerranéen*. Il met ainsi en évidence les traits communs non seulement entre les parlers nord-occitans mais également avec le provençal, tant phonétiquement que morphologiquement. Plus tard Sumien précisera cet espace en le scindant en *trans-occitan* et en *niçardo-alpin* plus conservateur. Il mettra également en exergue l'originalité des parlers protestants du Velay et du sud Vivarais.

P. Bonnaud après sa rupture avec le mouvement occitan et donc des thèses de celui-ci, va définir un espace auvergnat assez vaste englobant de larges périphéries. Il va scinder ce qui est traditionnellement devenu l'*Auvergnat méridional* en *Auvergnat médian* et *Auvergnat du sud*. Cette division reste néanmoins très artificielle, s'appuyant sur la limite sud de l'utilisation de l'article défini masculin singulier *le*.

L'apport nouveau de P. Bonnaud reste celui présenté dans sa *Grammaire Générale* de 2006. Il y définit trois centres directeurs représentant les trois grandes familles de parlers de ce

territoire. Ces trois centres directeurs sont : Clermont, Saint-Paulien⁶¹ et Saint-Flour. On y reconnaît un Auvergnat septentrional dont la ville de Clermont-Ferrand serait le centre, et un Auvergnat méridional avec un penchant oriental vellave et un penchant occidental cantalien. Pour combler ce vaste espace, P. Bonnaud s'empresse d'y rajouter un Auvergnat médian autour du brivadois, une zone arverno-bourbonnaise au nord et au nord-est, une zone orientale autour de l'Yssingelais et un sud lointain au sud du Velay et du Sanflorain. Cela n'empêche qu'avec la notion de centres directeurs il rejoint là l'idée maintes fois exposée du rôle particulier joué par les villes. H. Doniol indiquait déjà que dans Clermont l'on pouvait distinguer au moins trois parlers et qu'à Brioude un parler différent existait de chaque côté de la route⁶². J. Ronjat notait de même que dans les villes, très souvent viennent se mêler, par suite d'immigration, soit une langue mêlée soit une pluralité dialectale. Cette affirmation se vérifie à la lecture de texte comme *Per rire bada mi !* (Mazoyer, 1907), œuvre de deux auteurs ponots⁶³ où suivant le texte, nous reconnaissons facilement deux formes vellaves différentes. De même A. Massebeuf, dans son avant-propos de *Pe Bride* (Massebeuf, 1985), en parlant de son grand prédécesseur A. Bertrand, nous dit : « Antoine Bertrand comme mon grand-père, parlait le patois d'en bas de LOUBAR⁶⁴ (des Barrys), je parle celui d'en haut de lis OURÉ⁶⁵ (des Olliers). »

K.-H. Reichel voit plutôt les villes comme des réceptacles que comme des centres directeurs. De fait elles doivent être les deux. Le brassage des parlers, et ceci était particulièrement vrai au temps des foires et marchés dans ce pays éminemment rural, nécessite une forme véhiculaire et pousse à une certaine unification linguistique. Les villes fonctionnent comme des pompes puis des incubateurs qui absorbent des formes multiples pour restituer une forme directrice si ce n'est unifiée dans laquelle tout le monde peut se reconnaître et s'entendre. Les différentes cartes présentées par K.-H. Reichel sur des données phonétiques mais surtout morphologiques en basse-Auvergne (-l- > -rl- ; -èl singulier et -iaus pluriel, l'article partitif, *de / dau*, le prétérit en *t / r*, *il faut* traduit par : *chau / fau*, etc.) montrent bien la position charnière où se trouve la ville de Clermont-Ferrand.

Le grand défaut de la plupart de ces définitions d'un dialecte dit « Auvergnat » ou comme le dit R. Teulat « Centre-Nord » est de se focaliser sur ce territoire sans voir ce qu'il y a autour. Cette empreinte originelle vient d'une définition qui dès le départ, avec les premiers auteurs

⁶¹ Ancienne capitale vellave située à quelques kilomètres au nord du Puy-en-Velay.

⁶² La route de Clermont au Puy puis au midi, aujourd'hui nationale 102.

⁶³ Habitant ou natif du Puy-en-Velay.

⁶⁴ De los barris

⁶⁵ De leis Olèirs.

comme Tailhandier, Doniol ou plus tard Dauzat, s'évertue à décrire les parlers du territoire de l'Auvergne historique. Sur les restes d'une Basse-Auvergne et d'une Haute-Auvergne ils définirent un dialecte bas-auvergnat et un dialecte haut-auvergnat. La linguistique et les relations internes à la langue occitane n'ont que faire des territoires historiques et favorisent plutôt les relations humaines, le rayonnement des centres urbains et les routes qui les y conduisent. La zone aurillacoise au sud-ouest cantalien, de type languedocien, comme la zone nord-est vellave de type vivaro-alpin en témoignent.

Si l'on s'en tient à ce qui est conventionnellement appelé Nord-Occitan, soit le territoire délimité au sud par l'isoglosse où majoritairement C+A et G+A donnent *cha* et *ja*, nous constatons rapidement que l'on peut diviser horizontalement ce territoire en deux zones assez identifiables :

Au sud de la limite de *s* sonore devant [p], [t], [k], [f] nous trouvons un domaine qui d'Ouest en Est englobe le sud des départements de la Corrèze, le sud-ouest du Puy-de-Dôme, le Cantal moins l'aurillacois, la Haute-Loire moins le plateau de la Chaise-Dieu et le nord-yssingelais, et une large bande en Ardèche partant de Saint-Agrève pour arriver à Valence. À l'est du Rhône l'isoglosse de *s* sonore devant [p], [t], [k], [f] se prolonge sous Valence, pour rejoindre le col de la Croix-Haute entre Isère et Drôme et aboutir à Pinerolo dans la zone inalpine (Martel, 1983).

A cette isoglosse peuvent s'ajouter à l'est du Rhône délimitant également ce domaine quasiment sur les mêmes limites : *fait* (nord) et *fach* (sud), ainsi que la palatalisation consonantique devant *i* ou *u*, ou celle de *cl* et *gl* réalisés [kʎ] et [ʎ] qui vont jusqu'à Mens puis forment une enclave au nord du massif des Ecrins.

En mettant à l'écart les zones conservatrices des Alpes (le *niçardo-alpin* de D. Sumien) ainsi que le Velay Protestant conservateur et le sud-Vivarais (languedocien en *cha*), ce domaine circonscrit une vaste zone nord occitane intermédiaire assez homogène. Elle ne diffère du sud occitan que par : les palatalisations consonantiques (plus ou moins variables) ; la chute des consonnes finales qui inclut le *s* du pluriel (celui-ci étant marqué uniquement par l'article, un mot fonctionnel ou l'adjectif préposé) et l'absence assez générale du bétacisme sauf dans le centre-sud (Mauriac, Murat, Saint-Flour, Saugues). On peut y rajouter les formes particulières de l'article contracté *a+lo* et *de+lo* en Limousin, Auvergne, Velay et Vivarais qui donne [ij/ej/ar/ax] et [dj/dej/der/dex], ainsi que la vélarisation de L simple latin en [v/w/g/x/r] en zone centrale. De son côté la morphologie (hormis la première personne du singulier des verbes qui passe de *-e* à *-o* à l'est) reste assez stable.

Au nord de cette limite se dessine un gradient de septentrionalité allant jusqu'au croissant au nord, et au francoprovençal à l'est. On y retrouve horizontalement un faisceau d'isoglosses traversant tout le territoire dont les principales sont : la réduction des diphtongues comme [aw/ɔw] > [o], [aj/ej] > [e] / [ɛ] ; l'utilisation plus ou moins intensive du pronom sujet ; l'article défini *le*, l'amuïssement de *s* intervocalique venu de D latin, comme dans *susar* > *suar*, la nasalisation complète des groupes consonnes + nasale *grand* [grã], ou consonnes + géminées *espatla* [ej' pãlo] ; la préférence de *me* à *ieu* après préposition ; les pluriels *-èls* > *-èus/-eaus/-iaus*, de même que les féminins pluriels de type paroxytonique fermé au singulier s'opposant au type paroxytonique ouvert au pluriel ; *la fuèlha*, [lɔ 'føjɔ], *las fuèlhas* [la fɔ'ja] avec une tendance à devenir oxytonique ; ou la préférence de certains types lexicaux comme : *ase/asne*, *civada/avena*, *cèba/inhon*, *negre/nièr* (*nèir*), etc. On notera de même que sur ce territoire l'on retrouve un phénomène de vélarisation ou rhotacisme du -L- simple latin intervocalique en [-r-] ou [-rl-] dans une enclave au nord-ouest de Clermont-Ferrand, dans le nord-est yssingelais et une large zone centrale à l'est du Rhône.

On peut sur ce vaste domaine également identifier un gradient allant d'Ouest en Est de type phonétique : *pluèja* > *pluèia* > *plòia* ; *braja* > *braia* ; *avejaire* > *aveaire*, morphologique *dau* > *delh* > *dal* ; *parle* > *parlo* ou lexical : *ganhon* > *coche* > *caion* ; *aüei* > *anuèit* > *encuèi*, *oblidar* > *eissubl(i)ar* ; *espiar* > *sonhar* etc., ne coïncidant pas forcément avec les limites conventionnelles des dialectes mais les débordant largement.

L'Auvergnat étant au centre de ce domaine, et ayant été détaillé de longue date, en est devenu l'archétype alors qu'il n'en est que la partie centrale la mieux décrite et donc la plus visible.

L'étude dialectométrique de H. Goebel va dans le même sens en mettant en évidence un grand espace nordiste Ouest-Est regroupant les zones ci-dessus décrites.

Cette présentation basée sur les différents écrits, études de géolinguistique et *Atlas Linguistiques* concernant ces régions, n'est donc que le reflet qui représente bien souvent un état de langue au milieu du vingtième siècle. La pratique orale du rédacteur sur ces territoires semble confirmer des évolutions plus ou moins importantes suivant le lieu.

Pour ce qui est de la notion de centres directeurs proposée par P. Bonnaud, elle s'articulerait plutôt dans la réalité autour d'Aurillac dans le Cantal, et le Puy en Velay en Haute-Loire. Le rôle que devrait tenir Clermont-Ferrand en Nord-Auvergnat n'est de nos jours plus réellement assuré au sein du mouvement occitan ou par les arvernistes bonnaudiens. Dans cette ville profondément désoccitanisée, cette situation semble avoir été identique du temps des activités littéraires et associatives de Vidal et Gilbert.



Figure 6 *Occitan larg*, selon Sumien (Sumien, 2009).

Aujourd'hui où la transmission familiale ou villageoise s'éteint, c'est l'apprentissage scolaire qui dans bien des cas a pris le relais. Cette transmission se fait donc au moyen d'une langue bien plus standardisée et

qui emprunte beaucoup au languedocien central. Il serait cependant souhaitable comme le faisait remarquer D. Sumien que l'on conserve les variations régionales concernant des zones suffisamment amples comme *cantar/chantar*, *agachar/agaitar* ou emblématiques des grands dialectes *parlada/parlaa*, ainsi que des éléments lexicaux, sources d'enrichissements polymorphiques. De là peut-être, pourrions-nous espérer voir émerger un *occitan larg* au sens défini par Sumien (Sumien, 2009).

4 Permanence de l'écrit occitan en Auvergne

Le propos du présent chapitre n'est pas de faire une histoire de la littérature en occitan dans la province d'Auvergne et ses périphéries, ni non plus d'établir un examen historique de cet écrit dans cette région à travers ses formes graphiques et orthographiques.

Nous n'avons d'autre intention que d'examiner comment s'est perpétué l'écrit occitan et sous quelle forme, en ciblant autant que faire se peut un peu plus en détail les régions d'où sont originaires Henri Gilbert et Benezet Vidal. Nous essayerons de même d'identifier où se trouvèrent et ce que furent ces foyers de création et comment ils ont pu influencer ces pratiques.

Il est à noter que l'histoire littéraire de cette région a généralement été traitée comme marginale vis-à-vis de l'histoire littéraire occitane. Cela est très clairement ressenti à la lecture d'ouvrages comme ceux de Robert Lafont et Christian Anatole (Lafont & Anatole, 1970), Charles Camproux (Camproux, 1971) ou Jean Rouquette (Rouquette, 1980). Seul Pierre Bonnaud, mais d'une manière quelque peu contemptrice, donna en 1974 un aperçu qui même s'il est bref, est essentiel pour la connaissance de cette littérature (Bonnaud, 1974). Nous avons également publié en 2015 une anthologie succincte de cette littérature sous le titre de *Huit siècles de littérature occitane en Auvergne et Velay* (Roux, 2015). Une histoire générale de la littérature occitane et de l'écrit occitan de ces régions (et peut être même du nord occitan en général) reste à écrire. Cela serait sûrement un ouvrage profitable pour le savoir et la connaissance occitane, mais également un travail de grande ampleur nécessitant l'apport de nombreux collaborateurs.

Dans ce qui suit nous entendons par *écrit*, la façon comme les moyens qui furent utilisés afin de transmettre la langue de manière scripturale qu'il s'agisse de graphie ou systèmes orthographiques ou linguistiques. Ceci, quelle qu'en soit la finalité : littéraire, épistolaire, administrative, privée ou autre.

Pour une meilleure lisibilité nous suivrons un ordre chronologique depuis les premiers écrits jusqu'à la période du Félibrige, qui fut la porte d'entrée en littérature occitane des auteurs auxquels nous nous intéressons.

Les trois grandes périodes explorées seront le Moyen Âge dite période classique : 1000 – 1520, la période baroque 1520-1789, puis le dix-neuvième siècle avant le Félibrige.

4 1 Le moyen âge (1000-1520)

D'une manière emblématique, l'écrit occitan médiéval est quasiment toujours sanctuarisé à travers l'œuvre des troubadours. Parmi eux, nombreux furent ceux originaires de la région qui nous intéresse, l'Auvergne additionnée du Velay. Nous parlons d'origine car du peu que nous savons sur leurs existences ils furent fréquemment itinérants au sein d'espaces souvent très vastes. Les identifier par une origine et par là à un idiome local demeure quelque peu hypothétique.

Un exemple parmi d'autre mais assez caractéristique de ce genre d'approche parfois polémique est l'origine affectée à la *trobairitz* 'Na Castelloza. Sans preuve La Salle de Rochemaure (La Salle de Rochemaure, 1910, 397-422) la situe par homonymie originaire de Casteldauze, commune de Sénezergues au sud d'Aurillac. Tout ce que nous dit sa *Vida* (Boutière & Schutz, p 333, Egan, p. 64) fort brève, est qu'elle fut d'Auvergne, mariée au Turc de Mairona et qu'elle aima Armant de Breon dont elle fit ses chansons. Son biographe rajoute qu'elle était fort belle et forte instruite (cf. *Vida de Na Castelloza*, annexe 2). En l'absence d'autres arguments, on ne peut la considérer que comme originaire d'Auvergne, un vaste territoire. Le Turc de Mairona fut lui un puissant seigneur du Velay qui se croisa de 1210 à 1220 et dont on dit qu'il ramena ce surnom. Il existe d'ailleurs un Meyronne en Haute-Loire, petit hameau de la commune de Venteuges au nord de Saugues où l'on pouvait, il y a encore peu, voir des restes d'un château (Cubizolles, 1973, pp. 102 - 110). Son amant Armant de Breon était lui, originaire de Besse-en-Chandesse dans le département du Puy-de-Dôme. Qu'en déduire ? Cette origine cantalienne douteuse est cependant reconduite sans plus de discussion jusque dans les ouvrages les plus récents (Teulat, 2005). Pour conclure ce petit aparté nous noterons que James Thomas dans son anthologie *Grains of Gold* (Thomas, 2015, page 130) nous dit que le Turc de Mairona était seigneur de Meyronne aujourd'hui commune du département du Lot ?

Nous pourrions ainsi trouver d'assez nombreuses controverses concernant l'origine des troubadours même parmi les plus connus et renommés.

Nous voyons là toute l'inutilité de vouloir trop attacher d'importance à l'origine supposée des troubadours comme à leur parler d'origine supposé.

De nombreux travaux ont été consacré à ces écrivains. Roger Teulat il y a quelques années a consacré trois recueils sous forme d'anthologie aux troubadours auvergnats et vellaves (Teulat, 2005, 2009, 2010). Nous regretterons toutefois ce classement des Troubadours par département, ce qui n'a pas grand sens ni grand rapport avec la géographie territoriale de leur

temps. Dans ses recueils Roger Teulat ne nous dit pas grand-chose de la langue des Troubadours si ce n'est, dans le dernier tome consacré aux Troubadours du Puy-de-Dôme (Teulat, 2010, p. 20), que ces poèmes emploient la même forme de langue (ce que l'on appelle une *koïnê* par analogie avec la langue commune de la Grèce antique). Il rajoute que la seule particularité nord-occitane qui se présente fréquemment est la forme *cha-* à la place de *ca-* (*chantar*, *chançon*) mais il s'empresse d'ajouter que ce *cha-* se trouve aussi chez les poètes méridionaux comme *ca-* chez les septentrionaux, sans que l'on sache si ces formes ne sont pas simplement celles des scribes.

Robert Lafont dans son ouvrage sur l'*Histoire et anthologie de la littérature occitane* (Lafont, 1997, p. 119) ne nous en dit guère plus. Il signale comme Roger Teulat que les formes nord-occitanes et sud-occitanes, comme occidentales et orientales sans référence bien claire au pays d'origine des poètes sont mêlées. Il indique que jusqu'au XV^e siècle que quelques traits nord-occitans ont été longtemps sentis comme caractéristiques de l'art lyrique : *plaia/plaga* ; *chabra/cabra*. Il signale également que la scripta note selon les manuscrits des francisations et des italianisations. Enfin il fait cas de l'opposition entre *-n* final non écrit et qui ne résonne d'aucune façon à la rime (*ma[n]*, *sere[n]*, *vi[n]*, *bo[n]*, *cadaiü[n]*) sauf exception comme (*enjan*), et *-n* final qui représente *-nd*, *-nt*, *-m* (*quan[d]*, *ven[t]*, *dan* pour *dam*). Il rappelle enfin que la déclinaison du nom, qui dut cesser d'être en usage oral dès le XII^e siècle, fut conservée à l'écrit comme signe de dignité linguistique littéraire jusqu'au XIV^e – XV^e siècle.

Dans son imposante publication intitulée *Terre des troubadours* Gérard Zuchetto malgré un chapitre intitulé « La langue des troubadours » (Zuchetto, pp. 42 – 44) ne nous en apprend pas plus.

Seul Jean-Claude Rivière s'essaya dans son *Anthologie des troubadours auvergnats* (Rivière, 1974, 16-19) à retrouver dans les textes qu'il présente des traits dialectaux auvergnats.

Dès le Moyen-Âge, la dialectisation (*sic*) était déjà un fait acquis, même si elle était moins marquée que de nos jours. Mais, ce qui est remarquable, les premiers monuments nous présentent une langue commune et unifiée dans ses manifestations graphiques, quelle que soit l'origine du poète et du scribe rédacteur du manuscrit. Parmi les caractéristiques de cette *koïnê*, on note le mélange des formes *c* et de *ch*, et *g* en *j* (ou *ge*) devant *a*, sans que là aussi il faille y voir une indication quelconque. On trouvera par exemple dans une même pièce, (Guilhem de Saint-Leidier, *Aissi com es belh, sil de cui cham*, p. 44) *chan*, *canto* et *castelh castellum* ; (Peire d'Alverna, *Chantarai d'aquestz trobadors*, p. 72) *chantarai*, *chantar*, *chanta*, et plus loin *cantar*, *canta*. Les troubadours auvergnats n'usent pas d'une autre langue que leurs collègues limousins, provençaux, languedociens ou gascons.

Même s'il admet que les dialectes usités dans la basse-Auvergne, le nord de la haute-Auvergne et le Velay étaient moins différenciés que de nos jours, il se pose la question de savoir si l'origine auvergnate de nos troubadours apparaît dans leur langue ? La réponse est qu'aucun terme spécifique n'apparaît dans l'œuvre de ceux-ci.

Il modère cependant son propos à propos de Peire Cardenal, qui, dit-il :

Par l'étendue de son œuvre, son caractère presque uniquement satirique, la variété de ses sujets et sa situation au déclin culturel des pays d'Oc, a été amené à utiliser un certain nombre de dialectalismes vellaves plus marqués.

Suivent quelques exemples⁶⁶. Dans le poème *D'Esteve de Pelbon m'emuèia* (Rivière, 1974, p. 109), il relève : *empacha, rossa* et *tiragossa*.

Le premier est la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *empachar* dans la phrase : *un luoc empacha sa paccairitz aima forfacha* (*son arma pecairitz e criminala empaita lo luòc*)⁶⁷. Ce verbe : *empachar* (obstruer, encombrer) est encore bien attesté en Gévaudan dans un sens analogue. En Velay et Vivarais c'est logiquement la forme en *-it* qui s'est conservée avec le même sens : *empaitar*.

Rossa dans la phrase *e jatz ab una vieilha rossa*⁶⁸, se dit encore dans le Velay et le Brivadois pour une jument de réforme.

Tiragossar, dans : *una vieilha rossa qu'es cordarella e tiragossa* (*una vièlha ròssa qu'es cordèira e tiragossa*)⁶⁹, *Tiragossar* est conservé sous cette forme principalement dans le Brivadois.

Dans le Sirventes : *Ab votz d'angel, langu'esperta, non bléza* (Rivière, 1974, p. 112), il cite : *a treu, queza, faudas et turgua*. Sous forme verbale dans le texte de Cardenal : *per gent que treu ni bruida non volgues* (*per de gent qu'aurián pas volgut ni brut ni rambalh*)⁷⁰, le premier s'est conservé sous la forme *trevar*, qui est non seulement l'errance du revenant mais aussi le bruit et l'agitation qui l'accompagnent.

Le second terme existe principalement dans la zone orientale du Velay sous la forme verbale *quesar*⁷¹, dans l'expression *quesa-te !* (*taisa-te ! cala-te !*)⁷².

⁶⁶ Tous les extraits sont tirés de R. Lavaud (cf Bib).

⁶⁷ Son âme criminelle et pécheresse encombre le lieu

⁶⁸ Une vieille jument ; ici une vieille femme.

⁶⁹ Une vieille jument qui est cordière et tire de travers.

⁷⁰ Par des gens qui n'auraient pas voulu ni tracas ni bruit.

⁷¹ Voir francoprovençal, *quèsier, quèse-tè !* (Stich, p. 121)

⁷² Tais-toi !

Faudas dans *qu'ellas e il an faudas d'un' ampleza (qu'elas es eles. tenon faudas de parèira amplor)*⁷³. *Faudas* est communément utilisé aujourd'hui dans le sens de giron ou tablier. Enfin *turgua* dans *tal es turgua que fructifia (tal es esterila que fuctifica)*⁷⁴. Ce terme sous la forme *una turja* désigne une vache stérile en Velay. L'adjectif *turge* désigne également dans la même zone un animal stérile.

Jean-Claude Rivière dit avoir ainsi relevé une cinquantaine de dialectismes dans l'œuvre de Peire Cardenal (Rivière, p. 18). Il ne les cite cependant pas.

De son côté Jean-Pierre Chambon nous dit :

Il est possible de repérer dans les textes de certains auteurs des marques sûres de régionalité. Ce sont naturellement les poètes issus de la région linguistiquement la plus marquée, l'amphizone vellave⁷⁵, qui offrent la meilleure prise. Guilhem de Saint Leidier emploie, par exemple, l'emphizonisme (*sic*) typique *brugir* « songer » et *grailla* « corneille » (ALMC, carte326) ou encore *vojan* « privé de », ce dernier surtout caractéristique du Lyonnais, du Forez et du Dauphiné⁷⁶ ; les poésies du Vellave Peire Cardenal comportent un certain nombre de particularismes lexicaux qui permettent de fixer également dans le nord-est de sa province la patrie du poète⁷⁷. Mais on peut également relever, par exemple, l'emploi de *chin* « chien » chez Peire d'Alvergne (Pfister, 1970).

C'est à partir du XIII^e siècle que l'on voit apparaître les premiers textes en « langue vulgaire » en Auvergne, ou du moins ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Aussi les textes que nous qualifierons de « non-littéraires » sont assez nombreux. Dans ce qui suit, nous nous intéresserons pour notre part à des textes relevant des deux régions dont sont originaires nos auteurs.

Pour le Brivadois, région d'origine d'Henri Gilbert, nous disposons d'un terrier datant du XIII^e siècle : *Terrier de Pébrac*⁷⁸, première moitié du XIII^e siècle, édité en 1875 par J.-B. Payard,

C'est dans ce document que nous trouvons (page 177 paragraphe 53) des passages significatifs en occitan mêlés avec le latin (cf. *Terrier de Pébrac*, annexe 3). L'orthographe y

⁷³ Car elles et eux ils ont jupes de même ampleur.

⁷⁴ Telle est stérile qui porte fruit.

⁷⁵ Nauton désigne ainsi la zone orientale des parlers de la Haute-Loire (Vivaro-alpins), (Nauton, 1974).

⁷⁶ Pfister, M., 1970, *Lexikalische Untersuchungen zu Girat de Rossillon*, Tübingen

⁷⁷ Chambon, J. P., 1996, « Pour l'étude linguistique des troubadours traits emphizoniques dans la langue de Peire Cardenal », *Revue de linguistique romane* 60, pp. 73-109

⁷⁸ La commune de Pébrac s'étend de la vallée de Desges au plateau de la Margeride. Elle est située à une dizaine de kilomètres au sud de Langeac. L'histoire du village de PEBRAC est très liée à l'histoire de son abbaye créée en 1062 par Pierre de Chavanon. Cette communauté prit le statut d'abbaye en 1097 sur décision du Pape Urbain II.

est bien réglée et conforme aux conventions en usage. Les *l* devant consonne : *doltra*, *altra*, *Altairac* ou finale : *segel*, *Bretanol*, *sols*, ne sont pas vocalisés et maintenus. Les *-n* finaux non articulés ne sont pas écrits : *alo*, et maintenus dans le groupe *-nt* : *argent*. Dans le texte nous trouvons deux fois *gallina*. On note le maintien du *-ll-* intervocalique, par contre on ne sait pas ce qu'il en était de la prononciation de *ga* : [ga] ou [dʒa]. La morphologie est aussi intéressante, l'article défini se trouve sous les formes actuelles : *lo*, *la*, *las*, ainsi que les formes contractées : *del*, *dels*, *el*. Ce dernier est la contraction de *en lo* que l'on trouve dans *el mas*, *el prat*, *el feu*. Nous verrons que cette forme est généralement plus fréquente dans nos textes que la forme *al* de *a lo* et inspira Henri Gilbert dans ses choix graphiques et orthographiques.



Figure 7 Localisation des textes médiévaux.

Un autre texte est le *Censier du prieuré de Vieille Brioude* (Chassaing, 1886, 126-129). Ce texte de 1271, nous dit Chassaing, avait été communiqué à l'éditeur par M. J. Lachenal et provenait d'un rouleau en parchemin. Il semble d'après Pierre Nauton (Nauton, 1974, p. 25) que celui-ci ait disparu. Ce texte assez long même s'il est répétitif, et néanmoins très instructif.

D'un point de vue phonétique nous pouvons faire les mêmes remarques que précédemment, quant à *-n* final : *ses (cens), re (ren), maiso, de las maizos, devo (devon)* ou de *-l* final : *sols, Espaniol, portals*, comme devant consonne dans *alba*. Par contre nous le trouvons aussi vocalisé dans : *outra (oltra), deus (dels) portals, deus Mareus, deus prats*, ainsi que *aus (als) Predicadors*.

Même remarque sur la réalisation phonétique incertaine de *-g-* dans *Vernogol* (aujourd'hui « Verneuge » dans le Puy-de-Dôme) ou dans *pagat* qui pourrait représenter [pa'dʒa_t] plus sûrement que [pa'ga_t].

Nous notons l'absence d'insertion dans le mot *gelada (gialada)*. Les finales *-ARIU* et *-ARIA* est toujours *-eir* et *-eira* ; *Feugeiras, Peireira, Bareira, Malauteira, moreir, cheir, Aleir*. Nous notons aussi l'absence du doublement de *s* ; *desobre, desos*.

Plus particulière est la notation des palatales uniquement par *i* préposé ou postposé à la consonne palatale : *Veli Briude (Velh Briude), vina (vinha), mealia (mealha), galiardas (galhardas), trelias (trelhas), Monteil (Montelh)*. Enfin nous trouvons *conpains (companhs)* notant la palatale issue de *-NI* qui rappelle la prononciation contemporaine du centre Velay [kũ'pojs].

Quelques traits morphologiques sont également à noter. L'article se trouve sous les formes habituelles : *lo, la, las*, mais aussi *li rasa* (CS⁷⁹ féminin singulier), comme les formes contractées du masculin *al, del, pel*. Pour les formes plurielles nous avons *de las* au féminin et, comme nous l'avons vu, *aus* et *deus* pour les masculins pluriels. Le mot *deners* toujours au pluriel dans ce texte présente la forme *-ers* final qui correspond généralement au pluriel de *-eir* (Nauton, 1974, 123–129). Il nous manque cependant plus d'éléments pour l'affirmer. Par contre les noms propres semblent ne pas changer : *Soleirs, Frorneirs (sic), Mouneirs*.

Se fraires, possessif au cas sujet masculin pluriel pour *sei*.

Le démonstratif masculin pluriel cas-sujet : *aquil de Vernogol devo*.

Nous trouvons aussi quelques verbes conjugués : *receup* 3^{ème} personne du singulier de *receubre* au présent de l'indicatif ; *tenem*, 1^{ère} personne du pluriel de *tenir* au présent de

⁷⁹ CS, cas sujet.

l'indicatif ; *e devo* 3^{ème} personne du pluriel de *dever* au présent de l'indicatif, *fo* 3^{ème} personne du singulier du prétérit de *esser* ; *manobras* [...] *qu'ajuderon* prétérit de *ajudar* à la 3^{ème} personne du pluriel. *Avem* 1^{ère} personne du pluriel de *aver* à l'imparfait de l'indicatif. Le participe passé de *pagar* : *pagat*. Des infinitifs ; *far*, *eschampar*.

Les formes négatives : *non a pagat*, ou *non avem re que nos lo tenem*. Nous notons également quelques formes lexicales intéressantes comme *dimeï* pour *meg* ; *aquela megeusa vina*⁸⁰, *lo quint de tot*⁸¹ ; en *Esteve de Granham*, en *W. de Limotges*, avec *en* titre de civilité.

Enfin nous disposons d'un texte daté du XV^e siècle connu sous le titre de *Livre prébendaire de l'abbaye des Chazes* (Branche, 1842). Ce texte a été ensuite repris par Doniol dans ses deux ouvrages sur les parlers d'Auvergne (Doniol, 1847 p. 41, 1877 p. 61). Pierre Nauton dit ne pas avoir pu consulter l'original qui selon Dominique Branche « appartenait à M. Alfred de Planhol » (Nauton, 1974, p. 27 note 24).

Une abbaye Bénédictine de moniales soumise à la juridiction du prieur de la Chaise-Dieu, puis agrégée à l'Ordre de Cluny, était établie dans le village des Chazes, aujourd'hui Saint-Julien-des-Chazes, canton de Langeac, Haute-Loire. Elle fut fermée à la Révolution, puis démolie. En 1462 la mère abbesse Marie de Langeac, créa une sorte de grand livre où furent inscrites, par son notaire, toutes les prébendes de ses religieuses. La ville de Langeac est située sur le cours supérieur de l'Allier à une dizaine de kilomètres au nord des Chazes.

Bien que court, ce texte (cf. *Livre Prébandaire de l'abbaye des Chazes*, annexe 4) est très intéressant par son contenu. Son vocabulaire, est à la fois commun (donc quotidien et non-savant) et corrélativement varié. D'autre part les formes utilisées sont très diverses. Il présente donc une palette que l'on peut penser représentative du vocabulaire occitan utilisé localement durant cette période. Enfin il nous est relativement contemporain (deuxième moitié du XV^e siècle) et suffisamment éloigné des sources médiévales (*las leys d'amor* ont plus d'un siècle) pour penser qu'il reflète la forme linguistique communément usitée dans cette région à l'époque.

Le système orthographique par contre emprunte déjà passablement l'orthographe française de l'époque. Ceci peut probablement s'expliquer par la culture notariale du scribe.

Le texte semble graphier à la française des formes phonétiques très habituelles dans cette région. Le son [u] est systématiquement noté *ou* : *haquel jour*, *las anouls*, *en lou moustier*, *quatre liouras*, *un tros d'andouilh*. Les *-n* finaux muets ne sont pas écrits : *de vi*, *char frêche* ;

⁸⁰ Cette même vigne.

⁸¹ Le cinquième du tout.

comme les consonnes finales disparaissent : *por, dina, soupa, char, pichey*. Le *-l* final se maintient : *vedel, haquel*, ainsi que devant consonne : *salcisse*. Les *s* devant consonnes sourdes sont maintenus conformément à la phonétique locale : *moustier, desclarats, moustarda*. Étrangement *chacuna* est toujours écrit sans *s* quand la prononciation est [ʦas'cyna]. Les *s* du pluriel sont tous notés soit en copie du français soit parce qu'ils étaient encore sonores. *Las Cazas* est écrit sous cette forme sans que là encore, on ne sache si la prononciation est [ʦaza_s] comme aujourd'hui, ou [ʦaza_s]. Même remarque avec le *ga* de *galina*. On note également que le double *l* a disparu au profit de *l* simple. Le mot *salada* nous indique que le *l* intervocalique simple ne semble pas avoir été vélarisé ou passé à [v] ou [ʁ] (aujourd'hui on a [v] à Saint-Julien-des-Chazes, mais [ʁ] à Langeac). Par contre *charenda* (ici premier jour du mois) est écrit avec *r*. Enfin nous remarquons que *quinze* est écrit *quienz*. Nous pouvons nous demander si cette graphie n'indique pas un début de palatalisation de *qu* devant *i* la phonétique locale étant [ʰcēz_e]. Les finales issues de -ARIU sont soit en *-ey* comme dans *pichey*, soit en *-ier* comme dans *moustier* soit en *-er* comme dans *chêvaler*. Le texte ne donne pas de forme féminine. Aujourd'hui nous avons *-ièr* au masculin et *-èira* au féminin à Saint-Julien-des-Chazes, mais *-èr* au masculin à Langeac et *-èir* un peu plus au nord à partir de Lavoûte-Chilhac (Nauton, 1974, 123–129).

La morphologie est généralement conforme à la langue actuelle, *lou, la, lous, las, a las, de las*, etc. Il n'y a aucun article masculin contracté comme *a lo, de lo, a los, de los*.

La déclinaison de l'article semble bel et bien oubliée.

La morphologie verbale est calquée sur le français et ne présente pas grand intérêt. Par contre la syntaxe reste très occitane, comme dans la phrase négative : *non la devont prendre*, ou dans l'expression : *touta charenda*, « chaque premier jour du mois ».

Certains points lexicaux sont également à souligner : *abatissa*, « abbessse » ; *anouls*, « anniversaire », *madona* ; *dimey* (pour *mèg*) ; *pument*, « boisson faite de vin épicé et de miel » (Levy, p. 311).

Nous voyons au travers de ces trois textes venant de dates relativement éloignées dans cette période, que nous avons déjà une langue qui renferme dès l'origine un certain nombre de traits dialectaux locaux. D'autre part, cette langue est également d'une forme très intelligible pour un occitanophone du XXI^e siècle. Nous verrons qu'Henri Gilbert s'inspirera de ces modèles graphiques dans la mise en forme de sa graphie raisonnée

Pour la zone des parlars occitans de l'Ouest de la chaîne des Puys dans l'actuel département du Puy-de-Dôme, auquel se rattache le parler de Pontgibaud, nous disposons de deux

documents importants. *La Charte de Coutume de Besse-en-Chandesse* (1270) (Porteau, 1943, 62-76) et *Le livre de comptes des consules d'Herment pour l'année 1398 – 1399* (Dauzat & Tardieu, 1902).

Le premier texte vient de Besse-en-Chandesse, aujourd'hui Besse-et-Saint-Anastaise petite ville située dans le Massif des Dorez à une cinquantaine de kilomètres au sud de Pontgibaud. Il fait partie d'un recueil (Porteau, 1943) contenant également trois autres coutumes en langue d'oc dont deux viennent des environs de Clermont-Ferrand (Montferrand et Cendre) et la troisième du Livradois (Olliergues). La charte de Besse est constituée de 65 articles et d'une formule finale.

Par comparaison avec la langue d'aujourd'hui, nous prendrons comme références le point 10 de l'ALAL, Saint-Victor-la-Rivière et le point 705 de l'ALF Le Mont-Dore.

La ville de Besse se situe au sud de l'isoglosse de maintien de *s* devant [p], [t], [k], [f].

Du point de vue phonétique nous retiendrons :

La présence de *s* dans les mots comme *mescla*, *bastit*, *escudela*, *estatge*, *esfoliar*, *sesteir*, *espoiso*, etc., clairement notée. Par contre devant les consonnes sonores il semble y avoir hésitation. Ainsi nous trouvons : *leida* à côté de *lesdeir*. De même *asne* (aujourd'hui *ase*) reste incertain quant à sa prononciation.

Le *-n* final muet n'est généralement pas noté : *pegeiro*, *peiso*, *bos usatges*, *peaso*, *negus*, *vi*, *moli*, *molto*, que ce soit au singulier comme au pluriel. Il réapparaît au féminin *neguna*, *bonas condumhas*. Certains mots sont cependant notés avec *-n* comme, *an*, *pan*, *ven* (de *venir*). D'autres peuvent avoir une double orthographe, *maiso*, *maison*.

l devant consonne est toujours noté *l* et jamais vocalisé ; *molto*, *molre*, *altra vila*, *celcle*, *alna*, *alberjatge*, *altrejar*, *falsa*, *malfaitor*. Seul *autres* est noté avec la diphtongue *au*. Pour *-l* final, qu'il soit issu de L simple ou LL double latin il est toujours noté *-l* ; *col*, *aquel*, *chaval* (*-l* issu de LL), *sol*, *mal*, *chaptal*, *mul* (*-l* issu de L). Il en est de même au pluriel : *pels de chabra*.

À l'intervocalique il n'y a aucun signe de vélarisation ou de mutation en [v], pour L simple, (ce qui est le cas aujourd'hui : ALAL pt 10, ALF pt. 705) : *mola*, *tela*, *ola*, *moli*.

Nous notons également l'absence d'insertion après *i* et *e* de *a* devant *l* comme dans *tela*, *pel* ou *vila*.

L'évolution de *-CT-* latin en *-it-* est générale comme dans la langue moderne : *dit* / *dita*, *conduit*, *dreit*, *loita*, *oitenal*, ou *gaita*⁸². De même les mots issus du groupe *-NG* donnent *estrain*, *destreit*, comme *-NCT* donne *sanz*, mais *sainta* au féminin. Aujourd'hui ces mots sont

⁸² Du francisque *wahtôn*

localement francisés en [es'trẽ], [des'trẽ], [sẽ] / ['sẽtɔ], mais en Velay central perdurent les formes [es'troj], [des'trej] comme [soj] / ['sojta] (Nauton, 1974, pp. 69 – 71).

Certaines consonnes intervocaliques comme principalement *s* peuvent disparaître ; *peaso* (*pesaso*), *gaanh* (*gasanh*), *fiansa* (*fisansa*), *reïmer* (*rezemer*), mais *v* également ; *proaz* (*provaz*), *c*, *justifiar* (*justificar*), ou *g* (+*e*) ; *saël* (*sagel*).

Le suffixe -ARIU est toujours noté *-eir* que ce soit au masculin singulier ou pluriel, ou -ARIA féminin ou dans les dérivés : *chavaleir*, *coreir*, *cordoneir*, *drapeir*, *seleir*, *freneir*, *lesdeir*, *sabateir*, *salineir*, *sesteir*, *panateir*, *merchadeir*, *peisoneir*, *peliceir*, *feira*, *madeira*, *pegeiro*, *primeirament*. Il en est de même dans la langue moderne.

Certaines graphies nous interrogent sur la notation possible des palatales devant *i*. Nous trouvons ainsi *falhir* mais aussi *falir* que la prononciation palatale rend identiques ; de même *fuliar* et *fulhiar*. Plus intrigant (dans la chartre de Montferrand p 94, et d'Ollièrgues p 36) nous lisons : *lhibre* pour *libre*, et *liura* est donné dans la chartre d'Ollièrgues sous la forme *lhiora*. Ceci indique une prononciation du type ['liibre] ou ['jibre], comme ['liura] ou ['jura]. Nous retrouvons également les autres formes palatales propres au nord-Occitan : *pascheir* (*pasquier*), *peja* (*pega*), *païar* (*pagar*).

Dernière remarque d'ordre phonétique, *-er* donne [a] en position prétonique dans *mercé*, *marcé*.

Quelques éléments morphologiques sont à retenir.

Les articles sont ceux de la langue commune : *lo*, *la* ; *los* ; *las* nous trouvons aussi au cas sujet féminin singulier : *li* ou *lhi* : *lhi dona* (*la dona*).

Les formes contractées sont également communes : *al chap*, *al merchat*, *al senhor*, comme *del sesteir*. Au pluriel nous trouvons : *dels molis*, *dels prodomes*, mais *els usatges* et *els molis*, *els bos*, comme aussi *als omes*.

Les démonstratifs sont communément : *aquel* au singulier et *tuit aquilh* (CS) ou *aquez usatges* (CR)⁸³ au pluriel. Au féminin pluriel nous trouvons : *aquestas condumnhas*. Parfois le pronom est omis : *tuit aquilh home e totas las femnas*, ou *a toz homes e a totas femnas*.

Le distributif est donné par *chasque* (invariable) comme dans la langue moderne. Nous trouvons aussi la forme archaïque latinisante *usquecs* (*chascus*)

Les pronoms personnels sont *el* au masculin avec un pluriel *lhi* : *donará lhi*. Au féminin pluriel nous trouvons *lheis* : *om jasia am lheis*.

⁸³ CR, cas régime.

Le pronom sujet est parfois utilisé comme dans : *qu'ilh pòschont*, ou *el non deu*. Cette utilisation reste exceptionnelle.

Les formes verbales utilisées sont assez standards :

Infinitif : *esser* (être), *estar* (habiter, résider), *aver* (avoir), *tornar* (revenir), *enjanar* (tromper), *desfaire* (annuler), *destrénher* (vexer, tourmenter), *sobrefaire* (dépasser la mesure), *dever* (devoir).

Présent de l'indicatif : 3^{ème} personne du singulier, *fuich / fuig*, (*si hom s'en fuich am l'altrui molher*), *está* : (*si i está un an / negus hom qu'está a Bessa*), *deu* et *torn* (*no deu tornar a Bessa troque la Santa Gleissa los i torn*). 3^{ème} personne du pluriel : *pódont*, *ant*, *dévon*, on note le maintien de *t* final.

Imparfait : *donava / donavont*, *jasia*.

Futur : *venrá*, *dará*.

Subjonctif : *pòschont*.

Participe présent : *comprant et vendent*.

Participe passé : masculin, *enjanat*, *destreit*, *estrain*, féminin, *retenguda*, *escruiata*, *molherada*

Le lexique offre quelques termes particuliers : *borzés / prodome et prodefemna* (bourgeois, bourgeoise), *compra* (aujourd'hui remplacé par *apchat*), *estatge* (résidence / demeure), *franchedat* (liberté), *fuz* (bâton), *peda* (lot à bâtir), *morgue* (moine), *quiti* (libre, libéré), *tolta* (type d'impôt), *remembransa* (souvenir / mémoire), *la querida* (la demande), *tro que* (jusque).

Nous avons noté *chamnhador* qui est une forme occidentale de l'ouest du département du Puy-de-Dôme et du Limousin (Reichel, p. 176, Lavalade, p. 38). Ailleurs on a *chamjador*.

Quelques formes idiomatiques : avec *cors* : *per lor cors* (à leur place), *sasir cor d'ome* (saisir une personne), avec *ja* : *ja mais* (jamais plus), *l'estrains non aurá ja part el seu* (l'étranger n'aura lui, assurément pas sa part), *loita de plait* (frais de justice), *jurar sobre sans* (jurer sur les Saints de l'Évangile).

Nous trouvons également la particule honorifique : *En Bernar de la Tor*.

Un autre texte très intéressant est celui contenu dans *Le livre des comptes des Consuls d'Herment pour l'année 1398 – 1399*. Ce manuscrit publié par Dauzat et Tardieu (Dauzat & Tardieu, 1902) à partir du petit registre des recettes et dépenses de la commune d'Herment sur papier. Dauzat et Tardieu nous disent que ce manuscrit fut sauvé de l'autodafé auquel il était condamné en 1793 par un abbé qui le mura dans un placard en attendant que passe la tourmente révolutionnaire.

Ce texte fut republié en 1976 sous la responsabilité de Pierre Bonnaud (Bonnaud, 1976), avec une traduction intégrale (ce qui n'était pas le cas dans la publication de Dauzat et Tardieu) de Henri Devédeux. Pierre Bonnaud profita de cette publication pour rédiger une analyse des traits dialectaux auvergnats dans les documents écrits régionaux du Moyen Âge (Bonnaud, 1976, 21–29).

Herment est un chef-lieu de canton situé sur le premier contrefort volcanique à l'ouest du département du Puy-de-Dôme dont la population est tombée de 1793 à aujourd'hui de 700 à 300 habitants. Cette petite bourgade est installée à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Pontgibaud. Elle était jadis la capitale d'une vaste baronnie qui comprenait plus de quatre cents fiefs et s'étendait au loin dans les départements du Puy-de-Dôme, de la Creuse et de la Corrèze.

Ce texte est composé de 100 articles distincts. Selon Dauzat et Tardieu sa paléographie accuse une forte décadence. À côté des abréviations classiques ils identifient des abréviations plus tardives. Ainsi *dium.* (pour *diumenje*, *diumengue* ou *diumenche*), *Clar.* (*Clarmon* ou *Clarmont*), *Dur.* (*Duran* ou *Durand*), *moss.* (*mossenher* ou *mossenhor*), *percur.* (*percuraire* ou *percurador*), *offic.* (*official* ou *officiau*), *P.* (*Peyre* ou *Peyres*), *lho.* (*lhora* ou *lheora*), etc.

Dauzat et Tardieu signalent une graphie curieuse qui consiste dans l'addition d'un *f* après les diphtongues *au* et *eu* : *deuf*, *Colauf*, *Bartolmeuf*. Sans rien en conclure, ils signalent ne rien connaître de semblable dans la région ?

On notera en préambule que Herment se situe dans la zone de vocalisation ou d'amuïssement de *s* devant toutes les consonnes.

Que peut-on retenir de la lecture de ce texte.

Du point de vue de la phonétique :

Consonnes.

Comme dans tous les autres textes analysés nous notons la chute systématique de *-n* roman final : *chami*, *pa*, *vi*, ainsi que la dissimilation de *n* devant consonne : *coselh*, *cosol*, *rapans*, *redre*.

l final se maintient : *novel*, *ceel*.

s + consonne est soit vocalisé en *y* après *e* : *eyta viala*, *meyteyr*, *eysegament*, *eycreo*, *kareyma*, *meychabar*, *eytet*, *eycut*, *beytia* ; soit amuït : *batida*, *notre*, *motrar*, *tout*, *joques*, *maytre*. On note également quelques hésitations graphiques dans : *bestia*, *festa*, *nostre*. Le *s* final apparaît dans les liaisons syntactiques devant les mots commençant par une voyelle : *autres home* [*'awtre z 'ome*]. Les auteurs disent que le *s* pluriel final avait probablement déjà disparu.

À l'intervocalique, [s] est toujours noté avec *s* simple : *asomar*, *acesar*, *eysegar* et [z] pas *z* : *apauzar*, *guarnizo*, *igleyza*, *dizia*.

Il est fort intéressant de noter comment les scriptes notaient la différence entre la palatalisation ou la non palatalisation de *g + a* et *g + o*.

On trouve ainsi : *neguosi* [ne'gosi], *aygua* ['ajga], *reguart* [re'gar], mais : *arengar* [arēⁿ'dʒa], *mega* ['medʒa], *agornar* [aɟor'na], *fogacge* [fu'dʒadʒe] et également : *guacgar* [ga'dʒa].

g + u est plus incertain : *aguda* [a'dʒyda], mais : *vegut* [ve'gy] et *degut* [de'gy].

cha- est toujours noté, *chami*, *charreyra*, *chacu*, *lachar*. Seule incertitude avec *Pacas*, sur la réalisation de *-aca*. Aujourd'hui la phonétique est (ALAL, pts. 11, 12, 15, carte 1140) ['paka] ou ['patsa].

Nous notons la non-diphthongaison de *e* devant palatale, quand elle est générale en occitan moderne sauf en auvergnat : *veylh*, *meylhs* (vèlh / vièlh ; mèlhs / mièlhs).

Inclusion de *-a-* après *i* devant *l* : *viala*, *mial*. Nous n'avons pas trouvé d'exemple d'interposition avec *e*.

Nous retrouvons ce phénomène devant *r*, comme c'est le cas dans la langue moderne dans une zone assez étendue où est situé Herment (Teulat, 1981, p. 47) : *Enjalbeart*, *Gerbeart*.

e + r en position prétonique, comme c'est souvent le cas dans la langue moderne est réalisé *a* : *marcé* (*mercé*)⁸⁴, *mezarar* (*mezerrar*)⁸⁵.

Comme dans les chartes nous notons une instabilité de *s* issu de *D* latin intervocalique : *reymer* (*rezemer*)⁸⁶.

Le suffixe *-ARIU* ou *-ARIA* est toujours donné par : *-eyr* et *-eyra* : *feureyr*, *premeyr*, *eficeyr*, *girveyr*, *hereteyr*, *boeyr*⁸⁷, et *charreyra*, *valeyra*, *enteyrament*⁸⁸.

Dans les formes graphiques, nous avons relevé : *-cg-* représente quasiment toujours *-tg-* : *viacge*, *guacget*, *acge*, *recge*⁸⁹. Dauzat dit que même si *c* et *t* sont paléographiquement très voisins, ils peuvent toujours se distinguer. Il rappelle cependant que dans cette région (en Auvergne) pour des raisons soit phonétiques, soit d'analogie, le *c* final est généralement devenu *t* à une certaine époque. La confusion existe toujours de nos jours, par exemple les habitants de Pebrac (Haute-Loire) sont en occitan des *pebratians*, et ceux de Langeac (Haute-Loire) même en français des langedois. Les toponymes en finale *-at* ou *-ac* sont nombreux en

⁸⁴ Grâce, pitié, miséricorde ; merci.

⁸⁵ Se tromper.

⁸⁶ Racheter ; payer avec une rançon.

⁸⁷ Février, premier, fonctionnaire, janvier, héritier, bouvier.

⁸⁸ Rue, protecteur, entièrement.

⁸⁹ Voyage, il gagea, âge, rigide.

Auvergne et ceux en *-at* triomphent dans le département du Puy-de-Dôme (Dauzat, 1960, 239-245). Peut-être pouvons-nous voir là une explication à cette graphie.

Les géminées peuvent parfois présenter des graphies inhabituelles : *dagnacge* (*dapnatge*), *condegnar* (*condamnar*)⁹⁰, à côté de *rolle* (*rotle*) ou *femna* plus habituelles.

La graphie *tecxar* pour *taxar*⁹¹ peut également intriguer, est-ce [ˈteʃa] ? La lettre *x* pouvait représenter [ʃ] (Bonnaud, 1974, p. 11) comme en catalan moderne ou en gallego-portugais : par exemple les noms de famille Tixier [tiˈʃe] (correspondent à la graphie moderne : *tissière*) ou Tixerion ou Puexavi ([pœʃaˈvi] en français).

Il y a hésitation sur la graphie de [u] nous trouvons *jour* à côté de *jorn*, *tout* pour *tost*,

Les diphtongues :

La diphtongue *-uè* (*e* ouvert) est réalisée [ø] comme dans la langue moderne et est transcrite *-eu* : *feuc* (*fuèc*), *neuit* (*nuèit*)⁹².

Par contre la diphtongue *-eu* (*e* fermé) [ew] est, elle notée : *-eo* : *beore* (*beure*), *aqueos* (*aqueus*)⁹³ ; *-iu* est traitée de la même manière : *eycreore* (*escriure*), *lho* = *lhora* ou *lheora* (*liura*)⁹⁴.

Les hiatus sont combinés en diphtongues : *aut* (*aost*), *paur* (*paor*), *reymer* (*reemer*), *seylar* (*seelar*)⁹⁵.

Nous pouvons nous poser la question sur la présence de la graphie *y* après consonne de formes palatales comme dans *dyt/dyta* [ˈʃi /-ta], *dynar* [ʃiˈna].

Morphologie.

L'article.

Le système de la double déclinaison de l'article est respecté et nous trouvons les articles masculins : singulier, *lo* (CS, CR), pluriel *li* (CS), *los* (CR).

Singulier : *Lo lus* (CS), *Per tot lo jorn* (CR).

Pluriel : *Li dyt duy cosol* (CS), *Sur los habitants* (CR)

Féminin singulier : *li* (CS), *la* (CR), *las* (CS, CR).

Singulier : *Li viala li dec eytar* (CS), *de la viala* (CR),

Pluriel : *per las letras* (CR).

⁹⁰ Damnation, condamner.

⁹¹ Taxer.

⁹² Feu, nuit.

⁹³ Boire, ceux.

⁹⁴ Écrire, livre (poids, monnaie).

⁹⁵ Août, peur, racheter, sceller.

Les articles contractés masculins sont les suivants : *a + lo = el* (qui doit plutôt être la contraction *en + lo* généralisée), *de + lo = del*, *a + los = aus*, *de + los = daus*.

El torn, que l'eyseguesam el meyllhs que nos poyriam eldit viatge, joques el premey jorn de may fo donat el curat.

Nous notons que ce système reflète parfaitement le système actuel en Velay (Teulat, 1977) qui s'est généralisé à une large zone Est du sud-auvergnat, jusqu'au cœur du département de l'Ardèche (Moulin, 2006, p. 35 ; Martin & Moulin, 1998, p. 149), avec le *l* final issu de LL latin palatalisé : [ej]. [dej] singulier et au pluriel [u^ws]. [du^ws].

Henri Gilbert fut le premier à reprendre ce système de contractions. Pierre Bonnaud (Bonnaud, 1976, p. 27) dit à ce propos : « L'article *el = au* éclaire peut-être d'un jour nouveau le *eu = au* de Combraille occidentale contemporain. [...] On comparera à d'autres stades d'évolution, le *ei* et le *i = au* des Limagnes du sud et du Velay. » Nous pourrions ajouter que la forme [ir] existe aussi dans le nord-ouest Cantal (ALMC, pt 14, carte 1795), correspondant également à cette forme de contraction (cf. Un problème de grafematica occitana : A+LO mai DE+LO en nòrd-occitan, annexe 12).

Les pronoms relatifs composés avec l'article respectent les règles de déclinaison classiques : *li quals monta el torn de* (CS féminin singulier), *de la qual* (CR féminin singulier), *los quals* (CR masculin pluriel).

Les pronoms démonstratifs sont les suivants :

Masculin singulier : *aquel, aquet/aquest, : aquel argent, aquest pays* avec le pluriel *aqueos*.
Au féminin nous trouvons : *eyta*, dans *eyta viala*.

Nous trouvons également *cel* : *de cel*, (celui-ci) et *ho* dans : *chacus ho dizia*.

Le pluriel n'est indiqué par *s* sonore qu'en liaison devant les mots commençant par une voyelle comme nous l'avons dit plus haut : *autres home*. Pour les mots terminés par *-el*, le pluriel est indiqué par intercalation d'un *a* et vocalisation de *l* : *novèl > noveaus, ceel > ceaus, aquel > aqueos* y compris pour les noms propres : *Jarguel > Jarguaus*.

Pronoms personnels et possessifs.

Nous trouvons les formes : *lhuy/lhuy, an lhuy chas J. Busera. Lor* pour eux.

Avec la forme conjointe *lor* nous avons noté : *lor : per lor e lor bestias. Lor donem per lor despes*.

Le réfléchi est *se* : *per autres despens de se*.

Les possessifs que nous avons notés : *sas* (féminin pluriel) : *sas gens, sos* (masculin pluriel) : *sos servens, notre* (masculin pluriel) : *per notre tens, lor* (pluriel) *lor bestias* (féminin pluriel).

Les adverbes.

*Degun / degus, aqui, aysi/eysi/aneysi*⁹⁶.

Prépositions.

Joques que (josca que), an (amb).

Distributif.

Chacus : chacus ho dizia.

Le verbe :

Conjugaison en -AR.

Indicatif présent :

Première personne du pluriel : *protestam.*

Deuxième personne du pluriel : *guardat.*

Troisième personne du pluriel : *recomandan*

Indicatif imparfait :

Troisième personne du singulier : *levava*

Première personne du pluriel : *cugavam, pensavam*

Prétérit :

Troisième personne du singulier *layset, anet, guacget, aportet, juret, eytet, costet.*

Première personne du pluriel : *lugem, apelem*

Troisième personne du pluriel *baylero, anero, adobero, demorero.*

Subjonctif imparfait :

Première personne du pluriel : *empauzesam, baylesam, eyseguesam.*

Troisième personne du pluriel : *aneso.*

Conditionnel :

Troisième personne du singulier : *payaria, demandaria.*

Participe présent : *anant, demorant*

Participe passé : *payat, casat, enbledat.*

Infinitif : *passar, acordar, afiar (s'), asecurtar, baylar, levar,*
acoselhar, seylar, tecxar

Conjugaison en -IR.

Prétérit :

Troisième personne du singulier *venc, requerit.*

Conditionnel :

Troisième personne du singulier : *chabiria*

⁹⁶ Personne ; là ; ainsi.

Participe présent : *venent*
Participe passé : *vengut*
Infinitif : *crubir, requerir, chabir, venir.*

Conjugaison en –ER.

Indicatif présent :

Première personne du pluriel : *deypendem.*

Indicatif imparfait :

Troisième personne du singulier : *devia, valia, volia.*

Troisième personne du pluriel : *deviont.*

Prétérit :

Troisième personne du singulier *dec.*

Première personne du pluriel *mezem, deguem, poguem*

Troisième personne du pluriel *volgro.*

Futur :

Troisième personne du singulier *deura.*

Subjonctif imparfait :

Troisième personne du singulier : *volgues.*

Conditionnel :

Troisième personne du singulier : *poyria*

Participe passé : *degut, pogut.*

Infinitif : *poder, voler, saber/asaber, valer.*

Conjugaison en -RE.

Indicatif présent :

Troisième personne du singulier : *trays.*

Première personne du pluriel : *deypendem.*

Troisième personne du pluriel : *seguo.*

Indicatif imparfait :

Troisième personne du pluriel : *recebiont.*

Prétérit :

Troisième personne du singulier *layset, anet, guacget, aportet, juret, eytet, costet.*

Première personne du pluriel : *mezem.*

Troisième personne du pluriel *begro, pervegro, vegro.*

Subjonctif imparfait :

Troisième personne du singulier : *plagues, dises, segues.*

Première personne du pluriel : *tramezesam.*

Conditionnel :

Première personne du pluriel : *reypodriam,*

Participe passé : *recebut, vegut, trayt, dyt/dyta, trames, mes, promes, eycreot.*

Infinitif : *metre, trametre, penre, perveyre, veyre, segre, recebre, trayre, querre, eycreore.*

Conjugaison en -ER (atone).

Prétérit :

Troisième personne du singulier : *rey.*

Participe passé : *remes,*

Infinitif : *tener, remer/reymmer,*

Verbes isolés.

Far.

Indicatif présent :

Deuxième personne du pluriel : *fezet.*

Prétérit :

Troisième personne du singulier : *fey,*

Première personne du pluriel : *fezem,*

Troisième personne du pluriel : *feyro.*

Subjonctif imparfait :

Première personne du pluriel : *fezesam*

Conditionnel :

Troisième personne du singulier : *faria*

Participe passé : *fayt/fayta*

Infinitif : *far/fayre, dans l'expression : per far fayre.*

Aver.

Indicatif présent :

Troisième personne du singulier : *a*

Première personne du pluriel : *avem*

Indicatif imparfait :

Troisième personne du singulier : *avia*

Première personne du pluriel : *aviam*

Troisième personne du pluriel : *aviont*

Prétérit :

Première personne du pluriel : *aguem*,

Troisième personne du pluriel : *agro*.

Subjonctif présent :

Troisième personne du singulier : *aga*

Subjonctif imparfait :

Troisième personne du singulier : *agues*

Participe passé : *agut / aguda*.

Esser :

Indicatif présent :

Troisième personne du singulier : *es*

Indicatif imparfait :

Troisième personne du singulier : *era*

Prétérit :

Troisième personne du singulier : *fo*

Première personne du pluriel : *fom*

Troisième personne du pluriel : *foro*

Subjonctif présent :

Troisième personne du pluriel : *sion*

Subjonctif imparfait :

Troisième personne du singulier : *fos*

Première personne du pluriel : *fosam*

Troisième personne du pluriel : *foso*

Remarques sur le verbe.

Les troisièmes personnes du pluriel sont clairement notées soit en *-nt* final tonique, soit *-o* final atone : *aviont, recebiont ; ero, anavo*.

Excepté pour la troisième personne du pluriel des verbes en *-AR* au présent de l'indicatif notée *-an* (atone), toutes les autres finales de la troisième personne, quel que soit le temps, sont notées soit *-ont* tonique, soit *-o* atone, ce qui est parfaitement conforme à la phonétique contemporaine.

Dauzat et Tardieu (Dauzat & Tardieu, 1902, p. 57) s'étonnaient que les deuxièmes personnes du pluriel pour *-tz* fussent toujours en *-t* : *baylat, baylet*. En fait aujourd'hui l'ensemble des parlars du nord-est du département de la Lozère (ALMC, pt : 26, 29, 33, 34, 37) font tous la

terminaison de la deuxième personne du pluriel ainsi. Il est donc tout à fait envisageable que ce fut également le cas dans le parler d'Herment au XIV^e siècle.

Nous trouvons dans ce texte quelques verbes conjugués avec un pronom sujet : *el requerit, el reguart, ilh no aviont ges pogut acordar*.

Les phrases négatives peuvent être formées avec la particule *no* seule : *que no nos foso*, ou avec un système de double négation du type : *et juret que ges no la payaria tota*, ou : *no l'a ges aguda*.

Quelques éléments lexicaux méritent attention.

Substantifs :

L'endeman (le lendemain), *l'ala* (la halle), *Nadal* (Noël), *vet* (fois dans : *nos eycreos quatre o V vet*), *Kareyma*, *Rapans*, *Pacas* (fêtes religieuses : Carême, Rameaux, Pâques), *parrocha* (paroisse), *ceel* (sceau), *contraceel* (contre-sceau), *el reguart* (à la discision de). *Maytre* donné dans Levy à l'entrée *maestre, maistre* (Levy, p. 230) et chez Olivier sous l'entrée *maistre, maitre* (Olivier, 2009, p. 722). Devenu *mèstre* dans la majeure partie de l'occitan il perdure sous cette forme dans le Puy-de-Dôme prononcé ['mwejtɾə].

Les mois de l'année :

Girveyr,

Junh,

Feureyr,

Junhet

Mart,

Aut,

Abrial,

Setembre

May,

Girveyr forme originale pour *genièr* se trouve dans Levy sous *gervier* (Levy, 1973, p. 206).

Feureyr est conforme aux formes contemporaines en Velay (ALMC, carte. 1422) et dans l'Est du département du Puy-de-Dôme (ALAL, carte 122).

On notera la même remarque concernant le *-tz* final de *martz* que pour les deuxièmes personnes du pluriel.

Junhet pour *Julhet* semble être refait sur *Junh*.

Les jours de la semaine :

Lo lus,

Lo mart,

Lo mecres,

Lo gios,

Lo venres.

Pour dimanche nous avons l'abréviation *dium*. Comme nous l'avons déjà dit celle-ci peut être interprétée de diverses manières : *diumenje*, *diumergue*, *diumenche*. La dernière de ces formes est celle qui correspond à la forme actuelle.

L'adjectif *pluros* présente une forme équivalente dans le dictionnaire de Philippe Olivier (Olivier, 2009, p. 953).

Quelques verbes présentent des formes originales : *acequtar* (exécuter un acte juridique), *mezarar* (tromper), *meychabar* (commettre une méprise). Le premier de ces verbes n'existe ni dans Levy ni dans Olivier. Par contre *mescabar* et *mezerrar* sont tous deux dans Levy (Levy, p. 246, p. 248). Olivier donne *meschap* (Olivier, 2009, p. 768).

Enbledar (*embledar* : oublier) correspond à la forme utilisée dans une large zone du Sud-Est Cantal, sud-Ouest Haute-Loire, Nord Lozère et Ouest Ardèche.

L'analyse de ces quelques textes est très instructive. Elle montre que très tôt les parlers du centre-nord occitan possédaient déjà presque toutes les caractéristiques contemporaines et étaient peu différents des parlers actuels. Certaines évolutions comme la vélarisation de L simple intervocalique furent plus tardives et donc n'apparaissent pas dans ces textes.

Si nous nous référons à la chronologie des textes, nous pouvons ébaucher leur évolution temporelle.

	Dates	Troubadours	Textes "administratifs"
XII	1130 – (après) 1203	Peire d'Alvernhe	(premier troubadour auvergnat répertorié).
	1150 – 1200	Guilhem-de-Sant-Leidier	
	1180 - 1278	Peire Cardenal	
XIII			Terrier de Pebrac
	1270		Charte de coutumes de Besse
	1271		Censier du prieuré de V. Brioude
XIV	1328 – 1338	Leys d'amors	
	1398 – 1399		Comptes des Consuls d'Herment
XV	1450		Livre prébendaire des Chazes

Nous voyons ainsi que nous couvrons ici quasiment l'ensemble de la période dite classique. Même s'il est clair que ce n'est pas dans la langue des troubadours, leur *koïnè*, que nous pouvons identifier des formes localisées d'occitan, Jean-Claude Rivière (Rivière, 1974, 16–19) comme Jean-Pierre Chambon (Chambon, 2012) ont montré qu'il pouvait y avoir chez un

troubadour tardif comme Peire Cardinal certaines locutions identifiables comme arverno-vellaves.

Concernant les textes administratifs, même si aucun de ceux-ci n'est réellement écrit en « auvergnat », les scribes et tabellions d'études et de chancelleries utilisant une langue probablement excessivement normée comme c'est encore le cas aujourd'hui, on y retrouve néanmoins de nombreux caractères auvergnats. Ceux-ci semblent également croître et s'arverniser avec le temps.

Ainsi le Terrier de Pébrac qui est contemporain de Peire Cardenal ne présente quasiment aucun trait typiquement auvergnat. La forme de contraction *el* qui peut nous sembler locale car conservée dans nos parlers modernes, a dû et doit peut-être encore exister dans d'autres parlers occitans. Par ailleurs les formes palatales propres au nord-occitan n'y apparaissent pas clairement même si on peut les deviner.

La Charte de coutumes de Besse-en-Chandesse de 1270 ainsi que le Censier du prieuré de Vieille-Brioude de 1271, coïncident avec l'activité des derniers troubadours. On y voit paraître des formes qui deviendront régionales comme la vocalisation de *l* devant consonne, ou dans les formes plurielles *aus*, *deus*. Même notées de façon particulière les palatales sont clairement indiquées, *cha*, *il*, *in*, etc. bien que cela reste moins clair avec *ga* et *go*. La morphologie du verbe demeure très classique et le maintien du *-t* final des troisièmes personnes du pluriel est général.

Les *Comptes des Consuls d'Herment* que l'on situe une soixantaine d'année après les Leys d'Amors s'affirment eux comme très locaux et modernes dans leur forme. Les palatales sont notées sans ambiguïté opposant *gua*, *guo*, et *ga*, *go*, mais un peu moins clairement avec *gu*. L'intercalage de *a* entre *i*, *e* et *l* est maintenant établi et nous le voyons aussi se développer devant *r*. Même s'il reste des formes déclinées pour les articles, le système moderne se met en place pour les contractions : *el*, *aus*, *del*, *daus*. D'autres palatalisations sont attestées, telle la palatalisation de *d*, ou *l*, devant *i* et *u*, comme *dyt*, *dynar* ou *lhora*, *lhuy*. La réduction des consonnes intervocaliques comme dans *fiansa*, *païar*, *reymer* se confirme. L'affirmation de l'aboutissement en *-it* de CT latin, les suffixes ARIU, ARIA en *-eir*, *-eira*, et la non diphtongaison de *e* devant palatale *veylh*, *meylhs* sont explicitement enregistrées dans l'écrit. La vocalisation ou l'amuïssement de *s* devant consonne comme en finale, y compris pour les pluriels, de même que la chute des consonnes finales sont notés.

Les formes morphologiques du verbe sont tout à fait proches de celles d'aujourd'hui. Elles restent très classiques (Anglade, 1921, 315-317) pour le prétérit et le subjonctif de *esser*. Pour les autres verbes, elles sont quasiment conformes aux formes actuelles, mais plus clairement

différenciées entre les verbes en *-ar* et les autres. Nous noterons la persistance de *-ont* final pour les troisièmes personnes du pluriel quand celles-ci sont toniques en opposition aux finales atones en *-o* (excepté pour les verbes en *-ar* où la finale est *-an*). Nous notons aussi la généralisation de la finale *-o* ou *-ont* pour toutes les troisièmes personnes du pluriel, à l'exception du présent de l'indicatif des verbes en *-ar*. Cette caractéristique va, comme nous le verrons, être une particularité qui durera jusque dans la langue d'aujourd'hui.

Les prétérits de la première personne du pluriel se terminent toujours en *-em*, formes toujours présentes de nos jours dans les parlers du Cantal et du sud-ouest de la Haute-Loire. (ALMC, tableau 1890, ALF carte 1154B, pts 709, 719, 811). Il n'y a encore aucune trace de forme en *-erem*, *-eram* ou *-etem*. Il est dommage cependant que nous n'ayons aucune indication (excepté pour les troisièmes personnes du pluriel) de l'accentuation verbale, celle-ci ayant en effet connu des évolutions différentes du reste de l'occitan surtout dans les parlers septentrionaux.

Même si cela reste un élément de distinction diaphasique ou de distinction entre écrit oral qui implique l'existence d'un registre écrit prestigieux, à l'inverse de ce que disait Robert Lafont (Lafont, 1997, page 119) à propos de la déclinaison du nom, elle ne fut pas seulement conservée comme signe de dignité linguistique littéraire, jusqu'au XIV^e- XV^e siècle, mais bien comme élément fonctionnel de la langue écrite. Au contraire, Philippe Olivier, dans l'introduction à son dictionnaire (Olivier, p. XIV), nous dit : « l'auvergnat maintient souvent la déclinaison à deux cas bien plus tard que le français puisqu'on la rencontre encore jusqu'au-delà du milieu du 15^e siècle, du moins en Haute-Auvergne. » Même les textes bas-auvergnats étudiés qui s'échelonnent jusqu'au début du XV^e siècle le prouvent.

Le texte du livre prébendaire de l'abbaye des Chazes (XV^e siècle), marque la rupture avec l'époque classique. La graphie y est presque intégralement francisée comme la morphologie du verbe. Le vocabulaire comme la syntaxe demeurent cependant très occitans. Le français pénètre les études notariales et les chancelleries.

4 2 L'âge baroque (1520-1789)

Comme il a été dit précédemment le passage entre ancien auvergnat et auvergnat moderne semble s'être effectué progressivement entre le XV^e et le XVI^e siècle. Doit-on parler de rupture ? Ce n'est pas l'avis de Philippe Olivier : « Le passage entre ancien auvergnat et auvergnat moderne semble s'être effectué de façon très progressive, sans rupture notable. » (Olivier, 2009, p xiv). René Rigodon⁹⁷ fait lui remarquer qu'au début du XVI^e siècle, dans la bibliothèque du Connétable de Bourbon à Aigueperse (actuel Puy-de-Dôme), la plupart des

⁹⁷ René Rigodon (1940-2018), historien français.

ouvrages viennent de la France du Nord. « La vieille langue romane tendait à disparaître devant le français qui s'était introduit d'abord modestement dans les comptes consulaires de Saint-Pourçain – 1359 – et qui était devenue obligatoire par l'ordonnance de Villers-Cotterêts. » (Rigodon, 1963, p. 87).

Pourtant comment ignorer les grands chamboulements que connaît l'Europe à la fin du XV^e siècle. Disparition définitive du reliquat de l'Empire Romain par la prise de Constantinople (1453), affirmation nationale du royaume d'Espagne avec la fin de la Reconquête et sa découverte de l'Amérique (1492), construction des états nationaux en France et en Angleterre résultant de la Guerre de Cent Ans (1453), mais surtout expansion de la Renaissance qui sera le grand tournant du début du XVI^e siècle. La mutation la plus fondamentale qu'elle induit est d'ordre intellectuel et culturel : le XVI^e siècle sera celui de l'humanisme. Ce modernisme va bientôt se développer dans les pays occitans et en Auvergne. En Auvergne, Riom et Clermont seront les portes d'entrée de cette modernité ainsi que de la langue française qui lui sera associée. La Haute-Auvergne et le Velay, sous les tutelles épiscopales de Saint-Flour et du Puy-Notre-Dame (aujourd'hui, le Puy-en-Velay), seront plus réticents à cette modernisation et se franciseront moins vite. Les idéaux de la Réforme pénétreront difficilement en Auvergne et n'y connaîtront qu'un succès limité. Les seules villes où ils s'implantent sont Aurillac, proche des foyers du Sud-Ouest, mais surtout Issoire, au cœur de la Limagne, pour des raisons bien différentes (Charbonnier, 1999, 299–300). C'est cependant dans le Velay que les Réformés s'affirment le plus contre un catholicisme vigoureux et intolérant lié au pèlerinage du Puy-Notre-Dame. Ils peuvent d'autre part compter sur l'appui de leurs frères du Vivarais, région fortement gagnée par la nouvelle religion (Charbonnier, 1999, p. 300). Ces événements ne seront pas sans conséquence sur la langue parlée dans la corne sud-est du Velay. L'isolement des populations de religion réformée dans ce pays éminemment catholique, conduira à l'établissement d'un parler spécifique et conservateur que Pierre Nauton désignera sous le nom de « butte-témoin » (Nauton, 1974, 247–253). Ces parlers ont été étudiés en détail par Théodore de Félice⁹⁸ (de Félice, 1983 ; 1989).

Malgré cela l'écrit occitan en Auvergne et Velay connaît durant cette période un certain renouveau. Il est d'essence populaire, incarné par des auteurs issus du peuple pour les gens du peuple. Il en sera d'ailleurs ainsi jusqu'à l'apparition de l'École félibréenne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

⁹⁸ Théodore de Félice (1904-2005), pasteur, juriste et linguiste français.

Les écrivains sont généralement des gens issus des milieux de la justice ou du clergé comme Pezant, Pasturel, Cordat, Obert, Fortune, Cosson, Alacris, ou le curé de Bourg (Bonnaud, 1974, p. 294). Pour la plupart, ils sont de classe modeste, tant par leur origine que par leur mode de vie. Intégrés à la population, c'est de celle-ci que, consciemment ou non, ils expriment les préoccupations. Enfin cette littérature est urbaine et, chacune à leur niveau, les villes du Puy-Notre-Dame et de Clermont et ses périphéries de Montferrand et Riom, exercent une sorte de rôle directeur.

Le Noël, allégorie du renouveau catholique, est tout autant symbole de fête et d'abondance marquant la fin du Carême. Il reste comme ailleurs en pays occitans, la forme privilégiée par ces auteurs. Les plus anciens qui nous sont parvenus, ceux de François Pezant, datent de la fin du XVI^e siècle.

Ce renouveau va également, comme dans tous les pays occitans, conduire à une mutation profonde de la pratique linguistique. À l'écrit, ce bouleversement se manifeste principalement par l'emprunt des graphèmes du système français qui vont induire des mutations profondes dans la langue elle-même. Philippe Gardy (Gardy, 1997, p. 12) rajoute à ce constat :

Cette contamination, quoique massive, ne s'effectue pas sans soubresaut : le souvenir encore entretenu du système antérieur et la volonté « renaissantiste » de forger, pour l'occitan (ou pour tel ou tel de ses parlers) une nouvelle identité graphique se conjuguent pour proposer des systèmes autonomes qui refusent la confusion.

C'est particulièrement vrai dans la zone septentrionale de Limagne du nord qui est le principal foyer de production et qui nous a laissé le plus grand nombre de textes. Les premiers textes dont nous disposons comme nous l'avons dit sont les Noëls de François Pézant (1585 - ?) (Bouillet, 1853, 75–78) dans lesquels nous percevons clairement « le désarroi graphique » dont parle Philippe Gardy (Gardy, 1997, p. 12), mais aussi le lien qui lie encore ces textes à ceux qui les ont précédés.

Les affriquées palatales [dʒa] sont encore notées *ga* : *nega* (*nejar*), *envega* (*envèja*), *partega* (*partejar*)⁹⁹ ; mais également *gh* ; *mangha* (*manjar*), *foughade* (*fojada*), *nughei* (*nugèir*)¹⁰⁰, ou *ge* : *changea* (*chamjar*)¹⁰¹, et *ghe* : *peghea* (*pejar*)¹⁰². La latérale palatale [ʎ] probablement déjà réduite à [j] reste notée *lh* : *julhe* (*julhet*), *veülhe* (*vèlh*)¹⁰³.

⁹⁹ Neige ; envie ; partager.

¹⁰⁰ Manger ; fougasse ; noyer.

¹⁰¹ Changer.

¹⁰² Poisser.

¹⁰³ Juillet ; vieux.

La diphtongue *ai* après labiale devient [we] : *jamoué (jamai)*, *a foüé (a fait)*, *la mouère (la maire)*, *liour foüere coüere (lor faire còire)*¹⁰⁴.

La notation *y* s'opposant à *i* par ailleurs, semble être une indication graphique des palatalisations consonantiques devant *i* que rien d'autre ne pourrait justifier : *cyma (cima)*, *chabry (chabrit)*, *vy (vin)*, *fy (filh)*, *fy (fin)*¹⁰⁵. Par contre il ne semble pas y avoir palatalisation devant *u* : *dengu (dengun / degun)*, *vengu (vengut)*¹⁰⁶.

La palatalisation de *cl* : *Cliarmou (Clarmont)*, *eyclio (esclòp)*¹⁰⁷, à côté de : *clarta (clartat)*¹⁰⁸, et de *gl* : *glia (glaç)*¹⁰⁹ apparaissent.

L'insertion vocalique de *a* entre *è* et *l* se confirme : *ceo (cèl)*, *eyteala (estèla)*¹¹⁰, ou *i* et *l* : *la viala*¹¹¹, mais aussi devant *r* : *tearra (tèrra)*, *guiarra (guèrra)*¹¹².

Nous pouvons cependant nous questionner sur les formes du prétérit utilisées à la première personne du pluriel. En effet, celles-ci ne sont plus en *-em* suivant la forme classique, mais en *-énem* : *anémen*, *venguémen*, *dounémen*¹¹³. Joseph Anglade signale dans sa grammaire (Anglade, 1921, p. 273) :

Dans certaines parties de l'Auvergne on dit *cantetem*, *cantetetz*, par analogie de *cantét* ; on a même en Auvergne *cantemen*, *cantemetz*, etc. Dès le XIV^e siècle on rencontre des formes qui répondent à celles d'aujourd'hui.

En effet on verra se généraliser ultérieurement en Auvergne septentrionale les formes du prétérit en *-t-*. Par contre nous ne connaissons aucun autre texte avec les formes en *-m-* ? Est-ce une erreur de transcription ou de copie ? Nous pouvons nous le demander.

Par ailleurs nous trouvons la forme du prétérit à la troisième personne du singulier : *fugues (fuguèt)*¹¹⁴ mais aussi *prengues (prenguèt)*¹¹⁵. Ceci semble indiquer tout d'abord que les consonnes finales sont muettes dès cette époque (XVI^e siècle) et que la généralisation du *-t-* pour le prétérit par analogie avec la troisième personne du singulier n'est pas évidente. À la

¹⁰⁴ Jamais ; il a fait ; la mère ; leur faire cuire.

¹⁰⁵ Cime ; cheveau ; vin ; fils ; fin.

¹⁰⁶ Personne ; venu.

¹⁰⁷ Clermont ; sabot.

¹⁰⁸ Clarté.

¹⁰⁹ Glace.

¹¹⁰ Ciel ; étoile.

¹¹¹ Ville.

¹¹² Terre ; guerre.

¹¹³ Nous allâmes ; nous vînmes ; nous donnâmes.

¹¹⁴ Il fut.

¹¹⁵ Il prit.

troisième personne du pluriel nous avons en effet : *fagueron (faguèron)*¹¹⁶. Cela signifie que seules la première et la seconde personne du pluriel sont affectées par cette mutation. Cela n'est pas surprenant et nous avons déjà pu constater l'instabilité du paradigme de ces deux personnes, solutionné à l'aide d'aboutissements très divers (Roux, 2016 ; 2017).

Une autre interrogation que l'on peut avoir, concerne l'accent tonique. Il n'y a en effet aucune indication sur la place de celui-ci, même si les formes graphiques laissent à penser qu'il reste conforme à l'occitan commun. Par contre des mots écrits comme *Julhe (julhet)*¹¹⁷, ou *pate (pastet)*¹¹⁸ peuvent laisser penser que certains oxytons sont devenus paroxytons : *julhet > júlhet > julhe* ; *pastet > pàstet > paste > pate*. Pierre Nauton a montré (Nauton, 1974, 37–39) que pour la finale *-et* on trouve les timbres [i] dans le sud et le timbre [œ] au nord. Ce phénomène qui doit être à l'origine de ce déplacement d'accent dans la zone septentrionale, va s'y développer et accompagnera la modification de la morphologie du verbe principalement à l'imparfait de l'indicatif.

D'un point de vue de la morphologie, les pronoms sujets sont bien présents : *nou l'aven eycouta (nos l'avem escotat)*¹¹⁹ ; *ou le fau ana veyre (o le fau anar veire)*¹²⁰ ; *yau ley din la creche (i-aul es dins la crècha)*¹²¹. Ceci fait apparaître un pronom sujet neutre *o* à côté de *aul* masculin et *lha* féminin.

Nous trouvons également ici les formes interrogatives qui vont se généraliser en auvergnat septentrional : *ei-quou l'équipatg ? (es-quò l'equipatge ?)*, *ei-quou le bagage ? (es-quò le bagatge ?)*¹²².

Nous notons l'opposition *-èir / -èrs* singulier/pluriel toujours vivante, des mots à suffixe *-èir*, comme *tresairei (tresaurèir)*, *usurei (usurèir)*, *bargei (bergèir)*¹²³, etc. deviennent au pluriel : *trésauré (tresaurèrs)*, *daquou leirou usuré (d'aqueus larons usurèrs)*, *voutrei bargers (vòstres bergèrs)*, etc. Ce traitement singulier / pluriel du suffixe *-ARIU* a été étudié en détail par Pierre Nauton (Nauton, 1974, 123–129) et Thomas Field (Field, 1977, 19-26).

Dans le lexique nous retiendrons : le mot *Nadau*¹²⁴, encore très vivant surtout dans l'ouest du département du Puy-de-Dôme (ALAL, carte 1131, ALF carte 914) en concurrence avec

¹¹⁶ Ils firent.

¹¹⁷ Juillet.

¹¹⁸ Pâté.

¹¹⁹ Nous l'avons écouté.

¹²⁰ Il faut aller le voir.

¹²¹ Il est dans la crèche.

¹²² Est-ce l'équipage ? ; Est-ce l'équipement ?

¹²³ Trésorier ; usurier ; berger.

¹²⁴ Noël.

novè(l). Le mot *griba*¹²⁵ absent des dictionnaires mais présent dans l'ALAL (carte 1018) au nord-ouest du département du Puy-de-Dôme et que l'on retrouvera chez Vidal.

L'ensemble de ces traits caractéristiques de la langue de Pezant, vont devenir les marqueurs de la langue que nous retrouvons dans tous les textes bas-auvergnats de Limagne et en feront l'identité. Ils sont constants et réguliers chez les grands auteurs de cette période que nous connaissons pour la plupart rapportés par Jean-Baptiste Bouillet¹²⁶ (Bouillet, 1853, 14–15 et 75–195, sauf 115-124).

Parmi les plus connus nous citerons, Joseph Pasturel (1610–1676) et Gabriel Pasturel son cadet, auteurs de *L'home content*¹²⁷, du *Quatrième livre de l'Eneïde de Virgile, travesti en Auvergnat*, ainsi que de *Le couchire dau paubre Peire*¹²⁸.

Laborieux dit l'Ainé et Claude Laborieux (1615 – 1689), auteurs de deux poèmes remarquables : le célèbre *Noël des Grands-Jours* relation de la venue du tribunal royal à Clermont en 1665 afin de remettre de l'ordre dans la province, et de *Las vendegnas*¹²⁹, long poème composé de 66 strophes de 10 vers. Dans ce dernier sont décrits non seulement la vendange mais aussi les travaux qui l'entourent et les jeux qui l'accompagnent. Il est intéressant de noter que Pierre Bonnaud parle à propos de la graphie de ce poème, de graphie archaïsante (Bonnaud, 1974, note 16 page 295). Peut-être lui semble-t-elle trop classique par rapport à l'idée qu'il se fait de l'auvergnat ? Il a d'autre part décrit la langue de ce poème dans l'édition qu'il en fit en 1972 (Bonnaud, 1972) et nous dit :

La langue de Laborieux est claire et pure. Elle n'a pas une ride. Tous les traits fondamentaux de parlars actuels de la région clermontoise s'y rencontrent et elle ne présente aucune difficulté pour l'Auvergnat contemporain, à trois siècles de distance. Ainsi : *ei, ai* se prononcent (oué) : *faire, affaire, paislancha* ; la finale *-eir* remplace *-ier* comme dans la majeure partie de l'Auvergne sauf l'Ouest. La terminaison *-el* prononcée (é) a pour pluriel *-iaus, -aus* : *bromaus, cassiaus, paissiaus* ; *ò* passe souvent à *o* (=ou) ; *grona, aquo, quo* ; en finale, *en* devient (é) : *pren, alen, ven*. On observe déjà quelques déplacements d'accent : *paste*, pour *pastet*. Le son (ou) passe à (ô) que l'auteur écrit *au* : *los, liura* écrits *laus, liaura* ; *è* ouvert devant *r* passe à *-ar, -ear* (qui depuis a donné *-iar*) : *tearra, guiarra*, traitement devenu pratiquement général en Basse-Auvergne, à l'exception des bordures (surtout Ouest) et encore partiellement. [...] La prononciation de la finale féminine atone *-a* est maintenue, comme actuellement en Haute-Auvergne et en Combraille centrale. De même la finale du participe passé *-at* se lit [a], alors que

¹²⁵ Cercueil.

¹²⁶ Jean-Baptiste Bouillet (1799-1878) géologue, banquier, ethnographe, généalogiste français d'Auvergne.

¹²⁷ L'homme heureux.

¹²⁸ Le souci du pauvre Pierre.

¹²⁹ Les vendanges.

presque partout la Basse-Auvergne a évolué vers la prononciation (*o* accentué) pour distinguer du pluriel prononcé (*a* accentué). La finale archaïque *-itz* pour désigner l'agent se rencontre encore : *vendehairitz*, *grapetairitz* ; *a* initial excite encore parfois : *aquela* pour *quela* aujourd'hui.

Ainsi Pierre Bonnaud nous fait ici un descriptif détaillé de la phonétique actuelle des parlers de la plus grande partie de l'Auvergne septentrionale.

François Perdrix (deuxième moitié du XVIIe) fit en vers auvergnats la description de la démolition de la terrasse et du rempart de la porte de Champet en 1692. Sa langue va servir de référence plus d'un siècle plus tard à l'écrivain Charles-Antoine Ravel dans sa quête de « l'Arvernats », langue littéraire pour l'Auvergne (cf. L'Arvernats lenga literària d'Auvèrnhes segon Charles-Antoine Ravel, annexe 5).

Amable Faucon (1724 – 1808) mit en « vers burlesques auvergnats » *La Henriade* de Voltaire et fit *Le Conte des Perdrix*.

Tous ces auteurs sont originaires de la même région, la Limagne Clermontoise, Montferrandaise ou Riomoise.

C'est Charles Camproux (Camproux, 1971) qui fit la meilleure relation de ces auteurs et de cette tradition littéraire auvergnate :

Tous ces écrivains étaient donc des lettrés, férus de lettres antiques et soucieux pour la plupart d'être à la mode de leur temps. Ils songeaient parfois à se constituer en Académies de langue d'oc, tels ces abbés et chanoines auvergnats qui voulurent fonder une académie « limanienne » destinée à conserver et à polir le « limanien » - le parler de la Limagne. C'est dans cette intention que l'abbé Tailhandier réunit un certain nombre de pièces des frères Laborieux, des frères Pasturel, de François Pesant, de François Perdrix, de Cosson, d'Alacis, du curé de Bourg, etc.

Jean-Baptiste Bouillet reprit les œuvres conservées par Tailhandier et c'est ainsi qu'elles arrivèrent jusqu'à nous.

Durant la même période, une activité littéraire, même si elle ne fut pas aussi intense, se développa également en Velay, autour de la ville du Puy.

Deux auteurs sont à retenir : Natalis Cordat, curé de Cussac à quelques kilomètres au sud du Puy, et Antoine Clet, éditeur imprimeur au Puy.

Jean-Baptiste Payrard publia en 1876 les Noëls Vellaves de Natalis Cordat contenus dans le manuscrit n°846 du fond Paul le Blanc à la bibliothèque-municipale de Clermont-Ferrand (Quesnel, 2004, p. 161). C'est à l'édition Payrard que nous faisons référence.

Natalis Cordat (vers 1610 – 1663) est né à Cussac, village vellave situé au bord de la Loire, à une vingtaine de kilomètres au sud du Puy, où il fut vicaire. Il écrivit à l'intention de ses paroissiens, chaque texte pouvant se chanter sur un timbre connu (Perre, 2004). Dans son recueil, Payrard publia vingt et un poèmes dont quatorze sont en occitan.

La langue de Cordat qui appartient au nord occitan méridional est solide, plus conservatrice que celle de Limagne. Elle renferme déjà l'ensemble des évolutions qui conduiront à la langue actuelle telle qu'elle est pratiquée entre le col du Pertuis à l'Est et la Margeride auvergnate à l'ouest.

Dans la phonétique nous notons comme évolution : la vélarisation de *a* + nasale à la tonique : *chon* (*champ*), *on souput* (*an sauput*), *pô queit* (*pan cuèit*), *sont el* (*sans-t-el*), *de gron jaue* (*de grand jaug*), *capitoni* (*capitani*), *effon* (*enfant*), *bron* (*bram*)¹³⁰.

Le système, voyelle + nasale + palatale apparaît sous la forme actuelle du Velay central : *un soinct voyage* [*ẽ soj vuj'adze*] (*un sanht voiatge*)¹³¹. Paradoxalement, les finales en -NC-, -NG-, -GN- actuellement passées à [j] (Nauton 1974, p. 69) : *lònh* [lwoj] (*lònh*) sont graphiées : -oin : *loin* (*lònh*), *foin* (*fam*)¹³² sans que l'on sache réellement ce qu'elles représentent phonétiquement. À ce propos, Pierre Nauton écrit : « On a bien dans les Noëls de Cordat, qui se situent précisément dans ce domaine, *loin*, *foin*, "loin, faim" (*lònh*, *faim* / *fam*) à la rime p.31, et aussi *soint* (<sanctus) (*sant*), mais on a aussi *fon* "faim" à la rime avec *effon* p.89 (*enfant*), si bien que ces graphies manquent d'unité. » (Nauton, 1974, p. 71).

Le *a* atone final est noté [o], *aygo* (*aiga*), *sirvento* (*serventa*), *centuro* (*centura*), *vido* (*vida*)¹³³.

Le *l* avant consonne et final est toujours vocalisé quand il vient d'un L simple latin : *oustau* (*ostau*), *me chaufa* (*me chaufar*), *l'espitau*, *d'autros nouvelos* (*d'autras novèlas*), *ciau*, *giau*¹³⁴. À l'intervocalique ce même L latin simple devient [v] : *souveil* (*solelh*), *l'aygo giavo* (*l'aiga giala*), *estiavas* (*estialas*), *tavou* (*talon*)¹³⁵.

¹³⁰ Champ ; ils ont su ; pain cuit ; sans lui ; grande joie ; capitaine ; enfant ; cri.

¹³¹ Un saint voyage.

¹³² Loin ; faim.

¹³³ Eau ; servante ; ceinture ; vie.

¹³⁴ Maison ; me chauffer ; l'hôpital ; d'autres nouvelles ; ciel ; gel.

¹³⁵ Soleil ; l'eau gèle ; étoiles ; talon.

Par contre le *LL* latin double final se conserve : *agniel (anhèl)*, *chapel (chapèl)*, *troupe (tropèl)*¹³⁶.

Le *a* intercalé avant *l* issu de *L* latin simple latin, peut même affecter une finale atone en déplaçant l'accent sur cette finale : *angiau (àngel)*¹³⁷.

Le *ò* se diphtongue fréquemment : *boïonos gens (bònas gens)*, *ey boïon mey de soïou (al bòn mèi de sòu)*, *vouou (vòu)*, *jüo (jòc)*, *el ero foïort estounat (el èra fòrt estonat)*¹³⁸.

Il y a non-diphtongaison de *è* devant palatales : *veu (vèlh)*, *meys (mèlhs)*¹³⁹.

Le hiatus est évité avec interposition de *v* : *pavou (paor)*, *avouro (aora)*¹⁴⁰.

La finale -ARIU est en *-ièr* (masculin) : *proumièr (promièr)*, *quartié (quartièr)*, *grangier (grangièr)*¹⁴¹, et la finale -ARIA en *-èira* (féminin) : *barreyros (barrèiras)*, *carteyro (quartèira)*¹⁴².

Les consonnes se palatalisent toujours devant *u* : *adut (agut)*, *chastu (chascun)*, *la destuberto (descuberta)*, *dendu (dengun)*, *lou jour es vendut (lo jorn es vengut)*, *set sedur com'un ronc (sètz segur com'un ranc)*¹⁴³, comme devant *i* : *ati (aqui)*, *queycon (quicòm)*, *ousy (ausir)*, *ly (li)*¹⁴⁴.

Les secondes personnes du pluriel en *-tz* sont toujours notées *-t* : *venet (-ètz)*, *sabet (-ètz)*, *poudet (-ètz)*, *aguessat (-atz)*, *ouriat (-iatz)*, *vesiat (-iatz)*¹⁴⁵.

Les verbes en *'-nher* (atone) comme *n* palatale sont quasiment toujours notés *-ni* : *founi (fônher)*, *pouni (pônher)*, *restreni (restrénher)*, *qu'yeu vous enseigni (qu'ieu vos ensenhe)*, *segni (sénher)*, *esparnia (esparnhar)*¹⁴⁶.

Quelques graphies anciennes persistent comme *g* qui peut représenter la palatale [dʒ] : *mangayre (manjaire)*, *songo (sòmja)*¹⁴⁷, de même *ge* : *de mangea & bioure (de manjar e beure)*, ou *gh* : *reghousi (rejausir)*, *mongho (manja)*, *bargho (barja)*¹⁴⁸.

Les finales en *l* palatal après *a* sont notées *-ilh* : *ergailh (ergalh)*, *tailh (lo talh)*¹⁴⁹.

Il y a chute de *g* intervocalique dans : *sont aver beut (sans-t-aver be(g)ut)*, *jouat (jo(g)at)*¹⁵⁰.

¹³⁶ Agneau ; chapeau ; troupeau.

¹³⁷ Ange.

¹³⁸ Bonnes gens ; au beau milieu du sol ; il veut ; je ; il était très étonné.

¹³⁹ Vieux ; mieux.

¹⁴⁰ Peur ; maintenant.

¹⁴¹ Premier ; côté ; fermier.

¹⁴² Barrière ; entame du pain.

¹⁴³ [Il a] eu ; chacun ; découverte ; personne ; le jour est venu ; vous êtes sûr comme un roc.

¹⁴⁴ Là ; quelque chose ; entendre ; lui.

¹⁴⁵ Vous venez ; vous savez ; vous pouvez ; vous eussiez ; vous auriez ; vous voyiez.

¹⁴⁶ Faire la moue ; piquer ; restreindre ; que je vous enseigne ; monsieur ; éparnher.

¹⁴⁷ Mangeure ; rêve ;

¹⁴⁸ Manger et boire ; se réjouir ; manche ; gerbier.

¹⁴⁹ Conduit ; le tranchant.

Nous notons aussi quelques évolutions morphologiques qui vont devenir caractéristiques de ces parlers.

Les pluriels masculins généralisent la finale *-os* [us] : *nostous* (*nòstres*) ; *lous vents* ; *oux* (*aus*) *blats* ; *aqueus* (*aquels*) *braves persounages* ; *aquous* (*aquels*) *repas* ; *aquestous giaus* (*aquestes gèls*) ; *quauquous jours* (*quauques jorns*) ; *yeusses* (*els*)¹⁵¹.

Étrangement les féminins pluriels des mots fonctionnels sont en *-es* : *les bichos* (*las bichas*), *les dents* (*las dents*), *voustes barreyros* (*vòstras barrèiras*), *ses recommandations* (*sas recomandacions*)¹⁵². Par contre lorsque *las* est pronom complément on retrouve la forme habituelle : *que las o conjurados* (*que las a conjuradas*)¹⁵³.

Le pronom démonstratif *aquel* devient *aquey* devant consonne : *aquey pechat* (*aquel pechat*)¹⁵⁴, mais reste *aquel* en liaison devant voyelles : *aquel effon* (*aquel enfant*)¹⁵⁵. De même toutes les contractions au singulier suivent la même évolution : *pey* (*pel*), *ey* (*el = al*), *dey* (*del*). Le pronom personnel masculin singulier reste *el* : *qu'oumins el l'engrouniet be* (*qu'aumens el l'engronhèt ben*)¹⁵⁶. Le pronom personnel *lor* est devenu *liour* (*lhor*) : *qu'Herodes liour presente* (*qu'Erodes lor presenta*) ; *que liour dire* (*que lor dire*)¹⁵⁷.

Le pronom exclamatif et interrogatif est *quon* : *qu'onos estrenos !* (*quanas estrenas !*), *ouset qu'onos letonios ?* (*ausètz quanas letanias ?*)¹⁵⁸.

Les verbes terminés en *-iá* sont réalisé [je] : *avié* (*aviá*), *sié* (*siá*), *fasié* (*fasiá*), *poudien* (*podiam*), *pouidié* (*podia*), *queyci que sié* (*cossi que siá*), *l'eyblideurié* (*l'emblidaria*)¹⁵⁹.

Les autres formes de conjugaisons sont toutes identiques aux formes actuelles : prétérits en *r* : *agueron* (*aguèron*), *aguet* (*aguèt*)¹⁶⁰ ; subjonctif : *que s'one durmi ey four* (*que s'ane durmir el forn*), *qu'aguessat* (*qu'aguessatz*) ; futur en *o* : *anaro* (*anarà*)¹⁶¹.

Nous notons les archaïsmes (conservés dans les parlers protestants du Velay) du type : *fouoc* (*fau de faire*)¹⁶².

¹⁵⁰ Sans avoir bu ; joué.

¹⁵¹ Nos ; les vents ; aux blés ; ces braves personnages ; ces repas ; ces gels ; quelques jours ; eux.

¹⁵² Les cruches ; les dents ; vos barrières ; ses recommandations.

¹⁵³ Qui les a conjurées.

¹⁵⁴ Ce péché.

¹⁵⁵ Cet enfant.

¹⁵⁶ Et qu'au moins il le houspilla bien ;

¹⁵⁷ Qu'Hérode leur présente ; que leur dire ?

¹⁵⁸ Quelles étrennes ! entendez-vous ces litanies ?

¹⁵⁹ J'avais ; il soit ; il faisait ; nous pouvions ; vous pouviez ; quoi qu'il en soit ; il l'oublierait.

¹⁶⁰ Il était ; ils eurent ; il eut.

¹⁶¹ Qu'il s'en aille dormir au four ; que vous eussiez ; il ira.

¹⁶² Je fais.

Un siècle plus tard, Antoine Clet écrivain éditeur au Puy-en-Velay (1705 – 1785) écrira plusieurs comédies en français et en occitan. Trois nous sont parvenues, *Le Sermon Manqué* (1749), *Monsieur Lambert* (1757) et *Le Borgne* (1770). Les deux premières sont bilingues occitan-français et sont un témoignage sur la vie, la langue et l'état d'esprit de la cité vellave au milieu du XVIII^e siècle. Ces pièces sont d'un humour assez caustique et donnent d'intéressants instantanés de la vie au Puy à cette époque. Dans une ville sous tutelle épiscopale et de la grande bourgeoisie catholique, elles ne furent certainement jamais jouées mais lues qu'en petits comités et furent sans doute diffusées sous le manteau.

Nous nous référons dans ce qui suit à l'édition de *Monsieur Lambert* éditée par Francisque Mandet en 1842 (Clet 1757).

À un siècle d'écart la langue qu'utilise Antoine Clet ne diffère guère de celle de Natalis Cordat et nous y retrouvons tous les traits caractéristiques de l'occitan du Velay central actuel (ALMC, pts 21, 22, 23 ; ALF pts 814, 815).

Pour la phonétique nous retrouvons : la vélarisation de *a* + nasale à la tonique : *gron* (*grand*), *crognent* (*cranhon*), *pas to fort* (*pas tan fòrt*)¹⁶³.

De même, voyelle + nasale + palatale confirme la phonétique : *sans crointe* [sã 'krojta], *sous roins*. [suj roj]¹⁶⁴.

Le *a* atone final est souvent noté comme *e* muet français.

Toutes les autres caractéristiques décrites pour Cordat se confirment.

À l'inverse quand des différences apparaissent, au regard des parlers actuels, elles sont en fait plus souvent d'ordre géographique qu'historique. Toutes les formes utilisées par l'un ou l'autre des auteurs se retrouvent encore aujourd'hui dans les lieux étudiés (Nauton 1974).

Dans le parler de Clet : les consonnes finales deviennent toutes muettes y compris *-l* issu de LL latin après *è* : *un chasté* (*un chastèl*), *lous martés* (*los martèls*), *la pé* (*la pèl*)¹⁶⁵.

Par contre, *-l* final issu de LL latin après *ò* et *e* se palatalise en [j] : *un chi fouey* (*un chin fòl*) ; *ei mirai* (*el miralh*) ; *dey quiou* (*del cuol*) ; *zei* (*z-el*)¹⁶⁶. Après *a* il devient muet : *ava din lou quartier* (*aval dins lo quatièr*)¹⁶⁷.

Les consonnes se palatalisent toujours devant *u* : *sediur* (*segur*) ; *aurio bé chaudiu* (*auriá ben chaugut*) ; *dendiu* (*dengun*) ; *diuves* (*duves = deves*)¹⁶⁸, comme devant *i* : *couchi* (*coissí*) ; *cha* (*siatz*) ; *agnimau* (*animal*) ; *l'y tuornes plus* (*li tòrnès plus*) ; *py* (*pin*) ; *couquy* (*coquin*)¹⁶⁹.

¹⁶³ Grand ; ils craignent ; pas si fort.

¹⁶⁴ Sans crainte ; ses reins.

¹⁶⁵ Un château ; les marteaux ; la peau.

¹⁶⁶ Un chien enragé ; un miroir ; du derrière ; lui.

¹⁶⁷ Là-bas dans le quartier.

Les graphies anciennes ont maintenant complètement disparu et sont remplacées par des graphèmes français : *ei mirai (elh miralh)*, *rangea (ranjat)*, *cougea (coijar)*, *gayard (galhard)*, *mangeon (manjan)*, *regeousi (rejausir)*, *changea (chamjar)*, *crogne (cranhe)*.

Comme chez Cordat l initial dans *lor* est palatal : *liour repas (lor repàs)*, *que liour disez (que lor disètz)*, *per liour bien souvassa (per lor bien solaçar)*, *à liours oustaux (a lors ostals)*.

La chute de *g* intervocalique est quasiment systématique : *chastiar (chastigar)*, *joar (jogar)*, *païar (pagar)*.

D'un point de vue morphologique, nous retrouvons le système du pluriel en [-us] uniformisé : *qu'ous gronds coume ous petits (qu'aus grands coma aus petits)*, *ous cabarets, (aus cabarets)*, *quelous Moussus (quelos Mossurs)*, *sous chis (sos chins)*¹⁷⁰,

Nous voyons apparaître chez Clet l'opposition entre la forme nasalisée *bien [bjê]* et non nasalisée *bé [bi]*¹⁷¹ (Bec, 1973, p. 153). Morphologiquement cette opposition n'est cependant pas très claire : *quatre ou cinq soudarts ou bé de cavalliers (quatre o cinc sodarts o ben de cavalièrs)*, *podia bé l'arresta (podiatz ben l'arrestar)*, *cha lous bien arribas (siatz los bien arribats)*, *per liour bien souvassa (per lor bien solaçar)*¹⁷².

Quelques particularismes apparaissent dans la conjugaison du verbe :

-iá se prononce toujours [jo] : *lous poudiot arresta, lous cronio, crejo / crezio (los podia arrestar, los cranhia, cresia)*, *diourion (deurián)*, *courrio (corriá)*.

En finale verbale *-a* tonique prononcé [o] se voit fréquemment suivi d'un *-t* : *ot un pougnet de fer (a un ponhet de fèr)*, *l'y oyot (li aviá)*. Étrangement ceci n'apparaît pas sur les divers atlas linguistiques (ALMC, ALF) alors que c'est clairement noté dans la grammaire vellave de Girard (Girard, 1925, 83-105) ou dans les écrits contemporains de Mile Touènabrus (Touènabrus, 1978) ou Henri-Antoine Verdier (Verdier, 2000 ; 2001).

La deuxième personne du singulier en finales *-iás* est toujours réalisée [ja_s] : *sias (siás)*, *counessias (coneissias)*, *t'estimarias (t'estimariás)*. Ceci peut conduire à une uniformisation phonétique avec la seconde personne du pluriel et éventuellement à leur confusion : *que creidassias pas to fort (cridassias / cridassiatz)*, *poudia bé l'arresta (podias / podiatz ben l'arrestar)*. Nous notons également une alternance à la deuxième personne du pluriel entre une finale *-s* ou *-t* : *sez / set (sètz)*.

¹⁶⁸ Sûr ; il aurait bien fallu ; personne ; tu dois.

¹⁶⁹ Comment ? vous soyez ; animal ; il ne lui rend plus ; pin ; coquin.

¹⁷⁰ Qu'aux grands comme aux petits ; aux cabarets ; ces messieurs ; ses chiens.

¹⁷¹ Très ; bien.

¹⁷² Quatre ou cinq soldats ou bien des cavaliers ; il pouvait bien l'arrêter ; soyez les biens venus ; pour bien leur dire.

La locution adverbiale à valeur restrictive *mas* (Bec, 1973, p. 164) devient courante : *n'avem mas eschanpa* (*n'avèm pas qu'eschompat*), *saboun mas jappa* (*sabon pas que japar*), *que meritaria mas de mangea de calottes* (*que meritariás pas de manjar que de calòtas*)¹⁷³.

Certaines formes verbales se normalisent : *azeima* (*aseimar = agachar*), *souvente-te* (*soventate*, verbe *se soventar* reconstruit sur *se sovenir*)¹⁷⁴.



Figure 8 Localisation des auteurs baroques.

Cette analyse rapide de quelques textes que nous avons souhaités représentatifs des deux grandes zones de production de l'époque baroque en Auvergne et Velay : la région clermontoise et la grande Limagne, et la région ponote, montre la rupture importante qui a

¹⁷³ Nous n'avons qu'échappé ; ils ne savent que rouspéter ; tu mériterais de ne manger que des calottes.

¹⁷⁴ Regarder ; se souvenir.

lieu entre cette époque et l'époque médiévale. On voit également poindre une scission entre un auvergnat septentrional au nord de la ligne d'amuïssement ou de vocalisation de *s* devant [p], [t], [k], [f] et un auvergnat méridional au sud. Elles correspondent également à peu près aux deux zones dont sont originaires Benezet Vidal (nord du Puy-de-Dôme) et Henri Gilbert (Haute-Loire médiane).

La conséquence directe de l'affirmation gouvernementale royale et de la volonté d'unification du royaume qui l'accompagne, matérialisées par la publication de l'ordonnance de Villers-Cotterêts en août 1539, conduisent à une francisation des classes dirigeantes provinciales et à une rupture nette avec l'époque d'un occitan dominant. Même s'il reste encore au moins dans la période du XVI^e et XVII^e siècle le souvenir de la période précédente que l'on peut percevoir dans la pratique de l'écrit et dans les formes scripturales utilisées, dès le XVII^e siècle celles-ci s'estompent complètement par la mise en œuvre d'une écriture nouvelle et totalement inféodée au système français. S'en suit une distorsion de la langue qui sombre progressivement dans un asservissement linguistique à la langue dominante, le français. À noter cependant ce qui est notable dans les mutations phonétiques comme morphologiques que l'on voit se mettre en œuvre, se font de manière relativement cohérente sur chacun des ensembles septentrional et méridional.

Les parlers septentrionaux connaissent certaines évolutions spécifiques et divergentes, mais généralement communes avec ceux que connaît le Haut-Limousin (Desrozier-Roux, 1974). Vocalisation ou amuïssement de *s* devant les consonnes, apparition des prétérits en *-t-*, réduction des diphtongues comme *au* en [o] ou [ɔ] ou *ai* en [wɛ] ou [ɛ], tendance au paroxytonisme pour toute une série de mots et restructuration complète du système du pluriel par suite de la chute des consonnes finales y compris les *-s* du pluriel, en sont les principales particularités. Il n'en demeure pas moins que ces parlers restent en bonne harmonie avec la langue classique et les autres parlers occitans, principalement ceux du domaine arverno-méditerranéen.

Les parlers méridionaux situés au sud de l'isoglosse de maintien de *s* devant [p], [t], [k], [f], et particulièrement ceux du Velay central, probablement aidé par le fait de son appartenance politique aux états du Languedoc et ses relations privilégiés avec les régions de Nîmes et Montpellier, vont connaître des évolutions souvent similaires à celles des parlers du bas-Languedoc. Les principales sont : la finale verbale *-iá* réalisé [je], le maintien de *a* final atone, la différenciation entre L simple latin vocalisé et LL double latin maintenu, les contractions [aj], [ej], [daj], [dej] et au pluriel en *aus*, *daus*, l'affaiblissement de l'articulation des

consonnes finales, la désinence de la première personne du singulier des verbes en *e*, pour les principales.

Nous pouvons ainsi définir une large zone de parlers relativement uniformes qui va du sud-ouest Puy-de-Dôme au sud du massif des Dores, jusqu'à Joyeuse au sud de l'Ardèche et qui prend en écharpe l'ensemble des territoires incluant le nord-Cantal, l'ouest de la Haute-Loire et l'ouest de l'Ardèche.

Cette rapide présentation à travers des documents du XVI^e à la fin du XVIII^e donne une image bien différente à celle du chaos dont faisait état A. Dauzat dans *Les Patois* (Dauzat, 1943, p. 155) et qui fut reprise par Robert Lafont (Lafont, 1971, p. 43), ou Pierre Bec (Bec, 1963, 42-43).

4 3 Les temps modernes

La Révolution va provoquer une nouvelle grande rupture dans l'évolution de l'écrit occitan en Auvergne, comme d'ailleurs dans tous les pays occitans. Cependant, au-delà des événements souvent douloureux et cruels qui vont s'abattre sur les populations, c'est surtout le remodelage du territoire qui va toucher la société. Ces nouveaux paysages et les relations territoriales qu'ils vont déterminer auront un impact décisif sur le devenir de l'occitan et surtout de sa pratique au sein de ces territoires. Le rejet de l'ancienne France va passer par la départementalisation. La province est reléguée au passé et n'a de valeur que de référence historique. Le découpage départemental, après des tentatives plutôt burlesques de quadrillage géométrique¹⁷⁵, va quand même se faire suivant certaines limites issues des anciennes provinces.

En Auvergne tout est à peu près simple pour la création des deux départements du Puy-de-Dôme et du Cantal. Le Puy-de-Dôme correspond au nord de l'ancienne province auvergnate moins sa partie septentrionale laissée au nouveau département de l'Allier, c'est ce que l'on appelle la Basse-Auvergne. Le Cantal regroupe lui l'ancien Baillage des Monts d'Auvergne additionné du Cézallier et de l'Artense ainsi que de la région de Massiac. C'est ce que l'on appelle la Haute-Auvergne. Le plus gros problème vient du Velay trop petit pour former seul un département. On va donc lui adjoindre le Brivadois partie de la Basse-Auvergne suite à une négociation avec Clermont, et la grossir au sud-ouest de quelques terres prises sur le Gévaudan ; en particulier la région de Saugues, et cela malgré l'opposition des populations rurales qui auraient voulu être rattachées à la Lozère, département correspondant à l'ancien Gévaudan. La contrepartie à ces arrangements sera le rattachement de la Haute-Loire au

¹⁷⁵ Découpage en carrés égaux.

tribunal supérieur d'Auvergne (Charbonnier, 1999, p. 420), puis plus tard à la Région Auvergne. Ainsi après sept siècles de liens politiques et juridiques avec les états du Languedoc et de dépendance de la sénéchaussée de Nîmes et Beaucaire, le Velay comme la partie gévaudanaise du nouveau département se retrouvent devoir répondre aux instances politiques et juridiques de Clermont et Riom. Comme l'écrit Emmanuel Le Roy Ladurie dans son *Histoire du Languedoc* (Leroy Ladurie, 2016, p. 97) : « Le territoire de la province est réparti en huit départements : Haute-Loire, Ardèche, Lozère, Gard, Hérault, Aude, Tarn et Haute-Garonne. L'entité administrative "Languedoc" meurt. » Ce changement ne sera pas sans conséquences. Cela se ressent aujourd'hui dans la conscience assumée et souvent affirmée des populations de ces territoires comme non auvergnates, qui revendiquent une perception et des orientations culturelles et linguistiques vellaves, différenciées de l'Auvergnat. Encore à la fin du XIX^e le baron Vinols de Montfleury¹⁷⁶ écrivait en préface à son ouvrage *Vocabulaires patois vellavien – français et français – patois vellavien* (Vinols de Montfleury, 1891, p. 3 et 4) :

Ce n'est donc pas seulement par le langage que la population appartient à la race méridionale, mais aussi par le naturel très différent de celui des Forésiens et des Auvergnats qui les touchent cependant et font partie du même département qu'eux, aussi peut-on dire avec vérité que c'est dans le département de la Haute-Loire que se trouve la ligne de démarcation, la plus prononcée, entre les habitants du midi et ceux du nord de la France. Cette ligne de démarcation est formée par la chaîne de la Durande, qui sépare l'arrondissement du Puy de celui de Brioude, le Languedoc de l'Auvergne, c'est là que finit le midi et que commence le nord ; sur le versant méridional de la chaîne, c'est le langage, l'ardeur d'imagination, la vivacité de l'esprit, l'entrain, l'amour des couleurs vives et du clinquant dans le costume des peuples méridionaux, sur le versant septentrional, c'est un langage peu harmonieux, un esprit calme et réfléchi, peu d'ardeur dans l'imagination, un costume terne et sans ornements, le flegme des habitants du nord. On se demande comment il se fait que des populations qui se touchent soient restées jusqu'à ce jour si différentes l'une de l'autre, et elles le sont encore tellement qu'on peut affirmer qu'un habitant du Velay a plus de ressemblance avec un provençal, éloigné de lui de près de cent lieues, qu'il n'en a avec un auvergnat du canton de Paulhaguet, qui vit de l'autre côté de la montagne, à quelques kilomètres de lui.

Pour ce qui est de la situation linguistique, si l'usage populaire persiste, le bilinguisme se développe, principalement dans les milieux urbains. La bourgeoisie va éduquer ses enfants en

¹⁷⁶ Jules de Vinols de Montfleury (1820-1901) homme politique français de Haute-Loire.

français. Une véritable situation diglossique s'établit car l'on ne peut pas ne pas être bilingue, la masse du peuple restant elle monolingue.

Durant la révolution l'occitan va servir dans un premier temps à diffuser les idées révolutionnaires (Boyer et al., 1989) puis va symboliser pour les Révolutionnaires Jacobins l'ennemi de l'intérieur. Bien connu, l'Abbé Grégoire¹⁷⁷ va être l'un des artisans de ce combat contre les langues de France. En 1794 il présente à la Convention son « *Rapport sur la Nécessité et les Moyens d'anéantir les Patois et d'universaliser l'Usage de la Langue française* », dit Rapport Grégoire (Grégoire, 1794), dans lequel il écrit :

[...] on peut uniformiser le langage d'une grande nation [...]. Cette entreprise qui ne fut pleinement exécutée chez aucun peuple, est digne du peuple français, qui centralise toutes les branches de l'organisation sociale et qui doit être jaloux de consacrer au plus tôt, dans une République une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté (Grégoire, 1794).

La langue française s'impose alors comme langue de l'émancipation et du progrès. Simultanément les populations occitanophones conscientisent le concept de « patois » qui ravale leur langue au rang d'idiome campagnard déprécié et frustré. Tout cela se ressentira profondément dans sa pratique et son utilisation en Auvergne et en Velay.

C'est généralement dans cette optique que va dorénavant être traité et utilisé l'occitan.

Seul au début du XIX^e siècle un écrivain continue dans la lignée des auteurs de la période précédente à vouloir faire œuvre littéraire et faire école. C'est Charles-Antoine Ravel (1798 – 1860). Montferrandais issu d'une famille de vigneron, il choisit au moment de la restauration puis du second empire, le camp républicain. Il va se faire remarquer par une œuvre originale (Ravel "édition complète", 2016) avec des pièces versifiées engagées dans le combat politique. *La Paysade* narre la visite à Montferrand et Clermont lors de la première restauration en 1814 de la duchesse d'Angoulême dernière fille vivante de Louis XVI. Des paysans royalistes se transforment en « mulets blancs » pour tirer son carrosse de Montferrand jusqu'à la butte de Clermont à la force de leurs bras et de leurs jambes. Cette déambulation burlesque est traitée tout au long de quatre « chants » dans lesquels d'amusant tableaux mettent en scène des figures de vigneron de Limagne un peu nigauds, qui se laissent abuser par un abbé prophète glorifiant Dieu et le Roi. Toute une foule de personnages plus risibles et parfois ridicules les uns que les autres viennent grossir ce défilé carnavalesque auquel Ravel sait donner beaucoup d'allant et d'entrain. Dans la même veine il nous conte, sous couvert

¹⁷⁷ Abbé Grégoire (1750-1831) révolutionnaire français membre de la constituante.

d'une fable inspirée de Lafontaine, *Le Combat des Rats et des Belettes*, critique à peine voilée des guerres napoléoniennes. Dans les *Stances pour la mort du général Foy* il fait l'éloge d'un opposant républicain mort sous le règne de Charles X. Il écrit aussi un très bel essai lyrique, *Épître à Babet*, où il invite sa muse aimée à venir goûter aux plaisirs pastoraux d'un coin de campagne dans les faubourgs de Clermont. C'est une œuvre d'inspiration romantique tout à fait originale dans les lettres d'oc de l'époque. Enfin et surtout il va nous livrer une réelle réflexion sur la langue avec la *Lettre du poète d'Auvergne au poète de la Gascogne*. Prenant comme argument la visite du poète Jasmin en Auvergne (qui, s'il remplit les théâtres d'Aurillac, Mauriac et Saint-Flour, ne vint cependant pas à Clermont), il mène cette réflexion afin de rendre l'honorabilité qu'il mérite à son parler d'Auvergne ainsi que la place qui lui revient au sein de la langue occitane. Ravel a d'ailleurs de grandes ambitions pour l'auvergnat comme langue littéraire. Sur la quatrième de couverture de son recueil (Ravel, 1853, p. 14) il annonce *Les Géorgiques Auvergnates*, un poème traitant de l'agriculture en quatre chants de chacun trois cents vers au moins. Il s'y réclame de François Perdrix qu'il nomme : « le plus élégant le plus correct des bardes auvergnats ». Il annonce également pour l'année qui suit un essai de grammaire et de prosodie, plus un « panlexique » sur le dialecte « Avernat » (cf. L'Arvernat, *lenga literària d'Auvèrnhe segon Charles-Antoine Ravel*, annexe 5). C'est ainsi qu'il nomme cette langue littéraire pour l'Auvergne. On voit là son envie de forger et de léguer un outil pour la renaissance d'oc en Auvergne à l'exemple du poète de la Garonne. Malheureusement, ces recueils ne nous sont jamais parvenus.

Ravel est également l'un des derniers écrivains urbains, car comme la langue, l'écrit va de plus en plus se ruraliser.

Ce début de XIX^e siècle fait également apparaître les premiers écrits venant du nord-Cantal. Si Dérubier de Cheyssac (1774 – 1842) se contente d'établir un *Vocabulaire de patois du Velay et de la Haute-Auvergne* (Lafon, 2008, p. 131), François de Murat (1770 – 1838) va lui, véritablement faire œuvre de littérateur. Il nous laisse diverses petites pièces comme le très connu *Printemps d'a Salèrn*¹⁷⁸ (Lafon 2008, p. 125 ; Roux, 2015, 172-177). Dans le même esprit que son compatriote Dérubier de Cheyssac (Lafon, 2008, 131–132), il établit également un *Vocabulaire du parler de la région de Ste-Eulalie* (Murat, 1952) dans lequel on peut trouver la désopilante *Histoire du moine hermaphrodite* ainsi que quelques proverbes. Il est à noter que ces deux auteurs, s'ils sont bien cantaliens, écrivirent tous deux en étant loin de leur terroir. Chacun se trouvait en effet dans un des lieux de création de la période précédente, soit

¹⁷⁸ Le printemps à Salers.

Riom pour de Murat et le Puy-en-Velay pour Dérilier de Cheyssac. Il en sera de même avec Jean Labourderie (1776 – 1849), prêtre assermenté au temps de la Constitution civile du Clergé. Passé par Langeac (Haute-Loire), c'est à Paris qu'il passe la majeure partie de son existence. Grand érudit, il publie en 1825 *Le Livre de Ruth en Hébreu et en patois auvergnat*, et en 1836 un *Vocabulaire du patois usité sur la rive gauche de l'Alagnon depuis Murat jusqu'à Molompize* (Lafon, 2008, 132–135).

C'est du Cantal aurillacois au XIX^e siècle que naîtra un écrit cantalien autochtone avec Jean-Baptiste Brayat (1779 – 1838), Jean-Baptiste Veyre (1798 - 1876) puis Frédéric Dupuy-Grandval (1802 - 1859) et Ernest Bayle (1818 - ?) (Lafon, 2008, 143-156), précurseurs oubliés d'Arsène Vermeuouse.

Ces documents nous permettent cependant de découvrir les parlers occitans de la partie cantalienne nord-occitane. Parlers tous de type sud-auvergnat et relativement homogènes (cf. Limites internes de parlers « auvergnats », § 2.1). Leur particularité principale est de partager avec les parlers languedociens de l'aurillacois le bétacisme (sauf lisière nord Cantal) que seule la région de Saugues (Haute-Loire) a en commun avec eux sur l'ensemble auvergnat. Il est à regretter que les quelques éditions qui ont été faites de ces textes fussent transcrites dans d'autres graphies que leurs graphies originelles (Lafon, 2008 ; Besombe, 1980).

On note également ici que si jusqu'à Ravel inclus, on parle de langue auvergnate et que Ravel lui trouve même un nom, l'Arvernat, dorénavant les auteurs ne parlent plus que de « patois ». L'occitan est pour longtemps déprécié et relégué au statut de langue de sous-culture populaire et rurale.

D'autres auteurs au cours de ce siècle continueront cependant d'écrire dans cette langue. Antoine Giban (1824 – 1889), vellave d'Espaly, commune voisine du Puy, fut prêtre et exerça son sacerdoce à Montréal au Canada. Il va écrire quelques pièces dans le même esprit et la même langue que Clet le siècle précédent : *L'Ivrogne*, *Les habitants du Puy en guerre avec les habitants d'Espaly ou le capitaine Rouchon* (Quesnel, 2000, 261–321).

Plus remarquable dans l'écriture théâtrale est Jacques Jarsaillon (1840–1893). Né à Aubignat aux confins de la commune d'Ambert (Puy-de-Dôme), il exerça son ministère successivement à Lezoux, Ollièrgues et Chabreloche, paroisses du Livradois dans l'Est du département du Puy-de-Dôme. Il laissa de nombreux manuscrits sous forme de cahiers qui furent réunis et édités par J. Coudert et B. Petiot (Jarsaillon, 1929). Chacun de ces cahiers renfermait une œuvre distincte. On compte cinq drames ou comédies : *Claudine*, *La Froumento*, *L'ivrogne*, *Margoutou*, *Le mariadje*, ainsi que deux longs contes : *Le diable et lous dansairi*, *Le tiura manqua*, une idylle rustique *Lous missouners*, sept fables inspirées de La Fontaine et deux

odes *Ode au Puy de Dôme* et *A ma chèvre*. Toutes ces œuvres sont en vers sauf *Lous missouners*. Parmi les textes les plus aboutis, il faut retenir : *Margoutou* peinture d'une mégère cauchemar de sa famille et de son village, *l'Ivrogne* qui nous conte la déchéance d'un malheureux le conduisant à la ruine et au bord du suicide, et enfin et surtout *Claudine*, intrigue théâtrale qui tout du long maintient un véritable suspense sur la culpabilité de cette femme que des présomptions accablantes font soupçonner d'avoir empoisonné son mari.

La langue de Jarsaillon est caractéristique de ce que J.-B. Doniol appelait le Dorien (Doniol, 1877, p. 19), le parler de l'Est du Puy-de-Dôme. Michalias explicitera ce parler et l'analysera en détail dans ses *Éléments abrégés de Grammaire Auvergnate* (Michalias, 1906). Une des caractéristiques remarquables de ces parlers, est d'avoir conservé les prétérits en *-r-* tout en étant dans la zone septentrionale où *s* se vocalise ou s'amuït devant consonnes. Ces parlers qui recouvrent l'Est du Puy-de-Dôme s'étendent géographiquement au sud jusque sur le plateau de la Chaise-Dieu dans le département de la Haute-Loire.

Toujours à l'Est du département du Puy-de-Dôme, Alexandre Bigay publia en 1933 (Bigay, 1933) puis en 1946 (Bigay, 1946) deux recueils de textes. Dans le recueil de 1933, nous trouvons quinze fables attribuées à « un paysan d'Ollièrgues » (Bigay, 1933, pp. 146 – 177), dans une langue proche de celle de Jarsaillon. Dans un article très documenté publié dans la revue *Bizà Neirà*, Pierre Bonnaud (Bonnaud, 1979, pp. 11-16) a démontré que ce paysan d'Ollièrgues était Vincent Malaleuge, né en 1808 à Courpière et décédé en 1879 à Ollièrgues. Dans ses deux recueils sur les *Fables en Occitan d'Auvergne et Rhône-Alpes* (Martin, 2017a), Jean-Baptiste Martin a retenu les quinze fables éditées par Alexandre Bigay ainsi que treize autres fables également contenues dans le manuscrit 1132 (f° 106 – 136) de la Bibliothèque du Patrimoine, (Clermont Auvergne Métropole) portant la mention « leg de Mme Lenoir ».

Tous ces textes montrent la vitalité de la langue tout du long du XIX^e siècle et l'intérêt que son écriture suscite encore parmi les petites gens d'extraction modeste et souvent rurale ayant reçu un minimum d'éducation : prêtres, juges de paix, employés notariaux, etc.

Nous allons nous intéresser plus particulièrement à deux de ces auteurs dont un est ressortissant de la région de Pontgibaud (la région de Benezet Vidal), et l'autre de la région de Brioude, (celle d'Henri Gilbert).

Antoine Sanitas (1789-?), natif de Pontgibaud, fut avoué au tribunal de Clermont de 1817 à 1823, puis substitut du procureur du Roi, avant d'être avocat à la cour royale de Paris. Deux textes versifiés en occitan nous sont parvenus. Le premier a été publié par Jean-Baptiste Bouillet (Bouillet, 1853, 115–124), le second est resté sous forme de manuscrit (manuscrit

1132, f° 73 – 77) de la Bibliothèque du Patrimoine (Clermont Auvergne Métropole). Le premier texte s'intitule : *Saint Benai de Pountgibaud, Toina racounta a saus frairais André, Auguste et Barthélémy, l'istoria de Saint Benai, patru de Pountgibaud*¹⁷⁹ (Sanitas, début XIX^e b). Poème de cent-soixante et un vers où un habitant de Pontgibaud, Antoine, raconte une inondation de sa ville et des villages alentour par la Sioule et l'inefficacité constatée de la statue de saint Benoît qui était censée les protéger. Il faut dire que celle-ci est en bien mauvais état et que malgré les réparations que l'on tente de lui administrer l'effet n'est pas concluant. Du coup les Gibaldipontains¹⁸⁰ la jettent dans la rivière et le laissent emporter par les flots. Ils vont alors faire faire une nouvelle statue flambant neuve du saint en prévision de la future crue en espérant qu'elle soit plus efficace. Ce texte transcrit et traduit par Jean-Baptiste Bouillet, présente un certain nombre de coquilles de copies et de fautes de traduction. Nous trouvons par exemple (vers vingt-quatre) : *laissa qui saus soulas (laissa qui sos solaç)*, traduit par : « laisse là ses souliers », alors qu'il semble évident que le sens est : « laisse là ses babillages », (*solaç* = entretien, conversation, babillage). Vers soixante-huit, *nous se met en devai*, est traduit par « nous nous mêmes en devoir », alors que c'est sûrement *n-òm se met en dever*¹⁸¹ : « on se met en devoir ». Vers cent-quarante-sept il est écrit : *au vous raduba alors le saint bai tu saus membreis*, qui est traduit par « il vous rhabilla alors le Saint, et tous ses membres », où il faut lire : *aul vos redoba alòr le Saint bei tots sos membres*, « il vous rhabille (dans le sens de "répare") alors le Saint avec tous ses membres ». Il est dommage de ne pas pouvoir remonter au texte original, mais malgré ces quelques coquilles son analyse reste assez instructive. D'autant plus instructive que l'on peut lui mettre en parallèle l'autre texte : *le miaru lo monai et soun draule (le miaron, lo mounèir e son dròlle)*¹⁸², du même auteur et dont nous possédons un manuscrit (manuscrit 1132, f° 73 – 77) de la Bibliothèque du Patrimoine (Sanitas, début XIX^e a). Pierre Bonnaud avait publié (Bonnaud 1979, 2–10) ce texte dans la revue *Bizà Neirà* (n°22, 2-10), malheureusement transcrit seulement en graphie EAU pour des raisons de place disponible dans la revue. Pierre Bonnaud nous avertit cependant : « Il n'est nullement certain qu'il s'agisse d'un véritable original. Comme un vers au moins est sauté, cela signifie que c'est une copie. Rien ne garantit qu'elle soit entièrement valable. » On peut néanmoins penser que le copiste a bien reproduit le texte original au moins

¹⁷⁹ Saint Benoît de Pontgibaud, Antoine raconte à ses frères, André, Auguste et Barthélémy, l'histoire de Saint-Benoît patron de Pontgibaud.

¹⁸⁰ Habitants de Pontgibaud

¹⁸¹ Comme on le verra plus loin, *ò* proclitique en auvergnat septentrional devient [u].

¹⁸² Le meunier son fils et l'âne

dans ses formes graphiques, et que donc il peut être pris comme témoignage de la langue de Sanitas et par suite de Pontgibaud.

Pierre Bonnaud dit qu'il existe également un poème de cinquante-et-un vers *A netre boun rey Charles dès le bien ama*, dans lequel il semble parler au nom d'une délégation de paysans de Combraille venue assister au sacre du roi Charles X (1824). Selon Pierre Bonnaud ce texte est « d'une lecture plutôt pénible, tant la flagornerie est insistante et démesurée. » Nous n'avons pas consulté ce dernier document.

Le miaru lo monaï et soun draule, fable imitée de La Fontaine, est une forme d'exercice qui va devenir courant à partir du début du XIX^e siècle. À la même époque, Ravel lui-même se livra à cette tâche avec le *Combat des rats et des Belettes* (Ravel, 2016) comme plus tard Jarsaillon (Jarsaillon, pp. 381 – 388) ou le « paysan d'Olliergues » (Bigay, pp. 145 – 178) qui en firent grand usage. L'intérêt du texte de Sanitas est surtout d'avoir su remettre la fable en situation tant par les paysages racontés que les personnages évoqués. Comme le dit Pierre Bonnaud parlant de ces auteurs du début du XIX^e siècle : « ils lui donnent (à la fable) un tour personnel qui la hissent jusqu'à l'originalité, le modèle français n'étant qu'un canevas ou même un simple prétexte. »



Figure 9. Localisations des auteurs du XIX^e siècle

L'analyse de la langue des deux textes de Sanitas nous permet donc de nous faire une idée de ce qu'était la langue de Pontgibaud au début du XIX^e siècle¹⁸³.

La graphie de Sanitas comme la plupart de celles du début du XIX^e siècle utilise les graphèmes de la langue française en essayant tant bien que mal de les faire coïncider avec la phonétique occitane de son parler. Il faut donc souvent deviner ce qui se cache derrière telle ou telle forme graphique et cela nécessite un minimum de connaissance du parler auquel nous nous intéressons.

Nous allons nous attacher à ce qui est spécifique et remarquable dans la langue de Sanitas.

Du point de vue de la phonétique ;

Concernant l'accentuation des mots il est difficile de savoir comment elle est réalisée car aucune règle ni aucun signe particulier ne permettent de savoir avec certitude où se trouve l'accent. Nous verrons que ce problème est récurrent en ce qui concerne les parlers

¹⁸³ Vidal connaissait parfaitement les textes de Sanitas, comme nous le verrons il fait référence au texte sur *Saint Benoai de Pountgibaud* dans *Jan Combralha* et donna dans les deux derniers numéros du *Grelet* sa propre version de *Le Miaru lo monai et soun draule*.

septentrionaux y compris chez Vidal et que cela conduit à des interprétations souvent arbitraires.

Nous pouvons quand même remarquer que certains mots ont subi un glissement de l'accent qui le fait passer de la position tonique à la position paroxytonique : *fiaule* ['fjɔlə], *fiule* < *fiulet* < *fiulet*¹⁸⁴; *chale* ['ʃalə], *chale* < *chàlelh* < *chalelh*¹⁸⁵.

Un autre phénomène concernant l'accent est la chute d'une syllabe prétonique : *ya biau* [ja bjɔ], *i a biau* < *i a beliau* < *i a benliau* < *i a benlèu*¹⁸⁶; *na vrai* [na vraj], '*na vrai* < '*na vraia* < *una veraia*¹⁸⁷; *y courdiètoun* [i kur'ʃjetũn], *ilhs corguèton* < *ilhs correguèton*¹⁸⁸. Ce phénomène typique du nord-occitan est largement partagé avec les parlers francoprovençaux (Tuailon, 2007).

Nous laisserons de côté ce sujet pour le moment et nous y reviendrons dans la partie morphologie verbale de cette présentation.

L'aphérèse en début de mot est quasiment constante : *que* [kə], *aquei*; *dubar* [dy'ba], *adobar*; *na* [na], *una*; *cou* [ku], *aquò*, etc.

La voyelle *a* quelle que soit sa position est toujours réalisée [a] : *la bouna viardja* [la 'buna 'vjardʒa], *la bona viarja*¹⁸⁹; *que là truba cauque bouna laïssu* [kə la try'ba 'kəkə 'buna laj'sy], *que là troba quauquas bonas leiçons*¹⁹⁰; *las faïras* [la 'fajra], *las fèiras*¹⁹¹; *aipargna* [epar'na], *esparnhar*¹⁹².

Il n'y a pas de diphtongaison de *e* devant les palatales. Si le masculin *vèlh* a été remplacé par le français « vieux » : *ô vieux cornar*, au contraire le féminin *vèlha* s'est bien conservé : *ô veilla griaula* [o 'vəja 'grjɔla], *ô vèlha griaula*.

a est systématiquement intercalé entre *i* et *e* devant *l* : *vialadge* [vja'ladʒə], *vialatge*¹⁹³; *biau jour* [bjɔ zur], probablement suivant l'évolution : *biau jorn* < *beau jorn* < *beal jorn* < *bèl jorn*¹⁹⁴. Ce phénomène s'est également développé devant *r* : *viardja* ['vjardʒa], *viarja* < *vèrja*¹⁹⁵; *viards* [vjar], *viarms* < *vearms* < *vèrms*¹⁹⁶.

¹⁸⁴ Sifflet

¹⁸⁵ Ancienne lampe.

¹⁸⁶ Il y a peut-être

¹⁸⁷ Une vraie

¹⁸⁸ Ils coururent

¹⁸⁹ La bonne Vierge

¹⁹⁰ Qui trouve là quelques bonnes leçons

¹⁹¹ Les foires

¹⁹² Épargner

¹⁹³ Village

¹⁹⁴ Beau jour

¹⁹⁵ Vierge

¹⁹⁶ Ver

Il y a palatalisation de [u] (venant de \bar{O} ou \bar{U} latins) en [y] après *r* ainsi qu'après toutes les autres consonnes exceptées les labiales *p*, *b*, *m*, *f*, *v* et les vélaires *k*, *g*. Notons que ce phénomène est assez général à l'ensemble de l'auvergnat septentrional (Nauton, 1974, p. 41) : *le miaru* [lə mja'ry], *le miaron* ; *partut* [par'ty], *pertot* ; *laïssu* [lai'sy], *leiçon* ; *subre* ['sybrə], *sobre* ; *nuiris* [nɥi'ri], *noirir* ; *dubar* [dy'ba], *dobar*¹⁹⁷, etc.

ò en position proclitique devient [u] : *cou* [ku], *quò* ; *voule viaure* ['vulə 'vjɔrə], *vòle viure* ; *nous se met* [nu sə me], *n-òm se met*¹⁹⁸. Ce phénomène s'est propagé à certaines monosyllabes comme : *bou* [bu], *bòsc*¹⁹⁹.

Par contre le *ò* tonique est souvent transcrit *au* : *draule* ['drələ], *dròlle* ; *tiau* [cə], *cuòl* ; le *liacau* [lə lja'kə], *le liacòl*²⁰⁰.

De même *o* [u] en position de proclitique ou en prétonique a tendance à devenir [ɔ] : *laus mautu* [lə mə'ty], *los moutons* ; *maus amis* [mə za'mi], *mos amis* ; *pa laus quatre pautu* [pa lə 'katrə pə'ty], *per los quatre pautons*²⁰¹.

Les terminaisons en *-ion* sont toujours réalisées [-jɔ] : *coumpachiau* [kūpa'ʃjɔ], *compassion*.

e en proclitique ou en prétonique est réalisé [a] avant ou après *r* : *pa la loundja* [pa la 'lündʒa], *per la lonja*²⁰².

Le phénomène de palatalisation devant *i* et *u* est généralisé.

Devant *i* : la transcription *qui* [ci], peut être trompeuse et laisser penser que la réalisation est [ki], cependant la transcription de mots comme *pequi* [pə'ci], *petit* ne laisse pas de doute sur l'articulation [ci] ; *tiau* [cjɔ], *cuòl* ; *qui* [ci], *quí*.

De la même manière Sanitas écrit étrangement *gui* pour *d + i* : *guin* [ʃi], *dins* ; *gui* [ʃi], *dit*.

s / z ([z]) + *i* > [ʒ] : *rigible* [ri'ʒiblə], *risible* ; *en le vegent* [ɛ̃ lə və'ʒɛ̃], *en le vesent*²⁰³.

s / ss / c ([s]) + *i* > [ʃ] : *pouchible* [pu'ʃiblə], *possible* ; *te suchias* [tə sy'ʃja], *te sociar* ; *coumpachiau* [kūpa'ʃjɔ], *compassion*²⁰⁴.

l + i > [ʎ], écrit *gli* (comme en italien) : *pouglissu* [puʎi'sy], *polisson*.

Nous avons les phénomènes palataux identiques devant *u* : *seguiu* [sə'ʃy], *segut* ; *gliumava* [ʎjy'mava], *lumava* : *na bouna chuada* [na 'buna 'ʃɥada], *'na bona suada*²⁰⁵.

Il est à noter que dans la morphologie du verbe l'infixe *gu* est systématiquement palatal :

¹⁹⁷ L'âne ; partout ; leçon ; sur ; nourrir ; arranger.

¹⁹⁸ Cela ; je veux vivre ; on se met.

¹⁹⁹ Bois.

²⁰⁰ Enfant ; derrière ; licou.

²⁰¹ Les moutons ; mes amis ; par les quatre pattes.

²⁰² Par la longue

²⁰³ Dans ; dit ; risible ; en le voyant.

²⁰⁴ Possible ; te soucier ; compassion.

²⁰⁵ Suivi ; il allumait ; une bonne suée.

Au convendié [kõvẽ'ʃjé], *aul convenguèt* ; *y nen vediètoun* [i nẽ və'ʃjètũn], *ilhs ne'n veguèton* ; *y courdiètoun* [i kur'ʃjètũn], *ilhs correnguèton* ; *vendiètoun* [vẽ'ʃjètũn].*venguèton*²⁰⁶. Ce phénomène semble assez général à l'ensemble des parlers de l'ouest du département du Puy-de-Dôme (Meineke, 1935, 143–158 ; Reichel, 1991, carte 63 p. 162).

Diphthongues

Étrangement, la diphtongue *ei* est réalisée [aj] ; *counaïsse* [ku'najsə], *conéisser* ; *laïssu* [laj'sy], *leicon* ; *piäita* [pjaj'ta], *'speitar* < *espeitar* ; *mardaï* [mar'daj], *mardèir*²⁰⁷. Ce phénomène s'étend aussi aux terminaisons en *-èlh* : *biauco maï* [bjɔ'ko maj], *biaucòp mèlhs* < *bèlcòp mèlhs*²⁰⁸ ; ainsi qu'aux suffixes issus de ARIU et ARIA : *maumaï* [mɔ'naj], *mounèir* ; *ribaïra* [ri'bajra], *ribèira*²⁰⁹. Ce phénomène s'est même étendu aux terminaisons avec [s] vocalisé comme : *sabaï* [sa'baj], *sabètz*²¹⁰.

A l'opposé la diphtongue *ai* est toujours réduite à [e] : *mas laïssa me* [ma 'lesa mə], *mas laïssa me* ; *s'en daïfaire* [sẽ de'ferə], *se'n desfaire* ; *l'aïga zera chi grossa* [l'ega z'era ʃi 'grosa], *l'aïga z-èra si gròssa*²¹¹. A la différence des parlers de Limagne et du Thiernois il n'existe pas de diphtongaison de *ai* en [wɛ] (Reichel, 1991, cartes 18 et 19, pp. 43, 45).

La diphtongue *au* est elle réduite à [ɔ] : *yo m'en vaus coumenças* [jo mẽ vɔ kumẽ'sa], *iò me'n vau començar* ; *paraulas* [parɔ'la], *paraulas* ; *tau* [tɔ], *tau* < *tal*²¹². Il en est de même avec les deux diphtongues prétoniques *au* et *ou* : *poudia pas piaulas* [pu'dja pa pjɔ'la], *podia pas piaular* ; *laus mautu* [lɔ mɔ'ty], *los moutons* ; *le maunaï* [lə mɔ'naj], *le mounèir* ; *aicauta* [ekɔ'ta], *escoutar*²¹³.

La diphtongue *iu* est réalisée [jɔ] noté *iau* : *fiaule* ['fjɔlə], *fiule* < *fiület* < *fiulet* ; *voùle viaure* ['vulə 'vjɔrə], *vòle viure* ; *Chiaule* ['ʃjɔlə], *Siule*²¹⁴.

La diphtongue *eu* est également réalisée [jɔ] : *au diaut* [ɔ djɔ], *aul deu*²¹⁵.

La diphtongue *èu* est réalisée [œ] : *la pleudja* [la 'plœdʒa], *la plèuja*²¹⁶.

Triphthongues.

²⁰⁶ Il convint ; ils en virent ; ils coururent ; ils vinrent.

²⁰⁷ Connaître ; leçon ; attendre ; juron.

²⁰⁸ Beaucoup mieux.

²⁰⁹ Meunier ; rivière.

²¹⁰ Vous savez.

²¹¹ Mais laisse-moi ; s'en défaire ; l'eau est si grosse.

²¹² Je m'en vais commencer ; parole ; tel.

²¹³ Je ne pouvais pas parler ; les moutons ; le meunier ; écouter.

²¹⁴ Sifflet ; je veux vivre ; la Sioule.

²¹⁵ Il doit

²¹⁶ La pluie.

Celle-ci sont réduites à deux, *ièu* réduite à [œ] : *daipeus* [de'pœ], *despuèi* ; *peuça* ['pœsa], *puèissa* ; *la neu* [la nœ], *la nuèit*, *et uòu* réduite à [jɔ] : *le biau* [lə bjɔ], *le buòu*²¹⁷.

Le hiatus.

Le hiatus est réduit à une diphtongue qui se réduit à son tour : *paor* > *paur* [pɔr] ; *agost* > *aost* > *aust* [ɔ]²¹⁸.

On note également une insertion vocalique dans le verbe *agoumentava* [agumẽ'tava], *agomentava*²¹⁹. Ce phénomène se retrouve dans la langue contemporaine par exemple dans *s'estrangolava* [s estrɔgu'vava], (*s'estranglava*) (ALMC, carte 1293, pt 21). De même on peut trouver adapté du français : *adejuènt* [adr'ɔzwẽ] (*adjonch*)²²⁰.

Les consonnes.

La palatale issue de C + A est toujours notée *ch* : *chasté*, *chacun*, sans que l'on sache exactement quelle forme phonétique ce digraphe représente. D'autant moins que les palatale *s* + *i* et *s* + *u* sont également notées *ch* : *chuada* < *suada*, *chia* < *siatz*. Par contre G + A est toujours noté *dge* ou *dj* [dʒ], *viardja*, *vialadge*, *loundja*, *pleudja*. Nous avons donc par analogie supposé que *ch* représentait [tʃ].

Le parler de Pontgibaud fait partie des parlers septentrionaux dans lesquels *s* s'amuït devant toutes les consonnes. Il en est ainsi dans les textes de Sanitas.

Aicoulès [eku'le], *escolèrs*²²¹ ; *ratada* [ra'tada], *rastada* < *raspada* ; *chacun* [tʃa'kỹ], *chascun* ; *maitre* ['metrə], *maistre*²²².

De même *s* intervocalique comme dans un grand domaine de l'occitan (Bec, 1963, Fig. 3, p.40) est amuï : *laus piaullieux* [lɔ pjɔ'ju], *los piolhós* < *los peolhós* < *los pesolhós* ; *na bouna chuada* [na buna 'ʃɔada], 'na bona suada < una bona susada.

En finale *-l*, souvent *-èl*, issu de LL latin reste muet et non vocalisé. *Le vedé* [lə vɔ'de], *le vedèl* ; *le chaté* [lə tʃa'te], *le chastèl*. Aujourd'hui ce *e* s'est fermé jusqu'à [ɪ]. Au pluriel (voir morphologies) il y a insertion vocalique de *a* et vocalisation de *l* : *vediaus*, *chastiaus*.

En finale *-l*, souvent *-al* issu de L simple latin est toujours vocalisé : *tau* [tɔ], *tau*.

De même *l* devant consonne est également vocalisé : *cauque* ['kɔkə], *quauque* ; *biauco* [bjɔ'ko], *biaucòp* < *beaucòp* < *beucòp* < *belcòp*. Le phénomène a même contaminé LL,

²¹⁷ Depuis ; la nuit ; le bœuf.

²¹⁸ Peur ; août.

²¹⁹ Il augmentait.

²²⁰ Il s'étranglait ; adjoint.

²²¹ Maîtres d'écoles.

²²² *Maistre* et non pas *mèstre*, car cette forme est conservée en auvergnat et donne [mw'etrə] en Limagne et Thiernois (Levy, P. 230 ; Olivier, p. 722).

comme dans *aipaula* [e'pɔla], *espaula* < *espalla*. On notera l'opposition *aipaula* (épaule), *espaula* et *aipanla* [epã'la], *espatlar* (effondrer).

Enfin *-èlh* va, conformément à la prononciation [aj] de /ej/ donner : *maï* pour *mèlhs*.

Autre trait particulier mais commun à une large part de l'auvergnat septentrional (Reichel, 1991, carte 42 p. 102), la palatalisation de *cl* qui aboutit à [çj] (fricative palatale sourde + glide j) écrit par Sanitas *chli* : *las chliochas* [la çjo'tʃa], *las clòchas* ; *en chliaquant* [ẽ çja'kã], *en clacant*²²³.

Nous retrouvons aussi la palatalisation de *gl* commune à la majeure part de l'auvergnat qui donne [j] : *la gliez* [la jez], *la glèisa*²²⁴.

Morphologie.

Le nombre, pluriels.

De par la chute des consonnes finales y compris le *s* pluriel dans les parlers de l'Auvergne septentrionale, il y a une complète réorganisation des pluriels sur la base de l'opposition des timbres vocaliques entre singulier et pluriel accompagné d'un déplacement d'accent.

Pour les noms féminins en *-a* : *la fàira*, *la paraula*, *'na paraula*, [la 'fajra], [la pa'rɔla], [na pa'rɔla], Sanitas marque les pluriels comme en français par *s* final non prononcé *las fàiras* (*las fèiras*) ; *las paraulas* (*las paraulas*), *de paraulas* (*de paraulas*). On peut cependant supposer que conformément au système local (Bonnaud, 2006, 75–77) la phonétique doit correspondre à : [la faj'ra], [la parɔ'la], [də parɔ'la].

Pour les noms masculins en *-e* les pluriels noté *-eis* ou *-ais* par Sanitas : *tu saus membreis* (*tot sos membres*), *vous autreis* (*vosautres*), *laus viaurais* (*los viures*), *notrais* (*nòstres*), *d'autrais* (*d'autres*), correspondent à : [ty lɔ mɛ'bre], [vuz ɔ'tre], [lɔ vjɔ're], [no'tre], [dɔ'tre].

Les noms masculins terminés par *-é* (*-èl*) étymon ELLUM comme : *agné* (*anhèl*), *morcé* (*morçèl*), *vedé* (*vedèl*), donnent au pluriel : *agniaux* [a'njɔ], *morchiaux* [mor'ʃjɔ], *vediaux* [vɔ'djɔ].

Par contre tous les oxytons y compris les participes passés comme : *la dgenta vàirita* [la 'dʒɛta vejri'ta], *la genta veritat* ; *et y zera segiu* [e ji 'zera sɔ'ʃy], *e i z-èra segut* ; *un grisoun* [ẽ gri'zũ], ne font apparaître aucun signe distinctif au pluriel. Seul l'article, l'adjectif préposé ou un mot fonctionnel marque le pluriel : *las dgentas vàiritas* [la dʒɛ'ta vejri'ta], *las gentas veritats* ; *et y zeroun segius* [e ji 'zerũ sɔ'ʃy], *e ilhs èron seguts* ; *daus grisouns* [dɔ gri'zũ], *daus grisons*.

²²³ Les cloches ; en claquant.

²²⁴ L'église.

Les pronoms.

Sujet.

Au sud d'une ligne quasiment horizontale qui va de Montcheny en Corrèze jusqu'à Ambert à l'Est du département du Puy-de-Dôme et passant au sud de Clermont-Ferrand, le pronom personnel sujet atone n'existe pas comme dans la majeure partie de l'occitan. Dans une zone de transition plus ou moins large, l'emploi de ce pronom est restreint et limité à la troisième personne et sixième personne (Teulat, 1981, p. 51). Au nord, aux Ancizes, le verbe est accompagné du pronom sujet atone dans 70% des cas (Reichel, 1991, p. 266). On est ici dans la zone exacte de Pontgibaud. Ainsi dans ses textes, Sanitas utilise quasiment toujours le pronom sujet devant le verbe : *io viaurai* [jo vjo're], *iò viurai* ; *que te za gui* [kə tə za ʒi], *que te z-as dit* ; *au fagia* [ə fa'ʒja], *aul fasiá* ; *nous ribayen* [nu riba'jẽ], *nos rribariam* ; *vous devai* [vu də've], *vos devètz* ; *y nen vedietoun* [ji nẽ və'ʒet ù], *ilhs ne'n veguèton* ; *ma glias sarrétoun le bi* [ma ja sa'ret ù lə bi], *mas 'lhas sarrèton le bec*. À la troisième personne du singulier nous trouvons également le pronom sujet *òm* [ũ] (proclitique) : *noun porta* [nũ 'porta], *n-òm pòrta*.

Complément :

Le pronom démonstratif « lui » du français, est en auvergnat septentrional *se* comme en limousin. Seule la zone du Puy-de-Dôme appartenant au domaine où *s* se maintient devant [p], [t], [k], [f] partage le pronom *z-el* avec le reste de l'auvergnat méridional (Reichel, 1991, p. 262). Nous retrouvons ce pronom dans les textes de Sanitas : *chi bai se* [ʃi baj sə], *si bei se* (*se amb el*).

Nous trouvons aussi chez Sanitas le pronom complément neutre *òc* [o] : *zau vai qui* [zo vaj ci], *z-òc*²²⁵ *veiqui* ; *d'au dire n'otre cos* [do dirə notrə ko], *d'òc dire 'n autre còp*. Nous verrons que Vidal va systématiser cette forme du complément neutre dans ses textes.

Le pronom possessif correspond dans les textes de Sanitas aux pronoms habituels de l'occitan : *moun fiaule* [mũ 'fjələ], *mon fiule* ; *toun bra* [tũ bra], *ton braç* ; *liu conchiença* [jy kũ'ʃjẽsa], *hur consciença* ; etc.

L'article.

L'indéfini subit l'aphérèse, on le trouve sous la forme *un* [ẽ]²²⁶ devant consonne et fréquemment 'n devant voyelle au masculin et 'na au féminin dans tous les cas : *en tro de payzan* [ẽ tro də pai'zã], *un tròç de païsan* ; 'n *abre* [n 'abrə], 'n *abre* ; 'na *mountura* [na mũ'tyɾa], 'na *montura*.

²²⁵ Le *z* euphonique ne se retrouve que devant *òc* et jamais devant *aul*.

²²⁶ Forme générale en auvergnat.

L'article défini suit généralement les formes classiques occitanes. Le masculin est cependant *le* [lə] sans que l'on en connaisse avec certitude l'origine. Il est clair cependant qu'il oppose sans ambiguïté dans la zone où *s* est amuï devant les consonnes le singulier *le* [lə] et le pluriel *los* [lɔ], ce que ne permettrait pas un article singulier *lo* prononcé [lɔ] : *le paire* [lə 'perə], *le paire* ; *laus pra* [lə pra], *los prats*.

Au féminin l'article *la* ou *las* se prononce [la] au singulier comme au pluriel.

L'opposition se fait uniquement par le déplacement de l'accent sur le substantif : *la fàira* [la 'fajra], *la fèira* ; *las fàiras* [la faj'ra], *las fèiras*,

Les contractions au masculin sont : *dau* [dɔ] au singulier et *daus* [dɔ] au pluriel : *dau balai* [dɔ ba'le], *dau balai* ; *daus tres* [dɔ tre], *daus tres*. Il n'y a aucune différence phonétique entre les deux, seul le contexte ou le substantif peuvent indiquer le nombre.

Au féminin comme pour la majeure partie de l'occitan l'article reste non-contractionné : *de la* et *de las* : *de la parocha* [də la pa'rotʃa], *de la parròchia* ; *de las hâchas* [də la 'zatʃa], *de las apchas*²²⁷.

Démonstratif.

Le démonstratif est identique à l'ensemble occitan à l'aphérèse près dans certains cas : '*que lingadge* [kə lɛ'gadʒə], '*quel lengatge* ; *que l'âne* [kə 'lanə], '*quel asne* ; *daque las larmas* [dakə'la lar'ma], *d'aqueles larmas*²²⁸.

Nous n'avons pas trouvé de féminin singulier ni de masculin pluriel.

Nous avons un exemple (répété trois fois) du démonstratif du temps présent, au masculin singulier : *quaitè co* ['ketə ko], *queste còp*²²⁹.

Le neutre est donné par *cou* [ku], *quò* toujours en proclitique.

Relatif, interrogatif et exclamatif.

Relatif : *que*.

Que le traïnavan [kə la traj'navã], *que la traïnavan* ; *tutas laus pras que se truboun dessu* [ty'ta lɔ pra kə sə 'trybũ de'sy] *totas los prats que se tròbon dessus*²³⁰.

L'exclamatif *quau(s)* est invariable :

Quaus huguenaus ! [kɔ zyɡə'nɔ] *quaus uguenauds !* ; *cau pé !* [kɔ pe], *quau pèl !*²³¹.

L'interrogatif *quau* est également invariable :

kɔ se pouya ? [kɔ sə pu'ja], *quau se poiriá ?* ; *cau z-ai ?* [kɔ ze], *quau z-es ?*²³²

²²⁷ De la paroisse ; des hâches.

²²⁸ Ce langage ; cet âne ; de ces larmes.

²²⁹ Cette fois.

²³⁰ Qui le traînaient ; tous les prés qui se trouvaient dessus.

²³¹ Quels mécréants ! ; quelle peau !

Les indéfinis.

Et narma zai tourna [e 'narma ze tur'na], *e n'arma (degun) z-es tornat* ; *que n'autre parle* [kē 'nōtrə], *qu'un autre parle* ; *que cauque aze* [kə 'kəkə 'azə], *que quauque ase* ; *chacun se digia* [ʃa'kỹ sə di'zja], *chascun se disia* ; *chacuna soun colibé* [ʃa'kyna sũ koli'be] *chascuna son colibet*.²³³

Chaque Pontgibaudois ['ʃakə pōzibə'dwa], *chasque pontgibaudois* ;

Y rizoun mai que mai [ij 'rizũ me kə me], *ilhs rison mai que mai* ;

Même au vaut ['memə ɔ vɔ], *mèsma aul vòl* ;

Tau zai gui [tə ze ʒi], *tau z-ai dit*²³⁴.

Négation.

Généralement la négation est donnée par *pas*, placé derrière le verbe conjugué.

Ilhs n-èràun pas [ij 'nerũ pa], *ilhs 'nèron pas* ; *pure pas* ['purə pa], *pure pas*.

Cependant une double négation est fréquemment utilisée :

Cauqu'un neï pas content [kə'kỹ nej pa kō'tē], *quauqu'un n'es pas content* ; *gni a pas* [ɲi a pa], *n'i a pas* ; *n'escoutèm jamai* [nekōw'tē dʒa'me], *n'escoutèm jamai*.²³⁵

Utilisation de *mas* privatif (Bec, 1973, p. 164) :

Te fayen ma petar las gaugnas [tə fa'jē ma pə'ta la gɔ'ɲa], *te fariam mas (pas que) petar las gaunhas* ; *counaï ma cou* [ku'naj ma ku], *coneis mas (pas qu'aquò) quò*.²³⁶

Cette locution adverbiale peut également constituer certaines expressions idiomatiques du type : *tira mas* ['tira ma], *tiratz-mas* !²³⁷.

Morphologie du verbe.

Verbes en *-ar*

Présent :

Y creda arri [ji 'krəda a'ri], *li creda arrí*, 3ième personne de *cridar*.

S'aicreda tau [s'ekrə'da tɔ], *s'escrida-t-aul*, 3ième personne de *escridar*, avec inversion du sujet.

Y l'attachoun [ij l'a'taʃũ], *ilhs l'atachon* < *ilhs l'atachan*, final de la 6^{ème} personne en *-on* [ũ], selon Dauzat (Dauzat, 1900, p. 136) l'assimilation à *-on(t)* de *-en(t)*, *-an(t)* s'est réalisée très tôt en Auvergne.

²³² Qui se peut-il ? Qui est-ce ?

²³³ Et personne ne revint ; qu'un autre parle ; que quelque âne ; chacun se dise ; chacun son colibet.

²³⁴ Ils rient cependant ; il veut même ; je l'ai dit ainsi.

²³⁵ Quelqu'un n'est pas content ; il n'y en a pas ; nous n'écoutons jamais.

²³⁶ Nous ferions du bruit en mangeant ; je ne connais que ça.

²³⁷ Allez-y donc !

Vau [vɔ], *vau*, 1^{re} conforme à la forme générale occitane,

Que ven nous deveni [kə vɛ̃ nu dɔvə'ni], *que vèm nos devenir*, 4^{ème} personne ;

Vous va [vu va], *vos vatz* (sous VADER) ; *vous na* [vu na], *vos 'natz*, polymorphisme de la 5^{ème} personne du verbe *anar*. Bonnaud dit que ce verbe est le plus polymorphique des parlers d'Auvergne (Bonnaud, 2006, p. 183).

Imparfait.

traïnavoun [traj'navũ], *traïnavon* < *traïnavan*, voir présent pour terminaison *-on*.

Prétérit.

L'imbrelicoutétoun [l'brəlifiku'tetũ], *l'imbrelicotèton* ; 6^{ème} personne, prétérit en *-t-*.
Métathèse de *r* dans *imbre-* pour *imber-*.

Futur.

Imitarai [imita'raj], *imitarai*

Au ribara [ɔ riba'ra], *aul 'rribarà* ; *resserrara* [rəsera'ra], *resserrarà* (sera obligé de suivre) ;

Las lingas s'appaizaroun be [la lɛ̃'ga sapeza'rũ bə], *las lengas s'apaisaráun ben* < *las lengas s'apaisarán ben*. Dauzat signale (Dauzat, 1900, p. 137) qu'une partie de l'Auvergne possède les formes du futur et du conditionnel en *-raun(t)* et *-riaun(t)*. Teulat dit également que les formes du futur en *-ron* sont peut-être en fait des descendants de *-raun* (Teulat, 1981, carte 7). Il donne Dauzat en référence.

Conditionnel.

Parlayoun [par'lajũ], *parlariáun*, voir futur pour terminaison *-riáun*.

Nous ribayen [nu riba'jɛ̃], *nos 'rribarièm*, conditionnel en *-ièm*.

Subjonctif présent.

N'en grounde [nɛ̃'grũdɔ], *ne'n grounde*, 3^{ème} personne.

Subjonctif passé.

Quau sen nessa da pé [kɔ sɛ̃'nesa da pe], *qu'aul se'n nèssa d'a pè*, 3^{ème} personne du verbe *anar*.

Impératif.

Pourtens le [pur'tɛ̃ lə], *portem-le*, 4^{ème} personne de *portar* ;

Nai [ne], *'nètz*, impératif *anar* 5^{ème} personne de *anar*, impératif 5^{ème} personne en *-ètz*.

Cragna [kra'ɲa], *cranhatz*, le verbe *crénher* est remplacé par le verbe du premier groupe *crenhar* / *cranhar*, forme répandue dans une grande partie des parlers d'Auvergne (ALMC carte 56* et tableau 1897 ; ALAL, carte 68).

Infinitif.

Nous trouvons la forme infinitive *changés* (*chamjar*). La limite des infinitifs du premier groupe *-ar* en [e] / [ɛ] passe à quelques kilomètres au nord de Pontgibaud (ALAL, carte 795, ALF, 230B, Teulat, 1981, carte 9). Nous avons là soit une faute du copiste, soit un emprunt à un parler plus septentrional, soit un emprunt au français.

Verbes en *-ir*.

Les verbes du deuxième groupe trouvés dans les textes de Sanitas sont rares et tous non-inchoatifs.

Y partount [ij par'tũ], *ilhs parton*, 6^{ème} personne du présent de l'indicatif.

Servira [sərvi'ra], *servirà*, 3^{ème} personne futur de *servir*.

T'en fourniroun [tẽ furni'rũ], *te'n forniràun* 6^{ème} personne futur de *fournir*, terminaison *-áun* comme pour le premier groupe.

Vegna van ['vəɲa vã], *venha vam !* 2^{ème} personne impératif (3^{ème} subjonctif présent) de *venir*.

Idiomatisme : *viens-donc !*

Tès [te], *ten*, 2^{ème} personne de l'impératif de *tenir*.

Verbes en *-er*, *-re* ou *-er* atone.

Ces verbes dits du troisième groupe sont les plus nombreux.

Présent de l'indicatif.

Faut pourtar [fɔ pur'ta], *fau portar*, ici le verbe impersonnel *chaler* est remplacé par *faler* comme dans l'ensemble de l'auvergnat septentrional (Reichel, 1991, carte 67, p. 174). On notera que pour l'infinitif de *pourtar* le copiste (ou l'auteur) a noté le *r* de l'infinitif, quand dans la plupart des autres cas il l'a remplacé par un *s* (ou un tortillon qui ressemble à un *s*).

Au vaut [ɔ vɔ], *aul vòl*, 3^{ème} personne de *voler*.

Ne vaut pas nas [nə vo pa na], *ne vòl pas 'nar*, 3^{ème} personne de *voler*, négatif (double négation).

Au sé (corrigé dans la marge par *sait*) [ɔ se], *aul sèc*, 3^e personne de *sègre*.

Le maunã cré Lanler [lə mɔ'naj kre lã'ler], *le mounèir crètz lanlèr* ; verbe *creire* à la 3^{ème} personne. On pourrait avoir tendance à penser qu'il s'agit de *crei* cependant la phonétique serait alors [kraj]. Il s'agit donc peut-être d'une réminiscence de la forme ancienne *cre* de la 3^{ème} personne (Anglade, p. 296).

Cret ètre [kre 'etrɔ], *cre èstre*, 3^{ème} de *creire*.

Vous ceus trais brelandas que courais eypingas [vu sœ tre brɛlã'da kə ku're ejpĩ'ga], *vos sètz tres brelandas que corrètz espingar*. 5^{ème} personne de *córrer*.

Vezai-vous [və'sé vu], *vesètz-vos*, 5^{ème} personne *veire* avec inversion du sujet.

Y fazoun [ij 'fazũ], *ilhs fàson*, 6^{ème} personne de *faire*. La forme *fason* correspond à une forme régulière des verbes en *-aire* et se substitue à *fan*. Cette régularisation donne *fase* / *fases* / *fai* / *fasèm* / *fasètz* / *fason*.

Dizoun is ? ['dizũ i], *dison ilhs ?* ; 6^{ème} personne de *dire* forme interrogative.

Imparfait de l'indicatif.

Couria, les verbes du 3^{ème} groupe comme ceux du 2^{ème} groupe à l'imparfait de l'indicatif présente toujours une incertitude quant à la position de l'accent. On ne sait pas si l'on doit lire ['kurja] ou [ku'rja]. En effet dans les parlers d'Auvergne septentrionale il peut y avoir un déplacement d'accent comme l'a montré Dauzat (Dauzat, 1900, 113–115). De même Meinecke dans son enquête sur le parler de Lastic a noté pour le verbe *córrer* à la 3^{ème} personne de l'imparfait de l'indicatif *córria* ['kurja] (Meinecke, 1935, p. 143). Lastic fait partie du domaine de l'Auvergne septentrionale et est situé à une trentaine de kilomètres au sud de Pontgibaud. On peut donc supposer que pour les imparfaits de l'indicatif nous avons bien à faire à des paroxytons, donc à ['kurja]. Nous verrons que dans l'œuvre de Vidal ce point sur l'accentuation reste toujours très flou.

Fagia ['fazja], *fàsia* ; *tendia* ['tẽdja], *tëndia* ; *cragnia* ['kraɲa], *crànha*²³⁸, 3^{ème} personne de *faire*, *tendre*, *cranhar*.

Que sabioun ledgir [kə 'səbjũ lə'dʒi], *que sàbion legir*. Nous pouvons penser qu'ici aussi en toute logique et comme l'a noté Meinecke pour Lastic l'accentuation est paroxytonique.

Y fagioun brave [ij 'fazjũ 'bravə], *ilhs fàsion brave*, 6^{ème} personne *faire*.

Prétérit.

Au sen plagnet [ɔ sɛ̃ pla'ɲe], *aul se'n planhèt*, 3^{ème} personne de *plánher*.

Dissèt [di'se], *dissèt*, 3^{ème} personne. Cette forme de prétérit est celle de l'auvergnat septentrional (Bonnaud, 2006) comme du limousin (Grenier, 1950), à côté de la forme commune *diguèt*.

Se diguit-au tu bas [sə digi tɔ ty ba]. *Diguit-au* a été traduit par Bonnaud (Bonnaud, 1979, p. 8) comme par Martin (Martin, 2018), par *disait-il* qui serait *digia-t-au*. Il semblerait plutôt que ce soit le prétérit de *dire* en forme inversée, *diguèt-aul*. La finale *-èt* étant assimilée à *-èl* réalisée localement [ɪ] (voir phonétique). Meinecke dans son *Enquête sur la langue paysanne de Lastic* (Meinecke, 1935) note le polymorphisme du prétérit de *dire* : *dissèt* et *diguèt*. Comme nous l'avons dit, Pontgibaud et Lastic sont relativement proches et surtout situés dans la même aire géographique et linguistique des grands plateaux de l'ouest du Puy-de-Dôme

²³⁸ On note que *cranhar* est du premier groupe au présent de l'indicatif mais retrouve sa forme du troisième groupe *crànher* à l'imparfait de l'indicatif.

(Bonnaud, 2006). Il s'agirait donc plutôt de la forme inversée composée du prétérit *diguèt* suivi du sujet masculin singulier *aul*. *Dissèt* comme nous l'avons vu ci-dessus étant réservé à la forme habituelle dans la séquence sujet-verbe.

Y nen vediétoun [ij nẽ vø 'Jetũ], *ilhs ne 'n veguèton*, 6^{ème} personne du prétérit de *veire*.

Dissetoun glias [dise'tũ ja], *dissèton 'lhas*, nous retrouvons là la forme en *-ssèt-* du prétérit mais avec inversion du sujet.

Futur.

Yo viaurai [jo viø're], *iò viurai*, 1^{ère} personne de *viure*.

Couma yo voudrai [kuma jo vu'dre], *coma iò vodrai*. 1^{ère} personne de *vodre* < *voler*.

Impératif.

Didja ['didʒa], *dija*, 2^{ème} personne de *dire*.

Que farai iau ? [kø fa'raj jø], *que farai-iò ?* ; 1^{ère} personne de *faire*, forme interrogative.

Fara-t-au ? [fa'ra tø], *farà-t-aul ?* : 3^{ème} personne de *faire*, forme interrogative.

Fazas le daitiailas [faza lø detja'la], *fasatz le detialar*, 5^{ème} personne de *faire*.

Pregnas vous garda [prø'na vu 'garda], *prehiaz-vos garda*, 5^{ème} personne de *prene*, avec inversion du sujet.

Subjonctif présent.

Cou vailla [ku 'vaja], *quò valha*, 3^{ème} personne de *valer*.

Y voilloun [ij vojũ], *ilhs vòlhon*, 6^{ème} personne de *voler*.

Conditionnel.

Cou se pouya [ku sø poja], *quò se poiriá*, 3^{ème} personne de *poder*. À l'inverse de l'imparfait ni Dautat, ni Meinecke, ni Bonnaud n'indiquent de recul d'accent dans le cas du subjonctif.

Verbe *èsser*.

Présent de l'indicatif.

Cou ai le cas [ku e lø ka], *quò es le cas* ; 3^{ème} personne précédée de *quò*, est une forme courante et quasi-obligatoire, *es* n'est quasiment jamais utilisé seul pour cette tournure de phrase.

Sen [sẽ], *sèm*, 4^{ème} personne.

Vous ceus [vu sœ], *vos sètz*, 5^{ème} personne, *è* réalisé [œ]

Imparfait de l'indicatif.

Zeïra ['zejra], *z-èra*, 3^{ème} personne. La diphtongue [ej] de *e* est commune aux parlers centraux du Puy-de-Dôme (ALF, pts. 805, 807, cartes 510 et 511), mais n'est pas notée à Pontgibaud (pt. 703). Le *z* euphonique est quasiment obligatoire.

Y nèroun [ij 'n erũ], *ilhs n'èron* < *èran*. 6^{ème} personne, persistance de la finale *-on* pour la sixième personne.

Subjonctif présent.

Chia [ʃja], *siá* ; 3^{ème} personne conforme à la langue classique.

Infinitif.

Desse ['desə], *d-èsser* ; d euphonique devant *èsser* ce qui est particulier, la lettre euphonique la plus utilisée devant *èsser* étant *l-*.

Verbe *aver*.

Présent de l'indicatif.

Zai [zaj], *z-ai*, 1^{ère} personne. La diphtongue *ai* réalisée normalement [ej] suivant la phonétique de cette diphtongue redevient [aj].

z-at tu poudu suffrir [za ty pu 'ʃy sy 'fri], *z-as-tu pogut sofrir*, 2^{ème} personne avec inversion du sujet.

Nen za fan [nẽ za fã], *ne'n z-a fam*, 3^{ème} personne, *z* euphonique quasi obligatoire.

Zoun [zũ], *z-áun*, nous retrouvons là la 6^{ème} personne en *-áun*.

Imparfait de l'indicatif.

Aya ['aja], *àvia*, comme pour l'imparfait de l'indicatif en général Meinecke (Meinecke, 1935) a montré après Dauzat (Dauzat, 1900) que l'accent avait reculé sur l'avant dernière syllabe.

Qu'au laya tor [kə 'laja tor], *qu'aul àvia tòrt*, 3^{ème} personne.

Subjonctif présent.

Chi nous zayen besuen [ʃi nu za 'jẽ bə 'zuẽ], *si z-avièm besuènh*, 4^{ème} personne en *-ièm*.

Conditionnel.

Lia zauyoun daibraya chacuna en camarada [lja zə 'jũ debra 'ja ʃa 'kyna ẽ kama 'rada], *'Ihas z-auriáun desbraiat chascuna un camarada*, 6^{ème} personne.

Infinitif.

Avi [a'vi], *aver*, selon la forme classique.

Syntaxe.

Quelques éléments de syntaxe sont à signaler.

Le privatif *mas* dont nous avons déjà parlé : *mas vous ceux ma trais bringas* [ma vu sɔ ma tre brĩ 'ga], (*mas vos sètz mas tres bringas*)²³⁹.

²³⁹ Mais vous n'êtes que trois femmes de rien

La traduction de *y* français pronom ou adverbe (*i* en occitan méridional) est donné en Auvergnat septentrional par *là* (*lai*) ou *çà* (*çai*) placé devant le verbe : *nous la ribayen* (*nos là 'ribariam > nos i arribariam*) ; *que là truba* (*que là troba*) ; *vedja ça vegnis* (*veja çà venir*)²⁴⁰. Comme généralement en occitan le pronom conjoint se place avant le verbe : *le vau tiras* (*le vau tirar*) ; *le fau pourtar* (*le fau portar*) ; *laisa le nar tu sous* (*laissatz le 'nar tot sol*)²⁴¹.

Lexique.

D'un point de vu lexical nous pouvons noter certaines formes sud-auvergnates dans cette zone septentrionale, comme *ase* où l'on attend *asne* (ALF, carte 41), ou *civada* où l'on attend *avena* (ALF, carte 81)²⁴². Nous pouvons noter la forme *paubre* typique du Limousin et de l'Ouest occitan (ALF, carte 981), le reste de l'auvergnat ayant comme l'occitan commun *pauvre*²⁴³. La forme *aidar* < *aïdar* < *aiudar* < *ajudar*²⁴⁴, dans l'expression : *te nous aida pas* [tə nu 'zeda pa], *tu nos aidas pas*, est conforme à la forme attendue localement (ALF, carte 1425). Nous notons également un terme *pouchar* [pu'ʃa], *poschar*, dans le sens de *plonger dans l'eau*. Ce terme, rarement rapporté dans ce sens par les dictionnaires et donné par Mistral (Mistral) en équivalence de *espousca* (*esposcar*) : *asperger, éclabousser*, est repris par Alibert sous cette forme (Alibert, 1966).

Nous notons bien sûr un certain nombre de francismes dans ces textes, assez généraux en auvergnat comme en occitan de cette époque, parmi lesquels : *segneurs, mouyen, rossignols, le vieux*. À l'opposé Sanitas utilise la forme *veilla* (*vèlha*) et *veïlessa* (*velhessa*), qui sont les formes de la langue ancienne (Levy, 1909, 378–379) largement conservées en Auvergnat²⁴⁵ (ALMC, carte 1636 ; ALF, carte 1390). Le verbe *nadar* pour traduire « nager » quand l'ALF donne *najar* [na'dʒa] à Pontgibaud (ALF, carte, 894).

Concernant les noms propres nous notons que les noms féminins sont toujours précédés de l'article : *la Mazar-Mioun* (*Mion* < *Marion* = Marie), *la Gouton* (Margoton), *la Nana* (Anne). Par contre les prénoms (ou sobriquets) masculins ne sont généralement pas précédés de l'article : *le paire Barnicaud, Taparé, Lamadu, Djanaut-Nohaillar, Boundjean, le Fistoun, Leyrida*. Dans cette série seul *Fistoun* « Philibert » est précédé de *le*. D'autres séries de prénoms masculins ne présentent aucun article.

²⁴⁰ Nous y arriverions ; qui y trouve ; vois-(y) -tu venir.

²⁴¹ Je vais le tirer ; il faut le porter ; laissez-le aller tout seul.

²⁴² Ane ; avoine.

²⁴³ Pauvre.

²⁴⁴ Aider.

²⁴⁵ Non diphtongaison de *e* devant palatales.

Les noms de lieux sont généralement sans article y compris ceux de rivière comme *Chiaule* ['ʃɔlə], *Siule* = *Sioule*.

Nous avons relevé dans ces textes quelques noms de villes et villages proches de Pontgibaud *Pountgibaud* [pũdʒi' bɔ], comme : *Paichaduiras* [peʃa' dʒera] (*Peschadoires*) ; *Viala-Loundja* [vjala' lũdʒa] (*Villelongue*), *St Ours* [sẽ tur], (*Saint Ours*). Enfin le nom du Saint local : *Benai* [bə'ne], (*Benoît*), de : *Beneset* > *Beneet* > *Beneit*, par suite de la chute du *s* intervocalique (on se souvient que Vidal lui, se faisait prénommer *Benezet*).

Toujours dans la proximité de la ville de Pontgibaud, un autre auteur, Jules Roy (1773 – 1853) fut également un écrivain assez prolifique (Roux, 2015). Il était natif de Gelles, village des Combrailles situé à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Pontgibaud. Maire de cette commune il fut juge de paix à Rochefort-en-Montagne et expert-géomètre à Gelles. L'Égitimiste il quitta ses fonctions de maire en 1830 pour ne pas prêter serment à « l'usurpateur » Louis-Philippe. Il écrivit une série de saynètes dialoguées : *Le tirage ou les sorciers*, *Le maire compétent* et *Les jolies maîtres et les instigateurs*. Nous noterons que Jules Roy utilise pour désigner sa langue l'expression de « langue Auvergnate ».

La langue de Roy est riche et authentique et mérite que l'on s'y intéresse. Elle est écrite de manière très impressionniste utilisant les graphèmes français et essayant de les faire coïncider tant bien que mal avec la phonétique de son parler. Il n'oublie pas de donner cependant quelques indications sur la lecture et la prononciation. Ainsi nous trouvons en note de bas de la page cinq du texte *Le tirage ou les sorciers* (Roy) :

Pour la prononciation, observez ce qui suit :

1° Ne faites aucune liaison d'un mot avec le mot suivant ;

2° L'a final est presque muet au singulier, *una filla* ; et très-ouvert au pluriel, *las fillas* ; de même dans *marcha, parla*, à l'impératif, il est bref ; à l'infinitif, il est long : *marchâ, parlâ* ;

Nous avons là une bonne indication du système singulier/pluriel déjà vu avec le déplacement d'accent mais qui semble ici se compléter d'un allongement vocalique. Nous retrouvons l'opposition oxyton quand le mot se termine par une consonne (muette et non écrite chez Roy) et paroxyton quand ils se terminent par une voyelle. Il précise également :

3° Prononcez *ch*, comme *ts*, chacun, *tsacun* ; *j*, comme *dz* ; jour, *dzou* ; *ent* comme *eint* ; souvent, *souveint* ;

4° Le *d* et le *t* se mouillent aussi d'une manière toute particulière et qu'on ne peut figurer.

Même si elles sont brèves ces indications sont fort intéressantes et confirment ce que nous avons précédemment dit pour Sanitas et les autres écrivains d’Auvergne septentrionale.

Nous trouvons d’ailleurs dans les textes de Roy une langue en tout point similaire à la langue de Sanitas.

D’un point de vue phonétique nous retrouvons la confirmation du trait d’évolution de ces parlers, comme l’intercalage de *a* devant *r* : *Jubeâr* [dʒy'bjar], « Gilbert » ; *la guiarra* (*la guiarra* / *la guèrra*), *l’heyvea* (*l’iviarn* / *l’ivèrn*). Nous notons encore ici l’instabilité du *s* intervocalique, *péoux* (*peolhs* < *pesolhs*), le même mot peut également à quelques lignes d’intervalle être écrit : *quèment* (*quaiment*), puis *quagiment* (*quasiment*). Un trait phonétique qui est absent de la langue de Sanitas, est la réalisation de *-er* final en [-ej] : *bonsei* (*bonser*), *plazei* (*plaser*), *sabei* (*saber*), *au sei* (*au ser*). Le *-èl* final (issu de LL latin) est également réalisé [-ej] : *Josei* (*Jausèl*), *batei* (*batèl*), *la pei* (*la pèl*), *le gouneit* (*le gonèl*). Nous pouvons nous poser également quelques questions sur l’évolution de *-CT*, étant en effet ici à proximité de la limite ouest entre *-it* et *-ch*. Ainsi nous trouvons *do la* (*dau lait* / *dau lach*), mais un peu plus loin *a lâcha* (*al ‘lacha* / *alacha*)²⁴⁶ qui tendrait à confirmer la forme en *ch*. De même dans ces parlers (Sanitas, Roy mais aussi les auteurs de la Limagne précédemment évoqués), *baillâ* (*balhar*) a remplacé le *bailar* commun dans le reste de l’Auvergne (Bonnaud, 1999, p. 225). Nous voyons poindre comme chez Sanitas des formes annonçant les parlers limousins de l’Ouest.

La diphtongue *-eu-* tonique est transcrite *-eo-* comme dans *pleore* (*pleure* < *plòure*) ou *beore* (*beure*), *veova* (*veuva*), *los beos* (*los beus* < *los bòus*)²⁴⁷.

Le hiatus après avoir été réduit à la diphtongue (*ao* > *au*) a vu cette diphtongue être elle-même réduite : *hora* (*aura* < *aora*)²⁴⁸.

Le problème de l’accent est là aussi perceptible puisque nous pouvons trouver successivement, *le soulei* (*le solelh*), puis : *jusqu’à soule louva* (*jusca sole lovat*)²⁴⁹.

Du point de vue morphologique nous noterons les possessifs : *do miou* (*dau mieu*), *cou tiou* (*quò tieu*), *le siou* (*le sieu*), *la sua* (*la soa*), *la mia* (*la mia*), qui ne sont pas sans rappeler les formes classiques répertoriées par Anglade (Anglade, 1921, p.249). Le distributif *chaque* (*chasque*) est invariable comme indiqué chez Levy (Levy, 1909, p. 76) et chez Olivier (Olivier, 2009, p. 237) ; *chaque bouteilla* (*chasque botelha*).

²⁴⁶ (elle) allaite.

²⁴⁷ Pleuvoir ; boire ; veuve ; les bois.

²⁴⁸ Maintenant.

²⁴⁹ Le soleil ; jusqu’à soleil levé.

Du point de vue de la morphologie verbale, nous retiendrons au présent de l'indicatif le verbe *écrire* (*escriure*) qui se conjugue sous une forme régulière (des verbes en *-ir*) : *tiu y écriszez* (*tu li escrisses* pour *li escrives*), formes répandues en Auvergne septentrionale (ALAL, carte, 988) ; de même la première personne de *faire* suit la forme régulière des verbes en *-aire*, *you te faze* (*iò te fase*) au lieu de *fau* ; de même à la sixième personne : *quos que zo fazont* (*queus que z-òc fason* pour *fan*). Nous retrouvons également les formes particulières du verbe *nâ* (*anar*) : *ente veis-vous* (*ente vètz-vous ?* pour *ont anatz-vous ?*), *veis troubâ* (*vètz trobar* pour *anatz trobar*), nous trouvons aussi : *naz-vous-en tout de sègua* (*anatz-vous en tot de sèga*), à la 4^{ème} personne, nous avons bien : *anens* (*anèm*) comme dans le reste de l'auvergnat. Aux autres temps nous retrouvons certains particularismes de ce verbe, futur : *'nirez* (*anirètz*), conditionnel : *quand is n'iyont* (*quand ilhs 'niriàun*), prétérit : *neittens* (*anètem*).

Le prétérit suit la règle générale des parlers d'Auvergne septentrionale en *-èt* : *tiu zaguetteis recebu* (*tu z-aguètes rebut*) ; *faguet* (*faguèt*) ; *fouguet mâ supplî* (*fauguèt mas suplir* pour *chauguèt pas que cedir*) ; *zaguetteis* (*z-aguètem*) ; *ribetteis* (*arribètem*) ; *peitetteis* (*apeitètem*) ; *nous zen anetteis* (*nos en anètem*) ; *dissetteis-nous* (*dissètem-nos*) ; *chi faguetteis-is* (*si faguèton-ilhs* pour *çò faguèron*) ; *ilhs me dissetteis* (*ilhs me dissèton*) ; *is me demandetteis* (*ilhs me demandèton*). Seule la première personne échappe à la règle et garde la forme de la langue ancienne en *-ei* (Anglade, p.272) : *m'enfugidiei* (*m'enfiguei* pour *m'enfugiguère*) ; *fuguei riba* (*fuguei arribat* pour *fuguère*) ; *sourtei* (*sortei* pour *sortiguère*) ; *you dissei* (*iò dissei* pour *diguère*) ; *you counegai* (*iò coneguei* pour *coneguère*). Les autres temps ne présentent pas de particularités significatives par rapport à ce que nous avons déjà vu.

Comme chez Sanitas nous avons de la peine à situer l'accent dans les imparfaits. Roy utilise souvent l'accent circonflexe pour indiquer la tonique et nous pouvons supposer que son absence sur un mot terminé par une voyelle note un paroxyton. *Chi you zaya* [ʃi ju 'zaja], *si iò z-àvia*, est probablement la bonne accentuation, de même : *que ligia* (*que lísia*) ; *valia pas tant couma le miou* (*vàlia pas tant coma le mieu*) ; *you fagia quoqueis lius par resseigre los pailhens de mos bâtiments* (*iò fàsia quauques lhus per ressègre los palhencs de mos bastiments*)²⁵⁰ ; *you soulia pas* (*iò sólia pas*)²⁵¹. Pour la sixième personne : *is zayont mangeâ*, nous ne savons pas s'il s'agit de [i 'zajõ mã'dza] ou [i za'jõ mã'dza]. En cohérence avec les trois premières personnes nous pouvons penser qu'il s'agit de la première solution : *ilhs z-àvion manjat*.

²⁵⁰ Je faisais quelques bottes de paille pour remettre en état les toits de chaume de mes bâtiments

²⁵¹ Je n'avais pas l'habitude.

Le verbe *avî* (*aver*) à la quatrième personne peut se réduire à : *zens do po* (*z-èm dau pan*), *nous sens* [...] *zens* (*nos sèm* [...] *z-èm*)²⁵².

Quelques formes du subjonctif présent sont à noter : *Diou veuille* (*Dieu vuèlhe*), *is s'y chiont battius* (*ilhs s'i sián bastuts*), *fau que chagens* (*fau que siagem*), *que n'y age mâ de cei* (*que n'i age mas de çai*)²⁵³, *tiu chiageis* (*tu siages*).

Les participes passés de certains verbes irréguliers comme *veire* deviennent réguliers : *zai vediu* (*z-ai vegut*), *nous zérens vegus* (*nos z-èrem veguts*) ; d'autres comme *prometre* restent irréguliers : *proumeis* (*promés* et non *prometut*).

Même si comme nous l'avons vu il semble qu'il y ait une régularisation dans la conjugaison des verbes cela n'est pourtant pas règle absolue.

Comme l'avait remarqué Alibert dans sa *Gramatica* (Alibert, 1935, p. 308), « *Los parlars septentrionals substituisson sovent l'infinitiu al gerondu*²⁵⁴ », ce qui est le cas dans les parlars étudiés : *en seigre* (*en sègre*), *en se téne* (*en se téner*).

La forme interrogative des parlars septentrionaux avec inversion de *quò* est également présente : *est-cou que ?* (*es quò que ? < qu'es aquò ?*), *que vaut-cou dire ?* (*que vòl quò dire ? < de qué vòl dire ?*).

Les formes négatives du verbe sont souvent en double négation : *you ne vale re pus* (*iò ne vale ren pus*) ; mais nous pouvons également trouver : *lia pot pas* [...] *lia vot* (*'lha pòt pas* [...] *'lha vòl*) en négation simple.

Nous notons la forme négative *gran* typique de l'Auvergnat septentrional occidental et d'une partie du limousin où elle remplace la forme *ges* (Bonnaud, 2006, p. 114) : *pas grand temps* (*pas gran temps > pas ges de temps*).

Nous avons noté quelques infinitifs.

Ogî (*ausir*) avec maintien du *s* intervocalique au milieu de *entendre* (ALF, carte 465).

Bouerar (*boirar*) pour *mesclar*, forme limousine (Lavalade, 1999, p. 24)

Enguettâ (*engaitar*) forme connue dans l'ouest du Puy-de-Dôme et le nord-ouest du Cantal (ALF, carte 1140).

Lexique.

Un vocabulaire occitan occidental apparaît dans ces parlars de l'ouest du Puy-de-Dôme :

las oueillas (*las oelhas*) ≠ *las fedas* ; *maisou* (*maison*) ≠ *ostal*, *boirar* ≠ *mesclar*, *paubre* ≠ *paure*, *nadau* / *nouvé* (*nadau* / *novèl*) ≠ *chalendas*, *chamnhar* ≠ *chamjar*.

²⁵² Nous avons du pain ; nous sommes [...] nous avons.

²⁵³ Qu'il n'y ait au-delà

²⁵⁴ Les parlars septentrionaux substituent souvent l'infinitif au gérondif.

Adverbes et locutions adverbiales.

Enquera (*enquèra*) forme occidentale face à *encara* (Teulat, 1981, p. 55) ;

Churâ / churada (*surat / surada*) (adj.) et *churadament* (*suradament*) (adv.) ont totalement remplacé *segur* en concurrence avec le francisme *sur* [syr] en Auvergne septentrionale. (ALF, carte 1269) ;

Tourjou (*torjorn* < *totjorn*), Dauzat justifie cette forme par le rhotacisme de *s* dans la forme pluriel *totz jorns / tosjorns* > *torjorns* (Dauzat 1900, p. 205).

Meitout (*maitot*) et *tan be* (*tanben*). La carte 1759 de l'ALF montre que le parler étudié se trouve dans la zone de rencontre de ces deux formes équivalentes.

Doumentre (*domentre*) dans le sens de cependant (Dauzat, 1900, p. 211).

D'aillours (*d'alhors*), conforme à la langue ancienne (Levy, 1909, p. 16).

Changueira (*chamguèira* < *cambiament*) adverbe autochtone particulier dans une zone où CAMBIARE est devenu *chamhar*.

Adei (*adés*) conforme à la langue ancienne dans le sens de « il n'y a qu'un instant » (Levy, 1909, p. 6). Cette dernière forme peut être mise en parallèle avec l'expression : *queita secoussa* (*questa secossa*) dans le sens de « bientôt / prochainement ».

Adjectifs.

D'aneichi (*d'anaissi*) dans lequel on reconnaît *aissi* de la langue ancienne (Levy, 1909, p. 13 ; Olivier, 2009, p. 33).

Mansa (*mança*) dans l'expression *la ma mansa* (*la man mança*), « la main gauche ».

Narma (*n'arma*) est la forme d'Auvergne septentrionale qui forme un îlot au milieu de la forme commune *degun*

Pronom indéfini neutre.

Comme l'a montré Dauzat (Dauzat, 1900, p. 91), le neutre « quelque chose » revêt des aspects très variées dans le Puy-de-Dôme suivant les secteurs. Chez Roy nous trouvons *quoqu'are* (*quauquà ren*) que Dauzat attribue à tout l'Ouest sous la forme [ko'karə]. Dauzat justifie cette accentuation paroxytonique par le fait que *ren* a perdu partout tout sens étymologique. Cette forme correspond bien à ce que nous trouvons dans les textes de Roy.

Nous verrons que Vidal fera référence à Sanitas dans *Jan Combralha*, et reprendra le poème *Le miaru, lo maunai et soun draule* dans les derniers numéros de *Lo Grelet*. Concernant Roy, nous trouvons dans le numéro 30 de *L'Alauza d'Auvernha* d'octobre 1934 le compte rendu d'une conférence du Covize de Clermont-Ferrand du 16 mai de la même année par Alphonse Blanchet sur le Poète Roy de Gelles. Il y dit entre autres choses :

Pamphlétaire incisif, Roy écrivait ses critiques, ses diatribes en prose ou en vers, indistinctement. Mistral le cite dans son Trésor du Félibrige, comme poète auvergnat.

M. Vidal, capiscol de l'Escola de Limanha, m'écrivait récemment de lui, et c'est là mon opinion : « qu'il n'était pas un lyrique, à peine une didactique. Il semble bien, d'ailleurs, qu'il n'eut aucune prétention. Son but n'était pas de faire œuvre étincelante, mais utile plutôt et à la portée du peuple auquel cette œuvre s'adressait. »

C'est en effet, à cela presque uniquement que s'est employé Roy.

On voit là l'opinion dans lequel les membres du félibrige auvergnat tenaient cet écrivain.

Les textes de Roy mériteraient sûrement une analyse bien plus approfondie et détaillée allant bien au-delà du sujet de la présente étude. Cependant cet examen rapide nous permet de mettre en évidence grâce à quelques éléments significatifs l'unité de ce parler avec celui de Sanitas comme avec ceux de la Limagne précédemment analysés.

Nous pouvons ainsi mettre en évidence un type de parlers d'Auvergne septentrionale situés au nord de la limite d'amuïssement de *s* devant consonnes, révélateur d'une assez forte cohérence interne.

Nous retrouvons de manière plus détaillée à travers les traits phonétiques, morphologiques ainsi que lexicaux précédemment détaillés la délimitation qu'avait mis en évidence Teulat dans son étude intitulée : *Per una definicion d'un expandi occitan del centre-nord (Auvernhat)*, (Teulat, 1981).

Nous y retrouvons les principaux éléments de définitions comme :

La chute de *s* devant les consonnes ;

L'intercalage de *a* dans le groupe *-èr* ;

La palatalisation du groupe *cl* en [kʎ], [kj] ou [çj] ;

L'abandon quasi-total des diphtongues *au*, *ai* ;

La réalisation des infinitifs *-ar* en [e] ou [ɛ], au nord d'une diagonale nord-ouest / sud-est passant entre Pontgibaud au sud et Chapdes-Beaufort au nord. ;

La chute ou l'instabilité de *-s-* intervocalique ;

L'utilisation de *le* article défini singulier ;

La formation des pluriels opposant un singulier paroxytonique fermé et un pluriel oxytonique ouvert ; ainsi que *-èl* et *-iaus* ou *-al* et *-aus* ;

L'utilisation d'un pronom sujet dans la conjugaison des verbes ;

La systématisation des prétérits en *-t-* ;

Une certaine tendance à la régularisation de la conjugaison des verbes ;

La mise à jour d'une partition Est-Ouest dans le lexique rapprochant les parlers occidentaux auvergnats des parlers haut-limousins.

Comme nous allons le voir ces éléments tendent plus à marquer une séparation Nord-Sud qu'Est-Ouest.

4 4 La renaissance félibréenne en Auvergne

La troisième grande rupture que va connaître l'écrit occitan en Auvergne, comme partout ailleurs dans l'ensemble des pays de langue d'oc, après la Renaissance et la Révolution française, c'est suite à la révolution de 1848 la création et le développement du Félibrige. Nous ne rappellerons pas ici ce qu'est le Félibrige ce sujet étant généralement des plus développés sur la question occitane. Il a été d'autre part de nombreuses fois largement traité par nombre de spécialistes de cette matière et dans les différentes histoires de la littérature occitane auxquelles nous avons déjà fait référence (Rouquette, 1968, Lafont & Anatole, 1970, Camproux, 1971), mais aussi plus spécifiquement en Auvergne (Bonnaud, 1974, Chanet 2000, Lafon 2008). Même si cette école que l'on nomme Félibrige, se crée sur les bords du Rhône-provençal en 1854, ce n'est vraiment que dans le dernier quart du XIX^e siècle qu'elle va connaître une véritable expansion géographique dans les autres territoires de langue occitane. Lafont et Anatole dans leur *Nouvelle Histoire de la Littérature Occitane* (Lafont & Anatole, 1970) comparent ce phénomène à, celui du XII^e siècle « quand, l'expression poétique occitane avait pris possession de son domaine linguistique à partir d'un foyer d'invention situé au nord-ouest. » puis, « quand l'ensemble des provinces avaient répondu à la Renaissance inaugurée en Provence et en Gascogne au XVI^e siècle ». Nous retrouvons d'ailleurs là les grandes étapes qui ont balisé l'évolution de l'écrit occitan en Auvergne et que nous venons de décrire.

Ce sera par l'Aurillacois cantalien, de parler languedocien, que se fera l'entrée du Félibrige en Auvergne. En effet toute la zone sud-ouest du Cantal dont Aurillac quasiment au centre, est bornée au nord et à l'est par l'imposant massif volcanique du Cantal qui culmine au Plomb-du-Cantal à 1855 mètres d'altitude. Cet impressionnant massif élève une barrière difficilement franchissable entre le bassin aurillacois et les zones nord et est du département. C'est là que viennent se diviser de manière tranchée les parlers sud-occitans en [ka] au sud-ouest et les parlers nord-occitans en [ʃa] au nord et à l'est (cf. Limites internes des parlers auvergnats, § 2.2). On a pour cette raison coutume de rattacher le parler d'Aurillac au dialecte dit Languedocien (Alibert, 1935). Cependant on peut encore y trouver un certain nombre de

traits phonétiques qui le lient au nord-occitan auvergnat²⁵⁵ : la vélarisation de L simple intervocalique par exemple au point 41 Saint-Jacques-des-Blats, ou 42 Saint-Simon à proximité d'Aurillac de l'ALMC, (carte 723) ['tawgo], ['taw_wo], pour *taula*, et (carte 7) [su'gɪl], [su'wɪl], pour *solelh*, auxquels nous pouvons rajouter le point 717 Vic-sur-Cère de l'ALF (cartes, 1273 et 1241) avec ['taw_wo] et [su'el] ; les formes dépalatalisées en [ti] pour *qui* : [ti'kwɔ̃], *quicòm* ou [ɔ'ti], *aquí* (ALMC, cartes 1843 et 1847 ; ALF, cartes 741 et 1116) ; ou la chute de *s* intervocalique (ALMC, carte 16) [lɔ fɔ̃r] [lɔ fur], *la suor* < *la susor*, (ALF, carte 1715) [lɔ fɔ̃'ado] *la suada* < *la susada*. Jean Lhermet a fait une description détaillée de ces parlers dans son ouvrage *Contribution à la Lexicologie du Dialecte Aurillacois* (Lhermet, 1931).

Comme nous l'avons vu précédemment cette région avait, dès la fin du XVIII^e siècle connu l'éclosion de divers auteurs comme : Brayat, Veyre, Dupuy-Grandval et Bayle. La venue de Jasmin à Aurillac, Mauriac et Saint-Flour ne sera pas non plus sans conséquence sur l'attention portée par les écrivains de l'Aurillacois à l'émergence et l'expansion du Félibrige. Précédés par Auguste Bancharel (1832–1889) et après une éphémère *Société des Félibres d'Auvergne* créée l'été 1887, ce furent avant tout Francis Courchinoux (1859–1902) et Arsène Vermeuouze (1850–1910) qui fondèrent *L'Escolo Oubergnato* en 1894 (Chanet, 2000). L'acte fondateur est un article d'Arsène Vermeuouze publié dans *Le Moniteur du Cantal* le 21 juillet 1894 et intitulé *O touto l'Oubergno* (Lafon, 2008, p. 228). Mais c'est surtout la création de l'emblématique mensuel *Lo Cobreto* lancé en 1895, qui connut immédiatement un grand succès populaire et va être l'élément déclencheur de l'avènement du Félibrige dans le Cantal (Lafon, 2008, 228-229). Cependant, le nom d'Arsène Vermeuouze n'apparaît qu'à la date de 1905 dans le *Cartabèu de Santo Estello. (Recuei dis ate óuficiau dóu Felibrige)* recueil compilant les actes officiels du Félibrige.

Comme le suggère le titre de l'article de Vermeuouze, c'est à toute l'Auvergne que les nouveaux Félibres cantalous veulent s'adresser. Chanet dans son ouvrage sur les Félibres auvergnats (Chanet, 2000) se pose la question. « Quant à l'appel "à toute l'Auvergne", a-t-il été réellement entendu ? Sur 162 adhérents en mars 1895, on ne compte que quatre représentants du Puy-de-Dôme ». Il explique ce phénomène par l'orientation de la Basse-Auvergne vers la vallée du Rhône et la Provence et de ce fait un accueil peu enthousiaste réservé aux Félibres d'Aurillac. De même il note le manque d'engouement en Haute-Loire où il recense trois adhérents en 1895 et quatre en 1896. Ce sont d'autre part tous des

²⁵⁵ Les formes occitanes sont ajoutées par le rédacteur.

ressortissants du Brivadois, ancienne contrée auvergnate et proche de ses voisins cantaliens. Le Velay est bien loin d'Aurillac.

En fait en y regardant de près, et suivant les statistiques que présente Chanet (Chanet, 2000, p. 134), les trois quarts des membres sont cantaliens et la moitié d'Aurillac. D'ailleurs le reste du Cantal n'est pas plus représenté que les Auvergnats de Paris dont beaucoup sont d'origine cantalienne si ce n'est aurillacoise. Seule une douzaine de pourcents représente les autres départements d'Auvergne ou du Velay.

Comme on le voit l'épopée félibréenne auvergnate est en fait aurillacoise. Malgré bien des efforts la greffe ne prend pas en particulier sur l'autre versant des monts du Cantal, ou comme le disent les gens du pays : de l'autre côté du Lioran. Lhermet nous raconte dans l'introduction de son ouvrage sur le dialecte aurillacois (Lhermet, 2000, p. VIII) :

Le fait le plus significatif et le plus probant : en 1920, les félibres de l'*Escolo Oubergnato*, invités à donner une représentation vinrent d'Aurillac à Murat. La lecture ou la récitation des œuvres patoises n'obtinrent qu'un succès d'estime : la population muratoise ne comprenait pas.

Certains écrivains talentueux vont eux rester volontairement loin du Félibrige d'Aurillac. C'est le cas par exemple de Pierre Biron (1861–1941)²⁵⁶ Poète-paysan autodidacte, d'une grande culture qui mena une véritable réflexion philosophique dans son œuvre poétique. Chantre de la Planèze sanfloraine et de la Margeride cantalienne, il va durant plus de quarante ans publier de nombreux poèmes dans les journaux locaux. Il se tint éloigné du Félibrige aurillacois avec lequel, il avait peu d'affinités, le trouvant trop raffiné et bien éloigné et de sa langue et de ses idées sociales. Ce sera après la Grande-Guerre qu'il se rapprocha du nouveau Félibrige passé sous la houlette de Louis Delhostal, avec qui, il se sentait plus en phase et publiera même quelques textes dans *Lo Cobreto* nouvelle génération.

La lecture du *Cartabèu* nous donne également un autre éclairage sur l'avènement du Félibrige en Auvergne et plus généralement dans les provinces nord-occitanes du Massif-Central (collection du Cartabèu, CIRDOC Béziers). On ne trouve en effet pas grand-chose dans les exemplaires d'avant 1900. Il semblerait cependant qu'avant cette date, à l'exception remarquable de Régis Michalias dont nous reparlerons, les Félibres de Basse-Auvergne bien que peu nombreux, aient été affiliés à une maintenance d'Auvergne et Limousin, comme indiqué dans le *Cartabèu* de 1913 – 1914. De même les Félibres vellaves s'étaient tournés

²⁵⁶ L'intégrale des œuvres de Pierre Biron a été éditée en 2 tomes, aux Éditions Lo Converse, Aurillac, 2012 – 2013.

vers la maintenance du Languedoc, surement en filiation avec leur ancienne appartenance provinciale. C'est dans le *Cartabèu* de 1914 que l'on peut lire :

Avèn encaro reçaupu li noum de mai de seissanto mantenèire nouvèu que tenien d'èstre iscri dins uno mantenènço d'Auvergno independènto de la mantenènço de Limousin, nous fasènt remarca que la tipografio e lou dialèite empachon d'assouta souto lou meme bandeiroun li felibre, egalamen afeciouna, d'aqueli prouvinço amigo e vesino ; avèn degu retarda soun iscrpcioun, en esperant l'avis dóu consistori venènt.

Li felibre de Velay, que se sènton tambèn trop aluncha dóu Lengadò pèr li mountagno que lis encenturon e pèr sa parladuro, desirien aussi uno mantenènço à despart : de nouvellis adesioun nous soun promesso d'aquelo regioun²⁵⁷.

Nous voyons également dans le même *Cartabèu* apparaître une centaine de noms de résidents du département de Haute-Loire. Parmi ceux-ci nous y reconnaissons les noms de Boudon-Lashermes (1882–1967) et d'Ulysse Rouchon (1878–1960). Le premier deviendra la figure emblématique du Félibrige Vellave, fondateur de *L'Ecò dóu Bousquetoun*²⁵⁸ dans les tranchées pendant la Guerre de 14, puis directeur de la publication félibréenne *La Crounico de Sant Maióu*. Le second, éditeur-imprimeur au Puy-en-Velay, se montrera ethnologue avant l'heure par son brillant ouvrage *La vie paysanne dans la Haute-Loire* (Rouchon, 1933). Des raisons idéologiques feront bientôt de ces deux célèbres Félibres des ennemis acharnés dont les invectives verbales sont demeurées vives dans la mémoire des anciens Ponots.

De manière paradoxale, c'est dans le *Cartabèu* de 1912–1913 qu'est annoncée (p. 141) la fondation de l'*Escolo Pèire Cardenal* le 20 mars 1912 ; son officialisation au sein du Félibrige sera faite le 20 mars 1913. La composition du bureau parle d'elle-même : C. Fabre directeur de l'Ecole Normale en est le président ; le conservateur du musée E. Terrasse en est le vice-président ; le secrétaire est A. Boudon-Lashermes (docteur en droit), le trésorier G. Arzac (étudiant en droit), sans oublier U. Rouchon qu'on a paré du titre de conseiller. Hormis Boudon-Lashermes, toute l'intelligentsia laïque du Velay se trouve ici assemblée !

²⁵⁷ Nous avons encore reçu les noms de plus de soixante nouveaux mainteneurs qui tiennent à être inscrits dans une maintenance d'Auvergne indépendante de la maintenance du Limousin nous faisant remarquer que l'écriture et le dialecte empêche d'être mis sous la même bannière les félibres tout autant passionnés de ces provinces amies et voisines nous avons dû retarder ses inscriptions en attendant l'avis du prochain consistoire. Les félibres du Velay qui se sentent aussi très éloignés du Languedoc, par les montagnes qui les entourent et par son parler, désirent aussi une maintenance à part : de nouvelles adhésions nous sont promises de cette région.

²⁵⁸ Récemment réédité sous le titre : *Chansons de Tranchées, créées dans les concerts félibréens de l'Echo du Boqueteau*, réédition par l'association Sur les Pas de Boudon-Lashermes, 2014
On peut également les trouver en ligne sur Occitanica.

Nous noterons que c'est dans ce même *Cartabèu* qu'est annoncée la mort de Frédéric Mistral à laquelle sont consacrées sept pages de nécrologie (pp. 259–266).

Dans le *Cartabèu* 1914–1922, dates qui encadrent la première Guerre Mondiale, nous retrouvons quasiment tous les grands noms du Félibrige auvergnat, Camille Gandilhon Gens-d'Armes (de Lavigerie, Cantal) à Paris affilié en 1912, Fernand Delzangles (homme de lettre) de Tournemire près de Saint-Cernin (Cantal), Henri Gilbert (instituteur de la ville de Paris) à Paris, Benezet Vidal (percepteur) à Châteldon (Puy-de-Dôme) et Jacques-Jean-Louis Peyroche (propriétaire) de Malataverne (Haute-Loire) affiliés en 1914, Albert Delanef (médecin) d'Issoire (Puy-de-Dôme) et Desdevizes-du-Dezert à Chamalières (Puy-de-Dôme) affiliés en 1920, Louis Delhostal (instituteur) de Thiézac (Cantal), Baptiste-Antoine Grenier à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), affiliés en 1921. Nous trouvons là tout ce qui allait devenir la fine fleur du Félibrige auvergnat de l'entre-deux guerres.

Est également annoncée dans ce *Cartabèu* 1914–1922 la création de la *Mentenenço d'Auvergno* prévue pour le 31 juillet 1921 et de la fondation de l'*Escolo de Limagno* le 11 juillet 1920. Le *Sindi* et *Cabiscóu* est Benezet Vidal, les *Souto Cabiscóu* sont Enri (sic) Pourrat²⁵⁹ d'Ambert et Albert Delanef d'Issoire, le *Secretari-clavaire* est B. Grenier (de Langeac et résident à Clermont-Ferrand). Nous voyons que personne ne manquait pour se pencher sur les fonts baptismaux du Félibrige de Basse-Auvergne.

Dans ce *Cartabèu* est aussi indiqué la création de l'*Ecole Occitane* le 6 juillet 1919, affiliée au Félibrige le 25 septembre 1919. Nous y trouvons comme *Souto Cabiscóu*, Joseph Anglade²⁶⁰, Antonin Perbosc²⁶¹ et Prosper Estieu²⁶², ainsi qu'Ismaël Girard²⁶³ comme secrétaire adjoint. Il est à remarquer qu'Estieu et Perbosc étaient tous les deux félibres majeurs depuis au moins 1905, car nous trouvons déjà leurs noms dans le *Cartabèu* daté de cette année-là.

Comme nous pouvons le constater, la venue du Félibrige en Auvergne puis son développement y furent chaotique et le produit d'une gestation longue et parfois douloureuse. Nous pourrions voir ultérieurement qu'elle fut aussi le lieu d'âpres luttes intestines.

D'autre-part, le Félibrige auvergnat ne s'est pas limité, comme trop souvent on le dit, au Félibrige cantalien, qui comme l'a montré Jean-François Chanet se limitait lui, presque exclusivement à un Félibrige aurillacois. Cette assimilation est principalement liée au fait que

²⁵⁹ Henri Pourrat (1887-1959), écrivain auvergnat d'expression française.

²⁶⁰ Joseph Salvat (1889-1972), linguiste occitan.

²⁶¹ Antonin Perbosc (1861-1944), ethnographe et poète occitan.

²⁶² Prosper Estieu (1860-1939), poète occitan.

²⁶³ Ismaël Girard (1898-1976), militant occitan fondateur de la SEO puis de l'IEO.

ce mouvement est encore aujourd'hui attaché à la mémoire du poète qui marqua profondément ce mouvement, Arsène Vermeuouze. Figure tutélaire de l'occitanisme auvergnat dont la biographie a été largement développée (Lafon, 2008. 232–237 ; Chanet, 2000), s'il bénéficie d'un grand prestige dans le Cantal sa région natale, il n'en demeure pas moins un personnage controversé²⁶⁴. Lafont et Anatole (Lafont-Anatole, 1970, 676–677) n'hésitent pas à porter un jugement assez sévère sur le littérateur :

Il [Vermeuouze] est poète français (*En plein vent*, 1900) mais connaît admirablement son occitan. C'est par la vigueur linguistique surtout que vaut son œuvre. Littérairement, cet ensemble de tableaux conventionnels, de contes d'almanach, de thèmes félibréens, ce style uniformément parlé, non sans outrances oratoires, est d'une assez grande médiocrité. Il est difficile de classer Vermeuouze en valeur ; on préfère souligner son importance historique et les qualités de l'homme vivant qu'il était. Ses recueils *Flour de Brouso* et *Jous la chuchado* ont paru respectivement en 1896 et 1909.

Si Jean Rouquette ne fait que le citer, Charles Camproux est un peu plus bienveillant :

L'œuvre occitane de Vermeuouze est celle qui sans doute, perpétua son nom. Tout entière dédiée à l'Auvergne, elle est pleine du parfum le plus pur des hautes montagnes. L'inspiration en est également soulevée par le souffle épique aussi bien que par l'enthousiasme lyrique. Si l'élan en est parfois un peu trop oratoire, la rhétorique en demeure cependant toujours poésie émue.

Mais Vermeuouze, fidèle disciple du grand Mistral va se trouver rapidement confronté à une autre problématique, celle de l'orthographe. Suite à la Sainte-Estelle de Brive en 1895, les Félibres cantaliens en avaient profité pour organiser les 24 et 25 juin les festivités d'Aurillac et de Vic-sur-Cère. Joseph Roux majoral du Félibrige limousin ne répondit pas à cette invitation mais adressa une lettre le 8 juillet 1895 à Vermeuouze (cité par Chanet 2000, p. 151) :

La Renaissance auvergnate s'annonce à souhait. Mais ce n'est pas assez qu'un enfant naisse ; il faut qu'il soit, en outre, bien conformé. La langue d'Oc était une ; cette unité n'excluait point la variété. Auvergnats, Limousins, Languedociens, Provençaux, professaient une seule et même orthographe. Cette orthographe satisfaisait et suffisait à tous les besoins de la parole patriale... Revenons tous à cette orthographe. La *vie* fut là ; notre *revie* ne saurait être ailleurs.

Vermeuouze ne répondra pas à Roux mais l'alésien Albert Arnavielle auquel il avait dû s'en ouvrir lui écrivit (cité par Chanet, p. 152) :

²⁶⁴ Entre-autre pour certaines prises de positions à l'époque anti-dreyfusardes, si ce n'est antisémites.

Quagno idèio a agu lou majourau Jousè Roux de vous escriéure per l'outougrafo ? [...]
La generalita das felibres penson que lou milhou es de s'en teni au Tresor dou Felibrige, lou diccionnàri de Mistral. Chaco Escolò dèu garda l'integralita de soun parla. Aco's l'essenço memo dou Felibrige. Mès pèr ana vite en besougnò, es necite que toutes lous felibres emplegou la mèmo ourtougrafo, aco's dire que lous mèmes souns devoun èstre escrichs dau même biais per toutes. Es d'alhour ço qu'avès coumprés amount en Ourlhat : la Cobreto m'en dono la prouvo.²⁶⁵

Nous voyons poindre là ce qui va devenir un des conflits majeurs de l'occitanisme de l'entre-deux guerres et au-delà, de la renaissance occitane d'après 1968. La confusion s'insinue ici entre orthographe commune et langue commune. Ce sera la pierre angulaire de l'antagonisme qui va opposer Vidal et Gilbert entre « la langue intégrale » et « l'orthographe raisonnée ».

Dans cette période des premières années du vingtième siècle, à l'ombre de l'œuvre de Mistral, un pharmacien retraité du Livradois dans le Puy-de-Dôme, Régis Michalias (1844–1916) va pourtant s'adonner à la poésie occitane. Il va écrire deux recueils de poèmes qui seront publiés, *Èrs de lous suts* en 1904 et *Èrs d'uen païsan* en 1908. Henri Pourrat, ambertois comme lui, disait en parlant du « patois » (Pourrat, 1928, p. 85) :

Imagé, de sons parlants, l'auvergnat avait pour génie une espèce de truculence enlevée, riante, large, grosse, un peu folle, suggérant les choses dans un ton jovial. Un vieux langage pour récits à faire à l'ombre d'une chopine [...] Excellent pour la poésie, parce que fort pauvre en mots abstraits, et l'on aurait pu y gagner une grandeur, une roideur, bibliques, tant on doit à l'économie de moyens. [...] Notre Régis Michalias a fait parler ses montagnards dans le ton juste, au plus près du réel.

Là n'était pas l'avis de Vermenouze. En 1902 Régis Michalias adresse au poète d'Ytrac une lettre suggérée par Mistral dans laquelle il se présente et qu'il conclut par ces mots de Mistral : « *Devrias vous metre in raport emé lou félibre majourau cantalès Arsène Vermenouze [...], que sarié countent de vaus aplaudi.* »²⁶⁶ (cité par Chanet, 2000, p. 174). Même si cela réveille la fibre félibréenne de Vermenouze qui à cette époque travaillait au recueil *Mon Auvergne* en français et délaissait l'occitan, il préconise à Michalias la création

²⁶⁵ Quelle idée a eu le Majoral Joseph Roux de vous écrire pour l'orthographe ? [...] la majorité des félibres pensent que le meilleur est de s'en tenir au Trésor du Félibrige, le dictionnaire de Mistral. Chaque École doit garder l'intégralité de son parler. C'est l'essence même du Félibrige. Mais pour aller vite en besogne, il est nécessaire que tous les félibres emploient la même orthographe, c'est-à-dire les mêmes sons doivent être écrits de la même façon pour tous, et d'ailleurs c'est que vous avez compris là-haut à Aurillac, la *Cobreto* m'en donne la preuve.

²⁶⁶ Vous devriez vous mettre en rapport avec le félibre Majoral cantalien Arsène Vermenouze [...], qui serait content de vous applaudir.

d'une revue mi-partie Haute et Basse-Auvergne, englobant la Lozère et la Haute-Loire. Vermenouze ajoute que le Rouergue et le Quercy, parlant le dialecte d'oc de l'arrondissement d'Aurillac se joindraient à eux (Chanet, 2000, p. 175). Il s'empresse cependant d'ajouter : « Oui, nos dialectes sont proches parents, mais trop dissemblables toutefois pour ne pas comporter une très nette division dans notre revue si jamais nous fusionnons. » (cité par Chanet, 2000, p.175). Chanet analyse avec justesse qu'une des faiblesses majeures du Félibrige fut bien d'aspirer à l'unité tout en voulant préserver les particularismes de manière vétilleuse (Chanet, 2000, p. 175), Vidal en tirera la leçon. Toujours cité par Chanet (p. 176) nous apprenons que Vermenouze répondit à Mistral le 16 décembre 1902 :

J'ai reçu d'un poète de Basse-Auvergne de la prose et des vers ; il m'a dit qu'il tenait de vous mon adresse : il m'a paru être un esprit délicat et poétique. Malheureusement, le parler d'Oc de ce pauvre pays est déchiré comme de la vieille "pille" (*pelha*) et peu facile à raccommoder.

Le ton de Vermenouze dénigre ici quelque peu la langue de Michalias qu'il considère comme dénaturée et perdue. Cependant Mistral a lui une plus haute conscience de ce qu'est la langue d'Oc, et de ce qui fait son unité et sa richesse des « Alpes aux Pyrénées » : « *Aquéu Michalias, d'Ambert, [...] a l'èr d'un brave ome – e es bon de counèisse e acouraja li que gardan li frountiero de la lengo.* »²⁶⁷

Invité par Jules Ronjat au cinquantenaire de Font-Ségugne, en mai 1904, Michalias décline l'offre et confie à Vermenouze : « Seul, isolé, inconnu, noyé et perdu dans une assemblée dont je ne comprendrais que difficilement le langage sonore, impuissant moi-même à me faire comprendre, qu'irai-je faire ? » (cité par Chanet, 2000, p. 177). Triste aveu d'impuissance et de renoncement qui nous fait mieux comprendre le sens du combat que Vidal et Gilbert mèneront plus tard.

Quant à l'engagement d'Henri Pourrat auprès du Félibrige, même si nous trouvons encore dans l'*Almanach Chantant de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Velay* (qui deviendra bientôt l'*Almanach Félibréen*) de 1919 des proverbes « patois » qu'il recueillit et publia (p. XII – XIII), celui-ci va s'éloigner du Félibrige et de la langue d'Oc pour bientôt devenir le grand écrivain régionaliste de langue française encore aujourd'hui reconnu.

Bien qu'isolé, esseulé et quelque peu méprisé par les Félibres cantaliens et au premier chef par le plus célèbre d'entre eux, Régis Michalias reste néanmoins un écrivain occitan de grande envergure. Bonnaud va jusqu'à dire à son propos qu'il est jusqu'à présent « notre seul vrai

²⁶⁷ Ce Michalias d'Ambert à l'air d'un brave homme – et il est bon de connaître et d'encourager ceux qui gardent les frontières de la langue.

poète lyrique » (Bonnaud, 1974, p. 301). Son œuvre littéraire bien que se résumant à deux recueils *Èrs de lous suts* en 1904 et *Èrs d'uen païsan* en 1908, auxquels il faut rajouter une petite pièce de théâtre reprise de Jarsaillon *Margoutou ! o no batueito au vialage* (1907). Au début du livret sur lequel est publié cette pièce il écrit : *Coumedio de l'a... J. eigado e dreissado par R. M.* Pierre Bonnaud porte un jugement très juste sur l'œuvre et le parcours littéraire de Michalias (Bonnaud, 1974, p.301).

Michalias sait unir la perception profonde et sans emphase de la terre et des gens d'Auvergne et l'émotion personnelle, toujours retenue et voilée par l'évocation extérieure du pays, de ses ciels, de ses temps. Connaisseur profond de l'âme auvergnate, il saisit la nature de notre région avec une acuité et une subtilité impressionniste que seuls les Auvergnats peuvent réellement comprendre, lorsqu'ils ont vu l'agitation des *sitairi* (mouchérons, litt. « scieurs »), le soir, au fond d'une vallée boisée de montagne, quand le brouillard et l'obscurité s'unissent pour ensevelir un *ubradû* (atelier) devenu silencieux, ou lorsqu'ils ont assisté au combat titanesque des vents qui balayent nos sommets.

Mis à part l'égotisme arvernais dont fait preuve Bonnaud, nous retrouvons là, toute la sensibilité picturale et naturaliste dont parlait déjà Pourrat à propos du poète d'Ambert (Pourrat, 1928, p. 85). Il est vrai que sa poésie nous fait clairement penser à la peinture impressionniste des artistes auvergnats de l'École de Murol(s) qui connut son apogée un peu plus tard entre 1910 et 1930 (Chabrol, 2001). Bonnaud ajoute une note acerbe à l'attention du Félibrige et par ricochet à l'ensemble du mouvement occitan.

Il est dommage qu'une fois intégré au Félibrige, Michalias semble avoir été saisi d'un complexe d'infériorité envers les Provençaux, et qu'il ait parfois « corrigé » sa langue d'une manière qui l'affaiblit et l'affadit. Heureusement, ces défauts sont limités à quelques pièces.

L'œuvre de Michalias resta confidentielle et jamais rééditée depuis le début du XX^e siècle. Elle mériterait toutefois une attention plus grande de la part des historiens de la littérature occitane comme des éditeurs qui s'intéressent au patrimoine littéraire occitan. Notons de manière anecdotique qu'en 1910 le Docteur Hans Welske, professeur au Gymnasium de Königsberg en Prusse orientale (aujourd'hui Kaliningrad dans la Fédération de Russie) et *Sòci dóu Felibrige*, comme il est indiqué sur la couverture de l'ouvrage, a publié un petit recueil d'une quarantaine de pages intitulé *Régis Michalias Auvergnalische Lieder* (Welske, 1910). Ce petit recueil en langue allemande donne une biographie ainsi qu'une présentation et une analyse assez complète de l'œuvre littéraire de Michalias. On y trouve également la traduction

allemande de vingt-deux des poèmes de l'écrivain. Comme dit l'adage populaire « nul n'est prophète en son pays », mais quelquefois la reconnaissance peut venir de loin.

La langue de Michalias, qu'il partage avec d'autres auteurs dont nous avons déjà parlé, comme Jarsaillon ou Malaleuge, c'est le parler de l'est du Puy-de-Dôme, cet auvergnat-septentrional qui garde les prétérits en *r* comme le reste de l'occitan. C'est le parler auvergnat qu'Henry Doniol appelait le Dorien (cf. Historique des définitions des parlers auvergnats, § 3b). Si Michalias en fut l'illustrateur il en fut également le conservateur. Il nous laisse un *Essai de Grammaire Auvergnate* publié en 1907 à Ambert. Il précise, avant la préface, que cette grammaire s'intéresse au dialecte des environs d'Ambert (Puy-de-Dôme). Il avoue ensuite que ses efforts de grammairien improvisé seraient restés stériles sans l'éclairage de la *Grammaire Catalane* de M. Foulché-Delbosc²⁶⁸ (1902) et « les encouragements et les conseils de son excellent ami et savant linguiste J. Ronjat. ».

Cette grammaire est intéressante à divers points de vue car elle nous éclaire sur un certain nombre de points souvent restés obscurs. Dans le chapitre 1 consacré à la prononciation, l'article traitant de la voyelle *a* est particulièrement instructif sur les variations phonétiques de cette voyelle suivant sa position et sa fonction grammaticale.

a se prononce de deux manières :

1° Avec un son légèrement voilé mais assez semblable à celui de l'*a* ordinaire français. Ex. : ama, (*amar*), aimer ; clar, (*clar*), clair ; sa, (*sal*), sel.

2° Avec un son assourdi, intermédiaire entre *a* et *o* : il constitue la terminaison du participe passé des verbes de la première conjugaison, au masculin singulier, et correspond à l'*é* fermé du participe passé français des verbes en *-er*. Il est tonique et ne s'élide pas devant les voyelles.

Si l'on considère que sa prononciation le rapproche de l'*a*, principalement dans la région Nord du Livradois, et que toujours il se change distinctement en *a*, au féminin singulier des participes, lorsqu'il devient finale tonique de l'avant dernière syllabe, il serait bon d'adopter, pour le représenter, le signe *â* qui avertit le lecteur du changement et de la différence de prononciation.

Ex : eifranlhâ [ifrâ'jɔ], (*esfranlhat*), déchiré ; eifranlhado (*esfranlhada*), [ifrâ'jɔ] déchirée.

Même si l'explication est un peu laborieuse, elle explicite bien le fonctionnement de différenciation entre infinitif et participe-passé masculin des verbes du premier groupe : *parlar* [pɔr'la], *parlat* [par'lob]. Il précise plus loin :

Il est à remarquer, d'ailleurs que dans notre dialecte, le son net de l'*a* français, ne se répète deux fois de suite, comme dans **ama** (*amar*), « aimer », que très exceptionnellement, et que les deux

²⁶⁸ Raymond Foulché-Delbosc (1864-1929), professeur d'espagnol, portugais et arabe, éditeur scientifique et traducteur, fondateur de la « revue hispanique ».

sons *a* et *â* alternent presque toujours dans le même mot et souvent même dans deux mots consécutifs. C'est ainsi que l'on doit écrire et prononcer : **nâda** (*nadar*), « nager » ; **brâma** (*bramar*).

Nous avons donc : *nadar* [nɔ'da], et *bramar* [brɔ'ma]. De même cela permet de différencier le singulier du pluriel des mots féminins avec *a* atone final : *la prada* [lɔ 'pradɔ], « la prairie » ; *las pradas* [la 'prɔda], « les prairies », sans déplacement d'accent. Ceci est représenté sur la carte 14 de l'étude de Teulat sur l'Espace occitan du centre-nord (Teulat, 1981, p.57).

L'utilisation du graphème *â* sera pérennisée dans les ouvrages de Michalias à compter de la rédaction de sa grammaire c'est-à-dire 1906.

Cette grammaire est très intelligemment composée et offre un outil efficace pour les parlers de l'Est du Puy-de-Dôme. Son intérêt est que la présentation de tous les mots fonctionnels ou adverbes sont suivis par des exemples d'utilisation et d'éléments de syntaxe, précisant la place de celui-ci dans la phrase. Elle est complétée par un chapitre justement consacré à la syntaxe et un autre à la lexicologie.

Une fois de plus nous ne pouvons que regretter que cet ouvrage n'ait pas connu une diffusion plus large et n'ait jamais été réédité²⁶⁹. Même si elle s'intéresse seulement à un territoire réduit (est-auvergnat septentrional) elle représente une véritable base fort bien structurée pour l'établissement d'une grammaire générale des parlers auvergnats ou même nord-occitans. Nous verrons que Vidal se servira d'éléments de cette grammaire dans sa propre *Grammaire Auvergnate*, en les donnant comme variantes orientales mais sans jamais citer Michalias (cf. *Gramatica auvernhata*, de B. Vidal, annexe 6). De son côté Bonnaud ne fera jamais référence à Michalias dans ses différentes grammaires auvergnates si ce n'est dans sa *Grammaire Générale de l'Auvergnat* pour dire dans son avant-propos : « Celle de Michalias (1919) [il y a probablement une erreur dans la date] malgré son titre concernait le parler d'Ambert. » (Bonnaud, 2006, p. 5).

Michalias nous lègue également un très précieux *Glossaire de mots particuliers du dialecte d'oc de la commune d'Ambert (Puy-de-Dôme)* (Michalias, 1978/1912). Ce recueil qui nous livre de nombreux mots introuvables par les autres dictionnaires occitans se présente déjà comme un document quasiment scientifique. En effet pour chaque entrée l'auteur nous donne le mot en graphie mistralienne et l'accompagne de la forme phonétique écrite au moyen de l'alphabet phonétique appelé « Rousselot-Gilliéron » mis au point par l'abbé Rousselot en

²⁶⁹ En 2007, l'éditeur Nîmois Lacour en a fait un reprint.

1887 et qui servira quelques années plus tard pour l'ALF (Michalias, 1978/1912, p. 2 de la préface de Jean-Claude Bouvier). Nous voyons là qu'au-delà de l'auteur sensible et lyrique que l'on vante, Michalias fut aussi un véritable chartrier de sa langue à la fois précis et complet, par sa grammaire et son glossaire.

Si le Félibrige pénétra bien en Auvergne par l'Aurillacois dans la dernière décennie du XIX^e siècle, nous avons vu qu'il se cantonna jusqu'aux années 1910 à cette région si ce n'est à la ville d'Aurillac elle-même. Régis Michalias, soutenu par Mistral en personne y adhéra sans grande conviction et y connut un accueil peu enthousiaste si ce n'est hostile. La figure tutélaire du mouvement en la personne d'Arsène Vermeuouse, malgré son appel à toute l'Auvergne, resta peu actif pour élargir l'école des Félibres vers le nord et au-delà du Lioran. Ainsi se creusa un vide culturel quasi-absolu dans le nord-Cantal, qui souffrit alors d'un complexe d'infériorité sans justification vis-à-vis de l'Aurillacois de Vermeuouse. Comme nous l'avons dit, il fit d'ailleurs preuve d'un scepticisme assumé si ce n'est de mépris quant à l'incorporation du poète Michalias et cela malgré les recommandations appuyées de Mistral. D'autres, comme Biron, restèrent volontairement loin de ce félibrige qui ne correspondait pas à leurs aspirations poétiques et idéologiques. Aussi, durant cette période les aspirants Félibres de Basse-Auvergne se sont-ils tournés vers les Félibres Limousins, comme ceux du Velay vers un Languedoc géographiquement lointain.

C'est après 1910 qu'une vague importante de Vellaves et d'Auvergnats intégreront le Félibrige et créeront successivement l'*Escolo Peire Cardenal* en 1912, puis l'*Escolo de Limagno* en 1920. Ces deux maintenances vont connaître un développement certain et une audience non négligeable durant l'entre-deux guerres qui inaugure une période nouvelle. Bonnaud parle à ce propos de : « deuxième phase du Félibrige Auvergnat ». Il nous en décrit ainsi son environnement :

Il faut d'abord en saisir l'environnement, particulièrement déprimant : il a eu la malchance de tomber dans ce « creux de vague » où le repli et la fragmentation linguistique semblaient s'accroître sans recours, où les campagnes restaient exsangues de la guerre de 1914–1918, où la tranquille prospérité et l'immuable stabilité des petites villes sombraient dans l'inflation, puis la crise économique. La défense de la culture d'oc n'était plus qu'une affaire sentimentale, mais on ne percevait pas encore ce besoin de « ressourcement » des citoyens désenchantés [...] C'était au contraire, l'époque où les néo-urbains cherchaient pour la plupart avec frénésie à oublier le tas de fumier de la ferme natale, indissolublement associé, dans leur esprit, au langage des corvées

épuisantes et sans espoir. [...] Il semblait n'y avoir plus aucune perspective d'avenir, l'isolement était plus grand que jamais. (Bonnaud, 1974, p.303).

C'est dans ce contexte déprimé que le nouveau Félibrige d'après-guerre, celui dans lequel Henri Gilbert et Benezet Vidal vont mettre en œuvre leur travail de littérateurs, va se transformer en Félibrige de la réhabilitation et ne plus être celui de la seule maintenance. Au-delà du travail littéraire il faudra à nos deux auteurs devenir les animateurs d'associations toutes dévouées à la promotion et la défense d'une langue occitane, non seulement vouée à sa sauvegarde mais à sa reconquête.

4 5 Sur les marges du Félibrige

Nous nous intéresserons maintenant aux écrits pré ou para-félibréen de la zone brivadoise qui devancèrent ou accompagnèrent les publications d'Henri Gilbert. Nous entendons par « Brivadois » la zone de basse-Auvergne qui fut rattachée au département de la Haute-Loire au moment de la création de ce territoire. Cette zone s'étend du canton de Langeac aux abords du plateau de Saugues au Sud, à la limite du département du Puy-de-Dôme au Nord. À l'Est, elle est bordée par le plateau du Velay et le massif du Devès. Historiquement cette zone était légèrement plus grande et débordait sur le nord-est Cantal (la basse vallée de l'Alagnon), ainsi que sur le sud-ouest du Puy-de-Dôme (région de Saint-Germain-Lembron). Aucun auteur notable n'a laissé une œuvre suffisamment consistante et d'intérêt littéraire pour notre étude au cours du XIX^e siècle. Nous ne possédons pour cette période que de brefs écrits de chansons de quête ou de moisson et un chant révolutionnaire probablement importé et adapté au parler local (Gourgau, 1983 ; Marchessou, 1980).

Seul Antoine Bertrand né en 1853 à Brioude où il décéda en 1935 nous laisse un important recueil de textes dans une langue tout à fait intéressante par son authenticité et sa formidable richesse tant lexicale que morphologique. La graphie utilisée par cet auteur étant très « figurative » permet également pour quelqu'un connaissant le parler brivadois d'être un très bon indicateur phonétique.

Antoine Bertrand exerça la profession d'avoué et fut juge au Tribunal civil. Il fut maire de Brioude de 1925 à 1933. Membre Fondateur de *L'Almanach de Brioude*, il fut vice-président de la Société de l'Almanach dès 1920 avant d'en devenir le président en 1923.

Écrivain clairement vernaculaire il n'eut jamais d'ambition propagandiste et n'adhéra jamais ni au Félibrige, ni au Covize, ni à aucune autre école de défense ou de promotion de la langue occitane. Il participa malgré tout à quelques réunions d'auteurs de langue occitane en

compagnie et de Gilbert et de Vidal à Brioude ou dans ses alentours²⁷⁰. Il nous a laissé cinquante-cinq textes publiés pour la plupart dans *L'Almanach de Brioude* puis regroupés en 1934 dans un recueil intitulé : *Contes Brivadois*. Ces textes ne sont absolument pas des Contes au sens conventionnel du terme mais des chroniques villageoises souvent lestes si ce n'est grivoises. Il n'en demeure pas moins qu'elles mettent en scène des personnages pittoresques et truculents du pays de Brioude dans une langue d'une vivacité et d'une aisance exceptionnelle.

Ce recueil a connu deux éditions, la première en 1934 (Bartran, 1934) et la seconde en 1989 aux éditions Watel de Brioude (Bartran, 1989). La différence fondamentale entre ces deux éditions est que la première s'est faite uniquement en occitan est que la seconde, cinquante-cinq ans plus tard, est un *reprint* accompagné d'une traduction française réalisée par un autre bon connaisseur de l'occitan brivadois Albert Massebeuf²⁷¹. Ceci témoigne de l'évolution, de la pratique et de la connaissance de langue par les habitants du brivadois entre ces deux dates. Dans les différentes publications sur l'histoire de la littérature occitane déjà citées (Anatole-Lafont ; Camproux ; Jean Rouquette) seul Jean Rouquette donne son nom dans la liste qu'il fait des auteurs nord-occitans de prose dans la période contemporaine sous le nom de Bartran et à côté d'Henri Gilbert (Rouquette, 1968, p. 117). Pierre Bonnaud dans son article de la *Revue d'Auvergne* de 1974 (Bonnaud, 1974, p. 304) nous dit :

Aussi, même s'ils sont parfois grossiers, c'est avec un véritable soulagement qu'on lit les *Contes Brivadois* d'A. Bertrand, où l'on retrouve à l'état de nature la verve rabelaisienne, servie par une langue d'une grande authenticité et d'une pittoresque richesse idiomatique : ce n'est peut-être pas de la grande littérature. C'est du moins la santé morale et la liberté d'esprit sans laquelle il ne peut y avoir *aucune* littérature.

Nous noterons que dans le recueil *Lis Contaires delh Covize* de Gilbert pas plus que dans *Lo Libret de l'Escolan Auvernhat* de Vidal, on ne trouve de texte de Bertrand. Il aurait pourtant pu parfaitement et honorablement y figurer. Serait-ce un refus de Bertrand de se joindre aux écoles renaissantistes militantes de son temps, ou simplement de ne pas vouloir être transcrit dans une graphie différente de la sienne ? Gourgaud ne le cite pas non plus dans son anthologie (Gourgaud, 1983). Il faut attendre la publication de *Huit siècles de littérature*

²⁷⁰ Nous disposons d'un programme de l'*Escola de Limanha*, annonçant un Covize le 11 septembre 1927 à Brioude auquel participèrent Bertrand, Mamet, Gilbert, Vidal, Massebeuf et même Henri Pourrat.

²⁷¹ Albert Massebeuf (1907 – 2003) fut également auteur d'un recueil de textes en 1985, *Pe Bride*, Watel, Brioude

occitane en Auvergne et Velay (Roux, 2015) pour le voir figurer dans un recueil de textes occitans.

Afin d'avoir une idée du type de graphie utilisée par cet écrivain nous donnons ci-dessous le début d'un de ses textes *Li dous cura* :

Le cura de Coumbanaïre, d'ourdinare rafala coume le chu de Mazera, z'aïo sarvi doua noço é tri boniz' entaramen, co lli aïo duna d'aspre. De se senti caouki saou dien soun tiran co l'aïo bouta en l'er : z' éra dzamaï sourti de soun traou, é par se paia en paou de boun ten, dishedé de faire en petio vouiadze.

De pensa ke navo vire de paï, de mounde, é enkèra de mounde, n'en barbelavo é dunavo pa pachensa vé la Délaïde, sa gouvarnanta, par lli faire prepara soun paou de bagadze.

La Délaïde raniavo b'en paou de damoura tuta soura, ma coumo zi lli proumetio de lli pourta tican de brave, lli remplegai n'ibiaïça vé de dzembou, de chouchessa, de mitsa é en barraou de tres pienta.

Le Liaoude, l'ina d'i tsarioun, ke d,avalav' en vedaï 'la faïra, tsardzé noste cura subre soun tsar : endjusk'i tsami de fer.²⁷²

Qu'était l'écrit du parler brivadois à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles ? Pour s'en faire une idée, intéressons-nous à la transcription graphique que Bertrand en fit et tout d'abord à sa phonétique.

La phonétique du brivadois a été assez clairement étudiée par Pierre Nauton dans sa *Géographie Phonétique de la Haute-Loire* (Nauton, 1974), ainsi que dans un article publié par l'*Almanach de Brioude* en 1964 (Nauton, 1964). Nous retrouvons dans les textes de Bertrand les éléments principaux qui la caractérisent.

L'accent tonique :

Une des différences majeures de l'occitan vis-à-vis du français est son accentuation de type paroxytonique. Un accent fautif (sur la finale, à la française) rend donc le mot étrange ou incompréhensible.

²⁷² Le curé de Combanière, d'ordinaire aussi pauvre que le sommet de Mazerat, avait célébré deux mariages et trois enterrements de première classe, cela lui avait redonné de la vigueur. De savoir qu'il avait quelque argent dans son tiroir, l'avait mis en émoi ; il n'avait jamais quitté sa paroisse, et pour s'offrir un peu de plaisir, il décida de faire un court voyage. À la pensée qu'il allait voir d'autres horizons, d'autres gens, et encore d'autres gens, il marmonnait et bousculait sa servante, pour lui faire préparer son maigre bagage. L'Adélaïde manifestait sa mauvaise humeur à la pensée de rester seule, mais comme il lui promettait de lui rapporter quelque chose de plaisant, elle lui remplit sa besace de jambon, de saucisse, de miche et un baril de trois pintes. Le Claude, le fils aîné du charron, qui conduisait un veau au marché, chargea notre curé sur son véhicule jusqu'à la gare. (Traduction, A. Massebeuf).

Comme nous l'avons déjà signalé, la graphie de Bertrand étant exclusivement « figurative » et « routinière » et basée sur les graphèmes de la phonétique du français, rien n'indique dans celle-ci la position de l'accent tonique. Ceci peut induire à la lecture des contresens pouvant nuire à la bonne compréhension du texte. Seul un locuteur du cru connaissant bien le parler de Brioude est à même de donner une lecture correcte des textes.

C'est cette accentuation qu'il faut donner chez Bertrand dans les mots comme *fenna* ['fēna], (*femna*) ; *fraisse* ['frajsə], (*fraisse*) ; *tsabra* ['tsabra], (*chabra*)²⁷³, etc. mots que sa graphie ne permet pas de distinguer des oxytons tels que : *arte* [ar'tœ], (*artelh*) ; *escu* [es'ky], (*escut*) ; *ama* [a'ma], *amat*²⁷⁴ etc. Certains mots sont donnés dans les textes avec une accentuation de type français comme : *set* [set], (*sèti*) ; *car* [kar], (*quèrre*) ; *ber* [ber], (*vèrri*) ; *l'Oubar* [lu bar], (*los Barris*) ; *le gar* [lə gar], (*le garri*)²⁷⁵. Ces formes fautives proviennent d'un *i* (exceptionnellement *e*) final atone devenu muet.

Les voyelles :

Dans la langue de Bertrand, comme dans tout le domaine central du nord-occitan les deux voyelles *i* et *u* palatalisent toutes les consonnes qui les précèdent ;

Devant [k] (*qu* ou *c*) : *tican* [ci'kã], (*quicòm*) ; *le tiubadze* [lə cy'badzə], (*le cubatge*) ; devant [g] (*g* ou *gu*) : *lendi* [lã'ʃi], (*languir*) ; *le revendiü* [lə rəvẽ'ʃy], (*le revengut*)²⁷⁶.

Devant [d] (*d*) : *en remèdie* [ẽ rə'mɛʃi], (*un remèdi*) ; *vendiü* [vẽ'ʃy], (*vendut*) ; devant [t] (*t*) : *ina tetina* [e'na te'cina], (*una tetina*) ; *pouentiü* [pwĩ'cy], (*pointut*)²⁷⁷.

Devant [z] (*s* ou *z*) : *chuza* [ʃy'za], (*susar*) ; *le vege* [lə və'zə] (*le vesin*) ; *la cloujura* [la kluw'zyra], (*la clausura*)²⁷⁸.

Devant [s] (*ss* ou *s*) : *keche* [kə'ʃə] (*cossi*) ; *penchi* [pẽ'ʃi], (*pension*)²⁷⁹.

On remarque que dans cette position les lettres *i* et le *u* sont souvent représentées par *e* [ə] dans les textes de Bertrand.

D'une manière plus ou moins régulière les consonnes *l*, *p*, *b*, *m*, *n*, *f*, *v* peuvent être également affectées par ce phénomène ; *la liuna* [la 'jyna], (*la luna*) ; *le vi* [lə v'i], (*le vin*) ; *le pi* [lə p'i], (*le pin*) ; *l'olie* [l'ɔlə], (*l'òli*)²⁸⁰, etc.

²⁷³ Femme ; frêne ; chèvre.

²⁷⁴ Orteil ; écu ; aimé.

²⁷⁵ Siège ; chercher ; verrat ; les quartiers ; le matou.

²⁷⁶ Quelque chose ; le cuvage ; languir ; le revenu.

²⁷⁷ Un remède ; vendu ; une tétine ; pointu.

²⁷⁸ Suer ; le voisin ; la clôture.

²⁷⁹ Comment ? pension.

²⁸⁰ La lune ; le vin ; le pin ; l'huile.

La consonne *r* présente un cas particulier. En effet le phénomène de palatalisation par *i* peut conduire à la disparition totale de *r* : *saïo* [sajo], (*seriá*) ; *la coutinaïo* [la kutjina'jo], (*la coquinariá*), *z'ouïa* [z u^w'ja], (*z-auriatz*)²⁸¹ ; ceci principalement dans la conjugaison des verbes. Dans d'autres cas le *r* peut rester sonore : *viriau* [vi'rjiaw], (*veiriau*) ; *subrio* [sy'brjo], (*saubriá*)²⁸².

Il en est de même pour *v* à l'intervocalique dans les verbes conjugués : *zaïo* ['z ajo], *z-aviá* ; *blagaïan* [blaga'jã], *blagaviam*. Mais par contre on a : *la novio* [la 'novjo], *la nòvia*²⁸³.

Voyelles toniques.

Généralement Bertrand écrit *e* ce qui doit représenter le son [ə] de « velu » en français, cependant apparaît parfois la lettre *i* qui est une prononciation plus méridionale, comme dans : *nigre* ['nigrə], (*negre*) et *nigra* ['nigra], (*negra*)²⁸⁴.

La voyelle *è* est généralement représentée sans altération : *la lèbre* [la 'ləbrə], (*la lèbre*) ; *l'èga* ['lɛga], (*l'èga*)²⁸⁵.

Bertrand donne *ou* [u] pour la voyelle occitane *o* (et *ó*). Cette prononciation se maintenant parfaitement après les consonnes labiales : *p*, *b*, *m*, *f*, *v* et vélaires *k*, *g* : *ina bouza* [ina 'buza], (*una bosa*) ; *le vourran* [lə vu'ʃã], (*le volam*) ; *la poula* [la 'pula], (*la pola*), *le kouradu* [lə kuʃa'dy]²⁸⁶, (*le colador*), *l'amoura* [la'mura], (*l'amora*) ; *enfougni* [ɛ̃fu'ɲi], (*enfoniilh*) ; *le gou* [lə gu], (*le gost*) ; ou après *r* initial : *le roudze* [lə 'rudzə], (*le roge*), ou *r* final : *la tsalour* [la tsa'lur], (*la chalor*)²⁸⁷.

Par contre elles sont notées *u* [y] après *r* intervocalique : *iru* [i'ry], (*aïrós*) ; et dans tous les autres cas : *le pezui* [lə pə'zyj], (*le pesolh*) ; *sassullia* [sasy'ja], (*sansolhar*) ; *le lu* [lə ly], (*le lop*) ; *dzuïne* ['dʒuɲə], (*joine*), *su* [sy], (*sotz*)²⁸⁸, etc.

Nous avons déjà rencontré cette évolution phonétique dans le parler de Pontgibaud et elle semble assez générale à l'Auvergnat septentrional où elle peut aboutir à différentes réalisations : [y], [ø], [ʊə], etc. (Reichel, 1991, pp. 22–28). Ce phénomène de palatalisation de Û, Ö, a été étudié en détail par Nauton (Nauton, 1974, 40–43). Nous noterons également que ce [y] étant non-étymologique, il ne palatalise pas la consonne qui précède : *su* [sy], (*sotz*) ; *le pezui* [lə pə'zyj], (*le pesolh*) ; *sassullia* [sasy'ja], (*sansolhar*) ; etc.

²⁸¹ Il serait ; coquinerie ; vous auriez.

²⁸² Vitrail ; je saurais.

²⁸³ J'avais ; nous remuions ; la mariée.

²⁸⁴ Noir, noire.

²⁸⁵ Le lièvre ; la jument.

²⁸⁶ La phonétique de L intervocalique sera donnée plus loin.

²⁸⁷ Une bouse ; la serpette ; la poule ; le couloir à lait ; la mure ; l'entonnoir ; le goût ; le rouge ; la chaleur.

²⁸⁸ Heureux ; le pou ; laver ; le loup ; jeune ; sous.

Les voyelles *a*, *i*, *u*, sont prononcées comme dans tout le domaine occitan, et rien de particulier n'est à noter dans les textes de Bertrand.

Voyelles atones.

Pour le *a* atone final, il est à remarquer qu'il y a polymorphisme dans les notations de Bertrand, qui l'écrit parfois *o*, et parfois *a*, alors que la forme générale à la majeure partie du domaine nord-occitan méridional est [a] (ALMC / ALAL) : *mamo* ['mamo], (*mama*), *la torro* [la 'toʁo], (*la taula*) ; *ina boto* [ina 'boto], (*una bòta*) ; *la boco* [la 'boko], (*la bòca*), à côté de : *la malissa* [la ma'lisa], (*la malissa*) ; *la fenna* ['fēna], (*la femna*) ; *la tsabra* [la 'tsabra], (*la chabra*)²⁸⁹, etc.

Le *e* transcrit par Bertrand est généralement prononcé [ə] en finale dans la région de Brioude, et devient [e] à partir de Paulhaguet vers le sud (Nauton, 1974, p. 58).

En position prétonique nous retrouvons les palatales caractéristiques de la région de Brioude qui aboutissent à [y] ; *lis ufan* [liz y'fã], (*leis enfants*), ou à [i] ; *ifla* [i'fla], (*enflar*)²⁹⁰.

Notons également la forme *estaou* [es'taw], (*estau*)²⁹¹ qui a remplacé la forme originelle (*ostau*) dans la majeure partie de la Haute-Loire (ALMC, carte 649), comme dans la région d'Alès dans le Gard (ALLOr, carte 946).

L'aphérèse :

La voyelle *a* prétonique subit très fréquemment l'aphérèse comme dans une grande partie des parlers nord-occitans (Bec, 1973, p. 151). Cela est même systématique après une voyelle accentuée : *z'en na* [zẽ na], (*z-(av)èm anat*) ; *ana massa* [a'na ma'sa], (*anar amassar*)²⁹².

Le même phénomène se produit pour *e* prosthétique des groupes *sp*, *st*, *sk* qui disparaît systématiquement : *spartina* [sparti'na], (*espartinar*) ; *stavani* [stava'ni], (*estavanir*) ; *scoupi* [sku'pi], (*escopir*)²⁹³. Ce phénomène s'est généralisé à l'ensemble du Val d'Allier au sud de Brioude (Nauton, 1974, p. 54).

La prothèse :

À l'inverse il existe également un phénomène de prothèse par agglutination de l'article et mécoupure : *lis ibraia* [liz i'braia], (*leis eibraias*) ; *l'Oubar* [lu bar], (*los Barris*) ; *l'apaï* [l a'pej], (*l'apèl / la pèl*)²⁹⁴.

²⁸⁹ Maman ; la table ; une outre ; la vieille chèvre ; la malice ; la femme ; la chèvre.

²⁹⁰ Les enfants ; enfler.

²⁹¹ Maison.

²⁹² Nous sommes allés ; aller ramasser.

²⁹³ Manger ; s'évanouir ; cracher. Sous l'influence de l'italien, on trouve les mêmes formes en occitan cisalpin.

²⁹⁴ Les culottes ; les quartiers ; la peau.

Dans tout l'ouest de la Haute Loire, *e* prétonique avant ou après *r* devient [a] (Nauton, 1974, carte 7) ; *ramarcha* [ramar'ʃa], (*remerciar*) ; *la marliussa* [la mar'lysa], (*la merlussa*) ; *le farui* [lə fa'ryj], (*le ferrolh*) ; *la vargougna*, [la var'gɔna], (*la vergonha*)²⁹⁵.

Voyelles nasales :

m nasalise systématiquement la voyelle qui le précède : *en poun* [ɛ̃ pũ], (*un pom*), *le souan* [lə swã], (*le sòm*)²⁹⁶.

Par contre Bertrand n'écrit pas le *n* qui est tombé sans nasaliser, *ple* [ple], (*plen*) ; *bo* [bo], (*bòn*) ; *vī* [vi], (*vin*)²⁹⁷ ; celui-ci réapparaît cependant dans les groupes articulatoires, les pluriels ou les mots dérivés : *a plen sa* [a plɛ̃ sa], (*a plen sac*) ; *de bonis escu* [də 'boni z es'ky], (*de bònais escuts*) ; *le vinadze* [lə vi'nadzə], (*le vinatge*)²⁹⁸.

Certaines nasales peuvent dériver de groupes géminés, comme dans : *l'espanla* [l es'pãla], (*l'espata*) ; *s'ivenlar* [s ivɛ̃'la], (*s'esvedlar*) ; *la canlia* [la 'kãla], (*la catlha*) ; *tienlia* [cɛ̃'la], (*quilhar*)²⁹⁹.

a plus nasale :

Généralement, devant *n*, *a* tonique évolue en [o] ; *la semono* [la sə'mono], (*la setmana*) ; *la tsabono* [la tsa'bono], (*la chabana*)³⁰⁰.

En finale *a + n* ne présente pas de nasalisation mais *a* devient [o] ; *le po* [lə po], (*le pan*) ; *la mo* [la mo], (*la man*) ; *demo* [də'mo], (*deman*)³⁰¹.

a + m se maintient et est noté *an* [ã] ; *la fan* [la fã] (*la fam*) ; *le vourran* [lə vu'ʃã], (*le volam*)³⁰².

Devant nasale *ò* se diphtongue en [wa] et se nasalise ; *le pouan* [lə pɔwã], (*le pònt*) ; *la fouan* [lə fwã], (*la fònt*) ; *le souan* [lə swã], (*le sòm*)³⁰³. Dans certains cas cette diphtongue a pu se réduire à [ã], comme dans : *tican* [ci'kã], (*quicòm*) ; *Chiman* [ʃi'mã], (*Simòn*)³⁰⁴.

Les diphtongues et triphthongues.

En position tonique *au* reste conforme à la phonétique générale de l'occitan ; *faoure* ['fawrə] (*faure*) ; *estaou* [es'taw], (*estau*) ; *saouma* ['sawma], (*sauma*)³⁰⁵.

²⁹⁵ Remercier ; la morue ; le verrou ; la honte.

²⁹⁶ Une pomme ; le sommeil.

²⁹⁷ Plein ; bon ; vin.

²⁹⁸ À plein sac ; de bons écus ; le vinage.

²⁹⁹ L'épaule ; se vautrer ; la caille ; percher.

³⁰⁰ La semaine ; la cabane.

³⁰¹ Le pain ; la main ; demain.

³⁰² La faim ; la serpette.

³⁰³ Le pont ; la source ; le sommeil.

³⁰⁴ Quelque chose ; Simon.

³⁰⁵ Forgeron ; maison ; ânesse.

Étrangement le mot (*taula*) devient chez Bertrand *torro*³⁰⁶, avec *l* entre voyelle normalement devenu [ʁ] écrit *rr* par Bertrand (voir consonnes), et la diphtongue *au* réduite à [o].

En position atone, cette diphtongue devient [u^w] comme dans ; *ouçai* [u^wsej], (*aucèl*) ; *soumassa* [su^w masa] ; (*saumassa*), *ouneta* [u^w neta], (*auneta*)³⁰⁷.

En position tonique, la diphtongue *ai* est également stable : *aïsse* [ˈajsə] (*aïsse*) ; *tsaine* [ˈtsajnə] (*chaine*) ; *l'aïga* [ˈl ajga], (*l'aiga*)³⁰⁸.

En position prétonique elle se réduit à [ɪ] ; *guita* [gɪˈta], (*gaitar*) ; *iche* [ɪˈʃə] (*aicî*) ; *s'izarta* [s ɪˈzarˈta], (*s'aisartar*)³⁰⁹.

En finale, les diphtongues *eu*, *iu*, *uu*³¹⁰ et la triphthongue *ieu* se confondent toutes dans les textes de Bertrand en une représentation de [jɪ] qu'il graphie simplement *ii* ou *i* ; *Di* [djɪ] (*Dieu*) ; *roussegni* [rusəˈɲɪ], (*rossinheu*) ; *ri* [rɪɪ], (*riu*), *ti* [tjɪ], (*cuu*)³¹¹.

A l'intérieur des mots on trouve [ju], comme dans : *ina miourra* [ina ˈmjuʁa], (*una miula*) ; *'spioudza* [spjuˈdza], (*'spiujar*) ; *se fioura* [sə fjuˈʁa], (*se fiular*)³¹² ; il existe cependant une exception remarquable : *Bride* [ˈbrjɪdə], (*Briude*) pour Brioude.

La diphtongue [ju] plus *n* quand elle provient de *-ion* est graphiée *i* chez Bertrand ; *pourchechi* [purʃəˈʃɪ], (*porcession*) ; *penchi* [pɛˈʃɪ], (*pension*). Si elle provient de *-lhon* elle est alors écrite *iu* : *bouliu* [buˈly], (*bolhon*).

La triphthongue *uèi* est étrangement notée *eïe* par Bertrand quand l'ALMC (cartes : 1436, 1870) donne [ɛj], pour tous les points du brivadois (point 12 et satellites) comme dans : *la neïe* [la nɛj], (*la nuèit*) ; *dempeïe* [dɛˈpɛj], (*dempuei*)³¹³.

La triphthongue *uèu* est notée *i* conformément à ce que l'on trouve dans l'ALMC (carte 397) comme dans : *bi* [bjɪ], (*buèu*)³¹⁴.

Quelques suffixes.

-olh occitan est généralement représenté par *-ui* : *pezui* [pəˈzyj], (*pesolh*) ; *farui* [faˈryj], (*ferrolh*)³¹⁵.

-elh occitan est généralement représenté par *-i*, dans les monosyllabes et après *r* [ʁ] venu de L simple intervocalique ; *di* [dɪ], (*delh*) ; *vi* [vɪ], (*velh*) ; *souri* [suˈʁɪ], (*solelh*) ; *tsari* [tsaˈʁɪ]

³⁰⁶ Table.

³⁰⁷ Oiseau ; grosse ânesse ; lange de bébé.

³⁰⁸ Âpre ; chêne ; l'eau.

³⁰⁹ Observer ; ici ; s'essayer à.

³¹⁰ (*uu*) venu de (*ul*)

³¹¹ Dieu ; rossignol ; ruisseau ; derrière.

³¹² Une mule ; épucer ; se souler.

³¹³ La nuit ; depuis.

³¹⁴ Bœuf.

³¹⁵ Pou ; verrou.

(*chalelh*)³¹⁶. Il est représenté par *e* [ə] dans les autres cas : *arte* [ar'tə], (*artelh*) ; *pare* [pa'rə], (*parelh*)³¹⁷.

-èl en final venant de LL double est donné par -aï dont l'interprétation phonétique peut être incertaine. L'ALMC donne pour les points du brivadois [ɛj], on a alors : *ouçaï* [u'sɛj], (*aucèl*) ; *vedaï* [və'dɛj], (*vedèl*) ; *tsapaï* [tsa'pɛj] (*chapèl*)³¹⁸.

-èir(a) finale issue de ARIUS, ARIA, est également graphiée -aï : *bouaï* [bwɛj], (*boèir*) ; *bououndzaï* [bu'ʁu'dzɛj] (*bolongèir*) ; *courdounaï* [kurdu'nɛj] (*cordonnèir*)³¹⁹. Au féminin on trouve : *capounaïra* [kapu'nɛjra] (*caponnèira*) ; *naïra* ['nɛjra] (*nèira*) ; *faïra* ['fɛjra] (*fèira*)³²⁰.

-ador, -adoira sont graphiées -adu / -aduirea comme dans ; *couradu* [ku'ʁa'dy], (*colador*) ; *djugadu* [dʒyga'dy] (*jugador*) ; ou *ataraduirea* [ata'ʁa'dujira] (*ataladoira*)³²¹.

-ac / -iac, ces finales qui persistent de façon constante dans les toponymes locaux ne sont jamais notées par Bertrand au détriment de la bonne accentuation de ces mots : *Lendza* [lã'dza], (*Lanjac*) ; *Macha* [ma'ʃa], (*Massiac*).

Les consonnes.

Le système consonantique s'est bien conservé vis-à-vis de la langue occitane classique. Les seuls phénomènes d'importance, mais qui bouleversent grandement la phonétique sont les phénomènes dits de palatalisation qui comme nous l'avons déjà évoqué, sont caractéristiques de l'ensemble nord occitan (Bec, 1963, 1973).

Chez Bertrand les palatalisations nord-occitanes sont les suivantes :

Le digraphe *ts* [tʃ] représente *ch* + *a* comme dans : *le tsa* [lɔ tʃa] (*le chat*) ; *la tsabra* ['tsabra], (*la chabra*) ; *atsa'ba* [atsaba] (*achabar*)³²². Notons la présence de quelques formes non palatales comme : *camina* [kami'na], (*caminar*) ; *leca* [lə'ka] (*lecar*) ; *trauca* ['trawka], (*trauca*)³²³. Ce digraphe *ts* [tʃ] note également les formes *ch* devant *o* et *e*, comme dans : *tsourla* [tsurla], (*chorlar*) ; *le coutse* [lə'kutsə] (*le coche*)³²⁴.

Le digraphe *dz* [dʒ] représente *j* + *a* venu de *g* + *a* comme : *predza* [prɛ'dʒa], (*prejar*) ; *ina dzassa* [ina'dʒasa], (*una ajaça*). Ici encore, nous pouvons trouver des formes non palatales

³¹⁶ Soleil ; lampe ancienne.

³¹⁷ Orteil ; paire.

³¹⁸ Oiseau ; veau ; chapeau.

³¹⁹ Bouvier ; boulanger ; cordonnier.

³²⁰ Cachottière ; puce ; foire.

³²¹ Couloir à lait ; joueur ; atteloir.

³²² Le chat ; la chèvre ; achever.

³²³ Cheminer ; lécher ; trouer.

³²⁴ Boire immodérément ; le cochon.

telles que : *nega* [nə'ga], (*negar*) ; *djuga* [dʒy'ga], (*jugar*). Ce digraphe *dz* [dʒ] note aussi *j + o* ou *g + e* comme : *le dzou* [lə dʒu], (*le jo*) ; *tendze* ['tɛ̃dʒə], (*aténger*) ; ainsi que la finale *-tge* comme dans : *le viaradze* [lə vja'ʁadʒə] (*le vialatge*)³²⁵.

La consonne *g* en intervocalique avec *a* a pu donner localement deux formes parallèles comme : *lis ibraia* [lis i'braja], (*leis eibraias*) et *lis ibradza* [lis i'bradʒa], (*leis eibrajaz*). Pour le reste on a constamment [aja] comme dans : *paia* [pa'ja], (*païar*) ; *pastenailla* [pastə'naja] (*pastenaia*), etc. et *cagar* a régulièrement donné *tcha* [tʃa], (*chiar*)³²⁶ après chute du premier (*a*).

Les palatalisations « auvergnates » conditionnées par *i* et *u* (éventuellement *e*) dont nous avons déjà parlé au début de ce chapitre peuvent être résumées comme suit :

[ʃ] représente dans la majeure des cas *s (c) + i* ou *s + u*, comme : *chen* [ʃɛ̃], (*cinc*) ; *chuza* [ʃy'za] (*susar*) ; parfois *s + e* comme : *chembla* [ʃɛ̃'bla], (*sembler*)³²⁷. Dans quelques cas [ʃ] représente *sch* venu de *sc* comme dans : *la pecha* [la 'pœʃa], (*la pescha*) ; *la moucha* [la 'muʃa], (*la moscha*)³²⁸. Les prononciations [la 'pœstsa] et [la 'mustsa] existent également sur les confins nord-ouest et sud-est du département de la Haute-Loire (Nauton, 1973, p. 159 et carte 43).

[tʃ] représente généralement *ch + i* ou *u* : en *estcheraou* [estʃe'raw], (*eschirou*) ; *tchuca* [tʃy'ka], (*chucar*) ; *le tche* [lə tʃœ], (*le chin*)³²⁹.

[ʒ] représente toujours *z* (ou *s* intervocalique) + *i*, comme : *en fuge* [ɛ̃ fy'ʒœ], (*un fusilh*) ou *z* (ou *s* intervocalique) + *u* comme : *la cloujura* [la klu^w'ʒyra], (*la clausura*)³³⁰.

[dʒ] note *g + i* ou *g + e* comme : *fudge* [fy'dʒœ], (*fugir*) ; *le dgenè* [lə dʒə'nɛ], (*le genèst*) ; ou *j + u* comme : *le djudze* [lə 'dʒydzə] (*le jutge*)³³¹.

Palatalisations récentes.

Comme nous l'avons déjà vu pour les parlers de Sanitas et Roy et comme dans la grande majorité des parlers d'Auvergne, la séquence phonétique [gl] généralement noté *gl*, se palatalise en [ʎ] ou se réduit à [j]. Chez Bertrand elle est notée : *lli / li* comme dans : *en alian*

³²⁵ Nier ; jouer ; le joug ; atteindre ; le village.

³²⁶ Culottes ; payer ; carotte ; chier.

³²⁷ Cinq ; suer ; sembler.

³²⁸ La pêche ; la mouche.

³²⁹ Ecureuil ; indisposer quelqu'un ; le chien.

³³⁰ Un fusil ; la clôture.

³³¹ Fuir, genêt ; juge.

[ɛ̃ a'kã], (*un agland*); *la lliãza* [la 'jeɟza], (*la glèisa*); *illiadza* [i'ja'dza], (*esglajar* < *esglasiar*)³³².

Par contre on ne rencontre jamais dans les écrits de Bertrand de palatalisation de la séquence phonétique [kl] généralement écrite *cl*. Nous avons seulement noté une fois; *clia* [kɫa], (*clar*)³³³ sur l'ensemble des textes.

Nous trouvons cependant dans ces textes l'expression suivante : *ke vou le fatse lliama coumo 'n'abouca* (*que vos le fache lhamar coma 'n'abocat*)³³⁴; *zéra liaman coum' ina dzassa* (*z-èra lhamant com' una jaça*)³³⁵; *la Liauda lliamé tan* (*la Glauda lhamèt tant*)³³⁶; *lliaïo prou de liaman* (*i aviá pro de lhamants*)³³⁷. Nous pouvons penser là que nous avons le verbe *lhamar* et dérivés, pourrait être une évolution de *clamar* avec palatalisation de la séquence [kl] comme dans l'espagnol *llamar*. Dauzat dans son *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles* nous donne : « [ɫjɔ'ma], “trop parler” (esp. *llamar*); [ɫjɔ'mã], “grand bavard, glouton” » (Dauzat, 1915, *Glossaire général* (suite), p. 8). Ce mot est inconnu des dictionnaires généraux de l'occitan et semble d'usage très local au sud de la Limagne.

L (simple) intervocalique.

Ce phénomène de vélarisation du L simple latin intervocalique dans le Massif-Central a été analysé en détail par Dauzat dès ses premiers travaux (Dauzat, 1906) mais principalement dans son essai de géographie linguistique de 1938 (Dauzat, 1938, 50–90), puis par Straka et Nauton (Straka-Nauton, 1947). Pour ce qui concerne plus spécifiquement le brivadois Nauton l'a exposé dans son article de l'*Almanach de Brioude* (Nauton, 1964). Nous reviendrons plus en détail ultérieurement sur ce sujet en se souvenant que comme l'a fait remarquer Teulat (Teulat, 1981) il coïncide avec l'aire géographique d'Auvergne méridionale, soit presque exactement avec celle du maintien de *s* devant [p], [t], [k], [f] et en débordant au sud sur les parlers nord-languedociens de Lozère, d'Aubrac et du Carladès (Aurillacois). Ce phénomène est cependant totalement absent des zones sud et orientale du Velay, comme de l'espace limousin.

Dans les textes de Bertrand, ce *l* issu de L simple latin intervocalique est noté *r* ou plus fréquemment *rr*, comme dans : *la dzarrada* [la dza'ʁada], (*la jalada*), ou *ina vourrada* [ina

³³² Gland ; église ; effrayer.

³³³ Clair.

³³⁴ De vous le faire parler comme un avocat

³³⁵ Il était jacasseur comme une pie.

³³⁶ La Claude blagua tant

³³⁷ Il y avait assez d'aboyeurs.

vu'ʒada] (*una volada*)³³⁸. Comme nous le verrons avec Gilbert, ce *r* aurait à l'origine été franchement guttural [x] comme la *jota* espagnole ou l'*ach-Laut* allemand. Nos faibles compétences de phonéticien ne nous ont pas permis aujourd'hui de réellement faire la distinction entre le *r* étymologique et le *r* vélaire issu de L chez le nombre important de locuteurs que nous avons rencontrés et avec qui nous avons pu parler. Il arrive même qu'eux-mêmes ne fassent plus la différence en confondant deux mots devenus homonymes comme *alen* [a'ri] et *aret* [a'ri]³³⁹. Nauton dans son article sur le Brivadois (Nauton, 1963, 28–29), suite à des radios exécutées à l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, le rapprochait alors du *rhaïn* (aujourd'hui *ghaïn*) arabe (ع) [ʕ] plus que de [x]. Ce *ghaïn* est une articulation par ailleurs inconnue dans les langues romanes. Il est intéressant de remarquer, dans ce cas, que Bertrand écrit quasiment toujours *rr*, alors que les *r* étymologiques sont notés *r* simple comme dans *agoura* [agu'ra], (*agorar*), ou *in'amoura* [in a'mura], (*una amora*)³⁴⁰. Cela signifie « peut-être » qu'à son époque Bertrand notait une différence de prononciation entre ces deux *r*. C'est donc la notation [ʕ] que nous retiendrons afin de différencier le *r* étymologique de *l* intervocalique.

Sur la rive droite de l'Allier ce même *l* devient [v] et l'on retrouve chez Bertrand : *Viava* ['vjava], (*Viala*) qui est le nom d'un village brivadois de la rive droite, ou *Pirouvi* [p'ru'vi] (*Peirolet*) diminutif de Pierre venant probablement de cette même région. Nous remarquons ici encore que ce *v* non étymologique n'est pas affecté par la voyelle *i*.

Pour terminer sur ce point on notera que le nom de l'Allier chez Bertrand est *Zarri* [za'ʕi], (*z-Aleir*) de manière identique à tout le Val d'Allier et ses abords rive-gauche jusqu'à Chanteuges au sud.

L final.

Suivant de près l'évolution du L intervocalique, lorsque celui-ci provient d'un L simple il est vocalisé en [w] comme dans *estaou* [es'taw], (*estau*) ; *pourtaou* [pur'taw], (*portau*)³⁴¹.

En ce qui concerne les monosyllabes, *-l* est réalisé comme dans certaines autres régions du nord-occitan (Corrèze et nord-Cantal principalement) *r* (Lafont, 1983, p.56). Par exemple dans *tu sour* [ty sur], (*tot sol*)³⁴².

Toujours en finale, si *l* provient de LL double il devient [j] comme dans d'autres zones du nord-occitan. Précédé de è Bertrand l'écrit alors *aï* comme dans ; *tsapaï* [tsa'pej], (*chapèl*) ; de

³³⁸ La gelée ; un vol.

³³⁹ Haleine ; bélier.

³⁴⁰ Tromper ; une mûre.

³⁴¹ Maison ; portail.

³⁴² Tout seul.

même quand il est précédé de *a* comme dans *tsavaï* [tsa'vaj], (*chaval*)³⁴³. Chez Bertrand ces deux réalisations ne sont pas graphiquement distinctes.

s devant les consonnes.

Le parler de Brioude est clairement situé dans la zone d'Auvergne méridionale où *s* est conservé devant [p], [t], [k], [f], ceci apparaît sans ambiguïté dans la graphie de Bertrand, comme dans : *l'estan* [l es'tã], (*l'estanh*) ; *desfioura* [desfju'ʕa], (*desfiular*) ; *le tsastaï* [lə tsas'tej], (*le chastèl*) ; *ina batiosta* [ina ba'tjosta], (*una batiòsta*) ; *le bruss* [lə brys], (*le brusc*)³⁴⁴. Devant les autres consonnes le groupe *e + s* se vocalise en [ɪ], comme dans : *imaï* [ɪ'maj], (*esmaï*), *m'ivedzaïre* [mɪ've'ɖzajrə] (*m'es vejaire*) ; *diroutsa* [dɪ'ru'tsa] (*desrochar*)³⁴⁵ et c'est généralement sous cette forme que l'on trouve la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe « être » : *zi / i* [zɪ / ɪ], (*z-es / es*).

Dans quelques cas *s* reste muet : *mèmo* ['mɛmo], (*mèsma*)³⁴⁶ (Olivier, p. 769).

On constate que la lecture de la graphie de Bertrand pour quelqu'un qui n'a pas connaissance du parler de Brioude ou une bonne habitude des parlers auvergnats reste un exercice quelque peu délicat. Il n'empêche que voulant s'adresser simplement à ses compatriotes, Bertrand choisit une graphie d'une grande efficacité et fit même école auprès de certains de ses successeurs comme A. Massebeuf. La lecture de ses « contes » a longtemps fait et fait même encore aujourd'hui le délice des réunions familiales ou amicales dans la région.

Sa lecture nous permet toutefois de retrouver de manière très vivante la phonétique brivadoise tel qu'elle fut décrite de manière détaillée par Nauton (Nauton, 1964, 1974) ou tel que nous pouvons l'appréhender sur les cartes l'ALMC (point 12 et satellites).

Après cet aperçu de la phonétique du parler du brivadois à travers les écrits d'Antoine Bertrand nous allons examiner quelques formes morphologiques que nous y trouvons.

L'article.

L'article indéfini masculin que Bertrand note *en* [ɛ̃], (*un*) et parfois *n'* devant les mots commençant par une voyelle : *en cacaou* [ɛ̃ ka'kaw], (*un cacau*) ; *n'alian* [n a'jã] (*un agland*). L'article indéfini féminin, *ena / ina*, ['ena] / ['ina], (*una*) ; ou '*na* [na], ('*na*) par aphérèse : *ina bana* ['ina 'bana], (*una bana*) ; *ena caïunada* ['ina kaju'nada], (*una caionada*) ; '*na grizorra* [na gri'zoʕa], (*una grisòla*)³⁴⁷.

³⁴³ Chapeau ; cheval.

³⁴⁴ L'étang ; dessouler ; le château ; une rixe ; l'essaim.

³⁴⁵ Émoi ; à mon avis ; effondrer.

³⁴⁶ Même.

Notons que la forme de l'adjectif numéral est : *ïon* [jõ], (*i-un*), et *ïuna* ['jyna], (*i-una*) ; comme dans l'adjectif indéfini *païon* [pa'jõ], (*pa'i-un*) qui remplace localement (*degun*)³⁴⁸.

L'article défini masculin singulier est *le* [lə], (*le*) comme dans la majeure partie de l'Auvergne En Haute Loire *lou* [lu], (*lo*) n'apparaît qu'au sud d'une ligne Massiac, Langeac, le Puy, par contre il couvre quasiment l'ensemble du Cantal (ALMC, carte 1794*).

La forme *le* que Dauzat fait remonter au cas-sujet médiéval (Dauzat, 1900, p. 73), n'est peut-être pas un gallicisme mais dût être fortement influencée par le français quand celui-ci fut introduit en pays d'oc. Il est vrai cependant que cette même forme existe aussi dans d'autres dialectes comme le toulousain (Alibert, 1935, p. 65).

Devant voyelle il s'élide en *l'* [l], (*l'*) : *le tsapaï* [lə tsa'pej], (*le chapèl*) ; *l'embougni* [l'ẽbu'ni], (*l'embonilh*). En position suffixée on retrouve toujours *lou* [lu], (*lo*) : *vedza lou* ['vedza lu], (*veja-lo*)³⁴⁹.

L'article défini féminin singulier est *la* [la], (*la*), devant voyelle il s'élide en *l'* [l], (*l'*) : *la tsabra* [la 'tsabra], (*la chabra*) ; *l'araouza* [l a'ʃawza], (*l'alausa*)³⁵⁰.

En position enclitique on prononce *lo*, [lo], (*là*) : *tasta lo* ['tasta 'lo], (*tasta-la*)³⁵¹.

Le pronom neutre demeure conforme à l'occitan classique *o* [u] (Anglade, p. 243) et se retrouve sous la forme *vou* [vu], (*v-o*) ; ('*v*' est purement euphonique sans fonction grammaticale particulière) ; *vou dize* [vu 'ʒize], (*v-o dise*)³⁵².

Les articles masculin et féminin pluriels.

Semblablement au provençal les parlers brivadois et de fait de toute la vallée de l'Allier et ses abords du nord de Brioude à Monistrol d'Allier, ont développé un pluriel unique en *liz* [liz], (*leis*) devant les voyelles, *lis* [lis], (*leis*) devant [p], [t], [k], [f] et *li* [li], (*lei*) devant les autres consonnes (ALMC, cartes 1793, 1794 ; ALF points 812 et 813). Comme nous le verrons Gilbert avait choisi d'écrire ces articles *li* et *lis*, ce qui est en contradiction avec la relation graphie-phonie du système orthographique qu'il établira, car on devrait alors prononcer [ji] et [jis]. Nous avons choisi pour notre part, de nous conformer au système en vigueur pour le provençal, par soucis de cohérence globale de la langue et de conformité avec la phonétique de ces parlers. : *lis tche* [lis tʃœ], (*leis chins*) ; *liz ome* [liz 'omə], (*leis òmes*) ; *li garsu* [li

³⁴⁷ Une corne ; une portée de porcelets ; un lézard gris.

³⁴⁸ Personne.

³⁴⁹ Le chapeau ; le nombril ; regarde-le.

³⁵⁰ La chèvre ; l'alouette.

³⁵¹ Goutte-la.

³⁵² Je le dis.

garsu], (*lei garçons*) ; *lis tsabra* [lis'tsabra], (*leis chabra*) ; *liz aoutsa* [liz 'awtsa], (*leis auchas*) ; *li vatsa* [li'vatsa], (*lei vachas*)³⁵³.

Reprenant probablement Dauzat ou Anglade, Henri Gilbert y voyait la persistance du cas-sujet médiéval (Anglade, p. 211). Cela semble discutable si l'on se réfère aux textes locaux anciens déjà étudiés (cf. Le moyen âge, § 4.1) qui ne présentent pas une tendance particulière à favoriser cette forme de l'article défini pluriel. Au contraire ils alternent (*los*) et (*las*) de manière conventionnelle. Comme en provençal, cette évolution semble être purement phonétique et relativement récente (du XVI^e siècle au XVII^e siècle) (Martin, 1998, p.35). Nous remarquons par ailleurs que cette évolution est moins avancée dans ces parlers qui conservent *s* sonore devant [p], [t], [k], [f], qu'elle ne l'est en provençal où ce *s* disparaît devant toutes les consonnes.

Les articles *lous* [lus], (*los*) et *las* [las], (*las*) peuvent se retrouver dans des formes « fossilisées » comme : *l'Oubar* [lu'bar], (*los Barris*), « les Barrys » ou ; *la Rouita* [la 'rujta], (*las Roitas*), « les Ruites ». Il est à noter qu'il n'y a pas de marque graphique (donc dans ce cas phonétique) du pluriel dans ces deux formes « fossilisées ». C'est uniquement par la connaissance des formes françaises traduites que l'on reconnaît des pluriels. Nous trouvons également une occurrence de l'article composé non contracté avec *lous* [lus], (*los*), dans : *de lous felia* [de lus fi'ja], (*de los filhats*)³⁵⁴.

Comme en provençal, ces formes plurielles en *i(s)* [i(s)], (*ei(s)*) s'étendent aussi aux mots fonctionnels (démonstratifs, possessifs, etc.) ainsi qu'aux adjectifs postposés courts. Par exemple dans : *de lis pu richi drôlo* [de lis p'u 'riç'i 'drolo], (*de leis pus richei drôllas*) ; ou dans, *mis paouris ami* [mis 'pauriz 'am'i], (*meis pàureis amics*)³⁵⁵.

Nous étudierons plus loin les formes du pluriel dans la zone de maintien de *s* devant [p], [t], [k], [f] (auvergnat méridional), qui en font une spécificité.

Contraction de l'article défini.

L'article défini masculin singulier se contracte en *i* [ij], (*elh*), et en *d'i* [dij], (*delh*)³⁵⁶, comme c'est le cas dans les deux tiers ouest de Haute-Loire, la partie nord-est du Cantal et le sud-ouest du Puy-de-Dôme (ALF cartes : 868, 1065 ; ALMC 1796*). Nous reviendrons ultérieurement sur ces formes de contractions qui sont une caractéristique des parlers auvergnats méridionaux.

³⁵³ Les chiens ; les hommes ; les garçons ; les chèvres ; les oies ; les vaches.

³⁵⁴ Des gendres.

³⁵⁵ Les plus riches filles ; mes pauvres amis.

³⁵⁶ Nous retenons là les formes graphiques proposées par Gilbert : *elh* et *delh*

Comme nous le verrons Gilbert fut le premier qui, pour des raisons de cohérence phonétique aussi bien synchroniques que diachroniques, proposa d'écrire *a + lo / le* (en fait *en + lo / le*) : *elh* [ij] et *de+ lo / le* : *delh* [dij].

Nous avons ainsi : *i clia de liuna* [i' kl̥a də 'l̥yna], (*elh clar de luna*) ; *d'i paï* [di' pa'ji], (*delh païs*)³⁵⁷.

Nous trouvons également : *p'i* [pij], (*pelh*), (*per le*) : *p'i tsamï* [pi' tsa'mi], (*pelh chamin*) ; *v'i* [vij] (*velh*), (*vès le*) : *v'i Suire* [vij 'suirə], (*velh Soire*) : (*vès lo Soire*), « à Issoire ».

Nous trouvons aussi : *tsi* [tsij] (*chelh*) contraction de (*chès le*) ; *tsi cura* [tsij cu'ra], (*chelh curat*), rareté dans la langue occitane. L'article défini féminin singulier ne se contracte pas ; *a la vatsa* [a la 'vatsa], (*a la vacha*) ; *de la fenna* [də la 'fɛna], (*de la femna*).

Au pluriel, l'article défini masculin peut se contracter sous la forme *ous* [u^ws], (*aus*) ; *ouz ufan* [u^wz y'fã], (*aus enfants*), et *dous* [du^ws], (*daus*) ; *d'ouzaïze* [du^wz 'ajzə], (*daus aises*)³⁵⁸.

Ces formes sont encore bien vivantes dans le Velay, cependant dans le Brivadois l'habitude est aujourd'hui d'utiliser la forme développée ; *a liz ufan* [a liz y'fã], (*a leis enfants*), *de liz aïze* [də liz 'ajzə], (*de leis aises*). Nous trouvons majoritairement cette forme chez Bertrand, où nous trouvons également : *pous* [pu^ws], (*paus*) : *pous tsamï* [pu^ws tsa'mi], (*paus chamins*), (*per leis chamins*).

A l'inverse du provençal, l'article défini féminin pluriel ne se contracte pas ; *a li vatsa* [a li' 'vatsa], (*a lei vachas*) ; *de lis fenna* [də lis 'fɛna] (*de leis femnas*)³⁵⁹.

Emploi de l'article avec les noms propres.

L'emploi de l'article est quasiment systématique devant les prénoms féminins ou masculins ; *la Nanon* [la na'nɔ̃], (*la Nanon*), *le Gedore* [lə ʒe'dorə], (*le Zidòre*), etc.

On trouve même une forme contractée dans : *tsi Touana* [tsi' 'twana], (*chelh Toana* < *chès le Toana*).

Par contre il est absent devant certains diminutifs ; *Dzendou* [dʒã'du], (*Jandon*), *Franceliu* [frãse'kji], (*Francelhon*).

Il est toujours omis devant les noms de famille.

Les noms de cours d'eau sont également sans article : *Zarri* [za'ʒi], (*z-Aleir*) ; *Senuire* [sə'nɔ̃irə], (*Senoire*)³⁶⁰.

³⁵⁷ Au clair de lune ; du pays.

³⁵⁸ Aux enfants ; des aises.

³⁵⁹ Aux vaches ; des femmes.

³⁶⁰ L'Allier ; la Senouire.

Pour les autres noms, l'usage de l'article semble général ; *le Cro de vé Zouvaï* [lə kro də ve zu'vej] (*le Cròs de vès Auvèir*) ; *li Raza* [li' 'raza], (*lei Rasas*).

Formation du pluriel.

Dans son étude sur la définition d'un espace occitan du centre-nord (auvergnat) (Teulat, 1981), Teulat définit trois réalisations du féminin pluriel sur trois territoires bien définis. Sur sa carte numéro 14 il délimite une zone nord (que nous avons nommé Auvergne septentrionale), dont la limite sud tangente les limites départementales, Cantal / Haute-Loire et Puy-de-Dôme et où (comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent) s'oppose à un pluriel à tendance oxytonique ouvert, comme *las filhas* [la f'i'ja], le type singulier paroxytonique fermé, *la filha* [lə 'fijə].

Sur l'ensemble vellave et nord-Cantal (que nous avons précédemment désigné par Auvergne méridionale) le pluriel est simplement indiqué comme nous venons de la voir, soit par l'article, soit par un mot fonctionnel, mais n'affecte jamais le substantif, comme : *la filha* [la 'fijə], *las filhas* [las'fijə]. Si l'adjectif est postposé c'est lui qui peut porter la marque du pluriel : *mis paouris ami* [mis 'pauriz 'am'i], (*meis pàureis amics*), ce système rappelant exactement le système du pluriel que l'on trouve en provençal.

Enfin sur une bande sud du territoire de Haute-Loire et dans le nord-ouest ardéchois (Nauton, 1974, carte 60), le pluriel est de type standard : *la filha* [la 'fijə] ; *las filhas* [las 'fijos]. Apparaissent également dans cette dernière zone les pluriels dits sensibles : *la crotz / las croses*.

Brioude et donc, le parler de Bertrand, sont parfaitement situés dans la seconde zone que nous venons de décrire. Comme nous l'avons vu précédemment c'est l'article défini qui indique le nombre, ou un mot fonctionnel : *kelis ufan* ['keliz y'fā], *queleis enfants* ; *ke tuti tenioun* [kə'tyti tən'jũ], *que totes teniáun* ; *c'anis poutu vaï tapa !* ['kanis pu'ty vaj ta'pa], *quaneis potons vai tapar !*

Ce peut être également l'adjectif postposé : *de boni saou* [də 'boniⁱ saw], *de bônei sòus* ; *de mouvasi moumen* [də mu^w'vazij mu'mẽ], *de mauvåsei moments* ; *catre bonis pèça* ['katrə 'bonis 'pɛsa], *quatre bôneis pèças*.

Ce système de pluriel semble être commun à l'ensemble de l'Auvergnat méridional. Nous avons pu noter dans l'ALMC carte 455, à Fix-Saint-Geneyss (pt. 20 E, Haute-Loire) : [lij 'grosij 'muʃə], *lei gròssei moschas* ; sur la carte 455 à Landeyrat (pt. 13, nord-Cantal) [zo de 'bonij 'byðza], *z-a de bônei bujas*, et à Saint-Eble (pt. 20 Haute-Loire) [zo də 'bonis pa'fi], *z-a de bôneis paschets*, (il a de bons pâturages). Le phénomène peut également se vérifier dans le sud-ouest du Puy-de-Dôme (Massif des Dores). Nous notons dans l'ALAL carte 255 au point

9, La-Chapelle-Marcouse, [də 'grosi 'brãtsa], *de gròssei branchas* ; et au point 10, Saint-Victor-la-Rivière [li 'grosi 'brãtsa], *lei gròssei branchas*. Sur la carte 586 on note au point 9 [d 'bravis trɔp], *de bràveis traucs* ; et au point 10 [d 'bravu trɔk] *de bravos traucs* (avec un pluriel masculin en *-os*).

Nous constatons que ce système proche du système provençal semble fonctionner pour l'ensemble des parlers d'Auvergne méridionale. Nous les retrouverons aussi bien dans l'œuvre de Gilbert que paradoxalement dans celle de Vidal.

Morphologie verbale.

La morphologie du verbe est généralement conforme au système commun occitan. Les différences majeures sont la première personne avec la désinence *e* au lieu de *i*, il n'y a pas de déplacement d'accent à l'imparfait, et les prétérits sont en *r*.

Seules les quatrième et cinquième personnes présentent quelques particularités.

Leurs imparfaits sont en *-aviam* : *tournaïan* [turna'jã], *tornaviam* ; et *-aviatz* : *damandaïa* [damãda'ja], *damandaviatz*³⁶¹.

Nous n'avons qu'une seule occurrence au prétérît de la cinquième personne : *la parère* [la pa'rere], *la parèretz*³⁶², qui est conforme à l'occitan commun et à la donnée du point 12 Brioude de l'ALMC (ALMC, tableau 1890). Pour la quatrième personne ce même tableau de l'ALMC donne la désinence : [-'erõ], *-èram*, et l'ALF (carte 1154B) donne de manière identique pour Paulhaguet (Point 812) : [l tur'nerõ py'vere], *le tornèram pus veire*³⁶³.

Le verbe *aver* [a'ver], *aver*, se conjugue conformément à la règle commune en occitan sans guère de spécificités. Au présent nous avons : *zai* [zej], *z-ai* ; *za* [za], *z-as* ; *zo* [zo], *z-a* ; *z'en* [zẽ], *z-(av)èm* ; *zavé* [z a've], *z-avètz* ; *z'an* [zã], *z-an*. La quatrième personne n'apparaît qu'exceptionnellement sous la forme *avèm*. Pour le passé composé nous avons toujours la forme *z'en tsardza* [zẽ tsar'dza], *z-èm charjat*³⁶⁴.

L'imparfait suit les formes : *zaiõ* [za'jo], *z-aviá* ; *zaiã* [za'ja], *z-aviàs* ; *zaiõ* [za'jo], *z-aviá* ; *zaiã* [za'jã], *z-aviam* ; *zaiã* [za'ja], *z-aviatz* ; *zaioun* [za'jũ], *z-aviáun*. Pour la sixième personne, nous avons le même aboutissement en *-iáun* que dans les parlers d'Auvergne septentrionale comme signalé précédemment et détaillés par Dauzat (Dauzat, 1900) et Teulat, (Teulat, 1981). Les autres temps suivent la règle générale et ne présentent pas de caractères particuliers.

³⁶¹ Nous revenions ; vous demandiez.

³⁶² Vous la protégiez.

³⁶³ Nous ne le revîmes plus.

³⁶⁴ Nous avons chargé.

Le verbe *lesse* ['lese], *l-èsser*³⁶⁵ est également conforme au type de conjugaison commune. Le présent se conjugue comme : *sai* [sej], *sèi* ; *sa* [sa], *sas* ; *zi* [zij], *z-es* ; *sen* [sẽ], *sem* ; *sé* [se], *sètz* ; *son* [sõ], *son*.

Pour les autres temps, seul l'imparfait présente quelques spécificités. En effet comme nous l'avons montré par ailleurs (Roux, 2016, 2017), afin d'éviter la confusion entre la deuxième (-ères) et cinquième personne (-èretz), ainsi qu'entre la quatrième (-èram) et sixième personne (-èran) les parlers d'Auvergne ont quasiment systématiquement remplacé la quatrième et cinquième personne de l'imparfait de l'indicatif de verbe *l-èsser* par celles d'un autre temps bien distinct. En l'occurrence en brivadois c'est le conditionnel qui a pris la place de l'imparfait de l'indicatif. Nous avons donc à la quatrième personne : *saiän* [sa'jä], *seriam* ; et à la cinquième personne, *saiä* [sa'ja], *seriatz*³⁶⁶. Nous noterons également pour ce verbe l'existence d'un polymorphisme du radical à l'imparfait du subjonctif : *sagaissoun* [sa'gesũ], *saguèsson* ; et *fugaisse* [fy'gese], *fuguèsse*.

Le verbe *na* [na], '*nar* < *anar*³⁶⁷, est assez régulier dans un environnement où il ne l'est généralement pas (voir remarques sur le parler de Sanitas). À la première personne du présent de l'indicatif nous avons la forme commune *mén vaou* [mẽ vaw], *me'n vau*.

Au prétérit : *se nané* [se na'ne], *se 'nanèt*.

À l'impératif négatif nous trouvons bien : *tiu ke va ledge* [...] *nane pa crire* [t'jy kə va le'dʒe 'nane pa 'kri're], *tu que vas legir* [...], *n-anes pas creire*³⁶⁸.

À l'impératif positif : *anen* [a'nẽ], *anem*.

Au subjonctif : *ke tuti se nachoun* [kə 'tyti se n'afũ], *que totes se 'nàssion (anàssion)*³⁶⁹.

Les verbes normalement en *-nher* atone, sont chez Bertrand en *-nger* atone, *tendze* ['tẽdzə], ('*ténger* < *aténher*) ; *plandze* ['plãdzə], (*plànger*) ; *plandjoun* ['plãdʒũ], (*planjon*) ; *oundgera* [ũdʒəra], (*ongeràs*)³⁷⁰.

Par mimétisme *prendre* est devenu *prenie* [preje], *prénher*³⁷¹.

Certains verbes du second groupe sont passés au troisième groupe : *sortre* ['sortrə], (*sòrtre* < *sortir*) ; *partre* ['partrə], (*partre* < *partir*), ou du troisième au premier : *crenia* [kre'ɲa], (*crenhar* < *crénher*) ; *creniava* [kre'ɲava], (*crenhava* < *crenhia*)³⁷².

³⁶⁵ Être.

³⁶⁶ Nous étions ; vous étiez.

³⁶⁷ Aller.

³⁶⁸ Toi qui vas lire, ne vas pas croire.

³⁶⁹ Que tous aillent.

³⁷⁰ Atteindre ; plaindre ; ils plaignent ; tu oindras.

³⁷¹ Prendre

³⁷² Sortir ; partir ; il craint ; il craignait.

Dans le troisième groupe tous les verbes à finale oxytonique sont devenus paroxytoniques : *poudre* ['puðrə], (*podre* < *poder*) ; *voudre* ['vuðrə], (*voudre* < *voldre* < *volre* < *voler*) ; *sabre* ['sabrə], (*sabre* < *saber*)³⁷³.

Quelques participes passés singuliers : *sabiu* [sa'b'jy], (*sabut* < *sauput*) ; *tsoudiu* [tsu'ʃy], (*chaugut* < *chalgut*) ; *counichu* [kuni'ʃy], (*coneissut* < *conegut*) ; *vedu* [və'ʃy], (*vegut* < *vist*) ; *remplessa* [rẽ'plesə], (*remplessa* < *remplida*) ; *creju* [kre'ʒy], (*cresut* < *cregut*) ; *riju* [ri'ʒy], (*risut* < *rigut*)³⁷⁴.

Nous avons dans les textes de Bertrand quelques formes syntaxiques et idiomatiques qui nous ont semblé intéressantes.

Nègue pa ['nɛgə pa], *nègue pas*, « je ne refuse pas » ;

Basta que z'agaisse raïche ['basta kə zagəsə'ʃə], *basta que z-aguèsse reüssit*, « fasse que j'ai réussi » ;

Saro pa d'iza coumprenie [sa'ro pa d'ɪ'za kũ'preɲə], *serà pas d'aisat comprénher*, « il ne sera pas facile à comprendre » ;

L'ouïo nada vendre [l u^w'jo 'nada 'vẽðrə], *l'auriá 'nada vendre*, « je serais allé la vendre » ;

E can faïo ma le voidaire [e kã fa'jo ma lə vuɪdajrə], *e quand fariá mas le voidaire*, « et si je ne faisais que le videur (de comportes de vendange) » ;

E l'adiugai [...] *djusc'a soun pourtaou* [e l'aʃy'ge 'dʒyska sũ pur'taw], *e l'aduguèt [...]* *jusca son portau*, « et le conduisit jusqu'à son portail » ;

A co me subegai maou [a'ko me sybe'ge maw], *aquò me saubeguèt mau*, « cela me contraria / me fit de la peine » ;

Vedzen vire [ve'dzẽ 'virə], *vegem veire*, « voyons voir » ;

Tsou pa ke co traïze [tsu pa ke ko 'trajzə], *chau pas que 'quò traise*, « il ne faut pas que cela gicle » ;

Can maleur ke me tsaille djunar [kã ma'lœr kə mə 'tsajə dʒy'na], *quanh malaïr que me chalhe junar*, « quel malheur qu'il me faille jeuner ».

Soun prien [...] *se barichoun san pati* [sũ prẽ (...) se ba'rifũ sã pa't'i], *son prens [...]* *se barission sans patir*, « elles sont enceintes [...] si elles pouvaient accoucher sans douleur ».

Concernant très spécifiquement la syntaxe nous trouvons en tête de l'introduction de Bertrand (Bartran, 1934, p. 7) : *ami mione*, avec le possessif postposé. Cette formule a été

³⁷³ Pouvoir ; vouloir ; savoir.

³⁷⁴ Su ; fallu ; connu ; vu ; remplie ; cru ; ri.

malencontreusement (et faussement) traduite par Massebeuf par : « mon ami ». Si nous nous référons à l'ouvrage de Camproux sur la syntaxe des parlers gévaudanais (Camproux, 1958), nous trouvons dans le chapitre consacré au nœud substantival :

En ce qui concerne la place de l'adjectif possessif, nos parlers usent de trois tours différents : « *Moun ousta* », « *Lou mieu ousta* », « *L'ousta mieu* ». C'est trois formes se rangent en deux groupes : « 1° *Moun ousta, lou mieu ousta* ; 2° *L'ousta mieu* » [...] « *Moun ousta, lou mieu ousta* », avec leurs nuances propres, indiquent tous deux la possession habituelle et banale ; « *l'ousta mieu* » indique la prédication de l'idée de possession. « *Moun ousta* », c'est « ma maison », « *lou mieu ousta* », c'est « la maison, oui ma maison », tandis que « *l'ousta mieu* » c'est « la maison qui est à moi ». La nuance se sentira dans des phrases comme la suivante : « *Garde las bachos mionos, pas las tionos* » : « je garde les vaches qui sont à moi non pas celles qui sont à toi » à côté de « *Garde mas bachos* » « je garde mes vaches. »

Nous voyons bien que la formule introductive de Bertrand relève de la troisième formulation et devrait donc être traduite par : « Mon cher ami ».

Il est certain que l'analyse détaillée de l'œuvre de Bertrand non seulement du point de vue lexical et morphologique mais également syntaxique serait révélatrice de bien d'autres choses remarquables, mais ce travail reste à faire.

Ce rapide aperçu sur la langue de Bertrand nous permet néanmoins d'en apprécier la qualité et la richesse idiomatique. Caractéristique de l'Auvergnat-méridional, elle n'en reste pas moins très proche de l'occitan commun. Ce parler fait partie de l'ensemble des parlers qui recouvrent un vaste espace englobant le Nord-Cantal, le sud-ouest du Puy-de-Dôme ainsi que tout le Velay central. Le Brivadois est lui situé au centre de cet espace.

Ses principales caractéristiques sont :

Le maintien de *s* devant les consonnes [p], [t], [k], [f] ;

La voyelle *a* final atone généralement réalisé [a] ;

L'intercalage de *a* entre *i* et *e* devant *l* ;

Le maintien des diphtongues *au, ai* ;

Le maintien et la stabilité de *-s-* intervocalique ;

L simple intervocalique vélarisé en [ʁ], ou [v] ;

L'utilisation de l'article défini singulier *lo* au sud d'une ligne Massiac, Langeac, Le Puy-en-Velay ;

La formation des pluriels par la seule déclinaison de l'article défini, d'un mot fonctionnel ou de l'adjectif postposé ;

La tendance à l'unification des pluriels avec un seul article défini pluriel masculin et féminin ;
Un article défini composé masculin singulier formé sur *en + le (lo)* et non *a + le (lo)* ;
Les articles définis composés pluriels généralement non contractés ;
Le prétérit en *-r-* ;
La conjugaison des verbes similaire aux règles de l'occitan commun, à quelques détails près (quatrième et cinquième personnes du pluriel de *l-èsser*) ;
Un vocabulaire en grande partie identique à celui de l'occitan commun.

Comme pour les parlers d'Auvergne septentrionale nous sommes loin de la situation de chaos décrite par Dauzat (Dauzat, 1943) et reprise à l'envie par ses épigones. Reconnaissons quand même qu'ils pondérèrent malgré tout leur avis pour l'auvergnat méridional. Nous voyons donc sur deux aires géographiques qui semblent clairement définies apparaître deux formes de parlers bien identifiés dès la fin du Moyen-âge dans la continuité du *Livre de compte des consuls d'Herment pour l'année 1398 – 1399* (Dauzat et Tardieu) pour l'Auvergne septentrional et du *Censier du prieuré de Vieille-Brioude* (Chassaing) pour l'auvergnat méridional. Ces deux formes de parlers ne cesseront de s'affirmer comme le prouvent les écrits qui nous ont été légués au cours de ces cinq siècles. L'analyse, même succincte que nous avons faite de ces quelques textes qui nous semblaient représentatifs, a pu confirmer la diachronie de la langue dans chacun des domaines explorés. Rien au cours de ces cinq siècles ne dément l'évolution des formes propres à chacun des domaines linguistiques tout en expliquant l'évolution de chacun des sous-groupes dialectaux et leur aboutissement à leurs formes contemporaines reconnues. L'issue de chacune de ces diachronies conduit à une situation que Teulat a su explicitement et objectivement définir dans son travail sur la définition d'un occitan centre-nord (Auvergnat) (Teulat, 1981). Il a pu distinctement identifier l'existence d'une branche septentrionale et d'une branche méridionale de cet ensemble de parlers occitans que l'on désigne généralement sous le nom d'Auvergnat. Comme nous pouvons le constater l'analyse de la langue de Bertrand fait ressortir de plus nombreuses similitudes des parlers d'Auvergne méridionale avec les parlers de Provence ou du Languedoc oriental qu'avec les parlers d'Auvergne septentrionale que nous avons décrits. Cela d'ailleurs pas seulement du point de vue de la phonétique comme il est parfois signalé, mais également du lexique et de la morphosyntaxe. C'est un des grands apports de Bec que d'avoir, dans son analyse de l'occitan (Bec, 1963, 1973), mis à jour les liens supradialectaux qui structurent l'ensemble de cette langue et particulièrement les parlers nord-occitans et les parlers orientaux.

Nous avons pu également constater que l'auvergnat septentrional partage un ensemble d'évolutions linguistiques qui le rend bien plus proche des parlers dits du Haut-Limousin que des parlers d'Auvergne méridionale. Cela surtout dans sa partie occidentale que nous avons particulièrement étudiée. Sans en exagérer la portée ou l'importance cela nous permettrait d'appréhender avec plus de bienveillance le texte qu'écrivit Vinols de Montfleury dans son introduction à son vocabulaire vellavien-français (Vinols, 1891) que nous avons précédemment cité.

Par contre nous voyons combien il serait illusoire de vouloir comme l'a proposé Dominique Sumien dans sa thèse (Sumien, 2004, p. 264) « faire une codification compositionnelle qui allie les traits nord et sud-auvergnats ». Après une étude assez détaillée des différents dialectes occitans celui-ci reste sur un schéma très classique d'un organigramme à sept unités dialectales dans lequel nous retrouvons un « auvergnat » très conforme à ce qui est conventionnellement admis. Il s'essaye alors à donner une transcription de la parabole de l'Enfant Prodigue dans cet auvergnat « de synthèse ». Dans cette transcription tout à fait étonnante on ne sait y reconnaître ni l'auvergnat septentrional ni l'auvergnat méridional ni même un nord occitan promu au titre d'auvergnat véhiculaire. Comme aurait dit Pourrat : « ce n'est ni lard ni chou » (Pourrat, 1928, p. 86).

Benezet Vidal comme Henri Gilbert, chacun à sa manière vont œuvrer pour trouver la clé d'un auvergnat qui puisse déboucher sur une langue littéraire moderne inscrite dans le renouveau occitan du XX^e siècle. Nous verrons comment chacun, suivant une voie toute personnelle, s'appuyant sur cet héritage littéraire auvergnat, a su établir un système qui malgré de nombreuses hésitations mais grâce à de courageuses avancées, permet de rénover un patrimoine chaotique et piégeant et d'établir de solides bases qui fourniront à l'écrit auvergnat de la seconde moitié du siècle les moyens de retrouver une place reconnue dans l'ensemble occitan.

Benezet Vidal, Henri Gilbert les écrivains du renouveau

5 Benezet Vidal,

5 1 Biographie Vidal

Benezet Vidal (Benoît Vidal pour l'état civil) naquit à Pontgibaud, département du Puy-de-Dôme, le 15 mai 1877 à cinq heures du soir. Il était le benjamin d'une fratrie de quatre sœurs, ses aînées : Marie-Thérèse née en 1865, Marie-Philomène née en 1868, Anne-Henriette née en 1869 et Marie-Anna née en 1874 l'avaient devancé. Leurs parents étaient Sébastien Vidal, né en 1841 et tailleur de pierre de son métier, et Marie Blanc, leur mère, née en 1844, femme



Figure 10 Benezet Vidal

au foyer. Sur chaque extrait de naissance nous constatons que le principal témoin, toujours cité dans les actes de naissance des cinq enfants, est Benoît Blanc, grand-père maternel de la fratrie, né en 1808. Il était cabaretier à Pontgibaud. Benezet a reçu comme prénom celui de son grand-père maternel qui est également celui du patron de la paroisse³⁷⁵. Benoît, qui se fera plus tard appeler Benezet³⁷⁶ en occitanisant son prénom, est donc élevé dans un environnement exclusivement féminin entouré par ses quatre sœurs et sa mère, probablement en langue occitane. C'est peut-être auprès de son grand-père cabaretier qu'il va rencontrer le monde qui compose la société gibaldipontine³⁷⁷ de cette fin de XIX^e siècle, composée de paysans, mais aussi de mineurs et de tailleurs de pierre comme l'était son père. Il est à noter que jamais ni dans ses œuvres littéraires, ni dans ses correspondances, Benezet Vidal ne fit d'allusions à sa famille, grands-parents, parents ou sœurs.

Pontgibaud est une bourgade située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Clermont-Ferrand. Entre ces deux cités se dressent la chaîne des Puys et principalement le Puy-de-Dôme qui culmine à 1465 m d'altitude. C'est au centre du vaste plateau que constitue la

³⁷⁵ Voir Sanitas, *Saint Benai de Pountgibaud*

³⁷⁶ La forme locale est Benèit.

³⁷⁷ Gibaldipontains, habitants de Pontgibaud

Combraille qu'est située la ville de Pontgibaud. Baignée par la Sioule, elle se trouve à quelques distances au sud de sa confluence avec le Sioulet. Ces deux rivières sont deux des axes hydrographiques majeurs de la région. Ce plateau est borné à l'ouest par le Cher qui marque la limite avec le Plateau de Millevaches, partie du Limousin. De fait la géographie ouvre la Combraille vers le Limousin et la Marche par ce qui s'appelait autrefois la nouvelle route d'Aubusson et Limoges (cartes de Cassini, feuille.13 Aubusson et 52 Clermont) et aujourd'hui par l'autoroute A89. Suivant les statistiques de la commune³⁷⁸ la population de Pontgibaud atteint son maximum avec 1261 habitants en 1866, elle atteindra son minimum en 1936 avec 762 personnes. C'est à cette valeur d'étiage qu'elle s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui.

Historiquement, Pontgibaud faisait partie du Dauphiné d'Auvergne dans sa partie septentrionale qui, en forme de croissant, va de Crocq dans la Creuse pour rejoindre les



Figure 11 Le Château de Pont-Gibaud d'Eugène Isabey (1831, Metropolitan Museum of Art)

Combrailles autour de Pontgibaud qui en était une des villes principales. Le Château-Dauphin qui domine la ville en reste le témoignage³⁷⁹. La proximité géographique et culturelle avec la Creuse peut également expliquer l'existence d'un artisanat local de tailleurs de pierre comme le fut le père

de Benezet Vidal. La Creuse était un pays de maçons qui en firent la renommée par l'exil massif de ces migrants du travail.

La grande richesse du pays de Pontgibaud résidait surtout dans ses ressources minières. Cette commune ainsi que les communes voisines sont situées sur une importante zone

³⁷⁸ Données fournies par la Mairie de Pontgibaud

³⁷⁹ Une seconde partie du Dauphiné, disjointe de la première, se situe au sud du département du Puy-de-Dôme entre les massifs des Monts Dore, du Cézallier et le Val d'Allier

polymétallique. Des filons de plomb argentifère y sont exploités depuis l'époque romaine. Toutefois, la plus grande période d'exploitation se situe dans la seconde moitié du XIX^e siècle, du temps de la naissance de Benezet, qui correspond également au pic de population précédemment signalé. En 1880 la mine emploie 800 personnes. Cette mine fermera en 1898, ce qui correspond à la chute démographique de la ville ainsi qu'à l'effondrement de l'économie locale³⁸⁰. Benezet Vidal fera référence à cette histoire minière dans sa nouvelle *Un Amor*. En effet l'ingénieur-géologue qui en est le personnage principal prospecte dans la région à la recherche d'un filon argentifère : « " *Prospectavi " dins una valèia nòstra onte la semblansa, lo sol, los rocs codolos e los arazaments mema, tot me dizia qu'una mina de crista, per parlar coma lo monde d'aisi, de segur devia èstre aqui.* »³⁸¹ (Vidal, 1930, p. 11). Le terme *crista* pour désigner le minerai d'argent n'apparaît dans aucun dictionnaire pas même ceux de Bonnaud (Bonnaud, 1999) ou de Reichel (Reichel, 2005). Dans *Jan Combralha*, Vidal donne lui-même une explication sur ce mot (Cf, Jan Combralha, § 5.3.5). Pour ce qui était de l'agriculture, elle était comme dans de nombreuses zones en Auvergne de type vivrière, chaque ferme vivant en autosubsistance, élevant et cultivant un peu de tout. En ça elle s'opposait radicalement à celle de la Limagne, terre alluvionnaire riche qui avait permis le développement de la vigne puis des cultures céréalières. Dans son roman *Jan de Combralha*, Vidal fera lorgner son héros vers les terres de Limagne avec ses maisons aux toits roses de tuiles romaines et tourner le dos à celles de Combrailles aux toits de lauzes grises : « *Aqui se parlèt d'avenir ; Combralha belèu – non sabia tròp – achataria una propietat en Limanha, dins aquela Limanha ont avia vist, un dia de printemps, tant de bèlas teuladas ròzas entre los ròzes persejeirs,* » (Vidal, 1927, p. 99)³⁸².

Tel est l'environnement géographique et social dans lequel va grandir Benezet Vidal.

Nous pouvons supposer qu'il alla à l'école à Pontgibaud. Probablement dans une école confessionnelle comme le montrera son attachement religieux. L'année du décès de son père, sa fille Laure Vidal écrit dans une lettre à Joseph Salvat : « Le révérendissime Père Abbé de l'abbaye dont il dépendait a dit ou plutôt nous a écrit que mon cher papa était un "oblat exemplaire" ! » Benezet fut donc un religieux de coutume laïque dès 1924 et toute sa vie durant. Excepté peut-être dans *Vielh Clarmont* cela ne transparaîtra jamais dans son œuvre. Cela peut expliquer cependant la proximité et l'amitié qu'il partagea avec Joseph Salvat, lui-

³⁸⁰ Ces données viennent du petit musée de la mine du Château de Pontgibaud.

³⁸¹ Je prospectais dans une de nos vallées où l'aspect, le sol, les rochers quartzeux et jusqu'aux affleurements, tout me disait qu'une mine d'argent devait exister là.

³⁸² Là on parla d'avenir, Combraille peut-être – il ne savait trop – il achèterait une propriété en Limagne dans cette Limagne où il avait vu un jour de printemps, tant de beaux toits roses entre les cerisiers roses.

même homme d'église. Comme seul garçon et benjamin dans cette famille ouvrière, il put faire des études. Aussi, dans la préface de *Vielh Clarmont* il écrit : « Il m'est agréable de chanter le Vieux Clermont [...] dans cette ville où je fis mes études. » (cf. *Lo vielh Clarmont*, § 5.3.8). C'est donc à Clermont-Ferrand qu'il fit des études qui le mèneront à l'administration des finances³⁸³.

Selon son livret militaire, Benezet Vidal est enregistré comme employé de bureau sous le matricule militaire 2182 avec sa classe 1897 sous le nom de Benoît Reginald Vidal. Ce deuxième prénom apparaît ici pour la première fois. Il est ajourné en 1898 pour « faiblesse » et classé au service auxiliaire pour goître en 1899. Son livret militaire nous révèle qu'il était châtain d'yeux et de cheveux et mesurait la taille de 1 m 67. Nous y apprenons également que Benezet Vidal demeura à Yzeure dans le département de l'Allier de 1898 à 1904, puis à Doué-la-Fontaine³⁸⁴ dans le Maine-et-Loire. En septembre 1913, il est enregistré comme percepteur à Ambillon³⁸⁵ toujours dans le Maine-et-Loire. À la déclaration de guerre en 1914, il est versé au service auxiliaire et nous le retrouvons enfin le 4 octobre 1918 à Châteldon dans le Puy-de-Dôme.

Il a épousé Annette Filliat, de trois ans sa cadette qui décédera en 1965. Ils auront deux enfants : un garçon, Jean, mort en 1920 à l'âge de 17 ans, et une fille, Laure, qui accompagnera son père toute sa vie et même au-delà dans son engagement félibréen. Elle sera sa véritable exécutrice testamentaire. Laure ne se mariera pas et ne semble pas avoir eu de descendance. Elle continuera après la mort de son père à correspondre avec Joseph Salvat jusqu'en 1966.

Benezet Vidal ainsi que sa femme Annette et son garçon Jean, sont tous trois enterrés au cimetière de Saint-Ours-les-Roches, commune jouxtant celle de Pontgibaud.

C'est probablement la découverte des œuvres de Régis Michalias, puis par ricochet celles de Vermenouze et de Mistral, qui vont le conduire au Félibrige et à son engagement en faveur de la langue d'oc. En 1920 nous le retrouvons à Châteldon où il fonde l'*Escolo de Limagno* qui organise annuellement des Jeux-Floraux à Clermont-Ferrand afin de récompenser des œuvres littéraires (prose, théâtre, poésie) en occitan d'Auvergne. Il va publier en 1921 son premier recueil de poésie *Flours de Mountagno*. Il devient également à cette époque Trésorier de l'Académie des Sciences et Lettres de Clermont-Ferrand et commence à publier dans les

³⁸³ Certaines biographies ont d'abord fait de Vidal un instituteur. Cette affirmation n'étant justifiée en rien semble tout à fait fantaisiste.

³⁸⁴ Aujourd'hui Doué-en-Anjou.

³⁸⁵ Aujourd'hui Ambillou-Château

revues régionalistes telles que *L'Auvergne Artistique et Littéraire*, *Le Bulletin Historique et Scientifique d'Auvergne*, *La Région du Centre* ou *La Revue d'Auvergne*. C'est le 21 janvier 1922 qu'il écrit sa première lettre (en français) à Prosper Estieu et qu'il adhère à l'*Escòla Occitana*.

En novembre 1923 il répond à une des lettres d'Estieu en se plaignant de mal connaître son parler et de sa difficulté à adapter sa graphie au Bas-Auvergnat. Il cite Doniol et d'autres qui faisaient remarquer la proximité avec le provençal : « Nous ne serions pas compris si nous écrivions : *jorn* ou même *journal* (pour *jour*) idem pour *ibern* ou *ivern* pour *iber* ou *iver*, etc... ». Il continue en expliquant : « En Haute-Auvergne on répugne aussi à cette graphie. Voyez l'actuelle *Cobreto* et seul l'abbé Four³⁸⁶, autour de la graphie de *Jous la Cluchado* de Vermenouze, vous a suivi, non sans étonner ses concitoyens. » Plus loin il rajoute : « Nous ne pensons pas non plus abandonner *lou* pour *lo*, *lo* signifiant *la* en Haute-Auvergne et non *le*. » Nous voyons là que tout n'est pas facile ni bien compris dans ce changement de graphie. Il conclut en disant : « Quoi qu'il en soit, nul n'est plus que moi partisan de l'unité de graphie. J'y vois en effet le seul moyen de sauver notre langue. » Il fait ensuite référence à une discussion qu'il eut, l'été de cette même année, avec Gandilhon Gens-d'Armes dans laquelle celui-ci trouvait que « monsieur Antonin Perbosc était un peu trop archaïsant. C'est justement cette graphie moyenâgeuse qui a motivé ce propos. Il est pour l'unité complète, absolue de la graphie, mais pense que nous devons tenir compte de l'évolution de la langue en l'épurant et en bannissant les termes français qui l'ont envahie. »

La même année (1923) Benezet Vidal va prendre la direction de la publication l'*Almanach Chantant de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Velay* qui va devenir dorénavant l'*Almanach Chantant de l'Auvergne e Armana felibrea (sic)*. Cette publication sera pour plusieurs années l'organe le plus important de diffusion de l'écrit occitan en Auvergne. Nous y retrouverons toutes les signatures occitanes de l'époque. Nous avons relevé entre 1923 et 1939, les noms de : B. Vidal (ou Vau-Riat) de Pontgibaud (63), Baptiste Grenier (ou le Félibre de St. Ro) de Langeac (43), Louis *Debrous* (Debrons) de Boisset (15), Emile Rhodes de Murat (15), Louis Delhostal de Thiézac (15), Henri Gilbert de Chilhac (43), Antonin Perbosc de Labarthe (82), Régis Michalias d'Ambert (63), Dòna Abraham de Saint-Germain Lembron (63), Henri Dommergues de Sansac-de-Marmiesse (15), Henri Pourrat d'Ambert (63), et d'autres noms

³⁸⁶ Vermenouze avait fait la proposition à Raymond Four d'éditer son deuxième recueil *Jous la Cluchado* sur des bases graphiques plus étymologiques, celui-ci proposant les mots celui-là l'écriture (Lafon, 2008, p. 394).

non-identifiés comme *lou Grelet* d'Aurillac (15), Jan Mouleyras (Mouleyrard, Mouletras), Antoni Chabrol, Lois del Jau, lo Bricon, Louis Daujais, A. Maisonneuve.

Non sans difficultés, c'est également en 1923 qu'il va laisser la graphie mistralienne pour celle de l'École Occitane, soit celle d'Estieu-Perbosc. Dans sa lettre à Estieu du 24 novembre 1923, il dit, cette fois-ci en occitan : « *que li chau se surveilhar per non s'enganar.* »³⁸⁷ Il note aussi les divergences qui semblent le gêner : « *N'en veici un de mai : de que pensatz de la rima d'un singulier e d'un plurau ?* »³⁸⁸ qu'il souligne dans sa lettre. Puis conclut : « *Es solament embei los consèus d'òmes coma vos que, pauc a cha-pauc, serai capable de segre vòsta dotrina.* »³⁸⁹ Vont suivre toute une série de lettres où il va exposer ses réflexions sur la nouvelle graphie.

En 1923 toujours à Châteldon, il écrit à Estieu : « *Venem pauc a cha-pauc vès vautres es à dire l'Escolo Occitana, que n'en fase partida.* »³⁹⁰ (cf. Le collège d'Occitanie, annexe 7) Il manque de grammaire, les seuls renseignements disponibles étant dans la revue du *Gai Saber* n°1. Il se plaint une fois de plus de la difficulté d'adoption de la graphie à son parler. « *Es qu'es bograment dificile la metòda occitana e, quau que sèje lo degré de nòstra bona volontat ; avem un trabai enòrma per la botar dins nòstras pauras tèstas !* »³⁹¹

En 1924 il quitte Châteldon pour prendre la place de percepteur à Billom.

Il continue de se poser de nombreuses questions quant à la nouvelle graphie. Dans une lettre en occitan du 25 février 1924 à Estieu, nous trouvons : « *per lo pus grand profit de vòstre devòt felibre* »³⁹², une partie de la lettre (qui parle d'étymologie) est en français.

La discussion porte là sur la disparition de « *H* étymologique dans *Home* ou *Hort* ou *Hora*. Les troubadours étaient des ignorants, si nous prenons l'étymologie prenons la toute entière. » Il s'immisce là dans le débat entre « étymologistes » et « phonétistes » qui anime l'*Escòla Occitana*. En 1925, à l'occasion de l'organisation de la Sainte-Estelle à Clermont-Ferrand, il devient Majoral du Félibrige et nouveau titulaire de la *Cigalo Limousino*. C'est pour cette Sainte-Estelle qu'il réalise la traduction du *Cid Auvergnat, comédie rustique en un acte* en prose de Georges Desdevises-du-Dézert³⁹³ (Vidal, 1924). La pièce est donnée à cette occasion au théâtre de Clermont-Ferrand le 30 mai 1925. Elle est graphiée selon les principes Estieu-

³⁸⁷ Il lui faut se surveiller pour ne pas se tromper.

³⁸⁸ En voici une de plus, que pensez-vous de la rime d'un singulier et d'un pluriel.

³⁸⁹ C'est seulement avec les conseils d'homme comme vous que, peu à peu, je serai capable de suivre votre doctrine.

³⁹⁰ Nous venons peu à peu vers vous, c'est-à-dire l'École Occitane dont je fais partie.

³⁹¹ C'est qu'elle est bougrement difficile la méthode occitane, et quelque soit le degré de notre bonne volonté ; nous avons un travail énorme pour la mettre dans nos pauvres têtes.

³⁹² Pour le plus grand profit de votre dévot félibre.

³⁹³ Georges Desdevises du Dézert (1854-1942), historien, romancier, poète et critique littéraire français.

Perbosc et le livret qui a dû être distribué lors de cette représentation est accompagné d'un petit document donnant les règles à observer. (cf. Lo Cid auvernhat, § 5.3.3).

Cependant dans sa lettre du 26 août 1926 à Salvat, il prêche pour une graphie « moins rigoriste ». Il veut conserver les *ss* toujours présents chez les Troubadours, les écrivains et les « *Cònsos* ». « Ils écrivaient *Razon*, *Gleiza*, mais *Franssa*, *permissa*, etc. ». Nous verrons que quand Alibert viendra avec sa grammaire rétablir le double *s*, il s'élèvera contre, car il ne faut pas changer ce qui a été décidé une bonne fois pour toute. Il termine sa lettre en prêchant à nouveau pour la tolérance : « *Es de l'union – que se fai coma dins lo meinage, amb de bona voluntat d'un biais e de l'autre, e de l'un e de l'autre de concessions – que la grafia unenca, per (illisible) que res, sortirà. E que pogue se traire de la nueit quauque jorn !* »³⁹⁴

Cette même année l'*Almanach* devient *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*. C'est en 1926 également qu'est publié son roman *La Serva*. (cf. La serva, § 5.3.4) Comme dira Bonnaud « Vidal a eu le courage d'écrire le seul roman existant en auvergnat. » (Bonnaud, 1974, p. 304). En 1927 il termine un second roman assez long et laborieux mais resté manuscrit : *Jan Combralha* (cf. Jan Combralha, § 5.3.5).

Dès 1923, nous trouvons dans l'*Armana felibren* des chroniques signées Vau-Riat. Le Vauriat est un village de la commune de Saint-Ours qui jouxte Pontgibaud où Benezet Vidal avait acquis une petite maison de campagne où il viendra souvent. C'est probablement à l'époque où il acheta cette maison qu'il commença d'utiliser le pseudonyme de Vau-Riat.

En 1929 il se trouve envoyé par l'administration fiscale à Noirétable sur les confins du département de la Loire où viennent se mêler occitan et francoprovençal.

Dans une lettre du 22 juin, il se plaint une fois de plus de l'éloignement du bas-auvergnat et du parler de Salvat. Ayant publié dans l'*Almanach* l'année précédent un poème de Perbosc, il propose de dorénavant publier un poème non-auvergnat chaque année afin que petit à petit « les jeunes » s'habituent aux autres formes d'occitan. Il demande l'autorisation de publier un poème d'Estieu dans l'*Almanach* 1930.

³⁹⁴ C'est de l'union – que se fait comme dans le ménage, avec de la bonne volonté d'un côté et de l'autre, et de l'un et de l'autre des concessions – que la graphie unique [illisible] que rien, sortira. Et qu'elle puisse sortir de la nuit un de ces jours.



Figure 12 Maison (supposée) du Vauriat.

L'exil ligérien est de courte durée car dès 1930 il s'installe à Lezoux. C'est une petite ville de la Varenne entre montagne thiernoise et Limagne clermontoise³⁹⁵. C'est cette année-là qu'est publiée la nouvelle *Un Amor*, probablement le travail le plus abouti et le mieux réussi de Vidal. (cf. *Un Amor*, § 5.3.6) Le 31 mars 1931 il écrit une lettre amère à Salvat.

*Setz pas gente de non me respondre, ai mandat mon libre à Perbosc, Régis de Brousse, Praviel, à M. Estieu e à vos. Degun quinca mot. D'aisi, de Paris, de Provènsa, d'en liòc-mai m'arriba de compliments, de monde que s'i coneisson tant ben que los Academicians de Toloza, dizon qu'Un Amor es una reussida e sa forma de pura literatura. M'espante donc que l'Ostau d'Aszat e l'Escòla Occitana – que sosteni e ai sostengut tant qu'ai pogut – non solament m'ajon ren bailat, mas bolegon pas la pluma per me dire mercé.*³⁹⁶

C'est également à partir de cette date que va naître la discorde avec Henri Gilbert dont nous parlerons ultérieurement (cf. Controverse et opposition, § 7.2).

Le 29 décembre 1933, il envoie une lettre à Salvat lui signifiant le décès le 19 décembre de Louis Delhostal avec lequel il était très lié. Le 22 décembre il participe à la messe donnée à Thiézac et à l'enterrement à Prunet. Il enverra le 10 janvier 1934 un article sur Delhostal pour que Salvat le publie dans le *Gai Saber*.

Dans une lettre manuscrite du 23 juillet 1935, il informe Salvat qu'il va lui envoyer le manuscrit du *Libret de l'Escolan Auvernhat*. Il dit avoir choisi les pièces à publier et écrit la préface, les bibliographies et le glossaire. Il réclame comme à l'accoutumé une aide financière pour la publication. En 1936 paraît *Lo Libret de l'Escolan Auvernhat*, entièrement dédié à

³⁹⁵ Ce sera également la localité de résidence d'un autre grand défenseur de l'occitan de la fin du XX^e siècle, Etienne Coudert.

³⁹⁶ Vous n'êtes pas gentil de ne pas me répondre, j'ai envoyé mon livre à Perbosc, Régis de Brousse, Praviel, à M. Estieu et à vous. Personne n'a pipé mot. D'ici, de Paris, de Provence, de nulle-part il ne m'arrive de compliments, des gens qui s'y connaissent aussi bien que des académiciens de Toulouse disent qu'*Un Amor* est une réussite, et sa forme de la pure littérature. Je m'étonne donc que la Maison d'Aszat et l'École d'Occitanie – que je soutiens et que j'ai soutenu autant que j'ai pu – non seulement ne m'aient rien donné, mais ne remuent pas la plume pour me dire merci.

l'enseignement de la langue occitane en Auvergne. (cf. Lo libret de l'escolan auvernhat, § 5.3.7).

Cette année-là, Alibert va publier sa *Gramatica* (cf. Gramatica Occitana de B. Vidal, annexe 6) et travaille sur un glossaire. Alibert a demandé quelque-chose à Vidal mais on ne sait pas quoi ? Ce dernier dit avoir un problème avec la graphie d'Alibert, qui veut écrire ASE au lieu d'AZE, « *en i somnhant li bailarai ni mon papier, ni ma fizensa.* »³⁹⁷ Jugement quelque peu sévère sur Alibert.

Le 5 mars 1938, il annonce sa retraite à Salvat depuis le mardi précédent. Il va s'installer 1, rue Ramond à Clermont, à deux pas de la place de Jaude, adresse où il va demeurer jusqu'à son décès.

Exceptée la prime période en Maine-et-Loire, Benezet Vidal tout au long de sa carrière professionnelle résida dans de petites villes auvergnates de l'est de Clermont-Ferrand ; Châteldon, Billom, Noirétable et Lezoux. Toutes sont situées dans la zone d'Auvergne septentrionale, ce que Vidal nomme le Bas-Païs. Beaucoup plus préoccupé par l'essor du Félibrige auvergnat comme de l'adaptation de la graphie Estieu-Perbosc au Bas-Auvergnat, il ne se soucia probablement pas de la pratique locale de l'occitan, de ses singularités et de sa mise en valeur. De retour dans la capitale auvergnate, il va pouvoir consacrer son temps à l'écriture et au Félibrige.

Cependant l'année suivante, cesse de paraître l'*Armana felibren*. Faute de lecteurs, faute de collaborateurs, faute de temps, faute de papier, nous ne savons pas exactement pourquoi. Cela n'empêche que l'*Escòla de Limanha* n'a plus d'organe de diffusion et d'information.

Cette même année c'est la guerre qui arrive.

Dans la même lettre où il annonce sa retraite, il s'attriste sur le Félibrige, constatant le conflit naissant entre celui-ci et l'*Escòla Occitana*. La diatribe est sévère : « *Lo Consistòri, un acamp d'amators que fan un sonet de l'an e n'en son ravis e amb acò un còp de tata-pompon e la lenga d'òc es sauvada.* »³⁹⁸ Il s'en prend également au frère de Louis Debrons³⁹⁹ instituteur qui se refuse à distribuer gratuitement *Lo Libret de l'Escolan Auvernhat* aux maîtres d'écoles. Il note également que l'*Escolo Oubergnato* s'est désaffiliée du Félibrige et conclut sa lettre par : « *Paure Felibrige ! [...] Que nòstre Senhe nos tenga galhards !* »⁴⁰⁰

³⁹⁷ En y songeant, je ne lui donnerai ni mon papier ni ma confiance.

³⁹⁸ Le Consistoire est un rassemblement d'amateurs, qui font un sonnet pat an et en sont ravis, et avec ça un coup de *tata-pompon* est la langue d'oc est sauvée.

³⁹⁹ Louis Debrons (1881 – 1941) félibre, musicien de Regagnac entre Maurs et Aurillac.

⁴⁰⁰ Pauvre Félibrige [...] que notre Seigneur nous tienne gaillards.

Dans une lettre du 12 octobre 1938 à Salvat, Vidal qui vient probablement de lire *Le Roman de Flamenca* dans l'édition de Paul Meyer (Meyer, 1865) se lance dans une démonstration assez intéressante sur la langue de ce texte. Il souligne que Bernard, nom attribué au supposé auteur du texte, est un nom (et prénom) fort répandu en Auvergne.

Aquí per lo Bernardet se lo nom de l'auteur de Flamenca es ben aquest. I a dins aquest roman d'auvernhatismes (sic), ma = que, forme inconeguda mai bas que lo Bas País, ma que se troba dins una partida dóu Lemozin e de la Marcha. En Correze se parla pas de Puei-de-Doma ni mai en Marcha – aquela montanha celebra a balhat neisensa a de dichs (legendas) e de proverbis. Or n'i a dins Flamenca. Sent Genes et Sant Blazi son popularis aisi. Tot acò me fai dire que lo Bernardet es un bon auvernhat... Que n'en pensatz ?⁴⁰¹

L'argumentation vaut ce qu'elle vaut, mais les remarques de Vidal ne sont pas inintéressantes. Par contre il attendit sans succès une réponse de Salvat. Les éditions récentes de ce texte ont permis de remettre en lumière certains aspects du manuscrit de Carcassonne, de son ou ses auteurs, et même s'il est confirmée l'origine rouergate de la langue, le substrat auvergnat n'est plus ignoré (Zufferey, 2014).

Le 16 décembre 1939, Vidal envoie une lettre de condoléance à Salvat pour la mort de Prosper Estieu.

Malgré la guerre puis l'occupation allemande, Vidal semble rester relativement indifférent aux événements extérieurs. Il consacre son énergie au fonctionnement (et dysfonctionnements) du Félibrige ; attribution des Cigales, promotions diverses dans la hiérarchie, union possible avec le Félibrige Limousin, etc. Ce sont selon les lettres adressées à Salvat, ses préoccupations principales entre 1940 et 1941. Notons cependant qu'en novembre 1941 il essaie avec l'aide d'un ami professeur à la faculté de Clermont, probablement dans l'élan de la Révolution Nationale et de son régionalisme politique, culturel et linguistique, de se faire nommer professeur de langue d'oc, a priori sans succès. Il réitère sa demande en février 1942, et avec le professeur Janel de l'Université de Clermont-Ferrand, il monte un groupe d'étudiants régionalistes. Il s'enquiert aussi de donner des cours d'occitan aux élèves-maîtres à l'Ecole Normale. À cette proposition il reçoit la possibilité de faire « des causeries sur les rapports du dialecte bas-auvergnat avec l'ancien français ». Il est fou de rage : « *M'en foti de l'ancien francés, mas com poirai anaisi parlar de ma lenga, las farai "les causeries" e*

⁴⁰¹ Voici pour le Bernardet, si le nom de l'auteur de Flamenca est bien celui-là. Il y a dans ce roman des arvernismes, mas = que forme inconnue plus bas que le País-Bas, mais qui se trouve dans une partie du Limousin et de la Marche. En Corrèze on ne parle pas de Puy-de-Dôme ni même de Marche – cette montagne célèbre a donné naissance à des légendes et des proverbes. Or il y en a dans Flamenca. Saint Geney et Saint Blaise, sont populaires ici. Tout ça me fait dire que le Bernardet est un bon auvergnat... Qu'en pensez-vous ?

mancai pas de me n'en servir per sò que nos pertoca. »⁴⁰² Il lui prend également l'envie de créer à Clermont un Collège Occitan comme à Toulouse, mais pour cela il faut des sous et il n'en a pas. Il crée également un prix scolaire, qu'il veut généreusement doter de beaux livres. À partir de décembre 1942, il s'ouvre à Salvat de la publication d'un recueil de poèmes sur le Clermont d'avant 1500. Il l'envoie à Salvat pour avis et corrections. Il n'en reparle qu'en 1943, et cite pour la première fois le titre *Lo vielh Clarfont* (cf. *Lo vielh Clarfont*, § 5.3.8). Il se plaint à Salvat du prix réclamé par la Maison Privat pour la publication de son recueil et lui demande de l'aide. En mars 1943 la Jurada de l'Academia⁴⁰³ refuse de publier *Lo vielh Clarfont* : « *la Jurada deu pas amar los auvernhats, sò qu'es de regretar* »⁴⁰⁴, en conclut-il. Il demande à Salvat de lui donner les raisons de ce rejet.

Entre temps il se chagrine à nouveau de la publication de la *Gramatica* d'Alibert et des choix graphiques que celui-ci fait : « *A l'ora onte se parla d'ensenhar nòstra lenga, se faziem un pas per l'unificacion de la grafia ? Doblar l'S e qu'Alibert se decida à botar l'accent subre l'O per destriar lo son o dóu son ou ? Que n'en disetz ? Car se fau entendre, se non crezi ben que tot es perdut.* »⁴⁰⁵ Que chacun fasse une concession à l'autre et tout ira mieux.

En février 1943, il adresse une lettre à Robert Lafont pour lui parler de recrutement de jeunes Félibres auvergnats et lui donne trois noms sur Clermont-Ferrand, Clarence Lelong et Jean Nicolas tous deux étudiants et Alfred Redon qui est typographe. Il ajoute en bas de page le nom de Joseph Roux, séminariste. Cela laisse à penser que durant cette période Lafont, qui n'avait que vingt-et-un an, était responsable jeunesse au Félibrige.

C'est en mars 1943 qu'il reçoit (enfin) la *Gramatica* de Salvat et s'en réjouit. Il va la lire et s'engage à faire des articles dans les journaux du département et la diffuser auprès des enseignants d'occitan de la région. Il est heureux et fier de voir que *Lo Libret de l'Escolan Auvernhat* est cité dans la bibliographie de la *Gramatica* de Salvat (Salvat, 1943, xxiii). En juin de la même année il annonce le début de son travail sur une grammaire auvergnate sur le même plan que celle de Salvat. Il cite les modèles qu'il possède : Jouveau, Savinian, Fallon, Anglade, Ledoux, Alibert, Michalias, Doniol, etc.

⁴⁰² Je m'en fouts de l'ancien français. Mais comme je pourrai ainsi parler de ma langue, je les ferai « les causeries » et je ne manquerai pas de m'en servir pour ce qui nous concerne.

⁴⁰³ Il ne précise pas de quelle Académie il parle, probablement de l'Académie des Jeux floraux.

⁴⁰⁴ Le Jury ne doit pas aimer les auvergnats, ce qui est regrettable.

⁴⁰⁵ À l'heure où l'on parle d'enseigner notre langue, si nous ne faisons pas un pas pour l'unification de la graphie ? Doubler l'S et qu'Alibert se décide à mettre un accent sur l'O pour distinguer le son o du son ou, qu'en dites-vous. Car il faut s'entendre, sinon je crois bien que tout est perdu. (En effet dans la première édition de la *Gramatica* d'Alibert en 1935 celui-ci ne distingue pas les o [u] des ò [o]) (Alibert, 1935, pp. 8 – 9).

Il devient amer malgré son attachement au Félibrige. En juillet 1943, il parle de la partialité de quelques Languedociens et autres contre l'Escòla Occitana... « *mai d'un còp me sei tengut de vos escriure per... demisionar dóu Felibrige.* »⁴⁰⁶

C'est en septembre 1943 qu'il annonce à Salvat qu'il vient d'achever sa *Gramatica Auvernhata*. Il veut y ajouter quelques textes des bons Félibres auvergnats surtout de la prose. À ce sujet il se plaint que Delhostal n'ait pas laissé de prose et cela le chagrine. Il demande à Salvat de lui faire parvenir un court texte en prose de Delhostal que celui-ci a en sa possession⁴⁰⁷.

En février 1944, il remet le manuscrit de sa *Gramatica* au bureau de l'Académie⁴⁰⁸, et dit avoir été applaudi. Ordre est donné de la publier sans plus attendre. (cf. *Gramatica Auvernhata* de B. Vidal, annexe 6).

Comme nous avons pu le constater dans ses différents échanges épistolaires principalement avec Joseph Salvat, Benezet Vidal reste très en retrait des événements politiques de l'époque. Il a une attitude plutôt opportuniste essayant de profiter des aubaines qui se présentent pour avancer ses pions en faveur de l'occitan ou mener les actions pouvant faire avancer ses objectifs. Cette neutralité politique, il en fit déjà preuve en 1938 du temps de la Guerre d'Espagne, quand il écrivait dans l'*Armana Felibren* :

*Devem pas faire aisi de politica e acò per milanta razons ; e pamens lo còr me dòl de sò que se pasa en Espanha e, sens contristar degun me chau ben n'en parlar tant pauc [...] lo dèvi per sò qu'avem d'amar nòstris fraires catalans e de los plange, car devem pas debrembar que la Catalonha parla, coma dis lo grand Mistral, un rampau de nòstra lenga. Adoncas fazem de vòts per que... la Catalonha sauve sa lenga e la manhifica cultura que cent ans d'esfòrs li an donat.*⁴⁰⁹

Pareillement nous allons assister en 1944 à des revirements de circonstances que commandent les événements qui marqueront cette année-là.

La première lettre est datée du 14 janvier 1944 et est adressée à : « Monsieur le Président ». En fait il s'agit du Président du Conseil monsieur Pierre Laval. Comme ne l'ignore pas Vidal,

⁴⁰⁶ Plus d'une fois je me suis retenu de vous écrire... pour démissionner du Félibrige.

⁴⁰⁷ Il semble ignorer volontairement ou non le Brinde de Delhostal & Gilbert, dont nous reparlerons plus loin.

⁴⁰⁸ On ne sait toujours pas de quelle académie il parle. Ici probablement l'*Académie des Sciences et Lettres* à Clermont-Ferrand dont il fut ou est encore trésorier.

⁴⁰⁹ Nous ne devons ici pas faire de politique et pour de nombreuses raisons, et cependant j'ai le cœur gros pour ce qui se passe en Espagne, et sans contrarier personne il me faut bien en parler un peu [...] je dois le faire pour ce que nous avons d'aimer nos frères catalans et de les plaindre, car nous ne devons pas oublier que la Catalogne parle, comme le dit le grand Mistral, un rameau de notre langue. donc nous faisons le vœux que la Catalogne sauve sa langue et la magnifique culture que cent ans d'efforts lui ont données.

Laval assume pleinement ses origines auvergnates qui l'avait conduit à proposer à Pétain d'installer son gouvernement à Vichy. Châtelain de Châteldon où Vidal a lui-même résidé avant-guerre, c'est un peu en compatriote que Vidal lui écrit :

Permettez au Majoral B. Vidal qui, vous le savez, a de l'amitié pour vous, de venir vous demander un service. [...] Voulez-vous bien demander à votre Ministre de l'Education nationale, vous qui pouvez beaucoup, de compléter la mesure en question [sur l'enseignement des langues] par l'admission au certificat d'études primaires, au brevet, au baccalauréat, de nos dialectes [...] dont les points entreront en ligne de compte pour l'obtention du diplôme. [...] Le patriotisme le meilleur commence dans l'amour du foyer ; Mistral l'avait fort bien compris. [...] Je vous fais confiance [...] et je crois que je ne me serai pas adressé à vous en vain.

Laval le renvoie vers Abel Bonnard, ministre de l'Education Nationale, qui bien sûr ne répond pas. Le 6 avril 1944, Vidal lui adresse une lettre dithyrambique :

Monsieur le Ministre, Encore sans réponse à ma lettre du 14 janvier dernier, que M. Pierre Laval Chef de Gouvernement a bien voulu vous transmettre, je crois bon de vous adresser aujourd'hui une copie de l'Introduction à ma Grammaire auvergnate qui va paraître sous les auspices et aux frais de l'Académie de Clermont. Vous voudrez bien lui accorder quelques instants d'attention, et vous y verrez d'autres arguments que ceux dont je me suis servi dans ma lettre à M. Pierre Laval ; puissent-ils vous éclairer et vous décider, monsieur le Ministre ; les Français ont beaucoup, beaucoup espéré et espèrent encore du Gouvernement dont vous faites partie ; ce que je vous demande est justice et ne coûtera rien ; comblez par une mesure équitable, souhaitée depuis longtemps par des millions de Français, un de leurs plus chers désirs. En cet espoir, etc.

Les événements de l'année 1944 mettront un arrêt brutal aux espoirs et démarches de Vidal. Cependant en février 1944 il est surtout très préoccupé par l'édition de sa *Gramatica*. Les obstacles commencent à se dresser en travers de ses espoirs. L'imprimeur de l'Académie ne peut pas imprimer les ò. Il déclinera un peu plus tard le travail argumentant sur le fait d'un manque de matrices pour ce genre de texte qu'on ne peut se procurer que dans les pays anglo-saxons. Il est vrai qu'en début 1944 l'opération est plutôt délicate. Vidal demande alors à Salvat de faire dactylographier le texte de la *Gramatica*, n'ayant pas de machine et ne pouvant en louer une. Il propose de plus, de ne faire qu'une édition en français et non bilingue pour en diminuer le coût. Il déclare que les enseignants seront nombreux à vouloir se la procurer et se dit prêt à battre le rappel sur les départements voisins : Creuse, Corrèze, Cantal, Haute-Loire, Allier, Loire. Il espère ne pas avoir travaillé en vain bien qu'il commence à en avoir malheureusement pris un peu l'habitude. Faute de solution pour le ò il n'hésite pas à

proposer : « *lo mielh saria de retablir corajozament l'ou ; me n'en costarà, car ami pas cambiar trenta còps, e pasmens i a de que s'enganar sens aquela marca.* »⁴¹⁰

Pour la première fois également il évoque la guerre dans sa lettre du 3 mai 1944. « *Sabetz que los viatges son pas segurs ; l'òm part, mas per tornar ? A tres kilomètres de nòstris fauborgs avem la linha copada pel bombardament de dimenche matin (2 en 10 oras !).* »⁴¹¹

Le 25 mai 1945, il envoie une lettre à Salvat pour son retour de captivité du camp de Neuengamme au sud de Hambourg⁴¹². Nous apprenons par le même courrier que Maurras et Arnaud ont été bannis du Félibrige. Il conclut : « *Epuracion ! Es l'òrdre.* »⁴¹³

Le 27 août 1944, il écrit un poème intitulé *Deliuransa* (cf. Deux poèmes de Vidal, annexe 8). Sur la copie qu'il envoie à Salvat, on peut lire en dédicace : « *A mon amic e carissime compaire lo chanonje e profesor Jozep Salvat en memoransa de son sejorn dins las danas germanicas, am en sovenir de Benezet Vidal.* »⁴¹⁴ Ce poème hymne à la liberté et à la Libération à quelque chose de grotesque si ce n'est de presque malsain. Il y honnit les Allemands pour tout ce qu'ils ont fait subir « à notre pauvre pays » et se désole sur les victimes qui tant pâtaient. « *L'onor es pels martirs, per vautres la vergonha* »⁴¹⁵, dit le premier vers de la sixième strophe. Seulement quatre mois s'écoulèrent entre avril et sa lettre à Bonnard et août et l'ode à la Résistance, mais le temps presse et il faut au plus tôt acquérir un certificat de bon patriotisme version libérateurs. Maintenant est venu le temps de la rédemption. N'avait-il pas écrit « *Epuracion ! Es l'òrdre.* » Il vaut mieux se mettre du bon côté.

En août 1945, toujours inquiet pour l'édition de *Lo vielh Clarmont* par un éditeur proche de Salvat, il lui reproche son silence : « *n'avetz pas respondut al sujet de l'edicion de mon Lo vielh Clarmont.* »⁴¹⁶ Dans sa lettre du 5 décembre 1945, leur d'espoir, « *l'estampaire me*

⁴¹⁰ Le mieux serait de rétablir courageusement l'ou, il m'n coûtera car je n'aime pas changer trente fois, et cependant il y a de quoi se tromper sans ce signe.

⁴¹¹ Sachez que les voyages ne sont pas sûrs. À trois kilomètres de nos faubourgs nous avons la ligne coupée par les bombardements de dimanche matin (2 en 10 heures !).

⁴¹² Dans la nuit du 8 au 9 juin 1944, Joseph Salvat est arrêté, ainsi que M^{br} Bruno de Solages, recteur de l'Institut d'étude catholique et d'autres enseignants de l'Institut catholique à Toulouse. Il rentrera de déportation en mai 1945. D'abord enfermés au camp de Compiègne, ils porteront le titre de « déportés d'honneur ». En effet, l'abbé Joseph Salvat et ses compagnons sont déportés en août 1944 au camp de Neuengamme. L'autorité morale de l'abbé Salvat le fait désigner comme « majoral » du camp. Le camp de Neuengamme est libéré par les Alliés en Mai 1945. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Salvat, consulté le 2 / 02 / 2019).

⁴¹³ Épuration ! c'est l'ordre.

⁴¹⁴ À mon ami et très chère compagnon le chanoine et professeur Joseph Salvat en mémoire de son séjour dans l'enfer allemand et en souvenir de Benezet Vidal.

⁴¹⁵ L'honneur est pour les martyres pour vous la honte.

⁴¹⁶ Vous n'avez pas répondu, au sujet de l'édition de mon *Lo vielh Clarmont*.

diguèt que la Gramatica èra a mand d'èstre publicada. »⁴¹⁷ Aussi il demande à Salvat de la relire et avoue que sa santé ne s'améliore pas : « *Ieu, vau tot plan-plan.* »⁴¹⁸ D'ailleurs, en 1946, il décline l'invitation à la Sainte-Estelle de Digne pour raison de santé.

Au début de cette même année, Vidal va lancer une nouvelle publication *Lo Grelet, Buletin trimestrial de l'Escòla de Limanha. L'Almanach chantant et Alman felibren*, n'ayant pas survécu à la guerre, il faut créer un nouvel organe qui soit le lien et la voix du félibrige bas-auvergnat. Il ne faut surtout pas se laisser distancer ou étouffer par la revue du *Covize* de Gilbert, *l'Alauza d'Auvernha* (cf. Vidal et Gilbert dans leur temps, § 8). On se souvient que quelques courts articles de *l'Almana Felibren* étaient signée Lo Grelet, probable pseudonyme de Vidal et que c'est le titre du premier poème du premier recueil de Vidal *Flours de mountagna* (cf. Lo grelet, annexe 9). Ce bulletin ne sera cependant jamais plus qu'une feuille format 21 x 27 recto-verso dactylographiée et ronéotée. Les archives départementales du Puy-de-Dôme⁴¹⁹ ont vingt-quatre numéros de ce bulletin datés de la fin des années 1946 à 1950. On y trouve de brefs commentaires sur la vie du mouvement rédigés par Vidal ainsi quelques textes de Vidal lui-même, souvent des reprises. Y sont publiés également des textes, reprises ou originaux, de fidèles du Félibrige Auvergnat comme madame A. Abraham, ou A. Lenormand (Tata Naïs). Le dernier est daté du 1^{er} octobre 1950. Ce bulletin s'éteindra avec Vidal (cf. L'après-guerre, § 8.3).

En septembre 1946, il revient sur les événements de 1944 dans une lettre où il évoque une cérémonie qui a eu lieu au Puy-de-Sancy, en mémoire de résistants fusillés puis brûlés « *pels bòchis* »⁴²⁰ en mars 1944. Parmi eux se trouvaient deux personnes de sa famille. Il parle également à Salvat du fils d'un de ses cousins, Pierre Boissier, qui était interné comme lui à Neuengamme et qui n'est pas rentré. L'a-t-il connu ? Il conclut cette lettre en disant : « *l'estampatge de ma gramatica non es comensat. Quand la veirem-nos ? Diu sol lo sab. Lo preji cada jorn.* »⁴²¹ En février 1947, le désespoir le gagne : « *Tota annada perduda cava un valat prigont dins mon Auvernha tament trabalhaira per Paris, e compromet nòstra òbra.* »⁴²² L'Académie vient de publier un mémoire (probablement parisien) et n'a plus de

⁴¹⁷ L'imprimeur me dit que la Gramatica est prête à être publiée.

⁴¹⁸ Moi, je vais tout plan-plan.

⁴¹⁹ Cote 8 BIB 1903

⁴²⁰ Par les « boches ».

⁴²¹ L'impression de ma grammaire n'est pas commencée.

⁴²² Toute une année perdue, creuse un vallon profond dans mon Auvergne qui travaille tant pour Paris, et compromet notre œuvre.

sous pour autre-chose, ils lui parlent maintenant d'une édition en 1948 ou 1949. Il conclut tristement : « *Arribe a las setanta e non vodriai morir sens veire mon òbra portat frut.* »⁴²³

Le 4 février 1946, il écrit à nouveau à Robert Lafont toujours dans le but de lui proposer de jeunes recrues pour le Félibrige. Il reparle de Lelong et Redon déjà cités et rajoute le nom de Leroy, professeur à Clermont. Nous constatons qu'il a quand même quelque peine à attirer la jeunesse au Félibrige.

Enfin en 1947, l'Académie a établi des numéros d'ordre pour ses publications et la *Gramatica* porte le numéro 2. Malheureusement elle ne dispose d'aucuns moyens financiers.

En mars 1949, il avoue avoir été longuement malade. Il se réjouit cependant de la proposition de la loi Deixonne et propose de s'entendre avec l'*Institut d'Estudis Occitans* qui vient de faire son apparition dans le paysage occitan. Il dit en avoir parlé avec Max Rouquette. Il va se ressourcer de plus en plus fréquemment dans sa maison du Vauriat, sur les lieux de sa naissance et de son enfance, « *endreit onte pasam nòstras vacanças* »⁴²⁴. Il écrit lors d'un de ses séjours un de ses derniers poèmes, allégorie au Puy-de-Dôme et ode à l'Auvergne, *L'Eschalièr* (cf. Deux poèmes de Vidal, annexe 8). Le poème *Lo Grelet* est publié dans le *Gai Saber* : Vidal en remercie Salvat. Dans sa lettre du 18 mars 1950, il admet : « *ieu, me fau vielh ai de rumatismes mas enfin acò vai pas tròp mau.* »⁴²⁵ et parlant de sa *Gramatica* « *es dins los tiradors.* »⁴²⁶ Il espère néanmoins que le vote de la loi Deixonne aidera. Il ferraille toujours avec Alibert sur la graphie « *au temps dels Trobadors lo pòple non sabia legir, e escrivion per els. Ara l'an a bezonh de distinguir segont qu'a lo son o o ou, es pas dur a comprendre !* »⁴²⁷ Nous voyons que ce point est pour lui une des clés majeures de la mise en pratique de la graphie occitane sur laquelle il ne veut pas transiger. Il a écrit au député Maurice Deixonne pour lui demander où il en était de sa loi, « *dins l'Auvernha basa nòstra lenga se perd e voldriai la veire viure.* »⁴²⁸ Il n'a pas reçu de réponse. Il décline dans sa lettre du 19 avril 1951 l'invitation au banquet de l'*Escòla Occitana* pour problèmes de santé et financiers ; il ne peut plus marcher et n'a pas d'argent. Le 1^{er} juin 1951 c'est sa dernière lettre à Salvat :

⁴²³ J'arrive à soixante-dix ans et je ne voudrais pas mourir sans voir mon œuvre ne pas porter ses fruits.

⁴²⁴ Endroit où nous passons nos vacances.

⁴²⁵ Moi, je me fais vieux, j'ai des rhumatismes mais enfin ça ne va pas trop mal.

⁴²⁶ Est dans les tiroirs.

⁴²⁷ Au temps des troubadours le peuple ne savait pas lire, ils écrivaient pour eux. Maintenant on a besoin de distinguer qu'on a le son o ou le son ou, ce n'est pas dure à comprendre.

⁴²⁸ Dans notre Basse-Auvergne notre langue se perd et je voudrais bien la voir vivre.

*Voldriai parlar de la Santo-Estèlo d'Aurilhac e, en meteis tems, de mon brinde au « Banquet », mas l'ai debrembat en partida, sariatz ben gent de me n'en faire mandar una copia. D'avansa, gramaci. Gramaci d'avansa e mon amistos poton.*⁴²⁹

Nous voyons bien ici les liens très forts qui lient Vidal et Salvat.

Dans le numéro 18 de *Lo Grelet* daté du 1^{er} avril 1950 Vidal va faire une présentation assez détaillée de la loi Deixonne. Il en signalera cependant bien les limites et principalement par son aspect facultatif, mot qu'il souligne dans son bulletin. Il rajoute donc, « *Aquela Lei, coma tant d'autras, es mau... fotuda, car coma farà l'istitutor per enseinhar, se non sab sò que dèu aprene a sos escolans !* »⁴³⁰ et de conclure optimiste, « *Aquela Lei es un comensament ; esperem mielh.* »⁴³¹. Malheureusement, Vidal n'aura guère le temps de voir cette Loi tant attendue être mises en application.

Le 9 août 1951, Laure Vidal annonce à Joseph Salvat le décès de son père d'une crise cardiaque lors d'un de ses séjours au Vauriat le 5 août. Laure a également écrit à Frédéric Mistral-neveu, Capoulier du Félibrige pour lui annoncer la nouvelle de la disparition de son père.

Ses obsèques ont lieu sans fleurs ni couronnes et sans discours le mardi 7 septembre à Saint-Ours-les-Roches, commune voisine de Pontgibaud où est situé le Vauriat. Cependant l'abbé Spindler, curé de Beaumont-lès-Clermont⁴³², a été chargé par l'Académie de Clermont de parler de Vidal. Le texte de Spindler a été envoyé à Salvat pour traduction et publication (dans le *Gai Saber* ?). Salvat qui se trouvait à ce moment en Espagne ne participera pas aux funérailles de Benezet Vidal.

Nous pouvons constater grâce à ces courriers échangés avec des grands noms de l'occitanisme dans la première moitié du XX^e siècle, combien Benezet Vidal fut opiniâtre dans son combat pour la langue occitane sous sa forme auvergnate. Il fut toujours persuadé qu'il fallait aller vers une convergence linguistique pour l'ensemble de l'occitan et que c'était la seule manière d'arriver à en assurer la survie et l'avenir dans son siècle. Très attaché au Félibrige, il fit de la doctrine de l'*Escòla Occitana* sa propre doctrine quitte à se rentrer en conflit avec d'autres grands noms du renouveau occitan comme, entre autres, Alibert ou Gilbert. Il s'attristera du manque de reconnaissance de ses pairs et du peu d'aide tant matérielle que morale, qu'il reçut

⁴²⁹ Je voudrais parler de la Sainte-Estelle d'Aurillac et en même temps de mon toast au banquet, je l'ai oublié en parti seriez-vous assez gentil pour m'en faire envoyer une copie. D'avance merci. Merci d'avance et mon amical baiser.

⁴³⁰ Cette Loi, comme bien d'autres est mal... foutue, car comment fera l'instituteur pour enseigner s'il ne sait pas ce qu'il doit apprendre à ses élèves !

⁴³¹ Cette Loi est un commencement ; espérons mieux

⁴³² Aujourd'hui Beaumont.

de ses confrères méridionaux. Nous noterons aussi que l'ensemble de son œuvre éditée, soit quatre ouvrages, le fut dans une période assez courte, de 1921 avec *Flours de Mountagno*, à 1936 avec *Lo Libret de l'Escolan Auvernhât*. Une partie non négligeable de ses travaux demeure encore inédite, dont sa *Gramatica* qui fut son grand regret et sa grande peine. Comme il le disait lui-même dans une lettre à Salvat daté du 13 avril 1944 : « *Ai consacrat ma vida à sauvar nòstra lenga aici, e en fòra de Dius e de ma familha ai pas de mai grand ideau [...] Totis los jorns preji Dius e Nòstra-Dama d'ou-Pòrt*⁴³³ *de la Saleta e de Lorde*⁴³⁴, *de m'ajudar.* »⁴³⁵

Suite à sa disparition, Laure Vidal va prendre en main les affaires paternelles et continuer sa correspondance avec Salvat jusqu'en 1966. À propos de l'enterrement de son père, elle écrit à Salvat : « les porteurs du cercueil ne s'exprimaient pas en français – mais sans doute je me répète. » Son principal souci sera dorénavant d'essayer de faire publier la *Gramatica* et de gérer ce qu'elle appelle « la bibliothèque félibréenne » de son père. Elle restera également active auprès des quelques membres de l'*Escòla de Limanha* encore engagés pour essayer d'assurer un avenir à la maintenance de Basse-Auvergne. À ce propos, Salvat lui conseille de se rapprocher de Jean Fay (1914 – 2012) d'Aurillac qui est devenu le grand animateur du Félibrige haut-auvergnat et de *Lo Cobreto / La Cabreta*. Concernant la *Gramatica*, Salvat propose d'en faire la préface. Le président de l'Académie pense que ce serait « un bon atout dans le lancement de notre affaire » et « qui pourrait enlever les hésitations des membres sinon récalcitrants, tout au moins indifférents. »

Une première série de livres est envoyée à Toulouse en décembre 1951, dont un exemplaire du *Tresor d'ou Felibrige* (non relié) cadeau de Madame Frédéric Mistral à Benezet Vidal. Salvat en est ravi.

En janvier 1952, la revue *L'Auvergne Littéraire* qui devait publier *Lo vielh Clarmont* y renonce sans explication et renvoie le manuscrit à Laure Vidal. Elle s'attend à pareille chose de la part de l'Académie pour la *Gramatica*. Effectivement, en février 1952, elle reçoit le refus de l'Académie pour la *Gramatica*.

⁴³³ La basilique Notre-Dame-du-Port est une église collégiale de facture romane du XII^e siècle, située à Clermont-Ferrand dans le quartier du Port entre la place Delille et la cathédrale.

⁴³⁴ Notre Dame de la Salette et Notre Dame de Lourde sont deux sanctuaires mariaux situés dans L'Isère et dans Les Hautes-Pyrénées.

⁴³⁵ J'ai consacré ma vie à sauver notre langue ici, et en dehors de Dieu et de ma famille je n'ai pas de plus grand idéal [...] Tous les jours je prie Dieu et Notre-Dame-du-Port, de la Salette et de Lourde, de m'aider.

L'idée de transférer la Bibliothèque Félibréenne de Vidal au Collège d'Occitanie est approuvée par Salvat et Laure Vidal se réjouit de voir que « ces livres seront utilement placés ».

En mai 1952, à la une de *La Voix du Massif Central*, éphémère mensuel qui fut publié entre 1951 et 1954 sous la tutelle rédactionnelle de l'écrivain saugain Louis Amargier (1902 – 1989), un article intitulé *Occitanie* rappelle les activités de l'Ecole de Limagne et l'apport de Benezet Vidal à la culture régionale. Il y est fait également la promotion d'ouvrages de Mouzat, Pons, Castan, Allier et Rouquette, publiés par les Annales de l'Institut d'Etudes Occitanes et à commander en écrivant à M. Robert Lafont à Toulouse. Louis Amargier précise que « tous ces poètes ont adopté la prosodie classique sauf F. Castan qui nous montre sa virtuosité dans les vers libres. Mais tous, dans leur langue ancestrale, donnent à leurs chants quelque chose d'universel. » (cf, L'après-guerre, § 8.3) Laure Vidal se réjouit de cet écho venu de Paris. Monsieur Pierre Vergne directeur de cette revue lui conseille de contacter le professeur Jean Bonafous⁴³⁶. Elle le fit, mais en vain.

En juin 1953, *L'Ecole de Limagne* continue à « marcher bien » selon Laure Vidal. Ils ont organisé sept veillées depuis octobre 1952, mais il n'y a plus de Jeux Floraux, de concours scolaire, de journal, « Benezet Vidal est irremplaçable » conclut-elle. Cependant en juillet 1953, elle avoue que *L'Ecole de Limagne* est au repos. Les veillées reprennent en novembre.

En 1960 Joseph Salvat arrête son enseignement universitaire et Laure Vidal lui souhaite une bonne retraite. En 1962 en désespoir de cause elle envoie les deux exemplaires de la *Gramatica*, l'un manuscrit l'autre dactylographié à Salvat.

Fay qui vante sa brillante *Ecole de Haute-Auvergne* insiste pour relancer l'*Ecole de Limagne*, Laure Vidal lui répond en lui disant qu'il ne trouvera aucun écho à Clermont.

Laissez-la "mourir" en beauté voyant la mentalité des clermontois que le Félibrige laisse froid.
[...] personne ne parle plus la langue. Je sais hélas que mon pauvre papa souffrait de voir déjà se raréfier les "fidèles". Vous savez ô combien il était fervent.

Elle demande même à Salvat de convaincre Fay qu'il n'y a plus rien à faire. Elle nourrit d'ailleurs une grande amertume vis-à-vis du Félibrige de Haute-Auvergne et de Jean Fay : « Il me parle aussi – que si je voulais lui faire connaître l'œuvre de papa – là je sursaute. » Même les Félibres aurillacois ignorent Benezet Vidal. Elle se désole en concluant : « Il pourrait parler de lui dans sa "Cabrette". »

⁴³⁶ Pierre Vergne et Jean Bonafous tous deux cantaliens furent entre-autre les fondateurs de *La France Latine*.

Dans une lettre du 9 août 1965, elle annonce à Salvat la mort de sa mère Annette. Elle sera inhumée dans le caveau où reposent déjà Benezet et leur fils Jean à Saint-Ours.

Dans la lettre de mai 1966, elle annonce la destruction de leur maison 1 rue Ramond où elle est restée avec sa mère depuis la mort de son père. Un immeuble sera construit à sa place qui existe encore aujourd'hui et dans lequel elle va disposer d'un appartement. Une page est définitivement tournée. À cette date, tous les livres félibréens de Benezet Vidal ont été transférés au Collège d'Occitanie. Ici se termine aussi la correspondance entre Laure Vidal et Joseph Salvat qui décédera en 1972. Avec cette fin de correspondance s'éteint également la mémoire de Benezet Vidal, oublié tant à Clermont-Ferrand qu'à Pontgibaud.

5 2 Le parler de Pontgibaud

Nous essaierons dans ce qui suit de décrire le parler de la ville de Pontgibaud et de ses environs. Nous considérerons que le parler naturel dans lequel a été élevé Benezet Vidal est



Figure 13 Localisation de Pontgibaud dans l'espace occitan centre-nord.

précisément ce parler. Sa famille tant paternelle que maternelle étant de cette ville nous avons fort à penser qu'il en fut ainsi.

Nous avons déjà eu un aperçu assez précis de ce qu'était ce parler au début du XIX^e siècle avec l'approche que nous avons faite des écrits d'Antoine Sanitas (Bouillet, 1853, 115–119 ; Bonnaud, 1979, 2–10 ; Martin, 2018, 168–185). Afin de compléter cette première approche nous avons également consulté

les documents suivants : ALF pour le point 703 Pontgibaud, ALAL pour les points 12 Chapdes-Beaufort, et le point satellite 12S Pontgibaud⁴³⁷. Nous avons eu accès auprès du Labo Bases, Corpus, Langage UMR7320 Université de Nice-Sophia-Antipolis, à l'enquête réalisée par Albert Dauzat du 2 au 5 septembre 1954 à Pontgibaud⁴³⁸. Nous nous sommes également référés à l'ouvrage de Karl-Heinz Reichel sur *Les Parlers du Puy-de-Dôme* (Reichel, 1991) ainsi qu'à la *Grammaire Générale de l'Auvergnat*, de Pierre Bonnaud (Bonnaud, 2006) et à *l'Enquête sur la Langue Paysanne de Lastic* de Fritz Meinecke (Meinecke, 1935). *Alo qu'ou vé ?* petit livret sur le parler de Pontgibaud de Jean-Claude Bertrand (Bertrand, 2017) nous a permis d'appréhender les formes contemporaines de ce parler. Grâce à Jean-Claude Bertrand⁴³⁹ auteur de ce livret, nous avons pu nous entretenir avec lui ainsi qu'avec son oncle Albert Coulaudon⁴⁴⁰ né et habitant à Pommier⁴⁴¹ commune de Chapdes-Beaufort. Tous les deux sont de bons locuteurs du parler de cette région⁴⁴².

Si l'on repositionne Pontgibaud dans l'étude géolinguistique réalisée par Teulat sur les parlers auvergnats (Teulat, 1981), nous le trouvons à peu près au point barycentrique de l'espace septentrional (cf. Figure 13). Suivant les isoglosses de définition, les parlers de cet espace sont caractérisés par :

La chute de *s* devant les consonnes ;

L'évolution du L intervocalique latin simple entre consonnes vers un *l* vélarisé (sombre) [ɫ] à Pontgibaud, qui dès Chapdes-Beaufort et dans une aire localisée sur le nord-est de Clermont-Ferrand évolue vers [rl] (Reichel, 1991, p. 72) ;

La palatalisation du groupe *cl* en [çj] ;

La réduction quasi-totale des diphtongues *au*, *ai* ;

La réalisation des infinitifs du premier groupe *-ar* en [e] ou [ɛ], au nord d'une diagonale nord-ouest / sud-est passant entre Chapdes-Beaufort au nord et Pontgibaud au sud ;

La chute ou l'instabilité de *-s-* intervocalique ;

L'utilisation de *le* article défini singulier ;

⁴³⁷ Les données du point 12S sont repris de l'enquête de Dauzat de 1954.

⁴³⁸ L'enquête de Dauzat a été réalisée auprès de monsieur et madame Tixier fermiers du château de Pontgibaud. Ils étaient tous deux natifs de Saint-Ours à 4 km au sud-est de Pontgibaud. Ils assurent que le patois est le même.

⁴³⁹ Jean-Claude Bertrand, bourselier-sellier, né en 1944 et demeurant depuis à Saint-Ours, commune voisine de Pontgibaud.

⁴⁴⁰ Albert Coulaudon, ouvrier métallurgiste, né en 1941 et demeurant depuis au Pommier commune de Chapdes-Beaufort.

⁴⁴¹ Pommier est très exactement situé à mi-distance entre Chapdes-Beaufort et Saint-Ours.

⁴⁴² Enquêtes réalisées le 20 juin 2018 et le 5 mars 2019.

La formation des pluriels opposant un singulier paroxytonique fermé et un pluriel oxytonique ouvert, *l'òme* [l'omə], *los òmes* [loz o'me:], *la filha* [lɔ 'fiʝɔ], *las filhas* [la fi'ja:] ; ainsi que *-èl* et *-iaus* (ou *-al* et *-aus*) ;

L'utilisation quasi systématique d'un pronom sujet dans la conjugaison des verbes ;

La systématisation des prétérêts en *-t-* ;

L'appartenance de ce parler à un espace lexical occidental le rapprochant du point de vue du vocabulaire des parlers dits limousins.

Nous détaillerons dans ce qui suit quelques points spécifiques plus précis de ce parler. Nous indiquons quand elles existent les différences entre Pontgibaud (PtG) et Chapdes-Beaufort (CB).

Phonétique

Voyelles :

-a paroxytonique est réalisé [a:] à PtG mais passe à [ɛ:] à CB : *vialatge* [vjɔ'la:ɔ] ; [vjɔ'rle:ɔ].

-ar des verbes du premier groupe en [a] à PtG, devient [ɛ] à CB : *parlar* [pɔr'la] ; [pɔr'lɛ].

-as est réalisé [æ:] à PtG et [ɛ:] à CB : *un asne* [ɛn 'æ:nə] ; [ɛn 'ɛ:nə]. Quand *as* est prétonique nous avons : *la pastada* [lɔ pa:'tadɔ] à PtG.

-an paroxytonique avant consonne est réalisé [ɛ̃] : *la granja* [lɔ 'grɛ̃ɔ] ; *la plancha*⁴⁴³ [lɔ 'plɛ̃ɔ] ; *granda* ['grɛ̃ɔ].

-an oxytonique devant consonne donne [ã] : *un enfant* [ɛn œ'fã] ; *grand* [grã].

Nous avons ainsi l'opposition : *blanc* [blã], *blancha* ['blɛ̃ɔ].

-an final, à l'inverse de la plus grande partie des parlers de l'occitan septentrional y compris le nord languedocien, est réalisé [a] ou [wɑ] : *le pan* [lɔ pa] ; *deman* [dɔ'mwɑ].

-a prétonique ou final atone est toujours réalisé [ɔ] : *la pala* [lɔ 'paɔ]⁴⁴⁴.

-ò est très fréquemment réalisé [u] dans les monosyllabes : *le pòrc* [lɔ pu] ; *le ròc* [lɔ ru] ; *quò* [ku] ; *un òs* [ɛn u].

-on final est réalisé [ɔ] : *la maison* [lɔ mej'zɔ] ; *l'inhon* [l i'ɲɔ].

-òs ou *os* finaux ou devant consonne donne [ow] : *la crosta* [lɔ 'krowtɔ], *le bòsc* [lɔ bow].

-oin issu de *-NC-* est réalisé [wɛ̃] : *le conh* > *le coin* [lɔ kwɛ̃] ; *la ponhta* > *la pointa* [lɔ pwɛ̃tɔ]⁴⁴⁵.

⁴⁴³ La passerelle.

⁴⁴⁴ Notons que l'ALF note [à] correspondant à *a* antérieur. Jean-Claude Bertrand, qui est un amateur non averti, note dans son recueil ces finales comme e muet français.

-es prétonique ou ès tonique devant consonne est réalisé [ɪ] : *la tèsta* [lɔ 'tɛtɔ] ; *estèla* « buche » [ɪ'tilɔ] ; *estela* > *est(i)ala* « étoile » [ɪ'talɔ] à PtG et [ɪ'terlɔ] à CB.

-e+r- ou -è+r- tendent vers la prononciation [ja] suivant certaines variations phonétiques : *la sèrp* [lɔ sjæ] ; *verd* [vjɑ] ; *verda* ['værdɔ].

-èl final singulier est réalisé [ɪ] : *un cotèl* [ɛ̃n ku'tɪ], *l'anhèl* [l a'ɲɪ] ; *le morcèl* [lɔ mur'sɪ]. Il en est de même avec -èr- final comme dans : *le codèrc* [lɔ ku'dɪ].

-èlh final est réalisé [œ] : *le chalelh* [lɔ tsɔ'xœ] ; *un parelh* [ɛ̃ pɔ'rœ] ; *le solelh* [lɔ su'xœ].

-en tonique est également réalisé [œ] : *plen* [plœ] ; *plena* ['plœnɔ] ; *potena* [pɔ'tœnɔ] « cruche en terre ».

-et final tonique ou non est aussi réalisé [œ] : *un aret* [ɛ̃ ɔ'rœ] ; *le pairet* [lɔ pej'rœ] « le grand-père » ; *le vâlet* [lɔ 'vɔlœ].

-i tonique final suivi ou non d'un n muet, donne toujours [jœ] : *le chamin* [lɔ tsɔ'mjœ] ; *le chin* [lɔ tʃœ] ; *le matin* [lɔ mɔ'tjœ] ; *'quí* [cjœ].

Diphthongues :

-au tonique, se réduit à [ɔ] comme dans une grande partie du Puy-de-Dôme (Teulat, 1981, p. 32), (Reichel, 1991, p. 40) : *dedau* [dɔ'dɔ] ; *l'autre* [l'ɔ trɔ] ; *piâu* ['pjɔ] « poil » ; *le jau* [lɔ 'dʒɔ] « le coq » ; *la laura* [lɔ 'lɔrɔ] « la lèvre ».

-au prétonique conserve lui une forme diphtonguée [o_w] : *las aurelhas* [laz o_wri'ja] ; *l'aulanha* [l o_w'xæɲɔ] « la noisette ».

-ai tonique, se réduit à [e] ou [ɛ] suivant la consonne qui précède, sur un territoire quasi identique à celui de *au* (Reichel, 1991, p. 43), (Teulat, 1881, p. 52) : *l'aiga* [l 'ɛgɔ] ; *faire* ['fɛrɔ]. Notons qu'il n'y a pas comme dans le nord-est du Puy-de-Dôme de diphtongaison en [wɛ] après consonne labiale.

ai prétonique a tendance aussi à faire réapparaître une diphtongue [e_j] : *la maison* [lɔ me_j'zɔœ] ; *le pairet* [lɔ pe_j'rœ] « le grand-père ».

èi et *ei* tonique ont évolué conjointement en [aj] : *le lèit* [lɔ laj] ; *creire* ['krajrɔ] ; *nèire* ['najrɔ]. La finale -*èira* issue de ARIA a elle donné [ɛj] : *chadèira* [tsɔ'dɛjrɔ] ; *panèira* [pɔ'nɛjrɔ] ; *serpillhèira* [serpjɪ'xɛjrɔ]. Ainsi nous avons l'opposition, *bergèir* [bar'dzaj], *bergèira* [bar'dzɛjrɔ].

⁴⁴⁵ Nous avons là sûrement une influence du français sur la phonétique. Néanmoins nous avons rétabli l'orthographe médiévale que l'on trouve dans les dictionnaires de la langue ancienne (Levy, 1973), (Olivier, 2009).

En position prétonique il y a soit réapparition de la diphtongue : *seitar*⁴⁴⁶) [sej'ta] ; *peisson* [pej'sœ], soit monophthongaison : *la meitat* [lɔ mɛt'ta] ; *la leitèira* [lɔ le'tɛrɔ].

Les diphtongues *eu*, *èu* et *iu* se sont d'abord triphthonguées en *iau* puis réduites en [jɔ] (Dauzat, 1906) : *beure* > *biaure* ['bjɔrɔ] ; *fiular* > *fiular* « siffler » [fjɔ'la] ; *viure* > *viaure* ['vjɔrɔ] ; *benlèu* > *benliau* [bɛ'ljɔ] ; *le leciu* > *le leciau* [lɔ 'lɛjɔ] ; *le mèl* > *le mèu* > *le miau* [lɔ'mjɔ].

Il est à noter que le finale *ul* ayant évolué en *uu* par vocalisation de *l* a donné une diphtongue puis une triphthongue identique comme dans *cul* > *cuu* > > *quiu* > *quiau* [cjɔ].

La triphthongue *uòu* devenue *uèu* a suivi la même évolution : *le buòu* > *le buèu* > *le biau* [lɔ bja_w].

La diphtongue *uè* s'est réduite en [y] : *le fuèc* [lɔ fy] ; *le duèlh* [lɔ dy] ; *le cuèr* [lɔ ky]. En position paroxytonique nous avons [œ] comme dans la majeure partie de l'occitan septentrional : *la fuèlha* [lɔ 'fœɫɔ] ; *duèrme* ['dœrmɔ], (je dors).

La triphthongue *uèi* suit la même évolution : *le puèi* [lɔ py] « le puy », *despuèi* [dɛpy] ; *la nuèit* [lɔ ny] ; *la pluèia* [lɔ 'plyjɔ].

Consonnes :

Hormis la chute généralisée des consonnes finales y compris les *s* étymologique et pluriel, ainsi que l'amuïssement de *s* devant consonnes, un des particularismes fondamentaux de tous les parlers auvergnats est celui des différentes palatalisations.

Les palatalisations liées aux séquences, consonne + *i* et consonne + *u* ont été suffisamment détaillées pour que nous ne revenions pas dessus. Nous nous attarderons donc sur les phénomènes spécifiques au parler de Pontgibaud et de ses environs.

Comme l'a montré Teulat dans son étude sur la définition d'un espace occitan nord-central (Auvergnat) (Teulat, 1981, p. 47), les réalisations phonétiques des groupes *cl*, *fl*, ont tendance à fortement se palataliser probablement par des intermédiaires [kɫ] puis [kj] ou même [c], que l'on retrouve à ces différents stades dans d'autres parlers auvergnats (ALMC, ALAL, Nauton, 1974), pour aboutir à [çɫ] ou [çj]. Bonnaud décrit cette palatale comme l'*ichlau* allemand suivi de [ɫ] ou [j]⁴⁴⁷.

⁴⁴⁶ Scier

⁴⁴⁷ Dans son système EAU Bonnaud écrit toujours *ch* quelle que soit son origine *cl* ou *fl*.

Ainsi nous avons *l'esflaguèl* [l eʃçʎa'ʝɪl] ; *la flor* [lɔ çjy] ; *flamada* [çp'mædɔ] « flambée » ; *la clèda* [lɔ 'çædɔ] ; *esclairar* [içe'ræ]⁴⁴⁸.

La réalisation phonétique du digraphe *gl* comme dans la plus grande partie des parlers auvergnats se palatalise en [ç] ou [j] : *l'agland* [l ɔ'çã] ; *glèisa* ['çizɔ] ; *òngla* ['õçɔ] ; *la sègla* [lɔ 'sɛçɔ] « le seigle ».

Autres spécificités consonantiques :

p au contact d'une voyelle arrondie [o], [u], [õ] a développé un [f] qui est dans cette région assez faible, comme dans : *le potz* (le puits) [lɔ pɔ] : *la potena*⁴⁴⁹ [lɔ pɔ'tɔnɔ] ; *la pompa de pòms* [lɔ 'pɔmpɔ də pɔwõ] ; *le polin* [lɔ pɔ'ɫjœ] ; *la polelha* [lɔ pɔ'ɫijɔ] ; *quò lipona*⁴⁵⁰ [ku çji'pɔnɔ].

D'après Reichel ce phénomène couvrirait une grande partie du territoire central du Puy-de-Dôme et Pontgibaud se situerait sur la bordure occidentale de cet espace (Reichel, 1991, 96–97).

Nous avons un phénomène assez similaire qui s'est également développé mais très irrégulièrement après *t* : *l'estorge*⁴⁵¹ [l i'tɔrdzɔ] ; *l'estornige*⁴⁵² [l itɔr'ɫidzɔ].

Comme nous l'avons déjà dit, le *s* intervocalique dans un grand espace de l'occitan septentrional couvrant le nord-languedocien ainsi que la majeure partie du nord occitan est amuï. Comme nous pouvons le constater dans différentes études (Dauzat, 1906 ; 1938), (Teulat, 1981), ou sur la carte 1263 (entre autres) de l'ALF « suer », le *s* intervocalique se maintient suivant une pénétration qui s'allonge le long de l'axe de l'Allier vers le nord allant jusqu'à Issoire en couvrant dans notre domaine la majeure partie de la Haute-Loire et l'est du Cantal.

À Pontgibaud le *s* intervocalique est donc amuï : *le pesolh* > *le peolh* [lɔ pœw] ; *la mesola* > *la meola* [lɔ 'mjɔɔ] ; *susar* > *suar* [ʃɥa].

D'autres consonnes peuvent de même s'amuïr comme dans *netejar* > *neteiar* > *netiar* [ne'tja] ; *ajudar* > *aiudar* > *aidar* ['eda] ; *jogar* > *joar* [dʒwa].

Comme nous l'avons déjà évoqué, *l* final a, soit disparu : *chapèl* [tɔ'pɪ], quand il provient du LL double intervocalique latin, soit s'est vocalisé pour se diphtonguer avec la voyelle qui

⁴⁴⁸ Cette évolution phonétique des groupes *cl* et *fl* n'est pas sans rappeler les évolutions similaires dans les autres langues romanes, italien, espagnol, portugais ou roumain.

⁴⁴⁹ Cruche en terre.

⁴⁵⁰ C'est gluant.

⁴⁵¹ L'ortie.

⁴⁵² Le chiendent.

précède avant réduction de la diphtongue : *sal* > *sau* [sɔ], quand il provient de L simple intervocalique latin.

À l'intervocalique nous voyons apparaître un phénomène récent identique à la vélarisation puis l'évolution en [v], [g], [ʒ] d'Auvergne méridionale. Dauzat notait dans son relevé d'enquête de septembre 1954 : « Chez les Tixier (les témoins) c'est nouvellement un *l* vélarisé (noté [ɬ]) comme celui des plus de soixante ans à Chanat (11N)⁴⁵³. Quand il insiste, [ɬ] devient [rl] par épenthèse du r (comme à Chanat). La femme plus jeune a toujours [rl] ». En effet on ne note aucun *rl* de ce type dans les textes de Sanitas datant du début du XIX^e siècle ni même dans les relevés de l'ALF du début du XX^e. La remarque de Dauzat qui date du milieu du XX^e m'a été confirmée dans les discussions que j'ai pu avoir avec mes deux témoins de Pommier et Saint-Ours, où le passage à [rl] est quasiment systématique. Dans son petit livret sur le parler de Pontgibaud (Bertrand, 2017) Jean-Claude Bertrand note systématiquement *-rl-*.

Ce phénomène généralement dissocié de celui de l'auvergnat méridional a été assez peu étudié. Seul Reichel dans son travail sur les parlers du Puy-de-Dôme nous dit : « Dans le Puy-de-Dôme L et LL intervocaliques subissent le traitement suivant : [...] au nord-ouest de Clermont-Ferrand, jusqu'à Loubeyrat, St. Jacques et au Colombier, un [r] s'intercale entre une voyelle ou [a] et [l]. » Il illustre cet îlot sur la carte 29 de son ouvrage (Reichel, 1991, p. 70) puis donne une série d'exemples recueillis aux Ancizes près de Chapdes-Beaufort. Tous les termes qu'il cite sont issus de L simple latin hormis *escudella* > *escuela* réalisé [ɾ'kœlɔ]. De notre côté nous avons noté : *padella* [pɔ'dilɔ], *vedèla* [vœ'dɛlɔ] ; *demaisèlas* ; [demizi'la:] « demoiselles = alignements de meules de blé » ; *sèla* ['sɛlɔ] tous issus de LL latin et non vélarisés. Donc au contraire de ce que dit Reichel il y a bien deux traitements distincts, comme en auvergnat méridional, pour L simple qui donne généralement [rl] et LL double qui reste [l].

Il y a un parallèle entre les mots terminés par *l* issu de L simple final vocalisé en *u* [w] et leurs équivalents intervocaliques [rl] comme : *le giau* [lɔ dʒɔ] et *la jalada* [lɔ dʒɔ'rladɔ] ou les mots terminés par *l* issu de LL double final muet et leurs équivalents intervocaliques avec *l* [l] : *vedèl* [vœ'di] et *vedèla* [vœ'dɛlɔ].

Géminées :

Le groupe *tl* nasalise *e* ou *è* qui précède : *ametlèir* [ɔmɛ'laj] ; *amètla* [ɔ'mɛlɔ] et allonge le *a* qui précède : *la catlha* [lɔ 'ka:lɔ]

⁴⁵³ Chanat est un village, point d'enquête de Dauzat entre 1951 – 1955, situé sur le flanc oriental du Puy-de-Dôme au nord-ouest de Clermont-Ferrand

Le groupe *dl* de manière identique nasalise la voyelle qui précède : *s'esvedelar* > *s'esvedlar* [s ivê'la], « s'affaler sur le sol » ; *padelon* > *padllon* [pã'lu] « petite poêle ».

Nous avons également noté *mólzer* ['mũzə].

Par contre le groupe *tm* se réduit à [m] : *la setmana* [lɔ sa'mɛnɔ].

L'accent :

Quand un oxyton se termine par une voyelle palatale (ou antérieure) il y a tendance à recul de l'accent pour en faire un paroxyton, comme dans : *le vâlet* [lɔ 'vɔləɛ] ; *la màison* [lɔ 'mejzɔɛ] ; *un pàrelh de braias* [ẽ 'parə də bra'ja:] ; ou même : *le sólelh* [lɔ 'surlɔɛ].

Ce phénomène va se retrouver dans la conjugaison des verbes comme nous le verrons plus loin.

Prothèse et aphérèse :

Dans la conjugaison des verbes *èstre* et *aver* principalement, quand ils commencent par une voyelle, il y a quasiment toujours ajout d'une consonne prothétique (lettre dite euphonique) souvent *z*, afin d'éviter le hiatus (voir conjugaison des verbes).

À l'inverse, il y a systématiquement aphérèse de *a* prétonique, *achabar* > 'chabar ; *aquò* > 'quò ; *una* > 'na ; *abelha* > 'belha ; etc. rarement de *e*. *ela* > 'la. Dans certaines séquences syntagmatiques il peut y avoir aphérèse d'une syllabe débutant la séquence : *coma aquò* > 'ma quò ; *coment vai ?* > 'ment vai ?

Morphologie et syntaxe :

L'article :

L'article indéfini masculin *un* [ẽ] devant consonne : *un cotèl* [ɛ ku'tɪ], se réduit fréquemment à 'n devant voyelle : 'n *ulhet* [n y'ʎɛ].

Au féminin nous avons : *una* ['ɪnɔ] devant consonne : *una branca* ['ɪnɔ 'brɛ̃tsɔ] ; qui se réduit souvent à 'na [nɔ] : 'na *ramada* [nɔ rɔ'madɔ], et 'n devant voyelle : 'n *ora* [n 'urɔ].

L'article défini masculin est comme dans tout le domaine d'Auvergne septentrionale *le* : *le chamin* [lɔ tsɔ'mjɔɛ] ; associé au pluriel *los* [lɔ] *los chamins* [lɔ tsɔ'mjɔɛ]. Devant voyelle il y a élision : *l'abre* [l 'abrɔ] ; il y a réapparition de *s* de liaison au pluriel : *los abres* [lɔz a'brɛ].

Nous voyons que dû à la chute de *s* final, l'opposition *le* et *los* est nécessaire et fonctionnelle.

Le remplacement de *le* par *lo* au singulier ne permettrait plus la distinction singulier-pluriel.

Au féminin nous avons *la* [lɔ] singulier : *la chambra* [lɔ 'tsãbrɔ] qui s'oppose à *las chambras* [la tsã'bra:]. Devant voyelle il y a élision : *l'aiga* [l 'ɛgɔ] et réapparition de *s* en liaison au

pluriel : *las aigas* [laz ε'ga:]. A Chapdes-Beaufort l'opposition singulier-pluriel est plus nette avec changement de timbre : *las chambras* [lε tsã'brε:] et *las aigas* [lεz ε'gε:].

L'article composé *a + le* donne en régime direct *au* au singulier et *aus* au pluriel : *espïar au loïn*⁴⁵⁴ [ɪ'pja o lɔ̃]; *trabalhar aus prats* [trɔbɔ'ja ɔ pra]. Au féminin il n'y a pas contraction et nous avons : *sèm 'nats a la chaça* [sɛ̃ na a lɔ 'tsasɔ] ; *joar a las quilhas* [dʒwa a la ki'ka:].

Par contre en régime indirect (attributif) en parlant d'une personne ou de quelque chose il n'y a pas de forme contractée mais les formes développées : au masculin de : *(em)bei + le* singulier, *(em)bei + los* pluriel et au féminin *(em)bei + la* singulier et *(em)bei + las* pluriel. Ainsi nous avons : *i dise bonjorn bei le vesin* [i 'ʒizə bɔ'ɖu be lə və'ʒɛ̃] ; *ne'n balhe bei 'this / bei lhas* [i nɛ̃ 'bajə be ji / be ka], *z-ai 'massat las fuèlhas embei le rastèl* [z ε ma'sa la fɔ'ja ɛ̃'be lə ra:'tɪ].

L'article partitif est comme en français construit avec *de + le = dau* [dɔ]. Il n'y a donc pas de différence entre *dau* article et *dau* préposition et on dit pareillement *mange dau pan* et *mange la crosta dau pan*.⁴⁵⁵

On a : *seitar dau bòsc* [sɪ'ta dɔ bɔw] ; devant voyelle il n'y a pas contraction et il y a élision : *de l'uèlh* [dɔ l y] ; au pluriel nous avons *daus* [dɔ] : *daus liassons* [dɔ ka'su] « des fagots » ; devant voyelle réapparaît le *s* en liaison : *daus uèlhs* [dɔz y].

Au féminin il n'y a jamais contraction : *de la bèstia* [dɔ lɔ 'bɛtjɔ], *de l'aiga* [dɔ l 'ɛgɔ] ; et au pluriel : *de las bèstias* [dɔ la: bɛ'tja:], ou *de las aigas* [dɔ laz ε'ga:].

Le nom

Formation du pluriel

Substantifs ou adjectifs terminés par une consonne :

Dans ce cas seul l'article ou un mot fonctionnel indique le changement singulier-pluriel : *un pom doç* [ɛ̃ pɔ̃ du], *daus poms doç* [dɔ pɔ̃ du]. Nous voyons ici que seul *daus* indique le pluriel.

Substantifs ou adjectifs terminés par *-èl* ou *-elh* au singulier :

Dans ce cas le pluriel se fait en *-iau* [jo], *un cotèl* [ɛ̃ ku'tɪ], *daus cotiaus* [dɔ ku'tjo] ; *un artelh* [ɛn ɔr'tœ], *daus artiaus* [dɔz ɔr'tjo].

Les substantifs ou adjectifs terminés par *-al* s'étant tous vocalisés en *-au* [o], il n'y a pas de différence entre singulier et pluriel : *un chavau* [ɛ̃ tsə'vo], *daus chavaus* [dɔ tsə'vo].

⁴⁵⁴ Nous reprenons là la graphie médiévale *lònh* > *loïn*. La forme *luènh* donnerait localement [lœ̃].

⁴⁵⁵ Le même phénomène se retrouve en languedocien aurillacois (voir poésies de Vermeuouze ou ALMC), quand tout l'auvergnat-méridional suit la règle occitane commune (voir parler de Chilhac).

Substantifs ou adjectifs terminés par *-on* :

Dans ce cas nous avons [ʊø] au singulier et [u] au pluriel : *le garçon* [lə ɡør'sʊœ], *los garçons* [lʊ ɡør'su],

Substantifs ou adjectifs terminés par une voyelle :

Dans ce cas il y a opposition entre un singulier paroxytonique fermé et un pluriel oxytonique ouvert. On a alors : *l'abre* [l 'abrə] et *los abres* [lʊz ɔ'bre:] ou *la bèstia* [lɔ 'betjɔ] et *las bèstias* [la be'tja:]. A Chapdes-Beaufort ce phénomène est poussé plus loin avec les pluriels : *los abres* [lʊz a'bre:] et *las bèstias* [lɛ be'tjɛ:].

Nous voyons que le pluriel se fait, d'une manière similaire à l'occitan méridional, non seulement sur un mot fonctionnel mais également sur le substantif et l'adjectif lui-même : *de braves òmes* [də brɔ'vez ɔ'me:] ; *uèit polas per un jau* [jy pɔ'la: pa ẽ dzɔ] ; *los ausiaus fason lur nis* [lʊz u'ziɔ 'fasɔ jy njœ].

Le verbe

Dans ce qui suit nous nous intéresserons aux formes verbales et à la place et la fonction du verbe dans la phrase. Les paradigmes présentés ci-dessous sont ceux que nous avons enregistrés auprès de nos deux témoins de Saint-Ours et Pommier. Nous les avons ensuite confrontés avec les autres documents à notre disposition. Nous n'avons relevé aucune différence majeure entre ces différentes sources. Nous indiquerons par * les formes verbales de Pommier quand celles-ci sont différentes de celles de Pontgibaud.

Sur une bande recouvrant approximativement les deux tiers nord du Puy-de-Dôme (incluant Clermont-Ferrand) l'emploi du pronom personnel sujet (comme en français) est quasiment systématique (Teulat, 1981, p. 51) (Reichel, 1991, p. 259). En général ces pronoms sont différents des pronoms accentués : *i* (je), *io* (moi), *te* (tu), *tu* (toi), *aul* (il), *se / lhi* (lui), *'la* (elle), *'lha* (elle), *nos / i*⁴⁵⁶ (nous), *nosautres* (nous), *vos* (vous), *vosautres* (vous), *'his* (ils), *lhis* (eux), *'las* (elles), *'has* (elles). C'est le cas de Pontgibaud⁴⁵⁷.

Indicatif présent :

Èstre ['itrə] :

⁴⁵⁶ Notre témoin de Pommier utilise systématiquement *i* aussi bien à la première personne qu'à la quatrième en conversation courante. Il utilise *nos* uniquement que quand il y réfléchit pour conjuguer le verbe. Par contre notre témoin de Saint Ours n'utilise que *nos* qui est phonétiquement nasalisé en [nɔ̃].

⁴⁵⁷ Il a souvent été avancé que la présence d'un pronom sujet dans les parlers de l'Auvergne septentrionale était due à une francisation de ceux-ci. Récemment Patrick Sauzet dans une communication au cours des *deuxièmes rencontres sur les parlers du croissant* (15 – 16 mars 2019 – Montluçon) a montré que jusqu'au XVII – XVIII^e siècles il existait un pronom sujet en occitan sur l'ensemble de son territoire. Dans notre cas il s'agit peut-être d'une survivance ou d'une réminiscence de ces pronoms, renforcée par l'existence d'un syncrétisme verbale fort.

Les formes positives d'utilisation de *èstre* sont les suivantes :

i sèi 'nat mólzer las vachas [i sɥ na 'mũzə la va'tsa:] ;

te sès [tə sɥ], est parfaitement homophone avec la première et cinquième personne, ce qui implique la nécessité de l'article sujet ;

'l es fiaulat [l ɪ fjo'lp] ;

aul es garit [ɔl ɪ ga'ri]

'l es adreita [l ɪ a'drejtɔ] ;

z-es bon [z ɪ b_wu] ;

nos sèm a junh despuèi ièr au ser [nõ sɛ̃ a dzy depy jɛr o se] ; (à Pommier le pronom sujet *i* est le même qu'à la première personne, *i sèm**).

*vos sètz perduts*⁴⁵⁸ [vu sɥ par'ʃy]⁴⁵⁹ ; le *vos* n'est pas doublé. Il y a homophonie pour « être » avec la première et deuxième personne ;

*lhis son acordats*⁴⁶⁰ [ji sɔ akur'da] / [akur'dɛ]* ;

'las son vengudas [la sɔ vɛ̃ʃy'da:] / [vɛ̃ʃy'dɛ:]* ;

Verbe *aver* [a'vɪ] / *'ver* [vɪ]

i z-ai [i zɛ] ;

t'as [t a] ;

aul a / *'la z-a* [ɔl a / la za] ;

nos z-èm [nõ zɛ̃] / *i z-em* [i zɛ̃]* ;

vos z-ètz [vu zɛ] ;

ilhs / *las z-an* [ij / la zɔ]

Notons les formes courtes de *avèm* / *avètz* que l'on retrouve fréquemment dans d'autres parlers auvergnats (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Verbe impersonnel *faler*.

Dans les deux tiers nord du Puy-de-Dôme c'est le verbe *faler* qui est utilisé en place de *chaler* (Reichel, 1991, p. 174), (ALF, carte 534B). Au présent de l'indicatif il donne à Pontgibaud : *fau* [fɔ].

Verbe du premier groupe : *parlar* [par'la / par'lɛ*]

i parle [i 'parlɔ] ;

te parlas [tə 'parla:] ;

⁴⁵⁸ Vous vous êtes perdu.

⁴⁵⁹ Pour [sɥ] Sanitas écrivait *ceus*.

⁴⁶⁰ Ils sont fiancés.

aul parla [ɔ 'parlɔ] ;
nos parlem [non 'parlɛ̃] ;
vos parlatz [vu 'parla:] ;
ilhs parlon [i 'parlɔ̃].

La deuxième et cinquième personne ne se distinguent pas phonétiquement à cause du glissement d'accent sur la pénultième.

Verbe *'nar* < *anar* [na / nɛ*]

<i>i me vau</i> [i mə vo] ;	<i>nos vem</i> [non vɛ̃] ;
<i>te vas</i> [tə va] ;	<i>vos vetz</i> [vu ve] ;
<i>aul vai</i> [ɔ vɛ] ;	<i>ilhs von</i> [i vɔ̃].

Nous notons le sujet *i me* à la première personne, et les formes de la quatrième et cinquième personne se rattachent comme les autres à VADERE.

Deuxième groupe de verbes inchoatifs *garir* [ga 'ri]

<i>i garisse</i> [i ga 'risɛ̃] ;	<i>nos garissem</i> [nɔ̃ ga 'risɛ̃] ;
<i>te garisses</i> [tə ga 'rise:] ;	<i>vos garissetz</i> [vu ga 'rise:] ;
<i>'la garís</i> [la ga 'ri] ;	<i>'las garisson</i> [la:i ga 'risɔ̃] ;

Même remarque pour deuxième et cinquième personne.

En Auvergne septentrionale, les formes inchoatives ont pris une très grande extension dans la langue moderne pour quasiment tous les verbes en *ir* : *garir*, *cobrir*, *falhir*, *legir*, *ongir*, *partir*, *salir*, etc. (ALF, *ausir*, point 805 carte 465 ; Dauzat, 1900, p. 185).

Les verbes comme *venir*, *tenir*, *sentir* sont restés non-inchoatifs.

Sentir a refait son infinitif sur *sentre*. *Sortir* a été remplacé par *sautar*⁴⁶¹.

Troisième groupe *vendre*

i vende [i 'vɛ̃dɔ] ;
te vendes [tə 'vɛ̃de:] ;
'la vend [la vɛ̃] ;
nos véndem [nɔ̃ 'vɛ̃dɛ̃] ;
vos véndetz [vu 'vɛ̃de:] ;
ilhs vendon [i 'vɛ̃dɔ̃] ;

Même remarque pour les deuxième et cinquième personnes.

Le verbe *ausir* (ou *auvir*) est inconnu dans ce secteur, il est systématiquement remplacé par *entendre* qui se conjugue comme *vendre*.

⁴⁶¹ « Sauter » est donné par *traçumar* < *tracimar*.

Les verbes en *-éisser* sont devenus *-éistre* comme *conéistre* [ku'næjtrə] < *conéisser* :

<i>i coneisse</i> [i ku'nisə]	<i>nos conéissem</i> [nõ ku'nisẽ]
<i>te coneisses</i> [tə ku'nis:e]	<i>vos conéissetz</i> [vu ku'nise:]
<i>aul coneis</i> [tə ku'næj]	<i>'las conéisson</i> [tə ku'nisõ]

Verbes particuliers :

Faire ['fɛrə]

<i>i fase</i> [i 'fazə], <i>i fache</i> [i 'fɛtsə]* ;	<i>vos fâsetz</i> [vu 'faze:], <i>vos fâchetz</i> [vu 'fɛtse:]* ;
<i>te fases</i> [tə 'faze:], <i>te faches</i> [tə 'fɛtse:]* ;	
<i>aul fai</i> [ʊ fɛ] ;	<i>ilhs fason</i> [i 'fazõ] ; <i>ilhs fachon</i> [i 'fɛtsõ]* ;
<i>nos fâsem</i> [nõ 'fazẽ], <i>i fâchem</i> [i 'fɛtsẽ]* ;	

La conjugaison tout à fait particulière de *faire* se fait soit avec le radical verbal *-s-* à Pontgibaud selon la conjugaison régulière d'un verbe en *-aire* comme *traire*, ou à Pommier avec le radical *-ch-* qui est possiblement emprunté au subjonctif présent. Cette particularité est probablement due à la nécessité de distinguer la première personne *fau* de *faire*, de *fau* présent du verbe impersonnel *faler* en usage dans cette région. Les autres personnes à l'exception de la troisième sont construites sur le modèle de la première.

Même remarque pour (les) deuxième et cinquième personnes.

Biaure ['bjorə]

<i>i buve</i> [i 'bjyvə] ;	<i>nos búvem</i> [nõ 'bjyvẽ] ;
<i>te buves</i> [tə 'bjyve:] ;	<i>vos búvetz</i> [vu 'bjyve:] ;
<i>aul biu</i> [ʊ 'bjɥ] ;	<i>ilhs buvon</i> [i 'bjyvõ] ;

Même remarque pour deuxième et cinquième personne.

Les verbes *diaure* < *deure* < *dever* et *viaure* < *viure* se conjuguent de la même manière.

Ecrire [i i'krirə]

<i>i escrève</i> [i i'krivə] ;	<i>nos escrivem</i> [nõ i'krivẽ] ;
<i>te escrives</i> [tə i'krive:] ;	<i>vos escrivetz</i> [vu i'krive:] ;
<i>'la escriu</i> [la i'kri] ;	<i>ilhs escrivon</i> [i i'krivõ] ;

Nous retrouvons là une forme classique de *escriure* (Anglade, 1921, p.332), quand la plupart des autres parlers du Puy-de-Dôme ont refait la conjugaison du présent de l'indicatif de ce verbe sur le présent du subjonctif en *escrie* (d'après *escrige*) (Dauzat, 1900, p. 166), ou par confusion avec la conjugaison des verbes inchoatifs en *-ir* en *escriisse* (ALAL, carte 988).

Nous avons la série : *veire* ['vajrə], *i veze* [i 'vœzə], et *creire* ['krajrə], *n'arma me crei* ['narmə mə kri]. Tous les deux ont un participe passé régulier : *vegut* [və'ʃy], *cregut* [krə'ʃy]. Dans le même groupe nous avons *rire* ['rirə], *i rize* [i 'rizə].

Deux verbes particuliers à radicaux monosyllabiques diphtongués en *oa* et *ia*.

Joar.

i joè [i dʒwə] ;

nos joèm [nõ dʒwẽ] ;

te joàs [tə dʒwa:] ;

vos joàtz [vu dʒwa:] ;

aul joà [ɔ dʒwə] ;

ilhs joòn [i dʒwõ] ;

L'accent est toujours sur la finale et non sur le premier élément de la diphtongue.

Le verbe *espiar* (regarder) très répandu et utilisé, se conjugue suivant les paradigmes :

i éspie [i 'ipjə] ;

nos éspiem [nõ 'ipjẽ] ;

t'ésbias [t 'ipja] ;

vos éspiatz [vu 'ipja:] ;

aul éspia [ɔl 'ipjə] ;

ilhs éspian [i 'ipjõ] ;

Même remarque pour la quatrième et la cinquième personnes.

Ce verbe est concurrencé par le verbe *gardiar* [gar'dja] qui a ici strictement le même sens.

Un autre verbe *espiarlar* [ipjar'la] a le sens de regarder attentivement. Ils se conjuguent tous deux régulièrement.

Quelques verbes irréguliers

Poder [pu'di], *te podes* [tə 'pude:] ; *n-òm pòt pas tot saubre*⁴⁶² [nõ po pa tu 'sa_wbrə] ; *voler* [vu'li], *i ne vòle un pauc* [i ne vorl ẽ po] ;

Segre ['sœgrə], *nos vem segre quel chamin*⁴⁶³ [i vẽ 'sœgrə kœ tsɔ'mjœ] ; *plànher* ['plæɲə], *torjorn se planh* [tur'dzu sə plã].

Indicatif imparfait

L'imparfait se forme d'une manière régulière.

Èstre ['itrə] :

⁴⁶² On ne peut pas tout savoir.

⁴⁶³ Nous allons suivre ce chemin.

i z-èra a Clarumont [i 'zirə a çjar'mõ] ;

t'ères ['tɛrɛ:] ;

'l'èra fiaulat [l'ira fʝə'lob] ;

'ver [vi] < *aver*

i z-àvia [i 'zaja:] ;

t'àvias [t'ajv:] ;

aul àvia / *'la z-àvia* [ɔl 'ajv / la 'zajv] ;

nos z-èrem [nõ 'zirẽ] ;

vos z-èretz perduts [vu 'zɛrɛ: par'ʝy]

'las z-èron vengudas [la 'zirõ vɛʝy'da].

nos z-àviam [nõ 'zajã] ;

vos z-àviatz [vu 'zaja:] ;

ilhs / *las z-àvion* [ij / la 'zajõ].

L'accent est toujours sur la première syllabe.

Pour les verbes du premier groupe nous retrouvons le système commun :

i parlave [i par'lavə], *te puraves* [tə pʝy'rave:] ; *'la dançava* [la dā'savə] ; *nos joàvem* [nõ 'dʒwavẽ] ; *vos 'nàvetz* [vu 'navɛ:] ; *ilhs espiavon* [i i'pjavõ].

Les verbes inchoatifs du second groupe :

i garíssia [i ga'rifʝ] et *vos garíssiatz* [vu ga'rifʝa:] ;

Verbes du troisième groupe

i búvia [i 'bjyʝ] ; *te véndias* [tə 'vɛdja:] ; *aul ténia* [ɔ 'tenjv] ; *nos fàsiam* [nõ 'fazã] ; *vos escriviatz* [vu zɪ'krija:] ; *ilhs ríision* [i 'riʝõ].

Nous pouvons y ajouter le verbe impersonnel *faler* : *fàlia* ['faʎa].

Nous voyons que si les paradigmes sont restés très proches de la langue classique, l'accent a subi un glissement systématique en position paroxytonique à l'opposé de la majeure partie des parlers occitans qui eux donnent des formes oxytoniques.

Conditionnel

Le conditionnel se forme également de manière habituelle :

aul parlariá [ɔ parla'jv] ; *e nos sirièm* [e nõ ʃi'jẽ], *quand vos siriatz* [kã vu ʃi'ja:], *aul faudriá èstre simple per creire quò* [ɔ fow'djv 'itrə 'ʃɪplə pa 'kræjɾə kwo] ; *t'auriàs degut te taisar* [t o'ja: də'ʝy tɛ tej'za], etc.

Le besoin de différencier le conditionnel de l'imparfait justifie le recul d'accent à l'imparfait : *respondriá* [ɾɪpũ'ʝv] conditionnel, par opposition à *respòndia* [ɾɪ'põʝv] imparfait.

Futur

Le futur se forme de manière habituelle :

i sirai [i ʃi'rɛ] ; *te parlaràs* [tə parla'ra:] ; *'la garirà* [la gari'rɔ] ; *nos aurem* [nõ zo_w'rẽ] ; *vos escriretz* [vu zɪkri're] ; *ilhs espiaròn* [i zɪpja'rõ] ; *'las veiròn* [la vɛ'ri'rõ] ; *quaus-quí que*

*vendròn los darrèrs*⁴⁶⁴ [ka_w cjœ kə vë'drõ lu da're] ; *i saubrai quò* [i.sa_w'bre k_wo] ; *nos nos tornarem veire endacòm-mai*⁴⁶⁵ [no nõ turna'rë væjr ëda'kã mɛ] ; etc.

Pour le verbe *èstre* le radical *ser-* de la langue classique a été remplacé par le radical *sir-* [ʃir]. Nous remarquons que le futur de *anar* se fait sur le radical *anar* + *ir* : *tè te niràs a la fèira* [te, tɔ ni'ra ɒ la 'fæjɾɔ] ; *e se 'nirà lai* [e s ø ni'rɔ le].

Le prétérit

Nous avons eu quelques difficultés pour obtenir des prétérits de nos témoins, ceux-ci ayant tendance à rapidement revenir au passé-composé. Dans cette région il semblerait donc que ce temps ailleurs encore très utilisé, tende, probablement sous l'influence du calque français, à disparaître.

Nous avons cependant pu noter : *nos mangètem la sopa e partètem* [nõ mã'dzetë lɔ 'sɔpɔ e par'tetë] ; *i parlei d'aquela besonha embei quauqu'un* [i par'le d a'kəɔ bə'zujɔ ẽ'bi ko'kỹ] ; *aul o fauguèt faire* [ɔ lu fɔ_w'ʃe 'fɛrə] ;

Pour le verbe *èstre* le radical est *fug-* [fœʃ] « un souvenir du prétérit *fui*, *fost*... » (Dauzat, 1900, p.188) et l'on a le paradigme suivant :

i fuguei [i fœ'ʃe] ;

te fuguètes [tə fœ'ʃete] ;

aul fuguèt [ɔ fœ'ʃe] ;

nos fuguètem [nõ fœ'ʃetë] ;

vos fuguètetz [vu fœ'ʃete] ;

ilhs fuguèton [i fœ'ʃetõ] ;

Dans cette région ce système en *-t-* est identique pour l'ensemble des verbes au prétérit. Pour les verbes des groupes 2 et 3 peut venir s'intercaler le radical *-gu-* dont la réalisation phonétique se palatalise systématiquement en [ʃ] ; *te gariguètes* [tə gari'ʃete] ; *ilhs sentiguèton* [i sɛci'ʃetõ] ; *nos diguètem* [nõ ʃi'ʃetë].

Comme nous le voyons, on a rajouté au radical du prétérit de la langue ancienne « une consonne thématique *t*, emprunté visiblement au *t* final aujourd'hui disparu de la troisième personne du singulier [en fait aujourd'hui muet]. Par analogie on a aussi *-èton* à la sixième personne au lieu de *-èron*. » (Dauzat, 1900, p. 162) Seule la première personne en *-ei* est restée conforme à la langue ancienne.

⁴⁶⁴ Ceux-qui viendront les derniers.

⁴⁶⁵ Nous nous reverrons ailleurs.

Bonnaud fait du « prétérite en *-t-* [...] une originalité d'une valeur indicatrice exceptionnelle en auvergnat. [...] Il doit être défendu et promu [...] contre les tentatives réductrices d'inspiration extérieure telle que "l'occitanisation" de notre idiome. »

Sur ce thème, peu analysé ou étudié, Bonnaud (Bonnaud, 2006, p. 162) nous donne un point de vue assez intéressant.

L'italien, le français, l'espagnol, le portugais ont un PD [passé défini] dérivant directement du modèle latin, le roumain un type hybride. L'auvergnat appartient à un vaste ensemble où il a été refait : catalan (dans sa forme ancienne, maintenant remplacée par une construction périphrastique), langues d'oc méridionales, franco-provençal, langues rhéto-romanes et gallo-italiques [...]

Cette réfection s'est faite sur deux bases distinctes selon les idiomes :

A partir de la P6 du PD médiéval issu du latin, en *-r-* : catalan, langues d'oc, frioulan, franco-provençal, piémontais.

A partir de la P3 en *-t-* : romanche-ladin, italien pour partie (ripatetti)

Fidèle à sa position charnière, l'auvergnat possède les deux types : en *-t-* dans une bande qui couvre la majeure partie de l'Auvergne septentrionale des Massifs de l'Est à la Creuse, moins le SE (Ambertois, N. du Velay, Yssingelais) ; en *-r-* ailleurs.

En effet si l'on se reporte à la carte page 160 de l'ouvrage de Reichel sur les parlers du Puy-de-Dôme (Reichel, 1991) nous constatons que ces formes en *-t-* couvrent le nord du département en venant contourner le massif des Dorez à l'ouest et les Monts-du-Livradois à l'est. La pénétration par la vallée de l'Allier ne se fait que jusqu'à la trouée située entre Coudes et Issoire. Par contre elles débordent largement sur l'est de la Creuse (Chauvin, 1980). Cette limite avait d'ailleurs été précisément décrite par Petiot dans son opuscule de 1908 sur les parlers du Puy-de-Dôme (Petiot, 1908, p. 11). (cf. Figure 13) Comme nous l'avons déjà remarqué dans le chapitre consacré à l'écrit auvergnat de la Renaissance, Anglade a noté dans sa grammaire ces formes en *-t-* ainsi que des formes en *-m-* (Anglade, 1921, p. 273). Le point de vue de Bonnaud (Bonnaud, 2006, p. 163) sur ce sujet est le suivant :

L'existence de forme en *-m-* à la fin du Moyen-Âge et au début de l'époque moderne (attestation, mais restreinte et fragile, dans les Noëls) va dans le même sens : il a pu y avoir au Moyen-Âge [...] une sorte de perturbation de cette conjugaison, accompagnée de réfections diverses dont *-t-* s'est progressivement dégagé. [...] *-m-* qui ne s'est enraciné nulle part peut être considéré comme un accident (s'il n'est pas dû au départ à une faute de copiste ou à une incertitude graphique ensuite admise et essayée par quelques épigones).

Sur ce point nous ne pouvons qu'abonder dans le sens de Bonnaud. Il est possible en effet de penser que la forme en *-t-* est une forme autochtone qui s'est développée en Basse-Auvergne⁴⁶⁶ et qui, concurrencée au sud par les formes panoccitanes remontant par les parlers d'Auvergne méridionale s'est limitée à la zone décrite ci-avant. Il est étonnant que Paul-Louis Grenier, originaire du Chambon-sur-Voueize dans les Combrailles creusoises où le prétérit est en *-t-*, n'y fasse aucune allusion dans son *Abrégé de Grammaire Limousine* (Grenier, 1950) et n'utilise dans ses recueils de poèmes que des prétérites en *-r-* ? Lafont dans son fascicule *Le Verbe Occitan* nous donne page 9 ; « à partir de *chantèt*, l'auvergnat a construit le type *chantète, chantètes, chantèt, chantètem, chantètetz, chantèton.* » (Lafont, 1981, p. 9). Il n'hésite pas à tout normaliser en *-t-* y compris la première personne et à présenter ces formes comme une généralité auvergnate.

Subjonctif :

Les formes du présent sont très proches de celles de l'indicatif à l'exclusion de la troisième : *Dija-z-ilh qu'aul parle* [ˈʃidʒa zi ku ˈparlə] ; *si 'l chanta que chante* [ʃil ˈtʰãtɔ kə ˈtʰãtɔ]. Dans certains cas le subjonctif présent peut être remplacé par l'infinitif : *dija z-ilh de parlar* [ˈʃidʒa zi də parˈla] ; *s'il chanta, li fau chantar* [ʃel ˈtʰãtɔ ji fə tʰãˈta]. On peut aussi le remplacer par le subjonctif passé : *fau pas qu'aul cora* [fo_w pa ku ˈkura] ; *faudriá pas qu'aul corguèssa* [fo_wdriˈjɔ pa ku kurˈʒesɔ].

La cinquième et la sixième personnes sont très souvent remplacées par le passé : *faudriá que venguèssiatz ensemble* [fo_wdriˈjɔ kə vɛˈʃiʃaː ɛˈsɛblɔ] : *fau que 'chaptèssiem 'na veitura* [fo_w kə tʰaˈtɛʃɛ nɔ viˈcyrɔ].

Pour les principaux verbes irréguliers nous avons quelques formes spécifiques :

Èstre [ˈitrə] :

i siache [i ˈʃatsə] ;

te siaches [tə ˈʃatsɛ:] ;

ul siache [ʊ ˈʃatsə] ;

nos siáchem [nɔ ˈʃatsɛ̃] ;

vos siáchetz [vu ˈʃatsɛ:] ;

ilhs siachon [i ˈʃatsɔ̃] ;

Nous voyons que cette forme est composée de *siá* [ʃɔ̃] (forme classique) est de la finale *che*.

Toutes ces formes sont paroxytoniques : *fau que nos siáchem bien* [fo_w kə nɔ ˈʃatsɛ̃ bjɛ̃].

⁴⁶⁶ Ceci totalement indépendamment des développements du même type en rhéto-roman ou du gallo italice trop éloignés et séparés par le francoprovençal et le piémontais qui connaissent les formes en *-r-*.

La forme *siá* subsiste cependant dans des formes « fossilisées » comme *quauque-siá* [kokə'ʃɔ], ou *Adieu-siatz* [adi'ʃa:]. Dauzat rapporte également une ancienne formule de salutation aujourd'hui oubliée : *Dieus-siá-çaintz* [diʃɔ'sɛ̃].

'*ver* [vi] < *aver* :

i z-age [i 'zadzə] ;

t'ages ['tadzɛ:] ;

'*la z-age* [la 'zadzə] ;

nos z-agem [nɔ̃ 'zadzɛ̃] ;

vos z-àgetz [vu 'zadzɛ:] ;

'*has z-ajon* [ʎa 'zadzɔ̃] ;

Nous retrouvons là les formes classiques du subjonctif présent d'*aver*. Le *z* prothétique est constant pour éviter le hiatus. Toutes les formes sont paroxytoniques.

'*nar* [na] < *anar* :

Les formes du subjonctif présent sont toutes construites sur '*nanh-*. Il y a redoublement de *n* par prothèse. Le paradigme est habituel et l'accent toujours sur la pénultième (paroxyton) : *fau que 'nanhe a la glèisa*⁴⁶⁷ [fo_w kə 'nanə a la 'ʎizɔ] ; *fau que los enfants se 'nanhon coujar*⁴⁶⁸ [fo_w kə lu zœ'fã sə 'nanɔ̃ ko_w'dʒa] ; *que i là 'nanhe*⁴⁶⁹ [kə i la 'nanə].

Le subjonctif passé est construit comme le prétérit mais avec le radical *-èss-* et les paradigmes (type 1) habituels : *-èssa* ['esɔ], *-èssas* ['esa:], *-èssa* ['esɔ], *-èssiem* ['ɛʃɛ̃], *-èssiatz* ['ɛʃa:], *-èsson* ['esɔ̃].

Les paradigmes (type 2) des verbes comme *veire*, *creire*, *rire*, *escrire*, etc. sont : *-ssie*, ['ɛʃə], *-èssies*, ['ɛʃɛ], *-èssie*, ['ɛʃə], *-èssiem*, ['ɛʃɛ̃], *-èssietz*, ['ɛʃɛ], *-èssion*, ['ɛʃɔ̃].

Le subjonctif passé de *èstre* est construit avec le radical *fug* [fœʃ] comme le prétérit, suivi des paradigmes de type 1 : *auriá faugut que fuguèssiem bien*⁴⁷⁰ [o_w'jɔ fow'ʃy kə fœ'ʃɛʃɛ̃ bjɛ̃].

Le verbe '*ver* se conjugue avec le radical *-gu-* [ʃ] : *fauliá que t'aguèssas de coratge* [fu'jɔ kə ta'ʃesa: də ku'radzə].

Le verbe '*nar* se conjugue en *-éissia* ['iʃɔ] : *fauliá que 'neissa...* [fu'jɔ kə 'niʃɔ].

⁴⁶⁷ Il faut que j'aille à l'église.

⁴⁶⁸ Il faut que les enfants aillent se coucher.

⁴⁶⁹ (il faut) que j'y aille.

⁴⁷⁰ Il aurait fallu que nous fussions bien.

Les formes standards sont du type : *auriá faugut qu'ela parlèssa patoès*⁴⁷¹ [u'jɔ fu'ʝy 'kelɔ par'lesə pa'twe].

Impératif :

L'impératif dans le parler de Pontgibaud est relativement simple, il est donné en *-a* (ou rien pour les verbes comme *vendre, entendre, etc.*), *-em, -atz* quel que soit le groupe verbal.

Dija m'o ['ʝidzɔ m o] ; *seguem los* ['sœ'gẽ lu] ; *'natz-vos-en* [na: vu zẽ] ; *tenha-te bien* ['tœjɔ tɔ bji] ; *vend ton vedèl* [vẽ tũ vœ'di].

Pour les verbes *estre* et *'ver* nous avons noté : *siáchatz braves* ['ʃatsa: bra've:] ; *ajatz pas paor*⁴⁷² [a'dza: pa pɔw].

Quand l'impératif est « nu », du type : *parlem, escotatz, venha*, on rajoute le plus souvent *mas* : *parlem mas, escotatz mas, venha mas*. Nous pourrions traduire ces expressions par : *parlons seulement, écoutez seulement, viens seulement*. C'est ce que Bonnaud appelle un « impératif d'exhortation » (Bonnaud, 2006, p.157). Cette tournure quasi constante à la quatrième et cinquième personne l'est moins à la troisième. Elle est inexistante à la forme négative.

Remarque : nous n'avons pas noté de différence de forme verbale entre les formes affirmatives et les formes négatives : *fachatz mas* [fa'tsa: ma], *fachatz pas* [fa'tsa: pa].

Concernant l'accent tonique nous notons clairement dans le parler de Pontgibaud que, pour le présent de l'indicatif et du subjonctif, pour l'imparfait, le prétérit et le passé du subjonctif, l'accent porte toujours sur l'avant dernière syllabe quelle que soit la personne. Cette remarque est notée chez Dauzat (Dauzat, 1900, 114–115), Meinecke (Meinecke, 1935, 152 et suivantes) ainsi que chez Bonnaud (Bonnaud, 2006, p. 147).

Les temps composés :

Les temps composés sont construits comme en français mais l'auxiliaire utilisé n'est pas forcément le même : *nos z-èm 'nat < avèm anat*.

Le verbe *estre* se conjugue avec lui-même comme partout en occitan : *i soi estat*.

Au cours des entretiens que nous avons eu avec les témoins de Saint-Ours et Pommier le passé composé était fréquemment utilisé quand nous attendions le prétérit.

Accord du participe passé :

⁴⁷¹ Il aurait fallu qu'elle parle patois.

⁴⁷² Nous conservons la graphie médiévale *paor* ici justifiée, car la forme *paur* donnerait [pɔ].

Avec *èstre* le participe passé s'accorde avec le sujet : *las femnas son estadas au merchat* [la: fœ'na: sɔ̃ ita'da: o mar'tsa].

Avec *'ver* l'accord se fait avec le complément d'objet direct quand celui-ci est placé avant le verbe : *quela vacha i l'ai venduda embei merchand* ['kœla 'vatsɔ̃ i lej vɛ̃'ʝyɔ̃ ɛ̃'bi mar'tsã].

Dans le cas où *que* pronom relatif est situé entre le complément directe et le verbe il n'y a pas accord : *quò es la vacha qu'i z-ai vendut embei merchant* ['kwij la 'vatsɔ̃ ki zej vɛ̃'ʝy ɛ̃'bi mar'tsã]. Cette règle semble être partagée avec le provençal (Martin-Moulin, 1998, 121-122).

Dans le cas où le complément direct est situé après le verbe il n'y a pas accord : *quò es le merchant embei qu'i z-ai vendut 'na vacha* ['kwij lə mar'tsã ɛ̃'bi ki zej vɛ̃'ʝy na'vatsɔ̃].

Nous avons noté quelques participes passés : *aul es vengut queste matin* [ɔl ɪ vɛ̃'ʝɔ̃ ɛ̃'kitə mɔ̃'cœ̃] ; *i z-ai saubut quò-quí* [i ze so_w'bjœ̃ ko'cjœ̃] ; *z-ai cregut* [ze krœ̃'ʝy] ; *z-a 'gut daus pòms* [zɔ̃ ʝy do_w pɔ̃wɔ̃] ; *'l a metut un charri* [lɔ̃ mœ̃'cy ɛ̃ tsar] ; *z-ai comencat a parlar le patoès* [ze kumɛ̃'ka a par'læ lə pa'twɛ̃]. Avec *vegut* qui remplace *vist*, nous voyons qu'il y a une tendance à rendre les participes passés réguliers.

Gérondif :

Le gérondif est généralement formé par *en* + *infinitif*, et rarement avec le participe présent : *en partre, en parlar, etc.*

Autres éléments morphologiques

Comparatifs :

Comparatif d'égalité : dans la partie nord du Puy-de-Dôme c'est *si...que* [ʃe... kə] qui est utilisé à la place de *tant... coma* de l'occitan commun : *'l es si vieu que io* [le ʃe vjy kə ju].

Comparatif de supériorité : *mèlhs... que* [mɛ̃... kə] : *i soi mèlhs jòune que tu* [i su mɛ̃ 'dʒunə kə tɔ̃].

Comparatif d'infériorité : la forme française « moins » [mwɛ̃] a remplacé la forme autochtone *mens* qui devrait donner [mjɛ̃] : *'l es moins fòrt que se* [lə mwɛ̃ for kə sɔ̃].

Les superlatifs

Superlatif relatif : est donné par *le mèlhs... de* [lə mɛ̃ də] : *i soi le mèlhs jòune de la classa* [i su lə mɛ̃ 'dʒunə də lə klasɔ̃].

Superlatif absolu : est donné par *bien* [bjɛ̃ / bjã / bjɪ̃] auquel on attribue généralement le sens de « très, beaucoup » en français : *aul fau que nos siachèm bien bons* [ɔ fo kə nɔ̃ ʃa'tsɛ̃ bjɛ̃

b_wũ] ; *quò me plàsia bien* [ko mə 'plazɔ bjẽ] ; *lai es bien de monde*⁴⁷³ [lje bjẽ də 'mõdɔ]. Il se distingue alors de *ben* [bø] qui lui a le sens de « bien » français : *coneissèm ben le chamin*⁴⁷⁴ [kune'sēm.bø lə tɔp'mjæ]. Ce thème est brièvement abordé par Bec dans son *manuel pratique d'occitan moderne* dans l'opposition *ben / be*, « *lim. ben* (adv.) "comme il faut, bien" (*mas se podriá ben* "mais il est probable"), *be* (adv. de renforcement) "certes, pour sûr" ; *l'ai be vist* "oui, je l'ai vu" *l'ai ben vist* "je l'ai vu comme il faut", *l'ai be ben vist* "oui, certes, je l'ai vu comme il faut". » (Bec, 1973, p. 153). Le choix que Bec fit d'écrire *ben* pour *bien* et *be* pour *ben* est sûrement influencée par la discrimination identique qui existe en gascon où ces graphies sont utilisées, ou pour clairement se distinguer de l'orthographe du français. En fait la distinction entre *bien* et *ben* est très idiomatique et spontanée chez le locuteur occitan des régions nord-occitanes. Nous avons noté avec nos témoins de Saint-Ours et Pommier : *fau saubre bien nadar* ; *coneissèm bien le patoès* ; *i vodriá bien aver le temps* ; *tenha te bien* ; mais : *sàbiem ben que z'anhas venir* ; *i ne'n manjariá ben* ; *quò vai ben*.

Dauzat dans sa *Morphologie du patois de Vinzelles*, disait la chose suivante :

BĚNE existe sous une double forme, indigène *be* [bø], française [bjẽ]. La première est aujourd'hui exclusivement substantive ; cependant on trouve des restes de l'ancien emploi devant des qualificatifs : on dit encore *benaise* [bø'nezə], et nous avons retrouvé dans une vieille prière *ben-aüros* [bøni'ru] ; on dirait aujourd'hui [bjëni'ru]. La persistance de l'*n* final devant un mot commençant par une voyelle est l'observation rigoureuse des lois de la phonétique syntactique ; par analogie – ou d'après la prononciation française – on l'a rétabli après [bjẽ]. Cette dernière forme est la seule qui s'emploie adjectivement ; elle est usitée aussi comme substantif, ou elle tend de plus en plus à remplacer [bø], dont le sens s'use, et qui devient presque explétif. Aussi, pour renforcer [bø], arrive-t-on à des expressions comme [bø bjẽ], [bjẽ bø'nezə] (Dauzat, 1900, pp. 217-218).

Avec les exemples ci-dessus nous voyons que ce que disait Dauzat ne se vérifie pas toujours et que le phénomène est sûrement beaucoup plus complexe.

De son côté, Bonnaud dit dans sa *Grammaire générale de l'auvergnat* :

Bien ; *be*, *bîn* (*bian* et *bien* sont des formes fr. non assimilées à rejeter). Nos textes du XVII^e siècle montre qu'alors encore l'auv. employait uniquement *be*, avec tous les sens. Mais *bîn* est devenu impossible à éliminer : assimilé phonétiquement, il bénéficie surtout d'une spécialisation de sens : on l'utilise surtout avec le verbe *vi*⁴⁷⁵ et *d-esse*⁴⁷⁶ ainsi que dans la

⁴⁷³ Il faut que nous soyons très bons ; ça me plaît beaucoup ; il y a beaucoup de monde

⁴⁷⁴ On connaît bien le chemin.

⁴⁷⁵ *Aver*.

signification de "très beaucoup". *Be* sert avec les autres verbes et dans le sens de "certes" : *zeu vale be* : je le veux bien ; *le crezétem be pardre* : nous avons bien cru le perdre ; *zeu z-ai be dit* : je l'ai bien dit, oui, certes, je l'ai dit ; *son bîn bravei*, ils sont bien (très) aimables ; *z-on bîn de l'auza* : ils ont bien (beaucoup) de culot. Comme toujours en auv. la nuance de sens qu'on veut souligner l'emporte sur l'automatisme grammatical. Dans les formes composées des verbes (avec l'auxiliaire *vî* ou *d-esse*), *be* l'emporte, mais quelques incertitudes peuvent apparaître (en bonne langue s'entend ; en fr. patoisé, *bîn* gagne, dégradation à combattre). (Bonnaud, 2006, p. 190).

Nous voyons là qu'il est plus prudent que Dauzat sur ses affirmations et surtout qu'il essaye d'énoncer une règle normalisatrice quant à l'usage de ces deux formes. Une étude beaucoup plus générale sur ces formes comme sur les formes équivalentes dans d'autres parlers occitans permettrait peut-être d'y voir un peu plus clair.

Concernant le superlatif absolu, Reichel note page 228 de son recueil sur *Les Parlers du Puy-de-Dôme* (Reichel, 1991) :

Aux Ancizes⁴⁷⁷, il existe un suffixe à valeur intensificatrice qui, ajouté aux adjectifs qualificatifs ou aux adverbes, équivaut au français « très » : *-quelo supo zéi bouno-me* « cette soupe est très bonne » ; *l'égo zéi verdo-me* « l'eau est très verte » ; *faré be-me* « je veux bien, vraiment. »

Nous avons enregistré auprès de notre témoin de Pommier : *sa filha z-es jouna-mai* [sə 'fiʝə zi 'dʒunə me] ; *aul ne'n vòl un petit mai* [ul nɛ̃ vo ɛ̃ pti me]. Cela tend à montrer que cette tournure dépasse la zone des Ancizes.

La forme négative :

La forme négative peut être notée par l'adverbe négatif *pas* situé après le verbe actif : *z-es pas qui* [zi pa cjœ] ; *i pòde pas* [i 'podə pa]. Ou par une particule de négation : *n'arma me crei* ['narmə mə kri] ; *ni a pas v-un*⁴⁷⁸ [njə pa vœ̃] « ».

Comme partout en auvergnat et nord occitan nous trouvons le privatif *mas* (Bec, 1973, p. 164), *nos z-èm mas daus gòdas*⁴⁷⁹ [nɔ̃ zɛ̃ ma do go'da:] équivalent du sud occitan *pas que : avèm pas que de fedas*.

L'affirmation :

⁴⁷⁶ Èsser.

⁴⁷⁷ Les Ancizes est une ville proche et située au nord de Chapdes-Beaufort donc de Pontgibaud.

⁴⁷⁸ Il n'y en a aucun

⁴⁷⁹ Nous n'avons que des brebis.

Elle est donné par *v-o-es* [vwé] : *v-o-es aul ven* [vwé ʊ vɪ] « oui il vient », ou *òc-ben* [o bø]. Nous pouvons supposer que *o* (*oc*) est l'ancien sujet neutre, donc *o-es* la forme de l'affirmation. La phrase affirmative est construite conformément à la syntaxe habituelle des langues néolatines : *òc-ben, nos vèm sègre quel chamin*⁴⁸⁰ [o bø nō vĕ 'sægrə kœ tsɔ' mjœ].

L'interrogation :

Elle peut se faire par simple inversion du pronom sujet comme en français : *crida-lhi* ? ['kreda jœ] ; *crese-tu* ? [krœze cy] ; *z-èt-z-vos oblidad* ? [ze vo ublœ'da]. Nous voyons dans les deux premiers exemples que le pronom sujet est remplacé par le pronom accentué. Nous avons donc les oppositions : *te crese*, et *crese-tu* ? ; *aul crida*, et *crida-lhi* ?

Elle peut aussi être donnée par un mot fonctionnel introductif : *quaul ora z-es quò* ? [kɔl 'urɔ zɪ kɔ] ; *quaul atge z-a* ? [kɔl 'adzə zɔ] ; *quaul vacha vendràs-tu* ? [kɔ 'vatsɔ vĕ'dra: cy]. Notons que *quaul*⁴⁸¹ est totalement invariable. De plus le sujet, quand il existe, s'inverse dans la phrase : *z-es quò* ? *vendràs-tu* ? Une fois encore Bonnaud vient à ce sujet au secours de l'auvergnat, en rejetant l'influence possible du français sur ces formes et en argumentant du fait que des tournures identiques existent en ladin (italo-rhêto-roman), ainsi qu'en gallo-italien ancien (Bonnaud, 2006, p. 110). Pour exprimer *lequel, lesquelles*, etc. il suffit de rajouter *le, los, la* ou *las* devant *quaul* : *los quaul volèt-z-vos* ? [lɔ kɔ vu'le vu].

« Qui » interrogatif se traduit par *quau* invariable : *quau es quò* ? [kɔ ɪj kwo] « qui est-ce ? » ; *quau qu'te sès* ? [kɔ ktœ sɪ] « qui es-tu ? ».

Autres tournures interrogatives :

Quant-ben de gòdas tenetz-vos ? ['kãbø də go'da: tənə-vu] ; *quant z-a quel petit* ? [kã zɔ kə pə'ci] ; *est-aura qu'es que fason* ?⁴⁸² [ej'orɔ ki kə 'fazɔ] ; *'ment vas-tu* ? [mĕ va cy] (*'ment* < *coment*) ; *'ente es qu'aul vai* ?⁴⁸³ ['ĕt ɪ ku ve] ; *ente es qu'aul es* ?⁴⁸⁴ ['ĕt ɪ kʊ lɪ] ; *d'ente es qu'aul ven* ?⁴⁸⁵ ['dĕt ɪ kʊ vɪ] ; *perce que*⁴⁸⁶ *crida-lhi* ? [pa'sœkœ krœdɔ jœ] ; *es quò que i zo sabe* ? [ɪ'kwœ kə i zu 'sabə] ; *qu'es qu'ilhs dison de se* ?⁴⁸⁷ [ki ki ʒizɔ də sɔ].

Les numéraux :

⁴⁸⁰ Oui, certainement, nous allons suivre ce chemin.

⁴⁸¹ *Quaul* est l'équivalent de *quin*.

⁴⁸² À présent que fais-tu ?

⁴⁸³ Où va-t-il ?

⁴⁸⁴ Où est-il ?

⁴⁸⁵ D'où vient-il ?

⁴⁸⁶ *Perce que* = *perqué*

⁴⁸⁷ Qu'est-ce qu'ils disent de lui ?

Les cardinaux : *v-un* [vœ̃] ; *v-una* ['vœ̃nɔ], notons que le numéral « un » est différent de l'article indéfini *un* [ɛ̃], *una* ['mɔ] (voir ci-dessus). Ceci est une constante des parlers auvergnats qui les différencie des autres parlers occitans. *dos* [du], *doas* [dwa] ; *tres* [trɛ] ; *quatre* [ka:tr] ; *cinc* [ʃi] ; *sèis* [sɛ̃a] ; *sèt* [sɪ] ; *uèit* [jø] ; *nòu* [no] ; *dètz* [dɛ] ; *v-onze* [võz] ; *dotze* ['dydʒə] ; *trètze* ['trɛdʒə] ; *catòrze* [ka'torz] ; *quinze* [kĩz] ; *setze* ['sɛdʒə] ; *dètz-e-sèt* [dɛha'sɪ] ; *dètz-uèit* [da'ʒø] ; *dètz-e-nòu* [daza'no], *vint* [vjĩ] ; *vint-e-v-un* [vjĩta'vœ̃], *vint-e-dos* [vjĩta'du]... *trenta* ['trãtɔ] ; *trenta-v-un* ['trãta'vœ̃]... *quaranta* [ka'rãtɔ] ; *cinquanta* [ʃi'kãtɔ] ; *seissanta* [se'sãtɔ] ; *seissanta-dètz* [sesãta'dɛ] ; *quatre-vint* [katrə'vjĩ] ; *quatre-vint-dètz* [katrəvjĩ'dɛ] ; *cent* [sɛ̃] ; *mila* [milɔ].

Les ordinaux : n'existent que pour *le promèi* [lɔ pro'mɛ] et *la promèira* [lɔ pro'mɛjɔ], tous les autres sont empruntés au français avec les finales *-ieme* / *-iema* ['jɛmɛ / 'jɛmɔ].

Le seul collectif que l'on connaisse et « une douzaine », '*na dotzena* [na dy'dʒɛnɔ].

L'heure :

Comme en italien et en espagnol l'heure s'exprime avec *las* : *aul es las tres un quart* [ɔ le la: tre ẽ kar] ; *quò es las quatre moins le quart* [kwɪ la: 'katrə mwẽ lə kɛ] ; *quò es las tres demiá* [kwɪ la: tre dɔ'mjœ], notons l'absence de « et » conjonction entre l'heure et demie ; *a demiá ora* [a dɔ'mjœ 'urɔ] « à la demie » ; '*na demiá ora* [na dɔ'mjœ 'urɔ] « une demie heure ».

La date du jour se forme comme partout en occitan : *anuèit sèm le cinc de març* [any sɛ̃ lɔ ʃi dɔ ma]⁴⁸⁸.

Les pronoms :

Adjectifs possessifs masculins : *mon* [mɔ̃], *ton* [tɔ̃] ; *son* [sɔ̃], *nòstre* ['nutrɔ] ; *vòstre* ['vutrɔ] ; *lhur* [ʎy], au féminin : *ma* [mɔ̃], *ta* [tɔ̃] ; *sa* [sɔ̃], *nòstra* ['nutrɔ] ; *vòstra* ['vutrɔ] ; *lhur* [ʎy].

Au pluriel nous avons : *mos* [mɔ:], *tos* [tɔ:] ; *sos* [sɔ:], *nòstres* ['nutre:] ; *vòstres* ['vutre:] ; *lhur* [ʎy], au féminin : *mas* [ma:], *tas* [ta:] ; *sas* [sa:], *nòstras* ['nutra:] ; *vòstras* ['vutra:] ; *lhurs* [ʎy], Devant voyelles réapparaît le *s* [z] en liaison.

Pronoms possessifs masculin : *le meu* [lɔ mɥ] ; *le teu* [lɔ tɥ] ; *le seu* [lɔ sɥ] ; *le nòstre* [lɔ 'nutrɔ] ; *le vòstre* [lɔ 'vutrɔ] ; *le lhur* [lɔ ʎy], au féminin : *la mja* [lɔ mjɔ], *la tua* [lɔ tɥɔ] ; *la sia* [lɔ sjɔ], *la nòstra* [lɔ 'nutrɔ] ; *la vòstra* [lɔ 'vutrɔ] ; *la lhur* [lɔ ʎy].

Au pluriel nous avons *los meus* [lɔ mɥ] ; *los teus* [lɔ tɥ] ; *los seus* [lɔ sɥ] ; *los nòstres* [lɔ 'nutre:] ; *los vòstres* [lɔ 'vutre:] ; *los lhurs* [lɔ ʎy], au féminin : *las mjas* [la mja:], *las tuas* [la tɥa:] ; *las sias* [lɔ sjɔ:], *las nòstras* [lɔ 'nutra:] ; *las vòstras* [la 'vutra:] ; *las lhurs* [lɔ ʎy].

⁴⁸⁸ Aujourd'hui, nous sommes le 5 mars .

Dans les formes possessives particulières nous avons noté : *quò es d'embei se* [kwɪ dēbi sə] « c'est à lui » ; *chascun quò seu* [tʃa'kɛ ko sɥ]⁴⁸⁹ « chacun le sien ».

Pronoms démonstratifs :

Ce sont les pronoms usuels en occitan : *dins quel endreit* [ʃɪ kel ɛ'dre] ; *aquela fenèstra* [a'kəlb fə'netrə] ; *quo es per tu* [kwɪ pa: tœ] ; *questa annada* [kɪt ɑ'nadə] ; *nos parlèm d'aquela* [nɔ parlɛ d'a'klə] ; *quò fai de bien* [ku fɛ də bjɪ] ; *i sabe quò-d'aquí* [i sa'bə kuda'cœ] ; *quaus d'aquí 'chabon* [ku dacœ tʃabɔ] « ceux-là finissent », nous notons là l'évolution : *aqueles* > *queus* > *quaus*.

Pronoms indéfinis :

Nous avons noté quelques pronoms indéfinis usuels :

- *n-òm pòt pas tot saubre* [nɔ po pa tu 'saubrə], nous avons aussi le féminin *tota* ['tutə] et les pluriels *totes* ['tutej] et *totas* ['tuta:]. Dauzat explique que *tot* dans un emploi d'adjectif a pu donner *tota* comme dans *tota los òmes*. Étrange au premier abord cela viendrait de *tot aquel* qui donnerait à son tour *tota quel* et se serait généralisé à tout un ensemble de formulations du type *tota quelos*, *tota le monde*, *tota los òmes*, etc. Par aphérèse nous avons noté qu'elle peut se réduire à *ta* quel que soit le genre ou le nombre, comme par exemple dans : *ta los òmes* [ta lu 'zomej] « tous les hommes » ;

- *quauquas maisons* [ko'ka: mej'zɔ] ; *quauqu'un* [ko'ky], *quauqu'una* [ko'kynə] ; *quauquà-ren*⁴⁹⁰ [ko'karə], comme on le voit le mot est paroxytonique « rien de surprenant car *ren* a perdu partout son sens étymologique » nous explique Dauzat (Dauzat, 1900, p. 91) ;

- *chascun quò seu* [tʃa'kɛ ko sɥ]. Dauzat donne *chascun* comme un compromis entre *chadun* (totalement disparu) et *quescun*.

- *chasque còp que ven, pòrta quauquà-ren embei chascun*⁴⁹¹ ['tsakə ko kə vɪ port ko'karə ɛ'bi tʃa'kɛ], *chasque* ['tsakə] a été formé d'après *chascun* (Dauzat, 1900, p. 97 – 98)⁴⁹² ;

- *per los autres*⁴⁹³ [pre lu 'zotrə] ;

- *io mèsma* [lu 'mɛ:mə], Dauzat explique la présence de *a* final par la forme neutre *quò mèsma*⁴⁹⁴ [ko 'mɛ:mə] (Dauzat, 1900, p. 97) ;

⁴⁸⁹ En français local : « chacun ça sien ».

⁴⁹⁰ Quelque chose.

⁴⁹¹ Chaque fois qu'il vient il porte quelque chose à chacun.

⁴⁹² Nous noterons que *chasque* est en fait rarement utilisé, chaque fois que cela est possible il est remplacé par *totes* : *chasque jorn* > *totes los jorns*.

⁴⁹³ Aux autres.

⁴⁹⁴ Ça même.

- Comme nous l'avons vu plus haut la forme *n'arma*⁴⁹⁵ composée de *arma* (ANIMA) précédée de la négation *n'* a totalement remplacé *degun* dans le centre du Puy-de-Dôme (Reichel, 1991, p. 303 ; ALF, carte 1665) ;

- *rien* emprunté au français a remplacé la forme locale *ren* [rœ], '*l-a ren pus* [lɔ rjɛ p'y].

Les adverbes :

Les adverbes dérivés d'adjectifs se forment comme en français avec *-ment* joint au féminin de l'adjectif : *bravament* [brava'mɛ̃], *lentament* [lɛ̃ta'mɛ̃], *durament* [ʒ yra'mɛ̃], etc.

Autres adverbes :

Lieu :

- *sus-naut* [ʃy'no] « la-haut », *i monte en sus-naut* [i mɔ̃t ɛ̃ ʃy'no] ;

- *d'en bas* [dɛ̃ 'ba] « en bas », *aul davala d'en bas* [ɔ da'val dɛ̃ 'ba] ;

- *lai* [lɛ] « là-bas », *e se 'nirá lai* [e sɔ̃ ni'rɔ lɛ] « et lui il ira là-bas ».

- *quí* [cœ], « ici » est toujours traduit par *quí*, et l'occitan *aici* semble oublié ;

- *loin* [ʎɥɛ̃], comme nous l'avons déjà fait remarquer la graphie *luènh* donnerait [lœ̃], nous avons donc gardé la graphie médiévale *loin* < *lònh* ;

- *dedins* [dɛ̃'ɛ̃] « dedans » ;

- *fòra* ['fɔ̃rɔ], « dehors » ;

- *enluòc* [ɛ̃'ju] « nulle-part », *i l'ai trobat enluòc* [i lej tru'ba ɛ̃'ju] ;

- *alhuèrs* [a'jy] qui est, soit une forme héritée de *alhors* médiéval⁴⁹⁶ (Levy, 1909, p. 16), soit un francisme occitanisé. Il existe en concurrence avec *n-endacòm mai* [nɛ̃da'kã mɛ̃], '*nirem n-endacòm mai* [ni'rɛ̃ nɛ̃da'kã mɛ̃] ;

Temps :

- *anuèit* [a'nɥɛ̃], « aujourd'hui ». Face à *uèi* (latin HODIE) il existe tout un domaine roman français (òc et oïl) qui l'a remplacé par *anuèit* / *anuèch* (du latin NOCTIS) (ALF, carte 72)⁴⁹⁷.

Cette forme couvre l'ensemble auvergnat.

- *arser* [ar'sɛ] « hier soir » ;

- *ièr* [jɛ̃r], « hier » et *d'avanièr* [dava jɛ̃rɛ] « avant-hier » qui ne forme plus qu'un seul mot ;

- *deman* [dɛ̃'mwa] « demain » et *après-deman* [apre dɛ̃'mwa] « après-demain » ;

⁴⁹⁵ Personne.

⁴⁹⁶ Il existe en Haute-Loire la forme *alhuèrs* [a'jœ̃r] / [a'ʎœ̃r] qui semble tout à fait autochtone et dérivée de *alhors* médiéval (ALF, carte 19, ainsi que dans les œuvres de l'écrivain vellave Mile Touénabrus, à l'imprimerie de *L'Eveil de la Haute-Loire*).

⁴⁹⁷ Cette forme est peut-être construite sur un modèle germanique, car on retrouve en anglais venant de l'ancien saxon : *a fortnight* (quinze jours = quatorze nuits) et *a sennight* (une semaine = six nuits).

- *le darrèir* [lə da'raj] « le dernier » et *la darrèira* [lə da'rejra], s'oppose clairement à *darrèr* [da're] « derrière » ;

- *d'avans* [dav'ã] « autrefois » : '*ma d'avans* [ma dav'ã] « comme autrefois ». La conjonction *coma* se réduit fréquemment à '*ma* par aphérèse dans le parler de Pontgibaud comme dans de nombreux parlers d'Auvergne septentrionale.

Doute :

- *benliau* [bə'ko], qui peut se réduire fréquemment à *b'iau* [bjo]⁴⁹⁸ : *b'iau vendrà* [bjo vɛ'drɔ] ;

Prépositions :

Nous avons noté quelques prépositions utilisées dans le parler de Pontgibaud.

Dauzat donne *embei* comme vellave car faisant partie du glossaire de Vinols (Vinols, 1891) ce qui est vrai pour le centre Velay (région du Puy), de même nous l'avons continûment noté dans le parler de Pontgibaud. Comme nous l'avons vu il traduit souvent « au » français quand l'on parle d'un objet ou d'une personne (emploi attributif) comme dans : *embei le vesin* « au voisin » ; *embei chascun* « à chacun », *bailar quauquà-ren embei quauqu'un* « donner quelque chose à quelqu'un ».

Vè(r)s sert également à traduire « à » français quand il s'agit d'indiquer un lieu ou une direction. Le *r* est devenu totalement muet et ne s'écrit généralement pas : *i vau vès Clarmont* [i vɔ ve çjar'mõ] « je vais à Clermont ».

Nous avons noté quelques liaisons particulières, comme ; *sens aquò* qui se prononce [sɛ ta'ko], ou : *dins un champ* [ɛ̃ çɛ̃ tsã].

Les autres prépositions ne suscitent aucune observation particulière.

Lexique :

Nous avons noté dans ce qui suit le lexique relevé auprès de nos témoins et qui nous semble spécifique au parler de Pontgibaud. Soit, celui qui présente quelques particularités par rapport au lexique général de la langue occitane ou aux parlers du nord occitan central (auvergnat). Nous n'avons pas répété celui qui est déjà cité dans les différents chapitres qui précèdent et nous n'avons indiqué la phonétique que lorsqu'elle n'était pas en accord avec ce qui est indiqué dans le chapitre traitant de ce sujet.

Les mots notés de ^{YL} sont tous les mots que l'on trouve à l'identique dans le dictionnaire limousin d'Yves Lavalade (Lavalade, 1999).

⁴⁹⁸ L'écriture *b'iau* se justifie par la distinction nécessaire entre la contraction de *benliau* et *biau* < *bèl*.

Les animaux domestiques :

Las oelhas « le troupeau de brebis »^{YL} ;

*La gòda*⁴⁹⁹ « la brebis » ;

L'asne « l'âne »^{YL} ;

La miarra « l'ânesse » ;

Le miarron « l'ânon » ;

Le taureu « le taureau », il est à remarquer que selon nos témoins ce terme indique aujourd'hui tant le taureau que le bœuf, le terme *biau* n'étant plus guère utilisé ;

La bima « la génisse » ;

Le chavau « le cheval »^{YL} ;

La jument [lɔ dʒy'mɛ̃] « la jument »^{YL} ce terme semble tout à fait emprunté au français en remplacement de *cavala* qui est le terme générique en auvergnat septentrional ;

Le coche « le cochon »^{YL} ;

La cocha « la truie »^{YL} ;

Les animaux sauvages :

La murja « la musaraigne »^{YL} ;

L'escuròu « l'écureuil »^{YL} ;

La griaula « le corbeau » ;

La pissarata « la chauvesouris »^{YL} ;

L'escarauda « l'écrevisse » ;

La nature inanimée :

La niaula [lɔ 'nɔrlɔ] « le brouillard »^{YL} ;

Las nèblas « les nuages » ;

Le rivau « le ruisseau »^{YL} ;

La plancha [lɔ 'plɛ̃ʃɔ] « la passerelle sur le ruisseau »^{YL} ;

Siaula ['ʃɔlɔ] « la Sioule » ;

La colèira « petite vallée où coule le ruisseau » ;

Una chèira « une coulée de basalte » ;

Un súquet [ɛ̃ 'sykœ] « une colline »^{YL} ;

Un puèg [ɛ̃ py] « un puy »^{YL} ;

Le Puèg de Domau [lɔ py də dœ'mɔ] « le Puy-de-Dôme » ;

'na viá [nɔ viɔ] « un chemin creux »^{YL} ;

⁴⁹⁹ Alibert donne à ce mot le sens de « brebis vieille que l'on engraisse pour la boucherie » (Alibert, 1966, p.432)

La draulha [lɔ 'drɔʎɔ] « la trace que l'on fait en marchant » ;

La tèrma « le talus »^{YL} ;

Le plan « la haie » ;

Vent mèidia (S), *bisa* (N), *traversa* (W), *solèdre* (E) « les vents et leur provenance », il est à noter que ce sont également ces appellations de vents qui indiquent les points cardinaux, on dit donc *vès mèidia* (S), *vès bisa* (N)^{YL}, *vès traversa* (W), *vès solèdre* (E) ;

Les végétaux :

Los favòus [lɔ fa'voj] « les gros haricots blancs » ;

La pastenada « la carotte » ;

La caròta « la betterave » ;

La trèfla « la pomme de terre » ;

L'aulanha [l ɔ'laɲɔ] « la noisette »^{YL} ;

La ferme les cultures :

Formar (*fermar*) « louer une ferme, une exploitation » ;

La fèrma « la ferme »^{YL} ;

Le fermèir / la fermèira « le fermier / la fermière »^{YL} ;

Un mestanèir « un métayer » ;

Le vâlet « le valet de ferme » ;

Le mareschau « le forgeron »^{YL} ;

La meisson « la moisson »^{YL} ;

Mèdre « moissonner à la faux »^{YL} ;

Meissonar « moissonner à la machine »^{YL} ;

Una buja / una chauma « une terre en friche »^{YL} ;

Le contreu « le chaintre » ;

Un bialàs « une rigole » ;

'na rasa « une petite rigole dans un champ » ;

Le village, la maison :

Un vialatge [ɛ̃ vja'rladʒə] « un village » ;

La charrèira / la ruá [lɔ rjɔɔ] « la rue »^{YL} ;

Le guíchet [lɔ 'gi'tsœ] « le passage étroit entre deux maisons » ;

L'escurilha [l iky'rijɔ] « l'écurie des vaches ou des brebis » ;

'na maison [nɔ mej'zuœ] « la maison mais aussi la pièce principale où les gens vivent »^{YL} ;

La maison es culada « la maison est en ruine » ;

Un chasau « une ruine » ;

Tapar la maison « couvrir la maison » ;

La sua [lɔ sɥe] « le foyer » ;

La tabla « la table »^{YL} ;

La chaminada « la cheminée »^{YL} ;

Le chalen « la petite lampe à huile » ;

Le potz es prònd « le puits est profond » ;

La nourriture :

La mija « la mie de pain »^{YL} ;

Una pompa « une tarte »^{YL} ;

La pompa de poms « la tarte au pomme »^{YL} ;

Le millhard « le gâteau aux cerises »^{YL} ;

Los cacaus « les œufs »^{YL} ;

Le migue « le petit lait » ;

La gaspa « l'eau du beurre », c'est avec cela que l'on fait le fromage que l'on appelle *le gasparon*^{500 YL} ;

Le formatge « le fromage », localement on dénombre un certain nombre de fromages comme : *le formatge de montanha* « fromage de Pontgibaud », *le Sent-Neitèra* « Saint-Nectaire », *la forma* « fromage de Rochefort », *le bleu* [lɔ blø] « le fromage bleu de Laqueuille » ;

La farinada « la crêpe » ;

Le cassà crosta ou *le dinnar* « le petit déjeuner ou la collation avant midi » ;

Le gastar « le déjeuner de midi » ;

Faire las quatre « le goûter d'après-midi » ;

Le sopar « le repas du soir » ;

Le mangle dau cotèl [lɔ 'mãλɔ dɔ ku'ti] « le manche du couteau »^{YL} ;

Manglar [mã'λa] « mettre un manche à un couteau ou un outil »^{YL} ;

Eléments d'habillement :

Los socs « les sabots »^{YL} ;

Las gonelas « la jupe longue »^{YL} ;

Divers éléments de vocabulaire :

Frodar « rentrer » : *fau frodar las vachas* « il faut rentrer les vaches », *fròda donc !* « Entre donc ! » ;

Balhar « donner » la forme habituelle en auvergne est *bailar*.^{YL} ;

⁵⁰⁰ Le gaperon.

Comencar « commencer » [kumẽ'ka] cette forme du verbe « commencer » se retrouve principalement dans la zone Brioude, Massiac, Saint-Germain-Lembron mais aussi ponctuellement dans différents autres endroits en Auvergne (ALF, cartes 311, 312, 313 ; ALMC, carte 1436 ; Bartran, 1934) ;

Èstre gueichit « être fatigué »^{YL} ;

Dire de furlas « raconter des histoires » ;

Los braiauds « les gens de la Limagne »^{YL} ;

La griba « le cercueil », ce mot revient à plusieurs reprises dans l'œuvre de Vidal.

A travers ces quelques éléments de vocabulaire, nous pouvons constater que celui-ci présente quelques particularités vis-à-vis du reste du domaine auvergnat. Il n'est cependant pas étranger aux formes que l'on trouve couramment dans les parlers dénommés limousins, comme *socs*, *mangle*, *rua*, *fermar*, *oelhas*, etc. tous ces mots se retrouvent dans un dictionnaire comme celui d'Yves Lavalade (Lavalade, 1999) que nous avons notés^{YL}. Cela représente quasiment la moitié du vocabulaire présenté. Les autres éléments de lexique peuvent être considérés comme originaux aux parlers de Pontgibaud et probablement à ceux de Combraille.

Comme le faisait justement remarquer Teulat : « La partie septentrionale [de l'auvergnat] se rattache au limousin par de nombreux traits [...] et en diffère par des particularités qui la définissent comme autonome. » (Teulat, 1981, p.43)

Comme nous pouvons le constater, le parler de Pontgibaud est surtout déroutant par sa phonétique. Il est clair que pour un occitanophone venant d'une autre région que la zone septentrionale du domaine nord-occitan, sa compréhension demande une réelle adaptation. Le remodelage phonétique de ces parlers septentrionaux liés à des phénomènes internes comme la chute des consonnes finales, l'amuïssement de *s* devant consonnes ou intervocalique, la réduction des diphtongues, les fortes variabilités articulatoires des voyelles suivant leur position par rapport à l'accent dans le mot, le glissement de l'accent multipliant les paroxytons, lui donnent une originalité tout à fait spécifique et qui peut être inattendue. Nous comprenons alors mieux, le trouble de Vidal tel qu'exprimé dans sa lettre à Estieu de novembre 1923, où il se plaint de mal connaître le parler de celui-ci et de sa difficulté à adapter sa graphie au bas-auvergnat. Il dit manquer de grammaire et que les seuls renseignements disponibles dans la revue du *Gai Saber* n°1 de septembre-octobre 1919 sont bien insuffisants. Il est vrai que les trois pages consacrées à la graphie dans le numéro un de cette revue et intitulées *Règles Générales de Graphie et de Phonétique Occitanes* sont déjà

bien succinctes pour un parler dont la phonétique est restée proche de la phonétique ancienne et donc, demeurent laconiques et bien lapidaires pour un parler à la phonétique aussi divergente et évoluée que celle du parler de Pontgibaud. Nous pouvons réaliser à quel point pour Vidal, ce travail relevait d'une reconstruction fort délicate et presque réinventée, quand elle n'était pas tout simplement empruntée. Nous comprenons aussi qu'il se soit plaint de la difficulté d'adaptation de la graphie d'Estieu à son parler. « *Es qu'es bograment dificile la metòda occitana e, quau que sèje lo degré de nòstra bona volontat ; avem un trabai enòrma per la botar dins nòstras pauras tèstas !* »⁵⁰¹ Nous ne pouvons qu'être admiratif devant la tâche immense à laquelle il s'attacha et qu'il exécuta.

Cependant, nous devons aussi nous poser la question sur le fait qu'il ne fait jamais référence aux travaux de Dauzat qui datent du tout début du XX^e siècle et dans lesquels sont déjà contenus les formes orthographiques de la langue ancienne en relation avec les formes phonétiques du bas auvergnat. Celui-ci déclarait dans l'introduction de son ouvrage sur la morphologie du patois de Vinzelles (Dauzat, 1900, pp. 9 – 10) :

Après avoir médité les observations de maîtres autorisés, et notamment celles que M. Paul Meyer a bien voulu communiquer aux lecteurs de la *Romania* [...], nous nous sommes décidés en principe à partir de la langue du moyen âge, telle qu'elle nous est fournie par les textes de la période classique (XI^e – XIII^e s.). [...] A l'égard des sources [...] les chartes et les œuvres des troubadours auvergnats sont toujours le réservoir auquel nous allons puiser nos exemples du moyen âge. Les textes de la période intermédiaire sont plus intéressants, tant au point de vue de l'évolution historique qu'à cause de leur rareté. [...] c'est donc une pièce de la fin du XV^e siècle que nous donnerons [...] : il s'agit du Fragment comique, intercalé dans une Passion en français, et qui porte la date de 1477 [...]. Nous laissons de côté, à la même époque, le Menu des dames des Chases, qui appartient à une région linguistique trop éloignée de la nôtre pour pouvoir être vraiment profitable.

Nous reconnaissons dans ce dernier texte cité le *Livre Prébandaire de l'Abbaye des Chazes*, dont nous avons précédemment parlé à propos de l'écrit auvergnat au Moyen âge (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1). Nous voyons là que Dauzat fait judicieusement une nette distinction entre l'auvergnat septentrional (qu'il appelle bas-auvergnat) et l'auvergnat méridional.

Vidal ignorait-il ces travaux et ces textes ? Nous en doutons car il fait lui-même référence aux troubadours et à leur graphie dans une lettre à Estieu datée du 25 février 1924. Nous trouvons dans cette lettre toute une partie qui parle d'étymologie et dans laquelle il se pose des

⁵⁰¹ La méthode occitane est bougrement difficile et, quelque soit le degré de notre bonne volonté ; nous avons un travail énorme pour le mettre dans nos pauvres têtes.

questions sur certains choix graphiques comme par exemple la disparition de « *H* étymologique dans *Home* ou *Hort* ou *Hora*, si nous prenons l'étymologie prenons la toute entière. » Il s'immisce là dans le débat entre « étymologistes » et « phonétistes » qui anime à l'époque l'*Escòla Occitana*. Cependant, dans sa lettre à Salvat du 26 août 1926, il prêche pour une graphie « moins rigoriste ». Il veut conserver les *ss* toujours présents chez les Troubadours, les écrivains et les *Cònsos*. « Ils écrivaient *Razon*, *Gleiza*, mais *Franssa*, *permissa*, etc. ». Il termine sa lettre en prêchant une fois de plus pour la tolérance : « *Es de l'union – que se fai coma dins lo meinage, amb de bona volontat d'un biais e de l'autre, e de l'un e de l'autre de concessions – que la grafia unenca, per (illisible) que res, sortirà. E que pogue se traire de la nueit quauque jorn !* »⁵⁰²

Nous constatons que Vidal n'ignorait rien de la graphie ancienne ni de l'œuvre des troubadours. Il semble que ce n'est pas tant en référence à la graphie classique de la langue médiévale qu'il va bâtir son propre système graphique qu'en l'alignant sur celle de l'*Escòla Occitana* de Toulouse. Il réalise en fait une adaptation de la graphie Estieu-Perbosc à l'idée qu'il se fait de ce que doit être le bas-auvergnat dans sa forme littéraire.

En ce qui concerne la morphologie, hormis quelques particularismes généraux à l'auvergnat septentrional comme les prétérits en *t*, le glissement de l'accent tonique pour le présent de l'indicatif et du subjonctif, pour l'imparfait, le prétérit et le passé du subjonctif, sur l'avant dernière syllabe quelle que soit la personne, les pluriels différenciés portant non seulement sur l'article ou un mot fonctionnel mais également sur le substantif et l'adjectif (ce qui rapprocherait ces parlers des parlers méridionaux), celle-ci reste homogène et cohérente avec les évolutions constatées dans les autres parlers occitans⁵⁰³. Pourtant Vidal ne va pas utiliser cette intéressante ressource et alignera assez servilement sa morphologie sur celle prônée par Salvat et le Collège d'Occitanie.

Nous verrons dans l'analyse des œuvres que c'est surtout au niveau du lexique que Vidal resta attaché à son parler et ce principalement pour des formes très spécifiques.

5 3 Œuvre Vidal

L'œuvre éditée de Vidal dont nous allons suivre la production chronologiquement se compose d'un recueil de poèmes *Flours de mountagno*, publié en 1921, d'un roman *La serva*, publié en

⁵⁰² C'est de l'union – que se fait comme dans le ménage, avec de la bonne volonté d'un côté et de l'autre, et de l'un et de l'autre des concessions – que la graphie unique [illisible] que rien, sortira. Et qu'elle puisse sortir de la nuit un de ces jours

⁵⁰³ En ce sens elle l'est nettement plus que les évolutions morphologiques des parlers gascons.

1926, d'une nouvelle *Un Amor*, publiée en 1930 et d'un petit recueil de texte à destination pédagogique *Lo libret de l'escolan auvernhat* publié en 1936. Il faut y rajouter divers documents restés sous formes manuscrites, *Jan Combralha* écrit en 1927 et un recueil de poèmes *Lo vielh Clarmont* écrit en 1942. Il existe également un livret qui accompagna la représentation de la pièce de théâtre *Lo Cid auvernhat* donné au théâtre de Clermont-Ferrand pour la Sainte-Estelle de 1925 ainsi qu'une *Gramatica Auvernhata* restée elle aussi manuscrite.

5 3 1 Flours de mountagno

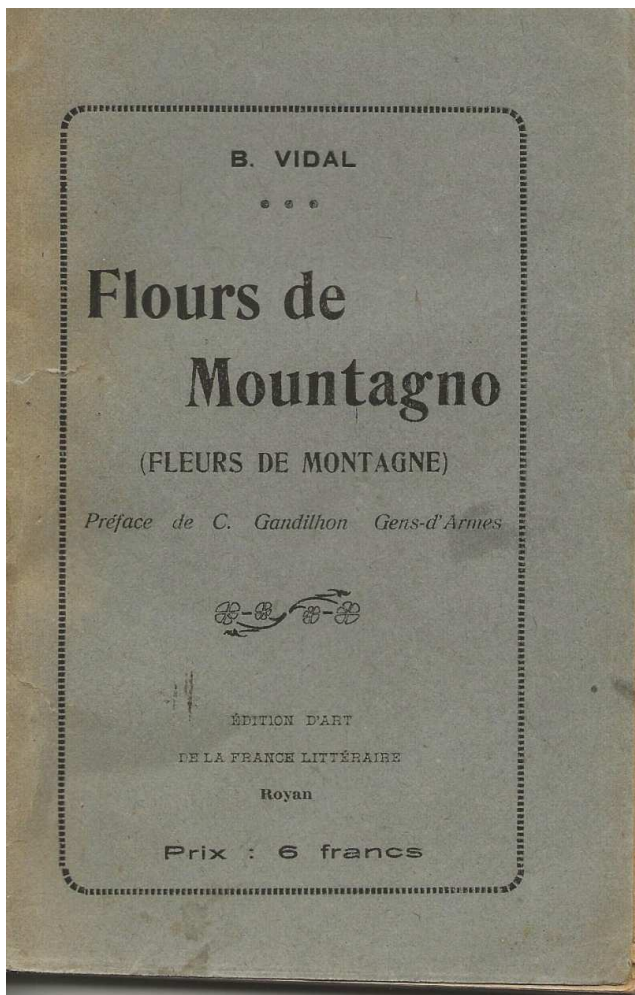


Figure 14 Couverture *Flours de mountagno*.

Le premier livre que publie Benezet Vidal en 1921, est un recueil de trente-quatre poèmes. Il est écrit en vers, car les gens qui savent écrire, à cette époque, écrivent en vers. C'est ainsi que les grands Félibres ont brillé. Mistral bien sûr, mais les autres grands Provençaux comme Aubanel ou Roumanille, et en Auvergne Vermenouze puis Michalias. Ce joli petit livre, fort bien présenté, d'un format de 12 cm sur 18 cm, est publié par l'Édition d'Arts de la France littéraire à Royan, et vendu pour le prix relativement modeste de six francs⁵⁰⁴. Pourquoi cet éditeur saintongeais ? Rien ne nous le dit. Les poèmes présentés le sont tous sur deux pages, avec la version en occitan sur la page de gauche et la version en français sur celle de droite. (cf. *Lou grelet*, annexe, 9).

Hormis les poèmes, ce livre s'ouvre sur une préface de cinq pages écrites par le félibre auvergnat Camille Gandilhon Gens-d'Armes et accompagnée de quatre pages *Pour lire notre*

⁵⁰⁴ Soit environ 6 Euros d'aujourd'hui.

dialecte. Suivent, sur cent-trente-sept pages, les trente-quatre poèmes accompagnés de deux pages de notes et d'une *Taula* « table ».

Nous ne savons pas quel succès de vente eut ce recueil à sa parution, mais jamais republié, il se trouve de nos jours encore assez facilement chez les bouquinistes.

Un élément très intéressant de cet ouvrage est la préface de Gandilhon Gens-d'Armes⁵⁰⁵. Celle-ci commence par le présage funèbre et funeste : « Les dialectes d'oc marchent à la mort, nous répètent depuis quelques cent ans ceux surtout qui les ignorent et ne les goûtent pas. [...] On se résigne facilement à la perte du bien des autres et d'un amour qu'on ne partage pas. » Mais qu'est-ce qui ne marche pas vers la mort ? Demande-t-il ? Est-ce pour cela qu'il ne faut pas s'intéresser et même aimer notre dialecte d'oc. Ne doit-on pas humer le parfum de la fleur qui va faner, boire l'eau qui dévale de la montagne et que recueille la pierre creusée, à quoi sert de replanter les arbres de la forêt que des hommes abattent, « C'est la doctrine de la non résistance à la mort. Elle ne demande aucune peine. Aussi nous déplait-elle. ». Gandilhon Gens-d'Armes se lève énergiquement contre cette uniformisation, nous dirions aujourd'hui globalisation, qui fait fi de l'héritage ancestral et de la diversité culturelle. Là il clame son patriotisme auvergnat qui même s'il est quelque peu grandiloquent n'en est pas moins sincère et approprié : « Nous sommes d'Auvergne ; nous ne lâchons pas volontiers⁵⁰⁶. Notre Auvergne est bilingue. C'est une richesse qu'elle a⁵⁰⁷. » et de conclure cette brève introduction à sa préface sur une remarque fort sage, disant que « la langue d'oc nous verra tous porter en terre. »

Suit une dédicace aux grands Félibres de l'Auvergne, Arsène Vermeuouse et Régis Michalias. Il se plaint cependant du peu de reconnaissance que le public auvergnat eut pour « la belle flamme jaune, à reflets verts » reprise par le Félibre du Livradois : « A peine quelques auvergnats la remarquèrent, mais on l'aperçut d'Allemagne (Weiske, 1910) et déjà Mistral l'avait saluée de loin » (cf. La renaissance félibréenne en Auvergne, § 4.4). Cependant en 1916, le poète meurt et comme le dit Gandilhon Gens-d'Armes « Le grand Félibre d'Ambert

⁵⁰⁵ Camille Gandilhon Gens-d'Armes né à Murat dans le Cantal en 1871 et mort à Bordeaux 1948, était traducteur (allemand et anglais), critique littéraire et poète français. Il fit partie du félibrige et encouragea les écrivains auvergnats de langue d'oc de son temps. Il exalta le patriotisme et l'amour de la terre natale. Ses *Poèmes Arvernes*, publiés en deux tomes en 1927 et 1932, ont été primés par l'*Académie des Jeux floraux* de Toulouse. Il fut également collaborateur du journal *L'Auvergnat de Paris*. Cependant il n'écrivit rien de notable en occitan.

⁵⁰⁶ Nous retrouvons là la phrase que l'on attribue aux poilus auvergnats de quatorze : « *Sèm d'Auvèrnhe, laschem pas !* »

⁵⁰⁷ Cela n'est pas sans rappeler la remarque narquoise de Guy de Maupassant dans son roman *Mont Oriol* : « Elle en sait autant qu'une autre, car elle parle anglais et auvergnat, ce qui fait deux langues étrangères. » (Mont Oriole, Folio, Gallimard, 2002, p. 253).

n'est plus, mais ses livres restent, il faut qu'on les lise. Sa voix s'est tue, il faut que d'autres s'élèvent si faibles soient-elles. Le flambeau est à terre, il ne faut pas qu'il s'éteigne ». C'est là qu'il reçut d'un inconnu à son adresse la lettre d'un qui se déclarait prêt à relever ce flambeau « dans ses mains pieuses et modestes. C'était Bénézet Vidal... ». Gandilhon nous dit que sur la tombe du poète, Vidal déclama :

Te vole saluda, boun mestre, boun troubaire,

Qu'as chanta gentamèn

E lous suts e la Doro, ente te sés 'na jaire,

O paure, bounagens !

« Je veux te saluer, bon maître, bon poète, toi qui as joliment chanté et les sommets et la Dore, où tu es allé te coucher. Ô pauvre bonnes gens. »

Et de conclure : « le disciple n'était pas indigne du maître. »

Viennent à la suite les critiques sans concession du travail de Vidal sur « ce cadre dangereux du sonnet où s'accuse toute faiblesse ». À « ces tableaux un peu ternes » il préfère cette *tristour* « d'une mélancolie verlainienne » ou la pièce *A-n-Uno*, qui rappelle cependant un peu trop Aubanel, mais surtout ces chansons, cet air de bourrée où se révèle le sens du folklore musical et littéraire. Il l'invite alors, à l'image d'Henri Pourrat, « le docte magicien rural » à aller cueillir à la source du légendaire auvergnat la bonne inspiration « aux lèvres des vieux », de partir à la recherche des *fades*, et des *dracs*, des *baragaougnés* auvergnates et de *Planpougnis*, le petit poucet de nos montagnes.

Il lui rappelle alors que c'est ce que firent dans leur pays et pour leurs gens, ces grands provençaux qu'il lit. Il l'exhorte donc à faire comme eux « mais en Auvergnat et pour l'Auvergne ». Sent-il déjà le piège de la perte de repères et de la trahison de la langue des pères dont Gilbert fera le reproche à Vidal ? Il précise sa pensée quant à la relation à tenir avec les Félibres méridionaux :

Demandez-leur quelques leçons d'art et ce tour de main que, de votre propre aveu, vous n'avez pas eu le temps de bien acquérir. Et puis, s'ils vous rappellent quelques mots bien utiles que nous avons oubliés, prenez ces mots. [...] Habillez un peu votre langue qu'ils ne connaissent qu'en haillons. Mais soyez prudent ; il faut qu'elle reste auvergnate, comme votre Muse et votre âme. (Vidal, 1921, 10-11).

Enfin il revient à son antienne initiale sur l'uniformisation du monde qui met en péril notre langue et notre culture : « nous nous heurtons hélas ! à la folie moderne du nivellement, de l'égalitarisme. Mêmes maisons, mêmes vestons, même flonflons [...], et même langue, une

espèce d'espéranto. » Ne dirait-on pas qu'il parle déjà de l'*anglobal* ? Sa conclusion est carrément d'inspiration écologique, un véritable appel à l'altérité, comme nous dirions aujourd'hui : « Soyez rebelles. Maintenez, pour le peu qui dépend de vous, le pittoresque, le dissemblable, l'inégal, et les couleurs et les nuances, tous les charmants caprices de la nature, toutes les richesses de la vie, la divine diversité. »

Prenant la *Légende des siècles* de Victor Hugo en exemple qui ne peut être écrite qu'avec le français authentique de Gavroche, mais en allant quérir dans le grand réservoir de la langue française toute entière, il dit qu'il en est de même de « notre patois qui peut aller à l'école félibréenne pour s'améliorer comme aller prendre dans une vallée voisine ou dans un vieux livre les mots qui lui font besoin ». C'est ainsi que peut se constituer une langue littéraire sur ce fragile équilibre entre l'excès et la carence, sans jamais oublier qu'elle doit rester auvergnate et assumer son altérité, en s'ouvrant cependant à tous les occitans.

Gandilhon Gens d'Armes n'écrira pas d'autres préfaces pour Vidal, il s'en éloignera, le trouvant trop « étymologiste » et pas assez « phonétiste » mais surtout plus suffisamment auvergnat. Cependant ce qu'il dit dans ces cinq pages restera gravé comme l'affirmation de la périlleuse quête d'une expression auvergnate authentique en occitan. Elle sera ce qui même sous-tendra toutes les querelles et les schismes divers que connaîtra la renaissance occitane en Auvergne tout au long du XX^e siècle.

À la suite de cette préface qui a elle seule pourrait faire l'intérêt de ce livre, vient un court paragraphe de quatre pages intitulées : *Pour lire notre dialecte*.

Pour la première fois Vidal va nous donner les règles qui ont orienté ses choix graphiques et n'hésite pas à déclarer : « des Troubadours à Michalias elle n'a eu ni règles, ni maîtres ». Cela pose Michalias et à travers lui le Félibrige mistralien comme les fondateurs de la règle orthographique moderne. Ignorait-il les cinq siècles d'écrits occitans en Auvergne qui l'avaient précédé ?

Il invite le lecteur étranger ou ne connaissant pas notre dialecte, mais surtout « nos compatriotes qui, s'ils parlent couramment notre langue, ne l'ont pour la plupart jamais lue », à les aider « à lire ce petit livre ».

Après avoir posé la prononciation de *g* devant *e* et *i*, et de *j* [dʒ] ainsi que de *ch* [tʃ], il développe l'ensemble des palatalisations conditionnées par *i* et *u*. Il insinue néanmoins que *s* se chuinte « à tort⁵⁰⁸ [...] *Se* (si) se prononce *che* ; *à-su*, *su-naut* (là-haut) se disent *chu-naut*, à

⁵⁰⁸ Ce qui pourrait laisser penser dès le début que les auvergnats parlent mal leur langue.

chu ; *adeissias*, fait presque partout *adeichas* ; de même on chuinte le *ci* : *cimo* fait *chimo*, *eici* dit *eichi*, etc. »

Il donne la finale atone *o* pour les mots féminins singuliers équivalent au *e* muet des mots français. Plus loin parlant de l'accent tonique il précise : « L'accent porte sur la pénultième syllabe dans les mots terminés par *e* ou par *o*, ou par *as* pour les mots féminins pluriels ». Il semble ici ignorer ou vouloir ignorer le glissement d'accent au pluriel faisant de ces mots des oxytons.

Par contre il dit l'inverse pour les masculins : « *E* sans accent [...] à la fin des mots il a le son de l'*e* muet français ; ainsi *ome* se prononce « homme » ; mais il redevient tonique si le mot est au pluriel : alors *omes* doit se prononcer *omés*. »

Il donne différentes indications sur la position de l'accent tonique écrit comme dans « *armàri*, *argènt*, *cementèri*, » ou portant sur la dernière syllabe pour les terminaisons *a*, *e*⁵⁰⁹, *u* ou consonne « *verita*, *pichot*, *vengu*, *rasoun*. », puis donne les exceptions verbales « *anaves*, *courron*, *sabon* » où l'accent porte sur la pénultième.

Le plus étonnant est le petit paragraphe sur les diphtongues toutes bien détaillées : « exemple de diphtongues décroissantes : *mai*, *biai*, *mario*, *sei*, qui se prononcent approximativement et d'un seul son *maai*, *biaai*, *seei*⁵¹⁰ en diminuant sur la dernière lettre. », puis vient l'exemple des diphtongues croissantes : « *Sabàtio* (atone), *fio* (tonique) où l'on appuie fortement sur la dernière syllabe » et enfin le rôle de *u* dans « les diphtongues *au*, *éu*, *òu*, et dans les triptongues *iau*, *iéu*, *iòu* [...], *àou* comme dans *fau* (hêtre), *èou* comme dans *souléu* "soleil", *iàou* comme dans *beliau* "peut-être", *iéou* comme pour Dieu, *òou* dans *pòu*, etc. » Nous voyons là sa volonté de restituer les diphtongues et triptongues dans sa langue quand comme nous l'avons vu (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2) elles sont quasiment toutes réduites et ceci principalement en position tonique. On peut noter également dans les exemples choisis à côté de formes locales bien identifiées de son parler comme *beliau*, ou *pòu* (*potz*), un « provençalisme » ou plutôt un « félibrigisme » pour un mot comme *souléu* dont il donne la phonétique rhodanienne [su'lɛw], quand la prononciation locale est [s_wy'lø] (ALAL, notes 12S⁵¹¹ carte 2) qui pourrait très bien correspondre à une graphie félibréenne du type *souleu*. Suit bien sûr la manière de distinguer les diphtongues *òu* et *éu* des sons *eu* [ø] et *ou* [u].

⁵⁰⁹ Probablement une coquille d'impression avec confusion de *e* avec *é* ou *es*.

⁵¹⁰ *Mario* a disparu ?

⁵¹¹ Nous rappelons que les données des points périphériques de l'ALAL comme 12S Pontgibaud, sont ceux de l'enquête de Dauzat 1954.

Comme nous pouvons le constater, à trop vouloir en dire on peut parfois perdre le lecteur dans des considérations hasardeuses qui nuisent à la bonne compréhension de la lecture. L'occitanophone « naturel », instruit en français, découvrira rapidement les clés de lecture d'un texte dont il comprend intuitivement l'orthographe par le sens du texte.

Nous percevons aussi une certaine volonté de Vidal, dès ce premier recueil, de « standardiser » la phonétique de sa langue pour la rapprocher non seulement de celle de Michalias plus conservatrice mais carrément de celle des Félibres provençaux.

Suivent immédiatement après cette introduction que l'on qualifiera de linguistique deux textes : *Lou Grelet* et *L'Escolo de Limagno*.

Lou Grelet (cf. *Lou grelet*, annexe 9).

C'est un poème hétérométrique, constitué de deux strophes en quatrains composés de deux tétrasyllabes insérées par deux octosyllabes. AbbA (rimes embrassées), puis de deux strophes en tercets composés de deux tétrasyllabes suivis d'un octosyllabe bbA (rimes suivies).

Est donnée en vignette la fameuse phrase de Mistral : *Lou solèu me fai canta*.

C'est une ode à la nature et au soleil qui fait chanter le grillon comme il fait chanter le poète.

On y trouve *soulèu* qui rime avec *béu*, deux rimes provençalisées à la place de *solelh* [s_wy'lø] et de *biau* [bjø]. L'article défini masculin est *lou* [lu] qui a remplacé *le* [lə] comme partout ailleurs dans le recueil, le verbe *ausir* remplace *entendre* (au mieux on pourrait attendre *auvir* après chute du *s* intervocalique), par contre la quatrième personne du présent de l'indicatif de *chantar* est bien *chantèn* (*chantèm*). Là encore plutôt qu'un respect du parler local nous pouvons y voir un alignement sur le provençal rhodanien qui a généralisé *-èm* pour toutes les quatrièmes personnes du présent de l'indicatif. Il y a aussi un impératif de la quatrième personne un peu particulier : *An !* traduit par « allons ! ». Enfin nous trouvons le pronom *se* (*el*), « lui » typique des parlers septentrionaux.

Ce poème n'est pas sans rappeler le poème éponyme de Michalias publié dans *Èrs d'uen païsan*, clin d'œil affectueux à son maître du Livradois. Il deviendra également le titre du bulletin de liaison de *L'escòla de Limanha* après-guerre ainsi qu'un nom de plume dont usera Vidal dans l'*Armana Felibren*.

L'Escolo de Limagno

Poème dédié à *Mossu Desdevises du Désert*⁵¹², et aux *Félibres*.

⁵¹² Georges Desdevises du Désert (plutôt que Désert), normand né en 1854, fit de l'Auvergne son pays d'adoption (mort à Chamalières en 1942). Critique littéraire, romancier et historien, il fut hispanisant,

Ce poème est constitué de sept strophes isométriques en quatrain octosyllabiques Abba (rimes embrassées).

C'est un appel aux Félibres d'Auvergne et à tous ceux qui veulent défendre la langue occitane. Dans les deux dernières strophes il ne peut s'empêcher de faire référence à Mistral :

« [...]

Pièi chantaren nostre païs,

Coumo Mistrau chanté Mirèio,

[...]

E pèr la glori dóu terraire

Ensen, toujours travaïaren ! »

Nous pourrions noter dans ce poème comme dans l'ensemble de ce recueil que Vidal rétablit dans de nombreux mots *s* avant consonne : *champèstre, n'èstre, nostro, escolo*, etc.

Le vocabulaire utilisé reste assez local : *tretous (trestouts < tot lo monde), vialo (vila), embei (amb), nautres (nosautres), cusins (cosins), travai (trabalh)*, pour ce qui est de plus caractéristique.

Un trait morphologique apparaît dans le pluriel *nautris* [nɔ'tri] notant par *-is* le pluriel. Étonnamment il note deux fois *tout* pluriel sans *s* final : « *sen tout d'amis, tout fraire* ». (*fraire* sans *s* rime avec *terraire*).

Le livre s'ouvre ensuite sur cinq parties thématiques.

Le premier concerne les rivières.

Las ribeiras.

Ma Sioulo

Poème de dix strophes isométriques en quatrains octosyllabiques, en rimes alternées : aBaB, ABAB, AbAb, à partir de la strophe quatre, aBaB.

Ce ne pouvait être qu'à cette rivière qui irrigue le plateau des Combrailles et arrose Pontgibaud que le poète dédie sa première ode aux rivières. Vidal imagine un dialogue entre le poète et la rivière sur les beautés du pays.

Dans ce poème comme dans la majorité des textes du recueil la morphologie comme le vocabulaire sont assez conformes à la langue des Combrailles. Seul l'article *le* est remplacé par *lou*. Quelques provençalismes viennent s'immiscer comme *ié* à la place de *li* dans *que ié fau quand parlen tous dous*, pour *que li fau quand parlen tous dous*, « Lui dis-je quand nous

s'intéressa au mouvement félibréen en Auvergne et fut un proche de Vidal. Certaines de ses œuvres sont signées du pseudonyme Jean Lalouette.

causons toux deux », plus loin *sabe ié randre* pour *sabe li randre*, « je sais lui rendre ». Comme ailleurs les provençalismes sont parfois induits par les rimes, encore une fois il fait rimer *souléu* (*solelh*) avec *léu* au lieu de *liau* attendu. *Pichouno* remplace *petiòto*.

Vidal utilise ici la réalisation [y] de son parler, de la triptongue *-uèit* dans *nut* (*nuèit*) qu'il fait rimer avec *ménut* (*meinuèit*), règle respectée tout au long du recueil.

On note le verbe *espiar* conjugué conformément à ce qui existe à Pontgibaud : *eipie* ['ɪpjə], « il regarde », avec vocalisation de *s* devant *p*. La première personne du présent de l'indicatif de *èstre* est donnée par *séu* quand dans l'introduction sur la lecture il donne *sei*. Nous rappelons que la phonétique de Pontgibaud est [sy].

Lou Vourizoun

Poème composé de quatre strophes en neuvains hétérométriques qui débutent tous par un vers octosyllabique, et se terminent avec sept hexasyllabes enserrées, aBccBaDDa, AbCCbAddA, ABCCBADDa, abCCbadda. On remarque une versification assez élaborée qui fait alterner rimes féminines puis masculines, puis masculines et féminines, puis rimes toutes masculines et enfin toutes féminines avec deux rimes masculines insérées.

Le Vaurizon est un petit affluent de la Dore qui arrose la ville de Châteldon. Quand Vidal écrit *Flours de mountagno* et quand le livre est publié, il habite Châteldon⁵¹³. C'est également quand il réside dans cette ville qu'il crée *l'Escòla de Limanha* (cf. Biographie Vidal, § 5.1).

La langue utilisée est assez auvergnate : *veiti* (*vaquí*), *ati* (*aquí*), *quet* ('*quel*), *biau* (*bèl*). Les dérivés de ARIU et ARIA sont également de type auvergnat : *genebreis* (*genebrèirs*), *ribeiro* (*ribèira*). Malgré la graphie, la phonétique de Pontgibaud pourrait permettre de faire rimer *solelh* écrit *souléu* et normalement réalisé [s_wy'lø] avec *riéu* réalisé [rjø]. Par contre c'est moins clair entre *riéu* et *biéu* qui ne représente par la réalisation de Pontgibaud pour *buòu* [b_{zy}ow]. Cela laisse à penser que Vidal fait fi de la phonétique de son parler pour établir une phonétique félibréenne standardisée et basée sur celle des parlers rhodaniens avec *-ièu* toujours réalisé [jɛw] et *-èu* réalisé [ɛw].

Du point de vue morphologique, en dehors des remarques déjà faites sur l'article *lou*, Vidal utilise systématiquement l'article défini devant les noms de rivières, *lou Vouziroun*, *la Chassarella*, *la Doro*, *la Leiro* (au féminin alors que ce nom est toujours masculin *Léier* ou *Léger*). Dans les parlers auvergnats les noms de rivières ne sont jamais précédés de l'article défini et l'on devrait avoir : *Vorison*, *Chassarèla*, *Dòra*, *Léier* (ou *Léger*).

⁵¹³ Le bourg de Châteldon est situé au nord-est du département du Puy-de-Dôme, à l'écart de la route principale de Vichy à Thiers. Il est surtout connu pour son eau minérale. C'est également le village natal de Pierre Laval dont il racheta le château en 1931 et que Vidal a probablement connu à cette époque.

L'imparfait de *aver* n'est pas accentué dans *avias* ce qui laisse une incertitude sur sa représentation ['aja] ou [a'ja]. Nous verrons que cela est systématique chez Vidal.

Enfin nous notons le participe passé *béu* (*begut*) : *as béu*. Comme nous le verrons plus loin cette forme existe dans les parlers d'Auvergne méridionale (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2). Ici est-ce un emprunt ou une licence poétique ?

La Doro

Composé de sept quatrains isométriques en alexandrins. La première strophe et la dernière (septième) sont en rimes embrassées AbbA, les cinq autres sont en rimes croisées, aBaB.

La Dore est la rivière d'Ambert dans le Livradois d'où la dédicace à Henri Pourrat, qui rappelons le fut à cette époque secrétaire de *l'Escola de Limanha*. Bien sûr il rend aussi hommage à Michalias autre ambertois remarquable. Plus au nord la Dore se jette dans l'Allier.

La langue est là encore bien auvergnate. Notons entre-autre chose le *parai* < *pas vrai* forme commune pour traduire « n'est-ce pas », et aussi l'utilisation du verbe *couneitre* (*conèstre*), *couneitrias-vous* (*conestriatz-vos* < *coneisseriatz-vos*).

A ma Sioulo

Poème de cinq strophes isométriques en pentasyllabes à rimes croisées, aBaBcDcD.

Ce deuxième poème à la Sioule montre son attachement au pays des Combrailles et à Pontgibaud. Celui-ci est dédié à Gandilhon Gens-d'Armes. La thématique des rivières s'ouvrait sur la Sioule et se referme donc sur cette même rivière.

La langue est auvergnate et notons seulement *estellas* (*estelas*) qui rime avec *dentellas* (*dentèlas*), quand la forme nord-occitane est *estialas*.

Dans ces quatre poèmes dédiés aux rivières de la Basse-Auvergne nous notons qu'il ne fait aucune allusion à l'Allier qui reste cependant la rivière principale de cet espace géographique. L'axe élavérien est non seulement l'axe de vie de la Limagne mais également de toute la région.

Sounets

La seconde thématique intitulée *Sounets*, est une évocation de la vie paysanne auvergnate. Nous trouvons à la suite onze sonnets de facture assez classique, ceux que Gandilhon Gens-d'Armes trouva si faibles.

Virado

Évocation du Labrit le chien de troupeau sans qui la bergère n'est rien. On y retrouve le dialogue que tient la jeune fille avec son compagnon de garde pour mener vaches et bœufs. Puis vient la récompense du travail *lou prefa* (*lo prètzfach*), d'une caresse et d'un quignon de pain. Cette évocation de la vie champêtre n'est pas s'en rappeler le chant du volume cinq des *Chants d'Auvergne* de Joseph Canteloube, *te, l'co tè ! (Ten, lo can, ten !)*⁵¹⁴.

La Clauvo

Ce texte là encore est écrit en « bon auvergnat ». Nous notons déjà dans le titre le *v* intervocalique qui s'est substitué à la chute du *s* pour éviter le hiatus, *la clauvo* (*la clauva*) pour *la clauso* (*clausa*). Phénomène courant en occitan septentrional comme en provençal maritime, comme dans *auvèl* (*ausèl*), *auvir* (*ausir*), etc (Martin et Moulin, 1998, p. 28).

Le verbe *claure* est souvent utilisé pour indiquer la rentrée du bétail à l'étable et plus généralement la fin des travaux quels qu'ils soient. *La reclausa* indique la fin de la période des travaux agricoles. Vidal utilise le mot *oustau* (*ostau*) qui est inconnu dans ce territoire comme dans un large domaine nord-occitan (ALF, carte 801)⁵¹⁵ à la place de *maison* [mej'zɔœ]

Plus intéressant est le mot *cascino*, qui rappelle l'italien *la cascina* « la ferme ». Reichel donne dans son dictionnaire *casinà*, « cassine (petite maison, bicoque) » (Reichel, 2005) et Mistral dans le TDF donne *cassino* « maison des champs » (Mistral, 1979). Dans le même sens on a *cassina* dans le *Dizionario Italiano Occitano-Occitano Italiano* (Cuneo, +eventi, 2008).

Nous noterons aussi dans ce texte comme dans tous les autres l'utilisation de *liour* (*lhor < lor*) adjectif possessif assez répandu en Basse-Auvergne et en Velay, quand nos enquêtes comme les données diverses sur Pontgibaud donnent systématiquement *lhur* [ɣy].

Lous seiaires

Évocation du travail des faucheurs. *Sejar* et équivalent de *dalhar* dans tout le domaine auvergnat, comme *seiaires* et *daiaries* (*dalhaires*) le sont. Par contre l'outil est toujours *la daio* (*la dalha*) (féminin) comme dans le texte ou *lou dai* (*lo dalh*) (masculin).

Peut-être pour une question de nombre de pieds il utilise le mot *susour* (*susor*), alors qu'on attendrait dans son parler *suor* [ʃv].

⁵¹⁴ « Tiens ! le chien tiens ! » appel habituel que l'on adresse aux chiens pour mener le troupeau.

⁵¹⁵ Même si cette carte donne faussement pour Pontgibaud [us'to] forme totalement inconnue localement par nos témoins.

Nous trouvons également *miejour* quand la forme locale est *mèidia* ['medja] (ALF, carte 1629), mais on note qu'un peu plus au nord (Saint-Éloy-les-Mines) on a *miegjorn* [mje'ʒur]. Vidal traduit *lous omes en aio* où nous comprenons « les hommes en eau » (même si la forme locale est *aiga* ['ɛga]), par « les hommes tout en mouvement », hyperbole un peu osée.

La Fenessoun

Vidal continue son exploration de la vie rurale à travers les saisons.

Nous notons seulement la forme *pichots esclops* pour une forme locale *petits sòcs*.

Il utilise également la forme *viei chaté* (*vièlh chastèl*), quand la forme locale emprunté au français serait *vieux* [vɥ]. Il eut mieux valu le remplacer par la forme *vèlh* générale en Auvergne (sans diphtongaison *iè* de *è* devant palatale). Nous notons aussi qu'il ne rétablit pas le *s* de *chastèl*.

Au galop est un francisme, la forme occitane étant *a galop*.

La Meissoun

Viennent les moissons, *meissouns* (*meissons*) [mi'su], le verbe « moissonner » est comme partout en occitan *mèdre* ['mødrə], le « moissonneur » est *le meissonur* [lə misu'ny], Vidal n'y fait pas allusion dans son poème. Il évoque le *voulan* (*volam*) la grande serpe des moissonneurs et la *meissounado* (*meissonada*) comme la période couvrant l'ensemble des travaux de moissons.

Il fait faussement rimer *pan* (*pan*) [pa:] à Pontgibaud, avec *levan* (*levam*) [le'vã]. Dans *Virado* il fait également rimer *po* (*pan*) avec *mo* (*man*) [ma:] à Pontgibaud.

Il donne *gran* pour « grain », mais la forme de Pontgibaud est *la grane* [la 'granə] féminin reconstruit sur le féminin *grana* ['grana] « graine » (ALF, carte 661).

Pignouns (*pinhons*) pour les meules coniques de gerbes est le mot générique dans le Puy-de-Dôme (Bonnaud, 1999, p. 442). Il utilise également fort à propos le verbe *peita* (*apeitar*) pour « attendre ».

Il utilise le mot *escoussoun* pour le fléau, la forme de Pontgibaud est *esflagèl* [ejɕja'dji] avec le pluriel *esflagiaus* [ejɕja'djo]. *Escosson* existe dans l'est du Puy-de-Dôme comme dans tout l'est occitan, principalement en vivaro-alpin dans l'axe rhodanien (Drome-Ardèche) (ALF, carte 580). Ce mot est d'ailleurs commun avec le francoprovençal *ècossior* (Stich, 2003, p. 295).

Nous remarquons que Vidal a tendance à rétablir *s* devant consonnes principalement dans les mots empruntés comme *escoussoun*, *esclops*, *estella*, etc. ou grammaticaux comme *nostre*, *vostro*, etc et de ne pas le faire dans les mots autochtones, *eipia* (*espiar*), *chaté* (*chastèl*).

Vendegnas !

Bien qu'étant des Combrailles, région sans vigne, il ne peut s'empêcher de célébrer cette grande culture de la Limagne.

Ce poème est dédié à Madame L. Servajan⁵¹⁶.

Toujours une langue et une phonétique assez typiquement d'Auvergne septentrionale.

Viet anèn, probablement pour *viste anèm*, cette expression locale n'admet pas le *s* devant *t*. De même d'*eicharledis* (*escharledis*) n'admet pas *es* devant *ch* mais le réduit à *ei*. Ce mot se rapporte à la forme que l'on trouve ailleurs en Auvergne pour désigner les ridelles d'un char, *las chardèlas*. La forme relevée chez Vidal est un masculin de ce mot avec métathèse de *del* en *led*. Même remarque pour *eichenlo* (*eschilla* < *esquila*) pour *esch* rendu par *eich*, et la géminée *ll* qui nasalise la voyelle qui précède.

Lous omes chaupiron (*los òmes chaupiràn*), *chaupir* forme régionale pour fouler aux pieds.

Es pas de caligna (*es pas de calinhar*) est là une formule typiquement provençale si ce n'est mistralienne, dans le sens de « ce n'est pas le moment de se courtiser ».

Notons une forme du pluriel clairement indiquée par l'adjectif préposé masculin terminé par *-is* : *de bravis jours* (*de braves jorns*).

Lou labour

Après les moissons d'été viennent évidemment les labours d'automne.

Le terme *laurar* pourrait faire partie de l'épaule cantalo-lozérienne décrite par Teulat (Teulat, 1981) qui ne va pas plus loin que le plateau de Saugues. Partout ailleurs nous avons *laborar* ou *lavorar* (ALF, carte 742, ALMC, carte 887). C'est naturellement le terme *laboura* (*laborar*) que nous trouvons dans ce poème de Vidal.

Notons l'intéressante formule *enco de se* (*encò de se*) dans le sens de « ce qui est à lui ». *Sa tarra* (*sa tèrra*) forme typiquement locale (ALF, carte 1299). Il fait une fois de plus rimer *soulèu* avec *lèu-lèu*, deux formes tout à fait intruses pour *solelh* [s_wy'lø] et *liou* [ljø].

Vidal remplace la forme septentrionale *vegut* du participe-passé de *veire* par l'emprunt méridional *vist* : *avès vist* (*avètz vist*) en remplacement de *avès vegu* (*avètz vegut*) « vous avez vu ».

Au Bos

L'ensemble des travaux agricoles évoqués, Vidal déplace son centre d'intérêt sur les artisans du bois.

⁵¹⁶ Non identifiée.

Une fois de plus il use des formes propres à son parler et les emprunts sont rares même s'il ne donne pas la phonétique locale au mot *bos* [bu]. Pourquoi *castagno* (*castanha*) à la place de la forme locale *chastanha* [tsa'tɛɲa], alors qu'à la rime nous trouvons *olagno* (*aulanha*) dans sa phonétique locale ? Le mot *estellas* est probablement, également un emprunt en remplacement d'*itelas* (*estèla*) « bûches », comme *lesert* (*lesèrt*) à la place de *lanziart* [lã'zja], « lézard » (ALF, carte766B ; Bonnaud, 1999, p. 406).

Il conserve bien cependant la tournure *aiours* (*alhors*) qui comme nous l'avons vu dans le parler de Pontgibaud persiste sous la forme [a'jy].

Moun Atalage

Aucun travail qu'il soit agricole ou forestier ne peut se faire sans l'aide de l'attelage, la paire de bœufs indispensable. Comme l'avait judicieusement remarqué le normand Guy de Maupassant dans son roman auvergnat *Mont Oriol* : « car il n'y a point de chevaux dans ce pays »⁵¹⁷

Si Vidal utilise bien l'appellation locale *atalage* pour l'attelage des bœufs, il garde la forme *biéu* pour ce qui est *buòus* [b_{zj}ow] (ALF, 141B). Ceci est un peu surprenant car si l'on se réfère au TDF à l'entrée *Biéu*, on y lit : « Bœuf en Velay et dans le Léberon (*sic*), v. *biòu* plus usité » (TDF, p. 297). Le mot *susour* remplace encore *suour* (*suor*) [ʃo]. Le mot *mountagnières* (*montanhières*) « montagnards » est lui bien local, comme l'expression non-palatalisée *Cantau* pour désigner le département voisin. A l'encontre le verbe infinitif *susprêne* (*susprene*) « surprendre » dans la phrase : *me susprene à baisa [...] liour bourro roujo* semble aussi un pur emprunt. L'expression consacrée serait dans ce cas : *me vese* ou *me prene en baisa liour bourro roujo*.

Notons l'idiomatisme : *Un couble coume en liò n'en troubarés lou tau !* « Une paire de bœufs comme nulle-part vous n'en trouverez la pareille ! ».

Lou Bastié

Le mot « bâtier » est rare dans les dictionnaires français et est souvent remplacé par *bourrelier* ou *sellier*. Nous trouvons son équivalent occitan dans le TDF, *bastié*. Chez Vidal il s'agit sûrement d'un emprunt (au TDF ?) car la forme localement attendue serait *batéi* (*bastèir*). Par contre nous trouvons dans le glossaire de Michalias le mot *batinaire* (*bastinaire*) « fabricant de bâts » (Michalias, 1978, p. 9).

Vidal décrit fidèlement la tenue du bourrelier qui est en fait celle du paysan auvergnat de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècles qui n'avait pas dû beaucoup changer depuis plusieurs

⁵¹⁷ Guy de Maupassant, *Mont Oriole*, Folio, Gallimard, 2002, p. 113.

siècles : *Un chapé,[...] braio de cadis blu, gilet rapetassa, de guètas*, « son chapeau, « Un chapeau [...] pantalons de bure bleue, gilet rapiécé, et des guêtres. »

On est un peu surpris de *braio* au singulier, ce mot étant normalement toujours pluriel devrait donner *braias*.

La *caro bruno* est évidemment un emprunt à l'aurillacois, il en va de même avec *degun* pour *n'arma*, *sièis* pour *sèis* [s_aɛ] et *estellas* pour *italas* (*estialas*). Pour assurer la rime avec *coumtenplatiéu* il met *biéu* au singulier dans *soun troupé de biéu*.

Lous Seitaires

Ce poème est tout naturellement dédié à Régis Michalias, le poète du Livradois, pays de forêts et de bûcherons. Le terme *seitaire* [sej'ter] est généralement celui utilisé pour nommer les scieurs de long, mais il désigne également tout scieur quel qu'il soit. *Seitar* est le terme générique de toute une partie du nord-occitan. Là aussi on reconnaît l'épaule Cantalou-lozérienne avec le plateau de Saugues point ultime d'utilisation du verbe *ressar* (ALF, carte 1206 ; ALMC, carte 1031).

Il conte l'émigration des scieurs qui allaient se louer ici ou là pour les saisons de sciage. Il nous parle des gares du Livradois, *dòu Lièuradouès* (*dau Liuradés*), d'*Embart* « Ambert » et d'Olliergues *Oullierdis* (Olhèrgues) [u'kerʃi], où viennent s'embarquer *Lous gars soulides, forts e druds, que van parti pèr la "sito" bèn liuen*, « Les gras solides et forts, qui vont partir pour la campagne de scieur de long, bien loin. ». Ici *bèn* doit être interprété comme *bien* « très, beaucoup », nous verrons que par ailleurs (*Sounaias*) il utilise *be* dans le sens de *ben* « bien ».

Ceci mis à part nous avons là le poème de Vidal qui probablement sonne le plus naturel. C'est peut-être l'hommage au maître Michalias qui l'incita à se mettre dans ses pas afin d'être le plus auvergnat possible.

C'est sur cette belle dédicace que s'achève les onze sonnets célébrant les travaux du monde rural auvergnat. Vidal s'était donc courageusement essayé à l'exercice de ce poème à forme fixe qu'est le sonnet. C'est cette tournure poétique classique mais ô combien délicate qui chagrina Gandilhon Gens-d'Armes pour son aspect bien terne que l'écrivain lui avait donné. N'est pas Pétrarque qui veut.

Les cinq chansons qui suivent dans ce recueil eurent un meilleur accueil auprès du félibre critique littéraire qu'était Gandilhon Gens-d'Armes.

Sounaias

La première de ces chansons est un poème de cinq strophes en septains octosyllabiques rimés suivant l'ordre AbAAbAA.

Elle célèbre les noces de *la Tréso* « Thérèse » au son des cloches du village et qui suscitent les amours de jeunesse de ses autres compagnes. Il faut lui reconnaître un certain rythme qui évoque assez spontanément la chanson, avec le *ban, bololin, bin e ban-ban*, de début et fin de chaque strophe.

La langue de ce poème est d'un grand naturel et nous y retrouvons bien le parler de la région d'origine de l'auteur y compris dans ses formes phonétiques : *anu* (*anuèit*), « aujourd'hui » ; *veiti* (*vaiquî*), « voilà » ; *darei* (*darrèir*), « dernier » ; *lougeiro* (*leugèira*), « légère » ; *bargei* (*bergèir*), « berger » ; *'ti* (*'quî*), « là » ; *eichenlo* (*eschilla*), « clochette ». Les formes verbales utilisées sont également proprement vernaculaires : *bouto* (*bota*), « met » ; *qu'entende-ièu* (*qu'ause-ièu*), « qu'entends-je » ; *apeito* (*apeita* < *espèra*), « il attend » ; *arribo-çai* (*arriba-çai* < *arriba-aici*), « arrive ici ».

Nous pouvons cependant être surpris de l'utilisation du verbe *bicar* dans la phrase : « *E que tous dous nous biquen.* » Alibert donne pour le mot *bica* (Alibert, 1966, p. 158) : « pénis », « verge », Reichel donne (Reichel, 2005, p. 103) : « fornicuer », « baiser », « coïter », « bitter », mais également *se bicâ* (*se bicar*) : « s'embrasser (plusieurs fois) ». Vu la foi et l'engagement religieux de Vidal nous pouvons douter qu'il utilisa ce verbe avec cette connotation particulièrement sexuelle.

Maridage

Poème de onze strophes en quatrains octosyllabiques à rimes croisées, aBaB, AbAb, aBaB, etc.

Comme il s'agit d'une chanson Vidal donne même le timbre sur lequel peut être chanté le texte, *Le limaçon*.

Il nous conte là l'histoire d'un Limagnien qui vient dans la montagne combraillaise, acheter une paire de bœufs. S'il fait affaire avec un bouvier du Gloffareix (aujourd'hui Glufareix, commune de Verneugheol) il tombe aussi sous le charme de sa fille âgée de vingt ans. C'est en sa compagnie qu'il retourne vers la Limagne. Nous noterons que c'est le paysan et le père qui décident de tout et qu'à aucun moment on ne demande son avis à la jeune fille. Ce texte donne l'impression que Jan achète la fille avec les bœufs.

Là encore la langue est combraillaise pour sa phonétique, *chata* (*'achaptar*), « acheter » ; *charchavo* (*cherchava*), « chercher » ; *Lhoffareis* (*Glofarèis*), « Gloffareix < le Glufareix » ; *'ti* (*'quî* < *aquî*), « là » ; *'quet bouié* (*'quel boièr*), « ce bouvier » ; *Piarre* (*Pèire*), « Pierre » ;

quaucare (quauquàren), « quelque chose » ; *avi (aver)*, « avoir » ; *chas moun paire (chas de chasa < casa)*, « chez mon père » ; *pistalas (pistòlas⁵¹⁸)*, « pistole (unité monétaire) » ; *veiti (vaiqui)*, « voilà » ; *la feïro (la fèira < la fièra)*, « la foire ». Pareillement pour ses formes morphologiques, *gentis parpaïouns (gentes parpalhons)*, « jolis papillons » ; *bravis parets (braves parelhs)*, « belles paires » ; *bei / embei (amb)*, « avec » ; *avio (àvia)*, « il avait » ; *emai (tanben)*, « aussi » ; *an be de l'aise (an ben de l'aise)* « il y a grande aisance », *tretous (trestots < tot lo monde)*, « tous » ; *nautres (nosautres)*, « nous » ; *sajo (siá)*, « il soit ». Nous notons cependant une faiblesse de syntaxe et de grammaire dans l'expression : *pode te lou dire (pòde te lo dire)* où on attendrait : *t'o pòde dire* ou *te z-o pòde dire*, « je peux te le dire ». Sinon nous trouvons toujours ses tournures de « rectification littéraire de la langue » avec le rétablissement des *s* étymologiques devant consonne, *esmougus*, *mestre*, ainsi que les tournures félibréennes déjà répertoriées, *lou (lo* à la place de *le)*, *soulèu (solelh)*, « soleil » ; *biéus (bueus* pour *buòus)*, « bœufs » ; *aucés* (à la place de *ausèl* local et *ausiaus* au pluriel), « oiseau » (ALF, carte 938), *ounte (onte* pour *ente)*, « où ».

Chansoun

Poème de cinq strophes en quintils octosyllabiques, en rimes croisées aBaBa.

Titre éponyme de la suite proposée par Vidal, celle-ci est précédée d'une citation d'Aubanel dont l'auteur ne donne pas la source. En fait il s'agit des trois premiers vers de la troisième partie de *Lou libre de l'amour* qui débute le magnifique recueil du poète avignonnais *La miougrano entreduberto* :

*Ah ! se moun cor avié d'alo,
Sus toun còu, sus toun espalo,
Voularié tout en coumbour,*

...

« Ah ! si mon cœur avait de ailes, sur ton cou, sur ton épaule, il volerait tout en feu ! ... »

Suivis des deux premiers vers de la troisième strophe :

*Pieta ! moun cor n'a ges d'alo !
Lou languï, le fre lou jalo...*

« Pitié ! mon cœur n'a point d'ailes ! le froid, l'ennui langoureux le glace... » (Aubanel, 1860, pp. 12-14)

⁵¹⁸ 1 pistole = 10 francs de 1920, donc environ 10 € d'aujourd'hui.

Il n'y a pas grande remarque à faire sur ce poème de facture très ordinaire mais où les emprunts félibréens sont rares, *chato* au sens provençal de jeune fille, *re pòu l'esmoure*, « rien ne peut l'émouvoir », *pòu* étant une forme typiquement provençale pour *pòt*, « il peut » (Martin & Moulin, 1998, p. 111).

Tristour

Poème de trois strophes hétérométriques en sixains constitués de vers trisyllabiques et heptasyllabiques, rimés en AABCCB.

Vidal donne comme timbre les huit premières mesures du *Clair de lune* de Werther.

On relève la rime entre *bèu* et *lèu*, deux emprunts qu'il aurait aussi bien pu remplacer par les formes locales *biau* et *liau*. Mais peut-être les trouvait-il moins élégantes ?

Ce poème est de ceux qui retinrent l'attention de Gandilhon Gens-d'Armes pour sa résonance verlainienne.

Bourreia

Poème de quatrains et de sixains alternés rimés en AbCCCdEE, et dans les deux strophes rajoutées nous avons AbCCDeFF.

Texte dédié à Paul Ruat⁵¹⁹.

Cette structure est basée sur celle de l'unique couplet d'une bourrée que tous les Auvergnats connaissent : *n'ai mas cinq sous* (*n'ai mas cinc sòus*), « je n'ai que cinq sous ». C'est la bourrée de la misère des campagnes. Vidal va y rajouter deux couplets pleins d'espoir par lesquels même désargentés, les amoureux formeront un ménage heureux.

Pour magnifier la bourrée, danse emblématique et totémique des Auvergnats, la langue est ici très typée et locale. La phrase *Car seu pas tant fada*, nous donne *seu* pour la première personne du présent de l'indicatif, que nous avons déjà identifié dans le parler de Pontgibaud [sy], ainsi que l'adjectif *fada* [fa'da] (*fadard*) commun dans les parlers combraillais comme par exemple chez Jules Roy (Roy, sans date) et Sanitas (Bonnaud, 1979a ; Martin 2018 ; Bouillet, 1978) et signifiant « fou, niais, nigaud, etc. ». Ce mot est bien sûr construit à partir de *fada* « fée ». Parfois, les rimes sont quelque peu hasardeuses, comme entre *amant* [a'mã] et *lendeman* [lèdè'ma:].

La guerro

Flours de mountagno est publié en 1921, soit trois ans après la fin de ce que l'on va appeler la Grande-Guerre. Les textes contenus dans ce recueil sont donc tous antérieurs à cette date et

⁵¹⁹ Paul Ruat, 1862-1938 libraire, éditeur et félibre provençal.

peut-être certains d'entre eux furent-ils écrits durant le conflit mondial. Comme nous l'avons vu, Vidal n'a pas participé à la guerre pour « faiblesse » et a été classé au service auxiliaire pour goitre dès 1899 (cf. Biographie Vidal, § 5.1). Il lui faut cependant souscrire à la glorification des morts « pour la patrie » qui ont permis la victoire sur l'ennemi germanique et le retour au sein du giron national de l'Alsace-Lorraine. Il va donc inclure à son livret un chapitre intitulé *La guerro*, constitué de deux poèmes.

La guerro, bourreio

Poème de cinq huitains hétérométriques composés d'hexasyllabes, avec au vers six de chaque strophe d'un octosyllabe, le tout en rime alternées, aBaBcccB.

Le poème est précédé d'un quatrain de Michalias⁵²⁰ très antigermanique :

Dison l'Aleman charchon ligo

E encò noutrè an liours soudars

Li faren veire, pèr ma figo,

L'Ouvargnas mai son pas mansar !

« On dit que l'Allemand cherche querelle, et chez nous avec ses soldats. Nous lui ferons voir, ma foi, que les Auvergnats ne sont pas maladroits. »

Il dédie aussi ce poème à Etienne Vidal son cousin, soldat au 16^e d'infanterie.

Il est tout de suite intéressant de noter que le titre est *Guerro*. Or dès le premier vers Vidal use de la forme locale *diarro* (*guiarra*) « guerre » qui rime avec *tiarro* (*tiarra*) (quand la forme locale est comme nous l'avons vu *tarra*) « terre ». Cette diphtongaison de *e* en *ia* devant *r* est un bon type de curiosité indigène et donc de moyen de reconnaissance de ces parlers (ALF, 1299 et 698 ; Teulat, 1981, page 47). Même s'il s'évertue à remettre des *s* dans *nostro*, *nostrì*, *moustravon*, c'est un excellent spécimen d'occitan d'Auvergne septentrionale. Cela montre à quel point Vidal connaissait bien son parler et pouvait quand il le voulait l'utiliser joliment.

Notons entre-autres : *n'en vegu de bataio* (*ne'n vegut de batalha*) « j'en ai vu des batailles » avec *ai* sous-entendu et sans accord du participe passé comme il est de règle en nord-occitan. *Fussent per la campagno* (*fussent per la campanha*), « fuyant par la campagne » participe présent de *fugir* : *fussent* non-inchoatif pour *fugissent*⁵²¹.

A nosti morts !

⁵²⁰ Nous rappelons que Michalias est mort en 1916 donc pendant le conflit mondial.

⁵²¹ Voir *fugir* non-inchoatif dans Anglade, 1921, p. 291.

Poème de sept strophes en quatrains, isométriques en alexandrins, complété par un alexandrin conclusif, le tout est en rimes alternées aBaB. Le dernier vers esseulé rime avec le quatrain qui précède.

Vidal cède à la commémoration du million cinq cent mille morts pour la France et n'oublie pas de glorifier les héros de Provence et d'Auvergne, *Diabls blus, fieus ardents d'Auvergne e de Prouvenço* « Diabls bleus, fils ardents de l'Auvergne et de la Provence ». Même s'il se permet quelques provençalismes poétiques comme pour *fieu (fiu)*, pour *garsou (garçon)* « fils », ou *aiglo* forme féminine provençale existant aussi dans le Puy-de-Dôme ['eglo] à côté de la forme masculine de Pontgibaud *aigle* [εΛ]⁵²² « aigle » (ALF, carte 13), tout le reste est très combraillais. Nous remarquons que le seul prétérit trouvé dans l'ensemble des textes est bien en -t-, *pièi partigueton tout endavans la mitraio*, « puis ils partirent tous face à la mitraille ».

Dans tous ces textes, depuis le premier, Vidal fait alterner *chasque* et *chaque (cada)*, « chaque » probablement sans le vouloir ; cela dépendant peut-être de l'époque de l'écriture du texte.

A Michalias

Suivent deux textes hommages au poète d'Ambert mort en 1916 pendant le conflit mondial.

Es mort, se mai !

Poème de cinq quatrains isométriques, en alexandrins et rimes croisées : aBaB.

En la memoria dóu pouèto Michalias, « à la mémoire du poète Michalias » cette dédicace a le mérite d'être claire. Nous notons, le *en la* à la place de *a la* qui rappelle les formes trouvées dans les textes anciens de la région (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1).

Il en profite également pour associer dans un hommage gémellaire Michalias et Vermeuouze :

Michalias es mort, mort emai Vermeuouzo,

Ah ! plouro moun païs ! ploura-lous d'à janu !

« Michalias est mort, mort également Vermeuouze, Ah ! pleure mon pays ! pleure-les à genoux ! »

Il évoque de même dans la dernière strophe la comédie *Margoutou* de Jarsaillon que Michalias avait mise en forme et publiée en 1907.

⁵²² Signalons que dans le haut Val d'Allier (Monistrol d'Allier, Saint-Privat-d'Allier) existe une forme féminine nasalisée ['ãja].

Une fois encore la langue est bien auvergnate. Nous notons cependant quelques étrangetés comme *mai loungament* où on attendrait *mai lounjament* ; *s'es dourmi ton amo* pour *s'es dourmido toun amo*. Mais des formes également très identifiées, comme l'impératif non-inchoatif de *dourmir*, *dorme toun darrei som*, « dort ton dernier sommeil » identique au Provençal (Martin & Moulin, 1998, p. 97), *grelhis neis*, « grillons noirs » avec l'adjectif *nei* (*nèir*) (Levy, 190, p. 258 ; Olivier, 2009, p. 804), *sut* (*suc*) « pic de la montagne, sommet élevé » (Michalias, 1912, p. 92). Il ne peut s'empêcher cependant quelques provençalismes : *degun* pour *dengu* [dɛ̃'Jy] « personne » (Michalias, 1912, p. 31), *ausiren* pour *entendren* (*entendrem*) « nous entendrons » (ALF, carte 465), *la glóri* pour *la glória*⁵²³ (*glòria*) « gloire ».

Souveni

Poème de six quatrains hétérométriques en alexandrins et hexasyllabes alternés, en rimes croisées : aBaB, AbAb, aBaB, aBaB, AbAb, aBaB.

Dédicace à Michalias pour le premier anniversaire de son décès en 1917. On peut supposer que la date de rédaction de ce poème est également de cette année-là.

Le poète nous dit que malgré la guerre il ne faut pas oublier cet anniversaire même si :

Lous felibres amis d'Ouvargno e dóu Miejour

Se baton bravamen ;

« Tes amis félibres, d'Auvergne et du Midi se battent bravement. »

La langue est là aussi bien auvergnate : *Veiti* (*vaiqui*), « voilà » ; *Tiarro* (*Tèrra*), « terre » ; *la diarro* (*la guiarra* < *la guèrra*), « la guerre » ; *Ouvargno* (*Auvèrnha*), « Auvergne » ; *liour* (*lhor* < *lor*), « leur » ; *biautèms* (*biau-temps* < *bèl-temps*) « été ».

Une autre partie du vocabulaire est même directement emprunté à Michalias et au parler du Livradois : *menimi* (*mèlhs-ni-mens*) « enfin, quand même, quoi qu'il en soit, malgré tout » (Michalias, 1912, p. 66) ; *Embart* « Ambert » ; *lous suts* (*los sucs*), « les sommets » ; *piada* (*piadar* < *pesadar*) « caresser, flatter de la main » (Reichel, 2005, p. 623), *aucé* (*aucèl*) « oiseau » qui est *ausèl* à Pontgibaud (ALF, carte 938) ; *chau* [ʃɔ], « il faut » qui est remplacé par *fau* [fɔ] à Pontgibaud (ALF, carte 534B). Constatons que c'est le seul texte du recueil où Vidal emploie *chaler* à la place de *faler* « falloir ».

Nous trouvons malgré tout une étrangeté dans ce poème, c'est le vers : *Toun buske de metar* « Ton buste de bronze. » pour *toun buste de metal* (*ton bust de metal*) ? *Metar* que l'on

⁵²³ La forme vernaculaire est sûrement *la gloèra*.

pourrait supposer être une forme cantalienne (avec *-al* final réalisé [ar]) est uniquement là pour rimer avec *Embart*. Quant à *busque* nous ne l'avons trouvé nulle part avec ce sens ?

A Moussu Louis Delhostal

À la suite vient un poème dédié au Félibre cantalien Louis Delhostal qui lui est bien vivant en 1921.

Poème de vingt-deux vers isométriques octosyllabiques :

A b b A C C d E E d ;

A 'b' b' A 'C' C' d' E' E' d' ;

f f.

Ce texte dédié au journal *Lo Cobreto* de la maintenance de Haute-Auvergne qui vient de réapparaître à cette époque après une interruption de vingt ans, est très convenu dans sa forme et sur le fond. C'est une ode compassée à la fraternité auvergnate entre haut et bas pays mais qui ne dit pas grand-chose.

Notons cependant que Vidal pour cela, fait appel au plaisir gastronomique et à l'échange des délices de chacun des pays :

...

E vendren d'abord

Manja la soupo e cambo de porc,

...

En bevèn vostre vin dóu Fel,

...

Car dève emai vous envita

A veni vers Clarmont tasta

Lous fruts counfits e subre tout,

Lou tant boun vin de la Limagno.

...

« Et nous viendrons d'abord, manger soupe et jambe de porc [...] et buvant votre vin du Fel [...] Car je dois aussi vous inviter à venir à Clermont goûter les fruits confits et surtout le si bon vin de la Limagne. »

Pas de remarque particulière sur la langue si ce n'est : *e turtant nostris vèire*, « et choquant nos verres » où le verbe *turtar* « choquer, heurter » est, comme nous le retrouverons d'autres textes de Vidal, une forme qui semble empruntée au provençale (TDF, p. 1066).

Mescladis

Les six derniers poèmes sont regroupés dans ce que Vidal appelle un mélange.

Retra, vièlho fiho

Le premier de ces poèmes est un portrait celui d'une vieille fille.

Poème de onze quatrains isométriques en octosyllabes en rimes alternées (croisées), aBaB des strophes 1 à 3, puis 5 à 11, avec pour la strophe 4, AbAb.

Vieille fille du village confite en dévotion et mal aimée des enfants, Vidal nous fait le portrait d'une bigote à la vie réglée et sans couleur.

Nous trouvons encore les mêmes formes auvergnates ainsi que les emprunts félibréens déjà rencontrés.

Vidal une fois de plus utilise le mot *vièio* (*vièlha*) « vieille » quand la forme auvergnate générale est *vèlha* bien mieux conservées que *vèlh* « vieux » et dont la phonétique de Pontgibaud est ['viʎa]⁵²⁴ (ALF, carte 1390).

Observons quelques mots particuliers.

Mase traduit par Vidal par « marron (couleur) ». Seul Bonnaud le donne dans son dictionnaire (Bonnaud, 1999, p. 430) comme forme du Livradois. Il n'apparaît pas dans le vocabulaire de Michalias.

Dans la phrase : *es la beilesso de Sant-Martin*, le mot *beilesso* (*bailessa*) qui signifie « gouvernante, personne en charge de l'autel (dans ce cas de Saint-Martin) » est bien vivant. Michalias donne dans son glossaire *bélèssso*, « personne qui prend soin de l'autel » (Michalias, 1912, p. 10).

Grammaticalement nous observons le changement de réalisation phonétique entre le singulier *a la mo* (*a la man*), « à la main » et le pluriel *mas unidas* (*mans unidas*) « mains jointe » du mot *mo* (*man*) « main ». L'ALF ne donne pas de différence entre *man* [ma:] singulier et *las mans* [la ma:] pluriel à Pontgibaud, par contre pour les autres points du Puy-de-Dôme nous avons partout [mo:] singulier et [ma:] pluriel (ALF, carte 796).

Sero d'estièu

Poème de cinq quatrains isométriques en alexandrins et rimes embrassées : AbbA ou aBBa.

Il est dédié au peintre et félibre Maurice Busset⁵²⁵. Le poème est en effet très pictural et visuel, évoquant un coucher de soleil aux vives couleurs embrasant l'horizon.

⁵²⁴ La phonétique générale est ['veja] ou ['vœja].

⁵²⁵ Maurice Busset (1879- 1936), félibre, peintre et xylographe auvergnat.

Toujours les mêmes remarques sur la langue. Il utilise encore une fois la forme méridionale *estello* (*estela*) pour *italo* (*estiala*) « étoile » qu'il fait rimer avec *bello* (*bèla*) utilisé pour *brava* « belle ».

Nous trouvons dans ce texte une forme interrogative particulière : *qu'es-ço que brulo dounc ?* « Qu'est-ce donc qui brûle ? » avec inversion du sujet : *qu'es cò ?* (*qu'es quò ?*) ou *qu'es ço ?* (*qu'es çò ?*), formes propres aux parlers septentrionaux comme nous l'avons vu dans le parler de Pontgibaud (§ 5.2) et les écrits auvergnats (§ 4).

Nuts d'iver

Poème en trois parties, la partie I est consacrée à la neige, la seconde II à la pluie à minuit, et la troisième III au froid et à la gelée.

I, cinq septains isométriques en pentasyllabes en rimes embrassées, AbbAccA.

Hormis les emprunts félibréens on a toujours une langue très auvergnate.

Vidal joue sur le polymorphisme lexical en faisant se suivre *la neijo* (*la nèja*), *l'eivar* (*l'ivèrn*), et *la nèu*, tous trois pour désigner « la neige ».

II, un septain identique à ce qui précède. Rien de très particulier si ce n'est le respect de la phonétique de Pontgibaud : *la nut* (*la nuèit*), « la nuit » ; *ménut* (*meinuèit*), « minuit », ou *anut* (*anuèit*), « aujourd'hui ».

III, six septains identiques à ce qui précède. Nous observons dans ces vers la volonté de faire une fois encore un parallèle entre Provence et Auvergne. Ici c'est *l'eiciro* (*l'ecir*) « le vent froid tourbillonnant » qui est mise à contribution et mise en parallèle avec « le Mistral ».

A-N-Uno

Poème de six tercets en alexandrins et rimes plates avec enjambement d'une strophe sur l'autre, aaB Baa, etc.

Ce poème d'amour, ode à l'adresse de *la blanchò damisello* rappelle ne serait-ce que par son titre la poésie d'Aubanel. La forme *a-n-un* ou *a-n-una* est effectivement très félibréenne et inconnue en auvergnat où nous trouverions soit *a v-una* ou *a i-una*.

S'il regrette son ton un peu trop "Aubanel", ce poème est l'un de ceux qui retint l'attention de Gandilhon Gens-d'Armes. En effet cette pièce est joliment tournée même si pour le lecteur d'aujourd'hui elle peut paraître quelque peu pompeuse et désuète.

Il use du terme *chatouno* provençalisme désignant « une jeune fille » qui peut sonner étrange à l'oreille auvergnate.

Nous y relevons une forme élégamment contractée, *E ié jamai parla !* pour (*E li ai jamai parlat*) « Et je ne lui ai jamais parlé ! » ici encore sans accord du participe passé.

Vidal utilise aussi le verbe *ausir* « entendre » conjugué sous sa forme inchoative *ausisse* ce qui est la forme de la Limagne sud [y'ʒəsə] (ALF, carte 465). Les parlers auvergnats méridionaux qui utilisent ce verbe l'emploient eux sous sa forme non-inchoative *ause*.

Lou Chetit Lutin

Poème de treize strophes hexasyllabiques non rimées.

La dédicace de ce poème annonce effectivement : *POUEMO EN VERS NOUN RIMAS. À M. T. Mourgue, couralamen, consacre "Lou chetit lutin"*, « Poème en vers non rimés. À M Th. Mourgues, cordialement je dédie "Le Petit Lutin". »

C'est dans la fin du recueil que Vidal rejoint enfin le vœu exprimé par Gandilhon Gens-d'Armes dans sa préface : « Puisez à la source profonde. Entrez aussi dans la forêt légendaire, à l'heure où la lune argente les feuilles tombées, et cherchez-y, non pas les kobolds⁵²⁶ du Nord, mais les *fades*, mais les *dracs*, mais les *baragaougnés* auvergnates. ». Il rejoint là « le docte magicien rural » qu'est Henri Pourrat qui nous laissera dans *Le trésor des contes*⁵²⁷ une somme exceptionnelle de la littérature populaire .

La lunèira « le clair de lune » comme dira Gilbert éclaire champs et forêts où tout dort et se tait, quand tout à coup « quelque chose de petit, même de très petit sort et se met à courir, à courir tant que *cela* peut. » et la lune et le lutin vont jouer, gambader, virevolter et s'aimer dans la nuit loin du tourment des humains jusqu'à ce que l'horizon s'éclaire et que l'on entende sur le chemin le charretier mener son attelage. Le lutin comme la lune se cacheront alors et laisseront les humains à leur vie de peine, de labeur et de bassesses... jusqu'à la prochaine nuit.

L'absence de rime a probablement offert à Vidal une généreuse liberté d'écriture dans une langue très authentique. On y trouve par exemple *estialas* qu'il avait remplacé dans tous ses autres poèmes par *estello* « étoile ». *L'oumbro que fason* « l'ombre potée (l'ombre qu'il font) » avec la conjugaison de *faire* dans sa forme régulière locale. *Tout d'un cop ausis*, « tout à coup il entend » avec *ausir* dans sa forme inchoative de Limagne. On regrette presque qu'il n'ait pas su creuser ce sillon prometteur plus profondément.

A la Bourrèio

Poème de neuf strophes en sixains hétérométriques composés de deux fois deux tétrasyllabes suivies d'un hexasyllabe, en deux fois deux rimes plates avec embrassement, aaBccB.

⁵²⁶ Un *kobold* est une créature légendaire du folklore et de la mythologie germanique.

⁵²⁷ HENRI POURRAT, 2009, *Le trésor des contes*, 2 volumes, Paris, Omnibus (Édition Gallimard, 1948-1962 pour l'édition originale en treize volumes).

Pour clore ce premier volume, Vidal ne peut éviter de tomber dans un folklore d'artifice et de colifichets. Viennent s'empiler dans son poème tous les poncifs, les clichés et les stéréotypes du folklore félibréen tel qu'il se développa dans les groupes auvergnats de Paris et de province. Bien sûr il ne peut s'empêcher une fois de plus de rappeler que la source et le centre de cet univers est la Provence rhodanienne et l'univers mistralien :

Sore de Mirèio,

Gènto Bourrèio

Fai vèire toun biais gracios,

Fai-nous entendre

Toun ritme tendre

E toun rire delicious !

« Sœur de Mireille, jolie Bourrée, fais voir ton geste gracieux, fais-nous entendre ta chanson tendre et ton rire délicieux. ».

Là aussi il répond à ce que dit Gandilhon Gens-d'Armes dans sa préface, « Et je voudrais dire aux musiciens de village de garder vivante leur vielle et leur cabrette, aux danseurs de garder leur antique et gracieuse et multiple bourrée. »

Mais là il ne réussit pas si bien qu'il ne le fit pour le légendaire et sa bourrée ressemble plus à une danse de salon chorégraphiée ou à un quadrille encostumé. On est loin de ce que nous décrira Jourde bien plus authentique :

Mais certaines années, miracle, les morts se réveillent au souper, bal improvisé levé chez l'un, dans la trop grande salle à manger qui ne sert d'ordinaire qu'à garder les pots de fleurs et les caisses de vin, vin qui ne plombe plus mais rallume les rires, accordéon, grosses dames virevoltant au bras de cavaliers en casquette oublieux des blessures et des boiteries, aériennes charentaises, lévitation de blouses, plus rien ne subsiste de la douleur des démarches et des corps, Antoine et Adrienne qui ne se parlent plus que par sarcasmes tout à coup forment sur la piste un couple parfaitement accordé, plus rapide, plus précis, moins vite essoufflé que les acrobates disco de *Saturday night fever* : d'où surgissent cette élégance dans la polka, ces bourrées en suspension ?⁵²⁸

Ou de ce que nous montre Georges Rouquier dans *Farrebique* où quatre hommes dansent quand les autres restés à table chantent⁵²⁹. N'est-ce pas ça la bourrée ?

⁵²⁸ JOURDE PIERRE, 2003, *Pays perdu*, Paris, l'esprit des péninsules.

⁵²⁹ *Farrebique* est un film documentaire français réalisé par Georges Rouquier en 1946 et sorti en 1947.

Mais comme pour la langue c'est un tableau policé et épuré qu'il faut présenter et se garder d'une représentation trop grossière ou trop rustique.

Notes

Pour conclure son ouvrage, Vidal donne enfin six notes explicatives sur certains sujets évoqués dans les textes.

Virado qu'il donne comme un terme intraduisible, et qui signifie l'action de rentrer le bétail.

Labrit, qui est le nom générique des chiens de bergers. Il donne également une origine à ce mot dans le fait que certaines fermes occupent de vieux manoirs qui devient *l'abri* des fermiers et leurs troupeaux. Cela semble assez douteux. Alibert donne comme origine celle des chiens venant du pays d'Albret (Alibert, 1966, p. 457), ce qui est repris du TDF (p. 175).

Le batier, Vidal fait référence à l'écrivain Camille Audigier⁵³⁰ et s'excuse de lui avoir emprunté le portrait du fabricant de bâts que cet auteur donne dans son roman *La terre qui renaît*. Comme nous l'avons déjà dit, dans son glossaire, Michalias donne le terme local de *batinaire* (*bastinaire*) « fabricant de bâts ».

Fieuloto, ici Vidal rappelle la devise de Michalias :

E ch'ai ma' no fieuloto

Ièu fiaule diens co mieu !

(A s'ai mas 'na fiulòta

Ieu fiule dins quò mieu !)

« Et si je n'ai qu'un méchant sifflet, je siffle du moins dans le mien ! »

Margoutou, comme nous l'avons également déjà dit, il s'agit d'une petite comédie de l'abbé Jacques Jarsaillon⁵³¹ remis en forme par Michalias. A noter que Michalias ne cite pas Jarsaillon dans son texte mais se contente de mettre sur la première page : *Coumedio de l'a... J eigado e dreissado par R. M. (Comèdia de l'a... J aigada (asegada) e dreixada per R. M.)*, « Comédie de l'a... J. arrangée et dressée par R. M. ».

L'Escolo Oubernhato d'Aurillac donnée comme une des deux écoles félibréennes d'Auvergne, l'autre étant *L'Escolo de Limagno*. L'organe de cette école est *Lo Cobreto*, fondé par Vermenouze, dont la publication cessa en 1900 et qui recommença à paraître en avril 1920, donc peu de temps avant la parution de *Flours de mountagno* (cf. La renaissance félibréenne en Auvergne, § 4.4).

⁵³⁰ Camille Audigier (1867-1939), né à Châteaugay (Puy-de-Dôme), romancier et essayiste régionaliste.

⁵³¹ L'abbé Jacques Jarsaillon (1840- 1893) auteur auvergnat du Livradois, a laissé cinq comédies, deux contes, une idylle-rustique et des fables inspirées de La Fontaine.

Ainsi s'achève ce premier recueil publié par Benezet Vidal.

Flours de mountagno sera le seul recueil de Vidal écrit suivant la norme mistralienne. Vidal reprend l'*Almanach chantant de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Velay* en 1923, soit deux ans après la parution de *Flours de mountagno*, pour en faire l'*Almanach chantant de l'Auvergne e Armana Felibren*. Il y applique ce même système orthographique jusqu'en 1925. De fait Vidal suit un modèle double celui de Michalias qui est pour lui la référence absolue et celle des grands poètes provençaux Mistral et Aubanel. Vidal est un homme d'école, il adhère à un système et un modèle qui est celui du Félibrige. Il s'oblige donc à suivre et appliquer les règles édictées par cette société avec toute la rigueur nécessaire. À l'exemple de Michalias et comme l'on fait les grands Provençaux, il veut illustrer son parler bas-auvergnat qu'il semble par ailleurs parfaitement connaître et maîtriser. Mais Vidal est un piètre versificateur, et comme le dit Camproux : « Benezet Vidal [...] n'a guère donné que des œuvres d'inspiration félibréenne. » (Camproux, 1971, p. 198). C'est bien d'inspiration qu'il s'agit, car ce ne sont souvent que de pâles tentatives d'imitation des brillantes pages de ses modèles. Même si les exercices de versification auxquels il se livre montrent de sa part un certain savoir-faire dans l'art poétique, les rimes qu'il délivre sont souvent pauvres et parfois fausses et sa poésie bien pesante. Vidal est peiné car il a besoin de reconnaissance. Il ne recherche pas la reconnaissance de ses compatriotes auvergnats ni celle de ceux qui sont encore les tenants de cette langue qu'il veut magnifier. Il ne se soucie guère d'être lu dans les cuisines des fermes auvergnates ou dans les assemblées villageoises. La reconnaissance qu'il attend c'est celle de ses pairs, celle des félibres, celle du Midi.

Dans ce recueil pourtant il va s'évertuer à s'exprimer dans une langue qui est celle des Combrailles, en la parant quand cela lui semble nécessaire de formes empruntées au parler du Livradois de Michalias ou au rhodanien d'Aubanel. Nous y retrouvons tous les grands traits des parlers d'Auvergne septentrionale tels que nous avons pu les identifier, et en particulier les palatalisations conditionnées, 'ti, veiti, diarro, Oullierdis, etc. Par contre, s'il respecte la forme palatale de *gl* comme dans *Lhoffareis* (*Glofarèis*), on ne rencontre pas de formes palatales pour *cl* ou *fl*, où il rétablit systématiquement le digraphe originel, ni de vélarisation de *l* simple intervocalique pouvant aboutir à *rl*. Il enregistre la chute de *s* devant consonne dans les formes locales, *chaté, chaque, eipie, eichenlo, tretous*. Il va rétablir ce *s* dans les mots fonctionnels comme *nostre*, les verbes d'usage général comme *èstre* et dans les mots semi-savants comme *escolo*, ainsi que les nombreux emprunts qu'il fait au provençal rhodanien ou à d'autres parlers plus méridionaux. À l'intervocalique il rétablit *s* comme dans *susour*,

emprunté sauf quand il puise dans le parler du Livradois de Michalias comme *clauvo*, *piada*. Il rétablit également les diphtongues dans tous les emprunts mais les « oublie » dans les mots autochtones, *olagno*, *lougeir*, *Ouvargno*.

Il semble respecter l'accentuation de son parler dans des mots ou les expressions comme *quaucare*, *avio*, *lous omes*, *las estialas*, *de gentis parpaïouns*.

Pour la morphologie on note principalement le prétérit et *t* dans *partigueton*, et la forme interrogative avec inversion du sujet, *qu'es ço ?* « qu'est-ce ? ».

Enfin il use d'un vocabulaire assez identifié, *vialo*, *tarro*, *diarro*, *bei*, *nautres*, *liour*, *tretous*, *chas*, etc. Vidal emploie systématiquement *faler* qui est une forme verbale qui semble lui convenir puisqu'il la partage avec le provençal rhodanien. La seule exception se trouve dans le poème dédié à Michalias où il emploie la forme du Livradois, *chaler*.

Même si sa poésie est bien pauvre, ce recueil nous donne cependant une idée claire de ce qu'était la langue originelle de Vidal, de sa langue auvergnate bien enracinée dans les Combrailles. Le seul regret que l'on puisse avoir c'est qu'il ne semble pas exister d'enregistrement de Vidal parlant sa langue.

C'est cette même langue que l'on retrouve dans les Almanachs de 1921 à 1924 sous la plume de Vidal ou de Vau-Riat pseudonyme de l'auteur.

5 3 2 Changement de graphie

C'est dans l'*Almanach Chantant de l'Auvergne E Armana felibren*, de 1924 que Vidal écrit ses derniers textes suivant la norme mistralienne.

Nous trouvons dans ce fascicule un premier court texte *L'ase e lou juge de pas*, signé Vau-Riat puis un long poème *Subre sentido*, signé B. Vidal, suivit de deux courts commentaires et trois aphorismes signés B. V., une historiette signée Lou Grelet, un appel à souscription pour *Lou cansounié de Prouvenço*, signé B. V. et une légende sur deux pages, intitulée *La chabro d'or* signée B. Vidal. Si nous y rajoutons la chronique félibréenne signée par un énigmatique Marco-Mau derrière lequel se cache probablement Vidal cela fait plus de la moitié de l'Almanach écrit par le félibre. Nous voyons là que cet Almanach existe principalement grâce à Benezet Vidal. Cela lui permet de diffuser la vision de la langue qu'il promet et la forme qu'il désire lui donner.

L'Almanach de 1925 s'ouvre en page 4 sur un texte intitulé *Corta leisson* :

Vos dève recomandar d'abòrd de gardar aquest petit libre e, se voletz mielh parlar vòstra lenga, de lo legir sovent.

Ai ges besonh de vos dire que la lenga es l'ama d'un país, e que sèns nòstra lenga d'Auvernha sariam plus dos Auvernhats. Es per l'èstre davantage qu'avem reprès la grafia, es a dire lo biais d'escriure de nostris ancians ; mas, non contènts d'escriure tau los reires, farem servir los vielhs mòts, qu'ara son tròp sovent remplassats per de termes francès.

Solament avetz gaire l'abitudada de nos legir ; adonc qu'auquís conselhs saran los ben-venguts.

Creze⁵³² que chascun se retrobara aizadament, aprèp una o doas lecturas, subre-tot que l'ajudarai un pauc.

S'avetz davant los uelhs de mòts coma aizadament que sai-dessubre, diretz la letra e totjorn e pertot lo son alfabetic, coma dins lo mòt francès examen.

La letra i garda, de meme, totjorn e pertot lo son alfabetic .

La letra o sèns accent fai ou. Lo, dos, son, sol se dizon lou, dous, soun, sou quand o es accentuat en ô e ò garda sa prononciacion alfabetic. La terminazon on e ion dos substantius se dit, segond los país : o, ou, oun e eu. Procècion fara aital : proucecho, proucechoun, proucecioun e proucecheu.

U se pronuncia com en francès ; mas s'es plassat en seguida d'una outra vocala pren lo son de ou. Etzemple : Diu o Dieu, viu⁵³³, bèu etc. fan Diou, viou biou ou bèou ; autre naut, etc., faran aoutre, e naout d'un sol trah.

Dins certans endreits a se pronuncia dins forsa mòts coma se i'avia o. Dins quauquís mòts coma man, endeman, pan, la règle es sovent de dire mo, endemo, po.

Ci, cia, ciau, si e se (conjonccion) su, se chuinton en Auvernha : cima, fai chima, cia, cha, su, chu. Etzemple, « Montarai su-naut, à la cima dòu puei se lo fau » deù se dire : Mountarai chunaout, à la chima doou puei (ou peu) che lou faou.

Ch fait ts e tch : chin, chavau se dizon : tsi, tsavau.

G seguit de, e o i, e J, fan dz, tz.

C, l, lh, m, n, p, r, rn, à la fin d'un nom o d'un adjectieu son muts la maja part dòu temps. Sol (seul) se dit sou. Pauc, razim, vin, tot, torn, totjorn, fan à pauc prèp : paou, razi, vi, tou, tou, toudzou. Aprèp fara aprè.

L's dòu plurau se pronuncia pas, de meme que l'r dos infinitius.

Dins bèucòp de mòts v sona coma b.

Lo son banhat gn e ll francès se representa per lh e nh : Filha, Auvernha.

Veici. Mas sò qu'avetz de melhor pèr vos gandar dins la lectura acò's vòstre èime e vòstra abitudada de parlar. Amb acò seu tranquile, nos comprendretz.⁵³⁴

⁵³² Ceze dans le texte original.

⁵³³ Vin dans le texte original.

⁵³⁴ Je dois vous recommander de garder ce petit livre et si vous voulez mieux parler votre langue de le lire souvent. Je n'ai pas besoin de vous dire que la langue est l'âme du pays, et que sans notre langue d'Auvergne nous ne serions plus des Auvergnats. C'est pour l'être d'avantage, que nous reprenons la graphie c'est-à-dire la

Nous voyons que les efforts de Vidal pour adapter la graphie Estieu-Perbosc aux parlers bas-auvergnats n'ont pas été vains. Si, comme nous l'avons vu dans sa biographie, Vidal s'est souvent plaint auprès d'Estieu de ses difficultés à l'adaptation de cette graphie sur laquelle il travaille au moins depuis 1923, le résultat n'en est pas moins bien compris et réussi. On sent d'ailleurs chez Vidal la volonté perfectionniste de ne pas avoir mis en œuvre cette graphie avant d'en avoir maîtrisé les éléments principaux si ce n'est même tous les arcanes. Nous retrouvons dans la courte leçon que Vidal offre à ses lecteurs, un brillant résumé des *Règles générales de graphie et de Phonétique occitanes* ouvrant le numéro 1 de la revue *Lo gai saber* de septembre 1919. Nous avons surtout là, leur première et brillante adaptation aux parlers nord-occitans comme personne encore n'avait su le faire. Il évite enfin de trop s'étendre sur des détails qui pourraient perdre le lecteur et conclut intelligemment en disant que c'est le bon sens comme l'habitude de la pratique de son parler qui doit guider chacun dans l'application de ces règles.

Cependant pour Vidal, le changement de graphie va de pair avec un changement de langue. Il saute immédiatement aux yeux que par exemple dans l'Almanach de 1924 écrit en norme mistralienne nous avons *bei* qui est devenu dans le texte ci-dessus *amb*. En fait, avec ce changement graphique, Vidal va mettre en application ce que Prosper Estieu avait théorisé dans sa préface à *Flors d'occitania* en 1906 (Estieu, 1906). C'est dans ce texte qu'il nous dira ce qu'il conçoit comme la *lenga integrala*.

Cal conservar e espurgar los parlars popularis [...] per faire servir so que cadun a gardat de franc à la restauracion completa, integrala à la lenga d'Oc. Nostres parlars s'ausaran à la

manière d'écrire de nos anciens, mais non content d'écrire comme nos aïeux nous ferons servir les vieux mots qui sont maintenant trop souvent remplacés par des termes français. Seulement vous avez peu l'habitude de nous lire, alors quelques conseils seront les bienvenus. Je crois que chacun se retrouvera aisément après une ou deux lectures, surtout que je l'aiderai un peu. Si vous avez devant les yeux des mots comme *aizedament* comme ci-dessus, vous direz la lettre *e* toujours et partout le son alphabétique comme dans le mot français examen. La lettre *i* garde, de même toujours et partout le son alphabétique. La lettre *o* sans accent fait *ou*. *Lo*, *dos*, *son*, *sol* font *lou*, *dous*, *soun*, *sou* quand *o* est accentué en *ô* et *ò* il garde sa prononciation alphabétique. La terminaison *on* et *ion* des substantifs se dit, selon le pays : *o*, *ou*, *oun* et *eu*. *Procécion* fera ainsi : *pruocecho*, *proucechou*, *proucecioun* et *proucecheu*. *U* se prononce comme en français ; mais s'il est placé à la suite d'une autre voyelle il prend le son de *ou*. Exemple : *Dieu* ou *Dieu*, *viu*, *bèu* etc. font : *Diou*, *viou*, *biou* ou *bèou* ; *autre*, *naut*, etc. feront *aoutre* et *naout* d'un seul trait. Dans certains endroits *a* se prononce dans beaucoup de mots comme s'il y avait *o*. Dans quelques mots comme *man*, *endeman*, *pan*, la règle est souvent de dire *mo*, *endemo*, *po*. *Ci*, *cia*, *ciau*, *si* et *se* (conjonction) *su*, *se* chuintons en Auvergne : *cima* fait *chima*, *ci*, *cha*, *su*, *chu*. Exemple : « Je monterai là-haut, à la cime du puy s'il le faut. » Doit se dire : *Mountarai* chu-naout, à la chima doou *puei* (*ou peu*) che *lou* faou. *Ch* fait *ts* : *chin*, *chavau* se disent : *tsi*, *tsavau*. *G* suivi de, *e* ou *i*, *e* *J* font *dz*, *tz* ? *C*, *l*, *lh*, *m*, *n*, *p*, *r*, *rn*, à la fin d'un nom ou d'un adjectif sont muets la plus-part du temps. *Sol* (seul) se dit *sou*. *Pauc*, *razim*, *vin*, *tot*, *torn*, *tojorn*, font à peu près : *paou*, *razi*, *vi*, *tou*, *toudzou*. *Aprèp* fera *aprè*. L'*s* du pluriel ne se prononce pas, de même que l'*r* des infinitifs. Dans beaucoup de mot *v* sone comme *b*. Le son baigné *gn* et *ll* français se représente par *lh* et *nh* : *filha*, *Auvernha*. Voici. Mais ce que vous avez de mieux à faire pour progresser dans la lecture, c'est vous fier à votre bon sens et votre habitude de parler. Avec ça je suis tranquille, vous nous comprendrez.

dignitat de lenga à la condicion de se completar. [...] Cal fargar una lenga novèla, la lenga viventa occitana de nostre temps. [...] Aquela obra, pensam pas que pogue estre ni que dibe estre l'obra d'un ome, aquel ome fogues lo Dante o Mistral ; pod e diu estre l'obra comuna de tots los escribans occitans. [...] Mas lo mai grand trobairaire escribent dins lo parlar de son vilatge, qual lo legira fora de son terraire ? [...] Cal edificar la lenga nacioanala d'Occitania, la granda literatura occitana. [...] Lo foc nou que volem alucar al foguyier de la Patria ambe tots los focs de pastres, qu'an servat las belugas sacradas. »⁵³⁵

Perbosc va non seulement confirmer cette théorie mais l'affermir en 1935 en préface de *La légenda d'Esclaramonda* (Perbosc, 1935) de Valère Bernard d'une manière encore plus insistante et disons-le plus soutenue. Il rejette : *lo paure felibre, [...], qu'à son fogal s'acofina e que vòl pas veire mai lènc que son nas.*⁵³⁶ et de réaffirmer, *Mai d'un còp, sò qu'un parlar pèrd ten còp dins un autre*⁵³⁷. Il faut donc de tous côtés aller chercher ce qui manque à notre langue, sur la lèvre des vieux, dans les œuvres nées dans, *l'òrt d'un letra-ferit*⁵³⁸, mais aussi dans les *pergamins annadits [...]* *ont s'estrema, am lo recòrd dels aujòls [...]* *lo brave pan que nos vend el sesteiral e del forn de Bernard de Ventador*⁵³⁹. (Perbosc, 1936, pp. IX-XI).

5 3 3 Lo Cid auvernhat

La mise en application de la graphie Estieu Perbosc par Benezet Vidal se fit au travers de la traduction d'une comédie rustique en un acte de son ami Georges Desdevizes du Dezert, *Le Cid auvergnat*. Cette pièce qui ne présente en soi pas grand intérêt, est une sorte de pastiche de la pièce de Corneille. Maître Antoine, père de Jean-Marie et maître Gerbert, père de Mariette ont décidé de marier leurs deux enfants qui s'aiment. Il se trouve d'autre part que maître Antoine doit 5000 francs à maître Gerbert. Il lui propose donc de transformer cette dette en dote pour sa fille et ainsi ils seront quittes. Bien sûr l'accord n'est pas là et la discussion se prolonge. Elle s'interrompt bientôt car il leur faut rejoindre tous deux la séance du Comice Agricole au cours duquel doivent être décorés du Mérite certains propriétaires

⁵³⁵ Il faut conserver et expurger les parler populaires [...] pour faire servir ce que chacun à garder de franc à la restauration complète, intégrale à la langue d'Oc. Nos parlars se hausseront à la dignité de langue à la condition de se compléter [...] Il faut forger une langue nouvelle, la langue vivante occitane de notre temps [...] Cette œuvre nous ne pensons pas qu'elle puisse être ni ne doit être l'œuvre d'un homme, cet homme fusse le Dante ou Mistral ; peut et doit être l'œuvre commune de tous les écrivains occitans [...] Mais le plus grand poète écrivant dans le parler de son village, qui le lira en dehors de son terroir ? [...] Il faut édifier la langue nationale d'Occitanie, la grande littérature occitane [...] le feu nouveau que nous voulons allumer au foyer de la Patrie avec tous les feux de bergers qui ont conservé les étincelles sacrées.

⁵³⁶ Le pauvre félibre [...] qu'à son foyer se rencogne et qui ne veut pas voir plus loin que son nez.

⁵³⁷ Plus d'une fois ce qu'un parler perd tient le coup dans un autre.

⁵³⁸ Le jardin d'un érudi.

⁵³⁹ Les vieux parchemins [...] où se trouve conservé avec le souvenir des anciens [...] le bon pain qu'on nous vend au setier et du four de Bernard de Ventadour.

ruraux de la commune. Pendant ce temps Mariette et Jean-Marie se voient (en cachette) pour parler de leur futur qu'ils envisagent radieux. De retour du Comice la relation entre Gerbert et Antoine s'est quelque peu dégradée car Antoine a été décoré du Mérite quand Gerbert ne l'a pas été. La discussion dont le ton s'envenime se conclut par une gifle de Gerbert à Antoine. Comme dans la tragi-comédie de Corneille c'est Jean-Marie qui va être chargé de laver l'affront fait à son père. Jean-Marie va donc rencontrer Maître Gerbert sur une route de campagne. Ils entament leur discussion qui s'attise rapidement. On y parle alors de procès et autres démarches juridiques. On en arrive même à des menaces physiques, quand arrive sur la route roulant à folle allure, une voiture dont le cheval s'est emballé. Courageusement Jean-Marie va maîtriser l'animal déchaîné et prévenir le voiturier d'un grave accident. Celui-ci n'est autre que Monsieur Felix, le député d'arrondissement. Tout est bien qui finit bien ; après avoir chaleureusement remercié Jean-Marie de son acte héroïque, le député fait cadeau des 5000 francs à Antoine qui peut rembourser Gerbert et décore ce dernier du Mérite Agricole. Ainsi Mariette et Jean-Marie peuvent se marier et envisager leur avenir avec joie et sérénité.

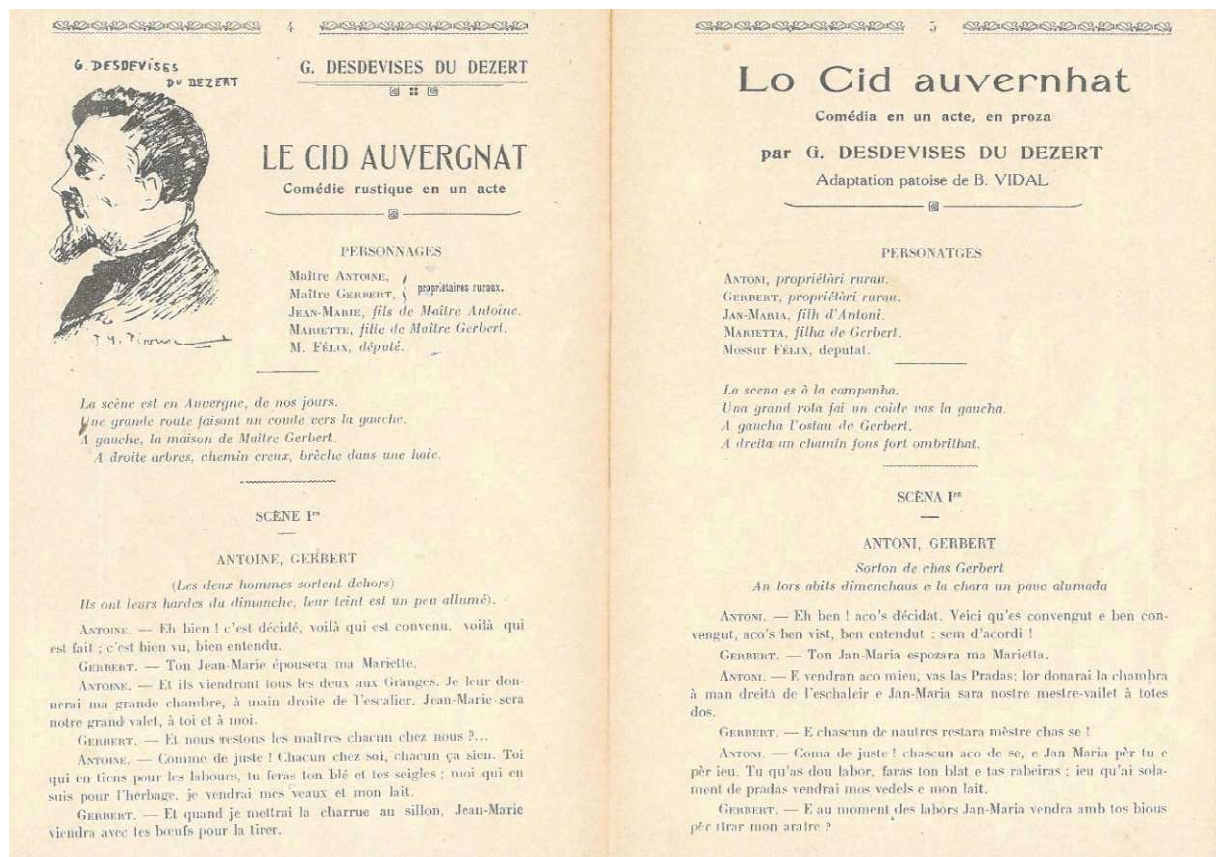


Figure 15 Page de garde du livret, *Le Cid auvergnat- Lo Cid auvernhat*.

Cette piécette sans grande envergure fut le banc d'essai de Vidal pour sa nouvelle graphie et fut présentée au théâtre de Clermont-Ferrand où se déroula la *Santo-Estello* de 1925. Ce fut au cours de cette événement que Vidal devint Majoral et reçut la *Cigalo Limousino*.

Nous disposons de deux exemplaires de cette pièce.

Un premier exemplaire dactylographié sur treize pages toutes en occitan plus une page sur laquelle sont résumées les neuf scènes de la pièce, accompagné de 16 notes éclairant certains mots et certaines expressions utilisés dans le texte. Suivent deux pages sur les *Règles à observer pour la prononciation*. Ce premier document est daté de 1924.

Un second exemplaire qui est une version imprimée sur trente et une pages dans un livret dont la page de gauche est en français et la page de droite en occitan. Nous y retrouvons aussi les deux mêmes pages consacrées à la lecture du texte. En note de bas de page, à la page 31, il est indiqué : « La traduction du Cid ayant été remise à la dernière heure, les épreuves n'ont pu être corrigées. Nous prions nos lecteurs de nous excuser. » Nous verrons que l'on comprend vite la nécessité de cette note. Nous pensons que cette version imprimée fut le livret remis lors de la représentation de la pièce durant la félibrée de 1925.

Comme les dates l'indiquent ces documents précèdent ou coïncident avec le changement de graphie « officiel » dans l'Almanach Chantant de 1925.

Nous pouvons penser que la version dactylographiée a été établie d'après un manuscrit écrit par Vidal. Ce document est abondamment corrigé à la main, probablement par Vidal lui-même. Nous ne savons cependant pas quand fut corrigé ce document. Cependant, le type de corrections que nous y trouvons, comme les premières personnes en *-i* semblent indiquer que ces corrections furent portées plus trad. La version imprimée a dû également être réalisée à partir d'une version manuscrite non corrigée. Les nombreuses fautes de frappe ou autres que nous y trouvons et qui ne sont pas dans la version dactylographiée semblent le prouver. Cela laisse à penser que la personne en charge de la composition ne connaissait guère ou pas du tout l'occitan et a de nombreuses fois interprété assez librement le manuscrit. Ainsi nous trouvons dans le texte imprimé des mots graphiés de manière phonétique comme il est coutume d'en trouver dans des textes en graphie dite « patoise ». Dans ce qui suit nous donnons d'abord la forme notée dans le document imprimé puis la forme notée (éventuellement corrigée à la main) dans le document dactylographié, *che n'in bo vuun*, pour *se n'en chau un*, « s'il en faut un » ; *de matchi*, pour *de matin*, « le matin » ; *aïa*, pour *avia* « il avait » ; *l'oïo pas credjut*, pour *l'avia pas cregut*, « je ne l'avais pas cru » ; *dsavali*, pour *chavalier*, « chevalier » ; *decorachu*, pour *decoracion* « décoration » ; *vetchi*, pour *veiquí*,

« voilà » ; *las espollas*, pour *las espaulas* < *las espallas*, « les épaules » ; *lo podin*, pour *lo podem*, « nous le pouvons » ; *Mouchu*, pour *Mossur* « Monsieur ». D'autre part Vidal a systématiquement corrigé dans le document dactylographié la première personne de l'imparfait de l'indicatif en *-ia* en rajoutant un *i* > *-iai*, par exemple : *auria* > *auriai*, *voldria* > *voldriai*, etc. sont également corrigées toutes les premières personnes de l'indicatif présent de *èstre*, notées en *sèu* et corrigées en *sèi*⁵⁴⁰. En fait, sur le document imprimé nous avons relevé cent-seize fautes de frappe auxquelles il faudrait rajouter les modifications du document dactylographié qui n'ont pas été reprises sur le livret.

Revenons aux deux pages de règles à observer pour la prononciation proposées par Vidal et datées de 1924.

Voyelles, « pour *a* en finale atone de presque tous les mots féminins est semi-sonnant et se prononce entre *a* et *o* suivant la région. Dans le corps d'un mot, il se prononce comme le *a* français ». La règle est là assez claire.

« *e* et *é* sonnent comme *é* fermé français et *è* comme *è* ouvert français, à la fin d'un mot singulier, il est presque atone ». Cette phrase qui n'est pas très claire, ne marquant pas une différence nette entre forme tonique et atone. Il rajoute que *è* est plus ouvert au pluriel ou quand un mot se termine par *es*, comme la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif et du présent du subjonctif. Il ne parle pas de glissement d'accent et toujours par manque d'exemple, le degré d'ouverture dont il parle n'est pas très clair. Nous ne comprenons pas pourquoi il rajoute qu'il ne prend jamais le son *a* comme dans beaucoup de mots français ?

« *i* se prononce comme *ï* français et ne perd⁵⁴¹ jamais le son alphabétique, à la fin d'un mot il est atone », là encore pas d'exemple.

Il aborde ensuite la nouvelle règle clé du système qu'il met en œuvre, « la lettre *o* sans accent se prononce invariablement *ou* ; accentué (*ó* et *ò*) il se prononce comme *o* français ».

« *u* se prononce comme en français sauf après voyelle », et là il énumère les diphtongues, *au*, *eu*, *èu*, *iu*, *où*⁵⁴² dont il donne les prononciations qui doivent se faire d'une seule émission de voix, *àou*, *éou*, *èou*, *iou*, *oou*. Il donne enfin deux exemples : *Ièu*, *Diu*, qui font, *ièou*, et *diou*.

Suit un deuxième paragraphe consacré aux consonnes.

⁵⁴⁰ Ceci tend à montrer que ces corrections datent d'après le passage dans la graphie de Vidal de *e* à *i* pour la première personne du singulier, soit après 1930.

⁵⁴¹ Corrigé à la main en remplacement de « prend ».

⁵⁴² Forme résiduelle de la norme Mistralienne.

Il commence ce chapitre par *c* suivi de *i* et *s* suivi d'une voyelle qui se chuintent généralement en Auvergne. Il donne à la suite quelques exemples : « *cima* qui se prononce *chima*, *se*, *si* (conj.), *su* ou *suc*, etc que se disent *che*, *chi*, *chu* ». Il rajoute que cet usage tend à se perdre aujourd'hui. Vient ensuite le groupe « *ch* qui se prononce suivant les endroits : *tch* ou *ts*, suivent les exemples *vacha*, *chin*, qui se disent *vatsa*, et *tchin* ; *tchi*, *tche* ». Il s'empresse de rajouter on ne sait pourquoi, que plus correctement il faudrait dire *tsin* ?

Puis vient *c* à la fin d'un mot qui doit rester muet avec comme exemples : « *amic*, *porc*, *suc*, etc. qui se prononcent, *ami*, *por* ou *poo*, *su* ou *chu* ». De même *l* est muet à la fin d'un mot comme dans « *vedel* qui se prononce *vedè* et *chapel*, *tsapè* ; *novel*, *nouvè* ».

« *g* et *j* devant un *e* ou un *i* se prononcent *tj*, *tz* ou *dz* suivant les lieux ».

« *lh* a le son *ill* français et *nh* équivaut à *gn* français ».

« *m* se prononce comme en français », mais de rajouter que dans la conjugaison, cette consonne est la caractéristique de la première personne du pluriel et doit se prononcer comme *n*.

« *n* employée comme finale étymologique est souvent muet. Suivent les exemples *forn*, *jorn*, *torn*, *garson* qui se disent *fou*, *dzou*, *tou*, ou *tour*, *garsou*. À la troisième personne du pluriel des verbes il est semi-sonnant ».

« *r* final est toujours muet au présent de l'infinitif » (sauf pour les verbes en *-re*) précise-t-il, et souvent muet comme finale étymologique, « *Mossur*, *paor*, *arangeir*, qui sonnent *moussu* ou *mouchu*, *paou*, *arandjei*. Dans *sèr*, *sor*, *cor* il est sonore un peu partout ».

Puis il revient sur « *s* qui se chuinte parfois suivi de *i*, *e*, *u*, suivant les lieux ». Il précise que c'est la finale de la 2^{ème} personne du singulier sauf pour l'impératif. « A la fin d'un mot il sonne parfois, comme pour *ges* qui se dit *dzess*. Le *s* du pluriel est lui toujours muet ».

Enfin il en vient à « *z* qui se prononce comme *s* doux français et qui dans la conjugaison est la finale de la 2^{ème} personne du pluriel et est sonnant dans certains pays ».

La lecture du texte nous montre que là il ne suit pas strictement la règle Estieu-Perbosc car il note toujours le son [s] comme *ss*. On se souvient d'ailleurs que dans sa lettre du 26 août 1926 à Salvat il prêchait encore en faveur de cette solution⁵⁴³ (cf. Le Collège d'Occitanie, annexe 7).

Comme on peut le constater ses explications sont assez brouillonnes et manquent sérieusement de clarté. Ce qui sera édité dans l'*Almanach Chantant* de 1925 et que nous avons précédemment donné est déjà un peu mieux maîtrisé. Si nous comparons ces

⁵⁴³ Que quelques années plus tard il combatta chez Alibert, (lettre à Salvat de juillet 1935, lors de la sortie de la *Gramatica*, puis lettre de 1943. Cf. annexe 5.

explications aux *Règles générales de graphie et de phonétique occitanes* parues dans *Lo Gai Saber* n°1 de septembre-octobre 1919, il est clair que Vidal a essayé de s'en inspirer, mais, ne maîtrisant pas très bien la logique des règles phonétiques de son propre parler, il y introduisit beaucoup de confusion. Heureux les récipiendaires de ce document qui purent à cette époque en faire leur profit.

Comme dans le document du *Gai Saber*, suit un paragraphe consacré à l'accent tonique. Il rappelle dans un premier temps qu'en auvergnat, l'accent tonique est sur la pénultième des mots terminés par une voyelle, qu'ils soient du masculin, ou du féminin, au singulier ou au pluriel. Nous voyons qu'il s'affranchit des règles singulier-pluriel avec changement d'aperture et glissement d'accent, pourtant morphologiquement structurantes dans les parlers occitans septentrionaux.

Pour la conjugaison des verbes il est plus prudent en disant qu'il n'y a pas de règle absolue et que le déplacement de l'accent tonique est fréquent. Il varie suivant les temps et suivant les verbes. Pour illustrer son propos il donne quelques exemples : dans *dève* l'accent porte sur la pénultième, il en est de même pour *dizon*, *dévon*, *tène*, *valia*, *prene*, *coneisse*, *sinhifies*, *defende*, *tremolon*, *contunia*, *garda*, etc. au contraire dans *prestaras*, *geinera*, *anem*, *decidat*, *achabat*, *tombara*, etc. l'accent tombe sur la dernière syllabe.

Nous notons dans ces exemples que les imparfaits *valia*, et *contunia*⁵⁴⁴ sont donnés comme paroxytoniques ce qui est, comme nous l'avons vu, conforme à la règle d'accentuation septentrionale de l'imparfait.

Malgré de nombreuses imperfections Vidal a réussi probablement pas sans quelques déboires et avec sûrement beaucoup de transpiration à mettre en application les règles orthographiques Estieu-Perbosc à son parler et plus généralement aux parlers d'Auvergne septentrionale. Comme nous le verrons il va sans cesse affiner son travail pour arriver à un système globalement assez cohérent mais qu'une fois établi il aura de la peine à remettre en cause.

La langue que va développer Vidal dans ce texte semble vouloir se standardiser, avec par exemple le remplacement systématique de la triptongue *iau* par la forme méridionale *èu*, comme dans *liau* qui devient *lèu*, ou *biau* qui devient *bèu*, etc. Les prétérits sont maintenant tous en *r* et plus en *t*, comme dans *venguerem* pour *venguetem*. De même il emprunte au vocabulaire méridional, *quicòm*, *pagar*, *aital*, *vielhs*, *amb*, *comprar*, *lo filh*, *jove* (que par mégarde il accorde au féminin en *jova*), *segur*, *nani*, *veuse*. Nous constatons que ces emprunts sont maintenant orientés vers le languedocien et non plus vers le provençal.

⁵⁴⁴ Cet imparfait ramènerait à un infinitif *contúnher*, cependant nous découvrirons qu'il a comme infinitif *contúnhar* (?).

Par contre nous trouvons encore un grand nombre de nord-occitanismes qui parfois sont utilisés en doublons avec les formes méridionales, comme *quaucaren*, *païar*, *achatar*, *garson*, *joine*, ou des formes vraiment locales, *ribeira* « abords de la rivière », *Nové* « Noël », *chavau* « cheval », *viala* « ville », *vaiet* « valet », *argauts* « loques, guenilles », *carin* « jeune truie », *faire la bonia* « faire la tête », *amb se* « avec lui », *meidia*, « midi », *dimé-ora* « demi-heure », *meidia dimé*, « midi et demi », *lo rebit de boisson blanc pelat* « la trique d'aubépine pelée », *enrauchir* « enrouer », *anaissi* « ainsi », *de matin (d'est matin)* (Dauzat, 1900, p. 81) « ce matin », *domentre que sètz decorat* « pendant que vous êtes décoré ». Certains termes sont assez typiques de l'ouest auvergnat et du Limousin (Lavalade, 1999) comme : *merenda* « le repas de midi », *bornhon* « ruche », *meinatges* « enfants ». Nous trouvons également dans ce texte, dans un premier temps *parai ? < pas vrai ?* dans le sens de « n'est-ce pas ? », puis plus loin, *n'es so pas ?*. Les formes interrogatives respectent les règles septentrionales, *es-so ma decoracion que te rend fol ?* « est-ce ma décoration qui te rend fou ? », *es-so ben respondut ?* « est-ce bien répondu ? », *perqué n'a-t-òc pas dit ?* probablement pour *perqué n'a-t-aul pas dit ?* « pourquoi n'a-t-il pas dit ? », *quals dreits ? (quins dreits ?)* « quels droits ? ». Notons enfin quelques confusions syntaxiques et morphologiques, *te dize pas de lo faire*, pour *te dize pas d'o faire* « je ne te dis pas de le faire. », *vau vos lo dire* pour *vos o vau dire* « je vais vous le dire », *fau vos offrir* pour *vos fau offrir* « il faut vous offrir », *vos lo dize* pour *vos o dize* « je vous le dis », *lo sèi aussi* pour *o sèi mai* « je le suis aussi »⁵⁴⁵. Nous noterons également quelques formes idiomatiques intéressantes, *sèi pas chas se, mas acò's se qu'ei ben plus leu aco mieu* « je ne suis pas chez lui, mais c'est bien plutôt lui qui est chez moi. », *li fai lo pont* « il lui montre le poing », *rintra dòu lesta chas se* « il rentre rapidement chez lui ». Puis il y a ce charmant, *se creiria chas Michelin* « elle se croirait chez Michelin » qui est en fait traduit dans le livret par : « Elle se trouvera comme une menette chez son curé », le tout pour exprimer un confort hors du commun, la modernité étant ici du côté de l'occitan.

Si cette petite pièce de théâtre, qui ne connut d'ailleurs pas de lendemain, n'est pas d'une grande qualité, ni littéraire ni dramatique, il n'en demeure pas moins que son intérêt réside dans l'étape importante qu'elle marque dans l'œuvre de Vidal, celle de son passage à la graphie Estieu-Perbosc. Malgré le nombre de chausse-trappes qui s'ouvrirent devant lui, nous pouvons constater que l'adaptation qu'il sut faire de ce système graphique à son parler est assez réussie. Même si ses explications quant à son utilisation pratique adressées aux lecteurs sont parfois quelque peu confuses et laborieuses, il n'en demeure pas moins que son travail

⁵⁴⁵ Nous verrons ultérieurement dans *La serva*, comment ces formes peuvent éventuellement s'expliquer.

est assez exemplaire quand on le compare aux nombreuses adaptations de cette graphie, souvent fantaisistes, faites aux parlers auvergnats par différents prosateurs ou lexicographes dans les années qui suivirent et principalement dans la deuxième moitié du XX^e siècle. On ressent dans son travail la rigueur du caissier et du régisseur qu'il était professionnellement et qui sait percevoir et comprendre la justification de chacun des choix qu'il fait. Il s'évertue pour cela à appliquer rigoureusement les règles édictées par les deux érudits languedociens même s'il les a auparavant âprement discutées comme ses échanges épistoliers avec Estieu puis Salvat le montrent. Si l'œuvre de Michalias avait orienté son regard du côté du Félibrige Rhodanien, la création de la revue *Lo Gai Saber* par Estieu en 1919 va le détourner du côté du Languedoc toulousain. La graphie que se charge de diffuser cette revue veut, entre autres choses, rétablir le lien avec la glorieuse histoire de la grande littérature occitane. Cela ne peut que séduire Vidal. Il va grâce à elle redonner un lustre oublié à sa langue, celle de l'Auvergne, celle de Pèire, du Dalphin et de Peiròl. Mais ce changement orthographique n'est pas suffisant, et il va s'accompagner d'un changement plus profond, une véritable mutation linguistique. Car s'il reste dans ce texte très fidèle à son parler combraillais, il comprend qu'il est important de pouvoir évoluer vers cette langue intégrale qu'a définie Perbosc. Une langue qui sera l'œuvre de tous les écrivains occitans pour tous les écrivains occitans, la grande langue nationale d'Occitanie. Dans l'œuvre que Vidal va bâtir, il va par touches successives faire plier ou pour lui, plutôt, *redrechir tot so qu'es garrèl*⁵⁴⁶ à l'image du poulain de Perbosc lâcher dans le pré. *Acò's quand sera ferrat, bridat – ardit e manèl, domde e drut – que fara bèl lo veire corre*⁵⁴⁷, (Perbosc, 1936). Aussi, déjà dans ce cours texte Vidal introduit un vocabulaire qui n'est plus seulement celui des montagnes auvergnates. Pour cela il prend bien soin de l'accompagner ou plutôt de l'introduire avec les formes équivalentes de son parler, *comprar* et *achatar*, *quicòm* et *quaucaren*, *pagar* et *païar*, *filh* et *garson*, *jove* et *joine*⁵⁴⁸, afin de les introduire pour mieux les faire adopter. Vidal semble là avoir trouvé la route à suivre, celle dont il ne se détournera à aucun moment, quitte à rentrer en conflit avec certains de ses pairs comme Henri Gilbert ou contre les grammairiens réformateurs tel Louis Alibert.

5 3 4 La serva

« *Servo*, *serbo* (g. l.), *sèrvi* (m.), *sèrvio* (Velay), (rom. cat. *serva*), singulier féminin, Réservoir, château d'eau, bassin qui alimente les fontaines d'une ville ; bassin dans lequel on

⁵⁴⁶ Redresser tout ce qui est boiteux.

⁵⁴⁷ C'est quand il sera ferré et bridé-hardi et souple, dressé et robuste - qu'il fera beau le voir courir.

⁵⁴⁸ Acheter ; quelque chose ; payer ; fils ; jeune.

recueille l'eau de pluie pour l'arrosement des jardins, [...] mare auprès d'une habitation.» telles sont quelques définitions que Mistral donne de ce mot dans le TDF. Alibert reprend certains éléments de ces mêmes définitions dans son dictionnaire à l'entrée *servar* (Alibert, 1966, p.634).

Lucien Gachon dans son ouvrage *L'Auvergne et le Velay* donne un intéressant schéma d'une *serve* auvergnate (Gachon, 1950, p. 253 ; Figure 16).

C'est aussi le titre du premier roman écrit par Benezet Vidal. Ce roman publié en 1926 par la maison d'édition *Occitania* (Toulouse et Paris) est sous-titré entre parenthèses «*La serve*». C'est un livre de 279 pages d'un format de 19 cm sur 13 cm. Vingt exemplaires numérotés ont été imprimés sur Japon pur fil d'origine. Ceci pour dire le soin que fut porté à l'édition de ce livre⁵⁴⁹. Le texte est imprimé en occitan sur la page de gauche et en français sur la page de droite. Comme le précise l'auteur dans son *avertissement* :

Nous disons « une version française » et non une traduction, car nous ne nous tiendrons pas au mot à mot ; habitué à nous servir des deux langues, nous avons habillé notre pensée à la française autant qu'il est possible de le faire en transcrivant un ouvrage conçu dans une langue différente quoique sœur ; mais que l'Auvergne et le Midi lisent la *Serva* dans le texte, puisque c'est là qu'ils trouvent les propos d'un Batisse et d'un Gissalen.

Les deux textes sont datés le premier en occitan du 28 janvier 1924 et le second en français du 1^{er} février 1925.

Cet ouvrage est tout à fait remarquable car c'est probablement un des premiers romans modernes, au sens strict du terme, écrit en occitan.

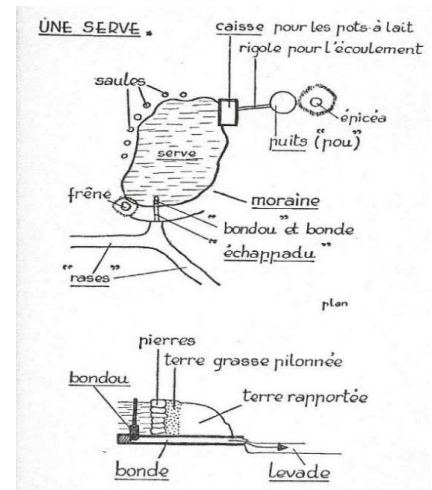


Figure 16 La serve de Lucien Gachon.

⁵⁴⁹ Il n'y a pas de prix indiqué et comme pour *Flours de moutagno* on le trouve encore chez certains libraires.

Si l'on se réfère aux différentes histoires de la littérature occitane (Lafont & Anatole, 1970 ; Camproux, 1971 ; Rouquette, 1980) cet ouvrage n'est cité que chez Lafont et Anatole (p. 677) et ignoré par les autres. Bonnaud dans son article sur la littérature en auvergnat (Bonnaud, 1974a, p. 304) nous dit :

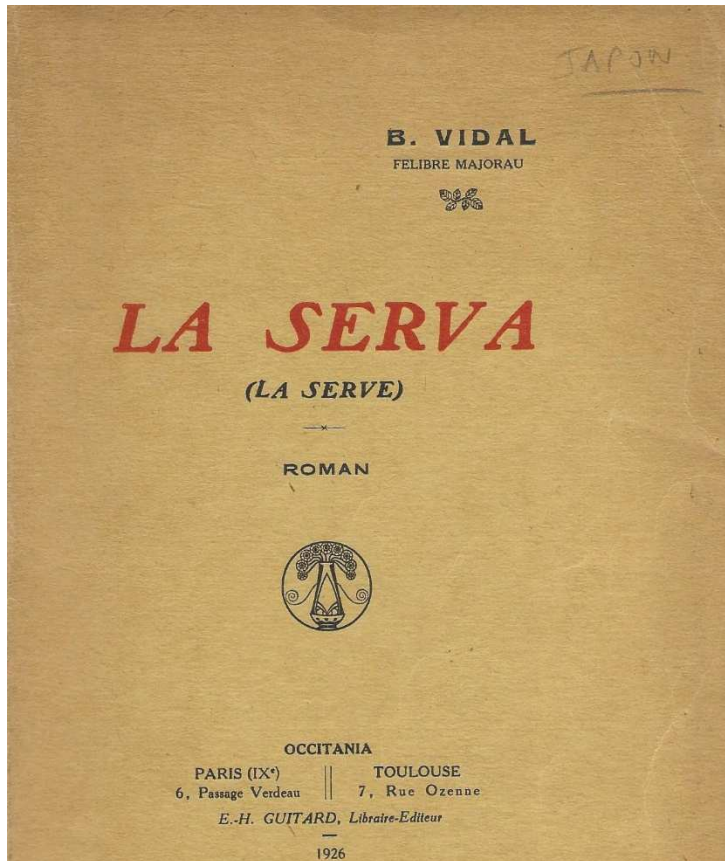


Figure 17 Couverture de *La serva*.

Vidal a eu le courage d'écrire le seul roman existant encore en auvergnat, *la Serva*, l'histoire qui n'est pas sans intérêt ni vraisemblance, de la brouille de deux familles pour un droit d'eau et de leur réconciliation par le biais classique de Roméo et Juliette, bien qu'elle soit déparée de quelques mièvreries de style.

Ce roman est également la première mise en application d'importance de la nouvelle graphie de Vidal largement inspirée du système Estieu-Perbosc. Aussi précise-t-il dans son avertissement aux lecteurs : « Il y avait longtemps que le dialecte d'Auvergne n'avait été

écrit selon des règles fixes, conformes, autant que possible, à l'étymologie ou à la tradition. » Il reprend ensuite les règles de lecture du dialecte parfaitement identiques à celles déjà utilisées dans la présentation du *Cid auvergnat*.

C'est sur la littérature de terroir qu'est construite la narration fictionnelle de l'ouvrage. Vidal veut parler de l'Auvergne et le faire avec des personnages de ce pays, ses paysans. Il va donc élaborer un récit qui va lui permettre de décrire les paysages et les hommes de cette contrée, et mettre en avant les spécificités qui la caractérise. Cette histoire relate donc des événements touchant deux branches d'une même famille. Une des premières difficultés qui apparaît à la lecture du livre est de pouvoir clairement situer les différents personnages généalogiquement

et ainsi comprendre les relations qui les lient. C'est pour cela que nous commencerons tout d'abord par reprendre un peu la distribution des différents protagonistes.

La clé de voûte de l'édifice familial est le patriarche *Francès Batisse*, l'oncle qui n'a pas eu de descendance. Il a un frère dont on ignore le prénom mais qui dans le roman répond au nom de Batisse et qui est l'époux de *Cecila*. Il a aussi une sœur, la *Nanon*, mariée avec *Jan Montel*. Voici pour la première génération des Batisse et Montel. *Cecila* et le frère Batisse ont un fils *Jozèp Batisse*, qui est fiancé puis marié avec *Antonina Chandèze* (dite aussi *Tonina*) originaire de Montpeyroux. *Jan Montel* et la sœur Batisse ont eux aussi un fils *Francès Montel* qui est fiancé puis marié avec *Maria Servoir* originaire de Coudes. *Francès Batisse* (le vieux) est son parrain. Nous avons là la deuxième génération des Batisse et Montel. *Jozèp Batisse* et *Antonina* ont un fils *Émile*. *Francès Montel* et *Maria* ont une fille *Jana*. Ces deux enfants sont tous deux filleuls de *Francès Batisse* le patriarche de la famille. Voilà pour la troisième génération. Cet ensemble forme la famille au sein de laquelle va se nouer le drame. D'autres personnages viennent se greffer autour de la famille dont le principal est *Amat Gissalen* qui est l'ami et le voisin de *Francès Batisse* et surtout un grand conteur. *Lo Cramat* et *lo Bòumian* vont servir de prétexte à la première dispute de *Jozèp Batisse* et *Francès Montel*. Quelques autres personnages secondaires apparaîtront dans les histoires que raconte Gissalen.

L'action se déroule entièrement dans le sud de la grande Limagne entre Clermont-Ferrand au nord et Issoire au sud. On y parle principalement des villages de Coudes, Montpeyroux, Authezat, Buron, et Neschers. On est là dans le rétrécissement que connaît la Limagne, également appelée Ribeyre, où la Couze Chambon vient se jeter dans l'Allier, entre les deux villes déjà citées. Il est intéressant de signaler, que ces villages se trouvent tous à cheval sur les trois isoglosses principales qui séparent les parlers auvergnats septentrionaux et méridionaux, soit celles de la chute de *s* devant consonne, du prétérit en *t* au nord, et du *l* simple intervocalique devenant *v* ou *g* au sud-ouest (cf. Figure 13). Est-ce un hasard ou au contraire intentionnel de la part de Vidal, voulant indiquer par là une situation linguistique centrale à son roman. L'action se déroule sur une période relativement longue que l'on peut situer grosso-modo entre 1890 et 1925. Ce roman est lui-même séparé en deux parties, la première en occupant environ les deux premiers tiers et la seconde le dernier tiers. La césure entre ses deux parties est fixée par le décès du patriarche *Francès Batisse*.

Que nous dit Vidal ? *Francès* Batisse, vieux paysan retiré des affaires, entretient de bonnes relations avec *Jozèp* et *Francès* ses deux neveux qui s'occupent gentiment de lui. Cette sollicitude n'est toutefois pas dénuée d'un certain intérêt, le vieil oncle étant également synonyme d'un bel héritage. Ne voulant avantager personne *Francès* Batisse va écrire un testament qu'il souhaite le plus équitable possible en faveur de ses deux neveux. Les deux garçons, fiancés avec deux filles du pays, célèbrent leurs noces en même temps et au même lieu. La concorde et l'harmonie règnent entre les deux ménages. Durant cette période et les soirées d'hiver on se réunit chez l'oncle où l'on vient écouter Gissalen conter ses aventures. Gissalen fut bâtier dans sa jeunesse. C'est ainsi que Vidal nomme les buronniers. Il monta donc à l'estive sur le Cézallier et le massif des Dorez. Cela offre à Vidal l'occasion de s'adonner à une narration quasiment ethnographique sur la vie des buronniers dans les massifs volcaniques auvergnats. Il en profite pour y ajouter un palpitant et sinistre épisode nous contant la fin malheureuse d'un hardi et imprudent touriste parisien éventré par un taureau. Il faut dire qu'on est là en pleine période de développement du tourisme dans les Monts d'Auvergne. Un peu plus loin le même Gissalen va nous conter son voyage en Auvergne passant par Vic-le-Comte et Billom, véritable guide touristique pour la Limagne et les pays-coupés⁵⁵⁰. Il ne peut s'empêcher alors de faire preuve d'un lyrisme quelque peu pompeux.

Auvernha, ô mon país, que sès bella ! quand te veze pèr un clar matin de printemps, amb tos champs onte la meisson, tant joina que sia, s'anuncia druda e superba, amb tos prats tots mirgalhats de flors, tas vinhas e lo trezòr de tos vergiers, me sente fièr de t'aver pèr maire e t'ame chasque jorn un pauc mai. Que sès bella, mon Auvernha !

Auvergne, ô mon pays, que tu es belle ! Quand je te vois par un clair matin de printemps, avec tes champs où la moisson, si jeune qu'elle soit, s'annonce drue et superbe, avec tes prés tout émaillés de fleurs, tes vignes et le trésor de tes vergers, je me sens fier de t'avoir pour mère et je t'aime chaque jour un peu plus. Que tu es belle, mon Auvergne !

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes auvergnats.

Cependant un dimanche de l'hiver 1900, dans un bistro de Coudes, quand *Jozèp* et *Francès* (le jeune) jouent aux cartes avec des voisins, une dispute vient à éclater entre un surnommé *Lo cramat*, défiguré, car tombé dans un feu quand il était enfant et *lo Bòumian* qui comme son

⁵⁵⁰ On appelle Pays-coupés en Auvergne les contreforts de chaque massif de part et d'autre de la Limagne découpés par les vallées des différentes rivières qui descendent de ces massifs comme les Couzes.

nom l'indique est un gitan de l'endroit. La bagarre dégénère tant et si bien que *Jozèp* et *Francès* se trouvent, menés par les circonstances, à faire le coup de poing l'un contre l'autre. C'est à ce moment que les relations entre les deux cousins commencent à se gâter. Malgré tout, les veillées, *covizadas*⁵⁵¹ dit même Vidal, se poursuivent avec Gissalen qui leur conte maintenant des *niòrlas* (*nhòrlas*)⁵⁵². Un autre incident cette fois-ci entre *Francès* Batisse et son beau-frère *Jan* Montel, lors d'un charroi de vin vers Clermont-Ferrand, va envenimer les choses. Durant ce convoi un accident survient au chargement au cours duquel Montel est blessé. Après une âpre discussion, la faute en revient soi-disant à *Francès* Montel le jeune. Entre temps naissent à deux ans d'intervalle un garçon Emile chez les Batisse juniors et une fille Jana chez les Montel juniors. Comme il est souvent de tradition c'est le patriarche, le *tonton-vèlh*, qui devient le parrain des deux enfants. En 1902 meurt le brave ami *Amat* Gissalen qui par ses veillées de contes demeurait le ciment entre les cousins. Les discussions sur le futur héritage de l'oncle ne sont pas là pour apaiser les choses et les deux familles évitent maintenant d'aller ensemble chez le tonton ou de s'y croiser. Le vieux Batisse malade demande à son curé de venir le voir accompagné d'un notaire. Il brûle alors son testament et en dicte un nouveau au tabellion. Le samedi qui suit, dans la nuit, *Francès* Batisse trépassé. Tout le monde se retrouve alors chez le notaire à Issoire où est lu le testament.

I aguèt ges de razons en rota, totes se trobèron contents [...] Mas onte la chauza devenia mauvaza es que l'oncle avia fait doas parts d'un prat e que dins la part de Montel ezistava una serva qu'a d'aiga en tot temps ; òr lo cozin garda tota l'aiga sèns n'en bailar una gota e com acò ten de brave fen, de superbe fen, mentre que se, Jozèp, massa ren de ren.

« Il n'y eut aucune discussion en route, tous se trouvèrent contents [...] Mais où la chose devenait ennuyeuse c'est que l'oncle avait fait deux parts d'un pré, et que dans la part de Montel existait une serve qui a de l'eau en toute saison ; or, le cousin garde toute l'eau sans en donner une goutte et il a ainsi du beau foin, du superbe foin, tandis que lui, Joseph n'a absolument rien. »

⁵⁵¹ Nous sommes encore à l'époque de la bonne entente entre Vidal et Gilbert.

⁵⁵² Blagues, galéjades.

C'est là que l'abcès de la discorde vient se fixer. Plus rien maintenant ne sera plus comme avant, et la belle entente de jeunesse va se changer en un antagonisme que rien ne pourra plus apaiser.

Cependant, Francès Montel, l'heureux bénéficiaire de la *serve* avait précédemment demandé à Jozèp d'échanger sa vigne de Montpeyroux pour une autre sise à Coudes et de même valeur, et n'avait obtenu aucune réponse de la part de son cousin.

Alòr aqueste pèr se venjar dóu refus d'escambiar la vinha, refusava de donar son aiga.

« Alors, celui-ci pour se venger du refus d'échanger la vigne, refusait de donner son eau. »

C'est là que s'achève la première partie du roman.

A partir de ce moment les choses ne vont qu'empirer. Surtout que Montel ne veut même pas vendre l'eau de sa *serve* pour irriguer le pré voisin de son cousin. Les rases⁵⁵³ sont bouchées et l'eau n'y circule plus. Seul les deux enfants, *Jana* et *Émile* entretiennent des rapports forts amicaux à la différence de leurs parents et grands-parents. Jusqu'à ce que Jozèp en arrive à interdire à *Émile* de parler ou même de regarder la *Jana*.

Alòr, au luòc de s'amar au grand solelh, librament, davant totes, s'amèron a la ratada.

« Alors, au lieu de s'aimer au grand soleil, librement, devant tous, ils s'aimèrent en cachette. »

Un événement inattendu, au moins dans les campagnes auvergnates, va survenir et tout chambouler, c'est la mobilisation générale d'août 1914. *Jozèp* avec son régiment qui vient de Riom tient une tranchée en Lorraine. *Francès* est lui sergent dans le génie, donc moins exposé que son cousin, et bénéficie de temps à autre de permissions. Lors d'une attaque *Jozèp* est blessé et fait prisonnier par les Allemands. Vidal ne peut s'empêcher de nous gratifier d'un :

Lo sarjant, qu'èra un limanhenc, cridèt " Eh ! dròlles ! lachem pas !" Un "lachem pas ! sem d'Auverhna !" [...] li respondèt,

« Le sergent qui était de Limagne, cria : "Eh ! les gars ! Ne lachons (lâchons ?) pas ! "Un" lâchons pas nous sommes d'Auvergne" lui répondit »

La guerre est dure et se sont les femmes unies dans leur malheur qui font valoir la ferme conjointement. Lors de ses permissions *Francès* ne plaint pas sa peine et aide l'une et l'autre. L'eau coule de nouveau dans les rases des deux côtés du Grand-Pré. Une fois la relation avec le prisonnier établie chacun met dans les colis un petit quelque chose pour lui rendre la détention plus supportable. Mais lui ignore tout. Quant à *Emile* et *Jana*, ils filent le parfait amour. La guerre finie *Jozèp* rentre au pays mais pour lui rien n'a changé, les rases sont à

⁵⁵³ Rigoles d'irrigation dans les prés

nouveau bouché et chacun reste chez lui. Il ne s'étonne pas cependant de voir son fenil plein de bon foin pour l'hiver. Quand *Emile* dit à son père vouloir épouser la *Jana*, il se heurte à un refus catégorique. Aussi, un soir, pour arranger les choses, Antonina va dire à *Jozèp* comment pendant la guerre ils s'entendirent et comment tout allait au mieux. Convaincu, il ira le lendemain dire qu'il est d'accord pour marier son *Emile* avec la *Jana*. Ce sera ces noces qui marqueront la réconciliation des deux familles et c'est la *Jana* en robe de mariée qui ira ouvrir la vanne pour que l'eau coule à nouveau dans les rases dans l'autre partie du Grand-Pré.

La nòssa se gandiguèt tota vas lo prat dóu toton Batisse [...] Puei quand la nòvia gentament, adroitement, sèns banhar sa rauba blanca, aguèt badat la vana de la serva a que veguèt l'aiga, la bona aiga, l'aiga tant presioza e longtemps dezirada rajar puei rodelar dins son prat, possèt un sièule, com un efant, e faliguèt de s'estavanir.

« La noce se rendit toute au pré de tonton Batisse [...] Puis quand l'épousée gentiment, adroitement, sans mouiller sa robe blanche, eut ouvert la vanne de la serve et qu'il vit l'eau, la bonne eau, l'eau si précieuse et si longtemps désirée jaillir puis couler dans son pré, il poussa un cri, comme un enfant, et faillit s'évanouir »

Alors Batisse et Montel n'ont plus qu'à aller boire tous les deux le verre d'une amitié enfin retrouvée.

L'intrigue n'est pas inintéressante même si le style est un peu pompeux et l'intention très moralisatrice. Pour Vidal c'est le moyen de glorifier et l'Auvergne et ses habitants, de chanter son pays. C'est pour cela que l'on y trouve un peu de tout car il ne veut rien laisser de côté. Ni les estives de montagnes, ni les vendanges en Limagne ou les grandes moissons des Pays-coupés, ou encore la vie communautaire et d'entraide comme les veillées où se perpétue le savoir ancestral et où se lient les amours. Il faut aussi montrer que durant le grand conflit dont on sort à peine, autant que les autres, les Auvergnats ont été glorieux et héroïques. On sent dans la prose de Vidal un réel plaisir de dire ces choses-là. Ce roman malgré toutes ses imperfections n'en demeure pas moins un moment littéraire important non seulement pour la littérature auvergnate mais aussi pour celle de tout l'occitan, par sa nouveauté et sa modernité. Il est cependant fort ignoré et très mal connu.

Cette nouveauté et cette modernité est indubitablement liée à la nouvelle graphie que Vidal vient d'adopter. Car tout écrit, quelle que soit la langue ou ce qu'elle exprime, se concrétise graphiquement par le système scriptural qui sert non seulement à traduire et interpréter un dire, mais également à le matérialiser de façon formelle. Car écrire *lièiza* pour *glèisa*⁵⁵⁴ ou

⁵⁵⁴ Église.

tyura pour *curat*⁵⁵⁵ sont des choses bien différentes, qu'on associe à d'autres situations et qui évoquent d'autres images. Mais avec la graphie c'est aussi la langue qui se métamorphose. La graphie offre un aspect moderne que doit assumer à son tour la langue. Le vernaculaire doit tendre alors vers le véhiculaire et pas n'importe quel véhiculaire, un véhiculaire littéraire. C'est ce que Vidal va s'essayer à faire.

Dans ce qui suit, la graphie des phrases occitanes est celle du texte de Vidal, tout comme les traductions françaises. Les représentations phonétiques entre crochets sont celles du parler de Pontgibaud.

Graphie et phonétique

Vidal va suivre scrupuleusement les prescriptions d'Estieu et Perbosc. Même s'il se plaint comme nous l'avons lu dans différentes lettres de sa difficulté à appliquer ces règles aux parlers de basse-Auvergne ou de ne pas suffisamment connaître le languedocien de ses parangons pour y bien réussir. Il parvient toutefois à réhabiliter pour ces parlers une orthographe rétablissant enfin après tant de siècles honorabilité et unité. Pour un premier essai, reconnaissons que ce fut un coup de maître. Comme il le dit lui-même dans son introduction.

Il y avait bien longtemps que le dialecte d'Auvergne n'avait été écrit selon des règles fixes, conformes, autant que possible, à l'étymologie ou à la tradition ; il est donc indispensable de donner pour nos lecteurs un aperçu de ces règles en ce qui concerne la prononciation.

Il va ensuite exposer les règles de lecture de manière strictement identique à ce qu'il fit dans la plaquette du *Cid Auvergnat*. Il y rajoute toutefois un chapitre sur l'accent tonique dans lequel il nous dit :

En dialecte auvergnat l'accent tonique porte sur la pénultième des mots terminés par une voyelle, qu'ils soient du masculin ou du féminin, au singulier comme au pluriel, et sur la dernière syllabe des mots terminés par une consonne.

Nous retrouvons bien là les règles générales de l'accent tonique occitan au détail prêt des glissements d'accent des pluriels qui sont pourtant fonctionnels dans les parlers septentrionaux.

Pour la conjugaison il reprend ce qu'il avait déjà dit dans *Lo Cid auvergnat* (cf. *Lo Cid auvergnat*, § 5.3.3), retrouvant là la règle des imparfaits de l'indicatif avec *valia* ['valjɔ]. On

⁵⁵⁵ Curé.

s'étonne de le voir parfois noter l'accent quand la règle n'est pas suivie, *contùnia*, *dèvon*, et d'autre fois laisser libre choix au lecteur.

Quelles sont les grandes modifications de langue que Vidal va introduire dans le texte de *La serva* ?

Il va tout d'abord gommer tous les localismes qui l'éloignent de cette langue intégrale dont il est en quête.

Parmi ces formes trop localistes il y a tout d'abord celles qui diphtonguent *è* en *ia* (ou *a*) devant *r* comme *guiarra* (*guèrra*) « guerre », *tiarra* ou *tarra* (*tèrra*) « terre », *siarp* (*sèrp*) « serpent », etc.

À l'encontre il va maintenir la diphtongue *ia* venue de *e* ou *è* devant *l* comme ayant une large extension géographique et comme trait caractéristique des parlers nord-occitans : *viala* (*vila*) « ville », *vialage* (*vilage*) « village », *ciau* (*cial* < *cèl*) « ciel », etc. par contre dans certains mots il revient à une orthographe plus méridionale pour ne pas dire provençale, *pèus* (*pels*) « poils » mais cohérente avec son parler qui a [ps_εɔ].

Il abandonne également les *-èu* devenu *-iau*, comme *bèu* pour *biau* « beau », *belèu* pour *beliau* « peut-être ».

Vidal va rétablir l'ensemble du système des diphtongues et triptongues de la langue qui ont cependant comme nous l'avons vu, pour la plupart disparu de son parler, *quauque* [kokə] « quelque », *autamben* [otã'be] « aussi », *l'aiga* ['l'ɛgɔ] « l'eau », *gaire* ['gɛrə] « guère », *pèus* [ps_εɔ], « poils », *vèuva* ['vœvɔ] « veuve », *meidia* ['medjɔ], « midi », *la feira* [lɔ 'fɛrɔ], « la foire », *davansei* [davã'sɛ] « auparavant », *dóu* [dɔ], « du », *abriau* [a'brjɔ], « avril », *ciau* [ʃɔ] « ciel », *lo miéu* [lɔ mɪ], « le mien », *lo quiéu* [lɔ kjœ], « le derrière », *anueit* [a'ny], « aujourd'hui », *l'enuei* [l'ɛ'ny], « l'ennui », *uòu* [jo], « œuf », etc. Il note cependant quelques réductions de diphtongues à la prétonique, *peissèlh* (*paissèl*) « échelas », *empeitar* (*empaitar*) « embarrasser ».

De même il rétablit les *s* devant consonne également absents de son parler, *sospir* [su'pji] « soupir », *sostirar* [sutji'ra] « soutirer », *pasmens* [pa'mjɪ] « cependant », *mascle* ['ma:çkɔ] « mâle », *lo gasparon* [lɔ gapa'ru] « le gâperon (fromage) », *la gaspa* [lɔ 'ga:pɔ] « la beurrière (l'eau du beurre) », *peschaire* [pe'tsɛrə] « pêcheur », *èstre* ['ɛtrə] « être », *espartinar* [ipartji'na] « déjeuner », *s'espiavon* [s i'pjavɔ] « se regardaient », *estreit* [i'tre] « étroit », *avia mesteir* ['ajɔ me'tɛj] « avait besoin », etc. Notons que pour les mots d'origine française et

d'introduction récente dans la langue comme « scrupule », « spectacle », Vidal rétablit de manière assez artificielle la forme occitane *escrupule*, *espectacle*⁵⁵⁶.

Nous retrouvons dans ce texte le verbe *turtar* pour *tustar* « frapper, cogner » forme provençale (Mistral, 1932, p. 1066).

Parfois il y a hésitation et la vocalisation de *s* devant consonne est notée comme dans *coneitre* pour *conèstre* « connaître ».

Les mots avec *s* intervocalique réalisé [z] sont également rétablis, *susor* pour *suor* « sueur », *lo paizant es mesfizènt* pour *lo paizant es mesfiant*⁵⁵⁷ « le paysan est méfiant », *auzir* qui remplace la forme locale *entendre* « entendre ».

Il n'y a bien sûr plus aucune trace écrite des palatalisations conditionnées par *i* et *u*, *lo ciau* [lu ʃɔ] « le ciel », *los pauris nescis* [lus paw'ri 'neʃi] « les pauvres imbéciles », *degun de nautres* [de'ʒy de 'nɔtre] « aucun de nous », *l'Universitat despareiguda* [l ynʝiverʃi'ta depare'ʒyɔb] « l'Université disparue », *de qun biais* [də çy bjɛ] « de quelle manière ». Plus de trace des réalisations palatales de [kl] et [gl], *la gleiza* [lɔ 'kizɔ] « l'église » ; *la glassa* [lɔ 'kasp], « la glace » ; *lo clocheir* [lɔ çly'tɛ] « le clocher » ; *que se mesclavon* [ke se mi'çlavɔ̃] « qui se mélangeaient ».

Nous ne trouvons non plus aucune évolution de [l] intervocalique issu de L simple latin en [r].

Plus remarquable, il n'y a nulle trace de lettre euphonique dans les écrits de Vidal ni dans la conjugaison des verbes ni ailleurs, quand celles-ci sont nombreuses dans la langue populaire. Fidèle à ses maîtres il choisit toujours une orthographe qui évite les consonnes muettes ou étymologiques inutiles, par exemple : *acha* (*apcha*), « hache » ; *achatar* (*achaptar*), « acheter » ; *age* (*atge*) « âge » ; *amenla* (*ametla*) « amande » ; *coneisse* (*conéisser*) « connaître » ; *daumage* (*daumatge*), « dommage » ; *eicepcion* (*excepcion*), « exception » ; *eisemple* (*exemple*), « exemple » ; *espalla* ou *espala* (*espatla*), « épaule », *ezistava* (*existava* / *existissia*), « existait » ; *mege* (*mètge*) « médecin » ; *moze* (*molzer*) « traire » ; *planhe* (*plànher*) « plaindre » ; *sannos* (*sagnós*) « saignant », etc.

Dû au fait que les consonnes finales sont muettes, il hésite quelquefois sur la consonne à mettre, comme par exemple avec, *lo ponh* ou *lo pong* « le poing » ; *vanc* (*vam*), « élan, impulsion ».

⁵⁵⁶ Dans la première édition de *La paísada* (sans date), Ravel écrivait pour « scrupule » la forme populaire *sacrepule*, dans la seconde édition de 1838, il avait rectifié en *scrupule* (Ravel, 1838).

⁵⁵⁷ La forme locale serait plutôt, *maufiós* (Bonnaud, 1999, p. 435).

Il rétablit bien *-it-* ou *-t* dans les mots dont l'étymon latin est en *-CT-* (ou *-HT-* germanique), *ai fait / fat (fait)*, « j'ai fait » ; *empeitar (empaïtar)*, « embarrasser » ; *estreit*, « étroit » ; *efèt (efèit)* « effet » ; *esplèt (esplèit)*, « outil » ; *'gaitar* « regarder » ; *conduta (conduita)*, « conduite », *lo leit*, « le lit » ; *de freit* « du froid ». La seule exception trouvée est *trocha* « truite » probablement empruntée à un parler méridional, la forme autochtone est *troita*. La seule règle orthographique d'Estieu-Perbosc à laquelle ne se soumet pas Vidal est celle du *s* simple intervocalique. Nous trouvons dans le numéro 1 de la revue *Montsegur* d'Avril 1901 (p. 24) : « *una sola s pèr c dols è s fiulant ; un z pèr s dols* »⁵⁵⁸. Nous nous souvenons que dans sa lettre à Salvat d'août 1926 (donc après la publication de *La serva*) Vidal continuait à argumenter en se référant à la langue ancienne sur le fait d'écrire *ss* pour [s]. Par contre dix ans plus tard il s'opposera à Alibert qui veut écrire *ase* à la place de *aze* (lettre à Salvat, 1936, fond CIRDOC). Vidal n'aime pas le changement, et une fois qu'une norme est établie, il ne sert à rien de vouloir la modifier.

Morphologie

Comme nous allons le voir Vidal dans ce premier ouvrage va rester assez fidèle à la morphologie de son parler et les quelques concessions qu'il va admettre portent, comme pour la graphie, sur des formes qu'il considère comme trop localistes.

L'article

Vidal n'hésite pas, comme il faisait précédemment dans la graphie mistralienne, à remplacer l'article défini masculin *le* [lə] par *lo* [lɔ]. Ce choix peut être discutable, car il remet en cause l'opposition singulier-pluriel entre *lo* et *los*. En effet la chute des consonnes y compris *s* du pluriel devant consonne annule cette opposition dont les deux réalisations sont dans ce cas [lɔ]. Sa justification est probablement due à la volonté d'adopter une norme commune et à se distinguer nettement du français.

Pour le reste le système des articles défini reste conforme au système général et au système local : masculin pluriel *los* [lɔ], féminin singulier *la* [lɔ], pluriel *las* [la].

Au masculin, les contractions « à + le » et « à + les » sont, au singulier *au* [o], *au son de la chabreta*

« au son de la cabrette » ; et au pluriel *aus* [ɔ], *bailèron la pessa aus joinis gens*, « ils donnèrent la pièce aux jeunes gens » ; « de + le », *dou* [dɔ], (nous notons là un conservatisme graphique félibréen car la logique aurait voulu que nous ayons *dau* conformément aux graphies auvergnates du XVII^e et XVIII^e siècles), *dou temps*, « du temps », *lo topin plen dou*

⁵⁵⁸ Un seul *s* pour *c* doux et *s* sifflant ; un *z* pour *s* doux.

melhor vin « le pot rempli du meilleur vin ». Au pluriel « de + les », *dos* [dɔ], *lo trabalh dos champs* « le travail des champs ». Vidal écrit toujours étrangement *dos*, où nous attendrions *daus*. Il y a cependant une certaine logique dans son choix, celle de faire tous les pluriels masculins en *-os*, comme *los*, *dos*, *aquelos*. Ceci conduit parfois à des homonymies inopportunes comme, *dos dos suquets* « des deux sommets ».

Nous avons également noté la contraction de *vas lo* > *val*, *s'assetèt val chanton* « il s'assit près de l'âtre ». Nous notons là une influence méridionale, car la forme locale devrait plus logiquement être *vau*.

Au féminin il n'y a pas de contraction de l'article, à *la futura* « à la fiancée » ; *de la plueja* « de la pluie », et de même au pluriel *fazia una de las donzellas* « disait une des jeunes femmes », à *las vinhas* « aux vignes », *vas las chabanas* « vers les cabanes ». Vidal va également rétablir la différence entre *dóu* article et *de* préposition qui sont normalement confondus dans les parlers septentrionaux (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), *avem de tot, de laiteiras e de bordeleiras, de vedels, de boros e de tressons* « nous avons de tout, des laitières et des vaches tarries, des veaux et de jeunes bœufs » ; *faguèt d'esluciadas* « il faisait des éclairs » ; *i aguèt de crids, de sospirs, de bramadas* « il y eut des cris, des soupirs, des beuglements ».

Par contre on a, *un empleja dóu chamin de fer*, « un employé du chemin de fer » ; *lo trabalh dos champs*, « le travail des champs » ; *dins dos chais de l'encontrada* « dans des caves de la contrée ». Nous trouvons également la forme non contractée au masculin, *lo melhor de los mondes*, « le meilleur des mondes ? ».

Nous observons toutefois *e se mon fraire pren dóu mau*, « et si mon frère prend du mal », où on aurait attendu *pren de mau*.

Vidal semble ignorer le nom occitan de la rivière « Allier » et écrit systématiquement *l'Alier*. L'article est là abusif car il n'y a jamais d'article devant les noms de rivière (ALMC, carte 94 ; Bonnaud, 2006, p. 67). D'autre part la forme « Allier » est pour toute la Limagne *z-Alèir*⁵⁵⁹ (masculin).

Vidal va également bien utiliser la traduction de « à » français suivant les règles nord-occitanes.

En régime indirect ou parlant de quelqu'un ou quelque chose, *donarai pas ma plassa en degun*, « je ne donnerai pas ma place à personne » ; *n'en parlèt jamai en degun* « il n'en parla jamais à personne » ; *diguère tot acò en mon paire*, « je dis tout cela à mon père » ; *diguèt en*

⁵⁵⁹ Pour les autres noms plus méridionaux de cette rivière voir, Le parler de Chilhac, § 6.2.

sa filha « il dit à sa fille », où *en* représente en fait *emb* < *amb* (Olivier, 2009) ; de même avec *escriguère à n-un òme* « j'écrivis à un homme » ; probablement avec *à n-un* pour *am un òme*. Par ailleurs nous trouvons aussi *li parlarai amb ton paire*, « je lui en parlerai à ton père ».

Nous trouvons également *à* remplacé par *en* comme dans la langue ancienne (cf. Permanence de l'écrit occitan en Auvergne, § 4), *davansei que d'anar en l'auberja*, « avant que d'aller à l'auberge ».

Pour indiquer la direction ou le lieu, *se gandiguèron vas la glèisa* « on se rendit à l'église » ; *vas lo vialar* « vers le hameau » ; à *Bessa o vas Gleiza-Nòva* « à Besse ou à Égliseneuve » ; *s'en venia val leit* « il vint au lit » ;

Pour indiquer la façon, *viajant d'à pèd* « voyageant à pied » ; *marchant d'à pas* « au pas ». Pour les autres formes communes, *à pont* « à point » ; *una maizon à galaria* « une maison à galerie » ; à *la pica* « dès l'aube » ; ou devant un verbe, *vos ajude à dezatalar* « je vous aide à déteiler » ; *pèr nos ajudar à codurre* « pour nous aider à conduire ».

Vidal semble cependant influencé par le français pour les groupes formés de la préposition *à* + un substantif, comme, *au chap d'un moment* « au bout d'un moment » ; *au luòc* « au lieu », là où l'on devrait trouver *a chap d'un moment*, *a luòc* (Camproux, 1960, p. 407), cependant cette forme réapparaît spontanément dans l'expression *à ravèire* « au revoir ».

Le nom et l'adjectif

Le genre des noms et adjectifs suit les règles générales d'accord de l'occitan (et des autres langues latines) et ne présente aucune particularité remarquable.

Le nombre est plus intéressant. Généralement le pluriel des mots est graphiquement indiqué par l'ajout d'un *s* final même non prononcé, *las fennas comensavon de fondir* [la: fẽ'na: kumẽ'savõ dõ fũ'ʝ], « les femmes commençaient à grommeler » ; *de donzellas* [dõ dũze'la :], « des jeunes femmes » ; *los dos òmes* [lõ duz o'me:] « les deux hommes ». Il n'y a aucun autre signe graphique indiquant un possible glissement d'accent ou d'aperture de la voyelle finale.

L'adjectif masculin préposé quand il est paroxytonique, prend la marque finale *-is* du pluriel, *mos pauris membres* « mes pauvres membres » ; *los joinis maridats*, « les jeunes mariés » ; *ben d'autris trezòrs*, « bien d'autres trésors » ; *de tots vòstris bras*, « de tous vos bras ». Au féminin ce pluriel n'est pas particulièrement indiqué, *de soventas ves* « de nombreuses fois » ; *dins talas condicions* « dans de telles conditions » ; *de joinas aurelhas* « de jeunes oreilles ».

La marque du masculin pluriel pour les adjectifs comme pour tous les mots fonctionnels est toujours *-is*, *aquestis* « ceux-là », *elis* ou *is* (ilhs) « eux » ; *nòstris* « nos » ; *quàuquis* « quelques » ; etc.

Nous n'avons noté qu'une exception qui suit logiquement la règle de l'article et dérivés masculins en *-os*, *aquelos* : *aquelos de Limanha*, « ceux de la Limagne » ; *aquelos garçons* « ces garçons » ; *aquelos dos mazucs* « ces deux burons ». Les deux formes du pluriel peuvent se suivre, *aquelos bravis païzans*, « ces braves paysans ».

Au féminin pluriel Vidal rétablit la finale *-airis* (*-airitz*) comme dans *las vendenhairis* « les vendangeuses ». On se souvient que ces formes perduraient dans les textes de Limagne du XVII^e siècle comme dans *las vendenhas* des frères Laborieux (Bouillet, 1853 ; Bonnaud, 1972). Serait-ce là que Vidal les prit ? Il les systématise cependant pour tous les noms de métiers féminins pluriels, *trabalhairis* « travailleuses » ; *glenairis* « glaneuses » ; *grapeteris* « coupeuses (de grappes) » ; *portairis* « porteuses », etc. Nous notons que tous ces mots correspondent à des formes françaises en *-euses* qui ont pénétré dans l'occitan septentrional auvergnat (Dauzat, 1900, p. 52-53) où Vidal rétablit le cas régime de l'ancienne langue.

Il n'y plus de trace dans ce texte des pluriels en *-iaus* de noms masculins terminés par *-èl*, comme, *lo vedel* « le veau », qui devrait donner *los vediaus* au pluriel et que Vidal donne sous la forme standard de l'occitan *los vedels* ; de même il écrit, *los tropels* « les troupeaux », au lieu de *los tropiaus*, ou *los anels* « les anneaux » pour *los aniaus*.

Notons une exception avec *peisselh* (*paissèl*) « échala », qui donne *peisselhs* au pluriel et dont la phonétique est bien [pwe'si] (ALF, carte, 434), d'où probablement la justification de la finale en *-elh*.

Le problème ne se pose pas pour les mots terminés en *-al* comme *lo chaval* « le cheval », qui sont tous vocalisés au singulier en *-au*, *lo chavau* [lə tsa'vo] formant donc un pluriel régulier *los chavaus* [lə tsa'vo] (ALF, carte 269).

Comme dans la langue ancienne et une grande partie des parlers occitans modernes : l'agenais, l'aurillacois, le nord-occitan (sauf sud-Velay, part du Vivaro-alpin et Gévaudan) et le provençal, il n'y a pas de pluriels redoublés (sensibles), *dou bòsc* et *de bòscs* ; *lo bras* et *los bras*.

Les numéraux

Vidal ne fait aucune différence graphique entre *un*, *una* article indéfini, *èra un òme de quaranta-cinq ans*, « c'était un homme de quarante-cinq ans » ; *faguèt una pauza*, « il fit une pause », et l'adjectif numéral *un*, *una*, *un verre* « un verrat » ; *una ves*, « une fois ». Nous savons que les parlers auvergnats différencient ces deux formes (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Le parler de Chilhac, § 6.2). Généralement comme nous l'avons vu dans le parler de Pontgibaud, nous avons *v-un* [vœ̃] ; *v-una* ['vœ̃nɔ], pour le numéral « un » et *un* [ẽ̃], *una* ['mɔ] pour l'article indéfini.

Le reste du système numéral des formes cardinales est conforme au système commun de l'occitan, *doas trojas e un verre*, « deux truies et un verrat » ; *un dos dos suquets*, « un des deux sommets » ; *dos taurs*, « deux taureaux » ; *partiguerem tots dos*, « nous partîmes tous les deux » ; *doas jalinetas*, « deux poulettes » ; *èrem quatre òmes*, « nous étions quatre hommes » ; *cinq sòus*, « cinq sous » ; *quatre o cinq fadas*, « quatre ou cinq idiots » ; *seis oras*, « six heures » ; *detz borettas*, « dix génisses » ; *cinquanta à seissanta maires* « cinquante à soixante mères » ; *chicavem mai da quatre-vint bestias* « nous poussions plus de quatre-vingt bêtes » ; *a dotze o tretze cents mètres*, « à douze ou treize cents mètres » ; *dos millas escolans à la còp*, « deux mille étudiants à la fois » ; *quatre o cinq millas kilos de l'an*, « quatre ou cinq milles kilos par an ».

Les ordinaux sont quasiment absents du texte, nous ne trouvons que, *lo promeir sortit*, « le premier sorti ».

Substantifs numéraux

Vidal en donne quelques-uns, *à meitat chamin*, « à mi-chemin » ; *la meitat*, « la moitié » ; *lo doble maridage*, « le double mariage » ; *una trentena de borettas* « une trentaine de génisses ».

Il utilise également le distributif *à cha pauc*, « peu à peu » ; *se fazia d'à cha pauc*, « se faisait peu à peu » ; *d'èstre ensems à cha-moment* « d'être ensemble par moments ».

L'heure

L'heure est exactement exprimée comme il est convenu dans les parlars septentrionaux (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Bonnaud, 2006, p. 89), *èra quaziment las detz*, « il était quasiment dix heures » ; *à meidia e de sèra*, « à midi et le soir » ; *dins dimé-ora*, « dans une demie heure ».

Les dates

Vidal les donne toujours en chiffre et conformément à usage commun (Bonnaud, 2006, p. 88), *l'estivada que comensa aissi lo 20 o lo 25 de mai*, « l'estivage qui commence ici vers le 20 ou le 25 mai » ; *lo 7 dóu mes d'Octòbre*, « le 7 octobre » ; *janveir 1900*, « janvier 1900 » ; *lo 28 de decembre 1924*, « le 28 décembre 1924 ».

Les pronoms

Les pronoms possessifs sont habituels, *mon mesteir*, « mon métier » ; *mos camarades*, « mes camarades » ; *ma plaça*, « ma place » ; *mas neissensas*, « mes naissances » ; *ton cozin*, « ton cousin » ; *tos prats tots mirgalhats de flors*, « tes prés tout émaillés de fleurs » ; *ta fenna*, « ta femme » ; *tas braias*, « tes culottes » ; *son chap-luòc*, « son chef-lieu » ; *sos raibes*, « ses rêves » ; *sa sopièra*, « sa soupière » ; *sas polidessas*, « ses politesses » ; *nòstre païs*, « notre

pays » ; *nòstris lèus*, « nos poumons » ; *nòstra Auvernha*, « notre Auvergne » ; *vòstre gost*, « votre goût » ; *vòstris bras*, « vos bras » ; *vòstra sopa*, « votre soupe » ; *vòstras conèissensas*, « vos connaissances » ; *lor fogau*, « leur foyer » ; *lor lenga*, « leur langue » ; *lors vizitas*, « leurs visites ». Le pluriel masculin est conformément à l'usage dans le texte marqué par *-is*. Notons également que là aussi Vidal rétablit la forme classique pour *lor* qui dans le parler de Pontgibaud est *lhur* [ɣy] (Cf. Parler de Pontgibaud).

Dans le texte nous trouvons l'inversion, *lo país nòstre* que Vidal traduit simplement comme, « notre pays » et non comme « notre cher pays ». Est-ce uniquement un effet de style de la part de Vidal ou une réelle intention syntaxique pour marquer l'attachement à ce pays comme expliqué par Camproux (Camproux, 1958, p. 367) ?

Nous trouvons un autre idiomatisme pour exprimer le possessif dans la formulation, *manjaras ton qu'as e meme sò qu'as pas !* « tu mangeras ce que tu as et même ce que tu n'as pas ! ». Les formes pleines sont les suivantes : *ton cas e lo miéu an ren que se sembla*, « ton cas et le mien n'ont rien de semblable » ; *n'i a pas de melhor que lo miéu*, « il n'y a pas de meilleur que le mien » ; *que devenia miéuna pèr quauquis jorns*, « qui devenaient miennes pour quelques jours » ; *vau lo tiéu e pas mai que lo tiéu*, « il vaut le tien et pas plus que le tien » ; *queta richessa es la tua !*, « quelle richesse est la tienne ! » ; *Emile renouvelava la siéua*, « Émile renouvela la sienne », même si cette forme semble quelque peu étrange elle est cohérente avec les autres personnes et avec ce que nous avons pu voir dans le Parler de Pontgibaud (cf. , Parler de Pontgibaud, § 5.2) ; *de dansar la nòstra*, « de danser la nôtre ».

Démonstratifs

La forme neutre est *acò*, « cela », *acò quechis de parlar*, « cela fatigue de parler » ; *acò figuèt fat*, « cela fut fait » ; *coma acò se ben vos comprene*, « comme cela si je vous comprends bien ». Pour exprimer « c'est », Vidal n'utilise jamais la forme locale habituelle '*cò es* [kwij], il la réduit systématiquement à *es*, *es acò que fau vèire*, « c'est cela qu'il faut voir », quand la forme nord-occitane serait, *cò-es cò que fau vèire* ; *es aital*, « c'est ainsi », quand la forme locale serait, *cò-es coma acò !* ; *es elas que n'en son la cauza* « ce sont elles qui en sont la cause ». À l'inverse du français c'est bien toujours le singulier que l'on emploie dans ces expressions comme le fait ici Vidal, mais l'on dirait plutôt : *cò-es z-elas que ne'n son la cauza*. (ALF carte 504 ; ALMC, carte 1822). Cependant Michalias dans sa grammaire dit que « ce » devant « être » ne se traduit pas (Michalias, 1906, p. 63-64), est-ce cette règle que suit Vidal ?

Vidal nous donne une forme idiomatique intéressante avec *acò*, *Gissalen diguèt acò am acò*, « Gissalen dit comme-cesti ou comme-cela ».

On ne trouve nulle part dans le texte, le composé couramment utilisé *acò d'aquí* « ce là », qui est pourtant habituel dans les parlers nord-occitans (cf. Parler de Pontgibaud, § 5.2).

Il utilise le pronom neutre dans l'expression assez générale à l'occitan *qu'acò rai !* à laquelle il donne le sens de « que c'était bien ! », alors que le sens commun est plutôt, « peu importe ! ».

Acò est aussi utilisé pour indiquer le lieu où quelqu'un demeure, *pèr anar acò de ton paire*, « pour aller chez ton père » ; *avem acò nòstre tot sò que fau*, « nous avons chez nous tout ce qu'il faut ».

Il utilise *sò* dans le groupe *sò que, as vist sò que s'es passat*, « tu as vu ce qui s'est passé ». Il va aussi utiliser le groupe *lo que* dans les mêmes conditions, *de li dar lo que li plazia*, « de lui donner ce qui lui plaisait », ce qui n'est pas habituel dans les parlers nord-occitans (Bonnaud, 2006).

Au masculin Vidal utilise systématiquement *aqest* devant consonne, *aqest célèbre romavage*, « ce célèbre pèlerinage », *en d'aquest temps*, « à cette époque », et *aquel* devant voyelle, *seu d'aquel avis*, « je suis de cet avis » ; *aquel animau*, « cet animal »⁵⁶⁰. Il y a peut-être là une interprétation phonétique de la part de Vidal, car dans son parler *'quel* devant consonne étant normalement prononcé [kə] (ALF, carte 207).

Au pluriel c'est *aquelos*, *aquelos garsons*, « ces garçons », ou *aqestis taurs*, « ces taureaux » quel que soit le mot qui suit.

Au féminin *aquela* : *la rota, aquela que se gandar vas Bessa*, « la route celle qui conduit à Besse », mais aussi, *ai raiba aquesta nueit*, « j'ai rêvé cette nuit », et *aquelas* au pluriel, *aquelas drollas*, « ces jeunes filles ».

Remarquons qu'il ne note jamais l'aphérèse de *a* initial, même si dans les parlers nord-occitans elle est quasiment systématique.

Il ne semble pas qu'il y ait une notion de distance ou même d'utilisation préférentielle pour le temporal entre *aqest*, *aquel*, *aquelos* et *aqestis*.

Aquelos comme l'article *los* et ses dérivés *aus* et *dos*, sont les seuls pluriels masculins en *-os*, tous les autres sans exception sont en *-is*. On note là une certaine cohérence dans les choix de Vidal.

Personnels

Les pronoms personnels sont ceux généralement utilisés en occitan septentrional, *quazi au raz de iéu*, « tout proche de moi » ; *sensa tu*, « sans toi » ; *Montel e tu*, « Montel et toi » ; *ambé se*,

⁵⁶⁰ Notons que Michalias dans sa grammaire donne *quet*, et *aqet* devant consonne et *quel* et *aquel* devant voyelle. Vidal a peut-être aussi été influencé par ces choix (Michalias, 1906, p.62)

« avec lui » ; *vendria de se*, « il viendrait de lui » ; *que degun de nautres lo veze jamais pas !*, « qu'aucun de nous ne le voie jamais ! » ; *aprèp nautres*, « après nous » ; *los joines demoraran amb vautres*, « les jeunes demeureront avec vous » ; *vos manda aissi vautres !*, « il vous envoie ici, vous autres ! » ; *podetz despensar d'argent pèr is*, « vous pouvez dépenser de l'argent pour eux » ; *qu'èron venguts, is mai*, « qui étaient venus eux aussi » ; *subre chascun d'elis*, « sur chacun d'eux » ; *qu'avion elis mai*, « qu'ils avaient eux-mêmes » ; *es elas que n'en son la cauza*, « ce sont elles qui en sont la cause ».

Comme complément d'objet indirect, nous remarquons que pour la première personne Vidal utilise l'ancien cas régime qui reste en pratique dans les parlers septentrionaux, *trabalharan pas pèr me* « ils ne travailleront pas pour moi » (Dauzat, 1900, p. 67 ; Anglade, 1921, p. 245 ; Bonnaud, 2006, p. 122). Ceci est comparable à la forme *mi* utilisée en catalan moderne (Fabra, 1912, p. 34).

La troisième personne *se* est caractéristique des parlers septentrionaux (ALF, carte 398 / Bonnaud, 2006, p. 122).

Nous remarquons que la quatrième et cinquième personne *nosautres* et *vosautres* sont toujours données sous les formes contractées *nautres* et *vautres*, formes assez courantes en nord-occitan (ALMC, carte 1825) et dans les parlers bas auvergnats (Dauzat, 1900, p. 67). La sixième personne se présente au masculin sous la forme *is* (*ilhs*) forme venue de l'ancienne langue *il*, *ilh* (Anglade, 1921, p. 245) et aujourd'hui propre aux parlers septentrionaux (ALF, carte 525 ; Bonnaud, 2006, p. 122), et la forme *elis*, forme plus méridionale probablement empruntée par Vidal aux parlers du sud de l'Auvergne (*z-elis*) (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2 ; Bonnaud, 2006, p. 122), ou carrément du midi languedocien (ALF, carte 525). Pour le féminin de la sixième personne Vidal rétablit *elas* quand les parlers septentrionaux ont *elhas* souvent réduit à *'lhas* (cf. Parler de Pontgibaud, § 5.2 ; ALF carte 525 ; Bonnaud, 2006, p. 122).

Les formes conjointes utilisées par Vidal sont les formes générales de l'occitan (Alibert, 1936, p. 57 ; Bonnaud 2006, pp. 124-127), par exemple :

- Réfléchi, *m'ere dit soventas ves*, « je m'étais souvent dit » ; *se, se ne'n poguèt pas tirat*, « lui, ne put pas s'en tirer ».

- Complément direct, *en te sonhant me sonharai*, « en te soignant je me soignerai » ; *te pagarai*, « je te payerai » ; *devriatz nos venir vezitar sovent*, « vous devriez venir nous visiter souvent » ; *vos apeitave*, « je vous attendais » ; *voletz que vos ajude a dezatalar*, « vous voulez que je vous aide à déteuler » ;

- Complément d'attribution, *Mas te lo dise*, « mais je te le dis » ; *que t'era degut lo doble*, « qu'il t'était dû le double » ; *escriguère à un òme en i demandant*, « j'écrivis à un homme en lui demandant » ; *li vau mostrar la maizon*, « je vais lui montrer la maison » ; *à li desplaire jamai*, « à ne jamais lui déplaire » ; *nos tendretz companha*, « vous nous tiendrez compagnie » ; *sachèt lor sorrirre*, « il sut leur sourire » ; *lo còr lor defautava un pauc*, « le cœur manquait un peu ».

Vidal semble hésiter pour la troisième personne entre *i* et *li*, sans doute à cause de la phonétique [ji].

Le pronom neutre employé par Vidal est toujours *lo* quand nous attendrions *o* précédé d'une lettre euphonique en *z-o* ou *v-o* (cf. Le parler de Chilhac, 6.2 ; Michalias, 1906, p. 56), *lo chau dire* « il faut le dire » ; *lo sabe*, « je le sais » ; *vos l'afortisse*, « je vous l'assure » ; *coma lo faguères pèr la vinha*, « comme tu le fis pour la vigne » ; *mas te lo dize*, « mais je te le dis ». Cette forme n'est pas confirmée par les grammaires locales (Bonnaud, 2006, p. 126 ; Michalias, 1906, p. 56), mais il semblerait être le cas également en provençal rhodanien et en niçois, *Pòs te lo creire*, « Peux-tu le croire » ; *Diga-lo*, « Dis-le. » (Martin et Moulin, 1998, p. 62, carte 19, p. 178).

Les pronoms adverbiaux *n'en* « en », *me ne'n chaudra dar*, « il m'en faudra donner » ; *me n'en lipère los dets*, « je m'en léchai les doigts » et *i* « y », *i'a detz kilomètres* « il y a dix kilomètres », *n'i'a gaire a Codes*, « il y en a peu à Coudes » sont utilisés comme en français.

Relatifs

Ils sont ceux de tout l'occitan, *sò que pensa e sò que vòl*, « ce que je pense et ce que je veux » ; *aquela que se gandit*, « celle qui conduit ».

Interrogatifs et exclamatifs

Les interrogatifs sont ceux que l'on trouve généralement en nord-occitan (ALMC, cartes 1831-1836 ; Dauzat, 1900, p. 87 ; Bonnaud, 2006, p. 107-111), *de quin biais ?* « de quel manière ? » ; *quau sab ?* « qui sait ? » ; *de qu'as ? as de mau ?* « qu'as tu ? tu as du mal » ; *e de que ?* « et quoi ? » ; *e perqué pas ?* « et pourquoi pas ? » ; *onte vas ?* « où vas-tu ? ». L'interrogatif *quora* est uniquement employé par Vidal dans le sens de « lorsque », *quora gardava* « lorsqu'il gardait » ; *quora tot acò sortissia* « lorsque tout cela sortait ».

Les formes variables *qual* et *quala* dans la phrase, *mas quala ròza es sens espina e qual òme sens defaut ?* « mais quelle rose est sans épine et quel homme sans défaut ? », semblent directement traduites du français, car comme nous l'avons vu la forme interrogative d'Auvergne septentrionale sont *quaul* toujours invariable (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Bonnaud, 2006, p. 109).

Les exclamatifs peuvent être identiques aux interrogatifs, *Mas quin merite auriem d'esser vertuos !* « mais quel mérite nous aurions d'être vertueux ! ». Certains cependant sont particuliers et non répertoriés ni chez Bonnaud (Bonnaud, 1999) ni chez Michalias (Michalias, 1906), *quet richessa es la tua !* « quel richesse est la tienne ! », *quet* est utilisé pour la forme classique *quin*, (dans ce cas *quina*) (Alibert, 1936, p. 75) ou la forme septentrionale *quaul* invariable (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Bonnaud, 1999, p. 107). La forme *quet* utilisée par Vidal semble également être invariable. Nous pouvons donc supposer que l'orthographe *quet* se justifie pour correspondre à la prononciation [ke], et non a [kə] que serait *que*. Nous aurions alors *que richessa es la tua !* ; comme dans la phrase, *la guerra èra achabada, qu'acò rai !* « la guerre était terminée, que c'était bien ! »

Nous notons également quelques formes exclamatives comme, *bota !* « bah ! » ; *pron !* « assez ! » ; *an !* « allons ! » ; *mas de non !* « mais non ! »

Enfin constatons l'utilisation de *quau* comme forme emphatique, *quau ame son país* « qui aime son pays »

Les indéfinis

Tot, comme affirmation universelle, est donné au masculin singulier pour *tot*, *tot en fazent*, « tout en faisant » ; *diguère tot acò en mon paire*, « je dis tout cela à mon père » ; et au pluriel, *de tots vòstris bras*, « de tous vos bras » ; *partiguerem tots dos*, « nous partîmes tous les deux » ; mais plus loin nous trouvons, *setz jalos totes dos* « vous êtes jaloux tous les deux », et au féminin, *de merchands de tota mena*, « des marchands de toute sorte », et au pluriel, *los patiments de totes merces*, « les privations de toutes sortes ». À propos du double pluriel masculin *tots* et *totes*, Dauzat nous dit que le second est un pluriel refait analogiquement dont l'emploi varie suivant le mot qui suit (Dauzat, 1900, p. 90). Dans notre cas c'est plutôt le sens général de la phrase qui semble déterminant. Il n'y aucune trace dans le texte de la forme *tota* reconstruite à partir de *tot aquel* devenu *tota quel* puis généralisée à d'autres énoncés comme *tota los òmes* (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), ni de *trestots* composé venu de la forme ancienne *trastotz* (Dauzat, 1900, p. 90).

Autres affirmations

La forme générale de l'adjectif « quelque » est donnée par *quauque*, *quauque temps aprèp faguèt apelament*, « quelque temps après il fit appel » ; au pluriel nous trouvons, *quàuquis suenhs*, « quelques soins » ; au féminin, *quauca cigala, fazia bronzir sos miraus*, « quelque cigale crissait éperdument » ; et au pluriel *quàucas vinhas*, « quelques vignes ». Notons enfin que Vidal écrit également, *gardava qualca inquietuda*, « ils gardaient quelques inquiétudes », soit par mégarde soit pour donner une forme qui lui semble plus légitime.

Nous trouvons aussi le substantif *quaucun*, *quaucun los espiava*, « quelqu'un les regardait » ; *quaucun qu'ezetava*, « quelqu'un qui hésitait » ; ainsi que *quaucaren* qui est la forme locale pour « quelque-chose » (ALF, carte 1116), *farem quaucaren de vos*, « nous ferons quelque chose de vous » ; *as quaucaren, sés gaire escarrabilhat d'anueit*, « tu as quelque chose, tu n'es guère éveillé aujourd'hui », Vidal ne marque aucun signe graphique indiquant que ce mot est paroxytonique [ko'karə] (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Certan de l'ancienne langue (Levy, 1909, p. 76 ; Olivier, 2009, p. 204) a totalement disparu des parlers modernes et est souvent remplacé par le francisme [sar'tē]. Vidal va cependant le réactualiser comme dans, *de grands bastiments que certans an fait partida d'aquela universitat*, « de grands bâtiments dont certains ont fait partie de cette université ».

La négation

Vidal utilise fréquemment la forme d'Auvergne septentrionale *narma* (*n'arma* < *non arma*) (ALF, carte 1665b), *viajant d'à pèd o en veitura, narma de segur pensava à las autos*, « voyageant à pied ou en voiture, personne assurément ne pensait aux autos » ; mais aussi la forme méridionale *degus* ou *degun*, *degus mancava*, « personne ne manquait » ; *i'avia dengun dins la charreira, narma nimai sus las portas o aus fenestrons*, « il n'y avait personne dans la rue, personne non plus sur les portes ou aux fenêtres ». Nous trouvons également quelques formes composées comme *narma mai* « personne autre », *n'en parlèt jamai en degun, e narma mai que los dos cozins sachèt lo drame*, « il n'en parla jamais à personne, et personne autre que les deux cousins ne connut le drame ».

Ren, avec le sens français de « rien » est utilisé sans la négation *pas* (ou *non*), *i'auria ren de cambiat*, « il n'y aurait rien de changé » ; *sèns que las relacions entre las doas familhas n'en fuguèsson chanjadas en ren*, « sans que les relations entre les deux familles s'en trouvassent changées en quoi que ce soit ».

De même pour *jamai*, *ère jamai vengut tant luen*, « je n'étais jamais venu si loin » ; *aviem jamai de desramba*, « nous n'avions jamais de chicane ».

A différentes reprises Vidal va utiliser la négation *niéu*, *avion niéu rason*, « il n'avaient nulle raison » ; *fuguèt niéu inquietat*, « il ne fut aucunement inquiété » ; *s'en estonèt niéu*, « il ne s'en étonna nullement ». Nous trouvons chez Levy, *nien*, *neien*, *neen* dans le sens de « rien, quelque chose sans valeur » (Levy, 1909, p. 259), et chez Olivier, *nien*, *nian* dans le sens de « nulle, invalide (document) » (Olivier, 2009, p. 808). Cette forme négative n'est pas signalée par Dauzat. Par contre nous trouvons dans le TDF (page 408) : *niéu*, *nio* (for.), « nullement, rien, dans le Dauphiné et le Comtat Venaissin ». Nous pouvons supposer que la source de Vidal se trouve là. De manière plus habituelle pour les parlers d'Auvergne, est utilisé

l'adverbe *ges*, dans l'est et le sud du territoire (ALF, carte 1870 ; Bonnaud, 2006, p.114) et *gran* [gro] dans l'ouest comme en Limousin (Bonnaud, 2006, p. 114 ; Lavalade, 1975, p. 110), *auriem ges agut rason de renar / auriem agut gran rason de renar*, « nous n'aurions eu aucune raison de gronder » ; *vòle ges / vòle gran* « je ne veux point ».

Nous trouvons bien évidemment chez Vidal le privatif *ma* (*mas*), forme générale du nord-occitan, *alòr avetz ma de vos decidir*, « alors, vous n'avez qu'à vous décider » ; *aguet ma lo temps* « il n'eut que le temps » ; *l'ivern fazia ma de comensar*, « l'hiver ne faisait que commencer » ; *avetz ma de chاوزir*, « vous n'avez qu'à choisir » ; *i aguèt ma un vielh en manca*, « ce n'était qu'un vieux de moins » (Bec, 1973, p. 164 ; cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Pluralité

Pluzior, est représenté par, *pluzors* chez Levy (Levy, 1909, p. 299) et *plusors*, *plurors* chez Olivier (Olivier, 2009, p. 953). Dauzat nous dit que cette forme était déjà savante dans la langue ancienne (Dauzat, 1900, p. 96). Elle est aujourd'hui généralement remplacée par le francisme [pyzør]. Dans le TDF (p. 600) nous trouvons *plusiour* qui est probablement la forme à laquelle se réfère Vidal, *chauguèt apeitar pluzior jorns*, « il fallut attendre plusieurs jours » ; *chalia faire cade jorn plusior kilomètrès*, « il fallait faire chaque jour plusieurs kilomètres ».

Il utilise également la forme plurielle *uns*, *los uns serios*, *d'autres plen de poèzia*, « les uns sérieux les autres pleins de poésie ».

Nous ne reviendrons pas sur les formes *aus* et *dos* que nous avons précédemment explicitées.

Parité et similarité

Vidal utilise la forme indigène *tau* comme expression adverbiale, *tau que l'avion previst*, « tel qu'ils l'avaient prévu », mais aussi sous la forme adjectivale, *se perdre dins tala fola es folia*, « se perdre dans telle foule c'est folie ». Ici Vidal rétablit la forme de l'adjectif de la langue ancienne, quand la langue moderne utilise toujours le francisme ['telb] (Dauzat, 1900, p.96). Il réintroduit également la forme médiévale *aital* (Olivier, 2009, p. 34), *aital reconfortat, lo paire de l'Emile fuguèt mens triste*, « ainsi reconforté le père d'Emile fut moins triste » ; *es aital que vivon los bastiers*, « c'est ainsi que vivent les buronniers ». La langue moderne utilise plutôt l'expression *d'aquel biais* ou *coma acò*, *reconfortat d'aquel biais lo paire de l'Emile fuguèt mens triste* ; *aquò's coma acò que vivon los bastiers*.

Vidal va également réhabiliter la forme ancienne *anaissi* (Levy, 1909, p. 140 ; Olivier, 2009, p. 468), *anaissi Emile e la pichòta Jana non podion comprene lo cambiamet d'umor de lors parents*, « ainsi Emile et la petite Jeanne ne pouvaient comprendre le changement d'humeur

de leurs parents » ; *es anaissi que la question se devia vèire*, « c'est ainsi que la question se voyait ».

Il garde cependant la forme *meme* sans essayer de réactualiser les *medesme*, ou *mezeis* de la langue ancienne. D'autant plus que la forme *mèsma* est parfaitement autochtone (Olivier, 2009, p. 769), *se-mema, manjava un pauc mai*, « il mangeait lui-même un peu plus » ; *projetavon de faire las doas nòssas lo meme dia*, « il projetaient de faire les deux noces le même jour ».

Distribution

Vidal utilise conformément à son parler et à l'ensemble des parlers nord-occitans *chaque / chasque, mentre que chaque jorn*, « tandis que chaque jour ». *Chaque* ['tsakə] ou ['tsaka] est la forme très généralement répandue en Auvergne à l'exception de l'extrême sud (Sanflorain, Mauriacois, sud Velay et Saugues) qui se partage entre *cada* et *chasque* (ALMC, carte 1839). Vidal développe également une forme féminine *chasca* quelque peu artificielle car *chasque* est normalement invariable dans la langue ancienne (Levy, 1909, p. 76 ; Olivier, 2009, p. 237), *ganhant sus iéu a chasque pas*, « gagnant sur moi à chaque pas », et le féminin qui est probablement refait sur un féminin français, *chasca ves, non poguère m'empachar*, « chaque fois, je ne pus m'empêcher ». Vidal utilise une fois dans le texte le terme *cade*, version artificiellement masculinisée de l'adjectif (masculin et féminin) *cada, chalia faire cade jorn plusior kilomètres*, « il fallait faire chaque jour plusieurs kilomètres ».

Vidal emploie normalement le pronom *chascun, chascun pèr testardige, pèr orguelh de non calar*, « chacun par entêtement, par orgueil de ne pas renoncer », et *chascuna* au féminin, *chascuna de las novellas madamas Batisse e Montel*, « chacune des deux nouvelles dames Batisse et Montel ».

Vidal laisse les comparatifs usités dans la partie nord du Puy-de-Dôme avec *si* pour les remplacer par *tant* de l'occitan commun, *i'a pas tant luen de Codes vas Mont-Peiros*, « Il n'y a pas si loin de Coudes à Montpeyrroux » ; *una joventa tant brava e tant fièra*, « une jeune fille aussi fière et gentille », mais aussi avec le sens de *tant* (adjectif), *amb tant de saumadas*, « avec tant de charges », ou « autant », *n'en perdeguèrem autant pèr lieurar lo vin*, « nous en perdîmes autant que pour livrer le vin ».

Pour le superlatif relatif il utilise *mielh* à la place de la forme autochtone *melh(s)* (ALF, carte 854), *èra pas dins l'entencion de noire à l'un pèr mielh arrenjar l'autre*, « ce n'était pas dans l'intention de nuire à l'un pour mieux arranger l'autre » ; *èra un pauc mielh que d'abituda*, « il se sentait un peu mieux que d'habitude ».

Comme superlatif absolu Vidal emploie *melhor*, *lo topin plen dóu melhor vin* « le pot rempli du meilleur vin » ; *lo melhor de los monde*, « le meilleur des monde » ; *n'i a pas de melhor que lo miéu*, « il n'y a pas de meilleur que le mien ».

Il va également généraliser la forme *ben*, ne faisant aucune distinction quel qu'en soit le sens et l'utilisation, comme adverbe « beaucoup, très », *la Bassa-Auvernha garda ben d'autris trezòrs* « la Basse-Auvergne garde bien d'autres trésors » ; *de ben naut* « de bien haut », ou « de façon adéquate, correctement », *se ben vos comprene* « si je vous comprends bien » ; *dóu crestian qu'avia tant ben adobat* « du chrétien qu'il avait si bien arrangé » ; ou comme substantif, *gandiguèt son ben* « il mena son bien ». Cette utilisation est en fait conforme à ce qui se faisait dans la langue ancienne (Olivier, 2009, pp. 150-151 ; Bonnaud, 1999, p. 190).

Pour l'infériorité, il remplace la forme française « moins » [mwē] par la forme indigène *mens*, *lo volur n'en fuguèt pas mens condanat*, « le voleur n'en fut pas moins condamné ». À côté de la forme habituelle, *lo mens sovent possible*, nous trouvons dans le texte une autre forme idiomatique assez originale, *lo plus pauc sovent possible*, « le moins souvent possible ».

Il utilise également l'expression *pasmens* dans le sens de « pourtant, cependant » forme commune au nord-occitan (Bonnaud, 1999, p. 550) et au provençal (ALF, carte 1077), *e pasmens i'a ren de mai facile*, « et pourtant il n'y a rien de plus facile ».

Le verbe

Remarques générales

La conjugaison correspond classiquement aux règles communes de la langue occitane (Alibert, 1936, pp. 88-183 ; Sauzet et Ubaud, 1995 ; Sauzet, 2016). Nous noterons dans ce qui suit les particularités de la langue de Vidal dans *La serva*.

Signalons aussi que le texte de *La serva* est écrit au passé de narration et est, de par ce fait assez pauvre en formes du présent excepté dans certains dialogues.

À l'inverse des parlers septentrionaux tel que nous les avons étudiés dans Le parler de Pontgibaud (§ 5.2), Vidal n'utilise jamais les pronoms sujets à la forme affirmative, nous ne les verrons réapparaître que dans certains cas à la forme interrogative.

Sous l'accent le radical des verbes peut être modifié selon la règle de l'alternance vocalique : *vòle ges* « je ne veux point », *se voletz joir*, « si vous voulez jouir » ; *tòrnion prene*, « elles reprenaient », *la vida tornèt coma davans*, « la vie redevint ce qu'elle était auparavant ».

Aucune autre alternance n'est graphiquement notée.

La désinence de la première personne au présent, à l'imparfait (1^{er} groupe verbal) et au prétérit de l'indicatif est en *-e*, comme pour l'ensemble du nord-occitan y compris le

languedocien septentrional et oriental, ainsi que le provençal occidental (ALF, cartes 763, 1882, 975, 996 ; ALMC, tables, 1882, 1884, 1886, 1888, 1890, 1892 ; ALAL cartes 986, 988 ; Teulat, 1982b ; Martin, Moulin, 1998, carte 20 p. 179), *lo sabe* « je le sais » ; *me tue* « je me tue » ; *sonhave los nòbles* « je soignais les porcs » ; *me gandiguère* « je me dirigeais ». La désinence de la seconde personne du présent de l'indicatif est en *-es* quel que soit le groupe verbal comme dans pour l'ensemble du nord-occitan y compris le languedocien septentrional et oriental, ainsi que le l'ensemble du provençal (ALF, cartes 1340 ; ALMC, table 1882 ; Martin, Moulin, 1998, p. 88), *tremoles dins tas braias* « tu trembles dans tes pantalons » ; *que me vòles dire* « que tu veux me dire » ; *vai te lavar que pudes coma un reinard*, « va te laver que tu pues comme un renard ».

La désinence de la quatrième personne des verbes du premier groupe est identique à celle des autres groupes verbaux en *-em*.

Par contre la cinquième personne des verbes du premier groupe est bien en *-atz*, *vos enganatz* « vous vous trompez ».

La désinence de la sixième personne, quel que soit le temps le mode ou le groupe verbal est toujours en *-on* ou *-ion* atone, à l'exception du futur de l'indicatif et du conditionnel où elle est en *-an* ou *-ian* tonique.

Indicatif présent, *se degalon* « ils s'amuse » ; *partisson pèr Mont-Peiros* « ils partent pour Montpeyrroux » ; *dèvon* « ils doivent » ; *conèisson lo país* « ils connaissent le pays » ;

Imparfait, *se maridavon ensems* « se mariaient ensemble » ; *se conèission de l'òng-temps* « ils se connaissaient de longue date » ; *vivion mos pòrcs* « vivaient mes porcs » ; *e fazion* « et ils faisaient » ; *se n'en planhion* « ils s'en plaignaient » ;

Imparfait du subjonctif, *que l'amèsson e lo regretèsson*, « qui l'aimassent et le regrettassent ».

Suivant l'accentuation écrite de certains d'entre eux, *dèvon*, *conèisson*, *conèission*, *amèsson*, *regretèsson*, tous ces mots sont oxytoniques selon la règle de conjugaison des parlers septentrionaux.

De même au prétérit, *bailèron la pèssa* « donnèrent la pièce » ; *se gandiguèron* « se dirigèrent » ; *deuguèron los desseparar* « on dut les séparer » ;

Au futur et au conditionnel nous trouvons, *trabalharan pèr vos, mentre que lo faran pas pèr me*, « ils travailleront pour vous tandis qu'ils ne le feront pas pour moi », *perdrían lo bonur* « ils perdraient le bonheur ». Suivant les règles de lecture énoncées au début de l'ouvrage *La serva*, ces verbes conjugués à la sixième personne sont des oxytons.

Vidal semble généraliser les formes inchoatives des verbes du second groupe à l'exemple des formes méridionales ou de la Limagne centrale (ALF, carte 465), *l'eschandissia* « le

réchauffait » ; *perseguisse* « je poursuis » ; *m'auzissetz*, « vous m'entendez », quand les formes générales nord-occitanes sont du type, *l'eschandia* ; *persègue* ; *m'ausetz*, (cf, Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Le parler de Chilhac, § 6.2).

À l'inverse certains verbes que l'on attendrait sous une forme inchoative sont donnés sous une forme non-inchoative comme : *que las vinhas sofrion pas*, « que les vignes ne souffraient pas », *n'i'a que se degalon mentre que d'autres sofron*, « il y en a qui s'amuse, tandis que d'autres souffrent », quand par ailleurs dans le texte nous trouvons, *en sofrissia bèu-còp*, « il en souffrait beaucoup » ; *l'ospitalitat que m'offria*, « l'hospitalité qu'il m'offrait » ; *se sovènon en efet*, « ils se souviennent en effet ».

Le présent

Hormis les remarques qui précèdent ce temps ne présente aucune particularité et est conforme aux règles communes de la langue occitane.

L'imparfait

Les imparfaits de l'indicatif des verbes du premier groupe sont conformes à la règle générale,

- *sonhave los nòbles* « je soignais les porcs » ;
- *destramava e panava sa taula* « il débarrassait et essuyait sa table » ;
- *chicavem mai da quatre-vint bestias* « nous poussions plus de quatre-vingt bêtes » ;
- *m'escotaviatz pas* « vous ne m'écoutez pas » ;
- *los animaus cambiavon de fumada* « les animaux changeaient de quartier ».

Nous n'avons dans le texte pu identifier de seconde personne de l'imparfait pour le premier groupe verbal. Nous pouvons cependant penser que dans la langue de Vidal la désinence de cette personne à ce temps devait correspondre à *-aves* ['-ave:] conformément aux différentes enquêtes dont nous avons disposé (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

À la cinquième personne, nous avons noté la confusion entre l'indicatif imparfait et le subjonctif présent, *se m'escotaviatz pas* d'avec *se m'escotetz pas* (ou pour le nord-occitan courant, *se m'escotassiatz pas*). Cette confusion est probablement due à l'influence du français qui confond dans ce cas l'imparfait de l'indicatif et le présent du subjonctif. Nous pouvons cependant penser que la forme *escotaviatz* correspond bien à l'imparfait de l'indicatif.

Nous notons donc que la cinquième personne s'écarte de la conjugaison commune *-àvetz* pour donner *-aviatz*, sans que Vidal ne situe l'accent. Néanmoins nous pouvons supposer que la forme est paroxytonique conformément au système de conjugaison des parlers septentrionaux (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Cette forme s'impose par le fait de pouvoir clairement

distinguer la seconde personne de la cinquième. Ce processus est assez commun aux parlers nord-occitans (Roux, 2016 ; Roux 2017).

Pour les groupes verbaux deux et trois nous trouvons les formes communes de l'occitan :

- *vos crezia mai d'eime*, « je vous croyais plus d'esprit » ; *podia pas me tenir* « je ne pouvais pas m'empêcher » ;

- *sa mama dèvia sovent cridar*, « sa maman devait souvent crier » ; *entretènia lo fuòc*, « il entretenait le feu » ; *lo Mossur que bomissia d'injuras conta los bastiers*, « le Monsieur qui vomissait d'injures contre les bastiers » ; *n'en falia pas mai*, « il n'en fallait pas plus » ; *la forma se fazia d'a cha-pauc*, « la « fourme » se faisait peu à peu » ; *buvia la cigareta au bec*

« il buvait la cigarette au bec » ; *una tizana que l'eschandissia*, « une tisane qui le réchauffait » ;

- *quand lo lait èra reddut lo faziem trebolar*, « quand le lait était rendu, nous le faisons cailler » ; *creziem de plus te tornar vèire*, « nous croyions de ne plus te revoir » ;

- *fazion figura davans la familha* « il faisaient figure devant la famille » ; *la bana au vent prenion la libertat* « la corne au vent elles prenaient la liberté » ; *las fennas se quechission*, « les femmes se fatiguaient » ; *se conèission de longtemps*, « ils se connaissaient depuis longtemps » ; *tòrnion prene*, « elles reprenaient ».

Comme pour le premier groupe nous n'avons pas pu identifier de forme de la seconde et cinquième personne.

Sauf exceptionnellement Vidal n'indique jamais la position de l'accent. Mais les rares cas où celui-ci est indiqué, par exemple, *dèvia* ; *conèission* ; *entretènia*, *tòrnion*, il est bien positionné comme paroxytonique. Ce devrait être le cas de toutes les personnes comme nous l'avons vu précédemment dans notre analyse des parlers septentrionaux (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2). À la quatrième personne Vidal donne *-iem*, comme dans *faziem* ; *creziem* ; *corriem pas*, *volavem*, quand nous avons noté *-iam* pour les parlers septentrionaux (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Serait-ce l'influence des parlers bas-languedociens centraux (Alibert, 1936) ?

Le prétérit

Avec l'abandon de la graphie mistralienne et l'adoption de la graphie Estieu-Perbosc, Vidal a totalement mis de côté les prétérits en *t* typiques et identitaires des parlers septentrionaux ainsi que la première personne ancienne en *-èi* (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Il aligne sa morphologie verbale sur celles d'une grande partie des parlers occitans (ALF, carte 1154 A et B) :

- *arribèra à las vinhas*, « j'arrivai aux vignes » ; *faguèra mon testament*, « je fis mon testament » ; *escriguèra à l'azard à n-un òme*, « j'écrivis au hasard à un homme » ; *passèra pèr Neschers*, « je passai par Neschers » ;
- *lo sèr se virèt non sabe quant de borrèias*, « le soir il se dansa je ne sais combien de bourrées » ; *se chantèt amai de vielhas chansons*, « il se chanta aussi de vieilles chansons » ; *faguèt alòr mon patron*, « fit alors mon patron » ; *sachèt*, « il sut » ;
- *n'en perdegùèrem autant pèr lieurar lo vin*, « nous en perdîmes autant pour livrer le vin » ; *partiguèrem à la lesta*, « nous partîmes rapidement » ;
- *mas lo jorn dóu contrat nos diguèriatz*, « mais le jour du contrat vous nous dîtes » ;
- *las praticas qu'estèron aprèp*, « les clients qui restèrent après » ; *bailèron la pessa aux joines gens*, « ils donnèrent la pièce aux jeunes gens » ; *se gandiguèron vas la glèiza*, « ils se dirigèrent vers l'église ».

Nous remarquons que le verbe *perdre* « perdre » est donné sous forme d'un prétérit court *perdèt* quand les formes populaires locales sont en *perdegùèt* (Bonnaud, 2006, p.165). Par ailleurs nous ne trouvons que peu ou pas de formes à la deuxième ou cinquième personnes. Les quelques accents indiqués *estèron* ; *perdegùèrem* ; *diguèriatz*, nous indiquent là encore que tous ces mots sont paroxytoniques.

Nous pouvons faire la même remarque qu'à l'imparfait de l'indicatif sur la distinction entre la deuxième et cinquième personnes.

Futur

Ce temps respecte les formes canoniques de conjugaison ;

- *achabaraï mon dictat*, « j'achèverai mon récit » ; *vos botarai d'acòrdi*, « je vous mettrai d'accord » ;
- *acò vos ajudara*, « cela vous aidera » ; *quau donc lo saubra ?* « qui donc le saura ? » ; *Josep non bojara de chas tu*, « Joseph ne bougera pas de chez toi » ;
- *farem quaucaren de vos*, « nous ferons quelque chose de vous » ;
- *quand coneitretz vòstre país*, « quand vous connaîtrez votre pays » ; *juraretz aprèp*, « vous jurerez après » ; *vos traitretz d'aquí*, « vous vous tirerez de là » ;
- *trabalharan pèr vos*, « ils travailleront pour vous ».

Conditionnel

Il en est de même pour ce temps

- *que s'entestaria à plaidejar*, « qui s'entêterait à plaider » ;
- *devriatz nos venir vezitar*, « vous devriez venir nous rendre visite » ; *diriatz que non vòl achabar*, « on dirait qu'il ne veut pas finir »

- *perdrian lo bonur*, « ils perdraient le bonheur ».

L'accentuation est conforme à la règle édictée au début de l'ouvrage de Vidal, soit oxytonique dans tous les cas.

Subjonctif

Présent

Les subjonctif présent et passé tels que nous les avons trouvés dans le texte se présentent sous les formes qui suivent :

Présent

- *avans que nos parlesses*, « avant que tu nous parles »
- *que lo tonton s'en apercègue*, « que le tonton s'en aperçoive » ; *que vengue mòrt*, « qu'il ne meure » ; *que l'on pogue*, « que l'on puisse » ;
- *se se podiem entendre*, « si l'on pouvait s'entendre ».

Passé

- *mau-grat qu'anèsse tout plan-plan*, « malgré que sa santé fût précaire » ; *pèr fin que la desramba se metesse pas entre is*, « afin que la discorde ne se mît pas entre eux » ;
- *maugrat que totes l'amesson e lo gretesson*, « malgré que tous l'aimassent et le regrettassent ».

Nous remarquons que le subjonctif présent des verbes réguliers comme *parlar* qui serait normalement *parles*, est remplacé par le passé, *parlesses*. Ceci évite la confusion, présent de l'indicatif et présent du subjonctif à la deuxième personne. Nous avons par ailleurs analysé et étudié ce remplacement fréquent du présent par le passé dans les parlers nord-occitans (Roux, 2016 ; Roux 2017).

Par contre les verbes à forme irrégulière, *poder*, *apercegre*, sont bien utilisés sous la forme de présent du subjonctif clairement différente de la forme du présent de l'indicatif, *pogue* (présent *pòt*), *apercègue* (présent *apercèt / -èc*) (Michalias, 1906, p.112 et 121). Le passé suit la règle commune, en : *-esse*, *-esses*, *-esse*, *-esson*, sans occurrence des quatrième et cinquième personnes.

L'impératif

Comme nous l'avons signalé dans l'étude sur les parlers septentrionaux, il n'y a généralement pas de différence entre les impératif affirmatifs et les impératifs négatifs (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Affirmatifs

pèr ara parlem d'autre chauza, « pour le moment parlons d'autre chose » ; *escotatz-me*, « écoutez-moi » ; *me vezetz s'acò's fada*, « mais voyez comme c'est fou » ; *assetatz-vos*,

« asseyez-vous » ;

Vidal utilise fréquemment l'interjection *an !* dans le sens de « allons ! ». Nous pouvons peut-être voir là l'apocope d'un *ànem !* paroxytonique ?

Négatifs

sovètem pas, « ne souhaitons pas » ; *lachem pas !* « ne lâchons pas » ; *oblidatz pas*, « n'oubliez pas » ; *ploratz pas*, « ne plerez pas » ; *juratz pas*, « ne jurez pas » ; *vos lanhatz pas*, « ne vous chagrinez pas », formes identiques aux formes affirmatives ?

L'accent donné sur *sovètem pas* note bien que celui-ci reste sur la pénultième comme nous l'avons noté dans Le parler de Pontgibaud (§ 5.2).

Gérondif

Dans la langue de *La Serva*, Vidal respecte les formes canoniques du gérondif occitan en *-ant* pour les verbes du premier groupe et en *-ent* pour les autres. Nous savons que très souvent dans la langue populaire les gérondifs sont uniformément alignés sur l'une ou l'autre forme (Roux, 2016 ; Roux 2017) : *en poiant vas Vic*, « en montant vers Vic » ; *en apeitant*, « en attendant » ; *en partejant*, « en partageant » ; *en cridant*, « en criant » ; *en nos ajudant à bastir un baiard*, « en nous aidant à bâtir une civière » ; *en dizènt acò*, « en disant cela » ; *aguènt qu'un eiriteir chascun*, « nous n'avons qu'un héritier chacun » ; *en aplaudissent*, « en applaudissant ». De rares exceptions ne suivent pas la règle comme, *lo paizan es mesfizènt*, « le paysan est méfiant », *en partant*, « en partant ». Dans ce dernier cas nous avons probablement là une influence des formes usuelles françaises.

Le participe présent est toujours construit sur *en* + gérondif. Nous n'avons trouvé aucune occurrence de *en* + infinitif comme il est courant dans certaines régions occitanes, comme en Velay et en Gascogne (ALF, cartes 1325, 1151 ; Birabent, Salles-Loustau, 1989, p.106 ; Roux, 2016 ; Roux 2017).

Participe passé

Là encore nous trouvons les formes habituelles pour les verbes réguliers, en *-at*, pour les verbes du premier groupe, *èra pron empeitat*, « il était assez empêché » ; en *-it* pour ceux du deuxième groupe, *èra partit*, « il était parti » ; en *-ut* pour ceux du troisième groupe, *qu'avia degut adocir*, « qui avait dû adoucir ». Pour les verbes irréguliers Vidal revient aux formes classiques, par exemple, *quand aguèrem vist la fèira*, « quand nous eûmes vu la foire », il remplace la forme septentrionale régulière du participe passé de *veire*, *vegut* (Bonnaud, 2006, p. 185) par la forme canonique *vist*.

Les règles d'accord du participe passé chez Vidal sont celles du français et non du nord-occitan qui n'accorde pas le participe passé avec le complément d'objet direct quand le pronom relatif *que* est interposé entre le complément et le verbe (Teulat, 1981, p.49 ; Roux, 2016 ; Roux 2017 ; cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). À l'inverse de, *una donzella que lo Parisenc avia resconduda dins l'auberja de Bessa*, « une jeune femme que le Parisien avait cachée dans l'auberge de Besse ». Il serait plus usuel de dire, *una donzella lo Parisenc qu'avia rescondut dins l'auberja de Bessa*.

Pareillement nous avons, *ont an passat de coneiras*, « où ils ont passé des anneaux » ; *amb una chara coma li avia jamai vist*, « avec un visage comme il ne lui en avait jamais vu » ; *se non avias fonhat à ton cozin ton prat*, « si tu n'avais pas boudé à ton cousin ton pré ». Nous pourrions nous étonner de voir le verbe *èstre* conjugué avec *aver*. Cela ne semble néanmoins pas étranger à Michalias qui nous dit de plus : « le participe passé *eitã*, « été », des temps composés du verbe *etre*, s'accorde en genre et en nombre avec le sujet », et il donne pour exemple, *moun pare ha eitã malaute*, « mon père a été malade » ; *ma sor ha eitado malauto*, « ma sœur a été malade » » (Michalias, 1906, p.90). Ceci est confirmé par les deux cartes 521 et 1710 de l'ALF qui donne ce type de conjugaison pour le Limousin, l'est (Ambert) et le nord du Puy-de-Dôme. Cependant pour des formes similaires du type *aver estat*, Vidal ne respecte pas la règle d'accord : *avia pas estat testard*, « il n'avait pas été têtu » ; *avion estat vists*, « ils avaient été vus » ; *n'auriatz estat palaficat*, « vous auriez été frappé d'étonnement », *lo promeir nom de Codes aia estat Diana*, « le premier nom de Coudes ait été Diana ». Plus loin Michalias dit :

Lorsque le verbe français être est employé dans le sens substantif, indiquant l'état quelconque d'une personne ou d'une chose [...] il prend ordinairement la forme passive et se conjugue avec son propre participe *eitã*

(*estat*), « été », soit avec le participe passé *gu* (*agut*) du verbe *hi* (*aver*). Les deux participes *eitã*, « été », et *gu*, « eu », s'accordent en genre et en nombre avec le sujet. En ces deux formes de conjugaison il garde le même sens. »

Il donne en exemple :

sé eitã malaute, « j'ai été malade » ; *mas sors soun eitadas malautas*, ou *mas sors soun gudas malautas*, « mes sœurs ont été malades (Michalias, 1906, p.93).

Ceci est savamment explicité par Dauzat, « *esser* se conjugue avec lui-même, mais, au lieu du participe [i'ta] (*estat*) peut emprunter aussi le participe [Jy] (*'gut* < *agut*) de *aver* : cette hésitation tient à l'absence de participe chez ESSE en latin classique » (Dauzat, 1900, p.193).

Si nous ne trouvons pas chez Vidal la seconde formulation avec *èstre agut*, nous trouvons bien la première, *seu estat tota ma vida pron gromandon*, « j'ai été toute ma vie un peu gourmand ».

Infinitifs

Les infinitifs sont tous indiqués par les finales, *-ar* pour le premier groupe, *demandar*, « demander » ; *-ir* pour le deuxième groupe, *partir*, « partir » ; pour le troisième groupe les infinitifs correspondent à ceux utilisés dans les parlers septentrionaux (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), en *-re* ou *-e* : *aver* « avoir » ; *condurre*, « conduire » ; *conèisse / coneitre*, « connaître » ; *èstre*, « être » ; *faire*, « faire » ; *se jaire*, « s'allonger » ; *jonhe*, « joindre » ; *plange / planhe*, « plaindre » ; *saubre*, « savoir » ; *viure*, « vivre », etc.

Conformément à la graphie Estieu-Perbosc Vidal ne rétablit pas le *-r* final des verbes paroxytoniques en *-er*, comme *jónher* ou *plànher*.

À côté de la forme autochtone *saubre* « savoir », Vidal rétablit les formes *saber / assaber* pour ce même verbe.

Quatre verbes particuliers

Dans ce qui suit nous nous intéresserons à quatre verbes de grande fréquence d'utilisation et aux fonctions particulières. Les deux auxiliaires, *èstre* et *aver* et les verbes *faire* et *chaler/faler*.

Estre

Les formes du présent utilisées par Vidal correspondent exactement à ce que nous avons relevé dans Le parler de Pontgibaud :

Présent, *seu de ton avejaire*, « je suis de ton avis », *seu* représentant la phonétique [sy] ; *sés joine*, « tu es jeune » ; la troisième personne est présente sous deux formes, une forme phonétique, *èi, èi-t-òc ben pagat ?* « est-il bien payé ? » et sous la forme *es, es-sò la darreira ?* « est-ce l'automne ? » ; *m'es vejaire*, « il m'est avis » ; *es fachos*, « c'est fâcheux » ; *es pas tant luen*, « ce n'est pas si loin » ; *de sega sem dins la richa Limanha*, « de suite nous sommes dans la riche Limagne » ; *setz dezargentat*, « vous êtes désargenté » ; *los gens que vos an tant esmoguda son urozament una eicepcion*, « les gens qui vous ont émue si fort sont heureusement une exception ».

Imparfait, *ère jamai vengut tant luen*, « je n'étais jamais venu si loin » ; *èras donc ben tant uros*, « tu étais donc si heureux » ; *que t'èra degut lo doble*, « qu'il t'était dû le double » ; *èrem charjats*, « nous étions chargés » ; *los Montel èron pas meissants*, « les Montel n'étaient pas méchants ».

Prétérit *acò fuguèt fat*, « ce fut fait » ; *fuguèrem pron ben recebuts*, « nous fûmes assez bien reçus » ; *quand n'en fuguèron au fromage*, « quand ils en furent au fromage ».

Le radical du prétérit est *fug-* prononcé [fœʃ] ce qui correspond bien à ce que nous avons pu noter dans Le parler de Pontgibaud (§ 5.2), Là non plus il n'y plus de trace du prétérit en *t*.

Futur, *alòr saran de plange*, « alors ils seront à plaindre », le radical est noté conformément à la phonétique locale (*e* prétonique avant ou après *r*) *sar-*.

Subjonctif

Au présent Vidal réhabilite les formes classiques *sia* et *sion*, *que que sia*, « quoi que ce soit » ; *tant joine que sia*, « si jeune qu'elle soit » ; *daumage qu'aquelos bons amics sion tant luen*, « dommage que ces bons amis soient si loin ».

Nous retrouvons ces formes du subjonctif dans certaines formules « fossilisées », *Adessias*, « Adieu de vouvoiement "à Dieu soyez" ».

Au passé nous retrouvons le radical *fug-*, *que fuguèsse*, « que je fus ».

Gérondif.

Vidal rétablit un gérondif qui n'existe pas dans la langue populaire, *estènt*, *son mas estènt mai aluentat*, « sa maison étant plus éloignée ».

Participe passé

Le participe passé masculin est *estat*, *qu'aia estat*, « qu'il ait été ».

L'infinitif est *èstre*.

A forsa d'èstre jagossat, « à force d'être tracassé ».

Aver

La conjugaison de *aver* utilisée par Vidal s'aligne sur les formes communes

Présent, *ai raibat*, « j'ai rêvé » ; *manjaras ton qu'as*, « tu mangeras ce que tu as » ; *as vist sò que s'es passat*, « tu as vu ce qui s'est passé » ; *i'a pas tant luen*, « il n'y a pas si loin » ; *qu'avem acò nòstre*, « que nous avons chez nous » ; *avetz ma de chاوزير*, « vous n'avez qu'à choisir » ; *ont an passat de coneiras*, « où ils ont passé des anneaux ».

Imparfait

L'oncle avia cambiat d'avis, « l'oncle avait changé d'avis » ; *aviem pialhat*, « nous avions bavardé » ; *aviatz fait un testament*, « vous aviez fait un testament » ; *los raumatismes l'avion reddut quauque pauc mangòri*, « les rhumatismes l'avaient rendu quelque peu maladroit ».

Prétérit, *aguèt ma lo temps*, « il eut juste le temps » ; *quand aguèrem vist*, « quand nous eûmes vu » ; *aguèron l'èime*, « ils eurent le bon esprit ».

Conditionnel, *auria agut*, « il aurait eu » ; *auriem ges agut razon*, « nous n'aurions point eu raison » ; *m'auriatz estat palaficat*, « vous auriez été frappé d'étonnement ».

Subjonctif

Le subjonctif présent utilisé par Vidal ne coïncide pas à ce que nous avons noté dans *Le parler de Pontgibaud*, mais correspond à celui donné par Anglade (Anglade, 1921, p.320), *qu'aia estat*, « qu'il ait été ».

Gérondif

Là encore Vidal rétablit un gérondif *aguènt* qui n'existe pas dans la langue populaire et qui ne correspond pas au gérondif de la langue ancienne, *avent* (Anglade, 1921, p.321).

Aguènt qu'un eiriteir, « n'ayant qu'un héritier ».

Le participe passé masculin est, *agut, auria agut*, « il aurait eu ».

Faire

Ce verbe très présent dans le texte sous la forme régulière des verbes du troisième groupe en *-aire*. Nous avons là une conjugaison qui est identique à celle développée dans *Le parler de Pontgibaud* (§ 5.2). La régularisation de cette conjugaison, présente dans nombre de parlers nord-occitans (ALMC, table 1886), se justifie dans les parlers septentrionaux qui n'utilisent pas le verbe *chaler*, afin de distinguer la première personne *fau* du présent de *faler*, *fau*.

Présent, *me faze vielh*, « je me fais vieux » ; *fazes onor*, « tu fais honneur », *que fai d'envejos*, « qui fait des envieux ». Nous trouvons aussi, *acò fait viure la viala*, « cela fait vivre la ville », avec un *-t* final qui n'a aucune raison d'être ni justification (Anglade, 1921, p.333 ; Romieu-Bianchi, 1999, p.90 ; TDF, p.1090)⁵⁶¹.

Imparfait, *fazia bon*, « il faisait bon » ; *lo faziem trebolar*, « nous le faisons cailler » ; *fazion figura*, « ils faisaient figure ». Prétérit *faguère una pausa*, « je fis une pause » ; *faguèt renjar lo monde*, « il fit ranger les gens ».

Futur *faras*, « tu feras » ; *l'amor vos fara vos sostenir*, « l'amour vous fera vous soutenir » ; *farem quaucaren de vos*, « nous ferons quelque chose de vous ».

Participe passé, *avia fat rostir*, « il avait fait rôtir » ; *avia fait bastir*, « il avait fait bâtir ». Nous trouvons là deux formes masculines du participe passé en *-at*, ou *-ait*, conformément aux parlers nord-centraux et pour partie nord-orientaux (cf Pour une définition géographique du dialecte nord-occitan central communément appelé Auvergnat, § 2) avec un féminin en *-aita* (ALMC, table 1899).

Nous noterons que le verbe *anar* a lui gardé, à la première personne du présent de l'indicatif, la forme classique et commune *vau* : *li vau mostrar*, « je vais lui montrer ».

Chaler / faler

⁵⁶¹ Nous avons là peut-être une coquille de l'imprimeur influencé par le français ?

Vidal emploie dans son texte indifféremment les formes dérivées de *faler* des parlers septentrionaux, comme de *chaler* des parlers méridionaux. Nous rappelons que l'action du roman se situe exactement à la limite de ces parlers et donc sur la limite entre *faler* et *chaler* (Reichel, 1991, page 174). Est-ce volontaire de la part de Vidal ?

Présent, *se fau pas desvetir avans de s'anar jaire*, « il ne faut pas se dévêtir avant d'aller se coucher » ; *vos chau absolument dotar*, « il vous faut absolument douter ».

Imparfait, *nos chalia la trabalhar pluzior còps*, « il nous fallait la travailler plusieurs fois » ; *n'en falia pas mai*, « il n'en fallait pas plus ».

Prétérit *nos fauguèt*, « il nous fallut ».

Futur, *me n'en chaudra dar*, « il me faudra en donner ».

Participe passé, *avia faugut*, « il avait fallu ».

Dérivé du verbe *chaler*, Vidal utilise le provençalisme *n'enchau* (TDF, p.425) dans le sens « n'importe » : *n'enchau ! vos garde*, « n'importe ! je vous garde » ; *mas qu'enchau*, « mais qu'importe ».

Formes verbales interrogatives

La forme interrogative à la troisième personne des verbes est donnée avec un mot fonctionnel qui peut être un pronom sujet, *ei-t-òc*, « est-il ? ». Comme nous l'avons vu dans Le parler de Pontgibaud, la phonétique est, [ej t ɔ], ce qui a conduit Vidal à restituer *òc* comme article neutre, alors qu'il est plus probable que l'on ait là l'article masculin *aul* ; de même pour, *es-t-òc bezonh ?* « qu'est-il besoin ? ». Différemment Vidal donne aussi, *venguèt-ò s'assetar jósta la chaminèia*, « vint-il s'asseoir près de la cheminée ». Là encore nous pouvons reconnaître l'article masculin *aul* remplacé par *ò*.

Nous trouvons également fréquemment le pronom démonstratif neutre *sò* comme dans l'expression, *n'ei-sò-pas ?* « n'est-ce-pas ? ». Cela semble être un calque du français, quand la forme générale en occitan est, *pas verai ?* Nous avons aussi, *es-sò la darreira ?* « est-ce l'automne ? ».

Plus rarement nous trouvons l'utilisation du pronom *iéu* à la première personne du singulier, *que sabe-iéu ?* « que sais-je ? »

Voir également les pronoms interrogatifs dans le paragraphe consacré qui leur est consacré.

Négation verbale

La négation verbale est indiquée par l'adverbe négatif *pas* placé après le verbe conjugué, *podia pas envoiar*, « il ne pouvait pas envoyer » ; *sabe pas peirin*, « je ne sais pas parrain » ; *la viala es pas jova*, « la ville n'est pas jeune », (Vidal qui emprunte l'adjectif *jove*, l'accorde

faussement au féminin) ; *sovètem pas de lo vèire bombir*, « nous ne souhaitons pas de le voir éclater » ; *dise pas de non*, « je ne dis pas non ». Vidal utilise l'adverbe *plus* dans le sens négatif comme en français dans les phrases, *se quitavon pas e se tenion plus de bonur*, « ils ne se quittaient pas et en était heureux » ; *creziem de plus te tornar vèire*, « nous croyions de ne plus te revoir ». Dans d'autres cas Vidal rétablit l'adverbe négatif *non* qui est utilisé comme dans la langue ancienne (Anglade, 1921, p.363) ou en Catalan moderne (Fabra, 1912, p.83), *non sabe*, « je ne sais pas » ; *Jozep non bojara de chas tu*, « Joseph, il ne bougera pas de chez toi » ; *lo sèr se virèt non sabe quant de borrèias*, « il ne dansa je ne sais combien de bourrées » ; *los abitants non volion o non podion s'endormir*, « les habitants ne voulaient ou ne pouvaient pas s'endormir » ; *mas la razon non lo quitava*, « mais la raison ne le quittait pas ». Nous n'avons pas pu déterminer si l'emploi de l'une ou de l'autre forme correspondait à une fonction particulière.

Vidal utilise également l'adverbe *ges* après le verbe comme marque de la négation, *vòle ges*, « je ne veux point » ; *auriem ges agut razon de renar*, « nous n'aurions eu aucune raison de gronder ».

Voir également précédemment le paragraphe consacré à la négation.

Les mots invariables

L'adverbe

Adverbes simples de manière

Aital / anaissi, « ainsi », *es aital que veguère*, « c'est ainsi que je vis » ; *es anaissi*, « c'est ainsi ». Deux formes de la langue ancienne réhabilitées par Vidal probablement en remplacement de francisme du type [ɛ'fi].

Autamben / tamben / mai, « aussi, également, si bien », *autamben, quand sortiguèron de la segrestia*, « aussi bien, quand ils sortirent de la sacristie » ; *tambem que quauque temps aprèp*, « si bien que quelque temps après » ; *is mai* « eux aussi » ;

Com / coma, « comme », *com ère gaire amonedat*, « comme je n'étais pas riche » ; *e coma seu estat*, « et comme j'ai été » ;

Ensems, « ensemble », *venion ensems*, « nous venions ensemble » ;

Mielh « mieux », *fau trobar mielh* « il faut trouver mieux ». Comme nous l'avons déjà dit c'est *mèlh(s)* qui est la forme prépondérante en Auvergne (non diphtongaison de *è* devant palatales comme en occitan ancien (Levy, 1909 ; Olivier, 2009) et en catalan moderne (Fabra, 1912)), (ALF, carte 854).

Plan-plan, « doucement », *la cavala de Sandouly anava tot plan-plan*, « la jument de

Sandouly allait tout doucement ».

D'autres adverbes de manière sont généralement formés avec le féminin des adjectifs et de la finale *-ment*, *vos chau absoludament dotar* < *absoluda* + *ment*, « il vous faut absolument douter » ; *sò que fuguèt lestament fat* < *lesta* + *ment*, « ce qui fut rapidement fait » ; *urozament* [...] *que vos pòdon pas auzir*, < *uroza* + *ment*, « heureusement qu'ils ne peuvent pas vous entendre ».

Adverbes de lieu

Aissi « ici », *que vol restar aissi*, « puisqu'il veut rester ici » ;

Aqui « là », *aqui sentia*, « là je sentais » ; *aviem l'aiga qu'es bona d'aqui-suc*, « nous avons l'eau qui est bonne là-haut » ;

Au-ras, « près », *quora èra au ras de son bres*, « lorsqu'il était près de son berceau » ;

Darreir, « derrière », *darreir l'espalamet que davala*, « derrière l'épaule qui descend » ;

Davans, « devant », *davans la familha*, « devant la famille » ;

Dedins, « dedans », *lo Grand Prat amb la serva qu'es dedins*, « le Grand Pré avec la serve qui s'y trouve » ;

Defòra, « dehors », *cochava defòra, dins la borda*, « il couchait dehors dans la boue » ;

Dins « dans », *de sega sem dins la richa Limanha*, « de suite nous sommes dans la riche Limagne » ;

Entorn, « autour », *entorn dóu leit de la jacent*, « autour du lit de l'accouchée » ;

I, « y », *i avia amai un bóumian*, « il y avait aussi un bohémien », là encore il y a volonté de normalisation, la forme locale étant *ès* : *ès avia amai un bóumian* ;

Luen / liuen « loin », *ère jamai vengut tant luen*, « je n'étais jamais venu si loin » ;

Prèp, « près », *prèp de se*, « près de lui » ;

Sot, « sous », *sot la coada*, « sous l'auvent » ;

Subre, « sur », *subre lo meme rèng*, « sur le même rang » ;

Sus, « sur », *sus l'espala*, « sur l'épaule » ;

Nous retrouvons là, pour la plupart, les adverbes recueillis dans *Le parler de Pontgibaud* (§ 5.2). Vidal remplace cependant la forme locale *ès avia* [e 'zaja] (ALF, carte 95)⁵⁶², « il y avait » par *i avia* (Bonnaud, 1999 ; Martin, 1997).

Parfois l'orthographe est hésitante comme pour *luen* ou *liuen* [lyẽ]. Notons que ce dernier adverbe peut se trouver sous forme d'adjectif comme dans la phrase : *son mas estènt mai aluentat*, « sa maison étant plus éloignée ».

⁵⁶² De même nous avons noté, [ez a'jy], « il y eut » (carte 103) ; [e za pa], « il n'y a pas » (carte 89) ; [e za], « il y a » (carte 729b).

Adverbes de temps

Adès « tantôt (sens passé) », *adès, faguèt Josèp, as vist sò que s'es passat*, « tantôt, fit Joseph, tu as vu ce qui s'est passé » ;

Adonc / donc, « donc », *adonc veici sò qu'arribèt*, « donc voici ce qui arriva » ;

Alòr, « alors », *alòr saran de plange*, « alors ils seront à plaindre » ;

Anueit, « aujourd'hui », *anueit e los jorns coma anueit*, « aujourd'hui et les jours comme aujourd'hui » ;

Aprèp, « après », *sèis oras aprèp ma despartida de Codes*, « six heures après mon départ de Coudes » ;

Ara, « maintenant », *ara lo feiriau*, « maintenant le foirail »⁵⁶³ ;

Autan, « naguère », *autan te faguère defensa de parlar à la Jana*, « naguère je te fis défense de parler à Jeanne » ;

Avans, « avant », *avans que nos parlèsses*, « avant que tu nous parlasses » ;

D'ara en lai, « désormais », *d'ara enlai à l'abandon d'una criza o d'un accident*, « désormais à la merci d'une crise ou d'un accident » ;

Davansei, « avant », *mas davansei* « auparavant » ;

Enquèra, « encore », *n'en venia enquèra de tots costats*, « il en venait encore de tous côtés » ;

Ièr, « hier », *avem recebut la letra ièr*, « nous avons reçu la lettre hier » ;

Jamai, « jamais », *aviem jamai de desramba*, « nous n'avions jamais de chicane » ;

L'endemàn, « le lendemain », *e l'endemàn e los jorns que seguiron*, « le lendemain et les jours qui suivirent » ;

Lèu, « bientôt », *aguèron lèu apaizat tot regret*, « ils eurent bientôt apaisé tout regret » ; *Lòng-temps*, « longtemps », *se conèission de lòng-temps*, « ils se connaissaient depuis longtemps » ;

Pasmens, « cependant », *aquest pasmens apiajava*, « celui-ci cependant appuyé » ;

Puei, « puis », *paga, puei parlaras*, « paye, puis tu parleras » ;

Quora, « lorsque », *quora los labrits faguèron la persuga à son chin*, « lorsque les chiens poursuivirent le sien » ;

Là encore Vidal puise dans le parler de ses origines même s'il en modifie parfois l'orthographe et par ce biais la prononciation comme pour *lèu* par exemple. Il cherche sûrement par là à rendre son écrit plus conforme aux formes générales de l'occitan.

Alòr emprunté au français est complètement intégré dans les parlers septentrionaux prononcé [a'lo] (Bertrand, 2017).

⁵⁶³ Nous avons vu dans Le parler de Pontgibaud, que la forme indigène est *aura* [l'orp], venu de *aora*, à laquelle Vidal préfère substituer la forme moderne languedocienne *ara*(ALF, carte 798A et B).

Adverbes de quantité ou d'intensité

À cha pauc, « peu à peu », *se fazia d'à cha pauc*, « il se faisait peu à peu » ;

Mai, « davantage, plus », *n'en falia pas mai*, « il n'en fallait pas davantage » ;

Mens « moins », *mens darut, mens testard que son bèu-fraire*, « moins buté, moins têtu que son beau-frère » ;

Pron, « assez », *pron gromandon*, « assez gourmand » ;

Quazi, « presque », *e veze los pueis quazi au raz de iéu*, « et je vois les puits tout proches de moi (presque près de moi) » ;

Tant, « tant, si, autant », *auria agut tant grand plazer*, « j'aurais eu un si grand plaisir » ;

Tròp, « trop », *a tròp grand vanc*, « à trop d'élan ».

Adverbes d'affirmation ou de négation

Belèu, « peut-être » ;

Certa, « certes », *mancavon pas, certa, de rejonhe maires e joves*, « il ne manquait pas, certes, de rejoindre mères et jeunes » ;

Non, « non », *mas de non !* « mais non ! »

Pas, « pas, ne pas », *n'i a pas de melhor que lo miéu*, « il n'y a pas de meilleur que le mien » ;

Segur, *de segur*, « certainement, assurément », *narma de segur pensava à las autos*, « personne assurément ne pensait aux autos ».

Prépositions

Nous avons déjà développé le système des prépositions *à* « à » et *de* « de » précédemment. Les autres prépositions comme *pèr* « pour », ou *en* « en », sont utilisées de manière habituelle, *pèr anar acò de ton paire*, « pour aller chez ton père » ; *pèr non venir de ben naut*, « pour ne pas venir de bien haut ». Comme nous l'avons déjà vu tant dans les textes anciens que dans la langue moderne, *à* peut être remplacé par *en*, *davansei que d'anar en l'auberja*, « avant que d'aller à l'auberge ».

Vidal remplace dans son texte la forme occitane septentrionale *bei* « avec » (cf Le parler de Pontgibaud, § 5.2) par la forme canonique occitane *amb*, *am* ou *ambé*, *partissia amb sa mainada*, « il partageait avec sa fillette » ; *dejunava ambé se au moment que vos parle*, « il déjeunait avec lui au moment où nous parlons » ; *parlava de se maridar amb una gènta dròlla*, « il parlait de se marier avec une charmante jeune fille ». *Am* peut aussi remplacer *e* « et », quand il y a association comme le fait Vidal dans la phrase, *à son paire am à sa maire*, « à son père et à sa mère ».

Les prépositions fortes sont celles communes à l'occitan que l'on a pu trouver dans les nombreux exemples déjà cités :

Aprèp, « après », *aprèp nautres*, « après nous » ;
Avans, « avant », *avans que nos parlesses*, « avant que tu nous parles » ;
Darreir, « derrière », *lo solelh trecolava darreir l'orizon*, « le soleil se couchait derrière l'horizon » ;
Davans, « devant », *davans la chaminèia*, « devant la cheminée » ;
Dempuei, « depuis », *dempuei son maridage*, « depuis son mariage » ;
Des, tre « dès », *des solelh levat*, « dès que le soleil fut levé » ; *tre que fuguèron desmamats*, « dès qu'ils furent sevrés » ;
Dins, « dans », *dins l'aur de tos blats*, « dans l'or de tes blés » ;
Enjusqu'à, jusqu'à « jusqu'à », *enjusqu'au pargue*, « jusqu'au parc » ; *jusqu'au còu de Potet*, « jusqu'au col de Potet » ; *jusqu'à dos millas escolans*, « jusqu'à deux milles étudiants » ;
Entre « entre », *entre los laus*, « entre les lacs » ;
Fòra, « dehors », *en fòra de sò que nos portaran la Maria e la Tonina*, « en dehors du bien que nous porteront Marie et Antonine » ;
Mau-grat, « malgré », *mau-grat qu'anèsse tout plan-plan*, « malgré que sa santé fût précaire » ;
Sèns, « sans », *avion pron pena pèr mèdre sèns iéu*, « ils avaient de la peine à moissonner sans moi » ;
Sus, subre, « sur, vers », *viravon borrèia sus borrèia*, « ils tournaient bourrée sur bourrée » ;
me gandiguère subre Murols, « je me dirigeais vers Murols » ;
Vas, « vers », *vas las chabanas* « vers les cabanes » ;
Veici, « voici », *dòu mergue n'en vós n'en veici*, « du petit lait en veux-tu ? en voici » ;
Veiqui, « voilà », *sabe pas peirin, me semblava, veiqui tot*, « je ne sais pas parrain, il me ressemblait, voilà tout » ;

Nous trouvons chez Vidal également bon nombre de locutions prépositives comme par exemple, *quora èra au ras de son bres*, « lorsqu'il était près de son berceau » ; *à l'entorn de tèules à rebòrd*, « autour des tuiles à rebord » ; *acò de ton paire*, « chez ton père ».

Conjonctions

Conjonctions de coordination

Vidal utilise certaines conjonctions de coordinations qui souvent sont des formes classiques attestées mais totalement inutilisées aujourd'hui.

Car, « car » (Levy, 1909, p.66 ; Olivier, 2009, p.189), *car la tradicion vol*, « car la tradition veut » ; *car es tròp tard*, « car il est trop tard » ;

Donc, « donc », *èra donc quaziment las detz*, « il était donc presque dix heures » ;

Òr, « or », *dins la part de Montel ezistava una serva qu'a d'aiga tot lo temps, òr lo cozin garda tota l'aiga sèns n'en bailar una gota*, « dans la part de Montel il existait une serve qui avait de l'eau tout le temps, or, le cousin garde toute l'eau sans en donner une goutte ». Levy donne pour la langue ancienne *or* comme adverbe avec le sens de « donc, pour cela » (Levy, 1909, p.269). Olivier donne lui le sens de « à partir de maintenant, désormais » (Olivier, 2009, p.848). Mistral dans le TDF (p.426) donne également *or* comme adverbe avec la même acceptation de « or, donc ». Il est clair qu'ici Vidal emploie ce mot comme conjonction avec le sens français de « cependant, pourtant ». Ailleurs dans le texte, Vidal emploie *òr* comme adverbe dans la phrase, *Òr se trobèt qu'i'avia ni pan, ni argent à l'ostau dóu paure diable*, « Or il se trouva qu'il n'y avait ni pain ni argent à la maison du pauvre diable » ;

D'autres qui sont communes à l'occitan moderne ;

E, « et », *lachar los vedels e moze des solelh levat*, « lâcher les veaux et traire dès soleil levant » ; *doas tròjas e un verre*, « deux truies et un verrat » ;

Mas, « mais », *acò vos vai ! mas saber sa las nòvias diran de mema*, « cela vous va ! mais savoir si nos fiancées diront de même » ; *mas l'endeman à la pica*, « mais le lendemain à l'aube » ;

O, « ou », *vuedavem los selhons dins la basta o gerla*, « nous vidions les sceaux dans la "bâte" ou "gerle" » ;

Ni, « ni », *i'avia ni pan, ni argent à l'ostau*, « il n'y avait ni pain ni argent à la maison » ;

Pasmens, « cependant, pourtant », *e pasmens i'a ren de mai facile*, « et pourtant il n'y a rien de plus facile ».

Conjonction de subordination

Coma / com, « comme », *coma acò se ben vos comprene*, « comme cela si je vous comprends bien » ; *com un enfant*, « comme un enfant » ;

Que, « pour que, parce que », *que lo tonton s'en apercègue*, « pour que le tonton s'en aperçoive » ;

Se, « si », *se se podiem entendre*, « si l'on pouvait s'entendre ».

Nous avons également identifié quelques locutions conjonctives comme :

mentre que chaque jorn, « tandis que chaque jour » ; *dóumentre que totes l'espivon*, « tandis que tous le regardaient » ; *mau-grat qu'anèsse tout plan-plan*, « malgré que sa santé fût précaire » ; *sèns que las relacions entre las doas familhas n'en fuguèsson chanjadas en ren*, « sans que les relations entre les deux familles s'en trouvassent changées en quoi que ce soit » ; *tre que fuguèron desmamats*, « dès qu'ils furent sevrés ».

Lexique

La lecture de *La serva* indique, comme dans les nombreux exemples donnés dans tout ce qui précède, que Vidal s'est évertué à mettre en valeur un vocabulaire, profondément ancré dans l'usage locale. Cependant il n'oublie pas la leçon d'Estieu. Il va donc élargir le spectre lexical de sa langue en y introduisant un vocabulaire soit venant d'autres régions occitanes, soit de la langue ancienne. Nous sentons dans ses choix l'influence de *L'Escòla Occitane* et du languedocien central et occidental. Cependant il accompagnera toujours une forme intruse, souvent avant dans le texte, de son équivalent autochtone. Dans la liste qui suit nous avons donné d'abord la forme empruntée puis la forme autochtone :

auborar (s') / levar (se), « se lever » ;

avejaire / avis, « avis » ;

bolegar / bojar, « bouger, remuer » ;

brau / taur, « taureau » ;

cade / chasque, « chaque » ;

cambiar / chanjar, « changer » ;

chap / chèfe, « chef » ;

crompar / achatar, « acheter » ;

dar / bailar, « donner » ;

destrau / acha, « hache » ;

dia / jorn, « jour » ;

Il est un peu surprenant de trouver chez Vidal le *dia* mot hyper minoritaire en occitan (ALF, carte, 727) et surtout géographiquement très éloigné de son territoire. Ce mot n'est pas répertorié dans le dictionnaire d'Alibert (Alibert, 1966) et apparaît dans le TDF sous la forme *dío*, donné comme roussillonnais, gascon et béarnais.

Il est par contre bien présent dans les dictionnaires de la langue ancienne (Levy, 1909, p.127) et surtout dans le dictionnaire d'ancien occitan d'Auvergne d'Olivier (Olivier, 2009, p.417).

Nous pouvons penser que l'utilisation de la forme locale *mèidia* pour *mègjorn* a pu inciter Vidal à réactualiser ce terme dans ses écrits.

jove / joine, « jeune » ;

joventa / joinessa, « jeunesse » ;

laurar / laborar, « labourer » ;

lo cònse / lo maire, « le maire » ;

mège / medecin, « medecin » ;
molher / fenna, « femme » ;
ostau / maizon, « maison » ;
pichona / petiòta, « petite » ;
pichòt / petiòt, « petit » ;
plaidejar / plaidar, « plaider » ;
polida / genta, « jolie » ;
soscar / carcular « réfléchir » ;
usclar / brular, « brûler » ;

Par ailleurs Vidal va mettre en évidence dans son texte toute une série de vocables très identifiés comme locaux :

amagar (un tropèl), « envelopper un troupeau avec des chiens » ; *ancussa*, « portillon de la maison » ; (Lavalade, 1999, p.8) ; *animaus*, « animaux, bêtes » ; ce mot qui peut paraître un emprunt au français est en fait clairement répertorié comme locale (ALF, carte 43) ; *apeitar*, « attendre » ; *barri*, « muraille » ; *bastier*, « buronnier » ; *bigòt*, « pioche » ; *cassina*, « chaumière » ; *cavala*, « jument », forme générique en occitan septentrional (ALF, carte 736) ; *coada*, « abri, hangar » ; *davansei*, « auparavant » ; *desmamar*, « sevrer » ; *eisinhar (s')*, « se dépeupler », ce mot, une fois de plus intrigant, est peut-être à rapprocher de *eisilhar*, « exiler, détruire, ruiner, dévaster », (Levy, 1909, p.136), ou de *issinjar*, « délivrer, débarrasser, dégager » (Alibert, 1966, p.307) ; *empeitat*, « embarrassé » ; *fada*, « sot », ce mot est très présent chez Roy (Roy, texte sans date, début XIX^e). On est étonné de le trouver écrit ainsi, car la phonétique correspond à [fa'da]. L'orthographe *fadard*, avec ses dérivés proposés par Reichel (Reichel, 2005, p.393) serait plus conforme ; *faire l'aigada*, « parcourir le pâturage » ; *fessor*, « houe, binette » ; *fumada*, « un pré, une pâture amendée » ; *chanjar de fumada*, « changer de pâture » ; *gatas*, « poches (de pantalon) » ; *griba*, « cercueil », ce mot rare ne figure dans aucun dictionnaire occitan, il est d'usage très local (ALF, carte 214 ; ALAL, carte 1018) ; *jonhènt*, « confluence (de deux rivières) » ; *labra*, « lèvres » ; *lau*, « lac » ; *mangòri*, « maladroit » ; *mazuc*, « buron » ; *meidia*, « midi » ; *messagier*, « pâtre » ; *mezel*, « beffroi d'une ville » ; ce mot quelque peu singulier n'est répertorié que dans le TDF (p.328) avec le sens de « lépreux », ou chez Levy (p.248) avec le même sens ou celui de « ladre » en parlant d'un porc ; *neir*, « noir » ; forme de l'occitan septentrional pour *negre* (ALF, carte 916 ; Olivier, 2009, p.805 ; Vinols de Montfleury, 1891, p.82) ; *niòrla*, « plaisanterie » ; terme générique en Limousin (Lavalade, 1999, p.137) ; *òrle*, « bord », ce mot s'emploie

généralement pour une lisière, (Levy, 1909, p.271 ; Reichel, 2005, p.581). Vidal l'emploie pour le bord de la route ; *pacha*, « joue » ; (ALF, carte 724) ; *pamola*, « orge » ; *quechir*, « fatiguer » ; *rebi*, « gourdin », mot est inconnu des dictionnaires y compris chez Bonnaud et Reichel ; *ridat*, « claie pleine », par opposition à *cleda*, « claie à claire-voie » ; *rodau*, « feu de broussailles, feu de bergers » ; *ropa*, « redingote » ; *satir*, « presser le caillé pour faire la tome », dans le TDF (p.850), la définition suivante est donnée : « *sati*, (v.a.). fouler, presser, battre, en Auvergne » ; *segrestia*, « sacristie », (ALAL, carte 1115 donne « sacristain », [segra'tja], *segrestian*) ; *sella*, « chaise », dans certains endroits dans le Massif-Central ce mot remplace *chadèira* (ALF, carte 222) ; *solards*, « soliers », ce mot se retrouve chez Sanitas (Sanitas, début XIX^e) ; *sonhar*, « entretenir (le feu) ». Vidal utilise ce verbe dans cette acception, dont le sens plus général est « observer », « surveiller », *sonhar los enfants*, *sonhar lo fuòc*. Ce verbe est employé pour « regarder attentivement » en Velay (Alibert, 1966, p.640 ; Reichel, 2005, p.774) et est parent du francoprovençal *souegnér* « soigner, surveiller » (Stich, 2003, p.371) ; *suplir*, « céder à une contrainte » (Reichel, 2005, p.780) ; *taur*, « taureau » (ALF, carte 1287) ; *vèuva*, « veuve » (Olivier, 2009, p.1290 ; ALF, carte 1382 ; ALAL, carte 1020).

D'autres termes sont purement et simplement des emprunts fait pour la plupart directement dans le TDF, car c'est là que nous les retrouvons tous :

ara, « maintenant », à la place de *aura* ;

aur, « or », ce mot fréquemment remplacé par la forme française « or », il semble néanmoins exister sous cette forme ancienne dans l'ouest Cantal (Mauriacois) et en Limagne (Bonnaud, 1999, p.485) ;

aver l'ur de, « avoir la chance de », archaïsme (TDF, page 1073) ;

enrabiat, « enragé », la forme locale serait plutôt, *entipar* que Vidal va utiliser ailleurs dans le roman ;

fòra-bandit (lo), « l'expulsé », localement on attendrait plutôt *lo faidit* ;

mendicar, « mendier », dans une grande partie du domaine occitan *mendiar* l'a remplacé (ALF, carte 833) ;

pagar, « payer », la forme locale étant *païar* ;

rabi, « rage », *la raja* est d'usage courant ;

vertadièra, « véritable ». Nous notons que cet emprunt n'est pas été adapté à la phonétique locale qui devrait donner, *vertadèira*.

Vidal profite de ce roman pour magnifier quelque peu la vie rurale de cette Auvergne septentrionale que l'on nomme Basse-Auvergne.

Il parle des vendanges.

Lo razim es portat à plenas bachòlas dins la tina e lo vin giscla dóu truei, « le raisin à pleins portoirs est amené à la cuve et le vin jaillit du pressoir ».

Il nous donne les différents cépages du pays.

Julhets, gamés, damas, muscats roges e neirs, portugués-blus, « juliets, gamais, damas, muscats rouges et noirs, portugais bleus ».

Il y a aussi l'huile du pays venue des noix.

Los dèts son neirs de desgrulhar las nos que faran l'òli tant bòn, « les doigts sont noirs d'écorcer les noix, qui feront l'huile si bonne ».

Surtout il évoque l'élevage bovin de l'estive.

I avia de maires, de bodeleiras, de boros, de tressons, « il y avait des mères, des génisses de deux et de trois ans ».

Fazia sortir las leiteiras, las borettas, las doblonas e los vedels que tetavon plus, « il faisait sortir les laitières, les génisses et les veaux qui ne tétant plus ».

Les races du pays :

Los tropels roges dos Salers⁵⁶⁴ e los tropels roges e blancs dos Ferrandès, « les troupeaux rouges des Salers, et les troupeaux rouges et blancs des Ferrandais ».

Avec l'élevage bovin va la fabrication du fromage :

Lo trabalh de la forma e dóu Sant-Nectari, « le travail de la "fourme" et du Saint-Nectaire ».

Quand lo lait èra reddut au buron lo faziem trebolat e un cop calhat e salat comensavem à lo satir e à trabalhar la toma que botavem dins las fiscellas ; nos chalia trabalhar pluzior còps, la toma, quand èra sècha à pont botavem la forma subre la palha ; se fazia d'a cha-pauc, virada e ravirada sovent e quand èra madura [...] la mennava au merchat , « Quand le lait était rendu au buron nous le faisons cailler, nous le salions, et nous commençons à presser et à travailler la pâte que nous mettions dans les moules ; il nous fallait la travailler plusieurs fois, et quand elle était sèche à point, nous mettions la "fourme" sur la paille ; elle se faisait peu à peu, tournée et retournée souvent, et quand elle était mûre [...] [on] la portait au marché ».

De même il y a le fromage que l'on fait avec le bas-beurre (beurrière), pour ne rien laisser perdre.

Un gasparon qu'es una mena de fromage fat de gaspa o gàpa am de sau, de pèbre e d'ai,

⁵⁶⁴ Dans de nombreux endroits en Auvergne et Velay, ces vaches sont dénommées *Malhargas*, « Maillargues », du nom du village de la commune d'Allanche (Cantal) d'où elles seraient originaires.

« un gâperon, qui est une sorte de fromage fait de beurrière avec du sel du poivre et de l'ail ». Nous remarquons là que Vidal, dans l'idée d'identifier localement le produit l'écrit deux fois, une première fois dans sa forme orthographique normale *gaspa* puis sous une forme plus conforme à la phonétique locale *gâpa*. On peut penser que l'accent grave sur le *a* accentué est là pour indiquer l'allongement vocalique induit par la chute du *s* devant *p* ['ga:pø].

Il y a également les repas de ceux qui vivent et travaillent dans les estives.

Manjavem lo matin, à ueit oras, una sopa de lait e de fromage ; à meidia dóu calhat o de la sopa dóu matin conservada ; d'autris còps faziem la sopa amb de trèflas e de lard e pèr los grands jorns ajustavem un chaul : la charn-salada, lard o chambajon [...] e lo pan èra en tot temps fat de segle pur, « nous mangions le matin à huit heures, une soupe au lait et au fromage ; à midi du lait caillé ou de la soupe conservée du matin ; d'autres fois nous faisons la soupe avec des pommes de terre et du lard et, pour les grands jours, nous ajoutons un chou : le salé, lard et jambon [...] et le pain était en tout temps de seigle pur ».

À la maison le repas est différent, *Se serviguèt una sietada de trèflas e de brelhos*, « il se servit une assiette de pommes de terre et de choux d'hiver » ; on peut aussi rompre une brioche : *qu'eschinguèt la redòrta quand la Maria fuguèt partida*, « qui brisa la brioche quand Marie fut partie ».

À la montagne il faut se distraire quand le travail de la journée est fini, on chante et on danse, *Quauque Cantalès d'alentorn possavon « la Granda » o « la Yoyette », sa chanson favorida ; puei co'èra las borrèias : « N'ai ma cinq sous », « Ai vist lo lop », « Garçons de la montanha », « La Calha », « La Chamizada » e cènt autras*, « quelques Cantaliens d'alentour poussaient "la Grande" et "la Yoyette", sa chanson favorite ; puis c'étaient des bourrées : "Je n'ai que cinq sous", "J'ai vu le loup", "Garçons de la montagne", "la Caille", "la Barbouillée", et cent autres », rien ne manque au répertoire des grands « standards » noté par Vidal.

Certains quittent la montagne pour la ville les usines et un confort plus sûr, ô combien est triste le sort de l'émigrant, *Chau planhe los pauris nèscis que quiton lor fogau pèr anar trabalhar en viala, se sarrar dins d'estreitas ruas, mancar d'air e ren vèire que la muralha dóu vezin*, « il faut plaindre les pauvres niais qui quittent leur foyer pour aller travailler en ville, se fermer dans d'étroites rues, manquer d'air et ne rien voir que la muraille du voisin ».

Nous voyons que Vidal use d'un vocabulaire d'une grande richesse et d'une grande variété. Celui-ci est très majoritairement d'emprunts locaux, et parfois même très localisé dans le parler naturel de l'auteur. À travers toutes les scènes par lesquelles il exalte le milieu rural de cette Auvergne qu'il veut célébrer, Vidal établit un véritable catalogue ethnolinguistique de la vie campagnarde en Basse-Auvergne à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Nous voyons

dans les listes et citations ci-dessus que ce vocabulaire n'a rien de celui d'une langue affadie et percluse de francismes. Bien au contraire ce vocabulaire est très idiomatique et met en évidence certaines acceptations de mots qui ont pris des tournures très spécifiques, comme entre autres exemples, *amagar, bastier, cassina, coada, desmamar, faire l'aigada, fumada, griba, rebi, satir, suplir*, etc. Bien sûr il y a les emprunts, dont on lui a fait et on lui fait encore reproche. D'abord aux autres parlers occitans et bien évidemment au languedocien. Pourtant il s'avise bien, comme nous l'avons montré, de chaque fois les accompagner avec une certaine proximité dans le texte de la forme locale, comme un repère éclairant. Quant à ceux venant de sources plus documentaires, de dictionnaires, ils ne sont jamais obscurs, et leur sens se devine aisément dans le contexte du récit.

Les seuls éléments qui ont pu nous laisser quelque peu circonspect concernent la syntaxe. Les phrases que nous avons relevées comme, *devriatz nos venir vezitar*, « vous devriez venir nous visiter » ; *deve vos dire*, « je dois vous dire » ; *podia pas me tenir*, « je ne pouvais pas m'empêcher » ; *nos chalia la trabalhar pluzior còps*, « il nous fallait la travailler plusieurs fois » ; *creziem de plus te tornar vèire*, « nous croyions de ne plus te revoir », peuvent paraître à première vue fautives et copiées sur le français. L'habitude est couramment aujourd'hui de placer le pronom devant le verbe dans toutes circonstances, aussi il est bon d'écrire, *nos devriatz venir vezitar ; vos deve dire ; me podia pas tenir ; nos la chalia trabalhar pluzior còps ; te creziem tornar plus vèire*. Cela n'empêche que reprenant Alibert nous lisons, « [per] los grops verbals formats amb : *anar, caler, deure, gausar, poder, saber, tornar, venir, voler, e lors sinonims, la plaça dels pronoms es essencialament variable* »⁵⁶⁵ et de donner en exemple « *deve o creire / o deve creire* » et « *te me cal parlar / me cal te parlar* » (Alibert, 1935, pp.271-272). Nous voyons là que nous sommes exactement dans ces cas avec *chaler, deure, poder* et *tornar*, et que l'on peut raisonnablement conclure que la syntaxe utilisée par Vidal n'a rien d'incorrect. De même il respecte parfaitement la syntaxe nord-occitane dans la phrase du type, *de vos los faire mielh coneitre*, « de vous les faire mieux connaître » (ALMC, cartes 1827-1828).

Ce premier roman de Vidal, étape majeure dans l'établissement de son entreprise littéraire, nous donne un certain nombre d'indications claires sur l'œuvre qu'il veut bâtir ainsi que l'outil sur lequel il veut l'appuyer, c'est-à-dire la langue d'écrivain dont il est en quête. S'il est certain que c'est sa langue, celle de l'occitan septentrional qu'il veut honorer, il sait aussi

⁵⁶⁵ Les groupes verbaux formés avec : *anar, caler, deure, gausar, poder, saber, tornar, venir, voler* et leurs synonymes, la place des pronoms est essentiellement variable.

que son travail doit être un véritable travail de rénovation. Il va falloir qu'il la débarrasse des scories qui sont venues la corrompre, pour ne pas dire la profaner. Il faut lui redonner toute son honorabilité et son lustre d'antan. Car il faut qu'elle retrouve sa place en pleine égalité avec les autres grands dialectes de la langue d'oc. C'est à ce travail qu'il lui faut maintenant s'atteler.

Pour ça il a bien sûr comme référence et modèle l'œuvre des félibres, véritables parangons linguistiques et littéraires, mais aussi et surtout maintenant, l'exemple des grands réformateurs modernes de la langue d'oc, ceux du *Collègi d'Occitania*. C'est vers eux qu'il se tourne et c'est eux qu'il interroge pour le guider dans la tâche difficile à laquelle il faut maintenant faire face.

La première étape est celle du rétablissement orthographique de la langue. Comme il le dit dans l'introduction de son ouvrage, « il y avait bien longtemps que le dialecte d'Auvergne n'avait pas été écrit selon des règles fixes, conformes, autant que possible, à l'étymologie ou à la tradition. » C'est seulement armé des trois pages sur les règles générales de graphie et de phonétique occitanes, de la revue *Lo Gai Saber* n°1 de septembre-octobre 1919, qu'il va relever le défi. Il s'y était déjà essayé avec la traduction de *Lo Cid auvernhat*, mais là l'enjeu est tout autre, c'est une fiction de cent-trente pages qu'il faut écrire. De plus il faut qu'elle fasse référence.

Ainsi Vidal va de manière tout à fait intéressante et magistrale adapter la graphie d'Estieu-Perbosc à son parler de Pontgibaud et par là même aux parlers d'Auvergne septentrionale en général. Nous ne pouvons que constater que le travail est assez remarquable, connaissant l'écart graphie-phonie qui existe pour ces parlers (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Sa lecture des ouvrages publiés par l'Ecole Occitane toulousaine dont il témoigne dans ses courriers, comme ses correspondances avec Estieu et Salvat lui furent certainement d'un grand secours (cf. Le collège d'Occitanie, annexe 7). Nous pouvons penser aussi que Vidal connaissait et étudia les travaux de Dauzat publiés vingt ans plus tôt, même s'il n'y fait jamais référence. La publication de la grammaire d'Anglade en 1921, est également un document qu'il n'a pu ignorer et dont on peut percevoir l'apport dans ses écrits. Par ses choix graphiques, Vidal va totalement et parfaitement réinscrire l'écrit auvergnat dans l'espace linguistique et littéraire d'un occitan moderne. Il va ainsi déprovincialiser ces parlers septentrionaux que leur marginalité tenait éloignés du mouvement renaissantiste occitan en ce début de XX^e siècle.

Dans cette première œuvre d'envergure en graphie moderne Estieu-Perbosc, Vidal va ouvrir son parler et sa langue à l'universalité occitane. Il va la réinscrire dans son histoire ou dans sa

diachronie, ainsi que dans sa dimension géographique de son temps, ou en synchronie avec l'ensemble de la langue. Pour cela Vidal, tout en respectant les fondamentaux morphologiques de son parler, va y introduire non des modifications mais un certain nombre d'adaptations afin de la remettre en cohérence avec l'ensemble des parlers occitans.

La comparaison entre les éléments relevés dans *La serva* et les données relevées dans notre étude du parler de Pontgibaud le montre clairement.

Quelles sont les adaptations opérées par Vidal ?

Nous pouvons en identifier principalement au moins cinq.

1 Vidal, comme dans l'ensemble de son œuvre, va opter pour un système d'articles définis conforme au système largement majoritaire de la langue occitane. Il va donc remplacer l'article masculin singulier *le* par *lo*, tout au moins graphiquement. Ce choix fut déjà entériné dans ces travaux graphiés suivant la norme mistralienne. Il n'est donc pas lié à proprement parler à l'adoption du nouveau système graphique. Il va cependant garder dans les contractions des formes d'inspiration mistraliennes comme *dôu* avec ce pluriel surprenant *dos*.

2 Si tous les pluriels sont notés graphiquement par un *s* final, même non articulé, il ne donne pour les paroxytons tant masculins que féminins aucune indication graphique ni pour le changement d'aperture de la voyelle finale, ni pour un éventuel glissement d'accent sur cette finale. Il note cependant le pluriel des adjectifs masculins préposés par *-is* ainsi que pour tous les mots fonctionnels masculin pluriel à l'exception de *aquelos* qui suit la règle des articles.

3 Il ne note plus non plus le changement vocalique final des mots en *-èl* [ɛ] qui passent à *-iaus* [jo] au pluriel, comme dans *lo cotèl* [lə ku'tɛ], *los cotiaus* [lɔ ku'tjo]. Il se contente suivant la règle générale d'écrire, *lo cotèl*, *los cotèls*⁵⁶⁶.

4 Dans la conjugaison des verbes Vidal fait totalement abstraction de l'utilisation des pronoms sujets dont l'usage est, comme nous l'avons vu, pourtant systématique dans son parler (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Ils ne réapparaissent que dans certains cas à la forme interrogative de la troisième ou première personne.

5 Enfin, et c'est probablement là l'adaptation morphologique majeure que fait Vidal, il remplace complètement les prétérits en *-t-* par les prétérits en *-r-* largement majoritaires en occitan. Il en profite pour régulariser le système désinentiel en accord toutefois avec le système verbal de son parler. Il va ainsi standardiser les quatrième personnes en *-em*, *-ièm*, les

⁵⁶⁶ Nous verrons qu'il aurait pu choisir, comme le proposa plus tard Migot, d'écrire *cotèl* au singulier et *cotèus* au pluriel afin de conserver l'alternance sans qu'elle soit déroutante (cf. La sécession Bonnaudienne, § 9.1)

cinquième personnes en *-atz/-etz*, *-iatz* et les sixième personnes en *-on*, *-ion*, selon le mode et le temps.

Par ailleurs, Vidal n'a pas oublié les préconisations que théorisa Estieu dans sa préface *al legidor* « au lecteur », de *Flors d'occitania* :

*« Cal espurgar los parlars popularis », es pas pron encara. Ambe aco, mantendretz un pauc de la lenga reirala, se voletz ; mas n'auretz jamai, atal, aquela lenga qu'escampilhada tros per tros, e non la lenga integrala. Cal conservar e espurgar los parlars popularis, non pas per los mantenir incomplets coma son, mas per faire servir so que cadun a gardat de franc à la restauracion completa, integrala de la lenga d'Oc. Nostres parlars s'ausaran à la dignitat de lenga à la condicion de se completar, non pas en manlevant so que lor manca al frances, mas en repreneuent los mots occitans qu'an perduts e que son servats dins d'autres terraires occitans.*⁵⁶⁷ (Estieu, 1906).

Aussi il va introduire avec précaution un certain nombre de mots ou de tournures empruntés soit à d'autres parlers occitans, soit à la langue ancienne comme par exemple, *aital* et *anaissi*, tous les deux traduisant « ainsi », et faire alterner *saubre* / *saber* pour « savoir », ou *faler* / *chaler* pour « falloir ».

Chaque fois que les éléments morphologiques ou syntaxiques nous ont parus, soit fautifs soit curieux, nous avons essayé d'analyser et de comprendre le choix de Vidal avant d'en déduire une carence dans la pratique de sa langue. De par ses origines géographiques et familiales et à une époque où la quasi totalité de la population auvergnate s'exprimait de préférence en occitan, nous n'avons aucune raison de penser que Vidal n'avait pas une pratique assurée de sa langue. Donc nous n'avons aucune raison de penser que les formes grammaticales utilisées dans *La serva*, soient basées sur des choix irraisonnés et irréfléchis, ou de quelconques archaïsmes troubadouresques comme il le fut parfois prétendu (Bonnaud, 2005a, p.166). L'autre question qu'il faut se poser est de savoir pour qui écrit Vidal. À qui s'adresse ce travail ?

Au peuple d'Auvergne, aux paysans des campagnes, aux artisans des villes, aux mineurs ou aux tailleurs de pierre de Pontgibaud ? Nous pouvons en douter. Comme le disait Pourrat :

⁵⁶⁷ « Il faut épurer les parlers populaires », ce n'est pas assez encore. Avec cela, vous maintiendrez un peu de la langue ancestrale, si vous voulez ; mais vous n'aurez jamais, ainsi, cette langue qu'éparpillée lambeau par lambeau, et non la langue intégrale. Il faut conserver et épurer les parlers populaires, non pas pour les maintenir incomplets comme ils sont, mais pour faire servir ce que chacun d'eux a gardé de francs à la restauration intégrale de la langue d'Oc. Nos parlers s'élèveront à la dignité de langue à la condition de se compléter, non pas en empruntant ce qui leur manque au français, mais en reprenant les mots occitans qu'ils ont perdus et qui se sont conservés dans d'autres terroirs occitans.

Les paysans ont gardé une antique défiance pour tout livre. Défiance, respect, vague peur "des besognes", si on les met "en lettre de moule", c'est qu'elles sont à prendre très au sérieux. [...] D'ailleurs un vrai paysan estimait qu'acheter un livre n'était pas de son fait » (Pourrat, 1928, p.86).

Alors à qui ? À ses pairs, aux lettrés de la langue occitane, aux félibres. Car Vidal veut être reconnu au même titre que tout un chacun, peut-être plus encore. Comme continuateur de Michalias, et de plus loin des grands troubadours d'Auvergne, il veut avoir son rang dans la hiérarchie tant disputée des Majorals et des porteurs de cigales. C'est à eux qu'il parle et éventuellement si d'autres le lisent tant mieux, mais là n'est pas sa quête. Sa reconnaissance sera celle de sa langue, qu'il veut voir inscrite au fronton de la riche histoire de la langue occitane. Il faudra donc, couper, tailler, redresser, polir, ciseler, façonner, amender cette langue pour que nul ne puisse mettre en doute sa qualité et son appartenance. S'il faut également glisser ici ou là des formes étrangères à son parler mais qui permettent aux « maîtres méridionaux » de mieux identifier sa langue il n'hésite pas. Il semblerait que ce n'est pas vis-à-vis du français la langue souveraine qu'il faille s'affirmer mais bien plus aux parlers occitans du midi, ceux qui ont imposé la norme contemporaine. La diglossie à laquelle il fait face est double, d'un côté celle de langue nationale dominante, de l'autre celle de ce nouvel occitan prééminent qui fait référence. Se pose-t-il la question de savoir si un écrivain languedocien ou provençal a besoin de parsemer ses écrits de formes empruntées au nord-occitan ? Non, l'important c'est d'être reconnu et il fera tout pour cela.

Il ne cessera donc de travailler et figoler son ouvrage pour en faire un objet aussi prétérit que possible et où chacun puisse y voir le rameau auvergnat prendre la place qui lui est due au sein du grand renouveau occitan de ce début de XX^e siècle.

5 3 5 Jan Combralha

Ce deuxième roman de Vidal bien qu'annoncé diverses fois (entre autres dans *Un Amor*) ne fut jamais publié. Il existe cependant un manuscrit disponible au CIRDOC coté CQ 190, dont nous avons pu disposer. Ce manuscrit avait été cédé au *Collègi d'Occitania* en 1966 par Laure Vidal la fille de l'écrivain. Celui-ci fut ensuite transféré avec d'autres documents du *Collègi* au CIRDOC.

Ce manuscrit est composé de 101 pages pour la version occitane suivies de 101 pages pour la traduction française de l'auteur. Suivent deux pages de notes, une page de table des chapitres en occitan et une page de table des chapitres en français. Ce document de la main de l'auteur est d'une écriture de bonne qualité, dont la lecture est facile et agréable. Le texte est écrit sur

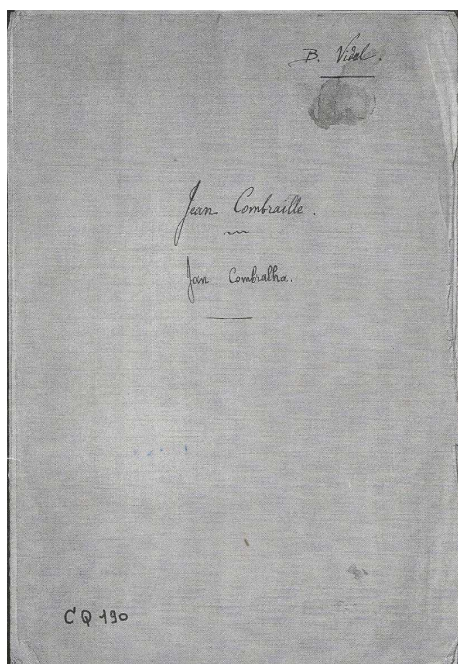


Figure 18 Page de garde du manuscrit de Jan Combralha.

des pages lignées (36 lignes par page) de format 18x27. Il y a une parfaite correspondance entre les pages numérotées de l'occitan et du français.

Dans ce nouveau roman Vidal veut parler de son pays, c'est-à-dire de la Combraille. Il va localiser son roman dans les environs de la vallée de la Sioule, entre Saint-Pierre-le-Chastel au sud et le viaduc des Fades au nord (voir Figure 19).

Jean Beauregard dit Combraille et sa famille habitent *lo vialage* « le hameau » de la Serre, *dou vialard* « du bourg » de la commune de Saint-Jacques-d'Ambur. Cette commune est située sur le plateau enserré par le Sioulet à l'ouest et la Sioule et à l'est, juste au sud de leur confluence.

L'action se situe dans la première moitié du XIX^e siècle. La date de 1837 étant citée dans le texte, cela précise la période au cœur de la Monarchie de Juillet (Louis-Philippe). Notons que Vidal a peut-être choisi cette date par opportunité narrative un siècle avant son écriture, mais qu'elle correspond incidemment avec l'époque où les deux principaux écrivains locaux dont nous avons parlé, Antoine Sanitas et Jules Roy écrivirent leurs textes (cf. Les temps modernes, § 4.3).

Graphie et phonétique

Vidal a dorénavant complètement intégré le système orthographique Estieu-Perbosc.

Les deux dernières innovations intégrées sont :

- le son [s] intervocalique est systématiquement représenté par *s* simple comme dans, *la chasa*, « la chasse » ; *asetar*, « assoir » ; *las pisaratas*, « les chauve-souris », *lo fraise*, « le frêne » ; etc⁵⁶⁸. À l'opposé [z] intervocalique est toujours représenté par *z* comme dans : *fazia*, « il faisait » ; *pauzar*, « poser » ; *una chauza*, « une chose », etc.

- les sixièmes personnes de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjonctif sont maintenant en *-ian* : *avian crenhensa*, « ils avaient peur » ; *quora saubretz que venian de*

⁵⁶⁸ Il est à noter que Pierre Bonnaud dans sa période de transition entre l'orthographe Alibertine et son système EAU, avait opté pour cette solution de toujours écrire *s* simple à l'intervocalique pour [s] (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1 ; Bonnaud, 1974b, p. 8).

luen, « lorsque vous saurez qu'ils venaient de loin » ; *que lo reconoisian pèr chève*, « qu'ils le reconnaissent pour chef », etc.

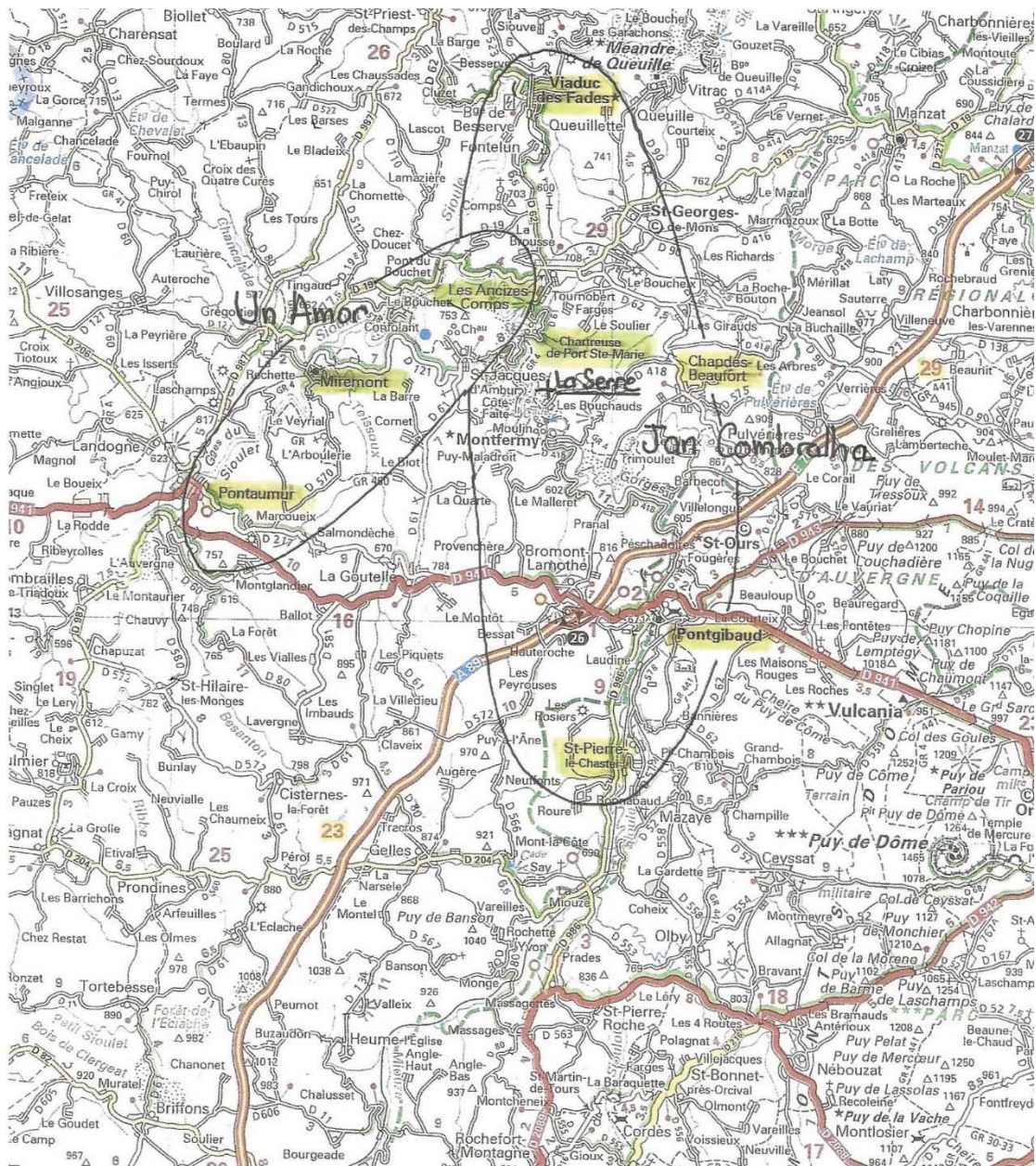


Figure 19 Combrailles centrales. Lieux d'action des romans.

Dans ce qui suit nous accompagnerons la progression de la narration en signalant chaque fois que nécessaire les points intéressants les choix linguistiques de Vidal.

Comme pour *La sèrva* nous avons conservé l'orthographe du texte de Vidal ainsi que ses traductions françaises. Quand la prononciation est indiquée, sauf note contraire, c'est la phonétique du parler de Pontgibaud qui est indiquée. Si besoin est, la forme orthographique actuelle est donnée entre parenthèses.

Le texte

La langue qu'utilise Vidal dans ce texte est parfaitement comparable à celle utilisée dans *La sèrva*. Nous ne reviendrons donc pas sur le détail grammatical du texte sauf en cas d'innovation ou de changement.

Il est comme pour *La sèrva*, rédigé au passé.

Le récit est parfaitement divisé en deux parties égales de cinquante pages. Chacune de ces parties est organisée en 11 chapitres et le texte principal est précédé d'un *avans-tast*, « Avant-propos » d'une demi page (cf. *Avans-tast*, Jan Combralha, annexe 10).

Avans-tast « avant-propos »

Pour introduire son histoire Vidal fait appel à la lecture d'un parchemin rédigé par des fées, *car, mema anueit, las Fadas escrivon, ma sus perjamin*, « car même aujourd'hui les fées écrivent, mais seulement sur parchemin ». Il lui faut bien sûr mettre un peu d'ordre dans ces feuillets, car les sorciers les ont mélangés, *non sèns aver rectificat quaucas dezaviaduras [...]* *l'artador òc chau dire, avia boeirats los parjamins*, « non toutefois sans avoir rectifier quelques erreurs [...] c'est que le sorcier, il faut le dire, avait mélangé les parchemins »

La thématique du manuscrit caché, ou perdu, et fortuitement retrouvé est fréquente dans la fiction romanesque dont Vidal s'inspire ici. La référence à un « vrai » document antérieur introduit une caution de sérieux et de réalité.

Artador, « sorcier », ce terme est donné dans LE. Dans le TDF nous trouvons le verbe *artar* « irriter, mettre en colère », et *artament*, « ruse, artifice ».

Parjamin « parchemin », se trouve sous cette forme dans OP, et *pargam* dans le TDF et LE, qui rajoute *pargamin*.

Boierar, « mélanger » est l'équivalent de *mesclar*, dans la partie occidentale de l'occitan, donné dans TDF, BP, LY.

Nous avons donné en annexe 10 la copie de cet *Avans-tast*.

Promeira partida, La Fada, « première partie, La fée »

I *L'accident*, « l'accident »

Celui que l'on va bientôt connaître sous le nom de *Jan Combralha*, et dont le vrai nom est Jean Beauregard, est un paysan qui nourrit surtout une véritable passion pour le braconnage. La scène se déroule au bord d'une rivière que l'on peut supposer être la Sioule, où sous l'effet d'une explosion, *l'aiga esposchèt* « l'eau gicla », et l'on trouve, *los peisons lor ventre d'argent viu, luzent a la raja dóu solelh levant*, « les poissons leur ventre argent vif luisant aux rayons du soleil levant ». C'est ce que l'on appelle la pêche à la dynamite.

Esposcar, « éclabousser » TDF, LY, LE, *eipouchi*, BP.

Mais Jean va vers Pontgibaud, *la man mansa sostenent la dreita copada au madeison*, « la main gauche soutenant la droite coupée au poignet ».

Mansa (mança) « gauche », LY, BP, l'adjectif est également donné par MR.

Lo madeison (lo madaisson), « poignet », terme existant uniquement dans TDF.

Jean est maintenant *l'endechat*, « le blessé », TDF, LY, BP donnent « l'estropié, l'handicapé ». Il est alors recueilli par une belle dame qui va le coucher dans un gîte où *de mòbles e d'ustensilhas simples e elegants [...] èron dispauzats*, « des meubles et des ustensiles [...] étaient disposés ».

C'est une très belle fée qui l'a recueilli, *a de-matin t'ai masat [...] tot sannos*, « ce matin je t'ai trouvé [...] tout en sang ».

A de-matin, forme particulière pour exprimer la temporalité, Dauzat donne en effet, [de ma'ci] venant de *d'est matin* « ce matin » (Dauzat, 1900, p. 81). C'est probablement à cette forme que Vidal fait référence.

La fée lui ayant sauvé la vie, *lo dròlle n'en restèt nec*, « le jeune homme en resta interdit ».

Nec « interdit », terme donné dans TDF et LE.

Nous apprenons que Jean Beaugregard a comme *nom d'escais* « sobriquet », *subre-nom* dit Vidal, *Jan Combralha, aquest mòt rezuma tot un país*, « Jean Combraille, ce mot résume tout un pays ». Ceci est une claire déclaration d'intention de Vidal sur son ambition de parler de son pays.

Ton bras malaut [...] tot empelhat de linge, « ton bras malade [...] tout enveloppé de linge ».

Malaut « malade » est une forme méridionale, plus loin dans le texte Vidal va employer *malaude* [ma'ldə] la forme locale.

Empelhat « enveloppé, bandé, pansé » BP, ce mot est inconnu ailleurs.

Jan que sostenguèt son agach, « Jean qui soutint son regard ».

Agach « regard », est une tournure typiquement méridionale qui n'existe pas sous cette forme en Auvergne, où nous trouverions plutôt les féminins, *espiada, engaita*.

Que l'ora de marena o de l'espartin es pasada despuei lòng-temps, « que l'heure de dîner est passée depuis longtemps »

Marena (marende), « repas de midi » LY, BP. Ce mot très local appartient au nord occitan occidental (ALF, cartes, 385). Lavalade rajoute, breton *merenn*, « dîner », aragonais *brenda* « collation ». On pourrait aussi ajouter *marendar* « goûter, souper » en francoprovençal (nord-est) et nord-occitan alpin (ALF, carte 657 ; Stich, 2003, p. 92).

Espartin « repas » du verbe *espartinar* « goûter », est une forme beaucoup plus répandue en occitan (ALF, carte 657).

Saras avans l'avesprau à ton ostau, « tu seras chez toi avant le crépuscule ».

Avesprau, « crépuscule », ce terme semble un emprunt à la langue ancienne qu'on ne trouve que dans LE *avespral* « soir ». Dans le TDF nous trouvons *avespra*, « se faire nuit, se faire tard ».

Une fois Jean guéri la fée disparaît ainsi que la belle demeure où il avait été recueilli, comme par enchantement, *avia pantaiat* « il avait rêvé ». La forme *pantaiar* avec chute du *s* intervocalique est caractéristique du provençal rhodanien, la forme générale étant *pantaizat* (ALF, carte 1695).

Nous trouvons dans ce premier chapitre les deux mots *veuzà* (*veusa*), « veuve » et *bezau* (*besal*), « canal d'irrigation », avec le [z] intervocalique rétabli quand les formes septentrionales sont *vèva* (voir *veuva* dans *La sèrva*) et *beal*.

II *La Fada Cofinhala*, « la Fée Cofignale »

De retour chez lui, Jean est interrogé par sa famille sur les causes de son absence la nuit précédente. Ceux-ci s'inquiètent pour sa santé.

As de fiàuri, « tu as de la fièvre ». Étonnamment nous trouvons là une forme phonétique d'occitan septentrional en *-iau* [jɔ]. La forme la plus générale attendue en nord-occitan serait plutôt *fèure* (ALF, carte 565) dérivée de *fèbre*.

Jean rejoint les autres membres de la famille pour le travail de fenaison.

L'andana s'alongjèt e s'esperlonjèt en tres rejas paralèlas dins la prada, tres rejas satidas, « les andains s'allongèrent en trois rangées parallèles dans la prairie, trois raies épaisses et serrées ». De toute évidence le manuscrit a été gratté à cet endroit et les mots précédents remplacés par *satidas*. Ce mot est rare dans les dictionnaires, BP donne pour *sati* « tasser, fouler, amalgamer », dans le TDF nous trouvons, *sati* « fouler, presser, battre en Auvergne », et *sati, ido*, participe-passé, et adjectif, « foulé, serré, -ée » (cf. *La serva* § 5.3.4).

La fée va maintenant l'accompagner et le guider, *la dònna a la còma d'aur, sorizenta, se venguèt asetar a son quartier*, « la dame aux cheveux d'or qui vint s'asseoir, souriante, à son côté ».

Còma « chevelure », BP, le TDF le donnent dans ce sens, LE donne plutôt, « crinière, tête, queue de comète », c'est avec le sens « crinière de cheval » que ce mot est utilisé aujourd'hui principalement en Haute-Loire (ALMC, carte 480).

À quateir de, « à côté de », Nous ne trouvons pas ce mot dans cette acceptation dans aucun dictionnaire, cependant il est fréquemment utilisé en Auvergne dans ce sens, comme nous le verrons également chez Gilbert (cf. *Œuvre Gilbert*, § 6.3).

Cofinhala, va lui conter l'histoire des fées, êtres entre anges et humains qui hantent la vie des mortels.

Certaines sont bonnes comme Cofignale d'autres mauvaises et ce sont des sorcières. Ici les fées sont partout, *las Fadas, aqueles esprits lóugeirs i danson borrèias, rondas, e farandolas au clar de luna*, « les Fées ces esprits légers y dansent bourrées, rondes et farandoles au clair de lune ». N'oublions pas que l'action se situe dans ces gorges de la Sioule où va se dresser au début du XX^e siècle le viaduc sur le site des Fades⁵⁶⁹. Celle de *Combralha* c'est la Fée de la Chartreuse. Chartreuse de Port Sainte-Marie dont Vidal nous fait l'historique et qui se situait tout près du hameau de la Serre où demeure Jean et sa famille sur les gorges de la Sioule.

Cofignale dit, *las fadas son las mias sòrres*, « les fées sont mes sœurs ». La forme possessive ici utilisée par Vidal est quelque peu artificielle, nous avons vu avec Camproux comment fonctionnait l'utilisation des différentes formes possessives (Camproux, 1960, p. 367).

Parlant des esprits elle nous dit, *èram quàuquis uns*, « nous étions quelques-uns ». Vidal a développé là une nouvelle forme de la quatrième personne de l'indicatif imparfait de *èstre*. Nous avons *èrem* dans *La sèrva*.

Les fées sont souvent soumises à un état d'expiation temporaire, *que d'anges aion pogut fautar e qu'i'aia de bõnas e de meichantas fadas*, « qu'elles aient pu fauter et qu'il y ait de bonnes e de méchantes fées ».

Remarquons que le subjonctif présent de la sixième personne d'*aver* est pour une fois en *-ion* comme dans *La sèrva*, les autres étant comme nous l'avons dit en *-ian*.

Jean est tourné *vas son amija*, « vers son amie ».

La forme féminine *amija* de *amic*, est de type limousin TDF, LY et n'est pas utilisée en Auvergne où nous trouvons toujours *amia* [a'mjɔ̃].

À plusieurs endroits nous trouvons la forme de l'article composé masculin pluriel non contractée *de los* : *las fadas son las companhas de los òmes*, « les fées sont les compagnes des hommes » ; *me rampèla un de los sovenirs los melhors*, « il me rappelle un des meilleurs souvenirs ».

Dans ce texte Vidal remplace la première personne de l'indicatif présent d'*èstre*, par *sèi* au lieu de *seu* dans *La sèrva*. Cette forme est en effet beaucoup plus générale en nord-occitan (ALF, carte 803A et 803B).

⁵⁶⁹ Le viaduc des Fades est un viaduc ferroviaire français lancé au-dessus de la Sioule, entre les communes de Sauret-Besserve (canton de Saint-Eloy-les-Mines), au nord, et des Ancizes-Comps (canton de Saint-Georges-de-Mons), au sud, dans le nord-ouest du département du Puy-de-Dôme. Cet ouvrage d'art livre passage à la ligne de chemin de fer de Lapeyrouse à Volvic, tronçon de la ligne Clermont-Ferrand-Montluçon, via le plateau des Combrailles. Voir Figure 18, au nord de la carte.

Cofignale va expliquer à Jean qu'elle a également pour nom celui d'*Estefaneta*, « Stéphanette ». Dans la contrée le seigneur Stephanius de Belloforti⁵⁷⁰ partit en croisade et laissa son épouse seule avec sa mère. Cette dernière par détestation ravala sa bru au rang de *porquiera*, « porchère » que Vidal traduit pudiquement par « berger ».

Porquiera, est un méridionalisme donné dans LE. Le TDF nous donne « enclos pour les porcs ». L'équivalent nord-occitan donné par OP est *porchèira*.

Plus loin nous trouvons *la gardairis de tesons*, « la gardienne de pourceaux », nous voyons qu'il généralise la forme *-airis (-airitz)* de l'ancien cas régime féminin à ce que l'occitan moderne donne sous la forme *gadairas*.

Teson (tesson) « porcelet », caractéristique des parlers occidentaux nord-occitans, LY, BP et languedociens AL (ALF, carte 1061).

Une vie de malheur attend la femme du seigneur, *sa maire corsejèt sa molher*, « sa mère persécuta sa femme ».

Corsejar que Vidal traduit par « persécuter », est donné dans les dictionnaires pour : « poursuivre, traquer, presser vivement » TDF, BP ; ou « parcourir un pays pour faire du butin » dans LE.

Molher, « épouse » est un archaïsme que Vidal utilise à dessein LE, OP, LY, TDF.

La fée va prendre la place de la belle dame pour lui éviter la honte et la souffrance, *i'a pas mai ladre qu'una fada*, « Physiquement, il n'y a pas plus insensible qu'une fée », le mot *ladre* est bien donné dans ce sens dans différents dictionnaires TDF, BP, LE.

Le seigneur rentré de croisade lui fait présent de tout ce qu'il a ramené de son voyage lointain, *bailèt en sa dòna los prezents [...] qu'avia raportats pèr lies de l'orient aluentat*, « il donna à sa dame les présents [...] qu'il avait ramené de l'orient lointain ».

Notons la forme *en sa* pour « à sa » déjà développée précédemment (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Le parler de Chilhac, § 6.2), que nous retrouverons fréquemment dans ce texte.

Lies est une forme tout à fait artificielle et archaïque du cas régime (Anglade, 1921, p. 246) que Vidal utilise en remplacement de la forme moderne *'lha* (Le parler de Pontgibaud ; Bonnaud, 2006, p. 122).

Le seigneur rendra son rang à son épouse et chassera sa mère. Pour la remercier de son soutien dans des moments difficiles, la dame de Beaufort va demander à la fée de devenir sa marraine, *quet bonur s'ère la vòstra meirina !* « quel bonheur si j'étais votre marraine ! ».

⁵⁷⁰ Belfort (Beaufort) seigneurie de la région d'où le nom de Chapdes-Beaufort.

Nous retrouvons là la forme exclamative avec *quet* (*que*) pour *quin* comme dans *La sèrva*. Ainsi elle devient la fée *Estefaneta*, « Stéphanette » *d'ara en lai saretz la fada Estefaneta*, « dorénavant vous serez la fée Stéphanette ».

Maintenant la fée lui a dit tout ce qu'elle avait à lui dire, et disparaît en lui donnant rendez-vous pour bientôt.

Jean va rejoindre ses frères pour reprendre l'ouvrage, *s'en vai temps [...] de prene ma bezonha*, « il était temps [...] de reprendre mon travail ».

III *La Chartrosa* « la Chartreuse »⁵⁷¹

Suivant la nouvelle règle adoptée par Vidal il écrit *Chartrosa* [tsar'trusa] et non *Chartroza* [tsar'truza]. Est-ce un oubli ?

Jean se rend le lendemain au rendez-vous de la fée et tous deux se plongent dans la contemplation des paysages d'Auvergne, *abazimats qu'èron dins la contemplacion d'aquel meravillos paisage*, « abimés qu'ils étaient dans la contemplation du merveilleux paysage ».

Abazimat, « abîmé », dans le TDF, inconnu ailleurs.

Pour la première et seule fois nous avons *aquel* devant consonne, partout ailleurs nous avons *aquest*.

Nous lisons sur le manuscrit la phrase suivante rayée, *glòria de l'Auvernha, richessa inapreciabila de nòstra maire Fransa, la patria nòstra*⁵⁷², qui est sans traduction dans le texte français. Vidal a dû penser après coup que son élan patriotique était peut-être un peu excessif.

Cofignale va faire l'éducation de Jean, qu'èra *pron mau emparaulat, l'escòla la coneisia gaire*, « il était peu éloquent, l'école il ne la connaissait guère ».

Emparaular que Vidal utilise d'en le sens « être éloquent » n'est connu que par le TDF dans le sens de « conclure un marché verbalement, faire des conventions verbales, en Béarn ».

Le père de Jean lui a cependant appris à lire *dins las oras de tres sòls*, « dans l'alphabet ».

Nous n'avons trouvé cette expression nulle part et Vidal ne donne aucune explication. Serait-ce l'altération de *las òbras de tres sòls*, « les œuvres à trois sous »⁵⁷³ ?

Suit un long historique sur la Chartreuse Port-Sainte-Marie, au cours duquel Vidal rappelle, *Pors Santa Maria faguèt partida de la provinsa d'Aquitània e n'en fuguèt la segonda Chartrosa*, « Port Sainte-Marie faisait partie de la province d'Aquitaine et en fut la seconde Chartreuse ». Il évoque que *pors* (*pòrt*) vient du latin PORTUS, *e pòrt sinhifica pòrta d'un*

⁵⁷¹ Voir Figure 18.

⁵⁷² Gloire de l'Auvergne, richesse inappréciable de notre mère France, notre patrie.

⁵⁷³ *Ouro* est donné pour *òbra* en Dauphiné dans le TDF.

erm, e de mai azil, retirada, sosta, « et port signifie porte d'un désert, et de plus asile, retraite, abri ».

La chartreuse fut bâtie sur un lieu où deux frères fort pieux, *Guilhem e Rodòls de Bèu-Fòrt* « Guillaume et Rodolphe de Beaufort » virent une forme blanche, *un avertiment dóu Cel*, « un avertissement du ciel ».

Vidal utilise là la forme classique *cel* à la place de la forme nord-occitane *ciau*, sûrement pour donner au mot plus de majesté religieuse pour évoquer l'événement.

À propos des moniales il nous parle de *chascuna de lies*, « de chacune d'elles », en réutilisant encore la forme du cas régime ancien *lies*.

Parlant des terrains séparant les bâtiments, *l'entre-vau formava un prat*, « l'intervalle formait un pré ». *Entre-vau* avec ce sens et cette orthographe vient du TDF, et dans la langue ancienne pour *entreval*, LE donne « intervalle » et OP « espace de temps, période ».

Il utilise de même les termes, *à dreita [...] e a esquerra*, « à droite [...] et à gauche », terme qui n'apparaît qu'à partir du sud Cantal, puis vers le sud-ouest (ALF, carte 629). Précédemment il avait utilisé *mansa*.

IV *Los braconeirs*, « les braconniers »

La vraie vocation de *Jan Combralha* c'est la braconne. Cette activité a déjà failli lui coûter une main et sans l'intervention de la fée Cofinhala il en serait resté estropié.

Tel un Robin des Bois auvergnat il a sa bande de *traucha-baranhadas*, « braconniers », mot à mot « trou-haies »⁵⁷⁴.

Ils connaissent *los traucs de la ribeira o de los rius onte se rescondon las trochas saborozas e los chambres tant recerchats*, « les trous de la rivière ou des ruisseaux où se cachent les truites savoureuses et les écrevisses si recherchés ».

Trocha est un emprunt méridional comme nous l'avons déjà vu dans *La serva* (-*ch* venant de -CT au lieu de -*it*) et « écrevisse » est donné à Pontgibaud par [ekra'visa]. La forme *jambre* (*chambre*) existe par contre dans l'est du Puy-de-Dôme (ALF, carte 445).

Nous remarquons encore ici la forme non contractée *de los rius*.

Jean (donc Vidal) justifie le braconnage en disant, *Jan èra oneste, à son vejaire fazia ges de mau ; l'aiga se paga pas e la que cort dins lo fluve o dins lo riu es à tots, perque donc sarion pas à tots los peisons que vivon sempre dins aquela aiga qu'es à tots ? E las lèbres que coron quau los a abalidas ?* « Jean était honnête pourtant et à son avis ne faisait aucun mal ; l'eau ne se paye pas et celle qui court dans les fleuves ou le ruisseau est à tout le monde ; pourquoi

⁵⁷⁴ D'autres expressions de même type existent comme *trauca-termes*.

n'en serait-il pas de même des poissons qui vivent continuellement dans cette eau ? Et les lièvres qui courent, qui les a élevés ? »

Vidal utilise la forme générique *abalir* « élever, nourrir » TDF. En Auvergne la forme locale est *abarir*, ou *'barir* par aphérèse, BP. Bertrand utilise ce mot pour *bari en petio* (*barir un petiòt*), « élever un enfant », mal traduit par Massebeuf par « accoucher » (Bartran, 1934, p. 85 ; traduction 1989, p. 241).

À cette déclaration suit une affirmation qui pourrait être digne de Proudhon ou de Reclus, *Mas l'Etat es mèstre e nòstre mèstre. Imperium !* (souligné par l'auteur). *Sem sa chauza e, com a de bezonh, que li chau d'argent e dos òmes, dispauza de nautres e de nòstris bèns. Respublica !* (souligné par l'auteur), « Mais l'État est maître et notre maître. *Imperium !*. Nous sommes sa chose et, comme il a des besoins, qu'il lui faut de l'argent et des hommes, il dispose de nos personnes et de nos biens. *Respublica !* » Nous retrouvons là l'hésitation entre *de* « de » article et préposition *dos* (*daus*) « des », *d'argent e dos òmes*.

Face aux gendarmes il faut faire preuve de beaucoup de malice, *tau una bòba dins un bartas d'agrifols e de ronzes*, « comme une couleuvre dans un buisson de ronces et de houx ».

Bòba, est un terme générique pour « serpent » dans toute une zone centrale en Auvergne et ailleurs plus spécifiquement « la couleuvre » (Teulat, 1981, page 43 et carte 15).

Se botèt à [...] traspialar lo gendarma, « il se mit à [...] passer sous le gendarme ».

Traspialar, ce mot que Vidal utilise dans le sens de « passer dessous » est absent des dictionnaires, nous ne trouvons que *traspelar* dans LE qui a le sens (supposé car suivi d'un point d'interrogation) de « suinter ».

Le gendarme bien sûr se ridiculise face à l'habile braconnier, *alòr [...] s'embaranhant dins las ramas e dins las rais amb sas agulhetats, sos esperons e son grand sabre, à la corsa, lo gendarma partiguèt*, « Alors, [...], s'embarrassant dans les branches et dans les racines avec ses aiguillettes, ses éperons et son grand sabre, le gendarme partit en courant ».

Embaranhar, « embarrasser », BP donne le sens de « s'embroussailler », le TDF donne (entre autres) « s'empêtrer, s'embarrasser ».

Bien sûr la fée ne se montre à personne d'autre que Jean. Et quand ils entendent Tialeix, l'ami de Jean, arrivé en chantant *La Marion s'en vai au molin*, la fée s'évapore légère. Tialeix et Jean décident de se retrouver le lendemain avec les autres braconniers du voisinage à *sol-intrant*, « au coucher du soleil », à Chaluset (voir carte n°).

BP donne à *soule intrant*, « au soleil couchant ».

V *La batuda*, « la battue »

Jean, Tialeix et leur troupe de braconniers vont organiser une véritable battue aux gendarmes dans la forêt de Chalusset, afin de les dissuader de trop se mêler de leurs activités. *Nostris gens se trachon pas gaire*, « nos gars ne s’embarrassent guère ».

Trachar prend ici étonnamment le sens de « s’embarrasser » dans le sens de « ne pas se gêner ». Le sens habituel est plutôt celui de « s’aviser, prendre garde, se rendre compte, se préoccuper » TDF, LE. Nous pouvons supposer que cette forme est un emprunt méridional, l’équivalent serait en nord-occitan d’Auvergne *traitar* ou *tractar*.

Il faut définitivement dissuader les gendarmes d’une quelconque action contre les braconniers, *car èra plus viure qu’istar sot tala menasa de contùnia*, « car ce n’était plus vivre qu’être sans cesse sous pareille menace ». La morphosyntaxe de cette phrase est quelque peu apprêtée, l’absence de la double négation *pas plus* ou *pas mai* au lieu de *plus* laisse planer une ambiguïté sur le sens de la phrase. Vidal a également recours à l’archaïsme verbal *istar* (*estar*) probablement avec le sens de *demorar*, « demeurer », *ese* (*èsser*) aurait été tout aussi approprié et sûrement plus compréhensible.

La présentation de la bande des braconniers permet à Vidal de donner un certain nombre de sobriquets probablement puisés dans le patrimoine local,

Lo Grelat, « le Grêle » ;

Lo Neiraud, « le Noiraud » ;

Barbotit, « Barboutit » ;

Biscarat, « Biscarat » ;

Lo Grand-Becasin, « la Grand-Bègue » ;

Lo Borrut, « le Poilu » ;

Lo Miaulant, « le Miaulant » ;

Carabit, « Carabit » ;

Quièu-Brulat, « Cul-Brûlé » ;

Ben mai borruts d’ama que de pel, « bien plus bourrus que poilus ». Là la traduction française n’a pas la précision de la phrase occitane⁵⁷⁵.

Un peu plus loin nous avons le profil de quelques-uns d’entre eux.

Quand lo Miaulant parlava creziatz d’auzir un chavant, « quand le Miaulant parlait on croyait entendre un chat-huant » ; *lo Borrut avia de pèus jusqu’à dins los uelhs*, « le Poilu avait des poils jusque dans les yeux » ; *lo Grelat èra tot picotat*, « le Grêle était tout tacheté » ; *lo Grand-Begasin* : *grand, maigre, mau-fotut, la gaunha de travers, los piaus jaunes e erisats*,

⁵⁷⁵ Bien plus bourru de l’âme que de la peau.

« le Grand-Bègue, grand, maigre, mal fichu la lèvre de travers, les cheveux jaunes et hérissés ». La belle équipe ! Notons la subtile distinction que Vidal fait entre *los pèus*, « les poils », et *los piaus*, « les cheveux » et plus haut nous avons *pel*. Ces trois mots sont généralement le même en occitan.

Vidal n'hésite pas à généraliser les formes féminines en *-èiris (-eiritz)*, et l'utilise pour des substantifs modernes comme *la recebeiris de la pòsta*, « la receveuse de la poste », la langue moderne dirait *la recebeira de la pòsta*.

Un autre sobriquet apparaît plus loin, *lo pica-pruna*, « "pique prunes", le tailleur ».

La joyeuse troupe est maintenant en route vers Montfermy afin d'atteindre le bois de Chalusset, *Braves, tau que los Galés nòstris reires, mas mielh avizat que ilhs, avian crenhensa de ren, pas meme que lo cel i tombèsse sus lo suc*, « Braves comme les Gaulois nos ancêtres, mais mieux avisés qu'eux, ils ne craignaient rien, pas même que le ciel leur tombât sur la tête ». Il est toujours bon quand on est auvergnat de faire référence à nos fiers ancêtres celtes. Là encore Vidal remplace *lo ciau* « le ciel » par *lo cel*, mais cette fois ci sans majuscule.

Maintenant les gendarmes, la garde-générale et les gardes-forestiers, *s'èron acampats, e un còp dins la ruda valèia la batuda comensava, quora subre un mauvas draiol, quora sus los ròcs coindits*, « ils s'étaient assemblés, et une fois dans la rude vallée, la patrouille commençait, tantôt sur un mauvais sentier, tantôt sur les rochers dénudés ». Le mot *coindit* est rare et se trouve avec différentes acceptations, BP donne « dépouillé (des biens) », c'est cette signification que nous retrouvons dans MR, *coindi* (verbe transitif), « décaver au jeu, dépouiller de ses biens, ruiner la santé ». Le TDF donne *couinde, -ouindo* (adjectif) « gracieux, élégant, coquet, en Dauphiné (vieux) ». Enfin LE donne *coindir* (verbe actif) « parer, orner », ce qui est plus en rapport avec la définition du TDF. Vidal a lui élargi le sens donné par BP et MR au dépouillement physique des rochers.

Les gendarmes cherchent sur la rivière les instruments qu'auraient pu disposer les braconniers, *ges d'autre brut qu'aquest de la ribeira que 'Siule' totjorn, e lo crid d'un chavaniu o d'un grand goeirand*, « aucun autre bruit que celui de la rivière, ou le cri d'un chat-huant ou d'un grand-duc ». Vidal ose un jeu de mot entre « Sioule » la rivière et *siular* « siffler » BP, TDF, LY.

Goeirand « grand-duc », on trouve ce mot dans TDF *goiro*, et BP *goeiran*, pour « buse ».

A meinueit, « minuit », qui est la forme locale [me'ny] (ALF, carte 1632), alors que deux pages avant nous trouvons *meija-nueit*.

Mais, *es dangeiros de s'esmarar dins los bòscs, per los chamins eirants, e d'aver las chambas rotas*, « il est dangereux de se perdre dans les bois, par les chemins difficiles, et de se rompre les jambes ».

Esmarar, « égarer, fourvoyer », uniquement dans le TDF.

Eirant, « de nature ou de caractère difficile, désagréable », se trouve seulement chez BP, et MR, ce mot semble donc proprement auvergnat.

Là ils trouvent *d'òmes pincats à l'acrin de las costats*, « des hommes perchés au fait des côtes ».

Acrin, « crête, arête, sommet, faîte », TDF.

Bientôt les braconniers sans se faire voir et sans bruit arrivent à dissuader la patrouille de continuer ses recherches. Ils se retirent, *que solament avian ren vist, mas nimai auzit neguna vots*, « car non seulement les agents n'avaient rien vu, mais ils n'avaient entendu aucune voix ».

Neguna « aucune », archaïsme LE, pour *pas ges de* ou *gran de* (cf. La serva, § 5.3.4).

Les braconniers peuvent donc sans crainte continuer leur œuvre et venir apporter aux auberges de Pontgibaud, *un pauqueton sus la coideira*, « un paquet sur l'appui de la fenêtre », garni de *trochas superbas*, « truites superbes ».

coideira « accoudoir, rebord de fenêtre » est encore mot venant du TDF.

VI *La Fada se degala*, « la Fée s'amuse »

Nous assistons maintenant à la leçon bien menée que donne la fée Cofinhala au curé ivrogne de Montfermy. L'évêque viendra et *lo curat de Mont-Fermin non trapara la monina*, « le curé de Montfermy, ne sera pas ivre ». Nous retrouvons là une expression très courante en occitan « attraper la guenon » dans le sens « d'être saoul ». Il se trouvait qu'avec *los borgés escupisian pas sus lo mergue de la vinha*, « les bourgeois, ils ne crachaient pas sur le vin », traduit élégamment par « le petit lait de la vigne ». Plus loin il nous gratifie de *la tizana de bòsc torsit*, « la tisane du bois tordu ».

Cofignale se servira *de dos bornhons*, « de deux ruches » et *d'abelhas*, « d'abeilles » pour punir *lo curat qu'èra completamente bandat*, « le curé qui était complètement saoul ». *Bornhon* « ruche » est un terme occitan occidental, (ALF, carte 1174 A et B) LY.

Le pauvre curé finit par se retrouver avec des piqûres d'abeilles qui lui font *una naca*, « un gros nez ». Honteux et ne voulant pas se présenter dans cet état auprès de l'évêque, *faguèt penedensa ueit jorns de temps*, « il fit pénitence durant huit jours ».

Vidal choisi la forme rouergate donnée par le TDF, *penedença*, « pénitance ».

L'évêque put donc repartir satisfait de son vicaire, *au grand contentament, au trionfe de la fada, que l'abat Voculat non s'èra sadolat*, « au grand contentement, au triomphe de la fée, que l'abbé Vouculat ne s'était pas enivré ».

VII *Jan fai justici*, « Jean fait justice »

Dans ce chapitre Vidal va nous conter comment dans les campagnes auvergnates, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, se réglaient les affaires entre concitoyens.

Il nous rappelle qu'à Pontgibaud se tenaient de grandes foires aux bestiaux et *las minas e la fondaria fazian flors*, « les mines et les fonderies se trouvaient en pleine activité »⁵⁷⁶. Beaucoup de monde passait à Pontgibaud, car, *los pònts èron clars subre la Siule*, « les ponts étaient rares sur la Sioule ».

Jean chef des braconniers veut corriger un de la bande, *lo Barbotit*. Celui-ci *per n'en traire revenge*, « par vengeance », avait parsemé sur le foirail de Rochefort-Montagne, ville voisine, *de podra de fege de lop*, « de poudre de foie de loup ». Ce maléfice a semé la panique parmi le bétail et plusieurs personnes furent blessées.

Èra convengut que totes los braconeirs que lo reconoision pèr chèfe i devian comte de lors actes, « il était convenu que tous les braconniers qui le reconnaissaient pour chef lui devaient des comptes de leurs actes ».

C'est pour cela que Jean le cherche et le trouve sur le chemin de Pranal. *Barbotit* [...] *barbotiava quand parlava, e d'aqui son chafreis*, « Barbotit [...] balbutiait quand il parlait, et de cela lui venait son sobriquet ».

Barbotar, « balbutier », BP, MR donne *barboulha*, « faire un récit incompréhensible ». Là encore l'expression semble très locale.

Chafreis, « sobriquet », LY, BP donnent *chafre* « surnom », forme locale.

[*Barbotit*] *s'en venia to plan-plan son rebit a la man*, « [*Barboutit*] marchait lentement, son gourdin à la main ».

Rebit, « gourdin, trique », que nous avons déjà vu dans *La sèrva* et une forme très locale. Vidal l'écrit maintenant avec un *-t* final et muet, mais indiquant plus clairement la position de l'accent tonique.

⁵⁷⁶ Depuis 1825 et jusqu'en 1898, le filon de galène argentifère de Pontgibaud fut exploité, produisant au total 50 000 tonnes de plomb métal et 100 tonnes d'argent pur. C'est à Pontgibaud que se traitait le minerai de plomb argentifère extrait des mines voisines, d'où les fonderies (Musée de la mine de Pontgibaud).

Es tot sò que faguèras ? « et tu ne fis rien d'autre ? ». Cette petite phrase interrogative est intéressante car elle donne un prétérit de la deuxième personne de *faire*, « faire », en *-èras* ['era], occurrence rare.

Sans hésiter Jean va corriger à coups de poing Barboutit de son maléfice sur le marché de Rochefort qui fit dégâts et blessés, *Jan [...] tombèt sus lo gròs òme e de plòure los còps de ponh !* « Jean [...] tomba sur le gros homme, et les coups de poing de pleuvoir ! ».

Ailleurs dans le texte Vidal écrit *pong*. Localement comme dans beaucoup d'endroits en nord-occitan la phonétique a été francisée en [pwẽ] (ALF, carte 1046 ; ALAL, carte 698), cela venant probablement de l'ancienne forme *point* OP.

Morale de l'histoire, c'est en famille qu'il faut laver son linge sale, *un saton vau mielh que los gendarmas*, « un coup, même dur, vaut mieux que les gendarmes ».

Le TDF donne *satou*, « coup violent, gourmade (?), en Auvergne, gros bâton à Montpellier », BP donne « gourdin, massue, matraque, gnon ». Ce mot est inconnu ailleurs.

VIII *Jan se degala a son torn*, « Jean, s'amuse à son tour »

Jean retourne à Pontgibaud pour aider le Grand-Bègue à *sejar los reviuers, i vòle demandar que me venhe ajudar à levar los nòstres*, « à faucher les regains, je veux lui demander de venir nous aider à couper les nôtres ».

Ajudar « aider » est un emprunt, la forme septentrionale et orientale est *aidar* [e'da] (ALF, carte 1425).

Que venhe « qu'il vienne », troisième personne du subjonctif présent (nord-occitan) de *venir*. Nous voyons que là aussi le manuscrit a été gratté, et *venhe* est venu remplacer probablement *venga* forme méridionale⁵⁷⁷.

Jean ajoute, *n'en profiterai per retenir à las carrièras quaucas peiras copadas*, « j'en profiterai pour retenir quelques pierres de taille à la carrière » ; On se souvient que Vidal est lui-même fils de carrier tailleur de pierre, aussi on note la forme occitane *peira copada* pour « pierre taillée ».

En cours de route comme un bon braconnier, *vizitèt un las pausat la velha e i trobèt una [...] lèbre*, « il visita un lacet posé la veille, et y trouva un [...] lièvre ». Passant près d'une mare, *una idèa prenguèt Jan, levèt lo chap, espinchèt lo ciau, carculèt l'ora*, « une idée lui vint, il lorgna le ciel, calcula l'heure ». Vidal ne traduit pas *levèt lo chap* « leva la tête », cette forme adaptée du sud occitan-occidental *cap* n'a aucune réalité en nord-occitan ou occitan oriental où *tèsta* ['tjɪtɔ] « tête » est la forme générale partout (ALF, carte 1300 ; ALAL, carte 583).

⁵⁷⁷ Anglade donne pourtant les deux formes, *venha* et *venga* (Anglade, 1921, p.351).

Nous retrouvons ici la forme *ciau* « ciel » forme générique du nord occitan, précédemment *cel*.

Nous remarquons aussi *carcular* « calculer, réfléchir », avec le rhotacisme du *l* devant consonne. Ce phénomène est assez fréquent pour les mots d'introduction récente, comme *arcòl*, « alcool » ; *arcalís*, « alcali » ; *armanac*, « almanach » ; *arterar*, « altérer » ; *carcul* « calcul » ; *carmar* « calmer » ; *escarson*, « caleçon », *recòrda*, « récolte » ; etc. (Nauton, 1974, p. 203). Dans l'ALF (carte, 1752) nous notons dans l'ouest du Puy-de-Dôme, [arte'ra], pour « altéré ».

Nous ne savons trop pourquoi, mais, *passant dins la sanha trapèt una granolha e la botèt dins un sachon que portava totjorn en sa gata*, « passant dans la prairie, il attrapa une grenouille et la mit dans un petit sac qu'il portait toujours dans sa poche ».

Vidal traduit *sanha* par « prairie » quand le sens général est « pré marécageux, terrain humide » TDF, « marais, marécage, pré marécageux » BP.

Gata est une forme locale pour « poche », le sens général est « gousse, cosse de légume » TDF, BP. Seuls BP et LY donne « petite poche », ce qui confirme bien le localisme nord-occitan.

Arrivé à Pontgibaud, il vend son gibier (braconné) et va retrouver le Grand-Bègue à l'auberge de la *Bèla Cozineira*, « la Belle Cuisinière », où il retrouve le Grand-Bègue.

Lo Grand-Begasin [...] buvia pinta amb de peiriers e de copaires de peira, « le Grand -Bègue [...] buvait en compagnie de carriers et de tailleurs de pierre ». Vidal se souvient sûrement des ouvriers qui venaient boire à l'auberge de son grand-père, *peiriers* « carriers », ce mot est certainement emprunté à un parler sud-occitan avec le dérivé ARIU en *-ier* et non *-eir*. *Copaires de peira* « tailleurs de pierre » semble plus local et faire partie du vocabulaire acquis en famille par Vidal. Il nous donne un peu plus loin un autre terme propre à cette profession, *un peironeir*, « un carrier ». Ce dernier mot ne se trouve pas dans les dictionnaires cités, mais qui pour la même raison du dérivé ARIU semble être lui local.

Vene, paura Maria, diguèt-lies, « je viens, pauvre Marie, dit-elle », une fois encore Vidal remplace la forme moderne *'lha* « elle » par l'archaïsme *lies*.

La Belle-Cuisinière demande à son *pensionàri* « pensionnaire » Baptiste : *botatz lo sèi dins los chauls*, « mettez le saindoux dans les choux ». Il écrit le mot *saiñ* (*sagin*) « saindoux » conformément à la phonétique locale, *sèi*, donné sous cette forme par BP et TDF, *sèi* (limousin) pour *sahin*.

Baptiste voulant continuer sa partie de carte demande au Grand-Bègue de s'occuper de la soupe aux choux de la Belle-Cuisinière. C'est là que Jean farceur glisse sa grenouille dans la

soupe aux choux. Quand la cuisinière revient, *una forcheta d'una man e sa lòsa de l'autra, se botèt à presar lo sèi pèr lo faire fondre mielh, e chauchava, e chauchava !* « une fourchette d'une main et sa louche de l'autre elle se mit à presser le saindoux pour le faire fondre plus complètement, elle pressait, elle pressait ».

Lòsa « louche » est une forme propre au Puy-de-Dôme et nord Cantal (ALF, carte 1613 ; ALAL, carte 1347), BP.

Chauchar « presser », s'utilise généralement dans le sens de « fouler aux pieds », TDF, LY, également « presser » chez BP.

Voyant que son saindoux ne fondait pas, l'hôtesse *sortiguèt lo morsel de sèi e l'espinchèt à la luts d'un chalèu*, « elle sortit le morceau de saindoux et l'examina à la lumière d'un "croissel" (?) ».

Chalèu, « lumignon, chaleil, petite lampe à huile », Vidal donne la traduction française « croissel » que nous ne trouvons nulle-part. Pour ce mot dont la prononciation locale est [ˈtʰsal_{iqe}] (ALAL, carte 1283), *chale* dans BP, Vidal choisit de rester fidèle à la forme graphique félibréenne *calèu* > *chalèu* TDF.

Veguèt la bestiona, que jitèt defòra, « elle vit la bestiole qu'elle jeta dehors ».

C'est bien-sûr Baptiste qu'elle accuse de la farce et lui dit, *la manjaretz, la sopa à la granolha*, « vous la mangerez la soupe à la grenouille », et tous les trois Baptiste, le Grand-Bègue et Jean sans la moindre hésitation s'attablent et mangent la soupe à la grenouille.

Le Grand-Bègue et Jean restent à l'auberge pour la nuit et sont conviés à coucher dans le lit du fils de la Belle-Cuisinière, *qu'es val vin*, « qui est au vin », c'est-à-dire « qui est aller faire la provision de vin en Limagne ». Ici *val* « au » indique le lieu, ou la direction.

La farce tourne à la plaisanterie de mauvais goût, quand le Grand-Bègue allant se soulager, *tombar d'aiga* « tomber de l'eau » comme l'on dit couramment, remplit une seringue d'urine. Installés avec Jean dans la chambre voisine de celle des aubergistes *lo Begasin [...] saliguèt de sot sa blòda un vira-broquin*, « le Bègue [...] sortit de sous sa blouse un vilebrequin ». Il troue le galandage puis à l'aide de la seringue asperge d'urine le lit de leurs hôtes *qu'èra dret à dret de l'autre costat*, « qui était juste de l'autre côté ».

Bien sûr quand les aubergistes viennent se coucher éclate une dispute, *se batian. E se fretèron un moment*, « ils se battaient. Et ils se frappèrent un bon moment », chacun accusant l'autre d'être à l'origine de l'état du lit, méfait de la soupe à la grenouille, *es tu que te laches*, « c'est toi qui te lâches », on attendrait plutôt *sès tu que te laches*, ou *acò es tu que te laches*. La farce cependant, fait bien rire les deux compères dans la chambre voisine, *Combralha e lo Begasin [...] espetavan de rire sot la flasada*, « Combraille et le Bègue [...] étouffaient de rire sous la

couverture ». Ici encore Vidal rétablit la finale - *avan* à la sixième personne de l'indicatif imparfait qui était en -*avon* dans *La sèrva. Espetar* a plutôt le sens de « éclater, exploser, voler en éclats » BP, TDF, LY. Dans le sens « d'étouffer un bruit » BP donne, *eimudezî*, probablement de la même famille que *esmudi* TDF « rendre muet en Gascogne ».

IX *Lo vielh rore*, « le vieux chêne »

Jean n'a que la fée Cofignale en tête, *franc de tota outra idèia, lo recòrd de Cofinhala ocupava son èime en lòngs pensaments*, « il pensait longuement à Cofignale dont le souvenir occupait uniquement son esprit ». *Pensament* qui n'est pas directement traduit par Vidal a en fait le sens de « souci, chagrin » TDF, LE, c'est un vocable ancien qui n'est plus utilisé tout au moins en nord-occitan. La seule occurrence donnée par BP a le sens de « pansement », et ni LY ni OP ne le donnent. *La vezia pas sovent [...] e n'avia d'endura e de rancura*, « il ne la voyait pas souvent [...] et il en souffrait ». Dans sa traduction Vidal traduit les deux expressions *aver d'endura e de rancura* par le seul verbe « il en souffrait ». Pour *endura*, BP donne « souffrance » et TDF « patience, endurance » ; pour *rancura* BP et TDF donnent « rancune, regret, ressentiment ». LY donne les verbes *endurar* « supporter » et *rancurar (se)*, « se récrier », mais pas de substantif.

Jean est assis au bord de l'eau quand, la fée vient *en s'asetant ras de se [...] aguèt lo fremin quand la veguèt*, « en s'asseyant contre lui, [...] il eut un frémissement quand il la vit », *fremin* ne se trouve sous cette forme que dans le TDF et n'a pas été repris dans LA.

Si Jean déclare sa flamme à la fée, celle-ci lui explique qu'une fée n'est pas faite pour les amours humaines, *vendra un jorn onte saras maridat, onte auras de drollets, e, mon amic, familha e trabalh te faran oblidar la fada*, « viendra un jour où tu seras marié, où tu auras des enfants et, mon ami, famille et travail te feront oublier la fée ». La phrase est un peu maladroite car on devrait trouver *que* à la place de *onte*, qui est une traduction mot pour mot du français, *vendra un jorn que saras maridat e qu'auras de drollets*.

Mais Jean ne veut rien entendre, *lo dròlle la prenguèt à la braceta*, « le jeune homme la prit à bras le corp ». *À la braceta* « à bras le corps » vient du TDF et ne se trouve nulle part ailleurs. *E lo paure nèsci arrapèt ma lo tronc d'un jarric d'un vielh rore*, « et le pauvre sot, dans son élan, attrapa le tronc d'un chêne, d'un vieux chêne ». Vidal utilise à la suite deux termes qui désignent « le chêne » dont aucun n'est local. *Jarric* est utilisé dans l'ouest limousin et *rore / rove* dans le sud du Massif-Central. Ailleurs les seuls mots connus sont *chaine* ou *chassanh* (ALF, carte 265 ; ALAL, carte 277).

Les fées ont des pouvoirs parfois bien malicieux.

Restèt aqui plantat, estupit e nèc, « il resta là planté, stupide et morne ». *Nèc*, « interdit, déconcerté, penaud » TDF et LE sont les seuls à connaître ce mot.

X *La leison de la fada*, « la leçon de la fée »

Le lendemain de la triste aventure de Jean avec la fée est un dimanche. *La mai Beauregard diguèt [...] pararas lo bestiau*, « la mère Beauregard dit [...] de sortir le bétail et de le garder ».

Vidal utilise ici la forme occidentale de *mair*. Cette forme se trouve jusque dans l'ouest du Puy-de-Dôme BP, LY, (ALF, carte 841) avec son pendant *pair* (ALF, carte 1003). Nous retrouverons encore une fois cette forme à la fin du texte.

Parar est équivalent de la forme générique *aparar* par aphérèse du *a* initial. En nord-occitan il est généralement utilisé dans le sens de « protéger, sauvegarder » mais aussi de « mener paître le bétail, garder le troupeau » BP, LY.

Jean va donc, accompagné de son labrit⁵⁷⁸, garder ses bêtes. Allongé dans l'herbe *se prenguèt à raibar*, « il se prit à rêver ». *Raibar*, « rêver » est la forme la plus courante en occitan-septentrional (ALF, carte 1695 ; ALAL, carte 827), BP, LY. De son côté le TDF donne le substantif *raive*, et confirme *reibe* (Limousin).

Mais son chien sent une présence, *Jan laisèt aqui de somnhar*, « Jean laissa sa songerie ». *Somnhar* « songer, rêver », est également une forme usitée en nord-occitan, principalement dans la partie ouest (ALF, carte 1695 ; ALMC, carte 1458 ; ALAL, carte 827). Nous avons ici l'équivalent de *somjar* de la partie est-occitane, tous deux dérivés du latin SOMNIARE. Là aussi le manuscrit a été gratté et montre que Vidal avait tout d'abord choisi un autre terme qu'il remplaça ultérieurement par *somnhar*. Cela se vérifiera chaque fois que dans le texte nous trouverons ce mot.

La fée réapparaît à Jean toujours dans un lieu isolé garantissant leur intimité, et lui rappelle le sens de la leçon qu'elle lui donna le jour d'avant.

La fée s'adresse alors à lui *coma una maire qu'asola son pichòt efant o lo popina*, « comme une mère qui console son petit enfant ou le cajole ».

Asolar se trouve dans le TDF avec le sens de « consoler, calmer, tranquilliser », mais nulle part ailleurs. Dans la langue ancienne nous trouvons, « isoler », ou « jeter à terre, renverser, fixer dans le sol » LE, par contre nous trouvons *asolasar*, « accompagner, consoler, soulager » LE⁵⁷⁹.

⁵⁷⁸ Chien de troupeau.

⁵⁷⁹ Dans la région de Saugues (43) on dit *faire solaç*, pour « consoler » (du rédacteur).

Pichòt, « petit », étonnamment BP donne cet adjectif comme autochtone à la Limagne du sud et à la Margeride.

Popinar, « pouponner » donné par BP.

La fée est là pour le protéger et le guider s'il le faut, *ame-me coma se dèu*, [...] *que sèi ta maire o mielh ta sòr einada*, « aime-moi comme il se doit [...] que je suis ta mère ou mieux ta sœur ainée ».

Le verbe *amar* « aimer » est resté sous sa forme ancienne en Auvergne BP, (Dauzat, 1900, pp. 147-148), comme en Provençal rhodanien TDF.

L'utilisation du verbe *dèure* est ici inappropriée car il a en Auvergne surtout le sens de « devoir quelque chose à quelqu'un » et non de « devoir faire quelque chose par devoir ou obligation ». Il serait plus approprié de dire *ame-me coma chau*.

Einada adopte la forme phonétique de la diphtongue *ai* prétonique [ej] pour *ainada* [ej'nadɔ]. Elle le met en garde aussi sur ce qui arriverait s'il se laissait mener par de mauvais désirs, *Fadar*, [...] *se tau mauvas dezir te prenia mai*, *Cofinhala en fum s'envolaria* [...] *pèr totjorn*, « Niais [...] si semblable mauvais désir te prenait encore, Cofignale s'envolerait en fumée [...] pour toujours »

Fadar, est maintenant écrit avec un *r* final (*Fada* dans *La sèrva*) ce qui permet de confirmer la prononciation [fa'da].

La fée affiche sa déception *te crezia melhor e veze que sès come los autres, tot pareir*, « je te croyais meilleur et je vois que tu es comme les autres, et tout semblable à eux ».

Elle lui rappelle ce qu'il lui doit, *E però, te n'ai pas dat de leissons de tota mena, despuei que te trobère, un matin, sannos e avanit, sus lo chamin de Pont-Gibaud !* « Et pourtant je t'en ai donné des leçons, de toutes sortes, depuis que je te trouvai, un matin, sanglant et évanoui sur le chemin de Pontgibaud ».

Però, que Vidal a traduit par « pourtant », conformément au TDF. Celui-ci donne en effet « pourtant ; c'est pourquoi (Nice) ». LE donne pour la langue ancienne, « mais ; pourtant ». Ce mot est inconnu ailleurs même s'il rappelle une forme commune à d'autres langues latines dans le sens de « mais » marquant une opposition entre deux propositions.

Dat participe-passé masculin singulier du verbe *dar* « donner », est ici un artifice ou un archaïsme car complètement inconnu dans les parlers locaux modernes. En occitan il ne semble exister que dans les parlers de l'extrême sud-ouest (Pyrénées) (ALF, carte 417). Ici encore l'accord du participe-passé suit la règle française.

Va suivre un véritable réquisitoire à l'encontre de l'attitude et du comportement des hommes d'Auvergne vis-à-vis des femmes : *as pèr la fenna, coma tos fraires los païzans d'aisi, un*

sentiment onte i'a un pauc d'indiferènsa e fòrsa mesprés, e que se pòt esplicar pèr vòstre brutalige, car setz rufes de caractèr e de mors, mas, Jan, acò's pas ben ; sosca que fau pas mesprezar ta maire, que t'a donat la vida amb lo melhor de son sanc, ta sòr, puei ta fenna deman, « tu as pour la femme, comme tes frères les paysans d'ici, un sentiment où il y a un peu d'indifférence et beaucoup de mépris, et qui peut s'expliquer par votre brutalité car vous êtes rudes de caractères et de meurs ; mis, Jean, ce n'est pas bien ; songe qu'il ne faut pas mépriser ta mère qui t'a donné la vie avec le meilleur de son sang, ta sœur et ta femme demain ».

Hormis *soscar* traduit par « songer », qui est un intrus, le reste peut être vu comme du bon auvergnat. Le TDF donne à côté de *sousca*, une forme limousine *souscha*. Celle-ci est confirmée par LY, *soschar* « réfléchir, méditer, songer, hésiter ». Nous avons vu précédemment que la forme usitée en Auvergne serait plutôt *carcular* TDF, BP. Dans le Velay oriental, est aussi généralement et couramment utilisé le verbe *brojar* signifiant « réfléchir profondément » TDF, BP, (Martin, 1997) proche du francoprovençal *brogiér* (Stich, 2003, p. 19).

Vidal utilise ici *fau* pour « il faut » de *faler*, conformément à son parler (ALF, carte 534B), ailleurs dans le texte nous trouvons aussi *chau* de *chaler*.

Notons enfin la graphie *esplicar* conforme à la phonétique locale BP. Ailleurs dans le texte les mots du même type en *ex* + consonne, écrits *es-* sont corrigés en *ex-*.

Pour conclure sa diatribe la fée Cofignale rajoute, *te dirai de mai, qu'a ges de còr lo que non respecta la fenna*, « je te dirai de plus que celui qui ne respecte pas la femme n'a pas de cœur ».

Jean s'excuse en disant qu'il est ignorant et qu'on ne lui avait jamais enseigné ce qu'elle venait de lui dire. *Es pas question de saber, de sciènsa, tot ara mas de sentiment*, « il n'est pas question de savoir, c'est-à-dire de science, de connaissance tout à l'heure, mais de sentiment », lui répond la fée. Car *lo sentiment [...] abalit dins son còr, se pòt crompar pèr una bona educacion e pèr l'exemple*, « le sentiment [...] élevé dans son cœur, se peut acquérir par une bonne éducation et par l'exemple ». *Crompar* (*comprar*) est ici traduit par « acquérir » ce qui est quelque peu particulier, quand tous les dictionnaires donnent uniquement le sens de « acheter ».

Ainsi, *l'estruccion sèns educacion es una plaga*, « l'instruction sans éducation est une plaie ». *Estruccion* est une forme rapportée dans BP qui remplace dans certains parlers nord-occitan *instrucion*. Il en va de même de quelques autres mots de même type comme *estalar* (*instalar*), *estança* (*instància*), *estruiment* (*instrument*), etc BP.

Vidal utilise la forme méridionale *plaga*, « plaie », OP donne la forme nord-occitane *plaja*, pour la langue ancienne, LY et BP donnent *plaia* pour l'occitan septentrional et *plaja* pour le nord-occitan méridional. Il reste pourtant logique, par exemple, avec son choix de *pagar* (pour *païar*) comme *plaga* (pour *plaia*).

Avant de disparaître la fée lui rappelle *garda en memòria mas leisons, la de tot ara e la d'arsèr*, « garde mes leçons en mémoire celle de maintenant et celle d'hier soir ».

XI *Lo fachineir*, « le sorcier »

Dans ce dernier chapitre de la première partie la médecine de la faculté se trouve confrontée aux pratiques traditionnelles des campagnes.

C'est l'arrivée de la sœur de Jean, *la sua sòr*, « sa sœur » qui a fait fuir la fée Cofignale. Une fois encore nous retrouvons une construction un peu artificielle et ampoulée du possessif, *Entre que lo veire, ela 'mai cridèt, [...] la grand es malauda*, « dès qu'elle l'aperçut, elle aussi, cria [...] la grand' mère est malade ».

Entre (que) + infinitif, est une forme courante pour traduire « dès que » BP. Cette expression est normalement utilisée sans *que* intercalé ; *entre lo veire, ela 'mai cridèt*.

Malauda « malade », est une forme très répandue en occitan septentrional BP ; LY, en concurrence avec *malauta* (ALF, cartes 803 A et B).

Elle lui demande alors d'aller chercher Barlaud, le guérisseur qui se trouve aux Ancizes (voir Figure 19) mais Jean lui dit préférer aller chercher le médecin à Pontgibaud. *Es tròp luen [...] la grand pòd pasar*, « c'est trop loin [...] la grand' mère peut mourir », lui rétorque sa sœur. Jean cède et part aux Ancizes en disant qu'une fois le Barlaud prévenu il ira quand même chercher le médecin.

Pendant sa course Jean pense, *aprèp un moment de pietat bailat en sa grand*, « après un moment piété donné à son aïeule ». Nous notons encore une fois la traduction de « à » en régime indirect par *en*⁵⁸⁰. Ici aussi le manuscrit est gratté et *en* remplace un autre mot qui l'a précédé.

Il pense alors à la leçon de la fée en lui donnant raison.

Jean presse le pas, *amai fugue reda la grimpa* « bien que soit raide la rampe ».

Nous avons là une étrangeté du système verbal avec un présent du subjonctif de la troisième personne de *èstre* en *fugue*. Nous n'en trouvons nulle trace nulle part exceptée dans les variantes données par Alibert dans sa grammaire (Alibert, 1935, p. 147). Nous notons encore un grattage à cet endroit qui semble être un raccourci de *fuguèsse*.

⁵⁸⁰ *En* préposition est équivalent à *emb~amb* OP.

La grimpa, « côte », TDF donne *grimpet*, *gripet*, « raidillon, montée rapide », BP donne *grimpadà* « montée, grimpereau », LY *grimpareu*, *grimpon*, « grimpereau ».

Quand Jean rencontre le Barlaud celui-ci part à la messe, *lo Barlaud endimenchat qu'anava mesar*, « Barlaud endimanché qui allait à la messe ». Ce verbe est répertorié par BP et dans le TDF. Il montre la capacité de l'occitan à créer des verbes en favorisant la forme active de la phrase.

Sitôt rendu au chevet de la malade, *lo fachineir*, [...] *se faguèt portar un bacin e sannèt la dolènta au madeison*, « le sorcier [...] se fit porter un bassin et saigna la patiente au poignet ». *Fachineir*, « sorcier », est le terme générique BP, TDF, LY (*fachilhièr*).

Dolènta est ici traduit par « patiente », le sens général est « souffrante, malade » TDF, LY, mais n'existe pas chez BP.

Nous retrouvons le terme *madeison* pour « poignet ».

Pendant ce temps Jean qui est sorti devant la maison de la Serre voit le médecin de Pontgibaud arriver en voiture à cheval.

L'artador, qu'ara dizia de misteriozas prejeiras en de mòts que narma comprenia, entre veire lo medecin prenguèt la pòrta, « le sorcier qui disait de mystérieuses prières, avec des mots que personne ne comprenait, prit la porte dès qu'il vit le médecin ».

Artador, « sorcier », que nous avons déjà rencontré remplace ici *fachineir* qui a été gratté.

Prejeiras, « prières », est la forme occidentale et septentrionale BP, LY, OP, issue de la forme classique *pregària* LE, la forme d'Auvergne méridionale et orientale est *preièra* / *prèira* BP. Pontgibaud se situe normalement dans la seconde zone [pré'jirɔ] (ALF, carte 1884, ALAL, carte 110).

En préposition, remplace la forme locale *embeï* « avec » réduit par apocope à *em* OP.

Entre veire « dès qu'il vit », forme déjà vue, ici sans *que* intercalé.

Le médecin interrompant la saignée interroge *la malauta* « la malade », cette fois ci écrit avec *-t-*, pour établir son diagnostic. Puis déclare *la sauvarem* [...] *que buve de tizana de quatre flors* [...] *sai tornarai*, « nous la sauverons [...] qu'elle boive de la tisane des quatre fleurs [...] je reviendrai ».

Que buve, « qu'elle boive », subjonctif présent de *bèure*, (Bonnaud, 2006, p. 180).

Sai tornarai, « je reviendrai (ici) », *sai* (*çai*) est communément employé dans toute une série d'expressions comme, *çai i a dengun*, « il n'y a personne (ici) » ; *çai deman*, « à demain (ici) » ; *çai vendrai*, « je viendrai (ici) » ; etc. (Bonnaud, 2006).

Jean apprend que c'est une dame que le médecin a trouvée sur son chemin en rentrant à Pontgibaud qui l'a prévenue. Il comprend que c'est une fois de plus la fée Cofignale qui veille

sur lui et les siens. La rancune de Jean et du médecin pour le sorcier Barlaud n'en demeure pas moins grande, *es pas un sannadura que chalia [...] me la pagara, lo Barlaud*, « ce n'est pas une saignée qu'il fallait [...] il me la paiera le Barlaud », déclare le médecin et Jean de rajouter, *alòr sareu dos pèr lo faire païar*, « alors, nous serons deux pour lui faire payer ».

Nous notons là comme dans *La sèrva* la plasticité de la langue de Vidal qui, à une ligne d'intervalle utilise *pagar* puis *païar*.

Le médecin porte un dernier avis sur Jean, *lo medecin espinchèt lo garson e cujèt : Bogre ! es ni esmanat ni mansard !* « le médecin regarda le garçon et pensa. Bougre ! il n'est ni manchot ni gaucher ! »

Cujar, « penser, croire, faillir supposer » TDF. Ce verbe n'est aujourd'hui utilisé en nord-occitan qu'au participe passé dans l'expression *ai cujat*, « j'ai failli » BP, (ALMC, carte 1489 ; Roux, 2016 / 2017).



Figure 20 Le viaduc des Fades.

Esmanat, « manchot » BP inconnu ailleurs ; *mansard*, « maladroit », BP, TDF donne « gaucher, en Velay ». C'est deux mots sont d'utilisation courante dans les parlers auvergnats et vellaves.

Ici s'achève la première partie *La fada*, de *Jan Combralha*.

Nous voyons que Vidal voulut y mettre un peu tout ce qui lui tenait à cœur pour nous parler et nous conter son pays.

Avant tout il y a la vallée de la Sioule, pays de fées et de sorciers⁵⁸¹, à jamais nommé, ne serait-ce que par le viaduc des Fades (Figure 20). Il veut également nous en donner l'historique à travers la légende du seigneur croisé Stéphane Beaufort, et l'histoire religieuse de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie. Il ne manque pas d'ailleurs de rappeler l'appartenance de ce pays à la Grande Aquitaine. L'occitanité auvergnate fait aussi partie de cette histoire. Puis il nous conte la vie campagnarde de ce début de XIX^e siècle au cours duquel se déroule cette histoire. Jean Beaugard dit *Jan Combralha* véritable Raboliot⁵⁸² auvergnat se joue avec ses compagnons des gendarmes et s'amuse de farces d'ailleurs pas toujours du meilleur goût. Mais dans la bande la règle doit être respectée et Jean sait le faire en vaillant chef de

⁵⁸¹ Le même esprit animiste et païen, très présent dans le nord-ouest occitan a été développé par un groupe d'écrivains occitans du Limousin dans la revue *Lo Leberaubre*.

⁵⁸² Célèbre roman de Maurice Genevoix (1925) contant les aventures d'un braconnier solognot.

clan. S'il tombe éperdument amoureux de la belle fée, celle-ci lui fait comprendre que cela n'est pas son lot et que c'est comme une mère ou une sœur aînée qu'il peut l'aimer.

En conclusion Vidal nous offre une sage réflexion sur la condition de la femme dans le monde paysan des campagnes françaises, ainsi que sur le danger des superstitions et croyances populaires.

Nous reviendrons en fin de chapitre sur la langue utilisée par Vidal dans le texte.

Segonda partida, La Fenna, « seconde partie, La Femme »

I *La feira*, « la foire »

Vidal se complait à faire une description détaillée d'une foire à Pontgibaud dans la première moitié du XIX^e siècle. Exactement *lo dimècre 22 de mars 1837*, « le mercredi 22 mars 1837 ». Comme partout en Auvergne les deux formes existent *dimècre* [dji'mekrə] et *mècre* ['mikrə] (ALF, carte 839), écrit sans *s* final.

C'est encore la saison d'hiver dans les montagnes d'Auvergne, *l'aura avia calat que, uet jorns de temps, bofèt sèns descontiniar, eicir dins la montanha, foetant d'aiga-nèu fornèlant*, « le vent avait cessé qui, depuis huit jours, soufflait sans discontinuer, *eicir* dans la montagne formant des tourbillons de neige et d'eau mélangées ».

Eicir que Vidal ne traduit pas dans le texte, mais donne en note en fin du manuscrit ; « Vent des montagnes qui souffle et tourbillonne avec rage, transportant la neige, aveuglant le voyageur et comblant les creux. » Cette définition se retrouve dans TDF et chez BP. Il écrit *eicir* avec un *c*⁵⁸³, quand l'étymologie du mot, SIDUS aurait voulu un *s* (Martin, 2001).

Fornèlar, « tourbillonner en parlant de la neige », définition de TDF, BP.

L'expression *aiga-nèu*, « neige et eau mélangées » a remplacé sur le manuscrit une expression plus longue.

Sur la foire on trouve beaucoup de monde dont les tenues des hommes et des femmes sont décrites avec minutie par Vidal et bien sûr *un brut fòrt tot-quant-es*, « un bruit assourdissant ». Cette expression assez originale, *tot quant-es*, semble bien être idiomatique.

Dans cette cohue Jean qui est avec quelques-uns de ses amis rencontre à sa grande surprise sa grand-mère qui le prend à part pour lui dire de ne pas s'étonner de ce qui va arriver. C'est la fée Cofignale qui sous cet aspect lui parle et que Jean reconnaît à l'éclat de ses yeux. Plus tard sur la foire Jean va apercevoir une belle jeune fille toute semblable d'apparence à sa fée mais *veguèt que l'agach de la joventa fòrt diferent èra d'aquest de la fada e sa còma neira en luòc*

⁵⁸³ Notons que les dictionnaires orthographiques de l'occitan ont tous repris cette orthographe *ecir* LA, *eicir* (Ubaud, 2011).

d'èstre d'aur, « il vit que le regard de la jeune fille était fort différent de celui de la fée et sa chevelure noire au lieu d'être d'un blond doré ». Nous retrouvons tous les emprunts déjà utilisées par Vidal précédemment *agach, joventa, còma, aur*, par contre il maintient l'adjectif *neira* propre à l'occitan septentrional mais que l'on trouve également chez LE et OP donc dans la langue ancienne.

S'apialava au bras de doas companhas [...], e tant-que-tant Jan comprenguèt qu'aquela genta dròlla non èra Estefaneta, « elle s'appuyait aux bras de deux compagnes [...] et aussitôt Jean compris que cette charmante personne n'était pas Stéphanette ». L'expression *tant-que-tant* « aussitôt » vient du TDF.

Sos uelhs neirs coma sa chabeladura, « ses yeux noirs comme sa chevelure », *chabeladura*, « chevelure (vieux) » est également un emprunt au TDF. LE donne pour ce mot dans la langue ancienne « frisure des cheveux ». Dans le nord-est de la Haute-Loire existe cependant le mot *chabeus* [tsa'brw], « cheveux » (ALMC, carte 1251), que l'on retrouve dans la langue ancienne *cabels* LE.

Mais bientôt *la grasioza apareisuda avia pasat !* « la gracieuse apparition était passée » ; *apareisuda*, « apparition » TDF.

Jean retrouve sa famille pour aller manger à l'auberge. Ils y rencontrent *lo Ladre de val Bost* « le Ladre du Bost », nous notons que dans *Bost*, le *t* final qui remplace *c*, probablement suivant la même évolution que pour les finales *-ac* devenues *-at* (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Notons aussi *de val < de vas lo*, pour « du » indiquant le lieu où l'on est, ou le lieu où l'on va. *Lo Ladre* qui se prénomme *Loïs*, « Louis » s'adresse à Jean, *te vòle dire que t'anarai veire sèns gaire estar. Acò t'estona pas ?* « Je veux te dire que j'irai te voir sans tarder. Cela ne t'étonne pas ? ».

Le verbe *estar* reste usité à l'infinitif dans des expressions comme *laiszar estar*, « laisser tranquille » ; *pas estar*, « ne pas cesser » ; *sens estar*, « sans arrêt », BP, TDF.

Jean lui répond, *Ah ! nàni. De vos ren me pòd estonar. Vos apeitarem*, « Ah ! non ; de vous rien ne peut m'étonner. Nous vous attendons ».

Nàni, « non » est un pur francisme dérivé de « nèni » est seulement cité dans le TDF. Localement cette expression n'est ni connue ni utilisée (ALF, carte 922).

Apeitar, « attendre », forme auvergnate remplaçant *esperar* sur une vaste zone, BP, TDF, (ALMC, carte 704* ; ALAL 1219).

De quoi veulent-ils s'entretenir ? Nous le saurons plus tard.

Retour sur le foirail, *sus lo feiriau [...] de gens badalhavan [...] escotant las figòrnas qu'aqui se debitavan à gratis*, « sur le foirail [...] les gens baillaient [...] écoutant les sornettes qui là se débitaient gratuitement ».

Figòrna « sornette, baliverne, fadaise, faribole » BP. Il donne également *figornar*, « flagorner ». LY donne aussi *firgonar* ~ *figornar*, « tisonner, tracasser ». Ce mot semble donc propre aux parlers d'occitan septentrional.

Un bal [...] s'organizava dins un caire. Un chabretaire pincat subre una taula lo gandisia. « Un bal [...] s'organisait dans un coin. Juché sur une table un joueur de musette le menait ».

Dans une partie de l'occitan septentrional, *taula* est remplacé par *tabla* « table », entre-autre dans la région de Pontgibaud (ALF, carte 1273 ; ALAL, carte 1239), BP. Vidal préfère la forme générale *taula* qui lui semble plus légitime.

Gandir, signifie « réjouir, s'amuser » pour BP. De son côté LY donne « écarter », le TDF « sauver, prémunir ». L'emploi de Vidal qui semble autochtone est celui de « mener » on pourrait ajouter, « avec gaieté, avec entrain » ceci rapprochant le mot du sens donné par BP.

La cabrette décrite par Vidal est des plus rustique, *mas qu'enchau ! [...] nostras gens non se tavelavan la cervèla per tant pauc !* « Mais qu'importe ! [...] nos gens ne se creusaient pas la tête pour si peu ».

On se souvient que dans *La sèrva* Vidal utilisait *los gens* comme un mot masculin, ici il retrouve sa forme féminine *las gents* conformément à BP, TDF.

Tavelar (se), signifie généralement « se taveler, se tacheter » BP, LY, TDF. Chez BP nous trouvons aussi dans certains endroits d'Auvergne et en Velay protestant, « être simple d'esprit, être dérangé du cerveau ». Ce doit être dans ces dernières acceptions que nous pouvons comprendre l'expression utilisée par Vidal.

Pour *cervèla*, d'après l'ALAL (carte 584) le mot utilisé dans le Puy-de-Dôme serait plutôt *cervel* [sar've] masculin.

La première moitié du XIX^e siècle, est l'époque où de rares touristes commencent à découvrir les campagnes profondes, aussi à la vue *de las dònas de Paris*, « des dames de Paris », notre chabretaire se lance dans une bourrée chantée qui ne laisse pas d'ambiguïté sur son sens :

Quant lo Peire dansava, Quand le Pierre dansait,
Sèns braias, sèns chapèl, Sans culottes, sans chapeau.

Vidal ne donne pas le reste de la chanson mais si on ne la connaît pas on peut la supposer.

Les belles parisiennes, *se faguèron tradurre, explicar, e lo rire n'en fuguèt que mai fòrt, secodènt las mauchas, bombant los pitres, fazed s'encabrar los tetons*, « se firent traduire,

expliquer, et le rire n'en fut que plus fort, secouant les ventres, bombant les poitrines, faisant se cabrer les seins ».

La maucha est entre-autres pour BP « la bedaine, la panse ». Dans beaucoup d'endroits en Auvergne c'est un plat paysan fait à base d'estomac de porc farci de hachis, de chou, de pruneaux et raisins secs⁵⁸⁴, BP, (ALMC, carte 540*).

Vidal ne se prive pas d'une description quasi érotique quand les paroles quelque peu grivoises de la bourrée font se bomber les poitrines et se cabrer les seins des parisiennes.

En rentrant sur Clermont, *las bèlas damas* [...] *non se podian tenir de rire à la pensada d'aquest Piarre que dansava sèns braias e sèns chapel e que, cha-còp que virava fazia veire tot sò que la Natura i'avia bailat*, « les belles dames [...] ne purent s'empêcher de rire encore à la pensée de ce Pierre qui dansait sans pantalon et sans chapeau, et qui montrait tout ce que la Nature lui avait donné, chaque fois qu'il tournait ».

Il est intéressant de noter que le prénom Pierre est donné dans la chanson sous la forme occitane classique *Pèire*, et dans la conversation sous sa forme d'Auvergne septentrionale *Piarre*.

Cha-còp, pour « chaque fois », est couramment utilisé sous cette forme en Auvergne BP.

Nous trouvons, *bailat* « donné » forme d'une grande partie de l'Auvergne alors que la région de Pontgibaud utilise normalement *balhat* (ALF, carte 417).

Puis il y a toujours quelques gaillards *per s'esnocar*, [s ijnu'ka] « se disputer » BP, ce mot ne se trouve nulle part ailleurs et semble donc assez local.

Il n'y a pas de foire sans empoignade, *e quand tota ira ameizada se separèron, los mai endechats se pasèron d'aiga "à la fònt"* (écrit au crayon entre les lignes) *e totes durs e fièrs, partiguèron coma se, de tot acò, avia pas ren estat*, « et quand toute colère fut apaisée, ils se séparèrent, les plus touchés lavèrent leurs blessures à la fontaine et tous partirent, durs et fiers, comme si de tout cela il n'avait rien été »

Ira, « dépit, colère » vient du TDF et n'apparaît ni dans BP ni dans LY.

Ameizada, « apaisée » se trouve dans TDF mais aussi dans BP.

Notons la double négation *coma se* [...] *avia pas ren estat*, « comme si [...] il n'avait rien été », forme inhabituelle en nord-occitan (sauf au sud), qui est utilisée par Vidal probablement par volonté de régularité grammaticale.

Ainsi se finit cette belle description par Vidal d'un jour de foire en Auvergne au XIX^e siècle⁵⁸⁵, où on croirait presque voir un tableau de Fonfreide⁵⁸⁶ ou de Busset⁵⁸⁷.

⁵⁸⁴ Ce n'est pas sans rappeler le *haggis* ['hagij] écossais.

Jean quitte le champ de foire sans avoir revu *la damizèla dos bèus uelhs, e n'en gardava rancura*, « la demoiselle aux beaux yeux, et il en gardait un regret ».

Il *Lo Ladre de val Bòst*, « Le Ladre du Bost »

Loïs « Louis », surnommé *lo Ladre de val Bost* « le Ladre du Bost », usurier campagnard, rend visite aux Beauregard afin de réclamer le paiement de dettes contractées jadis par le père de Jean. La mère de Jean seule à la maison le reçoit, *pasmens, polida qu'èra totjorn*, « pourtant polie comme toujours ». Le mot *polit* est quasiment inconnu en nord-occitan dans le sens général de l'occitan c'est-à-dire, « joli, gentil, charmant » TDF. En Auvergne il a le sens de « lisse » ou « poli (civil) » BP. Nous avons trouvé dans un texte de Pierre Mamet de Saint-Eble près de Langeac datant de la première moitié du XX^e siècle, *vesez me tiè que la bouza de vatsa, bien radounda, bien pouveïda et bien vargnida, (vesètz me qui quela bosa de vacha, bien redonda, bien polida e bien vernida)*, « voyez moi ici cette bouse de vache bien ronde, bien lisse, bien vernie » (« Lis quatre ponaous et l'ouvargnat », *Almanach de Brioude* 1921). C'est *gente*, en nord-occitan qui a le sens de « joli, gentil, charmant » BP, LY. Dans le texte de Vidal il n'y a aucune ambiguïté sur le sens de « polie, bien éduquée ».

Louis insiste pour recouvrer mille francs dont la pauvre *veuza* « veuve » ne dispose pas. Ici encore *veuza* remplace la forme locale *veva* (ALF carte 1382 ; ALAL, carte 1020).

Mais Louis répond sournois, *mas, acò m'estona... avetz un dròlle que fai tant ben lo mosur, e fai d'argent, Catin, pèr faire lo Mosur*, « Mais, cela m'étonne... vous avez un garçon qui fait si bien le monsieur, et il faut de l'argent, Catherine, pour faire le monsieur ». Ces deux mille francs avaient été empruntés par le père Beauregard *subre sinhatura, sens pasar davans notari e sens exijar d'ipotèca*, « sur simple signature, c'est-à-dire sans passer devant le notaire et sans prendre d'hypothèque ».

Louis pensait que [*Jan*] *faròt degalhava l'argent*, « [Jean] coquet, gaspillait l'argent ».

Degalhar « gâter, gaspiller », TDF ; *faròt* « coquet » est donné sous la forme *faraud* « prétentieux, fiérot » BP, on le trouve aussi dans Vinols, *farau* « fier, élégant » (Vinols de Montfleury, 1891).

La moitié de la dette, mille francs, avait déjà été remboursée au moment convenu, restaient *cent pistòlas* « mille francs » encore à régler. Vidal se plaît à utiliser les anciennes unités monétaires longtemps employées dans le milieu paysan. Jusque dans les années cinquante du

⁵⁸⁵ Il existe également un très beau poème d'Arsène Vermeuouse décrivant une foire cantalienne, 1908, « Lo fieiro », *Jous la cluchado*, (édition 1951, USHA).

⁵⁸⁶ Victor Fonfreide (1872-1934), peintre, illustrateur, lithographe auvergnat.

⁵⁸⁷ Maurice Busset (1879-1936), peintre et xylographe auvergnat.

XX^e siècle en Auvergne, on pouvait entendre se servir les trois unités qu'étaient *lo sòl*, « le sou », *l'escut* « l'écu », et *la pistòla* « la pistole » (ALMC, carte 1792)⁵⁸⁸.

La mère Beauregard essaye d'apitoyer le Ladre en lui parlant de la difficulté de vivre avec ses trois enfants et sa vieille belle-mère et des revenus agricoles si maigres. Surtout que son cadet *Peire sara dóu tirage e s'archa un mauvas numerò [...] me chaudra li trobar un ramplasaire, e 'cò còsta !* « Pierre sera de classe ; s'il tire un mauvais numéro [...] il me faudra lui trouver un remplaçant, et cela coûte ! » Car on ne peut se passer des bras de personne pour faire valoir la ferme si petite soit-elle.

Archar BP donne ce mot pour « tirer au sort ».

Arrive Jean qui interpelle Louis, *la vots fòrta e energica dóu dròlle avia fat tresautar l'uchador*, « la voix forte et énergique du garçon avait fait sursauter l'avare ».

Tresautar, « sursauter » vient du TDF et est inconnu ailleurs.

L'uchador, « avare », est inconnu des dictionnaires, *uchar* signifie « pousser un long cri » TDF, et LE donne pour la langue ancienne *uchador* « crieur public ».

Jean s'engage auprès de Louis de lui rembourser sa dette, *Lois, vos lo promete, dins dos mes, au mai, los auresz*, « Louis, je vous promets que dans deux mois au plus vous les aurez », et le Ladre de répondre, *Me vòles afinar, tu*, « tu veux me rouler, toi ».

Afinar « tromper avec finesse, duper, rouler », est donné par tous les dictionnaires TDF, BP, LY, LE. Par contre pour la langue ancienne OP donne, « payer, régler une somme d'argent, payer par nécessité » ou encore « payer une rançon pour se libérer d'une prise d'otage ».

Jean excédé lui rétorque, *Ieu ? Ah, tirant vos dizon, tirant setz*, « Moi ! Ah ! on vous dit usurier, usurier vous êtes ».

Tirant « usurier », ce sens est inconnu des dictionnaires donc peut être supposé comme local. Seul LE donne pour la langue ancienne « dur, cruel ». C'est probablement dans ce sens que Vidal l'utilise.

Jean rajoute, *se n'en volètz una partida de vòstra crista l'ai e vos la bailarai*, « si vous en voulez une partie de votre argent je l'ai et vous la donnerai ».

Crista « argent », Vidal donne en note de fin de manuscrit :

Ce mot est assez communément employé dans le pays pour désigner l'argent ; Pontgibaud a des mines de plomb-argentifère, et le minerai se présente en surface sous la forme de cristaux de quartz ou de métal, d'où le nom de "crista" cristal, donné à la monnaie elle-même.

⁵⁸⁸ 1 pistole = 10 francs ; 1 écu = 60 sous ; 10 écus = 3 pistoles ; 1 franc = 20 sous.

Ce mot est inconnu des dictionnaires. Nous ne trouvons que *sistre* « schiste, poudingue, agrégat de cailloux » dans le TDF qui ne ressemble guère à *crista*.

N'appréciant pas d'avoir été traité de *tirant*, le Ladre se lève puis s'en va.

La mère Beauregard s'inquiète de l'engagement que vient de prendre son fils Jean, qui la tranquillise en lui disant, *vau faire de sònas ambé lo peison*, « je vais faire de l'argent avec le poisson ».

Sòna est encore un mot désignant l'argent qui est inconnu des dictionnaires.

III *La Garda nacionala*, « la Garde nationale »

Lo Tialeis « Tialeix », est devant chez lui, *sa maire fialava sus son cacha-pèd*, « sa mère filait sur son banc ». BP donne bien « banc de pierre ». Dans la Margeride auvergnate il a le sens de « montoir pour la grange » (ALMC, carte 633).

Tialeix avia rodelat de garnizon en garnizon, « avait roulé de garnison en garnison ». *Rodelar* « rouler ». La forme nord-occitane fréquemment usitée en place de *rotlar*, est plutôt *redolar*, BP, LY, (ALMC, carte 1504). Ainsi *dins la Garda Nacionala èra lo melhor sot-oficieir de la companha de Pont Gibaud*, « il était le meilleur sous-officier de la compagnie de la Garde Nationale⁵⁸⁹ de Pontgibaud ».

Il retrouve Jean *au patis* « au pâturage ». Nous apprenons que c'est lui qui avait fourni les explosifs avec lesquels Jean faillit perdre sa main. *Se remembrava son auvèri e l'engen que l'an d'avans, l'avia tant ben endechat*, « il se rappelait son accident et l'engin qui, l'année précédente, l'avait si bien blessé ».

Remembrar est donné par tous les dictionnaires TDF, BP, LY, OP, LE comme « rappeler, remettre en mémoire ».

Engen « engin », écrit ainsi est directement issu du TDF, AL a rectifié l'orthographe en *engenh, enginh*, repris par LY. BP donne *enjî*. Dans la langue ancienne ce mot est rattaché à « esprit, habileté, adresse, talent » mais aussi à « machine de levage, grue, machine de guerre », LE, OP.

Auvèri, « incident, malheur, accident » dans TDF, chez BP nous retrouvons bien *euvari (auvari)* « accident, incident » donné pour les Combrailles.

Mais il en est bien fini de ce genre de pêche. *Danmage ! Alòr barrem !* « Dommage ! Alors barrons ! ». Orthographe personnelle et particulière pour *danmage (damatge)*, probablement

⁵⁸⁹ La Garde Nationale était une milice de citoyens créée durant la Révolution de 89, dans chaque ville à l'instar de la Garde Nationale de Paris. Elle fut dissoute en 1827 par Charles X. C'est Louis-Phillipe qui la restaure après 1830. C'est suite à la chute de la Commune de Paris en 1871 que la Garde Nationale fut définitivement dissoute. (D'après, Roger Dupuy, 2010, *La Garde nationale, 1789-1872*, Gallimard).

inspirée de l'étymon DAMNUM. *Barrar* signifie ici « fermer la rivière avec des filets », terme absent des dictionnaires dans ce sens.

Aqui mon aranha... mas las irondas ? « voilà mon araignée... mais les hirondelles ? »

L'aranha « l'araignée » est un filet léger pour oiseau ou poisson. Seul le TDF donne ce mot avec *talaranha* dans ce sens. Localement on trouve plutôt *esparvièr* « épervier » (ALF, carte 569 ; ALMC, carte 393). *Ironda* « hirondelle », est le nom argotique donné aux gendarmes. Ce mot n'est donné nulle part avec cette acception et semble une pure traduction du français.

Un logeir fialat que portava en cenchà, « un léger filet qu'il portait en guise de ceinture ». *Logeir* (*leugèir*) « léger », est écrit conformément à la phonétique locale (ALF, carte 756 ; ALAL, carte 894, au point 12S (Pontgibaud) nous notons [ly' dʒæj]).

Cenchà, « ceinture », ce mot est une forme méridionale qui vient de TDF, la forme équivalente locale devrait être *cinta*. LE, TDF. BP donne *sencha* (Cantal), et *senturà* (presque partout), en fait nous retrouvons ce mot dans la langue ancienne *centura* OP, LE.

Dans deux phrases assez proches nous trouvons, *ai promes de peison en ma fenna*, « j'ai promis du poisson à ma femme », puis plus loin, *ai promes de peison ambé ma fenna*. On note que dans la deuxième phrase *ambé* a été rajouté sous cette forme et écrit en biais par manque de place. Cela confirme qu'en régime indirect quand Vidal écrit *en* pour « à » c'est bien *em(b)* qu'il écrit.

Les braconniers une fois encore font la pige aux gendarmes. Tialeix, *longament estèt dins son esconduda e quand partiguèt èra solide que las irondas [...] avian pres la rota per Sant-Jacque e Bromont*, « il resta longtemps dans sa cachette, et quand il sortit il était bien sûr que les hirondelles [...] avaient pris la route par Saint-Jacques et Bromont ». On attendrait ici *lonjament* [lũdza'mẽ] et non *longament* [lũga'mẽ]. Vidal traduit *solide* par « bien sûr », emprunt méridional totalement inconnu dans ce sens en Auvergne. Là aussi il y a eu grattage sur le manuscrit pour remplacer une expression plus longue par *solide*.

Maintenant tranquilles pour un moment, Jean propose à Tialeix d'aller chercher sa *foeisa*, « sa foëne⁵⁹⁰ ». Ce mot se trouve dans LA, mais bizarrement il est absent du TDF. BP donne « fendeur de tonnelier ». Où Vidal l'a-t-il trouvé ?

Mandèron los chins amagar lo bestiau, « ils envoyèrent les chiens grouper le bétail ».

Amagar « rassembler » ou « cerner un troupeau avec les chiens » est un mot que nous avons déjà trouvé dans *La sèrva* avec ce sens très particulier. Aujourd'hui il est généralement utilisé

⁵⁹⁰ Gros harpon.

dans la notion de « cacher ». TDF pourtant le donne comme « couvrir, cacher, envelopper », BP donne « emmitoufler (Cantal), s'attrouper (Velay-sud) ».

C'est là que Tialeix annonce à Jean qu'on veut le marier, *la Marion de chas Auteroche e ta maire se son botadas d'acòrdi, te vòl bailar sa Jana que se langit de tu*, « Marion Auteroche et ta mère se sont mises d'accord ; Marion veut te donner sa Jeanne qui te désire ». *De chas* « de chez », est la forme rituelle pour désigner quelqu'un surtout par le sobriquet.

Mais Jean n'en veut pas et affirme *me maridaran pas sèns mon consentament*, « elles ne me marieront pas sans mon consentement ». Jean a en tête *la dròlla entrevista vas Pònt-Gibaud e que tant semblava Cofinhala, la toza qu'amava à n'en perdre la razon*, « la jeune fille entrevue à Pontgibaud et qui ressemblait tant à Cofignale, la jeune fille qu'il aimait à en perdre la raison ».

Toza, « jeune fille », ce mot est encore un remplacement après grattage du manuscrit. TDF donne *touso*, « fille de service, servante de cuisine, fille des champs en bas Limousin », par contre ce mot est absent de BP et LY. Pour la langue ancienne, nous ne le trouvons que chez LE qui donne, *toza*, « jeune fille ; fille de mauvaise vie ». Nous voyons que Vidal met de côté le sens négatif et ne garde que la signification positive du mot.

Rentré chez lui c'est sa mère qui entreprend son fils sur la proposition de Marion Auteroche, en soulignant le bon parti que ce serait, jolie fille et bien lotie en biens fonciers. Mais Jean dit qu'il n'est pas pressé et *s'es tant preisada de chabir sa filha, los partits mancan pas*, « si elle est si pressée d'établir sa fille, les épouseurs ne manquent pas ».

Chabir, TDF donne *chabi*, « marier une fille », BP donne entre autres *chabi*, « établir », LY « loger ». Pour la langue ancienne nous trouvons, *chabir*, « placer, caser quelque chose auprès de quelqu'un » OP et chez LE *caber, -ir*, « tenir dans, être contenu, trouver place, s'établir, se placer, trouver à vivre ».

Mais pour l'instant ce que Tialeix propose à Jean, c'est d'intégrer la Garde Nationale qui va bientôt se réunir pour élire ses officiers. Il lui faut se présenter, il damera ainsi le pion à *lo fadas de vas Chazau, lo dròlle dóu chastel, [que] se vòl faire elegir doman*, « » l'imbécile de Chazal, le jeune garçon du château, [qui] veut se faire élire demain ».

Fadas est maintenant écrit avec *s* final.

Remarquons la forme *doman*, « demain » forme orientale du mot par opposition à *deman* (ALF, carte 396). BP donne *doumo* (ouest), par contre LY donne uniquement *deman*.

Le lendemain dimanche les Gardes Nationaux se retrouvent devant l'église, *Tialeis prenguèt lo comandament de la tropa en ropa bluva, blanchas bufletarias e sabre tapant lo quieu*,

« Tialeix prit le commandement de la troupe en lévite⁵⁹¹ bleue, buffleteries blanches et sabrebriquet ».

L'uniforme décrit comprend, *una ropa*, « manteau, houppelande » pour TDF, BP ; *bufletarias*, « buffleteries⁵⁹² », BP donne *bufletario*, et TDF *bufletarié*, *bufletario*.

E qu'à Bromont se grasiguèt, « et qui se grossit à Bromont », seul TDF donne *grassi (se)* « se répandre, se propager ».

Ils traversent les villages où on entend, *l'aboriuza meinageira en cachant son bòsc pèr tiar son fuòc*, « la matineuse ménagère en cassant son bois pour allumer son feu ».

Aboriuza « matineuse, matinale », est un peu étrange car nous attendrions *aboriva*, TDF, BP, LY. Cependant BP donne aussi *abouruz*, pour la Limagne dont le féminin pourrait être *abouruza*, proche de la forme employée par Vidal.

Tiar, « allumer » semble une forme propre aux parlers du Livradois BP (ALF, carte 33, point 809 (Ambert) [tjɛ] ; ALAL, carte 1296 [cæ] / [tja] en Livradois).

La companha [...] se rendèt a l'ostau-de-viala onte se faguèt l'eleccion, « la compagnie [...] se rendit à l'hôtel-de-ville où l'élection eut lieu ».

Tialeix fait alors l'éloge de Jean Beauregard auprès du capitaine, *de nòble caractèrè, inteligent, pas paure, pron estrut se mai*, « de noble caractère, intelligent, pas pauvre, assez instruit lui aussi ».

Estrut, « instruit », nous avons déjà rencontré précédemment cette forme *est-*, remplaçant *inst-* (cf. Jan Combralha, § X partie 1, *La leison de la fada*, « la leçon de la fée »).

Seul TDF donne ce mot sous cette forme *estrui*, *estru*, *estruch*.

Grâce aux efforts de Tialeix, *Jan Beauregard fuguèt nomat sot-luòc-tenènt, [...] aguèt l'ur à la sortida de la comuna, de veire la domizèla dos uelhs tant suaus e tant bèus, e de saubre son nom*, « Jean Beauregard fut nommé sous-lieutenant [...] eut le bonheur de voir à la sortie de la mairie, la demoiselle aux yeux si tranquilles et si beaux, et de savoir son nom ». Bien que Jean la dévisage, celle-ci ne détourne pas le regard.

Nous avons déjà trouvé dans *La sèrva, aver l'ur de*, « avoir la chance de, avoir le bonheur de », archaïsme TDF, que Vidal reprend ici.

IV *Val Bòst*, « Au Bost »

Où Jean va régler ses comptes avec le Ladre.

⁵⁹¹ Longue redingote.

⁵⁹² Ensemble des équipements de cuir soutenant les armes.

Jean vas lo Pònt dóu Diable, pialhant amb un engeniaire de sos amics, « près du Pont du Diable, causant avec un ingénieur de ses amis ».

Lo Pònt dóu Diable « le Pont du Diable », les ponts du diable sont fort nombreux en Auvergne et à chacun d'eux s'attache une légende particulière.

Pontgibaud comme nous l'avons déjà dit est un pays de mines, de fonderies et de forges⁵⁹³, On fit venir au début du XIX^e siècle et de la Révolution Industrielle de nombreux ingénieurs anglais pour faire tourner ces industries naissantes.

Pialhar, « causer, discuter, s'entretenir », Vidal emploie fréquemment ce verbe, que l'on trouve chez BP, LY lui donne le sens de « se disputer », le TDF donne, « piailler, crier, gronder, se plaindre » ; mais aussi, « jaser, caqueter » en Dauphiné.

Vidal n'hésite pas à faire de son ingénieur un spécialiste polyvalent et omniscient capable de *i bailar soventas ves de conselhs profitos subre la cotura e lo bestiau*, « de lui donner souvent de profitables conseils sur la culture et le bétail ».

Cotura, « culture (agricole) », BP donne bien ce terme, TDF donne *cótura* pour le Dauphiné, AL donne *coltivar*, mais pas le mot *coltura*. Pour la langue ancienne nous trouvons, *coltura* LE, et *coltivat* PO.

Malgré sa fortune le Ladre a une allure bien misérable et pour se moquer, Jean dit à l'ingénieur, *vaqui un paure òme qu'es fòrsa maluros, s'i bailaviatz dos sòls*, « voici un pauvre homme qui est bien malheureux, si vous lui donniez deux sous ».

Là encore il y a confusion du subjonctif présent à la cinquième personne et de l'imparfait de l'indicatif, *s'i bailetz dos sòls*, serait la bonne forme.

Et l'ingénieur de se prêter au jeu, *e aquest li faguèt eisòtit*, "Tenez, tenez, brave homme prenez ces deux sous", « et celui-ci, lui dit étourdi, "Tenez, tenez, brave homme prenez ces deux sous" », alors le Ladre *se trachiguèt* « se redressa » et répondit, *garda tos dos sòls, peulhos, n'ai mai que tu !* « garde tes deux sous, pouilleux, j'en ai plus que toi ! »

Eisòtit, « étourdi », semble une forme locale donné par BP pour « éberlué, étourdi, irréfléchi » et LY, donne *eissautir*, « abasourdir, étourdir, hébéter », et *eissautit*, « groggy ». Vidal voulant respecter la phonétique locale [ijsɔ'tji] est obligé de commettre une entorse à la règle d'accentuation pour rendre le son [ɔ] en prétonique et écrire *eisòtit*, pour ce qu'il aurait dû écrire *eisautit*.

Trachir (se), « se redresser », dans ce sens ce mot n'est connu que du TDF.

⁵⁹³ Aujourd'hui encore d'importantes forges industrielles de haute technologie existent aux Ancizes. Un de nos témoins de Pommier était employé dans ces forges.

Vidal dans un style dialogué, utilise une forme phonétique qui lui est propre, *peulhos* (*peolhos*) « pouilleux », forme où le *s* intervocalique est normalement tombé comme dans toute la région, *pesolh* > *peolh* [pœ_w] (ALF, carte 1067).

Plus tard le Ladre reçoit chez lui Jean, venu lui rendre l'argent qu'il lui doit. Ce dernier arrive quand Louis finit son repas, *un talhon de lard cue de ueit jorns e un bocin de fromage dur tau las ròfias d'ou chamin*, « un morceau de lard cuit depuis huit jours et du fromage aussi dur que les cailloux du chemin ».

Cue [kɥi], « cuit », participe-passé de *coire* ['kɥi_ɔ], « cuire ».

Ròfia, « cailloux », BP « gros caillou », *refie*, adjectif « rêche, rugueux ».

S'engage alors une discussion sur le remboursement que Jean souhaite faire sur le champ. Rien ne se fait sans boire quelque chose, *Mon Ladre [...] saliguèt d'una armari dos veires crasos*, « Mon Ladre [...] sortit d'une armoire deux verres crasseux ».

Armari, « armoire », existe sous cette forme dans l'est du Limousin (est-Creuse et Corrèze, proches Combrailles) (ALF, carte 58A ; ALAL, carte 1256) ailleurs il a été remplacé par la forme française, [ar'mwera] (ALF, carte 58B). Dans le sud-auvergnat c'est la forme ancienne qui a perduré, *armasi* / *armagi* (ALF, carte 58B, ALMC, carte 731), OP, LE.

Les verres sont si crasseux que à l'idèia d'i bèure faliguèt faire venir le bòmi à Jan, « Jean à l'idée qu'il devrait y boire, eut le cœur soulevé et une forte envie de vomir ».

À plusieurs reprises Vidal utilise le verbe *falir* « faillir » qui est la forme normale en Combrailles comme dans la majeure partie de la zone septentrionale auvergnate et limousine BP, LY. Plus au sud nous trouvons les formes *cujar*, *pechar*, *mançar* avec le même sens de « faillir » (Roux, 2016 / 2017).

Bòmi (*vòmit*), « l'envie de vomir, le vomi », bien que loin de la zone de bétacisme ce mot est toujours donné sous cette forme BP, (ALF, carte 1413).

Lo Ladre non semblava preisat de bailar la cedola que, pasmens avia preparada, « le Ladre ne semblait pas pressé de donner le billet, qu'il avait pourtant préparé ».

Cedola, « accord », BP donne « cédule », *sidoulà* / *sidolà* (ancien), TDF, « acte écrit, cédule, citation en justice ». En se référant à la langue ancienne nous trouvons, *cedola*, *cedula*, « cédule, billet, mémoire, factum judiciaire » LE, et *cedula*, *cediula*, *cidola*, « citation écrite » OP.

Perfidement le Ladre en profite pour aiguillonner Jean sur ses rêves amoureux. *T'ai vist anueit virar e t'environdar val Anch'al*, « je t'ai vu aujourd'hui tourner et retourner à Anch'al », on ne trouve le verbe *environdar* que chez BP « tourner autour de ».

Et d'ajouter que la belle est courtisée par bien mieux lotis que lui, *sés pas solet à faire le brave [...] n'i'a de mai riche que te [...] M. de Chazal a un nom e de rendas !* « tu n'es pas le seul à te mettre en frais [...] il y en a de plus riche que toi [...] M. Chazal a un nom et des rentes ».

Te, « toi », nous retrouvons là le pronom personnel de la deuxième personne de l'ancien cas régime déjà rencontré à la première personne dans *La sèrva* (Dauzat, 1900, p. 67 ; Anglade, 1921, p. 245 ; Bonnaud, 2006, p. 122). Cette forme est conservée en occitan septentrional moderne (Reichel, 1991, page 259, carte 102 page 261).

Jean fait alors l'inventaire de ses qualités qui doivent lui permettre de faire face à la concurrence du riche bourgeois, et entre autres de ses savoirs scolaires acquis par lui-même. Mais il se méfie du Ladre et préfère détourner la conversation, *parlaviam pèr ren dire*, « nous parlions pour [ne] rien dire ». Ici Vidal a changé le paradigme de la quatrième (et aussi de la cinquième) personne de l'imparfait de l'indicatif qui était *parlavem* dans *La sèrva*. Il adopte là des formes beaucoup plus méridionales utilisées dans le sud-ouest du département du Puy-de-Dôme en *-aviam* et *-aviatz* et qui se prolongent dans le Cantal (Reichel, 1991, p. 154).

Cependant le Ladre insiste en lui expliquant que la jeune fille est orpheline et que son frère, *lo Viscomte lo preferaria [Ector de Chazal] pèr sa joina sòr que, lo sabes, n'es lo tutor*, « le Vicomte le préférerait [Hector de Chazal] pour sa jeune sœur dont il est, tu le sais, le tuteur ». *Tutour*, (*Tutor, tutriç*), « tuteur, tutrice », TDF, LA, BP, LY.

Jan entipava, « Jean enrageait », TDF, BP.

Alors pour lui donner son prénom le Ladre entame la bourrée bien connue *La vòle la Mariana*, « je la veux la Marianne », car elle s'appelle Marie-Anne. Il continue en lui parlant de la visite d'Hector à la demoiselle en évoquant la chanson *La bargeira e lo Mossur*, « la bergère et le Monsieur » chanson bilingue occitan-français que chantait la belle et ses compagnes paysannes. Hector avait réagi alors en la traitant de « pécore ! avez-vous l'intention de m'éconduire ou de vous moquer ? » et lui expliquant *que non vivia segon sa condicion, tojorn qu'èra ambe los païsans, parlant coma ilhs, trabalhant de còps ambe ilhs* « qu'elle ne vivait pas selon sa condition, toujours avec les paysans, parlant comme eux, travaillant parfois avec eux ».

Ici Vidal utilise le pronom *ilhs*, à la fois forme classique et septentrionale BP, LY (ALF, carte 525 ; Anglade, 1921, p. 245), quand d'autres fois il utilise *elis* forme méridionale.

La belle de répondre, *que privada de sa maire tre son espelida [...] que joineta avia partit lor vida e qu'aquela vida l'amava mai que mai*, « que privée de sa mère dès sa naissance [...] que jeune elle avait partagé leur vie, et qu'elle aimait cette vie plus que tout ».

L'expression *tre son espelida*, pour « dès sa naissance », et une tournure qui semble quelque peu déclamatoire et emphatique, *entre nàisser* serait plus conforme.

Mai que mai, TDF donne « surabondamment, principalement, excessivement », BP « très, innombrable, en grande quantité ».

Alors, le Ladre lui explique que le jeune homme est un romantique, en essayant de lui présenter ce qui en retourne, et que pensant qu'on se moquait de lui, *tròp tendre, qu'a l'arma sus las lauras, preste à s'exalar* [...] *alòr, tot roge, Mosur de Chazal s'en anèt*, « trop sensible, qu'il a l'âme sur les lèvres, prêt à s'exhaler [...] Alors, tout rouge de colère, Monsieur de Chazal s'en alla ».

Vidal rétablit la forme archaïque *l'arma*, pour *l'ama* « l'âme » (ALF, 1754 ; ALAL, carte 1101), et la forme locale *laura* « lèvres » BP, (ALF, carte 765) quand ailleurs il écrit *labra*.

Acò rai ! diguèt Combralha [...] *s'en vai temps de m'en anar*, « C'est bien, fit Combraille [...], il est temps que je m'en aille ».

Acò rai « c'est tout un, c'est peu de chose, il n'en vaut pas la peine, cela n'est pas difficile, passe pour cela » TDF, *rai d'acò*, « peu importe, qu'importe, passons » est donné comme sud-Auvergne par BP. La traduction française de Vidal par « c'est bien » est un peu approximative et inattendue.

On apprécie l'idiomatisme, *s'en vai temps*, pour « il est temps ».

Voyant que Jean n'a pas bu son verre de vin, le Ladre remarque *acò's lo topin que non t'agrada, veze clar, mas te fau recordar*, « c'est le contenant qui ne te plaît pas, je vois clair, rappelle-toi » et de lui édicter l'adage, *se la sopa es bona es pas lo doeire que chau gramarciar*, « si la soupe est bonne ce n'est pas le pot qu'il faut remercier ».

Doeire (doire), « marmite, cruche, pot en terre, jarre » BP, ce mot très commun en Auvergne septentrionale, est en fait le mot *oire* « outre, sac » TDF, avec *d* en prothèse.

V *Lo darreir sabat*, « le dernier sabbat »

Jean retrouve la fée Cofignale *per l'estrèta e umida ganteira*, « par l'étroit et humide sentier perdu ».

Ganteira « chemin de traverse, coursière, chemin tortueux », n'est donné que par BP.

Lo dròlle avia dit sa pena, « le garçon avait dit sa peine », et Cofignale *l'avia asolat*, « l'avait consolé ».

Asolar, « consoler, calmer, tranquilliser » que nous avons déjà rencontré (cf. Jan Combralha, chapitre X partie 1)

Mais surtout Cofignale lui parle *dos artadors que fazian tant de mau dins lo país, empoizonant, ligant, gastant la recòrda, perisènt lo bestiau*, « des sorciers qui faisaient tant de mal dans le pays, empoisonnant, liant par des menaces, des promesses ou des serments, abimant les récoltes, faisant périr les bestiaux »

Perisènt (participe présent de *perir*), « faisant périr », seul le TDF donne « tuer, détruire, gâter, abîmer » pour ce verbe.

Jean et son équipe de braconniers, véritables *out-laws*⁵⁹⁴ d'un Sherwood auvergnat, décident de s'attaquer à ces *pauc-valènts, arbalans que contavan ma de chinacles e de figòrnas, aqueles pegants e fivaleirs qu'embabiolavan lo paure monde*, « ces vauriens, ces hâbleurs, ces conteurs de sornettes et d'absurdités, ces importuns, ces imposteurs qui trompent le pauvre monde ». Nous avons là toute une série de vocables tous assez authentiquement auvergnats et que l'on retrouve souvent dans la littérature vernaculaire locale⁵⁹⁵.

Pauc-valent, « mauvais sujet » BP ;

Arbalant, « faiseur d'embarras, hâbleur » BP ;

Pegant, « vaurien, bon à rien, paresseux, rossard, gremlin, coquin » BP ;

Fivaleir, « imposteur, hâbleur » BP ;

Figòrna, « sornette, baliverne, fredaine » BP ;

Par contre, *chinacle*, « sornette » n'est répertorié nulle part.

Embabiolar, « embobiner », nous trouvons avec cette signification, *embabia / embabioula* (auv.), dans TDF, et *embabialâ / embabioulâ* chez BP.

S'ils ne se font pas payer, *se crechavan e se farcisian la binha aus despens dos nèsis, dos simples e dos fadas*, « ils s'invitent et se remplissent copieusement le ventre aux dépens des niais, des simples et des imbéciles ».

Crechar (se), « s'attabler » BP inconnu ailleurs ; *se facir la binha*, « se remplir la panse, le panier » chez BP avec le même sens ; *bigno* TDF, *binha* LY « grand panier ».

Ils décident de profiter de la réunion des sorciers lors du sabbat à venir qui va se tenir, *à la cima dóu puei de Doma*, « au sommet du Puy-de-Dôme », pour *lor desgreilir las neiras seriozament pèr fin qu'i tòrnon jamai pas*, « leur secouer si sérieusement les puces qu'ils n'y reviennent jamais ».

Desgreilir (deigreli), « secouer » BP inconnu ailleurs.

Notons la double négation *jamai pas*, généralement inusitée en occitan septentrional, d'ailleurs énoncée à l'envers, car il faudrait plutôt dire *qu'i tòrnon pas jamai*.

⁵⁹⁴ Hors la loi, nom des compagnons de Robin des Bois dans le légendaire anglais.

⁵⁹⁵ Voir Bartran, Sanitas, Ravel, Roy, Mamet, etc.

De rebalhon eschalèron lo puei, « ils escaladèrent le puy en rasant le sol ».

De rebalhon, « en rasant le sol », est donné avec ce sens par TDF ; BP donne « obscurité, noir ».

A meinut èron au trescol, « à minuit ils étaient au sommet ». *Meinut* « minuit » est écrit ici selon la phonétique locale [me'ny] (ALF, carte 1632).

Trescol, « point culminant d'une montagne », TDF donne *trescou* (Rouergue), et *trescou* (Dauphiné).

Agachèron, « ils regardèrent », Vidal emploie ici exceptionnellement le verbe *agachar* pour regarder, généralement inusité en Auvergne et qui a le sens de « guetter, observer, attendre » en Limousin LY.

Davans ilhs d'òmes e quaucas fennas, vielhas en maja part, enrodant un boc neir que portava una chandèla alumada entre las banas, escotavan parlar un vielh ; aquest lo comprenquèron, distribuïsia de grades e de fonccions e bailava de conselhs, « Devant eux des hommes et quelques femmes, vieilles pour la plupart, entouraient un bouc noir qui portait une chandelle allumée entre les cornes, ils écoutaient parler un vieillard ; celui-ci, ils le comprenaient, distribuait des grades et des fonctions et donnait des conseils ». Ici nous avons *boc neir*.

Jan prenguèt lo sac [...] plen de suja ; ambé la man se n'en chamizèt la chara, « Jean pris le sac [...] plein de suie ; avec la main s'en barbouilla le visage ».

Chamizar (chamaisar), « barbouiller » BP, TDF donne *camaia, camaisa* (gasc.), *chameisa, chamisa* (lim.), *chamesa* (Velay). Là encore Vidal suit la phonétique locale pour un mot très populaire⁵⁹⁶.

Quora fuguèron totes negres e pareirs à de demons, « lorsqu'ils furent tous noirs et semblables à des démons », Vidal utilise ici l'adjectif *negre*.

Los fachineirs avian comensat le mesa neira, « les sorciers avaient commencé la messe noire ».

Vidal nous fait une description tout à fait détaillée du rituel des sorciers et des sorcières du Puy-de-Dôme.

Puis, subitement, *Bombiguèron e partiguèron à l'abrivada*, « Les compagnons bondirent et partirent au galop », à *l'abrivada*, « en hâte, à forte allure, avec élan », TDF, BP, même signification dans la langue ancienne LE.

⁵⁹⁶ Une des très nombreuses versions de la bourrée très connue *la moralhada* est *Vai vai chamaisada*.

Commence alors la bastonnade, *tombèron sus los facineirs volavan los rebits sus las crucas, sens estar*, « ils tombèrent sur les sorciers, les gourdins volaient sans arrêt sur les crânes », *cruca*, « crâne, calotte crânienne » TDF, BP, LY.

Ces sorciers *non avian totes suauda la consciensa*, « ils n'avaient pas tous la conscience tranquille », *suaut / -da*, « calme, doux, suave » TDF, LY, par contre BP donne *siau /siava* « suave » uniquement. Nulle part nous ne le trouvons pour « tranquille » en parlant de la conscience.

Lor chap aguènt cridat un sinhau los darniers testards partiguèron en pòsta sarrant lo dedau, « leur chef ayant donné un signal, les derniers, les plus têtus, partirent à toute vitesse, serrant les fesses »

Chap, « chef », Vidal fait alterner cette forme classique TDF, BP, LY, OP, avec le francisme *chèfe*, donné sous la forme *siéfe / siéfre* par BP.

Darnier « dernier » est un étrange emprunt au TDF en place de la forme locale *darreir* BP, (ALF, carte 391).

Nous remarquons l'idiomatisme, *sarrant lo dedau*, « serrant les fesses ». Le mot *dedau* (*dedal*) désigne le « dé à coudre » mais également « la cupule du gland », donc un petit objet arrondi, ce qui laisse supposer qu'il pourrait également désigner argotiquement l'anus, d'où la signification « ne pas en mener large, serrer les fesses » BP.

La bataille finie Jean félicite et remercie ses compagnons en leur enjoignant, *lavats-vos de tau biais qu'i aje pas mai gròs de suja qu'una tèsta d'espionna subre la vòstra chara*, « lavez-vous de telle façon qu'il n'y ait plus de suie sur votre visage ». Vidal confond ici *gròs* l'adjectif avec *gran* [grɔ] « grain » adverbe qui a la même fonction de négation que *ges* dans les parlers nord-occitan de l'ouest. De manière imagée cela peut être traduit par « il n'y a pas grain ». BP donne pour les Combrailles : « point, pas (de), aucunement, nullement », également LY en Limousin.

Pour se nettoyer il utilise *un desgrimador*, « serviette de toilette », la seule attestation que nous avons de ce mot est donnée par BP pour le verbe *deigrimâ*, « ôter le chiendent ».

Ainsi s'achève cette nuit picaresque au sommet du Puy-de-Dôme, *Aquest sabat fuguèt ben lo darreir, jamai, despuei lo valentiza de Combralha, aucun fachineir embrenèt de sa prezènsa la majestat dóu puei, ni trebolèt de sas nueits la serenetat e la santetat*, « Ce sabbat fut bien le dernier, jamais, depuis l'exploit de Combraille, aucun sorcier ne souilla de sa présence la majesté du puy ni ne troubla la sérénité et la sainteté de ses nuits ».

Darreir, « dernier », si précédemment Vidal avait utilisé *darnier*, nous retrouvons ici la forme locale *darreir* BP, (ALF, carte 391).

La valentiza, « l'exploit », TDF, LY donne *valhentisa* avec le même sens. AL donne aussi *valentitge*, « acte de valeur, exploit ». Par contre BP donne l'unique sens de « légitimité » pour ce mot. Nous avons recueilli nous même à Saugues (43) le terme *una valhensa* pour « un acte courageux, un exploit ».

Aucun, « aucun », comme dans *La sèrva* Vidal utilise cet archaïsme, *alcun / aucun* « quelque, certain, aucun » LE, OP. Cependant nous le trouvons dans TDF, avec le sens de « aucun, aucune, quelque » et y est également donné, *s'avès aucun dre*, « si vous avez quelque droit », *ne tè re d'aucun*, « il ne tient rien de personne », en auvergnat. LY le donne simplement pour « aucun ».

Embrenar « souiller, salir, enduire de défection » TDF, LY. *Lo bren* est « la matière fécale » TDF. LY donne *brena*, « excréments, crotte, fiente ; vanité ».

VI *L'amoroza*, « L'amoureuse »

C'est Jeanne Auteroche qui se languit de Jean Beauregard, *mas l'Amor es un diu poderos, mocaire e, quand acò li plais, ironiste mai-que-mai*, « mais l'Amour est un dieu puissant moquer et, lorsque cela lui plait ironiste à l'excès ». Seul Laux donne ce mot dans son dictionnaire, *ironista* « ironiste, moqueur, personne qui pratique l'ironie » (Laux, 2004, p. 304).

Nous nous souvenons que Marion Auteroche entreprit au printemps de convaincre la mère Beauregard de marier son fils Jean avec sa fille Jeanne, n'oubliant pas de faire valoir *qu'avia se sònas e de bens*, « qu'elle avait de l'argent et des biens ». Mais *Jan n'en riguèt [...] volguèt ren saubre*, « Jean en rit (...) il ne voulait rien entendre ».

Au mois de juillet il faut rentrer le foin, *lo dinar achabat, fazian prangeira un moment*, « le déjeuner fini, ils faisaient la sieste un moment ».

La prangeira, « la sieste », mot répandu en nord-occitan (ALMC, carte 1451 ; ALAL, carte 818).

Jan solet [...] dormia pas, « Jean seul [...] ne dormait pas », nous avons la conjugaison de *dormir* non inchoative, comme dans une grande partie du nord-occitan. *L'eschina apialada à la baranha*, « le dos appuyé à la haie », c'est à Marie-Anne que pense Jean.

Apialar, « appuyer » TDF, BP ; *la baranha*, « la haie », ce mot vient du TDF, la forme locale pour « haie » est en Combraille *le plant* [lə plã] BP, (ALF, carte 1592).

A lieu alors la rencontre espérée par l'un et redoutée par l'autre, *balin-balan coma quauqun que se permena pèr tuar lo temps, mei-despeitridada en cauza de la cholor, Jana Auteroche se venguèt asetar à son quarteir*, « les bras-ballants, comme quelqu'un qui se promène pour

tuer le temps, la poitrine à demi-nue à cause de la chaleur, Jeanne Auteroche vint s'asseoir à son côté ». S'engage alors une discussion quelque peu périlleuse, où Jean se montre aimable avec Jeanne par pur esprit de convenance et de politesse quand elle attend ou comprend bien plus que cela. Mais la chair est faible, *lo regard dóu joine òme sotava dins lo corsage entrebadat, e de veire las copas blanchas e redondas, la pel sedoza de Jana, una chalur i montèt e lo dezir lo torseguèt*, « le regard du jeune homme plongeait dans le corsage entr'ouvert, et de voir les seins blancs et ronds, la peau soyeuse de Jeanne une chaleur lui monta et le désir le tordit ».

Sotar, « plonger », ce mot vient du TDF et a plutôt le sens de « plonger entre deux eaux », la forme que l'on attendrait serait plus prosaïquement *picar l'espiada* BP.

À cet appel de la chair, Jean veut résister, *Jana, diguèt-òc, as pas paor de mostrar tos tetons ! Esconde-me los, tos popèus...* « Jeanne dit-il, tu n'as pas peur de montrer tes tétons ! cacheles-moi, tes seins... »

Vidal utilise comme dans *La sèrva*, òc article neutre de l'interrogatif au lieu du pronom sujet masculin (c'est Jean qui parle) de la troisième personne *aul* (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), *diguèt-aul*.

Paor, « peur », Vidal rétablit judicieusement l'orthographe originelle du mot. En effet dans son parler (comme dans de nombreux autres parlers), *paur* se prononcerait [pɔ], quand la prononciation locale est [pəu] (Enquête, Dauzat, Pontgibaud 1951-1955, document Thésoc).

Esconde-me, nous remarquons le *e* de soutien à la troisième personne de l'impératif *esconde*, comme en Provençal (Martin, Moulin, 1998, p. 101).

Popèu, « sein, téton, mamelon » BP, dans TDF, *poupo*, « mamelle, sein ». Nous trouvons aussi dans la langue ancienne *popa*, « mamelle, sein », *popel* « mamelon, tétin » LE.

Mas la dròlla, mau-grat son sang onèste e lo bon exemple qu'i bailavan sempre à l'ostau [...] *s'abandonava tota*, « Mais malgré son sang honnête et le bon exemple qu'elle avait toujours chez elle [...] s'abandonnait toute ».

Mau-grat « malgré » TDF, l'orthographe de Vidal est ici celle du TDF. On trouve ce mot également dans LY, BP. AL retient la forme catalane *malgrat* (Miracle, 1987) et nous ne le trouvons pas dans la langue ancienne.

Sempre, « toujours », emprunt au TDF rare en nord-occitan LY.

Cotillon avalit, èra aqui, sèns fòrsa, sèns volontat, tota en amors dezir ; la man mansa de Jan se pauzèt sus sa cueisa druda, mentre que la dreita sostenia la tèsta dos piaus blonds, e lo garson beguèt sus sa bocha sana à las labras d'un ròze viu, lo poton profond que l'abelha rauba à la flor, « Jupons abolis, elle était là sans force, sans volonté, toute en amoureux

désir ; la main gauche de Jean se posa sur sa cuisse robuste ; tandis que la droite soutenait la tête aux cheveux blonds ; et le garçon but sur la bouche saine, aux lèvres d'un rose vif, le baiser profond que l'abeille prend à la fleur ».

On a de la peine à croire qu'un homme comme Vidal, confit en religion, puisse nous brosser un tel tableau érotique.

Avalit, « aboli » selon la traduction de Vidal, ce mot a cependant de nombreuses acceptions souvent bien différentes, TDF « dissipé, détruit, anéanti » ; BP « réduit, diminué » ; LY, « déchu, disparu ». Pour la langue ancienne, LE donne « disparu ».

Man mansa, « main gauche », le TDF donne les mots, *manc*, *manco*, adjectif « gauche » en Limousin, de même dans BP, LY. Le mot est également répertorié dans MR. Il n'est pas donné dans la langue ancienne.

Labras, « lèvres ». Dans *Val Bòst*, (cf. chapitre IV, partie 1) c'est *lauras* que Vidal a utilisé. *Labras* est un emprunt au TDF, la forme locale est *laura*, BP, (ALF, carte 765 ; ALAL, carte 603).

Prefond, « profond », ce mot est une fois encore emprunté au TDF. La forme locale est *prònd* (ALF, carte 1095, ALAL, carte 232). Ceci est d'autant plus étonnant que le TDF donne également l'adjectif *proun* comme auvergnat.

Mais Jean subitement pense à Marie-Anne qu'il perdrait si sa vie se liait à celle de Jeanne, à *jamai perduda pèr el*, « à jamais perdue pour lui », il remplace ici *se* pronom personnel typique de l'occitan septentrional (ALF, carte 784), par la forme méridionale *el*.

Se trachiguèt, « se redressa », TDF.

Regardant le ciel il dit à Jeanne, *lo temps vai chanjar [...] e ta maire se dèu socitar de tu*, « le temps va changer [...] et ta mère doit s'inquiéter de ne pas te voir », *socitar*, « s'inquiéter », uniquement dans TDF. *Coma s'avia devinat juste, s'auziguèt la vots aluentada de la Marion que sonava : Jana, oh ! Jana m'auzises-tu ?* « Comme s'il avait deviné juste, la voix éloignée de Marion s'entendait ; elle appelait : Jeanne, Oh ! Jeanne ! m'entends-tu ? ».

La forme interrogative est formée avec le pronom personnel sujet *tu* et la forme inchoative de *ausir* (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Et Jeanne prend le chemin de sa maison.

VII *Lo chin fol* « Le chien enragé »

Il faut se méfier parfois des cartes de l'ALF où il semble que pour « chien enragé » la plupart des témoins, au moins en Auvergne et périphérie ait répondu *enrajat* (ALF, carte 1814).

Heureusement que l'ALMC rectifie avec *chin fòl* au moins pour le Velay, le Gévaudan et la Haute-Auvergne (Carte 565)⁵⁹⁷.

Jean reçoit une lettre du Vicomte, frère et tuteur de la belle Marie-Anne, l'invitant pour sa fête, la Saint-Jacques, à venir dîner au château avec tous les officiers de la Garde Nationale. Il est en effet *se meme oficier*, « lui-même officier » de la Garde Nationale de Lyon. La sœur de Jean se permet, mi-envieuse mi-moqueuse, *as de chansa [...] d'anar espartinar acò de tant brave monde*, « tu as de la chance [...] d'aller manger chez du si beau monde ». Jean toujours fidèle à ses principes, *de monde come nautres, amb un pauc mai d'argent, e de vales pèr los servir, aqui tot*, « Des gens comme nous, avec un peu plus d'argent et des domestiques pour les servir, voilà tout. ». Conformément à la phonétique locale Vidal écrit *vales* ['valə] (ALF, carte 1537), dans le TDF nous notons *varlet* > *vale* (limousin).

Arribèt un pauc pasat las onze e s'esposèt pèr se presentar ben regit, « Il arriva un peu après onze heures et se brossa afin de se présenter bien propre. » *Regit*, « toiletté, bichonné » BP. TDF donne une toute autre signification, « dirigé, gouverné ».

Là il retrouve, *La viscomtesa e Na Maria-Ana sa bèla sòr. Amb un accènt anglès fòrt prononciat e un gaubi gracios, Lady Celina i sovetèt la benvenguda*, « La vicomtesse et Mademoiselle Marie-Anne sa belle-sœur. Avec un accent anglais très prononcé et une bonne grâce charmante Lady Céline lui souhaite la bienvenue. »

Notons la confusion entre *i* [ji] « y » adverbe de lieu, et *li* [ji] « lui » pronom personnel.

Vidal rétablit la particule honorifique féminine *Na*, *Na Maria-Ana* « Mademoiselle Marie-Anne. »

Gaubi, « grâce charmante », seul le TDF connaît ce mot.

Ici encore nous trouvons *la toza* « la jeune fille » écrit sur un large espace indiquant que les termes précédemment écrits ont été grattés.

En taula se parlèt un pauc de tot, « à table l'on parla un peu de tout », *en taula* pour *en tabla* « à table ».

Il est intéressant de noter les sujets à l'ordre du jour dans les milieux bourgeois ne sont pas particuliers à la Monarchie de Juillet, on y parle, *dou rei, dou temps, de la politica, de la mina, de la recòrda, dou vezinage, que sabe-ieu !* « du roi, du temps, de la politique, de la mine, de la récolte, des voisins, que sais-je ! »

Le vicomte déplorant le départ de son fermier, Jean saute sur l'occasion, *vos agegarai s'acò vos agrada e se nos podem entendre ; crezetz, Mosur, que sara uros Combralha, de vos*

⁵⁹⁷ « Chien enragé » n'est pas enregistré dans l'ALAL, ni dans l'enquête 1952 de Dauzat.

dezempeitar, « Je puis vous arranger, si cela vous est agréable, et si nous pouvons nous entendre, croyez, Monsieur, que Combraille sera heureux de vous tirer d’embarras. »

Agegar [aze'ga], « arranger, améliorer », BP donne la forme *azegâ*, avec ce sens, TDF donne *egeiga* (auvergne) avec le même sens. AL écrit *asegar* qui nous semble la bonne orthographe. Ce mot est couramment usité en Auvergne dans ce sens où *abobar* « arranger » n’a pas forcément le même sens et peut même être antinomique en Velay, *quicòm d’adobat*, « quelque chose de mal réparé » BP.

Dezempeitar (*desempaitar*), « débarrasser, tirer d’embarras, dépêtrer », BP, équivalent de la forme en *ch*, *desempachar* TDF. Ce vocable est très utilisé en Velay et Auvergne.

Vidal utilise le doublement lexical pour exprimer une forme superlative, *i aguèt puei d’estonament e d’estonament*, « il y eut ensuite beaucoup d’étonnements. »

Cette tournure est utilisée pour traduire « beaucoup, très », on dit par exemple *aquò’s luènh-luènh*, « c’est très loin » (ALMC, carte 125).

En servant *lo pol*, « le poulet » Lady Céline sans y penser, s’adresse à Jean dans sa langue maternelle, l’anglais, et la surprise est grande quand Jean lui répond dans cette même langue. *Que soventas ves avia parlat ambe son amic l’engeniaire, anglés coma tant d’emplejats de la mina*, « Qui s’était entretenu souvent avec son ami l’ingénieur, anglais comme tant d’employés de la mine. »

Il est étonnant que Vidal utilise l’emprunt *pol* pour « poulet » quand le mot *polet* [pu'lœ] est totalement intégré. En Combraille le glissement d’accent a conduit à [ˈpulœ] BP. C’est peut-être cette dernière forme que Vidal a assimilée à *pol* ?

Soventas ves (*soventa-vetz*), « souvent », *ves* n’est que peu existant en Auvergne, ou dans des cas très particuliers BP, LY. Par contre il existe couramment en Velay la forme *soventa-fes* BP.

Emplejat, « employé », est une belle adaptation au nord-occitan de la forme méridionale *emplegat*, la forme généralement usitée en nord-occitan est plutôt *empleiat* BP, LY.

Après le repas une promenade digestive dans le parc du château s’impose, c’est ce que propose la vicomtesse, *Jan prenguèt plen d’ardida Maria-Ana en son bras*, « Jean prit hardiment Marie-Anne au bras. »

Ardida, « hardiesse », ce mot se retrouve substantivé uniquement chez BP dans l’expression *éna bounà ardidà* (*una bona ardidà*) « un coup de collier (au travail) ». Il aurait été plus conforme d’écrire *ardidament*.

Encore une fois *en son bras*, « à son bras ».

Du parc du château la promenade se prolonge sur les berges de la Sioule *val pònt de la grand rota [que i] trobèron un païzan [...] que lor diguèt : Masfizatz-vos, i'a'n chin fol que varalha per aqui*, « vers le pont de la grand' route [où] ils trouvèrent un paysan [...] qui leur dit : Méfiez-vous, il y a un chien enragé qui rode par là. »

Mesfizatz-vos, « méfiez-vous », *mesfizar* choisi par Vidal est la forme sud-occitane qui a gardé le *z* (*s*) intervocalique. Dans la plupart des parlers nord-occitans ce *s* est tombé, *desmesfiar / mesfiar / maufiar* BP. Ces différentes formes sont également bien détaillées dans le TDF.

Varalhar, « s'agiter, circuler, rôder » TDF, ce verbe est souvent utilisé en Auvergne dans le sens de « faire du tapage, se démener, aller et venir avec bruit » BP, (ALF, carte 180 ; ALMC, cartes 123 et 1500).

Las dònas se sarrèron còntre los òmes en quilant e parlèron de virar, « les dames se pressèrent contre les hommes en criant, et parlèrent de retourner. »

Quilar « crier fort et aigu » est évidemment un emprunt car il existe une forme auvergnate utilisée en Velay et Margeride qui est *quialar* [ca'va / ca'ʕa] BP.

Jan [...] sortiguèt son mochador e s'en amaguèt la man, « Jean [...] sortit son mouchoir et l'en roula autour de sa main. »

Nous retrouvons *amagar* dans le sens « d'entourer, emmitoufler, envelopper », BP. TDF.

Sur le bord de la rivière il rencontre, *de femnas e d'efants d'egiò palaficats e muts*, « des femmes et des enfants muets et paralysés d'effroi. »

Egiò « effroi », respecte ici la forme phonétique de Pontgibaud, BP donne *eijiau*, « effroi, épouvante, terreur », TDF donne *esglàri, esglàsi*, avec le même sens, LY donne *esjaulhar*, « pousser des cris aigus, discordants ».

Un chin gòrja bromoza, pel esborisat, « un chien gueule entre ouvert, et poil hérissé ».

Bromos, (-za), « morveux, écumeux » BP, nous trouvons aussi dans TDF *broumo*, « gourme du cheval ».

Pel est également une forme importée car la forme locale serait *piau* ou *borra*. *Esborissat*, « ébouriffé, hérissé », TDF, BP, LY.

À la suite d'un combat épique que nous décrit Vidal Jean terrasse et tue le chien.

Jan s'auborèt, botèt lo pèd sul cadabre enquèra barbelant, « Jean se releva, mit le pied sur le cadavre encore frémissant. »

Auborar (*s'*), « se redresser, se relever », est un mot emprunté au TDF que nous avons déjà rencontré.

Barbelant, « frémissant, palpitant », BP, LY. TDF (mais absent de AL).

Jean jette alors son bonnet souillé et contaminé par la bave du chien dans la rivière et se lave les mains, *mentre que se panava*, « tandis qu'il s'essuyait. ». Le verbe *panar* a entre-autre en Auvergne le sens « d'essuyer » TDF, BP, il est lié à *panossa* « chiffon, torchon », termes que l'on retrouve en francoprovençal (Stich, 2003, p. 107). Il est homonyme de *panar*, « dérober, voler », TDF, LY, mais n'a jamais ce sens qui est donné par *raubar*.

Cet acte de bravoure lui attire bien sûr l'admiration et les remerciements de ces dames.

Sur le retour au château, ayant distancé les autres en courant devant, Jean déclare son amour à Marie-Anne qui le reçoit avec plaisir et lui dit le partager, *pauc m'enchau l'abit que portetz e que las vòstras mans, un jorn sian, calozas ! pèr ieu, lo sabe, saran lenas totjorn*, « que m'importe l'habit que vous portez et que vos mains soient caleuses un jour ! elles seront toujours douces pour moi, je le sais. »

Sian, « soient » Vidal rétablit la forme classique (Anglade, 1921, p. 316), quand la forme locale est *siachon* (cf Le parler de Pontgibaud).

Lena, « douce, lisse », TDF, BP, LY.

Marie-Anne lui demande d'être patient, et que l'heure de leur union viendra, *amic mieu*, « mon ami ». Même si la traduction n'est que « mon ami » la tournure correspond bien à la forme affective donnée par Camproux « mon très cher ami » (Camproux, 1960).

Se Maria-Ana es pas vòstra molher sara jamai la d'un autre ! « si Marie-Anne n'est pas votre femme elle ne sera jamais celle d'un autre ! » Vidal fait preuve là de purisme en utilisant *molher*, « épouse » aujourd'hui oublié et inusité en Auvergne BP. Les formes communément utilisées sont *femna* o *esposa*.

Rendus au château, lors du goûter qui suit, le Vicomte raconte à ses invités la légende de *la comtesa Braiera, tant populàri dins lo país*, « la comtesse Brayère, si populaire dans le pays. » Vidal se laisse aller à un provençalisme en écrivant *populàri* pour *populària*, où en effet la finale féminine *-ia* se réduit à [i] en position post-tonique (Martin, Moulin, 1998, carte 5, p. 164). Cette comtesse dite *la Saca Braiera, Dama de Pont-Gibaud, èra ogressa*, « l'insatiable Braiera, Dame de Pontgibaud, était ogresse. »

À saca, « en abondance, à foison », uniquement répertorié avec cette signification dans TDF. BP donne *sacà (saca)*, « grand sac, poche ».

Ayant demandé à son cuisinier du sacrifier son propre enfant pour son dîner, celui-ci *tuèt un carin*, « tua un cochon de lait. » BP donne « jeune truie », ce mot est inconnu ailleurs.

La ruse réussit encore mieux qu'espérée, et la Comtesse dit *que jamai avia manjat tant bona part, nimai pas un repas tant delicios*, « qu'elle n'avait jamais fait si bonne chair ni trouvé met aussi délicieux. »

Part, « viande, chair, met » BP ; « portion, ration » TDF. Ce terme est utilisé aujourd'hui en Brivadois dans le sens de « viande » BP, (Bartran, 1934 / 1989).

Le cuisinier lui avoue alors que ce n'est pas son fils qu'elle a mangé *mas un teson*, « mais un porcelet. »

Teson, « cochon » BP, LY, TDF (cf. La serva, § 5.3.4).

Depuis ce jour l'ogresse ne mangea plus d'enfants et fut honnête et bonne toute sa vie.

Èra molher dóu Daufin d'Auvernha En Guilhem-Robert, que fugèt trobador, « Elle était l'épouse du Dauphin d'Auvergne, Guillaume-Robert, le troubadour ». Là encore Vidal réintroduit la particule honorifique *En*. Vidal ne rate pas l'occasion de rappeler le prestigieux passé de l'Auvergne et de ses troubadours⁵⁹⁸.

Vint alors l'heure de se séparer, mais avant Combraille est encore complimenté *pèr sa valentiza*, « pour sa conduite. » *Valentiza*, « exploit, acte de valeur » comme nous l'avons précédemment vu.

L'adeisias de Maria-Ana i'anèt au còr, « l'adieu de Marie-Anne lui alla au cœur. », Vidal latinise un peu l'expression locale *adieu-siatz* [adju'ʃa] en *a-dei-sias*.

Sur le chemin du retour Jean repasse en revue les heureux moments de la journée en songeant à cet amour qu'il sait maintenant être partagé par Marie-Anne. Aussi *se chantava à chamoment, La vòle la Mariana ! La vòle mai l'aurai !...* « Il se chantait par moment, Je la veux, Marianne ! Je la veux et l'aurai ! ... » Mais comment convaincre son frère et tuteur Monsieur le Vicomte, de leur possible union. Marie-Anne lui a dit d'être patient, il le sera.

Masaria de sònas pèr emplir sa deneiròla, e un jorn arribaria... « il économiserait, pour remplir sa cassette, et un jour viendrait... »

La deneiròla, « la cassette », TDF donne *denieiròla*, (+ formes diverses), LY *deniairòla*, « tirelire, petit trésor », BP donne seulement, *dineî*, « argent, denier ».

Jean se voit déjà bienheureux avec Marie-Anne, *sabia tenir [...] l'empenta d'un ostau*, « elle savait tenir le gouvernail d'une maison », quant à Jean, *e barrejarai aus cinq cents diables las tinteinas ! [...] e saubrai l'aver lo bonur*, « et je travaillerai dur, aux cinq cents diables les soucis ! [...] et je saurai l'avoir le bonheur. »

⁵⁹⁸ Nous retrouverons cette légende dans *Lo vielh Clarмонт* (§ 5.3.8, XIII -*La comtesa Braiera* (?-1199), « La comtesse Brayère. »)

Vidal verse ici dans la métaphore et se sert de termes nautiques pour exprimer ses espoirs, *l'empenta* « le gouvernail d'une barque » dans TDF, absent des autres dictionnaires. *Barrejar* fréquentatif de *barrar*, « barrer un bateau », TDF, mais pour BP « souffrir » ; *la tinteina*, « place du joueur sur la barque, joute sur l'eau » dans le TDF, termes bien sûr absents des dictionnaires nord-occitan, mais aussi de la langue ancienne.

VIII *L'embaurat*, « L'effarouché »

Embaurat, « effrayé, écarté par la peur, effarouché, troublé » dans TDF et BP.

M. Chazal père d'Hector le romantique demeure à Saint-Pierre le Chastel (voir Figure 19) qui, *tresplomba la vau de la Siula, tamben que b'en-bas se vei ma dóu vialage la poncha dóu clocheir*, « surplombe la vallée de la Sioule, si bien que du bord de la rivière on ne voit du village que la pointe de son clocher. »

Tresplombar, « surplomber », TDF seulement. BP propose *ranquetar*, *plombar*.

La vau de la Siula, « la vallée de la Sioule »,

Vau (val), « val, vallée » dans TDF, en Auvergne on trouve cette forme principalement dans les toponymes, comme « Lavaudieu, Vauriat, Laval-sur-Doulon, Mal-Val », etc.

Notons la persistance de Vidal à mettre l'article devant les noms de rivière, *la Siula*, comme il écrivait *l'Aleir* dans *La sèrva*. Ceci est d'autant plus troublant que comme le dit BP dans sa grammaire, « l'article ne s'emploie jamais devant les noms de rivières. Le fait est constant pour les grands cours d'eau, *Siaule*, la Sioule, *Arhanhou*, l'Alagnon, *z-Aleî*, l'Allier, *Leù/Léje*, la Loire. » (Bonnaud, 2006, p. 67).

La poncha, « la pointe », cette forme est étrangère aux parlers auvergnats où -NCT, n'a jamais donné *-nch*, mais *-int* ou *-nht* (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2). Dans la majeure partie de l'Auvergne septentrionale ce mot a été remplacé par [pwêta] sous influence du français mais venant sans doute de la forme médiévale *pointa* OP (p. 963). Vidal l'a remplacé par *poncha*, forme qui lui a probablement semblé plus légitime et suffisamment éloignée de la forme française.

Monsieur Chazal rêve de marier son Hector avec Marie-Anne la jeune sœur et pupille du Vicomte. Pour cela il les invite quand Saint-Pierre *ten sa vòga, lo pichòt païs, lo promeir dimenche d'Aòst*, « le petit pays tient sa fête annuelle le premier dimanche du mois d'Août. »

Vòga, « fête paroissiale, kermesse », BP, mot typiquement francoprovençal *vòga* (Stich, 2003, p. 155 ; ALF carte 556) qui s'est introduit dans le nord-est occitan en concurrence avec *fèsta* [fitɔ] ou plus à l'Ouest *balada* (ALF, carte 556 ; ALAL, 1146).

Aòst, « août », BP, TDF, LE, OP forme assez générale en nord-occitan (ALF, carte 47). Vidal écrit *aòst* avec *ò* probablement pour mieux correspondre à la prononciation locale [ɔ]. LY comme généralement en limousin écrit *aust*, avec suppression du hiatus et diphtongaison. Cette orthographe pourrait mieux correspondre à la phonétique de Pontgibaud donnée ci-dessus.

Marie-Anne ne manque pas de faire part de sa désapprobation quant à cette union auprès de son frère, *que non podia sentir aquest fadas, tròp minhard à son gost [...]* *Maria-Ana se tenia de non lo chapotar !* « qu'elle ne pouvait supporter ce niais, trop sucré à son gré [...] Marie-Anne l'aurait haché ! »

Minhard, « mignard, douillet, doux », TDF, BP, LY, LE.

Chapotar, « charpenter, dégauchir, menuiser » TDF ; « tailler grossièrement, couper en menus morceaux, taillader » BP. Ce mot absent des autres dictionnaires est bien pris par Vidal avec la signification auvergnate donnée par BP.

Sa belle-sœur plus avisée, questionne la jeune femme *quechida e enfejada, de dire qu'entre Beauregard, paizan e Mosur de Chazal, chastelan, sa chاوزida èra feita*, « fatiguée et irritée, de lui répondre qu'entre Beauregard paysan, et M. de Chazal, châtelain, son choix était fait. »

Quechit, « accablé, fatigué en Auvergne » TDF et BP, absent des autres dictionnaires et de la langue ancienne.

Enfejat, « indisposé contre » TDF, par contre BP donne « empressé, diligent », cela laisse croire que Vidal a pris ce mot dans le TDF.

Bien que fâchée de la visite, Marie-Anne *fazia lo morre*, « faisait la moue », mais arrivée à Saint-Pierre-le-Chastel, *retrobèt sa gracia en arribant, amb, en mai, una malisa que la reddia sorrizènta e coindeta, enquèra mai*, « retrouva sa bonne grâce en arrivant, avec en plus une pointe de malice qui la faisait souriante et plus jolie encore que d'habitude. »

Coindet « joli, gracieux », TDF, inconnu ailleurs y compris AL. Même mot et même sens dans la langue ancienne LE.

Marie-Anne sur le chemin de la Grand-Messe sifflote mutine un air de bourrée, *Dròllas qu'avètz d'olanhas, Laisatz-me las cerchar, Las entènde, las entènde, las entènde grelinter !* « Jeunes filles qui avez des noisettes, Laissez-moi les chercher, Je les entends tintinnabuler ! » Vidal donne une version sage de cette bourrée d'ordinaire plus suggestive, *Drollòta las aulanhas, son pas de bon crocar ! S'avètz un cròca-aulanha, lo vos cal pas esparnhar*, « Fillette les noisettes (ne) sont pas faciles à croquer, si (vous) avez un croque-noisette (il) ne faut pas l'épargner ! » (Delzangles, Fernand, 1931, *Danses et chansons de danses d'Auvergne*, Aurillac, imprimerie Poirier-Bottreau).

Nous remarquons qu'*aulanha* (*avelana*) est écrit sous la forme phonétique d'Auvergne septentrionale [o'laɲɔ] (ALF, carte 919

Ceci bien sûr ne plait guère à *l'Ector, renos e enchipros*, « Hector, grondeur et maussade. »

Enchipros, « grognon, hargneux », TDF, BP, LY.

Vient la grand-messe. Hector par convention donne le bras à Marie-Anne, *que fazia badar d'uelhs redonds ambé los paizans*, « qui fit ouvrir de grands yeux aux paysans. » Là encore nous trouvons la traduction de « aux » donnée par *ambé los*.

Afin de se rendre intéressant Hector se met à chanter *d'una vots enrauchada un Alleluia que n'achabava pas de sos a, a, a, a...* « d'une voix enrouée un Alléluia que n'en finissait plus de ses a, a, a, a... » qui fait rire toute l'assemblée y compris le curé officiant, *sot los regards moquets dos pacans*, « sous les regards moqueurs des paysans. »

Moquet, « confus », TDF, BP donne *mouca(rd)*.

Pacan, « paysan », TDF, BP, est donné avec un sens plutôt péjoratif, celui de « gueux, fripon, rustre ».

Un còp au chastel e dins lo cenador fuguèt pron pauc avivada la dinada, « une fois au château et dans la salle à manger, le déjeuner ne fut guère animé. »

Cenador, « salle à manger », ce mot est seulement donné dans le TDF comme étant vieux (absent de AL), dans la langue ancienne LE lui donne le sens de « chambre haute ».

Intéressante traduction de « ne fut guère », par *fuguèt pron pauc*. Cette construction négative n'est donnée ni par Bonnaud (Bonnaud, 2006), ni dans Alibert (Alibert, 1935).

Maria-Ana pèr non pareise fonhar contèt, [...] *l'istòria de Sant-Benet, tala que l'escriguèt en lenga nòstra un òme qu'a sinned solament Toine, e qu'èra de Pònt-Gibaud*, « Marie-Anne qui ne voulait pas avoir l'air de bouder, conta [...] l'histoire de Saint-Benoît, telle que l'écrivît en langue auvergnate un homme de Pontgibaud, qui signé le Toine ».

Fonhar, ce verbe a le sens de « bouder » TDF, BP, mais aussi de « pleurnicher » BP, LY.

Vidal met là dans la bouche de Marie-Anne le texte tragi-comique qu'écrivit Sanitas sur l'inondation de Pontgibaud au début du XIX^e siècle *Saint Benai de Pountgibaud, Toina racounta a saus frairais André, Auguste et Barthélémy, l'istoria de Saint Benai, patru de Pountgibaud* (Sanitas, début XIX^e b) que nous avons commenté dans *Le parler de Pontgibaud* (§ 5.2). Cela nous prouve la bonne connaissance qu'avait Vidal des écrits de son compatriote et prédécesseur⁵⁹⁹.

⁵⁹⁹ Dans les deux derniers numéros de *Lo grelet*, n° 19 et 20 de juillet et octobre 1950, Vidal donnera sa version de l'autre texte de Sanitas, *Le miaru lo monai et soun draule*, qu'il réécrit comme *Lo moneir, son dròlle e l'aze*,

Tous appréciant à sa juste valeur les talents de conteuse de la jeune femme. Puis l'on passe au salon pour le café et la conversation glisse sur la littérature.

E aqui l'Ectòr plasèt que Maria-Ana avia ges d'admiracion pèr lo romantisme [...] e la toza se deuguèt explicar, « Là Hector plaça que Marie-Anne n'avait aucune admiration pour le romantisme [...] et la jeune fille dut s'expliquer. »

Toza là encore remplace un écrit précédent, probablement *joina filha*. Le mot *explicar* « expliquer », a subi une modification orthographique sur le manuscrit le faisant passer d'*esplicar* à *explicar*, modifiant le *s* en *sc* (*x*).

Malgré l'opposition de la majorité de l'assistance Marie-Anne fit preuve d'une belle intelligence pour exposer son point de vue. *De tròbas, de romans d'una malautiva sensibletat, pèr non dire de manhanha, tròp chaitivos e sèns sinceritat*, « des poésies, des romans d'une sensibilité malade, pour ne pas dire des pleurnicheries, trop mièvres et sans sincérité. »

Vidal dévoile ici sa grande capacité lexicale en choisissant avec pertinence substantifs et adjectifs.

Malautiva, « malade », TDF. BP donne *maladiouza, maladouna* ; LY, *malautivosa*. Seul LE donne pour la langue ancienne *malautitz*, « malade » sans donner le féminin.

Sensibletat, « sensibilité », TDF (sous la même entrée nous trouvons aussi *sensibileta, senchebileta* (a.u.v.)), BP donne *sensiblessa*.

Manhanha, « pleurnicheries », TDF, inconnu ailleurs.

Chaitivos, « mièvre », TDF *cheitivous* (lim.) ; BP, « méchant, chétif ».

De peitrinàris que mòron à trenta ans, « des poitrinaires qui meurent à trente ans ». Même remarque pour *peitrinàris* que précédemment avec *populàri*, pour la finale féminine *-ia* qui en provençal se réduit à [i] en position post-tonique (Martin, Moulin, 1998, carte 5, p. 164).

Mòron, remarquons que le verbe *morir* est bien conjugué ici sous sa forme non-inchoative (Sauzet, 2016, P. 251).

D'èstre vèuva, « d'être veuve », où Vidal revient à la forme locale *vèuva* (ALF, carte 1382 ; ALAL, carte 1020), quand au début du texte il utilisait la forme méridionale *veuza*.

I plazia fòrsa lo lirisme e l'enavans, mas dins la vida i'a tant à enaurar, alòr pèr-de-que minhardar ? « Le lyrisme et l'entrain lui plaisaient fort, mais il y a tant de choses à exalter dans la vie, alors pourquoi ces mignardises ? »

Enavans, « l'entrain » TDF. Dans la langue ancienne nous ne trouvons que, *enavantir*, « avancer » LE.

suivant ses propres critères orthographiques mais également linguistiques, changeant assez fondamentalement ce texte (Sanitas, début XIXe a) (cf. L'après-guerre, § 8.3).

Enaurar (s'), « se monter, s'exalter, s'échauffer » TDF. BP donne « se gonfler, se lever en parlant du vent », dans le sens s'exalter ce dernier donne, *einieurâ* (*esniaurar*). La langue ancienne donnait, *enaurat* (adj.) « exalté, écervelé, orgueilleux » LE.

Minhardar, « mignarder », TDF, BP, LY.

Marie-Anne se lance alors dans un assaut en règle contre ce qu'elle dénonce comme étant, *la celebracion de l'individu, es-à-dire de l'individualisme que, d'a-cha-pauc, anava expandir l'egoisme e l'egotisme, que dreiseran un jorn l'òme còtra la societat ; èra de cranhe, en efeit, que la politica s'inspirèse de la doctrina romantica, amai l'educacion, coma acò se faguèt pèr los escrits dos enciclopedistes ; es alòr que lo romantisme fara de mau !* « La célébration de l'individu, c'est-à-dire de l'individualisme qui, peu à peu, allait répandre l'égoïsme et l'égotisme, lesquels dresseront un jour l'homme contre la société, il était à craindre, en effet que la politique et l'éducation s'inspirassent de la doctrine romantique, comme cela s'était fait des écrits des encyclopédistes, c'est alors que le romantisme fera du mal ! »

Est-ce vraiment Marie-Anne qui parle ou est-ce Vidal ? La critique s'en prend à l'individualisme régnant sous la Monarchie de Juillet et qui accompagne la naissance du capitalisme industriel. C'est peut-être également ce que perçoit Vidal dans cette fin des années 20 du XX^e siècle, où s'épanouit sur les débris encore fumants de la Grande-Guerre l'exaltation d'un homme nouveau si ce n'est d'un « surhomme » omnipotent qui bâtira une société et un monde nouveau.

Même si nous y discernons des faiblesses tant lexicales que syntaxiques et une influence de la langue française parfois appuyée ou même importune, nous voyons là que Vidal peut utiliser sa langue avec brio afin d'exprimer des idées ou des opinions parfaitement abstraites et la détacher de la glèbe à laquelle elle a trop souvent été liée.

Les membres de l'assistance, hormis Hector railleur, *sosquèron, estonats de trobar un tau razonament e tant de sen sus las labras d'una dròlla de detz-e-ueit ans*, « on réfléchit ensuite, étonné de trouver un tel raisonnement et tant de bon sens sur les lèvres d'une jeune fille de dix-huit ans. »

Comme nous l'avons déjà vu *soscar* est un intru, quand existe *soschar* LY, ou *carcular* BP.

Sen, « sens », TDF, BP.

En guise de conclusion Hector dit à Marie-Anne qu'elle n'a rien d'une muse, ce qu'elle revendique aussitôt.

IX *L'archon*, « Le coffret »

Archa, « coffre », TDF, BP « coffre à grain, cassette », LY « coffre, huche, maie ». LE pour la langue ancienne donne, *arca*, « coffre, bahut, arche, caisse, trésor ; cercueil », OP *archa*, « coffre de rangement ». *Archon*, diminutif de *archa*.

Les nouvelles de Jeanne Auteroche sont alarmantes, *devorida de fiaura*, « dévorée de fièvre ». Comme au chapitre II de cette deuxième partie, Vidal utilise la forme locale *fiaura* (écrit *fiauri* au début du texte).

E dins sa deliransa barjava sèns estar, « et délirait sans cesse. ». *deliransa*, « action de délirer », TDF, BP. *Barjar*, « bavarder, hâbler, jacasser », TDF, BP. *Sens estar*, « sans arrêt » comme nous l'avons déjà vu suivant diverses expressions au chapitre I de la première partie.

Lo mège la venia veire sovent, « le médecin la visitait souvent. ». *Lo mège*, « le médecin », TDF (archaïsme). Le mot *mège* est aujourd'hui uniquement connu comme nom propre en Auvergne.

Devant l'insuccès de la médecine à soigner le mal dont est atteinte sa fille, Marion Auteroche se décide à envoyer son époux à *s'en anar vas la Serra querre aquest Jan que sa dròlla [...] devia amar de tot son èse*, « à aller à la Serre chercher ce Jean que sa fille [...] devait aimer de tout son être. »

Vidal emploie ici *èse* (*èsser*) pour « être, personne vivante » au lieu de *èstre*.

Celui-ci se *faguèt niou prejar*, « ne se fit pas prier ». Nous retrouvons là la particule négative *niou* (Cf. *La sèrva* § 5.3.4).

Heureuse de le voir arriver Marion Auteroche lui crie, *vene-vanc*, (*veni-vam*), « viens donc », *vanc* « élan », TDF, BP. *Faire van en*, « être en train de » BP.

Avant qu'il aille la voir Marion sa mère avertit Jean, *es tant chanjada que la coneitrias pas*, « elle est si changée que tu ne la reconnaîtrais pas. »

Coneitrias pas, « tu ne reconnaîtrais pas », 2^{ème} personne du conditionnel présent. Forme locale (Bonnaud, 2006, p. 180 ; Michalias, 1906, p. 114) pour la forme canonique *coneisseriás* (Sauzet, 2016, p. 352).

Sabes que te bèle, « tu sais qu'elle t'aime », *belar* donne normalement en nord-occitan *bialar*, signifiant généralement « bêler », ici expression allégorique, BP donne aussi à ce verbe la signification « de pleurer bruyamment, vagir ».

Entrant dans la chambre, la mère dit à sa fille, *Vei ! Jan Beauregard t'es venguda veire*, « Jeanne, oh ! Jeanne, vois ! », nous notons ici un étrange accord *es venguda*, où le participe passé est accordé avec le complément direct féminin alors que le verbe est conjugué avec l'auxiliaire *èsser*.

Es tu ?.. S'en vai temps de venir, « C'est toi ?.. Il est bien temps de venir. ».

La forme *es tu ?* est un peu inhabituelle en occitan septentrional où l'on attendrait *es cò tu ?* (Bonnaud, 2006, p. 110). *S'en vai temps*, « il est bien temps », nous avons déjà rencontré cet idiomatisme dans le texte (cf. Jan Combralha, chapitres II 1^{ère} partie, IV 2^{ème} partie).

Jean essaye de convaincre Jeanne que sa santé et son bonheur lui sont importants, mais Jeanne pas dupe lui rétorque : *pialha, pialha, m'embabiòlaras pas*, « cause, cause, tu ne m'attraperas pas. »

Embabiòlar, « embobiner, enjôler, entortiller », seul BP donne ce mot sous la forme *embabiaulâ, embabieulâ* (var. *embabioulâ*). Vidal positionne un accent fautif sur le mot en voulant probablement transcrire *embabiaular* dans la phonétique de son parler [ẽbabjo'la].

Sa mère la reprend en lui disant, *que sès donc dezavènia d'anueit e ernioza*, « que tu es donc désagréable aujourd'hui et hernieuse »

Dezavenia (desavenha), « qui a mauvais caractère, désagréable », TDF, BP, LY.

Ernioza (erniosa), « hernieuse, hargneuse, chagrine » TDF, BP.

Jean pense de son côté *tònha*, « idiote, nigaude, benêt », TDF, BP, LY.

Jeanne ne se prive pas de lui dire, *Pegant [...] sèi contènta de t'eisuquetar quauque pauc*, « Importun [...] je suis bien contente de te secouer quelque peu. »

Pegant (pegand), « vaurien, bon à rien, gredin, coquin », BP. Dans le TDF nous trouvons, *pegan*, « personne gluante, d'une extrême importunité » de *pegar*, ce mot est absent des autres dictionnaires.

Eisuquetar, « secouer, tancer » LY, mais dans BP « décapiter, guillotiner ».

Ei pèr atucar [...] Jan, « c'est pour morigéner [...] Jean », dit Marion à sa fille sur le ton d'un reproche, et la menace de la dénoncer à Monsieur le curé.

Atucar, « assommer, casser la tête » TDF.

z-òc diras en quau voldras, « tu le diras à qui tu voudras », une fois encore *à* en régime indirect est traduit par *en*. Ici exceptionnellement Vidal utilise bien le complément neutre *òc* et non *lo* comme il le faisait jusqu'alors.

Puei l'ira tombant e ambe ela la fòrsa que l'avia sostenguda un moment, s'escondèt la chara dins las mans e burnhèt, « puis sa colère tombant, et avec elle la force qui l'avait soutenue un moment, elle se cacha la figure dans les mains et pleura. »

Burnhar, « pleurer », BP donne « reluquer ». Ce mot est inconnu ailleurs.

Le désespoir de Jeanne accable Jean qui ne peut cependant y remédier, doucement Marion le pousse hors de la chambre de l'explorée. *Vei coma es malauta, ma paura Janeton, chau pas li gardar rancura, Jan, son èime cort la baranha*, « Vois comme elle est malade, ma pauvre Jeannette, il ne faut pas lui garder rancune, Jean, elle divague. »

Son èime cort la baranha, « elle divague », mot à mot, « son esprit court les mauvais lieux », BP donne pour *córrer la baranha*, « errer, fréquenter des mauvais lieux ».

Jean cependant reconforte la mère en lui assurant que ce qui s'est passé lui fera du bien *e, s'es pas tròp tard, veiretz qu'anara mièlh dezent*, « et, s'il n'est pas trop tard, vous verrez qu'elle ira mieux désormais. »

Dezent, « dorénavant, désormais », n'existe que dans le TDF.

Jean va retrouver les siens à la Serre. Chacun est occupé à son activité. Quand Jean raconte ce qu'il est advenu de la pauvre Jeanne sa mère comme sa grand-mère s'en attristent et en pleurent. Par contre Antoine son jeune frère, déclara tout-de-go : *D'aquela caliia !.. a virat la cabesa, aqui tot son mau, mas òc vòlon pas dire en son monde, pèr lo pas mortificar*, « Cette cavale, Elle est folle, voilà tout son mal, mais on le cache à sa famille pour ne pas la mortifier. »

Caliia, Vidal donne en note en fin du manuscrit, « *Cali, caliia* ; contraction de *cabalin*, "chevalin", qui appartient à l'espèce chevaline, ou qui en a l'esprit. On dit aussi *cavala*, dans le même sens, d'une femme bien charpentée ou hommasse ». On ne peut pas dire que ce soit très flatteur. Cette forme pour cheval masculin et féminin rappelle clairement la forme *cal* de « cheval » en roumain.

A virat la cabesa, « elle est folle », *la cabesa* dans le sens de « tête, esprit » comme l'utilise Vidal est inconnu des dictionnaires.

Vidal semble avoir délaissé le complément neutre *lo* et l'avoir remplacé par *òc*.

Encore là nous avons *en son monde* pour « à sa famille ».

Pour couper court à cette discussion Jean se propose d'aller remplacer sa sœur qui garde les vaches. Celle-ci étant partie, le troupeau sous la surveillance de son chien, Jean s'adonne à sa passion la pêche à la main dans la rivière, *quora [...] son pèd deschaut lizèt sus quicòm de dur*, « lorsque [...] son pied nu glissa sur un objet dur. » *Lisar*, « glisser », forme commune à une partie des parlers nord-occitans (ALF, carte, 651).

Se volguèt redde compte e sentiguèt sot sos dets com una boeita pron granda, « Il voulut se rendre compte et sentit sous ses doigts comme une boîte assez grande. »

Boeita, (boita), « boîte », forme probablement influencée par le français mais commune à de nombreux parlers occitans. TDF, BP, LY. Le Cantal et la Margeride ont gardé une forme ancienne *boissa*, BP, LE, comme le Velay *bóstia* BP, LE, (ALAL, carte 1407 ; ALMC, carte 865).

Fotre, diguèt-òc, qu'es acò donc ? un archon... mas qu'es grèu ! « Bigre, dit-il, qu'est-ce donc ? Un coffret... mais qu'il est lourd ! »

Grèu, « lourd, pesant », uniquement dans TDF.

Èra un archon [...] envelopat d'una pel per l'aiga tota chantida, « C'était un coffre [...] enveloppé d'une peau toute rongée par l'eau. »

Chantida, « rongée », ce mot ne se trouve que dans BP *chantid* (*chantit*), « usé, gâté, épuisé, fatigué ».

Jean ramène le coffre chez lui en se promettant de ne pas l'ouvrir tant qu'il ne saurait pas d'où il venait et si des ayants droit étaient encore vivant. La seule qui pourrait le renseigner serait la fée Cofignale, qui elle, sait tout. Fallait-il encore la trouver. *L'endeman e los dias que seguiron, Combralha, [...] cerchava la fada*, « le lendemain et les jours qui suivirent, Combraille [...] chercha la fée. » Vidal réintroduit ici *dia* sorte d'ovni lexical de par sa marginalité (ALF, carte 727, 728, 1320), comme il l'avait fait dans *La sèrva*.

Quand *trobèt subre sa via, un ser que rintrava [...] una vielha en palhola e fichu, d'esclòps goliarts en sos pès, qu'ambé pena marchava, s'apialant sus son baston*, « un soir qu'il rentrait, [...] il croisa une vieille femme en "paillole" et fichu, des sabots branlants à ses pieds, et qui marchait avec peine en s'appuyant sur son bâton. »

En note de fin de manuscrit, Vidal donne « *palhola* "paillole" ; chapeau de paille sans rebord, échancré derrière la tête pour laisser passer le chignon et orné d'un ruban de velours noir ; il se porte par-dessus la coiffe, dont il épouse la forme, et en toutes saisons. »

Goliart, « branlant », TDF comme BP et PY, donnent le verbe *gaulhar* « prendre l'eau ; avoir un soulier qui s'enfonce dans la boue »

Il s'agit bien évidemment de la fée Cofignale. *S'asetèron subre un ranquet*, « ils s'assirent sur rocher. » En fait TDF comme BP donnent *ranquet*, « coteau, surplomb, corniche, encorbellement », on y reconnaît un diminutif de *ranc* « rocher ».

La fée le rassure et lui dit même qu'il peut librement en disposer et lui explique, *lo que l'a botat dins Siula es defuntat i'a longtemps e, de son sanc, se n'en coneis pas*, « celui qui l'a mis dans la Sioule est mort depuis longtemps et on ne connaît personne de son sang ».

Ici pour la première fois Vidal écrit *Siula* sans article.

Remarquons la traduction de *on* pronom indéfini en, *se n'en coneis pas*.

Cofignale réitère cependant sa leçon sur ce que doit être son comportement dans la vie, *contùnia d' eser brave, onèste e valent*, « continue d'être honnête, bon et vaillant ».

Constatons ici que *eser* est écrit avec *r* final de l'infinitif comme dans LE ce qui n'est pas le cas par ailleurs.

Rentré chez lui Jean fait part de sa découverte à sa mère, et lui assure qu'ils peuvent honnêtement en disposer, *sus la memòria de mon paure paire*, « sur la mémoire de mon pauvre père », mais sans dévoiler les dires de la fée.

L'ayant ouvert ils découvrent que *l'archon èra clafit de lovis d'aur, totes d'avans la Republica, mas qu'enquèra pasavan tots*, « le coffret était plein de louis d'or, tous antérieurs à la République, mais circulant encore tous. »

Afin d'éviter le hiatus un *v* est souvent intercalé entre *o* et *i* dans le prénom *Lois* utilisé pour « Louis d'or » (ALMC, carte 1792).

Se sachant riche maintenant son premier élan est de demander à sa mère la permission d'épouser, *Maria-Ana Saulnier, la sòr dóu viscomte d'Anchal*, « Marie-Anne Saulnier, la sœur du vicomte d'Anchal. »

X *Lo fuòc*, « L'incendie »

En se reportant à l'ALF (carte 705) et à la phonétique locale (Cf. *Le parler de Pontgibaud* § 5.2) nous devrions avoir [fy], ce qui correspond à l'orthographe *fuec*, forme générale de l'ouest nord-occitan BP, LY, (ALF, carte 558 ; ALAL, carte 1297). Vidal choisit une forme qui lui semble plus légitime *fuòc*.

Sagement pour que *las lengas non marcheson*, « les langues ne pussent s'employer ». La traduction est étrange, et signifie sûrement pour éviter que les gens ne s'interrogent trop sur les facilités dont disposaient subitement les Beaugard.

Jean cependant, *comandèt son mason pèr i levar una coada que n'en faguèt se-mema lo plan*, « il commanda à son maçon de lui bâtir un hangar dont il fit lui-même le plan. »

Coada, parmi d'autres signification LE, OP, LY *la coada* en Auvergne désigne généralement un abri, *se botar a la coada* « se mettre à l'abri » (ALMC, carte 25), BP lui donne également la signification de « hangar, préau ». Dans l'ALAL (carte 1171) nous trouvons pour « hangar » (Point 12) [tsaba'n_iœ], *chabanueu*.

Jean avait annoncé à Marie-Anne la visite de sa mère, qui se fit un dimanche d'automne. Catherine, la mère de Jean met ses plus beaux atours pour se rendre au château. *De la veire Mosur Jaque e Lady Celina n'en fuguèron ben empresionats, e los estonèt fòrsa quora diguèt sò que son dròlle auria pèr chansera lo dia onte [...] lo maridarian ambe [...] Maria-Ana*, « Elle fit ainsi bonne impression à M. Jacques et à Lady Céline, et elle les étonna beaucoup lorsqu'elle leur dit à combien se monterait la dot de son fils, le jour où on le marierait [...] avec Marie-Anne. »

Chansera, « dot, part d'héritage » donné seulement par BP, sous la forme *chansairà*. Ce mot comme l'écrit Vidal *chansera* se trouve dans la langue ancienne LE. Ce mot a remplacé dans le manuscrit un autre mot qui a été gratté.

Le vicomte ne voulant pas donner une réponse immédiatement propose de différer celle-ci à son retour de voyage au printemps.

Quand una servènta arribèt dins lo salon crident, au fuòc ! au fuòc ! « Lorsqu'une servante arriva dans le salon criant, au feu ! au feu ! »

C'était la ferme et les étables qui brûlaient. Les domestiques font tous leurs efforts pour sauver le bétail et tout ce qu'ils peuvent de récoltes. Marie-Anne *davala à la corsa la grimpa que separa Anchal de Pont-Gibaud querre dóu secos*, « descendit en courant la côte qui sépare Anchal de Pontgibaud, chercher du secours. »

La grimpa, « côte », terme que nous avons déjà rencontré au chapitre XI de la 1^{ère} partie. *Combralha se n'en donava à la perduda*, « Combraille, s'en donnait à corps perdu. »

La vicomtesse cherchait son petit Armand qui ne répondait pas à ses appels, quand une servante lui dit, *èra au mas tot ara, quand avem vist lo fuòc !* « Il était à la ferme, tout à l'heure, quand nous avons vu le feu ! »

Jean se jette dans *lo fornas*, « la fournaise », et quelques instants plus tard réapparaît avec l'enfant dans les bras avant de s'effondrer au milieu de la cour. Une fois remis il conte comment il a trouvé le garçon près de l'escalier et *l'aparant tant que pòdia, avia rodelat fin qu'en bas*, « le protégeant au mieux qu'il pouvait, il avait roulé jusqu'en bas. » Il est intéressant de voir écrit *pòdia* accentué sur la pénultième conformément à la phonétique verbale de l'occitan septentrional.

Cet acte de bravoure accompli Jean retourne rejoindre les pompiers de circonstance.

L'arsina tirava sus sa fin, « l'incendie finissait ». Le TDF nous donne *arsino*, « cendre de plante brûlée », LE donne pour la langue ancienne « incendie ». On finit par arroser les débris fumant avec *de botas e de poensons plens d'aiga preza à la ribeira am au canau, e las pompas nejaván los bastiments*, « des barriques, des tonneaux pleins d'eau prise à la rivière et au canal, et les pompes noyaient les bâtiments. »

Poenson, « tonneau » donné seulement par BP.

Notons *am* utilisé pour « et » dans le sens de « aussi », « plus ».

Lo viscomte estimèt e diguèt qu'ara qu'avía salvar son dròlle li podia faire ges de refus, trasportat bailèt à Maria-Ana, son acordada, lo promeir poton, « Le vicomte estimait et disait que maintenant que Jean avait sauvé son fils il n'avait rien à lui refuser, transporté, il donna à Marie-Anne, sa fiancée, le premier baiser. »

Le TDF donne *acourdaio*, BP *acourdada*, « fiançailles ».

XI *Bèla finida*, « Épilogue »

Jean réorganise maintenant son domaine, puis se rend chez le Vicomte et son épouse à Lyon. Il parle d'avenir et d'acheter une propriété en Limagne, *dins aquela Limanha ont avia vist, un dia de printemps, tant de bèla teulas ròzas entre los ròzes persejeirs*, « dans cette Limagne où il avait vu, un jour de printemps, tant de jolis toits roses entre les roses pêchers. »

On s'étonne de voir Vidal utiliser le mot *printemps* quand les formes locales sont toutes *prima* (ALF, carte 1093). Même s'il est triste de quitter son rude pays de Combraille c'est en Limagne que, *pèr dessubre la calama senhoreja totjorn, e totjorn ista amai l'enchantament de l'azur*, « au-dessus d'elle le calme règne toujours, et toujours aussi l'enchantement de l'azur. »

Rentrant chez lui il apprend le décès du Ladre, ce qui fit le bonheur de ses neveux heureux héritiers. Mais aussi celui de Jeanne Auteroche, *s'avia laisat morir. [...] son mau de nervis deliransa èra devengut, mas deliransa enfecinoza*. « Elle s'était laissée mourir [...] sa maladie nerveuse était devenue délire, mais délire infectieux. »

Infecinos, « infectieux », TDF donne *enfeci*, « infecter, contaminer, empoisonner », *enfeciment* « action d'infecter », *enfecir* est aussi donné par LY. Nous retrouvons les mêmes formes dans la langue ancienne LE, PO.

Dizia plus que de blancadarias, avia calat de parlar, puei de manjar, « elle ne tenait plus que des propos enfantins, et avait cessé de parler, puis de manger. »

Blancadarias, « propos enfantins », seul BP donne *blancandaio*, « bavardages ».

L'emmenèron dins sa griba, [...] un dia onte las peiras jalavan e que totes èran marfits, « on l'amena dans sa bière [...] un jour où il gelait à pierre fendre, et que tous les assistants étaient engourdis par le froid. »

Griba « bière, cercueil » est un mot local que nous avons déjà rencontré dans *La sèrva*.

Marfits, (*màrfie*) « l'onglet à cause du froid », BP, LY, (ALMC, carte 66 ; ALAL, carte 77).

Aqui s'arreston los perjamins, « Là s'arrêtent les parchemins ».

Donc ici finit l'histoire de Jean Beauregard dit Combraille.

L'auteur alla s'entretenir ensuite auprès des vieux de la vallée, pour essayer d'en savoir plus. Ils lui dirent que Jean épousa Marie-Anne un jour de printemps. *De Cofinhala se parlèt plus jamai*, « De Cofignale on n'entendit jamais plus parler. »

Benlèu, benlèu que la fada a 'chabat son purgatorì aisi-bas e que, fidèla à sa mesion de benfasènsa, asola, en un caire luzent d'ou paradís, l'amma de la paura Jana Auteroche que,

ne l'afortison, moriguèt d'amor, « Peut-être, sans doute même, que la fée a terminé son purgatoire ici-bas et que, fidèle à sa mission de bienfaisance, elle console, en un coin resplendissant du paradis, l'âme de la pauvre Jeanne Auteroche qui, on nous l'affirme, on n'en veut point démordre, mourut d'amour. »

Le manuscrit occitan est daté du *2 de fevrier 1927*, « 2 février 1927 », et le manuscrit français, du 7 Avril 1927.

Suivent 11 notes se rapportant à certaines expressions que nous avons reprises quand cela était nécessaire.

Dans cette seconde partie du roman, Vidal développe une véritable intrigue sociale et amoureuse. Il nous fait une description assez intéressante de la vie dans la partie occidentale de la province en ce début de XIX^e siècle et des mœurs de ses habitants, marchands, ouvriers maçons, mineurs, paysans, braconniers, gendarmes, usuriers, sorciers, bonimenteurs, riches bourgeois, nobles d'ancien régime, demi-soldes, travailleurs anglais, le tout sous le regard bienveillant et attentif d'une fée. Vidal en profite également pour développer son point de vue sur les us et coutumes campagnardes comme sur la dure condition de la femme dans cette société. Il va même jusqu'à se risquer sur le délicat terrain politico-philosophique, nous faisant part de son avis sur les rapports de classe entre nobles, bourgeois, ouvriers et paysans, ou sur ce qu'est la propriété et le rapport de l'état à celle-ci. Il justifie ainsi, le braconnage comme la mainmise faite sur des biens oubliés et retrouvés. Homme de son siècle il affiche clairement son rejet des vieilles superstitions et croyances falsificatrices, sans renier pour autant un vitalisme-panthéiste propre à la culture de ses pays des montagnes centrales⁶⁰⁰. Enfin Vidal met à jour dans son texte une grande sensualité et une attention certaine pour ce qui est des relations charnelles entre homme et femme.

La langue de Jan Combralha

Fondamentalement le registre linguistique de Vidal reste très stable depuis *La sèrva* et même depuis *Lo cid auvergnat*. Il demeure essentiellement le même d'un point de vue de la graphie comme de la morphologie, par contre nous notons une véritable tendance à vouloir enrichir et varier le vocabulaire comme l'expression lexicale.

Dans ce qui suit nous ne noterons donc que les principaux changements ou les principales innovations que Vidal introduit dans les différents registres de son écriture et relevés dans ce texte.

⁶⁰⁰ Voir par exemple, *Lo bestiari lemosin*, 2003, Las edicions dau chamin de Sent-Jaume ; ou la revue *Lo leberaubre*. Editor : Literatura e Cultura Populara Lemosinas.

Graphies et phonétique

La principale innovation dans l'écriture de Vidal est l'adoption de la règle édictée par les membres de l'*Escola occitana*, dans la revue *Lo Gai Saber* n°1 de septembre-octobre 1919, sur le non redoublement de *s* donnant le son [s], et l'utilisation systématique de la lettre *z* pour le son [z]. Cette première règle n'est d'ailleurs pas absolue car « *c* [...] devant *i*, il a le son de *s* dur français » (« Règles Générales de Graphie et de Phonétique Occitanes », *Lo Gai Saber* n°1, 1919). Même s'il n'est rien dit de *c* devant *e* Vidal généralise cette règle à toute une série de mots, *ciau*, *cel*, *justici*, *cerchar*, *recèbre*, *à la braceta* (alors qu'il écrit par ailleurs *bras*), *cent*, *cencha*, *eicir*, *inapreciabila*, *contemplacion*, *medecin*, etc. Il respecte par ailleurs très scrupuleusement la règle de la graphie *z*, même si cela est quelque fois un peu contraire à l'orthographe des dérivés, par exemple quand il écrit *profitos*, *bromos*, *sannos*, dont les féminins sont *profitoza*, *bromoza*, *sannoza*. On a de même la liaison entre *s* du pluriel et voyelle qui peut s'inscrire en faux avec ces règles, par exemple, *l'òme* ['l omə], donnera au pluriel, *los òmes* [luz o'me:], comme avec les autres pluriels *aquelos*, *dos*, *aquestis* etc⁶⁰¹. Nous avons également noté dans le texte, *la Chartrosa*, écrit avec *s*, ce qui en toute rigueur laisse une incertitude quant à la phonétique [tsar'trusɔ] ou [tsar'truzɔ].

L'autre innovation est l'écriture de consonnes finales. Nous rappelons que dans ces parlers comme la plus grande partie des parlers nord-occitans (excepté Velay protestant et enclave nord-est alpine), ainsi que des parlers orientaux dont le provençal, les consonnes finales ne sont pas prononcées. Cette introduction de consonnes finales permet entre-autre de préciser la position de l'accent tonique sur le mot. Nous avons ainsi *rebit*, ou *fadas*, qui étaient écrits dans *La sèrva*, *rebi* et *fada*. Pour *fada* il y a d'ailleurs hésitations car nous trouvons ce mot écrit successivement *fadar* puis *fadas*. L'apparition d'autres consonnes finales sont liées à la lecture probable par Vidal de LE, comme par exemple *èsser*, que l'on voit d'abord écrit *ese*, puis *eser*.

Enfin nous remarquons que Vidal va transcrire encore tout une série de mots selon la phonétique de son parler, *eisòtit* (*eissautit*), *embabiòlar* (*embabiaular*), *aòst* (*aust*), *egiò* (*esgiau*), *olanha* (*aulanha*), *gòliart* (*gaulhard*), *peulhos* (*poelhós*), *òc* (*aul / ò*), *vale* (*vàlet*), *einada* (*ainada*). Comme nous pouvons le constater ces graphies proviennent principalement de l'absence de diphtongaison du digraphe *au* dans les parlers septentrionaux. Ceci a conduit

⁶⁰¹ C'est ces contradictions orthographiques qui amenèrent Alibert à rétablir les oppositions *s* et *ss* dans son système graphique (Alibert, 1935, p. 20-22, édition 1976, pp. 24-26).

Vidal à utiliser de manière abusive et non-appropriée la graphie ò, induisant fréquemment un glissement d'accent inexistant.

On peut aussi constater la persistance de Vidal à écrire comme cas unique *fiauri* puis *fiaura* (*fèure* < *fèbre*) selon la forme septentrionale [ˈfjɔrə]. De même il introduit une subtile différence entre, *los pèus*, « les poils », et *los piaus*, « les cheveux » tous les deux venant de la forme classique *pels*.

Morphologie

La morphologie utilisée par Vidal est très stable depuis l'adoption de la graphie Estieu-Perbosc et ne présente guère d'innovation. Nous avons signalé au début de ce chapitre, que les sixièmes personnes de l'imparfait de l'indicatif et de présent du subjonctif notées *-ion* dans *La sèrva*, sont maintenant en *-ian* : *avian crenhensa*, « ils avaient peur » ; *quora saubretz que venian de luen*, « lorsque vous saurez qu'ils venaient de loin » ; *que lo reconoisian pèr chèfe*, « qu'ils le reconnaissent pour chef », etc.

Concernant le verbe *èsser* « être », Vidal a normalisé la première personne du présent de l'indicatif en *sèi*, conformément à la forme majoritaire des parlers nord-occitans, qu'il écrivait précédemment *seu* [sy] selon la phonétique locale (ALF, carte 803 A & B).

Il note les subjonctifs présents de *èsser* selon les formes classiques comme *sian* (*sion* dans *La sèrva*) « soient », au lieu de *siachon* [ˈʃatsɔ̃]. Nous notons un subjonctif présent de la troisième personne *fugue*, tout à fait inattendu.

Les formes de l'indicatif prétérit et imparfait qui étaient en *-èrem*, *avem*, *avetz*, *-avon*, deviennent *-èram*, *-aviam*, *-aviatz* et *-avan*.

Nous retiendrons aussi une deuxième personne du prétérit *faguèras* « tu fis » occurrence rare qui donne cette deuxième personne en *-èras*.

L'accentuation des formes verbales n'est généralement pas indiquée, à une seule exception près, *pòdia* « il pouvait », indiquant bien la forme paroxytonique du mot.

Pour le reste de la morphologie, elle reste conforme à ce que nous avons pu voir dans *La sèrva*.

Nous notons cependant que Vidal, dans la fin du texte, remplace le complément neutre *lo* par *òc*, *mas òc vòlon pas dire en son monde*, « mais on le cache à sa famille » ; *z'òc diras en quau voldras*, « tu le diras à qui tu voudras ».

Morphosyntaxe

Nous avons retenu dans ce texte quelques formes idiomatiques dont use Vidal qui ne sont pas inintéressantes.

- Adjectif *+tot-quand-es*, utilisé comme superlatif absolu, ex. : *un brut fòrt tot-quant-es*, « un bruit assourdissant » ;
- *Cha còp*, « chaque fois » PB ;
- *Entre* + infinitif, donnant la traduction du français « dès que + verbe prétérit », *entre lo veire*, « dès qu'elle le vit » ;
- *S'en vai temps*, pour « il est temps ».

Lexique

Dans ce texte nous constatons qu'il y a une réelle volonté de l'auteur d'en faire un texte proprement littéraire. C'est-à-dire d'y mettre en œuvre un écrit riche, approprié et rigoureux. Il va s'inscrire définitivement dans la *dralha* « la voie » tracée par Prosper Estieu dans sa préface *al legidor* « au lecteur » de *Flors d'Occitania* que nous avons rappelé dans *La sèrva* (Estieu, 1906).

Jan Combralha va être pour Vidal, le terrain idéal de mise en œuvre de cette recherche de la langue intégrale, la recherche d'une véritable langue de littérature, qui ne laisse pas de prise à une quelconque facilité langagière ou stylistique.

Dans celle-ci, nous pouvons discerner nettement trois strates lexicales distinctes.

Une première strate qui est la plus profonde, pour s'exprimer en termes archéologiques, et qui est celle de la langue de Vidal, celle de Pontgibaud et de ses environs. Vocabulaire du village, de la communauté ou de la famille comme : *gata*, « poche » ; *las oras de tres sols*, « l'alphabet » ; *traspialar*, « passer dessous » ; *peira copada*, « pierre taillée » ; *copaire de peiras*, « tailleurs de pierres » ; *peironeir*, « carrier » ; *gandir*, « conduire une fête, un bal » ; *s'esnocar*, « se disputer » ; *tirant*, « usurier » ; *crista, / sòna*, « argent » ; *foeisa*, « foène » ; *desgrimador*, « serviette » ; *peulhos*, « pouilleux » ; *caliia* « cavale ; femme chevaline », etc.

La deuxième strate est celle de la région, de l'espace des marchés, des relations de voisinage même lointaines mais qui restent familières. Vocabulaire que l'on retrouve facilement dans les dictionnaires locaux comme BP et LY, ou dans les atlas linguistiques régionaux (ALMC, ALAL) : *lòsa*, « louche » ; *raibe*, « rêve » ; *somnhar*, « rêver » ; *pialhar*, « discuter » ; *falir*, « faillir » ; *chamizar*, « barbouiller » ; *gròs (gran)*, « point, aucun » ; *avalit* « abolit » ; *eisòtit (eissautit)*, « étourdi » ; *marenda*, « repas » ; *satit*, « serré » ; *chafreis*, « sobriquet » ; *boeirar (boirar)*, « mélanger » ; *sòcs*, « sabots » ; *polit*, « poli, lisse » ; *grimpa*, « côte » ; *sèi (saïn)*, « saindoux » ; etc.

Certains autres, se retrouvent dans MR attestant leur authenticité auvergnate ; *eirant*, « difficile, malaisé » ; *coindit*, « dénudé » ; *mansa (mança)*, « gauche » ; *barbotar / barbolhar*, « faire un récit incompréhensible ».

Enfin la dernière strate, la plus apparente et peut être celle qui cache les autres, est celle de l'emprunt aux autres parlers. Tous ces emprunts viennent très majoritairement du TDF. Il semblerait même, tant ceux-ci sont intelligemment sélectionnés, que Vidal ait disposé ou se soit confectionné un TDF inversé, français-occitan. Nul ne nous le dira n'ayant pas de trace d'un tel travail ou d'un tel document. Toujours est-il qu'il va aller piocher dans la monumentale œuvre lexicographique de Mistral l'ensemble du vocabulaire qui lui fait défaut ou qui lui manque pour exprimer tout ce qu'il souhaite dire principalement dans le domaine de l'abstrait et de l'imaginaire. C'est ce que certains lui reprocheront, plus tard, sévèrement :

Quant à Vidal, nous savons, par des témoignages oraux, qu'il pratiquait très bien le solide dialecte de la Combraille Centrale, d'où il était originaire. Mais ses textes sont tout différents : ils abondent en mots et en expressions intellectuels qui sont de purs calques du français. (Bonnaud, 1882, p 32).

Il est vrai que parfois le vocabulaire abstrait des différentes langues latines, souvent issu du même moule gréco-latin, a de fâcheux airs de parenté. Mais est-ce pour cela qu'il faut vouloir à toute peine leur substituer des barbarismes abscons comme en abuse monsieur Bonnaud dans son dictionnaire ? (Bonnaud, 1978 / 1999). C'est d'ailleurs là faire un bien mauvais procès à Vidal, car au contraire il cherche toujours le mot ou l'expression correcte et adaptée comme la plus authentiquement occitane. Même si parfois l'expression paraît un peu exotique elle est toujours très correctement choisie. N'a-t-on jamais fait le reproche à un écrivain d'affiner son vocabulaire afin de préciser sa langue et sa pensée ? Ainsi, Vidal nous offre-t-il de rares et authentiques mots comme, *madeison*, « poigné » ; *acrin*, « sommet » ; *penedença*, « pénitence » ; *saton*, « coup violent » ; *fremín*, « frémissement » ; *coideira*, « rebord de la fenêtre (où l'on peut s'accouder) » ; *asolar*, « consoler » ; *s'auorar*, « se redresser, se relever » ; *s'esmarar*, « s'égarer, se fourvoyer » ; *emparaular*, « être éloquent » ; *s'abazimar*, « s'abîmer dans un songe, une contemplation » ; *se trachir*, « se redresser ». De plus les emprunts venant uniquement du TDF, comme ceux qui précèdent, sont relativement rares. Le plus grand nombre d'entre eux sont également partagés avec BP et LY.

Il y a enfin, dans cette troisième strate, de très rares mots de la langue ancienne, qui viennent probablement de LE dont devait indiscutablement disposer Vidal ; *artador*, « sorcier » ; *nec*, « déconcerté, penaud » ; *molher*, « épouse » ; *avesprau (avespral)*, « soir » ; *se trachar*,

« s’embarrasser de, se préoccuper de » ; *però*, « mais, pourtant » ; *toza*, « jeune fille » ; *arsina*, « incendie ». Même si ces mots existent aussi dans le TDF nous notons que Vidal les emploie toujours avec le sens donné dans LE.

Nous voyons qu’il n’y pas lieu de faire un procès en hérésie à Vidal. De plus comme dans *La sèrva*, chaque fois qu’il emploie un emprunt de la langue commune, il s’assure toujours de donner également à proximité une forme occitane septentrionale contemporaine :

Agachar / espiar, « regarder » ;

Arma / ama, « âme » ;

Cel / ciau, « ciel » ;

Chaler / faler, « falloir » ;

Chap / chèfe, « chef » ;

Dimecre / mecre, « mercredi » ;

Elis / ilhs, « eux » ;

Esquerra / mansa, « gauche » ;

Labra / laura, « lèvre » ;

Leis / ‘lhas, « elles » ;

Maire / mai (mair), « mère » ;

Malaut / malaude « malade » ;

Mege / medecin, « médecin » ;

Meija-nueit / meinueit, « minuit » ;

Negre / neir, « noi » ;

Pagar / paiar, « payer » ;

Veuzà / veuva, « veuve » ;

Cette deuxième œuvre romanesque de Vidal, malheureusement jamais publiée et écrite un an à peine après la publication de *La sèrva*, marque une étape supplémentaire dans le travail d’élaboration de la langue littéraire de l’auteur. S’il semble avoir définitivement établi et stabilisé le système morphologique sur lequel il s’appuie, et va explorer dans le détail les ressources lexicographiques de la langue pour en faire *sa* langue. Il est également de plus en plus clair que le lectorat auquel il s’adresse est celui d’une classe occitanophone cultivée et acculturée, et en premier lieu celle de ses pairs du Félibrige. Sa langue comme ses écrits deviennent malheureusement de moins en moins pénétrables et lisibles pour la grande masse des occitano-parlants d’Auvergne. C’est le prix à payer. Il fait un choix, celui de vouloir régénérer et revitaliser sa langue d’oc dans sa quête éperdue de la langue intégrale.

Il s'agit là de l'œuvre de Vidal la plus aboutie. Sans parler de chef d'œuvre on peut parler d'un roman très achevé, tant d'un point de vue littéraire que par la langue sur laquelle il travaille depuis *Lo Cid*, il y a maintenant six ans.

C'est une nouvelle et non un roman au sens propre du terme. Un texte relativement court et concis, en trente pages pour l'occitan et autant pour le français, écrit sous la forme d'un journal intime. La nouveauté dans la mise en page est de présenter l'occitan sur la page de droite et la traduction française sur celle de gauche, ce qui met l'occitan en évidence. Cet ouvrage est édité par l'Imprimerie Moderne à Aurillac et est présenté sous le titre de « *Un*

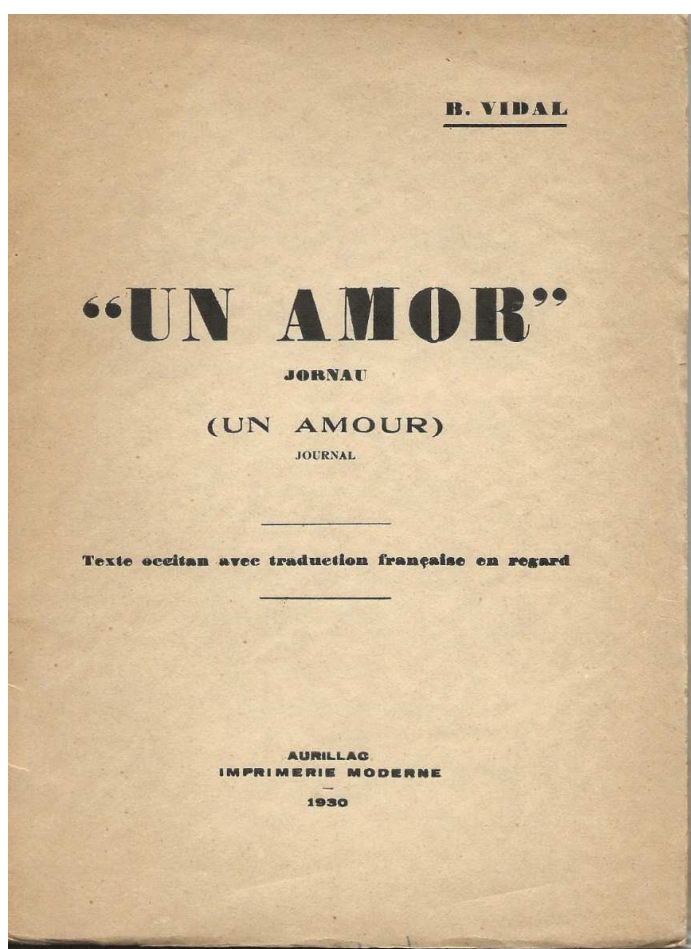


Figure 21 Couverture de *Un Amor*

Amor, jornau (un amour, journal), texte occitan avec traduction française en regard » (cf. Un amor dernier paragraphe, annexe 11).

Vidal dédie ce livre à son épouse, à *ma molher*, « à ma femme » écrit sur deux pages de garde.

C'est un volume de 69 pages de format 14x19,4.

Les principales histoires de la littérature occitane semblent méconnaître ce texte, comme les précédents d'ailleurs (Lafont, Anatole, 1970), ou même en ignorer carrément l'existence (Camproux, 1971). Pourtant Fernand Delzangles, chantre de l'Auvergne, le cite déjà dès 1933 :

Benoît Vidal (dit Bénézet) [...] est un bon poète et un bon romancier qui chante en

vers gracieux le beau pays d'Auvergne, Majoral du Félibrige, il a publié en patois des poésies : *Flours de moutagno* ; des romans : *La Serva*, *Un amor*, *Jean Ombralha* (sic) ; une comédie : *Le Cid Auvernhal* (sic). Mais il ne retiendra que les poésies (Delzangles, 1933, p. 366).

Remarquons la notable exception de Jean Rouquette (Rouquette, 1963) qui, dans son petit opuscule *La littérature d'oc* nous donne dans son chapitre consacré à la prose d'oc, le résumé qui suit :

Entre le conte et le roman, on pourrait classer dans les nouvelles un certain nombre de récits courts. [...] Une des mieux réussies est *Un Amor*, de Benaset (sic) Vidal (1930), journal intime d'un ingénieur mêlé dans d'étranges circonstances à la mort d'un paysan dont plus tard il aimera la veuve, Clara, malgré ses réticences plutôt que ses refus. La confession de la grand-mère avant de mourir vient confirmer ses doutes : Denis, le domestique, a étranglé le mari de Clara, avec l'aide de la grand-mère terrorisée. Il a disparu depuis. L'ingénieur attend, ne comprenant rien à l'attitude de Clara, qui l'aime et qui l'écarte. Une nuit, il surprend Denis sortant de sa chambre. Il ne le dénoncera pas. Plus tard, après l'arrestation de l'assassin, Clara acceptera, peu à peu, son amour. C'est tout, car minée de remords, après une fausse-couche, elle meurt. B. Vidal, en trente pages, dans la phrase rapide, brusquée, de la nouvelle, a su doser l'ombre autour de cette flamme vacillante, jusqu'au bout.

Tout est dit. Dans les éditions ultérieures à celle de 1968 (1980), ce passage consacré à *Un Amor* sera raccourci mais restera cependant conséquent.

Bonnaud dans son petit article de la *Revue d'Auvergne* sur la littérature en auvergnat (Bonnaud, 1974a), est toutefois plus réservé :

Sa nouvelle, *un Amor*, introduit dans la littérature auvergnate un genre alors très à la mode, le journal personnel, et si l'amour d'un ingénieur géologue et d'une paysanne n'est pas entièrement convaincant, du moins il y a des moments d'une indiscutable intensité dramatique.

Nous déplorerons devant de tels commentaires laudateurs que ce roman n'ait pas eu plus d'écho auprès du lectorat occitan et un meilleur accueil ou une écoute plus attentive des spécialistes de la littérature d'oc.

En préface de ce petit livre nous trouvons un court texte sur la manière de le lire qui renvoie le lecteur à l'avertissement placé en tête du roman *La sèrva*. Vidal y fait surtout un plaidoyer pour l'orthographe utilisée « parce qu'elle a l'immense avantage d'être comprise sur toute la terre d'oc, et d'en rapprocher les divers dialectes au point que, grâce à elle, ils apparaissent aussi étroitement liés et apparentés que les cinq doigts d'une même main. »

Semblablement aux ouvrages précédents la narration se fait au passé.

Comme pour *Jan Combralha*, l'action se situe toute dans la Combraille Centrale pays de Vidal. Il la déplace cependant un peu plus au Nord-Ouest, tout au long de la vallée du Sioulet entre Pontaudum au Sud-Ouest et les Ancizes au Nord-Est (voir Figure 19).

Nous garderons également dans ce qui suit les abréviations des dictionnaires utilisées dans *Jan Combralha*, et rappelons que l'orthographe est celle de Vidal comme les traductions en français. La phonétique quand elle est donnée correspond à celle du parler de Pontgibaud.

Aiso, es pas una confesion, es pas nimai un roman, es estat viscut ; l'ai trach d'ou jornau entime de mon amic C... que figuèt tuat par un autobus, la prima pasada, à Paris e vos afortisi qu'i'ai pas solament cambiat un mòt.

« Ceci n'est pas une confession, ce n'est pas un roman non plus, c'est une histoire vécue ; je l'ai extraite du journal intime de mon ami C... qui fut tué par un autobus à Paris, au printemps dernier ; je l'ai traduite pour mes lecteurs et leur donne l'assurance que je n'y ai pas changé un seul mot. »

Ainsi commence cette histoire.

Maintenant le système graphique de Vidal est solidement structuré et il n'y apporte aucune nouvelle modification.

De même dans le domaine de la morphologie de la langue les innovations sont peu nombreuses. Cependant l'une d'entre elles est de taille. À partir de ce texte Vidal va systématiquement noter la première personne de la conjugaison des verbes à tous les temps en *-i*.

Si cela peut à priori ne pas sembler d'importance ni avoir de conséquences fondamentales, il est cependant bon de faire là quelques remarques.

Comme nous l'avons déjà dit, la désinence de la première personne au présent, à l'imparfait (1^{er} groupe verbal) et au prétérit de l'indicatif comme au subjonctif est en *-e*, pour l'ensemble du nord-occitan y compris le languedocien septentrional et oriental, ainsi que le provençal occidental (ALF, cartes 763, 1882, 975, 996 ; ALMC, tables, 1882, 1884, 1886, 1888, 1890, 1892 ; ALAL cartes 986, 988 ; Alibert, 1935, p. 104 ; Teulat, 1982b ; Martin, Moulin, 1998, carte 20 p. 179)⁶⁰², nous avons donc normalement, *afortise*, « je donne l'assurance » ; *vive*, « je vis » ; *prospectave*, « je prospectais » ; *chaminère*, « je cheminai » ; *tremolère*, « je tremblai » ; *que me virèse*, « que je me tournasse », ainsi qu'*avia*, « j'avais », qui deviennent alors. *afortisi* ; *vivi* ; *prospectavi* ; *chaminèri* ; *tremolèri* ; *que me virèsi* ; *aviai*.

Nous ne comprenons pas bien ce choix, car la forme en *-e* comme nous venons de le dire n'est absolument pas ni minoritaire ni fautive, et tient largement sa place entre *-i* au Sud-Ouest et *-o* au Nord-Est, ne présentant aucune difficulté à la compréhension.

⁶⁰² De même le Nord-Est du domaine occitan de l'ysseingelais en Haute-Loire jusqu'à sa limite orientale connaît la finale *o* [u] comme nombre de langues latines.

D'autre part dans une grande partie du nord-occitan la deuxième personne en *-es* des verbes est devenu oralement [i], *parles* ['parli], « tu parles » (ALMC, tables, 1882, 1884, 1886, 1888, 1890, 1892 ; Roux, 2016 / 2017), ce qui inévitablement, rentrant en conflit avec la première personne, peut complètement perturber le système verbal.

Enfin le rapport écrit-phonie est également perturbé car *afortisi* ou *dizi* qui doivent être lus [afur'tisi], ['dizi] seront lus suivant la phonétique des parlers auvergnats (cf. Pour une définition géographique du nord occitan central, § 2), [afur'tifi] et ['ʒizi].

Nous trouvons néanmoins une exception à cette nouvelle règle avec *estudie*, « j'étudie ». La forme canonique devrait bien être *estúdi* (Sauzet, 2016). La proximité de deux *i* a peut-être rebuté Vidal et l'a conduit à revenir à *-ie*, sans que l'accent soit clairement indiqué.

Nous voyons par-là que l'édifice est fragile et qu'il faut y faire très attention avant que d'y porter modification.

Par cette initiative risquée, il est probable que Vidal voulut faire plaisir à ses amis du Collège d'Occitanie. Mais attention de ne pas vouloir être plus légitimiste que Toulouse ou Provence. Hormis cette modification assez fondamentale, Vidal n'introduit dans *Un Amor* que quelques autres changements relativement mineurs.

Pour ce qui concerne la morphologie verbale, à deux reprises Vidal change le radical de *èsser* au prétérit qui est généralement *fug-* conformément au parler de Pontgibaud, [fɔʃ] (ALF, carte 338B), en *segu-* [seg] forme du sud Puy-de-Dôme et d'Auvergne méridionale (ALF, carte 338B) ; *dèvi* [...] *de dire que seguèri ben sonhat*, « je dois [...] dire que je fus bien soigné ». Nous trouvons aussi dans une même phrase, *una despacha seguèt mandada per que fuguèsse arrestat*, « une dépêche fut expédiée là-bas afin que l'on procédât à son arrestation », où nous trouvons *seg-* pour le prétérit et *fug-* pour le subjonctif, subtile distinction.

Pour les quatrièmes personnes du prétérit il revient aux formes en *-èrem* comme dans *La sèrva : respondèrem*, « nous répondîmes » ; *lochèrem*, « nous luttâmes ».

Il remplace le démonstratif pluriel *aquelos*, de *La sèrva* et *Jan Combralha*, par *aquels* : *aquels remembres*, « ces souvenirs ».

Nous avons également noté que ce que Vidal notait toujours *aquest* devant consonne se retrouve maintenant au moins deux fois sous la forme *aquel* : *aquel sol mòt*, « ce seul mot » ; *aquel fenestron*, « cette petite fenêtre ». Quand deux lignes avant nous avons *aquest monde*, « ces gens ».

Comme il le fit à la fin de *Jan Combralha*, Vidal va maintenant totalement remplacer le complément neutre qui était précédemment *lo* par *òc* : *sèns òc voler*, « sans le vouloir » ; *òc*

vezi, « je le vois » ; *vos òc dizi*, « je vous le dis ». Henri Gilbert lui en fera reproche dans la présentation de sa nouvelle dans *L'Alauza d'Auvernha* (cf. Controverse et opposition, § 7.2).

Les autres traits morphologiques sont tous ceux qui ont déjà été décrits pour *La sèrva* et *Jan Combralha*.

Soulignons quand même que Vidal suit scrupuleusement la conjugaison de *èsser* selon la règle énoncée par Michalias (Cf. *La sèrva* ; Michalias, 1906) :

- *èsser* temps composé (plus que parfait), *lo dia onte avia estat asasinat*, « le jour où il avait été assassiné » ;

- *èsser* employé dans le sens substantif, indiquant l'état quelconque d'une personne ou d'une chose : *e major es estat lor contentament*, « grande a été leur satisfaction ».

Nous voyons là que certaines critiques hâtives qui lui furent faites tant par le camp occitan que le camp arvernais, nécessiteraient parfois un temps de réflexion.

Hormis ces quelques remarques concernant la morphologie, c'est surtout, une fois encore, sur le lexique que Vidal va faire porter son application et ses soins.

Si dans *La sèrva* et surtout dans *Jan Combralha* Vidal avait avant tout pioché dans le TDF, comme bon fils de carrier-tailleur de pierres, il va maintenant changer de gisement. C'est du côté du *Petit dictionnaire provençal-français* d'Émile Lévy (Levy, 1909), qu'il va désormais creuser et fouiller. Il examinera et compulsera ou plus exactement explorera la langue ancienne que lui offre cet ouvrage afin d'enrichir et ciseler son texte. Au-delà du vocabulaire par lui-même c'est l'orthographe proposée par Lévy qui va l'inspirer et dont il va s'aider.

Un bon exemple est le mot *lèch* (*lèch*), « lit » dont la phonétique de Pontgibaud est [lɛ] (ALF, carte 703). Nous voyons que la graphie proposée par Lévy coïncide parfaitement avec la phonétique du parler de Vidal. Pourquoi donc aller chercher ailleurs ce qui est déjà parfaitement formulé par le romaniste et lexicographe allemand. Il va également généraliser les formes en *-ch* issues de *-CT* latin, comme *auriatz dich*, « il aurait dit », même si quelques pages plus loin nous lisons, *las paraulas que lo garson avia ditas*, « les paroles que le garçon avait dites » ; *l'ai trach*, « je l'ai extrait » pour *trait* ; *la conducha dóu vale*, « la conduite du valet » ; *lochèrem*, « nous luttâmes » ; *lo profich*, « le profit », c'est le mot *profèch* que l'on trouve dans Lévy (LE). Tous ces termes sont directement issus de Lévy (LE), et excepté *conducha* et *lochar* leur orthographe n'a aucune incidence sur la phonétique du mot dans le parler de l'écrivain. Pour *conducha* et *lochar* il semble clair que ces mots lui ont semblé plus légitimes que de possibles *conduta* [kũ'ʝyɔ], ou *lutar* [ʎy'ta] peut-être trop français à son goût.

Noms et adjectifs

Plus qu'auparavant Vidal va surtout chercher chez Lévy (LE), donc dans la langue ancienne, toute une série de substantifs ou d'adjectifs qui lui semblent dignes d'enrichir son discours.

Nous avons retenu :

- *los ròcs codolos*, « les rochers quartzeux ». *Codolos* donné pour « quartzeux », est construit sur *codol*, « caillou ». Pour « quartz », Laus et Ubaud donnent *qüars*, comme en Catalan (Laux, 2003 ; Ubaud, 2014 ; Miracle, 1987).

- *un òme [...] pulèu magre*, « un homme [...] plutôt maigre », là Vidal choisit la forme méridionale, probablement pour encore se différencier du français, alors que la forme nord-occitane *maigre* ['mɛgrə] est également donnée par Lévy (LE).

- *sa chara usclada, rimada per lo sol*, « le visage ridé, brûlé par le soleil ». *Usclar*, « brûler » existe en Auvergne comme toponyme, *Montusclat, Les Usclas*, mais n'a plus d'usage dans la langue parlée. *Sol* « soleil », est une forme donnée par Lévy (LE) et a une existence effective dans les parlers de l'ouest auvergnat PB, (ALAL, carte 2). Nous avons sûrement là le résultat de l'évolution de *solelh*, qui ayant subi un glissement de l'accent sur la première syllabe pour devenir paroxytonique a abouti à *sólelh* ['sule], puis *sole* ['sulə] et enfin *sol* [sul].

- *sa femna, asetada a quateir de se*, « sa femme assise à côté de lui », *femna* que Vidal écrivait *fenna* avec *nn* dans *La sèrva* et *Jan Combralha*, suit maintenant l'orthographe de LE avec *mn*.

- *ma sotzpresa*, « ma surprise », suit l'orthographe de LE, *souspresso* existe dans TDF.

- *Poguèri pas [...] segre l'enterrament e la seboltura*, « je ne pus suivre son enterrement [...] et sa sépulture », le terme *seboltura* inconnu dans les parlers modernes d'Auvergne vient de LE. Il est bon de remarquer cependant que *seboutura* existe dans les écrits du XVII^e de Laborieux, BP.

- *vailet*, à quelques lignes d'intervalle nous trouvons, *lo vale [...] parlava en mèstre*, « le domestique [...] parlait en maître », puis, *lo vailet se disposava*, « le valet se disposait ». *Vale* est la forme occitane septentrionale avec glissement d'accent sur la pénultième ['valə] (ALF, carte 1537). La forme *vailet* vient, elle de LE.

- *la conducha dóu vale*, « la conduite du domestique », nous avons déjà vu la forme *conducha* qui vient de LE, étrangère aux parlers d'Auvergne où nous devrions avoir, *conduta*, PB.

- *s'avia remarcat de destorbe*, « si j'avais remarqué quelque troubles ». Ici Vidal a oublié sa nouvelle règle et a écrit *avia* pour *aviai*. *Destorbi, destorp*, « embarras, obstacles, dommage » LE et TDF. *Destourbà (destorba)*, « dérangement, difficulté, handicap, obstacle », forme féminine auvergnate donnée dans BP.

- *trobèron sa molher e sa sògre*, « ils trouvèrent sa femme et sa belle-mère ». *Molher* est un archaïsme oublié en Auvergne où il est remplacé par *esposa* ou plus communément *femna* (ALF, carte 548B ; ALAL, carte 1026). *Sògre* LE est un mot disparu en Auvergne où il est partout remplacé par : *bèla-maire*.

- *Peire [...] fasia de la subre-sentida*, « Pierre [...] faisait de la névrossthénie⁶⁰³ », ce mot est une composition de Vidal que l'on ne trouve nulle part, *subre* + *sentida*. *Sentir* est donné dans LE comme : « éprouver une impression, éprouver une douleur ». Le terme en occitan moderne serait plutôt *neurastenia* (Laux, 2004). De son côté BP donne pour « faire de la neurasthénie », *broar neir* « broyer du noire ».

- *mon benfator avia un caractèrè perfet, sèns ges de sornige ni brutalige*, « mon bienfaiteur avait un caractère parfait, qui n'était ni sombre ni brutal », *sornige* est construit sur *sorn* « obscur, sombre » LE et TDF.

- *èri pèr se un estranh*, « j'étais pour lui un étranger », *estranh*, « étranger » substantif dans LE et TDF. Dans la langue courante nous aurions plutôt, *estrangèir* BP. Ailleurs dans le texte Vidal utilise *estranja* comme adjectif : *l'estranja calama que m'avia tant estonat*, « le calme étrange qui m'avait tant étonné ».

- *que las gens son sèns volontat, sèns vigor dins la caracta*, « que les gens sont sans volonté, sans énergie », *la caracta*, « caractère », LE pour *caractèr*. BP donne *sens gran de voler* « sans énergie ».

- *sos uelhs tant siaus m'an pivelat*, « ses yeux si tranquilles m'ont fasciné », *siau* (*suau*) est donné par BP uniquement pour « suave ». Nous retrouvons ce terme avec le sens « doux, silencieux, aimable tranquille » dans LE et TDF, comme dans les textes du XVII^e en Velay (Cordat, 1976), et Pasturel en Auvergne (Bouillet, 1853). *Pivelat*, « fasciné » participe-passé de *pivelar* qui n'est donné que par le TDF, « attirer par une forte aspiration, fasciner comme les serpents, magnétiser par le regard ».

- *prenguèri lo trin [...] e l'endejorn [...] èri acò de mèstre Prugnard*, « je pris le train [...] et le lendemain [...] j'étais dans l'étude de maître Prugnard », *endejorn* n'existe que dans LE avec le sens de « lendemain ». Ce mot semble plaire à Vidal car il l'utilise chaque fois que nécessaire laissant de côté la forme locale *l'endeman* [lɛ̃.dœ'mɔ̃] (ALAL, carte 142). Nous le retrouvons ainsi dans, *e chasque jorn*, *chasque endejorn*, « et chaque jour, chaque lendemain ».

⁶⁰³ Nous dirions aujourd'hui, « neurasthénie », ou « dépression ».

- *respondèt pas à mos baizards fòus*, « elle ne répondit pas à mes baisers fous ». Le verbe *potonar* « embrasser » est peu utilisé dans les parlers de l'ouest du Puy-de-Dôme, et est remplacé par *baisar* [bwi'za] (ALAL, carte 924). Ce verbe se retrouve chez LE, avec les dérivés, *una baisada*, *un baisamen* « un baiser », Vidal lui préfère *un baisard*.

- *reconoguèri l'avol Danis*, « je reconnus le misérable Denis », *avol*, *aul* « mauvais, misérable, vil », LE. Cet adjectif est archaïque et n'est plus utilisé que dans des formes "fossilisées", comme *ai avol gòrja*, « j'ai mauvaise bouche » en Lozère (ALMC, carte 1290), ou *aquò's d'aul faire*, « c'est difficile à faire », en Velay (ALMC, carte 1702).

- *major es estat lor contentament*, « grande a été leur satisfaction », *major* adjectif, « plus grand, majeur, principal » LE, est un archaïsme.

Comme dans ses œuvres précédentes Vidal va également quérir dans le TDF une partie de son vocabulaire.

- *onte la valenga s'alargisia*, « où la vallée s'élargissait », *valenga* « petite vallée » uniquement dans TDF.

- *lo vale [...] m'apareguèt [...] ni simple ni tòni*, « le domestique [...] m'apparut [...] ni simple ni lourd », le TDF donne pour *tòni*, « nigaud, benêt », qui viendrait du prénom *Antòni*.

- *son vale que joine mostrava un marrit naturau*, « son valet qui jeune, montrait un mauvais caractère », *naturau*, « inclination, tempérament », TDF.

- *un fat, un arlèri*, « un fat, un bellâtre », *arlèri*, « fanfaron, faiseur d'embarras » TDF.

- *lo tendrai d'à-ment*, « je le tiendrai à l'œil », expression venant du TDF. LE donne, *tendre men*, « faire attention ».

- *un Don Juan tant pauc viedaze*, « un Don Juan un peu bête », *vèch*, *vieg*, « membre viril » LE, *viet d'ase* « verge d'âne (juron), imbécile » TDF. Nous trouvons une expression similaire en Auvergne avec *via-d'aze*, (*viat-d'ase*) (Roy, 1902 ; Bartran, 1934, p. 40).

- *respondèt pas [...] à mas potonas*, « elle ne répondit pas à mes caresses », comme nous l'avons vu précédemment *poton* « baiser » est rarement usité dans cette région et c'est dans le sens de « caresses » donné par le TDF que Vidal emploie ce mot au féminin.

- *sabi que la roita me montara pas au frónt encauza de vos*, « je sais que je n'aurai pas à rougir de vous », *la roita*, « vermillon des joues » TDF.

- *A'gut una blasadura*, « elle a eu une fausse-couche », le mot *blasadura* est donné avec l'acception de « fausse-couche » dans TDF. LE et BP lui donnent le sens de « blessure ». Le verbe couramment utilisé en nord-occitan est, *s'afolar*, « faire une fausse couche » TDF, LY, qui signifie aussi dans de nombreux endroits « avorter » TDF, BP, (ALMC, 404)

- *Clara es escaruchada*, « Claire est décharnée », TDF donne le substantif *esquerinche*, *escarinche* (rhodanien), *escaruch* (marseillais) pour « une personne maigre et fluette, qui n'a que la peau sur les os ». Vidal construit un adjectif, *escaruchat / -da*.

D'autres noms sont plutôt originaux et sûrement propres au parler de l'auteur.

- *tot me dizia qu'una mina de crista, per parlar coma lo monde d'aisi, de segur devia èstre aqui*, « tout me disait qu'une mine d'argent devait exister là ». Nous avons déjà rencontré *crista* ['kristɔ], à l'origine étymologique incertaine dans *Jan Combralha*. Dans ce précédent roman Vidal avait donné la signification de ce mot très local en note. Reichel donne dans son dictionnaire, *cristà* « pèze, flouse, fafiot, beaucoup d'argent », sans faire aucune allusion à un quelconque minéral argentifère ou autre (Reichel, 2005). Nous noterons toutefois que ce mot conserve un *s* + consonne ce qui semblerait indiquer un emprunt extérieur récent aux parlers d'Auvergne septentrionale où *s* tombe généralement devant consonne.

- *virada com una Tanagra*, « faite comme une statuette de Tanagra », Il parle là d'une « statuette féminine en terre cuite de Tanagra⁶⁰⁴, d'une grâce simple. Jeune fille, jeune femme fine et gracieuse » (*Petit Robert*, 1993, Paris, LT Robert).

Nous avons étonnamment noté que « lâche » est utilisé tel quel dans le texte occitan, alors que les vocables sont nombreux avec ce sens dans les parlers d'Auvergne : *desbraiat*, *coard*, *goirant*, *capon*, etc. voir entre autres BP.

- *èra'qui mei-nuza*, « elle était à demi-nue ». La forme *nus / nuza (nusa)* est assez courante dans les parlers auvergnats BP, (ALMC, carte 1364*). TDF et LE donnent *nud / nuda*. Ubaud donne *nus / nusa* mais renvoie à *nud / nuda* (Ubaud, 2011).

- *s'aviai ren vist de bijarri*, « si je n'avais rien vu de bizarre ». *Bijarri* [bji' dʒarʝi] est donné par BP, et semble tout à fait local.

Enfin nous avons relevé l'expression *fia pèr ieu parlarai pas*, « quant à moi je ne parlerai pas ». Nous trouvons dans BP, *fià pà ieu* (Combraille) « pour ce qui est de moi » ; *fià po me* (Thiers), « par ma foi ». BP donne aussi *l-esse pa de fià*, « ne pas inspirer confiance ». *Fiar* est la forme nord-occitane de *fisar* « fier, confier » avec chute du *s* intervocalique, cette expression a donc le sens de « en se fiant à moi ». Vidal utilise ici une forme expressive typique de son parler.

- *mas gardarai ma maizon dóu Bocheix per, d'aqui entre aqui, sai venir prejar sus la tomba de Clara*, « mais je garderai ma maison du Bouchet pour, de temps en temps, venir prier sur la

⁶⁰⁴ Tanagra, terme inventé au XIX^e siècle, pour désigner une statuette trouvée dans la cité mycénienne de Tanagra.

tombe de Claire ». Dans cette phrase, la dernière de la nouvelle, nous trouvons *d'aqui entre aqui*, idiomatisme intéressant pour exprimer « de temps en temps » BP.

Verbes.

Vidal va également puiser dans ces deux dictionnaires toute une série de verbes en vue d'enrichir son texte.

- *los bravis gens que me retirèron*, « les braves gens qui m'ont hospitalisé », le verbe *retirar* est donné dans TDF pour « donner l'hospitalité, donner asile, héberger ».

- *e tre me veire la mèstra cridèt*, « et dès que la maîtresse me vit elle cria », nous avons déjà vu cette tournure composée de, *entre (tre)* + infinitif pour traduire « dès que » dans *Jan Combralha*.

- *que la conortavan*, « qui la reconfortaient » ; plus loin nous trouvons, *dosament la conòti*, « doucement je la reconfortai », *conortar*, « exhorter, reconforter, rendre courage » LE.

- *tremolèri, avia paor d'aver compres*, « je tressaillis ; j'avais peur d'avoir compris ». Si le verbe *tremolar* [træmu'la] est inconnu en Auvergne méridionale il existe et est utilisé en Auvergne septentrionale dans le sens de « trembler, bouleverser » (BP ; ALF, carte 1330).

- *devon se saber regir*, cet élément de phrase n'est pas traduit dans le texte français, il a cependant le sens de « ils doivent savoir s'organiser », LE donne, *se regir*, « se conduire », et TDF « se régir, se gouverner, se conduire, se diriger ».

- *pensat, tot-quant-es ?* « Mais pensé à tout », nous avons déjà vu la forme superlative verbale *tout-quant-es* dans *Jan Combralha* qui semble idiomatique au parler de Vidal.

- *Danis [...] m'encuzava*, « Denis [...] m'accusait ». *Encuzar* est donné par LE pour « accuser », avec le dérivé *encuzamen*, « accusation » que Vidal transforme en *encuzacion*. Ce verbe va avec son contraire *dezencuzar, an totjorn quicòm per dezencuzar*, « ils ont toujours une excuse ». LE donne ce mot pour « excuser, exempter ». Ce dernier verbe est totalement inconnu en Auvergne.

- *m'a poderat*, « elle m'a vaincu ». Dans LE *poderat* adjectif, signifie « puissant, vigoureux », dans TDF nous trouvons *empoudera*, également adjectif dans le sens de « qui a du pouvoir, puissant ». Rien de comparable n'existe en Auvergne. Nous avons là affaire à un néologisme propre à Vidal.

- *se sab que s'eicinhan las campanhas nòstras*, « on sait que nos campagnes se dépeuplent », *s'eicinha (s'escinhar)* est donné par TDF pour « dégarnir, dépeupler », mais n'existe nulle part ailleurs.

- *quaucaren m'engaunha*, « quelque chose me chagrine », le verbe *engaunhar*, qui vient de *gaunha* « joue, visage, moue, trogne », a généralement le sens de « singer, imiter pour se moquer » LE, TDF. Pour la forme pronominale *s'engaunhâ* BP donne « s'énerver, grimacer ». C'est sûrement dans ce sens que Vidal emploie ce verbe.
- *lochèrem muts*, « nous luttâmes muets », *lochar* est un archaïsme puisé dans LE et TDF. BP donne en toute logique *lutâ*, *luitâ* (LŪCTARE > *luitar* [ʎyj'ta]) semblable au catalan *lluïtar* (Miracle, 1987).
- *suzavi*, *bromejavi*, « je transpirais, j'écumais », *broumejâ* (*bromejar*) « écumer, mousser », est donné par BP comme étant combraillais. Vidal ici comme maintenant d'une manière générale, rétablit le z (s) intervocalique dans les mots comme *suzar* (*susar*) quand dans les parlers septentrionaux celui-ci a disparu, *suar* [ʃʌ] (ALF, carte 1263 ; ALAL, carte 11).
- *se trachiguèt [...] m'escupiguèt au vizage*, « elle se redressa [...] elle me cracha au visage ». *se trachir* « se redresser » est donné dans TDF. « Cracher » est donné par *escopir* [eku'p̄i] (ALF, carte 344) et *escupir* [icy'p̄ji] (ALAL, carte 768, 12S, enquête Dauzat).
- *cujèri morir*, « je crus mourir », il remplace *falir* qu'il utilisait dans les textes précédents par *cujar* « penser, croire, faillir » TDF, LE. Cependant il conjugue ce verbe qui n'est plus utilisé aujourd'hui qu'au participe passé. Il faudrait donc dire : *ai cujat morir* (ALMC, carte 1594 ; Roux, 2016 / 2017).
- *nos avia convidat per acarar*, « il nous avez convoqué pour une confrontation », *acarar*, « confronter, mettre face à face » LE.
- *i'an legit sò que lo curat de Miramont avèra*, « on lui a lu la déclaration du curé de Miremont », *averar*, « avérer, vérifier, déclarer véridique » LE.
- [*lo mèje*] *m'a dich qu'èi prens*, « [le médecin] m'a dit qu'elle est grosse », LE (et OP) donnent *prenh*, *prens*, adjectif féminin « enceinte, pleine ». La forme donnée par BP est *prenta*.
- *la maire Amadon la popina*, « la mère Amadon la cajole », le verbe *popinar* est donné par TDF « cajoler ».
- *a nevat*, « il a neigé », *nevar*, « neiger » comme *la nèu* « la neige » LE, TDF sont des classicismes, les formes combraillaise seraient plutôt *gitar* [dʒœ'ta] « neiger » et *la neja* [lɔ'nœdʒɔ] « la neige ». *A gitat* [ɔ dʒœ'ta]. « il a neigé ».
- *Danis sara escotelat*, « Denis sera guillotiné », *escoutela* (*escotelar*) « frapper d'un coup de couteau, égorger » est donné par TDF. Roy donne dans ses textes *eissuquetar* pour « guillotiner » (Roy, sans date).

- *me debana sa vida*, « elle me raconte sa vie », *debanar*, « dévider, mettre le fil en écheveau » LE, TDF, incompris en Auvergne.

- *sol de ren dormir l'ai velhada*, « habitué à ne pas dormir je l'ai veillée ». *Sol* ~ *sòu*, « il ou elle a coutume de », c'est la troisième personne du présent de l'indicatif de *soler* « avoir coutume de » TDF. Ce verbe n'est aujourd'hui plus utilisé ni conjugué. Dans l'est-du Velay l'imparfait *solia* de ce verbe est devenu adverbe et s'utilise dans le sens de « autrefois, jadis ».

Vidal féru de littérature occitane médiévale va profiter de cette courte nouvelle pour citer quatre vers de Jaufré Rudel.

Amors de terra lonhdana,

Per vos totz lo cors mi dol ;

E no'n puesc trobar mezina

Si non au vostre reclam...

« Amour de terre lointaine, pour vous tout

Mon cœur est dolent ; et je n'y puis trouver

Remède si je n'écoute votre appel... »

(« Chanson II, Quan lo rius de la fontana », 1974, *Les chansons de Jaufré Rudel*, éditées par Alfred Jeanroy, Paris, Honoré Champion)

Vidal va utiliser deux mots de ce texte pour illustrer son amour pour Claire :

- *lonhdana*, « lointaine » LE. "*Amor de terra lonhdana...*" *Certa, l'èra aliuentada, "lonhdana", la terra de l'amanta de Rudel.* « "Amour de terre lointaine..." Certes, elle l'était lointaine la terre de l'amante de Rudel », et ainsi l'auteur peut évoquer ce qui le sépare de son aimée.

- *mezina*, « médecine, remède » LE. *Ah ! trobar "mezina" ! mas me crida pas, non m'ama, non me vòl !* « ah ! trouver "médecine" ! Mais elle ne m'appelle pas, ne m'aime pas, ne me veut pas ! »

Avec la nouvelle *Un Amor*, Vidal conclut son cycle romanesque. En quatre ans seulement, de *La sèrva* à *Un Amor*, il a construit une œuvre littéraire assez unique en Auvergne, et même dans le domaine occitan à la même époque, comme a su le reconnaître Jean Rouquette. Trois récits en prose, bâtis suivant une trame romanesque moderne. Finie la poésie déclamatoire de style félibréen, où plus d'un est venu s'échouer en vers affligeants. Vidal lui-même y a succombé avec son recueil *Flours de moutagno*. À vouloir trop imiter le grand maître de Maillane sans en avoir le talent, on sombre vite dans l'ennuyeux et la platitude. « Péché d'orgueil » dira Pourrat (Pourrat, 1928, p. 86). C'est peut-être cela qui a conduit Camproux à

ce jugement très tranché, « Benazet (*sic*) Vidal [...] n'a donné que des œuvres d'inspiration félibréenne. » (Camproux, 1971, P. 198).

Cependant ce ne serait que malveillance que de ne pas reconnaître la qualité dont fit preuve Vidal dans sa nouvelle. Il a laissé de côté cette grandiloquence satisfaite qui se pâmait devant « les beaux paysages d'Auvergne », comme pour l'authentique ou le local. Cette fois c'est une véritable intrigue qu'il nous livre avec une réelle trame romanesque. La forme du journal lui permet d'être concis et précis, de ne pas se perdre dans des considérations inutiles qui égarent le lecteur. Son texte nous mène droit vers le pourquoi de la narration. Il y a même quelque chose de cinématographique dans ce scénario. Une modernité frappante.

Pourtant elle n'est pas sans imperfections. Et c'est justement le vocabulaire de Vidal qui va, à l'inverse de sa volonté supposée, desservir son texte. Il a une telle soif de reconnaissance de la part de ses pairs méridionaux qu'il en fait trop. Pourtant certains d'entre eux ne reçoivent pas cette œuvre avec enthousiasme. Dans une lettre à Estieu datée de Lezoux le 10 juillet 1933, Vidal admet : *Un Amor crezi vos agrada pas gaire*⁶⁰⁵ Aussi dans une lettre à Salvat du 24 juillet de la même année, Vidal avoue : *Un Amor agrada quauques unes e pas à d'autres « l'òm pòt agradar a totes »*⁶⁰⁶.

Non satisfait de ce que lui offre sa langue d'Auvergne, il va abuser de provençalismes grapillés çà et là dans le TDF et de médiévalismes parfois obscurs, glanés chez Lévy. Gilbert dans sa critique parue dans *L'Alauza d'Auvernhha* ne l'épargnera pas, ce qui offensera profondément Vidal (cf. Controverse et opposition, § 7.2). Quelques années plus tard, Bonnaud aura beau jeu de déclarer en bloc sur un ton péremptoire et acerbe : « Bénazet Vidal et Henri Gilbert, ne méritent guère d'être considérés comme des écrivains auvergnats, tant leur langue est altérée par une graphie troubadouresque archaïque » (Bonnaud, 2005b). Il les traitera même de « fourriers du système Estieu-Perbosc en Auvergne » (Bonnaud, 1982). Mais ce n'est pas seulement une question de graphie, car pour ce qui est de Vidal « ses textes abondent en mots et expressions intellectuelles » (Bonnaud, 1982). Même si ce que dit Bonnaud sur la graphie est grandement contestable, la graphie dite classique étant aujourd'hui largement répandue et utilisée dans l'ensemble du domaine auvergnat, on ne peut être qu'attentif à ce qu'il dit de la langue elle-même. Si Vidal a vite compris qu'il lui fallait normer sa morphologie, en mettant de côté par exemples les pluriels des mots en-*èl* devenant -*iaus*, ou les prétérits en -*t*- si spécifiques à l'Auvergne septentrionale, par contre, son initiative de faire passer la première personne des verbes de -*e* en -*i*, est comme nous l'avons montré

⁶⁰⁵ *Un Amor* je crois ne vous plaît pas beaucoup.

⁶⁰⁶ *Un Amor* plaît à certains et pas à d'autres, « on ne peut pas plaire à tout le monde ».

assez contestable. Concernant le vocabulaire, nous avons pu observer que de texte en texte il va chercher à tellement enjoliver et embellir sa langue d'un point de vue lexical qu'elle va finir par ressembler un recueil de curiosités désuètes. Il atteint un certain paroxysme dans *Un amor*, où les mots les plus simples et les plus habituels et tout à fait occitans comme *esposa*, *chanjat*, *qüars*, *bèla-maire*, *jorn*, *l'endeman*, *consolar*, *escusar*, *vencut*, *despoblar*, *se resquilhar*, *contar*, *lutar* ou *s'afolar*, vont se maquiller en intrigues lexicales comme *molher*, *cambiat*, *codol*, *sògre*, *dia*, *l'endejorn*, *conortar*, *dezencuzar*, *poderat*, *escinar*, *se trachir*, *lochar* ou *aver una blesadura*. Vidal va ainsi créer un véritable fossé quasi infranchissable entre son écrit et tous ceux qui en Auvergne auraient pu et auraient dû le lire. D'autant plus que cet abus de classicismes n'a rien fait pour que ceux du midi aussi s'y intéressent réellement. Que n'a-t-il travaillé sa muse auvergnate, pour au contraire vouloir trop vite atteindre la langue intégrale. Cette chimère rêvée lui jouera bien des tours. À trop vouloir paraître occitan il a fini par ne plus être vraiment auvergnat. Ceci ramène à une question fondamentale que se posèrent bien d'autres auteurs avant lui comme après lui, « qu'est-ce qu'être occitan pour un Auvergnat ? » Grâce à sa parfaite maîtrise de la graphie comme celle de sa langue le même texte écrit en « bon auvergnat de Pontgibaud » aurait pu devenir un véritable chef d'œuvre.

S'il n'écrit plus de prose à la suite de sa nouvelle, il attendra 1942 pour écrire un recueil de poèmes *Lo vielh Clarmont* « Le vieux Clermont », manuscrit jamais publié. La langue qu'il va propager dans ses périodiques, d'abord dans l'*Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, puis après-guerre dans *Lo grelet* se complaira dans le même registre de langage emphatique et sentencieux.

Ce constat amer mais nécessaire étant fait, rendons quand même hommage et marquons notre admiration à Vidal, qui a su dans ces trois romans nous léguer une œuvre littéraire et un travail à la fois stylistique, syntaxique, morphologique et philologique comme nous avons pu le montrer, qui font honneur aux lettres occitanes d'Auvergne. À une époque où l'utilisation de la langue déclinait et où l'expression écrite de cette langue se refermait sur une patoisserie pas toujours du meilleur goût, il a voulu et su donner de véritables lettres de noblesse à cette langue, peut-être en voulant parfois trop en faire, mais en le faisant toujours avec beaucoup d'application et de soin.

5 3 7 Lo libret de l'escolan auvernhat

S'il n'a fallu que quatre ans à Vidal pour publier ses deux romans *La sèrva* et *Un Amor* et écrire *Jan Combralha* entre les deux. Il lui faudra six autres années pour éditer un nouvel

ouvrage. Cette fois-ci il s'agit d'un ouvrage à but pédagogique. Comme il le dit dans sa préface,

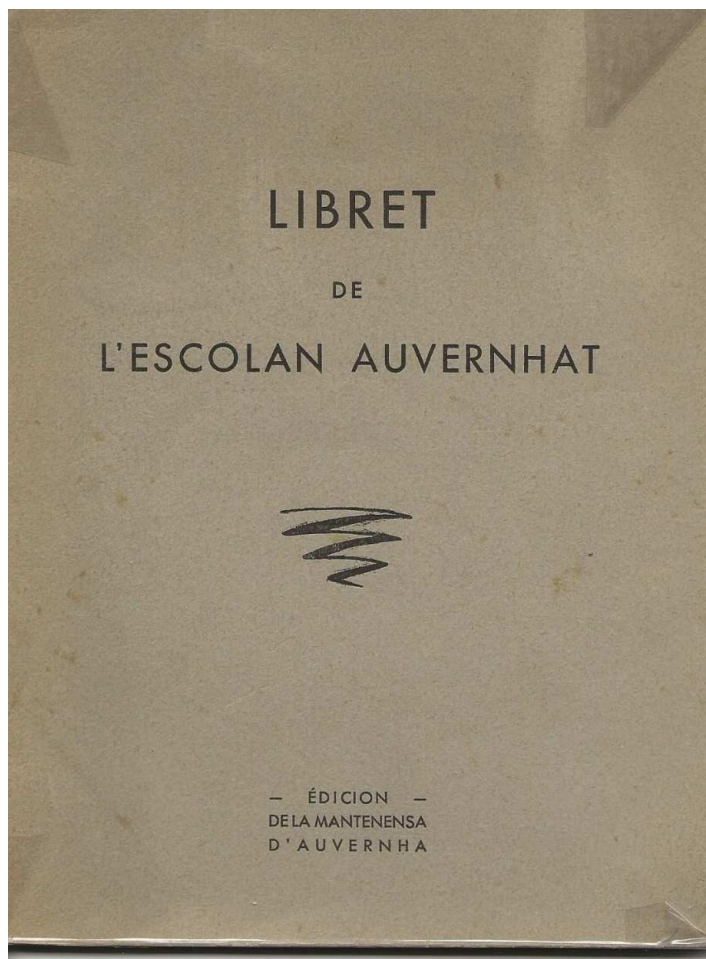


Figure 22 Couverture du *Libret de l'escolan auvernhat*.

*matenansa d'Auvernha*⁶⁰⁸, et imprimé par l'Imprimerie Moderne à Clermont-Ferrand. Aucune date n'est indiquée sur ce document, nous savons cependant que c'est en 1936 que celui-ci a été publié (lettre à Salvat du 4 décembre 1935).

Une nouveauté dans cet ouvrage, vient de ce qu'il est monolingue, uniquement en occitan. Seules en bas de page sont données un certain nombre de traductions d'une partie du vocabulaire afin d'aider dans leur travail le maître et les élèves.

*En apeitant lo moment onte los Poders publics voldran ben decidir l'obligacion de l'ensenhament de nòstris dialectes, d'empertot d'esfòrs son fachs per que l'enfant coneis mielh la parladadura de sos reires, de son paire e per que l'ame que s'i estache ; d'aqui es vengut lo concurs escòlari de l'Escòla de Limanha, d'aqui mai ven aquest pichòt libret.*⁶⁰⁷.

Nous apprenons qu'un concours scolaire a été créé à l'initiative des Félibres de Basse-Auvergne et que le livret qu'il présente fait partie de l'action pédagogique que cette assemblée a décidé de mener. Ce livret est par ailleurs entièrement et uniquement en occitan.

Il est constitué de quatre-vingt pages est de format 13.7x18. Il est publié par *l'Édicion de la*

⁶⁰⁷ En attendant que les Pouvoirs publics veuillent bien décider l'obligation de l'enseignement de nos dialectes, partout des efforts sont faits pour que l'enfant connaisse mieux la langue de ses anciens, de son père et pour qu'il l'aime et s'y attache, de là est venu le concours scolaire de l'École de Limagne, de là également vient ce petit fascicule

⁶⁰⁸ Édition de la maintenance d'Auvergne.

Ce recueil du type « livre de lecture » cher à l'école de la troisième République, comprend vingt poèmes et un conte, ainsi que dix chansons traditionnelles ou félibréennes, données avec portée musicale. Il est également parsemé à divers endroits en bas de page de proverbes « *totis d'un naut enshament*⁶⁰⁹.

Les documents sont tous des textes de poètes ayant été ou étant affiliés au Félibrige, soit de la fin du XIX^e siècle soit du XX^e siècle. Exceptés Michalias et Vidal lui-même tous ces auteurs sont originaires de l'aurillacois et donc écrivent une forme d'occitan méridional. Tous ces textes ont également été translittérés dans la graphie Estieu-Perbosc telle que pratiquée par Vidal. Il semble évident que toutes ces translittérations sont l'œuvre de Vidal lui-même. L'ensemble est donc très cohérent afin de répondre à l'optique pédagogique de l'ouvrage.

Une préface de quatre pages dans laquelle est rappelé l'objectif de l'ouvrage s'ouvre sur, *Lo Felibrige*⁶¹⁰ avec une note de bas de page évoquant les buts du mouvement. Vidal montre là avec quelques exemples comment le vocabulaire occitan peut éclairer ses locuteurs sur un nombre important d'expressions françaises, ou comment justifier l'apprentissage de l'occitan par celui du français.

Dans son système graphique, Vidal a clairement opté dorénavant pour les formes *-ch* issues de *-CT* latin ; *prefach*, « tâche, entreprise » ; *escrich*, « écrit » ; *profich*, « profit » ; *dich*, « dit », etc.

Il conclut sa préface par quelques règles de prononciation pour la lecture de la langue :

A entre *a* et *o* suivant le lieu ;

E et I toujours E et I, I toujours atone à la fin d'un mot ;

U se dit *u*, mais après voyelle il fait *ou*, ex. : *Diu, viu, au, ...*

O sans accent se prononce *ou*.

C devant E et I se chuinte souvent, à la fin d'un mot il reste muet ;

Le groupe CH se prononce *tch* ou *ts* ;

J sonne *dz* et G devant E et I fait *dj* ou *dz* ;

L à la fin d'un mot est selon le lieu muet ou sonore. Le groupe LH est mouillé comme le français *ill*.

M se prononce comme *n* à la fin de la 1^{ère} personne du pluriel des verbes ou à la fin d'un substantif ;

N est généralement muet à la fin d'un substantif. NH se prononce comme *gn* français ;

R est muet à la fin des substantifs et des adjectifs, de même qu'à l'infinitif des verbes ;

⁶⁰⁹ Tous d'un haut enseignement.

⁶¹⁰ Le Félibrige.

S se chuinte quelques fois, mais à tort. Quand il est la marque du pluriel il est toujours muet.
Devant une voyelle il se prononce comme s'il y avait deux s.
T à la fin d'un mot est muet ;
V sonne souvent *b* dans le Carladès ;
Z se prononce comme *s* français ; c'est la finale de la seconde personne plurielle des verbes ;
dans quelques endroits il est alors sonnante.

Pas grand-chose de nouveau par rapport à ce qui était dit dans *La sèrva*, et hormis la remarque sur I final rien sur l'accentuation.

Commencent en page 11, *Morsels chausits*, « morceaux choisis ».

A tout seigneur tout honneur, ce recueil commence par *Quatre poemas d'Arseni Vermenouze*⁶¹¹.

Comme pour les autres auteurs Vidal donne une brève bibliographie du poète du Carladès comme il le nomme, en rajoutant, *Es se que fondèt l'Escolo oubernhato e son jornau la promeira Cobreto ; fuguèt enjusqu'à sa mòrt chabiscòu d'aquela escòla e lo Felibrige lo faguèt Majorau*⁶¹². Vidal rappelle également qu'il avait été couronné par l'Académie Française pour ses œuvres en français ; *En plein vent, Mon Auvergne* et *Dernières veillées*.

Les quatre poèmes donnés par Vidal ; *Lo terro ; Per uno noço ; Ois escouliès d'o Mau ; Lo codeno*, bien que cela ne soit pas indiqué, sont tous issus du recueil *Jous lo Cluchado*. Aucun poème du recueil *Flours de Brouso* n'est donné.

Les quatre poèmes comme tous ceux présentés dans le fascicule ont été translittérés suivant la norme graphique Estieu-Perbosc telle que la pratique Vidal.

- *La terra (Lo terro)*,⁶¹³

En fait ce poème dans sa version complète est assez long, 451 vers, et Vidal n'en retient que six strophes de 4 vers chacune située vers la fin du poème de la onzième à la seizième strophe. Ce passage choisi par Vidal qui fait l'éloge de la vie rustique du paysan auvergnat est très moralisateur.

La transcription est assez fidèle à l'original compte tenu des conventions orthographiques de Vidal. Il y introduit cependant une certaine « normalisation » pas seulement graphique mais également linguistique touchant à la morphologie.

Pour la quatrième personne du présent de l'indicatif, *-on (-am)* devient *-èm* ;

⁶¹¹ Quatre poèmes d'Arsène Vermenouze.

⁶¹² C'est lui qui fonda *l'Escolo oubernhato* et son journal la première *Cobreto* ; il fut jusqu'à sa mort chef de cette école et le Félibrige le fit Majoral.

⁶¹³ La terre.

Obon (avam) > avèm ;

Veson (vesam) > vesèm ;

Poudon (podam) > podèm ;

Etc.

Nous savons que ces formes en *-on (-am)* sont généralisées à la quatrième personne dans l'ensemble des parlers cantaliens (Alibert 1935 ; Roux 2016 / 2017).

L'article pluriel *les* de l'aurillacois et transformé en *los*.

Toutchis et retranscrit *totes* (on attendrait *totis* ou *totses*).

La final issue de *-ARIA* latin en *-ièiro* chez l'auteur est corrigée en *-iera* ; *codieiro* > *cadiera*, « chaise » ; etc.

Le verbe *boutre* est remplacé par *metre*.

- *Per una nòsa (Per uno noço)*⁶¹⁴.

Comme précédemment sur 143 vers Vidal en retient 28 à partir du vers 44.

Ce poème est une ode patriotique à la France dans laquelle chacun doit respecter et maintenir les traditions régionales de sa petite patrie.

Nous retrouvons dans ce texte les mêmes corrections que celles que Vidal a portées dans le précédent, plus quelques autres :

A la sixième personne il transcrit *-òu* en *-an* quand comme nous l'avons vu dans *Le parler de Pontgibaud* (§ 5.2) nous devrions avoir *-áun*.

Mès > *mas* ;

Cur, > *còr* ;

Morces (marcés) > *mercés* ;

Dèissa (daissar) > *laisar*⁶¹⁵.

- *Als escoliers de Maus (Ois escouliès d'o Mau)*⁶¹⁶.

Ici sont retenus 52 vers sur les 128 du poème original, du vers 41 au vers 93.

Nous avons là ce que l'on pourrait appeler « un sermon » aux écoliers de Maurs (Châtaigneraie, Sud-ouest Cantal), sur l'amour de la langue, donc l'amour de ses parents et de son pays petit ou grand. Plutôt que de courir le monde en quête de fortune, il est plus sage et gratifiant de faire valoir son bien en son pays sans laisser refroidir la pierre du foyer.

Dans le titre nous notons que Vidal transcrit *ois* « aux » par *als*. Nous reconnaissons cependant dans la graphie originelle de Vermeuzouze une caractéristique du parler aurillacois,

⁶¹⁴ Pour une noce.

⁶¹⁵ Mais ; cœur ; merci ; laisser.

⁶¹⁶ Aux écoliers de Maurs.

ce que Lieutard a appelé dans son étude sur le parler de Graulhet, *une cheville* dans la combinaison [jz] devant une attaque vocalique (Lieutard, 2004, pp. 167- 173).

Comme précédemment Vidal modifie un certain nombre de choses, sur lesquelles nous ne revenons pas.

Pour les imparfaits de l'indicatif du premier groupe verbal, Vidal note le bétacisme conformément à la règle Estieu-Perbosc ;

Brassejiabo > *Bracejaba* (*bracejava*) ;

Cridabo > *cridaba* (*cridava*) ;

Bufabo > *bufaba* (*bufava*) ;

Corregiabon > *carrejaban* (*carrejavan*)⁶¹⁷.

Nous trouvons un subjonctif remplacé par un indicatif ; *mai monque pas de brouso* > *mai manca pas de brossa*⁶¹⁸.

Vidal adapte également un certain nombre de termes :

Oncièns > *ancians* ;

Cloujiat > *chuchat* ;

Clòufit > *clafit* ;

Enguièlos > *enguilas* ;

Oustencos > *estancas* ;

Dèissossias pas > *laisaiatz pas* ;

Tchias guel > *chaz el* ;

Rèi-de-belet > *reire-belet*⁶¹⁹.

Enfin nous notons quelques erreurs de transcription ou fautes typographiques ?

Boun pèison > *à tu, païzan* ;

Bous > *nos* ;

Moucorio > *mocacia*⁶²⁰.

- *La cadena* (*lo codeno*)⁶²¹.

Ce poème étant très court et sous forme de sonnet. Vidal le donne intégralement.

Une fois encore c'est une élégie au pays, à ses saisons, ses paysages, à la nature, à ses animaux, aux pâtures. Rivé à la glèbe il ne peut quitter le sol auvergnat pour aller vers

⁶¹⁷ Il agitait les bras ; il criait ; il soufflait ; ils charriaient.

⁶¹⁸ Que la brousse y prospère.

⁶¹⁹ Anciens ; couvert de chaume ; plein ; anguilles ; grosses ; ne laissez pas » (imp. prohibitif) ; chez lui ; arrière-grand-père.

⁶²⁰ Ta langue bon paysan ; « nous » pour « vous » ; moquerie ;

⁶²¹ La chaîne.

d'autres pays. Une chaîne pèse sur lui et comme un arbre dans le terroir de ce pays il restera toujours planté.

Hormis les mêmes remarques que précédemment nous avons également notées :

Toui giontes estius > tos gentes estius ;

Me soui dit > me so dich ;

Mous pès obiòu > mos peds abian (mos pès aviáun)⁶²².

D'un grand félibre à l'autre, suivent :

De Regis Michalias, quatre poezias⁶²³

Comme pour Vermenouze Vidal présente en quelques lignes Régis Michalias le poète d'Ambert. Ce poète étant né et mort en février, fidèle à sa pratique, Vidal écrit une première fois *Febrier* à la languedocienne puis *Feurer* à l'auvergnate.

Deux des poèmes présentés, *Lo chamin de Sant-Jaque* et *Masaira d'erba*, n'appartiennent à aucun des deux recueils du poète. Les deux autres sont extraits de *Èrs d'uen paisan* (*èrs d'un païsant⁶²⁴*)⁶²⁵.

- *Es la messa de menut* (*es la messo de ménut*)⁶²⁶

Évocation de la messe de minuit et de la nuit de la nativité en Auvergne.

Ici Vidal se contente de faire seulement une translittération sans rien modifier au texte.

Nous notons seulement,

Sèu > sòu ;

Emai > amai ;

D'ati-su > d'aqui-suc, il faudrait *d'aquí-sus*.⁶²⁷

- *La chadena* (*la chadeno*)⁶²⁸.

En bas de page Vidal précise : *sounet ispirat per La Cadena de Vermenoza⁶²⁹*.

Seul *redelon* est devenu *Rodelon*⁶³⁰.

Les deux autres poèmes *Masaira d'erba* (page 23) et *Lo chamin de Sant Jaque* (page 25), font probablement partie d'inédits dont parla Vidal (cf. Biographie Vidal § 5.1). Nous n'avons

⁶²² Tes jolis étés ; je me suis dit ; mes pieds s'étaient.

⁶²³ De Régis Michalias, quatre poésies.

⁶²⁴ En auvergnat le t final s'impose par la phonétique [pai'zõ] et les dérivés, *païsanda*, *païsandon*, etc.

⁶²⁵ Chant d'un paysan.

⁶²⁶ C'est la messe de minuit.

⁶²⁷ Sol ; ainsi ; là-haut.

⁶²⁸ La chaîne.

⁶²⁹ Sonnet inspiré de *La Cadena* de Vermenouze.

⁶³⁰ Ils roulent.

malheureusement pas pu en retrouver la trace, Vidal ne donnant par ailleurs jamais les sources de ses emprunts, nous n'avons donc pas pu accéder aux originaux.

*Masaira d'erba*⁶³¹, sonnet à la jeune bergère qui sous le soleil brûlant et par des chemins caillouteux va chercher une brassée d'herbe pour ses agneaux.

*Lo chamin de Sant-Jaque*⁶³² est une forme de chanson avec refrain, complainte à la voie-lactée.

À ce que nous pouvons en lire, Vidal semble respecter scrupuleusement la langue de Michalias, comme nous pouvons le voir avec les transcriptions, *los fiaus (los fials)* ; *menimi (mai-ni-mens)* ; *las rôfias* ; *d'erba el plejon dòu davantel, (d'erba el / en lo plejon dau davantèl)* ; *voli (voler)* ; *eitialas, (estialas)* ; *tiarra (tèrra)* ; *miarra (> sauma)* ; *Sant-Piarre (Sant-Pèire)* ; *miteir (mestièr)* ; *quarre (quèrre)* ; *tombavan liora farena (tombavan lor farina)*.⁶³³

Si on peut corriger Vermeuouse, cela semble tout à fait prohibé en ce qui concerne le grand félibre auvergnat du Livradois par *droit de chef d'œuvre*, dirait-on.

*Quatre poèmes de Loïs Delhostal*⁶³⁴

Louis Delhostal est contemporain de Vidal. Tous les deux sont très proches : ils furent conjointement responsables du Félibrige, Delhostal pour la Haute-Auvergne et Vidal pour la Basse-Auvergne (cf. Biographie Vidal, § 5.1). Cependant Delhostal mourut assez jeune, à cinquante-six ans, donc bien avant Vidal. Il publia trois recueils de poèmes, *Rescouoto (rescòta)*⁶³⁵ en 1921, *Los piados (Las piadas)*⁶³⁶ en 1923 et *Beluguetas*⁶³⁷ en 1927. Il est également l'auteur d'un *Ensag de glossari botanic auvernhat*⁶³⁸, publié en 1933. Vidal rajoute que Delhostal avait laissé dans ses tiroirs, d'autres poèmes et des notes qu'il dit vouloir publier un jour. Nous n'avons trouvé aucune trace de ces documents.

- *En clasa*⁶³⁹, est en graphie Estieu-Perbosc car publié dans *Beluguetas*, dernier et seul recueil de Delhostal écrit après la réforme orthographique acceptée par le Félibrige auvergnat. C'est

⁶³¹ Ramasseuse d'herbe.

⁶³² Le chemin de saint Jacques.

⁶³³ Les fils ; cependant ; les cailloux ; d'herbe dans le pli du tablier ; vouloir ; étoiles ; terre ; ânesse ; Saint-Pierre ; besoin ; quérir ; ils laissaient tomber leur farine.

⁶³⁴ Quatre poèmes de Louis Delhostal.

⁶³⁵ Réserve.

⁶³⁶ Les traces.

⁶³⁷ Petites étincelles.

⁶³⁸ Essai de glossaire botanique auvergnat.

⁶³⁹ En classe.

un sonnet glorifiant le labeur et le travail qui ne doit pas effrayer les écoliers mais au contraire les motiver en vue d'une noble existence.

Ce texte est reproduit identique à l'original comme nous l'avons dit, lui-même déjà en graphie Estieu-Perbosc.

- *La correja*⁶⁴⁰

Sonnet sur l'amitié qui se forme entre les enfants tôt entrés à l'école. Ce sonnet comme le suivant sont tous deux extraits de *Los piados (Las piadas)*, donc translittérés par Vidal en graphie Estieu-Perbosc. Nous ne notons que des différences de langue mineures entre les deux textes,

*Quond ouguère cinq ans (quand auguère cinc ans) > quand aguèri cinq ans*⁶⁴¹ ;

*Lou preceptur > lo preceptor*⁶⁴².

- *Lo Fustier*⁶⁴³

Sonnet sur le métier de charpentier qui nous accompagnera par ses œuvres jusqu'au cercueil.

Là également très peu de modification du texte original ;

Dempouorto > emporta ;

Bouès de lèit > bòscs de lèit ;

*Guel > el*⁶⁴⁴.

- *los tres nius*⁶⁴⁵

Joli poème évoquant trois nids d'oiseaux installés sur les arbres de la cour de l'école, et protégés par celle-ci. Bien sûr les oisillons ne seront pas apprivoisés mais chanteront pour nos âmes. Ainsi la leçon est que, *La libertat, la patz, l'amor, Tot sò que nos floris la vida, Fòròbondis lo cosir sorn [...] Al còr clar coma la pèrta ; Lo trabalh, l'amistansa son Los enemics de l'ora estèra*⁶⁴⁶.

Ce poème dont ne trouvons la trace dans aucun des recueils de Delhostal fait probablement partie des inédit dont parle Vidal.

*Quatre poèmes de Bénézet Vidal*⁶⁴⁷

⁶⁴⁰ La courroie, ici : la pervenche.

⁶⁴¹ Quand j'eus cinq ans.

⁶⁴² Le précepteur.

⁶⁴³ Le charpentier.

⁶⁴⁴ Il emporte ; bois de lit ; lui.

⁶⁴⁵ Les trois nids.

⁶⁴⁶ La liberté, la paix, l'amour, Tout ce qui nous fleurit la vie, chasse les noirs soucis [...] Au cœur clair comme la perle ; Le travail, l'amitié sont Les ennemis de l'heure stérile.

⁶⁴⁷ Quatre poèmes de Benezet Vidal.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même aussi Vidal n'hésite pas à insérer dans son livret quatre de ses poèmes.

Bien sûr il donne une courte autobiographie rappelant l'ensemble de son œuvre.

Des quatre poèmes, trois viennent de *Flours de Mountagno*⁶⁴⁸, qu'il retranscrit en *Flors de Montanha*.

- *Los sejaïres (lous sejaïres)*⁶⁴⁹

Faisant sa propre translittération Vidal en profite pour faire quelques modifications à son poème.

Soun partis > an partit ;

De su-naut > de suc-naut ;

Liour > lor ;

*Miejour > meijorn*⁶⁵⁰.

- *La meïson (la meïssoun)*⁶⁵¹

Même remarques que précédemment,

Las alauvètas > las alauzètas ;

Vai boun trin > vai lèu-lèu ;

Mougudo > molguda ;

Après > aprèp ;

*Lous omes dreïssaron > los òmes quilharan*⁶⁵².

- *À la borrèio (a la bourreïo)*⁶⁵³

Quau que te chanto > lo que te chanta ;

Vuvo > vivo ;

'bei > amb ;

Per nous > nautres ;

Voues > vutz ;

*Tant qu'Auvergnats nous restaren > E tant qu'Auvernhats restarem*⁶⁵⁴.

- *Egio d'enfant*⁶⁵⁵

⁶⁴⁸ Fleurs de montagne.

⁶⁴⁹ Les faucheurs.

⁶⁵⁰ Ils sont partis ; de là-haut ; leur ; midi.

⁶⁵¹ La moisson.

⁶⁵² Les alouettes ; va bon train ; moulue ; après ; les hommes dresseront.

⁶⁵³ À la bourrée.

⁶⁵⁴ Celui qui te chante ; vive ; avec ; nous ; voix ; tant qu'auvergnats nous resterons (abandon du pronom sujet).

⁶⁵⁵ Peur d'enfant.

C'est sa fille, jeune, qui a peur de la chauve-souris. L'animal est blessé et pour la mettre à l'abri du chat gourmand il la ramasse pour la poser dans son nid (*sic*).

Ce poème ne fait pas partie du recueil *Flour de Moutagno*. Vidal l'a probablement rajouté au livret lorsqu'il rédigea celui-ci. Sa facture est tout à fait dans la forme postérieure à *Un Amor*, suivant rigoureusement les préceptes de l'*École Occitane* de Toulouse.

Salida avans lo bòrd de nueit ;

Sei pas suauda ;

*Enaisi*⁶⁵⁶, archaïsme déjà présent dans *La sèrva* et *Un Amor* ;

Notons que dans ce poème Vidal va donner deux noms occitans de la « chauve-souris », *La rata-penada*, forme la plus commune et *la pissa-rata* forme de l'occitan septentrional (ALF, carte 260).

Nous voyons que ce que fit Vidal avec Michalias, soit le respect scrupuleux des formes de langue du Livradois, il ne se le permet pas pour lui-même. Il veut paraître plus occitan que combrailais, d'où les modifications apportées à ses propres textes.

Après les figures emblématiques du félibrige auvergnat, Vidal va consacrer quelques pages à d'autres moins connus.

*Dos sonets dou chanonge Jan-Simon Mathieu*⁶⁵⁷

Comme pour les précédents Vidal présente Mathieu qui est également de sa génération et vivant au moment de la publication du recueil. Il est originaire de Cayrols au sud-ouest d'Aurillac, donc également de parler carladésien.

Mathieu est l'auteur d'un recueil de poèmes intitulé, *Fusado de repieugo* (*Fuzada de repieuga*)⁶⁵⁸. Il aurait également édité d'autres félibres et travaillé à un dictionnaire. Dans les 161 poèmes qui composent le recueil de Mathieu, Vidal en a choisi deux en forme de sonnets qui d'ailleurs se suivent.

- *Sul ginol de mon paire* (*sul ginoul de moun paire*)⁶⁵⁹

L'amour paternel pour l'enfant qui s'endort sur les genoux de son père, quand lui-même aussi, rompu de fatigue, s'endort à son tour.

Vis-à-vis du texte original celui-ci est bien respecté, nous n'y trouvons que quelques « normalisations ».

Oprès > aprèp ;

⁶⁵⁶ Sortie avant la tombée de la nuit ; je ne suis pas tranquille ; ainsi.

⁶⁵⁷ Deux sonnets du chanoine Jean-Simon Mathieu.

⁶⁵⁸ Fusée de chanvre.

⁶⁵⁹ Sur le genou de mon père.

Sons > *sens* ;

S'atunio > *s'attunia* (mais *s'atunia*, en note)⁶⁶⁰.

- *T'ensinharai un niu*, (*t'ensinhorai un niu*)⁶⁶¹

Joli poème sur la découverte d'un nid caché où viennent d'éclore des oisillons.

Nous pouvons faire sur ce texte les mêmes remarques que précédemment.

*Doas poezias de Julian Galery*⁶⁶²

Bien que plus jeune que Vidal, Galery était déjà décédé au moment de la publication du *Libret*. Comme Vermenouze il est né à Ytrac donc lui aussi de parler carladésien. Vidal fait référence à des textes qu'il publia dans *Lo Cabreto*. Ultérieurement, tous ces textes ont été réunis dans un recueil *L'ama d'un pacan*⁶⁶³ édité à Périgueux en 1950.

C'est dans ce recueil que nous avons retrouvé les deux textes choisis par Vidal pour le *Libret*.

- *sò que cantan les turluras*⁶⁶⁴

Vidal précise en note, *turlura*, « onomatopée du chant de l'alouette ».

Le texte de 1950 est transcrit en graphie classique et est identique au texte publié par Vidal.

Seul *auzel* chez Vidal est devenu *aucel*, « oiseau » dans le recueil 1950.

- *Segazon*⁶⁶⁵

Comme pour le texte précédent seules quelques formes ont changé ;

del cap d'un torrelh > *al cap d'un torrel* ;

d'un rude pacan > *d'un rufe pacan* ;

una luciada > *una liciada*.⁶⁶⁶

On ne sait pas ici qui a corrigé qui ?

Sur Galery nous avons trouvé un intéressant article écrit par Gandilhon Gens-d'Armes dans le numéro de *L'Auvergnat de Paris* du 14 novembre 1931, après la mort du poète. Nous y apprenons qu'il fut grièvement blessé à Salonique pendant le premier Conflit Mondial. Galery était agriculteur à Cambian près d'Ytrac. Gandilhon Gens-d'Armes le compare au Quercinois Paul Froment⁶⁶⁷.

⁶⁶⁰ Après ; sans ; s'endort.

⁶⁶¹ Je te dirai un nid.

⁶⁶² Deux poésies de Julien Galery.

⁶⁶³ L'âme d'un paysan.

⁶⁶⁴ Ce que chante les alouettes.

⁶⁶⁵ Fauchaison.

⁶⁶⁶ Du sommet du côteau ; d'un rude paysan ; un éclair.

⁶⁶⁷ Paul Froment (1875-1898) poète occitan et félibre du Quercy.

*Un conte d'Enric-Micheu Dommergues*⁶⁶⁸

Vidal consacre enfin quelques lignes à la prose dans son recueil. Il choisit un extrait de texte de Dommergues qui est à l'époque *Capiscol* de l'Ecole de Haute-Auvergne. Son sobriquet était *Lo Parpand*, il va donc écrire des Parpandéjades. Lui aussi sud cantalien est né à Sansac-de-Marmiesse. Il édita en 1927 un recueil d'histoires comme c'était courant à cette période, *Couontes et Porpondejados, (Contes e Parpandejadas)*⁶⁶⁹.

Vidal choisit parmi ceux-ci :

- *Sarra-piastra (sarro-piastra)*⁶⁷⁰.

Vidal retient seulement deux histoires de l'avare *Sarra-Piastra*.

La première est la farce du facteur qui au grand dam de *Sarra-Piastra*, lui dévore une moitié de motte de beurre tartinée sur un *bourriol* « crêpe ». La seconde est la mort de l'âne, bête de somme, que l'avare voulait faire travailler sans la nourrir.

La langue de Dommergues est agréable et bien tournée, on ne peut que lui reconnaître un vrai talent de conteur.

Entre le texte original et celui de Vidal nous avons noté les corrections suivantes.

Bouole > *vòli* ;

Essagé > *asage* ;

Huèt > *vueit* ;

Mès > *mas* ;

Naubième > *novenc* ;

Otiolorai > *atararai* ;

Otobe > *tamben* ;

Oundoun > *onte* ;

Pièlho > *pòsca* ;

Pourriôu > *porian* ;

Quanhe > *canh* ;

S'openset > *se pensèt* ;

Zo sabès > *òc sabetz* ;

Sarro-Piastra fo pas sus guel... > *Mas faguèt pas sus guel...* ⁶⁷¹

⁶⁶⁸ Un conte d'Henri-Michel Dommergues.

⁶⁶⁹ Contes et Parpandéjades.

⁶⁷⁰ Serre-piastre ou l'avare.

⁶⁷¹ Je veux ; essai ; huit ; mais ; neuvième ; j'attèlerai ; aussi ; où ; il puisse ; ils pourraient ; quel (exclamatif) ; il pensa ; vous le savez ; Mais il ne fit pas sur lui..., au lieu de, Sarra-Piastra ne fait pas sur lui....

Une fois de plus Vidal normalise le texte. Dans la mesure où il veut faire de son recueil un ouvrage à visée pédagogique, il semble logique qu'il veuille standardiser l'ensemble des textes suivant une norme commune.

Ici s'arrête le recueil de textes du Livret.

Suivent dix chansons, toutes données avec la mélodie sur portée musicale.

Vidal annonce la couleur et d'où il tient son inspiration en reprenant l'introduction de *Lo libret de l'escolan provensau*, qu'il a transcrit en auvergnat. Viennent ensuite :

- *La cigala e la mazeida*⁶⁷²

Chanson populaire de six couplets, qui n'est pas sans rappeler la fable de La Fontaine. Transcrite en Sol majeur.

- *Aquelas montanhas*⁶⁷³

C'est la musique et les paroles de six couplets du *Se canta*, « s'il chante » auquel on aurait ôté le refrain. Transcrite en Si majeur.

- *Los esclòps*⁶⁷⁴

Cette chanson est emblématique de l'Auvergne, et attachée à plusieurs terroirs, comme entre autres Saugues, ou Issoire où elle a statut de véritable hymne local. Dans les sept couplets donnés il n'y a aucune référence à ces territoires. Par contre cette version rappelle étrangement par le texte (six couplets), *Quant te costèron*⁶⁷⁵, version provençale de cette chanson ici réadaptée par Vidal à l'auvergnat⁶⁷⁶. Transcrite en Sol majeur.

- *Dija Janeta...*⁶⁷⁷

Trois couplets de ce grand classique de la danse populaire sont donnés par Vidal. Le texte et la mélodie sont assez fidèles aux versions auvergnates existantes⁶⁷⁸.

Transcrite en Do majeur.

- *La calha*,⁶⁷⁹

C'est une bourrée très populaire en Auvergne, dont sont donnés trois couplets.

⁶⁷² La cigale et la fourmi.

⁶⁷³ Ces montagnes.

⁶⁷⁴ Les sabots.

⁶⁷⁵ Combien t'ont coûté ?

⁶⁷⁶ Enregistrée par Jean-Marie Carlotti sur le disque *Pachiqueli ven de nuech* (Production et © Silex et éclats de silex 1993 sous licence association *Mont-Jòia*).

⁶⁷⁷ Dis Jannette...

⁶⁷⁸ Par exemple la version recueillie par Joseph Canteloube à Vic-sur-Cère et donnée dans le *Recueil de La bourrée*, sans date, Paris, Editions Pierre Bossuet.

⁶⁷⁹ La caille.

Jolie version mélodique transcrite en Sol mineur.

- *N'ai ma cinq sòus*,⁶⁸⁰

Encore un thème très classique du répertoire de bourrées auvergnate. Ici Vidal redonne le couplet originel accompagné des deux couplets qui sont de sa main et qu'il a donné dans *Flours de Mountagno* (cf. *Flours de Mountagno*, § 5.3.1).

Transcrite en Sol mineur.

- *Lo molin*,⁶⁸¹

C'est une chanson traditionnelle qui a été restaurée par le félibre et musicien Louis Debrons, originaire de Boisset dans le sud-Cantal. Il fut l'auteur de plusieurs recueils de chansons populaires auvergnates. Sont donnés quatre couplets avec refrain que Vidal dénomme *Relai*.

La mélodie en Do majeur, n'a pas une forme musicale très traditionnelle mais est parfaitement dans le ton de la chanson populaire des années 1930.

- *La ròza*⁶⁸²

Autre texte félibréen cette fois de Raymond Four avec quatre couplets.

Là encore la mélodie en Sol majeur, n'est guère traditionnelle et plutôt bâtie sur une mélodie populaire des années 1930.

- *La prima es espelida !*⁶⁸³

Le texte de dix couplets avec refrain est également de Raymond Four. C'est un texte tout à fait félibréen dans l'inspiration, qui glorifie une Auvergne mythique et allégorique si ce n'est chimérique.

La mélodie est également de composition et en Sol majeur.

- *Mon païs*⁶⁸⁴

Dernier texte de Raymond Four, hymne grandiloquent à l'Auvergne. Il est composé de quatre couplets et d'un refrain qui ne laisse aucun doute sur l'intention ni de l'auteur de la chanson ni de Vidal dans ses visées éducatives. Le refrain est d'une clarté quasiment aveuglante et pesante :

L'Auvernha es mon païs,

Lo pus polit païs,

⁶⁸⁰ Je n'ai que cinq sous.

⁶⁸¹ Le moulin.

⁶⁸² La rose.

⁶⁸³ Le printemps est arrivé.

⁶⁸⁴ Mon pays.

Lo melhor dels païs,

*L’Auvernha es mon païs.*⁶⁸⁵

Comme le dit lui-même Vidal, c’est sur ces chansons de l’abbé Four que se ferme *Lo libret de l’escolan auvernhat*. Il en profite pour donner une courte biographie de Four qui est né à Glénat situé à l’ouest d’Aurillac (encore dans le sud Cantal). Il fut curé d’Ayrens également dans la même zone. C’était la paroisse du Majoral le duc de la Salle de Rochemaure, fameux auteur de *Les troubadours cantaliens* (Salle de Rochemaure, 1910). Raymond Four mourut au front le 21 septembre 1918. Il a laissé un livre, *Cants d’Auvernha* « chants d’Auvergne », dont sont extraites les trois chansons données par Vidal.

Grand activiste de la cause occitane en Auvergne, Vidal réalisa rapidement la nécessité d’offrir un outil pédagogique pour la défense et la promotion de la langue. La transmission familiale devenant de plus en plus précaire entre les deux guerres, il était urgent d’y remédier par l’intermédiaire de l’enseignement et comme l’espérait déjà Vidal par l’entremise du système scolaire.

Prenant exemple sur ce qui s’était fait par ailleurs dans d’autres régions occitanes, il cite à ce propos la Provence, il va rédiger un petit fascicule pratique et illustré donc plaisant, à l’usage des enseignants dans cette optique.

Pour permettre un enseignement efficace il va prendre soin de normaliser l’ensemble des textes et chansons présentés suivant la norme « moderne » du Collège d’Occitanie. Tout enseignement d’une langue quelle qu’elle soit nécessite un minimum de normalisation et ceci fut bien fait.

Nous ne reviendrons pas sur le message que transmettent ces textes ; amour de la petite comme de la grande patrie, dithyrambe sur le pays des ancêtres et l’amour filial, culte du travail bien fait et du respect de la nature, éloge de l’attachement au terroir où l’on a vu le jour, et dénigrement de l’exode volontaire et de la recherche du bien-être loin du pays de ses pères.

Toute l’idéologie félibréenne d’après-guerre qui respire déjà la *Révolution Nationale* rayonne dans ces textes.

Pour ce qui est du contenu littéraire, Vidal va bâtir son recueil uniquement sur les œuvres du Félibrige auvergnat. Comme le Félibrige auvergnat est alors très majoritairement aurillacois c’est sur ces parlers qu’il va concentrer son anthologie. Michalias en est l’exception, tant et si

⁶⁸⁵ L’Auvergne est mon pays / Le plus joli pays / Le meilleur des pays / L’Auvergne est mon pays.

bien que Vidal n'ose pas en modifier la langue et en respecte même les formes phonétiques : *menut, menimi, fiaus, voli, eitias, tiarra, miteir, quarre*, répétons-le il y a là, « droit de chef d'œuvre ».

Si l'on se fie aux chiffres pour autant qu'ils aient une signification statistique, soixante-douze pour cent des textes sont en parler aurillacois ou carladésien comme le dénomme Vidal, et seulement vingt-huit pour cent en parlers nord occitan d'Auvergne. Si c'est bien un *Libret per los escolans auvernhas*, qu'il veut réaliser, cela laisse à penser que c'est le parler d'Aurillac qui doit servir de référence pour l'enseignement de la langue occitane en Auvergne.

Il faut croire qu'il n'est de bon bec que du Félibrige car il n'y en a que pour eux. Nous nous étonnons de ne pas trouver dans une anthologie éducative de textes, hormis Michalias et Vidal lui-même, vraiment aucun autre texte réellement auvergnat. Que n'a-t-il utilisé les textes de Sanitas qu'il connaissait parfaitement, comme nous l'avons noté dans *Jan Combralha*, quitte à les amender tant graphiquement que même, pourquoi pas, stylistiquement et lexicalement, pour raisons pédagogiques ? Ne le fit-il pas dans la revue *Lo grelet* n° 19 et 20 de juillet et octobre 1950, faisant de *Le miaru lo monai et soun draule*, quasiment un nouveau texte *Lo moneir, son dròlle e l'aze* ? (cf. Controverse et opposition, § 7.2). Il disposait aussi des textes de Jules Roy qu'il connaissait également parfaitement. Utilisant le fond auvergnat de qualité et d'une grande richesse comme nous avons pu le montrer (cf. Permanence de l'écrit occitan en Auvergne, § 4), il aurait pu offrir à l'enseignement une magnifique palette à la fois variée et abondante de grands textes littéraires auvergnats. Il disposait d'autre part depuis 1853 du fameux *Album Auvergnat* de Jean-Baptiste Bouillet dans lequel sont répertoriés les textes de François Pézant, des frères Pasturel, de François Perdrix, des frères Laborieux, d'Amable Faucon (cf. L'âge baroque, §4.2) et même un texte d'Antoine Sanitas (cf. Les temps modernes, § 4.3), ainsi que dix-huit bourrées chantées avec musique et paroles, et treize chansons traditionnelles, dont une intéressante version du *Boièr*, le tout en excellent occitan d'Auvergne septentrionale (Bouillet, 1853).

Il faut croire qu'ils ne le méritaient pas et que seuls les félibres dûment estampillés en étaient dignes. Nous pouvons penser, voyant le travail de Vidal comme les courriers qu'il entretenait avec Salvat, que son souci n'était pas tant de faire valoir l'écrit auvergnat ni d'en promouvoir les parlers que d'œuvrer à l'établissement de cette langue intégrale qu'il voulait empreinte et façonnée de forme souvent totalement étrangère à sa langue d'origine, même si celle-ci devait devenir un véritable volapük pour ses concitoyens. Ce faisant il faisait le lit de la critique et du rejet d'abord de ses contemporains auvergnats puis plus tard d'un certain mouvement renaissantiste occitan en Auvergne. Nous verrons plus loin ce qu'il en a été.

Sûrement très occupé par la rédaction de *l'Almanach chantant de l'Auvergne e Armana Félibren*, comme par ses activités au sein du Félibrige, Vidal attendra le 21 août 1942 pour finir de rédiger la préface de cet imposant recueil de poèmes intitulé, *Lo vielh Clarmont*, « Le vieux Clermont ». Nous sommes dans une période très troublée pour la France et à moins de trois mois avant la disparition de la zone dite libre et de l'occupation complète du territoire par les Allemands.

Ce recueil comme *Jan Combralha*, n'a jamais été publié. Nous avons pu néanmoins disposer du manuscrit déposé au CIRDOC (cote CD 189). Il avait été remis comme les autres manuscrits de Vidal par sa fille Laure au Collège d'Occitanie au début des années 1960. C'est du Collège d'Occitanie qu'il fut ensuite transféré au CIRDOC.

Concernant l'absence d'édition de ce document nous ne savons pas grand-chose si ce n'est que dans une lettre de Vidal à Salvat datée du 25 février 1943, nous pouvons lire, *Lo vielh Clarmont, ai tornat legir aquel texte que fasia sòm-sòm dins un tirador e me sèi avizat de dechas de la dactilò*⁶⁸⁶. Il dit vouloir les corriger, ce qu'il fit sur le document dont nous disposons. Il se plaint surtout dans cette même lettre du prix demandé pour l'édition de ce livre par la maison Privat à Toulouse à qui il a envoyé son manuscrit.

Après le décès de Vidal, dans une autre lettre de sa fille Laure à Salvat datée du 16 janvier 1952, celle-ci dit que *L'Auvergne Littéraire* qui devait publier *Le vieux Clermont* y renonce sans plus d'explication et renvoie le manuscrit. Elle s'attend « à de pareilles choses » de la part de *l'Académie de Clermont* à laquelle elle a également remis un manuscrit.

Comme nous le voyons, éditer un livre de poésie en occitan, peut-être plus en Auvergne qu'ailleurs, n'a jamais été une mince affaire. Finalement ce recueil ne sera jamais publié (cf. Le collège d'Occitanie, annexe 7).

Le document du CIRDOC est constitué de soixante-dix-sept pages dactylographiées recto sur pages blanches de format 26,2x18 et numérotées manuellement. Ce manuscrit est relié.

⁶⁸⁶ *Le vieux Clermont*, j'ai retrouvé ce texte qui somnolait dans un tiroir, et me suis aperçu de fautes de la dactylo.

Sur la page 2, Vidal rappelle ses différents travaux ainsi que leurs éditeurs, d'abord en occitan puis en français : *Flors de Montanha*⁶⁸⁷, « Fleurs de Montagne » ; *La serva*, « La serve » ; *Un Amor*, « Un Amour » ; *Libret de l'escolan Auvernhât*, « Livret de l'Écolier Auvergnat », et en collaboration avec de G. Desdevises du Désert, *Lo Cid Auvernhât*, « Le Cid Auvergnat ». Il n'est fait aucune mention de *Jan Combralha*, « Jean Combraille ». Vidal a rajouté à la main *Gramatica auvernhata*, « Grammaire auvergnate » en donnant comme éditeur potentiel : *Mémoires de l'Académie de Clermont* (cf. *Gramatica auvernhata* de B. Vidal, annexe 6).

Page 3 il rappelle le titre de l'ouvrage en occitan et en français en précisant, « Poèmes en langue d'oc, avec traduction française en regard ».

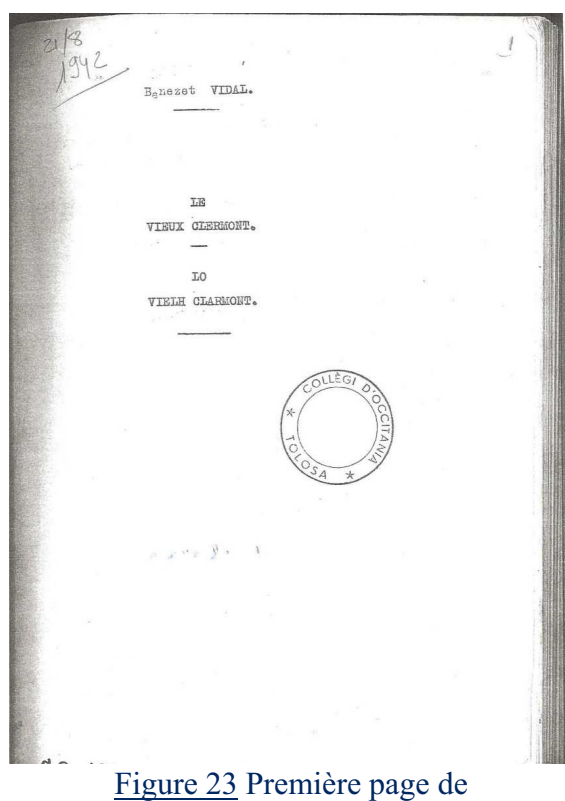


Figure 23 Première page de *Lo vielh Clarmont*.

Page 4 nous lisons, *A la memòria de mon brave JOAN, mon filh ben amat, clarmont, 1903-1920*⁶⁸⁸, non traduit. Nous nous souvenons que Vidal perdit son fils à l'âge de dix-sept ans (cf. Biographie Vidal, § 5.1). Il est enterré dans le même caveau que Benezet Vidal et son épouse, à Saint-Ours dans le Puy-de-Dôme.

Vient ensuite dans les pages 5 à 7 un *Avertiment*, « avertissement », rédigé en français. Il y exprime un espoir de voir la langue occitane enseignée à l'école « comme les choses en prennent le chemin ». Nous sommes encore dans l'euphorie de la Révolution Nationale qui avait provoqué le même espoir chez bien d'autres militants des

langues régionales comme entre autres Louis Alibert⁶⁸⁹ chez nous ou Roparz Hemon en Bretagne⁶⁹⁰.

Vidal donne ensuite « les règles de la graphie et de la phonétique occitanes ».

⁶⁸⁷ Le titre est là écrit en graphie Estieu-Perbosc, bien que jamais ce recueil n'ait été réédité dans cette graphie.

⁶⁸⁸ À la mémoire de mon cher Jean, mon fils bien aimé, Clermont 1903-1920.

⁶⁸⁹ Lire « Origine et destin de la langue d'oc » *Le génie d'oc et l'homme méditerranéen*, Marseille, Cahiers du Sud, pp. 17-25, 1943.

⁶⁹⁰ CALVEZ, Ronan, 2002, « Le breton, langue d'État », *Bretagne et identités régionales pendant la seconde guerre mondiale*, sous la direction de Christian Bougeard, Brest, Centre de recherches bretonnes et celtiques, UBO, pp. 208-221.

Concernant les voyelles il ne dit rien de plus que dans ses précédents ouvrages, si ce n'est, « Au pluriel l'E final devenu pénultième, n'est jamais atone, Ex. *Los òmes* que l'on doit prononcer *lous omé*. » Si son explication n'est pas très claire (« final, devenu pénultième » ?), on retiendra qu'il respecte le glissement d'accent de l'occitan septentrional (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Un peu plus loin, il nous dit également à propos de *u*, « Il est muet après *G* et *Q*, exemples : *quatre, quicom*. Pr. : *qatre, qicon*. Il ne prend le son nasal *eu* que s'il est suivi de la voyelle *e* : *anueit* que l'on prononce *aneu* ou *aneué* », deux points qui n'avaient jamais été précisés auparavant.

Concernant les consonnes nous retenons les remarques suivantes.

Il ne dit rien tout d'abord de *s* devant consonne comme *escòla* [es'kolɔ] ou [ej'kolɔ] ?

Il préconise de ne pas chuintier *s* devant voyelles « si elle est de tradition devant *c*, elle est abusive pour l'*s* ».

Il confirme également la règle Estieu-Perbosc de « *s* toujours dur et sifflant, en oc moderne il ne se double pas, *asautar, rosinhòl*, pr. *assauta, roussignòl* ».

« *V* sonne *b* dans le Carladès et en Languedoc ».

Suivent quelques indications sur les groupes de consonnes, *ch, lh* et *nh*, pr. *ts* ou *tch, ill, et gn*, puis les liaisons, *los òmes*, pr. *lou z'omé* ; *flac e malaut*, pr. *flaqué-malaout*. Il rajoute à ce chapitre quelques lignes concernant l'euphonie, « *N* : *à-n-acò* (à cela) ; *Z* : *vai-z-i* (vas-s'y) ; *a z-Ais* (à Aix) ; *dija-z'òc*, pr. *didza-z'o* (dis-le) ». On peut s'étonner qu'il aille chercher un exemple provençal avec *z* quand les exemples auvergnats pullulent, *a z-Alèi, a z-Alanhon, a z-Aurac*, etc. et surtout qu'il ne dise rien du *z* euphonique omniprésent dans la conjugaison de *èsser* et *aver* (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; Le parler de Chilhac, § 6.2).

Vient une brève note sur l'élision, « *en terra auvernata*, pr. *én terr'aouvernata* ou, *sabi un endrech*, pr. *sabi'n'endré* ; *l'òbra qu'a entrepreza*, pr. *l'obra qu'a'ntrepreza* ».

Là pas plus que dans ces précédents ouvrages il ne fait allusion au phénomène de palatalisation des consonnes devant *i* et *u*, phénomène probablement trop discriminatoire de son point de vue.

Il termine ce chapitre sur les conventions de lecture avec, pour une fois, quelques règles sur l'accentuation.

En général, dans les mots terminés par *a, e, i* (qui sont les syllabes atones), l'accent tonique porte sur la pénultième, même lorsque ces mots sont pluriels et que la finale, par conséquent, est elle-même légèrement accentuée. Il en est de même lorsque les mots sont terminés par une

consonne, mais dont la pénultième est accentuée. Ex. : *apòstol*, pr. *apostoul* ; *chantàvem*, pr. *tsantavén*.

Le « légèrement accentué », pour les pluriels septentrionaux semblerait montrer qu'il a un peu honte de ce glissement d'accent sur la finale qui est pourtant parfaitement fonctionnel dans ces parlars.

Il y a exception :

1° -Pour certains adverbes et pour les mots d'origine étrangère dont la finale est marquée d'un accent :

Ex. *aquí*, *cinemà*, *café*. (Pr. *aqi*, *cinéma*, *café*.)

2° -Pour certains temps de verbes (futur et conditionnel) dont la finale est également marquée d'un accent : *aurà*, *finirà*, pr. *aoura*, *finira*.

Remarque.

Dans les diphtongues et triphthongues *eu*, *ia*, *iu*, l'accent porte sur la première voyelle de la fin : *Eu*, *patria*, *Diu*, font : èou, *patría*, *Díou*.

Dans *veraia*, *vòia*, *cròia*, l'accent tonique porte sur la syllabe forte : *veraia*, *vòia*, *cròia*.

Malgré ses efforts, tout n'est pas très clair dans les explications de Vidal.

Apparaît pour la première fois l'accentuation écrite sur *i* final.

De même comme nous le vérifierons dans les textes, le particularisme septentrional de l'accent paroxytonique des imparfaits et des quatrième et cinquième personnes de quasi tous les temps (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2) est totalement abandonné au profit du système d'accentuation verbale standard de l'occitan.

Page 8 nous trouvons une maxime en Catalan de Milà i Fontanals⁶⁹¹ : *No pot estimar sa nació, qui no estima sa província*, « Celui qui n'aime pas sa province ne peut aimer sa nation ». C'est tout à fait dans l'esprit du temps.

Vient ensuite sur quatre pages une longue préface d'abord en occitan puis traduite en français. Elle commence ainsi :

M'agrada de cantar lo vielh Clarmont dins la lenga que s'es parlada mai de detz sècles de temps dins aquela ciutat ont ai fach mos estudis, et onte, s'i'ai pas pasat tota ma vida, i'ai dóumens viscut los fachs los mai marcants de mon existènsa, « Il m'est agréable de chanter le vieux Clermont dans cette langue d'oc que l'on a parlé pendant plus de dix siècles dans cette cité où je fis mes études et où, si je n'y ai pas passé toute ma vie, j'y ai du moins vécu les faits les plus marquants de mon existence. »

⁶⁹¹ Manuel Milà i Fontanals (1818-1884) philologue du castillan et du catalan.

Il rappelle que le Clermont de 1942 n'est bien sûr plus celui de sa jeunesse, mais la nostalgie est passée par là et il se souvient, *I'a cinquante ans, gents dels faus-borgs e obriers parlavan lor dialecte d'òc, qu'ara s'auzit rarament dins nòstra viala*, « Il y a cinquante ans, les gens des faux-bourgs et les ouvriers parlaient leur dialecte d'oc, qu'on entend rarement aujourd'hui dans notre ville. »

Suit une longue lamentation sur l'abandon et l'oubli de la langue et la perte inestimable que cela représente, rappelant bien sûr que *volem pas, nautres felibres, botar Mistral còtra Racine [...] la Fransa es pron granda e pron fòrta, pron unida 'mai ; per aver doas lengas, doas richesas*, « Nous ne voulons pas nous-autres Félibres, dresser Mistral contre Racine [...] la France est assez grande, assez forte, assez unie pour avoir deux langues, deux richesses. » Il faut dans ces temps incertains savoir caresser la bête dans le sens du poil. Puis d'insister en rajoutant, *nòstris paires n'en coneisian pas d'autra [lenga] e fuguèron sempre de bons fransés*, « nos pères n'en connaissaient pas d'autre [langue], et ils furent toujours bons français. » Il prend l'exemple de la Suisse pour bien prouver que le fait d'avoir quatre langues officielles n'entame en rien l'unité séculaire de ce pays. Enfin il se projette dans les temps futurs, *puei dins lo monde de deman, quora saran fondats d'estats-units, quant n'i'aura de lengas que chaudra ben tolerar ?* « Puis dans le monde⁶⁹² de demain, lorsque des états-unis seront fondés, combien y aura-t-il de langues qu'il faudra bien tolérer ? »

La conclusion est sans appel, *Sèm fiers d'èstres Auvernhat [...] adonc, gardam⁶⁹³, estudiam, amam e parlam nòstra lenga mairala, nòstra bèla, crana e fièra lenga d'òc*, « Nous sommes fiers d'être Auvergnats [...] donc gardons, étudions, aimons et parlons notre langue maternelle, notre belle⁶⁹⁴ et fière langue d'oc. »

Suite à ce long plaidoyer en faveur du plurilinguisme et de la reconnaissance de l'occitanité auvergnate, Vidal peut enfin dérouler ses stances historiques à Clermont.

Suivent à partir de la page 13, vingt-quatre poèmes de différentes factures, qui vont nous faire parcourir les quinze premiers siècles de la ville de Clermont et de celle de Montferrand, et non Clermont-Ferrand invention royale autoritaire du XVII^e siècle.

Pourquoi s'arrêter en 1488 comme le fait Vidal, il nous l'expliquera dans ses notes finales :

Parce que notre province fut réunie définitivement à la France en 1532 et que, dès lors, son histoire se confond avec celle de la Nation. De plus un fait d'une importance capitale s'était

⁶⁹² Le mot « monde » est rajouté à la main sur le manuscrit aussi bien en occitan qu'en français à la place d'un autre mot qui a été gratté, peut-être « l'Europe ».

⁶⁹³ Tous ces impératifs de verbes du premier groupe qui devraient être en *-em*, *gardem*, *estudiem*, *amem* e *parlem* sont étrangement en *-am* comme des présents de l'indicatif ?

⁶⁹⁴ Le mot « excellente » qui suivait a été rayé sur le manuscrit.

produit peu après cette réunion : l'ordonnance de Villers-Cotterêts (Avril 1539) qui portait un nouveau coup à l'idiome du pays, en rendant la langue française obligatoire pour la rédaction de tous les actes. [...] C'était une brimade d'ignorant, du triste sire que fut son auteur, le Chancelier abbé Poyet et qui complète si bien l'œuvre des Montfort.

C'est donc d'un Clermont indépendant et occitan dont veut parler Vidal. Chaque poème est d'abord présenté en occitan suivi de la traduction française de Vidal. Comme précédemment nous reprenons les textes et traductions de Vidal.

Nous ferons un résumé sur les choix de langue de Vidal après la présentation des différents textes. Nous pouvons dès à présent dire que maintenant ceux-ci sont bien fixés et correspondent généralement à ceux de *Un Amor*.

I - *Augusto-Nemetum*,

Poème de six strophes en quatrains isométriques hexasyllabiques et en rimes embrassées AbBA / aBBa alternées.

Suite à la conquête de la Gaule les romains bâtissent *Augustonemetum* ville neuve créée au cours du premier siècle de notre ère. Les Gaulois sont alors invités à se joindre à la nouvelle ville *sul Mont-Clar*, « sur le Mont-Clair », mais *l'Arverne a refusat ; estèt sus sa montanha*, « L'Arverne a refusé ; il demeura sur sa montagne ». Cela dura trois quarts de siècle. Enfin, *Un jorn a davalat*, « Il descendit un jour », *E la viala romana, Arverna devenguèt e ben s'expandiguèt*, « Et la ville romaine, devint arverne et grandit beaucoup ».

Dans ses notes finales Vidal nous explique, « Cette chronique a pour objet Clermont, c'est pourquoi il n'y est pas question de Gergovia malgré la place importante que la forteresse arverne tient dans notre histoire. » Nous pouvons penser que la montagne dont parle Vidal est bien le site de Gergovie. Ainsi est née la ville gallo-romaine. Notons que durant la période gallo-romaine, *Augustonemetum* était une des plus grandes villes de la Gaule Romaine, avec une population estimée de 15 000 à 30 000 habitants. C'est au moyen âge que sa population diminua en se regroupant et s'enfermant dans des fortifications sur le mont où se trouve aujourd'hui la cathédrale (Manry, 1990, p. 24).

II - *Stremonius* (250), « Austre moine »

Poème de six strophes hétérométriques en quatrains où se succèdent alexandrins et hexasyllabes en rimes alternées, aBaB.

Austre moine est le premier évêque légendaire de Clermont et l'évangéliste de l'Auvergne au III^e ou au début du IV^e siècle. Vidal nous fait un portrait idéalisé de l'évêque comme de la conversion au christianisme des Arvernes.

III -*Edicius* (472)

Poème de dix strophes en quatrains isométriques d'hexasyllabes, rimes embrassées aBBa ou AbbA. Dans les trois premières strophes et la dernière, le premier vers de chaque strophe est répété en fin de strophe enserrant les deux autres vers.

Une note de fin de volume donne quelques précisions sur le personnage. « Edicius ou Ecdicius était le fils de l'Empereur Avitus (un Arverne) et le beau-frère de l'évêque Sidoine-Apollinaire⁶⁹⁵ ; il était Maître de la Milice des Gaules. *Sai la patz poira seire* "la paix pourra s'établir" [est l'avant-dernier vers du poème]. En réalité la victoire d'Edicius fut vaine ; en effet, Rome ayant peu après cédé l'Arvernie aux Visigoths, Clermont dut leur ouvrir ses portes ; Sidoine fut exilé et Edicius se retira à Lyon. »

Le ton de ce poème est celui de « les Gaulois sont dans la plaine » et dans le style « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Vidal nous relate le siège de Clermont par les Goths (Visigoths) en 472 que contribuèrent à sauver (momentanément), par leur courage et leur harangue aux habitants de la citée, *Edicius lo valent* « Edicius le vaillant » et *l'avesque Apollinari*, « l'évêque Apollinaire ».

IV -*L'abadia (segonda meitat dóu siècle Vme)*, « L'abbaye (seconde moitié du 5^{me} siècle) »

Poème de deux quatrains et d'un sixain isométriques octosyllabiques.

Les deux premiers vers du premier quatrain sont repris en écho à la fin du second quatrain. À la fin du sixain final nous retrouvons les mêmes rimes et thèmes.

Chaque quatrain est en rime embrassées aBBa, le sixain est composé d'un quatrain identique aux précédents plus deux vers en rimes alternées.

Le thème est celui de l'installation au cinquième siècle d'une abbaye dans le faubourg Saint-Alyre dans les quartiers bas de Clermont.

V -*Quinsian. Avesque de Clarmont (515-527)*, « Saint Quintien, Évêque de Clermont (515-527). »

Poème de dix-huit distiques d'alexandrins. Les vers sont croisés sur deux distiques, aB/aB, A'b'/A'b', etc.

Vidal nous raconte les démêlés des deux fils de Clovis, Thierry et Childéric, qui se disputèrent l'Auvergne. Clermont s'est donnée à Childéric quand elle était dévolue à Thierry, aussi sa vengeance fut terrible. L'évêque Quintien par ses suppliques convint Thierry d'épargner la ville. En fin de volume sur une feuille rajoutée nous trouvons un commentaire écrit à la main, « *Quinsian. -Vialas prezas d'azaut e ferament cramadas*-"les villes prises d'assaut et

⁶⁹⁵ Sidoine Apollinaire (430-486), homme politique, évêque et écrivain gallo-romain arverne.



Figure 24 Notre Dame du Port

sauvagement brûlées.” Thiers fut brûlée ; Brioude pillée et dévastée ; Vollore-Ville, Chastel-Marlhac conquises après de longs sièges, et tout le pays saccagé. L’armée de Thierry s’était recrutée outre Rhin et le roi avait promis à ses soldats “riche pays et riche butin.” » Comme nous le voyons c’est toute l’Auvergne qui fut concernée par cette guerre intestine.

VI -*Gregòri de Tors. 538 (?)*-594,
« Grégoire de Tours. 538 (?)-594 »

Poème de quatre septains en octosyllabes isométriques et en rimes plates.

Chaque strophe se termine par : *Ò Grand sant Gregòri de Tors !* « Ô grand saint Grégoire de Tours ! »

Ce poème est une ode pure et simple à cet enfant célèbre de la cité Arverne. Son prestige provient de deux faits, d’une part l’appartenance à l’aristocratie auvergnate en raison des sénateurs que compte sa famille (quatre, côtés paternel et maternel confondus), d’autre part l’engagement dans l’Église. En effet, c’est une des premières familles à s’être convertie au christianisme et Grégoire peut compter un martyr et six évêques dans sa famille. Deux d’entre eux jouèrent même un grand rôle dans son éducation et son accession au siège épiscopal (Manry, 1990 ; Charbonnier, 1999).

VII -*Nòstra-Dama-dòu-Pòrt, 575. Rebastida en 862.* « Notre-Dame-du-Port. »

Poème de sept huitains isométriques en octosyllabes, en rimes alternées, aBaBcDcD.

Pièce dévolue à la basilique romane de Notre-Dame-du-Port. Comme de nombreuses autres églises auvergnates et vellaves elle est le sanctuaire d’une vierge noire. Cette église collégiale fait partie avec Saint-Nectaire, Saint-Saturnin, Saint Austremonne d’Issoire et Notre-Dame d’Orcival des cinq églises majeures d’Auvergne, toutes romanes. Elle est la référence absolue de l’architecture romane auvergnate.

VIII -*Los normands, « Les normands »*

Poème de sept quatrains en alexandrins, à rimes embrassées, aBBa / AbbA.

Dans ce poème Vidal donne une description quasi apocalyptique des trois incursions et pillages de la ville par les Vikings en 856, 864 et 916. Lors du dernier raid normand en 916,

ceux-ci arrivèrent en bateau par l'Allier mais également à pied venant du Limousin. Peut-être passèrent-ils aussi à Pontgibaud pour traverser la Sioule ?

N'i'a que venian d'à pèd e d'autres sus de naus, per la ribeira, lai, que n'es tota cuberta, d'autres dôu Lemozin, ..., « Il y en a qui vont à pied, et d'autres sur des bateaux par la rivière, là-bas, qui en est toute couverte, d'autres du Limousin, ... »

C'est au cours d'une de ces incursions que les Vikings détruisirent totalement la ville et l'incendièrent pour partie, ainsi que l'église Sainte-Marie-Principale qui est vraisemblablement à l'origine de Notre-Dame-du-Port. Étienne évêque de Clermont fut tué lors de cet épisode sanglant (Manry, 1990, pp. 44-45).

Le texte de Vidal renferme tous les poncifs les plus éculés et les plus rabâchés sur la sauvagerie des hommes du Nord⁶⁹⁶.

Jean Renaud dans son livre sur les Vikings en France⁶⁹⁷ rétablit un peu la vérité, « En 856, l'Auvergne même fut atteinte : les Vikings poussèrent jusqu'à Clermont, mais ne firent qu'incendier la collégiale de Notre-Dame-du-Port, qui servait de cathédrale. », Cependant il rajoute un peu plus loin, « En 864, les Vikings ravagèrent toute la vallée de l'Allier. Ils pillèrent Clermont, où Étienne, le comte d'Auvergne, périt en défendant la ville. » Il ne dit rien de 916.

IX -*La crozada -1095-*, « La croisade »

Long poème en alexandrins à rimes plates composé d'une première strophe de trente-six vers, suivis d'un huitain.

Vidal s'adonne là à un grand hymne à la première croisade qui fut prêchée au *Champ-Herm*⁶⁹⁸ « champ-désert », à Clermont par le Pape Urbain II lors du concile qui se tint en cette ville le 27 novembre 1095.

Dans la première strophe Vidal décrit la foule venue de tout le monde chrétien, avec une longue énumération de tous les pays d'Europe, puis dans le huitain final la croisade elle-même avec la prise de Jérusalem, *car s'eilalin i'aguèt de nauts fachs à bel tai, sai lo Papa en faguèt lo sublime pantai*, « Car s'il y eut là-bas de hauts faits à foison, c'est ici que le Pape en fit le rêve sublime. »

⁶⁹⁶ L'histoire des raids viking a été racontée par ceux qui les ont subis, d'où une tendance à les montrer beaucoup plus sauvages qu'ils ne furent (Boyer, Régis, 2002, *Les vikings, histoire et civilisation*, Paris, Tempus, Éditions-Perrin).

⁶⁹⁷ Renaud, Jean, 2010, *Sur les traces des vikings en France*, Rennes, Éditions Ouest-France, p. 40.

⁶⁹⁸ Aujourd'hui place Delille.

Nous remarquons que Vidal ne fait aucune allusion à Adhémar-de-Monteil évêque du Puy-Notre-Dame⁶⁹⁹ qu'Urbain II désigna pour mener la croisade et qui fut rejoint en sa ville par le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles accompagné de la fine fleur de la chevalerie occitane. Il est vrai que ces deux personnages sont languedociens et que Vidal ne parle que de Clermont et de l'Auvergne⁷⁰⁰.

X -*Las doas vialas*, « les deux villes. »

Poème en quatrains hétérométriques, deux octosyllabes embrassés par deux alexandrins, rimes embrassées. La dernière strophe (strophe 7) est de deux alexandrins en rimes plates.

Poème sur les deux villes voisines, sœurs, dit le poète, de Clermont et Montferrand. Clermont est jalouse des foires et des revenus de sa voisine, ainsi que de sa charte et ses consuls élus. En effet Clermont relevait du droit coutumier, quand Montferrand relevait elle du droit romain ou droit écrit.

*Fòra bàrris los païzans déjà s'en van à pas pezants, e sot la catedrala, ajasats sus l'esponda,
/ Los borgés de Clarмонт, esperant la clartat dóu dia, dòrmon totjorn, raibant de libertat,*
« Hors de remparts les paysans s'en vont déjà à pas pesants, et sous la cathédrale, sur leur couche, / Les bourgeois de Clermont, en attendant la clarté du jour, dorment encore, rêvant de liberté. »

XI -*Los esmanats -1120-* « Les manchots »

Poème de sept huitains isométriques d'octosyllabes en rimes alternées, AbAbCdCd.

Vidal nous conte le conflit qui s'immita entre Clermont et Montferrand sous le règne de Louis VI le gros (1115-1118). C'est la période du mouvement des communes où les villes revendiquent leur liberté vis-à-vis du pouvoir seigneurial. Ici c'est entre l'évêque de Clermont et le comte Guillaume de Montferrand. Guillaume s'empare de Clermont et l'évêque en appelle au roi qui accourt avec son armée et fait le siège de Clermont. Alors *Lo comte apèla son parent Guilhem IX de Peitieux, l.trobaire, mas quand venguèt vèi à de reng l'òst reiau, fug en son terraire !* « Le comte appelle son parent Guillaume IX de Poitiers, le Troubadour ; mais quand celui-ci vint et qu'il vit l'armée royale, il s'enfuit sur ses terres. » Une nuit les assiégés sortent et attaquent par surprise les assiégeants, *acò fuguèt crana partida, bèla batalha, estorn cozent per lo rei Loïs VI de Fransa que per un pauc, d'aquel present, plorava de desesperansa*, « Ce fut une fameuse partie, une belle bataille, un combat cuisant pour le roi

⁶⁹⁹ Aujourd'hui le Puy-en-Velay.

⁷⁰⁰ Manry dans son *Histoire d'Auvergne* dit pourtant, « Les croisés d'Auvergne [...] sous la direction d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy et légat pontifical, [...] suivirent l'armée de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. L'Auvergne continuait ainsi à marquer là ses attaches méridionales. » (Manry, 1965, p.74).

Louis VI de France qui, pour un peu, d'un semblable présent, eût pleuré de désespoir. » Mais quand les combattants se retirent derrière leurs fortifications dix d'entre eux restent prisonniers des Français, *Montfòrt lo tigre de sang asedat, l'endeman, rabin, per davans se los manda ; lor fai copar la drecha man e dins Montferrand los remanda. !* « Montfort le tigre assoiffé de sang, rageur, par devant lui le lendemain les fait comparaître ; il leur fait couper la main droite et dans Montferrand les renvoie. »

Dans son histoire de Clermont-Ferrand, Manry ajoute « Le comte enfermé dans la ville dont les faubourgs semblent avoir été brûlés, capitula et “restitua à Dieu son église, au clergé ses tours, à l'évêque sa cité...” »

Dans cette confrontation avec le roi de France, la langue, les mœurs comme les équipements militaires des Auvergnats font préciser à Manry, « L'Auvergne fait alors partie incontestablement de la civilisation de la France méridionale. » (Manry, 1990, pp. 50-51).

XII -*Lo Daufin (Daufin en 1169-1234)*, « Le dauphin. »

Ce poème est un sonnet.

La première partie du sonnet (strophe une et deux) doit être inspirée d'un échange épistolaire en occitan entre Richard (dit Cœur de Lion) et le Dauphin d'Auvergne. Vidal fait ici allusion au poème *Reis, pòis vos de mi chantatz...* « Roi, puisque vous chantez à mon sujet... » qui est la réponse au *sirventois* (en français marqué de formes poitevines) de Richard à son retour de captivité. Il veut mettre le Dauphin qui est son vassal de son côté, mais celui-ci lui répond que son choix est fait et qu'il s'est entendu avec le roi de France. (Teulat, 2010, pp. 112-129 ; Boutière & Schutz, 1973, pp. 294-298).

Il est intéressant de noter que Richard écrit au Dauphin en français.

Le sixain final est une courte *vida* du Dauphin.

XIII -*La comtesa Braiera (?-1199)*, « La comtesse Brayère. »

Poème sous forme de sonnet.

Nous nous souvenons de la légende racontée par le vicomte d'Anchal dans *Jan Combralha* suite à la mésaventure du chien enragé (cf. Jan Combralha, § 5.3.5).

Il s'agit là du personnage historique qui inspira cette légende. C'était l'épouse du Dauphin et elle est à l'origine de la charte de Montferrand.

Vidal conclut ainsi son sonnet : *La mostran totjorn bèstia reposanta, mas nautres sabem e vos òc dirai : saca e ladra, non ! Acò's una santa.* « On nous la montre toujours comme une bête repoussante, mais nous savons et vous le dirons : insatiable, avare, non ! C'est une sainte. »

XIV -*Los trobadors*, « Les troubadours. »

Poème de sept strophes en dizains hétérométriques composés de quatre octosyllabes, deux quadrisyllabes, un octosyllabe, deux quadrisyllabes et un octosyllabe, 8 / 8 / 8 / 8 / 4 / 4 / 8 / 4 / 4 / 8. Les vers sont en rimes plates, aaBBcc puis embrassées Deed.

Vidal ne pouvait pas faire moins que d'évoquer les grands troubadours bas-auvergnats, *Peire d'Auvernha*, *Peyròls*, et *lo Daufin*.

Il imagine une scène charmante entre ces trois grands poètes. Père d'Auvergne reçoit la visite de Peyrols que le Dauphin vient de chasser de sa cour. De fait celui-ci soupçonne Peyrols, à juste titre, de courtiser sa jeune sœur Assalide⁷⁰¹ et il en est jaloux. Père lui conseille alors de quitter l'Auvergne. *An ! en campanha, tras la montanha, vostre talent vos venjarà*. « Allons ! en campagne, derrière la montagne, votre talent vous vengera. »

Et Peyrols répond, *Confraire, se ben vos compreni voletz que de Provensa preni lo chamin o dóu Lengadòc, vague !* « Confrère, si je comprends bien vous voulez que je prenne le chemin de la Provence ou du Languedoc ; soit ! » Ainsi Peyrols se fit *joglar* « jongleur », puis connut la gloire et devint homme fort riche (Boutière & Schutz, 1973, pp. 303-306).

XV -*Flamenca* (1235)

Poème de deux strophes, la première de quatorze vers octosyllabiques en rimes plates, la seconde de dix-huit vers octosyllabiques en rimes embrassées pour les quatre premiers, suivis de six vers en rimes plates, puis de quatre vers en rime embrassée et quatre autres vers en rimes plates.

Vidal use du prétexte de la venue de l'évêque de Clermont et de ses vicaires à Bourbon l'Archambault⁷⁰², pour introduire *Flamenca* dans son histoire clermontoise.

L'évêque de Clermont se rend à Archambault pour dire la messe de Saint-Jean accompagné de ses clercs Bernard, Imberdis et Domergues. Ils s'arrêtent sur le chemin du retour au monastère de Saint-Pourçain pour y passer la nuit. Le lendemain Bernard confesse à son confident Domergues qu'il n'a pas dormi de la nuit, hanté par l'image de *Flamenca*. Nous supposons qu'il la vit du temps de l'office.

Nous pensons que Vidal connaissait *Flamenca* par une des éditions de Paul Meyer⁷⁰³ seules éditions existant à l'époque.

En fin de recueil Vidal donne une note sur *Flamenca*.

Cette curieuse et intéressante "nouvelle" qui mérite d'être connue, a beaucoup occupé le monde savant ; on s'est étonné des connaissances dont l'auteur y fait preuve ; on a oublié, à ce sujet,

⁷⁰¹ En fait il s'agit de Sail de Clastra.

⁷⁰² Aujourd'hui dans le département de l'Allier à une trentaine de kilomètre à l'ouest de Moulin en pays d'oïl.

⁷⁰³ Meyer, Paul, 1865, *Flamenca*, Paris, librairie A. Franck ; ou 1901, Paris, Librairie Émile Bouillon, Éditeur.

que la civilisation méridionale était en avance de trois siècles sur celle de la France du Nord et qu'elle a donné le ton à toute l'Europe, ce qui explique bien des choses. L'unique manuscrit connu de *Flamenca* est à la bibliothèque de Carcassonne ; il est malheureusement mutilé et il lui manque les premiers et les derniers feuillets. Il semble que l'auteur, qui appartenait au nord de l'Auvergne, était un clerc.

Cette conviction de Vidal que l'auteur, ou au moins un des auteurs ou copiste de ce texte le fameux *En Bernardet*, était auvergnat s'est manifestée dans les courriers échangés avec Salvat. Nous trouvons entre-autre dans sa lettre du 12 octobre 1938, adressée à Salvat, une argumentation sur *Flamenca*, montrant que Bernard est un nom et prénom fort répandu en Auvergne, *aquí per lo Bernardet se lo nom de l'autor de Flamenca e ben aquest*, « ainsi pour le Bernardet si le nom de l'auteur de *Flamenca* est bien celui-ci. ». Puis viennent des arguments de type linguistique,

I a dins aquest roman d'arvernhatismes (sic) ma=que forma inconeguda mai bas que lo bas païs, mas que se tròba dins una partida dóu Lemozin e de la Marcha. En Correza se parla pas de Puei-de-Doma ni mai en Marcha – aquela montanha celebra a balha neisensa a de dichs (legendas) e de proverbis. Or n'i a dins Flamenca. Sant Genies e Sant Blazi son popularis aici. Tot acò me fai dire que lo Bernardet es un bas-Auvernhat. Que n'en pensatz ?⁷⁰⁴

Bien sûr nous n'avons pas la réponse de Salvat, mais nous pouvons supposer qu'elle ne fut pas enthousiaste. Cependant les remarques de Vidal, que nous partageons, sont tout à fait pertinentes et mériteraient un peu d'attention.

Notons à ce propos, que Jean-Pierre Chambon va dans le même sens en rappelant :

Flamenca (éd. Gschwind 1976). [...] Bien que la langue du poète révèle, selon toute probabilité, son origine rouergate (Jud 1939), certaines allusions (au Puy-de-Dôme, par exemple) et certaines particularités lexicales pourraient faire soupçonner que le roman a été composé pour un public auvergnat, et ce peu après la conquête de l'Auvergne par le sire de Bourbon. (Chambon, 2012).

XVI -*La catedrala -1248-*, « La cathédrale. »⁷⁰⁵

⁷⁰⁴ Il y a dans ce roman des arvernismes, *ma=que* forme inconnue au sud de la basse Auvergne, mais qui se trouve dans une partie du Limousin et de la Marche. En Corrèze on ne parle pas du Puy-de-Dôme ni en Marche – cette montagne célèbre a donné naissance à des légendes et des proverbes. Or il y en a dans *Flamenca*. Saint Genès et Saint Blaise sont populaires ici. Tout ça me fait dire que *Bernardet* est un bas-auvergnat. Qu'en pensez-vous ?

⁷⁰⁵ Illustration extraite de : (Courtille, 2002).

Poème de sept septains composés des six vers en décasyllabes plus un vers en octosyllabe, le tout en rimes plates.

Vidal refait l'histoire de la cathédrale de Clermont bâtie en lave volcanique de Volvic, et pour laquelle œuvra l'architecte Jean Deschamp⁷⁰⁶ au XIII^e siècle. Il nous décrit ce monument tel qu'il fut jusqu'à la fin du XIX^e, *Mas las doas tors dóu bon mèstre Adalelme las tors dauradas, coifadas de l'elme de lor tèulat, [...] an demorat un pauc mai de detz sècles avans que per jamai despareiguèsson de la vista.* « Mais les deux tours du bon maître Adalelme, les tours dorées coiffées du heaume de leur toit, [...] sont demeurées debout un peu plus de dix siècles avant que pour jamais elles disparaissent de la vue. » Et là Vidal déplore les réfections

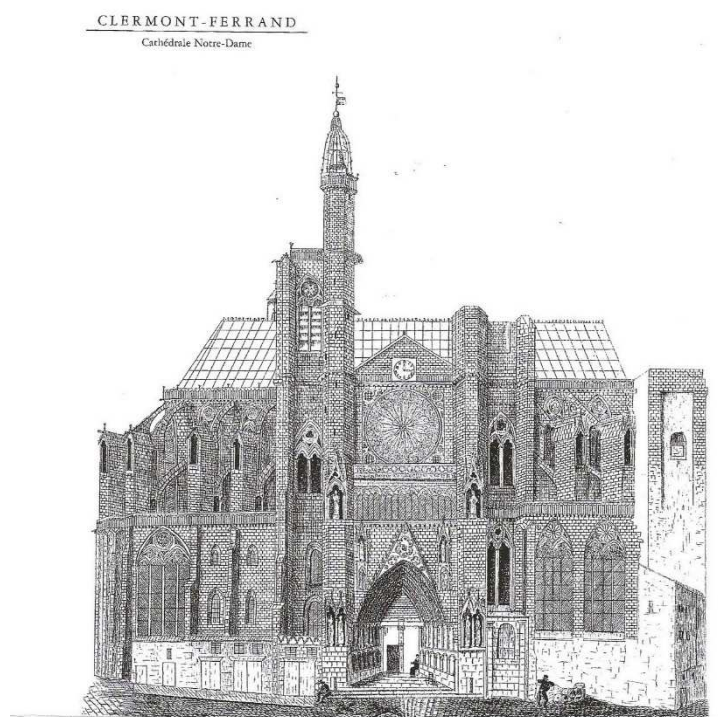


Figure 25 Cathédrale de Clermont-Ferrand au XIX^e siècle.

de Viollet-le-Duc qui firent de cette cathédrale de pur style gothique méridional une pâle copie de la cathédrale de Cologne.

XVII -*La corona d'espinas* (Aost 1254), « la couronne d'épines. »

Poème de quatre quatrains en vers octosyllabiques et en rimes embrassées.

De retour de sa première croisade, la septième depuis celle initiée en 1095, qui le mena en Égypte, Louis IX dit Saint Louis déposera en grandes cérémonies une épine de

la couronne du christ qu'il ramène d'orient avec d'autres saintes reliques. Vidal donne en fin de recueil la note suivante, « Saint Louis, qui était venu plusieurs fois à Clermont, et qui y fit célébrer le mariage de son fils Philippe-le-Hardi, donna à notre cathédrale une importante partie de la sainte couronne... » En fait la vérité est plus terre à terre, « En 1238, Louis avait acquis la Couronne d'épines, portée par le Christ pendant sa crucifixion [ainsi que d'autres reliques...] toutes achetées auprès du très désargenté empereur de Constantinople. »⁷⁰⁷

XVIII -*Lo beu maridatge* (28 de mai 1262), « Le beau mariage. »

⁷⁰⁶ Il fut aussi le bâtisseur des cathédrales de Narbonne et Limoges (Courtille, 2002).

⁷⁰⁷ PHILLIPS, Jonathan, 2009, *Une histoire moderne des croisades*, Paris, Flammarion, p. 305.

Poème composé de trois strophes : la première de dix-huit vers octosyllabiques à rimes plates, la deuxième est un huitain en vers octosyllabique à rimes plates et la troisième compte quatorze vers octosyllabiques également à rimes plates.

Il célèbre là les noces de Philippe dit le Hardi fils de Louis IX de France (dit Saint-Louis) avec Isabel, petite fille de Pierre II d'Aragon mort lors de la bataille de Muret contre les français.

Sul prat batalher de Muret lo rei En Peire demorèt pels país d'òc quitant la vida ; ara lo sòrt moquet convidà la sia felena à devenir reina de Fransa e de tenir la corona de son vinceire ; Curios revenge per son reire ! « Sur le champ de bataille de Muret le roi Pierre demeura, laissant la vie pour les pays d'oc ; maintenant le sort moqueur convie sa petite fille à devenir reine de France et de ceindre la couronne de son vainqueur ; curieuse revanche pour son aïeul ! » Si Vidal y voit une revanche on pourrait plutôt y voir un acharnement du sort qui par ce mariage va définitivement sceller le sort des pays d'oc par leur inféodation à la couronne de France. Dans la dernière strophe Vidal se laisse aller à une véritable apologie du saint roi, *L'estrambòrd dóu pòple se balha desbòrd per lo sant rei que z'òc merita.* « L'enthousiasme du peuple déborde pour le saint roi qui le mérite. »

XIX -*La batesta dels trenta.* « Le combat des trente. »

Poème composé de cinq strophes en huitains hétérométriques, 12 / 8 / 8 / 12 / 8 / 8 / 12 / 12. Les quatre premiers vers sont en rimes embrassées, les deux derniers en rimes plates.

Nous sommes maintenant au début de la Guerre dite de Cent-Ans. Vidal relate les méfaits d'un capitaine anglais Seguin de Badefol qui tenait la plaine face à Clermont. Pour mettre fin à ce siège, le duc d'Auvergne propose un tournoi place des Cordeliers opposant trente de ses chevaliers avec trente chevaliers auvergnats. L'issue du combat décidera du sort de Montferrand. Ceci suscita l'organisation de grandes fêtes dans Montferrand. Le tournoi donna la victoire aux auvergnats et le capitaine anglais du se retirer., *Als felons supòst d'Anglaterra vincuts e fugidors ; mas rasa de bastard tornèron, e fauguèt los revencir plus tard !* « Aux félons suppôts d'Angleterre vaincus et fuyards ; mais race de bâtard, ils revinrent et il fallut les revaincre plus tard ! »

En fait Badefol était un capitaine routier gascon, originaire du Périgord. Peut-être que Vidal ne veut pas laisser supposer que des occitans se bâtirent entre eux, il souligna donc le soutien de Badefol à la couronne anglaise.

XX -*Los estats generaus de lenga d'òc (1387),* « Les états généraux de Langue d'Oc. »

Poème en forme de sonnet.

Vidal use des états généraux de langue d'oc convoqués à Clermont en 1387, pour évoquer le présent de la France de 1942. *Per chasar l'enemiga torba que nos secuta e que nos opremis*, « afin de chasser la tourbe ennemie qui nous persécute et nous opprime. » Fait-il allusion à l'occupation allemande ? *E farem bon trabalh per lo rei, per la Fransa que n'a tant de mestier*, « Et nous ferons du bon travail pour le roi et pour la France qui en a tant besoin. » Là l'allusion à Pétain et au sort de la France est à peine voilée.

Dans le même texte il écrit, *Mon compaire Salvat, de segur, vai venir, m'a tant ben recebut, lai, dins son Lengadòc [...] qu'entendi qu'à l'ostau l'anèsem retenir*. « Mon compère Salvat va certainement venir ; il m'a si bien reçu, là-bas, dans son Languedoc [...] que j'entends que nous le retenions à la maison. »

Coup de chapeau à l'ami Salvat.

XXI -*Bona Lansa* (1388), « Bonne Lance. »

Poème de neuf sixains en décasyllabes, les deux premiers vers en rimes plates, les quatre suivants en rimes embrassées AAbCCbC.

Ce poème raconte une mésaventure qui marqua le début de la grande trêve franco-anglaise de la Guerre de Cent-Ans à la toute fin du XIV^e siècle⁷⁰⁸ en Auvergne. Cet événement est relaté ainsi :

Le point de départ de cette affaire est la capture de Géronnet de Ladurant, un routier du château de Chalusset, en Limousin, sous les ordres du capitaine Perrot le Béarnais. Parti à l'aventure il tombe dans une embûche tendue par Jean de Bonnebaud⁷⁰⁹, qui l'emmène à Montferrand. Géronnet est donc mis à rançon et, en attendant le paiement de celle-ci, étant libre sur paroles, étudie le système défensif de la ville. Son chef Perrot le Béarnais, se fait un peu tirer l'oreille pour payer la rançon, mais Géronnet l'aguiche en lui promettant une fortune. Perrot monte alors une expédition en s'associant pour cela avec d'autres capitaines. Déguisés en marchands venus pour célébrer la foire des Provisions, Géronnet et quelques hommes entrent dans la ville. [...] Chevauchant dans l'obscurité, Perrot et sa troupe arrivent au pied des remparts. [...] Sous la menace du couteau de Géronnet, il obtint des portiers endormis qu'ils ouvrent à des « marchands de Montpellier ». La ville fut donc prise et les routiers firent un gros butin, 100 000 livres selon Froissart⁷¹⁰. (Charbonnier, 1999, p. 248).

⁷⁰⁸ MINOIS, Georges, 2008, *La Guerre de Cent-Ans*, Paris, Tempus-Perrin.

⁷⁰⁹ Que Vidal dénomme Bonne Lance.

⁷¹⁰ Jehan Froissart (1337-1410) chroniqueur de l'époque médiévale et principalement de la première partie de la guerre de Cent Ans.

Vidal ne nous épargne rien de cette lamentable mésaventure, il rajoute juste au début du poème, *Montfarrand alòr se gardava mau ; uros, inchaiènts pire qu'animau, los estajans tots, sadols de ben-èstre...*, « Montferrand alors se gardait mal ; heureux, insouciant pire qu'un animal, tous les habitants ivres de bien être... » Il met ici un renvoi de fin de volume dans lequel il nous dit, « Tous les français n'étaient pas malheureux, et, dans les citées riches par le négoce, par exemple, le bien-être existait réellement. Le professeur J. Guadat a pu écrire à ce sujet, "Je crois qu'au vrai moyen âge la société se divisait en deux classes : ceux qui mangeaient énormément et ceux qui ne mangeaient rien." » et Vidal de rajouter, « C'est un peu la même chose aujourd'hui. »

Lo duc n'aguèt grand ira, à sò qu'an dich, « le duc⁷¹¹ en ressentit une grande colère, dit-on. », on le serait à moins. Mais Vidal veut quand même conclure son histoire sur une note positive, *Mas Bona-Lansa sus l'Anglès maudich e tots los sacramands prenguèt revenje : es se qu'aguèt l'onor de los botar fòra país*, « Mais Bonne-Lance sur l'Anglais maudit et sur tous les bandits prit sa revanche ce fut lui qui eut l'honneur de les mettre hors du pays. »

Notons que Vidal parle de maudits Anglais et non de Gascon, Limousin ou Béarnais...ce qui est plus aisé en 1942.

XXII -*Los estats provinciaus de 1441*, « les états provinciaux de 1441 (D'après Alain Chartier.) »

Poème de cinq quatrains en alexandrins et en rimes plates.

Vidal nous parle de la visite de Charles VII (le victorieux) qui se rend à Clermont au fort du conflit qui l'oppose au duc d'Armagnac et au dauphin (futur Louis XI), afin de réclamer des subsides pour ses armées. Pour cela il a besoin de convoquer les Etats provinciaux. Vis-à-vis de ceux-ci il est en position de quémandeur (Charbonnier, 1999, p. 280). Tout se passe au mieux, *veguèt los sius dictats aprobat e l'ajuda esperada d'abòra autrejada...*, « Il vit ses discours approuvés et l'aide espérée de bonne heure accordée... » De plus que, *Dòu rei l'avesque sostenguèt los dezirs e prepaus [...] Charles, de se planhe aguèt pas de Clarmon, e content partiguèt*. « L'évêque soutint les désirs et les propos du roi [...] Charles n'eut pas à se plaindre de Clermont, et partit content et satisfait. »

XXIII -*Los Grands Jorns (acamp de 1454.)*, « Les Grands Jours (Session de l'an 1454.) »

Poème de trois strophes, deux dizains, embrassant un huitain, en alexandrins en rimes plates.

Nous sommes maintenant juste à la fin de la Guerre de Cent-Ans qui nous pouvons bien le comprendre a créé un grand désordre dans le royaume de Charles VII. C'est ce que décrit

⁷¹¹ Le duc de Berry avait l'apanage de l'Auvergne.

Vidal dans le premier dizain, qu'il conclut par, *O mostres d'injusticia, scelerats, a sonat l'ora de la justicia*. « O monstres d'injustice, scélérats, l'heure de la justice a sonné ! »

Les Grands Jours sont proclamés, tribunal d'exception mené directement par la justice du roi. Il y a ceux qui s'enfuient et dont les biens seront saisis et *cramats en palha*, « exécutés en effigie ». Puis il y aura ceux qui sont déjà arrêtés ou que l'on arrêtera.

E ls uns saran penduts naut e cort, o romputs sus la ròda estenduts, e los autres cramats subre ardènt fiòc de lenha amb sul cremador una infamanta ensenha ; s'auzirà lo pecon, los dias de l'endarrei cridar : « laisatz pasar la justicia dóu rei ! »

Les uns seront pendus haut et court, ou roués et les autres brûlés sur ardent feu de bûches avec, au-dessus du bûcher, une enseigne infamante ; on entendra le héraut, aux jours de l'automne, crier : « Laissez passer la justice du roi ! »

La justice du roi n'est guère clémente.

Vidal nous dit en note que l'Auvergne connut sept fois les Grands Jours à Clermont, entre autre la dernière fois en 1665. Ces derniers furent pittoresquement relatés par Fléchier⁷¹². Vidal rajoute que « D'autres sessions se tinrent à Riom en 1372 par exemple. Les registres consulaires de Saint-Flour font mention d'une dépense nécessitée par les Grands-Jours d'Auvergne ouverts le 22 mai 1381, mais sans indication du lieu. »

L'écrivain *Joan Bodon* en fit un attribut spécifique de Clermont-Ferrand dans le titre de son roman situé dans cette ville *Lo libre dels grands-jorns*.

XXIV -*Los Francs-Arquiers, Saint-Aubin-de-la-Sorbeira (1488)*, « Les Francs-Archers. Saint-Aubin-de-Cormier (1488). »

Poème de seize distiques scindés en deux parties, dix puis six, en alexandrins à rimes plates.

Les dix premiers distiques sont consacrés au départ en campagne des *Francs-Arquiers*, « Francs Archers ». Clermont fête *ses leugeirs sodards*, « ses légers soldats »⁷¹³ qui partent pour la Bretagne lutter contre les princes ligués. Parmi ceux-ci nous trouvons principalement Louis II d'Orléans cousin du roi (et futur Louis XII de France) et François II de Bretagne qui défend l'indépendance de son duché. Anne de Beaujeu dite Anne de France fille aînée de Louis XI assure la régence en attendant la majorité du futur roi Charles VIII, et c'est pour elle et le royaume de France que les Francs Archers auvergnats partent en guerre (Charbonnier, 1999, p. 285-287). *Galòis son los Arquiers de Clarmont qu'en Bretanha s'en van per valenga*

⁷¹² FLECHIER, 1862, *Les Grands Jours d'Auvergne en 1665*, Paris, publication de Ch. Lahure et Cie.

⁷¹³ Vidal nous dit en note que les Francs Archers étaient une infanterie légère.

e per mont ! « Ils sont jovials (*sic*), les Archers de Clermont qui s'en vont en Bretagne, par vallée et par mont ! »

Les six distiques suivants parlent de la fin de la Guerre Folle⁷¹⁴ à laquelle la bataille de *Sant-Aubin-de-la-Sorbeira*, « Saint-Aubin-du-Cormier » mit fin en faveur des français. Vidal traduit élégamment « du Cormier » par *de la Sorbeira*.

E los Arquiers de Limanha [...] seguèron recebuts coma d'òstes divins : campanas, dichas, bals, bona taula e bon vins. « Et les Archers de Limagne [...] furent reçus comme des hôtes divins : sonneries de cloches, discours, bals, bonne table et bons vins. »

Dans les deux vers du treizième distique nous percevons un appel patriotique à la France de l'occupation qui ne doit pas désespérer. Nous ne leur trouvons pas d'autre raison d'être que celle-ci. En parlant de l'armée que doit lever la régente Vidal dit, *E l'aguèt. Es aizat dins nòstra bèla Fransa, onte per ben e bèu non i'a dezesperansa.* « Et il l'eût. C'est chose facile dans notre belle France où, pour le beau et le bien on ne désespère jamais. »

Ici s'arrête cette longue suite de poèmes tous d'une facture assez précieuse et pontifiante pour ne pas dire ampoulée et sentencieuse, qui n'a pas la grâce et la qualité de la poésie d'un Paul-Louis Grenier⁷¹⁵, grand poète de l'occitan septentrional et qui fut son contemporain.

Ceci étant nous ne pouvons qu'apprécier le travail réalisé par Vidal pour raviver l'histoire de cette ville méconnue et souvent mal jugée. Archétype de la ville de province sans attrait, endormie et ennuyeuse que Vidal dépoussièrè et dont il rappelle les grands moments et le rôle clé qu'elle joua comme poste septentrional avancé du monde occitan dans le royaume de France. Ville souvent considérée aujourd'hui comme « du centre » mais bien plus méridionale qu'on ne peut le penser (Manry, 1990, pp. 50-51). Ainsi, plus d'une fois dans son œuvre, Vidal rappelle l'appartenance de Clermont comme de l'Auvergne à ce que fut la grande Aquitaine. Il faut également saluer l'énorme érudition de Vidal pour ce qui concerne la chose auvergnate aussi bien qu'occitane, ainsi que l'énorme travail de recherche qu'il dut faire pour écrire cet ensemble de poèmes.

Suit une bibliographie donnant les références de quatorze ouvrages d'histoire ou assimilés dans lesquels il a puisé le principal de ses informations. Nous avons noté plus particulièrement, *Histoire générale de l'Auvergne*, 1868, d'André Imberdis et *Histoire de la nation française, tome III*, 1920 de Gabriel Hanotaux.

⁷¹⁴ Vidal explique en note l'appellation de Guerre Folle que l'on donna à ce conflit de succession suite à la mort de Louis XI et qui prépara l'union de la Bretagne à la France.

⁷¹⁵ Paul-Louis Grenier (1979-1953), écrivain occitan du Limousin (Creuse), 1927, *La chanson de Combraille* ; 1933, *La dame à la licorne* ; 1939, *Images* ; 1940, *Vieux Limoges* ; 1945, *paysages*.

Suivent deux tables des matières, une en occitan puis une en français.

D'un point de vue linguistique il n'y a guère d'innovation comparé aux précédents ouvrages comme *Jan-Combralha* ou *Un Amor*. La graphie Estieu-Perbosc fonctionne parfaitement et son adaptation aux parlers septentrionaux semble remplir parfaitement sa fonction.

À l'inverse de *Un Amor* Vidal ne recherche pas un vocabulaire original ou insolite mais utilise le fond commun à l'occitan contemporain. L'influence du Collège d'Occitanie se fait sentir et l'on voit se confirmer les formes centrales de l'occitan au profit des formes centre-nord comme, *son destruchs*, « ils sont détruits » ; *a fach*, « il a fait » ; *as dich*, « tu as dit » ; *lo retrach*, « le portrait » ; *lo cèl*, « le ciel » ; *tot drech*, « tout droit », *un còr estrech*, « un cœur étroit » ; *agachant la campanha*, « regardant la campagne » ; *aitau*, « ainsi » ; *sariau bauc (baug)*, « je ne serais qu'un niais » ; *luchèron*, « ils lutèrent », etc. au lieu de *a fait* ; *as dit* ; *lo retrait* ; *lo cial* ; *tot dreit* ; *un còr estreit* ; *espiant la campanha* ; *ansin / d'aquel biais* ; *seriá nèci* ; *luitèron*, etc.

Il garde cependant d'autres formes typiquement septentrionales, *las vialas*, « les villes » ; *darreir*, « dernier » ; *chasca linha*, « chaque ligne » ; *per davans se*, « devant lui » ; *à poion*, (*a pojòl*) « à foison » ; *las campanas qu'eschinlavan (esquilavan)*, « les cloches qui sonnaient » ; *son chafre*, « son surnom » ; *belavan*, « ils désiraient », *onjan*⁷¹⁶, « cette année », etc.

Il fait toujours quelques emprunts à la langue ancienne, *se-meteus*, « lui-même » ; *aisi meteus*, « de même » ; *lor santa pairona*, « leur sainte patronne » ; *es un pros*, « il est un preux » ; *s'auzirà lo pecon*, « on entendra le héraut » ; *bon òst*, « une forte armée », etc.

Du point de vue de la morphologie la tendance est également de s'aligner de plus en plus sur les formes centrales ou anciennes.

Les contractions sont par exemple, *al Govern dóu païs*, « au Gouverneur du pays » ; *al siu vesalatge*, « à son vassal » ; *als felons*, « aux felons » ; *jogava als mielh chansos*, « il pariait sur les plus chanceux » ; *dels Francs Arquiers*, « des Francs Archers » ; *dels ardents crozats*, « des ardents croisés » ; *dels melhors artizans*, « des meilleurs artisans » ; *pels païs d'òc*, « dans les pays d'oc », etc. À d'autres endroits, il conserve néanmoins un certain nombre de formes septentrionales, *au païs*, « au pays » ; *au suplici*, « au supplice » ; *Nòstra Dama dóu Pòrt*, « Notre Dame du Port » ; *dóu dia*, « du jour » ; *dóu solelh*, « du soleil » ; *dóu pòple*, « du peuple » ; *aus sons*, « aux sons » ; *aus barris*, « aux remparts », etc.

⁷¹⁶ Cette forme n'est pas inconnue en Auvergne et est utilisé dans le nord-ouest du Puy-de-Dôme, (ALF, carte 448 ; ALAL, carte, 133).

Concernant le verbe, la première personne est maintenant toujours en *-i*, *cuji*, « je pense » ; *vos òc dizi*, « je vous le dis » ; *qu'ami mai que mai*, « que j'aime éperdument » ; *non aviai sovent d'ur*, « je n'avais pas souvent l'avantage » ; *sariai bauc*, « je ne serais qu'un niais », etc.

Il applique également la règle générale de l'accentuation verbale au détriment des formes paroxytoniques septentrionales, *ta question sarià vana*, « ta question serait vaine » ; *l'avià sonat*, « il l'avait appelé » ; *i avià narma*, « il n'y avait personne » ; *vezià pas*, « il ne voyait pas » ; *que chalià faire*, « qu'il fallait faire » ; *ton còr fazià rajòls*, « ton cœur était une source », etc. Maintenant les accents sont écrits.

Enfin une innovation, peut-être due à des besoins de versification, est la contraction de l'article du type, *puei l'sèti comensèt*, « puis ce fut le siège » ; *sus los barris portant l'conort de sa prezensa*, « sur les remparts portant le réconfort de sa présence. » ; *E ls uns saran penduts*, « Les uns seront pendus » ; *E ls Arquiers de Limanha*, « Et les Archers de Limagne », etc. Comme Alibert l'indique dans sa *Gramatica, L'article enclitique masculin perd tanbén sa vocala, lo singular davant consonanta e lo plural indistintament davant vocala o consonanta*⁷¹⁷ (Alibert, 1935, p. 66). Nous voyons que c'est strictement cette règle que suit ici Vidal.

Au-delà de ce dernier texte Vidal n'écrira plus d'autre texte littéraire d'importance.

Il va consacrer son travail dans un premier temps à la rédaction de sa *Gamatica Auvernhata*, « Grammaire auvergnate » (cf. La gramatica auvernhate de B. Vidal, annexe 6), puis après la Guerre à partir de 1946 à la publication du bulletin *Lo grelet* (deux feuilles dactylographiées en générale), dix-sept publications jusqu'à son décès en 1951.

Le bilan du travail littéraire de Vidal reste néanmoins remarquable, autant par son contenu, sa variété que sa qualité. Il reste toutefois très méconnu et fait partie des grands oubliés de la littérature occitane, car trop nombreux sont ceux qui, soit ne le connaissent pas, soit n'en connaissent que des bribes, soit l'ont mal lu, soit en ont fait un bouc émissaire pour des raisons idéologiques. Malgré son acharnement à vouloir rejoindre le félibrige languedocien du Collège d'Occitanie en ayant toujours poursuivi la quête de cette langue intégrale que théorisait Prosper Estieu, il ne fut jamais reconnu par l'occitanisme méridional. Ce sentiment d'abandon et même de mépris se perçoit fréquemment dans les courriers qu'il ne cessa

⁷¹⁷ L'article enclitique masculin perd également sa voyelle au singulier devant une consonne et au pluriel indistinctement devant une voyelle ou une consonne.

d'adresser à Salvat (cf Le collège d'Occitanie, annexe 7). Ce dernier eut lui-même toujours une attitude supérieure et même condescendante vis-à-vis de Vidal.

Il tourna le dos à ceux de son pays en voulant redorer sa langue et ne fut jamais reçu par ceux pour qui il le faisait, il resta ainsi seul au milieu du gué sans pouvoir se retourner ni d'un côté ni de l'autre.

6 Henri Gilbert

6.1 Biographie Gilbert

Vital-Henri Gilbert est né le 9 novembre 1874 à 5 heures du matin à Chilhac arrondissement de Brioude, Haute-Loire. Il est le fils de Georges Gilbert, agriculteur à Chilhac, et de Virginie Maurin (changé en Morin ultérieurement). Georges Gilbert était né en 1846 à Chilhac comme ses ascendants, et mourut à Saint-Germain-Lembron, Puy-de-Dôme en 1918. Virginie Morin était née en 1856 à Rougeac, petit hameau de la commune de Saint-Eble, village du languedois situé sur la rive droite de l'Allier⁷¹⁸ où elle mourut en 1929. Georges et Virginie s'étaient mariés le 19 avril 1871 à Saint-Eble. Ils eurent cinq enfants : Adèle, née en 1872 et



Figure 26 Portrait d'Henri Gilbert
(Gabriel Moiselet).

morte en 1875 à l'âge de trois ans, Vital-Henri, né en 1874, Hortense-Adèle, née en 1876, Antoine né en 1878, tous les quatre nés à Chilhac, puis Hortense-Anaïs, née à Saint-Germain-Lembron (Puy-de-Dôme) en 1892.

Hortense-Adèle a épousé François-Régis Siozade de Langeac où ils vécurent.

Antoine restera en contact avec son frère comme avec le Félibrige puis l'action régionaliste. Après avoir exercé la profession d'instituteur, il s'installera à Lyon comme négociant en soie. Il épousera Marguerite-Andréa Bertrand et ils auront deux enfants : un garçon, Jean, décédé à l'âge de dix ans, et Georgette, née en

1912 et qui épousera Henri Greffet. Madame Greffet restera très attachée à Chilhac et y reviendra régulièrement. Elle aura cinq enfants dont une fille, France, qui épousera monsieur Peyronnet. C'est cette dernière que nous avons le plaisir de connaître et avec qui nous sommes en contact. C'est d'elle que nous tenons différents détails sur la famille Gilbert.

Enfin Hortense-Anaïs épousa François Ravissac, de Saint-Eble en 1917. À leur mariage Vital-Henri Gilbert avait quarante-trois ans et était instituteur à Paris.

Il faut d'autre part signaler que la famille Gilbert était liée avec monsieur Albert Massebeuf (1907–2003) dont nous avons déjà parlé à propos d'Antoine Bertrand (cf. Sur les marges du

⁷¹⁸ Elle avait été enregistrée sous le nom de Maurin lors de la naissance de Vital-Henri, mais par arrêté du tribunal civil de Brioude, son nom est rectifié en Morin à la date du 1^{er} avril 1897.

Félibrige, § 4.5). Massebeuf était marié avec Eugénie Gilbert une cousine d'Henri. En mai 1980, il nous avait adressé la lettre suivante :

Monsieur le Maire de Chilhac me transmet votre lettre du 6 mai et me charge de vous donner les renseignements que vous demandez. J'ai bien connu Monsieur Henri Gilbert qui était le cousin de mon beau-frère. Il est décédé depuis fort longtemps, ne laissant aucune descendance étant célibataire. Je ne lui connais qu'une nièce qui habite Chilhac. Il s'agit de Madame Greffet. Restant à votre disposition, je vous prie de croire en mes sentiments les meilleurs. M. Albert Massebeuf.

Ce courrier, puis différentes entrevues avec Albert Massebeuf ne nous ont pas appris grand-chose de plus. La même année nous avons rencontré monsieur Jean-Claude Peyroux, à l'époque maire de Chilhac, qui nous remit le billet suivant :

Gilbert Vital Henri, né le 9 novembre 1874, fils de Georges et de Morin (née à St. Eble). Décédé à Clermont le 26 octobre 1955. Célibataire, 1 frère (père de madame Greffet de Chilhac), 1 sœur (mariée avec Siozade de Langeac). A sa mort c'est la personne qui s'occupait de lui qui a gardé ses affaires personnelles. N'avait pas de rapports avec sa famille, sa vie c'était « le Félibrige » sa famille ! Massebeuf aurait été en rapport avec lui (c'est un parent) et aurait des ouvrages.

Toujours en relation avec Jean Claude Peyroux aujourd'hui retraité, il ne nous en a pas dit beaucoup plus. Comme nous pouvons le constater, les informations par les parents ou relations directes ne nous ont pas été d'un grand apport en dehors des liens de parenté et généalogiques. Quant à la personne « qui s'occupait de lui », madame France Peyronnet, nous a dit se souvenir d'avoir rencontré son grand-oncle accompagné d'une « Dame » mais qui n'a pas été identifiable. C'eût pourtant été la seule personne sûrement en capacité de nous fournir plus d'informations sur Henri Gilbert et de peut-être nous ouvrir un fonds d'archives inconnues.

Georges Gilbert, le père d'Henri, était paysan, ce qui signifie à Chilhac dans cette période être vigneron. En effet, à la fin du XIX^e siècle, Chilhac ressemblait au Languedoc. On y cultivait essentiellement la vigne dans les rives alluvionnaires de l'Allier. D'autre part la région, protégée à l'Ouest par les Monts-du-Cantal et la Margeride, et au sud par les Hautes-Cévennes et les Monts-du-Velay, ne reçoit que peu de pluie et bénéficie d'un climat très sec. Les cactus importés à cette époque y poussent et s'y propagent aujourd'hui à l'état naturel. Avant 1895 la vigne couvrait 165 ha, principalement en cultures en espaliers localement dénommés *Palhàs*, séparés de murets de pierre sèche appelés *Chambadas*. L'apparition du phylloxéra en 1893 va entraîner la destruction de la quasi-totalité du vignoble. En 1903 il ne

reste plus que 55 ha de vigne⁷¹⁹. Attaquée par le mildiou en 1910, la vigne périliterait totalement. Un autre facteur de disparition de la vigne en Auvergne fut également la mise en place du chemin de fer reliant le Midi languedocien et Paris. En effet, durant plusieurs siècles, les limagnes auvergnates de Saint-Pourçain au nord jusqu'à Langeac au sud, furent les principales sources d'approvisionnement en vin de la capitale par le canal de l'Allier. Sur les quais de Bercy, on y vendait le bois des sapinières qui avait servi à la flottaison, le vin et éventuellement le charbon de terre venu de la région de Brassac. Les auvergnats qui se livraient à ce commerce, émigrants saisonniers, redescendaient à pieds au pays. L'arrivée du chemin de fer capable de transporter à Paris de grandes quantités de vin venant du Midi languedocien, probablement de meilleure qualité et en peu de temps, mit fin à cette émigration saisonnière. Elle se mua en l'installation permanente de marchands de vin, bois et charbon dans certains quartiers parisiens, vite dénommés « bougnats ».

Cette émigration parisienne va jouer un rôle important dans le développement d'une identité régionale auvergnate et Henri Gilbert va se trouver au centre de cette effervescence auvergnate de Paris.



Figure 27 Village de Chilhac.

Historiquement Chilhac fit toujours partie de la province d'Auvergne et de sa partie nommée Brivadois⁷²⁰. Située en son centre, Brioude est la ville principale de ce territoire. C'est cette partie d'Auvergne qui sera rattachée au Velay et au Gévaudan saugain pour constituer le département de la Haute-Loire en 1790. Au sud de Vieille-Brioude

jusqu'à Langeac, bordant les gorges de l'Allier, s'inscrit le territoire appelé localement la Ribeyre (*la Ribèira*)⁷²¹. C'est au cœur de celle-ci que se trouve Chilhac, perché sur un rocher qui surplombe la rivière en à-pic. Juste en aval est située sa sœur, Lavoûte-Chilhac (*La Vòuta*

⁷¹⁹ Informations données par la mairie de Chilhac.

⁷²⁰ Nous avons défini ce territoire à propos d'Antoine Bertrand.

⁷²¹ Il est à noter que déjà dans l'œuvre du troubadour *Pèire Cardenal* nous trouvons déjà le terme *rebeira* avec le sens de *Vallon* (Lavaud, 1957). Ses habitants sont appelés *Ribeirons* [ribej'ru].

de *Chilhac*) enserrée dans une boucle de l'Allier (*la vòuta*). Gilbert fera souvent référence à ces lieux et y établira un de ses *Covizes*. Henri Pourrat écrira en parlant de ce pays :

Dans le pays on nomme la Ribeyre [...] ces rives de l'Allier. [...] Le paysage tel que la terre l'avait fait y a été tout refait de main d'homme. Pour les planter de ceps, ils ont aménagé les pentes en terrasses, ont mis la terre dans des caisses, et quand l'orage l'avait entraînée, ils la remontaient sur leur dos dans la benne, la hotte. (Pourrat, 1966, p. 86).

Le « couvige » (*lo convise* < *lo covize* chez Gilbert) va être le thème clé et récurrent de l'œuvre de Gilbert. C'était l'assemblée des dentellières qui, dans un territoire centré sur le Velay et s'étendant sur le Brivadois et le Livradois auvergnats, occupait les vieilles femmes l'été, installées sur une place du village, et toutes les femmes en hiver autour de la cheminée.



Figure 28 Couvige à Saint-Privat-d'Allier dans les années 1960.

C'était faire le « couvige » (*téner convise*). Le verbe *convisar* est directement issu de *convidar*. La technique de la dentelle au carreau (*la dentèla* ou en Velay : *la pointa* ~ *la ponhta*) s'est répandue dans ces régions après la Renaissance probablement importée d'Italie après un passage aux Pays-Bas. Selon Nauton il y avait en Haute-Loire 130 000 dentellières en 1855 et 20 000 en 1946 (ALMC, planche 1936). Personnellement nous

avons vu s'éteindre les derniers « couviges » dans le Haut-Allier au début des années 1960. Le « couvige », c'est l'endroit où l'on parle, où l'on chante, et où se perpétue et se transmet la tradition orale. Ce sera le cadre majeur sur lequel va s'appuyer Gilbert pour développer sa langue, ses textes et son œuvre. Il la scénographiera dans son recueil *La Covizada*. Cela deviendra également le symbole autour duquel il bâtira son organisation régionaliste⁷²².

L'association *Lo Convise* d'Aurillac brillamment animée par Noël Lafon publia en 2017 un petit livret consacré à Henri Gilbert (Lafon, 2017). Nous avons également eu le plaisir de nous entretenir avec Noël Lafon sur les recherches qu'il mena avec son épouse Lucienne sur

⁷²² Une Association Culturelle Occitane créée par Noël Lafon et basée à Aurillac a aujourd'hui pris le même nom, *Lo Convise*, bien que ce concept ou cette pratique soit totalement inconnu dans cette région.

l'écrivain. Nous nous référerons souvent à ce travail fort complet en l'amendant parfois ou en y apportant quelques précisions.

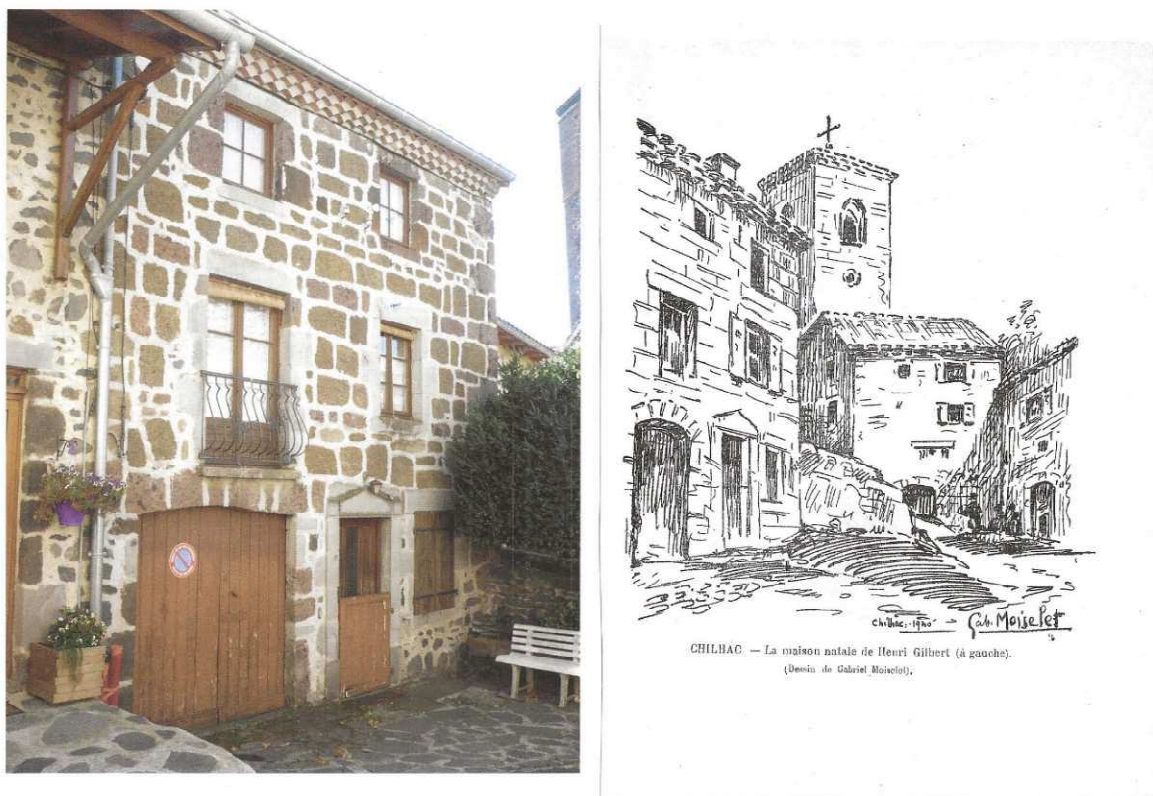


Figure 29 Maison natale d'Henri Gilbert, aujourd'hui et dessinée par Moiselet.

Comme nous l'a confirmé France Peyronnet, Vital-Henri Gilbert qui bientôt se fera appeler seulement Henri Gilbert, fréquenta à Chilhac l'école publique, alors que sa sœur Hortense-Adèle était inscrite à celle des Religieuses. Après la naissance d'Antoine, la famille Gilbert quitte Chilhac pour aller s'installer à Saint-Germain-Lembron, bourgade de la Limagne d'Issoire dans le sud du Puy-de-Dôme. Cette cité fait également historiquement partie du Brivadois, même si les départements républicains l'ont séparé de Brioude. Georges Gilbert va y exercer le métier de maçon. Est-ce le phylloxera qui les chassa de Chilhac ? Les dates semblent correspondre bien que nous n'en ayons aucune assurance.

Nous ne savons pas trop qu'elles furent les études secondaires d'Henri et de son frère Antoine, ni de ses sœurs. Se fiant au livret militaire d'Henri, il est signalé en 1894 frère congréganiste à Aumont-Aubrac en Lozère. Y fit-il toutes ses études, rien ne nous le dit. Nous savons seulement qu'il obtint assez brillamment son baccalauréat avec le niveau 5 (Lafon, 2017).

Il choisit de passer le conseil de révision avec sa classe à Saint-Germain-Lembron. Selon son livret militaire, il est incorporé en 1895 à Bruyère dans les Vosges. Il est mis en disponibilité en juin 1897, puis versé dans le service auxiliaire pour raison de santé, il faisait de la tachycardie. Son livret nous fournit également quelques éléments sur sa stature physique. Il est châtain aux yeux noirs, mais surtout de petite taille puisqu'il ne mesure qu'un mètre soixante-trois. Les quelques photos dont nous disposons toutes de pauvre qualité, confirment cette description.

En 1898 il est à Paris et demeure 8, rue Jarente dans le 4^{ème} arrondissement. Est-ce là qu'il acquiert le titre « d'instituteur de la ville de Paris » ? Nous n'en avons aucune preuve. Par contre la rue Jarente n'est pas très éloignée de la place de la Bastille, autour de laquelle s'est principalement regroupée l'émigration auvergnate à Paris.

En 1904 il est de retour à Saint-Germain-Lembron où demeurent toujours ses parents. En 1907 il habite à nouveau à Paris, rue Parrot dans le 12^{ème} arrondissement, toujours dans les environs de la Bastille. C'est à cette époque qu'il se lie d'amitié avec le peintre Gabriel Moiselet originaire du Puy-en-Velay. Cette amitié ne se démentira jamais et ce professeur de dessin à Paris illustrera tous les ouvrages d'Henri Gilbert. Il entre à cette époque à la Société Nationale de Linguistique présidé par le cantalien Pierre Malvezin. Selon ce que nous dit Noël Lafon, il écrivit dans ces années d'avant-guerre quelques textes en français. Il cite *Murmures d'Avril*, un texte daté de 1902 paru dans *La Semaine Auvergnate* en 1912 puis dans *L'Alauza d'Auvernha* en 1931. Nous voyons là poindre les affinités et relations de Gilbert. En effet *La Semaine Auvergnate*, revue de l'association régionaliste *La Veillée d'Auvergne*, affiliée au Félibrige, se veut continuateur de *Lo Cobreto* qui a cessé de paraître en 1900. Elle s'affiche comme la revue littéraire d'expression française et « auvergnate » ayant pour but d'« établir et resserrer des liens d'amitié et de solidarité entre ses membres afin de développer chez les originaires de l'Auvergne le goût des arts et de la littérature et de faire connaître les artistes et littérateurs auvergnats » (Lafon, 2017). Nous trouvons parmi ses contributeurs des noms comme de la Salle de Rochemaure, Vermenouze, Maurice Barrés, Gandilhon Gens d'Armes ou le peintre Fonfreide. Nous constatons là que cette revue par ses inclinations est un peu située aux antipodes de l'autre grand journal des originaires du Massif-Central à Paris : *L'Auvergnat de Paris*. Celui-ci fut fondé en 1882 par le politicien anticlérical Louis Bonnet, dont on se souvient qu'un de ses premiers contributeurs fut l'écrivain ponot⁷²³ Jules Vallès⁷²⁴.

⁷²³ Ponot ou Podot habitant ou natif du Puy-en-Velay.

Gilbert a choisi son camp. Comme le rapporte Noël Lafon, il participe également à la revue *La Musette* dont il sera membre du comité directeur (Lafon, 2017, p. 13). Certains de ses textes qui constitueront la matière de son premier recueil, sont publiés et primés ; *Mas premeiras braias*⁷²⁵ premier prix de prose au concours de *La Semaine Auvergnate*, et premier prix de prose aux jeux floraux de *La Musette* pour *Lou Chin del curat*⁷²⁶. Noël Lafon rapporte une anecdote assez croustillante à propos du petit monologue intitulé *Lou poutoun*⁷²⁷ qui fut, dit-il, « récité lors de la 50^e soirée de la Société (?) par une coquette auvergnate court-vêtue en sabots, devant une salle regorgeant d'affluence » (Lafon, 2017, p. 14). Le texte *Lou loup que s'es fact monje*⁷²⁸ est également publié dans *La Musette* (Lafon, 2017, p. 14).

En 1913 paraît son premier ouvrage entièrement en occitan : *Countes de la lunairas*⁷²⁹. Cet ouvrage est signé « Henri Gilbert membre de la société nationale de linguistique, ouvrage suivi de notes étymologiques par Pierre Malvezin ». Il parle de Langue d'Oc en parlant de sa langue et dès l'introduction avertit le lecteur qu'il faut, d'abord restituer leur identité étymologique aux mots et ainsi écrire : *virar ; bennel ; bugeada ; chamin ; chin ; guerlie ; asegar ; pan ; ped ; degt ; couquin*⁷³⁰ au lieu de *viira ; bené ; budzada ; tsami ; tchi ; guerlii ; jega ; po ; pé ; di ; coutii*, etc. Il rajoute ensuite que « non content de déformer notre langue, on y introduit, sans raison, nombre de mots français, lesquels font bien mauvaise figure ainsi patoisés. » La philosophie qui mènera Gilbert toute sa vie dans son combat pour la réhabilitation de la langue d'oc et des remèdes à lui appliquer, est ici clairement énoncée. Ce premier recueil sur lequel nous reviendrons en détail, a été écrit sous l'influence de Pierre Malvezin directeur de la Société philologique française. Cet érudit occitanophone, proche de Bescherelle⁷³¹, publie en 1909 un Glossaire de la langue d'oc (Malvezin, 1908 – 1909). En note préliminaire à cet ouvrage, il donne quelques précisions quant à l'orthographe utilisée pour les termes occitans qu'il nomme « *ociens* ». Ainsi, « les noms féminins dans leur double forme, l'ancienne d'abord, parce que plus régulière, plus étymologique (*a*), et celle en *o* au second rang. » De même, « Les consonnes *l* et *v* se conservent aussi dans certains pays ; mais, dans d'autres, l'*l* devient *u*, et le *v* devient *b*. J'inscris de même la double forme [...]. » Enfin,

⁷²⁴ Jules Vallès (1832-1885), né au Puy-en-Velay en Haute-Loire, journaliste, écrivain et homme politique français.

⁷²⁵ Mes premiers pantalons.

⁷²⁶ Le chien du curé.

⁷²⁷ Le baiser.

⁷²⁸ Le loup qui s'est fait moine.

⁷²⁹ Contes du clair de lune.

⁷³⁰ Tourner ; panier ; lessive ; chemin ; chien ; de travers ; réparer ; pain ; pied ; doigt ; coquin.

⁷³¹ Louis-Nicolas Bescherelle (1802-1883) lexicographe et grammairien français.

« Je ne retranche pas l'*r* final des verbes, comme le font à tort les poètes *ociens*, Mistral en tête ».

Nous voyons à ces quelques notes que cet homme pétri de culture gréco-latine, met en évidence un certain nombre de traits de la langue occitane qui deviendront bientôt des évidences pour toute une génération d'écrivains. Ils marqueront en profondeur la renaissance occitane du XX^e siècle.

Malvezin ne peut s'empêcher également de donner de méchants coups de pieds au « grand » Mistral et à son dictionnaire : « Je n'imites pas non plus Mistral sur la question du dictionnaire. Il a voulu en faire un de sa langue, et il l'a fait universel ». Il se demande alors ce que viennent faire dans son dictionnaire « les noms de l'antiquité *Alcibiado, Anarcasis* et mille autres ; [...] les Abraham, les Jacobs, les Lévi et tous les autres juifs implantés » tous les mots scientifiques comme « *antispsmoudique* », « ainsi que les villes d'Allemagne et d'ailleurs, et même l'*Americo* » et de conclure : « Tout l'univers est provençal ! » (Malvezin, 1908 – 1909).

Un peu plus loin dans sa note, il nous éclaire enfin sur ses intentions : « Je laisse de côté, dis-je, les mots venus du latin et dont l'origine est visible ; mais je rectifie les erreurs de mes devanciers *ociens*, comme j'ai rectifié celles de mes devanciers français dans mon "Dictionnaire des racines celtiques" (Malvezin, 1894), et je prouve, - ce qui est mon but, - que nos dialectes d'oc conservent beaucoup de mots de la vieille langue de Gaule, comme en conservent, de leur côté, le français et les dialectes d'oïl. » (Malvezin, 1908 – 1909)

Le premier ouvrage de Gilbert va donc être publié dans un système orthographique assez particulier mis au point par Malvezin. Selon le second principe de Gilbert, au-delà du système graphique c'est la langue elle-même qu'il faut rectifier. Cela rendra les textes de Gilbert assez abracadabrantesques, voire quelque peu exotiques ! Le tout est suivi d'un glossaire de dix-sept pages, réalisé par Malvezin lui-même où rares sont les mots qui ne sont pas dérivés de racines celtiques.

En 1914, Henri Gilbert publie une plaquette de dix pages contenant le texte *Coumo faguèt coudaca per entrar al cél*. Cette plaquette éditée par la librairie Gibert à Paris a été imprimée au Puy-en-Velay chez Peyrillier, Rouchon et Gamon. Ce texte est également dans la graphie Malvezin et donné en deux langues, page de gauche occitan, page de droite français.

Heureusement pour lui Gilbert n'en restera pas là et sera lui-même assez curieux pour remonter aux sources de la langue occitane.

En 1914, lors de la mobilisation générale, il est appelé à la 22^e section territoriale d'Infirmier, puis est renvoyé dans ses foyers le 20 mars 1915 pour problèmes

ophtalmologiques (dacryocystite bilatérale). Il est alors envoyé à l'école publique Groupe Pasteur, rue des Ecoles à Clichy⁷³².

C'est à cette époque qu'il s'installe au 2, boulevard Rochechouart dans le 18^{ème} arrondissement.

En 1918 Georges Gilbert son père décède à Saint-Germain-Lembron. Virginie, sa mère, avec sa dernière sœur Hortense-Anaïs, se retirent à Rougeac de Saint-Eble en Haute-Loire. C'est le village natal de Virginie où elle achèvera son existence.

En 1923 est publié le deuxième ouvrage d'Henri Gilbert, *La Covizada*. Cet ouvrage est dédié à mademoiselle Marguerite Ferrand⁷³³. Entre temps a été publié en 1921 la *Grammaire de l'Ancien Provençal* de Joseph Anglade⁷³⁴ (Anglade, 1921) et Gilbert a fait connaissance avec les textes des troubadours, entre autres dans l'imposante édition de Raynouard⁷³⁵ (Raynouard, 1816 – 1821). Ainsi Gilbert commence à bâtir ce qui va bientôt devenir son « orthographe raisonnée » ou « orthographe rationnelle ». *La Covizada* sera son premier « test grandeur nature » et, nous le verrons, une réussite. Cette fois les trente pages de notes étymologiques sont de Gilbert lui-même. Nous y voyons apparaître un grand nombre de références aux textes de troubadours ou à d'autres textes de l'âge d'or de la langue occitane. L'homme n'a pas perdu son temps durant les dix ans qui séparent ces deux publications. Il annonce également sur la page de garde la parution prochaine de *Morceaux choisis des Troubadours de la basse-Auvergne et du Velay*, avec traduction française (en préparation)⁷³⁶.

Comme nous l'avons déjà évoqué, se crée en 1920 sous la férule de Benezet Vidal l'*Escòla de Limanha*. Henri Gilbert, bien que demeurant à Paris devient vice-syndic de la maintenance et acquiert le titre de *Mèstre en Gai Saber*. En 1924 il obtient le 2^{ème} prix de prose en langue d'oc aux jeux floraux de Rodez pour *La chamineia que parla*⁷³⁷, texte qui sera publié en 1926 dans l'*Almanach de Brioude* (pp. 83–86). Aux jeux floraux de 1925 à Clermont-Ferrand, que nous avons déjà évoqués et qui marquèrent les débuts de l'*Escòla de Limanha*, il obtient un premier prix de prose pour *La Bujada de la Marguiron*⁷³⁸ et un premier prix de poésie (ex-aequo) avec *Anem veire a la prima*⁷³⁹ (cf. Deux poèmes de Gilbert, annexe 15). Ce texte est

⁷³² Nous supposons Clichy la Garenne au nord-ouest de Paris.

⁷³³ Nous ne savons pas qui était cette Marguerite Ferrand mais nous pouvons supposer que c'était quelqu'un d'important pour Gilbert. Était-ce la dame qui l'accompagna jusqu'à son décès ?

⁷³⁴ Voir notes en fin de *Lis Contaires delh Covize*.

⁷³⁵ Voir glossaires de *La Covizada*.

⁷³⁶ Malheureusement ces textes ne seront jamais publiés et restent introuvables.

⁷³⁷ La cheminée qui parle.

⁷³⁸ La lessive de Marguerite.

⁷³⁹ Allons voir au printemps.

publié dans *L'Auvergne Littéraire* en 1925 puis dans *l'Almanach de Brioude* en 1926 (p. 28). Avec le poème *Ieu sei coma l'abre verturos* (cf. Deux poèmes de Gilbert, annexe 15), publié dans *l'Auvergne Littéraire* en 1926 (n°26, p. 10), il obtient un prix de poésie occitane. Ces deux poèmes sont bâtis sur des métriques et des structures de versifications dans lesquelles l'influence de la poésie troubadouresque est palpable. Dans *l'Auvergne Littéraire* de 1926 (n°27, p. 11–13), il publie *L'Home que fai Fenna et la Fenna que fai l'Home*⁷⁴⁰, également primé. Toujours en 1926 *l'Auvergne Littéraire* (n° 27, p. 37) publie le texte *Sent Père et lo bon Dieu*⁷⁴¹. C'est dans *l'Almanach chantant de l'Auvergne e Armana Felibren* de 1927 (p. 6–7) que l'on trouve le poème *Piarrand delh Ranc*⁷⁴². Ce poème évoque l'orographie du village de Chilhac et Gilbert donne en note : « Le village de Chilhac (Haute-Loire) est bâti sur un rocher volcanique – le Ranc – taillé à pic du côté de l'Allier. Au pied de ce rocher, s'élève un monolithe géant que l'on nomme, à Chilhac, "le Piarrand delh Ranc" ». D'autres textes déjà publiés par ailleurs furent également republiés dans *l'Almanach chantant* comme *Lo Chin delh curat* en 1928, ou *La chamineia que parla* en 1929. Les différents qui apparurent ensuite entre Vidal et Gilbert mirent fin à la collaboration de ce dernier à *l'Armana Felibren* dirigé par Vidal.

En 1926 Henri Gilbert crée *Lo Covize*⁷⁴³ organisation à son origine intégrée au Félibrige. Le 16 août 1925 s'était déjà tenu à Brioude le Banquet du « Covize » afin d'afficher l'ancrage régional de la future association. Au cours de ce banquet, Louis Delhostal et Henri Gilbert, tous les deux Félibres reconnus, prendront tour à tour la parole pour un *Brinde*⁷⁴⁴ à l'assemblée ici réunie. Une plaquette publiée la même année par la librairie Delaunay à Clermont-Ferrand reprend ces deux textes avec leurs traductions françaises et en première page des « indications pour la lecture des textes ». Le texte de Gilbert est dédié à Gandilhon Gens d'Armes qui devait être présent à cette noble assemblée. Il est en fait une ode à l'enfance et passe en revue les quatre saisons d'un bonheur campagnard et juvénile. La justification de la création du *Covize* est ainsi donnée : *Res delh monde nos pót faire obledar nóstre païs [...] acó es per só que l'amen ques avem fat "Lo Covize" et que'ns sem vengut*

⁷⁴⁰ L'homme qui fait la femme, et la femme qui fait l'homme.

⁷⁴¹ Saint Pierre et le Bon-Dieu.

⁷⁴² Piarrand du rocher.

⁷⁴³ Le couvige.

⁷⁴⁴ Toast.

*mesclar, tau jorn coma anueit, am aquels que son demorats per gardar l'hostau de familha.*⁷⁴⁵ (Gilbert, 1925)

Le 11 septembre 1927 se tînt également à Brioude un *Covize* sous l'autorité du Majoral Benezet Vidal. Y participèrent entre autres Antoine Saugues, Henri Gilbert, Pierre Mamet, Léopold Maurannes, Baptiste Grenier, Albert Massebeuf, Antoine Bertrand, Benezet Vidal. Nous retrouverons la plupart de ces noms dans les collectages de Gilbert. Le banquet en bonne tradition félibréenne se termine, comme indiqué sur le programme, par la reprise en chœur de *La Coupo* par l'assemblée. Il est intéressant également de trouver dans les intervenants le nom du peintre Maurice Busset (1881–1936), Félibre Mainteneur. Cela montre la pluridisciplinarité du Félibrige et de ce que sera ensuite l'association *Lo Covize*. Busset fut en effet un peintre talentueux et connu, membre de l'école de Murols et fervent régionaliste. Le feuillet d'invitation au *Covize* est graphié suivant les principes développés par Gilbert.

Sitôt formé *Lo Covize* devient l'année suivante (1926) *Lo Covize de l'Escòla de Limanha*. En clair il devient l'antenne parisienne du Félibrige bas-auvergnat en parallèle de *Lo Bilhado*, union des Félibres haut-auvergnats à Paris. Son rôle doit être de regrouper les originaires de l'arrondissement de Brioude (et au-delà) à Paris. Le but est également de créer différents *Covizes*, non seulement à Paris mais aussi « au pays ». Les principaux points d'ancrage seront dans un premier temps en dehors de Paris, Clermont-Ferrand, Saint-Germain-Lembron, Lavoûte-Chilhac,

C'est en novembre 1928 que paraît le premier numéro de *L'Alauza d'Auvernha*, mensuel intitulé *Organe de la Maintenance d'Auvergne et des Sociétés Auvergnates de Paris*. On ne peut pas être plus clair quant aux buts de ce journal. Noël Lafon dans son petit ouvrage sur Gilbert, en a bien défini la fonction : « Le Félibrige, le régionalisme, la valorisation de l'Auvergne sont les objectifs et la raison d'être de cette publication qui sera toujours méthodiquement organisée jusqu'au dernier numéro en 1955. » Il nous donne également assez précisément à qui s'adresse cet organe de presse : « [il] s'adresse aux félibres, aux lettrés, aux artistes, aux membres de l'enseignement, aux commerçants. » Tout ce qui constitue la diaspora auvergnate de Paris est appelée à se grouper autour de *L'Alauza d'Auvernha*. C'est un journal de format 480x385 mm, puis 575x410 mm assez habituel pour les journaux de l'époque, sur quatre ou six feuilles tout au moins dans les premières années. A partir de 1939 il paraîtra sous forme d'un livret de 16 pages (226x142 mm) annonçant une nouvelle série qui

⁷⁴⁵ Rien au monde ne peut nous faire oublier notre pays [...] c'est parce que nous l'aimons que nous avons fait « *Lo covize* » et que nous sommes venus nous mêler en un jour comme aujourd'hui, avec ceux qui sont restés pour garder la maison, de famille.

confond le n°1 avec le n° 81 de l'ancienne collection. Sur le revers de la couverture de cette nouvelle série, un encart annonce : « A partir de janvier, notre revue paraîtra en deux éditions, lesquelles porteront les titres suivants : "L'Alauza d'Auvernha", pour la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme et le Cantal, et "Reviscol" pour le groupe avec qui une entente a été conclue. » Il s'agit en fait de la Haute-Guyenne, du Rouergue, de l'Albigeois et du Quercy. Cette revue se différenciera très vite de celle de Gilbert et cessera de paraître avec la guerre en 1940.

L'Alauza d'Auvernha s'épaissira au cours des ans selon sa vitalité éditoriale et ses capacités financières. De novembre 1928 à janvier 1955, nous avons recensé 117 numéros. Nous notons une rupture importante dans la publication entre juin 1943 et octobre 1945 dont nous reparlerons plus loin.

Tout au long de sa publication, le code graphique de la revue reste le même, réalisé par le peintre ponot Gabriel Moiselet, fidèle ami de Gilbert



Figure 30 Bandeau de L'Alauza d'Auvernha.

Dans un cartouche rectangulaire, on voit une alouette ailes déployées dans le coin gauche qui s'apprête à survoler un paysage campagnard au milieu duquel coule une rivière. On croit y reconnaître un village de la Ribeyre. Les deux tiers haut et droit contiennent le titre sur deux lignes en majuscules élégamment stylisées.

Comme l'a montré Noël Lafon (Lafon, 2017) cette revue s'articule autour de grands thèmes récurrents. Bien sûr les textes en occitans de tous les auteurs gravitant dans les orbites du Covize, comme Mamet de Saint-Eble, Maurannes de Saint-Ilpize, Sabatier de Saugues, Saugues de Saint-Julien-des-Chazes, Roche de Lavoûte-Chilhac, Chataing et Abraham de Saint-Germain-Lembron, Boncompain d'Yssingaux et Peyroche de Malataverne, et d'autres plus ponctuels.

Certains grands auteurs auvergnats de langue française y sont également présentés comme Jules Vallès dans le n°40 de juillet – août 1932, ou Jules Romain dans le numéro 47 d'avril 1933, tous deux de la Haute-Loire vellave. Nous voyons là que pour Gilbert l'idée régionale

prime sur les idées politiques, celui-ci n'hésite pas à publier des auteurs aux points de vue idéologiques radicalement différents des siens.

La revue remet également en valeur des auteurs peu connus du patrimoine auvergnat comme Jules Roy de Gelles dans les numéros 30 et 31 d'octobre et novembre 1934, les frères Pasturel et les frères Laborieux dans le numéro 64 de février 1935.

Tout au long de sa parution Henri Gilbert se servit également de la revue pour y présenter toute une série d'articles sur la langue. Vocabulaire, grammaire, graphie, y étaient détaillés ; autant d'outils nécessaires au renouveau de la langue étaient ainsi mis à la disposition des lecteurs avides de renouer avec l'écrit occitan.

L'Alauza d'Auvernha se fait bien-sûr l'écho de toutes les manifestations du Covize, aussi bien à Paris qu'au pays.

Une autre rubrique d'un grand intérêt, sous la plume d'Henri Gilbert était intitulée *Anciens textes*. Elle permettait d'accéder au patrimoine littéraire ancestral de la langue occitane et prouve s'il en était besoin, l'érudition d'Henri Gilbert concernant sa culture classique en littérature occitane. Nous avons répertorié dans différents numéros : année 3, n° 33, novembre 1930 *Tensos de Pierre de Vic*, par René Lavaud (sans autre référence) ; année 5, n° 20 (50), juillet – août 1933 *Ab joi que m'demora*, Hugues de Peyrols (XII – XIIIème siècle), présenté et traduit par Henri Gilbert, (Raynouard, tome V, page 285) ; année 7, n° 73, mai – juin – juillet 1936, *En honor del paire*, Pons de Capduèlh, présenté et traduit par Henri Gilbert, (Raynouard, tome VI, p. 87) ; année 8, n° 76, février 1937 *La langue usuelle de la noblesse d'Auvergne aux XIVème et XVème siècles*, par Antoine Morisque, contient un texte en « auvergnat » signé de Mérigot Marchas⁷⁴⁶ (sans autre références) ; année 11, n° 87, septembre 1942 *Vida de la Benaurada sancta Doucelina*, ancien texte provençal (XIVème siècle) suivi par la traduction en langue d'oc moderne (parler de la Ribeyre), et de la traduction française d'Henri Gilbert, Edition R. Gout ; année 15, n° 97, mai 1947, *La coutume d'Auwillar* et suite, par A. Lagrèze-Fossat ; année 19, n° 111, janvier 1951. D'autres textes anciens furent également publiés dans *L'Armanac d'Auvernha*, 1944, *Cortège des enfants de la ville portant les armes du Roi et du Dauphin*, pour la venue de Charles VII et du Dauphin de Viennois (Louis) dans la ville de Saint-Flour le 14 mai 1437, sans référence : *Un sirventes du troubadour Pierre Cardinal*, « Las amairitz, qui encolpar las vol » (premier vers), (Appel, Prov. Chr., sans autre référence), traduit par Henri Gilbert. Peu de revues à cette époque ont

⁷⁴⁶ Il y a chez Froissart un Aymerigot Marchès capitaine de routiers qui aurait pris le château d'Alleuze près de Saint-Flour (Cantal) en 1383. Nous pouvons penser qu'il s'agit de la même personne (cité par). D'autres lui attribuent la prise du château de Chalus près d'Issoire (Puy-de-Dôme).

donné un aperçu aussi large de la littérature médiévale occitane en la mettant à disposition d'un large public pas forcément enclin à s'intéresser à ce genre littéraire (cf. Liste des textes anciens publiés dans l'*Alauza d'Auvernha*, annexe 13).

L'enseignement est également sujet d'intérêt. En 1934 dans le numéro 30 nous découvrons une réflexion sur la pédagogie Freinet. Dans *L'Alauza d'Auvernha* de juin 1942, Henri Gilbert écrit un article *La langue d'oc à l'école* dans lequel il dit qu'il faut enseigner un auvergnat authentique et non pas le Volapük⁷⁴⁷ des jeux floraux de Benezet Vidal. Nous retrouvons là un vocabulaire dont usera Pierre Bonnaud quarante ans plus tard à l'adresse non seulement de Vidal mais également de Gilbert. En 1955 dans le dernier numéro (n° 117) nous remarquons un article de Charles Camproux *Pour l'enseignement occitan* (cf. L'après-guerre, § 8.3).

Au-delà de ces aspects clairement culturels, comme s'en firent les championnes certaines revues comme *Lo Cobreto* ou *Lo Belhado*, *L'Alauza d'Auvernha* offre également un volet régionaliste, qui est une de ses spécificités. A travers l'actualité nous trouvons des articles de fond, comme la *délimitation de la province Auvergne* par le géographe Lucien Gachon⁷⁴⁸ dans le numéro de septembre 1941, ou *L'organisation régionale de la France* de Jean-Charles-Brun⁷⁴⁹ dans le numéro 92–93 de Janvier – Février 1946. Touchant plus directement à des questions économiques, des articles comme : *les débuts de l'industrie verrière en Auvergne*, ainsi qu'un article d'Ernest Pessemesse⁷⁵⁰ sur les débuts de l'industrie houillère en Auvergne dans le numéro 20 de juillet- août 1933, ou *Le pétrole en Limagne* dans le numéro 95 de novembre 1946. N'oublions pas non-plus les publicités mettant en valeur les produits régionaux comme la Verveine du Velay ou la dentelle du Puy, la coutellerie de Thiers, la confiserie clermontoise et bien d'autres choses, ainsi que des circuits touristiques. Peu de revues militantes de l'occitanisme ont couvert un si vaste catalogue de sujets. Seules *Vai-i qu'as paur !* revue militante cantalienne, ainsi que *Bizà neirà / Bizo negro* sous la direction du géographe Pierre Bonnaud de l'université de Clermont-Ferrand, surent aborder des sujets aussi variés dans les années 1970 (cf. Les journaux, § 9.3). Elles le firent cependant, en

⁷⁴⁷ Le Volapük est une langue auxiliaire internationale qui a précédé l'Esperanto. Sa complexité en signa sa perte.

⁷⁴⁸ François Lucien Gachon, (1894-1984) né à Chamalières (Puy-de-Dôme), est un géographe et écrivain français.

⁷⁴⁹ Jean Charles-Brun, (1870-1946), né à Montpellier, est un félibre et un des animateurs du mouvement régionaliste en France au début du XX^e siècle. Il a été le fondateur de la Fédération régionaliste française en 1900, il en fut le secrétaire général pendant 46 ans jusqu'à sa mort.

⁷⁵⁰ Ernest Pessemesse, dit le colonel Pessemesse, membre et président du Covize parisien et contributeur de *L'Alauza d'Auvernha*.

s'opposant vigoureusement, l'une défendant l'idée « occitane » l'autre une vision « arverniste » et localiste.

En 1929 meurt Virginie la mère d'Henri Gilbert à Rougeac de Saint-Eble.

C'est en 1931 qu'il accède à la retraite et se retire à Clermont-Ferrand ; il s'installe au 42, rue des Salins. Madame France Peyronnet nous a également confié que son grand-oncle avait fini sa carrière d'enseignant, toujours à Paris, comme professeur d'histoire (et géographie). Cependant rien ne nous a permis de le confirmer.

Il s'acquitte dans le numéro de mai 1931 d'un article de présentation de *Un Amor* de Vidal. Sans trop attaquer de front l'auteur et sa langue, il dit qu'il faut cependant tenir compte « à la fois de l'étymologie et de l'évolution de ce parler » (cf. Controverse et opposition, § 7.2).

Cette même année est créée à Lavoûte-Chilhac *Lo Covize de la Ribeira*. Paradoxalement il n'y eu jamais de *Covize* à Chilhac, village tant de fois célébré ? Ainsi se structure le *Covize de l'Escòla de Limanha*. Dans un numéro de 1932 de *L'Alauza d'Auvernha* nous avons un état exact de ce qu'est alors la maintenance d'Auvergne :

La Maintenance comprend deux Ecoles : l'« Escola Oubernhato » (Haute-Auvergne), dont le siège social est à Aurillac, l'« Escola de Limanha » (Basse-Auvergne), dont le siège social est à Clermont-Ferrand. On sait que la Haute-Auvergne est formée du Cantal, et la Basse-Auvergne, du Puy-de-Dôme et de l'arrondissement de Brioude (Brivadois et Langeadois).

La revue nous donne la composition du bureau de chacune des organisations.

Bureau de l'« Escola Oubernhato » (assemblée générale de 1932) : Capiscol : Etienne Marcenac ; sous-capiscols : Louis Debrons et Eugène Pagès ; secrétaire général : Henri Dommergues ; secrétaire adjoint : Joseph Volpilhac ; trésorier : Eugène Pagès ; trésorier adjoint : Jules Cardou ; archiviste : M. l'abbé Mathieu ; archiviste adjoint : Fernand Prax.

Bureau de l'« Escola de Limanha », Président d'honneur : M. Desdevises du Désert ; Capiscol : Benezet Vidal ; vice-capiscols : MM. Le Docteur Delanef et Henri Gilbert ; secrétaire : M. Victor Guidy ; secrétaire-adjoints : MM. L'abbé Gaston Spindler et Taurin Saint-Roch ; conseillers : Mmes Stéphane André, A. Abraham ; MM. Le Docteur Pierre Balme, le Docteur Goyon, Joseph Pagenel, le Colonel Pessemesse, Antoine Saugues ; trésorier : M. Pierre Moulin.

La plupart des noms que nous trouvons là commencent à nous être familiers, car nous y retrouvons tous les principaux animateurs du Félibrige auvergnat de l'entre-deux guerres ainsi que tous ceux qui signeront des textes aussi bien dans l'*Armana Felibren* que dans *L'Alauza d'Auvernha* ou dans le recueil de Gilbert *Lis contaires delh Covize*. Il semble d'autre part que l'on crée les postes nécessaires pour que tout le monde trouve sa place. Notons la présence,

qui ne se démentira jamais, du Colonel Ernest Pessemesse, oncle de Pierre Pessemesse écrivain occitan de Provence que nous avons bien connu. C'est Pierre qui nous parla de son oncle membre du *Covize* puis responsable du *Covize* parisien. La famille Pessemesse est originaire de Sainte-Florine en Haute-Loire au nord de Brioude en limite du Puy-de-Dôme.

Afin de célébrer cette bonne entente félibréenne entre les deux écoles paraît *L'Armanac d'Auvernha per l'an de gracia 1931*. On retrouve pour les illustrations Moiselet et Busset et d'autres moins connus comme Capitaine, Prody ou Millange-Guignebourg. Nous y découvrons quelques textes de Gilbert dont deux poèmes : *Bon an !* et *Adonc, nos volés quitar*⁷⁵¹, deux contes : *Lis aucels*⁷⁵² et *Lo lop que s'es fat monge*⁷⁵³ et une présentation des fêtes de Noël *Chalendas*. Ces textes se retrouveront ailleurs par la suite.

En 1932 Henri Gilbert va rééditer les *Contes de la luneira*, dans sa nouvelle graphie dite raisonnée. Ce n'est pas seulement une translittération du texte de 1913, mais vraiment une réécriture complète comme nous pourrons le constater dans le chapitre consacré à cet ouvrage (cf. Contes de la luneira, § 6.3.2). Dans l'édition de 1913 il y avait huit textes, uniquement en occitan, dans l'édition 1932 il y a douze textes avec traduction en vis-à-vis de l'auteur, dont sept textes nouveaux. *Lou poutoun*⁷⁵⁴ a été ôté de la nouvelle édition, mais avait été déjà republié dans la nouvelle graphie dans le numéro 32 *l'Alauza d'Auvernha* en novembre 1931. *Las cenres*⁷⁵⁵ a également disparu comme le *Petiot Discours en lenga d'oc* qui concluait l'ouvrage. Le texte publié sous le titre *Lou Raban de Sant Jouan*⁷⁵⁶ a changé de titre et est devenu *Lo Fogaud*. Les notes étymologiques de Malvezin ont disparu et sont remplacées par celles de Gilbert un peu plus sérieuses. Nous retrouvons sur la page de garde l'annonce de la parution prochaine de *Morceaux choisis des Troubadours de la Basse-Auvergne et du Velay*, ainsi que d'un recueil de poèmes *Mai en Flors*⁷⁵⁷.

Dans un numéro spécial de la revue *Corymbe* de mai – juin 1933, consacré à la littérature en Auvergne, Gilbert publie au milieu d'entre-autres, Henri Pourrat, Gandilhon Gens-d'Armes, Georges Desdevises du Dezert, Lucien Gachon, le seul texte en occitan de la revue : *Nigaud delh Cafort* (Gilbert, 1933).

Fidèle à la ville où il passa une partie de sa jeunesse, Henri Gilbert crée en 1933 *Lo Covize de Saint-Germain-Lembron* avec l'association : *Los amics de Lezin hac*.

⁷⁵¹ Alors, vous voulez nous quitter.

⁷⁵² Les oiseaux.

⁷⁵³ Le loup qui s'est fait moine.

⁷⁵⁴ Le baiser.

⁷⁵⁵ Les cendres.

⁷⁵⁶ Le feu de Saint-Jean.

⁷⁵⁷ Ce recueil non plus ne sera jamais publié et reste introuvable.

En 1934 ses désaccords avec le Félibrige l'amènent à s'en séparer. L'élément déclenchant de cette rupture fut, semble-t-il, le peu d'entrain du Félibrige pour l'organisation de la Grande Journée Auvergnate de Clermont qui se tint le 14 juillet 1934. Comme nous l'avons déjà dit Gilbert était tenant d'un activisme associant la défense de l'occitan mais également sa mise au service du développement économique du territoire. Ce qu'il appelait le Régionalisme. Cet événement qui devait être une sorte de consécration des ambitions de Gilbert, ne reçut pas l'aval du Félibrige, qui considérait que ces activités n'étaient pas félibréennes. Henri Gilbert en fait un compte-rendu ironique dans *L'Alauza d'Auvernha* n°29 d'août-septembre 1934, page 4, qui ne laisse pas de place au doute en ce qui concerne ses ressentiments vis-à-vis des Félibres et au premier chef ses responsables national et local, Marius Jouveau⁷⁵⁸ et Benezet Vidal. C'est au cours de la Grande Journée Auvergnate à Saint-Germain-Lembron le 26 août 1934 que Gilbert annonce la scission d'avec le Félibrige. Nous pouvons y lire dans *L'Alauza d'Auvernha* n°30 d'octobre 1934, page 2 :

Pour différentes raisons de DOCTRINE et de FAIT, toutes les sociétés régionalistes de la Basse-Auvergne qui ont pris part aux *Journées Auvergnates* de Clermont et de Saint-Germain-Lembron, ont décidé de quitter le Félibrige pour former une *Fédération Régionaliste Auvergnate*, dans laquelle elles poursuivront, *sans entrave*, l'œuvre qu'elles ont si brillamment commencée.

La *Fédération Régionaliste Auvergnate* fondera de nouveaux groupements régionalistes dans le Cantal, la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme et organisera des *Journées Auvergnates*. Elle sera affiliée tout en gardant son entière liberté, à la Fédération Régionaliste Française⁷⁵⁹. [...] « *L'Alauza d'Auvernha* » cesse également d'être au service du Félibrige : elle sera l'organe officiel de la *Fédération Régionaliste Auvergnate* et de tous ses groupements et soutiendra uniquement les intérêts de notre région.

Lo Covize de l'Escòla de Limanha devient *Lo Covize*. *L'Alauza d'Auvernha* d'octobre 1934 devient l'*Organe Mensuel de la Fédération Régionaliste Auvergnate*. *Lo Covize* va s'articuler autour : du *Covize* de Clermont avec à sa tête Henri Gilbert, celui de Paris avec Ernest Pessemesse, de la Voûte-Chilhac avec Alfred Rionnet et celui de Saint-Germain-Lembron avec Joseph Berard. En décembre 1934 *L'Alauza d'Auvernha* devient l'*Organe Mensuel de la Fédération Régionaliste Auvergnate et Vellave*. En effet les organisations félibréennes

⁷⁵⁸ Marius Jouveau (1878-1949), Capoulier du Félibrige de 1922 à 1941.

⁷⁵⁹ La Fédération Régionaliste Française a été créée en 1900 par Jean-Charles-Brun et succède à la Ligue Occitane (1897 – 1900). Elle milite pour des régions fédérées et non pour le séparatisme.

vellaves dont Albert Boudon-Lashermes avait pris la tête, ont rejoint la Fédération Régionaliste de Gilbert dès cette époque.

Dans le même numéro de *L'Alauza d'Auvernha* d'octobre 1934 est annoncé la parution du premier fascicule de *Contes de l'Aze*, présenté par Joseph Bérard ; *L'Aze pelh Covert*. En 1935 Henri Gilbert déménage au 7, rue Serret toujours à Clermont-Ferrand. Dans *L'Alauza d'Auvernha* datée d'avril 1935, nous est donné le bureau général de la *Fédération Régionaliste Auvergnate et Vellave*, composé de J. Chazal conseiller à la Cour d'Appel de Riom, Henri Gilbert (homme de lettres) délégué général, René Martrou du Cantal, Albert Boudon-Lashermes de Haute-Loire et Marius Billy du Puy-de-Dôme comme vice-présidents, ainsi que Pierre Gaillard, notaire à Clermont, comme secrétaire-trésorier. La fédération est alors composée des groupes suivants : *Lo Covize* à Clermont-Ferrand sous la présidence d'Henri Gilbert, *Lo Covize de la Ribeira* sous la présidence d'Alfred Rionnel, *Les Amis de Lézinhaç* sous la présidence d'Alfred Bérard, *Les Amis du Musée* à Clermont-Ferrand sous la présidence de Maurice Busset, *l'Académie du Velay* au Puy sous la présidence d'Albert Boudon-Lashermes, *Les Chevaliers de Saint-Hubert* au Puy sous la présidence de Robert Hintzy, *L'Ecole de l'Arzon* à Chomélix (Haute-Loire) sous la présidence de Maurice Gallien, *L'Ecole du Bombardement* à Craponne (Haute-Loire) sous la présidence de Pierre Mialon et *la Chorale Canteloube* à Vic-le-Comte sous la présidence de Madame Bost. On s'étonne de ne pas voir mentionné le *Covize Parisien* qui était présidé par Ernest Pessemesse.

Bien évidemment *L'Alauza d'Auvernha* est l'organe de la Fédération. Dans son numéro 70 de septembre-octobre-novembre-décembre 1935, J. Charles-Brun signe un article intitulé : *Qu'est-ce que le régionalisme ?* Cet article beaucoup plus qu'un exposé didactique sur une théorie politique est une réelle réflexion philosophique sur la notion de diversité, de « différenciation ». L'auteur rappelle cependant en début d'article la parole de Lamennais⁷⁶⁰ « Avec la centralisation, vous avez l'apoplexie au centre et la paralysie aux extrémités. » Il définit le régionalisme plus comme un procédé que comme une théorie, « Le régionalisme peut s'appliquer à tous les modes de l'activité nationale, voilà le point : plutôt qu'un système, il est une méthode. » Il insiste sur son aspect holistique : « question d'arts, de littérature, d'enseignement, questions politiques, économiques ou sociales, le régionalisme, quand il en traite, introduit toujours dans son étude le facteur "diversité" ». Le même auteur avait signé dans *L'Alauza d'Auvernha* quelques temps auparavant, un autre article sur « le régionalisme

⁷⁶⁰ Robert de Lamennais (1782–1854 ?), prêtre, écrivain, philosophe et homme politique français d'origine bretonne, élu à l'assemblée nationale en 1848.

dans l'œuvre de [l'écrivain vellave] Jules Romain⁷⁶¹ ». Tout dans ses travaux Henri Gilbert va laisser clairement percevoir l'adhésion à cette philosophie de la « différenciation ». Son approche de l'orthographe raisonné et son recueil *Lis contaires delh Covize* en seront l'illustration.

En 1935 vont paraître deux autres fascicules des *Contes de l'Aze*, *L'Aze belh fraire delh Bon Dieu* et *Lo mau de ventre de mestre Civada*.

L'Alauza d'Auvernha devient en 1936 : *Organe mensuel de la Fédération Régionaliste Auvergnate et Vellave*. La revue change encore de sous-titre en 1937 pour devenir : *Organe bimestriel de la Fédération Régionaliste Auvergnate et Vellave*.

C'est en 1941 qu'Henri Gilbert déménage une fois encore à Clermont-Ferrand pour s'installer 68, rue Bansac⁷⁶². Il y résidera jusqu'à la fin de sa vie.

Durant la guerre, Henri Gilbert va obstinément continuer son action et publier *L'Alauza d'Auvernha* malgré les difficultés rencontrées. Il sera amené entre juin 1943 et octobre 1945 à interrompre la publication pour raisons matérielles : pénurie de papier. Au vu des dates il semblerait également que l'occupation par l'armée allemande de la zone dite libre en novembre 1942 et la suppression de la ligne de démarcation en mars 1943, ne soient pas sans lien avec cet arrêt de publication de la revue. Cela conduisit à ne produire durant cette période que sept numéros ; le numéro 84 en septembre 1941, le numéro double 85-86 en juin 1942, 87 en septembre 1942, 88 en décembre 1942, 89 en mars 1943 et 90 en juin 1943. Le suivant, le numéro 91 ne paraîtra qu'en octobre 1945 après la Libération.

Durant cette période on ne peut plus troublée nous voyons apparaître dans les colonnes de *L'Alauza d'Auvernha* des prises de position de circonstances pas toujours très soutenables. Noël Lafon les analyse prudemment :

Un Norib (Pierre Biron) [...] n'aurait jamais fait comme ce peintre qui par esthétisme approuvait une croisade contre l'enjuivement de l'art (*L'Alauza d'Auvernha* de septembre 1941). Disons que *L'Alauza d'Auvernha* s'est coulée sans effort dans les thèmes de l'époque comme ont pu le faire alors d'autres partisans des langues régionales. (Lafon, 2017).

Il cite à la suite d'autres prises de position comme l'invitation à lire les *Cahiers Maçonniques* édités à Vichy et mettant à jour les liens entre les Francs-Maçons et la haute finance.

⁷⁶¹ De son vrai nom Louis Farigoule (1885 - 1972), académicien, président du PEN Club de 1936 à 1939, pacifiste, philosophe, écrivain et poète.

⁷⁶² Aujourd'hui la rue Bansac a été raccourcie et prolongée par la rue Paul Collomp, et c'est dans cette rue que se trouve le 68.

Généralement *L'Alauza d'Auvernha* n'est pas défavorable aux propositions du Maréchal quant à l'organisation d'un nouveau corporatisme (*L'Alauza d'Auvernha* de mars 1943).

Noël Lafon rappelle aussi : « Au cours d'une soirée à Coudes le 13 décembre 1942, il est dit du Covize que "son œuvre s'intègre naturellement dans le mouvement de rénovation nationale". » (Lafon, 2017).

En 1941 Henri Gilbert échange trois lettres (en français) avec Ismaël Girard⁷⁶³. Ismaël Girard (1898-1976) fut fondateur en 1923 de la revue *Òc*, puis en 1930 de la *Société d'Études Occitanes* (SEO) et sera en 1945 un des fondateurs de l'*Institut d'Études Occitanes* (IEO) (Lespoux, 2019). Ce sont les années où Girard essaye auprès du Maréchal Pétain et de son gouvernement d'obtenir l'enseignement de la langue d'oc à l'école (Lespoux, 2019).

La première lettre est datée du premier février 1941, et est dactylographiée sur papier à entête de « *Lo Covize* », *groupe d'action régionaliste de Clermont*. Il est rappelé le nom et l'adresse du « Président fondateur Henri Gilbert, 68 rue Blansac Clermont-Fd ». Il est aussi rappelé dans cet entête les finalités de « *Lo Covize* » groupe régionaliste qui a pour but « de maintenir notre dialecte et nos traditions », ainsi que de « susciter et d'encourager par une action ordonnée, toutes les initiatives tendant à développer la vie locale ou régionale en Auvergne. » Le côté gauche du cartouche est illustré par un dessin de Moiselet représentant une assemblée de dentellières : un *convise*.

La lettre débute par : « Mon cher Confrère. ». Gilbert remercie tout d'abord Girard pour une étude qu'il lui a fait parvenir sur la « reconstitution rationnelle » de la province d'Auvergne et avec laquelle il est tout à fait en accord. La période est au retour à la France des provinces et chacun se soucie de recouvrer ou de redessiner un territoire qui corresponde à ses espérances régionalistes. Il y a bien sûr le problème de l'annexion du Velay qui sera évidemment contestée par certains, mais « les communications de l'époque doivent influencer sur l'agrégation de tel ou tel pays ». Il espère « remettre *Lo Covize* en marche » quand « le beau temps sera revenu », et pense alors faire reparaître *L'Alauza d'Auvernha*.

Il rappelle, en parlant de « Marius de z'Ais⁷⁶⁴ et du Benezet⁷⁶⁵ le bien nommé », qu'il a mis « ces personnages et leur félibrige enfantin hors de toutes ses organisations ». Il dit ne pas le regretter, « car une fois libre j'ai pu entreprendre bien des choses intéressantes qui n'étaient pas paraît-il, "félibréennes" » et d'enfoncer le clou en rajoutant : « "*L'escòla de Limanha*" se contente d'imiter d'assez loin ce que fait "*Lo Covize*". [...] Lou Félibrige n'est bon qu'à

⁷⁶³ Lettres consultées au CIRDOC.

⁷⁶⁴ Marius Jouveau, Capitoul du Félibrige en 1941.

⁷⁶⁵ Benezet Vidal.

mettre la zizanie un peu partout » et il conclut enfin en : « laissant volontiers les porteurs de cigales à leurs pompes et à leurs œuvres. »

Il en vient ensuite à des choses plus intéressantes avec sa traduction de *La Vie de Sainte Enimie* (XIII^e siècle) qu'il a achevée mais dont il renonce à la publication pour l'instant, vu le prix de l'impression. Sa lettre se termine sur ses sympathiques sentiments pour son « cher Confrère ».

La lettre du 11 août 1941 est dactylographiée sur le même papier à entête et débute toujours par « Cher Confrère ». Il s'excuse d'avoir tant attendu pour répondre mais dit avoir « été très malade. » Le contenu principal de la lettre porte sur sa traduction française de *La Vie de Sainte Enimie*, dont il voulait également faire une traduction en occitan moderne, mais à laquelle il a renoncé sans plus de justification. Ce texte du treizième siècle, nous dit-il, fut écrit par le troubadour Bertrand de Marseille⁷⁶⁶ et édité sans traduction par Marie Meunier. Selon Gilbert, ce texte médiéval, se rapproche beaucoup du parler de sa région, c'est ce qui l'a incité à le traduire.

Dans la même lettre il dit aussi préparer un numéro de *L'Alauza d'Auvernha* à paraître et dont il enverra un exemplaire à Girard. Il revient aussi sur la reconstitution de la province d'Auvergne et parle du travail et de la séance de Lucien Gachon sur le sujet. Il évoque également une présentation des écrivains régionalistes auvergnats pour octobre avec exposition de leurs œuvres. Enfin il parle de la publication qu'il prépare d'un volume illustré des œuvres des conteurs qu'il a formés au Covize. Ces contes qui ont été dit aux réunions du Covize sont écrits par leurs auteurs dans la graphie établie par Gilbert, que Girard connaît déjà, dit-il. Cette lettre est toujours conclue par ses « sympathiques sentiments pour mon cher Confrère ».

Par contre la lettre du 27 septembre 1941 est dactylographiée sur un papier à l'entête de *L'Alauza d'Auvernha, maintenance d'Auvergne et Velay*. C'est probablement la pénurie de papiers qui impose l'utilisation des anciennes fournitures. Cette fois-ci il commence par « Cher Docteur » et le remercie pour la souscription qu'il a déjà versée pour *Lis Contaires delh Covize*, qui, rappelons-le, ne paraîtront qu'en 1953. Il ajoute quelques précisions sur cet ouvrage en état de finition en signalant que chaque texte sera accompagné sur la page en

⁷⁶⁶ Bertrand de Marseille (Bertrans de Masselha ; Bertran de Marseille), écrivain dont on sait peu de chose, peut-être originaire de Marseille et ayant séjourné plusieurs fois au couvent de Sainte-Énimie en Gévaudan. Le manuscrit dont parle Gilbert date du XVI^e siècle et le titre est *La vie madame sainte Enymie*. Plusieurs versions modernes de ce manuscrit ont été établies. (ARLIMA, <https://arlima.net/no/834>) consulté le 16/02/2019. Suivant une autre source ce serait un troubadour gévaudanais de Marcilia forteresse située sur la cause Méjean. (https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Bertran_de_Marseille&oldid=150570596) consulté le 17/02/2019.

regard de la traduction française faite par lui-même « en conservant le sens littéral », et aussi des notes et d'un lexique. « Ainsi, le livre pourra servir à l'enseignement du dialecte. » Concernant la traduction de la *Vie de Sainte Énimie*, « Je ne peux rien refuser ni à vous ni à "Oc", donc je vous promets d'extraire un passage de 200 lignes environ de la Vie de Sainte Énimie et de le traduire en oc moderne. J'avais, cependant, presque donné ma langue au chat, devant certaines difficultés !... Il est vrai que je voulais donner une traduction en vers. »

Nous n'avons pas trouvé trace de cette traduction, a-t-elle été publiée ? la lettre se conclut sur « mon cher Docteur ».

Pour ces années-là, la correspondance des deux hommes se résume à ces trois lettres dans lesquelles Gilbert peut faire part de ses ressentiments sur le Félibrige et ses dirigeants locaux et nationaux. Elles donnent cependant une idée de l'érudition de l'homme et de ses recherches sur la langue ancienne ainsi que sa volonté de mettre à la disposition de ses contemporains un ouvrage destiné à la pédagogie.

En 1943, pendant la cessation d'édition de *L'Alauza d'Auvernha*, est publié sous les auspices de l'imprimerie « La Haute-Loire » au Puy-en-Velay, un fascicule *Lo Soparon (remembransa de la nueit de Chalendas)*. Ce petit document de 15 pages, dont la couverture est illustrée par un bois gravé de Maurice Busset, se veut le premier d'une « série de textes en langue d'oc dont nous commençons la publication et destinée à l'enseignement du dialecte auvergnat. » Dans l'adresse aux lecteurs en début d'ouvrage Gilbert annonce clairement ses objectifs :

Sous le rapport de la langue, nos textes sont écrits dans la graphie rationnelle qui a été établie après une étude approfondie des anciens textes et qui est la seule valable pour la Basse-Auvergne. En outre, les règles grammaticales y sont observées, ce qui permettra à tous ceux qui le voudront de s'initier à la connaissance du dialecte auvergnat, ou, encore mieux, de s'y perfectionner. Enfin, le double lexique placé après la traduction française, constituera un précieux répertoire pour les écrivains.

Tout est dit ! Malheureusement aucun autre fascicule ne paraîtra, mais nous avons là exposée la méthodologie qui servira de fondement à l'édition de *Lis Contaires delh Covize*, ouvrage totalement dédié à l'enseignement de l'occitan dont la publication est annoncée sur la quatrième de couverture.

En 1944, paraît également un *Armanac d'Auvernha publicat per L'Alauza d'Auvernha*. Ouvrage petit format de 64 pages qui est également publié par l'imprimerie « La Haute-Loire » au Puy-en-Velay. Nous y trouvons quelques textes en occitan, de Fousson (d'Arlanc en Livradois), de Delhostal et de Gilbert lui-même, déjà publiés ailleurs, dont, une version

complète de la chanson *Los Esclòps* emblématique hymne saugain. S’y trouvent de même quelques textes régionalistes en français de Vallès, Pourrat, et du Docteur Émile Roux⁷⁶⁷, ainsi qu’un poème également en français de Vermenouze, *Écrit sous un chêne*. Gilbert y écrit un texte-chansonnier sarcastique et en français, sous le titre *Nos folkloristes*. Mais ce qui retient notre attention dans ce fascicule est la parution de deux textes anciens dont nous avons déjà parlé : le *Cortège des enfants de la ville portant les armes du Roi et du Dauphin*, du XV^e siècle, relatant la visite à Saint-Flour de Charles VII et du futur Louis XI, et un Sirventès de Peire Cardenal dont le premier vers est : *Las amairitz, qui encolpar los vol*, dont il donne sa propre traduction. Nous notons une fois encore tout l’intérêt et la connaissance de Gilbert pour la langue ancienne.

En 1945 reparaît *L’Alauza d’Auvergha*, où le Régionalisme et la reconstitution de la Province d’Auvergne va devenir une des thématiques importantes de cet après-guerre. Paraissent également les fascicules IV et V des *Contes de l’Aze* : *Lis Estrenas de l’Aze* et *L’Aze Medecin*. Sur la deuxième de couverture de ce dernier opuscule sont annoncés deux autres contes de la série des *Contes de l’aze*, *L’aze conseilhier de comuna* et *L’aze delh petassaire*. Malheureusement nous n’avons trouvé aucune trace de ces deux derniers textes.

En 1946 *L’Alauza d’Auvergha* devient l’*Organe trimestriel de la Fédération Régionaliste Auvergnate*, puis en 1948 l’*Organe trimestriel de la Fédération Régionaliste Auvergnate et de l’Association des Intellectuels du Massif Central*.

C’est l’année du décès de Jean Pitacco en 1948, que Gilbert va faire rééditer son recueil de chants traditionnels *Chansons du Velay et du Brivadois*. Ce recueil avait déjà été publié par son auteur en 1936 sous le titre *Chansons de Velay, pour les écoles* dans une graphie dite « patoise » et avec un contenu quelque peu différent. Gilbert reprend donc certains textes en les « rectifiant » dans sa graphie raisonnée et en ajoute quelques autres. En contrepartie il fait rajouter *Brivadois* au titre.

Dans le numéro de juillet 1949, surgit une polémique orchestrée par Gilbert à propos de la transcription de la chanson *Lo pastrasson dins sa chabana*⁷⁶⁸ publié par le Docteur Balme⁷⁶⁹

⁷⁶⁷ Emile Roux (1853 – 1933) natif de Confolens dans les Charentes occitanes fut un proche collaborateur de Pasteur. Il étudia à Aurillac (Cantal) puis au Puy-en-Velay (Haute-Loire) et passa son bac à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Le centre hospitalier du Puy-en-Velay porte son nom. Le texte de l’*Armanac* de 1944 est une légende médiévale des environs de Murols (Puy-de-Dôme) signée Dr Emile Roux (Saint-Nectaire et les maladies des reins).

⁷⁶⁸ Le petit pâtre dans sa cabane.

⁷⁶⁹ Pierre Balme (1882-1963), médecin militaire, est un membre fondateur, en 1924, de l’*Auvergne littéraire, historique et artistique*, puis en devient le directeur. Il fut également secrétaire général et président (1937-1938) de l’*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*. En tant que médecin, il fut

dans *L'Auvergne Littéraire* n°126. Selon Gilbert la graphie dans laquelle est publié ce texte l'apparente à « l'iroquois ou au patagon ». Il lui fait donc parvenir son texte corrigé comme présenté dans le recueil des *Chansons du Velay et du Brivadois*. Dans le numéro suivant de *L'Alauza d'Auvernha* d'octobre 1949 – janvier 1950, il publie ce Noël remis en ordre et rectifié avec son titre exact *Chalendas delh pastrasson*⁷⁷⁰. Il est vrai que, comme le dit Noël Lafon, Henri Gilbert est quelque peu irascible. Nous pouvons cependant comprendre qu'après tout le travail fait par Gilbert pour redonner son honorabilité à sa langue et avoir tant œuvré à mettre en valeur ses sources anciennes, il puisse s'encolérer à juste titre vis-à-vis de « l'intelligentsia clermontoise diplômée qui a longtemps gardé le sentiment de détenir la grande culture, labellisée à Paris. » (Lafon, 2017, p. 101).

En 1952 *L'Alauza d'Auvernha* devient l'*Organe de la Fédération Régionaliste Auvergnate*.

En 1953 est enfin publié l'ouvrage *Lis Contaires delh Covize*, annoncé depuis 1941. La couverture illustrée par Moiselet porte en en-tête *Pour l'Enseignement de la langue d'Oc*. Ce recueil sur lequel nous reviendrons dans le détail, est vraiment d'une grande tenue tant par le choix des textes présentés, qui couvrent le territoire auvergnat de l'extrême sud avec un texte de Grèzes au sud du Canton de Saugues (Gévaudan), à l'extrême nord en allant jusqu'à Saint-Gal-sur-Sioule au nord de la Combraille, que par les différentes annexes qui l'accompagnent. Afin d'affirmer l'unité de la communauté linguistique occitane, Gilbert y insère également le texte d'un conteur d'Ax-les-Thermes en Ariège ayant probablement participé aux Covizes clermontois. Précédant les textes à proprement parler, l'auteur donne en préambule une excellente introduction, *Pour lire et écrire le dialecte, remarques sur la phonétique des parlers de la Basse-Auvergne*. Ce texte de sept pages est un remarquable traité orthographique pour le nord-occitan qui malheureusement est resté et reste encore fort ignoré. En fin de recueil, est fourni un glossaire analytique donnant pour chacun des textes une explication détaillée et argumentée pour toutes les expressions, éléments grammaticaux ou lexicaux demandant un éclaircissement. Enfin l'ouvrage s'achève sur deux lexiques, l'un occitan-français, l'autre français-occitan reprenant un grand nombre de termes rencontrés dans les textes (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4). Rares sont les documents à fins pédagogiques si bien réalisés. Dans sa préface, Gilbert en profite pour régler quelques comptes avec le Félibrige et sa « ridicule graphie », mais aussi avec Vidal, « quelques-uns ont pensé l'obtenir [l'unité] en choisissant dans les dialectes, ce qui est le plus près de l'étymologie pour en faire

directeur des établissements thermaux de Châtelguyon, du Mont-Dore et de Vichy. Bien que né en Corse, sa famille était originaire du Puy-en-Velay. Il fut un proche de Benezet Vidal.

⁷⁷⁰ Le Noël du petit pâte.

une "langue d'oc totale et intégrale"... qui ne serait qu'une sorte d'espéranto... ». Il fonde ses espoirs sur la loi Deixonne qui vient d'être votée par l'Assemblée Nationale et « les bons offices de l'"*Institut d'Etudes Occitanes*" [qui] seront certainement utiles. »

L'Alauza d'Auvernha devient alors l'*Organe du Régionalisme Auvergnat*.

Nous avons une dernière lettre échangée avec Ismaël Girard, datée du 16 septembre 1953. Toujours sur papier à l'entête du Covize, Gilbert a pris soin de rayer la mention « président » pour ne laisser que celle de « fondateur » du Covize. Après s'être excusé pour le retard dans sa réponse pour cause de maladie et de...grèves, nous apprenons en effet qu'il a fait renvoyer du Covize son président et vice-président, dont il tait les noms, qui, disposant de son absence de six mois causée par ses problèmes de santé, en avaient profité pour exclure du programme du Covize la langue d'oc. Rien que ça ! Il a fait nommer à leurs places comme président monsieur Rigodon, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

Remerciant Girard de l'accueil qu'il a réservé à son ouvrage *Lis Contaires delh Covize*, il souhaiterait que celui-ci en fasse l'annonce d'un point de vue littéraire et linguistique dans sa revue. Il se dit par ailleurs très satisfait de la lecture de la revue *Òc* et s'engage à en faire la promotion auprès des membres du Covize. Il a déjà trouvé quelques abonnés potentiels en les personnes de Vaure, instituteur, Fousson, Inspecteur Honoraire de l'Enseignement Primaire, et Rigodon, professeur à l'Université (cf. L'après-guerre, § 8.3).

Il revient aussi sur la polémique qui l'a opposé au Docteur Balme en disant, « Je fais bien mon possible pour maintenir les idées régionalistes ; mais ce n'est pas sans rencontrer toutes sortes de difficultés, ni sans trouver devant moi la bande des "balmipèdes" dirigée par l'ineffable Balme. » Il conclut cependant en disant : « les quelques articles que j'ai consacrés à ces ignorants les ont entièrement discrédités. » Il n'arrête pas là sa plainte et la prolonge par : « le fief des Michelin et des Bergougnan⁷⁷¹ c'est le règne du caoutchouc et de la pédale ; le gros du public ne s'intéresse qu'aux courses, à la moto, au vélomoteur et autres douceurs. Foin des choses artistiques, de la poésie, et de la langue d'oc. » Cette remarque quelque peu conservatrice de Gilbert vient en écho à une remarque que faisait Laure Vidal dans une de ses lettres adressées à Salvat le 4 mai 1962 : « Clermont est une ville trop cosmopolite – il y a un nombre incalculable de Nord-africains, Portugais, Espagnols, Italiens engagés dans nos usines beaucoup plus que d'Auvergnats. » On peut voir là le manque d'adaptation et l'aveuglement dont a pu faire montre le mouvement occitan de cette époque vis-à-vis de l'évolution sociologique de la population dans cette époque de reconstruction d'après-guerre, la fameuse

⁷⁷¹ Toutes deux importantes compagnies industrielles du caoutchouc.

époque des trente glorieuses. Gilbert comme Vidal-fille sont recroquevillés sur leur vision archaïque d'une Auvergne idéalisée, défendue par une classe éduquée, sortie des milieux populaires, instituteurs, enseignants, fonctionnaires, employés, oubliant que les campagnes, conservatoire moribond de l'occitan se vident pour venir se mélanger avec la main d'œuvre appelée d'ailleurs par l'industrie, et que c'est peut-être là que se joue l'avenir de la langue occitane.

Il revient cependant sur son travail linguistique en assurant Girard, « Je ferai tout mon possible pour travailler avec l'IEO, j'ai, d'ailleurs, toujours été partisan de l'union : c'est le moyen de travailler agréablement et avec fruit. » Il rajoute un peu plus loin : « A la prochaine réunion du Covize, nous examinerons comment nous pourrions lier l'action de "Lo Covize" à celle de l'IEO. » Gilbert semble avoir trouvé dans la nouvelle organisation qu'est l'IEO, née juste après-guerre, le cadre qui va remplacer le Félibrige et dans laquelle il va pouvoir enfin développer son action.

Il conclut sa lettre sur un ton assez combatif : « Malgré mes 79 ans, je suis encore bien debout, et tout est, de nouveau, remis en ordre, après un vigoureux coup de balai... » Il termine sa missive en adressant ses sentiments les meilleurs à « mon cher Docteur ».

Le numéro double 115 – 116 de janvier 1953 – janvier 1954 annonce en pleine première page : DEFENSE DE LA LANGUE D'OC. Sur cette page titre nous constatons également que Gilbert a retrouvé son titre et sa fonction de Président du Covize. Dans ce numéro, Gilbert continue son combat en réaction aux attaques de monsieur J- P. Fournier qui dans le *Bulletin de l'Académie de Clermont-Ferrand* s'en prenait à « l'enseignement des patois ». Celui-ci :

Ne se souvient plus qu'en 1934, il écrivait, dans la préface de "*Vocabulaire franco-patois*" de M. l'abbé Jean Chataing, publié par l'Académie de Clermont : "L'utilité des patois pour les études linguistiques ? Elle est trop évidente aujourd'hui pour que le besoin se fasse sentir d'insister..." Il serait suffisant qu'il se condamnât lui-même, de la sorte mais il se trouve, de plus, en opposition avec les maîtres de tous ordres des Facultés, des Lycées, des écoles primaires, qui sont d'avis qu'on peut inclure l'enseignement des "langues et dialectes locaux" dans leurs programmes. C'est, d'ailleurs pourquoi la loi Deixonne a été votée il y a trois ans. [...] Aujourd'hui il brûle ce qu'il avait adoré et fait entendre une voix discordante : ne dirait-on pas un roquet hargneux qui suit, de loin, un cortège de noce en poussant des abois furieux ? Ce n'est pas assez il passe à la calomnie...

Pour Gilbert le combat n'est jamais fini ; défenseur intransigeant et tenace de la langue occitane, rien n'entrave sa lutte, il fait sienne la devise des poilus de 14 : *Calarem pas, sèm d'Auvernhe !*⁷⁷²

Dans ce numéro nous trouvons également l'annonce officielle de la parution de *Lis Contaires delh Covize*.

En Janvier 1955 paraît le numéro 117 de *L'Alauza d'Auvernha*, dernier numéro après 27 années de parution. Car, en effet, la revue ne survivra pas à son créateur et infatigable animateur. Pourtant ce numéro bien que dernier n'est pas le moindre. Nous y trouvons une *Chronique de Culture Occitane* signée de « Charles Camproux, Docteur ès-lettres, Professeur de Langue et Littérature d'oc à la Faculté des Lettres de MONTPELLIER ». Nous ne pouvons ne pas citer quelques extraits de ce long article.

Il serait [...] tout à fait anormal que la voix de l'Auvergne fut absente du concert qui souligne l'actuelle renaissance de notre langue occitane. [...] L'Auvergne fut l'une des plus actives provinces occitanes, une de celles qui contribuèrent grandement à la formation de notre civilisation de *Paratge*. [...] Pendant plusieurs siècles, les liaisons culturelles entre Auvergne et Languedoc furent intimes et soulignées par la communauté de langue littéraire. De nos jours encore, la plupart des parlers auvergnats ne se distinguent que par des particularités assez peu nombreuses de nos parlers du Sud. [...] Il importe, en tout cas, de sauvegarder l'héritage linguistique occitan de cette province, l'une des plus caractéristiques de l'Occitanie. [...] Henri Gilbert montre, [...] l'utilité et la nécessité en Auvergne également, de l'application de la loi Deixonne, pour l'enseignement de la langue d'oc⁷⁷³.

Suit, dans le même numéro, un autre long article sur l'enseignement de l'occitan, toujours signé par Charles Camproux. Cet article est principalement une présentation détaillée de l'ouvrage de Gilbert *Lis Contaires delh Covize*, qui en fait l'apologie et met en lumière tout l'intérêt pédagogique qu'il présente pour l'enseignement de la langue occitane en Auvergne. Camproux conclut son article ainsi :

On ne peut que féliciter Henri Gilbert de cette initiative qui se développe rapidement, si nous en croyons les échos de la presse locale. Comme lui, nous ne pouvons que souhaiter aux bons conteurs du Covize de trouver, parmi leurs compatriotes, de nombreux imitateurs, afin que la langue d'oc reflourisse en Auvergne. Ajoutons que nous souhaitons à ces mêmes conteurs de trouver une certaine audience auprès du public languedocien intéressé : il ne le regrettera pas.

⁷⁷² Nous résisterons, nous sommes d'Auvergne !

⁷⁷³ La loi telle que votée en 1951 avait oublié les académies de Clermont-Ferrand, Poitiers et Grenoble dont relèvent les provinces nord-occitanes.

Avec Charles Camproux s'affirment ici les liens entre Gilbert, *Lo Covize* et les principaux acteurs de l'occitanisme d'après-guerre réorganisés au sein de l'IEO. Peut-être était-il trop tard, personne n'a su assurer efficacement la suite du combat qu'Henri Gilbert mena un demi-siècle durant, tout au moins dans son immédiat prolongement.

Le 20 octobre 1955 Henri Gilbert décède dans sa maison de la rue Paul Collomp⁷⁷⁴ à Clermont-Ferrand.

Vital-Henri Gilbert a été inhumé au cimetière Saint-Jacques à Clermont-Ferrand fosse 38 rangée 5. Personne n'ayant depuis pris soin de revendiquer cette sépulture, la concession a été revendue et les restes de Gilbert ont été transférés dans l'ossuaire du cimetière.

6.2 Le parler de Chilhac

Si l'on parle de l'occitan de Chilhac auquel Henri Gilbert s'est toujours référé, il ne serait pas

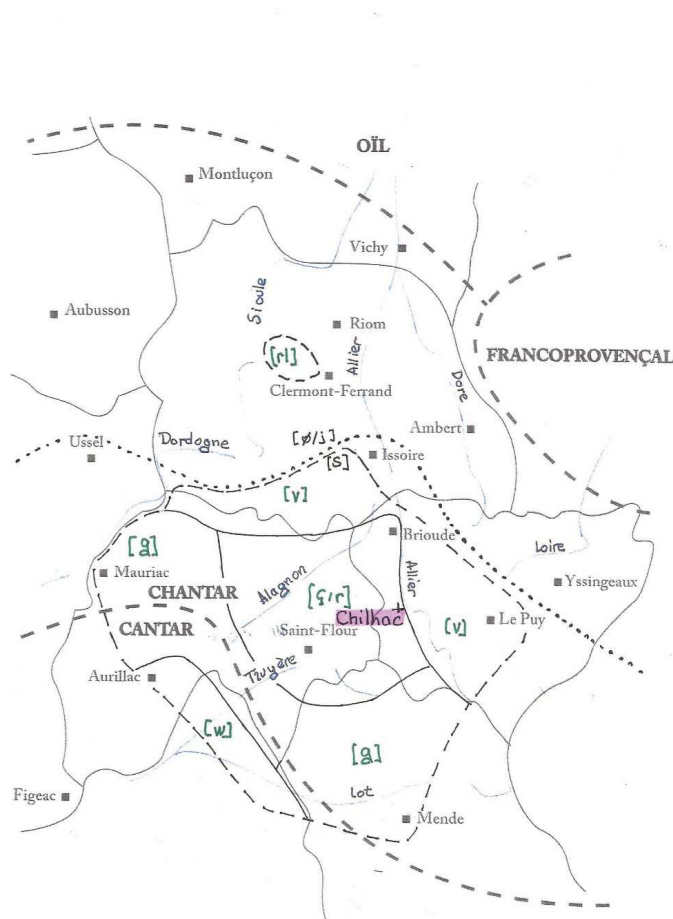


Figure 31 Localisation de Chilhac dans l'espace occitan centre-nord.

exact de le considérer comme sa langue maternelle. En effet comme nous l'avons vu sa mère était native et originaire du village de Rougeac de Saint-Eble. Même si les parlers de ces deux communes voisines sont assez proches il n'en demeure pas moins qu'ils ont des éléments distinctifs significatifs. Ceci a conduit d'ailleurs Nauton dans son *Atlas Linguistique et Ethnographique du Massif-Central*, de faire de Saint-Eble (point 20) le point central de l'aire languadoise⁷⁷⁵ et de Lavoûte-Chilhac (point 19NE) que l'on peut considérer identique au parler de Chilhac, un point satellite du point 19 Chastel situé dans la Margeride auvergnate⁷⁷⁶ à côté de Pinols et

⁷⁷⁴ Anciennement rue Bansac.

⁷⁷⁵ De Langeac

⁷⁷⁶ La Margeride auvergnate est la chaîne montagneuse orientée nord-sud qui délimite les deux départements de la Haute-Loire et du Cantal de La Besseyre-Saint-Mary au sud et Massiac au nord. Nous l'appelons « auvergnate » afin de la distinguer de la Margeride gévaudanaise située plus au sud entre Lozère et Haute-Loire.

proche de la limite départementale entre Haute-Loire et Cantal. Notons dès à présent que la différence entre parlers se fait plus selon la distinction rive droite et rive gauche de l'Allier, espaces qui ont toujours orienté les relations soit vers l'Est soit vers l'Ouest. Nous indiquerons dans ce qui suit les différences les plus importantes qui distinguent ces parlers. Ceci étant précisé c'est bien toujours au parler de Chilhac que Gilbert se référera, village dans lequel il a grandi et où il acquit l'occitan dont il usera dans son œuvre littéraire.

Ce parler comme l'ensemble des parlers du Brivadois est très bien documenté. Dans l'ALF le point 812 Paulhaguet est assez central sur ce territoire. Il est entouré par le point 807 Saint-Germain-Lembron au nord, le point 811 Massiac à l'ouest et le point 813 Monistrol-d'Allier au sud. Dans l'ALMC nous avons les points 12 Brioude, et surtout le point 20 Saint-Eble avec les points satellites 20 SW Langeac, 20 S Chanteuges, 20 NW Couteuges et 20 SE Vissac, le point 19 Chastel avec les points satellites 19 N Ally, 19 NW Mercœur et surtout 19 NE Lavoûte-Chilhac. Concernant la phonétique, l'ouvrage de Pierre Nauton *La géographie phonétique de la Haute-Loire* (Nauton, 1974) est d'une grande richesse. Le même auteur publia également en 1964 un article de vulgarisation dans *l'Almanach de Brioude* intitulé *Le dialecte Brivadois (aperçu sommaire)* qui reste malgré sa volonté de grande diffusion très intéressant (Nauton, 1964, pp. 9 – 44). En 1971 Roger Teulat publia au CRDP de Clermont-Ferrand un opuscule intitulé *Comment lire et écrire l'auvergnat méridional* (Teulat, 1971). Cet ouvrage destiné à l'enseignement proposait d'aider les occitanophones de la Haute-Loire et du Cantal à lire et écrire leur parler. Ce document qui s'appuie en grande partie sur les données de l'ALMC, est fort bien documenté et réalisé. Au demeurant, il est principalement basé sur le parler de Chastel (point 19 de l'ALMC) choisi par l'auteur comme le barycentre tant linguistique que géographique de l'ensemble des parlers d'Auvergne méridionale. Comme nous l'avons déjà noté ce point se trouve être le point auquel est rattaché pour Nauton le parler de Lavoûte-Chilhac. Nous avons d'autre part localement une littérature vernaculaire très riche. Les écrits de Bertrand ont déjà été détaillés et nous citerons également Oscar Costérisant de Saint-Illpize, Baptiste Grenier de Langeac, Pierre Mamet de Saint-Eble, et madame A. Abraham de Saint-Germain-Lembron qui publièrent tous dans *L'Almanach de Brioude*, *l'Armana-Felibren* ou *L'Alauza d'Auvernha* et furent acteurs du Félibrige et/ou du Covize. Enfin étant originaire de cette région et y ayant résidé dans les années 1980 ainsi que depuis le début des années 2010, nous y avons animé et y animons encore des ateliers de discussion et d'écriture avec des bons pratiquants locaux de langue. Ces ateliers donnèrent lieu à la publication du recueil *A l'Abroa de z-Alaièr* (Roux, 1983). Dans l'atelier que nous animons aujourd'hui à Langeac nous avons des participants venant de différents lieux de la

Ribeyre ainsi que de la Margeride auvergnate. La petite publication que nous fîmes également en 2002 pour le compte de la société *Assimil* est basé sur le parler de cette région (Roux, 2002).

Comme l'a nettement identifié et spécifié Teulat dans son étude de 1981 sur les parlers dits auvergnats :

Après avoir loyalement essayé de trouver un ensemble de caractéristiques suffisantes et spéciales à notre région de centre-nord, nous en venons aux conclusions suivantes : [...] dans cet ensemble, la partie méridionale est nettement séparée de la partie septentrionale (féminin singulier, féminin pluriel, SUSAR, -SC-, -SP-, -ST-, ...) » (Teulat, 1981, p. 43).

Nous rappelons ci-dessous quels sont les éléments caractéristiques des parlers d'Auvergne méridionale :

Le maintien de *s* devant les consonnes [p], [t], [k], [f] ;

L'évolution de CT latin en *it*.

La chute de toutes les consonnes finales y compris les *s* pluriels et étymologiques ;

La voyelle *a* atone finale généralement réalisée [a] ;

L'épenthèse de *a* entre *i* et *e* devant *l* ;

Le maintien des diphtongues *au*, *ai* ;

Le maintien et la stabilité de -*s*- intervocalique ;

L simple intervocalique vélarisé en [ʁ], [g] ou [v] ;

L'utilisation de l'article défini singulier *lo* au sud d'une ligne Massiac, Langeac, Le Puy-en-Velay ;

La formation des pluriels par la seule déclinaison de l'article défini, d'un mot fonctionnel ou de l'adjectif postposé (déterminant unique) ;

La tendance à l'unification des pluriels avec un seul article défini pluriel masculin et féminin ;

Un article défini composé masculin singulier formé sur *en + lo (le)* concurrençant généralement *a + lo (le)* ;

Tendance à généraliser un article défini composé pluriel non contracté ;

Le prétérit en -*r*- ;

La conjugaison des verbes similaire aux règles de l'occitan commun ;

Un vocabulaire en grande partie identique à celui de l'occitan commun.

Nous allons voir dans ce qui suit que le parler de Chilhac s'inscrit parfaitement dans ces définitions (voir, Figure 31).

Phonétique :

Voyelles :

a tonique final est toujours réalisé [a] : *lo prat* [lu pra] ; *sèm anats* [sɛ̃ⁿ a'na] ; *Chilhac* [tʃi'ja] ; *parlar* [par'la].

an tonique devant une consonne (même muette) est prononcé [ã] : *la granja* [la 'grãdza] ; *blanc* [blã].

a de *an* paroxytonique ou oxytonique se prononce [o] : *la grana* [la 'grona] ; *lo pan* [lu po].

am tonique devant consonne ou en finale se prononce [ã] : *lo champ* [lu tsã] ; *l'aram* [l a'rã] « fil de fer ».

Ici Chilhac est situé dans une zone de transition avec au sud de Langeac les prononciations [õ] et [o] systématiques : *la granja* [la 'grõdza], *blanc* [blõ]. *lo champ* [lu tsõ] ; *l'aram* [l a'rõ] ; *la grana* [la 'grona] ; *lo pan* [lu po], et au nord de Brioude les prononciations systématiques [ã] et [a] : *la granja* [la 'grãdza] ; *blanc* [blã]. *la grana* [la 'grana] ; *lo champ* [lu tsã] ; *l'aram* [l a'rã]. Seul *a* final devant *n* muet reste [o] : *lo pan* [lu po] (Nauton, 1974, p. 296).

a atone final est toujours prononcé [a] souvent très affaibli : *la chabra* [la 'tsabra] ; *las femnas* [las 'fɛ̃ⁿna].

a prétonique se prononce toujours [a], nous avons ainsi l'opposition : *lo plan* [lu plo], et *lo planet* [lu pla'ni].

En position tonique nous avons l'opposition è [e] et *e* ou *é* [ɪ]. Nous avons là fermeture de ces deux voyelles vis-à-vis des parlers méridionaux (ou standards) de l'occitan : *lo det* [lu di] ; *faguèt chaud* [fa'ge tsaw] ; *lo fen* [lu fi] ; *la set* [la si] ; *sèt* [set]. Cette opposition devient à Brioude puis au nord : è [e] et *e* ou *é* [ɣ] : *lo det* [lu dy] ; *faguèt chaud* [fa'ge tsaw] ; *lo fen* [lu fy] ; *la set* [la sy] ; *sèt* [set]. (Nauton, 1974, p. 286).

Nauton a noté (Nauton, 1974, p. 38) que ce qui précède concerne *e* en position tonique finale ou paroxytonique devant finale fermée '-e. Mais dans les paroxytons à finale ouverte, la tonique a un timbre elle aussi plus ouvert que Nauton note ê ([ɛ̃] plus ouvert que [e]), ainsi nous avons : *negre* ['nigre], *negra* ['nɛ̃gra] ; *plen* ['pli], *plena* ['plɛ̃na] ; *seche* ['sɛ̃tse], *secha* ['sɛ̃tsa] ; etc. Nous avons pu vérifier cette opposition chez tous les interlocuteurs locaux avec qui nous avons pu converser.

En finale atone *e* se prononce [e] très affaibli : *l'ase* ['l aze] ; *lo sabte* [lu 'sate] ; *los òmes* [lu 'zome].

En voyelle prétonique *e* devant ou après *r* se prononce toujours [a], ainsi nous avons les oppositions : *pèdre* ['perdre], *perdut* [par'fɥ] ; *auvèrnhe* [u^w'verpe], *auvernàs* [u^wvar'ja] ;

ferr ['ferje], *ferrat* [fa'ra] ; *gèrla* ['dʒerla], *gerlon* [dʒar'lu] ; etc. Ce phénomène apparaît au moins partiellement d'Est en Ouest à partir du Puy pour devenir permanent au niveau de la chaîne du Devez sur la rive droite de l'Allier (Nauton, 1974, p. 292). Dans les autres cas *e* prétonique est fréquemment réalisé [œ] (ou [ə]) : *un vedèl* [ẽ vœ'de] ; *petaçar* [pœta'sa].

o en position tonique et *ó* sont réalisés [u] : *lo lop* [lu lu] ; *ontós* [ũ'tu] ; en syllabe ouverte paroxytonique cette réalisation se ferme en [ʊ] : *la moscha* [la 'mɔʃa] ; *la pola* [la 'pɔla] ; *la sopa* [la 'sɔpa] ; etc. ceci sur une moitié ouest de la Haute-Loire entre Brioude au nord et Pebrac au Sud (Nauton, 1974, p. 288).

ò est toujours réalisé [o] : *la pòrta* [la 'pɔrta] ; *nòstre* ['nostre] ; *fòrta* ['forta] ; *l'òrt* ['l or] ; *vòle* ['voʃe] ; etc. Au sud de Langeac il y a dans un certain nombre de cas de diphtongaisons en [wa] ou [wo] (Nauton, 1974, p. 315).

Les nasalisations sont complètes dans tout le domaine. Les groupes *-ònh* et *-òm* finaux sont réalisés [ã] : *lònh* [lã] ; *quicòm* [ci'kã].

De même *-ònt* va être réalisé [wã] : *lo pònt* [lu pwã] ; *la fònt* [la fwã].

Les nasales issues de -ONCT- sont réalisées [wẽ]. Il y a peut-être là une influence phonétique du français. Cependant notons qu'au sud-est de cette zone en Velay central d'Est en Ouest jusqu'aux gorges de l'Allier les mots issus de -NC-, -NG-, -GN- ont tous abouti à [j], par exemple à Saint-Privat-d'Allier nous avons : *lònh* [lwaj] ; *la ponhta* [la 'pujta] ; *se planh* [se ploj] ; *lo conh* [lu kuj] ; *Banhs* [boj] « village de Bains » ; etc (Roux, 1981a, pp. 26–29). Pour les parlers de la Ribeyre et de la Margeride auvergnate nous retiendrons pour noter ces mots l'orthographe médiévale des dictionnaires d'Olivier (2009) et Levy (1909) : *lònh* ; *ponhta* ; etc⁷⁷⁷.

Les diphtongues :

⁷⁷⁷ On notera que la même évolution phonétique s'est produite dans les parlers périgourdins de la région ouest de Périgueux (ALAL, cartes 68 « ça craint le gel », 300 « les coins », 698 « le poing », 762 « il se plaint », 1382 « des pointes », 1718 « un coing » pour les points 67 Agonac, 71, St Vincent-de-Connezac, 72 Grand Brassac et 75 Ménesplet). De même dans l'ALF nous avons noté pour les points 624 Bourgnac et 634 Vélignes pour « un coing » carte 1510 [ku'duj] et [ku'dɔj], et pour « le poing » carte 1046 [puj] et [pɔi], mais aussi dans les Hautes-Pyrénées aux points 667 Eauze, 668 Jegun, 676 Riscle et 678 St Martin, [ku'duj] et [puj] pour tous ces points. Ronjat qui ne dit rien des parlers du Velay, nous dit page 181 « Rod. Pop. *pouito* ['pujto] "pointe, clou" (*pouncho* "pointe" en général) est une adaptation de fr. *pointe* avec allègement *-ouin-* en *-oui-* comme *temoui* ; la diphtongue étonne, car à la date probable de l'emprunt, le fr. local était *pwénte*, *temwén* ; d'ailleurs *témouen* est encore plus usité que *temoui*. » on note là le peu d'intérêt à l'analyse de l'ensemble occitan de Ronjat dans ce cas. Ceci d'autant plus que page 299 il nous dit « [y] s'observe sur une large zone médiane de l'Aquitaine. » et il citera plus loin des exemples comme *longe* > *loui* et *ba(l)neu* > *bai* (Ronjat, 1929 – 1941). Sans doute ne faut-il pas voir partout l'empreinte du français.

ai et *au* en position tonique gardent les articulations [aj] et [aw]. Cependant sur la carte page 299 de la *Géographie phonétique de la Haute-Loire*, Nauton isole Lavoûte-Chilhac (et probablement également Chilhac) pour lesquels il a relevé [ɛj] et [ow]. Ceci n'est pas évident et dépend énormément du contexte de la discussion. Cependant nous avons relevé chez des personnes âgées originaires de la Margeride auvergnate et de la Ribeyre dans les années 1980, une articulation proche de [æj] dans des mots comme *fait* [fæj] ; *paire* ['pæjre] ; *fraise* ['fræjse]. Il semblerait que les néo-parlants plus jeunes aient aujourd'hui aligné leur prononciation sur celle des parlars plus méridionaux peut-être perçus comme plus « occitans » donc plus « cultivés ».

En position prétonique *au* est réalisé [u_w] que Nauton décrit comme « une voyelle longue, suivie d'un élément parfois à peine distinct, très bref et légèrement fricatif. » (Nauton, 1974, p. 26) : *aucèl* [u_w'se] ; *ausir* [u_w'zi] ; *traucar* [tru_w'ka]. Parfois, chez les néo-parlants cette diphtongue peut se réduire à [u]. Nauton donne ainsi les étapes typiques de monophthongaison [aw] > [ɔw] > [ow] > [u_w] > [u] (Nauton, 1974, p. 76). Dans la même position la réalisation de la diphtongue *ai* devient [ij] : *fraire* ['frajre] et *frairon* [frij'ru]. Ici encore Nauton nous donne les étapes du phénomène : [aj] > [ej] > [ij]⁷⁷⁸ (Nauton, 1974, p. 79).

La triphthongue *ieu* issue de ĚU est réalisée localement [jej] : *ieu* [jej] ; *Dieu* [ʃej] (Nauton, 1974, p. 302)⁷⁷⁹. Nous noterons qu'immédiatement au sud de Chilhac nous avons normalement [jew] : *ieu* [jew] ; *Dieu* [ʃew].

La diphtongue *uè* (et *ue*) est généralement réalisée [ø] : *la pluèja* [la 'plødʒa] ; *un uèlh* [ɛ̃n øj] et également dans les triphthongues *uèi* : *la nuèit* [la nøj] ou *ueu* : *lo bueu* [lu bøj]. Peut-être par homophonie, nous avons *cuèr* qui est prononcé dans cette zone [køj].

Comme dans tous les parlars auvergnats (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2) *e* ouvert ne s'est pas diphtongué avant palatale comme dans l'ensemble occitan⁷⁸⁰, nous avons donc : *mèlhs*, *mèg*, *sèis*, *lèit*, etc. La diphtongue [ej] ne s'est pas triphthonguée en [jej] : *pèis* [pej] « pis » ; *celèira* [se'lejra] ; *lèit* [lej] ; *sèis* [sejs] ; *fèira* ['fejra].

Le terme *un vèlh* [ɛ̃ 'vɛj] « un vieux » conservé dans le sud Velay a été remplacé au nord de Saint-Privat⁷⁸¹ par le francisme « vieux » [vjø], mais est conservé au féminin pour *una vèlha* ['ena 'vɛja].

⁷⁷⁸ Notons que le provençal comme certains parlars méridionaux connaissent aujourd'hui les stades [ow] et [ej] et également [u] e [i] en rhodanien dans les mêmes positions (Martin, 1998 ; Moulin 2006).

⁷⁷⁹ Voir également Bertrand (cf. Sur les marges du Félibrige, § 4.5).

⁷⁸⁰ A l'opposé du catalan qui comme l'auvergnat ne connaît pas la diphtongaison.

⁷⁸¹ Le plateau de Saugues fidèle à ses origines gévaudanaises a adopté les formes *vièlh* / *vièlha*.

La diphtongue *iu* paroxytonique a gardé la forme [iw] : *escriure* [es'kriwre] ; *lo reviuire* [lu ra'vjiwre]. Oxytonique elle est réalisée [ij] : *lo riu* [lu rij], *estiu* [es'cij].

La diphtongue *eu* devenue *iu* est réalisée de la même manière : *beure* > *biure* ['bjjiwre] ; *un deute* > *un diute* [ẽ 'fiwte].

En prétonique cette diphtongue a suivi la même évolution que *au* : *leugèir* [lu^w'dze].

La diphtongue *uu* issue de la vocalisation de *l* dans le groupe *ul* a également évolué vers *iu* par les étapes suivantes : *lo cul* > *lo cuu* [lu kyw] > [lu cyw] > [lu ciw] > [lu cij]⁷⁸². Nous verrons que Gilbert avait adopté pour ce mot l'orthographe *quiu* tout à fait justifiée par la phonétique. De même nous avons *lo mul* > *lo muu* [lu mjiw], et au féminin *la mula* [la 'mjuʒa] ou [la 'mjiyva].

Il en est de même avec la finale *-ion* réalisée [ji], *la religion* [la reli'dʒji] ; *una mission* [ena mɔ'ʒji].

La diphtongue *èu* est généralement réalisée [øj] à Chilhac : *lèu* [køj] ; *plòure* > *plèure* ['pløjre]. Le mot *nèu* a été remplacé par le francisme *nèja* (et immédiatement au sud par *sira* du latin SIDUS).

La diphtongue *oi* est réalisée [wi] ; *un joine* [ẽ 'dʒwi]ne] ; *quò es* [kwij] ; *una troita* ['ena 'trwiʒta] ; *la foira* [la 'fwijra]. Il en est de même en position prétonique : *un boisson* [ẽ bwiʒ'su] ; *foirós* [fwij'ru]⁷⁸³.

La diphtongue *òi* est réalisée [wej] ; *la còifa* [la 'kwejfa] ; *còit / -a* [kwej / '-ta].

Par contre la finale *-olh* est toujours réalisée [u], *lo janolh* [lu dʒa'nu] ; *un pesolh* [ẽ pə'zu].

La diphtongue *ou* qui vient habituellement de OL est généralement réalisée [u^w], comme dans : *lo mouton* [lu mu^w'tu] ; *la coucèra* [la ku^w'sera] « la paillasse » ; *lo mounièr* [lu mu^w'ne] « le meunier » ; *escoutar* [esku^w'ta] (*escòuta* [es'kɔwta]). Elle peut aussi être réalisée [wi] comme dans *se coijar* [se kwij'dʒa] < *se coujar* < *se coljar*, auquel nous pourrions rajouter *lo coide* [lu 'kwijde] de CUBITU qui a suivi la même évolution phonétique. Par contre dans *mólzer* ['muze] « traire », la diphtongue est réduite à [u].

En guise de conclusion sur ce tour d'horizon des diphtongues dans la région de Chilhac nous pouvons proposer le bref tableau récapitulatif suivant :

Un saut [ẽ saw] ;

Sautar [su_w'ta]⁷⁸⁴ ;

⁷⁸² Cette diphtongue semble aussi exister en montpelliérain (Lafont, 1971, p.45)

⁷⁸³ Sur le plateau de Saugues comme dans le Velay méridional nous avons [uj] : [la 'truʒta] et [buj'su].

⁷⁸⁴ Par contre sur le plateau de Saugues tout proche, *l* se vocalise de la même manière sauf devant [t], [d], [s], *saltar* [sa'ta] mais *un saut* [ẽ saw].

Lo fraire [lu 'frajre] ;

Lo frairon [lu frij'ru]

Dieu [ʒej] ;

Pleure ['pløre]

Lo bueu [lu bøj] ;

Lo riu [lu rij] ;

La passion [la pa'ʃji].

Pour les suffixes ARIU / ARIA, nous sommes là encore dans une zone de transition entre les formes méridionales en *-ièr* / *-ièra* et les formes septentrionales *-èir* / *-èira*⁷⁸⁵. Les premières remontent jusqu'au sud de Langeac avec cependant des féminins en *-èira*. La zone des formes septentrionales en *-èir* / *-èira* commencent au niveau de Brioude⁷⁸⁶.

Pour la zone intermédiaire (Nauton, 1974, p. 317) nous avons communément *-èr* / *-èira*. Pour les points de l'ALMC Chastel (19), Saint-Eble (20) et Landeyrat (13) (nord-est Cantal) nous avons relevé 59 mots issus de ARIU dont les trois quarts correspondent aux formes en *-èr* (quelques fois *-èir* à Landeyrat). Les autres formes sont en *-ièr*, ceci principalement après les palatales *ch-*, *g-*, comme : *lo nogièr* [lu nu'dʒe], *lo planchièr* [lu plã'tʃe]⁷⁸⁷, après *ss-*, *n-* comme : *lo capbassièr* [lu kaba'ʃe] « le premier moissonneur » ; *lo cordonnièr* [lu kurdu'ne]. Nous notons également *-ièr* après *t* : *mestièr* [mes'tje], *charpantièr* [tsarpã'tje], *pontièr* [pũ'tje]. Tous les autres mots sont en principe en *-èr*. Tous les féminins sont en *-èira*.

Le hiatus peut apparaître dans les mots comme *agost* conservé à Saugues, qui est devenu *aost* et se trouve sous cette forme [a'u] à Chilhac. Dans certain endroit de la même région un *v* est venu s'intercaler pour éviter le hiatus *avost* [a'vu]⁷⁸⁸.

A Chilhac *paor* est aujourd'hui réalisé [pow] comme dans de nombreux autres lieux. Cependant sur la rive droite de l'Allier et jusqu'à Brioude inclus ainsi que sur la Margeride auvergnate, nous avons [pur]. Dans tout le Velay central (bassin du Puy) un *v* a été intercalé pour éviter le hiatus et a conduit à *pavor* [pa'vur] qui a ainsi rejoint la forme étymologique.

Nous en profitons pour faire un petit aparté sur les finales *-ac* et *-at* issues de *-ACU* et *-IACU*. Comme le rapporte Nauton :

⁷⁸⁵ C'est cette forme que l'on trouve dans les textes anciens, cf. supra.

⁷⁸⁶ Voir également Bertrand (cf. Sur les marges du Félibrige, § 4.5).

⁷⁸⁷ Il y a bien *-ièr* dans ces cas car comme il a déjà été signalé *i* palatalise [ʦ] en [tʃ] et [dʒ] en [dʒ].

⁷⁸⁸ Ces formes sont également largement répandues en Provence (ALF, carte 47).

Le *Dictionnaire topographique de la Haute-Loire* renferme plus de 400 toponymes formés sur ce suffixe. [...] La forme la plus commune est -*ac*, -*iac*, mais la graphie -*at* apparaît parfois de très bonne heure (*Langat* 1011, 1191 (Langeac), se répand vers la fin du Moyen-Âge et s'impose surtout dans le Brivadois et le Puy-de-Dôme (Aubazat, Aubagnat, Aubiat...). Aujourd'hui les graphies -*ac* et -*at* se prononcent uniformément [a] dans le patois local : [ru'ja] Rognac (C^{ne} de Saugues), [lã'dza] Langeac, [tu'ja] Taulhac (Nauton, 1974, p. 134).

Il est à noter que ce *t* latent se retrouve dans les dérivés, par exemple les habitants de Pebrac [pe'bra] sont en occitan les [pebra'tjẽ] et les [pebra'tjena]. D'autres sont par contre sans ambiguïté en finale -*ac* que l'on retrouve dans les diminutifs : *Paulhac* [pu_w'ja] > *Paulhaguet* [pu_wja'gr] ; *Conac* [ku'na] > *Conaguet* [kuna'gr].

L'aphérèse de *a* en début de mot est quasiment systématique comme dans une grande partie du nord-occitan : *sèm anats* > *sèm 'nats* ; *anatz amassar* > *anatz 'massar* ; etc. Nous verrons plus loin que dans la région de Chilhac il y a aussi aphérèse de *e* devant *s* + sourdes.

A l'inverse il peut y avoir prothèse par agglutination de l'article puis mécoupure : *la chauç* > *l'achauç* « la chaux » ; *la vaissa* > *l'avaissa* « le coudrier » ; *la mura* > *l'amura* « la mûre ». Le même phénomène se produit avec l'article pluriel : *las braias* > *las eibraias* « les culottes » ; *las tesoiras* > *las estesoiras* « les ciseaux de couturière ».

Dans certains toponymes bâtis sur *chasa* débutant une séquence, il peut y avoir apocope : *Chasa-nòva* > *Cha-nòva* « Chanove » ; *la Chasa-Dieu* > *la Cha-Dieu*, « la Chaise-Dieu ».

Consonnes :

Comme pour le parler de Pontgibaud nous ne reviendrons pas sur les palatalisations conditionnées par *i* et *u* que nous avons déjà détaillées. Nous noterons seulement que les palatalisations consonantiques devant *u* sont très irrégulières à l'inverse de leur présence quasi constante dans les parlers du Velay ou de Basse-Auvergne : *embuc* [ẽ'by] au lieu de [ẽ'bjy] « entonnoir » ; *agulhada* [agy'jada] au lieu de [aʃy'jada] ; *'gusar* [gy'za] au lieu de [ʃy'za] ; *'gulha* ['gyja] au lieu de ['ʃyja] mais nous trouvons également : *degun* [di'ʃy] ou *begut* [be'ʃy].

Par contre dans cette zone la palatalisation des consonnes par *i* atteint un maximum, les affectant toutes y compris les labiales, *fîn* [fji] ; *pin* [pji] ; *vin* [vji] ; *bisa* ['bjiza].

La distinction V, B latins est strictement respectée et le bétacisme ne concerne que quelques rares mots comme : *vomir* [bumi], ou *volar* [buʃa], *lo volam* [lu bu'ʃã]⁷⁸⁹. Le plateau de

⁷⁸⁹ Nous notons que le phénomène se retrouve toujours devant [u] prétonique.

Saugues qui jouxte notre territoire au sud-ouest est la zone extrême nord-est d'avancée du bétacisme en occitan. Extrémité Nord-Est de ce que Teulat appelait *l'espatla cantalesa-lauseriana*⁷⁹⁰.

La réalisation phonétique du digraphe *cl* a tendance à être [kʎ] allant vers [kj] : *la clau* [la kjaw] ; *la clòcha* [la 'kjotsa] ; *la clèda* [la 'kjeda]. Dans une région qui englobe Chilhac et va jusqu'à Pebrac au sud, ce phénomène peut évoluer jusqu'à [c] : *la clau* [la caw] ; *la clòcha* [la 'cotsa] ; *la clèda* [la 'ceda] (Nauton, 1974, p. 334).

De la même manière qu'ailleurs en Auvergne le groupe *gl* est rendu phonétiquement par [ʎ] qui a fréquemment évolué en [j], *la glèisa* [la 'ʎejza] > [la jejza] ou *l'agland* [l a' ʎã] > [l a' jã].

Le L latin intervocalique présente lui une évolution très particulière dans un large espace centré sur la zone méridionale du Massif-Central. Déjà dans sa thèse éditée en 1906 Albert Dauzat décrivait page 34 et 35 la situation qu'il trouva au sud et sud-ouest du Puy-de-Dôme où *l* était réalisé [v] (Dauzat, 1906). Il remarqua immédiatement que la limite septentrionale de ce territoire suivait de très près celle de l'amuïssement de *s* devant consonnes. B. Petiot dans son fascicule de 1908, malgré de nombreuses imprécisions quant à sa distribution géographique, en faisait une description déjà assez intéressante bien qu'il ne parla que des changements de *l* ; en [v], [w], et [g] (Petiot, 1908, p. 6-7). Dauzat publia une étude en 1938 (Dauzat, 1938a, pp. 165 – 171) dans laquelle il analysa l'évolution de L simple latin intervocalique en arguant :

Que la région la plus archaïsante du Massif-Central a gardé à l'intervocalique (comme la plus grande partie de la Gaule en position implosive) l'*l* vélaire [ʎ], qui semble appartenir au substrat gaulois.

Dauzat poursuit son propos :

Continuant son évolution, [ʎ], a passé à [w] ; [w] est à son tour devenu [v] sur le pourtour N. et N.-E. de la zone atteinte, tandis qu'à l'intérieur il passait à [gw] > [g], ce [g] lui-même étant susceptible de s'affriquer dans la partie centrale de l'aire [gw] > [g] : d'où l'évolution [ɣ] > [x] > [r]. Dans l'ensemble, l'aire de vélarisation comprend le S.-O. du Puy-de-Dôme, le Brivadois et le Centre du Velay (N.-E. et S.-E. exclus), le Gévaudan (sauf la bordure est et la région de Florac au Sud), la pointe septentrionale du Rouergue (N. d'Espalion) et le Cantal sauf le S.-O. (arr^t d'Aurillac) et la lisière ouest. Le Limousin n'est pas touché.

⁷⁹⁰ Épaule cantalo-lozérienne.

Selon Dauzat le premier témoignage écrit que l'on aurait de [v] serait celui des Noëls de Cordat en Velay qui datent de 1631 (cf. L'âge baroque, § 4.2.1). Dans un autre article encore plus détaillé toujours de 1938 (Dauzat, 1938b, pp. 50 – 90) celui-ci cite :

Une remarque faite dans un curieux opuscule anonyme publié à Clermont-Ferrand en 1672 que « le vulgaire du canton d'Issoire et d'Ardes » disait *chandahhei* pour *chandelier*, en « substituant des aspirations aux *l* ». Quoique l'indication géographique soit assez vague, on peut néanmoins conclure que le [x], nettement observé, régnait dans la région d'Ardes, formant un prolongement de l'aire cantalienne.

Il précise aussi que :

Le Puy a dû être vers le XVI^e siècle le premier foyer de l'évolution [w] > [v] ; il est possible que le Lembron ait constitué un second centre d'irradiation, et il est à peu près certain qu'il s'en est formé un troisième, bien plus récent [...] dans la région de Besse-Latour-Marcenat.

Dans cet article extrêmement détaillé Dauzat passe en revue l'ensemble des données existantes à son époque et principalement celles de l'ALF dont il critique (à juste titre nous le pensons) les nombreuses erreurs dans ses notations et différenciations de [x] et de [r].

Dans l'ALF nous pouvons noter onze points dans la zone de l'altération de *l* intervocalique : un dans le Puy-de-Dôme, trois dans la Haute-Loire, quatre dans le Cantal et enfin trois dans la Lozère. Trois appartiennent au domaine de [v] (un Puy-de-Dôme et deux Haute-Loire), un de [w] (Cantal aurillacois), deux de [g] (Lozère), quatre de [x] (un dans la Haute-Loire et trois dans le Cantal) et un au [r] prépalatal (Sud Lozère). Toutes les aires sont ainsi représentées à l'exception de la zone de [g] de l'Ouest du Cantal (Mauriac, Riom-ès-Montagne). Nous pouvons ainsi ramener le point d'aboutissement de l'évolution de *l* intervocalique à cinq types : [v], [w], [g], ou une fricative sonore intermédiaire entre [ɣ] et [x] ou sa disparition complète.

Dauzat signale d'autre part l'existence d'un îlot [g] dans le Sud-Ouest du Puy-de-Dôme. Gilbert y fera d'ailleurs allusion, probablement par sa proximité avec Saint-Germain-Lembron dont il avait eu loisir de connaître l'ensemble des parlers environnants. Dauzat propose alors un schéma résumant le processus du phénomène de mutation de *l*. Il note que à l'exception de [l^w]* (étape primaire supposée de l'évolution) toutes les autres étapes sont représentées dans les parlers actuels :

Partant de [l^w]* nous pouvons faire l'hypothèse des trois évolutions suivantes :

Evolution 1, [l^w]* > [w] > [gw] > [g] > [ɣ] > [x] > [r].

Evolution 2, [l^w]* > [w] > [v].

Evolution 3, [l^w]* > [w] > (chute complète).

Enfin Dauzat, analysant le phénomène de rhotacisme de *l* au niveau européen⁷⁹¹, note que pour ce qui concerne le gascon c'est l'évolution de LL géminé non final en roman (*bella* > *bera*) qui a abouti à *r* (prépalatal vibrant) justement par rhotacisme. Ce phénomène tout fait différent du phénomène intéressant notre zone qui comme nous le constatons intéresse le LL géminé et non pas le L simple (Bec, 1973, p.207).

L'espace concerné a été clairement cartographié par Dauzat à la fin de son article (carte VI). Le domaine de [v] couvre le Sud-Ouest du Puy-de-Dôme et se situe comme nous l'avons dit, à peu près sous l'isoglosse de chute de *s* devant les consonnes, puis couvre en pointe la moitié ouest de la Haute-Loire incluant le bassin du Puy mais laissant de côté le plateau de la Chaise-Dieu au Nord-Est ainsi que le massif du Mézenc au Sud-Est. Sa limite méridionale partant de Bort-les-Orgues, inclut Champs-sur-Tarentaine, Condat et la haute vallée de la Rhue et jouxte l'aire de [g] au Sud. Cette limite méridionale suit ensuite celle des départements Puy-de-Dôme / Cantal pour aller couper la vallée de l'Allier au nord de Brioude en Haute-Loire, puis suivre la vallée de cette rivière jusqu'à Saint-Haon au sud du département.

A l'Ouest partant au sud de Bort-les-Orgues l'espace de [g] descend jusqu'au bassin d'Aurillac incluant une bande où nous trouvons [ug] puis [w], mais laissant tout l'Ouest de ce bassin (Bort, Pleaux, Laroquebrou, Maurs) pour se prolonger au Sud sur le département de la Lozère jusqu'en dessous de Mende, et laissant à l'Est le massif de la Margeride et le Mont-Lozère. Sur la limite Est entre Aveyron et Cantal se trouve la zone où il y a chute complète de *l*.

C'est entre ces deux grandes zones de [v] au Nord et à l'Est et de [g] à l'Ouest et au Sud, que se trouve l'espace de [ɣ], [x], [r] couvrant le Centre-Est Cantal, la Margeride auvergnate et la rive gauche de l'Allier en Haute-Loire. Cet espace marque localement une avancée sur la rive droite de la rivière jusqu'à Paulhaguet.

Aujourd'hui encore ces zones sont aisément identifiables. La seule grande différence que l'on peut noter est une évolution dans les générations contemporaines de [ɣ] et [x] vers [r] qui tend à se confondre avec [r] étymologique. Nous avons résumé et synthétisé ces données sur la figure 31.

Suite à cette étude de grande ampleur de Dauzat, c'est Nauton et Straka qui vont publier en 1947 un article (Straka, 1947) sur *Le polymorphisme de l'r dans la Haute-Loire*. Ils reprennent une grande partie de ce que Dauzat nous avait précisé sur le domaine altiligérien et

⁷⁹¹ Dans un grand nombre de dialectes italiques ainsi qu'en francoprovençal et roumain.

le complète par des analyses de palatogrammes réalisées par radiographie sur différents témoins. Nous retiendrons cependant une remarque fort intéressante dans ce document qui nous dit : « De toutes les [x] que nous avons relevées, la plus intense est celle d'un témoin de Lavoûte-Chilhac (âgé de 90 ans, natif du village, le Chambon-de-Cerzat⁷⁹²) ». Nous verrons ultérieurement comment Gilbert, natif du lieu, décrivait ce phénomène qu'il devait bien connaître. Puis ils citent dans l'ordre, Saugues dans la Margeride gévaudanaise, Reilhac dans la Ribeyre d'Allier et Pinols dans la Margeride auvergnate. Ils notaient déjà que chez « une foule de témoins au-dessous de la cinquantaine [...] le phénomène se confond avec l'*r* étymologique ».

Nauton va également publier un article de vulgarisation dans l'*Almanach de Brioude* (Nauton, 1964) que nous avons précédemment évoqué. Il nous y révèle que l'évolution de *l*, suivant des études radiographiques réalisées sur témoins, a une articulation plus postérieure, que la *jota* espagnole ou l'*ach-Laut* allemand, mais très proche du *rhain* arabe (aujourd'hui *ghain*) [ʕ]. Nous nous en tiendrons à ce jugement dans ce qui suit pour symboliser cette consonne intervocalique.

Toujours dans cet article, Straka et Nauton donnent une liste de mots qui ne diffèrent entre eux que par un seul phonème : [r] primitif (simple ou géminé) dans l'un et [ʕ] (provenant de *l*) dans l'autre : *la borra* [la 'bura] « le poile », *la bola* [la 'boʕa] « la borne » ; *l'ora* ['l ura] « l'heure », *l'ola* ['l uʕa] « la marmite » ; *morir* [mu'ri] « mourir », *lo molin* [lu mu'ʕi] « le moulin » ; *la para* [la 'para] « il la défend », *la pala* [la 'paʕa] « la pelle » ; *sarrar* [sa'ra] « fermer », *salar* [sa'ʕ a] « saler » ; *quora ?* ['kura] « quand ? », *cola* ['kuʕa] « il coule » ; *corredor* [kura'du] « corridor », *colador* [kuʕa'du] « couloir à lait ». Suit ensuite une série de termes qui présentent successivement les deux phonèmes, *r* étymologique et [ʕ] de *l*, dans le même mot : *pairòla* [pij'roʕa] « chaudron » ; *reular* [racu'ʕa] « reculer » ; *malairós* [maʕij'rus] « malheureux » ; *miaulaire* [mja'ʕajre] « miauleur » ; *ataladoira* [ataʕa'dujra] « cheville d'attelage ». Ils notent ainsi que l'impression acoustique de ces deux séries de mots est très différente. Elles étaient prononcées à cette époque par un témoin des années quarante et ayant une pratique coutumière de la langue dans un milieu majoritairement occitanophone. Plus d'un demi-siècle plus tard ces enquêtes, la majorité des occitanophones de la région a une pratique plus fragmentée de la langue dans un milieu aujourd'hui majoritairement francophone. Ils ont tendance à confondre les deux *r*. Cela crée des collisions homophoniques qui débouchent sur des « infirmités » phonétiques qui atteignent et « estropient » les domaines

⁷⁹² Village de la Ribeyre situé rive droite de l'Allier à 4 kilomètres de Chilhac.

morphologique, syntaxique et lexicologique. Nous avons ainsi noté la confusion entre *baralhar* [bara'ja] « faire grand bruit » et *balaiar* [bara'ja] « balayer », ou *l'aret* [l a'ri], « le bélier » et *l'alen* [l a'ri], « le souffle ».

Nous avons également remarqué que certaines modifications peuvent être faites par confusion étymologiques. Le village de Chanove en français situé sur la rive droite de l'Allier qui pratique le [v] et prononce le nom du village *Chanòva* [tsa'nova]. De l'autre côté de l'Allier (rive gauche) le village de Montaure, *Montauri* en occitan, pratique le [ʃ] (et le bétacisme) et appelle le village de Chanove juste en face, [tsa'noʃa] identifiant le [v] comme une évolution de *l* et non comme un *v* étymologique (qui devrait alors être réalisé [b]) et donc le rétablit dans son parler comme un [ʃ].

Autre remarque dans le cas où la diphtongue *au* précède *l*, il y a fréquemment chute du second élément de la diphtongue : *la taula* [la 'taʃa], [la 'tava], [la 'taga] ; *miaular* [mja'ʃa], [mja'va], [mja'ga].

Par contre quand le *l* se trouve en intervocalique entre *a* et *i*, un autre *a* vient se rajouter entre le *l* modifié et le *i* : *un eschalièr* > *eschalaièr* [en estsava'je] [en estsaʃa'je] [en estsaga'je] « un escalier » ; *z-Alièr* > *z-Alaièr* [zava'je], [zaʃa'je] « l'Allier ».

L'évolution de L simple latin entre voyelles est sûrement un des éléments les plus caractéristiques et déroutants pour des locuteurs non accoutumés au parlars d'Auvergne méridionale. Nous verrons que Gilbert y accorda beaucoup d'attention et chercha le moyen de graphiquement les représenter tout en gardant présentes les formes étymologiques.

Le LL géminé en position intervocalique est toujours réalisé [l]. Cette simplification *ll* > *l* est datée par Dauzat du X^e siècle (Dauzat, 1938, p. 165). Il y a quelques situations cependant où celui-ci retrouve une fonction géminée que nous analyserons plus loin avec les autres groupes géminés. En position finale les choses sont un peu plus complexes et nous les analyserons avec L, -LI, et -C'L finaux.

Dans leur article de 1947 Straka et Nauton étudièrent également les aboutissements de L et LL finaux dans le Massif-Central et plus précisément la Haute-Loire.

- L devenu final comme dans FILIUM *fil* > *fial* > *fiau*, MEL *mèl* > *mial* > *miau*, PILUM *pèl* > *pial* > *piau*, SALEM *sal* > *sau*, PORTALEM *portal* > *portau*, NIDALEM *nisal* > *nisau*, etc. ont pu suivre trois évolutions possibles :

- 1- *l* a disparu complètement aux confins de la Loire et de l'Ardèche ainsi qu'au Sud-Ouest dans le canton de Saugues et une partie de la Lozère : [fja], [mja], [pja], [sa], [pur'ta], [nji'za], etc.

2- *l* s'est vocalisé en [w], comme en provençal, gascon ou languedocien-oriental, dans une aire vaste et homogène sur une grande partie du département et s'étendant au Nord dans le Puy-de-Dôme et le Nord-Ouest dans le Cantal et dans le Sud-Est en Lozère et Ardèche, [fjaw], [mjaw], [pjaw], [saw], [pur'taw], [nji'zaw], etc.

3- *l* a abouti à [ʃ] (*r* pharyngal) dans le Nord Lozère (le Malzieu) et dans l'Est du Cantal (Saint-Flour, Murat), [fjaʃ], [mjaʃ], [pjaʃ], [saʃ], [pur'taʃ], [nji'zaʃ], etc.

- Dans la même région LL devenu final comme dans CABALLUM *chaval*, CASTELLUM *chastèl*, RASTELLUM *rastèl*, VITELLUM *vedèl*, etc. a pu suivre quatre évolutions comme suit :

1 -*ll* > -*l* dans le Sud du canton de Saugues (au Sud de Grèzes, Esplantas, Vazeilles) aire qui s'étend au sud sur la Lozère, l'extrême sud Cantal (Chaudes-Aigues) et jusqu'à la Méditerranée à travers le Gard, l'Ardèche et l'Hérault, [tʃa'bal / ka'bal], [tʃas'tel / kas'tel], [ras'tel], [ve'del / be'del], etc.

2 -*ll* > [r] (apical) en Lozère autour du Malzieu dans une large partie Est du Cantal (Saint-Flour, Murat, Allanche), [tsa'bar / tsa'var] [ras'ter], [tsas'ter], [ve'der / be'der], etc.

3 -*ll* > [j] dans une zone occupant la moitié Ouest de la Haute-Loire à l'exception d'une enclave autour de Saint-Eble, Lavoûte-Chilhac, Pinols, [tsa'vaj], [ras'tej], [tsas'tej], [ve'dej], etc.

4 -Dans l'enclave Saint-Eble, Lavoûte-Chilhac, Pinols nous trouvons [ras'te], [tsas'te], [vœ'de], mais [tsa'vaj].

5 -Dans l'Est de la Haute-Loire comme une grande partie du Puy-de-Dôme -*ll* disparaît complètement sauf pour *chaval* où il se vocalise [tsa'vaw / tsa'vo]

Cependant le tableau demeure un peu plus compliqué quand l'on s'intéresse à -OLL, -LI, -LLI et -C'L

Nous avons divisé l'espace qui nous intéresse comme suit :

Une zone A cantalienne, moins Massiac (Nord-Est) et le Nord-Ouest (haute vallée de la Rhue) et incluant le Nord Lozère autour du Malzieu ;

Une zone B centrale allant du Sud Velay jusqu'au Sud-Ouest du Puy-de-Dôme (massif du Sancy) et couvrant la Margeride auvergnate, la vallée de l'Allier jusqu'à Issoire et tout le Velay central, ainsi que dans le Cantal, Massiac (Nord-Est) et le Nord-Ouest (haute vallée de la Rhue) ;

Une zone C situé au Sud du plateau de Saugues et se prolongeant vers le midi.

-OLL dans les mots comme *lo còl*, *mòl* donne :

Zone A [lu kwor], [mwor] ;

Zone B [lu kwoj], [mwoj] ;

Zone C [lu kwol], [mwol].

La diphtongue de *ò* peut également varier en [wa] [wɛ].

-OLLE dans les mots comme *fòl* :

Zone A [fwor] ;

Zone B [fwoj] ;

Zone C [fwol].

La diphtongue de *ò* peut également varier en [wa] [wɛ].

-LLI comme dans le mot *jalh* (GALLIU) donne :

Zone A [lu dʒar] ;

Zone B [lu dʒaj] ;

Zone C [lu dʒal].

-LI comme dans le mot *lo trabalh* donne :

Zone A [lu tra'bar] ;

Zone B [lu tra'baj] ;

Zone C [lu tra'bal].

-C'L comme dans les mots *lo solelh* (SOLIC(U)LUS) ou *lo cremalh* (CREMAC(U)LU) donnent :

Zone A [lu su'ʕir/ -gir] ; [lu cre'mar] ;

Zone B [lu su'ʕij/ -gij / -vij] ; [lu cre'maj] ;

Zone C [lu su'gɪl] ; [lu cre'mal].

Même ces tableaux quelque peu simplifiés montrent la complexité du phénomène.

L'article de 1947 de Straka et Nauton se termine sur une illustration cartographique précise des variations de L simple intervocalique en Haute-Loire. La même carte sera reprise dans la *Géographie Phonétique de la Haute-Loire* de Nauton en 1974, avec cependant quelques modifications dans la zone de Paulhaguet pour la zone de transition [ʕ], [v] et dans l'Est Velay en limitant la pénétration de [v] rive droite de la Loire à la bourgade de Rosières.

A Chillac, L en position implosive, comme dans la majeure partie du Massif-Central s'est généralement vocalisé comme nous l'avons vu précédemment : *un saut* [ẽ saw], *sautar* [su^w'ta], *chaud* [tsaw], *chauda* ['tsawda], *las chauças* [las tsaw'sa], etc

Sur le plateau de Saugues, devant [t], [d], [s], la vocalisation ne s'est faite qu'en finale absolue mais pas en situation paroxytonique ou prétonique. La diphtongue s'est alors réduite

à [a] : *un saut* [ẽ saw], *saltar* [sa'ta], *chaud* [tsaw], *chalda* ['tsada], *las chalças* [las tsa'sa], etc

En sanflorain⁷⁹³ la réalisation de L en position implosive a abouti à [ʕ] : *un salt* [ẽ saʕ], *saltar* ['saʕta], *chald* [tsaʕ], *chalda* ['tsaʕda], *las chalças* [las 'tsaʕsa], etc

Enfin plus au sud en Lozère nous avons conservation du l : *un salt* [ũ sal], *saltar* ['salta], *chald* [ʃal], *chalda* ['ʃaldɔ], *las chalças* [las 'ʃalsɔs], etc

Dans les mots d'assimilation récente (provenant généralement du français) et dans cette position (avant consonne) il y a une nette tendance au rhotacisme de l. On entend donc souvent *Albert* [ar'ber]; *calcular* [karky'la]; *alcoòl* [ar'kol]; *almanac* [arma'na]; *recòlta* [ra'korda]; etc.

Les groupes géminés, dans le parler de Chiljac comme dans de nombreux autres parlers du plateau central, ont tendance à nasaliser la voyelle qui les précède. Nous avons ainsi : *l'espatta* [l es'pāla]; *rotlar* [rũ'la]; *s'esvedlar* [s ɪvẽ'la] « s'effondrer en parlant d'un bâtiment ». LL géminé peut remplir la même fonction, *una eschilla* [en i'ʃēla] « une sonnaille de brebis ». Cela permet de distinguer de possibles homonymes : *la bolla* [la 'bũ'la] « la boule » qui s'oppose à *la bola* [la 'buʃa] « la borne du champ » ; *la catlha* [la 'kāja] « la caille » qui s'oppose à *la caia* [la 'kaja] « la truie » ; dans la zone Saint-Privat, Saint-Jean-de-Nay nous avons *còtla* ['kwāla] < *cotela* « haricot vert », qui s'oppose à *còla* ['kwala] « équipe de faucheurs ». Plus étrangement le groupe -ilh- a également une nette tendance à la nasalisation : *esquilhar* [escĩ'ja] « glisser par maladresse » ; *las quilhas* [las 'cĩja] « les quilles ». Nous pouvons ainsi construire la phrase suivante : *per jogar las quilhas chau faire rotlar la bolla* [per dzu'ga las 'cĩja tsaw 'fajre rũ'la la 'bũ'la].

Gilbert, comme nous l'avons déjà dit, mettra en place sur ce point un système orthographique discriminatoire bien pensé et très efficace. Ceci montre également que les choix orthographiques d'Alibert basés sur des parlers où les oppositions L simple LL double sont totalement neutralisées, laissent dans l'ombre des oppositions fonctionnelles de nombreux parlers (et pas seulement nord-occitans⁷⁹⁴) qui conduisent parfois à de grandes imprécisions dans le rapport graphie-phonie⁷⁹⁵. En ça le système catalan serait, sur ce point particulier et pour ces parlers, sûrement d'un bien meilleur rendement. De manière similaire,

⁷⁹³ Région de Saint-Flour.

⁷⁹⁴ Dans ses *Éléments de Phonétique de l'Occitan*, Lafont écrit : « le languedocien oriental (Montpellier, Nîmes) oppose l'ancien l palatal, articulé [l] à l'ancien l vélaire, devenu [w] : *bèl*, « beau » et *sau* « sel » (Lafont, 1983, p.55).

⁷⁹⁵ Ceci dit, la variation locale autorise bien la distinction graphique avec des réalisations distinctes : *ostau* / *castèl* à Montpellier ou *ostau* / *castèth* en gascon (comme le fait aussi le catalan : *hostal* / *castell*).

nous pourrions aisément opposer *chapèlh* et *cèl* (> *cial*), comme *chavalh* et *ostal*, comme *còlh*, *fòlh* avec *rossinhòl*, *esquiròl*, etc. sans ambiguïtés. Nous verrons plus loin qu'il en serait de même avec la morphologie.

La différence phonétique entre les anciens *r* initial et *rr* intervocalique longs et *r* bref dans toutes les autres positions n'existe plus dans les parlers du Massif central ; tous sont réduits à un [r] bref.

Si dans la génération des locuteurs nés depuis les années 1950, ce *r* est assimilé au *r* français, il était demeuré apical (*r* roulé) dans les générations précédentes.

En finale, dans la zone de Chilhac, *r* est toujours muet : *lo montador* [lu mûta'du], *bolangièr* [buʃã'dʒe] ; *parlar* [par'la] ; etc. Il peut réapparaître dans les mots empruntés au français comme : *malaiïr* [ma'lœr].

La seule chose caractéristique que l'on peut noter concernant *r* dans le parler de Chilhac comme dans tout l'Ouest de la Haute-Loire, est une tendance (qui ne touche cependant pas tous les parlers ni tous les mots) à l'interversion de *r* à la prétonique (tendance à la métathèse). On entendra donc : *esfregir* > *esfergir* [esfar'dʒi] ; *granolha* > *garnolha* [gar'nuja] ; *vergonja* > *vregonja* [vra'gũdza] ; *brutlar* > *broilar* > *borlar* [bur'la] ; etc. Le phénomène est quasi absent à la tonique.

Nous avons seulement relevé à Lavoûte-Chilhac et Chilhac, l'étrange ['fœrna] pour *femna*, venant peut-être d'un *frem(n)a* de type provençal avec inversion de *r* ?

Notons enfin que le groupe *-br-* et éventuellement *-bl-* intervocalique voient souvent [b] passer à la fricative [w] comme dans *fabre* > *faure* ['fawre], « forgeron » ; *lib(e)rar* > *liurar* [lɪrw'ra], « vider » ; *fabla* > *faula*, « fable », mais aussi *febre* > *feure* [fjœw're], « fièvre », ou *febrièr* > *feurièr* > *feurèr*, « février » (Lafont, 1983, p. 44).

Comme nous l'avons déjà dit le parler de Chilhac fait partie des parlers d'Auvergne méridionale situés au sud de l'isoglosse de maintien de [s] devant [p], [t], [k], [f] (voir Figure 31). Comme nous l'avions indiqué à propos des écrits de Toane Bartran, il y a aphérèse de *e* dans le groupe *es-* en début de mot : *escriure* > *'scriure* ; *espatla* > *'spatla* ; *estreit* > *'streit*. Ainsi on dit : *m'a 'scriut* ; *la pòst es tròp 'streita* ; *'speita un pauc !* ; etc. Le *e* réapparaît quand le mot est précédé de *lo*, ou *la*, élidé en *l'*, et *un* ou *una* : *l'escòla* ; *l'establa* ; *una espatla*.

En Haute-Loire (sauf le plateau de Saugues) comme dans le Sud-Ouest du Puy-de-Dôme et le bassin de Massiac dans le Cantal, le mot *ostal* s'est singularisé en *estau*. Dans la région

d'Issoire il s'est réduit à *'stau* [stə] par aphérèse. Ce mot existe également sous la même forme dans la région d'Alès (ALF, carte 801 ; ALLOr carte 946).

Le groupe *-sch-* issu de *-sc-* en sud-occitan est phonétisé en [ʃ] comme dans : *la moscha* [la 'mɔʃa] ; *la pescha* [la 'peʃa] ; *meschant* [me'ʃã] ; *un meschin* [ẽ me'ʃi] « un pauvre tipe » ; *Paschas* ['paʃa]. On peut ainsi distinguer *pechar* [pe'tsa] et *peschar* [pe'ʃa].

En début de mot nous avons *esch-* [ests] : *un eschalèr* [en estsa'ʃe] ; *eschambarlar* [estsãbar'la] « enjamber » ; *'schopir* [stsu'pi] « cracher »⁷⁹⁶.

En finale étymologique ou désinentiel le *s* reste muet : *vigorós* [vjigu'ru] ; *un mes* [ẽ mi] ; *lo bòsc* [lu bo] ; *un prat* [ẽ pra], *de prats* [de pra] ; *una chabra* ['ena 'tsabra], *de chabras* [de 'tsabra] ; *la fèda* [la 'feda], *las fèdas* [las 'feda] ; *v-un ase* [vyn 'aze], *dos ases* [du'zaze].

Toutes les autres consonnes finales sont amuïes.

L'accent tonique est conforme aux règles générales de l'accentuation occitane et ne présente donc aucune particularité.

Morphologie :

La morphologie du parler de Chilhac comme celle des parlers d'Auvergne méridionale est restée assez proche de celle décrite par exemple par Alibert dans sa *Gramatica* (Alibert, 1935), donc de ce que l'on peut considérer comme les formes canoniques de la langue occitane. Les principales particularités morphologiques de ces parlers les rapprochent des parlers provençaux ou du Languedoc oriental.

L'article :

L'article indéfini :

un [ẽ], *una* ['ena] sont les formes communes à l'ensemble des parlers d'Auvergne (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Ces formes s'opposent comme nous le verrons et comme cela a déjà été noté pour le parler de Pontgibaud aux adjectifs numéraux et aux pronoms indéfinis. L'article féminin par aphérèse a tendance à fréquemment se réduire à *'na* : *'na chanson* [na tsã'su].

L'article défini :

L'article masculin *le* [lə] est généralement utilisé au nord d'une ligne partant du plateau de l'Artense au nord-ouest du Cantal pour rejoindre la Haute-Loire au nord de Massiac, puis suivre la vallée de l'Allier rive droite jusqu'aux environs de Langeac avant de se prolonger

⁷⁹⁶ Cette forme est celle de Saint-Eble et de la rive droite de l'Allier, ailleurs, sur la rive gauche nous trouvons généralement *escopir*.

vers l'Est en direction du Puy-en-Velay. Au sud de cette ligne l'article *lo* [lu] est communément utilisé. Cependant il existe une zone d'incertitude dans laquelle l'on peut souvent entendre se mélanger *le* et *lo* dans les conversations, selon la personne à laquelle s'adresse le locuteur. Ceci est vrai entre-autre dans la zone de Chilhac. Cependant avec tous les interlocuteurs de Chilhac ou Lavoûte-Chilhac avec qui nous avons pu nous entretenir c'est toujours *lo* qui était ou est utilisé⁷⁹⁷. L'article féminin est *la* [la] *la filha* [la 'fjija], et s'élide devant voyelle *l'aurelha* [l'u^w'rja].

Au pluriel dans toute la zone qui s'étend de Monistrol-d'Allier au Sud jusqu'à la limite des départements au nord de Brioude et de la Margeride auvergnate à l'Ouest comme sur toute la zone brivadoise à l'Est, il existe un article unique, quel que soit le genre, généralement prononcé [liz] ou [lez] devant voyelles, [lis] ou [les] devant [p], [t], [k], [f] et [lj] ou [lej] devant les autres consonnes. Nous verrons que cet article était orthographié *li(s)* par Gilbert, probablement par mimétisme mistralien. Cela est malheureusement contradictoire avec la règle phonétique de palatalisation conditionnée par *i* qui ferait que l'on aurait alors la prononciation [ji], [jis]. À la fin de son ouvrage sur *L'Ortografia Occitana*, Lafont suggérait : *Recomandam [...] les / lei en aup. Miegjornau.*⁷⁹⁸ (Lafont, 1972, p. 61). Cette solution est sûrement la meilleure à retenir pour nos parlers. Les parlers périphériques à cette zone dans le Cantal et le Velay ont, soit les formes classiques *los* et *las*, soit des formes mélangées où se retrouvent suivant la consonne ou la voyelle qui suit *los*, prononcé [luz], [lus], [luj], *las*, prononcé [laz], [las,] [laj], [lij] ou *les* prononcé [liz], [lis,], [lij] (ALMC, carte, 1793, 1794).

En occitan la forme contractée *a + lo* a donné soit *al* dans un large domaine central (languedocien central) ou *au* sur toute sa périphérie (gascon, nord-occitan septentrional, languedocien oriental, provençal). Dans la région qui nous intéresse ici et au-delà, celui-ci a abouti à diverses formes tout à fait particulières. En effet sur tout un territoire limitant la zone centrale de *al* de la zone périphérique de *au* nous trouvons divers aboutissements : [ij], [ej], [aɕ], [iɕ], [aj] (ALMC, carte 1795). Il est intéressant de voir que le phénomène qui s'étend à l'ensemble de la bordure *al / au* part au Sud-Est avec les parlers du centre héraultais (ALLOr, cartes : 12, 146), puis joint le Sud Vivarais au Massif du Sancy dans le Puy-de-Dôme et à l'extrême Ouest du Bas-Limousin (ALF cartes 162, 983, 1013, 1245, 681 ; ALMC, carte 1795).

⁷⁹⁷ Nous noterons que Nauton a toujours reporté *le* dans l'ALMC pour le point 19 NE Lavoûte-Chilhac

⁷⁹⁸ Nous recommandons *les / lei* en alpin méridional.

Nous donnons en annexe le texte d'une communication sur ce sujet à laquelle sont jointes diverses cartes concernant ce phénomène (cf. Un problème de grafematica occitana ; A+LO mai DE+LO en nord occitan, annexe 14). Anglade dans sa *Grammaire de l'Ancien Provençal* ne parle pas de ces formes qu'il semble ignorer, mais note : « L'article généralement employé en Gascogne est aujourd'hui : masc. *et, etch*, venant de ILLE, fem. *era*, venant de illa, conformément aux règles de la phonétique gasconne. ». Nous pourrions appliquer le même raisonnement à notre phénomène et le lier à l'évolution phonétique de A ou E + LL devenu final, qui dans notre zone conduirait à : [aj], [ej], [ij], [aɣ], [eɣ], [iɣ]. C'est ce raisonnement qui probablement conduisit Gilbert à écrire dès le début (hormis la période Malvezin dont nous reparlerons) *elh* (ainsi que *delh, aquelh*, etc.).

Cependant, Teulat dans l'analyse de ce problème d'un point de vue graphématique (Teulat, 1977, pp. 30 - 37) aboutit à une solution contradictoire avec la conclusion précédente peut-être un peu hâtive. Cette analyse fort bien menée le conduisit à proposer la graphie *ai* (ainsi que *dei, aquei*, etc.) pour [aj], [ej], [ij] (ainsi que [diɣ], [a'kiɣ], etc.) et de garder *al* (ainsi que *del, aquel*, etc.) pour [aɣ], [eɣ], [iɣ] (ainsi que [dir], [a'kir], etc.). Dans la zone gévaudanaise Camproux a également décrit ces formes connues et utilisées dans le nord de la Lozère. Il dit : « il ne peut être question, dans le cas de *i, ai* d'une mouillure à la finale de *ll* final latin comme dans le cas de *ll* final [...] en effet, Paulhac, qui a régulièrement *tchabai, jai, akei, bedei, tchastei*, etc... a toujours *derh* et *arh*. » (Camproux, 1962, p. 312). Il est vrai que nous avons noté à Pompeyrin village de la Besseyre-Saint-Mary sur la limite Lozère, Haute-Loire (donc proche de Paulhac) des formes parfaitement identiques⁷⁹⁹. Camproux rejoint là les conclusions auxquelles était arrivé Teulat et conclut : « dans cette zone Nord-Est⁸⁰⁰, *l* devant consonne en syllabe non accentuée, après s'être mouillé, est devenu *i*, deuxième élément de diphtongue. On a eu : *del > dei > di ; al > ai > ei > i*. » Pour autant que la solution graphique proposée par Teulat (*ai, dei, aquei*, etc.) puisse se justifier elle vient cependant en conflit avec les pluriels en *ei* aussi bien localement que plus généralement avec les formes provençales. Ceci a conduit à l'abandon de ces formes au profit des formes graphiques *elh (alh), delh, aquelh*, etc. héritées de Gilbert, généralement retenues par les écrivains de cette zone (principalement Ardèche, Haute-Loire) (cf. Enseignement et transmission, § 9.3).

Dans les parlers de la Ribeyre comme plus généralement dans le Brivadois, nous trouvons également des formes contractées bâties sur, *amb lo > amelh > 'melh : ai parlar 'melh vesin ;*

⁷⁹⁹ Voir ALMC 1882, *su ar fï*, pour 24W (La Besseyre-Sainte-Mary).

⁸⁰⁰ Il parle là de la Lozère.

vès *lo* > *velh* : *me chal 'nar velh Puèi* ; *per lo* > *pelh* : *son passats pelh bòsc*⁸⁰¹. Chez Bertrand comme nous l'avons déjà signalé à propos de cet écrivain on trouve même : *chès lo* > *chelh*, *Janòt 'nèt chelh curat*.

Les pluriels masculins présentent plus de diversité. Les parlers de la Margeride auvergnate comme ceux du Cantal voisin retrouvent la forme centrale *als* [az] / [as] / [aj], ceux du Velay la forme périphérique *aus* [uz] / [us] / [uj]⁸⁰². Il est intéressant de noter que les parlers de la Ribeyre et du Brivadois en général ne contractent pas l'article et que l'on trouve partout les formes *a les* / *a lei*. Ceci peut s'expliquer par le fait que la réalisation phonétique de *als* ou *els* devant les consonnes autres que [p], [t], [k], [f] donnerait [ij] et neutraliserait l'opposition singulier - pluriel. C'est d'ailleurs le cas dans les parlers du plateau de Saugues qui ont gardé *ais* [iz] [is] devant voyelle et [p], [t], [k], [f] et utilisent la forme non-contractée *a lei* [a lij] devant les autres consonnes.

La contraction *de + lo* (*de + le*) suit la même règle que précédemment et donne *delh* [dij] avec les pluriels *dels* pour les parlers de l'Ouest et *daus* pour ceux de l'Est. Nous retrouvons pour les parlers de la Ribeyre et du Brivadois les formes non-contractées *de les* / *de lei*. Les parlers de la Margeride auvergnate et saugaine quant à eux, ont *dels* devant voyelles et [p], [t], [k], [f] et *de lei* devant les autres consonnes.

L'article défini féminin est conforme à la règle générale avec *la* au singulier et *les* / *lei* au pluriel pour la Ribeyre et le Brivadois. Comme pour les pluriels masculins nous avons souvent sur les périphéries mélange de *las* et *les* / *lei*. Au singulier comme au pluriel il n'y a jamais contraction de l'article défini féminin avec *a* ou *de* ou tout autre préposition.

A l'opposé des parlers d'Auvergne septentrionale ou de l'aurillacois, l'article partitif est représenté par *de* seul. La différence est donc clairement marquée entre *de* article et *delh* préposition et on dit : *mange de pan* et *mange la crosta delh pan*.

Le nom

Formation du pluriel

Dans les parlers d'Auvergne méridionale comme l'a noté Teulat (Teulat, 1981, p. 43, carte p. 57), la formation des pluriels se fait par la seule déclinaison de l'article défini, d'un mot

⁸⁰¹ Comme nous l'avons déjà signalé, nous avons communiqué sur ce sujet lors du congrès de l'*Obardor de Lingüística Occitana 8* qui s'est tenu à Pau en juillet 2018 (cf. Un problèma de grafematica occitana ; A+LO mai DE+LO en nòrd occitan, annexe, 13).

⁸⁰² Les pluriels masculins ont généralement tendance à s'uniformiser, comme nous le voyons dans la Ribeyre, dans la Margeride auvergnate et dans le Cantal les pluriels sont standardisés autour d'une forme en *-es* : *les*, *aqueles*, *nostes*, etc. Dans le Velay et le Vivarais comme dans le massif des Dores c'est autour de formes en *-os* : *los*, *aquelos*, *nostos*, etc. Quand ils ne s'alignent pas sur le masculin les pluriels féminins s'uniformisent en *-as* : *las*, *aquelas*, *nostas*, etc.

fonctionnel ou de l'adjectif postposé (déterminant unique). Ceci rapproche ces parlers des parlers provençaux et languedociens orientaux. Nous pouvons avoir ainsi : *les chins* [lis tʃi], *les òmes* [liz 'ome], *lei garçons* [lij gar'su], *les chabras* [lis 'tsabra], *les auchas* [liz 'awtsa], *lei vachas* [lij 'vatsa]. Mais l'on peut aussi avoir : *de bònei sòus* [de 'bonij sow], *lei mauvases paiares* [lij muw'vasis 'paiare], *quatre fòrtei dròlles* ['katre 'fortij 'drole], *leis pus richei dròllas* [lij pjy 'ritsij 'drola] ; *lei gròssei moschas* [lij 'grosij 'moʃa], *z-a de bònei bujas* [zo de 'bonij 'bjudʒa] ; *dos gentes poms de graneta* [du 'dʒētis pũ de gra'neta]. Dans le cas d'une suite seul le dernier élément prend la marque du pluriel : *avèm passat ensems quauques bravei jorns* [a'vẽ pa'sa ẽ'sẽ 'kawke 'bravij dʒur], *fin finala les ai vistas*, *'quelas bravas e gentei dròllas que me parlaves*. [fji fji'nala le zej 'vjista 'kela 'brava e 'dʒētij 'drola ke me par'laves]. L'absence de -s désinentiel induit l'absence de pluriel sensible pour les mots terminés par -s, -tz, -ç qui restent invariables au pluriel. Ceux terminés par -sc, -st, -g prennent un s final au pluriel. Ces pluriels dits sensibles apparaissent au sud du plateau de Saugues ainsi qu'en sud Velay, mais sont absents dans la majeure partie du Cantal y compris l'Aurillacois. Nous voyons là que ces pluriels sont parfaitement homothétiques de ceux du système provençal. L'écriture des s pluriel devient comme en français (ou en provençal) tout à fait graphique et indicatrice et n'a aucune valeur phonologique. Ceci oppose ces parlers à ceux de l'Auvergne septentrionale dans lesquels, même si le s reste muet il conduit au déplacement d'accent et à un allongement vocalique (Teulat, 1981, carte 14, p. 57).

Le verbe

La conjugaison des verbes dans les parlers de la Ribeyre et de la Margeride auvergnate est relativement conforme aux formes canoniques telles qu'on peut les trouver dans les différents recueils de conjugaison (Sauzet, Ubaud, 1995 / Sauzet, 2016) sous réserve d'adaptation à la phonétique nord-occitane. Dans cet espace nous pouvons cependant distinguer deux formes quelquefois divergentes entre les parlers de la Ribeyre et Langeadois, et ceux de la Margeride auvergnate* (Pinols).

Les lettres prothétiques (euphonique) :

Les parlers d'Auvergne méridionale de toute la région centrale, font précéder les formes conjuguées de *èstre / èsser* et *d'aver / avèdre* commençant par une voyelle d'un z prothétique (euphonique). Nous verrons que Gilbert essaya de justifier la présence de ces lettres dites euphoniques par la déclinaison du cas sujet de l'ancienne langue (cf. Lis contaires delh Covize, § 6.3.4). Cependant Nauton dans son article *Le dialecte brivadois*, publié dans *l'Almanach de Brioude*, disait :

Ce *z* prothétique, c'est-à-dire ajouté à l'initiale, couvre une grande partie du Brivadois. Il ne s'étend pas jusqu'à Cistrières, mais il pénètre en Velay jusqu'à Saint-Privat d'Allier, et, à l'Ouest, jusqu'à Saint-Flour et Murat. Il est employé dans toutes les formes d'*avoir* et *être* qui ont une voyelle initiale. Cette prothèse est ancienne, car on la constate en 1311 dans le Terrier des Templiers de Charbonnier : *lo tenenseyr que zes de la senhoria, .I. ort que zes al viveyr, .I. champ que zes juxta lo riu*, etc. (Nauton, 1964, p. 30)

Pour les infinitifs de *èstre* / *èsser* nous trouvons généralement la prothèse *l*, *l-èstre* / *l-èsser*⁸⁰³
 Conjugaisons :

Comme généralement en occitan il n'y a pas association d'un pronom sujet dans la conjugaison des verbes, seule la désinence du verbe marque la personne.

Dans ce qui suit nous donnons en premier la conjugaison de type languedocien, suivit, quand elle est différente, de la conjugaison de la Margeride auvergnate (Pinols) que nous noterons d'un *. La conjugaison de Chilhac et en général conforme à celle du parler de Langeac, mais peut avoir des formes dérivées de la Margeride que nous préciserons.

Indicatif présent :

Nous ne donnerons la phonétique que quand celle-ci marque une différence avec les règles édictées précédemment.

Verbe *l-èsser* :

sèi ;

sès

z-es

sèm

sètz

son

Verbe *aver* [a'ver]⁸⁰⁴ / *agure* [a'gyre]⁸⁰⁵ * :

z-ai [zɛj] / [zej]

z-as

z-a [zɔ] / [zɔ]*

z-èm, *z-avèm*

z-avètz

⁸⁰³ Nous pouvons également trouver plus rarement *d* ou *r* en prothèse euphonique : *d-èsser*, *r-èsser*.

⁸⁰⁴ De manière tout à fait exceptionnelle *r* final de *aver* reste sonore dans tous les parlers de la région.

⁸⁰⁵ Ces formes de l'infinitif : *agure*, *agússie* assez générales dans le Cantal sont construites sur le radical *agu-* d'*aver* au prétérit ou au subjonctif passé.

z-an [zã] / [zõ]*

Nous retrouvons là la forme courte d'*aver* à la quatrième personne *z-èm*. On dit : *z-èm 'nat a la fèira a Langeac*. Par contre il n'y a pas de forme courte à la cinquième personne.

Le verbe impersonnel « falloir » est toujours traduit par *chaudre* ['tsudre] < *chaler* ; *chau* « il faut ».

Verbe du premier groupe : *parlar*

parle

parles

parla

parlem [par'lê] / *parlam* [par'lõ]*

parlatz

parlon ['parlu] / ['parlũ]*

Comme nous pouvons le constater, nous retrouvons là l'alternance d'accentuation à la quatrième et cinquième personnes qui sont oxytoniques, toutes les autres étant paroxytoniques.

La deuxième personne est toujours en *-es* quel que soit le groupe dans tout l'auvergnat méridional comme dans la quasi-totalité de l'occitan oriental (ALF, carte 1340).

Dans la Ribeyre comme dans tout l'est de l'Auvergne méridionale, la quatrième personne est uniformément en *-em* quel que soit le groupe comme dans la quasi-totalité de l'occitan oriental (ALF, carte 27). Par contre dans la Margeride auvergnate comme dans le Cantal cette personne est uniformément *-am*.

La sixième personne conformément à ce que l'on a pu constater dans les textes anciens est toujours en *-on*, réalisé soit [u], soit [ũ]* quel que soit le groupe verbal.

Dans la zone (sud de Langeac) où *an* sous l'accent tonique est réalisé [õ] nous avons l'alternance vocalique du type : *chante* ['tsõte], *chantem* ['tsã'tê] ; *mange* ['mõdze], *mangem* ['mã'dzê] de même les verbes comme *portar* présente l'alternance : *pòrte* ['põrte], *portem* [pur'tê],

Le verbe *escoutar* < *escoltar* qui est généralement orthographié *escotar* en graphie alibertine (Alibert, 1966, p. 362 / Ubaud, 2011, p. 558) a dans cette région gardé la vocalisation de *l* comme dans la langue ancienne (Levy, 1969, p. 162 / Olivier, 2009, p. 515) devenu [w]. Il présente donc l'alternance vocalique suivante :

escòute [es'ka_wte]

escòutes [es'ka_wtes]

escòuta [es'ka_wta]

escoutatz [esku_w'ta]

escoutem [esku_w'tẽ]

escòuton [es'ka_wtu]

Verbe '*nar* / *anar** :

vau / *vase**

'*nem* / *anam**

vas / *vases**

'*natz* / *anatz**

vai

van [vã] / [võ]*

Dans la Margeride auvergnate ainsi que dans une grande partie du Cantal, la première personne s'aligne sur la conjugaison régulière des verbes en - *aire* comme *traire*.

Dans l'ALMC (p. 1886) nous notons à la deuxième personne pour Lavoûte-Chilhac : *vases traucar tes eibraias* « tu vas trouver tes culottes ».

Deux verbes à radicaux monosyllabiques diphtongués en *ia* et *ua*, présentent une conjugaison particulière, ce sont les verbes : '*spiar* et *tuar*.

espiar par aphérèse de *e* devient '*spiar* et va se conjuguer comme suit :

'*spiáse* ['spjɔze]

'*spiasèm* [spja'zẽ]

'*spiáses* ['spjɔzi]

'*spiasètz* ['spja'ze]

'*spiá* ['spjɔ]

'*spiáson* ['spjɔzũ]

Ce paradigme est tout à fait différent de ce que nous avons vu pour le parler de Pontgibaud.

Espiar « regarder » est utilisé et s'est développé (ALF, carte 1140) sur un large territoire de l'occitan occidental nord et aquitain. Il est concurrencé en Auvergne méridionale par *engaitar* principalement dans le Cantal, *aseimar* en Velay et Nord-Gévaudan et *gardejar* dans la Margeride auvergnate (ALMC, carte 1263).

De même le verbe *tuar* se conjugue de manière similaire :

tuáse ['cɔpze]

tuasèm [cɔa'zẽ]

tuáses ['cɔpzi]

tuasètz [cɔa'ze]

tuá ['cɔp]

tuáson ['cɔpzũ]

Les formes ci-dessus sont celles que nous avons relevées auprès de témoins de Lavoûte-Chilhac.

Deuxième groupe de verbes inchoatifs *garir* :

garisse

garissem / *garissam**

garisses

garissètz

garís

garisson

Mêmes remarques sur la phonétique que pour *parlar* pour la quatrième et sixième personne

A l'inverse de l'Auvergne septentrionale les formes inchoatives sont relativement rares et les verbes non-inchoatifs sont restés assez nombreux.

Verbe *ausir* [u^w'zi] :

<i>ause</i>	<i>ausem</i>
<i>auses</i>	<i>ausètz</i>
<i>ausa</i>	<i>auson</i>

Nous remarquons à la troisième personne un *a* de soutien à la conjugaison copié sur le premier groupe. Ceci est caractéristique des parlers dont les consonnes finales sont amuïes (ici *s*). Nous retrouvons le même phénomène en Provençal (Martin, Moulin, 1998, carte 22, p. 181).

Dans la Margeride auvergnate comme dans la quasi-totalité du Cantal ce verbe est remplacé par *entendre* qui se conjugue comme *vendre*.

Les verbes comme *durmir* présentent l'alternance vocalique : *duèrme* ['Jœrme], *durmem* [Jyr'mê].

Un certain nombre de verbes du deuxième groupe sont passés au troisième groupe : *partir* > *partre* ; *sortir* > *sòtre*, *sentir* > *sentre*, etc. et se conjuguent comme les verbes du troisième groupe de ce type.

Dans le Velay et la partie voisine du Brivadois le verbe *se sovenir* est passé au premier groupe sous la forme *se soventar*, et se conjugue régulièrement : *me sovente*, *te soventes*, *se soventa*, etc.

Verbe du troisième groupe

Verbe *vendre*,

<i>vende</i>	<i>vendem / vendam*</i>
<i>vendes</i>	<i>vendètz</i>
<i>vend</i>	<i>vendon.</i>

Verbes *faire* :

<i>fau / fase*</i>	<i>fasèm / fasam*</i>
<i>fas / fases*</i>	<i>fasètz</i>
<i>fai</i>	<i>fan / fason*</i>

Une fois encore les parlers de la Margeride alignent leur conjugaison sur celle des verbes réguliers en -aire comme *traire* :

*Trase**, *trases**, *trai**, *trasam**, *trasètz**, *trason**.

Il n'existe plus de verbe en -er oxytons. Ils sont tous devenus paroxytons : *voler* > *volre* > *vodre* ['vudre] ; *valer* > *valre* > *vaudre* ['vudre] ; *poder* > *podre* ; *saber* > *sabre* ou *saubre*, etc. et comme nous l'avons vu précédemment : *chaler* > *chalre* > *chaudre* ['tsudre].

Nous notons que *vodre* et *vaudre* aboutissent à la même forme phonétique ['vudre] pour l'infinitif. Il en est de même dans les conjugaisons de ces deux verbes qui se confondent parfaitement.

Verbe *vodre* (forme de Chilhac) avec alternance vocalique :

<i>vòle</i> ['vɔʎe]	<i>volem</i> [vu'ʎè] / <i>vodam</i> [vudɔ̃]*
<i>vòls</i> [vweʎ] / [vɔʎ]*	<i>volètz</i> [vu'ʎe] / <i>vodètz</i> *
<i>vòu</i> ['vɔw]	<i>vòlon</i> ['vɔʎu]

Le languedocien a aussi *vòles* ['vɔli] à la deuxième personne.

Pour certains verbes comme *pèdre* il y a également alternance vocalique : *pèrde* ['perde], *perdèm* [par'dè].

Les verbes *beure* ['bjiwre], *deure* ['ʒiwre], *viure* ['vjiwre], *'scriure* ['scriwre] se conjuguent tous suivant le même paradigme :

<i>buve</i> ['bjyve] / <i>biuse</i> ['bjiwze]*	<i>buvèm</i> [bjy'vè] / <i>biusam</i> [bjy'zɔ̃]*
<i>buves</i> ['bjyvi] / <i>biuses</i> ['bjiwzi]*	<i>buves</i> [bjy've] / <i>biusètz</i> [bjy'ze]*
<i>biu</i> ['bjuw]	<i>buvon</i> ['bjyvu] / <i>biuson</i> ['bjiwzũ]*

De même nous avons *duve* / *diuse* ; *vuve* / *viuse* ; *'sruve* / *'scriuse*. Le parler de Chilhac est du type de la Margeride (*) avec -em à la quatrième personne.

Dans le Languedocien nous avons *plànher* / *ténher* / *jónher* / *ónher*, etc. qui deviennent *plànger* / *ténger* / *jóngèr* / *óngèr* à Chilhac et dans la Margeride auvergnate.

<i>planhe</i> / <i>plange</i> *	<i>planhem</i> / <i>plangem</i> / <i>planjam</i> *
<i>planhes</i> / <i>planges</i> *	<i>planhètz</i> / <i>plangètz</i> *
<i>planh</i> / <i>plang</i> *	<i>planhon</i> / <i>planjon</i> *

Par contre le verbe *crénher* est devenu un verbe du premier groupe dans toute la zone : *crenhar* [kra'ɲa], qui se conjugue régulièrement.

Indicatif imparfait :

L'indicatif imparfait suit les règles communes de la conjugaison occitane :

Verbe *l-èsser* :

<i>z-ère</i>	<i>z-èra</i>
<i>z-ères</i>	<i>èrom</i> ['erũ] / <i>z-eriam</i> [za'jɔ̃]*

z-èretz / z-eriatz [za'jaj]*

z-èron ['zerũ]

Dans le Langedois comme en Velay les quatrième et sixième personnes, comme les deuxième et cinquième personnes sont parfaitement homophones.

Dans toute la Margeride auvergnate de Massiac à Saugues, nous avons à la quatrième et cinquième personne les formes *z-eriam* [za'jõ] / [za'jã] et *z-eriatz* [za'jaj] qui sont totalement homophones avec *z- aviam* [za'jõ] / [za'jã] et *z-aviatz* [za'jaj] du verbe *aver* (ALF, carte 512 / ALMC tableau 1888). C'est probablement cette homophonie qui a induit dans le parler de Saugues le remplacement de ces deux personnes d'èsser par *aviam* [a'bjõ] et *aviatz* [a'bjas] d'avèdre.

Verbe *aver* :

*z-aviá / aviá**

z-aviam [za'jã] / [za'jõ]*

z-aviàs [zaj'a] / *aviás* [aj'øj]*

z-aviatz [za'ja] / [za'jaj]*

z-aviá

z-aviàn [zaj'ã] / *z-avián* [zaj'õ]*

Premier groupe :

parlave

*parlàvom / parlaviam**

parlaves

*parlàvetz / parlaviatz**

parlava

parlavon

Dans le languedois (comme dans le Velay central et cela jusqu'en Vivarais) les quatrième et sixième personnes sont homophones. La deuxième personne est en - *es* et la sixième en - *on*.

De même nous avons '*spiava* et *tuava*.

Les verbes inchoatifs du second groupe :

garissíá

garissiam

*garissíàs / garissíás**

garissiatz

garissíá

*garissíàn / garissíán**

Les verbes non-inchoatifs

ausiá [u_w'ʒɔ]

ausiam

ausiàs

ausiatz

ausiá

ausiàn

Dans la Margeride auvergnate nous avons *entendre* qui se conjugue comme *vendre*.

Verbes du troisième groupe

vendiá

vendiam

*vendiàs / vendiás**

vendiatz

vendiá

*vendiàn / vendián**

Les première et troisième personnes sont homophones, comme la deuxième et la cinquième ainsi que la quatrième et la sixième.

Les quatre verbes *beure*, *deure* et *viure*, ‘*scriure*, se conjuguent de manière identique :

buvia [by'jo] / *biusia* [bju'zo], etc.

Tous les verbes suivent les mêmes règles à l'indicatif imparfait : *fasiá*, *voliá*, *chaliá*, *planhiá*, *plangiá*, etc.

Furtur :

Le futur se forme de manière habituelle avec l'infinitif du verbe suivi du verbe *aver* au présent :

Verbe *l-èsser* :

serai [sa'rɛj] / *serai* [sa'rej]*

serem [sa'rɛ]

seràs [sa'ra]

seretz [sa're]

serà [sa'ro]

seràn [sa'rã] / [sa'rõ]*

Verbe *aver* :

aurai [uw'rɛj], etc.

Verbes du premier groupe :

parlarai, etc.

Verbes du deuxième groupe inchoatifs :

garirai [gari'rɛj], etc.

Non inchoatifs :

ausirai [u_wzi'rɛj], etc.

Verbes du troisième groupe :

Vendrai [vɛ'drɛj], etc.

Les quatre verbes *beure*, *deure* et *viure*, ‘*scriure*, se conjuguent de manière identique :

biurai [bju'rɛj], etc.

Tous les verbes suivent les mêmes règles au conditionnel : *farai*, *vodrai*, *chaudrai*, *planherai*, *plangerai*, etc.

Le prétérit :

Le prétérit suit la règle générale des parlers occitans en *r* et reste d'un usage courant dans la zone étudiée.

Verbe *èsser* :

Le prétérit de ce verbe, se construit sur le radical *sag-*. Ce radical est commun pour une grande partie des parlers d'Auvergne méridionale (le Velay a *segu-*).

<i>saguère</i>	<i>saguèrom / saguem*</i>
<i>saguères</i>	<i>saguèretz / saguetz*</i>
<i>saguèt</i>	<i>saguèron</i>

Dans la conjugaison du languedocien (comme en Velay et en Vivarais) la quatrième personne est homophone avec la sixième, comme la deuxième avec la cinquième.

A l’opposé, les parlers de la Margeride auvergnate utilisent des formes courtes du prétérit distinctes de la sixième et de la deuxième personne. Comme nous l’avons montré (Roux, 2016), dans le Gévaudan saugain et lozérien, il existe à la quatrième et cinquième personnes des formes longues empruntées soit au subjonctif imparfait : - *assiam*, - *assiatz*, soit au conditionnel - *eriam*, - *eriatz*.

Il en va de même avec le verbe *aver./ agure**.

<i>aguère / z-aguère [za'jere]*</i>	<i>aguèrom / z-aguem [za'jê]*</i>
<i>aguères / z-aguères [za'jeri]*</i>	<i>aguèretz / z-aguetz [za'jes]*</i>
<i>aguèt / z-aguèt [za'je]*</i>	<i>aguèron / z-aguèron [za'jeru]*</i>

On peut reconnaître dans les quatrième et cinquième personnes des formes du parfait de la langue ancienne (Anglade, 1921, p. 318).

Comme pour *èsser*, les quatrième et cinquième personnes peuvent aussi avoir des formes longues.

Verbes du premier groupe :

<i>parlère</i>	<i>parlèrom / parlem*</i>
<i>parlères</i>	<i>parlèretz / parletz*</i>
<i>parlèt</i>	<i>parlèron</i>

Les formes courtes des quatrième et cinquième personnes des parlers de la Margeride s’opposent aux formes du présent en - *am* et - *atz* (voir ci-dessus, le présent des verbes du premier groupe).

Même remarque pour les formes longues des quatrième et sixième personnes ainsi que des deuxième et cinquième personnes.

Le verbe *‘spiar* se conjugue suivant le paradigme : *‘spière*, *‘spières*, *‘spièt*, *‘spièrom*, *‘spièretz*, *‘spièron*. Dans la Margeride auvergnate nous avons : *engaitère [ɛ̃gij'tere]*, etc. ou *gardegère*, etc.

Verbes du deuxième groupe inchoatifs :

<i>gariguère</i>	<i>gariguèrom / gariguem</i>
<i>gariguères</i>	<i>gariguèretz / gariguetz</i>
<i>gariguèt</i>	<i>gariguèron</i>

Même remarques que précédemment pour les quatrième et cinquième personnes.

Non inchoatifs :

ausiguère, etc.

Verbes du troisième groupe :

vendeguère, etc.

A la différence des formes canoniques, tous ces verbes utilisent un radical - *egu-* dans les formes du prétérit.

Il en est de même pour les autres verbes à ce temps.

Les quatre verbes *beure*, *deure* et *viure*, '*scriure*, se conjuguent de manière identique :

biuguère [bju'gere], etc.

Tous les verbes suivent les mêmes règles au prétérit : *faguère*, *vouguère*, *chauguère*, *planheguère*, *plangeguère*, etc.

Comme dit précédemment, au sud de notre domaine d'étude, sur le plateau de Saugues apparaissent les formes gévaudanaises du prétérit des quatrième et cinquième personnes : - *assiam*, - *assiatz* (Alibert 1935 ; Roux, 2016) empruntées au subjonctif imparfait. Camproux a également décrit pour ces deux personnes les formes - *eriam* et - *eriatz* (Camproux, 1962). Ces deux dernières formes sont peu utilisées car elles se confondent phonétiquement avec les formes du l'imparfait d'*aver*. Nous avons ainsi : *aviam* et *eriam* identiquement réalisés [a'jõ] (ou [a'jã]) dans la zone qui nous concerne. Ceci justifie le fait de les avoir remplacées par les formes du subjonctif imparfait comme indiqué ci-dessus.

A l'extrême sud du domaine brivadois qui nous intéresse et sur la lisière septentrionale du plateau de Saugues, j'ai pu noter en 2018 auprès d'un témoin⁸⁰⁶ de quatre-vingt ans le polymorphisme suivant dans une conversation soutenue : *manjassiam a l'estau pueissa partiguem*⁸⁰⁷. Nous voyons se succéder dans cet élément de phrase deux formes du prétérit : la première est la forme longue standard du prétérit gévaudanais *manjassiam*, immédiatement suivie de la forme courte *partiguem*. En demandant à la même personne de conjuguer *partir* au prétérit celui-ci nous a répondu *partigassiam*. Charles Camproux a reporté dans son ouvrage sur la géographie phonétique du Gévaudan la remarque suivante (Camproux, 1962) :

Il est très fréquent d'entendre des phrases comme celles-ci : « *ny avyè de cayau ! ne fagen de resau !* » : « Qu'est-ce qu'il y avait comme cailloux ! Qu'est-ce nous fimes comme bonds ! » (Il s'agit d'un voyage en automobile). L'emploi de *fagen* au lieu de *fagerian* s'explique, purement

⁸⁰⁶ Enquête réalisée auprès de Robert et Marie-Louise Mouchet en mai 2018 dans le village de Ganillon sur la commune de Pebrac, canton de Langeac.

⁸⁰⁷ Nous mangeâmes à la maison, puis nous partîmes.

et simplement, par l'euphonie de la phrase. Le fait que la conscience des sujets parlants, lorsqu'on leur demande de conjuguer le prétérit *fagère*, leur fait donner *fagèryan* et le fait que *fagen* est néanmoins très vivant montre à la fois que la raison de la survivance de *fagen* est due à la brièveté euphonique de la forme en certains cas et que, par ailleurs, c'est bien une survivance archaïque. La force de résistance des première, deuxième personnes du pluriel en *-en*, *-es* est donc due à sa constitution proprement phonétique et la raison de son remplacement à l'analogie de formes plus longues aux autres personnes ce qui prouve, une fois de plus, qu'on ne saurait partir des première, deuxième personnes du pluriel pour expliquer les autres personnes du prétérit.

Même si la démonstration de Camproux est quelque peu « touffue », nous ne pouvons que constater qu'environ soixante ans plus tard cette pratique spontanée est toujours bien vivante. Il est à craindre si ce n'est à déplorer que ces formes polymorphiques d'utilisation du prétérit disparaissent complètement chez les néo-parlants utilisant des formes verbales standardisées et cataloguées. Elles permettent cependant une fluidité et comme le disait Camproux une euphonie tout à fait spécifique et originale de la langue parlée.

Manjassiam a l'estau pueissa partiguem a une toute autre résonance que : *manjassiam a l'estau pueissa partigassiam*.

Subjonctif :

Le subjonctif présent a aujourd'hui tendance, de par sa proximité avec l'indicatif présent, à être peu utilisé et comme nous l'avons dit pour les parlers d'Auvergne septentrionale à être remplacé par une forme infinitive. Au lieu de dire : *chau que les enfants 'najon elh lèit*⁸⁰⁸ > *les enfants lhi chau anar elh lèit*, ou, *Chau ma filha que 'nage elh Puèi*⁸⁰⁹ > *ma filha li chau 'nar elh Puèi*, ou *chau qu'annasiam trabalhar*⁸¹⁰ > *nos chau 'nar trabalhar*. Il peut également être remplacé par le subjonctif passé : *chau que les enfants anèsson elh lèit* ; *chau ma filha qu'anèsse elh Puèi* ; *chau que 'nagassiam trabalhar*.

Verbe *èsser* :

Comme dans beaucoup d'autres cas il est composé de la forme classique *siá* suivi de *-che* ou *-ge*.

siáge ['sedze] / *siáche* ['setʃe]*

siáges ['sedzi] / *siáches* ['setʃi]*

siáge ['sedze] / *siáche* ['setʃe]*

⁸⁰⁸ Il faut que les enfants aillent au lit.

⁸⁰⁹ Il faut que ma fille aille au Puy.

⁸¹⁰ Il faut que nous allions travailler.

sagassiam / sassiam [sa'ʃɔ̃]*

sagassiatz / sassiatz [sa'ʃaj]*

siájon ['sedʒu] / *siáchon* ['seʃũ]*

Les première et troisième personnes sont homophones.

A la quatrième et à la cinquième personne, nous avons pour les parlers de la Margeride auvergnate les formes canoniques du présent précédées d'un préfixe *sa-*.

Pour les parlers du languadois ces deux personnes sont remplacées par le passé du subjonctif.

Comme en d'autres endroits les formes classiques *siá* ou *siatz* peuvent réapparaître dans des formules « fossilisées » : *Adieu-siatz* [a'dju ʃa], *quauque-siá*, *un tan siá pauc* [ẽ tã ʃi paw], etc.

Verbe *aver / agure**

Il suit les formes générales de la langue en *aj-(ag-)*

z-age

z-ages

z-age

s-agassiam

z-agassiatz

z-ajon

Par mimétisme avec *èsser* la prononciation est parfois devenue ['zedze] etc.

Dans la Margeride auvergnate (comme dans le Cantal) et toujours en référence à *èsser* nous avons : *z-èssie* ['zɛʃe]*, etc.

Verbes du premier groupe :

Seule la troisième personne diffère de l'indicatif présent : *parle* homophone avec la première.

Les quatrième et cinquième personnes sont remplacées par le subjonctif passé : *parlassiam*, *parlassiatz* les formes anciennes *parlem*, *parletz* ayant totalement disparu.

Le verbe '*nar / anar*, présente quelques particularités.

Pour le languadois, il combine le radical '*na* avec une forme subjonctive issue de VADER :

Les quatrième et cinquième personnes sont empruntées au subjonctif passé.

Les parlers de la Margeride auvergnate suivent eux les subjonctifs de la quasi-totalité des parlers de la zone reconstruits sur VADER pour les personnes 1, 2, 3 et 6. :

'*nage* ['nadze] / *vàchie* ['vatʃe]*

'*nages* ['nadzi] / *vàchies* ['vatʃi]*

'*nage* ['nadze] / *vàchie* ['vatʃe]*

'*nagassiam* [naga'ʃã] / *anassiam** [ana'ʃɔ̃]

'*nagassiatz* [naga'ʃa] / *anassiatz** [ana'ʃaj]

'*najon* ['nadzu] / *vàchion** ['vatʃũ]

Verbes inchoatifs du deuxième groupe :

garisse ou *garíssie**, etc. les quatrième et cinquième personnes sont : *garissiam*, *garissiatz*.

Non-inchoatifs :

auge, etc. les quatrième et cinquième personnes sont : *ausigassiam*, *ausigassiatz*.

Verbes du troisième groupe :

véndie

véndies

véndie

vendegassiam / *vendessiam**

vendegassiatz / *vendessiatz**

véndion

Mêmes remarques que précédemment.

Les quatre verbes *beure*, *deure* et *viure*, '*scriure*, se conjuguent de manière identique :

buve / *biuge**, etc. les quatrième et cinquième personnes sont respectivement : *buvassiam* / *biussiam**, *buvassiatz* / *biussiatz**.

Tous les autres verbes suivent les mêmes règles : *fache*, *vuege* ['vœdze] / *vòchie* ['voʃe]*, *chàlie*, *plànhie*, *plàngie*, etc.

Le passé du subjonctif bien plus utilisé présente les formes suivantes plus régulières :

Verbe *èsser* :

saguèsse [sa'gese] / *saguèssie* [sa'geʃe]*, etc.

Les première et troisième personnes sont homophones.

Verbe *aver* / *agure*

z-aguèsse / *z-aguèssie**, etc.

Verbes du premier groupe :

parlèsse / *parlèssie**

Le verbe '*nar* / *anar* :

anèsse / *anèssie*

Verbes inchoatifs du deuxième groupe :

gariguèsse ou *gariguèssie**, etc.

Non-inchoatifs :

ausiguèsse, etc.

Pour la Margeride auvergnate *entendre* se conjugue comme *vendre*.

Verbes du troisième groupe :

vendeguèsse / vendeguèssie, etc.

Les quatre verbes *beure*, *deure* et *viure*, 'scriure, se conjuguent de manière identique :

*biuguèsse / biuguèssie**, etc.

Tous les autres verbes suivent les mêmes règles : *faguèsse / faguèssie**, *vouguèsse / vouguèssie**, *chauguèsse / chauguèssie**, etc.

Conditionnel :

Le conditionnel se forme de manière habituelle :

Verbe *l-èsser* :

seriá [sa'jo], etc.

Verbe *aver* :

auriá [uw'jo], etc.

Verbes du premier groupe :

parlariá [parla'jo], etc.

Verbes du deuxième groupe inchoatifs :

gaririá [gari'jo], etc.

Non inchoatifs :

ausiriá [u_wzi'jo], etc.

Verbes du troisième groupe :

vendriá [vẽ'drio], etc.

Les quatre verbes *beure*, *deure* et *viure*, 'scriure, se conjuguent de manière identique :

biuriá [bjuri'jo], etc.

Tous les verbes suivent les mêmes règles au conditionnel : *fariá*, *voudriá*, *chaudriá*, *planheriá*, *plangeriá*, etc.

Impératif :

L'impératif affirmatif se construit sur la base des troisième personne du subjonctif présent et cinquième personne du subjonctif passé : *siáge*, *sagassiatz /sajatz** ; *ages*, *agassiatz / assiatz**, ou de l'indicatif présent : *parla*, *parlatz* ; *vai*, 'natz ; *garís*, *garissètz* ; *ausa*, *ausètz* ; *vend*, *vendètz* ; *biu*, *buvètz / biusètz** ; *fai*, *fasètz* ; *vuege* / *vòge**, *vogassiatz* ; etc.

L'impératif de *dire* dans ces phrases « fossilisées » est resté *di* comme dans la langue ancienne (Anglade, 1921, p.328) et non *dija* comme dans la langue moderne.

L'impératif négatif se construit avec le subjonctif présent à la deuxième personne et le subjonctif passé à la cinquième personne : *siáges pas*, *sagassiatz pas* ; *ages pas*, *agassiatz*

pas ; parles pas, palassiatz pas ; 'nages pas, anassiatz pas ; vendes pas, vendegassiatz pas ; buves pas / biuses pas, buvassiatz pas / biugassiatz pas*, etc.*

Les temps composés :

Les temps composés suivent les mêmes règles que pour les parlers d'Auvergne septentrionale, nous ne reviendrons donc pas sur ceci. Les règles d'accord des participes passés avec *èsser* et *aver / agure* sont les mêmes.

La limite entre les parlers de type méridional qui avec *aver* accordent le participe passé avec le complément direct quelle que soit sa position, et les parlers nord-occitans qui ne l'accordent que s'il est placé avant (sauf si *que* est interposé) a été donné par Teulat dans son étude de 1981 (Teulat, 1981, carte 6 p. 49). C'est un des éléments de *l'espatala cantalesa-lauseriana*.

Pour finir signalons deux verbes dont il ne reste plus que les participes passés et qui sont utilisés pour signifier que l'« on a failli », que l'« on a manqué » : *pechat* [pɣ'ʃa]⁸¹¹ et *cujat* [ky'dza]* ; *ai pechat tombar* [ej pɣ'ʃa tũ'ba] ; *ai cujat tombar* [ej ky'dza tũ'ba]* « j'ai failli tomber ». *Pecar* > *pechar* avait le sens de « manquer le but, manquer son coup, ne pas réussir » (Levy, 1909, p. 284) et *cujar* de « penser, croire, s'imaginer » (Levy, 1909, p. 103),

Gérondif :

Le gérondif est généralement formé par *en* + *infinitif*, et rarement avec le participe présent : *en partre, en parlar, etc.*

Dans la Margeride auvergnate, le gérondif est formé par *en* + participe présent. Ici encore, tous les participes présents sont fait avec le suffixe - *ant* : *en parlant, en faisant, en garissant, en entendant*, quel que soit le groupe verbal.

Autres éléments morphologiques :

Comparatifs :

Le comparatif d'égalité se construit comme dans les autres parlers occitans : *tan(t) ... coma : sès tan bèl coma ton fraire*. Le comparatif d'infériorité est construit avec *mens* [mj̃] : *'es mens fòrt que ieu*. Nous pouvons aussi avoir : *es pas tan fòrt coma ieu*.

Les superlatifs

Superlatif relatif : est donné par *lo mai... de* [lu maj de] : *sèi lo mai joine de la classa*.

Superlatif absolu : est donné par *bien* [bjẽ / bjĩ] comme en auvergnat septentrional, qui a le sens de « très, beaucoup » en français : *chau que sagassiam bien bons ; quò me plasiá bien ; i*

⁸¹¹ Etrangement dans *pechar*, *ch* est complètement dépalatalisé et se prononce [ʃ].

a bien de monde « il y a beaucoup de monde ». Comme pour l'auvergnat septentrional, il ne faut pas confondre *bien* [bjɛ̃ / bjī] avec *ben* [bɪ] qui lui a le sens de « bien » français. *Ben* et *bien* peuvent se suivre comme dans la locution : *quò es bien ben*, « c'est très bien », ou : *es bien benaise* « il est très heureux ». Nous noterons que cette forme *bien* existe jusqu'au nord du département du Gard ainsi qu'au sud-est de la Lozère et au sud de l'Ardèche (ALLOR, carte 306).

La forme négative :

La forme négative peut être notée par l'adverbe négatif *pas* situé après le verbe actif : *z-es pas qui* [zɪs pa ci] ; *pòde pas* ['pode pa], ou par une particule de négation : *dengun me crei* ['dɪgy mə kri] « personne ne me croit » ; *ni a ges* [njo dʒɪ] « il n'y en a point / aucun » ; *jamai i anarai* [dʒa'maj i ana'rej] « je n'irai jamais ». Au Sud, à partir du plateau de Saugues, la double négation est utilisée : *dengun me crei pas* ['dɪgy mə kri pa] ; *ni a pas ges* [njo pa dʒɪ] ; *jamai i anarai pas* [dʒa'maj i ana'rej pa]. Pour traduire « il n'y a plus rien » on utilise la forme : *i a ren pus* [jo rjɛ pjy]. La forme locale *ren* est remplacé par l'emprunt au français « rien ».

Comme partout en auvergnat et nord occitan nous trouvons le privatif *mas* (Bec, 1973, p. 164) : *fau mas arribar* / *'ribe mas* « j'arrive à l'instant », en français régional on entend souvent dire : « j'arrive que » ; *mos grands parlavan mas occitan* « mes grands-parents ne parlaient qu'occitan » ; *coneisse mas z-elh* « je ne connais que lui » ; *i a mas un òme qu'arriba* « il n'y a qu'un homme qui arrive » ; *res mas 'quò !* « rien que cela ! ». Au sud du plateau de Saugues (Chanaleilles, Thoras) apparaît la forme méridionale *pas que* : *fau pas qu'arribar* ; *mos grands parlavan pas qu'occitan* ; *coneisse pas que z-elh* ; *i a pas qu'un òme qu'arriba*. Le privatif *mas* est ancien, Olivier dans son *Dictionnaire d'Ancien Occitan Auvergnat* (Olivier, 2009, p. 742) nous donne : *mas, mes*, adverbe, « seulement, uniquement », : *afermat losditz tutors e la realicta de Sauri per lor sagramen losditz hereteyrs aver en noble mas II beus valents VI lb., VIII s.*⁸¹² (1380, LEstimeSFlour, 150^r).

Rappelons que pour insister davantage le parler de Chilhac comme tout un grand espace occitan, utilise l'adverbe *ges* [dʒɪ] : *n'i a ges* « il n'y en a pas ». À ce propos Dauzat ajoute en note « on a aussi les combinaisons *pa dy tu* (pas du tout), *de la marka* (même sens), primitivement précédés par *non*. » (Dauzat, 1900, p. 213). Nous retrouvons cette expression chez Bartran : *z-es pas fin de la marca*, « il n'est pas du tout malin » (Bartran, 1934, p. 40).

⁸¹² Il est confirmé que lesdits tuteurs et la veuve de Sauri par jugement qui leur est rendu comme héritiers ont pour biens seulement deux bœufs d'une valeur de 6 livres et 8 sous.

L'affirmation :

Elle est donné par *òc-es* [vwɛj] / [o'wɛj]. Une forme renforcée existe : *òc-ben* [o bɪ] ou *òc-di v-òc* [o Ji'vo]. Une autre locution affirmative est donnée en cheville dans l'allocution, *per fè d'aquò* : *per fè d'aquò l'ai ben vista*. [pɪ fe d'a'ko l ej bɪ 'vjista]⁸¹³. Il en est de même de, *saique òc-es* ! ['sajke wɛj] « sûrement ».

L'interrogation :

La forme française « crit-il ? » est traduite par : *se crida ?* ou *crida-z-elh ?*

Pour traduire le français « est-ce que ? », on utilise les périphrases suivantes : *Quau sap se Pau es partit ?* « Est-ce que (quelqu'un sait-il si) Paul est parti ? » ; *çai-avètz vist mon garçon ?* « Est-ce que vous avez vu mon fils ? » ; ou tout simplement : *Lo coneisses ?* « Est-ce que tu le connais ? ».

La phrase interrogative est souvent construite avec un mot fonctionnel introductif :

Quana ora z-es ? [kan 'ura zɪs], « quelle heure est-il ? » ;

Quant es d'ora ? [kãt tj d ura], « quelle heure est-il ? » ;

Quan atge z-a ? [kan 'adze zo], « quel âge a-t-il ? » ;

Quan temps fai ? [kã tɛ faj], « quel temps fait-il ? »

Qual-una quò es ? [ka'jyna kweɟ], « laquelle est-ce ? » ;

Qual-un ? [ka'jɥ], « lequel ? » ;

Quals-unes quò es ? [ka'jynɪs kweɟ], « lesquelles / lesquels sont ? », Nous voyons là que quel que soit le nombre ou le genre l'interrogation est toujours construite sur le singulier : *qual... quò es* ;

Quau quò es ? [kaw kweɟ], « qui est-ce ? » ;

Quau sès-tu ? [kaw se_s cy], « qui es-tu ? » ;

De quau sès-tu ? [da kaw se_s cy], « comment t'appelles-tu ? » (« de qui es-tu ? ») ;

Quant z-avètz de vachas ? [kã za've de 'vatsa], « combien avez-vous de vaches ? » ;

Quant quò còsta ? / còla ? [kã ko 'kosta / 'kola], « combien ça coûte ? »

V-ont es ? [vũt ej] / *M-ont es ?* [mũd ej]*, « où est-il ? » ;

V-ont vai ? [vũ vaj] / *M-ont vai ?* [mũ vaj]*, « où va-t-il ? » ;

M-ont vason ? [mũ 'vazũ], « où vont-ils » (Chilhac) ;

D'ont ven ? [dũ vɛ], « d'où vient-il ? ».

Coma quò vai ? ['kum ko vaj], « comment ça va ? » L'interrogatif *coissi ?* est fréquemment remplacé par *coma ?* Nous le retrouvons cependant dans des phrases comme : *Cossi n'avètz*

⁸¹³ Il est certain que je l'ai bien vu.

pas v-onta ? [kœ'ʃi n a've pa 'vũta], « comment n'avez-vous pas honte ? » ; *Cossí farem ?* [kœ'ʃi fa'rẽ], « comment ferons-nous ? » ; *cossí z-avètz pogut faire aquò ?* [kœ'ʃi za've pu'gy 'fajre a'ko], « comment avez-vous pu faire cela ? »

De qué quò es ? [da ki kwej], « qu'est-ce ? » ;

Per de qué buves ? [pɪ da ki 'bjuvi], « pourquoi bois-tu ? ».

L'exclamation :

La phrase exclamative utilise quasiment toujours un mot fonctionnel identique à la phrase interrogative :

Quan nèci ! [kã 'neʃi], « quel fou ! » ;

Quana vida ! ['kana 'vjida], « quelle vie ! » ;

Quan trace de país ! [kã 'trase de pa'ji], « quel pays de misère ! » ;

etc.

Les adjectifs numéraux :

Les cardinaux : *un* [jũ] ; *una* ['jũna], notons que le numéral « un » est différent de l'article indéfini *un* [ɛ̃] / [ɛ̃], *una* ['ena] (voir supra). Ceci est une constante des parlers d'Auvergne comme nous l'avons déjà vu avec le parler de Pontgibaud. *dos* [du], *doas* [dwa] ; *tres* [tri] ; *quatre* ['katre] ; *cinc* [ʃœ̃] ; *sèis* [sej] ; *sèt* [set] ; *v-uèit* [vøj] ; *nòu* [now] ; *dètz* [dets] ; *v-onze* ['vũze] ; *dotze* ['duɔze] ; *tretze* ['trɪɔze] ; *catòrze* [ka'torze] ; *quinze* ['cīze] ; *setze* ['sɪɔze] ; *dètz-sèt* [de'set] ; *dètz-uèit* [de'zøj] ; *dètz-e-nòu* [deza'now], *vint* [vjĩ] ; *vint-e-un* [vjĩta'jũ], *vint-e-dos* [vjĩta'du]... *trenta* ['trĩta] ; *trenta-un* ['trĩta'jũ]..., *quaranta* [ka'rãta] ; *cinquanta* [ʃĩ'kãta] ; *seissanta* [sej'sãta] ; *seissanta-dètz* [sejsãta'dets] ; *quatre-vint* ['katre'vjĩ] ; *quatre-vint-dètz* [katrevjĩ'dets] ; *cent* [sɛ̃] ; *mila* ['mjila].

À propos de *quatre-vint* qui est souvent considéré comme un francisme il est à noter que dans certains textes anciens (Bartran, 1934) nous trouvons des formes en base numérique vingt : *z-èran tres-vint parellhs*, c'est-à-dire trois-vingt (soixante) paires, soit cent-vingt. Dans *Le Moyen Occitan Cantalien* de Vezole nous trouvons également : *tres vinctz* (soixante) ainsi que *sieis-vinctz* (120) (Vezole, 2005). Nous trouvons là un vestige de la numération des langues celtiques qui comptent dans une base numérique vingt : « La numération par vingt (attestée en français – cf. Quinze-vingts...- et venant d'ailleurs du Gaulois) est la règle jusqu'à cent [...] mais peut aller jusqu'à 200 [...] et même au-delà. » (Favereau, 1997, p.131). Nous voyons que cette règle est également attestée en occitan. Dans le même ouvrage de Vezole nous trouvons également le partitif *las doas parts de las tres*, soit les deux-tiers, idiomatisme fort intéressant mais malheureusement tombé en désuétude.

Les ordinaux : n'existent que pour *lo promèr* [lu pru'me] et *la promèira* [la pru'mejra], tous les autres sont empruntés au français avec les finales - *ieme* / - *iema* ['jeme / 'jema]. Toujours dans *Le Moyen Occitan Cantalien* de Vezole nous trouvons *lo sieiseme*, *l'ocheme*, *lo noveme* probablement des formes anciennes locales, mais aujourd'hui complètement oubliées (Vezole, 2005). Généralement on favorise l'utilisation des cardinaux : *quò èra lo jorn cinc de l'annada*, « c'était le cinquième jour de l'année » ; *aquò se tròba elh fulhet trenta-sèis delh libre* « cela se trouve à la trente-sixième page du livre ».

Ici encore, le seul collectif connu est « une douzaine », *'na dotzena* [na do'dzena].

L'heure :

L'heure s'exprime assez traditionnellement sous la forme : *quò es tres oras* [kwej trɪ 'zura] ; *quò es quatre oras manca un quart* [kwej 'katre 'ura 'manka ẽ kar] ; *quò es tres oras e mèja* [kwej trɪ 'zura e 'medʒa] ; *a mèja ora* [a 'medʒa 'ura] « à la demie » ; *'na mèja ora* [na 'medʒa 'ura] « une demie heure ».

La date du jour se forme comme partout en occitan : *anuèit sèm lo cinc de març* [a'nøj sɛ lu ʃɪ de mar].

Les pronoms :

Adjectifs possessifs masculins : *mon* [mũ], *ton* [tũ] ; *son* [sũ], *noste* ['nuste] ; *voste* ['vuste] ; *son* [sũ], au féminin : *ma* [ma], *ta* [ta] ; *sa* [sa], *nosta* ['nusta] ; *vosta* ['vusta] ; *sa* [sa].

Comme nous le voyons dans toute cette zone *lor* a disparu et est remplacé par *son* au masculin et *sa* au féminin. *L'òme que rescontrère èra son fraire*⁸¹⁴, pour : *l'òme que rescontrère èra lor fraire* ; *aquela femna quò es sa maire*⁸¹⁵, pour : *aquela felna quò es lor maire*. *Lor* existe dans les parlars cantaliens et en Velay sous la forme *lhor*.

Au pluriel nous avons : *mes* devant voyelles et [p], [t], [k], [f] [mɪz / mɪs] et *mei* [mɪj] devant les autres consonnes, de même avec *tes* / *tei* ; *ses* / *sei*, *nostes* / *nostei* ; *vostes* / *vostei* ; *ses* / *sei* au masculin comme au féminin.

Comme au singulier la prononciation est généralement ['nustes], ['vustes], etc. avec disparition de [r].

Comme au singulier *lors* (*lhors*) est remplacé par *ses* / *sei* au pluriel. Ainsi on dira : *aqueles enfants son ses enfants*⁸¹⁶, pour : *aqueles enfants son lors enfants*. Comme précédemment

⁸¹⁴ L'homme que j'ai rencontré était leur frère.

⁸¹⁵ Cette femme c'est leur mère.

⁸¹⁶ Ces enfants sont leurs enfants.

nous avons *lors* dans les parlers cantaliens et *lhors* dans ceux du Velay (et même *lhores / lhorei* dans la région de Brioude - Saint-Germain-Lembron).

Pronoms possessifs masculin : *lo miòne* [lo 'mjone] ; *lo tiòne* [lo 'cone] ; *lo siòne* [lo 'fone] ; *lo nòstre* [lu 'nostre] ; *lo vòstre* [lu 'vostre] ; *lo siòne / lo sieu* [lu 'fone / lu 'few], et au féminin : *la miòna* [la 'mjona] ; *la tiòna* [la 'cona] ; *la siòna* [la 'fona] ; *la nòstra* [la 'nostra] ; *la vòstra* [la 'vostra] ; *la siòna* [lu 'fona]. Nous retrouvons là les formes habituelles, *lo nòstre*, *la nòstra*, *lo vòstre*, *la vòstra*. A la troisième personne là aussi *lo lor* (*lo lhor* en Velay) est remplacé par *lo siòne / lo sieu* [lu 'fone / lu 'few], *la siòna* [lu 'fona].

Au pluriel nous avons *lei miònes* [lij 'mjone] ; *les tiònes* [les 'cone] ; *lei siònes* [lij 'fone] ; *lei nòstres* [lij 'nostre] ; *lei vòstres* [lij 'vostre] ; *lei siònes / lei sieus* [lij 'fone / lij 'few], et au féminin : *lei miònas* [lij 'mjona] ; *les tiònas* [les 'cona] ; *lei siònas* [lij 'fona] ; *lei nòstras* [lij 'nostra] ; *lie vòstras* [lij 'vostra] ; *lei siònas* [lij 'fona]. A la troisième personne, là aussi nous avons dans la Ribeyre et la Margeride auvergnate *lei siònes / lei sieus* et *lei siònas*, pour *lors* dans le Cantal et *lhors* en Velay (*lhores / lhorei* dans la région de Brioude - Saint-Germain-Lembron).

Notons bien la différence entre : *aqueles enfants son nostes* ['nustiz] *enfants* et *aqueles enfants son lei nòstres* (lij 'nostre).

Pronoms personnels :

Formes toniques :

Ieu « moi » ;

tu [cy] « toi » ;

z-elh [zij] / *z-ela* ['zela] « lui / elle » ;

*nosautres / nautres** « nous » ;

*vosautres / vautres** « vous » ;

z-eles / -ei « eux / elles ».

Pronoms atones :

me, te, lo, la, les / lei, se, li, neutre *o*.

Dans les parlers de la Ribeyre et de la Margeride auvergnate on emploie *li* aussi bien au singulier qu'au pluriel. On entend donc des phrases du type : *Ai 'gut de pena a li v-o faire*

comprene (a z-eles)⁸¹⁷, pour : *Ai 'gut de pena a lor v-o faire comprene* ; ou : *di-v-o 'me z-eles*, pour *dija lor v-o*⁸¹⁸.

La syntaxe des pronoms est dans les parlers d'Auvergne méridionale (et septentrionale) inverse de celui des parlers occitans méridionaux. Teulat en a fait un des éléments de *l'espatala catalesa-lauseriana* (Teulat, 1981, p. 50, carte 7) : on dit en effet : *baila me lo* ; *baila li lo* ; *baila nos la* ; *baila li la* ; *di-v-o* ; *di m'o* ; *di-nos o* ; *di-v-o 'me z-eles* ; *li-o dirai* [ju Ji'rej]⁸¹⁹ ; etc.

Le pronom neutre est resté comme dans la langue ancienne *o* [u] souvent précédé d'une consonne prothétique (euphonique) *v-* ou *z-*.

Pronoms démonstratifs :

Ce sont les pronoms usuels en occitan : *dins quel endroit* [ʃi kel ẽ'dri] ; *aqueh garçon* [a'kij gar'su] ; *quelh d'aquí* [kij da'ci] ; *aquela fenèstra* [a'kela fe'nestra] ; *quò es per tu* [kwej pi cy] ; *'questa annada* [kest ẽ'nada] ; *parlèm d'aquela filha* [parlẽ d'a'kela 'fjija] ; *quò fai de ben* [ko faj de bi] ; *sabe quò-d'aquí* ['sabe koda'ci] ; *quelei d'aquí 'chabon son trabalh* ['kili da'ci 'tsabu sũ tra'baj] « ceux-là (ou celles-là) finissent leur travail ».

Comme pour *elh* et *delh* nous avons au masculin *aqueh* [a'kij] devant consonnes et *aque* [a'kel] devant voyelle en liaison.

Dans l'expression *aqueh d'aquí*, la différence entre *aqueh* [a'kij] et *aquí* [a'ci] se fait clairement grâce à la palatalisation conditionnée de [k] par [i].

Au féminin nous avons normalement *aquela* [a'kela].

Au pluriel masculin et féminin, nous avons *aqueles* [a'kilez] devant voyelles et [a'kiles] devant [p], [t], [k], [f] (en conversation rapide on entend [a'kils]), et *aquelei* [a'kili] devant les autres consonnes.

Pour *aque(h)* et *aqueste* il n'y a plus de notion de distance comme cela a pu être le cas dans la langue ancienne. Cependant *aqueste* c'est spécialisé pour exprimer une notion de temps. On dira : *'questa setmana* plutôt que *'quela setmana*.

« Ceci » se traduit toujours par *aquò*, et « cela » peut se traduire par *aiçò* [ij'so]. « Autre chose » se traduit par *l'aure* ['l awre]⁸²⁰.

Pronoms indéfinis :

⁸¹⁷ J'ai eu de la peine à le leur faire comprendre.

⁸¹⁸ Dis-le leur.

⁸¹⁹ Donne-le-moi ; donne-le-lui ; donne-la nous ; donne-la lui ; dis-le ; dis-le nous ; dis-le leur ; je le lui dirai.

⁸²⁰ *Quicòm-mai* n'a pas tout à fait le même sens, on dira, *parla de l'aure*, « il parle d'autre chose », mais *as encara quicòm-mai per faire ?* « tu as encore quelque chose à faire ? ».

Nous avons noté quelques pronoms indéfinis usuels :

- *n-òm pòt pas tot saubre* [nõ po pa tu 'sawbre], nous avons aussi le féminin *tota* ['tuta] et le pluriel *totes* / - *ei* ['tutez] / ['tutes] / ['tutij], nous avons noté que dans un emploi d'adjectif il a toujours la forme *tota* quel que soit le genre ou le nombre, comme par exemple dans : *tota lo monde* « tout le monde » (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

- *quauques fedas* ['kawkes 'feda] ; *quauques chins* ['kawkes 'ʃi] ; *quauqu'un* [kaw'ky] / [kaw'cy], *quauqu'una* [kaw'kyna] / [kaw'cyna], ; *quicòm* [ci'kã] « quelque chose ».

« Il n'y a personne » se traduit par : *i a dengun* [jo dī'Jy]⁸²¹ ; « il n'y a absolument personne » par : *i a pas arma* [jo paz arma].

- *chascun* [ʦas'cy] (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Pour dire « un pour chacun » on dit : *un per chascun* [jũ pi ʦas'cy] ; « l'un après l'autre » on dit : *un après l'autre* [jũ a'pre 'l awtre].

- *chasque còp* ['ʦake ko], *chasque* ['ʦake] (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). *Chasque* qui est toujours prononcé ['ʦake] quel que soit le genre et (sans le *s*) est remplacé par *totes* pour toute indication de répétition : « chaque jour » > *totei lei jorns* ; « chaque enfant a une pomme » > *totes les enfants an un pom*.

« aux-autres » se traduit par : *ame les autres* ['ame lez 'awtri].

- *ieu mèsma* [jij 'mema], il n'y a plus de trace des anciennes formes de type *mezeus*, cependant *mèsme* ou *mèsma* sont répertoriés dans les dictionnaires de la langue ancienne *meèsme* / *meïme* (Levy, 1909, p. 240), *mesma* (Olivier, 2009, p. 769).

Adverbes :

Comme en français les adverbes dérivés d'adjectifs se forment avec - *ment* joint au féminin de l'adjectif : *bravament* [brava'mě], *lentament* [lěta'mě], *durament* [Jyra'mě], etc.

Autres adverbes :

Lieu :

- *aquí* [a'ci], *aicí* [ij'fi], *alai* [a'laj], « là, ici, là-bas » ;

- *amont-naut* [amũ'naw] « la-haut » ;

- *avalh d'en-bas* [a'vaj dē'ba] « là-bas en bas » ;

- *laiens* [li'jē] « là-bas au loin »

- *lònh* [lã] « loin » ;

- *dedins* [de'ʃi] « dedans » ;

⁸²¹ Nous conservons l'orthographe ancienne *dengun* car la plupart des parlers ont [dē'Jy], [dē'gy] (Olivier, 2009, p. 382 ; Levy, 1909, p. 108).

- *fòra* [ˈfora], « dehors » ;
- *aquí dessobre* [aˈci deˈsubre], « là-dessus » ;
- *aquí dessotz* [aˈci deˈsu], « là-dessous » ;
- *de vès d'açai* [de ve daˈsaj], « en deçà » ;
- *de vès d'alai* [de ve d aˈlaj], « au-delà » ;
- *enluòc* [ẽˈjo], « nulle-part », *l'ai trobat enluòc* [lej truˈba ẽˈj !o] ;
- *enquicòm / endacòm* [ẽciˈkã] / [ẽdaˈkã] « quelque part » ; *l'ai perdut enquicòm / endacòm*.
- *davant* [daˈvã] « devant » ; *darrèr* [daˈre] « derrière » ;

Temps :

- *anuèit* [aˈnøj], « aujourd'hui ». (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Cette forme couvre l'ensemble auvergnat.
- *arsèra* [arˈsœra], « hier » ; a totalement remplacé *ièr* dans le Brivadois, le Cantal et le Gévaudan saugain.
- *arsèra lo sèra* [arˈsœra lu sœra], « hier soir » ;
- *d'avant-arsèra* [davãtarˈsœra], « avant-hier » ;
- *ademan* [adiˈmo], « demain » et *après-deman* [apre diˈmo], « après-demain » ;
- *d'avans que* [daˈvã], « avant » ; on utilise toujours la locution *d'avans que* comme indissociable : *d'avans que lo jorn se lèva* « avant le lever du jour » ; *d'avans que parte* « avant de partir » ; *d'avans que de parlar* « avant de prendre la parole » ; *d'avans que venhe* « avant qu'il vienne » etc.
- *lèu* [jew] / [løj], « bientôt » ; *pus lèu* [py løj], « plus tôt » ;
- *continent* [kuciˈnẽ], « maintenant », « immédiatement ». Cette forme ancienne s'est bien conservée dans les parlers de la Ribeyre et de la Margeride auvergnate (ALMC, carte 1868). Nous la trouvons également dans les textes réunis par Vezole, *incontinen* « immédiatement » (Vezole, 2005).
- *avora* [aˈvura], « maintenant » (ALF, carte 798B ; ALMC, carte 1868), nous retrouvons là la forme classique *aora*, où un *v* est venu s'intercaler entre *a* et *o* pour éviter le hiatus (ou la diphtongaison) comme dans *avost* ou *pavor*⁸²².

Doute :

Pour traduire le fait que quelque chose est totalement terminé ou achevé, on utilise l'adverbe *perat* (autrefois adjectif). On dit ainsi pour un vêtement complètement usé ou une action totalement achevée : *quò es achabat perat* ; de même on peut dire *lo veire es plen perat* « le

⁸²² Plus au Sud (Saugues, Velay) nous avons la forme *aiara*.

verre est entièrement plein » ; *quò es nuèit perat* « il est tout à fait nuit ». Le terme *perat* viendrait du latin PER ACTU- participe passé de PERAGERE⁸²³. Dans le dictionnaire d'Olivier nous trouvons le verbe *perachabar* « faire complètement, parachever » qui peut confirmer cette hypothèse (Olivier, 2009, p. 919).

On utilise également cette expression pour exprimer le fait de quelque chose est inachevé : *pas perat* [pa pe'ra], « pas tout à fait », « pas complètement », *As 'chabat aquelh trabalh ? Pas perat.* « As-tu fini ce travail ? Pas tout à fait. » De plus en plus les gens remplacent cette forme autochtone par le francisme : *pas tot a fèt* [pa tuta'fe]. Aussi la forme *perat*, terme typique du vocabulaire local mais incompréhensible ailleurs, tend malheureusement à s'oublier.

- *quagi* ['kadʒe], pour *quasi*, « presque » ; *quò es quagi 'chabat* [kwej 'kadʒe tsa'ba], « c'est presque fini » ; *quela rauba es quagi nòva* ['kela 'rawba is 'kadʒe 'nova], « cette robe est presque neuve » ;

- *benlèu* [be'løj], « peut-être » ; *benlèu ben* [be'løj bi], « peut-être bien » ;

- *pas 'nquèra* [pa 'nkera], pour *pas enquèra*, « pas encore ». Nous nous trouvons là une fois encore sur la frontière entre la forme *encara* utilisée dans les parlers du Sud et du Sud-Est (Velay, Gévaudan), et la forme *enquèra* des parlers auvergnats de l'Ouest et du Sud-Ouest (Teulat, 1981, p. 53, carte 10) ;

Prépositions :

Comme nous l'avons déjà fait remarquer pour le parler de Pontgibaud (supra) la traduction de « à » français en occitan d'Auvergne prend des formes très diverses. Nous avons déjà exposé ce point dans *L'Auvergnat de Poche* (Roux, 2002, p. 41).

Quand il indique un lieu ou une direction, il se traduit par *vès* : *cosiá vès quella fenèstra* « elle cousait à cette fenêtre » ; *quand seràs vès quel endreit* « quand tu seras à cet endroit. », *me chau 'nar vès Briude*, « il me faut aller à Brioude. »

En régime indirect en parlant à quelqu'un ou de quelque chose il se traduit par *amb* (*ame*) : *quò es 'me z-elas que parlave* « c'est à elles que je parlais » ; *baila a manjar 'me leis aucèls* « il donne à manger aux oiseaux. » ; *disiá bonjorn 'melh vesin* « je disais bonjour au voisin. » *la filha 'me leis uèlhs negres* « la fille aux yeux noirs. » ;

Quand l'on se réfère à une époque ou une période il se traduit par *en*, *dins* ou *de* : *en aqueste* (*dins aqueste*) *moment* « à ce moment » ; *quò èra de quell temps*, « c'était à cette époque. »

⁸²³ Communication orale Hervé Quesnel. Dans le trésor du félibrige, Mistral associe faussement ce mot à *peréu* (page 543) *peréu*, *pera* (Velay), conj. « Aussi, pareillement, également », pour lui le mot *peréu* est dérivé du latin PER IPSUM.

Il en est de même quand il s'agit d'une appartenance : *quò es quò de mon fraire* « c'est à mon frère. »

Pour une fête ou un mois, il se traduit par *per* : *per Chalendas* « à Noël. » ; *pelh mes de mai* « au mois de mai ».

Pour une destination ou une fonction on traduit également par *per* : *una pala per enfornar*, « une pelle à enfourner » ; *un champ pelh blat* « un champ à seigle. »

Pour introduire un verbe on utilise *de* : *començava d'èsser regde* « il commençait à être raide » ; *los pomèrs començan de florir* « les pommiers commencent à fleurir ».

Enfin après certains verbes il peut être absent : *sembla sa maire* « il ressemble à sa mère » ; *jogan les cartas* « ils jouent aux cartes ».

Dans tous les autres cas la traduction est *a* : *sèi a junh* « je suis à jeun » ; *aurà a li v-o dire* ('*me z-eles*) « il aura à le leur dire » ; *plèu a gròssei gotas* « il pleut à grosses gouttes. » ; *lo chaçaire vai a la chaça* « le chasseur va à la chasse. »

Pour dire « aussi » on utilise localement *maitot* [maj'tu]. Moi-aussi se traduit par *ieu-maitot*.

Nous avons noté quelques autres prépositions :

- *Jusca* ['dʒyska], « jusque » qui n'est pas un francisme mais bien répertorié chez Levy (Levy, 1909, p. 219) et Olivier (Olivier, 2009, p. 673). Dans la région de Langeac « jusque » est très souvent traduit par *çai* ; *ai 'speitat çai la nuèit* « j'ai attendu jusqu'à la nuit. », *es'nat çai z-Alèir* « il est allé jusqu'à l'Allier. ». Levy donne *sai* dans le sens « jusqu'ici », « jusqu'à présent » (Levy, 1909, p.332 – 333). Olivier donne *sai que* (+ sub.) « jusqu'à ce que » (Olivier, 2009, p. 1100). Plus au Sud (Saint-Privat, Saugues) on utilise *entrò*, ou *tròque* (Olivier, 2009, p. 502, p. 1251), (Levy, 1909, p. 155) (Vezole, 2005) dans le même sens.

- '*cò de* [ko de], « chez » pour *acò de*. Cette forme est courante et se trouve entre autres chez Bertrand : *vès 'cò delh paire Bifa* « chez le père Biffe » ; *davant 'cò de la Babauda* « devant chez la Babaude » (Bartran, 1934) ; etc. on le trouve également dans le dictionnaire de Levy (Levy, 1909, p. 4). La tendance est aujourd'hui de remplacer cette forme par le francisme *chès* [tse].

- *Sans* [sã] / [sõ]⁸²⁴ une fois encore n'est absolument pas un francisme, nous trouvons cette forme dans les textes anciens (Vezole, 2005), ainsi que dans le dictionnaire d'Olivier (Olivier, 2009, p. 1129). La carte 652 de l'ALMC montre que cette forme existe jusqu'au sud Aveyron avec la phonétique locale [sõ]. En liaison nous trouvons sur tout ce domaine *sans-t-aquò* [sõ ta'ko] « sans cela ».

⁸²⁴ Phonétique du sud de Langeac.

- *sotz* [su], « sous », *dessotz* [de'su] « dessous » ; *sobre* [subre] « sur » ; *dessobre* [desubre], « dessus ».

- Pour traduire l'expression « voici » on utilise : *aquí-as* [a'cja] ou '*quí-avètz* [cja've] suivant les gens à qui l'on s'adresse : *aquí as ton cotèl* « voici ton couteau » ; '*quí avètz la responsa* « voici la réponse » (à un groupe de personnes), ou *aquí i-a* [aci'jo] si l'adresse est générale : *aquí i-a l'òme* « voici l'homme ».

Nous terminerons cette partie consacrée à la morphologie du parler de Chilhac sur la locution-conjonctive *mas-que*. Celle-ci est employée dans toute la région avec le sens de « pourvu que » : *mas-que fache bòn temps* [ma kɪ 'fatsə bõ tẽ] « pourvu qu'il fasse beau temps ».

Lexique :

Le lexique du parler de Chilhac, comme généralement celui l'Auvergne méridionale, n'a guère de particularité ou originalité comparé au lexique occitan général tel qu'il est donné dans le *Dictionnaire Occitan Français* d'Alibert (Alibert, 1966). Les seules différences notables sont liées aux variantes phonétiques nord-occitanes du type *cantar – chantar* ou *gauta – jauta*. Ceci étant nous notons que le phénomène de palatalisation n'est cependant pas systématique et que de nombreux termes sont restés non palatalisés : *lecar* ; *traucar* ; *cagar* ; *causa* ; *caminar* ; *caula* ; *faire caçar de* ; *cachar* ; *pas grand-causa* ; *campar* ; *racanar* ; *se sacar* ; *chucar* ; *l'argaud* ; *bolegar* ; *jogar* ; *espingar* ; *negar* ; *asegar* ; *la gaunha* ; *engaitar* ; *gasar*⁸²⁵, etc ; pour n'en citer que quelques-uns.

Dans ce qui suit nous ne donnerons que ce qui nous semble assez spécifique pour être noté.

La nature :

l'arcàn, [l arkã], « l'arc en ciel » ;

una niula ['ena 'njuʎa], « un nuage » ;

un esparnide [en espar'jide] (m), « un éclair », '*sparnir* [spar'ji], « faire des éclairs » ;

eicirar [ijʃi'ra], ou *fornelar* [furne'la] « faire de la tourmente » ;

la fornèla [la fur'nela], « la tourmente de neige » ;

lisar [li'za], « glisser » ;

lo clauson [lu cu_w'zu], « la haie » ;

les ortiges (m) [lez ur'tjidʒe], « les orties » ;

⁸²⁵ Lécher ; trouer ; déféquer ; chose ; cheminer ; corneille ; chasser de ; écraser ; pas grand-chose ; rassembler ; ricaner ; rentrer ; sucer ; la toison ; remuer ; jouer ; bondir ; nier ; arranger ; la trogne ; regarder ; guéer.

z-Alèir [za'ʕej], « l'Allier » (rivière) forme particulière à Lavoûte-Chilhac ; en remontant du Sud vers le Nord nous trouvons successivement : *z-Alaièr* [zava'je] / [zaʕa'je], jusqu'à Saint-Arcons, *z-Alèr* [za've] / [za'ʕi], jusqu'à Brioude, puis *z-Alèir* [za'vej] plus au nord.

A Chilhac nous avons noté *z-Aler* [za'ʕi].

un puèg [ɛ̃ pø], « une colline »

Les végétaux :

lo genebrèr [lu dʒene'bre], « le genévrier » ;

lo cacaracon [lu kakara'ku], ou *la pinha*, [la 'piɲa], « la pomme de pin » ;

lo pigol [pji'gu], ou *lo pibol* [pji'bu], « le peuplier » ;

lo nojalh [lu nu'dzaj], « le noyaux de cerise » ;

lo còscle [lu 'kosce], « la coquille de noix », métathèse de *clòsc* ;

la celèira [la se'lejra], « la cerise » ; *lo celeirèr* [selij're], ou *la varzèla* (la var'zɛla), « le cerisier » ;

la perseja [la par'sedʒa], « la pêche » ; *lo persegièr* [lu perse'dʒe], « le pêcher » ;

la pera [la 'pœra], « la poire » ; *lo perèr* [lu pœ're], « le poirier » ;

lo pom [lu pũ], « la pomme » ; *lo pomèr* [lu pu'me], « le pommier » .

La faune non domestiquée :

l'alausa [l a'ʕawza], « l'alouette » ; C'est cet oiseau que Gilbert prendra comme emblème de sa revue ;

la jaça [la 'dʒasa], « la pie » ;

l'aubarel [l u_wba'ri], « l'épervier » ;

la chuta [la 'ʃyta], « la chouette » ;

lo gralh [lu graj], « le corbeau » ;

la caula [la 'kawla], « la corneille » ;

la bòba [la 'boba], « le serpent » ;

la grisòla [la gri'zoʕa], « le lézard gris » ;

lo lisèrt [lu 'jizer], « le lézard vert » ;

lo sofle [lu 'sufle], ou *lo soflòt* [lu su'flo], « la salamandre », ce mot semblerait venir de l'adjectif « souple, mou, élastique » (TDF, p. 919 ; Alibert, 1966, p. 640). On l'appelle aussi par fétichisme *lo còfla-buèu* [lu 'kofla bœj], « le gonfle-bœuf » ;

la maseda [la ma'zeda], « la fourmi », ce terme typique est très répandu en Auvergne (ALF, carte 605). Ici féminin il est souvent masculin *lo masede*. Ce mot vient du gothique *amaito* (Camroux, 1962)⁸²⁶ (*Ameise* en allemand) ; *lo masedèr* [lu mazi'de], « la fourmilière » ;
la mounèira [la mu_w'nejra], « le hanneton » ;
lei moschards [lij muʃar], « les taons » ;
l'esquiròu [l'esci'row], ou *l'arbonèira* [l'arbu'nejra], « l'écureuil », la forme la plus répandue en Auvergne est cependant la forme palatalisée *eschiròu* [iʃʃi'row] ;
la lèbre [la 'lebre], « le lièvre » ;
lo mostiau [lu mus'tjau], « la belette », forme masculine du Brivadois et du Cantal à côté de *la mostiala* ailleurs dans la région ;
lo veson [lu ve'zu], « le putois », ce mot assez original ne se trouve dans aucun dictionnaire d'occitan que nous avons pu consulter, peut-être du gothique (allemand *Wiesel* « belette ») ;
lo chin-tais [lu ʃi taj], ou *lo tais-chin* [lu taj ʃi], « le blaireau » ;
lo senglar [lu sɛ'kar], « le sanglier », avec le *r* sonore en finale ;

Le village et la ferme :

lo vialatge [lu vja'ʃadʒe] / *lo vilatge* [lu vji'ladʒe], « le village ». En fait ce terme indique localement un hameau dans une commune. Il n'y a pas de nom pour le bourg ; on lui donne généralement le nom de la commune (anciennement de la paroisse). Dans certaines communes le centre du bourg s'appelle *la viala* [la 'vjaʃa] « la viale ». Ce qui semblerait indiquer que ce terme était jadis réservé au bourg. Le terme *vilatge* [vji'ladʒe] semble être influencé par le français et remplacer le terme *vialatge* [vja'ʃadʒe] plus conforme à la phonétique locale.

la bòria [la 'borja], « la ferme », exploiter une ferme se dit : *faire valer una bòria* ['fajre va'lir 'ena 'borja] ou *faire vadre una bòria* ['fajre 'vadre 'ena 'borja]*.

un païsant [ɛ pa'i'zã], « un paysan », *una païsanda* [ena pa'i'zãda], « une paysanne » ;

lo grangèir [lu grã'dzej] « le fermier », *la grangèira* [la grã'dzejra], « la fermière ».

Les animaux domestiques :

lo borret [lu bu'ri], « le taureau » ;

'sclaure ['skjawre], « sevrer » ;

lo chavalh [lu tsa'vaj], « le cheval » ;

l'èga ['l'ega], « la jument », aujourd'hui ce terme s'applique à l'ensemble de l'espèce chevaline quel que soit le sexe ;

⁸²⁶ Camroux cite pour cela Albert Dauzat -*Romania* XXX, p. 115 – 118 et XLIV, p. 253 – 254.

l'ase [l'aze], « l'âne » ;
la sauma [la 'sawma], « l'ânesse » ;
l'asenon [l'aze'nu], « l'ânon » ;
una feda [ena 'feda], « une brebis » ;
un aret [en a'ri], « un bélier », ce terme tend de plus en plus à être remplacé par le terme *vaciu* [va'fij], qui d'après le dictionnaire d'Alibert signifierait « agneau adulte ». Il prend ici le sens de « bélier » ;
un anhèl [en a'je], « un agneau » ;
un mouton [ẽ mu_w'tu], « un mouton châtré » comme nous l'avons dit, nous trouvons la vocalisation de *l*. Certain parlars de la Margeride ont développé la forme *malton* [maʃ'tu] / [ma'tu] (ALMC, carte 492) ;
lo coche [lu 'kutse], « le porc », forme qui cohabite avec la forme générique de la région *lo pòrc* [lu pwar] ;
lo verrat [lu va'ra], « le verrat », localement on emploie aussi : *lo rut* [lu ry], ce mot est absent des dictionnaires ;
la caia [la 'kaja], « la truie » ; ce terme venant probablement du francoprovençal par l'Est s'est répandu jusque dans le Sanflorain où il remplace le mot *truèja*⁸²⁷.
la sot [la su], « la loge à cochons », par sa brièveté ce mot prend souvent la forme d'un diminutif *lo sodet* [lu su'di] ou d'un féminin *la soda* [la 'suda] ;
sangar [sã'ga], « saigner un porc ou un animal ». Cette forme est assez générale sur le sud-ouest de la Haute-Loire, le sud-est du Cantal et le nord de la Lozère à la place de *sagnar* [sã'na] ailleurs (ALF, carte 1180, ALMC, carte 530).
Un chin [ẽ ʃi], « un chien ». Ce terme venant également du francoprençal (se retrouve aussi sous cette forme en provençal) a remplacé le mot autochtone *chan* [ʃo] qui existe encore dans le sud-est Cantal (ALF, 277 ; ALMC, carte 555).
Lo jalh [lu dzaj], « le coq ». C'est bien *-lh* qu'il faut écrire car l'étymon est GALLIU et non pas GALLUS comme pour *gal* ou *jau*. Les dérivés sont en effet : *un jalh-jalhet* [ẽ dzaj dza'ji], « un coq hermaphrodite », ou *un jalhaud* [ẽ dza'jaw], « un gros coq », ou *un jalhon* [ẽ dza'ju], « un jeune coq », dans tous les cas nous retrouvons le [j] en intervocalique.
lo cacau [lu ka'kaw], « l'œuf ». La forme *uòu* ou plus localement *uèu* a totalement disparue.

⁸²⁷ Camproux nous donne une origine de ce mot quelque peu complexe (Camproux, 1962), « *caia* vient de *caion*, lui-même dérivé de *cagar* > *caiar*, mot provençal remonté par le Rhône jusqu'à Lyon. C'est à Lyon que *caion* se serait créé et de là étendu en rayonnant. »

una cluchada de pouzins ['ena cy'tsada de pu_w'zi], « une couvée de poussins ». *La clucha* [la 'cytsa] est « la poule couveuse ». Le verbe « couvrir » est *clussir* [cy'ʃi]. On retrouve dans le mot *pouzin* le *l* vocalisé de *polzin* (Levy, 1909, p. 301), comme dans *mouton*. Certains parlars de la Margeride ont développé la forme *polazin* [puʃa'zi] (ALMC, carte 587). Dans la région le mot *pouzin* est concurrencé par *corcon* [kur'ku] ou *carcon* [kar'ku]. On parle alors d'*una corconada* [ena kurku'nada] ou d'*una carconada* [ena karku'nada] pour une couvée de poussins.

Les cultures :

Les principales céréales cultivées sont : *lo blat* [lu bla], « le seigle », et *lo froment* [lu fru'mē], « le blé », *l'uèrdi* ['l ørdi'e], « l'orge », *la civada* [la ʃi'vada], « l'avoine », *lo blat negre* [lu bla 'nigre], « le sarrasin », *lo blat d'Españha* [lu bla d'es'paɲa], « le maïs », *la mesclada* [la mes'cada], « le meteil ». Ici nous sommes hors de la zone de culture de *la dentilha* [la dē'tiʃa] « la lentille »⁸²⁸ qui est propre au plateau basaltique du Velay.

dalhar [da'ja], « faucher », on connaît et utilise aussi le terme *sejar* [se'dza] ; *la dalha* [la 'daja], « la faux », *lei dalhaires* [lij da'jajre], ou *lei sejares* [lij se'dzajre], « les faucheurs ».
mèdre [medre], « moissonner » ;

lo volam [lu vu'ʃã] / [lu bu'ʃã], « la faucille ». Nous avons là un des rares cas de bétacisme.

la rebola [la rabula], « le repas de fin de moisson » ;

un trufe (m) [ẽ 'tryfe], « une pomme de terre » ; en Velay voisin la forme générique est *trefòla*.

La vigne :

la vinha [la 'viɲa], « la vigne » ;

lo rasim [lu ra'zi], « le raisin », cela désigne aussi une grappe : *un rasim*.

un cep [ẽ si], « un cep » ;

un banc [ẽ bã] / *una tèira* ['ena 'tejra], « une rangée de ceps » ;

un gavèl [ẽ ga've], « le sarment coupé » ;

gavelar [gave'la], « ramasser les sarments coupés » ;

fòire ['fwejre] « piocher » ;

un paissèl [ẽ pij'se], « un échelas » ;

vendenhar [vêdê'na], « vendanger » ;

un vendenaire [ẽ vêdê'najre], « vendangeur » ;

⁸²⁸ C'est *la dentilha* dans les zones de production et *la lentilha* dans les zones de consommation sans production.

una còla [ena 'kola], « une équipe de vendangeurs » ;
una baschòla [ena ba'ʃoʃa], « une comporte de vendangeur » ;
cachar [ka'tsa], « fouler le raisin » ;
traulhar [tru_w'ja], ou *sarrar* [sa'ra], « presser le raisin » ;
lo vin [lu vji], « le vin » ;
l'aigardent [l ajgar'dē], « l'eau de vie » ; on dit aussi communément *la blancha* [la 'blãsa], « la blanche » ;
la botelha z-es voida [la bu'tija zɪ 'bwejda], « la bouteille est vide », nous avons là un autre cas de bétacisme isolé ;

Le travail du bois :

seitar [sij'ta], « scier », *la sèita* [la 'sejta], « la scie », ce terme est le terme générique en Auvergne (sauf sud Cantal et plateau de Saugues) et se trouve dans tous les parlers nord-vivaro-alpins (ALF, carte 1205 ; ALMC, carte 1031).
la sèita-loba [la 'sejta 'luba], « la scie passe-partout à deux scieurs pour le sciage de long » ;
la chabra [la 'tsabra], « chevalet de sciage » ;
la pòsse [la 'pose], « la planche », nous avons là peut-être un reste de pluriel sensible comme pour *fuse* ou *òsse*, ou un *e* de soutien pour des monosyllabes dépourvues de consonnes finales.
sostar [sus'ta], « ployer ou fléchir pour une planche » ;
lo boès [lu bwe] « le bois de chauffage », ce mot de phonétique française a remplacé la forme autochtone *lenha*, mais a été conservé *lo lenhièr* [lu li'je] « le bûcher » (le tas de bûches) ;

La maison :

l'estau [l es'taw], « la maison », ce terme a complètement remplacé le terme *ostau*, *ostal* sauf sur le plateau de Saugues et une large partie du Cantal (ALF, carte 801 ; ALMC, carte 649). Comme nous l'avons déjà dit cette forme se retrouve également dans la zone d'Alès dans le Gard (ALF, carte 801 ; ALLOr carte 946). Ce terme a sûrement suivi la même évolution que le mot *espital* qui a le même étymon. Paradoxalement le diminutif est *ostalon* [usta'vu], [usta'ʁu], [usta'gu]. Notons également que dans son recueil du vocabulaire patois vellavien datant de la fin du XIX^e siècle de Vinols note bien *houstaou* et *houstavou* (Vinols, 1891, p. 69).

Dans la Ribeyre les maisons de vigneron sont des maisons blocs en hauteur sur deux étages. À l'étage l'habitation comprend la cuisine et les chambres, au rez-de-chaussée est situé *lo cubatge* [lu cy'badʒe], « le cuvage », où se trouvent *les cubas* [lis 'cyba] « les cuves » et *lo truèlh* [lu trøj], « le pressoir ». L'escalier extérieur qui permet d'accéder à l'étage s'appelle

l'èstre [l' estre]⁸²⁹. Il est souvent terminé par un balcon ou une plate-forme surmontée d'un auvent *l'anta* [l' āta]. Certaines de ces maisons disposent d'un troisième étage servant de grenier à foin.

Dans la Margeride auvergnate et sur les massifs avoisinants la Ribeyre, les fermes sont des maisons blocs à terre. Sur une surface rectangulaire allongée le bâtiment est constitué d'une construction d'un seul tenant regroupant sous un même toit, à une extrémité l'habitation sur deux étages comprenant *la cosina* [la ku'zœna], « la cuisine » et ses dépendances au rez-de-chaussée, et *les chambras* [lis 'tsābra] « les chambres » à l'étage, et dans son prolongement les bâtiments agricoles avec *l'estable* [l es'table], « l'étable » au rez-de-chaussée surmontée à l'étage de *la granja* [la 'grādza], « la grange ». *Lo montador* [lu mūtadu], « le montoir » et une rampe qui permet d'accéder à la grange avec les chars. Dans la Margeride auvergnate on l'appelle *lo cacha-pè* [lu 'katsa pe].

lo covèrt [lu ku'ver], « le toit », plus au sud nous trouvons *cubèrt*. Il peut être *de doas aigas* [de dwa'z ajga], « à deux pants », ou *de quatre aigas* [de ka'tr ajga], « à quatre pants » ;
la teula [la 'cuʃa] « la tuile », cette région ne connaît que *la teula redonda* [la 'cuʃa ra'dūda], « la tuile canal »⁸³⁰ ;

sarrar la pòrta [sa'ra la 'porta], « fermer la porte », le terme *barrar* est spécifiquement employé pour la porte de grange, mais jamais celle de la maison d'habitation. On dit aussi *ferrolhar* [faru'ja], « verrouiller », ou *botar lo ferrolh* [buta lu faruj], « mettre le verrou ».

la clau [la caw], « la clé » ;

la clèda [la 'ceda], ou *lo cledon* [lu ce'du], « la claie », est le portillon que l'on installe devant la porte de la cuisine pour empêcher la volaille de rentrer ;

la taula [la 'taʃa] « la table », comme nous l'avons dit, devant [ʃ] (ou [v], ou [g]), la diphtongue [aw] est réduite à [a] ;

lo balag [lu ba'ʃa], « le balai », *balajar* [baʃa'dza], « balayer » ; Camproux nous dit à ce propos : « *Balag* est un emprunt au breton qui vient de "genêts" en breton dont ils se servaient pour balayer, *scopa* balai de paille de mil d'*eskoba* (sorgho) dans les zones méridionales où il n'y a pas de genêts ». (Camproux, 1962). Dans le dictionnaire de Roparz Hemon⁸³¹ on trouve, *banal* > *balan* par métathèse, genêt.

lo relòtge [lu ra'lotʒe], « l'horloge » ;

la chambra [la 'tsābra], « la chambre » ;

⁸²⁹ Probablement du latin EXTERUS, ce qui est à l'extérieur.

⁸³⁰ Tuile romaine.

⁸³¹ Hemon, Ropars, 1997, *dictionnaire Breton – Français / Français – Breton*, Brest, Al Liamm.

lo lèit [lu lej], « le lit » ;

la coussèra [la ku_w'sera], « la couette », même remarque pour la vocalisation de *l* comme dans *mouton*, *escoutar* ou *pouzin* (Levy, 1909, p.84 ; Olivier, 2009, p. 267) ;

lo lençòu [lu lã'sow], « le drap », dans ce mot *en* est exceptionnellement réalisé [ã] en prétonique ;

la bujada [la bjy'ɟada], « la lessive » ;

lo lessiu [lu le'ʃi], « le lessif » ;

tòrt [tor], « tordu », *tòrta* [torta], « tordue » ;

seche ['sɪtsɛ], « sec », *secha* ['sɛtsa], « sèche », là le masculin a été reconstruit sur le féminin et a remplacé *sec* ;

l'aram [l a'rã], « le fil de fer » ;

la cosina [la ku'zœna], « la cuisine » est la pièce principale à vivre qui donne accès à *lo salon* [lu sa'lũ] pièce où sont *estremats* [estre'ma] « conservés en lieu sûr » les biens familiaux. Elle jouxte également *la solharda* [su'jarda], « le garde-manger ».

lo dinnar [lu ʃi'na], « le déjeuner, premier repas de la journée » ; *l'espartin* [l espar'ci], « le repas de midi » ; *lo gostar* [lu gus'ta], « la collation d'après-midi » ; *lo sopar* [lu su'pa], « le repas du soir ». *Lo tinèl* [lu ci'ne] était le « repas occasionnel des patrons à l'exclusion des domestiques », « un repas soigné ».

lo sarasson [lu sara'su], « fromage de bas-beurre »⁸³², *lo bacon* [lu ba'ku], « lard » (« c'est les vieux qui disent ça »), *la maucha* [la 'mawtsa], « panse de porc farci », sont des productions alimentaires locales ;

La pratique de *la dentèla* [la dẽ'tela], « la dentelle », que l'on appelle dans le Velay *la ponhta* / *la pointa* [la 'pujta], était primordiale dans le pays. C'était dans la région le travail des femmes et un apport financier complémentaire bien que maigre mais fort apprécié. Elle se fait sur *lo carrèl* [lu ka're], « le carreau à dentelle », il consiste en une structure de bois et de tissus comprenant *lo davant* [lu da'vã], « le tablier », *lei jautas* [lij 'ɟawta] ou *lei latz* [lij la], « les côtés », sur lesquels est montée *la ròda* [la 'roda], « la roue ». Sur cette roue est installé le carton où se trouve dessiné le motif de la dentelle à produire. Autour de *les espiunas* [lis es'pjiuna] « les épingles » que l'on plante sur la roue suivant le dessin du carton, vont s'entourer les fils qui formeront la dentelle, *l'espiuna d'arrèst* [l es'pjiuna d a're], « la grosse aiguille » bloque la roue dans les positions successives de travail. Les fils sont enroulés sur *les*

⁸³² Dans Camproux (1962), *sarasson* dérivé de SĚRUM (petit lait en latin).

*fuses*⁸³³ [lis 'fuze], « les fuseaux ». Ce sont ceux-ci que l'on croise sur le *davant* et qui vont faire s'entrelacer les fils autour des *espiunas* « aiguilles » pour réaliser *lo riban* [lu ri'bã] « le ruban » de dentelle.

Les estesoiras [lis esti'zwejsra], « les ciseaux de couturière »⁸³⁴, à ne pas confondre avec *lo cisèl* [lu si'ze], « le ciseau à bois ». *Lo dedau* [lu de'daw] est le dé à coudre. Le verbe « coudre » s'est conservé sous la forme *cóser* ['kuze] en Auvergne et a été remplacé par le verbe du premier groupe *cordurar* [kurʝy'ra] en Velay et dans une grande partie de l'est du Massif-Central et au-delà (ALF, carte 331).

L'être humain :

la ferna [la 'førna], « la femme », *una ferneta* [ena fœr'neta], « une jeune femme », cette forme avec *r* est unique dans la région et s'étend sur une étroite bande allant de Polignac au nord du Puy-en-Velay à l'Est, jusqu'à Lavoûte-Chilhac à l'Ouest. Partout ailleurs nous avons *la femna* [la 'fẽna].

mon garçon [mũ gar'su], « mon fils », *ma filha* [ma 'fjija], « ma fille » ; le mot *filh* pour « fils » est totalement inconnu. On peut le trouver dans de vieilles prières sous la forme [fi] dans *son Fi Jésus* ou *mon fi* dans la bouche de sa mère (Berriat, 1906, p. 13).

papa ['papa], « papa », *mama* ['mama], « maman », ces deux mots sont toujours paroxytoniques ;

lo grand-paire [lu grã 'pajre], « le grand-père », *la grand-maire* [la grã 'majre], « la grand-mère » ; les formes *pairin* [pij'ri] et *mairèna* [mij'rena] qui à l'origine désignaient le « parrain » et la « marraine » ont souvent pris le sens de « grand-père » et « grand-mère ».

lo pepé vèlh [lu pe'pe vej], « le pépé », *la memé vèlha* [la me'me 'veja], « la mémé » ;

lo filhat [lu fi'ja], « le gendre », *la filhada* [la fi'jada], « la bru » ;

la frairònha [la frij'rona], « la maisonnée » ;

un dròlle [ẽ 'drole], « un adolescent », *una dròlla* ['ena 'drola], « une adolescente » ;

joine ['dzwijne], « jeune » (m), *joina* ['dzwijna], « jeune » (f). Le mot *jove* est totalement inconnu dans la région, il apparaît au sud du plateau de Saugues ;

vieux [vjø], « vieux », *vèlha* ['veja], « vieille » ; le masculin *vèlh* [vej] a été remplacé par le mot français « vieux » comme dans de nombreux endroits en Auvergne. Dans le sud Velay la forme *vèlh* [vej] / [vøj] a été conservée. Le plateau de Saugues a *vièlh* [bje] et *vièlha* ['bjeja] (Nauton, 1974, p. 308) ;

⁸³³ Dans la forme plurielle *fuses* nous avons là peut-être un reste de pluriel sensible.

⁸³⁴ Comme nous l'avons déjà signalé Camproux (1962) précise qu'il s'agit d'une mécoupure dans la suite : *illas tonsōrias, las tezuïres > las / stezuïres > las estezuïres*.

lei belets [lij be'li], « les aïeux ».

vève ['veve], « veuf », *vèva* ['veva], « veuve », cette forme est largement répandue en nord-occitan (ALF, carte 1382) et est donnée dans les dictionnaires d'Olivier (Olivier, 2009, p.1290) et de Levy (Levy, 1909, p. 382). La forme masculine ancienne *vèu* a été remplacée par la forme *vève* reconstruite sur le féminin *vèva*. Une fois de plus le plateau de Saugues utilise la forme méridionale *veuse*, *veusa*.

Nous notons certains éléments de la physionomie humaine présentant des faux-amis :

lei gaunhas [lij 'gɔwɲa], « les joues » ;

lei bochas [lij 'butsa], « les lèvres » ;

la gòrja [la 'gordʒa], « la bouche » ;

lo còlh [lu kwaj], « la gorge », mais également « le cou » ;

la cornhòla [la kur'poʒa], « la trachée » ;

un òsse [en 'ose], « un os » et *les òsses* [lis 'ose], « les os », peut-être là encore un reste de pluriel sensible ou un *e* de soutien ;

Les saisons *lei sasons* [lij sa'zu] / [lij si'zu], « les saisons », on peut entendre les deux prononciations ;

la prima [la 'prema], « le printemps » ;

l'estiu [l es'ci], « l'été » ;

lo uvèrn [lu jy'ver], « l'hiver », il n'y a pas élision de *lo* devant *u-*. Serait-ce le souvenir de *h* étymologique d'HIBERNUM ?

la darriá [la da'rjo], « l'automne », à comparer avec les autres formes que l'on trouve localement (ALMC, 1420*), ce mot semblerait être l'aboutissement de *darrerriá* > *darreiá* > *darriá*.

Les mois de l'année :

janvièr [dʒã'vje], « janvier », ce mot a complètement remplacé les formes anciennes *gervièr* ou *genièr* ;

Feurèr [fjw're] est la forme locale. Elle est aujourd'hui souvent remplacée par *févrièr* [fe'vrje], « février »⁸³⁵, comme pour « janvier » forme française. On dit aussi *lo mes cort* [lu mi kur].

març [mar], « mars »⁸³⁶, *abriau* [a'bridw], « avril », *mai* [maj], « mai » ;

⁸³⁵ Une forme *feurèr* a dû préexister comme elle existe encore en Velay sous les formes : *feurièr*, *faurièr*, ou *flaurièr* (ALMC, carte 1422).

juin [dʒuĩ], « juin », probablement emprunté au français. Dans le Velay proche (Saint-Privat-d'Allier) on a *jonh* [dʒuj] ;

julhet [dʒy'ji], « juillet » ;

aost [a'u], « août », le mot ancien (Olivier, 2009, p. 116, Levy, 1909, p.11) s'est bien conservé sous cette forme non diphtonguée. Certains parlers ont inséré un *v* pour éviter le hiatus : *avost* [a'vu]. Sur le plateau de Saugues on a *agost* [a'gus].

Octòbre [o'tobre], « octobre » ;

setembre [se'tèbre], « septembre », *novembre* [nu'vebre], « novembre », *decembre* [di'sèbre], « décembre ».

Les jours de la semaine :

lo luns [lu jy], « lundi » ;

lo mars [lu mar]⁸³⁷, « mardi » ;

lo mècres [lu 'mekre], « mercredi » ;

lo jòus [lu dʒow], « jeudi » ;

lo vendres [lu 'vĩndre], « vendredi » ;

lo sabte [lu sate], « samedi » ;

lo dumenche [lu Jy'mètsɛ], « dimanche ».

Les formes avec *di* prothétique (prononcé généralement [Jy]) comme *diluns* [Jy'jy] sont comprises mais considérées comme vieilles (« c'est du vieux patois »), ou comme venant du Cantal.

Les fêtes de l'année :

Chalendas [tsa'ʃèda], « Noël », c'est le seul mot connu pour cette fête ;

Totsants [tu'sã], « Toussaints » ;

lo dumenche de lei raspalms [lu Jy'mètsɛ de lij ras'pã], « le dimanche des rameaux » ;

la setmana senta [la se'mona 'sèta], « la semaine sainte » ;

Paschas ['pastsa], « Pâques », la phonétique est ici particulière car on devrait trouver [ʃ] pour -sch-. Cette particularité est partagée par un certain nombre de parlers allant du sud de Brioude au sud de Langeac et s'étendant sur la rive droite de l'Allier (ALMC, carte 1664*).

⁸³⁶ *Març* mériterait peut-être d'être écrit *marts* comme en Catalan, la forme phonétique [marts] s'étant conservée dans le Velay protestant (ALMC, carte 1423), (De Félice, 1983, p. D-233).

⁸³⁷ Même remarque sur la graphie que pour le mois de « mars ».

lo reinatge [lu rij' nadʒe], « la fête patronale », elle tient son nom du fait que c'est le jour où sont proclamés (par le curé à l'église) les rois et les reines c'est-à-dire les enfants nés dans l'année.

lo fogau de Sent-Joan [lu fu' gɔw de sɛ dʒwã], « le feu de la Saint-Jean », dans la Margeride auvergnate nous trouvons le terme *lo rodau* [lu ru'daw].

Comme on peut le vérifier le vocabulaire le Chillac et de sa région à l'exception des quelques éléments que nous avons signalés, est entièrement contenu dans les dictionnaires d'Alibert, dans le TDF ou pour certains mots spécifiques dans les dictionnaires de la langue ancienne de Levy ou Olivier. Ceci montre s'il était nécessaire que les parlers d'Auvergne méridionale, sont souvent plus proches des parlers méridionaux comme de la langue ancienne que de ceux du nord occitan septentrional. Teulat l'avait suggéré dans son étude sur l'occitan centre-nord (Teulat, 1981, p. 43).

Suite à ce survol rapide du parler de Chillac et de ses environs, nous pouvons constater que celui-ci reste assez fidèle phonétiquement, morphologiquement et lexicalement à la langue ancienne. Les principales évolutions concernent la phonétique, qui a suivi les évolutions générales de l'occitan auvergnat et principalement le phénomène de palatalisation conditionnée par *i* et *u*. Les autres phénomènes palataux concernant les groupes phonétiques [kl] et [gl] plutôt généraux au nord-occitan auvergnat et limousin sont par ailleurs assez facilement identifiables et assimilables. Le maintien de *s* devant les consonnes [p], [t], [k], [f], ainsi qu'à l'intervocalique comme en liaison a permis de conserver un système morphologique tant verbal que désinentiel clair et en parfaite homothétie avec le système provençal et languedocien oriental. Nous voyons là la clairvoyance de Bec dans son analyse supradialectale de la langue occitane et sa définition d'un espace arverno-méditerranéen (Bec, 1963), même s'il faudrait traiter à part la partie située au nord de l'isoglosse de chute de *s* devant consonne, comme nous avons pu le voir avec le parler de Pontgibaud (§ 5.2) appartenant à cette aire septentrionale.

En cela, Gilbert qui connaissait sûrement bien son parler de la Ribeyre, a su d'une manière magistrale par son étude des textes anciens et à l'aide sûrement de la grammaire d'Anglade parue en 1921 rétablir, comme nous le verrons, un système orthographique pertinent et fonctionnel pour sa langue comme pour l'ensemble des parlers auvergnats. Il est visible néanmoins que le défi auquel il faisait face était de tout autre nature que celui auquel s'attela Vidal, et sûrement bien moins malaisé. De partir des parlers d'Auvergne méridionale offrait assurément une tout autre perspective et un levier bien plus efficace pour pouvoir déboucher

sur un système cohérent applicable à l'ensemble des parlers auvergnats y compris aux plus divergents et aux plus périphériques. Vidal fit lui un autre choix, celui de s'aligner sur les parlers languedociens promus par le Collège d'Occitanie (cf. Œuvre Vidal, § 5.3).

Ce défi reste aujourd'hui encore une épreuve majeure à laquelle sont confrontés et viennent se heurter tous ceux qui veulent illustrer un parler d'Auvergne septentrionale. L'alternative reste soit d'écrire pour une minorité locale à l'aide d'une graphie « dialectale » suivant par exemple une norme de type bonnaudienne (EAU) et rester illisible pour la majorité des occitanophones en niant par là même l'histoire de cette langue (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1), soit d'adopter une graphie « raisonnée » comme l'a proposé Gilbert sans pour autant dénaturer la langue que l'on veut illustrer, mais en la rendant accessible à une majorité de lecteurs occitanophones potentiels c'est à dire en synchronie et en rétablissant le lien historique qui a structuré la langue c'est-à-dire sa diachronie.

Gilbert va savoir faire ce choix et également intelligemment puiser dans le vaste et riche réservoir de la langue brivadoise pour faire naître une œuvre littéraire qui bien que très localisée et enracinée dans la Ribeyre, va rapidement prendre une tonalité universelle et donner à l'écrit occitan en Auvergne au XX^e siècle les bases qui jusqu'alors lui faisaient défaut.

6.3 Œuvre Gilbert

6 3 1 La covisada

Ce livre n'est pas le premier publié par Henri Gilbert, mais le premier publié selon ce qu'il va appeler sa graphie raisonnée et cela juste après la Grande Guerre. Nous reviendrons plus loin sur sa première publication faite en 1913 sous le titre *Countes de la lunaira*. Ce premier livre composé de courts textes fut publié en une graphie quelque peu particulière sous le contrôle et l'autorité du philologue cantalien Pierre Malvezin (cf. Biographie Gilbert, § 6.1).

Le livre *La covisada* est sous-titré *en dialecte brivadois*, marquant bien ainsi l'intention de l'auteur d'illustrer la langue de son pays. Il précise d'ailleurs dans son introduction « un des plus purs de la langue d'oc ».

Cet ouvrage fut édité par J. Gibert à Paris et Badiou-Amant à Lyon. C'est un volume de 14x19,5 de 208 pages. Notons qu'il fut imprimé au Puy-en-Velay aux imprimeries Peyrillier, Rouchon et Gamon.

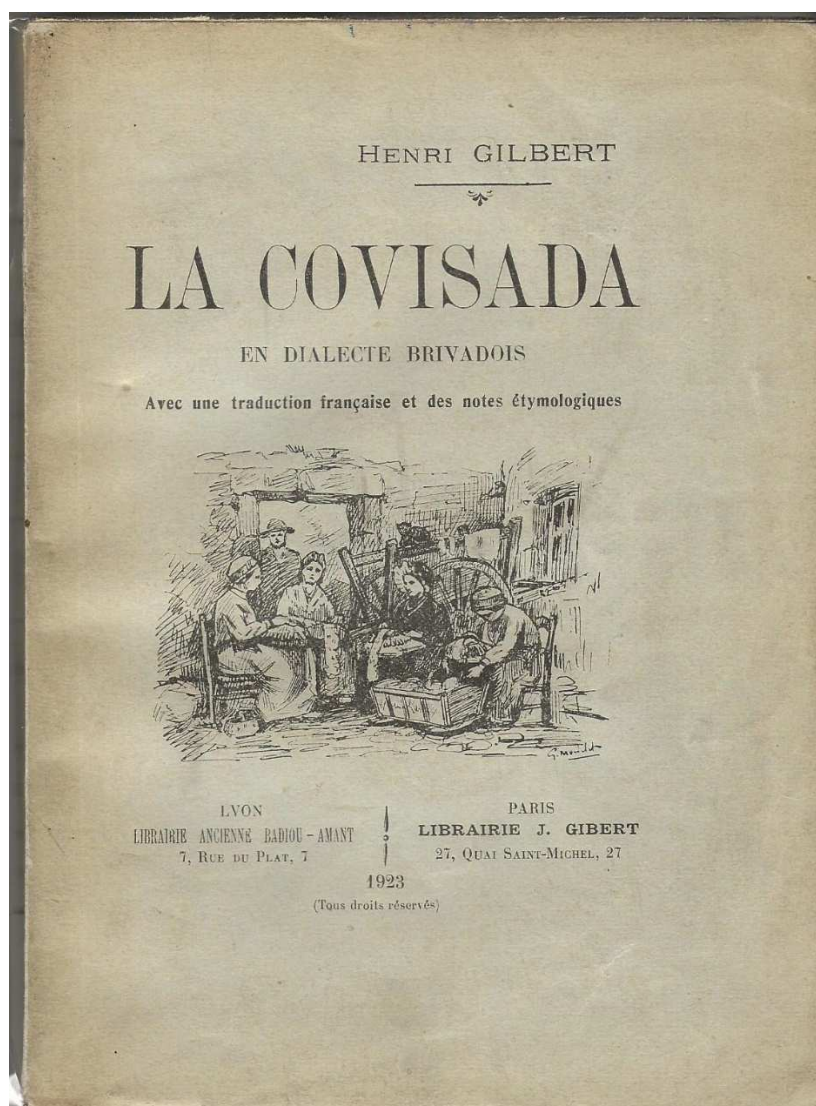


Figure 32 Couverture de *La covisada*.

Pas plus que les autres livres de Gilbert, celui-ci n'a que peu retenu l'attention des historiens de la littérature occitane. Jean Rouquette dans l'édition de 1980⁸³⁸ de son *Histoire de littérature d'oc*, se contente de citer, « H. Gilbert (*La Covisada*, 23) » (Rouquette, 1980). Anatole et Lafont vont un peu plus loin, et reportent dans le chapitre consacré au Félibrige auvergnat :

« La réforme occitane suscite à Clermont-Ferrand deux vocations antithétiques : celle de Benazet Vidal [...] celle de Henri Gilbert, esprit indépendant, conteur populaire de talent, qui a su trouver un ton juste dans l'utilisation du folklore : *La Covizada* (1923) » (Lafont et Anatole, 1970, 677-678). Ils citent également les deux autres ouvrages de Gilbert, *Lis Contes de la Luneira*, 1932 ; *Lis Contaires delh Covize*, 1953 (Lafont et Anatole, 1970, p. 678).

⁸³⁸ Le livre n'est pas cité dans la première édition de 1968.

Charles Camproux qui a côtoyé de près Gilbert comme nous l'avons noté dans la bibliographie de ce dernier (cf. Biographie Gilbert, § 6.1), est un peu plus prolixe dans son *Histoire de la littérature occitane* :

L'Auvergne nous a donné, parmi les meilleurs écrivains de cette époque, Henri Gilbert. Ardent organisateur, Gilbert a mené à bien d'importantes études pour la restauration totale de la langue d'Oc. Excellent prosateur, [...] nourri aux traditions les meilleures ; il sait allier l'art ancien des troubadours à l'inspiration la plus populaire. (Camproux, 1971, 197-198).

Pierre Bonnaud quant à lui n'est guère plus loquace : « Gilbert [...] est un conteur naturel et truculent (*Contes de luneira, la Covizada*), bon connaisseur de la tradition paysanne. » (Bonnaud, 1974, p. 304).

Notons toutefois que tous reconnaissent le talent d'écrivain et surtout de conteur de Gilbert.

Cependant, cet ouvrage pas plus que les autres n'a jamais suscité de réédition.

Sur une page de garde Gilbert rappelle la publication de *Contes de la Lunaira (sic)* en précisant qu'une « édition, revue et augmentée (pour paraître prochainement) ». Il annonce aussi, « Morceaux choisis des Troubadours de la Basse Auvergne et du Velay, avec une traduction française (en préparation)⁸³⁹ ». Suit un portrait de l'auteur dessiné par son fidèle ami Moiselet (voir Figure 26), puis une dédicace à mademoiselle Marguerite Ferrand « en hommage d'amitié » (cf. Biographie Gilbert, § 6.1).

Dans la biographie que nous avons donnée de Gilbert nous avons déjà expliqué ce qu'est *lo Covise (Lo convise)*. Gilbert dans ces notes de fin d'ouvrage nous en donne sa propre définition :

Covise, réunion, vie commune, assemblée, société. Dans le Velay, groupe de femmes occupées à faire de la dentelle.

Dénote un bas latin *convitium*, venu du latin *convictio*, intimité, vie commune. Autres formes : *convit* et *covit* (latin, *convictus*).

« An toit dons *convitz* » (Giraud de Borneil : *Lo doutz*).

- Ont supprimé dons et festins.

« La maison où ils tenaient leurs grands *convis* », (Œuvres d'Alain Chartier, p. 44).

« En un *convif* où il y avait plusieurs assis à la table ».

(Amyot, *Traductions de Plutarque*, vie d'Antoine).

Dérivés : *convisar*, former un *covise* ; *coviseira*, personne qui prend part au *covise* ; *covisada*, durée du *convise*, ensemble des personnes formant le *covise*.

⁸³⁹ Cette anthologie annoncée à différentes reprises, n'a malheureusement jamais été publiée et nous n'en avons trouvé nulle trace.

Comme nous pouvons le constater toutes les notes de Gilbert sont toujours fort argumentées. Suit, page I à V, une préface qui commence, comme nous l'avons déjà évoqué, par la phase : « Le parler de Chilhac appartient, quant à ses éléments, à un des dialectes les plus purs de la langue d'oc. »

Il développe ensuite son argumentation en s'appuyant sur le fait « qu'un grand nombre de mots et d'expressions employés par les troubadours » se retrouvent dans le vocabulaire contemporain, « que la langue littéraire et la langue populaire du moyen-âge n'étaient pas, chez nous, complètement différentes ». Il rappelle qu'alors la langue écrite était loin, d'avoir une graphie uniforme, car « elle avait à souffrir de caprices des scribes » mais il s'empresse de rajouter « les différences qu'on y remarque sont elles peu importantes ». Il déplore que depuis la décadence de notre langue, dont il ne précise pas la date, l'écart entre la graphie et la phonie n'a fait que « croître et se multiplier ». Il désapprouve donc « la méthode des patoisants : écrire en prenant pour unique guide la prononciation, même lorsqu'elle est fautive... » cela ne pouvant engendrer que « le désordre, la décomposition, l'obscurité, » que « ni le public instruit ni les félibres lettrés ne sauraient s'en accommoder. »

Il fait référence à l'abbé Four (cf. Biographie Vidal, § 5.1) qui édita *Jous la Cluchado* de Vermenouze dans une graphie étymologique : « Comme lui, nous avons le souci d'«allier au respect des formes étymologiques une ample reconnaissance des mutations accomplies» ». Plutôt que d'employer une graphie imitée du français, il suggère de s'inspirer des principes, qu'il précise « très simples », qui ont régis autrefois notre langue. Il ne souhaite pas détailler ces principes et renvoie le lecteur « à la très intéressante *Grammaire de l'ancien provençal* publiée par Joseph Anglade (Paris, C. Klincksieck, 1921) ».

Il propose cependant de préciser quelques remarques sur la phonétique, « l'emploi de la lettre *o*, en particulier, nous permettra de faire une sérieuse simplification. »

La voyelle O. – Il y a, en langue d'oc, deux *o* : l'*o* ouvert et l'*o* fermé.

L'*o* ouvert se prononce comme dans les mots français *or*, *clos*, *sot*, *trop*. Ex. : *hórt*, *grós*, *pelharót*, *esclóp*.

L'*o* fermé se prononce *ou* : *trobador*, *razon*, *espinos* (pro. *troubadou*, *razou*, *espinou*, mutité de la consonne finale).

Dans les diminutifs en *on*, l'*o* est toujours fermé et l'*n* muette : ainsi *chinon*, *peisson*, *poton*, se prononcent *chinou*, *peissou*, *poutou*.

La terminaison *on* des verbes (3^{me} pers. plur.) a un son nasal un peu plus assourdi que celui du français *on*.

Tels sont les cas les plus fréquents. D'ailleurs, dans notre texte l'*o* ouvert est marqué d'un accent (*ó*)⁸⁴⁰ ; ainsi, toute confusion sera évitée.

Viennent ensuite quelques précisions sur la lettre *u* principalement dans son usage dans les « diphtongues *au, eu, iu, ou*, lesquelles se prononcent *áou, éou, iou, óou* (en une seule émission de voix, accent sur le premier élément). » Il précise aussi : « à Chilhac, les gens qui parlent le plus purement donnent à *u* de *iu* un son intermédiaire entre *u* et *eu* et terminé par une sorte d'aspiration. » Il explique enfin en note de bas de page que « dans les mots suivants *u* a également le son *ou* : *fuant, fontaine, puant, pont, suan, sommeil*. »⁸⁴¹

Il n'en dit pas plus sur les voyelles, et précise seulement pour les consonnes que pour « L et N le mouillement se rend par *lh*, et *nh*. Ex. : *talhar, sonalha ; lanhar, vergonha*. À la fin des mots, *lh* est bref : *malh, gralh, chavalh*. »

Gilbert ne dit rien sur l'accent, mais donne en précision :

Abréviation – *Las, los, nos*, etc. appuyés sur le mot précédent, peuvent se réduire à *ls, ns*, etc.

On en trouve de fréquents exemples dans les écrits des troubadours.

Nous reconnaissons là « les formes contractées, élidées, appuyées » de la grammaire d'Anglade (Anglade, 1921, p. 212)⁸⁴². Nous verrons dans les textes que Gilbert en fait grand usage.

Pour conclure cette petite approche de son orthographe qu'il nommera bientôt *orthographe raisonnée*, il écrit : « Ce sont, d'ailleurs, nos vieux auteurs qui ont été nos guides. Nous avons essayé d'apporter à l'œuvre de restauration de notre langue – œuvre qui nous est chère – notre modeste contribution. »

Pour le moins que l'on puisse dire c'est que l'œuvre de restauration de la langue menée dans ce premier livre semble être assez remarquable. Nous constatons par ces remarques la qualité du travail d'étude fait par Gilbert tant sur les textes anciens que sur les travaux récents menés sur l'occitan comme ceux d'Anglade. Nous pouvons supposer par certains choix qu'il fit (accentuation, contractions, etc.) qu'il dut être également attentif aux travaux des Catalans et probablement à ceux de Pompeu Fabra (Fabra, 1912).

Dans ce livre, le texte occitan occupe la page de gauche et la traduction (de Gilbert) celle de droite (cf. La covisada, annexe 12).

⁸⁴⁰ Bien qu'il ne le dise pas, nous pouvons penser que le choix de l'accent aigu fut influencé par l'usage catalan et espagnol (castillan).

⁸⁴¹ Il note ainsi les diphtongues récentes de *Ö* > [wa] (Nauton, 1974, 114-118, carte, 12).

⁸⁴² Comme nous l'avons vu chez Vidal (cf. Lo vielh Clarmont, § 5.3.8) celui-ci utilisa également ces contractions dans les poèmes de son œuvre ultime.

Comme nous l'avons fait pour Vidal nous donnons le texte occitan tel qu'écrit par Gilbert ainsi que sa propre traduction qui comme nous pourrons le constater n'est pas réellement littérale.

Ce premier volume est entièrement consacré à la littérature populaire, contes et chansons. Mais il n'est pas, comme c'est souvent le cas, une suite de textes ethnographiques regroupés suivant des critères thématiques qui en font une compilation fréquemment rébarbative. Gilbert va véritablement mettre en scène ces textes.

Pour cela il imagine *un covise*, « assemblée de dentellières » un jour d'été à Chilhac. *Ges de brut pels*⁸⁴³ *charreiras ; li bestias charchon l'ombra. Los hòmes sont fòra, elh trabalh.* « Point de bruit dans les rues ; bêtes et gens cherchent l'ombre. Les hommes sont dehors, au labour. » *Sot lo Cantau son dec coviseiras*, « Il y en a dix qui sont réunies sous le "Cantau" ».

Dans une note de fin de livre, Gilbert va définir ce qu'il nomme « le Cantau » :

Cantau, partie de l'enceinte fortifiée de Chilhac, située à droite de la porte nord. Nous n'avons pu savoir l'origine de cette dénomination : faut-il voir, dans *Cantau*, la racine CANT, côté ?

Dans la note suivante *Cantia*, « fourche à parc », Gilbert développe le sujet.

Mot celtique. De la racine CANT, côté, la même que dans nos mots *chantel*, bord d'un pain, chanteau ; *chantelar*, couper en chateaux ; *chanton*, angle, coin du foyer ; *chantier*, égal au français de même graphie.

On trouve aussi cette racine dans le nom de lieu Chanteuges, qui est écrit *Cantogilum*, dans une charte de 936. [...] *Chanteuges*⁸⁴⁴ en effet, est assis sur l'angle formé par la réunion de la Desge et de l'Allier.

De même *Cantium* est l'ancien nom de pays de Kent (Angleterre) ; c'est un pays d'angle : « *Hujus lateris alter angulus, qui est ad Cantium...* » (César, Commentaires, V, 13). Ce nom est écrit *Cantia*, dans Grégoire de Tours (Histoire des Francs, Liv. IV, chap.26).

De son côté Dauzat donne « Chanteuges, *Cantogilum*, 936.- CANTOIALUM (gaulois *cantob* brillant). » (Dauzat, 1971), et selon Arsac, « Le thème *Kant(a)*, qui désignerait selon Flutre (EPTL, 75) une "pente rocailleuse" un "amas de rochers et de pierres", ou qui signifierait pour Nouvel (NRM, 179) "pierre, rocher ; hauteur, amas de rochers". » (Arsac, 1991).

Elles sont donc dix dentellières *la Naneta*, « la Nanette » ; *la Finon*, « la Finette » ; *la Mieta*, « la Miette » ; *la Catonet*, « la Catherinette » ; *la Loison*, « la Louison » ; *la Goton*, « la

⁸⁴³ Cette contraction devant un pluriel féminin est étrange, on comprendrait plutôt, *per lis charrèiras > pe'ls charrèiras*.

⁸⁴⁴ Dans le *Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*, de Chassaing et Jacotin, 1908, Paris, Imprimerie Nationale, nous trouvons, *Chantoiol* en 1235, *Chantojol* 1238, *Chantueiols* en 1280 et *Chanteghol* en 1401.

Margoton » ; *la Marinon*, « la Marinette » ; *la Roseta*, « la Rosette » ; *la Justina*, « la Justine » ; *la Marion*, « la Marion », penchées sur leur carreau toutes à leur ouvrage. *Li mans se degageon, li dets se coiton de picar lis espionnas ; lis fuses sauton, viron sobre'ls carrels, lis chambalhas d'escalha sònnon coma de carcavels : quant gente brut'cò fai !* « Les mains vont vite, les doigts se hâtent de piquer les épingles ; les fuseaux sautent, virent sur les carreaux (cf. Biographie Gilbert, § 6.1 ; voir Figure 28), les garnitures d'écaïlle sonnent comme des grelots : quel joli bruit cela fait ! ». La description que Gilbert fait ici du travail des dentellières est très imagée et fidèle. Parmi elle la Nanette est triste, car le labeur est dur pour gagner peu⁸⁴⁵. C'est la plus âgée de l'assemblée et les autres dentellières lui demandent de dire un conte. *Si dise un conte, chascuna contara lo siône ?* « Si je dis un conte, chacune contera le sien ? », *Óc, óc !* « oui, oui ! ». Et ainsi débute le cycle qui sera constitué de neuf contes et une chanson.

Les contes qui suivent sont tous issus du patrimoine vernaculaire de Chilhac ou de sa région. Certains sont des contes qui font partie du patrimoine universel comme *Plan ponhet*, « plein poignet » ; *lo boc per la peseira*, « le bouc dans la pesière⁸⁴⁶ » ; *Meitat Gealh*, « l'homme coq » ; *La Rósa*, « la Rose » ; *lo Faure*, « le forgeron », ou des contes d'animaux, *lo lop que s'es fat monge*, « le loup qui s'est fait moine » ; *lo conte delh gealh*, « le conte du coq » ; *la caia et lo varrat*, « la truie et le verrat », ainsi qu'une fable religieuse, *Coma faguet Codaca per entrar elh celh*, « Comment fit Coudaca pour entrer au ciel ». Gilbert y rajoute une chanson populaire, *Joaneton a l'aiga*, « Jeanneton à la fontaine »⁸⁴⁷.

Entre l'intervention de chacune des protagonistes, c'est l'assemblée qui rajoute commentaires et ressentis sur chacun des récits, actualisant de cette manière la matière de l'histoire. Cette mise en tableau des textes comme les intermèdes qui ramènent le lecteur au cercle des dentellières, permettent de donner au livre un sens global, une cohérence et une certaine unité. Venons-en au contenu du récit.

- *Lo conte delh gealh*, « le conte du coq », et celui d'un *boier*, « un domestique », qui par fainéantise en arrive à saigner le coq pour ne plus être réveillé le matin. La nuit suivante tous les animaux de la ferme se mirent à hurler, *auziguet lis fedas que bramavon, li vachas et li bious que morlavon ; una chuta, esconduda dinc un vielh sauze, alai, goinava : aurian dit qu'aqueli bestias avian d'eime et plangian lo mòrt. Pueis, coma si volian sonar lo clas, dins*

⁸⁴⁵ Le travail des dentellières était un travail à façon que passaient ramasser « les leveurs de dentelle » pour un prix à l'aune des plus bas.

⁸⁴⁶ Champ de pois.

⁸⁴⁷ Toutes les traductions sont celles de l'auteur. (harmoniser taille des notes)

tota la bòria, li bestias se botèron a brandolhar sis chadenas, a espoussar si sonalhas. « Il ouït les brebis qui bramaient, les vaches et les bœufs qui meuglaient. Une chouette, cachée dans un vieux saule, là-bas, hululait : on aurait dit que ces bêtes avaient du sens et qu'elles plaignaient la victime. Puis, comme si elles avaient voulu sonner le glas, dans toute la ferme les bêtes se mirent à agiter leurs chaînes, à secouer leurs sonnailles. » Affolé par tout ce remue-ménage, le bouvier ne put dormir jusqu'au matin. Quand enfin il s'endormit, il vit en rêve le coq dont les gouttes de sang le brûlaient et *lo gealh espoussava sis alas et cridava : tuaire !...tuaire !...* « et le coq agitait ses ailes en criant : Assassin !... Assassin !... » *Pueis, com'un simple, correquet fôra [...] lo perdeguèron quan entret, alai, dins la chassanha ; et desempueis, dengun l'a vist...* « Puis, comme un fou, courut dehors [...] On le perdit de vue, quand il entra là-bas, dans la *chassagne*⁸⁴⁸ ; et depuis personne ne l'a vu... » On dit qu'il se noya et qu'il est demeuré au fond de la rivière. Cette histoire comme toutes celles qui vont suivre se conclut par une phrase moralisatrice.

A fah'na mauvasa fin, et qu'aqueli que volon pas trabalhar n'en fazon pas d'otra. « C'est qu'il a fait une mauvaise fin, et que tous ceux qui ne veulent pas travailler n'en font point d'autre. »

- Intermède : suivent donc les commentaires de l'ensemble des femmes. La Finette demande s'il était marié, car aucune femme ne devrait tolérer que son homme reste à fainéanter et elle, aurait su le faire lever. Les autres lui demandent alors d'à son tour dire une histoire.

- *Coma faguet Codaca per entrar elh Celh,* « Comment fit Coudaca pour entrer au Ciel »⁸⁴⁹

Un pauvre homme eut le malheur de mourir un vendredi et personne pour l'accompagner dans l'au-delà. Trouvant saint Michel en chemin, il le suivit jusqu'à la porte du Paradis. Là, Saint-Pierre ne le voyant pas accompagné d'un ange gardien refuse de l'accueillir. Coudaca ne manque pas de lui rappeler : *Fazias pas tant l'harbalant, quand lo gealh chantet tres còps,* « Vous ne faisiez pas tant le fier, lorsque le coq chanta trois fois. » Arrive Saint-Thomas, qui lui aussi lui demande de partir d'où il vient, *Digeas, sent Thomas, voi sovenés de vòstra maucrezensa et que Nòstre Signe vos faguet botar vòstra man dins son costat ?* « Dites, Saint-Thomas, vous souvenez-vous de votre mécréance, et que Notre-Seigneur vous fit bouter votre main dans son côté ? » Saint-Thomas piteux appelle Saint-Paul. Avant même qu'il ouvre la bouche, Coudaca lui dit : *Apòstre, sei benaise de voi veire : beléu, me venés contar só que*

⁸⁴⁸ Bois de chêne.

⁸⁴⁹ Ce conte avait déjà été publié en 1914 sous le titre *Coumo faguét Coudaca per entrar al Cél* par la librairie Gibert à Paris. Il était graphié suivant les principes de Pierre Malvezin.

faguerias, quant tueron sent Estefe, e ont anaviàs, quant un'esparnida vos traguet per terra...
« Apôtre, je suis enchanté de vous voir : peut-être, me venez-vous conter ce que vous fîtes, quand on martyrisa Saint-Étienne, et où vous alliez, quand le feu du ciel vous jeta à terre... »
Le bon Dieu qui se demandait ce qui se passait vint voir. Coudaca lui dit donc, *Senhor, [...] sei mas un paure serve, un pelhard, un pas grand cas ; mas vos ai totjorn conissut, vos ai credit et n'ai dengun tuat.* « Seigneur [...] je ne suis qu'un pauvre serf, le dernier des hommes, rien qui vaille ; mais je ne vous ai jamais renié, j'ai cru en vous et n'ai tué personne. »

Et le bon Dieu le fit entrer.

Aquels sents son li senhors d'autres còps, ques avian tot lo benaise, et Codaca lo paure monde ques a tant rambalhat per en aver un pauc, « Ces saints sont les seigneurs de jadis, qui avaient tout le bien-être, et Coudaca, le pauvre peuple qui a tant peiné pour en obtenir un peu. »

- Intermède : on commente les temps anciens où le pauvre peuple pâtissait sous l'autorité et la maltraitance des seigneurs. Et aujourd'hui encore rajoute la Finette, le pauvre peuple souffre quand d'autres se gobergent.

On demande maintenant à la Miette de dire son histoire.

- *Lo lop que s'es fat monge,* « Le loup qui s'est fait moine »

Un vieux loup malade prie le bon Dieu de le guérir et s'engage, s'il recouvre la santé, à prendre l'habit de moine. Le miracle se produit. Il devient *Frère Alengrin et saguet lo mai pietos de li monges,* « Frère Isengrin et il fut le plus pieux des moines. ».

Mai preges que pregearas ! De faire maigre tant de temps, si dents venian langeas, langeas, lis pestenahas e'ls autres lioumes li fazian gingiva ; sa topinada de sopa lhi bailava lo badalh. « Mais il avait beau prier et prier ! De faire maigre si longtemps, ses dents devenaient longues, longues, les carottes et autres légumes lui donnaient la gingivite ; son pot de soupe le faisait bâiller. »

Lhi chalia de part, de part sangosa ! « Il lui fallait de la chair, de la chair saignante ! »

Une nuit il trouve le moyen de sortir de son monastère et par la plaine avise une brebis perdue dans un champ. *Et lo cróca feda espelet la bestiona,* « Et le dévore-brebis mit en pièces la pauvre bête. »

La conclusion de cette triste histoire ne peut être que : *Li lops son totjorn lops : que'ls fedas se gardon !* « Les loups sont toujours loups : que les brebis se gardent ! »

- Intermède ; *Gaire ben totas avian vist de lops ; mais non com'aquelh.* « Presque toutes avaient vu des loups, mais qui n'étaient pas comme celui-ci. » Car bien souvent les hommes sont des loups pour les hommes, *aco es'quels que fazon de mau elh paure monde,* « Ce sont ceux qui font du mal aux pauvres gens. » Catherinette propose elle, non pas de dire une histoire, mais plutôt de chanter une chanson.

La Catonet, ques era elh rai delh solelh, ressenet sa chadeira et chantet « Joaneton à l'aiga », « La Catherinette, qui était exposée aux rayons du soleil, recula sa chaise et chanta : “Jeanneton à la fontaine”. »

Cette chanson est un grand classique de la chanson traditionnelle d'ici et d'ailleurs⁸⁵⁰, qui conte l'histoire de la bergère envoyée par sa mère puiser de l'eau à la fontaine. Un beau cavalier vient à passer qui lui demande à boire pour son cheval... et plus encore. *Mas que pensara ma maire, Quant me veira pas tornar ?* « Mais que pensera ma mère, Quand elle ne me verra point revenir ? » *Creira que l'aigas es fera, Que n'as pas podut pousar,* « Elle croira que l'eau est trouble, Que tu n'as pu en puiser. »

Gilbert republiera cette chanson avec la musique de Jean Pitacco dans le recueil *Chansons du Velay et du Brivadois* (Gilbert, 1948).

- Intermède, *après chantar, chau rire,* « Après avoir chanté, il faut rire. »

Aquela chanson avia agradat am'ls coviseiras. Estapauc, piquèron delhs mans coma chau. « Cette chanson avait eu l'agrément des femmes de l'assemblée. Aussi, elles applaudirent vigoureusement. » Catherinette dit avoir appris cette chanson de son grand-père qui en savait bien d'autres mais qu'elle a oubliées. Elle n'a que trop pâti dans sa vie *que l'enveja de chantar m'a leu'gut passat...* « Que l'envie de chanter m'a passé de bonne heure. » Pour lui faire oublier ses peines les dentellières lui demandent de chanter encore. Au lieu de cela vient à la suite toute une série de devinettes. Tout commence par des devinettes bon enfant :

Górgea dins górgea, Set peds, la coa darrés, « La bouche dans la bouche, Sept pieds, la queue derrière. » C'est le chat qui boit dans la marmite.

Quant hi vai, aco es elh ; Quant tórna, aco es ella ? « Quand il y va, c'est lui ; Quand il en vient, c'est elle ? » C'est le blé qui va au moulin et qui revient farine.

Puis les choses deviennent plus ambiguës :

Te bolegue Et me bolegues, Prene acó tíone E o bote dins'có mióne... « Je te remue Et tu me remues, Je prends ce qui est tien Et je le mets dans ce qui est mien... » La Finette a un coup

⁸⁵⁰ Voir Anthologie des chants populaires français de Marie-Joseph Canteloube tome II Haute-Auvergne ou Bas-Quercy ; Perre D., 2003, *La chanson occitane en Velay*, Parthenay, FAMDT, p. 118

d'œil malicieux, et prête à répondre elle est tout de suite reprise par les autres dentellières. *Taizas vos, Finon !... Trobas quican mais !...* « Taisez-vous Finette !... Trouvez autre chose !... » La réponse est : *Aco es un home sobre una varzella*⁸⁵¹, « C'est un homme sur un cerisier. » En effet si l'homme monte sur le cerisier et le secoue pour faire tomber les cerises il est lui-même secoué, puis il prend les cerises tombées de l'arbre pour les mettre dans son panier.

Loison qui n'a su répondre aux devinettes leur doit alors un conte *Adonca [...] vos contarai Plen Pognet*. « Adonc [...] je vous conterai Plein Poignet. »

Louison dit donc ce conte qui fait partie du fonds occidental partagé sous un grand nombre de versions⁸⁵². Sorte de petit poucet *Plen Pognet* abandonné par des parents trop pauvres pour le nourrir, se cache dans une motte d'herbe que *lo biou Morel*⁸⁵³ « le bœuf Morel » avale. Il avale en même temps *Plen Pognet*. Le bœuf Morel est abattu et *Plen Pognet* peut s'en échapper. Mais tout aussitôt le loup l'ingurgite. Aussi chaque fois que le loup approche un troupeau de brebis, *Plen Pognet* dans son ventre crie pour les avertir du danger. Ainsi au bout de quelque temps le loup commence à souffrir de la faim et se demande comment se débarrasser de cet encombrant compagnon. Survient le renard qui lui propose un stratagème pour se débarrasser de la cause de ses problèmes. N'ayant que méchancetés en tête il le fait passer entre deux arbres qui se touchent, et le loup finit par avoir le ventre qui se rompt. *Plen Pognet* est ainsi libéré. Il monte sur un grand hêtre au pied duquel viennent se poster trois voleurs qui veulent se partager le butin de leurs rapines. S'immisçant dans la conversation *Plen Pognet* sème la confusion parmi les voleurs qui se croient découverts et s'enfuient à toutes jambes laissant sur place leur butin. *Plen Pognet* ramasse l'argent et s'en retourne trouver sa mère. *Maireta ! A ! de ma maireta ! Vos tornarai pas quitar ! La paura fenna campet l'argent, pueis s'en anet am son petiòt, et, quant tornet ves sa chabana, toti n'agueron geau*. « Mère chérie ! ô mère chérie ! Je ne veux plus vous quitter ! La pauvre femme recueillit l'argent puis elle s'en alla avec son petit, et, quand elle fut de retour en sa cabane, tous les siens furent en joie. »

Il est vrai que sous cette forme l'histoire est quelque peu abracadabrante, et en fait mélange plusieurs contes, mais n'est-ce pas le propre des contes que de dire ce qui n'est pas croyable.

⁸⁵¹ Voir explication du mot dans *lexique* en fin de chapitre.

⁸⁵² Conte type AT 700 *Tom Pouce* (de la classification A. Aarne et S. Thompson).

⁸⁵³ On devrait normalement avoir Maurel de la couleur du bœuf.

- Intermède : s'engage là une controverse sur la mère de *Plen Pognet* que certaines jugent mauvaise femme quand d'autres essayent de justifier son attitude et l'abandon de son enfant en espérant qu'il soit recueilli et ne pâtisse pas de la faim. Parmi celles qui défendent la mère l'on compte la Margoton. C'est à son tour maintenant de dire une histoire.

Lo boc per la peseira, « le bouc dans la pesière⁸⁵⁴ »

Nous avons à faire ici à un conte randonnée par accumulation.

Il s'agit de Jacot qui va à la foire mais qui passant par la prairie trouve un bouc dans son champ de pois. Le voilà empêché d'aller à la foire.

Vai querre lo lop.

Lo lop vouguet pas mangear lo boc, ni lo boc se parar de per la peseira.

Aqui aguet Jacòt pro empeitat per anar a la feira.

« Il va quérir le loup.

Le loup ne voulut pas manger le bouc, ni le bouc sortir de la pesière.

Et voilà Jacot bien empêché d'aller à la foire. »

Et ainsi de suite, viennent se rajouter *lo chin*, « le chien », *la barra*, « la barre », *lo fióc*, « le feu », *l'aiga*, « l'eau ».

Et enfin, *l'aiga tuet lo fióc, lo fióc cramet la barra, la barra barret lo chin, lo chin pelhet lo lop, lo lop manget lo boc, lo boc se paret de la peseira... Et Jacòt saguet preste per anar a la feira.*

« L'eau éteignit le feu, le feu brûla la barre, la barre frappa le chien, le chien pilla le loup, le loup mangea le bouc, le bouc sortit de la pesière. Et Jacot put aller à la foire. »

- Intermède, durant lequel Nanette emmêle son fil. Pourquoi vous pressez vous tant Nanette ? lui demande-t-on. Elle répond que malheureusement elle n'a fait qu'une demi-aune et demie et à trente sous l'aune dimanche à la levée de la dentelle ça ne fera guère. On rebondit là sur le conte de Jacot qui ne peut aller à la foire, car comme elle, il ne sera pas prêt quand il le faudra...

Là encore les avis divergent, certaines pensent que si Jacot *avia 'tapat lo bocalhas et l'archar d'un bon cop de ped sot la coa [...] auria laissat 'star lis peses !...* « Eût pris le bouc pour lui appliquer un solide coup de pied sous la queue, [...] il eût laissé en paix les pois ! »

D'autres se mettant à la place de chacun des protagonistes pensent qu'ils n'auraient pas dû ménager Jacot et le bouc aurait ainsi pu manger toute la pesière.

C'est maintenant à Marinette de dire son conte.

⁸⁵⁴ Champ de pois.

La Rósa, « la Rose »

Ce texte est sûrement le plus abouti et le plus beau du recueil. Il est également le plus long (10 pages en tout, de la page 92 à la page 113 pour le texte et sa traduction). Gilbert transcrit là le conte de *La belle et la bête*⁸⁵⁵ qui fut popularisé quelques années plus tard par le film de Jean Cocteau⁸⁵⁶.

Un père avait trois filles dont la plus jeune se prénomma Rose. Il partit en ville pour la foire et promit aux deux aînées de leur ramener à chacune une belle robe de soie comme elles l'avaient souhaité. Rose ne demandait qu'une rose. Ses affaires faites et les robes achetées, l'homme reprit le chemin de sa maison. Sur son chemin il est surpris par un violent orage, et se réfugie dans une étrange demeure ou plus exactement un château abandonné. *Lo gropas avia passat, l'aura s'era amaisada, claregeava per lis fenestras et li gealhs cridavon. Se coitet de s'en anar.* « L'orage avait passé, le vent s'était apaisé, le jour naissant éclairait faiblement les fenêtres et les coqs chantaient⁸⁵⁷. » C'est alors qu'il aperçoit un rosier sur lequel il coupe une rose. Apparaît une horrible bête : *Aquela bestia avia la testa d'un chin, lo ventre d'una feda e'ls pautas d'una chabra.* « Cette bête avait la tête d'un chien, le corps d'une brebis et les pattes d'une chèvre. » Quand la bête demande au voyageur pourquoi il a coupé la rose celui-ci lui répond que c'est pour donner à sa fille la plus jeune qui s'appelle Rose. *Si volés pas que vòstra filha móri, menas la'qui, davant dec jorns...* « Si vous ne voulez pas que votre fille meure, amenez-la ici, avant dix jours... » Il lui dit d'emporter la rose maintenant qu'elle est coupée et que sa fille, à son tour en coupe une autre quand elle viendra. Ainsi fût-il fait et dix jours plus tard l'homme revient avec sa fille. Rose coupe une rose comme la bête l'avait demandé et celle-ci réapparaît. Elle convie alors Rose et son père à demeurer au château en profitant de toutes les largesses qui leur seront accordées. Mais après plusieurs jours, Rose est rongée par l'envie de revoir sa mère et ses sœurs. Elle demande à la bête de pouvoir leur rendre visite tout en promettant de revenir. La bête lui accorde trois jours. Heureux le père et la fille retournent chez eux. Mais les trois jours sont courts et Rose ne revient que le quatrième jour. *Trobet lo rosier rabanat delh solelh et li rosas desfolhadas, per terra. N'i avia ma'una que pendolava, flaqida.* « Elle trouva le rosier desséché par le soleil, les rosas étaient effeuillées à terre, excepté une qui pendait, flétrie ! » En la coupant elle entend une voix qui lui dit *Ai ! Rósa ! Rósa !... Me fazes morir ! Me fazes morir !* « Ah ! Rose ! Rose !... Tu me fais mourir !... Tu me fais mourir ! » Elle trouve la bête la tête

⁸⁵⁵ Conte type AT 425C.

⁸⁵⁶ Le film de Cocteau *La belle est la bête* sortit sur les écrans en 1946.

⁸⁵⁷ La dernière phrase, « Il se dépêcha de s'en aller », n'est pas traduite.

pendante au bord du puits prête à tomber dans le vide. Rose la relève et comme elle est souillée, elle la mène à la fontaine. *Quant l'aguèt parangida, acó se trobet un gente drólle,* « Quand elle l'eut lavée, elle vit, devant elle, un beau garçon. » Et la bête devenue un charmant jeune homme lui raconte la triste histoire de son père mort à la guerre, d'une mère riche refusant l'aumône au pauvre monde et de lui-même l'imitant dans cette mauvaise conduite. Quand un jour vint une vieille femme bien misérable qui demanda l'aumône. Pour toute réponse on lança les chiens à ses trousses. Mais quand elle les toucha de son bâton ils furent transformés en statues de pierre, les domestiques furent changés en corbeaux, la mère en un rosier chargé de roses et il lui fut dit que chaque fois qu'une rose serait coupée elle perdrait une touffe de cheveux. Quant au fils, il fut changé en une bête hideuse condamnée à vivre sous terre pour un siècle. Néanmoins si avant ce temps, un homme du peuple père d'une jeune fille, venait à couper une rose, il lui faudrait faire en sorte que malgré son aspect repoussant la jeune fille veuille bien l'épouser. En cas d'échec, ils mourraient, elle et lui. Tels étaient les maléfices de la fée Béline. Cependant tout finit bien et Rose épouse un beau jeune homme. Ainsi les sortilèges sont levés sur les domestiques comme sur la mère devenue chauve et à compter de ce jour le château se change en un refuge pour tous les pauvres et les nécessiteux du pays.

La « Bona Dama » - coma dizian- aguet un tropel d'efants, viusquet gaire be'na centenada et trobet tot lo benaise que lh'avian prometut et ques avia tant meritat. « La “Bonne Dame” – comme ils disaient – eut de nombreux enfants, vécut presque centenaire et jouit de tout le bonheur qui lui avait été promis et qu'elle avait bien mérité. »

- Intermède, durant lequel on explique qu'il ne faut pas mettre la main dans ce que l'on ne connaît pas. Ainsi, si le père n'avait pas coupé la rose, tout cela ne serait pas arrivé. *Mas grand ben n'en sortiguet : per una rósa copada, una Rósa floriguet !* « Mais un grand bien s'ensuivit, pour une rose coupée, une Rose fleurit ! »

C'est maintenant à Rosette de conter son histoire. *Vos contarai Meitat Gealh,* « je vous conterai *L'Homme Coq.* »

Là encore nous trouvons un grand classique du conte surnaturel⁸⁵⁸. C'est aussi un conte randonnée par accumulation.

Un meitat gealh, ques era esparnhant, avia cent escuts de cóbre. Lis prestet am un homme riche. « Un homme-coq, qui était économe, avait mis cent écus de côté. Il les prêta à un homme riche. »

⁸⁵⁸ Conte type AT 715, *Demi coq.*

Dans le besoin il décide d'aller récupérer son argent.

Quan saguet un pauc luan, tróba lo reinart,

- *Ont vases, Meitat Gealh ?*

- *Vase querre cent escuts que me Devon.*

- *Laissa me segre.*

- *Oc ben si vóles. Bóta te sot mon ala : te portarai.*

« Quand il fut un peu loin, il rencontra le renard.

- Où vas-tu, Homme-Coq ?

- Je vais quérir cent écus que l'on me doit.

- Laisse-moi suivre.

- Si tu veux. Mets-toi sous mon aile ; je te porterai. »

Et tout le long de son chemin *L'Homme Coq* va loger sous son aile différents personnages.

Après le renard, ce fut le loup, puis l'eau.

Arrivé chez son débiteur, *L'Homme-Coq* réclame son bien. Pour toute réponse on l'enferme dans le poulailler. Agacé par les coups de bec des poules et du coq, *L'Homme-Coq* demande au renard de sortir. *Lo reinart sautet fora son ala et se galet de tuar totas lis polas.* « Le renard sauta hors de son aile et tua avec joie toutes les poules. »

Devant le massacre on décide d'enfermer *L'Homme Coq* dans la bergerie. Là les brebis se serrent contre lui jusqu'à l'étouffer et les béliers le frappent de leurs cornes. *Lop, lop, mon amic ! Sors de mon ala, autrement sei perdut !* « Loup, loup, mon ami ! Sors de mon aile, autrement je suis perdu ! » Le loup sort et étrangle brebis et béliers.

Le châtelain décide alors de faire chauffer un four pour y mettre *L'Homme-Coq*. Se sentant brûler il en appelle à la rivière. *L'aiga que s'era feita petitona [...] sorteguet grandinassa, eschantiguet lo fióc et neget aquels ques avian chaufat lo forn.* « La rivière, qui s'était faite toute petite [...] sortit toute grande, éteignit le feu et noya ceux qui avaient chauffé le four. »

C'est comme cela que *L'Homme-Coq* put enfin récupérer ses cents écus.

- Intermède, où l'on constate qu'un peu d'aide fait grand bien.

Finette s'en prend aux riches que l'on honore alors que les pauvres sont méprisés. *Presta lhi d'escuts, vos tornaran de peiras.* « Prêtez-leur des écus, ils vous rendront des pierres... » Tels sont les riches auxquels il ne faut accorder aucune confiance. Vu qu'elle est en verve on demande à Finette une histoire et celle-ci propose, *La caia et lo varrat,* « La truie et le verrat. »

Un verrat et une truie s'aimaient d'amour tendre. Leur dialogue se limitait pour le verrat à : *Om, om... Off, off!...* Auquel la truie répondait *Om, om!... Aus, aus!...* Mais cela leur suffisait. *Ai las ! D'aquelh temps, li bestias se fagueron una grand guerra.* « Hélas ! en ce temps-là, les bêtes firent une grande guerre. » Bien indifférents à ces événements le verrat et sa truie continuaient leur vie coutumière jusqu'à ce que, *lo mascle vouguet veire un pauc la guerra per que diguesson que i era estat.* « Le mâle voulut voir un peu la guerre, afin que l'on puisse dire qu'il y était allé. » On lui confia comme tâche l'approvisionnement en nourriture du front. Que fit le verrat, après avoir collecté les vivres, il alla les partager avec sa truie dans leur loge. C'est une poule qui découvrit le méfait et en informa le chef suprême, le lion. On les convoqua donc, mais à chaque question le verrat répondait : *Om, om... Off, off!...* et la truie, *Om, om!... Aus, aus!...* Mais quoi que l'on fasse, *coche torna a la caia, et la caia elh fomarer.* « Porc retourne à la truie, et truie au fumier. » Ils furent donc condamnés à être enfermés dans leur loge, sept ans pour le verrat et deux ans pour la truie.

Ai ! si campavon en soda li varrats e 'ls caias a doas pautas, cossi lo monde seria desempaitat !.. « Ah ! si on mettait en loge les verrats et les truies à deux pattes, combien le monde serait débarrassé ! »

- Intermède : ici s'engage une discussion sur la guerre et le sort qu'elle réserve à chacun suivant ses origines ou son extraction. Il ne faut pas oublier que nous ne sommes que quelques années après la fin du premier conflit mondial qui saigna profondément et durablement les campagnes. *[D'escunes] se galavon quant lis autres patissian [...] anavon jaire dins de bons leits, se coflavon, rizian et peloiravon am de cadornas, quant nóstres hômes et nóstres drolles, pechaire ! eron defora, dins l'aiga, dins la bolia, dins lis congeiras, elh varalh delh chaple, de qu'ont có bombava et bombardava !* « [Certains] se galaient, alors que les autres pâtissaient [...] ils se couchaient dans de bons lits, faisaient ripaille, riaient et se divertissaient⁸⁵⁹, cependant que nos maris et nos fils, les malheureux ! étaient en plein air, dans l'eau, dans la boue, dans la neige, dans le tumulte du combat, parmi les explosions et les bombardements ! »

Mas'quels que nos an guerrejats, lis faran ges paiar ? [...] Quaus es mestre ? Dengun, ma'n tropel d'estafiers que son de reinarts per ganhar per els et d'ases per governar per nos autres ; que son d'agnels am quau semblon, et de lops per lo poble. « Mais ceux qui nous ont fait la guerre, ne les fera-t-on pas payer ? [...] Qui est donc maître ? Personne, si ce n'est une bande d'estafiers qui sont des renards, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, et des ânes, lorsqu'il

⁸⁵⁹ Dans sa traduction française Gilbert reste discret sur le genre de divertissements dont il s'agit.

s'agit de la chose publique ; et qui sont des agneaux envers leurs pareils et des loups pour le peuple. » Ce sujet de la guerre est un sujet qui non seulement les préoccupe mais surtout les tourmente. Le débat est long sur *lis cochés de doas pautas*, « les porcs à deux pattes. »

Maintenant il n'y a plus que Marion qui n'a pas dit son conte. *Sabe lo conte delh Faure... e acó parla delh diable...* « Je sais le conte du *Forgeron...* et il est question du diable. » propose Marion.

Lo faure, « le forgeron »⁸⁶⁰

Comme pour *Rose* ce texte est assez long et couvre également dix pages.

Il nous relate les aventures d'un forgeron qui pour avoir de quoi nourrir ses enfants vendit son âme au diable. Il le berna une première fois en lui faisant remplir une chambre d'écus. Puis à l'échéance fatidique convenue, un premier diable vint le chercher, mais le forgeron que le bon Dieu avait sagement conseillé, va trouver le moyen de faire tourner l'événement à son avantage et de violemment corriger le diable à coup de barre de fer. Il fera de même avec le second, puis le troisième diable qui n'est autre que Lucifer en personne. Il obtiendra ainsi *de Banneta*, « du diable cornu », la délivrance de son âme. Délivré de son contrat il se rendit le moment voulu au Paradis e *sent Peire lhi diguèt : Anem, botat te darrès la pórta te setaras sobre ton sac et demoraras 'qui.* « Allons, boute-toi, derrière la porte : tu t'assoiras sur ton sac et tu demeureras là. » *Lo faure entret, et, despueis, es darres la porta delh Paradis : quant hi anarès, lo veirès...* « Le forgeron entra, et, depuis, il est derrière la porte du Paradis : quand vous irez, vous le verrez... »

Ainsi se termine le cycle de l'assemblée des dentellières en cette après-midi d'été sous le Cantau de Chilhac. *Digeas, vos autras fennas, lo solelh trescòla : nos chau'nar claure.* « Dites, vous autres femmes, le soleil se cache derrière le mont : il faut rentrer chez nous. » Gilbert a su nous présenter un très bel échantillon du légendaire populaire auvergnat (si ce n'est occitan) en lui redonnant vie, le mettant dans la bouche de ses dix *coviseiras* assemblées sur le couderc du village. Le tout est conclu par un court texte intitulé *a reveire*, « au revoir ». *Sei deman*, « Jusqu'à demain » se disent-elles en se séparant, car si *an tralhat longeamen per pauc ganhar ; mas ni se plangeon, ni se regaunhon.* « Elles ont travaillé beaucoup pour gagner peu ; mais elles ne font entendre ni une plainte ni un mot d'amertume. » Elles reviendront demain encore pour faire danser les fuseaux sur les carreaux et *covizar*, « tenir l'assemblée ».

⁸⁶⁰ Conte type AT 330, *Le Forgeron plus fin que le Diable (Bonhomme Misère)*.

Fennas valhentas, vos ame per só que ma maire es de vos autras, et vole sarrar aquelh libre en voi lauzant. « Femmes vaillantes, je vous aime parce que ma mère est des vôtres et je veux fermer ce livre en vous louant. » ainsi est conclu le texte de *La covisada*.

Suivent trente pages donnant par ordre alphabétique soixante notes et commentaires, la plupart de type étymologique et tous très intéressants et rédigés par Gilbert lui-même. Nous en avons utilisé quelques-uns dans ce qui précède à titre explicatif. Ce complément philologique montre toute la compétence et la richesse du travail de Gilbert.

La langue de *La covisada*.

Nous analyserons dans ce qui suit la langue qu'utilise Gilbert dans ce recueil en la comparant avec le parler de Chilhac dont il se réclame et tel que nous l'avons décrit précédemment (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Graphie et phonétique.

Les voyelles :

Nous ne reviendrons pas sur les propres indications de Gilbert données en début d'ouvrage sur les voyelles *o* et *u*.

Concernant *a* notons qu'il n'y a aucune indication quant aux différentes réalisations de *a* suivant sa position accentuelle ou devant nasale, *lis champs* [tsã] *se laboravon totes solets*, [...] *li blats* [bla] *se median* [me'djã] *en li gardegeant* [garde'dzã]. « Les champs se labouraient seuls, [...] les blés se moissonnaient en les regardant. » ; *móri de fam* [fã], « qu'il meure de faim », à l'opposé de, *ques avia* [ke za'jo] *tant de suan* [swã], « qui avait tant de sommeil. », ou *lis campanas* [lis kã'pona], « les cloches » ; *quand aguet pannat* [pa'na] *si mans* [mo], « après qu'il eut essuyé ses mains. » ; *l'endeman* [lëdœ'mo], *anet elh chastel* [tsas'te], « le lendemain, elle s'en fut au château. » La finale *-an* réalisée [o] rentre en conflit avec le choix de noter l'évolution des groupe *-òm* > *-an*, *quican* [ci'kã] ; *sòm* > *suan* [swã], comme des groupes *-ònh* et *-ònt* > *uan* [wã], *lònh* > *luan* [lwã] ; *fònt* > *fuant* [fwã].

Gilbert n'indique aucune différence graphique entre *-as* final des féminins pluriels, *qu'avia totas* ['tuta] *li besonhas* [bœ'zuɲa], « qui ne manquait de rien », et le superlatif *-as*, *lo gropas* [lu gru'pa] *avia passat*, « l'orage avait passé », *lo boscas* [lu bus'ka], « la forêt ».

Pour *e* il n'y a non plus aucune marque de changement d'aperture et nous trouvons, *diguet* [ʒi'ge] *am son paire*, « elle dit à son père. » ; *li dets* [dɪ] *se coiton*, « les doigts se hâtent » ; *se jasset* [dʒase] *els* [ɪs] *peds* [pe] *de la drollas*, « se coucha aux pieds de la jeune fille », comme, *lo roser* [ru'ze] *rabanat delh* [dɪj] *solelh* [su'ʃɪj], « le rosier desséché par le soleil. »

Gilbert note quelques *é*, pour la cinquième personne des verbes, *oblidarés* [ublida're] *vostr'ennòja*, « vous oublierez votre ennui » ; *avés* [a've] *pro redut* [re'ʃy], « vous avez suffisamment ri » ; *noi devés* [de've] *un conte*, « vous nous devez un conte ». Pour la sixième personne des prétérits nous avons *è*, *e'ls* [els] *chins se jassèron* [dza'serũ] *a sis peds*, « et les chiens se couchèrent à ses pieds » ; *un tropel* [tru'pe] *de gralhs venguèron* [vẽ'gerũ] *dels* [dij] *bós*, « une bande de corbeaux vinrent des bois ».

Pour de rares mots comme, *darrés* [da're], « derrière » (qu'il oppose graphiquement à, *lo darrer* [lu da're], « le dernier »), *n'em* [nẽ] *pas lézer* ['lize] *d'i anar*, « Il ne nous est pas loisible d'y aller », il utilise *é*, et pour d'autres comme *pueiss' emprès* [ẽ'pre] -è. Il indique par-là l'accentuation oxytonique devant *s* (ou *z*) plus que l'aperture de *e*.

Seule une bonne connaissance des parlers de la région permet de faire le tri entre les différents *e*.

À un moindre degré, il en est de même avec *ó*. Bien que Gilbert le préconise dans sa préface, par endroit il est remplacé par *ò* sans qu'il y ait pour cela une quelconque variation d'aperture de *o*, *qu'els pòdon pas auzir*, « qui ne peuvent les entendre » ; *oblidarés vostr'ennòja*, « vous oublierez votre ennui » ; *dinc una bòria*, « dans une ferme », etc. Par contre les finales en -*os* ne sont pas graphiquement accentuées, *era cranhos* [kra'ju], « il était craintif » ; *d'efants verturos* [verty'ru], « des enfants vigoureux », etc.

La nasale issue de -ONCT- réalisée en prétonique [ũ] est notée -*ont-*, *son cotel pontut* [pũ'tjy], « son couteau pointu ». Nous n'avons trouvé aucune occurrence de cette nasale en position tonique.

Comme chez Vidal il n'y aucune marque graphique indiquant les palatalisations conditionnées par *i* ou *u*.

Les diphtongues :

Gilbert rétablit systématiquement les diphtongues *au* et *ai* y compris en position prétoniques où celles-ci se réduisent à [uw] et [ij]. Nous trouvons ainsi : *auzir* [uw'zi], « entendre » ; *ques auras* [ke zuw'ra], « que tu auras » ; *un escaunhaire* [en eskuw'naire], « un moqueur » ; *per la bailar* [bij'la] *am ma dròlla*, « pour la donner à ma fille » ; *voi laisserai* [ljsa'rej] *pas 'star*, « je ne vous abandonnerai pas » ; *laissas* [lij'sa] *m'estar có !* « laissez donc cela ! ».

Gilbert marque également la diphtongue issue de la vocalisation de *ol* devant consonne, *avia vougut* [ajo vuw'gy], « il avait voulu » ; *s'espousset un pauc*, [s espuw'se], « il trembla seulement » ; *una doussa* ['duwsa] *musica*, « une douce musique » ; *escouta* [es'kɔwta] *me*, « écoute-moi ».

Comme le signale Nauton dans le parler de Lavoûte-Chilhac (Nauton, 1974, carte 14, p. 299) les diphtongues *au* et *ai* auraient tendance même sous l'accent à se réduire à [o_w] et [ɛj] (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2). Nous trouvons cela chez Gilbert dans des mots typiquement locaux et rares dans leur utilisation, comme par exemple : *demoret desvelhat sei lo matin*, « il demeura éveillé jusqu'au matin », où *sei* (*çai*) traduit « jusqu'à » temporel dans une grande partie de notre domaine (Velay et Brivadois). Nous trouvons tout à la fin du texte en réponse à, *a reveire*, « au revoir », *sei deman* (*çai deman*) « à demain » dans le sens « jusqu'à demain » comme l'espagnol *hasta mañana* ou l'allemand *bis morgen*. Nous trouvons également, *aquela chapleira de Finon* (*aquela chaplaira de Finon*), « cette bavarde de Finette » ; *lis coviseiras* (*las covisairas*), « les dentellières ». Enfin nous avons noté, *lhi fazia empeicha* (*empaicha*)⁸⁶¹ *de se batre*, « sa bedaine [...] l'empêchait de se battre » ; *n'avia ges de pious* (*piaus*), « elle n'avait pas un seul cheveu ».

Les autres diphtongues ou triphthongues sont toutes restituées graphiquement sous leurs formes canoniques, *anueit* [a'nøj], « aujourd'hui » ; *el's coifas* [els 'kwejfa], « et les coiffes » ; *la Bona Dama* [...] *viusquet* [vjus'ke] *gaire be'na centenada*, « La Bonne Dame [...] vécut presque centenaire » ; *n'en deuguet* [d'uw'ge], « elle dut être » ; *beleu* [be'ʎøj], « peut-être » ; Notons quelques exceptions comme *lo fioc* [fjo], « le feu » ; *biou*, « bœuf », quand la phonétique locale est [bœj] ; *lo cuelh*, « le cou » pour *lo còlh* [lu kwaj] ; *li moeirian* [mwej'rjã] *d'aqui*, « on les ôterait de là » pour *li moirián* ; *penjava la testa dins lo pous*, « la tête pendante au bord du puits », pour la prononciation locale [pu_w] (ALMC, carte 797*) auquel Gilbert rajoute un *s* étymologique qui n'est jamais prononcé. Nous trouvons ici une dérivation tout à fait identique au catalan moderne pour ce même mot (Miracle, 1987)

Nous trouvons également les formes tout à fait particulières que sont : *lo celh* « le ciel » et *sent Michelh* « saint Michel ». Les mots finis par *-èl* dans leur forme classique ont évolué en nord-occitan et même au-delà vers le sud par épenthèse en *-ial* (cf. La langue de Chilhac, § 6.2). Ainsi *lo cèl* donne normalement *lo cial*, et *Miquèl* > *Michial*. Par vocalisation de *l* final ces deux mots sont dans le parler de Chilhac *lo ciau* et *Michiau*. Or Gilbert va toujours utiliser la forme *celh* comme la forme *Michelh* sans que l'on ne comprenne bien pourquoi ni que celui-ci n'en donne une quelconque justification.

⁸⁶¹ Il est étonnant de trouver dans tous les dictionnaires (Alibert, 1966 ; Omelhière, 2007 ; Ubaud, 2011) *empachar* pour *empaichar*, dans le sens « d'empêcher » quand nous le trouvons systématiquement dans les textes auvergnats étudiés *empaichar* (Bouillet, 1853 ; Bertrand, 1934 ; Gilbert 1923).

Notons également *lo qiulh* [ci] ou [ci_w] (ALMC, carte 1314*), nous avons ici bien à faire à une diphtongue décroissante, probablement issue de l'évolution [kyl] > [kyw] > [kiw] > [ciw] (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Concernant les suffixes ARIU / ARIA, Gilbert respecte parfaitement les formes de transitions que l'on trouve dans la région de Chilhac. Rappelons qu'au sud et à l'est d'une ligne bordant approximativement la limite historique sud de l'Auvergne nous trouvons les formes, *-ièr* au masculin et *-èira* au féminin. Au nord de cette ligne nous avons *-èir* au masculin et *-èira* au féminin comme dans la langue médiévale. Au sud de cette dernière zone (de Langeac à Paulhaguet, incluant Chilhac) nous nous trouvons dans une zone de transition avec *-èr* au masculin et *-èira* au féminin (cf. Le parler de Chilhac § 6.2 ; Nauton, 1974, carte 32, p. 317). Gilbert suit rigoureusement cette règle, *quauque granger*, « quelque fermier » ; *lo darrer*, « le dernier » ; *lo roser*, « le rosier » ; *lo fomerer*, « le fumier » ; *li dos premiers*, « les deux premiers », et au féminin, *auria fat pranjeira*, « il aurait fait la sieste » ; *rassenet sa chadeira*, « recula sa chaise » ; *la peseira*, « la pesière » ; *lis charreiras*, « les rues » ; *prenguet una corcheira*, « il prit un raccourci » ; *primeira rizeta de la matinada*, « premier sourire du matin ». Comme nous l'avons signalé dans *Le parler de Chilhac* (§ 6.2) nous notons aussi quelques exceptions comme : *lo portier*, « le portier » ; *lo boier*, « le bouvier ».

Dans ce texte Gilbert ne marque pas l'aphérèse de *a* ou de *e* en début de mot et les note dans leur entièreté y compris dans les mots fonctionnels courants où elle est généralement systématique dans le parler de Chilhac : *aquela* ('*quela*), « cette » ; *aco* ('*co*), « ce » ; *s'era esquintat* ('*squintat*) *elh trabalh*, « il s'était épuisé au travail » ; *si la laisse estar* ('*star*), « si je la laisse aller » ; etc. Elle peut réapparaître dans des expressions idiomatiques toutes faites comme, *mas'co d'aqui rai !* « mais patience ! » ; *se botet a'sparnir*, « il se mit à faire des éclairs », etc.

Les consonnes

Comme nous l'avons déjà rappelé, aucun signe graphique n'indique les palatalisations conditionnées devant *i* et *u*. Cependant nous notons à plusieurs reprises et sur certains mots les formes graphiques suivantes : *sis chambas flaquidas*, « ses jambes molles » ; *n'i avia ma'una que pendolava, flaquida !* « excepté une qui pendait, flétrie ! » ; *aqueilh d'aqui vesqia dins son chastel*, « celui-ci vivait dans son château » ; *et lo poble, cossi vesqia ?* « et le peuple, comment vivait-il ? » ; *lis aqissere*, « je les excitai (les chiens) » ; *lo qiulh*, « le derrière ». Dans tous ces cas *qi* est réalisé [ci], mais comme nous le constatons ailleurs, *qui* comme dans *aqueilh d'aqui* (a'kij d'a'ci] peut aussi correspondre à cette prononciation.

Nous retrouvons les mêmes formes écrites devant *e*, *la Naneta comenqet* [kumê'ke], « la Nanette commença » ; *lis chins [...] passeron per la pagueheira* [pake'jejra], « les chiens [...] passèrent par la chatière. » ; *lo botaras dins un saqet* [sa'kɪ], « tu le mettras dans un sachet », sans que l'on ne comprenne bien qu'elles en sont les significations phonétiques.

Devant *u* nous avons aussi noté, *que n'as pas poudut pouzar*, « que tu n'as pas pu en puiser », avec *poudut* (*pogut*) qui correspond bien à la prononciation [pu'ʝy]⁸⁶² ; de même dans la phrase, *lis avian poduts portar*, « elles avaient pu les porter » ; *avés pro redut*, « vous avez suffisamment ri », avec *redut* [re'ʝy] pour *regut*. Comme nous le constatons, rien n'est très régulier ou évident sur le sujet.

Généralement, il y a une claire distinction entre V et B étymologiques. Seule exception trouvée avec un bétacisme écrit, *n'avés pas bergonja*, « vous n'avez pas honte » ; *n'an pas bergonja*, « ils n'ont pas honte ». Il est vrai que cette tournure est très répandue dans le Cantal et la Margeride sous la forme [brɪ'gũdʒa] (ALMC, carte 1484).

Nous notons aussi que Gilbert écrit, *elh hiuer*, « en hiver », avec un *u* en place du *v*, la prononciation locale [jy'vɛr] peut peut-être le justifier (ALMC, carte 1420, point 20).

Il n'y a également aucun signe apparent de palatalisation pour les groupes *cl* et *gl*, bien que celles-ci soient systématiques dans ces parlers (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2) ; Nauton, 1974, carte 49, p. 334).

Comme nous l'avons vu précédemment bien plus complexe est le phonétisme de L et LL suivant sa position dans le mot et son origine (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Rien a priori dans l'écriture de Gilbert ne permet de différencier *l* à l'intervocalique provenant de LL latin réalisé [l], de *l* provenant de L latin réalisé [ʎ] à Chilhac (voir Figure 31). Il écrit par exemple toujours, *alai* [a'laj], « là-bas » ; *chalia* [tʃa'ljɔ], « il fallait » ; *bailar* [bj'la], « donner » ; *lo relóge* [lu re'lodʒe], « l'horloge », etc. de même que *totes solets* ['tuti so'ʎɪ], « seuls » ; *trantiolava de paor* [trãtju'ʎava de 'pɔu], « il chancelait de peur » ; *avia chalarat* [a'jɔ tʃaʎu'ra] *tota la jornada*, « la journée avait été chaude » ; *lo solelh* [lu su'ʎij], « le soleil », etc. sans noter une quelconque différence. Seuls quelques mots semblent entériner une certaine règle qui serait de noter à l'intervocalique *ll* [l] et *l* [ʎ], *d'estellassas flocavon*, [d este'lasa flu'kavũ], « d'énormes bûches flambaient » ; *comas era garella* ['kuma 'zera ga'rela], « comme elle était souillée » ; *una varzella* ['ena var'zela], « un cerisier », l'exemple le plus parlant est : *tota villa* ['vjila], *tot vialage* [vja'ʎadʒe] *avia son senhor*, « chaque ville,

⁸⁶² Forme sûrement influencée par l'infinif *podre*.

chaque village avait son seigneur ». Nous verrons que plus tard Gilbert généralisera cette règle.

En finale la distinction est plus simple à faire, en effet les mots se terminant par *l* issu de L intervocalique latin simple sont systématiquement vocalisés dans le parler de Chilhac (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2 ; Nauton, 1974, carte 53, p. 338), *tustet pelh portau*, « elle heurta au portail » ; *me chau dire*, « il me faut dire » ; *a l'hostau*, « à la maison » ; *dengun te fara de mau*, « personne ne te fera de mal » ; *un bestiau de mau pres*, « un animal de vile origine » ; *lis esciróus*, « les écureuils » ; *acó lhi fazia tant dóu*, « sa douleur était si vive », etc. les dérivés de ces mots sont en [ʕ] à l'intervocalique, *lo portalet* [lu purta'ʕɪ], « la petite porte » ; *un hostalon* [ẽ usta'ʕu], « une maisonnette » ; *la dolor* [la du'ʕur], « la douleur ».

Étrangement, *-èl* final de l'occitan médiéval, qui est devenu *-ial* > *-iau* en nord-occitan (Desrozier et Roux, 1974, p. 25) comme nous l'avons vu, est noté *-elh* par Gilbert, *lo celh* [lu ʃaw], « le ciel » ; *Michelh*, [mji'ʃaw] (?).

De même Gilbert écrit *lo qiulh* [lu ciw], « le derrière », avec *-lh* final qui semble étrange, n'ayant aucune réalité phonétique ni l'étymologique (CULUS avec un L simple).

Dans le parler de Chilhac *l* de *-èl* final issu de LL reste muet [e] (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2 ; Nauton, 1974, carte 35, p. 340). Gilbert marque le *l* final étymologique, *lo chastel* [lu tsas'te], « le château » ; *d'agnels* [d a'ɲe] *am quau semblon*, « des agneaux à qui ils ressemblent » ; *la pel* [pe] *cofida*, « la peau ridée » ; *lo bóte dins son benel* [bə'ne], « il le met dans son panier », etc. ici les dérivés en [l] à l'intervocalique comme, *chastelans et chastelanas*, [tsaste'lo e tsaste'lɔna], « chatelains et chatelaines » ; *un agnelon* [ẽ aɲe'lu], « un agnelet », ne sont nullement différenciés d'avec *l* simple.

Après *-a* et *-ó* > *-ue* pour *l* issu de LL, il y a palatalisation en [j], Gilbert note successivement, *-alh* [aj], *lo chavalh* [lu tsa'vaj], « le cheval » et *-uelh* [waj], *eron dreit son cuelh* [sũ kwaj], « ils étaient dirigés vers son cou ».

Ici les dérivés restent en *-ll-* intervocaliques, *novel* [nu've], « nouveau » ; *novella* [nu'vela], « nouvelle » ; *lo chavalh* [lu tsa'vaj], « le cheval » mais, *un chavallaud* [ẽ tsava'lɔw], « un grand cheval ».

Enfin *-LY* et *-C'L* devenus finaux donnent également *-lh* [j], *lo solelh* [lu su'ʕij], « le soleil » ; *lo gealh* [lu ɖaj], « le coq » ; *elh tralalh* [tra'baɲ], « au travail » ; *sis uelhs* [øj] *coquins luzissian*, « ses yeux luisaient », etc. Ici les dérivés sont en *-lh-* [j] à l'intervocalique, *solelhar* [suʕe'ja], « darder (en parlant du soleil) » ; *un gealhon* [ẽ ɖa'ju], « un jeune coq » ; *trabalhar* [traba'ja], « travailler », *d'ulhons* [d y'ju], « de petits yeux », etc.

Il n'en est pas de même pour les mots fonctionnels comme *aquel*, *al* (*a+lo*), *el* (*en+lo*), *el* (pronom personnel), etc. Dans ce cas toutes les finales masculines de ces mots ont évolué dans un large domaine couvrant toute une bande délimitant au sud la zone où *a+l > al* et au nord et à l'est la zone où *a+l > au* (cf. Un problème de grafematica occitana ; A+LO mai DE+LO nord occitan, annexe 14). Dans notre domaine devant consonnes ces finales aboutissent à [j]. Ceci va conduire Gilbert à les représenter par *-elh*. *aquela mandara quican elh* [ɪj] (*en+lo = a+lo*) *drólle*, *ques es sodart*, « celle-ci enverra quelque chose au garçon, qui est soldat » ; *es demorat elh* [ɪj] (*en+lo*) *fond*, « est resté au fond » ; *elh* [ɪj] *hiuer*, « en hiver » ; *que l'espia delh* [dɪj] *caire de l'uelh*, « qui la regarde du coin de l'œil » ; *a costat des elh* [zɪj], « à côté de lui » ; *tot aquelh* [a'kɪj] *monde*, « tous ces gens » ; *per la graupir pelh* [pɪj] *cuelh*, « pour la saisir au cou » ; *n'avia fat veire amelh* [a'mɪj] (*amb+lo*) *lop*, « il avait joué de vilains tours au loup », etc. Le choix graphique de Gilbert probablement inspiré de la grammaire d'Anglade (Anglade, 1921, 242-245), n'est pourtant pas le meilleur, car comme l'a montré Teulat dans son article des QLO (Teulat, 1977, 30-37), plus qu'une palatalisation de *l* final nous avons affaire là, à une vocalisation de *l* en *i* comme en provençal ou gascon avec *u* dans *au*, *dau* / *deu*, *aqueu* (*aqueth*), etc. L'étude des cartes de l'ALF 778 « du », 983 « au », 1013 « au » comme des cartes de l'ALMC 1795 « au » et 1816 « ce », montrent toutes que l'on a systématiquement [j] et jamais [ʎ] en finale. Un meilleur choix eût peut-être été d'écrire, *ai/ei* ; *dei* ; *aquei* ; *pei* ; *amei*, etc. le risque étant celui du télescopage avec les pluriels provençaux⁸⁶³. Aux pluriels, Gilbert va rétablir les formes canoniques, *els* [ɪs], *dels* [dɪs], *aquels* [a'kɪs], *amels* [a'mɪs], etc.

En position implosive, L est toujours vocalisé en *u* dans la graphie de Gilbert, *nosautres*, « nous » ; *chaufas-vos*, « chauffez-vous » ; *quaucunas*, « quelques-unes » ; *fazia pas de bon viure*, *d'autres cops*, « il ne faisait pas bon vivre, autrefois » ; *seras sauvat*, « tu seras sauvé », etc. Comme nous l'avons déjà signalé précédemment pour les diphtongues cela est également vrai dans le cas de *-ol* devant consonne, *avia vougut* [ajo vuw'gy], « il avait voulu » ; *s'espousset un pauc*, [s espuw'se], « il trembla seulement » ; *una doussa* ['duwsa] *musica*, « une douce musique » ; *escouta* [es'kɔwta] *me*, « écoute-moi ».

Pour les groupes géminés issus du latin T(U)LA ainsi que du germanique ILLA, il y a une nasalisation de la voyelle qui précède, phénomène très général dans la région (Nauton, 1974, p. 204). Gilbert note cette nasalisation *-nl-* suivant la règle française, *una espanla* (*espatla*)

⁸⁶³ Aujourd'hui les solutions *a+lo > alh*, *en+lo > elh*, *de+lo > delh*, etc, ont été largement adoptées par tous les écrivains de ces zones (Haute-Loire, Ardèche principalement).

[es'pāla] *que pengeava*, « une épaule plus basse que l'autre » ; *las pessas* [...] *ronlavan* (*rotlavan*) [rũ'lavõ] *per la chambra*, « les pièces [...] roulaient par la chambre » ; *lis escenlas* (*eschillas* < *esquillas*)⁸⁶⁴ [lj'ʃēla], « les sonnettes ».

Gilbert note la forme nord occitane *-sch-* réalisée [ʃ] *-sci-*, probablement pour en faciliter la lecture, la palatale étant indiquée par *i* après *-sc-*, *quant li moscias* [mu'ʃa] *blanchas tombaran*, « quand il neigera » ; *lis esciróus* [ljʃi'row], « les écureuils » ; *que puescia* ['pœʃa] *mangear de festa*, « qu'il puisse avoir part à la fête »⁸⁶⁵.

Pour ce qui est des palatales de *l* et *n*, nous notons chez Gilbert certaines hésitations. Si pour [ʎ] en finale ou dans les dérivés nous trouvons toujours *lh*, *trabalh*, « travail » > *trabalhar*, « travailler » ; *per lo morralhar de doas geautadas*, « pour lui appliquer deux gifles retentissantes » ; etc., mais nous trouvons aussi, *la dallia*, « la faux ».

Pour [ɲ], cela est encore beaucoup moins évident. Gilbert reste sous l'influence de l'étymologie et écrit, *d'agnels am quau semblon*, « à des agneaux à qui ils ressemblent » ; *belsigne ! (bèl-sénher !)*, « le pauvre ! » ; *Nòstre-Signe (Nòstre Sénher)*, « Notre-Seigneur » ; à côté de *lis senhors*, « les seigneurs » ; *l'escaunhaire*, « le moqueur » ; *dins la chassanha* « dans le bois de chêne » ; etc.

De même pour les affriquées [dʒ] et [dʒ] devant *a* nous trouvons *ge-*, *un lop n'es pas gòrgea a chantar*, « le loup n'a pas plus une voix à chanter » ; *mas pregea, que pregearas*, « mais il avait beau prier et prier » ; *quant geau*, « quelle joie » ; *per lhi donar mangear*, « pour leur donner à manger » ; etc. ou *j* comme dans, *lhi semblava d'estranja mena*, « il leur paraissait d'étrange espèce » ; *la bergonja*, « la honte » ; *fonjav'n pauc lo fem*, « il fouissait un peu le fumier », etc. Il semblerait que Gilbert ait choisi *ge* devant *a* pour les palatales correspondant à *g* de l'occitan-méridional non palatal devant *a* et *j* pour les formes étymologiques communes à l'ensemble occitan. Cependant cela peut s'avérer inexact dans des cas comme *mangear* où l'on attendrait *manjar*, ou *gòrgea* où l'on attendrait *gòrja*. Nous verrons ultérieurement que Gilbert approfondira ce point (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4).

Une particularité de la graphie de Gilbert est le maintien des *h* étymologiques. Cela le rapproche de ce point de vue de la graphie de Paul-Louis Grenier (Grenier, 1950) et de la graphie catalane (Fabra, 1912). Hormis les questions purement étymologiques Gilbert est également guidé par certaines formes phonétiques de son parler et des parlers du brivadois.

⁸⁶⁴ *Esquila* est généralement donné par les dictionnaires (Alibert, 1966 ; Ubaud, 2011) avec *l* simple. Ubaud indique également la possibilité avec *ll*. La langue ancienne donnait ce mot avec *ll* (Olivier, 2009), ou *lh* (Levy, 1909) conformément à l'étymologie.

⁸⁶⁵ Notons que certains auteurs nord-occitans contemporains ont retenu cette solution.

Nous trouvons en effet dans son texte, *se venon pas promenar pels charreiras, elh hiuer, coma autres còps*, « ils ne viennent pas se promener dans les rues, en hiver, comme autre fois ». Nous voyons bien que ce *elh hiuer* est *en lo hiuer*, qui de par la présence d'un *h* (aspiré) empêche l'élision de l'article. Nous avons noté dans l'ALMC sur la carte 1420 au point 12 (Brioude) [lœ *liver*] et au point 20 (Saint-Éble⁸⁶⁶) [lœ *ivyver*] tous deux du brivadois. Dans ces deux cas il n'y a pas élision de l'article [lœ] devant voyelle. À l'opposé nous avons *a l'hostau*, « à la maison » avec élision.

Nous trouvons également un bon nombre de formes syntactiques fort intéressantes et construites avec ces formes en *h* indiquant l'absence de hiatus, comme, *mas hors d'anar norrir sis fraires*, « mais au lieu d'aller nourrir ses frères » ; *se hi podia esser d'avant*, « si je pouvais y être avant » ; *te hi lo sarreron*, « ils l'y enfermèrent » ; *se hi ranqueron*, « ils s'y arcaboutèrent ». Nous trouvons par ailleurs d'autres formes élidées ou en liaison, *qu'ajon d'honors*, « qu'ils aient des honneurs » ; *lo relòge sonava tres horas* [tri 'zura], « l'horloge sonnait trois heures ».

À l'exception de ó (ou ò) notant [o] il n'y a aucune indication graphique de l'accent tonique. La seule exception retenue est l'accent sur *e* (*é*) notant soit l'accentuation oxytonique d'un mot, *darrés* [daré], « derrière », soit la cinquième personne des verbes, *que volés ?* « que voulez-vous ? » ; *coma zo disés !* « comme vous dites cela ! » ; *avés pro redut*, « vous avez suffisamment ri » ; *tant luan coma podrés*, « aussi loin que vous pourrez », etc. Dans le cas de la sixième personne du prétérit, Gilbert indique sur quelques verbes l'accent par *è* sur l'avant dernière syllabe, *li ranbaires* [...] *desparrèron*, « les voleurs [...] détalèrent » ; *son monde* [...] *saguèron benaise de lo veire*, « les siens [...] furent heureux de le voir », etc.

Dans le parler de Chilhac comme dans les parlers des environs, les infinitifs d'un certain nombre de verbes du second groupe (en *-ir*) sont passés au troisième groupe sous une forme paroxytonique, comme *sortir* > *sòtre*, « sortir » ; *partir* > *partre*, « partir » ; *courir* > *corre*, « courir » ; *venir* > *vener* ['vene], « venir », d'autres verbes comme *poder* ['pudre], « pouvoir » ; *saber* ['sabwe], « savoir » ; *cháber* ['tsabwe], « être contenu dans », ont suivi la même évolution accentuelle (ALMC, table 1897 ; Roux, 2016, 2017). Gilbert note tous ces verbes sous la forme, *sórter*, *vener*, *cháber*, *parter*, *poder*, *saber*. Seuls les accents sur *ó* [o] ou *á* indiquent dans le cas de *sórter* et *cháber* l'accentuation paroxytonique.

Morphologie

⁸⁶⁶ C'est le village natal de la mère de Gilbert distant de Chilhac d'une dizaine de kilomètres.

Dans le texte de *La covisada* Gilbert va utiliser un système morphologique parfaitement calqué sur celui de l'idiome local (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2). Nous ne relèverons dans ce qui suit que les formes particulières à ce système.

L'article

Gilbert va généraliser dans l'ensemble de ses textes l'article masculin singulier *lo* [lu], même si, comme nous l'avons vu, nous nous trouvons là dans la zone de transition entre *le* [lə] et *lo* [lu] (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Au pluriel, quel que soit le genre (masculin ou féminin), Gilbert va utiliser les formes *lis* [liz] devant voyelles, [lis] devant [p], [t], [k], [f] et *li* [lij] devant les autres consonnes. Même si Gilbert ne dit rien sur les palatalisations consonantiques conditionnées par *i*, ce choix n'est pas le meilleur car la prononciation devrait être dans ce cas [ɫiz] ou [jiz] ([ɫis] ou [jis] et [ɫij] ou [jij]). Les formes *les* / *lei* comme préconisées par Lafont pour le provençal-alpin méridional (Lafont, 1972, p. 61) eussent été mieux adaptées. Gilbert semble rester là sous l'influence des choix félibréens et mistraliens. Nous notons aussi que Gilbert, comme dans l'orthographe félibréenne, note la différence entre *lis* devant consonnes sourdes ([p], [t], [k], [f]) et *li* devant consonnes sonores, *lis champs*, « les champs » ; *lis fedas*, « les brebis » ; *li dets*, « les doigts » ; *li vachas*, « les vaches ». Il fera cette distinction dans tous les cas où *s* est prononcé et donc subit une variation vocalique devant les consonnes sonores, *voi nommas Peire*, « vous vous nommez Pierre » ; *Loison, noi devés un conte*, « Louison, vous nous devez un conte » ; *voi laissarai pas 'star*, « je ne vous abandonnerai pas », *trei jorns*, « trois jours », etc.

Une autre particularité de la graphie de Gilbert est d'user (si ce n'est d'abuser) des formes de l'article pluriel contracté (enclitique), *sobre 'ls carrels* (*sobre lis carrels*), « sur les carreaux » ; *e 'ls coifas* (*e lis coifas*), « et les coiffes » ; *que 'ls pòdon pas auzir* (*que lis pòdon pas auzir*), « qui ne peuvent les entendre » ; *coma 'ls polas* (*coma lis polas*), « comme les poules » ; *aqueilh conte agradet pro am 'ls fennas* (*aqueilh conte agradet pro amb lis fennas*), « ce conte plut beaucoup aux femmes », etc. Il va d'ailleurs généraliser ces écritures sous forme d'enclises mélangeant par moments masculins et féminins, *lo rei dels polas* (*lo rei de 'ls / de lis polas*), « le roi des poules » ; *lo bachas dels polas* (*lo bachas de 'ls / de lis polas*), « le bac des poules » ; *ges de brut pels charreiras* (*ges de brut pe 'ls / per lis charreiras*), « point de bruit dans les rues » ; *pels bos, pels montanhas, pels planas* (*pels bos, pe 'ls / per li monanhas, pe 'ls / per lis planas*), « par les bois, par les montagnes, par les plaines ». Dans ce dernier cas il y a même confusion pour *montanhas* entre *pe 'ls* et *pi* (*per li*).

Là encore il semble que la lecture de la grammaire d'Anglade a été déterminante dans les choix orthographiques faits par Gilbert (Anglade, 1921, p. 213).

Il est à remarquer que quand « les » français est utilisé comme complément d'objet, il retrouve la forme canonique *los*, *quau i los auria botats ? [en preson]*, « qui les aurait boutés ? [en prison] » ; *n'avia geau de faire plazer am los autres*, « il était heureux de faire plaisir à autrui ».

Une autre particularité de la graphie de Gilbert est la notation des lettres dites euphoniques et principalement *s* [z], fort répandue dans les parlers nord-occitan d'Auvergne. Nous verrons plus loin que Gilbert essaiera de justifier ce choix en faisant appel à des formes résiduelles du cas sujet de la langue ancienne.

Afin de noter le [z] euphonique qui précède un verbe ou un autre mot commençant par une voyelle, Gilbert va ajouter la lettre *s* au mot qui précède. Ainsi nous avons, *lis pissetas blanchas ques aura* [ke zuw'ro], « les piécettes blanches qu'elle aura » ; *l'autras aura* [l'awtra zuw'ro] *de pan*, « l'autre aura du pain » ; *aquela ques es* [ke zij] *mai cassada*, « celle qui est la plus courbée » ; *ques a* [ke zo] *la dentella la mais langea*, « qui a la dentelle la plus longue » ; *lis peses ques avia* [ke zajo] *vist semenar*, « les pois qu'il avait vu semer » ; *a costat des elh* [de zij], « à côté de lui » ; *davans elh* [da'vã zij], « devant lui » ; *son mestres es* [zij] *de festa*, « son maître donne une fête » ; *qu'es riches es* [zij] *honorat, qu'es paures es* [zij] *ladre !* « qui est riche est honoré, qui est pauvre est ladre ! » ; *aco eras els* ['era zis], « c'étaient eux » ; *tornet chas elh* [tur'ne tsa zij], « il rentra chez lui », etc.

Cette notation qui a l'avantage de l'élégance graphique présente cependant deux inconvénients majeurs.

Le premier est la difficulté de lecture, la liaison en [z] avec le mot précédent n'étant pas toujours évidente surtout pour un lecteur non accoutumé à ces parlers.

La seconde est l'apparition d'un *s* final qui n'indique pas un pluriel et qui donc peut induire de fausses interprétations dans la lecture.

Il aurait été sûrement préférable d'indiquer l'euphonie, avec une lettre autonome clairement affectée à cette fonction comme par exemple *z-*. Le trait d'union indiquant l'autonomie du mot qui suit et évitant de laisser supposer qu'il y a élision comme pourrait le faire une apostrophe.

Ainsi nous aurions, *Lis pissetas blanchas que z-aura* [ke zuw'ro] ; *l'autra z-aura* [l'awtra zuw'ro] *de pan* ; *aquela que z-es* [ke zij] *mai cassada* ; *que z-a* [ke zo] *la dentella la mais langea* ; *lis peses que z-avia* [ke za'jo] *vist semenar* ; *a costat de z-elh* [de zij] ; *davan z-elh*

[da'vã zɪj] ; *son mestre z-es* [zɪj] *de festa* ; *qu'es riche z-es* [zɪj] *honorat, qu'es paure z-es* [zɪj] *ladre !* ; *aco era z-els* [zɪs], etc.

Un autre élément de phonétique syntaxique noté par Gilbert est la liaison avec *-c* final, *dinc una prada* [dʒĩ 'kena 'prada], « dans une prairie », *vec una bestia* [ve 'kena 'bestja], « auprès d'une bête », alors qu'il écrit par ailleurs, *dins lo bós*, [dʒĩ lu bo], « dans le bois » ; *lo portier tornet ves son mèstre*, « le portier se rendit encore auprès de son maître »⁸⁶⁷.

Comme nous l'avons dit précédemment Gilbert utilise pour les contractions, *a+lo* ou *en+lo* > [ɪj]. Il généralise d'ailleurs la forme *elh* quel que soit le cas *a+lo* ou *en+lo*, *los hómes son fòra, elh (a+lo) trabalh*, « les hommes dehors, au labeur » ; *son corps es demorat elh (en+lo) fond*, « son corps est demeuré au fond » ; *ieu deuria lo menar elh (en+lo) champ*, « [moi] je devrais le mener au champ » ; *elh (a+lo) chap de vostre conte*, « à la fin de votre conte » ; *vóle mas entrar elh (en+lo) celh*, « je veux seulement entrer au ciel » ; *se venon pas promenar pels charreiras, elh (en+lo) hiuer, coma d'autres cóps*, « ils ne viennent pas se promener dans les rues, en hiver, comme autres-fois » ; *ques eron elh (a+lo) plait*, « qui étaient au procès » ; *elh (a+lo) chap d'un temps*, « au bout d'un moment ».

En régime indirect nous avons, *amelh < amb lo, mas n'avia fat veire amelh lop*, « mais il avait joué de vilains tours au loup » ; *vóle parlar amelh mestre*, « je veux parler au maître » ; *me sei donat amelh diable*, « je me suis donné au diable » ; *sera estachat amelh perer*, « il sera attaché au poirier », de même nous trouvons, *diguèt am l'hóme que tremolava*, « elle dit à l'homme qui tremblait ».

Pour indiquer un lieu nous trouvons également, *de se faire monge end lo covent de Sent Julian*, « de se faire moine au couvent de Saint-Julien » ; quand on indique une direction, *lo portier tornet ves son mèstre*, « le portier se rendit encore auprès de son maître ». *Ves* peut également être utilisé dans le sens de « de l'avis de », « à propos de », « du côté de », *lis fotraudisas que conton de ves les "Esconduras"*, « les niaiseries que l'on raconte à propos des "Escondures" » ; *sei de ves la Finon*, « je suis de l'avis de la Finette ».

Les autres contractions suivent le même modèle, *de+lo* > *delh*, *que l'espia delh caire de l'uelh*, « qui la regarde du coin de l'œil » ; *lo conte delh gealh*, « le conte du coq » ; *aguzat delh biais*, « affilé avec soin » ; *una plueja de sang tombava delh mau*, « une pluie de sang tombait de la blessure » ; *aco es parlat delh biais*, « c'est bien parlé » ; *l'aiga sortia delh forn e comencava de montar*, « l'eau sortait du four et commençait à monter » ; *lo roser rabanat*

⁸⁶⁷ Ces liaisons inappropriées sont courantes dans la zone du nord-occitan central, la plus commune étant [sãta'ko] pour, *sans aquò*, « sans cela ». On pourrait ainsi les considérer comme des formes enclitiques.

delh solelh, « le rosier desséché par le soleil » ; *per+lo* > *pelh*, *per la graupir pelh cuelh*, « pour la saisir par le cou » ; *quant cop lh'auria fat petar pelh suc*, « de quel coup je lui aurais fait sonner le chef ».

Pour les pluriels, Gilbert rétablit les formes canoniques, alors que dans les parlers de la région ce sont les formes non-contractées qui sont utilisées (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), *se jasset els* [ɪs] *peds de la drólla*, « elle se coucha aux pieds de la jeune fille » ; *so que fazem amels* [a'miz] *autres*, « ce que nous faisons à autrui » ; *acó dels paures e dels* [dij] *senhors*, « ce qui concerne les pauvres et les seigneurs » ; *entorn dels* [diz] *hostaus*, « autour des maisons » ; *lo viure dels* [dij] *valhents*, « les vivres des vaillants » ; *lo jorn delhs* [dij] *Rogazons*, « le jour des Rogations » ; *pels* [pis] *champs*, « par les champs » ; *pels* [pis] *folhas*, « par les feuillées » ; *pels* [pij] *bos*, *pels* [pij] *montanhas*, *pels* [pis] *planas*, « par les bois, par les montagnes, par les plaines »⁸⁶⁸. Il conserve cependant quelques formes non-contractées (indirectes) comme, *diguet am lis autres*, « il dit aux autres » ; *cachat am lis peds*, « foulé aux pieds » ; *n'as fat veire de dura am lis autres*, « tu as soumis les autres à rude épreuve ».

Noms et adjectifs

Les pluriels des noms et des adjectifs sont notés graphiquement par un *s* final. Comme nous l'avons fait remarquer pour les lettres euphoniques, cela peut induire une certaine confusion entre les deux notations. Ces *s* finaux ne sont jamais prononcés dans les parlers de la région de Chilhac (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), *lis hómes* [li 'zome], « les hommes » ; *lis fennas* [lis 'førna], « les femmes » ; *li mans se desgageon*, [lij mo se dij'gadzũ] ; *sobre'ls carreles* ['subrəls ka're], « sur les carreaux » ; *e'ls coifas* [els 'kwejfa], « et les coiffes ». Cela vient également en contradiction avec la notation des [z] euphoniques notés comme des *s* finaux, qui eux doivent être prononcés en liaison.

L'adjectifs s'accorde en genre et nombre avec le substantif, *sis chambas flaqidas* [sis 'tsāba fla'cida], « ses jambes molles » ; *li moscias blanchas* [lij 'muʃa 'blātsa], « les mouches blanches (les flocons de neiges) » ; *li genes espes* [lij dze'ne es'pe], « les genêts épais ». Comme nous pouvons le constater avec ce dernier exemple, les pluriels sensibles (redoublés) sont totalement absents de la langue de Gilbert, à l'exception peut-être de formes anciennes résiduelles comme *lis peses* [lis 'pese], « les pois » ; *lis ósses* [li 'zose], « les os ».

⁸⁶⁸ Notons que ces formes sont généralisées dans les parlers nord-gévaudanais de Saugues et du nord-Lozère (ALMC, cartes 1796, 1798)

Dans quelques rares cas il n'y a pas accord en genre entre l'adjectif et le substantif comme dans la langue ancienne, ceci principalement avec l'adjectif épïcène *grand* : *li bestias se fagueron una grand guerra*, « les bêtes firent une grande guerre »⁸⁶⁹.

Les adjectifs courts (monosyllabiques, ou bisyllabiques paroxytons), lorsqu'ils précèdent le substantif, portent généralement la marque (orale) du pluriel, *de tant bravi besonhas* [de tã 'bravij be'zupa], « de si belles choses » ; *quauques bravi jorns* ['kawke 'bravij 'dzur], « quelques beaux jours » ; *de bóni barras* [de 'bonij 'bara], « de bonnes barres » ; *quauques autres bónes cops* ['kawke 'zautre 'bonis ko], « quelques derniers coups de barres » ; *bravas fennas*, ['bravas 'førna], « braves femmes » (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; le parler de Chilhac, § 6.2).

Cette règle ne s'applique pas aux adjectifs longs comme par exemple, *d'estranjas besonhas* [d es'trãdza be'zupa], « d'étranges choses ».

Le verbe

La conjugaison des verbes dans la langue de Gilbert suit assez rigoureusement celle de son parler naturel c'est à dire celle de Chilhac (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Indicatif présent

Esser, « être »

- *Sei la mais de planger*, « je suis la plus à plaindre » ;
- *tu que sés tan bõna*, « toi qui es si bonne » ;
- *aco es lo carrel*, « c'est le carreau » ;
- *sés ben cobeda*, « vous êtes bien envieuse » ;
- *non son penats*, « ils ne subissent aucune peine ».

Notons l'homonymie de la deuxième et de la cinquième personne.

Nous n'avons pas noté d'occurrence à la quatrième personne.

Aver, « avoir »

- *Lis ai oblidadas*, « je les ai oubliées » ;
- *as pas poudut*, « tu n'as pas pu » ;
- *ques a la dentella*, « qui a la dentelle » ;
- *n'em pas lézer*, « nous n'avons pas le temps » ;
- *avés pro redut*, « vous avez suffisamment ri » ;
- *an aumentat la talha*, « ils ont augmenté les impôts ».

⁸⁶⁹ Nous trouvons ainsi des toponymes locaux comme par exemple : *Rõcha-grand*, traduit en français par « Rocher-grand ».

Notons seulement que la forme de la quatrième personne utilisée est la forme courte *em*.

Verbes du premier groupe en *-ar*

- *Drólla, si ieu n'en davale*, « Belle, si je devale » ; *me pense*, « je pense » ; *te baile trei jorns*, « je te donne trois jours » ;

- *si m'escoutes*, « si tu m'écoutes » ; *me vazes segre*, « tu vas me suivre » ;

- *la Naneta que l'espia de caire*, « la Nanette qui la regarde du coin de l'œil » ; *ama sis efants*, « il aime ses enfants » ; *coossira'n pauc*, « elle soupire un peu » ; *quant acó cera*, « quand il neige » ; *aco me tua*, « cela me tue » ; *li bóte dins son benel*, « je lui mets dans son panier » ;

- *mas pregeas*, « mais priez » ; *chantas delh biais*, « vous chantez très bien » ;

- *aquestes mangeon mas li bestias*, « ces derniers ne mangent que les bêtes » ; *se regaunhon*, « elles grimacent (d'amertume) » ; *li mans se desgageon*, « les mains vont vite ».

Nous n'avons pas noté d'occurrence à la quatrième personne.

Verbes du second groupe en *-ir*.

Comme nous l'avons déjà noté certains verbes courants du second groupe sont passés au troisième groupe, comme, *sortir* > *sòrtre*, « sortir » ; *partir* > *partre*, « partir ». Restent quelques verbes comme *auzir*, « entendre » ; *estavanir*, « défaillir » ; *rededir*, « raidir » ; *bronzir*, « retentir ».

Ses verbes sont souvent utilisés à l'infinitif et nous n'avons pas trouvé d'occurrence conjuguée au présent de ces verbes.

Verbes du troisième groupe en, *-e*, ou *-er* (atone)

C'est la grande majorité des verbes communément utilisés.

- *Ges n'en sabe*, « je n'en sais aucun » ; *creze que non fazia*, « je crois qu'il ne l'était pas » ; *me plange pas*, « je ne me plains pas » ; *vóle mas entrar elh celh*, « je veux seulement entrer au ciel » ; *me sovene*, « je me souviens » ; *n'en faze gaire*, « je n'en fais guère » ; *prene acó tíone, e o bote dins'có míone*, « je prends ce qui est tien et je le mets dans ce qui est mien » ;

- *que vóles ?* « que veux-tu ? » ; *me fazes morir*, « tu me fais mourir » ; *se i pódes cháber*, « si tu peux y tenir » ; *pare só que deve parar*, « je pare ce que je dois parer » ;

- *s'aco trai*, « s'il pleut » ; *so dis*, « dit-elle » ; *nos chau'nar claure*, « il faut rentrer chez nous » ; *lhi fai*, « lui fait » ;

- *so que fazem am lis autres*, « ce que nous faisons aux autres » ; *recebem pas la pauralha*, « nous ne recevons pas la pauvraillie » ;

- *devés saber*, « vous devez savoir » ; *vezés*, « vous voyez » ; *noi devés un conte*, « vous nous devez un conte » ; *noi volés faire sonhar*, « vous voulez donc que nous ayons des cauchemars » ;

- *que'ls pòdon pas auzir*, « qui ne peuvent les entendre » ; *li dets fazon mais sautar lis fuses*, « les doigts font sauter de plus en plus les fuseaux » ; *dison que s'es trais*, « on prétend qu'il s'est jeté » ; *si n'en tróbon quaucuns*, « si l'on en trouve quelques-uns » ; *devon pas botar lis enfants defora*, « ils ne doivent pas mettre les enfants dehors » ; *se fazon veire*, ils se font voir » ; *s'en vazon*, « elles s'en vont » ; *se plangeon*, « elles se plaignent » ; *se mózon de per'ls empeitas*, « ils se mettent à l'écart ».

En comparant avec Le parler de Chilhac (§ 6.2) nous pouvons constater que Gilbert respecte strictement les formes phonétiques de la morphologie verbale de son parler (voir aussi, ALMC, points 19 et 20, tables 1882, 1884, 1886).

Première personne en *-e*, deuxième personne en *-es* et sixième personne en *-on* pour tous les groupes. Notons la forme *mózon* (normalement *mòvon*) pour la sixième personne de *mòure* « mouvoir ».

Forme non-inchoative des verbes du second groupe y compris quand ils sont passés au troisième groupe, comme *me sovene*.

Formes calquées sur les formes régulières de verbes normalement irréguliers comme *vaze*, *faze*, *vazon*, caractéristiques de ces parlers (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2 ; Roux, 2016 / 2017) au lieu des formes irrégulières *vau*, *fau*, *van*.

Imparfait

Esser, « être »

- *s'ere estada lo lop*, « si j'avais été le loup » ;

- *lhi era vejaire*, « il lui semblait » ; *lo pòbles era de planger*, « le peuple était à plaindre » ; *era ben tant entestat*, « il était bien entêté » ;

- *quant eres filha*, « quand vous étiez jeune fille »

- *eron dreit son cuelh*, « ils étaient dirigés vers son cou » ; *ques eron elh plait*, « qui étaient au procès ».

Aver, « avoir »

- *dinc una bòria i avia'n boier*, « dans une ferme il y avait un bouvier » ;

- *avian tant mougut de guerras*, « ils avaient déchaîné tant de guerres » ; *que lis avian poduts portar*, « que leurs jambes avaient pu les porter ».

Verbes du premier groupe

- *quant sonhave, aquesta nueit*, « dans mon rêve cette nuit » ; *t'espeitave mas tu*, « je n'attendais que toi » ;

- *n'en chaunhava*, « ça le laissait sans appétit (comme les brebis que la chaleur incommode) » ; *lo vacheiron jetava li vachas*, « le petit vacher gardait les vaches » ; *tochava son ase*, « il suivait son idée » ; *aqueli bruts que cranhava tant*, « ces bruits qu'il craignait tant » ; *trantiolava de paor*, « il chancelait de peur » ; *coma lo jorn anava vener*, « comme le jour allait paraître » ; *comencava de s'espaoregear*, « la peur commençait à le gagner » ; *l'aiga comencava de montar*, « l'eau commençait à s'élever » ;

- *ont anavias*, « où vous alliez » ; *m'es vejaire que chantavias a la gleisa*, « il me semble que vous chantiez à l'église » ;

- *rapetavon*, « elles s'ébattaient » ; *toti trabalhavon*, « tous étaient au labeur » ; *li bious que morlavon*, « les bœufs qui meuglaient » ; *sis uelhs lioucegeavon*, « ses yeux lançaient des éclairs » ; *totes l'espiavon*, « tous le regardaient ».

Verbes des second et troisième groupes

- *se podia pas tener dreit*, « il ne pouvait pas se tenir droit » ; *coma sabia l'ora*, « comme il savait l'heure » ; *crezia poder*, « il croyait pouvoir » ; *chalia qu'aco'chabesse*, « il fallait que cela finit » ; *lo tuaire aganissia de paor*, « l'assassin défaillait de peur » ; *lo portau qu'espandissia*, « le portail qui resplendissait de lumière » ; *aquelh d'aqui vesqia (viviá)*, « celui-ci vivait » ; *mais fugissia*, « plus il fuyait » ; *l'aiga sortia delh forn*, « l'eau sortait du four » ;

- *li blats se median*, « les blés se moissonnaient » ; *plangian lo mòrt*, « elles plaignaient la victime » ; *volian sonar lo clas*, « elles voulaient sonner le glas » ; *n'en vezian pas lo chap*, « on n'en voyait pas la fin ».

Là encore, en comparant avec Le parler de Chilhac (§ 6.2) nous pouvons constater que Gilbert respecte strictement les formes phonétiques de la morphologie verbale de son parler (voir aussi, ALMC, points 19 et 20, tables 1888, 1889).

Comme souvent il nous manque les formes des deuxième et quatrième personnes.

Notons la forme de l'imparfait de *viure* « vivre », *vesqia*, « il vivait ». Comme nous l'avons montré, les verbes *viure*, « vivre » ; *escriure*, « écrire » ; *biure (beure)*, « boire » ; *diure (deure)*, « devoir » ont dans la région une conjugaison souvent particulière (Roux, 2016 ; 2017), à laquelle nous pouvons rattacher la forme donnée par Gilbert. Ce verbe absent de l'ALMC, se trouve par contre dans l'ALF (carte 1405) au point 811 (Massiac) [vys'ko], et au

point 812 (Paulhaguet) [vø's'cjo]. Ces deux formes correspondent assez précisément à la graphie *vesqia* adoptée par Gilbert dans son texte.

Futur

Esser, « être »

- *serés chastigats*, « vous serez châtiés »

Aver, « avoir »

- *ques aura*, « qu'elle aura » ;

- *quant 'ls aurem pres*, « quand nous les aurons pris » ;

Autres verbes

- *cossi m'en despeitarai*, « comment m'en déferai-je ? » ; *voi laisserai pas'star*, « je ne vous abandonnerai pas » ;

- *pregearas*, « tu prieras » ; *aqui as so que faras*, « voila ce que tu feras » ; *n'en sortras*, « tu en sortiras » ; *me podras demandar tau gracia que voudras*, « tu pourras me demander telle grâce que tu voudras » ; *demoraras*, « tu resteras » ; *viuras dins la terra*, « tu vivras dans la terre » ;

- *achatarà una genta rauba*, « elle achètera une jolie robe » ; *un poton te colara*, « un baiser cela te coutera » ; *nos chaura sostar*, « il nous faudra céder » ; *res gastara mon suan*, « rien ne troublera mon sommeil » ; *chascuna contara la sióna*, « chacune contera la sienne » ;

- *non farem !* « nous n'en ferons rien ! » ; *voi bastonarem pas*, « nous ne vous bâtonnerons pas » ; *sabrem ont son*, « nous saurons où ils sont » ;

- *oblidarés vostr'ennòja*, « vous oublierez votre ennui » ; *serés penats*, « vous serez châtiés » ;

- *Chaque còp que coparan una flor*, « chaque fois qu'il couperont une fleur ».

Une fois encore nous retrouvons les formes habituelles des futurs en occitan (ALMC, points 19 et 20, table 1894 ; Sauzet, 2016).

Prétérit

Esser, « être »

- *saguet benaise*, « il fut heureux » ; *quant saguet de rase*, « quand il fut proche », dont le radical est *sa-* (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Aver, « avoir »

- *quant l'aguet parangida*, « quand elle l'eut lavée » ;

- *totes n'agueron geau*, « tous les siens furent en joie ».

Autres verbes

- *lis aqissere ves la paura*, « je les excitai contre la pauvre » ;
- *paranguères delh biais mon fraire*, « tu mis en bel état mon frère » ;
- *la Naneta comenqet*, « la Nanette, commença » ; *lo granger badet d'aise*, « le fermier ouvrit la porte doucement » ; *li faguèt petar un parel d'emplastres*, « il fit résonner sur ses joues une paire de gifles » ; *essaiet de faire anar lo reloge*, « il essaya de faire marcher l'horloge » ; *sonhet*, « il rêva » ; *lhi torceguet lo cuelh*, « il lui tordit le cou » ; *lhi aponget dins lo corps*, « il lui enfonça dans le corps » ; *son cuelh se redeziguet*, « son cou se raidit » ; *viusquet be'na centenada*, « elle vécut presque centenaire » ; *n'en deuguet aver geau*, « il dut être plein de joie » ;
- *so que faguerias*, « ce que vous fîtes » ;
- *lis chins lhi sautèron de sobre*, « les chiens lui sautèrent dessus » ; *lis fennas trobèron co tant delh biais*, « les femmes trouvèrent la boutade si plaisante » ; *li raubaires pensèron que li gaitavon e desparrèron*, « les voleurs se croyant découverts, détalèrent » ; *lhi trauquèron un pauc mais la pel*, « ils lui trouèrent un peu plus la peau ».

Tous les prétérits sont conformes à l'usage local et aux formes habituelles de l'occitan (ALMC, tables 1890, 1891, 1892 ; Roux, 2016 ; 2017 ; Alibert, 1935 ; Sauzet 2016).

Notons les prétérits des verbes *viure*, « vivre », *viusquet*, et *deure*, « devoir », *deuguet*, qui correspondent aux formes régionales (ALMC, tables 1890, 1891, 1892 ; Roux, 2016 ; 2017).

Subjonctif

Esser, « être »

- *qu'acó me saje perdonat*, « que cela me soit pardonné » ;
- *chauria que saguessiam totas coma'aco*, « il faudrait que nous fussions toutes ainsi ».

Aver, « avoir »

- *qu'aje una drólla*, « qu'il ait une fille » ;
- *qu'ajon d'honors*, « qu'ils aient des honneurs ».

Autres verbes

- *per que veguesse ren*, « afin qu'elle ne vît rien » ; *qu'acó n'en fache una outra bofada*, « avant que la rafale ne redouble » ; *si volés pas que vóstra drólla móri*, « si vous ne voulez pas que votre fille meure » ; *la besonha que chalia que sa filha faguesse*, « ce qu'il fallait que sa fille fit » ; *que puescia mangear de festa*, « qu'elle puisse avoir part à la fête » ;

- *per que l'auziguesson pas*, « en évitant de se faire ouïr » ; *per que diguesson que i era estat*, « afin que l'on pût dire qu'il y était allé ».

Notons, comme cela a été dit précédemment (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), que hormis quand le subjonctif présent est clairement identifiable, *saje*, *aje*, *fache*, *móri*, *puescia*, c'est le subjonctif passé qui est utilisé, *veguesse*, *faguesse*, *auziguesson*, *diguesson*.

Conditionnel

Aver, « avoir »

- *auria deugut me sovener*, « j'aurais dû me souvenir » ; *auria demandat am mon hóme*, « j'aurais demandé à mon homme » ;

- *auria fat pranjeira tota la liada*, « il aurait fait la sieste toute la demi-journée » ; *n'auria rebuzat*, « il en aurait perdu l'esprit » ; *auria chabut dins la man*, « il aurait tenu dans la main » ; *auria laisser'star lis peses*, « il eut laissé les pois en paix » ; *tant pau mais que l'auria potonat*, « qu'il l'aurait presque embrassé » ; *que i auria pas grat*, « qu'il faudrait rendre des comptes ».

Autres verbes

- *ieu deuria lo menar elh champ*, « moi, je devrais le mener au champ » ; *prestaria res am un riche*, « je ne prêterais rien à un riche » ;

- *li moeirian d'aqui*, « on les ôterait de là ».

Comme le montrent les exemples ci-dessus, la majorité des formes du conditionnel notées dans le texte sont construites avec *aver* au conditionnel + participe-passé.

Les formes du conditionnel sont les formes habituelles.

Impératif

Affirmatif

- *crei-me*, « crois-moi » ; *sajes virada en roser*, « sois changée en rosier » ; *escouta me*, « écoute-moi » ; *fai te lo farrar*, « qu'ils te le ferrent » ; *espeita'n pauc*, « attends un peu » ; *coita te*, « hâte-toi » ; *veni*, « viens » ; *ves, cossi parem nostri brostons*, « vois, avec quel soin nous protégeons nos rejetons », avec *ves*, nous notons là un impératif ancien (Anglade, 1921, p. 352) que l'on retrouve également en provençal (Marti, Moulin, 1998, p. 114).

- *anem, forgeas vos lo cervel*, « allons, creusez-vous la tête » ;

- *contas-nos*, « contez-nous » ; *digeas lo viste*, « dites-le vite » ; *badas votre auzidor, bravas fennas*, « ouvrez l'oreille, braves femmes » ; *digeas nos zo*, « dites-le-nous » ; *ajas pietat*, « ayez pitié ».

Négatif

- *me tuazes pas*, « ne me tue pas » ;

- *n'ajas pas paor*, « n'avez pas peur ».

Là encore il y a correspondance parfaite entre les formes données dans le paragraphe qui précède (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), et celles répertoriées dans le texte de Gilbert.

Temps composés et participes passés

Les temps composés ne présentent pas de particularités remarquables. Seules les formes et accords des participes passés sont à retenir. Généralement il y a régularisation de ceux-ci (abandon des formes irrégulières) et l'accord se fait suivant la règle française comme : *ques es prometuda*, « qui est promise », *so que t'ai prometut*, « ce que je t'ai promis » ; *auria vougut*, « il aurait voulu » ; *vos ai totjorn conissut*, « je ne vous ai jamais renié » ; *vos ai credut*, « j'ai cru en vous » ; *quant tota aquelh mondes aviant passat*, « quand tous ces gens avaient passé » ; *quau los auria botats en preson*, « qui les aurait mis en prison » ; *aquela chansons avia agradat am'ls coviseiras*, « cette chanson avait eu l'agrément des femmes » ; *mas lis ai oblidadas (lis chansons)*, « mais je les ai oubliées » ; *ai oblidat lis chansons*, « j'ai oublié les chansons » ; *lis avian poduts portar*, « elles avaient pu les porter » ; etc. Cependant certaines formes irrégulières demeurent comme, *dengun l'a vist*, « personne ne le vit » ; *dison que s'es trais*, « on dit qu'il s'est jeté » ; *quant'ls aurem pres*, « quand nous les aurons pris » ; *aco es ques a fah'na mauvasa fin*, « c'est qu'il a fait une mauvaise fin ».

C'est seulement dans le texte de *La Ròsa*, que Gilbert applique la règle de l'occitan classique d'accord du participe passé avec *aver*, « avoir ». Cela note une prise de connaissance de cette règle au moment de la rédaction de ce texte par Gilbert. Il écrit donc, *Pápa, avés crompada nostra rauba ?* « Père, avez-vous acheté notre robe ? » comme, *Pápa, avés portada ma rósa ?* « Père avez-vous porté ma rose ? » ; *quant l'aguet parangida (la bèstia)*, « quand elle l'eut lavée » ; *ma maire l'avia vista (la fenna)*, « ma mère l'avait vue ». L'accord avec le complément d'objet direct se fait, qu'elle que soit sa place dans la phrase.

Gérondif

Il est formé par *en* + *participe-présent* comme, *en gardegeant*, « en regardant », *en voi lauzant*, « en vous louant » ; *en tustant*, « en frappant », etc. Il est à noter que l'auteur utilise peu les gérondifs leur préférant la forme active des verbes.

Les participes présents respectent la règle des groupes verbaux, pour le premier groupe nous avons *-ant*, comme, *gradegeant*, « regardant », *esparnhant*, « épargnant » ; *lauzant*, « louant », pour les autres groupes *-ent*, comme, *rizent*, « riant », relativement rares.

Formes négatives

Les phrases négatives sont généralement formées du verbe conjugué suivi de la négation *pas*, *que'ls pòdon pas auzir*, « qui ne peuvent les entendre » ; *lo chalia pas crossar*, « il ne fallait pas le bercer » ; *sabe pas quau auria banhat sis uelhs*, « le cœur le plus dur aurait versé des pleurs » ; *voi laissarai pas 'star*, « je ne vous abandonnerai pas » ; *i a pas grat*, « ce n'est pas facile ».

Gilbert use parfois de la forme archaïque avec *non* « non » préposé indiquant un certain renforcement de la négation, *non son cobedas*, « elles ne sont nullement envieuses » ; *non farem !* « non ! (nous n'en ferons rien) ».

Les phrases interro-négatives ou exclamatives-négatives présentent une double négation, *n'avés pas bergonja ?* « vous n'avez pas honte ? » ; *n'ajas pas paor !* « n'avez pas peur ! ».

Infinitif

Nous avons déjà signalé le passage au troisième groupe d'un certain nombre de verbes du second groupe sous une forme paroxytonique, comme *sortir* > *sòrter* ['sortre], « sortir » ; *partir* > *parter* ['partre], « partir » ; *corrir* > *correr* ['kure], « courir » ; *venir* > *vener* ['vene], « venir », (ALMC, table 1897 ; Roux, 2016, 2017). Tous ces verbes utilisés par Gilbert se conjuguent comme les verbes du troisième groupe comme nous avons pu le voir dans les exemples qui précèdent, *partrem*, « nous partirons » ; *sortras*, « tu sortiras », etc.

Les verbes issus de -NGĚRE latin comme PLANGĚRE donnent dans les parlers de l'ouest de la Haute-Loire *-nger* (atone) (Nauton, 1974 ; Roux, 2016 / 2017), comme le note Gilbert avec *planger* ['plãdʒe], « plaindre ».

Sur une large zone axée sur la Margeride auvergnate, *crènher* « craindre » est passé au premier groupe, *crenhar* > *cranhar* (ALMC, planche 1897, points 19 et 25 ; Roux, 2016 / 2017). C'est cette forme qu'utilise Gilbert : *cranhavan*, « ils craignaient » (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Notons également la forme *comencar* [kumẽ'ka] « commencer » utilisée par Gilbert, *comencava de s'espaoregear*, « la peur commençait à le gagner », *per comencar*, « pour commencer » ; *l'aiga comencava de montar*, « l'eau commencer à s'élever » ; *e, la Naneta comenqet*, « et la Nanette commença ». Dans l'ALF, carte 313 et 311 (points 709 (Allanche), 807 (Saint-Germain-Lembron), 811 (Massiac)) et dans l'ALMC carte 1436 (points, 13 (Landeyrat), 14 (Menet), 15 (Mauriac), 18 (Les Ternes)), cette forme est donnée sur une zone située entre le sud du Puy-de-Dôme et le nord Cantal. Chambon parle à propos de l'utilisation de cette forme verbale par Gilbert, de « délocalisation » (Chambon, 1995), comme empruntée ailleurs. Conformément aux atlas, pour Chambon, cette forme n'existe pas en Haute-Loire. En fait nous la trouvons toujours utilisée par Antoine Bertrand de Brioude (Bartran, 1934) dans tous ses textes, *l'an vi be can co coumenca*, « on voit bien quand ça commence »⁸⁷⁰ ; *en coumençant liour diré*, « pour commencer vous leur direz » ; *la sacoussa z'o coumenca arsera*, « la secousse a commencé hier » ; *coumenca prou*, « il commence » ; *se plentavo par coumenca*, « il se dressa pour commencer » ; *raniflé 'na priza é coumenké*, « il renifla une prise de tabac et commença ». Nous avons également noté dans nos enquêtes de terrain⁸⁷¹ cette forme non seulement dans le nord du Brivadois, mais également à son extrême sud à la limite du plateau gévaudanais de Saugues. Il est donc clair que cette forme est bien propre au parler de Gilbert et aux deux versants de la Margeride et n'est pas une délocalisation comme l'a cru Chambon⁸⁷².

Interrogation

Hormis les formes interrogatives marquées par le verbe et l'inversion du sujet, comme, *aco es ella ?* « c'est elle ? » ; *sabés s'era maridat ?* « savez-vous si il était marié ? » ; *aco es tu, ques as tant de morre ?* « c'est toi qui est si hardi ? » ; *o avés auzit, Catonet ?* « avez-vous oui, Catherinette ? » ; *auzés la Finon ?* « entendez-vous la Finette ? », Gilbert utilise les mots interrogatifs habituels : *de que n'en sabés ?* « qu'en savez-vous ? » ; *que faria ?* « que ferais-je ? » ; *e lo poble, cossi vesqia ?* « et le peuple, comment vivait-il ? » ; *quau vos a dit tot acó ?* « qui vous a dit tout cela ? » ; *ont era, lo chastel ?* « où était-il, le château ? » ; *cossi m'en despeitarai ?* « comment m'en déferai-je ? » ; *mas coma'ls emportar ?* « mais comment les

⁸⁷⁰ La graphie est de Bertrand et les traductions sont toutes d'Albert Masseur.

⁸⁷¹ Certains membres de l'atelier d'écriture occitane de Langeac originaire de Bourlaire (commune de Chanteuges) ; Enquêtes Robert Mouchet et son épouse Marie-Louise Michel, 7/05/2018 et 14/05/2018, à Ganillon commune de Pébrac.

⁸⁷² Dans la même zone nous trouvons également *la traca* [la 'traka] pour indiquer « le passage » que l'on fait dans la neige (ALMC, carte 51).

emporter ? » ; *quant vos la paion, vostra dentella ?* « combien vous la paye-t-on, votre dentelle ? » etc.

Exclamation

Dans le texte de Gilbert nous trouvons des propositions exclamatives notées par un exclamatif comme, *quant geau lo monde delh chastel aguèron !* « quelle joie les gens du château eurent ! » ; *quan esmai !* « quel chagrin ! » ; *quant miracle !* « quel miracle ! » ; *quana fotuda besonha, qu'aqueli reloges !* « quelle mauvaise chose que ces horloges ! ».

L'exclamation peut être aussi construite avec la préposition *de* comme dans, *pelha de bestia !* « Vil manant ! » ; *Iganauda de Finon !* « Impie de Finette ! » ; *Maireta ! A ! de ma maireta !* « Mère chérie ! ô mère chérie ! » ; *si sabia[s] de que me còla !* « si tu savais ce que cela me coûte ! » ; *d'aquelh monin de Finon !* « qu'elle est drôle cette Finette ! ».

Elle peut également prendre une tournure interrogative, *l'aurias parangida, vos, Mieta !* « Vous l'auriez corrigé d'importance, vous, Miette ! » ; *mas qu'as paor !* « mais de quoi as-tu peur ! ».

Nous pouvons trouver également des phrases exclamatives construites avec le subjonctif présent sans *que* (exclamation optative), *qu'acó me saje pardonat !* « que cela me soit pardonné ! » ; *ai ! bóna fada [...] ajas pietat !* « Ah ! bonne fée [...] ayez pitié ! » ; *faches pas' có, fotraud !* « ne fais pas cela, nigaud ! » ; *baste que vostre tresem voi gaste delh biais !*, « puisse votre troisième vous user comme il faut ! ».

Autres éléments de morphologie

Adjectifs numéraux

La seule particularité à noter dans la langue de Gilbert concerne les ordinaux, *novem* dans la phrase, *mas lh'en diguèron tant qu'elh novem jorn anet ves lo chastel*, « mais on la raisonna si bien que le neuvième jour elle se rendit en ce château », ou *tresem* dans la phrase *baste que vostre tresem voi gaste delh biais*, « puisse votre troisième vous user comme il faut ». Nous trouvons chez Olivier *noveme*, -*ma* adjectif numérique comme dans la phrase, *ayso fo fait lo noveme jour de julliet*, « ainsi il fut fait le neuvième jour de juillet » (Olivier, 2009, p. 820), et *tretzen* « troisième » (Olivier, 2009, p. 1247). Chez Levy nous trouvons *novenc*, « neuvième » (Levy, 1909, p. 262) et *trezen* « troisième » (Levy, 1909, p. 372). Anglade donne les formes *novens* et *tertz*, il dit que des formes en -*esme*, pour -*ens* existent mais sont rares (Anglade, 1921, p. 238). Les formes actuellement utilisées étant issues du français, nous pouvons donc penser que celles utilisées par Gilbert viennent de son étude des textes (auvergnats) anciens.

Les possessifs

Concernant les adjectifs possessifs au singulier Gilbert utilise les formes canoniques de la langue occitane, *me plange pas de mon Peire*, « je ne plans pas de mon Pierre » ; *ma fenna*, « ma femme » ; *chalia gardar ton petiôt !* « il fallait garder ton petit ! » ; *dins son reive*, « dans son rêve » ; *sa recorda*, « sa récolte » ; *nostra rauba*, « notre robe » ; *vostre conte*, « votre conte » ; *vostra testa*, « votre tête » ; il aligne les pluriels sur ceux des articles conformément à son parler, *me chau mostrar mi dents*, « il me faut montrer mes dents » ; *ama sis efants*, « il aime ses enfants » ; *sis uelhs lioucegeavon*, « ses yeux lançaient des éclairs » ; *si bôtas farradas toucavon per la rota*, « ses bottes ferrées martelaient la route » ; *si dos uelhs eron banhats*, « ses yeux versaient des larmes » ; *e'ls chins se jassèron a sis peds*, « et les chiens se couchèrent à ses pieds ». Nous trouvons également la forme enclitique, *ma fenna e'ms efants*, « ma femme et mes enfants ».

Pour les quatrième et cinquième personnes Gilbert utilise les formes canoniques en *-es*, *nóstres paures hòmes et nostres drolles* ['nostris 'pawri 'zome e 'nostrij 'drole], « nos maris et nos fils » ; *vostres fuses* ['vostris 'fjyze], « vos fuseaux », ou avec le pluriel marqué comme pour les autres mots fonctionnels, *nostris brostons*, « nos rejets ».

Conformément aux parlars de la Ribeyre d'Allier et de la Margeride le possessif *lor* « leur » de la sixième personne est remplacé par *son* (*sis* au pluriel) comme dans, *que mostravon si dents*, « qui montraient leurs dents » ; *e'ls pastres paron sis fedas*, « et les bergers défendent leurs brebis » ; *de bóna gracia ajudon sis hòmes per trabalhar*, « elles aident, de bonne grâce leurs maris à travailler ».

Les pronoms possessifs sont conformes aux formes locales (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2 ; ALF, carte 853 ; ALMC, cartes, 1807-1814), *saras mióne e te vendrai querre*, « tu seras à moi et je viendrai te chercher » ; *et la mióna !* « et la mienne ! » ; *prene aco tióne*, « je prends ce qui est tien » ; *chascuna contara lo sióne*, « chacune contera le sien » ; etc.

Pronoms personnels

Les formes toniques sont celles communes à l'ensemble occitan, *tus as pietat de ieu*, « tu me prend en pitié » ; *aco es tu*, « c'est toi » ; *a costat des elh*, « à côté de lui » ; *gardet son monde ves ella ?* « elle garda ses parents auprès d'elle » ; *e aco es nos autras fennas*, « et c'est nous autres femmes » ; *ma maire es de vos autras*, « ma mère est des vôtres » ; *aco eras els que i botavon'ls autres*, « c'étaient eux qui y boutaient les autres ».

Il en est de même pour les formes atones communes utilisées par Gilbert, *ma menina me dizia*, « ma grand-mère me disait » ; *te bolegue*, « je te remue » ; *lhi fai*, « il lui fait » ; *preste*

a lhi crebar lis uelhs, « prêt à lui crever les yeux » ; *la maire correquet badar et lhi diguet*, « la mère courut ouvrir et lui dit » ; *contas nos*, « contez-nous » ; *vos promete*, « je vous promets ». Ici encore, *lor* « leur » est remplacé par *lhi* identique à *lhi* « lui », *lhi semblavon d'estránja mena*, « il leur paraissait d'étrange espèce » ; *per lhi donar mangear*, « pour leur donner à manger » ; *per lhi pausar la rason*, « afin de les questionner » ; *aqui as so que lh'eschai*, « voilà ce qui leur échoit ».

Gilbert offre à ce propos d'intéressantes formes syntaxiques caractéristiques des parlers nord-occitans souvent inverses de celle des parlers méridionaux (Teulat, 1981, p. 50), *li lhi vene demandar*, « je viens les lui demander » ; *son paire i la menet*, « son père l'y conduisit » ; *te hi lo sarrerón*, « ils l'y enfermèrent » ; *e lhi zo fazia veire*, « et il le lui faisait voir » ; *vai t'en ves lis obriers, et fai te lo farrar*, « va-t'en vers les ouvriers, afin qu'ils te le ferrent » ; *que lhi zo comandes*, « que tu le lui commandes » ; *mas me faras pas'co am ieu*, « mais tu ne me feras point cela à moi » ; *te volia mas tu*, « je ne voulais que toi » ; *t'espeitave mas tu*, « je n'attendais que toi » ;

Les comparatifs

Gilbert utilise les formes comparatives habituelles ; *un lop ques avia tau besonha coma tu*, « un loup qui se trouvait dans le même cas que toi » ; *anas [...] tant luan coma podrés*, « allez [...] aussi loin que vous pourrez ».

Le pronom neutre

Le pronom neutre apparaît toujours dans les textes de Gilbert sous la forme *zo* [zu], « le », *lo conte zo dis pas*, « le conte ne le dit pas » ; *digeas nos zo !* « dites-le nous » ; *zo farem*, « nous le ferons » ; *que lhi zo comandes*, « que tu le lui commandes ». Nous pouvons aussi trouver ce pronom dans certaines expressions fossilisées sous la forme classique, *aqui o as* [aci'wa], « voilà », en s'adressant à une personne que l'on tutoie.

Pronoms démonstratifs

Conformément au système phonétique de son parler Gilbert écrit au masculin *aquelh* [a'kij], « ce » ou « celui-ci », devant consonne, *quant tot aquelh mondes aviant passat*, « quand tous ces gens avaient passé » ; *d'aquelh jorn en lai*, « pour le reste de ses jours » ; *mais non com'aquelh*, « mais qui n'était pas comme celui-ci ». Devant une voyelle il note *aquel* en liaison avec le mot qui suit, *am'aquel hóme* [am akɛ'lome], « à cet homme ». Gilbert emploie

également la forme *aqueste* sans que celle-ci n'est une fonction particulière en comparaison de *aquelh, lo senhor d'aqueste chastel*, « le seigneur de ce château ».

Au pluriel nous trouvons les formes conformes à la règle du pluriel des articles et autres mots fonctionnels, *aqueli reloges*, « ces horloges » ; *aqueli bruts*, « ces bruits » ; *aqueli que volon pas trabalhar*, « ceux qui ne veulent pas travailler ». Ces formes correspondent à la phonétique locale [a'kilez, -es, -ij] (ALMC, carte 1817). Mais souvent Gilbert utilise devant des consonnes sourdes quand *s* final est sonore des formes plus conformes à la langue classique, *per'quels que* [per kis ke], « pour ceux-ci » ; *aquels trei jorns* [a'kis trij dzur], « ces trois jours » ; *e neget aquels ques* [kis kez] *avian chaufat lo forn*, « et noya ceux qui avaient chauffé le four ». Toutes ces formes orthographiques semblent empruntées à la grammaire d'Anglade (Anglade, 1921, p. 242).

Au féminin nous trouvons, *aquela bestia*, « cette bête » ; *aquela d'aqui levet son baston*, « celle-ci leva son bâton » ; *aquela chapleira de Finon*, « cette bavarde de Finette ». Comme pour le masculin nous pouvons également trouver *aquesta : es per l'amor d'aquesta drólla*, « c'est pour l'amour de cette jeune fille ».

Au pluriel nous avons, *coma fason'quelis fennas ?* « comment ces femmes font-elles ? » ; *aqueli bestias*, « ces bêtes », *dins'quelis escondalhas escuras*, « dans ces sombres oubliettes », qui correspondent également aux formes locales identiques au masculin [a'kilez, -es, -ij] (ALMC, carte 1818). En finale absolue Gilbert rétabli la forme du féminin, *per aquellas*, « pour celles-ci ». Nous observons également une hésitation orthographique entre *l* simple et *ll* double.

« Ceci » ou « ce » est traduit par *aco* comme par exemple, *acó es tu ?* « est-ce toi ? » ; *d'avant qu'aco n'en fache una outra bofada*, « avant que la rafale ne redouble » ; *quant aco cera*, « quand il (ça) neige » ; *per moeire acó que crida dins mon ventre*, « .pour me débarrasser de ce qui crie en mon ventre » ; *acó lhi fazia tant dóu*, « cela lui faisait tant de peine ».

Acó est aussi utilisé dans de nombreuses expressions idiomatiques comme, *aco d'aqui rai*, « assurément » ; *mas'co d'aqui rai !* « mais patience ! » ; *laissas m'estar'có !* « laissez donc cela ! » ; *et totjorn ramenava acó*, « et toujours, cette pensée revenait en son esprit ».

« Ce » peut aussi être donné par *so*, comme dans, *pare só que deve parar !* « je pare ce que je dois parer ! » ; *aqui as so que faras*, « voici ce que tu devras faire » ; *jauziras vint ans de tot só que t'aurai donat*, « Pendant vingt ans, tu jouiras de ce que je t'aurai donné » ; *só que t'ai prometut*, « ce que je t'ai promis ».

Pronoms indéfinis

Ils suivent les mêmes règles que les autres mots fonctionnels.

- *Tot per un còp*, « tout à coup » ; *tot vialage*, « chaque village » ; *tota villa*, « chaque ville » ; *tota ma vida*, « toute ma vie » ; *toti trabalhavon*, « tous travaillaient » ; *totes l'espiavon*, « tout le monde était dans l'admiration » ; *totas se boteron a chaplar daparteira*, « elles firent leurs réflexions à tour de rôle » ; *sei la mais de planger de totas li bestias*, « je suis de toutes les bêtes la plus à plaindre » ; *totas 'queli bestionas*, « toutes ces bestioles ».

- *Quauqu'anma que patissia*, « quelque âme en peine » ; *quauques bravi jorns*, « quelques beaux jours » ; *me sovene de quaucas goalhas*, « je me souviens de quelques gouailles » ; *si n'en tróbon quaucuns*, « si l'on en trouve quelques-uns » ; *i n'a ben quaucunas ques an de nogealhs*, « il y en a bien quelques-unes qui ont une amande ».

- *Quican*, traduit toujours « quelque chose », *non mas lo rasas ont quican cridava*, « si ce n'est le ravin où l'on criait » ; *aquela mandara quican elh drólle*, « celle-ci enverra quelque chose au garçon » ; *quican que s'en anava*, « quelque-chose qui s'en allait », cette forme est la forme générale de l'occitan occidental (ALF, carte 1116). « Autre-chose » est traduit en ajoutant *mais*, *trobas quican mais !* « trouvez autre-chose ».

- *Chascuna, beleu, vei en reive*, « chacune, peut-être, voit en rêve » est le distributif correspondant à la langue ancienne (Levy, 1909, p.70 ; Anglade, 1921, p. 255 ; Olivier, 2009, p. 237).

- *Chaque còp que coparan una flor*, « chaque fois qu'ils couperont une fleur ». Cette forme toujours prononcée ['tsake] correspond à celle de la langue ancienne *chasque* (Levy, 1909, p. 76 ; Olivier, 2009, 237).

- *Dengun l'a vist*, « personne ne l'a vu » ; *dengun te lo podra justar*, « personne n'y pourra porter atteinte ». Cette forme est donnée dans les dictionnaires de la langue ancienne (Levy, 1909, p. 111 ; Olivier, 2009, p. 382).

Nous pouvons constater que tous ces pronoms sont ceux généralement répertoriés dans les dictionnaires de la langue ancienne (Levy, 1909 ; Olivier, 2009) et sur les atlas linguistiques, (ALMC, points 19 et 20 ; ALF, points 807, 811, 812).

Adverbes

Les adverbes dérivés d'adjectifs sont formés avec *-men* (sans *t* final) joint au féminin de l'adjectif et conformément à la langue ancienne (Levy, 1909 ; Anglade, 1921 ; Olivier 2009), *n'avés fat bravamen ?* « en avez-vous fait beaucoup ? » ; *mais que saguesse grandamen richa*, « bien qu'elle fût immensément riche » ; *n'avem vist longeamen*, « nous en avons vu longtemps ».

Autres adverbes

Manière et quantité

Ben, « bien », *era un petas ben pausat*, « la sentence était bien rendue ». Gilbert restitue toujours la forme ancienne *ben*, quelque soit le sens « bien » ou « très » (Dauzat, 1900, p. 217 ; Levy, 1909, p.44 ; Olivier, 2009, 150-151).

Estaben, « aussi », *estaben, lis paures conissian lo chastel*, « aussi, les mendiants connaissaient le château », composé de *es+tanben*.

Estapauc, « aussi », *estapauc, piqueron delhs mans coma chau*, « aussi, elles applaudirent vigoureusement », adverbe introductif local inconnu des dictionnaires et des atlas, composé de *es+tanpauc*.

Pracó, « pourtant, cependant », *un jorn pracó*, « un jour, pourtant ». Peut avoir dans une phrase exclamative le sens de « oh ! mon Dieu ! » *pracó, pracó, [...] mais me chau mostrar mi dents !* « Mon Dieu [...] il me faut, malgré moi, montrer mes dents » (Alibert, 1966, p. 562).

Mais, « plus », *sei lo mais de planger*, « je suis le plus à plaindre ». Là encore Gilbert rétablit l'orthographe ancienne avec -s final (Dauzat, 1900, p. 215 ; Levy, 1909, p.231 ; Anglade, 1921, p. 362 ; Olivier, 2009, p. 720).

Tant pauc, « pour un peu », *tant pauc mais seria'stat com'una neira*, « pour un peu, il eût été de la grosseur d'une puce ». Peut signifier localement également « c'est pourquoi » (Reichel, 2005, p. 788).

Temps

Anueit, « aujourd'hui », *cossiras ben tant, anueit ?* « vous soupirez bien tant, aujourd'hui ? » ; *n'i a anueit*, « il y en a aujourd'hui » (Dauzat, 1900, p. 209 ; ALMC, carte 1441), (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Aora, « maintenant », *aora, sonaria pas per desvelhar lo paire Jaconet*, « maintenant, il ne sonnerait plus pour éveiller le père Jacquinet » ; *ont lo trobarai, aora ?* « où le trouverai-je, maintenant ? ». Gilbert reprend ici la forme ancienne (Dauzat, 1900, p. 210 ; Levy, 1909, p. 22). Pour éviter le hiatus la forme moderne a intercalé un *v* entre *a* et *o*, *avora* [a'vura] (ALMC, carte 1868), ou a établi une diphtongue, *aura* (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Cotinent, « à l'instant ; tout de suite », *cotinent ?* « présentement ? ». Ce terme est totalement absent des dictionnaires de la langue ancienne ou moderne, on le trouve dans l'ALMC (carte, 1868).

D'aquí en lai, « dorénavant », *sajas, d'aquí en lai, de bon monde*, « soyez, dorénavant, secourables aux malheureux ». D'autres formes locales existent comme *d'avora en çai*, (Bonnaud, 1999, p. 225).

D'avant, « auparavant, avant », *elh que chantava, d'avant*, « lui qui chantait, auparavant » ; *d'avant que lo diable*, « avant que le diable ». Cet adverbe est presque toujours utilisé suivant la forme *d'avans que* ou *que d'avans* (ALMC, carte 1860).

Desera, « déjà », *desera sent Paul badava la bocha*, « déjà saint Paul ouvrait la bouche ». Forme locale probablement construite sur *dès + ara*, « depuis+ maintenant ».

Enlai, « au-delà, à partir de », *de se passar de part d'aquelh jorn enlai*, « de renoncer, pour le reste de ses jours, à se nourrir de chair ». Nous trouvons cet adverbe sous cette forme dans le *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat* (Olivier, 2009, p. 485).

Enquera, « encore », *auzia, enquera, la cridada delh gealh*, « il entendait encore le cri du coq ». Nous sommes là sur la coupure en diagonale de direction Sud-ouest, Nord-est de l'occitan, avec *encara* au Sud-est et *enquèra* au Nord-ouest (Dauzat, 1900, 210 ; Teulat, 1981, carte 10 p. 53 ; ALF, carte 458 ; ALMC, 1865).

Leu, « bientôt, vite » (Dauzat, 1900, p. 218 ; Levy, 1909, p. 225 ; Olivier, 2009, p. 695), *l'enveja de cantar m'a leu'gut passat*, « l'envie de chanter m'a passé de bonheur » ; *se pica leu*, « il est sujet à des sautes d'humeur (il s'emballe vite) ». La prononciation locale est [jew] ou [løj] (ALMC, carte 1866).

Pueissa empres, « ensuite ; puis », *pueissa empres, li moutons se visèron de lo trucar*, « puis, les béliers se mirent à le frapper de leurs cornes ». La forme avec *s* final est attestée dans les dictionnaires de la langue ancienne (Levy, 1909, p.300 ; Olivier, 2009, p. 956) et chez Dauzat (Dauzat, 1900, p. 211).

Ser, « soir », *lo ser, jazia, nientat*. « le soir, il s'allait gésir, anéanti ». La forme locale est en fait [ˈsɛra] (ALMC, 1433, 1439,1442).

Lieu

Hi, « y », est très présent dans la langue de Gilbert : *quant hi vai*, « quand il y va » ; *se hi podia esser*, « si je pouvais y être » ; *te hi lo sarrèron*, « ils y enfermèrent » ; *se hi ranquèron*, « ils s'y arc boutèrent ». Gilbert a conservé la forme avec *h* initial évitant ainsi le hiatus avec la voyelle qui précède. Cette forme est attestée dans le *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat* (Olivier, 2009, p. 649). On se souvient que les formes utilisées pour « y » dans le parler de Pontgibaud sont de types différents comme pour tous les parlers septentrionaux (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Selon les données de l'ALF (Pontgibaud, point 703 ; Paulhaguet, point

812), nous trouvons sur la carte 95, « il y avait », *ès àvia* [ɛz 'aja], versus *i aviá* [j a'jo], de même pour les cartes 89, 103, 519b et 729b.

Alaien, « là-bas », *alaien*, *lo gealh*, [...] *fazia l'escaunhaire*, « là-bas, le coq [...] faisait le moqueur ». Cette forme est répertoriée dans le *Vocabulaire du patois-vellavien* (Vinols-de-Montfleury, 1891, p. 30), ainsi que chez Dauzat (Dauzat, 1900, p. 207).

Aqui, « là, ici » ; *aquelh d'aqui*, « celui-ci » ; *aqui as so que faras*, « voilà ce que tu feras » ; *d'aqui, d'alai*, « deci, delà », forme classique de l'occitan (Dauzat, 1900, p. 207 ; Levy, 1909, p. 26 ; Anglade, 1921, p. 355 ; Alibert, 1966, p.111 ; Olivier, 2009, p. 83). Gilbert n'utilise que la forme *aquí* pour « ici » ou « là ».

Darres, « derrière », *s'escondet* [...] *darres un chier*, « il se cacha [...] derrière un tas de pierres ». Cette forme existait dans la langue ancienne (Olivier, 2009, p. 388). Elle correspond phonétiquement à la forme actuelle dans la région, [da're] (ALMC, carte 1851).

Davans, « devant », *vezia devans elh*, « il voyait devant lui » (Levy, 1909, p.35, Anglade, 1921, p.355 ; Olivier, 2009, p.122).

De qu'ont, « du côté de ; d'où », *espriet de qu'ont auzia lanhar*, « cherchant du côté d'où venaient ces plaintes » ; *de qu'ont có bombava et bombardava !* « parmi les explosions et les bombardements ! ». Cette forme est typique du brivadois⁸⁷³ et correspond à la forme canonique *don, d'ont* (Anglade, 1921, p. 356).

De vés, « dans la direction ; en direction de », *quant chau tirar de vés avant, tiron de ves arrer*, « quand il faut aller de l'avant, ils tirent en arrière » Cette forme se trouve sous cette forme dans les dictionnaires de la langue ancienne (Levy, 1909, p. 382 ; Anglade, 1921, p. 366 ; Olivier, 2009).

Dins / dinc, « dans », *dins la chassanha*, « dans la chassagne (le bois de chênes) » ; *dinc una bòria*, « dans une ferme ». Cette forme est selon Dauzat le composé de *d+intz* qui a abouti à *dins* (Dauzat, 1900, p. 207 ; Levy, 1909, p. 128 ; Olivier, 2009, p. 422).

En aut, « en haut », *en aut dels pinetas*, « au faîte des grands pins ». [ɛ'naw] (Dauzat, 1900, p. 209 ; ALF, carte 685 ; ALMC, carte, 1848).

End, « en », *pensava morir end sa cavana*, « il croyait mourir en sa caverne » ; *se faire monge end lo covent*, « se faire moine au couvent ». Dauzat nous donne *en(t)* au sens primitif de INDE, « de là ; de ce lieu » (Dauzat, 1900, p. 207). Les dictionnaires de la langue ancienne donnent *en* (Levy, 1909, p.140 ; Olivier, 2009, p.466).

⁸⁷³ Nous retrouvons cette forme chez Bertrand (Bartran, 1934), *ati de coun se boutavoun d'ourdinare*, « là où ils se mettaient habituellement » ; *ribèroun davan 'na nitsa de coun zèra en gran Sen Dzulien*, « ils se trouvèrent devant la niche où se trouvait une grande statue de Saint Julien ».

Entorn, « autour », *furava entorn dels hostaus*, « il rodait autour des maisons » (Levy, 1909, p. 153 ; Anglade, 1921, p. 356 ; Alibert, 1966, p.342 ; Olivier, 2009, p. 498).

Fora, « dehors », *los hòmes sont fòra, elh trabalh*. « les hommes sont dehors, au labeur. » ; *correguet fòra*, « il courut dehors » ; *marcha a fora*, « sortons », *fora* « dehors » (Dauzat, 1900, p. 207 ; Levy, 1909, p. 195 ; Anglade, 1921, p. 356 ; Alibert, 1966, p.406 ; Olivier, 2009, p. 596).

Luan, « loin », *tant luan coma podrés*, « aussi loin que vous pourrez » ; *delh luan*, « dans le lointain ». Cette forme est conforme à la phonétique locale [jɥã], [lɥã] ou [lõ] (ALMC, cartes 125-126) et correspond à la forme ancienne *lonh* (Dauzat, 1900, p. 207 ; Levy, 1909, p. 229 ; Olivier, 2009, p. 712).

Ves / vec, « vers ; auprès de ; parmi », *lo portier tornet ves son mestre*, « le portier se rendit encore auprès de son maître », *vec una bestia*, « auprès d'un monstre » ; *lhi chaguet patir enquera mais que ve'ls polas*, « il eut à pâtir encore plus que parmi les poules » (Dauzat, 1900, 221-222 ; Levy, 1909, p. 382 ; Anglade, 1921, p. 366 ; Olivier, 2009) .

Doute

Beleu, « peut-être », *chascuna, beleu, vei en reive*, « chacune, peut-être, voit en rêve », forme conforme à la langue ancienne (Dauzat, 1900, p. 213 ; Anglade, 1921, 361-362).

Gaire ben, « presque », *gaire ben totas avian vist de lops*, « presque toutes avaient vu des loups ». Surtout usité dans la Margeride et concurrencé dans la Ribeyre par *quasi* (ALMC, carte 1863).

Affirmation et négation

L'affirmation utilisée par Gilbert est celle commune à la région, *oc ben, oc ben si volés*, « oui si tu le veux », ou parfois *adivóc* (a di-v-òc), « Ah ! bien oui ! » (Dauzat, 1900, 211-212). Gilbert donne en note de fin de livre « *Adivoc*, particule affirmative, au sens de “oh ! oui” ; “vraiment” ; “sans doute” ; “je crois que oui”. Pour *a div oc*, littér. “Oh ! Dieu oui !” *Div* peut être aussi bien l'abrégé du gaulois *divos*, Dieu, que le latin *divus*, même sens ».

Gilbert utilise également *óc*. Localement la forme *òc* a évolué en [oj] par palatalisation de *c* final comme en montpellierain (Anglade, 1921, p. 244)⁸⁷⁴. Dans la Ribeyre d'Allier comme dans la Margeride auvergnate, par passage de la diphtongue décroissante à une diphtongue croissante, cette forme a évolué en [wej] ou [wej] (ALMC, carte.1871).

En ce qui concerne la négation, elle peut être renforcée, par *ges* « point », *ges n'en sabe*, « je n'en sais point » (Dauzat, 1900, p. 213 ; Levy, 1909, p.206 ; Olivier, 2009, 630-631).

⁸⁷⁴ Mistral à l'entrée *Nani* du TDF (page 394, tome II) le donne comme un francisme assimilé venant de *oïl*.

Le privatif *mas* est seul utilisé dans les phrases du type, *vôle mas entrar elh celh*, « je ne veux qu'entrer au ciel » ; *sei mas un paure serve*, « je ne suis qu'un pauvre serf », *n'i avia ma'una que pendolava*, « il n'y en avait qu'une qui pendait ». La forme en double négation *non mas* a le sens de « si ce n'est », *dengun lhi respondia, non mas lo rasas*, « personne ne lui répondait, si ce n'est le ravin » ; également de « une seule », *me podras demandar una gracia [...] non ma'una*, « tu pourras me demander une grâce [...] mais une seule ». Ce privatif est spécifique aux parlers nord-occitans (Bec, 1973, p. 164).

La forme, *qu'as paor !* utilisée par Gilbert, exprime également l'absence ou le manque, « soit sans crainte ! ».

Prépositions

- *Chas*, « chez », *quant tornet chas elh*, « quand il arriva chez lui », (Olivier, 2009, p. 236). *Chas* est issu de *chasa* < *casa* « demeure » avec apocope de *a* final. Anglade dit « forme ancienne, mais très rare » (Anglade, 1921, p. 365).

- *Sobre*, « sur », *de sobre*, « dessus », *lis chins lhi sauteron de sobre*, « les chiens lui sautèrent dessus » (Dauzat, 1900, p. 208 ; Levy, 1909, p.345 ; Anglade, 1921, p.366 ; Olivier 2009, p.1150).

- *Hors de*, « au lieu de », *hors de chantar lis autres monges podian chabidar*, « au lieu de chanter les autres moines pouvaient dormir » ; *hors de mangear*, « au lieu de manger » ; *mas hors d'andar*, « mais au lieu d'aller » (Voir « Lexique » ci-dessous).

- *Sei*, « jusqu'à », *demoret desvelhat sei lo matin*, « il demeura éveillé jusqu'au matin » ; *sei deman*, « à demain ». Nous avons précédemment explicité ci-dessus l'utilisation de cette préposition, Levy et Olivier donnent la préposition *sai que*, « jusqu'à » et la conjonction *sai que*, « jusqu'à ce que » (Levy, 1909, p. 333 ; Olivier, 2009, p. 1100).

- *Sen*, « sans », *sen saber ont era*, « sans savoir où il était ». Gilbert reprend là une forme ancienne (Levy, 1909, p. 341 ; Anglade, 1921, p. 366). Les parlers occitans du nord (y compris partie du nord-languedocien) ont gardé une autre forme ancienne *sans* [sã] ou [sõ] (ALF, carte 189 ; ALMC, carte 652 ; Olivier, 2009, p. 1129).

- *Sot*, « sous », *sot lo Cantau son dec*, « Il y en a dix qui sont réunies sous le Cantau » (Dauzat, 1900, p. 208 ; Levy, 1909, p.353 ; Anglade, 1921, p. 357 ; Olivier 2009, p.1170).

Lexique

Dans le texte de *La covisada*, comme dans ceux qui suivront, Gilbert va être très réticent à user de termes, d'expressions ou de mots empruntés au vocabulaire d'autres parlers et encore

plus à d'autres régions. Il suffirait pour cela de comparer le vocabulaire utilisé par Gilbert à ce que notent et rapportent les atlas linguistiques : l'ALF pour les points 811 (Massiac) et 812 (Paulhaguet) et l'ALMC pour les points 19 (Chastel) et 20 (Saint Eble). L'exhaustivité de cet exercice serait sûrement instructive mais risquerait aussi d'être rébarbative et débordant le cadre de cette étude. Cependant, dans les nombreux exemples donnés auparavant nous avons pu constater le rapprochement existant avec les points des atlas sus indiqués, ainsi que certains témoignages recueillis dans ce territoire avec le vocabulaire de Gilbert.

Nous avons cependant relevé quelques mots qui sont aujourd'hui étrangers au vocabulaire de Chilhac et ses environs :

- *apostre*, « apôtre ». Ce mot est quelque peu étrange car la forme commune de l'occitan est *apòstol* (Levy, 1909, p.25 ; Olivier, 2009, p.78 ; Alibert, 1966, p.110). De son côté, Vidal utilise cette forme dans *Lo vielh Clarumont* (§ 5.3.8). Même si cela peut paraître inaccoutumé de la part de Gilbert, qui de par sa connaissance des textes médiévaux devait connaître la forme canonique de ce mot, ce vocable semble être une forme « reconstituée » peut-être destinée à en faciliter la compréhension.

- *chara*, « visage ». Ce mot est probablement un emprunt car nous ne le trouvons nulle part dans la région (ALF, carte 754 A et B ; ALMC, carte 1249). Le terme utilisé est généralement *lo morre*. Bonnaud donne *charà* dans son dictionnaire comme cantalien (Bonnaud, 1999, p. 759). Les dictionnaires anciens le donnent également (Levy, 1909, p. 66 ; Olivier, 2009, p.229).

- *chastigar*, « châtier ». Il semble que nous ayons là un emprunt pur et simple à la langue ancienne sans choix discriminatoire. Cela est étonnant car Levy donne dans son dictionnaire *castiar* comme lemmatisation suivit de *castigar* et *castejar* (Levy, 1909, p. 71). La forme *chastejar* serait celle qui correspondrait le mieux à la phonétique locale.

- *corauda* « sensible à l'infortune ». Cet adjectif ne se trouve nulle part avec ce sens et cette orthographe. Gilbert ne donne aucune explication dans ces notes de fin d'ouvrage.

- *crompar*, « acheter », ce terme est oublié en nord-occitan excepté dans le Cantal et la Lozère, mais est présent dans les textes anciens de la région (Medicis, 1975, tome 1, 144-152 ; tome 2, 36-40). C'est probablement dans des textes anciens que Gilbert a trouvé ce mot qu'il a donc voulu réhabiliter.

- *en pensamen*, « songeur », ce mot est donné par Levy (Levy, 1909, p. 288) et Alibert (Alibert, 1966, p. 539) avec le sens de « pensée ; chagrin, souci ». Probablement provient-il de la langue ancienne chez Gilbert.

- *galina*, « poule », ce mot également oublié est présent sous cette forme dans les textes médiévaux de la région. Comme nous l'avons fait remarquer cette graphie doit en fait correspondre à la phonétique [dza'lina] (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1). Gilbert semble reprendre ce mot tel qu'il l'a trouvé dans les textes anciens.

- *hostau*, « maison », ce mot est remplacé aujourd'hui par un dérivé, *estau* (ALF, carte, 801 ; ALMC, carte 649). Cependant cette forme est répertoriée dans le vocabulaire de Vinols de Montfleury sous la forme *houstāou* (Vinols de Montfleury, 1891, p.69). D'autre part sur le plateau de Saugues voisin c'est le mot *ostal* [us'ta] qui est communément utilisé (ALMC, carte 649).

- *Serve*, « serf ». Cette forme est attestée par Bonnaud sous la forme *sarve* ou *serve* (Bonnaud, 1999, p. 655), par contre nous n'en trouvons aucune trace dans les dictionnaires de la langue ancienne. Ubaud donne *sèrv / sèrva* (Ubaud, 2011, p. 1028).

- *tremolar*, « trembler », Gilbert utilise ce verbe dans la phrase, *diguèt am l'hóme que tremolava*, « elle dit à l'homme qui tremblait ». Ce verbe n'est plus utilisé dans la région et a été remplacé partout par [trã'bla] avec une phonétique imitée du français, ce qui prouve son emprunt à cette langue. Cependant le verbe *tremolar* est resté présent dans certains parlers du Puy-de-Dôme sous la forme [tramu'la], ce qui conduisit peut-être Gilbert à le réintroduire dans son vocabulaire à la place d'un francisme avéré (ALF, carte, 1330).

- *vielh*, « vieux » ce terme est un emprunt remplaçant le mot *vèlh* [vej] conservé dans le sud Velay (Nauton, 1974, carte 23, p. 308). Il a été remplacé dans la région de Chilhac par le francisme « vieux » [vjø], mais est conservé au féminin pour *una vèlha* ['ena 'veja]. Comme pour le mot *ostal* le plateau de Saugues a lui adopté la forme méridionale *vièlh*. Cette proximité à peut-être influencé Gilbert dans son choix.

Voilà à peu près tous les emprunts que nous trouvons dans le texte de *La covisada*. Ils restent donc relativement rares et sont toujours faits avec le souci d'intégration aux formes locales.

Par ailleurs nous avons pu noter un certain nombre de mots qui eux sont typiques de la région brivadoise, ou proche.

- *comencar*, « commencer », nous avons déjà explicité l'existence avec *c* [k] final occlusif. Nous n'avons trouvé aucune explication satisfaisante à cette évolution de CUMĪŃTIARE dont l'aboutissement normal conduit le groupe TIARE logiquement à *-çar* (Lafont, 1971b, p. 49). Nous avons précédemment également signalé le mot *traca* ['traka], « trace dans la neige » dérivé du verbe TRACTIARE.

- *graupir*, « saisir, agripper ». Gilbert donne en note de fin de volume, « Forme ouverte de *grapir*, dérivé de *grap*, “griffe”. Ce radical a donné de nombreux mots aussi bien en français qu’en oc : *grapa*, “griffe” ; *grapar*, “saisir avec les griffes” ; *grapaud*, “crapaud” ; *grapet*, diminutif, d’où est venu *grapejar* en français contracté “gratter” (pour *grapeter*) ; *grapinar* “dérober” ; *grapinhar*, “griffer” » Nous trouvons chez Levy, *grapar*, « gratter la terre » ; *grapa*, « crampon ; croc ; fourche ; trident ; griffe » ; *grapaut*, « crapaud ; gâche d’une serrure ? » ; *graponar*, « ramper » (Levy, 1909, p. 211). De même chez Alibert autour de *grapa*, « patte », nous trouvons toute une série de termes dont *grapar*, « gratter la terre » ; *grapatge*, « action de gratter » ; *grapelar*, « se gratter » : *grapir*, « gratter » (Alibert, 1966, p. 437). Tous ces vocables semblent confirmer l’explication de Gilbert.

- *hors de*, « au lieu de ». Ce mot n’apparaît pas sous cette forme dans les différents dictionnaires ni ailleurs. Seul Vinols-de-Montfleury dans son vocabulaire du patois vellavien donne, « *or*, préposition, “au lieu de”, *or d’ana sedsa anaras fouire*, “au lieu d’aller faucher tu iras piocher” » (Vinols-de-Montfleury, 1891, p.83). Olivier donne dans son dictionnaire, « *or* adv., à partir de maintenant, désormais » (Olivier, 2009, p. 848).

- *pannar*, « essuyer », terme que nous avons déjà trouvé chez Vidal (cf. Jan Combralha, § 5.3.5) et dont Gilbert nous dit en note de fin d’ouvrage, « essuyer (avec un “pan”). Dérivé de *pan*, morceau d’étoffe, lambeau (latin *pannus*). Autres dérivés : *panna man*, essuie main ; *panna qiou*, pan de chemise. » Ce mot répandu en nord occitan est commun avec le franco-provençal *panar* (ALF, carte 485 ; Stich, 2003, p. 107).

- *paqueheira (paquelhèira)*, « guichet ; chatière ». Ce mot semble relativement local, nous le retrouvons chez Bertrand, *tiavé le vicaru dien sa tsabouneta, vé daré la pakeliàira ina velia barbuda*, « voilà notre jeune vicaire dans sa petite cabane, avec derrière la grille une vieille barbue »⁸⁷⁵ (Bartran, 1934, 67-69). Hormis dans les dictionnaires de Reichel et Bonnaud, nous ne le trouvons nulle part ailleurs (Bonnaud, 1999, p. 338 ; Reichel, 2005, p. 594).

- *part*, « viande », ce mot qui originellement signifiait « ration, portion » (Levy, 1909, p. 279 ; Alibert, 1966, p. 528) a pris le sens de « viande » en brivadois. On trouve ce mot régulièrement chez Bertrand, *noste boun Di vaou pa ke mendzachan de par de coutse !*, « notre bon Dieu ne veut pas que nous mangions de la viande de porc »⁸⁷⁶ (Bartran, 1934, 38-40) ; *le canior ple de braza par se rousti la part en fiaran*, « le chauffe-pieds, plein de braise pour se rôtir la viande en filant » (Bartran, 1934, 111-113). Nous le trouvons également dans l’ALF (carte 1383, points, 811 Massiac ; 719, Les Ternes (Saint-Flour)) et l’ALMC, (carte

⁸⁷⁵ Graphie de Bertrand et traduction de Albert Massebeuf.

⁸⁷⁶ Id.

1160*, point 12 Brioude ; carte 1161, points, 12 Brioude et 18 Villedieu (Saint-Flour)). Gilbert donne en note de fin de volume : « *Part* viande. D'abord employé au sens de portion, ce mot a désigné ensuite, particulièrement la viande, laquelle constituait, autrefois, la principale, et souvent, la seule nourriture (latin *partem*, portion). »

- *sangos*, « saignant ». Nous trouvons ici le radical *sang-* dans les dérivés de *sang* « sang », quand les dérivés commun occitans sont formés avec le radical *sagn-* comme *sagnós* [sã'nus]. Ces formes sont communes à un espace centré sur la Margeride et l'Aubrac (ALF, carte 1180 ; ALMC, carte 530).

- *varzella*, « cerisier ». En note de fin de recueil Gilbert donne : « *Varzella*, cerisier. Du latin *viridia*, plantes verdoyantes, dérivé de *veridis*, vert, et devenu *verdia*, en bas latin (cf. *verdiarum*, pour *viridiarum*), puis *verja*, par chute de *d* et allongement de l'*i*. L'adjonction de la désinence *ella* a amené, ensuite, le renforcement de la syllabe initiale, et la simplification du son *dz* de la lettre *j*, laquelle s'est mutée en *z* dans la graphie *varzella*. ». Ce mot semble très localisé à Chilhac et son proche environnement (ALMC, note 284*). Mistral donne cependant « *verzello* (d.) *varzello* (a.) » lemmatisation *verguello*, « verge flexible, scion, gaule » TDF.

Gilbert va également utiliser dans *La Covisada* une technique d'écriture dont il va faire une de ses spécificités stylistiques que nous pourrions appeler procédé d'énumération en jouant sur la richesse du vocabulaire. Dans le texte *Lo Faure*, Gilbert va décliner trente-trois fois le mot *diables* (au pluriel) en utilisant un grand nombre de diminutifs et superlatifs disponibles en occitan, *diabllassas*, *diablas*, *diabllassonassas*, *diabllassonas*, *diabllassons*, *diabllassonetas*, *diabllassonetassons*, *diabllassonets*, *diabllassonetonas*, *diables*, *diablonassas*, *diablonas*, *diablonassonas*, *diablonassons*, *diablonassonets*, *diablotassas*, *diablotas*, *diablotassonas*, *diablotassons*, *diablotassonets*, *diablons*, *diablets*, *diablonetassas*, *diablonetas*, *diabletonassas*, *diabletonas*, *diablonetassons*, *diabletonassons*, *diablonetassonets*, *diabletonassonets*, *diabletons*, *diablonets* et *diabletonets*. Ce système énumératif permet à l'écrivain de donner une ampleur à la multitude des individus ou à la diversité des choses dont il parle que peu d'autre effet stylistique pourrait exprimer. Gilbert va en user à plusieurs reprises et à différents propos dans ses histoires.

Ce premier recueil de Gilbert d'après-guerre (1923) est un document fondateur pour le reste de son œuvre. Il servira de référence pour tout ce qui va suivre. Le système orthographique qu'il a mis au point ne subira comme nous le verrons que peu de changement dans le reste de

son travail. Ce système qu'il qualifiera bientôt d'orthographe raisonnée ne doit rien à une quelconque école littéraire mais est le fruit de son propre travail et de ses propres réflexions. Pour cela Gilbert a mené une étude approfondie des textes anciens, dont ceux des troubadours, qu'il cite abondamment en référence dans ses notes de fin de volume comme, Bernard de Ventadour, Azemar le Noir, Bertrand de Born, Richard de Barbezieux, Peire Vidal, Giraud de Borneil, Peire Cardenal, Guillaume de Cabestaing, Gaulcem Faidit, Folquet de Marseille, ou Girart de Roussillon. Il cite également les *Tensons* de Montan et d'une Dame, ou celui de Bertrand et de Gaubert, ainsi que le *Donatz Proensals*. Il fait bien sûr référence aux autres textes médiévaux non-littéraires comme le *Cartulaire de Brioude*, publié par Henri Doniol, ou le *Cartulaire de Montpellier*. Où a-t-il consulté tous ces ouvrages, il ne donne aucune référence dans *La covisada*, mais le fera plus tard dans la revue *L'Alauza d'Auvernha* (cf. L'écrit occitan moderne chez Vidal et Gilbert, § 7.1) dans laquelle il mentionne plusieurs fois pour les troubadours François-Just-Marie Raynouard⁸⁷⁷ dont les travaux avaient été publiés dans la première moitié du XIX^e siècle.

Comme nous l'avons déjà signalé, il cite dans son introduction Joseph Anglade et sa *Grammaire de l'ancien provençal* publié en 1921 (Anglade, 1921) qui lui servira de guide dans bien des cas et il invite même le lecteur à la consulter. Dans les notes de fin de volume, même si c'est pour le critiquer et le contredire il cite également Albert Dauzat.

Comme nous pouvons le constater Gilbert fait preuve d'une érudition hors du commun. Rien chez lui qui ne soit justifié par sa propre connaissance de la langue occitane, vérifié et référencé.

Quant à la langue qu'il illustre, c'est sa langue. Point de quête d'un panoccitan intégral, ou de de termes choisis dans des parlers où seraient conservés des vocables oubliés dans son propre parler. Les seuls écarts qu'il se permet sont d'aller recueillir quelques formes anciennes que l'on a pu oublier mais dont on a la trace dans les documents antérieurs de la région. Il n'hésite pas, comme nous l'avons vu, à mettre en valeur des formes propres à son parler et sûrement oubliées ailleurs.

Il agit ainsi avec assurance et conviction. Comme nous l'avons signalé et comme il le dit dès les premières lignes en introduction de son ouvrage, « Le parler de Chilhac appartient, quant à ses éléments, à l'un des dialectes les plus purs de la langue d'oc ». N'ayons pas peur de répéter c'est sur ce postulat que s'appuie et se fonde tout son travail de rénovation de la langue occitane. L'étude même rapide que nous avons pu faire de son recueil est là pour

⁸⁷⁷ François Just Marie Raynouard, 1761-1836. Né à Brignoles, romaniste, historien, philologue et dramaturge, a acquis une renommée durable par ses recherches et publications sur les troubadours et les cours d'amour.

prouver le bien-fondé de ce qui pourrait ressembler à une assertion quelque peu péremptoire si ce n'est arrogante.

Car Gilbert ne cherche en aucun cas à maquiller sa langue ou d'en faire autre chose que ce qu'elle est. De nombreuses formes graphiques que nous avons notées et qui sont les calques exacts des formes phonétiques du Brivadois le prouvent. Quand Gilbert écrit *Õ* diphtongué + nasale *-uan*, comme dans *puant, luan, fuant, suan*, cela correspond aux formes locales [pwã], [lwã], [fwã], [swã] (Nauton, 1974, carte 12, p.207), de même l'ouverture de *Õ* + nasale, comme dans *quicòm, lònja*, qu'il écrit *quican, langea* correspondent à [ci'kã], ['lãdza]. Notons en passant que cette ouverture de [o] avant nasale n'a lieu que sous l'accent tonique, car nous trouvons par ailleurs *longeamen* [lũdza'mẽ]. La vocalisation de *s* devant consonne sonores, *lis* > *li* ; *nos* > *noi* ; *vos* > *voi* ; *tres* > *trei*, conformément à la phonétique locale qui donne [lij] ; [nuj] ; [vuj] ; [trij], (Nauton, 1974, p. 235). De même la nasalisation devant géminée est systématiquement notée *-nl-*, comme dans *espanla, ronlar, escenla* (Nauton, 1974, p. 204).

Rien ne doit échapper à la transcription écrite, pas même les lettres euphoniques. Il va donc mettre en place le moyen de noter ces formes phonétiques qui sont une des caractéristiques des parlers nord-occitans et qui sont souvent soit ignorées (Bonnaud, 1969 ; Lafont, 1983), soit traitées de façon inadéquate avec une apostrophe faisant croire à une élision (Desrozier et Roux, 1974 ; Teulat, 1985). La forme élégante retenue par Gilbert est de terminer le mot précédent par un *s* purement euphonique toujours prononcé [z] en liaison devant voyelle, *ques aura* [ke zuw'ro] ; *l'autras aura* [l'awtra zuw'ro] ; *ques es* [ke zij] ; *ques a* [ke zo] ; *a costat des elh* [de zij] ; *davans elh* [da'vã zij] ; *son mestres es* [zij] ; *qu'es riches es* [zij] *honorat, qu'es paures es* [zij] *ladre !* ; *aco eras els* ['era zis] ; *tornet chas elh* [tur'ne tsa zij], etc.

Les contractions de *en+lo* comme *de+lo* donnent respectivement *elh* [ij], *delh* [dij] suivant l'ensemble des formes relevées localement (ALF, cartes, 162, 1013, 1245 ; ALMC carte, 1795), comme *aquelh* [a'kij] devant consonne (ALF, cartes 778, 869, 1065 ; ALMC, carte 1798). Le digraphe *lh* final étant issu de LL latin qui redevient *ll* [l] à l'intervocalique, *aquelh, aquella* ; *elh, ella*.

La morphologie est également en grande conformité avec celle des parlers Brivadois, que nous retrouvons dans le pluriel unique pour les deux genres toujours notés en *i* ainsi que dans les mots fonctionnels ou les adjectifs préposés (ALF, cartes 42, 52, 129B, 582, 624, 827 ; ALMC, cartes 1793, 1794, 1817, 1818, 455). Pareillement pour la morphologie verbale qui est parfaitement comparable à ce que reportent les travaux de Nauton (ALMC, tables 1881-1899, pour les points 19 et 20), ou nos propres travaux (Roux, 2016 ; 2017).

Comme nous l'avons déjà noté le lexique qu'utilise Gilbert à l'exception de quelques formes archaïques locales reste très localisé et parfaitement intelligible par tout patoisant de la région. Nous verrons dans ce qui suit avec la réécriture que fit Gilbert des *Contes de la lunaira* comment il se détourna d'une langue toute en artifices dont Chambon parlera comme d'*Une langue en élaboration* (Chambon, 1995).

6 3 2 Contes de la luneira

Avec *La Covisada* Gilbert a posé explicitement et irrémédiablement son système, non seulement orthographique mais également morphosyntaxique qui est la base sur laquelle il veut et va construire la restauration de la langue d'oc en accord avec l'idée qu'il s'en fait. Aussi quand est publié en 1932 *Contes de la luneira* « Contes du clair de lune », deuxième édition, nous découvrons des textes qui s'inscrivent dans la juste continuité de ceux de *La Covisada*. Deuxième édition car est paru avant-guerre en 1913 un premier recueil intitulé de même *Contes de la lunaira*. Ce premier livre fut rédigé par Gilbert sous la tutelle de Pierre Malvezin personnage dont nous avons déjà évoqué les travaux (cf. Parle-t-on occitan en Auvergne, § 1).

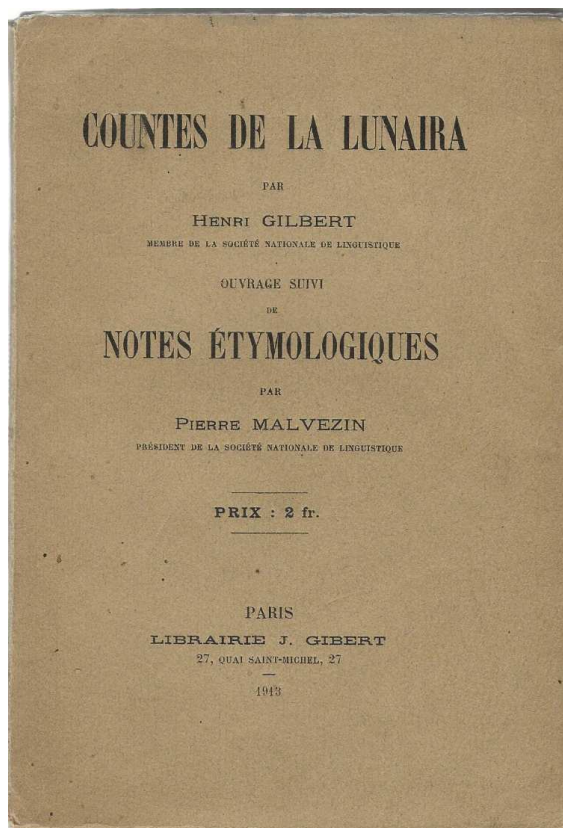


Figure 33 Couverture *Contes de la lunaira*.

Pierre Malvezin était à l'époque président de la Société Nationale de Linguistique dont Gilbert était membre. D'autre part Malvezin était également l'auteur d'un, *Glossaire de la langue d'oc* (Malvezin, 1908 – 1909) ainsi que d'un *Dictionnaire des racines celtiques* (Malvezin, 1894). Nous pouvons comprendre qu'écrivain novice en langue d'oc Gilbert se soit laissé éblouir si ce n'est suborner par l'érudit qu'était pour lui Pierre Malvezin. Comme nous pouvons le lire sur la couverture reprise en page de garde de l'ouvrage, Henri Gilbert est bien l'auteur, mais ses textes sont suivis de notes étymologiques par Pierre Malvezin. C'est ce dernier qui mène la barque. Notons que tous les textes de Gilbert sont en occitan sans traduction française.

Ce premier recueil est une brochure de format

13x19,5 de 60 pages, éditée par la Librairie Gibert à Paris et imprimée au Puy-en-Velay par Peyriller, Rouchon et Gamon. Il ne contient aucune illustration et est donné pour le prix de 2 francs⁸⁷⁸.

Gilbert que la graphie mistralienne ne satisfait pas malgré son affiliation au Félibrige, va trouver chez Malvezin la voie étymologique dont il est en quête et s'y précipiter aveuglément. Il débute ainsi son texte par « Aus lecteurs » en précisant en note de bas de page, « Dans cet ouvrage, on a employé, pour le français, la *grafie* de *Société Nationale de Linguistique*. »⁸⁷⁹ aussi sur deux pages il va justifier ses choix orthographiques.

On prétend, aujourd'hui, que notre parler n'a pas de règles. Certains, même, ne se font pas faute de mettre largement en pratique leur absurde opinion.

Ainsi, on écrit : *viira, bené, budzada, tsami, tchi, guerlii, jega, po, pé, di, coutii*, etc. ces mots sont, incompréhensibles, pour la plupart, parce qu'on ne peut en découvrir l'étymologie, deviennent intelligibles dès qu'ils sont revêtus de leur forme véritable : *virar, bennel, bugeada*, (*ge* et *je* se prononcent *dze*), *chamin* (*ch* se prononce *ts* ; observer la mutité de l'*n* final), *chin, guerlie* (*lie* équivaut au français *ille*), *asegar, pan* (lat. *panis*), *ped, degt, couqin*.

Gilbert se dresse également contre le remplacement par des mots français patoisés d'authentiques mots occitans, comme par exemple « *boué, bois, touna, tonner, tounnarre* tonnerre, *inousen, innocent, bourdzoué* bourgeois, etc... » car « L'oc, plus riche que le français, renferme, souvent en double, tous ces vocables ; il est donc inutile d'emprunter ce que nous avons à profusion. » Et Gilbert de conclure cette brève introduction par : « Le rôle de l'écrivain est de redresser toutes ces erreurs et non de les perpétuer. C'est le seul moyen de conserver notre belle langue, depuis trop longtemps mutilée par ceux qui, sans, l'avoir étudiée, ont la prétention de l'écrire. »

En effet Gilbert va nous offrir un texte modelé dans une langue faite de formes étymologiques parfois discutables mais tout droit sortie des digressions très personnelles de Pierre Malvezin. Jean-Pierre Chambon consacra dans le numéro 37 de la revue *Lengas* de 1995, un assez intéressant article à ce sujet intitulé, *Une langue en élaboration. Notes sur l'occitan du premier Henri Gilbert* (Chambon, 1995). Parlant de la langue de la première version de *Countes de la lunaira*, il parle avec raison d'une « langue sous influence », ce qui est parfaitement le cas tant l'emprise de Malvezin est prégnante sur l'idiolecte élaboré par Gilbert. Chambon confirme bien que « non seulement la graphie de Gilbert, mais encore une

⁸⁷⁸ 6,30 Euros.

⁸⁷⁹ Écrit en orthographe simplifiée qui est identique au système utilisé par Ronjat dans sa *Grammaire* (Ronjat, 1921).

notable portion de son vocabulaire et de la morphologie sont placées sous influence malvezinienne (*sic*) ». Comme nous l'avons évoqué dans notre premier chapitre consacré à l'occitanité de l'Auvergne Malvezin était soumis à un fort tropisme celtisant (cf. Parle-t-on occitan en Auvergne, § 1). Ceci va le conduire à affirmer que « nos dialectes d'oc conservent beaucoup de mots de la vieille langue de Gaule » et à trouver dans de nombreux termes occitans des étymons celtiques (Malvezin, 1908-1909). À sa suite Delzangle ira jusqu'à affirmer « Le patois d'Auvergne ne dérive pas du latin » (Delzangle, 1942). De là à penser que ces axiomes étaient explicitement⁸⁸⁰ admis par Gilbert il n'y a qu'un pas. Si l'on s'en tient aux notes de fin de volume rédigées par Malvezin, sur 87 notes étymologiques nous en avons relevé 35 qui se réfèrent à un étymon celtique, soit 40% ce qui n'est pas négligeable. Il est toutefois certain que chacune de ces notes est savamment argumentée.

Chambon dans son article a donc analysé cette « langue en formation » de Gilbert suivant divers critères ; d'abord le gaulois à l'état pur comme *broga* « pays » ; *cale*, « blanc » ; *dun*, « colline », puis ce qu'il appelle les « extractions », c'est-à-dire des dérivations soit de bases nominales ou adjectivales comme *crinia*, « crainte, peur » ; *gauda*, « joyeuse » ; *raban*, « feu de joie, comme le feu de la saint Jean » ; soit de bases verbales comme la quatrième personne de *èsser* à l'indicatif imparfait, *essiam*, « nous étions », ou *faser*, « faire », soit des extractions extrapolées comme *diser*, « dire » rétabli sur le radical *dis-*, ou de lexèmes venus de noms de lieux comme *chassania*, chèneaie »⁸⁸¹.

Il liste ensuite les « délocalisations », soit des termes empruntés à d'autres parlers géographiquement distincts de celui de Chillac. Parmi ceux-ci il donne en premier *coumencar*, « commencer » affirmant « la Haute-Loire ne dit que [kumè'sa] », ce qui est sûrement vrai au vu des Atlas linguistiques mais inexact à la lecture de certains auteurs comme Antoine Bertrand (Bartran, 1934), ou des enquêtes de terrain que nous avons pu mener comme de la pratique de l'occitan que nous avons sur l'ensemble du brivadois (cf. La covisada, § 6.3.1). Suit *croumpar*, « acheter », effectivement utilisé seulement dans le Cantal et la Lozère (cf. La Covisada, § 6.3.1). *Crum*, « nuage », qui est un réel gasconnisme. Sur la carte 928, « nuage », de l'ALF, nous avons trouvé ce terme aux points 645 Saint-Côme (Gironde), 659 Beaumont de Lomagne (Tarn-et-Garonne), et 678 Saint-Martin (Gers). Il est totalement inconnu dans le Massif-Central. Enfin *mousfiar*, « flairer » inconnu en brivadois comme dans quasiment tout le nord-occitan, uniquement donné dans ALMC, sous la forme

⁸⁸⁰ Voir à ce propos le dernier texte du recueil, *Petiot discours en lenga d'oc*.

⁸⁸¹ Que nous avons par ailleurs trouvé dans *La Covisada*.

[mu'fja] carte 1273, aux points 40 Montvert (ouest Cantal, arrondissement d'Aurillac), et 44 Maurs, où il est indiqué que ce terme ne s'applique qu'aux animaux.

Chambon établit ensuite une catégorie dite de délocalisation avec adaptation.

Tout d'abord adaptation phonique de mot issus de l'occitan méridional sous une forme nord-occitane.

Chade, « chaque », les seules formes nord-occitanes répertoriées sont *cha(s)que* ['tsake] ou ['tsaske], (ALMC, carte 1839) ou *cada* sur le plateau de Saugues en Haute-Loire et dans le Sanflorain et le Muratais dans le Cantal. Cependant, la langue ancienne utilisait bien *chada* et *chadaïn* comme adjectif indéfini dans le sens de « chaque » (Olivier, 2009, p. 211). Cette forme doit plutôt être considérée comme un archaïsme que comme une adaptation.

Chambiat, « changer », quand nous avons partout [tsã'dza] (ALMC, carte 746), ou [tsa,ɲa] / [tʃãɲa] dans le sud de la Haute-Vienne aux points, 604 Eymoutiers et 608 Coussac-Bonneval (ALF, cartes 230A et B). Seuls les parlers occitans alpins orientaux (vallées italiennes) enregistrent *chambiar* (*Dizionario italiano Occitano*, 2008, Cuneo, +eventi), ainsi que le TDF pour l'alpin, *chambia*.

Adaptation par assourdissement de palatales, ici Chambon donne deux exemples *pechin* « inquiétude », que Malvezin dériverait du mot provençal *pegin* « chagrin, inquiétude, ennui, mélancolies » dans le TDF, avec passage de [dʒ] à [tʃ] par assourdissement de la palatale, et *jas*, « chez » qui doit remplacer *chas* (qui est une copie du français selon Malvezin), *j* devant être prononcé [ts]. Ceci correspondant à la prononciation de l'Aurillacois (Lhermet, 1931)⁸⁸². De la même façon Malvezin propose *virechar* pour *virejar*, « tournailler », *passechar* pour *passejar*, « se promener », *trapechar* pour *trapejar*, « trépigner ».

Chambon parle ensuite de délocalisation par métasémie, c'est-à-dire par glissement de signification, par extension ou par influence réciproque. Il en est ainsi de *blave*, « bleu » qui n'existe nulle part en nord-occitan. Chilhac a [ble] masculin mais ['blœva] au féminin (ALMC, carte 1 ; enquêtes personnelles). Il y a là, comme nous pouvons le constater, une probable extension du féminin. De même *couarra*, « abbesse » féminin inexistant construit sur le cantalien ['kware] ou ['kwaru] « propriétaire ; riche propriétaire » (ALMC, carte 626).

Vient ensuite la délocalisation avec rectification du signifiant comme *aciar*, « trahir ». Ce verbe est construit sur *aice* « aigre » d'après Malvezin (Malvezin, 1908). Ce mot se retrouve en Brivadois sous la forme ['æjse] masculin (ALMC, carte 296, point 12 Brioude) ou ['ajsa]

⁸⁸² Vermenouze écrivait *la cluchado* pour *la clujado*. (Vermenouze, Arsène, 1908, *Jous la cluchado*, Aurillac, impr. Moderne).

féminin (ALMC, carte 296, points 19 Chastel, 20 Saint Eble) « amer, aigre, âcre, âpre » en parlant d'un fruit.

Il peut y avoir aussi une rectification étymologique du signifiant, comme pour *med*, « milieu » signifiant aussi « moitié ». De fait, localement, nous avons [me] (ALMC, carte 632, ouest Haute-Loire, est Cantal) correspondant à *mèg* (Levy, 1909, p. 240 ; Olivier, 2009, p. 749), le *d* final est effectivement purement étymologique d'autant plus que le féminin associé fait *mèja*, comme dans *mèja jornada* « demi-journée » (ALMC, carte 1434). Chambon indique aussi le mot *rougue* « rouge », qui est totalement inconnu en occitan et présente même, selon Chambon, une impossibilité phonétique en partant du latin RUBEU. Comme celui-ci le rapporte, Malvezin se justifierait à l'aide d'une racine gauloise ROC.

À la suite Chambon identifie une dérivation sémantique parallèle avec *chavuta*, « chouette ». Dans sa note de fin d'ouvrage (44) Malvezin donne « *chavuta* pour *chabuta* et *cabuta*, chouette. De la même famille que *chaban*, hibou, pour *caban*, d'autres pays, *chabana* pour *cabana*, creux d'arbre, abri, hutte, etc. (celt. *capanna*), de la rac. *cap*, couvrir. ». C'est un peu alambiqué mais Malvezin assène ce parallélisme sémantique comme une pure vérité. Sur l'ALMC carte 330 nous notons en Brivadois aux points, 12S Saint-Just-près-Brioude, 19NE Lavoûte-Chilhac et 20SW Langeac qui entourent Chilhac, [ˈʃyta]. C'est probablement cette proximité phonétique qui a convaincu Gilbert.

Enfin Chambon relève *cali* « très, avec un sens péjoratif », dans l'avant dernier texte du recueil et dans la phrase, « *la mounieta Angelica, del couvent d'Aubazac, èra cali curiousa*⁸⁸³. Là encore Malvezin se lance dans une brillante démonstration sur le préfixe *cali* dénotant quelque chose de grand ou de laid comme dans, *calibourna*, « grande ou laide caverne », ou *calibossa*, « grande ou laide bosse ». Gilbert utilise ce barbarisme sans réalité en occitan, comme adverbe⁸⁸⁴.

Cette brillante analyse de Chambon montre à quel point cette première ébauche de langue écrite de Gilbert sous influence « malvezinienne », ou plus exactement cet idiolecte venu des élucubrations de l'érudit de Junhac⁸⁸⁵, est ô combien artificielle et fort éloignée du parler naturel de l'auteur qu'il a l'ambition de magnifier. Si cette première tentative fut un échec Gilbert sut, comme nous l'avons vu avec *La Covisada*, par des études personnelles et approfondies de la langue ancienne, mettre en place un système orthographique dit raisonné qui va lui permettre d'enfin célébrer de la plus belle des manières l'idiome brivadois et le

⁸⁸³ La moniale Angélique, du couvent d'Aubazac, était une sacrée fouineuse.

⁸⁸⁴ Peut-être pourrait-on y voir un lien avec le substantif *caliia* utilisé par Vidal dans *Jan Combralha* (§ 5.3.5).

⁸⁸⁵ Commune de naissance de Malvezin situé dans le Cantal au sud d'Aurillac proche de l'Aveyron.

parler de Chilhac. Comme il le dit lui-même « ce sont nos vieux auteurs qui ont été constamment nos guides. »

Aussi en 1932 va paraître une nouvelle édition des *Contes de la luneira*.

Toujours dans le même article, Chambon dit avoir pu consulter :

[...] les épreuves corrigées par Henri Gilbert de la deuxième édition de l'ouvrage [...] cette lecture nous a permis de constater que la plupart des "malvezinismes" repérés ci-dessus avaient été éliminés en 1931 par Henri Gilbert, et de contrôler à *posteriori* nos hypothèses.

Nous n'avons malheureusement pas pu obtenir ces épreuves qui nous auraient sûrement été d'un grand intérêt. Mais plus qu'une translittération dans sa nouvelle graphie, comme nous pourrons le constater, cette nouvelle parution est une réécriture complète du livre à laquelle s'est adonné Gilbert. C'est donc un nouveau livre qu'il écrit.

Ce nouvel ouvrage dans la droite lignée de *La Covisada*, s'intitule *Contes de la luneira*, en dialecte brivadois, avec une Traduction française et des Notes étymologiques, deuxième édition entièrement remaniée, illustrations de Gabriel Moiselet. Cette fois les notes étymologiques sont de Gilbert lui-même. C'est à l'imprimerie *La Haute-Loire* au Puy que paraît ce livre. Son format est identique à celui de *La Covisada* et est constitué de 107 pages dont 9 illustrations. Aucun prix n'est indiqué sur l'ouvrage. La page de garde porte une



Figure 34 Couverture de *Contes de la luneira*.

dédicace, « *Per Mossur CHARLES MARRET*⁸⁸⁶ *Auvernhat de bona mena quez ama son país et fai tot lo ben que pot per lo faire amar*⁸⁸⁷ » Dans la préface de ce nouvel opuscule, Gilbert précise que « la manière d'écrire que nous employons, [...] tient compte, à la fois de l'étymologie et de l'évolution de notre parler. » Ce n'est plus seulement l'étymologie qui doit guider le nouveau système orthographique mais également l'évolution qu'a suivie la langue occitane depuis sa divergence d'avec le latin et son émergence comme langue autonome. Gilbert explique également, « Elle [la graphie] a été vérifiée sur les écrits des troubadours, ainsi que sur les textes en langue vulgaire des chartes, titres, terriers et tous documents en langue d'oc se rapportant à notre province. » La suite est pleine d'intérêt, « Ce travail accompli isolément est arrivé aux mêmes résultats que celui qu'avait entrepris *l'Escola Occitana*, de Toulouse. S'il y a des différences – il devait y en avoir – elles sont purement dialectales. » Nous pouvons constater tout le travail accompli par Gilbert depuis la première version des *Contes*. C'est dans sa conclusion qu'il nous parle pour la première fois de ce qu'il appelle maintenant la *graphie régulière*, « En nous servant de la graphie régulière, conforme à la phonétique et à la grammaire – compte tenu de la vie des mots – *ce qui n'est pas le cas pour la graphie mistralienne*, nous n'avons donc fait que renouer une tradition qui est plus près de nous qu'on ne croit. » Gilbert a choisi son camp et se justifie en tant que membre du Félibrige vis-à-vis de ses condisciples provençaux.

Comparé aux indications de lecture que contenait la préface de *La Covisada*, Gilbert va dans cet ouvrage consacrer trois pages à ce propos, intitulées, *Indications pour la lecture du texte en langue d'oc*. L'apport de ce propos sur la phonétique des parlers d'Auvergne méridionale est ici suffisamment intéressant pour que nous le donnions intégralement.

La voyelle *a* est brève à la fin des mots : *treva, festa*. La désinence *as* (féminin pluriel) est brève également : *doas fávas*. *Á* est accentué : 1^e dans les monosyllabes, *coa* (couá) ; 2^e dans les verbes, lorsque la conjugaison se termine par *ra* ou *ia* (*dirá*), *faria* (*fariá*), *escodia* (*escoudiá*). Dans le dernier cas, *a* final se prononce habituellement *ó* : *diró, farió, escodió*.

E équivaut à *é* français et même à *i* dans les finales diminutives en *et* : *montet* (*montit*), *potet* (*potit*).

I correspond, à peu près, à *i* français.

⁸⁸⁶ Charles Marret (1864-1932) entrepreneur et homme de lettre auvergnat propriétaire du château de Theix au sud de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

⁸⁸⁷ Pour Monsieur Charles Marret, bon Auvergnat qui aime son pays et fait tout pour le faire aimer. (Traduction du rédacteur).

O est tantôt *larg*, selon les anciennes grammaires, et tantôt *estreit* (fermé). Dans le premier cas, il équivaut à *o* français : *bóna*, bonne ; dans le second cas, il se prononce *ou* : *trobador*, troubadour. Afin de guider le lecteur, nous marquerons d'un accent (ó) l'o ouvert.

U a le même son qu'en français, excepté dans les diphtongues *au*, *eu*, *ou*, qui se prononce en accentuant le premier élément et en donnant à *u* le son *ou* : *sau* (sa-ou), *ieu* (ié-ou), *nou* (nó-ou).

C, SC, SS, se prononcent *ch* devant la voyelle *i* : *civada* (chivada), *cossi* (couchi), *moscia* (moucha).

CH marque le chuintement de *c*. On prononce *ts* devant *a*, *o*, et *tch* devant les autres voyelles : *chabra* (tsabra), *chou* (tsó-ou), *chin* (tchi), *chuta* (tchuta). Dans de nombreux cas cependant, le *c* conserve le son dur.

G est dur ou chuinté. Dans ce dernier cas, il se prononce *dz* (*dj* devant la finale *ia*) : *bugeada* (budzada), *gerla* (dzerla), *Georgi* (Dzordzi), *mongia* (moundjia ou moundjió). Nous marquons le chuintement du *g* en faisant suivre cette lettre d'un *e* ; on pourrait aussi la faire suivre, comme autrefois, de la lettre *h* : *Flageac* (Flaghac), *Langeac* (Langhac), *flageolaire* (flagholaire, XVI^e siècle).

J a la même prononciation que *g* chuinté.

L n'a pas toujours, comme en français, le son liquide. Dans les mots terminés par *el*, *il*, on ne le prononce pas : *chapel* (tsapé), *chantarel* (tsantaré), *embonil* (embougni).

Dans le corps des mots, la prononciation de *l* est marquée par une forte aspiration suivie d'un son guttural très caractéristique : *chalel* (tsahé), *pala* (paha), *balajar* (bahadza), *alauza* (aha-ouza), *viala* (via-ha). Le son liquide subsiste dans la finale *ella* : *benella*, *escudella*.

Dans la terminaison *al*, la consonne *l* a le son mouillé : *chavalh*, *miralh*. Dans certain cas, cependant il y a vocalisation : *pau* (pour pal), *sau* (pour sal).

LH et NH correspondent respectivement à *gn* et à *ill* : *palha*, paille ; *trabalha*, il travaille ; *Auvernha*, Auvergne, *Orlhac*, Aurillac.

N se prononce comme en français. Mais il y a lieu de tenir compte, dans beaucoup de cas, du mouillement particulier à l'Auvergne : *nis* (gni) ; *ennojar* (engnoudzar). Cette observation est valable pour les consonnes *d*, *t*, dont il est impossible de figurer la prononciation particulière à notre province.

z, devant *i*, se prononce *j* : *razim* (rajin), *quazi* (quaji).

Toutes les consonnes finales sont muettes : *bec* (bé), *sac* (sa), *seg*, il suit (sê), *vin* (vi), *ben* (bé), *sap* (sa), *chap* (tsa), *chat* (tsa), *cop* (có), *esclairar* (esclairá), *nas* (na), *cachat*, pressé (catsa).

Il convient enfin, de bien marquer l'accentuation : la *CHA*-bra, *PAS*-sa per la *ciVA*-da, et la *CHI*-na la perSEC.

Il est clair qu'il n'y a rien à rajouter. Nous avons là un parfait exposé sur la graphie de l'occitan d'Auvergne conformément à la phonétique de ses parlers méridionaux. Nous verrons

par ailleurs dans *Lis contaires delh covize* (§ 6.3.4), comment Gilbert utilisera ce même système graphique pour transcrire des textes de toute l’Auvergne, et même du languedocien pyrénéen.

Il est intéressant d’également comparer le contenu de chacun des ouvrages. Sur la colonne de gauche nous reporterons le contenu de *Countes de la lunaira* de 1913 et sur la colonne de droite celui de *Contes de luneira* de 1932.

Mas premeiras braias

Mis promeiras braias

Lou Chin del curat

Lo Chin delh Curat

La Dama Blanca

La Dama Blanca

Lou Poutou

Lis penitents

L’Agneloun

L’Agnelon

Lou Raban de Sant Jouan

Lo Fogaud

Las Cenres

Petiot Discours en lenga d’oc

La Chamineia que parla

Lo paure Bartonel

L’hóme que fai la fenna et la fenna que fai

l’hóme

La Neira

Lo batejar delh Reinaud

La Bugeada de la Marguiron.

Comme nous pouvons le constater il s’agit bien de deux livres différents. Dans le second ouvrage, ont été supprimés, *Lou poutoun*, dont une version transcrite dans la nouvelle graphie a été éditée dans *L’Alauza d’Auvernha*, n°32 de novembre 1931 (p. 3) (cf. L’écrit occitan moderne chez Vidal et Gilbert, § 7.1), *Las Cenres* n’a jamais été réédité, de même que le *Petiot Discours en lenga d’oc* qui concluait les textes du premier recueil. Par contre sept nouveaux textes ont été introduits dans le recueil de 1932.

Les premiers textes du recueil 1932, ne sont que les reprises des textes de 1913. Ils sont dans le registre de : souvenirs d’enfance et de jeunesse, *Mis promeiras braias*, *Lo Fogaud* ; légende locale, *La Dama Blanca* ; conte d’animaux, *L’Agnelon* ; et facéties villageoises, *Lo chin delh curat*, *Lo Poton*, et *Las Cenres* dont seule la première fut reprise dans la version 1932. Les sept autres textes sont tous des originaux. Ces textes sont encore de la même veine, farces de

village, *Lis penitents* ; *La chamineia que parla* ; *L'hôme que fai la fenna et la fenna que fai l'hôme* et *La neira*, un conte d'animaux, *Lo batejar delh Reinaud*, et une histoire de diablerie comme Gilbert les aimait bien, *La Bugeada de la Marguiron*. Notons que certains de ces textes étaient déjà parus dans diverses revues, comme *L'hôme que fai la fenna et la fenna que fai l'hôme*, dans *l'Auvergne littéraire et artistique*, n° 27, novembre 1926 (11-13), *La chamineia que parla*, dans *l'Almanach de Brioude*, 1926 (83-86), ou reparaitront, comme *La neira* dans *l'Armanac d'Auvernha* 1942 (p. 21). L'histoire *Lo paure Bartonel* est donnée par Gilbert comme une histoire vraie, celle d'un inspecteur qui vient vérifier, dans une école rurale, si ses instructions sur l'éradication du patois sont bien suivies. Il est bien sûr ridiculisé par les élèves eux-mêmes.

Le recueil de 1913 se concluait sur la reproduction d'un *Petiot discours en lenga d'oc legit a la taulada de lous « efants d'Auta-Liera »*. En note de bas de page Gilbert ajoute, « Liera, Loire ; de *Ligeris*, ancien nom, de la Loire (César, *Commentaires*) ». Gilbert était du val d'Allier, s'il eût été de la vallée de la Loire, il aurait su que le nom de ce fleuve est localement ['ledze] en amont du Puy-en-Velay et ['leje] en aval, et toujours masculin (ALMC, notes carte 94*). Dans ce petit discours il commence en disant, « *sabem parlar una outra lenga, la lenga de nostre país, aqela que parlavount lous Galles* »⁸⁸⁸, toujours la référence aux ancêtres celtes. Et il va conclure sa brève harangue en une envolée autant lyrique que patriotique, « *Et, oura, Damas, Siours, et vous gentas Doumicellas qu'avés tant enveja, de sautar, escoutas la chabreta : quand bialaró, viras la premeira bourrieia en l'hounour d'aqel país qu'amarem toudjourn ! Mais d'avant que boulegar las chambetas, cridem, touts, ben aut : Viva lou Puec ! Viva Breude ! Viva Issengeaus ! Viva lou País !* »⁸⁸⁹ Ce petit discours ne reparaitra jamais.

Il est également intéressant de voir comment Gilbert nettoie les artéfacts étymologiques « malveziens » dans les textes repris dans la version 1932 pour rétablir une langue conforme à celle de ses aspirations. Reprenons les différents éléments analysés par Chambon dans son article afin de voir comment ceux-ci sont rétablis dans le parler brivadois. Nous donnons également à la suite les traductions établies par Gilbert dans l'édition 1932.

- *La Dama Blanca* (p. 15), *Aqela qu'avió boutat la crinia dins tout la broga*, devient, *aqueia quez avia botada la paor dins tota la contrada*, « celle qui avait semé l'épouvante dans toute

⁸⁸⁸ Nous savons parler une autre langue, la langue de notre pays, celle que parlaient les Gaulois (traduction du rédacteur).

⁸⁸⁹ Et maintenant, Mesdames, Messieurs, et vous jolies Demoiselles qui avez tant envie, de sauter, écoutez la chevette (musette populaire d'Auvergne) : quand elle bêlera, tournez la première bourrée en l'honneur de ce pays que nous aimerons toujours. Mais avant d'y aller des gambettes, criions, tous, bien haut, Vive le Puy ! Vive Brioude ! Vive Yssengeaux ! Vive le Pays !

la contrée ». *Broga* est remplacé par *contrada*. Nous notons en passant que dans le nouveau texte Gilbert applique l'accord du participe passé avec avoir conformément à la langue classique, ce qui n'était pas le cas dans le texte de 1913.

- *L'Agneloun* (p. 19), *Al temps que las bestias parlavount, una feda aviot un agneloun cale et meinoun*, devient, *Delh temps que las bestias parlavon, una feda avia un agnelon blanchonet*, « Au temps où les bêtes parlaient, une brebis avait un gentil agnelet blanc ». Ici les deux adjectifs *cale* et *meinoun* sont remplacés que le seul adjectif *blanchonet*.

- *L'Agneloun* (p. 20). *Lou soulel èra davalat soubre lou dun*, devient, *Lo solelh èra davalat sobre lo pec*, « Le soleil était descendu sur le puy ». *Pec* (*puèg*) remplace *dun*.

- *La Dama Blanca* (p. 12). *Estanben, la crinia avió ganiat touta la countrada*, devient, *Estanben, la paor avia ganhat tota la contrada*, « Aussi, la peur avait gagné toute la contrée ». *La crinia* est remplacée par *la paor*. Ici il n'y a pas d'accord entre le participe passé et le complément d'objet direct.

- *Lou Raban de Sant Jouan* (p. 29). *Souns uels èrout baniats, mais, malgrat acó, èra gauda*, devient, *Sis uelhs èron banhats, mais lo geaut la ganhava*, « Ses yeux étaient mouillés, mais malgré tout, la joie la gagnait peu à peu ». *Èra gauda* est remplacé par *lo geaut la ganhava*.

- *Lou Raban de Sant Jouan* (p. 26), le titre devient, *Lo Fogaud*, « le feu de joie ». En Haute-Loire *fogaud* est la forme générique du Velay et de la vallée de l'Allier (Brivadois), pour le feu de Saint-Jean ou les feux de bergers, cependant dans la Margeride existe [radaw] comme dans le Cantal [ra'daʃ] [ra'da] [ra'daw] (*radal/radau*) pour désigner les mêmes feux (ALMC, carte 1667).

- *Mas premeiras braias* (p. 5). *Essiam al paradis, ame lous angels...* devient, *Erem elh Paradis, am lis anges...*, « Nous étions au Paradis, avec les anges... ». *Essiam* est remplacé par *erem*.

- *Lou Chin del Curat* (p. 9). *Se aqel d'aqi aviot un chin, ou, encara meil, una china, oublidava pas de li faser la poulitessa de mousfiar soun...*, devient, *Si aquelh d'aqui mais avia'n chin, o, enquera melh, una china, Badanfla oblidava pas de lhi faire honor à son biais*. « Si celui-ci avait un chien, ou, encore mieux, une chienne, Beauflair n'oubliait pas de lui faire honneur à sa façon. » *Faser* est remplacé par *faire*. De même dans *La Dama Blanca* (p. 16), *es veneguda demourar à Serzat per faser sous tours*, devient, *es venguda demorar vers Cerzat per faire si simplages.*, « [elle] est venue à Cerzat pour se livrer à ses folies ». *Faser* est remplacé par *faire*.

- *Las Cenres* (p. 33) *Lou clerc n'en faguét toumbar soun eschenloun et un juven curat qu'èra venegut à la messa, s'engourgeounava dins soun libre*. Ce texte n'a pas été repris dans la

version 1932 ni nulle part ailleurs. Par contre nous retrouvons dans *Lou Raban de Sant Jouan* (p. 30), *En tour de lous fougauuds, que mountavount mais aut que lous houstauss, la jouvenessa dansava*, qui devient, *Entorn dels fogauuds que montavon pus n'aut que 'ls hostauss, la joinessa dansava*, « Autour des feux de joie, qui montaient plus haut que les maisons, la jeunesse dansait. ». *Jouvenessa* est logiquement remplacé par *joinessa*.

- *Mas premeiras braias* (p. 4), *Adrian se zou faguét pas diser dous cops*, devient, *Adrian s'o faguet pas dire dos côps*, « Adrien, ne se le fit pas dire deux fois ». *Diser* est remplacé par *dire*.

- *La Dama Blanche* (p. 14), *una aureta que fasió sortir de la garnassa un bruct estranje*, devient, *una aureta que fazia sórtter de la garnassa un brut estranje*, « un vent léger qui faisait sortir du bois un bruit étrange ». Gilbert marque l'accent tonique dans la nouvelle écriture afin de bien noter la forme paroxytonique du verbe *sórtter* ['sortre].

- *L'Agneloun* (p. 22), *Las mauvasas bestias anavount vener !* devient, *li mauvasas bestias anavon vener !* « les bêtes voraces allaient venir ! » Il n'y a là aucune indication de l'accentuation. Au point 19NE Lavoûte-Chilhac on a bien [zã vu 'Jy ven i, 'jý], « ils ont voulu venir ici » (ALMC, carte 1850).

- *L'Agneloun* (p. 21), *Entrét dins la chassania*, devient *Aquelh d'aqui entret dins la chassanha*, « Celui-ci entra dans la chassagne ». Le toponyme *chassanha*, « chassagne » semble tellement intégré dans le vocabulaire local que Gilbert l'utilise comme substantif y compris en français.

- *L'Agneloun* (p. 24), *L'agneloun se creseguét perdu, soubretout quand veseguét que veniant vès el per coumençar de lou gafar*, devient, *L'agneleon se creguet perdu, sobretot quant veguet que venian ves elh per començar de lo gafar*, « L'agnelet se crut perdu, surtout quand il vit qu'ils venaient vers lui pour commencer de le mordre ». Nous avons déjà montré que la forme *començar* n'est pas forcément un emprunt mais est bien existante dans le Brivadois (cf. La Covisada, § 6.3.1).

- *Mas premeiras braias* (p. 3), *Anarem croumpar de cegaretas*, devient, *Anarem achatar de cegaretas*, « Nous irons acheter des cigarettes ». *Achatar* remplace *croumpar*.

- *L'Agneloun* (p. 20), *de chade coustat, de crums rougues semblavoun de largeas tachas de sang*, devient, *de chasque costat, de nieus roges fazian de largeas tachas de sang*, « de chaque côté, des nuages rouges faisaient de larges taches de sang ». *Chasque* remplace *chade* et *roge* remplace *rougue*. Pour *crum*, le remplacement par *nieu* est étrange car nous attendrions la forme locale ['juʃa] (ALMC, notes carte, 40*). Dans *La Dama Blanche* (p. 14) nous avons, *la luna sourtió de darés lous crums*, qui devient, *la luna sortia de darrer li*

niblas, « la lune sortait de derrière les nuages ». *Niblas* qui remplace *crums* est localement employé dans le sens de « gros nuage » [ni'bla] (*niblàs*) (ALMC, carte, 39), par contre il n'y a aucune indication sur l'accentuation de *niblas*.

- *Lou chin del Curat* (p.9), *Se aqel d'aqi aviot un chin, ou, encara meil, una china, oublidava pas de li faser la poulitessa de mousfiar soun...*, devient, *Si aquelh d'aqui mais avia'n chin, o, enquera melh, una china, Badanfla oblidava pas de lhi faire honor à son biais*. « Si celui-ci avait un chien, ou, encore mieux, une chienne, Beauflair n'oubliait pas de lui faire honneur à sa façon. ». Nous voyons que Gilbert semble éviter de retraduire le terme *mousfiar*. Notons dans cette phrase que Gilbert rétablit *enquera* forme locale à la place de *encara*, « encore ».

- *Lou Raban de Sant Jouan* (p. 27), *Despueis aqel journ, l'i auguét quicon de chambiat, jas Fusteir*, devient, *Dezempueis, lh'aguet quican de chanjat, ches Fuster*, « A partir de ce moment, il y eut quelque chose de changé, chez Fustier ». *Chanjat* remplace *chambiat*, et *ches* remplace *jas*. Notons aussi que Gilbert rétablit la forme locale du dérivé de ARIU dans *Fuster*.

- *Lou Raban de Sant Jouan* (p. 28), *Ella qu'èra tant decidada d'autres cops, venió, oura, de mais en mais pechinousa*, devient, *Ella, quez era tant decidada, d'autres còps, venia, aora, de mais en mais cossiroza*, « Elle, qui était si gaie, auparavant, devenait, maintenant, de plus en plus soucieuse ». Également (p.31), *Ah ! coussi foundeguét, lou pechin de nostres amoureux !* qui devient, *Ai ! cossi fondeguet, lo cossire de nóstres amoros !* « Ah ! comme elle fondit, l'inquiétude de nos amoureux ! ». *Pechin* est remplacé par *cossire* comme *pechinousa* est remplacé par *cossiroza*. Notons également dans la première phrase *oura* remplacé par *aora*.

- *Mas premeiras braias* (p. 5), *La fumeira mountava, virechava soubre nostra testa*, devient *La fumeira montava, viregeava, sobre nostra testa*, « La fumée montait, tournoyait au-dessus de notre tête ». Gilbert rétablit *-egea* [dza] pour *-echa* [tsa] dérivé de -IDIA. De même dans *La Dama Blanca* (p. 15), nous avons, *Lo chaval trapechava que mais*, qui devient, *Lo chavalh trapeget mais*, « Le cheval trépigna davantage ». Toujours dans *La Dama Blanca* (p. 12) il fait disparaître *passachava* dans, *Chade ser, à medjanuect, una dama blanca se passachava à l'ouriaira del bosc*, qui devient, *Chaque sera, a mejanueit, una dama blanca se fazia veire a l'orieira delh bos*, « Chaque soir, à minuit, une dame blanche apparaissait à l'orée du bois ».

- *Mas premeiras braias* (p. 4), *touts dous anèrem croumpar un paquet blave*, devient, *totes dos, anerem achatar un paquet blau*, « tous deux, nous allâmes acheter un paquet bleu ». Ici Gilbert rétablit la forme canonique *blau*. Nous avons vu précédemment que la zone de Chiljac utilise [ble] masculin et ['blœva] au féminin. Un peu plus loin dans le même texte

(p. 5) nous trouvons, *fasió de courounas blanchas, de ribans blaves*, qui devient, *fazia de coronas blanchas, de ribans blaus*, « elle faisait des couronnes blanches, des rubans bleus ».

- *Lou Chin del Curat* (p. 8), *Acó èra arribat and la couarra del couvent*, devient, *Aco era arribat am la prioressa delh covent*, « C'était arrivé à la supérieure du couvent ». *Couarra* est remplacé par *prioressa*.

- *Lou Raban de Sant Jouan* (p. 28), *Ah ! coumo ella lou aciava, aqel Louis !* devient, *Ai ! comas ella l'ahissia, aquelh Joan !* « Ah ! comme elle le haïssait, ce Jean ! ». Gilbert donne la forme *ahir* (*air*), « haïr » que l'on trouve dans la langue ancienne (Levy, 1909, p. 12).

- *La Dama Blanca* (p. 14), *una chavuta, que guoinava dins un viel chaisne*, devient, *una chuta que goinava dinc un vielh chaine*, « une chouette, qui ululait dans un vieux chêne ». Gilbert rétablit la forme locale *chuta* ['jyta] (ALMC, carte 330).

Le dernier terme relevé par Chambon dans les *Countes de la lunaira* est *cali* que l'on trouve dans *Las cenres* (p. 32), *La mounieta Angelica, del couvent d'Aubazac, èra cali curiousa*. Ce texte n'ayant pas été repris dans la version 1932, l'adverbe *cali* n'a pas été remplacé.

Enfin Chambon avait également noté *pallida* extrait de *Lou Raban de Sant Jouan*, dans la phrase, *Lou paire espiava la Lisoun, et, de veire las larmas d'aise que redoulavount soubre las geautas pallidas de soun efant, se sentiguét malgrat el, lou cuer tenresit*. Gilbert réécrit la phrase comme, *Lo paire espiava la Lizon, et de la veire plorar d'aize, se senteguet, de forsa, le cuer tendrezit*, « Le père regardait la Lison, et de la voir pleurer de bonheur, il ne put résister et son cœur s'attendrit ».

Dans les notes de Malvezin nous avons aussi trouvé pour le texte *Lou Chin del Curat* (p. 8), l'adjectif *aubirous*, dans la phrase *un curat de vés Langeac aviot un chin aubirous coumo una persouna*, qui devient *un curat de ves Langhac avia'n chin quez era conissent com'una persona*, « un curé de Langeac avait un chien qui était intelligent comme une personne ». Nous trouvons seulement dans *Lou Tresor* le verbe *aubira*, « estimer, penser, imaginer, en Gascogne », ainsi que le substantif *aubire*, « *volonté d'agir, courage* » TDF, repris par Alibert qui donne également *aubirar* comme étant de l'Aurillacois. Ce dernier point justifierait probablement la restitution de ce mot par Malvezin. Gilbert remplacera cet adjectif dans le texte de 1932, par *conissent*, « expérimenté, sage » (Mistral, 1932). Reichel donne également *couneissent*, « B[rivadois], intelligent, perspicace, lucide » (Reichel, 2005, p. 201).

Ainsi Gilbert va complètement épurer son texte de 1913 de toutes les scories et de tous les termes frelatés dont Malvezin l'avait convaincu de l'ensemencer. Il serait certainement intéressant de savoir comment et pourquoi Malvezin put avoir une telle influence sur Gilbert

pour faire de son texte des *Contes de la Lunaira* un véritable banc d'essai de ses propres ambitions et divagations linguistiques. La force de Gilbert fut, grâce à sa curiosité et sa liberté intellectuelles, de s'affranchir des délires étymologiques d'un prétendu maître *es-occitan*, afin de se tourner vers les origines de sa langue en se plongeant dans les œuvres des grands écrivains médiévaux comme dans les textes de langue vulgaire. Il alla y puiser aux racines et fondements d'un parler, celui de Chilhac, les bases sur lesquelles il va rétablir les liens ténus qui le reliaient à la langue de ceux qu'il avait choisi comme parangons. Gilbert va, comme il le dit lui-même, prendre en compte l'*étymologie* et l'*évolution* de son parler pour en dégager un système orthographique d'une intelligence et efficacité que rien ne démentira et qui servira soit explicitement soit implicitement de base pour l'occitan d'Auvergne au XX^e siècle. De la sorte, Gilbert fit seul le travail qui s'était fait depuis le début du siècle autour de Perbosc, Estieu et quelques autres à l'*Ecole Occitane de Toulouse*, et derrière lequel s'aligna Vidal. Il arriva ainsi à un résultat, qui comme nous pouvons le constater, lui est en tout point comparable, au détail prêt qu'il épouse parfaitement les spécificités des parlers d'Auvergne tant méridionaux que septentrionaux. Parmi celles-ci il y a le système des lettres euphoniques que Gilbert traite en ajoutant *s* au mot précédent. Dans *Contes de la Luneira* il va légèrement faire évoluer ce système en mettant derrière *que z* et non plus *s*, comme dans, *tant quez èron*, « tant qu'ils étaient » ; *quaucun quez a lo soleu*, « quelqu'un qui a un haut le cœur » ; *quez amava*, « qui aimait » ; *quez era davans elh*, « qui était devant lui ». Nous voyons dans le dernier exemple que quand la liaison est naturelle il utilise le système, lexème + *s* lexème (débutant par voyelle), *davans elh* [da'vã zɨj]. Pareillement dans son *Indications pour la lecture de la langue d'oc*, semble se décanter la distinction *l* simple et *ll* doubles, entre *alauza* [a'ʃawza], *pala* ['paʃa], ou *chalel* [tʃa'ʃe] et *benella* [be'nela], ou *escudella* [esky'dela]. Enfin il va affermir la distinction entre *j* étymologique, comme dans, *virejar*, « tournailler » ; *ennojar*, « ennuyer » ; *chanjat*, « changé » ; *batejar*, « baptiser », ou *mejanueit* et *ge* issu de la palatisations nord-occitane comme, *bugeada*, « lessive », *lo geaut*, « la joie », ou *largea*, « large (féminin) ».

6 3 3 *Contes de l'aze* et autres textes

Après *Contes de la luneira* publiés en 1932 et jusqu'à la publication de *Lis contaires delh covize* en 1953 Gilbert ne publie aucun livre ou recueil d'importance. Il se consacre tout au long de cette période à l'animation de son organisation *Lo covize* et à l'édition de l'organe de cette association *L'Alauza d'Auvernha* (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). Cependant il va écrire de nombreux articles dans sa revue ainsi que d'autres périodiques tant en français qu'en

occitan, et faire paraître quelques courtes publications (cf. Vidal et Gilbert dans leur temps, § 8).

De même, de 1934 à 1945 vont être publiés une série de feuillets de quelques pages chacun sous le titre de *Contes de l'aze*. Contes dans lesquels Gilbert va faire preuve d'une certaine finesse pour caricaturer les travers de ses compatriotes et contemporains. Bonnaud ira jusqu'à en dire, « Il [Gilbert] s'essaya même à une certaine forme du conte philosophique. » Nous reviendrons sur cette série un peu plus en détail dans la seconde partie de ce paragraphe.

Entre l'édition des deux ouvrages *La Covisada* et *Contes de la Luneira*, on peut retenir la publication de quatre de ces écrits.

En 1925 est publié *Discours en langue d'oc, prononcés au banquet du « Covize » à Brioude le 16 août 1925*. Ces discours, puisqu'il y en a deux, présentent l'intérêt d'associer Henri Gilbert et Louis Delhostal. Ils sont dédiés au poète C. Gandilhon Gens-d'Armes. Ils furent édités par la librairie Delaunay à Clermont-Ferrand cette même année. Le premier discours, celui de Gilbert est sous-titré, *Texte en dialecte de la région de Brioude, avec traduction en français*. Ce texte remémore, en termes assez charmants, Chiljac et le jeune temps de l'auteur tout au long des saisons. Il se conclut sur un appel à tous, *nos sem escampelhats d'assai, d'alai. Chau ganhar sa vida,[...] Mas trabalha que trabalharas, vira que viraras ! res delh monde nos pót faire obledar nóstre país de Breude*⁸⁹⁰. Il conclut sa harangue une fois encore par un appel patriotique, *Viva lo país de Breude, nóstra patria chara ! Viva nóstra Auvernha*⁸⁹¹. Son texte est signé « Henri Gilbert de “L'escóla de Limanha” secrétaire général du “Covize”, Vice-syndic de la Maintenance d'Auvergne⁸⁹² ». Le discours de Delhostal, en graphie mistralienne, est sous-titré « Texte en dialecte cantalien », suivi de la traduction française. Plus convenu il rappelle que chaque village comme *cada provensa porta soun aiga al molen*, « chaque province apporte son eau au moulin ». Il congratule Gilbert, lui qui est parti à Paris, d'avoir créé *Lo covize* afin de réunir tous les originaires de la province et de faire vivre sa langue. Il ne peut s'empêcher pour conclure de citer Felix Gras⁸⁹³ en l'adaptant quelque peu, *Aimi moun vilage mai que toun vilage, aimi ma prouvensa mai que ta prouvensa, aimi la Fransa mai que tout*⁸⁹⁴, « J'aime mon village plus que ton village, j'aime

⁸⁹⁰ Nous nous sommes dispersés, d'ici, de là. Il faut gagner sa vie. [...] Mais malgré les soucis de l'existence et malgré nos préoccupations, rien au monde ne peut nous faire oublier notre pays de Brioude.

⁸⁹¹ Vive le pays de Brioude, notre chère patrie ! Vive notre Auvergne !

⁸⁹² Benezet Vidal était le Syndic.

⁸⁹³ Felix Gras, 1844-1901, Capoulié du Félibrige, fervent républicain

⁸⁹⁴ La phrase exacte est : *Ame moun vilage mai que toun vilage, ame ma Prouvènço mai que ta prouvinço, ame la Franço mai que tout*.

ma province plus que ta province, j'aime la France par-dessus tout. » Car sept ans après la grande-guerre *serem de bouns Auvernhatz per amour d'estre bouns Frances*, « Nous serons de bons Auvergnats afin d'être de bons Français. » affirmant ainsi ses idées très patriotiques. Il signe plus prosaïquement Louis Delhostal Majoral du Félibrige.

En 1926, paraît dans l'*Auvergne littéraire et artistique*, n°27, de novembre (p. 37) un texte non traduit, *Sent Père et lo bon Dieu*. Ce court texte (25 lignes incomplètes) présente peu d'intérêt et est mité par de nombreuses coquilles d'imprimerie. Déjà dans le titre il faudrait lire, *Sent Pèire* et non *Sent Père*. On comprend pourquoi il ne fut pas repris dans *Contes de la luneira* ni ailleurs.

Dans la même période Gilbert va publier quelques textes en vers. Nous pouvons penser que c'est un échantillon de ce qu'il souhaitait éditer sous le titre *Mai en Flors*, « Mai en fleurs » annoncé dans *Contes de la luneira*.

En 1926, dans le même numéro de l'*Auvergne littéraire et artistique* que le texte *Sent Peire et lo bon Dieu*, est publié (p. 10), sans traduction, un poème intitulé, *Ieu sei coma l'abre verturos*⁸⁹⁵, (cf. annexe, 15). Ce poème est présenté comme ayant été primé aux jeux floraux de l'*École de Limagne* de la même année. Il est constitué de trois strophes en huitains plus un envoi en vers ennéasyllabiques. Les rimes sont embrassées puis alternées ; AbbAAbAb. Les deux premiers vers de chaque strophe sont repris en fin de strophe. Dans l'envoi nous retrouvons alternées les fins de vers du couplet final, Cb,Cb₂, correspondant à AbbAAb₂Ab₁. Le poème lui-même est d'une construction assez savante et le vocabulaire est joliment recherché ; *delh quionle jusqu'en aut es branchos [...] et per tota sason abena [...] et cossi vou me chapdel' et mena [...] ont sojorna ma dama agradiva [...] mon anma chaitiva [...] ont ieu voudria esser eissamen [...] amor que m'abriva [...] vai de qu'ont es*⁸⁹⁶. Nous sentons très nettement dans ce texte une volonté certaine de la part de Gilbert de renouer avec la poésie des grands maîtres médiévaux tant par le thème de la dame aimée et inaccessible, que par une composition et une versification élaborée.

Cela se ressent encore mieux dans un second poème publié en 1927 dans l'*Almanach de Brioude* (p. 28), *Ame veire a la prime*, « j'aime voir au printemps », également sans traduction (cf. annexe, 15). Ce texte a reçu le premier prix de poésie aux Jeux floraux de l'*Escóla de Limanha* (sans précision de date). Il est constitué de cinq strophes en sixains plus un envoi en

⁸⁹⁵ Je suis comme l'arbre vigoureux.

⁸⁹⁶ De la tige à sa naissance jusqu'en haut il est en branches. [...] et en toute saison rassasié [...] et comme elle veut me dirige et me mène [...] où séjourne ma charmante dame [...] mon âme misérable [...] où je voudrais être également [...] amour qui me presse [...] va où elle est.

tercet, tous en vers isométriques hexasyllabiques. Les deux derniers vers de chaque strophe sont repris dans la strophe suivante au vers deux et trois, aBBaC₁C₁, a'C₁C₁a'D₁D₁, a"D₁D₁a"E₁E₁, etc. là aussi le vocabulaire est choisi et clairement dans une tonalité troubadouresque, *comas elh sei chantaire : Chante de fin'amor [...] Et mon cuer n'a doussor [...] Si luan es demorada, Tant que n'aje languit, Quant tòrna sei garit*⁸⁹⁷.

Nous n'avons pas d'autres textes poétiques de Gilbert ce qui est fort dommage car il avait semble-t-il bien su endosser l'habit du troubadour. Cela justifie d'autant plus ce que dit Camproux quand il parle de Gilbert dans son *Histoire de la littérature occitane*, « Il est également un très pur poète nourri aux traditions les meilleures ; il sait allier l'art ancien des troubadours à l'inspiration la plus populaire » (Camproux, 1971, 197-198). Il fut cependant le seul à reconnaître les qualités poétiques de l'écrivain.

En 1927, parut également dans l'*Almanach chantant de l'Auvergne et Armana felibren* (6-7) un texte en vers, *Piarrand delh Ranc*, donné comme une chanson de Chilhac. Il est noté en note de bas de page, « Le village de Chilhac (Haute-Loire) est bâti sur un rocher volcanique – le Ranc – taillé à pic du côté de l'Allier. Au pied de ce rocher, s'élève un monolithe géant que l'on nomme, à Chilhac, “*lo Piarrand delh Ranc*” ». Ce texte semble plus à un texte de composition, probablement de Gilbert lui-même, qu'à une chanson traditionnelle.

Tous les autres textes sont postérieurs à la publication de *Contes de la luneira*.

En 1933 paraît dans un numéro spécial (Mai-Juin) de la revue *Corymbe* (cahier consacré à la littérature en Auvergne, 2^{ème} année) un conte intitulé *Nigaud delh Cafort* (Gilbert, 1933, p. 32). Ce texte là encore est sans traduction. C'est l'histoire du garçon éconduit par une belle bergère et qui voulant ruser pour la faire changer d'avis, se trouve pris au piège de sa propre duperie. Ce court texte ne présente rien de particulier si ce n'est que sa tournure est toujours pleine de qualité et de saveur. Nous y avons noté [fwã], « source » écrit *foant* et non *fuant* comme dans les autres textes ; *bestiguet*, « il s'habilla », avec le bétacisme écrit, ce qui est une exception dans les parlers de la Ribeyre qui ignore ce phénomène, et enfin *sannavon*, « ils saignaient » quand ailleurs il écrit *sangavon* conformément à la phonétique de Chilhac (cf. La covisada, § 6.3.1 ; ALMC, carte 530), peut-être par souci de standardisation. Il est cependant intéressant de noter que Gilbert participe à ce numéro spécial en tant qu'écrivain occitan à côté de tous les noms célèbres des lettres auvergnates de l'époque, dont, Pourrat, Gandilhon Gens-d'Armes, Desdevises du Dezert, Gachon, entre autres.

⁸⁹⁷ Comme lui je suis chanteur, Je chante de *fin'amor* [...] Et cela met mon cœur en joie. [...] Si elle est demeurée loin, Ce qui me rend triste, Quand elle revient je suis guéri.

En 1943 paraît un livret de quinze pages, réalisé par l'imprimerie « La Haute-Loire » au Puy-en-Velay. C'est une publication de *Lo covize, groupe d'action régionaliste de Clermont-Ferrand* (Gilbert, 1943). Ce petit document est intitulé *Lo soparon (Le réveillon)*, il est précisé, *Texte suivi d'une traduction française et d'un double lexique occitan-français et français-occitan, par Henri Gilbert*. Ce texte est illustré de bois gravés de Maurice Busset (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). Sur la première page nous trouvons une dédicace en hommage d'amitié à Monsieur Jules Chazal président du Tribunal de Clermont. Le prix indiqué sur la couverture est de 6F⁸⁹⁸.

En avant-propos, sous le titre « Aux lecteurs », ce texte est présenté comme le premier d'une série destinée à l'enseignement de l'occitan en Auvergne :

La série de textes en langue d'oc dont nous commençons la publication est destinée à l'enseignement du dialecte auvergnat. [...] Les lecteurs qui posséderont la série en cours de publication, auront sous la main une collection de lexiques qui contiendra un grand nombre de mots, attendant qu'un dictionnaire vienne la remplacer.

Il ne semble pas qu'il y eut d'autres publications du même type. Le recueil *Lis contaires delh covize* a sûrement été ce qui a remplacé cette série espérée. De même le dictionnaire attendu ne parut jamais.

Par ailleurs, cette préface s'inscrit parfaitement dans l'esprit du renouveau régionaliste de l'époque (1943) :

Il nous a paru que le meilleur moyen d'établir des textes intéressants est de s'inspirer de la vie paysanne. Ce sont, en effet, les paysans qui gardent, avec le sol, la langue et les coutumes d'un peuple. Et, puisqu'il s'agit, pour les français, de rétablir la tradition, il faut commencer par puiser à cette source, ainsi que le veut le vrai Régionalisme. Avec la pratique du parler populaire, l'écrivain, qui a acquis, d'autre part, les connaissances indispensables, peut faire œuvre littéraire en langue d'oc, tout en décrivant avec exactitude et sérénité les tableaux de la vie paysanne.

Pour Gilbert il faut clairement amender sa langue d'une connaissance de sa grammaire et de son histoire pour en faire un véritable objet de création littéraire. Foin des patoisants qui nous servent une langue inculte incapable de s'élever au rang des belles-lettres.

Ici apparaît pour la première fois la dénomination de *graphie rationnelle*, « Nos textes sont écrits dans la graphie rationnelle qui a été établie après une étude approfondie des anciens textes et qui est la seule valable pour la Basse-Auvergne. » Cette graphie n'est donc pas un

⁸⁹⁸ 1,4 €.

quelconque volapük sorti des élucubrations fumeuses d'un érudit de boudoir, mais bien l'aboutissement d'un travail qui permet de réinscrire notre langue telle qu'elle se pratique aujourd'hui dans son histoire propre en rétablissant le lien avec celle des chartes du moyen-âge et les grands textes des troubadours. Il n'existe donc aucun autre système capable de transcrire ce que disent nos paysans et de l'exprimer par écrit.

Le texte qui suit est intitulé, *Lo soparon, remembransa de la nueit de per Chalendas*. Il avait été écrit pour être lu au Covize de Clermont le 23 décembre 1935 par Gilbert lui-même. Gilbert qui est en délicatesse avec le Félibrige depuis la Grande Journée Auvergnate de Clermont qui se tint le 14 juillet 1934, non seulement l'a quitté mais est maintenant dans un réel affrontement et cela particulièrement avec son principal animateur local qu'est Benezet Vidal. Aussi il ne peut s'empêcher de débiter sa causerie par une philippique cinglante à l'adresse du Majoral d'Auvergne (sans le citer). Car c'est la langue d'Auvergne qui doit être célébrée et pour cela point n'est besoin d'aller chercher ailleurs des vocables abscons et étrangers comme s'en gargarisent certains (cf. Controverse et opposition, § 7.2).

Suit une évocation des Noëls d'antan et du réveillon le repas d'après messe où l'on se régalaient d'une tête de cochon. Le texte est bien tourné et la langue de grande qualité.

Gilbert pour la première fois remplace *ge* par *gh* pour les palatales de *g*, *li reis d'a ghanols*, « les rois agenouillés » ; *tot só que se deviá manghar*, « tout ce qui devait se manger » ; *la negha chaziá*, « la neige tombait » ; *quant ghaut*, « quelle joie » ; *la socha cramava en peteghar*, « la souche brûlait en pétillant » ; *digha !* « dis ! ». Par contre nous ne comprenons pas parfaitement la logique qui le guide dans ces choix entre *gh* et *j*. Pour *ghaut* < *gaug* issu de GAUDIUM et *digha* < *diga* issu de DICA, cela est clair. Nous pouvons aussi le comprendre pour *ghanol* [dza'nu] par similarité orthographique avec *genolh* issu du latin populaire GENUCULUM. Nous avons plus de difficultés à comprendre ses choix pour *negha*⁸⁹⁹ issu de NIX, NIVIS ou *-ghar* de *peteghar* issu du suffixe -IDIARE. Pour *manghar* (*manjar*) issu de MANDŪCARE, la langue ancienne donnait déjà *mangar* (Levy, 1909, p. 236) et *manghar* (Olivier, 2009, p.735).

Nous notons également que Gilbert accentue maintenant les final *-iá*, comme dans *deviá*, « il devait » ; *faziá*, « il faisait » ; *diziá*, « il disait » ; *chaziá*, « tombait » ; *voliá*, « voulait ». Ce texte est aussi intéressant par la profusion de quatrièmes personnes de l'indicatif imparfait, temps de narration, que nous y trouvons : *erem*, « nous étions » ; *aviam*, « nous avions » ; *trobavem*, « nous trouvions » ; *espinchavem*, « nous regardions » ; *arribavem*, « nous

⁸⁹⁹ Francisme issu de l'ancien français *neif*, remplacé par *naige*. (Dictionnaire étymologique Larousse, 1971)

arrivions » ; *nos assetavem*, « nous nous assoyons » ; *espeitavem*, « nous attendions » ; *anavem*, « nous allions » ; *gardavem*, « nous gardions » ; *sortiam*, « nous sortions » ; *voliam*, « nous voulions » ; *auziam*, « nous entendions » ; *veziam*, « nous voyions » ; *sabiam*, « nous savions » ; *garnissiam*, « nous garnissions » ; *riziam*, « nous riions », nous trouvons aussi deux futurs, *tornarem*, « nous reviendrons » ; *gardarem*, « nous garderons », un conditionnel, *vendriam*, « nous reviendrions » et un subjonctif imparfait, *mais que saguessem marfis*, « bien que nous fussions tous transits de froid ». Nous avons aussi relevé un subjonctif imparfait de la cinquième personne, *basta que faguessias*, « Puissiez-vous faire ».

Comme dans *Contes de la luneira*, Gilbert a fait évoluer sa notation de [z] euphonique en distinguant ce qui est pure euphonie écrit z et ce qu'il considère comme des restes de cas sujet noté s final. Dans le premier cas nous avons, *quez amave*, « qui aimait » ; *quez erem*, « que nous étions » ; *quez avian*, « qui avaient » ; *ez erem*, « et nous étions » ; *quez eron entorn dez elh*, « qui étaient autour de lui » ; *quanz avian*, « quand ils avaient » ; *ez avian*, « et ils avaient », dans l'autre cas, *lo cochés era*, « le cochon était » ; *lo soparons era passat*, « le réveillon était passé ».

Ce texte est suivi d'un lexique de cent trente et un mots occitans, traduits en français avec explication d'usage, ainsi que d'un lexique français-occitan équivalent.

Les quinze pages de cette petite brochure sont un puits d'enseignement sur l'occitan d'Auvergne. Nous y trouvons l'aboutissement de l'énorme travail fait par Gilbert depuis vingt-cinq ans et qui a conduit à cette graphie rationnelle seule capable de transcrire correctement les parlers occitans d'Auvergne. Gilbert est maintenant sûr de son fait et va approfondir son travail en mettant cette graphie en application pour d'autres parlers d'Auvergne et d'ailleurs. Ce sera la tâche qu'il s'assignera dans *Lis contaires delh covize*.

En 1946 juste à la sortie de la guerre, Gilbert publie dans l'*Almanach de Brioude* de cette même année un court texte suivi de sa traduction française, *La Senta Viergha et lo boier*, « La Sainte Vierge et le bouvier » (59-62). Ce texte est écrit dans la graphie rationnelle maintenant parfaitement maîtrisée. La fable en elle-même n'est pas très originale et reprend la légende biblique de la fuite en Egypte que Gilbert a relocalisée à Chilhac. La Vierge et son enfant fuient devant les soldats d'Hérode, quand elle croise un bouvier qui ensemence son champ. Elle lui demande de creuser un sillon profond où ils puissent se cacher, et en remerciement fait pousser le blé dans l'instant. Quand les soldats arrivent et demandent au bouvier s'il a vu la Vierge, il répond que c'était quand il semait. Les soldats se disent devant le champ de blé mûr que cela fait bien longtemps et repartent vers d'autres directions dans leur quête. La

Vierge et son enfant sont saufs et peuvent retourner dans l'église de Chilhac où ils demeuraient. Nous n'avons pas noté dans ce texte de points particuliers du point de vue de la langue utilisée par l'auteur.

En 1948 Gilbert va participer à la réédition d'un recueil de chansons traditionnelles arrangées par le musicien Jean Pitacco et à l'usage des écoles et intitulé *Chansons du Velay et du Brivadois* (cf. Vie- Gilbert, § 6.1). Ce recueil avait déjà été publié en 1936 sous le titre *Chansons du Velay*. La première édition comprenait quinze chansons dont dix en occitan. La graphie utilisée avait à l'époque été une graphie de type « patoise ». Dans l'édition de 1948 nous trouvons également quinze chansons dont six sont différentes de la première édition et dont la graphie a été rectifiée par Gilbert. Ce sont les six chansons suivantes de l'édition de 1936 qui ont été remplacées : trois chansons qui étaient des poèmes de A. Borel⁹⁰⁰ et deux du Félibre vellave Albert Boudon-Lashermes (cf. La renaissance félibréenne en Auvergne, § 4.4) toutes mises en musique par Pitacco auxquelles il faut ajouter *La Yoyetta* rengaine bien connue en Auvergne et ailleurs. Dans l'édition 1948 ces six morceaux sont tous remplacés par des chansons traditionnelles ainsi qu'un air de bourrée pour piano. Seul l'*Hymne Vellave* qui conclut le recueil est un poème en français de H. Moulhiade⁹⁰¹ mis en musique par Pitacco. Gilbert profite de sa collaboration pour faire rajouter « Brivadois » dans le titre du recueil. Il donne sous le portrait de Jean Pitacco sur lequel s'ouvre l'ouvrage, quelques *Indications pour la lecture des textes en dialecte*. Nous y trouvons :

o surmonté d'un accent (ó) se prononce comme *o* français ; *o* sans accent (o) se prononce *ou* – La voyelle *a* marquée du même accent (â) se prononce également comme *o* français : *demán*, *demó* (mutité de *n* final) – La lettre *h* placée après un *g* en marque le chuintement (dz) : *segnaire*, *manghar*, *sedzaire*, *mandzar*. – Dans les mots *atarar*, *se galar*, *treicolar*, etc., la lettre *l* s'doucit en *v* ; *atarar*, *se gavar*, *treicovar*... La finale *on* se prononce *ou* : *poton*, *poutou* – Les consonnes finales ne se prononcent pas.

Cette brève introduction n'en est pas moins une intéressante adaptation aux parlers vellaves. La principale particularité étant l'aboutissement de la vélarisation de *l* simple intervocalique à *v* caractéristique des parlers du Velay central (Nauton, 1974 ; voir Figure 31).

⁹⁰⁰ Anne-Catherine Borel (1885-1965) professeur au Lycée du Puy et auteure de poésies

⁹⁰¹ Pierre-Henri-Joseph Moulhiade (1863-1935) homme de lettre ponot auteur de différents recueils et lauréat des jeux floraux en 1905



Figure 35 Couverture d'un *Contes de l'aze*.

Nous avons également acquis chez un bouquiniste clermontois trois feuilles dactylographiées reproduisant trois chansons traditionnelles rectifiées par Henri Gilbert comme il est indiqué en haut et à gauche de chacune d'elles. Ces trois chansons sont des grands classiques du répertoire de la chanson traditionnelle auvergnate, *Los esclops* dans une version d'Issoire, *Lo cocut* et *Lo boier*. Tous ces textes sont parfaitement graphiés selon les principes de la graphie rationnelle. A l'exception de *Lis contaïres delh covize* dont nous parlerons ultérieurement, Gilbert ne publiera nul autre document.

Contes de l'aze.

C'est une série de petits fascicules de quelques pages qui vont être publiés à

intervalles assez irréguliers, probablement en fonction des ressources pécuniaires de Gilbert :

I	<i>L'aze pelh covert.</i>	1934
II	<i>L'aze belh fraire delh bon Dieu</i>	1934
III	<i>Lo mau de ventre de Mestre Civada</i>	1936
IV	<i>Lis estrenas de l'aze</i>	1945
V	<i>L'aze medecin</i>	1945

Deux autres brochures avaient été annoncées, *L'aze conseilhier de comuna* et *L'aze delh petassaire*. Malheureusement elles ne furent jamais publiées.

Le dessin de l'âne sur la couverture de chaque livret est de son inséparable ami Moiselet (cf. Biographie Gilbert, § 6.1).

Les trois premiers livrets furent publiés à la librairie de « L'Avenir », le quatrième à la librairie Vauzeille et le cinquième à la librairie Queyriaux, toutes à Clermont-Ferrand. Les

prix avant-guerre étaient de 2 ou 2,5 Francs⁹⁰², et passèrent après-guerre (et après réforme monétaire) à 6 puis 25 Francs⁹⁰³.

C'est seulement dans le dernier recueil que nous trouvons une traduction en français du texte. Tous les autres sont seulement en occitan suivis par un petit vocabulaire explicatif.

Chacune de ces histoires, met en scène un âne ou en évoque l'image, justifiant ainsi la thématique des contes sans que celui-ci en soit toujours l'acteur principal. Elles se terminent toutes par une sentence conclusive dont certaines peuvent avoir un fond philosophique.

La première histoire *L'aze pelh covert*,⁹⁰⁴ est celle d'un âne rétif qui en *fazia veire coma 'ls peiras*⁹⁰⁵ à son maître Jacounet. Ainsi, ne pouvant se rendre maître de son âne, il était devenu la risée de tout le canton. Un jour l'âne monte sur un toit tel un prédicateur. Jacounet finit par en avoir raison et le corrige pour lui faire passer l'envie de se moquer de lui. L'aphorisme final est : *A ! que n'en conisse d'aquels azes que monton pelh covert, per se faire veire, et que fazon mas rire lo monde !...*⁹⁰⁶.

La seconde histoire, *L'aze belh fraire delh bon Dieu*⁹⁰⁷, est celle d'un nigaud surnommé *l'Aze* qui par ses forfanteries fit échouer le mariage de sa charmante sœur Jeannette avec un fermier des environs. De désespoir celle-ci se retira dans un couvent au Puy. Elle finit par écrire à ses parents éplorés, que le jour de Noël elle épousera Dieu et se fera moniale. Et *l'Aze* de parcourir les rues du village puis de la ville de Langeac en disant à qui veut l'entendre qu'il est maintenant le beau-frère du Bon Dieu. Après la messe de minuit il se rend chez le curé en lui disant qu'étant maintenant de la famille celui-ci est en devoir de le recevoir dignement. Le curé, pas dupe, l'accueille puis le fait grassement manger et boire et le décore même d'une étoile de pacotille avant de le reconduire à sa porte. Éméché et heureux *l'Aze* rentre chez lui tout en clamant, *A ! quana bona familhas ai trobada !... Aco es quican d'esser lo belh fraire delh Bon Dieu !... Aora, podrai mangear et biure ches totes lis curats !...*⁹⁰⁸.

La troisième, *Lo mau de ventre de Mestre Civada*⁹⁰⁹, est celle d'un procès dont un des plaignants, pour le gagner, demande à l'aubergiste où vient se restaurer habituellement Maître Avoine, l'avocat de la partie adverse, de lui offrir un beau panier de prunes de son prunier.

⁹⁰² 1,40€ ou 1,75€.

⁹⁰³ 1.14€ puis 3€.

⁹⁰⁴ L'âne sur le toit.

⁹⁰⁵ Qui en faisait voir comme les pierres.

⁹⁰⁶ Ah ! j'en connais de ces ânes qui montent sur les toits pour se faire voir et ne font que rire les gens !...

⁹⁰⁷ L'âne beau-frère du bon Dieu.

⁹⁰⁸ Ah ! quelle bonne famille j'ai trouvé !... C'est quelque chose que d'être le beau-frère du Bon Dieu !...

Maintenant, je pourrai manger et boire chez tous les curés !...

⁹⁰⁹ Le mal de ventre de maître Avoine.

Après avoir noué autour de son cou une grande serviette dont les extrémités font comme deux grandes oreilles d'âne notre homme entame un gras repas qui se termine sur les prunes vertes et jaunes offertes à l'aubergiste. Se trouvant mal au milieu du procès le voilà qui court à l'église pour prier Saint Eutrope de le guérir. Devant le peu de résultat il retourne au tribunal où mal en point il perd son procès. *D'aquelh jorn en lai, lis prunas de Piarrand de Rabardel fagueron parlar lo monde, et d'autres plaidejaires lhi en achateron pro char, mas mestre Civada era tot solet de sa mena...*⁹¹⁰

La quatrième histoire, *Lis estrenas de l'aze*⁹¹¹, est celle d'un journalier Jambetorte (Jambe tordue) un peu sot qui aurait bien aimé faire la cour à la belle Catherinette. Jouselou du Bastard, pour se moquer, lui propose de se faire son messager en portant à Catherinette un présent d'étrennes pour le premier de l'an. Jambetorte achète donc un beau ruban rouge et demande au Bastard de lui rapporter en échange un baiser de Catherinette. Le surnommé Bastard se rend donc monté sur son âne chez la belle Catherinette. Catherinette est très heureuse de recevoir ce présent et embrasse volontier le Bastard. Mais quand elle apprend que le ruban vient de Jambetorte et qu'il attend un baiser en retour, elle éclate de rire et de sa main lance un baiser en direction de la queue de l'âne du Bastard. De retour Jambetorte attend impatient le baiser de la belle Catherinette, mais c'est l'âne qui lui répond : *Tè, Chambatorta, te lo porte, ton poton : la Catonet me l'a botat sos la coa... Pren lo : es tot chaud !. Mas lo conte dis pas si Chambatorta levet la coa de l'aze...*⁹¹²

Le dernier des contes publiés, *L'aze medecin*⁹¹³, le cinquième, nous relate l'histoire d'un faux médecin que l'on appelait Tourneboyau et qui se vantait d'avoir été médecin sur les galères du roi. Quel que soit le mal, il n'avait qu'une seule médication « *Recipe... Purgate... Virabudel* ». Un jour un mangeur de prunes avala un noyau, suffoquant il grimpa sur son âne et se rendit chez le médecin. Ne pouvant parler c'est par des gestes désespérés qu'il expliqua son mal, auquel le médecin Tourneboyau répondit bien évidemment par : *una purgha !... Una sobrepurgha !... Lo maus es dins lo budel grant !* « Une purge !... Une superpurgé !... Le mal est dans le grand boyau ! »⁹¹⁴ L'âne passa alors la tête par la porte et devant ses mimiques comiques le patient recracha son noyau de prune au nez de Tourneboyau et repartit en disant au médecin, *Ah ! grant medecin de sobre li galeras delh rei ! Aqueste còp me purgharés pas !*

⁹¹⁰ Depuis ce jour, les prunes de Pierre de Rabardel firent parler les gens, et d'autres plaideurs lui en achetèrent très cher, mais Maître Avoine était le seul de son espèce...

⁹¹¹ Les étrennes de l'âne.

⁹¹² Tien, Jambetorte, je te l'amène ton baiser : la Catherinette me l'a mis sous la queue... Prends-le, il est tout chaud !... Mais le conte ne dit pas si Jambetorte leva la queue de l'âne...

⁹¹³ L'âne médecin.

⁹¹⁴ Ici les traductions sont de Gilbert.

Mon aze m'a garit ! N'i aguet pro Virabudel purget dengun mais [...] mas empachavon pas lo monde de dire : Virabudel purgha mas, l'ase garis ! « Ah ! Grand médecin de des galères du roi ! cette fois, vous ne me purgerez pas !... Mon âne m'a guéri ! C'en fut assez Tourneboyau ne purgea plus personne [...] mas [cela] n'empêchaient pas les gens de dire, Tourneboyau ne sait que purger : c'est l'âne qui guérit !... »

Toutes ces farces bien que burlesques et même parfois un peu égrillardes restent dans un ton toujours civil et courtois. Elles sont toutes écrites avec une langue très soignée.

C'est dans le conte *Lis estrenas de l'aze* en 1945 qu'apparaît la forme *gh* dans la *gorgha*, « la gorge ». Dans ce même conte Gilbert utilise également l'adjectif *senestra*, « gauche », dans la phrase, *l'aze espousset sa testa de dreita, de senestra*⁹¹⁵. Dans *L'aze medecin* nous trouvons également, *l'aze [...] gratet lo plancher am son ped dreit, son ped senestre*, « l'âne [...] gratta le plancher avec son pied droit, avec son pied senestre ». Nous trouvons ce mot pour la langue ancienne dans le dictionnaire de Levy (Levy, 1909, p. 340), mais également dans le *Trésor* (Mistral, 1932, p. 876) qu'Alibert reprend dans son dictionnaire, et où il est donné comme étant cévenol (Alibert, 1966, p. 632). Nous ne l'avons personnellement jamais entendu en discussion courante dans la région de Chilhac et nos différents témoins semblent l'ignorer. Bonnaud et Reichel l'ignorent également (Bonnaud, 1999 ; Reichel, 2005). Localement seul le francisme ['gawtse/-a] est utilisé.

Comme nous avons trouvé *foant* pour [fwã] dans le *Nigaud delh Cafort* (voir ci-dessus), Gilbert écrit *poant* [pwã] dans *L'aze belh fraire delh bon Dieu* (7). Cette volonté de noter la diphtongue [wã] -oant au lieu de -uant précédemment, est sûrement due à la volonté de Gilbert de rappeler l'étymologie de ces mots, FONTIS, PONTIS. À l'exception de ces quelques détails la langue de *Contes de l'aze*, respectent parfaitement le système établi par Gilbert sans innovation remarquable.

Comme nous l'avons remarqué précédemment dans le conte *Lo faure* du recueil *La covisada*, Gilbert fait parfois usage d'énumération par effet stylistique (cf. *La covisada*, § 6.3.1). Nous retrouvons cela à plusieurs reprises dans *Contes de l'aze*. Cela lui permet en même temps de développer le vocabulaire occitan d'Auvergne. Dans *Lo mau de ventre de mestre Civada*, nous avons : *Et la serventa portet de saucissas, de favas en ensalada, de dauba, de truffes, que venian delh forn, de vedel, d'empastet, tres botelhas de vin de la Ribeira...*⁹¹⁶. Dans *Lis*

⁹¹⁵ L'âne secoua sa tête à droite, à gauche.

⁹¹⁶ Et la servante apporta des saucisses, des haricots en salade, du ragout, des pommes de terre, qui sortaient du four, du veau, de la tarte, trois bouteilles de vin de la Ribeyre...

*estrenas de l'aze nous trouvons : Chambatorta ganhava sa paura vidassa coma podia, un jorn ches un, un jorn ches l'autre ; lo fazian foire, medre, escodre, gardar lis cochés, curar l'estable, espessar d'estellas, vendenhar. Servia li massons, ajudava tuar li bestias, menava lis chabras elh bocau et, de vieges, seguia lis entarraments per plorar li morts... Et, quant n'avia res a faire, anava covizar am lis fennas*⁹¹⁷. Dans *L'aze belh fraire delh Bon Dieu*, nous trouvons : *Mon belh fraire [...] a quican : tres parels de bious de Malhargues, vinta nou vachas et un chavalh dins son estable ; cent testas d'aver dins sa fedaria, un fotraud de boriassa ont hi a de monde per lo servir, et d'argent dins son archa e de blat dins sa graneira*.⁹¹⁸ Toujours dans le même texte nous trouvons un peu plus loin, *quant lo curat entret am lis clercs, [...] chantet lis cantiques, lis alleluia, li gloria, li saumes et de que sabe ?*⁹¹⁹ Mais c'est dans *L'aze medecin* que la méthode atteint un paroxysme, *La consultas avia trei mots : « Recipe... Purga te... Virabudel. » La pureze, la pigóta, lo raumas, la pestilensa, lo mau de dents, lo ghammarót, la foira, la gengiva, la rascha, li bofighas, lo buze, la crebadura, la cremazon, lis esclatas, l'esquinancia, la fioure fumella, la fioure galhofarda, la joca et tot só que fai partir li homes et lis fennas, i avia mas de recèbre la purgha per n'esser garit... « la même ordonnance à tous les malades, “Recipe... Purga te... Virabudel.” La pleurésie, la petite vérole, le rhume, la peste, le mal de dents, la douleur du poignet, la colique, la gingivite, la teigne, les cloques, le panaris, la hernie, les brûlures, les crevasses, l'esquinancie, la fièvre éphémère, la fièvre goulue, le hoquet, et tout ce qui fait souffrir les hommes et les femmes, tout cela était guéri : il suffisait de recevoir la purge... »*⁹²⁰

Les deux contes qui devaient suivre ne parurent malheureusement jamais, et nous ne pouvons que le regretter vu la qualité et l'originalité de ces petits textes.

Comme nous le voyons dans ces diverses brochures la langue de Gilbert et sa graphie rationnelle sont maintenant parfaitement aboutis et c'est dans son dernier recueil *Lis contaires delh covize* qu'il va en développer toute la capacité comme son efficacité à rendre tous les parlers auvergnats et même d'ailleurs.

⁹¹⁷ Jambetorte gagnait sa triste et pauvre vie comme il pouvait, un jour chez l'un, un jour chez l'autre ; on le faisait piocher, moissonner, battre le grain, garder les cochons, nettoyer l'étable, fendre du bois, vendanger. Il servait les maçons, aidait à tuer les bêtes, menait les chèvres au bouc, et, parfois, suivait les enterrements pour pleurer les morts... Et, quand il n'avait rien à faire, il allait papoter avec les femmes.

⁹¹⁸ Mon beau-frère a quelque trois paires de bœufs de Salers, vingt-neuf vaches et un cheval à l'étable ; cent têtes de bétail dans sa bergerie, une énorme ferme où il y a des gens pour le servir, de l'argent dans son coffre et du blé dans son grenier.

⁹¹⁹ Quand le curé entra avec ses clercs, [...] il chanta, les alléluia, les gloria, les psaumes, et que sais-je encore ?

⁹²⁰ Traduction de Gilbert.

6 3 4 Lis contaires delh covize

C'est en 1953 qu'Henri Gilbert va publier son œuvre ultime, *Lis contaires delh covize*. Cet ouvrage est incontestablement le plus achevé, tant du point de vue des œuvres présentées que par les remarques et notes linguistiques qu'il contient.

C'est un ouvrage clairement dédié à l'enseignement de l'occitan sous la forme nord-occitane et plus particulièrement conformément aux parlers de Basse-Auvergne.

Il contient 218 pages d'un format 14.5x19.5 cm, dont sept sont consacrées à des remarques sur la phonétique des parlers de la Basse-Auvergne intitulées *Pour lire et écrire le dialecte ?*

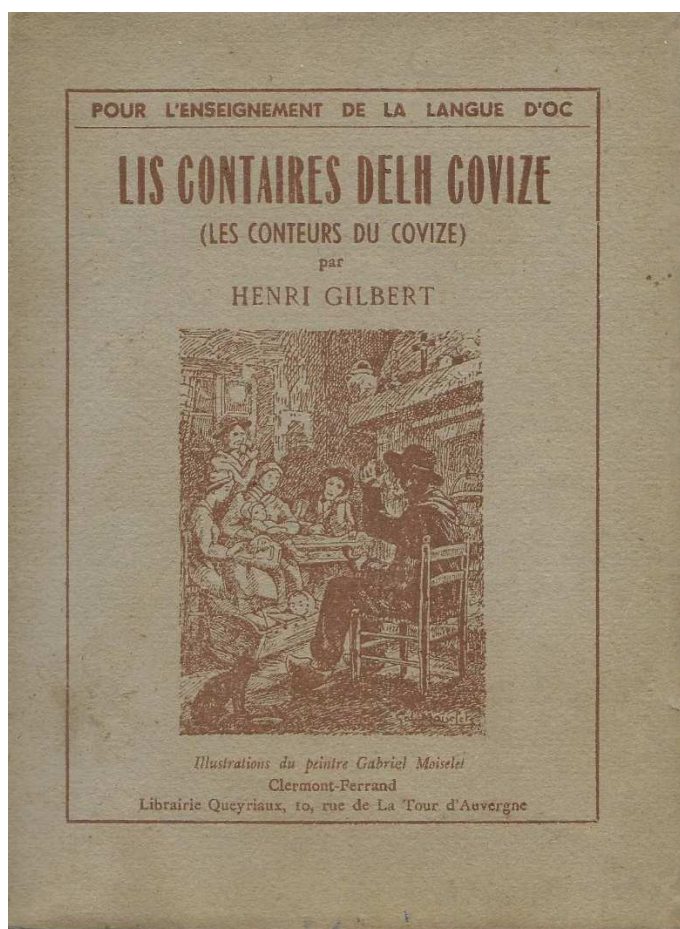


Figure 36 Couverture de *Lis contaires delh covize*.

Les textes proprement dits sont donnés en miroir avec la version occitane page de gauche et la traduction française page de droite et occupent cent-quarante-neuf pages. Un glossaire analytique de quarante et une pages, incluant deux-cent-soixante-six (266) notes de type étymologique ou grammatical, accompagne chacun des textes. Concernant le vocabulaire, quelques références sont faites à Pierre Malvezin et à son *Glossaire de la langue d'oc* (Malvezin, 1908-1909). Pour ce qui est de la grammaire, seule celle de Joseph Anglade est référencée (Anglade, 1921). Huit pages sont dédiées à un glossaire occitan-français et six à un glossaire français-occitan. Le tout est conclu par une table des matières intitulée *ensenhador*. Une

préface numérotée de I à V précède l'ensemble. Ce livre est illustré de cinq dessins de Gabriel Moiselet (cf. Biographie Gilbert, § 6.1) dont celui de couverture, d'une photo de Sainte-Eugénie de Villeneuve (Haute-Loire) faite par Gilbert lui-même, de la reproduction d'un tableau représentant le vieux pont de Menat (Puy-de-Dôme) de Jean Chalut⁹²¹, d'une gravure

⁹²¹ Jean Chalut (1879-1957), peintre auvergnat de Lezoux (Puy-de-Dôme).

ancienne de Chilhac (Haute-Loire) et d'un dessin de l'église d'Agnat (Haute-Loire) par madame Guillaume⁹²².

L'ouvrage a été publié par la Librairie Queyriaux à Clermont-Ferrand et imprimé à l'Imprimerie « La Haute-Loire » au Puy-en-Velay. Le prix affiché en quatrième de couverture est de 700Fr⁹²³.

Sur les deux pages de garde qui ouvrent le recueil nous trouvons page de gauche un rappel des différents ouvrages publiés par l'auteur, *La covizada* donné comme *Grand prix de prose en langue d'oc aux Grands Jeux Floraux septennaux*, *Contes de la luneira*, *Contes de l'aze* (cinq fascicules), *Armanac d'Auvernha per l'an de gracia 1941*, *Armanac d'Auvernha 1944*. Sur la page titre de droite, est noté en en-tête « *Henri Gilbert, Mestre en Gai Saber, Grand prix de prose en langue d'oc aux Grands Jeux Floraux septennaux, Membre de la Société des Gens de Lettres de France, Membre de la Société Académique du Puy* ». Vient ensuite le titre :

Lis contaires delh covize, contes en langue d'oc précédés de remarques sur la phonétique des parlers de la Basse-Auvergne et suivis d'une traduction française, d'un glossaire analytique et d'un lexique occitan-français et d'un lexique français-occitan.

Dans la préface numérotée de I à V Gilbert exprime le souhait de voir renaître l'occitan à côté du français et se réjouit du « projet de loi » du « député occitan du Tarn Deixonne⁹²⁴ » (*sic*) relatif à l'enseignement des langues et dialectes locaux comprenant entre autres l'occitan. Il en profite pour poser la question de « la langue », dont il réaffirme l'unicité et insiste sur la nécessité d'en fixer la grammaire et l'orthographe. Mais il dénonce ceux qui « ont pensé l'obtenir [l'unité] en choisissant, dans les dialectes, ce qui est le plus près de l'étymologie pour en faire une "*lenga d'oc total e integral*"...⁹²⁵ (*sic*) qui ne serait qu'une sorte d'espéranto... Et comment en imposerait-on l'usage ? » Il propose au contraire une « unité relative en procédant par étapes et sans faire de violence à personne. » Dans une première étape « il faut établir une orthographe. » Pour cela que dans chaque région un « homme compétent en la matière établisse l'orthographe de son dialecte en tenant compte de l'étymologie, de la phonétique [...] et de l'évolution du parler considéré [...] expurgé des mots manifestement français qui s'y étaient introduits. » Chaque parler sera respecté et les « différences pourront être sinon complètement éliminées, du moins considérablement

⁹²² Personne non-identifiée, bien que le dessin soit donné de Mme Guillaume il est signé en bas à droite E Seguy.

⁹²³ 14,46€.

⁹²⁴ Maurice Deixonne, 1904-1987, professeur de philosophie et homme politique français né à l'île Maurice.

⁹²⁵ Une langue d'oc totale et intégrale.

atténuées [...] et là, les bons offices de l'“*Institut d'Etudes Occitanes*” seront certainement utiles. Quant aux caractères dialectaux ils sont dans la nature des choses ; cependant, il est permis de penser qu'ils s'atténueront avec le temps. » Pour cela il se réfère aux travaux déjà largement avancés en Gascogne et Languedoc et rajoute : « En Provence même, de notables écrivains, délaissant la ridicule graphie dite “félibréenne”, se sont ralliés à la graphie rationnelle. » Il en vient ensuite et enfin au nord-occitan et cite Paul-Louis Grenier qui « emploie une graphie qui se situe entre celle de l'Ecole Occitane et celle des Catalans. » Parlant de la Basse-Auvergne il se réfère à ses propres travaux et leur évolution et de l'établissement d'une graphie proposée pour la publication « de *La Covisada* (1923) ; quelques perfectionnements y ont été apportés pour les *Contes de la luneira* (1932) ; et c'est, enfin, pour établir pratiquement l'unité du dialecte de la Basse-Auvergne que le présent ouvrage est présenté au public. » Les textes contenus dans ce recueil représentent donc quasiment tous les parlars de cette région. Il indique également que « les quatre premiers textes sont pris comme témoins et que l'on pourra remarquer qu'ils ne diffèrent guère de ceux de Basse-Auvergne, bien que l'un d'eux, celui de l'Ariège, soit parlé à une grande distance des autres. » CQFD, la démonstration est concluante.

Les textes qu'il présente sont pris chez différents conteurs de « Lo Covize » qui représentent les parlars suivants :

- 1 Grèzes, canton de Saugues (Gévaudan) : M. Léon Bonhomme.
- 2 Ax-les-Thermes, Languedoc Pyrénéen (Ariège) : M. Jean Naudy.
- 3 Saugues (Gévaudan) : M. Joseph Charbonnier.
- 4 Saint-Julien-des-Chazes, vallée de l'Allier, Langeadois (Basse-Auvergne) : M. Antoine Saugues.
- 5 Saint-Èble, Langeadois (Basse-Auvergne) : M. Pierre Mamet.
- 6 Chilhac, vallée de la *Ribeira*, Brivadois (Basse-Auvergne) : M. Henri Gilbert.
- 7 Channat, près Saint-Ilpize, vallée de la *Ribeira*, Brivadois (Basse-Auvergne) : M. Léopold Maurannes.
- 8 La Voûte-Chilhac, vallée de la *Ribeira*, Brivadois (Basse-Auvergne) : M. Emile Roche.
- 9 Saint-Cirgues, près La Voûte-Chilhac, vallée de la *Ribeira*, Brivadois (Basse-Auvergne) : M. Alfred Rionnet.
- 10 Mercœur, canton de La Voûte-Chilhac, lisière du Cantal, Brivadois (Basse-Auvergne), Mlle Octavie Berthet.
- 11 Agnat, canton d'Auzon, Brivadois (Basse-Auvergne) : M. Pierre Sabatier.

- 12 Novacelles, région d’Arlanc, Livradois (Basse-Auvergne) : M. A. C.

Fousson.

- 13 Saint-Anthème, vallée de l’Ance, lisière du Forez (Basse-Auvergne) : M. l’abbé Pierre Chataing.

- 14 Saint-Gal-sur-Sioule, région nord de la Combraille (Basse-Auvergne) : Mlle Marie Dumont.

Comme nous pouvons le constater, même si la présence du Brivadois domine, Gilbert a réussi à couvrir l’ensemble de la Basse-Auvergne du Nord au Sud et quasiment d’Est en Ouest. Pour plus de clarté nous avons rapporté sur une carte de la région Auvergne les points correspondants aux différents lieux cités (voir Figure 37).

Parmi les conteurs, certains sont connus comme Mamet instituteur du Langeadois, auteur de différents textes publiés principalement dans *l’Almanach de Brioude*⁹²⁶ (cf. Biographie

Gilbert, § 6.1), ou l’abbé Chataing, auteur entre-autre d’un *Vocabulaire Français-Patois de la vallée supérieure de l’Ance* (Chataing, 1934). Notons également que Mlle Octavie Berthet de Mercœur n’avait que treize ans lorsqu’elle se fit conteuse au Covize.

Nous remarquons que c’est strictement de la Basse-Auvergne dont veut traiter Gilbert, les deux textes gévaudanais (région proche de la Ribeyre cependant), comme le texte pyrénéen n’étant là qu’en contre point. Il n’est fait aucune allusion ni au Cantal de parler Nord-Occitan, ni au Velay pourtant deux régions très voisines tant par la géographie que par la langue. Nous pouvons ainsi répertorier six textes sur quatorze venant du



Figure 37 Localisation des textes de *Lis contaires delh covize*

Brivadois soit 43%, plus quatre du Langeadois soit, 71,5% au total. Les trois autres textes sont

⁹²⁶ *Les quatre ponauos et l’ouvergnat*, 1921 ; *Feli à la seita*, 1922 ; *Le penchenaire*, 1923.

du Puy-de-Dôme, deux de l'est Livradois et un du Nord-Ouest des Combrailles. Aucun texte ne vient de la Grande-Limagne. Gilbert souhaite qu'une fois codifiées les règles de la langue (grammaire) puis mis en place un dictionnaire, les maîtres auront la possibilité d'enseigner « les rudiments de notre langue » (sic). Pour la Basse-Auvergne il déplore qu'il faille d'abord enseigner les maîtres qui pour beaucoup ignorent tout de leur propre langue.

L'objectif pédagogique est le but clairement affirmé de cet ouvrage qui est complété comme nous l'avons déjà dit d'un glossaire analytique et de deux lexiques Occitan-Français et Français-Occitan. Il conclut cette préface en souhaitant que « les bons conteurs du “Couvize”, qui méritent bien d'être mis à l'honneur, trouvent, parmi leurs compatriotes, de nombreux imitateurs, afin que la langue d'oc reflourisse en Auvergne ! »

De la page une à la page cinq nous trouvons un remarquable exposé sur la graphie et la phonétique de l'occitan tel qu'il se parle en Auvergne. Nous disons bien remarquable car il n'existe probablement aucun autre exposé sur ce sujet présentant ces principes de manière aussi claire et synthétique et surtout ne se perdant pas dans les méandres de particularismes locaux qui ne produisent que confusion et obscurcissements. Seul l'ouvrage rédigé dans les années soixante-dix par Roger Teulat intitulé *Comment lire et écrire l'Auvergnat méridional*, a pu, malgré quelques abus normatifs, approcher la qualité du résumé de Gilbert (Teulat, 1971). Comme nous l'avons déjà montré ce travail est le résultat des études menées par Gilbert sur les textes anciens, ainsi que sur la grammaire d'Anglade et probablement, car il ne l'a jamais cité, sur un dictionnaire comme celui de Levy. Comme il l'avait dit dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2), il arriva à un résultat tout à fait comparable à ce qu'avait établi l'*Ecole Occitane de Toulouse*, puis l'*Institut d'Études Occitanes*. L'intérêt principal du travail de Gilbert est que ce n'est pas un habillage par adaptation du système Estieu-Perbosc ou même Alibertin au Nord-Occitan, mais réellement une réhabilitation des règles anciennes de la langue, directement appliquées aux parlers d'Auvergne. Gilbert commence son exposé ainsi :

La langue d'oc, comme toutes les langues, présente, suivant les régions, certaines particularités qui constituent les *dialectes*.

L'Auvergne a deux dialectes : celui de la Haute-Auvergne et celui de la Basse-Auvergne.

Les dialectes se subdivisent en *sous dialectes* ou *parlers*. Les parlers, à l'état inculte, sont des *patois*. Livrés à eux-mêmes, les patois se corrompent de plus en plus et tendent à disparaître. C'est en les épurant, en les soumettant à des règles et en les écrivant correctement que l'on retrouve la *langue*. Les indications qui vont suivre tendent à ce but : elles sont valables pour la lecture et pour l'écriture du dialecte de la Basse-Auvergne. On les a tirées de la phonétique de la *langue d'oc*.

Gilbert ne précise pas plus ce qu'il entend par Haute-Auvergne. Est-ce uniquement l'aurillacois de parler languedocien ou l'ensemble de celui-ci et des parlers nord-occitans cantaliens ? Il ne fait également aucune allusion au Velay voisin qui est lui coupé par l'isoglosse de chute de *d* intervocalique (Nauton, 1974, carte 38, p. 323). À ces détails près l'objectif est explicitement défini.

C'est le *patois* du village de Chilhac qui lui a servi de point de départ pour son étude. Il resitue celui-ci dans le cadre de la Ribeyre, « région qui commence un peu au-dessous de Langeac, suit le cours de l'Allier et se termine à Vieille-Brioude. » Il se plaît à préciser, « on y emploie un parler de transition dans lequel se trouvent certaines formes du dialecte languedocien et même du dialecte provençal. »

Il présente son étude en deux parties traitant du *vocalisme* puis du *consonantisme*.

Le vocalisme :

Il reprend là ce qu'il avait déjà précisé sur A et O dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2), et précise pour le Lambron⁹²⁷ au nord de Brioude en allant vers Issoire que pour les finales -IA et -Á, « cet *a* semi-consonant se rapproche à peine de *o*. » Il rappelle qu'en Brivadois *a* suivi de *m* ou *n*, est généralement un *a* fermé : *semána* (semóna), semaine ; *romána* (romóna), romaine ; *montánha* (montónha), montagne ; *chastánha* (chastónha), châtaigne ; *Crestían* (Crestió), Chrétien, Christian ; *pán* (pó), pain ; *mán* (mó), main⁹²⁸. Il élargit également ses prescriptions sans les situer géographiquement en précisant :

Plusieurs parlers ont un *a* semi-sonnant dans la terminaison *at* des participes passés (verbes de la première conjugaison) : *gardát*, *arribát*, *levát* (gardót, arribót, levót). En outre, dans différents parlers de la Basse-Auvergne, la terminaison *ar* des verbes de la 1^{er} conjugaison (infinitif) prend le son *e* ouvert français (è) : *laissar* (laissè), laisser ; *tochar* (tochè), toucher ; *badar* (badè), béer, ouvrir.⁹²⁹

Il indique enfin, « la voyelle brève *a* de la fin des mots prend le son de *a* semi-sonnant : *grandá fenná* (grandó fennó), grande femme. » Il ne dit cependant pas que ceci est la réalisation majoritaire de l'occitan moderne et introduit là, à vouloir trop être phonétique, une grave incohérence dans son système en marquant d'un accent une voyelle atone. Bonnaud a

⁹²⁷ Nous trouverons plusieurs références au Lambron, Gilbert y ayant séjourné jeune avec sa famille (cf. biblio Gilbert § 6.1).

⁹²⁸ Ce phénomène s'étend en fait sur une grande partie de l'Auvergne méridionale comme sur le Languedoc septentrional.

⁹²⁹ Cette caractéristique se trouve principalement au nord-est du Puy-de-Dôme et est cantonnée sur la rive droite de l'Allier, (Reichel, 1991, carte 8, p. 13).

perpétué la même incohérence dans son système EAU⁹³⁰ en notant la finale atone à (Bonnaud, 1982 ; 1999).

Il conclut son chapitre en notant que « dans toute la Basse-Auvergne, *a* faiblit en *è* dans la terminaison *ai* des verbes au futur : *farai* (farei), je ferai ; *dirai* (direi), je dirai ; *chantarai* (chantarei), je chanterai. » Il justifie cette prononciation en se référant à la *Chanson de Sainte Foi* (XIII^e siècle) dans laquelle, « la terminaison *ai* de la 1^{er} pers. du prés. de l'indicatif de *aver* est représentée par *ei* [...] soit que le verbe ait son sens plein, soit qu'il serve à former le futur. » Il donne à la suite les deux exemples : « *si llui non ei, non poiss guerir*, “si je ne l'ai pas, je ne puis me sauver” ; *Eu la vos cantarei en dons*, “Je vous la chanterai libéralement”. » Pour *e* il le donne équivalent du *e* français, et indique la fermeture en finale tonique de *-et* qui équivaut à *i* : « *paire* (pairé), père ; *montet* (montit), colline ; *potet* (potit), cruche ; *Jacotet* (Jacotit), diminutif de Jacques. » Il précise ensuite que cette prononciation est propre aux parlers de la Ribeyre, jusqu'à Chilhac et sur les confins du Velay. « Dans les autres parties de la Basse-Auvergne, la finale *et* prend le son d'un *e* muet français et porte l'accent tonique : *montet* (montE) ; *potet* (potE). »

Pour les voyelles *O* et *U* il reprend ce qu'il avait exposé dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2).

Le consonantisme

Pour la série C, SC, S, SS devant *i* et devant *e*, il redonne les formes palatales énoncées dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2), de même pour la prononciation de CH. Il rajoute pour *c*, « [il] conserve le son dur devant *a*, *o* : *carcar*, donner des coups sur les doigts ; *escambarlar*, enjamber ; *escaraunhar*, égratigner ; *descompassar*, dépasser ; *escodre*, battre au fléau. » Plus intéressant est ce qu'il nous dit sur G :

G est dur ou chuinté. Dans ce dernier cas, il se prononce *dz* (*dj* devant la finale *ia*) : *bughada* (budzada), buée, lessive ; *Ghórgi* (Dzordzi), Georges ; *gerla* (dzerla), cuveau ; *mongia* (moundjia ou moundgió), couvent.

Nous marquons le chuintement de *g* devant *a*, *o*, *u*, en le faisant suivre, comme dans les anciens textes, de la lettre *h* : *Langhac* (Landza), Langeac ; *Roghac* (Roudza), Rougeac ; *flagholaire* (fladzoulaire), joueur de flute. Cette manière d'écrire *a*, d'ailleurs, survécu dans un certain nombre de noms propres : *Peghaire*, *Flaghac*, *Peghon*, etc.

Notons que ces noms propres sont prononcés en français [pe'zer], [fla'zak], [pe'zõ], sans que personne ne se pose la moindre question sur l'orthographe. Comme nous l'avons vu précédemment (cf. *Contes de l'aze* et autres textes, § 6.3.3), c'est en 1943 dans *Lo soparon*,

⁹³⁰ Écriture Auvergnate Unifiée (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1).

que Gilbert introduisit cette graphie, qui était précédemment *ge*. Il rajoute ensuite : « On pourrait simplifier en remplaçant *gh* par *j*, ce qui ferait écrire : *Lanjac, Rojac, Flajolaire, Pejaire, Flajac, Pejon*, etc. Nous avons préféré conserver la forme ancienne et suivre l'usage. » Il est clair qu'aujourd'hui c'est cette dernière forme qui est généralisée. La forme *gh* avait cependant comme nous l'avons dit dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2), l'intérêt de faire apparaître une distinction entre les palatales issues de *g* dur méridional et *j* étymologique, *purchat* < *purgat*, purgé ; *aghasa* < *agassa*, pie ; *enneghar* < *ennegar*, noyer, et *vejaire*, avis ; *jalos*, jaloux ; *netejar*, nettoyer ; *balajar*, balayer. Donc de peut-être donner un peu plus de cohérence à l'ensemble de la langue. Notons enfin que certains noms propres auvergnats sont aujourd'hui écrits avec une double forme de palatalisation *ghe* comme : *Vergongheon, Vergheas, Mareugheol* (toponymes), ou *Bergheau* (anthroponyme), qui ne sont pas sans poser des problèmes de prononciation pour des gens étrangers au pays.

Ce que nous trouvons ensuite est tout aussi intéressant, et nous le donnons intégralement :

L n'a pas toujours, comme en français, le son liquide. Dans les mots terminés par *el*, cette lettre a le son mouillé, à Langeac et en amont : *chapel, chapelh*, chapeau ; *aucel, aucelh*, oiseau. (On prononce, par simplification, *chapei, aucei*). En aval, dans la Ribeira et dans le reste de la Basse-Auvergne, la finale *el* se prononce *é* : *chapel* (chapé), *aucel* (a-ou-cé).

La consonne *l* est muette également dans la finale *il* : *fuzil* (fugi), fusil ; *embonil* (embougni), ombilic⁹³¹.

Dans le corps des mots, *l*, selon les parlers, prend le son de *v*, de *r*, de *g* ou bien sa prononciation est marquée par une forte aspiration suivie d'un son guttural très caractéristique. Cette prononciation gutturale est celle des habitants de la Ribeira : *pala* (paHa), pelle ; *balajar* (baHadza), balayer ; *alauza* (aHauza), alouette ; *bialar* (biaHa), bêler. Au-delà, *l* s'adoucit en *v* : *pava, bavadar, avauzar, biavar*. À Brioude le son guttural est remplacé par un rhotacisme : *para, baradar, arauza, biarar*.

Dans la région de Villeneuve-Lembron (canton de Saint-Germain-Lembron), autre singularité : la consonne liquide *l* prend le son *g* dur : *paga, bagadar, agauza, biagar*. Et *Vialanova*, Villeneuve, s'y prononce *Viaganova*.

Le son liquide subsiste dans les finales *ella, ila* : *escudella*, écuelle ; *pila*, colonne.

Dans la terminaison *al*, la consonne *l* a, selon les parlers, le son mouillé ou bien elle vocalise en *u* : *chaval, chavalh* (tavaï), cheval ; *pau* (pour *pal*), pieu. Parfois aussi, elle ne se prononce pas : *aval* (ava), aval.

⁹³¹ En fait il faudrait écrire *fusilh* et *embonilh*.

Il est au moins un exemple dans lequel *l* final se change en *r* : *canal* est devenu *canar*, dans la Ribeira. Cette particularité se retrouve dans la région de Saint-Flour, qui est voisine : *chavar* pour *chaval*, cheval.

Même si cela est très touffu et manque quelque peu de rigueur démonstrative on y retrouve cependant tous les aspects que Straka et Nauton avaient développé dans leur article, *Polymorphisme de l'r dans la Haute-Loire* (Straka, Nauton, 1947) ou Dauzat dans différentes publications (Dauzat, 1906, 1938b, 1941). Nous pouvons regretter cependant qu'il ne dise rien de l'origine de ces différentes réalisations qui pourrait les éclairer, soit l'origine L simple ou LL double intervocalique latin (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2) suivant les cas. Répétons ce que nous avons déjà dit dans le parler de Chilhac, sur le parallélisme que l'on peut faire avec l'orthographe catalane sur ce sujet et qui est passé inaperçu dans la norme alibertine.

Toujours sur ce thème Gilbert semble ignorer l'évolution de *l* vélaire dans une zone s'étendant entre le nord-ouest de Clermont et jusqu'à Chapdes-Beaufort (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2 ; voir Figure 31), et qui a abouti dans les mêmes conditions à [rl], cette même évolution se retrouvant dans le nord du Vivaro-alpin (Martel, 1983).

Pour les autres consonnes il ne rajoute rien de particulier par rapport à ce qui est donné dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2) si ce n'est sur les palatalisations conditionnées, « les consonnes prennent un son mouillé devant *i*, *u*, et dont il est impossible de figurer exactement la prononciation particulière à notre province. » Suivent toute une liste de mots indiquant les formes palatales des différentes consonnes devant *i* et *u*. Il conclut sa démonstration par : « La manière toute particulière dont la langue d'Auvergne mouille certaines syllabes en *i* était connue anciennement, témoin ce vieux dicton : “*Di, mi, ti, fi, gi, ni, sic dicunt Arverni*”. »⁹³² Il donne ensuite comme cas particuliers *q* devant *i* qui aboutit à *t* [c] : « *quican, quicon* (tyican, tyicon), quelque chose ; *esquintar* (estyinta), déchirer ; *quintau* (tyinta-ou), quintal ; *aqui* (aty), ici. », et de « *z* qui se prononce comme *j* français [ʒ] : *razim* (rjin), raisin ; *quazi* (quaji), quasi ; *azigar* (ajiga, ajega), arranger. »

Gilbert conclut son exposé sur le consonnantisme en rappelant que toutes les consonnes finales sont muettes et donne une série de mots qui passent en revue toutes les consonnes que l'on peut trouver en finale.

⁹³² Gilbert ne dit pas d'où il tient ce dicton. Nous le retrouvons cependant textuellement dans *l'Histoire de la langue romane (roman provençal), depuis la conquête des Gaules par César, jusqu'à la croisade des Albigeois* de Francisque Mandet, page 306. (<https://books.google.fr/books?id=gOkDAAAAQAAJ&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false>) Consulté le 7 / 05 : 2020

Enfin il rappelle comme dans *Contes de la luneira* (§ 6.3.2) les principales règles de l'accentuation des mots.

Nous noterons que rien n'est dit sur les lettres euphoniques, les liaisons qu'il propose avec *s* ou *z* en fin de mots lui semblent évidentes (cf. *Contes de la luneira* (§ 6.3.2)). Nous verrons cependant que ce sujet sera repris au moins deux fois dans ses notes.

Fidèle à ses principes de tolérance et d'approche progressive au creuset commun, il parachève son discours par la phrase : « Chacun prendra, dans ces remarques, celles qui se rapportent à son parler. » Le tout signé Henri Gilbert *Mestre en Gai Saber*.

Suivent après cette introduction les vingt-deux contes ou histoires qui constituent le *corpus* de ce recueil. Nous allons suivre chacun de ces textes dans l'ordre donné par Gilbert. Ordre d'une certaine logique puisqu'il commence par les quatre textes dits textes témoins. Il débute par un texte de la Margeride saugaine de Grèzes, puis le texte d'Ax-les-Thermes, le plus « exotique », pour revenir à Saugues, textes également de Margeride mais beaucoup plus proche des textes qu'il nomme Bas-Auvergnats. Puis vont se succéder du sud du domaine (Saint-Julien-des-Chazes) à son extrême nord (Saint-Gal-sur-Sioule), dix-neuf autres textes suivant grosso modo le flux Nord-Sud de l'Allier (voir Figure 37).

I *Lo grillon*, « le grillon »⁹³³

Ce texte vient de M. Léon Bonhomme⁹³⁴ du village de Grèzes. En note de fin de volume, Gilbert donne l'origine du nom de Grèzes (*Gredonense Castrum*⁹³⁵) ainsi que sa position géographique « à 13 km de Mende⁹³⁶ et 7 km de Saugues ».

En fait Grèzes est un village de montagne situé à sept kilomètres au sud-ouest de Saugues. Gilbert en profite pour donner une légende concernant Saint-Privat première évêque du Gévaudan dont le martyr serait lié à ce village. Là encore Gilbert semble confondre Grèzes en Margeride Saugaine avec un Grèzes situé près de Mende en Lozère.

L'histoire du Grillon est celle d'un pauvre crève-la-faim de la Margeride surnommé le Grillon qui décide de descendre tenter sa chance à Langeac dans la proche petite Limagne pour une vie meilleure. Pour cela il est prêt à tout. Il se fait passer pour voyant et s'engage auprès de la Dame du château de Lavoûte qui a perdu une bague de grande valeur. Rapidement il démasque les trois servantes qui sont les auteures du forfait, récupère la bague et la fait

⁹³³ Toutes les traductions sont de Gilbert.

⁹³⁴ Léon Bonhomme, né à Grèzes le 9 avril 1887 et décédé dans ce village le 19 mai 1933, agriculteur.

⁹³⁵ Ceci semble erroné car le *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire* donne simplement *Prior de Gresas* (Ibid.)

⁹³⁶ Ce qui est totalement faux car Grèzes est en fait situé à 64 km de Mende.

ingurgiter à un coq. Il annonce à la Dame que sa bague se trouve dans le gésier de la bête que l'on écorche aussitôt pour retrouver la bague. La dame toute heureuse lui donne une forte récompense. Mais l'histoire ne finit pas là. Le seigneur rentrant de voyage et flairant la supercherie, veut s'assurer de la réelle compétence du voyant. Il enferme un grillon dans une boîte et lui demande de deviner le contenu de la boîte. Le malheureux s'écrie alors en parlant de lui-même, *aqueste cóp, paure Grillhon, te sias ben fat atrapar !* « cette fois mon pauvre grillon tu te seras bien fait attraper ! » ainsi le seigneur croit au pouvoir divinatoire du Grillon et tout est bien qui finit bien. Ce conte peut être assimilé, dans la classification de A. Aarne et S. Thompson, au conte référence AT 460B comme un conte de voyage pour chercher fortune. D'un point de vue linguistique le village de Grèzes se situe sur l'exacte limite entre ce que Nauton appelle les parlers arverno-vellaves au Nord et les parlers gévaudanais au Sud. Il caractérise ainsi cette limite :

1° $c + a > [ts]$ à Saugues comme dans les régions voisines du Velay et de la Basse-Auvergne ; mais $c + a > [tʃ]$ au Sud dans les communes de Thoras, Grèzes, Chanaleilles et toute la Lozère limitrophe. [...]

2° l intervocalique [...] Saugues et l'ensemble de la commune occupent la partie la plus méridionale de l'aire $[ʃ] / [r]$ limitée au Sud par une ligne qui enveloppe Saugues, Grèzes, le Malzieu. [...] Cette aire est en contact avec l'aire $[g]$, qui coupe le Sud du canton [Chanaleilles et Thoras] et s'étend sur la plus grande partie de la Lozère. [...]

3° Le v latin s'est confondu avec b [...] en Haute-Loire, cette aire coïncide exactement avec le canton de Saugues (sauf Monistrol d'Allier) et, à cette localité près, sa limite septentrionale est celle du Gévaudan.

4° *Palatalisations consonantiques*. Dans toute la Haute-Loire, les occlusives dentales et vélaires se palatalisent devant i et u ; $t, k > [c]$; $d, g > [ʃ]$ [...] ; $n > [ɲ]$ et $l > [ʎ] > [j]$. Mais le patois de Saugues, comme ceux de la Basse-Auvergne et contrairement à certains patois vellaves, palatalise encore les labiales (occlusives et fricatives) $p, b, v, f, m > [p_j], [b_j], [v_j], [f_j], [m_j]$ [...] les sifflantes $s, z > [ʃ], [ʒ]$, et même r peut donner $[r_j]$ [...].

Cette importante limite, qui sépare les parlers gévaudanais des parlers arverno-vellaves, traverse elle-aussi le Sud du canton de Saugues. Mais entre le patois de Saugues qui palatalise toutes les consonnes devant i et u et le patois de Chanaleilles qui n'en palatalise aucune, la transition est faite par les patois de Saint-Préjet, Vazeilles, Esplantas, Thoras, Grèzes qui offrent des cas de palatalisation très divers et très complexes. (Nauton, 1948).

Comme nous le voyons là, Grèzes est situé dans cette zone tampon entre parlers gévaudanais au Sud ou languedociens au sens d'Alibert (Alibert, 1935) et parlers strictement arverno-vellaves au Nord. Gilbert complète cette limite avec la réalisation de a atone finale qui est $[a]$

au Nord et devient [o] en Lozère, ainsi que l'évolution des finales *-èl* (ELLUS) qui est [ej] à Saugues et devient [el] à partir de Chanaleilles. Enfin le suffixe ARIUS donne *-ièr* [je] à Saugues et *-iár* [jo] à partir de Thoras. Toutes ces caractéristiques sont résumées sur les cartes I et II de l'ouvrage de Nauton, *Le patois de Saugues* (Nauton, 1948).

Concernant la transcription graphique de Gilbert, une première remarque est à faire en ce qui concerne le titre *lo grilhon* [lu gri'ju]⁹³⁷, « le grillon ». La phonétique locale sur le plateau de Saugues est en fait [lu griw] (ALMC, carte 341)⁹³⁸ que nous avons pu vérifier maintes fois localement et à laquelle l'orthographe *lo grilhon* ou plus simplement *lo griu* serait plus conforme.

Dans ses notes de fin de textes Gilbert confirme le bétacisme à Grèzes et le note graphiquement, *bilage* (*vilatge*), *abié* (*aviá*), *apelabon* (*apelavan*). En fait dans le texte aucun [v] n'apparaît et nous pouvons noter à côté des exemples donnés par Gilbert, *bos* (*vos*), « vous » ; *la bida* (*la vida*), « la vie » ; *bentre* (*ventre*), « ventre » ; *bianda* (*vianda*), « viande » ; *boudrié* (*voldriá*), « je voudrais » ; *bes* (*vès*), « vers » ; *bista* (*vista*), « vue » ; etc. quelques exceptions persistent comme le toponyme *la Vouta* (Lavoûte-Chilhac), nom propre non autochtone, ou des formes verbales qui ont dû échapper à la transcription de Gilbert, *empachava*, « empêchait » ; *avedre*, « avoir ».

Gilbert respecte ses choix graphiques comme le maintien de *h* étymologique comme dans *hostau*, « maison ». Nous remarquons également dans ce mot que Gilbert note la vocalisation de *l* final, alors que localement il est devenu muet comme dans la partie nord-ouest du Gévaudan [us'ta] (ALF, carte 801 ; ALMC, carte 649 ; Nauton, 1974, carte 53, p. 338). Il en est de même en position implosive comme dans *altre*, [ate], « autre » que Gilbert écrit *autre*, *las autras doas*, « les deux autres » et un peu plus loin *las autri doas*, alors qu'on attendrait : *las altras doas* [laz 'atij dwos] (ALF, carte 76 ; ALMC, carte 1841 ; Nauton, 1974, carte 54 p. 339).

Il écrit systématiquement *gh* dans tous les cas de palatalisation des formes méridionales en *ga* [ga], *Margharida*, « Margeride » ; *lo ghalh negre*, « le coq noir » ; *per essaïar d'arrenghar l'affaire*, « pour essayer d'arranger l'affaire ». Plus étranges sont les formes, *me faire penghar*, « me faire pendre » ; *manghaba*, « il mangeait », où nous penserions trouver *me faire penjar* et *manjaba*⁹³⁹.

⁹³⁷ Cette prononciation est celle de la Ribeyre, donc de Gilbert.

⁹³⁸ Les références à l'ALMC se rapporte au point 24 Saugues et aux points périphériques en autres 24SW Grèzes.

⁹³⁹ Voir *Contes de l'aze* et autres textes § 6.3.3.

Nous avons relevé une forme étymologique dans *una pognada*, « une poignée », où la palatale de *n* est donnée par *gn* et non *nh* (du latin PŪGNUS).

Du point de vue de la morphologie Gilbert respecte scrupuleusement les formes locales. Comme pour les parlers de la Ribeyre il généralise au masculin le pluriel *lis* [lɪs] (ALMC, carte 1793), *lo bentre lis empachava*⁹⁴⁰ *pas de corre*, « le ventre ne les empêchait pas de courir. », mais comme c'est le cas localement rétablit le féminin pluriel *las* (ALMC, carte 1794), *las autras doas*, « les deux autres ».

Les contractions au masculin sont, *en + lo > elh* [ɪj] (ALMC, carte 1795), *elh bilage da Grezas*, « au village de Grèzes », et au pluriel *en + lis > elhs* [ɪs] (ALMC, 1796), *elhs autres cops*, « autrefois ». Nous trouvons aussi la contraction *pelh < per + lo*, *fotiguet lo camp pelh païs*, « il s'en alla par le pays ».

Pour ce qui est de la morphologie verbale toutes les formes en *-iá* (indicatif imparfait et conditionnels) sont notés *ié* [je] conformément à la prononciation locale (Roux, 2016 ; 2017) comme dans : *me podié coflar* (*me podiá coflar*), « je pouvais me gonfler » ; *boudrié beire* (*voldriá veire*), « je voudrais voir » ; *se planhié d'avedre* (*se planhiá d'avèdre*), « il se plaignait d'avoir » ; *iou sabié, deja* (*io sabiá desja*), « je savais déjà ».

Nous avons relevé un prétérit remarquable de cette région à la cinquième personne où le prétérit est remplacé par le subjonctif passé (Alibert, 1935, p. 109 pour Gav. ; Roux, 2016 ; 2017), *ma ginta dama, lo mecre passat, perdegassiatz bóstra бага*, « Ma belle dame, mercredi passé, vous perdîtes votre bague ».

Gilbert restitue également le pronom indéfini *cadun*, « chacun » en usage sur le plateau de Saugues (ALMC, 1699), *cadun a quauqu'ideia que lo mena*, « chacun a quelque idée qui le mène ».

Le privatif nord-occitan *mas* dans la région de Saugues est parfois combiné avec *que*, comme dans, *N'i a un que pensa mas qu'amassa*, « L'un ne pense qu'à amasser » et d'autre fois sans *que*, comme, *abié mas de socit per son bentre*, « il n'avait de souci que pour son ventre ». Nous retrouvons là la transition entre les parlers nord-occitans d'Auvergne qui utilisent *mas* tout seul dans le sens « seulement ; ne...que » (Bec, 1973, p.164), et les parlers gévaudanais qui utilisent la forme méridionale *pas que* dans le même sens. Sur le plateau de Saugues il est fréquent d'entendre l'un ou l'autre ou une combinaison des deux comme *mas que* souvent prononcé par enclise [ˈmake]⁹⁴¹.

⁹⁴⁰ Dans *empachava* nous notons un *v* qui a dû échapper à la transcription de Gilbert.

⁹⁴¹ Relevé du rédacteur auprès de témoins locaux.

Le pronom personnel *lor* est dans cette zone toujours remplacé par *lhi* (cf. La covisada, § 6.3.1 ; Le parler de Chilhac, § 6.2), *aqueste [...] lhi respondeguet*, « Il leur répondit ».

Enfin les lettres euphoniques sont toujours notées en liaison avec *-s*, *se diziés elh* [se di'ze zij], « se disait-il » ; *faguets elh* [fa'ge zij], « fit-il ».

Comme nous le voyons Gilbert se fait ici ethnolinguiste, retranscrivant avec autant de justesse que possible le parler du conteur sans chercher à en normaliser la langue. C'est sa graphie qu'il a normée et dont il veut faire un outil global pour les parlers auvergnats. Mais Gilbert va plus loin pour montrer que son système peut s'appliquer en fait à tous les parlers occitans.

II *Et tu tabe...* « Et toi aussi ».

L'intérêt de ce texte vient du fait qu'il a une origine géographique fort éloignée de la Basse-Auvergne et qu'il contient les principales différences linguistiques qui différencient les parlers Nord-Occitans des parlers Sud-Occitans. Ce texte vient en effet de monsieur Jean Naudy⁹⁴² originaire d'Ax-les-Thermes comme l'indique Gilbert, dans le sud-est des Pyrénées ariégeoises proche de la Catalogne roussillonnaise.

L'histoire est celle d'un marchand de vin nommé La Manera du village de Prades proche d'Ax-les-Thermes, qui un beau dimanche porte du vin au curé de Lordat autre village des environs. Notons que dans le texte de Gilbert c'est *Llordat* qui est écrit à la catalane. À la sortie de la grand-messe il retrouve son curé qui le convie à déjeuner. Le repas fut bien arrosé, *Cada botelha era biudada dins una chutada d'uelh. Aprest lo bin de taula, benguet lo bin bielh ; aprest lo bin bielh, la blanqueta ; apres la blanqueta, l'aigardent*. « Chaque bouteille était bue en un clin d'œil. Après le vin de table, vint le vin vieux ; après le vin vieux, la blanquette ; après la blanquette, l'eau de vie. » De bouteille en bouteille arrive l'heure des vêpres, et c'est en se soutenant l'un l'autre qu'ils se rendent à l'église. De peur qu'il fasse scandale le curé demande à La Manera de s'asseoir auprès du sonneur dans un coin et de rester bien tranquille sur une chaise. Au moment du sermon le curé en chaire prêche auprès de ses paroissiens l'abstinence pour le soin de leur âme, car il leur faudra tout laisser des biens terrestres le jour où il faudra mourir. *Sabetz pla que bos cal morir*, « vous savez bien qu'il vous faut mourir » insiste-t-il. Et du fond de l'église une voix s'écrit, *Et tu tabe...*, « Et toi aussi ! » Hors de lui le curé répond, *Qual es lo maluros que gauza parlar dins la gleiza, que gauza respondre a la box tronadissa de Diu !*, « Quel est le malheureux qui ose parler dans l'église, qui ose répondre à la voix tonnante de Dieu ? » Et la réponse ne se fait pas attendre,

⁹⁴² Jean Naudy, (décédé en 1932) ariégeois installé à Clermont-Ferrand fut un des premiers adhérents au *Covize* et abonnés à *L'Alauza d'Auvernha*.

Ieu, La Manera ! « Moi La Manera ! » et de rajouter en se levant, *Te prenes pas, beleu, per lo Bon Dieu ! Sauras que lo Bon Diu se pinta pas !* « Tu ne te prends pas, sans doute, pour le Bon Dieu ! Tu sauras que le Bon Dieu ne se saoule pas ! »

Du point de vue de la langue, si l'on prend dans l'ALF le point 792 Mérens-lès-Vals comme point de référence proche du parler de l'auteur, nous pouvons constater que là encore Gilbert se fait le parfait rapporteur du parler du conteur.

Gilbert note systématiquement le bétacisme, *que ne portaba al curat de Llordat*, « qu'il en portait au curé de Llordat », *l'hora de brespa*, « l'heure de vêpres », nous notons là également la métathèse de *r* ; *abian la cara roja*, « ils avaient la mine rouge » ; *bal melh que te demóres aqui*, « il vaut mieux que tu restes ici », etc.

Les cinquièmes personnes des verbes sont toutes notées avec le *tz* final conformément à la prononciation locale (ALF, carte 31 ; 516 ; 554), *pensatz pas qu'al trabalh ?*, « ne pensez pas qu'au travail » ; *sabetz pla*, « vous savez bien » ; *fazetz pas*, « vous ne faites pas » ; *la recolta qu'abetz per los comps (sic)*, « la récolte que vous avez par les champs » ; *al bestial qu'anatz bendre*, « au bétail que vous allez vendre » ; *tot so qu'auretz amassat*, « tout ce que vous aurez amassé ».

Pour la morphologie nous avons noté les pluriels sensibles, *malurozes*, malheureux ; *los brasses*, « les bras ».

L'article singulier masculin est *lo*, *lo cap pus solit*, « la tête plus solide », les cartes de l'ALF pour le point 792 comme tous les points environnants donne plutôt [le] (cartes 1097 ; 1334) ; féminin, *la*, *la cara roja*, « la mine rouge ». L'article masculin pluriel est *los*, *per los bilatges*, « par les villages », là aussi l'ALF donne [lez] (carte 932) / [les] (carte 226) / [lej] (carte 141A) suivant la voyelle ou la consonne qui suit ; féminin pluriel *las*, *las brespas*, « les vêpres ».

Les contractions sont, *a + lo > al* et *de + lo > dal*, *al costat dal campanhier*, « à côté du sonneur », l'ALF donne [del] (carte 1395A). Au pluriel nous avons *de + los > das*, *dins los bilatges das entorns*, « dans les villages des alentours » l'ALF donne [dez] (carte 1607). Nous n'avons pas d'occurrence de *a + los*.

Nous avons relevé pour le verbe *èsser*, « être » au prétérit, *quant foguet l'hora*, « quand il fut l'heure », conforme à la forme canonique⁹⁴³. Gilbert, voulant strictement enregistrer la phonétique, écrit *quant cahia*, « quand il fallait », pour l'imparfait de l'indicatif de *caler*, « falloir ».

⁹⁴³ La carte 338A de l'ALF nous donne en Ariège [fus'ket].

Nous avons enregistré le pronom personnel *lor* « leur », *lor balha só que cal*, « leur donne ce qu'il faut » ; et au pluriel le possessif, *lors*, « leurs », *lors uelhs alucats*, « leurs yeux allumés ».

Nous avons enfin trouvé quelques formes qui semblent remarquables des parlers languedociens pyrénéens, jouxtant catalan et gascon, *Brabe gojat*, « Brave garçon » ; *content coma un grant d'alh*, « tout content » ; *se bota a taula cap a cap amb son hoste*, « il se met à table en tête à tête avec son hôte » ; *al grant escumenge de la Maria*, « au grand scandale de la Marie », Gilbert donne à propos de ce terme en note de fin de livre, « *Escumenge*, effroi ; par extension, scandale. Dérivé de *escumenghar*, excommunier (lat. ecclésiastique *excommunicare*), on dit aussi *escomenge* et *escomenghar*. » ; *per anar dincas a la tribuna*, « pour aller jusqu'à la tribune » ; *en pujant los escalons*, « en montant les marches » ; *en ficant un patac sobre l'espalha*, « en lui tapant sur l'épaule », la forme *espalha* avec palatale intervocalique venant de la géminée *ll*, est donné dans l'ALF carte 472 pour les Pyrénées-Orientales (Catalogne) et les parlers audois proches de ce département mais pas pour l'Ariège où [es'pallo] est donné.

Sur la forme *tabe*, « aussi », donné en titre de l'histoire, Gilbert écrit en note, « *Tabe* pour *tant ben*, aussi bien, de même », là encore il l'écrit sous une forme totalement phonétique.

L'exercice auquel s'adonne Gilbert dans ce texte a surtout pour but de montrer que son système de « graphie raisonnée » est universel à la langue occitane et peut s'utiliser sans problème quel que soit le dialecte que l'on veut écrire. On peut constater qu'il y réussit assez bien même si quelques choix sont un peu discutables comme *cahia* pour *calia*, ou les tendances catalanisantes comme *Llordat* ou *espalha*⁹⁴⁴.

III *La treva*, « la trêve »

Avec ce troisième texte témoin nous revenons sur la Margeride saugaine plus précisément dans le bourg de Saugues lui-même. La langue de ce bourg ainsi que de ses environs a été décrite en détail par Nauton qui en était originaire, dans son ouvrage *Le patois de Saugues* (Nauton, 1948). La morphologie a également été donnée en détail dans l'ALMC et pour la morphologie verbale par nous-même (Roux, 2016 ; 2017). Nauton a également explicité dans son ouvrage les variantes phonétiques du bourg, pour laquelle il explique :

Par leur prononciation, les patoisants du bourg se divisent en deux catégories nettement distinctes. D'un côté les paysans, les ouvriers, les artisans prononcent tous les mots comme les

⁹⁴⁴ On peut supposer que ce texte est une translittération du texte de l'auteur, dont la graphie pouvait être quelque peu catalanisante.

paysans des villages voisins – dont ils sont d’ailleurs, pour la plupart, originaires – de l’autre les bourgeois, les commerçants, les petits rentiers, offrent dans leur parler quelques différences dont voici les principales :

- 1) Les consonnes sont articulées d’une manière plus nette, plus tendue que dans le patois des paysans.
- 2) L’*a* tonique est plus ouvert et tend vers *è*. [...]
- 3) Le *v* latin reste intact au lieu de passer à *b*.
- 4) Le [ʃ] < *-l-* n’est pas distinct du *r* étymologique et tous deux s’articulent à peu près comme *r* parisien.
- 5) [ʎ] est devenu [j] même chez les vieillards ;
- 6) La palatalisation de [s] en [ʃ] devant *i* et *u* n’a pas lieu [...]
- 7) Le parler du bourg généralise [ts], [dʒ] [...]

Ce sont là les principales différences enregistrées par Nauton sur le parler du bourg. Il rajoute, « Il est un fait certain, c’est qu’à Saugues il n’y a jamais imitation du parler du bourg par les paysans qui, au contraire, le trouvent affecté et le tournent en ridicule. »

Nous verrons que dans le texte reporté par Gilbert un certain nombre de traits du parler du bourg apparaissent.

L’histoire ici n’est pas un conte au sens véritable mais plutôt une histoire de village. Une de ces histoires qui se colporte comme une vérité vraie sans que personne ne sache vraiment d’où elle vient et si elle est bien réelle.

La trèva fait partie de ces êtres surnaturels qui peuplent l’imaginaire des gens de nos campagnes, peut-être plus particulièrement comme le disait Pourrat de ceux de nos montagnes, comme *la fada*, *lo drac*, *lo latin*, *lo babau*, *la galipòta* et bien d’autres encore.

Dans les dictionnaires de la langue ancienne nous ne trouvons que le verbe *trevar* dans le sens de « fréquenter, hanter, habiter » (Levy, 1909, p. 372) ou « circuler, passer » (Oliver, 2009, p. 1247). C’est Vinols de Montfleury dans son *Vocabulaire du patois vellavien* qui nous donne, « revenant, esprit des trépassés qui reviennent, le bruit étrange qu’ils font. » (Vinols de Montfleury, 1891). Mistral n’évoque que la « hantise » (Mistral, 1932, p. 1045). Enfin Alibert nous parle de « fantôme, revenant, lutin ; surexcitation durant la nuit, insomnie, bruit nocturne. » (Alibert, 1966). C’est dans cette dernière acceptation et celle de Vinols-de-Montfleury qu’il faut prendre le terme dans l’histoire rapportée par Gilbert dont le conteur était Joseph Charbonnier⁹⁴⁵.

⁹⁴⁵ Joseph Charbonnier, né à Saugues le 10 janvier 1887, date du décès inconnue.

Un soir d'été Louiset et son Augustinette qui venaient de se coucher entendirent un grand bruit qu'ils prirent dans un premier temps pour le tonnerre. Ils réalisèrent ensuite que le bruit venait du grenier. L'idée de la *trève* errant dans la maison les saisit aussitôt. Enhardi Louiset monte au grenier et après y avoir tout retourné n'y trouve rien. Sitôt recouché le bruit recommence. Louiset remonte de nouveau au grenier sans plus de résultats. Ce n'est qu'à sa troisième incursion dans le grenier que la *trève* lui file entre les jambes. Ce n'était qu'un petit chat qu'Augustinette avait recueilli le matin même et mis au grenier avec un toupin rempli de lait. Mais le toupin était étroit du col et la pauvre bête s'y était coincé la tête. Le chaton se débattait pour se libérer mais chaque fois que Louiset montait il s'arrêtait apeuré, pour aussitôt recommencer quand Louiset quittait le grenier. Augustinette effrayée après s'être cachée sous le lit s'était enfuie dans la rue, et quand Louiset attrapa le chat par la peau du cou pour le jeter par la fenêtre c'est toute griffes dehors qu'Augustinette le reçut dans sa chevelure. *La chau planger, mis amics : venguèt nescia, mais o demoret la resta de sa paura vida*, « Il faut la plaindre, mes amis, car elle devint folle et le resta jusqu'à la fin de sa pauvre vie. » cette histoire est bien sûr rapportée comme étant véridique.

La langue de ce texte témoigne, comme nous l'avons dit, de la langue du bourg de Saugues. D'un point de vue de la graphie et de la phonétique, nous retrouvons la qualité d'analyse de Gilbert. Il note en effet dans ce texte *cial* [ʃa], « ciel » forme autochtone (ALMC, carte 1). Cette forme est d'ailleurs générique en nord-occitan (Lafont, 1971, note p. 47). Cela surprend car dans les autres textes de Gilbert nous avons noté *celh* qui comme nous l'avons dit n'a aucune justification.

Autre particularité est celle de *quiou*, « derrière », dont la correspondance phonétique hésite entre, [ciw] qui est celle générale du Brivadois et du Velay et [cu] qui est celle du Gévaudan saugain. Plus claire est la notation de *miola*, « mule » dont la phonétique est [ˈmjuʃa] (ALMC, note carte 480).

Conformément à la phonétique locale et de manière identique au texte de Grèzes, Gilbert note les formes *-ié* pour les formes *ia* tonique en synérèse, *fazié*, « il faisait », *venié*, « il venait », *aurié*, « il aurait », etc. Dans ces notes de fin de textes Gilbert donne, « *Fazié*, au lieu de *fazia*, est une forme du dialecte languedocien dont l'influence se fait sentir dans le parler de Saugues. »

Les palatales issues de LL intervocalique devenu final ne sont pas toujours notées, nous avons *colh* [kwoj], « cou » (ALMC, carte 1298), à côté de *fol* [fwoj], « fou » (ALMC, carte 565) et *pel* [pej], « peau » (carte 1304).

Comme dans ses autres textes Gilbert note la nasalisation issue des géminées, *ronlar (rotlar)* [rũ'la], rouler » ; *canlevet (caplevèt) de caissas voidas*, « il renversa des caisses vides ».

Enfin la forme probablement la plus intéressante est dans le verbe *saver*, « savoir », la notation avec *v*, *n'en savié res*, « il n'en savait rien », *que save hieu encara ?* « que sais-je encore ? ». Ces formes dénotent clairement l'origine urbaine du texte.

La morphologie ne fait que confirmer les formes gévaudanaises déjà identifiées dans le texte de Grèzes.

Les pluriels sensibles, *les brasses*, « les bras ».

L'adjectif indéfini, *cada : portet lo lum dins cada caire*, « il porta la lumière dans chaque coin » ; *a cade (sic) pas*, « à chaque pas ».

L'adverbe *encara : semblava encara luen*, « il semblait encore loin », forme majoritaire en Velay et Gévaudan qui s'oppose à *enquera* en Auvergne (ALMC, carte 1865 ; Teulat, 1981, carte 10, page 53).

Pour le verbe, nous avons relevé la double forme du verbe « regarder », *m'o chau anar espiar delh biais*, « il faut que j'aille y regarder comme il convient », forme de l'Auvergne et *azeimet en bas*, « il regarda en bas », forme du Velay et du Gévaudan saugain⁹⁴⁶ (ALMC, carte 1253).

Dans la Margeride la première personne du verbe *voler* « vouloir » présente une forme particulière ['baʃe] (pt. 24) ou ['vaʃe] (pt. 19) (ALMC, table 1886 ; Roux, 2016 ; 2017), que Gilbert note avec un ô, *o vôle anar veire*, « je veux aller le voir ».

Nous avons également relevé quelques formes de l'impératif affirmatif, *dórm-te*, « endors-toi » ; ou négatif, *espinguesses pas com'acó*, « ne t'agite pas ainsi » ; *n'ajes pas paor*, « n'aie pas peur », qui correspondent toutes à la morphologie verbale de ces parlers (Roux, 2016 ; 2017).

Des formes interrogatives, *auzes-pas ?* « n'entends-tu pas ? » ; *ont ses*⁹⁴⁷ ? « où es-tu ? » ; et exclamative *saique, pantaizes !* « je crois que tu rêves ! »

En note de fin de textes, Gilbert nous dit :

Espinguesses pas com'acó, [...], dans ce cas on dirait, en Basse-Auvergne et en Velay : *espingues*. À Saugues, on a dans l'esprit le conditionnel *chauria*, lequel entraîne, par correspondance de temps, le subjonctif *espinguesses* : *chauria qu'espinguesses*, Ailleurs on sous-entend *chau* « il faut ».

⁹⁴⁶ Dès les villages de Chanaleilles et Thoras au Sud apparaît la forme languedocienne *agachar*.

⁹⁴⁷ Ici Gilbert remplace la forme locale *siás* [jes] par la forme d'Auvergne *sès*.

Concernant la forme *saique*, Gilbert note : « *Saique*, certes, sans doute, peut-être, apparemment. Ce mot est surtout employé en Languedoc, en Gévaudan et sur les confins de cette dernière région. » Il reprend là ce que disait Vinols-de-Montfleury, « *Saique*, adv. certes, n'est guère en usage que dans le Gévaudan et s'étend dans tout le Languedoc. » (Vinols-de-Montfleury, 1891, p. 95).

La forme affirmative est ici clairement notée *oi, oi, brave monde, acos eras ella*, « oui, bonnes gens, c'était elle ». Cela est la forme générale du sud de la Haute-Loire (ALMC, carte 1871), que nous retrouvons également dans la grammaire d'Anglade (Anglade, 1921, p. 162). Comme nous l'avons déjà noté précédemment, Mistral donne une autre interprétation en assimilant cette forme à un francisme issu de « oïl » (cf, La covisada, § 6.3.1).

Le privatif *mas* est ici utilisé strictement suivant la forme générale du nord-occitan (Bec, 1971, p. 164), *venié mas de se jaire*, « à peine venait-il de se coucher » ; *acó es mas de contes per lis efants*, « ce n'est que dans les contes d'enfants ».

Ce qui retient l'attention dans ce texte est surtout les formes du lexique qui se différencient des formes de l'Auvergne ou du Velay voisins.

- *Semblava encara luen (luènh)*, « il semblait encore loin », contre *lònh* [lwã] / [lwaj] / [lõ] en Auvergne et Velay.

- *m'es aviaire*, « il m'est avis » forme gévaudanaise et vellave, pour *m'es vejaire* forme auvergnate (ALMC, carte 1875).

- *dinc una armagha*, « dans une armoire », pour *armasi* [ar'mazi] en Velay que l'on retrouve dans la langue ancienne (Levy, 1909, p. 28 ; Olivier, 2009, p. 98) et le francisme *armoèra* en Auvergne (ALMC, carte 732*).

- *de pelótas traucadas*, « des pelottes percées » pour *trauchadas*.

- *lo calelh*, « le chaleil », pour *chalelh*.

- *esperet un sacin*, « il attendit un peu », pour *moment* (ALMC, carte 705). Le *n* final est justifié par le diminutif *saciron*. *Esperar* est la forme languedocienne contre *espeitar* qui est la forme vellave et auvergnate (ALMC, carte 704*).

- *capusset testa promeira*, « il chut la tête la première », pour *s'esmorrar, s'abochar* (ALMC, carte 1246). Cette forme locale correspond à la forme canonique *cabussar*.

- *s'una bogressa de treva varalha amont*, « si une mauvaise trêve fait le sabbat là-haut ». *Varalhar* est donné chez Mistral dans le sens de « bouleverser, fourgonner, fureter » (Mistral, 1932, p. 1087), Alibert qui reprend Mistral renvoie pour ce verbe à la forme *baralhar* (Alibert, 1966, p. 689) qui est également la forme donnée par Levy pour « quereller, se battre » (Levy, 1909, p. 40). Localement en Velay et nord-Gévaudan ce terme indique mener

grand bruit (ALMC, carte 1500*). *Se varalhar* signifie également dans la même zone se promener sans but défini (ALMC, carte 123).

- *n'ai ghaut* (*jaug* < *gaug*), « quelle joie », forme commune avec le Velay (Vinols-de-Montfleury, 1891, p. 144).

- *davalet lis escaliers*, « il descendit les escaliers », cette forme est assez typique du nord-Gévaudan quand les formes d'Auvergne et de Velay son palatales [estsav'e] / [estsava'je]. La forme [eska'je] a totalement remplacé la forme ancienne [estsava'je] (ALMC, carte 719). Il y a peut-être là une marque d'opposition bourg-campagne.

- nous notons ici la forme *planger*, « plaindre » qui est la forme de la Margeride auvergnate, de la Ribeyre et plus généralement la forme de l'occitan occidental, quand la forme de Saugues comme du Velay est *plànher* (Roux, 2016 ; 2017).

En note Gilbert donne une remarque très intéressante :

Avié passada la testa, littéralement « avait passée la tête ». En langue d'oc, le participe passé conjugué avec avoir s'accorde avec le complément direct, même si ce complément est placé après :

Qu'eu cugei m'acsetz conquisa

La gensor e la plus gaia

Del mon...

Peire Vidal (*Amors, pres sui de la bera*).

« Je croyais que vous m'aviez *conquis(e)* la plus belle et la plus gaie du monde... »

E cant tot fo aparellhat

Et ac hom cantada la messe (sic)...

(Vie de Sainte Enimie, vers 1338-1339).

« Et quand tout fut préparé et qu'on eut *chanté(e)* la messe. »

Nous avons vu dans la définition géographique des parlers auvergnats que Teulat a montré que dans ce qu'il appelle « épaule cantalo-lozérienne », se trouve la limite septentrionale pour les parlers contemporains de l'accord avec le complément direct quel que soit sa position (Teulat, 1981, carte 6, p. 49). Généralement les parlers nord-occitans n'accordent pas le participe passé avec avoir avec le complément placé derrière le verbe ou quand *que* est intercalé entre le complément et le participe passé. Même s'il l'avait précédemment utilisée (cf. La covisada, § 6.3.1), ici Gilbert veut généraliser la règle méridionale qui correspond à la règle de la langue classique.

Toutes ces formes lexicales bien que parfaitement compréhensibles dans le voisinage auvergnat ou vellave n'en sont pas moins des formes propres au plateau de Saugues et sont

localement de véritables marqueurs d'identité. Ces particularismes souvent en lien avec les parlers lozériens et au-delà avec les parlers languedociens n'ont rien d'étonnants. Après plus de deux siècles, cette extrémité nord de l'ancienne province du Gévaudan rattachée au Velay et à l'extrémité sud de la Basse-Auvergne pour constituer le département de la Haute-Loire, n'a rien perdu de son originalité toujours ressentie dans le département même au-delà de la langue. Aussi, si on est de la Haute-Loire, être Saugain c'est avoir quelque chose en plus que tous les autres habitants du département n'ont pas. Gilbert natif de la Ribeyre proche de cette Margeride gévaudanaise en était très conscient et a très bien su par la langue le montrer.

Nous voyons également que Gilbert a tendance à quand même un peu normaliser la langue, comme dans l'exemple de l'accord du participe passé. Cependant il fait cela en fin stratège en donnant ces normes comme des héritages culturels incontournables de la langue classique. D'autre part pour tout ce qui lui paraît être de « bonne langue » il ne s'autorise que de faibles réajustements n'affectant généralement que des choix graphiques. Ses nombreuses notes de fin de volume, rappelons-le deux-cent-soixante-six, sont toujours argumentées. Elles ne prêtent que peu à la critique et lui permettent d'asseoir son système sur des bases solides et quasiment incontestables.

IV *Chau petassar sis braias*, « Il faut rapiécer ses culottes »

Ce texte est le troisième et dernier texte dit témoin. C'est également un texte urbain de Saugues et du même auteur que celui de *La trève*, Joseph Charbonnier.

L'histoire n'est guère originale. C'est celle d'un curé de campagne *de ves Saugues*, « des environs de Saugues », qui un dimanche en chaire fait la leçon à ses paroissiens. Aux hommes d'abord, il leur dit qu'ils sont bien malheureux car s'ils travaillent beaucoup ; ils ont des femmes qui *fan mas badalhar, batalhar, chaplar, achornar, azeimar de quant caire ven l'aura de Vent, et lo travalh de l'hostau non se fai*, « ne font que bâiller, clabauder, brailler, chômer, regarder de quel coin vient le vent, et le travail de la maison ne se fait pas. ». Puis aux femmes il les plaint bien car les dimanches les hommes ne pensent qu'à aller se soûler au cabaret et *entron espelhissats*, « ils entrent les habits déchirés ». Il demande donc à chacun de faire ce pour quoi il est fait et pour imager son dire, demande aux femmes, *petassás vóstris paures diables d'hómenas !* « Rapiécez vos pauvres diables d'hommes ! ». Ainsi à tâches bien réparties chacun trouvera son compte et ils feront d'heureux ménages.

Ce texte par rapport au précédent ne comporte que peu d'aspects originaux d'un point de vue linguistique.

Nous retrouvons les hésitations sur le bétacisme avec des mots comme, *travalh*, « travail » ; *non savés ben petassar*, « vous ne savez pas rapiécer » ; *tróvon*, « ils trouvent », à côté de, *bregonja* (*vergonja*, avec métathèse), « vergogne » ; *bestit* (*vestit*), « vêtu ».

Gilbert note dans ce texte le rhotacisme qui vient de *l* simple intervocalique comme un *r* étymologique, *lo sorel*, « le soleil ».

Les possessifs à plusieurs possesseurs des troisième et sixième personnes sont remplacés par les formes à un seul possesseur comme dans tous les parlers de la Margeride et de la Ribeyre (ALMC, carte 1806), *lis filhas d'Eva bolegon [...] sa lenga*, « les filles d'Ève gitent [...] leur langue » ; *sis pials son redes*, « leurs cheveux sont raides ».

Le privatif *mas* est ici suivi de *que* en enclise, *vóstras fennas fan mas que badalhar*, « vos femmes ne font que bâiller. »

Gilbert normalise les formes saugaines en [ys] tonique final comme, *dengun* [dè'ʝys], « personne », et fait de même avec *cada lun* ['kada ʝys], « chaque lundi ».

La syntaxe nord-occitane est respectée, *lhi la faguèt sautar*, « il la lui fit sauter ».

Il est à remarquer aussi dans ce court texte l'assimilation du verbe *valer*, « valoir » avec le verbe *voler*, « vouloir », *si volés de moneda*, « si vous valez de la monnaie ». Cette assimilation se retrouve dans un grand nombre de parlers de la région (Roux, 2016 ; 2017).

Du point de vue du vocabulaire nous notons la forme très locale de *lo Menche*, « le dimanche », qui suit les autres formes des jours de la semaine tel qu'ils sont localement utilisés, *lo luns*, « lundi » ; *lo mars*, « mardi » ; *lo mècres*, « mercredi » ; *lo jòus* « jeudi » ; *lo vendres*, « vendredi » ; *lo sabte*, « samedi » (ALMC, cartes, 1427 à 1430). Nous ne l'avons jamais entendue utiliser, la forme locale étant toujours [ʝy'mĩʃ̃].

La phrase suivante semble être quelque peu reconstruite par Gilbert : *sei segur que dins lo vialage*, « je suis sûr, que dans le village. » Dans les parlers du plateau de Saugues la première personne du présent de l'indicatif du verbe *èsser*, « être » est *soi*, [syj], « je suis » (ALMC, tableau 1882 ; Roux, 2016 ; 2017). *Vialage*, « village » est une forme typique des parlers d'Auvergne, quand le plateau de Saugues comme le Velay ne connaissent que *vilatge* (ALMC, carte 621). Enfin l'adjectif *segur* est oublié à Saugues et remplacé par le francisme *sur* [ʃyr] mais existe encore dans la Ribeyre sous la forme *sedior* [se'ʃur] comme on le trouve à vingt-sept reprises dans les textes de Bertrand (Bartran, 1934). La phrase en bon saugain serait, *soi sur, que dins lo vilatge*, [syj ʃyr ke ʝĩ lu bʝi'ladʒe].

Fidèle à son style littéraire Gilbert nous gratifie dans ce texte de quelques séries lexicales, *nóstra brava lenga de mascle, calina, florida, verturoza, doussa coma l'ola, gostoza coma la sau, forgonta de cóps que hi a coma de pebre*, « notre estimable langue de mâle, câline,

fleurie, vigoureuse, douce comme l'huile, savoureuse comme le miel⁹⁴⁸ (*sic*), piquante, parfois, comme le poivre. » On notera dans cette série *l'ola*, « l'huile », qui dans la Margeride et la Ribeyre comme dans le nord-est Cantal a pris le féminin (ALMC, carte 1135).

Una fenna enteira, bella, blancha, bravoneta com'un sou. « Une femme entière, belle, blanche, joliette comme un sou. »

Vóstris hómes [...] se pinton coma de saumas, cridon coma d'azes, et freton et lecon et banhon lis parets, cercon la batósta, atapon de fotrals, entron espelhissats. « Vos maris [...] ils s'enivrent comme des ânesses, crient comme des ânes, et frottent et lèchent (les bouteilles) et mouillent les murailles, cherchent la dispute, attrapent des coups, entrent les habits déchirés. »

Lhi fagassias pas eperar longtemps la pitansa amais ló vin, autramen levon la testa, s'asseton, chicon, fumon, escopisson ; tiron la lenga entro terra, von pauzar li braias, marmónon, tróvon que lo sorel pica tróp. « Ne leur faites pas attendre longtemps la pitance, ainsi que le vin, autrement, ils lèvent la tête, s'assoient, chiquent, fument, salivent ; ils tirent la langue jusqu'à terre, vont poser culottes, marmonnent, trouvent que le soleil est trop piquant. »

Que lis petas saguesson blaus, jaunes, roges, blancs, negres, ghacats, acó'lh farié res. « Que les pièces fussent bleues, jaunes ; rouges, blanches, noires, semées de pois blancs, cela ne ferait rien. »

Dans les notes de fin de recueil Gilbert développe deux termes très utilisés sous forme adjectivale dans ce territoire.

Pelha, peau écorchée (de lapin, particulièrement), mauvais linge, chiffon, haillon. Dérivé de *pel*, peau (latin *pellem*). Pris adjectivement : en mauvais état, maladif, faible, chétif.

Trassa, loque, vieillerie ; par extension, personne épuisée de forces ; terme d'injure. Nom verbal de *trassar*, percer de part en part, user. *Trassa* est synonyme de *pelha* : *trassa d'hóme* ou *pelha d'hóme*, « méchant homme » ; *trassa de monde* ou *pelha de monde*, « mauvaises gens ».

V *Lo conte de Sent Julian*, « Le conte de Saint Julien »

Ce texte est le premier texte considéré par Gilbert comme bas-auvergnat. Le conteur, Antoine Saugues⁹⁴⁹ était originaire du village de Saint-Julien-des-Chazes, à l'extrémité sud du langeadois. Ce village se trouve sur la rive gauche de l'Allier à la sortie des gorges abruptes situées en amont. Il est de part ce fait dans la vallée à l'aplomb du plateau de Saugues qui le

⁹⁴⁸ Le sel.

⁹⁴⁹ Antoine Saugues, né le 7 avril 1889 à Saint-Julien-des-Chazes, décédé à Corbeille-Essones le 19 décembre 1946, dessinateur industriel.

domine. Son parler cependant est irrémédiablement commun avec celui du Langeadois. C'est à la ville de Langeac située à dix kilomètres en aval de ce village, que l'on accède par une route courant le long de la rivière au fond de la vallée. Dans l'autre direction, vers le Sud, ce ne sont que gorges abruptes et route sinueuses allant vers le Velay ou le Gévaudan. C'est ce que Pourrat appelle « le bout de l'Auvergne », et de conclure, « Là, où cesse la Limagne, on trouve ainsi, soudain, la sauvagerie. Il faut revenir. » (Pourrat, 1966, p. 88).

Un autre élément concernant ce village tient au fait qu'il fut le lieu où se dressait avant la Révolution l'Abbaye des Chazes dont nous avons parlé à propos du *Livre prébandaire de l'Abbaye des Chazes* (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1). Nous avons noté à ce propos la proximité de la langue de ce texte du XV^e siècle avec celle du XX^e siècle. Le texte rapporté par Gilbert peut également en témoigner.

L'histoire très convenue est celle d'un certain *Vidau* « Vital⁹⁵⁰ », traîne-savate de village en quête de boisson, qui va prier saint Julien pour que celui-ci lui fasse l'aumône afin qu'il puisse arroser son gosier. Le curé de la paroisse caché derrière un pilier de l'église est étonné de voir ce paroissien prier saint Julien. Au lieu de donner les trois francs réclamés par le soiffard, il lui glisse dans la main les trente sous⁹⁵¹ qu'il avait en poche. Un peu plus tard dans la journée le curé retrouve son pochard *redond com'una corgola*, « rond comme une citrouille », et lui rappelle que dans sa prière il avait promis que s'il avait ces trois francs il ne se soulerait plus. Du coup le Vital n'hésite pas à lui réclamer les trente sous que saint Julien lui doit encore.

Nous retrouvons à partir de ce texte et pour les quatorze textes qui suivent, le nord-occitan méridional tel que nous l'avons décrit dans *Le parler de Chilhac* (§ 6.2). D'autant plus que l'ensemble de ces textes appartient, du Sud au Nord, à l'aire brivadoise (voir, Figure 31).

En opposition avec les parlers gévaudanais voisins nous retrouvons là les formes auvergnates, l'article défini pluriel masculin et féminin *lis / li* ; les formes *chasque*, « chaque », *enquera*, « encore ».

Dans le vocabulaire nous retrouvons également l'adjectif *velha* « vieille », typique de la zone arverno-vellave (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), ceci dans la phrase, *pregnar lo bon Dieu com'una velha robiaca*, « prier le Bon Dieu comme une vieille béate » Alibert donne le terme *robiaca* comme rouergat et dans les sens de « bigote » (Alibert, 1966, p. 611). En note de fin de volume Gilbert développe un peu le terme.

⁹⁵⁰ Rappelons que Vital était le prénom officiel de Gilbert.

⁹⁵¹ Trente sous = 1,5 francs.

Robiaca, autre nom de la « béate » ou béguine. A XII^e siècle, fut fondé, à Liège, la première association de « pauvres sœurs » sous la direction du prêtre Lambert le *Bègue* ; de là le nom de « béguines ». Ces « pauvres sœurs » étaient, pour la plupart, des sœurs pauvres qui vivaient soit dispersées dans les villes et dans les campagnes, soit réunies dans des quartiers où chaque béguine avait sa petite maison. [...] Vers 1240, sainte Douceline, aidée de son frère Hugues de Digne, franciscain, fonda un béguinage un peu en dehors de la ville d'Hyères, sur les bords de la rivière de *Roubaud*. Les « *Dames de Roubaud* » se répandirent, ensuite en Languedoc et même en Auvergne où elles prirent le nom populaire de « *Robiaca* », terme d'appellation qui rappelle leur origine.

Quant aux Béates, elles étaient en Velay et dans les provinces limitrophes des femmes célibataires ayant fait le noviciat et détentrices d'une instruction rudimentaire. Elles vivaient à la charge d'un village et logeaient chacune dans *l'assemblada*, « maison d'assemblée ». Elles avaient pour mission d'éduquer les enfants, d'enseigner la religion et d'assister les femmes en couche ou les mourants. Très nombreuses au XIX^e siècle, c'est elles qui formaient les filles à la technique de la dentelle du Puy. Pendant trois siècles elles vécurent dans les villages du Velay et d'alentour. Les dernières disparurent dans les années cinquante⁹⁵².

Les maisons d'assemblée sont encore des bâtisses très caractéristiques des villages vellaves et d'alentour toujours surmontées d'un clocheton et le personnage de la béate, *la robiaca*, occupe une place importante dans l'imaginaire et le folklore local.

VI *Mau penchenat en Paradis*, « Mal peigné en Paradis »

Ce texte est attribué par Gilbert à Pierre Mamet, dont nous avons déjà évoqué le nom précédemment dans Le parler de Brioude (§ 6.2). Il fut aussi probablement membre du Covize. Malgré cela, Mamet n'a jamais adopté la graphie de Gilbert et a toujours écrit dans un système phonétique inspiré du français. Il était d'autre part originaire de Saint-Eble, village dont Virginie Morin la mère de Gilbert était également originaire et où elle finit sa vie (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). Ce village du Langeadois est située sur un large plateau rive droite de l'Allier à 7 km de Langeac.

Son parler est bien documenté non seulement par les écrits de Mamet mais également parce qu'il fut un des points d'enquête de Nauton pour l'ALMC (point 20). À l'écart de la Ribeyre le parler de ce village dénote déjà une influence des parlers vellave comme tous les villages rive droite, et ce principalement dans le vocabulaire (à comparer dans ALMC point Lavoûte-

⁹⁵² René Lagier, 1979, *Une institution vellave : les Béates* : in *Cahiers de la Haute-Loire 1979*, Le Puy-en-Velay, Cahiers de la Haute-Loire.

Chilhac¹⁹ NW et Saint-Eble 20). Sur cette rive à l'inverse des villages de la Ribeyre et de l'ouest de celle-ci, le *l* simple intervocalique est réalisé [v] comme en Velay, [su'viʝ], « soleil » (ALMC, carte 7 ; voir Figure 31).

L'histoire est celle de *Mau Penchenat* « Mal-Peigné », qu'*era peschaire de profession, landaire de naissensa et quauque pauc raubaire*, « était pêcheur de profession, fainéant de naissance et quelque peu voleur ». Il était cependant plein de dévotion pour saint Joseph. Ses nombreux méfaits le conduisirent à la potence et *lo borrel turet la còrda, Mau Penchenat turet la lenga... L'ama se turet delh còrps*, « Le bourreau tira la corde, Mal-Peigné tira la langue... Et l'âme se tira du corps. » Quand arrive pour lui le moment du jugement il se trouve directement dirigé chez le Diable. Celui-ci ne le reçoit cependant pas en lui rétorquant, *vai trobar ton Joselon*, « va trouver ton Joseph ». Arrivé devant la porte du Paradis, et eu égard à ses antécédents, saint Pierre lui en refuse l'entrée. Mais comme par hasard vint à passer saint Joseph, qui bien sûr prend la défense de son paroissien, et de là s'ensuit une dispute entre les deux saints. Joseph menaçant de quitter le paradis avec son fils Jésus, sa femme Marie et tous les saints du calendrier, arrive à obtenir gain de cause auprès de Dieu le Père. Pour satisfaire tout le monde, celui-ci décrète alors, *e ben lo botarem dins aquelh caire am lis escobas*, « eh bien nous le mettrons dans ce coin avec les balais. » Et c'est ainsi que Mal-Peigné entra au Paradis.

Nous noterons pour ce qui est de la transcription phonétique, *per eizemple*, « par exemple », qui correspond à la graphie de la langue ancienne *eisemple* (Levy, 1909, p. 135). Nous retrouvons là encore la forme *lhi saguèt eveiaire*, « il lui sembla », que l'on a déjà rencontré sous cette forme dans *La treva.*, forme du Haut-Gévaudan et du Velay qui s'oppose à la forme auvergnate *avejaire* (ALMC, carte 1875).

Il est également très intéressant de noter les formes grammaticales qu'utilise Mamet pour ce que l'on traduit en français par « à » ; pour la relation indirecte *am* « avec » : *pensas am hieu coma pense am vos*, « pensez à moi comme je pense à vous » ; *fot una boissada am elh pelharot*, « il donne une poussée au "pillarot" » ; pour l'indication du lieu *ves*, « vers », *m'apela Mau Pechenat, d'un pauc pus n'aut que ves Lis Chazas*, « Je m'appelle Mal-Peigné, (natif) d'un peu plus haut que Les Chazes » ; *quez era totjorn ves Lis Chazas*, « qu'il était toujours aux Chazes ». Gilbert retranscrit fidèlement la non-contraction plurielle *de + lis* au masculin, *aqui l'aguet de l'autre costat de lis socits*, « Et le voilà de l'autre côté des soucis ». Ici Gilbert retranscrit l'adjectif [vjø], « vieux » francisme commun à cette zone par la forme canonique *vielh* : *vielh coquin*, « vieux coquin ». Précédemment dans *Lo Conte de sent Julian* il avait donné au féminin *velha* forme locale (ALMC, carte 1636).

Pour le verbe nous observons l'utilisation de la forme courte de *aver* « avoir » à la cinquième personne du présent de l'indicatif, *si m'es pas oblidad* (se m'ètz pas oblidad), « si vous ne m'avez pas oublié ».

Ici encore il applique la règle de l'occitan ancien pour l'accord du participe passé avec avoir, *lh'auria ben tochada la pauta*, « il lui aurait bien touché la patte. »

En note de fin de volume Gilbert donne quelques développements explicatifs.

- *Mas lo bougre [...] era cacha-barri, doussous et ploraire*, « mais le bougre [...] était chattemite doucereux et pleurard. »

Barri, mur d'enceinte des hameaux (qui devinrent des villes) dans le temps où tout était couvert de forêts, barricade faite avec des poutres ou des *barres* posées à plat l'une sur l'autre. En latin du moyen âge, *barrium*. Les enfants prenaient, de préférence, leurs ébats le long du *barri* ; ils y étaient à l'aise pour commettre, sans être vus, maintes espiègleries : de là l'expression *cacha-barri* (littér., « qui se cache au barri ») chattemite.

- *Mon paure bessinhe*, « mon joli seigneur. »

Beissinhe, *belh senhe* ou *biausenhe* ; littéralement, « beau seigneur » ; terme de cajolerie qui s'adresse à un enfant. Il devient ironique, s'il s'applique à une grande personne.

Ce terme est encore très fréquemment utilisé y compris en français comme terme de commisération (ALMC, carte 1876).

- *Un chaminon rochos, torrau, montaire*, « un sentier rocheux, abrupt, montant. »

Torrau, tertre, monticule, rampe abrupte. Employé comme adjectif, abrupt. Pour *torral*, autre forme de *torrel* (bas lat. *turrellus*, venu du lat. *turris*, tour).

La langue ancienne donne « tertre » avec un point d'interrogation (Levy, 1909, p. 366) ; Alibert donne « *Toral*, tertre, butte, bord de talus. » (Alibert, 1966, p. 666).

- *N'as pas de morre, tu !* « Tu en as, de l'astuce, toi !

N'as pas de morre ! Littéralement, « Tu en as un museau ! » Ce qui doit se traduire ainsi : « Tu es bien hardi ! » ou : « Tu as beaucoup de *morgue* ! » Ce dernier mot paraît, d'ailleurs, avoir la même origine que *morre*, dont le premier sens est nez, museau ; par extension, la figure.

Dans une large zone du Massif-Central, le terme *morre* à côté du francisme *figura* [fji'gyra] a totalement supplanté le terme *cara / chara* (ALMC, carte 1249).

Gilbert a dû également profiter de la translittération du texte de Mamet dans son système orthographique pour l'enrichir et mettre en œuvre son système d'énumération à quatre reprises.

La première intervient quand on ne veut pas faire rentrer Mal-Peigné au Paradis et où Joseph menace le Père éternel de scission :

Senta Viergha, escouta ! Sem de tróp, aqui : crida ton monde, et ton drólle. [...] La fenna deu segre son hóme ! venés efants ! Et adoncas, senta Anna, le sentas Fennas, Madalena, Salomé, Maria, Li vierghas, li martiras, li sentas velhas Filhas, la Congregacion de Maria, li maires de familia, li viouzas de guerra, una procession delh diable que s'acampava de luan et que s'alinhava.

« Sainte Vierge, écoute ! Nous sommes de trop ici : appelle tes gens, et ton garçon [...] La femme doit suivre son époux ! Venez mes enfants ! Et, alors, Sainte-Anne, les saintes Femmes, Madeleine, Salomé, Marie, les Vierges, les martyres, les saintes vieilles Filles, la Congrégation de Marie, les mères de famille, les veuves de guerre, une procession du diable qui arrivait de loin et qui s'alignait. »

Mais cela ne suffit pas, aussi :

Anem, fant Jesus, tu mais, chau segre ton paire et ta maire. Lo fant Jesus cridet sis apostres, lo paure Piarreta coma'ls autres, l'apostre fidel, pueissa, lo bon Cerenian, li disciples, lis Evangelistes, lis « Paires de la Gleiza », li martirs, li sents Avesques, et par la fin, totes li sents de l'armanac...

« Allons, Enfant Jésus, toi aussi, il te faut suivre ton père et ta mère ! L'Enfant Jésus appela ses apôtres, le pauvre Pierrot comme les autres, l'apôtre fidèle, puis, le bon Cyrénéen, les disciples, les Evangélistes, les "Pères de l'Église", les martyrs, les saints Evêques, et, à la fin, tous les saints de l'almanach... »

La troisième intervient quand Dieu s'aperçoit qu'il va rester au Paradis qu'avec ceux de l'Ancien Testament.

O ! Garsa de Clauda !, diguet lo Paire ; de que m'arriba ! Me vau trobar juste am aquelh paure Azam et son Eva, que tot lo temps rambalhon per un pelha de pom ! Et me chaurá sofrir de demorar am Matuzalem, Noé, Abram, et aqueli velhas vamadas de Sarah, de Rebeca, la fenna de Lot, et aquels ennujants de Moïze, de David, de Salomon, d'Izac, de Jozep et sa seguella, sens comptar Jeremius... A ! sei ben plantat !

« Oh ! Garce de Claude ! dit le Père, qu'est-ce qui m'arrive ? Je vais me trouver juste avec ce pauvre Adam et son Ève, qui, tout le temps, se chamaillent pour une mauvaise pomme ! Et je devrai souffrir de demeurer avec Mathusalem, Noé, Abraham et ces vieilles goitreuses de Sarah,

de Rébecca, la femme de Loth, et ces ennuyeux que sont Moïse, David, Salomon, Isaac, Joseph et sa séquelle, sans compter Jérémie... Ah ! je suis bien planté ! »

Puis la dernière quand on a trouvé un recoin où poser le Mal-Peigné :

Sará am quauques racors, dos o tres penitents, una pognada de bigòtas, sens comptar lis fraudaires de vin : s'entendon pro entre coquins...

« Il sera avec quelques recors⁹⁵³, deux ou trois pénitents, une poignée de bigotes, sans compter les fraudeurs de vin : ils s'entendront de reste entre coquins... »

Cet exercice dans lequel excelle Gilbert sait donner à ses textes une dynamique tout à fait particulière et fort intéressante. Elle n'est pas sans rappeler la dynamique de l'oralité, celle du conteur.

Les quatre textes qui suivent, sont tous de la plume de Gilbert.

VII *L'avar a la pórtá delh Paradis*, « l'avare à la porte du Paradis ». C'est l'histoire d'un riche paysan qui vécut d'avarice et qui arrivant au Paradis se targue d'avoir par trois fois donné un liard à un pauvre. Dieu le Père devant ce bilan demande à saint Pierre de lui rendre ses trois liards et de l'envoyer au diable.

VIII *Li Bitots*, « les Bitouts ». Les habitants de la Ribeyre nomment *Bitots*, « Bitouts » les habitants de la région située au-delà de Paulhaguet, vers La Chaise-Dieu.

Ce texte est une moquerie villageoise, qui fait de celui d'à côté sujet à dérision.

IX *Nigaud delh Cafort*, « Nigaud du Cafort ». Ce texte avait déjà été publié dans la revue *Corymbe* en 1933 (cf. Contes de l'azes et autres textes, § 6.3.3). Les deux textes sont strictement les mêmes. Seul le substantif *aciu* est réécrit *aciou*, dans *E'lh vouguet faire un'aciou*, « Et il projeta de lui jouer un tour. »

X *L'aucel*, « l'oiseau », que Gilbert dit avoir recueilli à Jax, village situé près du col de Fix⁹⁵⁴ qui marque la limite entre le Velay au Sud et l'Auvergne au Nord. Ce conte est du type AT 720, « Mon père m'a tué ma mère m'a mangé ». On y retrouve régulièrement la ritournelle :

<i>Piu, ratapiu, piu, piu,</i>	« Piu, ratapiu, piu, piu,
<i>Ma mairastra m'á tuat,</i>	Ma marâtre m'a tué,
<i>Mon paire m'á manghat,</i>	Mon père m'a mangé,

⁹⁵³ *Recòrd*, tabellion de notaire. Ce terme fréquent chez Bertrand est traduit par Massebeuf par « huissier » (Bartran, 1989).

⁹⁵⁴ *Fix* du latin *Finis*, (*Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*, 1907, Paris Imprimerie Nationale).

*Et ma sòr m'á campat,
Piu, ratapiu, piu, piu...
Et hieu sei tornat viu !*

Et ma sœur m'a recueilli,
Piu, ratapiu, piu, piu,
Et je suis redevenu vivant ! »

Ce conte qui est un conte véritable se termine suivant le rituel :

*Et lo ghalh chantet,
Et lo conte achabet.*

« Et le coq chanta,
Et le conte se termina. »

XI *Lo mau maridat*, « le mal marié. »

Ici nous retrouvons l'histoire classique de l'homme mûr *Jozep*, « Joseph », marié à une jeune fille *La Sidónia*, « La Sidonie ». Le travail accapare l'un quand l'autre à d'autres attentes. Rapidement d'autres tournèrent autour de la Sidonie qui s'en aperçut.

Et d'aquelh moment, la fenneta [...] se viret, obledet de faire son espartin quant chaliá, laisset, mais d'un cóp, rabinar lo fricót, anet quarre d'aiga pus sovent, achatet una brava rauba... pueissa lo monde parlèron.

« Et, dès ce moment, la jeune femme [...] oublia de préparer son dîner à l'heure, laissa, plus d'une fois, brûler le fricot, alla quérir de l'eau plus souvent, acheta une belle robe... Puis les gens parlèrent. »

C'est alors qu'on le surnomma *Mau maridat*, « Mal marié ». Ceci le fit réagir, *Estapauc, podés creire que chanjet de móda am la Sidónia*, « Aussi, vous pouvez croire qu'il changea de manière avec la Sidonie. » On ne sait s'il avait un secret, mais la Sidonie ne voulait plus que lui *et sabiá de que respondre quant quacun s'obledava de voler mau parlar delh « mau maridat »*. « et elle savait que répondre si quelqu'un s'oubliait jusqu'à vouloir parler inconsidérément du “mal marié” ». »

Tous ces textes sont écrits conformément à la langue déjà mise en œuvre par Gilbert depuis *La covisada* avec les quelques adaptations, toujours de détail, apparues dans les *Contes de l'aze*. La principale de ces innovations est la notation de la palatalisation de *g* devant *a* et *o* par *gh*.

L'autre est celle de la notation des lettres euphoniques.

Gilbert revient sur cette notation dans les notes concernant *L'avar a la pórtá delh Paradis*.

« Que *s'en anesses elh mais* : régulièrement, on devrait écrire *s'en anesse* ; c'est par euphonie que l'on ajoute l'*s*. » Phonétiquement cela donne [ke sɛ̃n a'nese zɪj maj].

Nous retrouvons cela dans *Li Bitots, aquelas es mióna*, « celle-là c'est la mienne » ; *per quez els zo poguesson faire*, « pour qu'ils puissent le faire » ; *l'aigas es bassa*, « l'eau est profonde ». Dans ce dernier exemple Gilbert explique :

Il y a, dans la terminaison de *aigas*, une survivance de l'ancienne déclinaison, laquelle s'est généralisée, au nominatif, par euphonie. Ici, en effet, la déclinaison de *aiga* (avec *s*) serait fautive.

Là encore l'explication est quelque peu laborieuse, mais Gilbert cherche à toujours tout justifier grâce à la langue ancienne, même si cela n'a aucun rapport. L'euphonie comme les lettres qui la servent, sont liées à des phénomènes de phonétique syntaxique dus à la chute des consonnes finales dans les parlers nord-occitans et certains parlers nord languedociens⁹⁵⁵. La seule fonction de ces lettres est d'éviter les hiatus entre voyelles.

Dans les notes concernant *Nigaud delh Cafort*, Gilbert donne l'explication de ce mot. « Le *Cafort* se trouve à l'entrée de Sainte-Florine. Ce quartier était remarquable, en ce temps-là, par son ruisseau bourbeux et nauséabond. » Il donne également une explication concernant la diphtongaison de *ò* en [wa]. « *Foant*, pour font, fontaine. La diphtongaison de *o* en *oa*, devant *n*, se produit aussi devant *r* et *t* ; *poarc*, porc, *poata*, cruche. » Il rajoute, « Certains dialectes provençaux (Toulon, Marseille) connaissent les mêmes formes. » Pour la Haute-Loire ce phénomène de diphtongaison récente de *Ō* > [wo], [wa], [wé] a été étudié en détail par Nauton, dont les conclusions pour la zone de la Ribeyre corroborent parfaitement ce qu'en dit moins savamment Gilbert (Nauton, 1974, 114-118).

Dans les notes concernant *L'aucel*, il donne les précisions suivantes. « *Garnassa*, terrain planté de pins. Dérivé de *garna*, ramée de pin. Le bas-latin a aussi *garna*. Origine incertaine. » Mistral donne « *Garnasso*, Fourré, broussailles, taillis, en Forez » et également « *Garnas*, fagot de branchages dans les Alpes » (TDF, p. 28). Alibert donne « *Garna*, Ramée de pin ; aiguille de conifère [...] » Nous voyons que les précisions amenées par Gilbert ne sont pas inutiles, *la garna* ayant été longtemps le moyen de chauffage de four à pain. Gilbert profite de ce texte pour donner un long développement sur les moulins.

Molin, moulin, en général (lat. *molinum*). On comptait anciennement diverses sortes de moulins : le *molin d'aiga*, moulin à eau ; le *molin d'aura* et le *molin de vent*, moulin à vent ; le *molin batan*, moulin à foulon ; le *molin bladier*, moulin à blé ; le *molin bordoles*, moulin destiné à moudre le seul froment ; le *molin brusquier*, moulin destiné à moudre le seigle et le méteil ; le *molin de bratz*, moulin tourné à force de bras ; le *molin drapier* et le *molin malharotz*, moulin à foulon ; le *molin molen*, moulin à blé ; le *molin olier*, moulin à huile ; le *molin parador*, autre moulin à foulon ; le *molin pastelier*, moulin à pastel ; le *molin de ressec*, scierie ; le *molin*

⁹⁵⁵ Nous avons noté dans la chanson *Ai vist lo loup* « j'ai vu le loup » chantée par le *cabretaire* Martin Cayla originaire de l'aurillacois, [tũ 'pajre 'bwersa be], où l'on reconnaît facilement *ton paire v-o éra ben*, « Ton père l'était bien » (*La mourollado / Ai bist lou loup*, disque *Le Soleil*).

rodier, moulin à roue ; le *molin de sanc*, moulin tourné à force de bras ou de bêtes ; le *molin tanier*, moulin à tan ; le *molin terrenc*, moulin construit sur terre (opposé à moulin à nef).

Nous notons un tour négatif et exclusif dans la phrase ; *la Sidónia lo volia mas elh*, « La Sidonie ne voulais que lui. »

En notes de fin de volume, relevons deux remarques grammaticales d'intérêt.

Sur l'accord des verbes avec les collectifs Gilbert observe : « *Lo monde parleron* : remarquer l'accord du verbe, avec un nom collectif qui est sujet. »

Suivi immédiatement par : « *Dizon que sei mau maridat* : ici, le nom collectif (monde) est sous-entendu. Dans ce cas, *dizon* doit se traduire en français par "on dit". » On trouve ici la forme de « on » quand le narrateur est exclu du collectif. Quand le narrateur est inclus dans le collectif on utilise alors la quatrième personne. Ce sont là deux des formes de cette traduction.

Les trois textes qui suivent sont de Léopold Maurannes⁹⁵⁶. Il était originaire de Channat près de Saint-Ilpize, village de la vallée de la Ribeyre situé à une dizaine de kilomètres en aval de Chilhac.

XII *La mort delh Bon Dieu*, « La mort du Bon Dieu »

On a là une farce paysanne qui met en scène un jeune garçon qui au catéchisme ne peut répondre au prêtre à la question : *quant jorn es mórt lo Bon Dieu ?* « Quel jour le Bon Dieu est-il mort ? ». Devant tant d'ignorance le prêtre lui refuse pour la septième fois d'accéder à la communion. La mère qui intervient auprès du prêtre pour plaider la cause de son enfant, devant l'affirmation renouvelée de l'ecclésiastique rétorque :

Mas, donca, aco es vrai, es mórt ? [...] zo sabian (sic) pas, nosautres : demorem luan d'aquí, ves Seniqueta, et n'avem pas lezer de legir, chasque jorn, coma vos, li novellas delh postilhon !...

« Mais, alors, c'est vrai ? Il est mort ? [...] nous ne le savions pas, nous autres : nous demeurons loin d'ici, à Seniquette, et nous n'avons pas le loisir de lire, chaque jour, comme vous, les nouvelles du facteur ! »

Nous avons relevé dans ce texte la forme *viege* « fois », forme très courante dans le brivadois en remplacement de *còp* ou *vetz* comme dans la phrase, *i avia, un viege*, « il y avait, une fois » On retrouve là l'ouverture de la diphtongue *ia* tonique en [jæ] puis [je] dans le Haut-Allier⁹⁵⁷. Dans les Alpes nous trouvons avec la même signification *viatge* ['vjadʒe] (ALF, carte 590).

⁹⁵⁶ Aimé Léopold Maurannes né le 25 octobre 1872 à Channat, date du décès inconnue.

⁹⁵⁷ On a ainsi à Saint-Privat d'Allier, *vianda* ['vjěda] ; *liada* ['jeda] ; *chiat* [tʃe], etc. (enquête du rédacteur).

La traduction de « voici », « voilà » français et toujours donnée par *aquí + i a* dans le cas général (« il y a là » littéralement), ou *aquí + as*, quand on s'adresse à une personne en particulier, ou *aquí + avètz* quand on s'adresse à un groupe de personnes. Dans le texte de Gilbert nous avons, *aquí t'as*, « te voilà ».

À la différence des textes Gévaudanais nous avons bien là : *Mas, m'es vejaire que plores ?* « Mais il me semble que tu pleures ? » avec *vejaire* (ALMC, carte 1875).

Gilbert nous donne également dans ce texte le nom occitan de Saint-Ilpize, *Sent-Oupize*⁹⁵⁸

En notes nous trouvons :

« *Dezera*, déjà. Ce mot est formé de *des*, dès, et de *era*, pour *ara* et *aora* (ad horam), maintenant, présentement. » Cet adverbe ne se retrouve nulle part ailleurs, seul Bonnaud donne dans son dictionnaire, *deijerà* pour le brivadois (Bonnaud, 1999, p. 195), ainsi que Reichel (Reichel, 2005, p. 243).

« *Mama*, maman, mère. Ce mot se prononce en accentuant la première syllabe ; la seconde est brève. En italien, *mamma* (latin *mamma*, nom que l'enfant qui bégaye donne à sa mère) ». Cette remarque de Gilbert est confirmée par Nauton dans l'ALMC (carte, 1608). Il en est de même pour *papa* ['papa] (ALMC, carte 1608)⁹⁵⁹. On peut s'étonner d'entendre de plus en plus ces mots prononcés à la française comme des oxytons.

« *Lezer* (accent tonique sur *le*, la seconde syllabe à peine prononcée), loisir, du lat. *licere*, être permis, à la libre disposition : *n'avem pas lezer*, “nous n'avons pas le temps” ».

XIII *Lo reinaud et la perdrix*, « Le renard et la perdrix »

Ce second texte de Léopold Maurannes est une fable. C'est la fable du renard qui se saisit par ruse d'une perdrix, et s'en va, l'oiseau dans la gueule, la dévorer. Arrivé près de la rivière, il trouve là des lavandières. La perdrix lui dit alors, *Reinaud, mon amic [...] Demande lhi, pas mai, si acó es son affaire*, « Renard mon ami [...] Demande leur, tout de même, si c'est leur affaire » Et bien sûr, dès que le renard ouvre la bouche, la perdrix en profite pour s'envoler et va se percher sur la branche d'un frêne.

Morale de l'histoire, *Aco es grand tórt de parlar sens bezon*, « c'est un grand tort de parler sans besoin. »

Cette fable peut être rattachée au conte type AT 6 : *Le volatile s'échappe de la gueule du ravisseur*.

⁹⁵⁸ Le *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire* donne *Sent Olpizi* (1339) (Chassaing, Jacotin, 1907).

⁹⁵⁹ Ceci est confirmé par la propre expérience du rédacteur.

Dans ce texte nous avons noté, le verbe *raminar* dans, *raminet un moment*, « il réfléchit un moment ». Ce mot ne se trouve nulle part, il faut peut-être le rapprocher du français « ruminer » ? Localement sont plutôt utilisées les formes *examinar* [ejzamji'na] ou *murmurar* (ALMC, carte 1783).

Lisava com'un drai, « il glissait comme un drac », le mot *drac* « lutin », se trouve localement sous cette forme par vocalisation de *c* final (ALMC, carte 1678). Ce phénomène semble identique à celui de *òc* > *òi* (Anglade, 1921, p. 162).

Du point de vue morphologique, nous avons remarqué la forme interrogative : *de quez ai fat hieu* ? « qu'ai-je fait ? » avec le pronom sujet postposé. Ainsi que *lor* pronom personnel et adjectif possessif remplacé par *lhi* et *son* : *demanda lhi, pas mai, si acó es son affaire*, « demande-leur, tout de même, si c'est leur affaire. »

En note de fin de volume Gilbert a précisé.

« *Engalopar* paraît être pour *envelopar* (changement de *v* en *g* : cf. *garena* pour *varena*). “*L'engalopet dins sis arpias*” signifie donc littéralement : “l'enveloppa de ses griffes” » Ceci n'est pas sans rappeler les imparfaits de l'indicatif en *g*, *parlaga* « il parlait » à Menet dans le Cantal (ALMC, carte 1888, point 14).

« *Laman, lamanda*, fainéant, fainéante ; personne peu portée au travail. Faut-il voir, dans ce mot, une réduction, par aphérèse de *a*, de *alaman* ? » Nous n'avons trouvé ce mot nulle part. Peut-on le rapprocher de [ʎa'mã], terme largement utilisé par Bertrand dans ses textes avec le sens de « hâbleur » (Bartran, 1934 ; cf. Sur les marches du Félibrige, § 4.5) ?

Gilbert revient sur la règle d'accord du participe passé avec *aver*, « avoir ». « *Badada la bocha*, nous avons déjà remarqué que le participe passé conjugué avec avoir s'accorde généralement avec le nom auquel il se rapporte, quelle que soit la position qu'il occupe. Nous en donnerons un nouvel exemple tiré des comptes consulaires d'Albi (XIV^e siècle) “*Paguey, par la ma de M^e P. Rauza, que avia portada la letra de Carcassona per la espera que avia facha*”... » (Comptes de 1360-61, art.202bis). »

« *Aler*, l'Allier (*Alerius*, dans le cartulaire de Brioude “...*et videntur esse cis Alerius fluvium*...” » Nous avons déjà donné les nom occitans de l'Allier en suivant son cours du Sud vers le Nord (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

XIV *Li vachas delh Chalirgue*, « les vaches du Chalirgue. »

Ce troisième et dernier texte de Léopold Maurannes et un véritable poème en prose.

En notes Gilbert nous dit ce qu'est le *Chalirgue*, « Haute plaine située au nord-est de la vallée de Langeac : elle s'étend de Paulhaguet à Villeneuve-Sainte-Eugénie. Il nous paraît que c'est

à tort que l'on écrit *Chaliergue*, car ce nom, en dialecte, se prononce *Chalirgue* (avec l mouillé). »

Sobre terra, per ben golar et vedelar, li vachas delh Chalirgue vivon, sens esmai, en drulhant l'herba grassa : lo jong non desflóra jamais son frant, « Sur terre, pour bien manger et vèler, les vaches du Chalirgue vivent, sans émoi, en foulant l'herbe grasse : le joug ne déflore jamais leur front ». Ainsi commence cette longue et belle ballade en l'honneur des vaches de ce pays. Léopold Maurannes va décliner la douce et sereine journée que mènent ces ruminants dans ces riches pâturages de plaines herbues. Et il conclut par : *Vachas delh Chalirgue, ses de bestias benaizadas*. « Vaches du Chalirgue, vous êtes des bêtes bienheureuses ! »

Dans ce texte Gilbert respecte une fois de plus scrupuleusement la phonétique locale, comme dans les nasales issues des géminées, *ronlar*, (*rotlar*), « rouler » ; *s'esvenlon*, (*s'esvedlon* < *s'esvedelon*), « elles s'étendent ». Autre nasale, *lo jong* [lu dzũ], « le joug » qui est la forme générale en nord-occitan (ALF, carte 726 ; ALMC, carte 817). La graphie *jonh* serait plus appropriée la phonétique vellave étant [lu dzuj] (cf. Le parler de Chilhac § 6.2).

Toutes les formes morphologiques habituelles s'y retrouvent, comme : non contraction de l'article composé, *de li : fan pas mais de cas de li dalhaires*, « elles ne font pas plus de cas des faucheurs. » ; forme indirecte non-contractée de *am li : bailar lo tetar am li vedelons*, « donner la tétée aux petits veaux. »

Pour le verbe nous remarquons la conjugaison locale de *espiar*, *espiazon lo chamin de ferre*, « elles regardent [...] le train. » (cf. Le parler de Chilhac, §.6.2). Nous trouvons aussi le participe passé régulier de *veire* : *de só quez ai vegut*, « de ce que j'ai vu. » cette forme se retrouve dans un vaste domaine septentrional et est donné dans différentes grammaires des parlers auvergnats (Michalias, 1906, p. 123 ; Bonnaud, 2006, p.185). Il est à remarquer que Vinols-de-Montfleury dans son *Vocabulaire français-patois vellavien*, donne les deux formes du participe passé, « Vu, part. pas. m. *Vis, vediu*. » (Vinols-de-Montfleury, 1891, p. 175).

Par contre il est surprenant de trouver la forme *elh chap d'un temps*, « au bout d'un moment », quand la forme locale est : *a chap d'un temps* (Nauton, 1948, p. 119). Ce cas d'absence d'introductif est étudié en détail par Camproux dans son *Etude syntaxique des parlers gévaudanais* (Camproux, 1960, p. 407). On trouve de même *a ponta d'auba*, « à l'aube » ; *a secors*, « au secours », et le très populaire *a reveire*, « au revoir ».

Là encore c'est surtout au niveau du vocabulaire que ce texte est plein d'intérêt.

L'adverbe *cotinent*, « à l'instant ; tout de suite ; tout à l'heure » est extrêmement répandu dans les parlers du Brivadois et de la Margeride auvergnate (ALMC, carte, 1868). Si ce mot ne se trouve pas chez Alibert, on le trouve chez Mistral (Mistral, 1932, p. 632), et dans la langue

ancienne comme locution adverbiale : *de contenen*, « de suite ; immédiatement » (Olivier, 2009, p. 307).

Le plus énigmatique est l'adverbe *madamen*, « évidemment » dans la phrase, *aqui, se jasson dins l'herba druta, pres, tronar, ronhar, madamen per se gardar de l'enoje*. « Là, elles se couchent dans l'herbe drue, recommencent à ruminer, évidemment pour se garder de l'ennui. » Ce mot est inconnu des dictionnaires y compris ceux de Bonnaud et Reichel.

De même dans la phrase, *Et pachicant dins la bolha o trapejant, dins la claperada borneiroza, li bestias engulhon, bali, balanca, l'estable sens se preissar*. « Et, patrouillant dans la boue ou foulant le champ pierreux où s'étend, déjà, la brume, les bêtes s'enfilent, en se balançant et sans se presser, dans l'étable. » Si *claperada*, « terrain pierreux » est donné dans les dictionnaires, l'adjectif qui suit *borneiroza*, est absent des dictionnaires à l'exception de Reichel qui donne, « embrumé, brouillardoux. » (Reichel, 2005, p. 120).

Ce texte est également suivi de nombreuses notes de Gilbert, vingt-cinq en tout. Ces notes sont souvent de type étymologique ou phonétique, ou grammatical comme la formation des adverbes à partir des adjectifs féminins. Par contre aucune de ces notes n'éclaircit les questions précédemment soulevées.

XV *La pessa de tiala*, « la pièce de toile. »

Nous avons bien là, à faire à un conte du type AT 1698G : « Des mots mal compris qui conduisent à des résultats comiques. »

Nous ne savons pas trop de quand est daté ce texte car Gilbert ne le dit pas. Cependant dans les notes de fin de volume Gilbert parle de *vieux texte*. Il hésite d'ailleurs sur certains points de vocabulaire de ce texte.

Ce conte est signé Émile Roche de Lavoûte-Chilhac, village voisin de Chilhac.

C'est l'histoire d'un sot que sa mère envoie faire différentes courses en lui recommandant chaque fois ce qu'il devra faire ou dire, et que le garçon applique toujours à l'inverse de ce qu'il aurait dû faire ce qui conduit à des situations burlesques.

Nous avons relevé dans ce texte quelques formes grammaticales.

Les formes indirectes, *diguet am son drólle*, « elle dit à son fils » ; *quaucun arribet et diguet amelh grason*, « quelqu'un arriva et dit au garçon. »

Deux formes syntaxiques remarquables, *per lhi zo contar*, « pour le lui conter » ; *ez elh lhi baile*, « et il lui donne ».

Le vocabulaire présente quelques formes particulières : *de dreita*, *de senestra*, « de droite, de gauche », nous retrouvons là la forme *senestra*, « gauche » comme dans les *Contes de l'aze*,

sans plus de justification ou d'explication ; *un bolenger*, « un boulanger », cette forme se retrouve avec la phonétique [bulẽ'dzje] en Velay et Vivarais (ALF, carte 157 ; ALMC, carte 1756), nous la retrouvons également en vieil occitan : *bolengeir* (Olivier, 2009, p. 164) ; *tot lo hiver*, « tout l'hiver », ce qui confirme la forme déjà précédemment explicitée et la présence de *h* initial dans la graphie de Gilbert (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Dans les notes de fin de volumes nous en avons retenu quelques-unes qui nous ont semblé intéressantes.

1 – *Tiala*, toile. Pour *tela* (du latin *telam*). Dans certain dialectes, l'*i* long suivi de *l* développe un *a* : c'est ainsi que *villam* a donné *viala* ; *aprillem*, *abrial*, etc. L'*e* de *telam* a été assimilé à un *i*, ce qui a amené la forme *tiála*. [...]

5 – *Archar*, atteindre avec un projectile, blesser. Pour *arrochar* frapper avec une pierre. Cf. l'ancien français *arrocher*. [...]

10 – *Ezorir* : nous trouvons ce mot dans aucun dictionnaire, et c'est la première fois que nous le rencontrons dans un vieux texte. En s'aidant du contexte, on peut traduire *ezorir* par « rassasier ». Du latin *esurire* avoir faim d'une chose, convoiter.

11 – *Margir*, inonder, arroser, répandre un liquide sur quelqu'un ou quelque chose. Du latin *mergere*, plonger, enfoncer dans l'eau, submerger, engloutir.

12 – *Sacin*, laps de temps : *I a un sacin que n'es pas vengut*, « Il y a quelques temps qu'il n'est pas venu. »

Alibert donne la forme *sàssic* du latin *sessus*, d'où *sessicare*. Comme nous l'avons déjà dit précédemment la graphie avec *n* final de Gilbert se justifie par le dérivé *sacinon* « petit instant ».

XVI Jaconas, « Jaconas »

Ce conte peut être associé au type AT 1454 : « La fiancée gourmande. »

Il est signé d'Alfred Rionnet⁹⁶⁰ de Saint-Cirgues, village jouxtant Lavoûte-Chilhac au sud et tout proche de Chilhac.

Jaconas garçon astucieux suite à un étrange événement, *una paor, una mauvasa fioure, n'en chau pas tant pauc, d'escun còp, per voi faire virar cazaca...* « Une peur, une mauvaise fièvre, il n'en faut pas tant, parfois, pour vous faire tourner casaque... » Aucun métier ne lui convint alors, et sa mère vieillissante, craignait pour ce qu'il deviendrait une fois disparue. Il fallait qu'il se marie, mais malgré ses efforts et ses promesses et même s'il n'était pas dénué de quelques biens, aucune n'en voulait. Un jour pris sous un fort orage il tomba malade et tout

⁹⁶⁰ Jean-Alfred Rionnet, né le 24 Août 1903 à Saint-Cirgues et mort dans ce village le 4 octobre 1936, boulanger.

le monde crut qu'il allait passer. Toutes alors se précipitèrent *de tau biais qu'aora que s'en anava, totas l'aurian vougut*. « De telle manière que, maintenant qu'il s'en allait, toutes l'auraient voulu. » La plus maline Rosine lui apporta de quoi l'amadouer, *Tè ! Jaconas, ames tant lo sarrasson ! Ieu, t'en pòrte un topinon. Quant saras un pauc garit, lo mangharas*. « Tiens, Jaconas, tu aimes tant le “sarrassou !...” Je t'en porte un topin. Quand tu seras un peu guéri, tu le mangeras. » Jaconas lui proposa le mariage ce qui ravit la Rosine. *Mas saguet pro trompada, quant doi jorns d'apres Jaconas se levet de son leit, per amor de se maridar...* Mais, elle fut bien trompée, quand deux jours après, Jaconas se leva de son lit, dans le désir de se marier... » Ainsi celle qui croyait tromper fut bien trompée.

Gilbert toujours fidèle à la phonétique note toutes les variations existantes comme : *s'era trobat soc un gropas* [suk ẽ gru'pas], « il s'était trouvé sous une forte ondée. ». Ici *sotz* devient *soc* comme nous l'avons vu dans *La covisada*, où est notée la liaison avec *-c* final, *dinc una prada* [djĩ 'kena 'prada], « dans une prairie », *vec una bestia* [ve 'kena 'bestja], « auprès d'une bête » (cf. *La covisada*, § 6.3.1). Il en arrive même à écrire le même mot de deux manières différentes suivant l'environnement phonétique, *trabalhet mais de dech ans* [dets ɑ̃], « il travailla plus de dix ans », et deux pages plus loin, *chau que li drólles ajon dez ueit ans* [dez ɥøjt ɑ̃].

Du point de vue morphologique nous relevons quelques formes propres aux parlers Brivadois. L'expression *d'escun* apparaît trois fois dans ce texte, traduite chaque fois de manière différente suivant le contexte, *d'escun còp*, « parfois », ou « par hasard ». En note Gilbert donne l'explication suivante à partir de l'expression *d'esqui'n alai*, « À partir de là » :

On dit, dans la Ribeyre, *d'esqui*, au lieu de *d'aqui*, sous l'influence de *d'escun*, lequel est, lui-même, un altéré de *d'aucun*. Pour expliquer *d'escun*, il faut admettre une ancienne forme plurielle *alscuns*, devenue, par simplification, *ascuns*, puis par faiblissement de *a* en *e*, *escuns* et *escunes*.

Ce terme est toujours employé au pluriel par Bertrand sous la forme *d'escunes*, « certains » (Bartran, 1934). Chez Mistral et Alibert nous trouvons *d'aucuns còps*, « quelque fois » (Mistral, 1932, p. 175 ; Alibert, 1966, p. 92). Pour la langue ancienne nous avons : *alcunas vetz*, « quelque fois » (Levy, 1909, p. 15) et *d'alcuns*, « quelques, certains » (Olivier, 2009, p. 40).

Ce texte est surtout riche de toute une série d'expressions idiomatiques.

- *Li velhas dizian ben que n'era pas mancat quez era pro fin*, « les vieilles disaient bien qu'il était bien doué, qu'il était même assez fin. » Dans cette phrase nous retenons l'expression *èsser pas mancat* « être bien doué. »

- *Mas en esvelhezir*, « mais en vieillissant. » *Esvelhezir*, « vieillir » terme que l'on ne retrouve nulle part.

- *Jaconas aguet una testejada*, « Jaconas eut aussi une idée en tête ». Mistral donne pour *testejar*, « montrer la tête » ou « remuer la tête, hocher la tête », ou enfin, « tenir tête, s'opiniâtrer, disputer avec obstination » (Mistral, 1932, p. 983) repris par Alibert (Alibert, 1966, p. 659) et Reichel (Reichel, 2005, p. 800). C'est dans cette dernière acception que Gilbert retient ce mot.

- *Sei mas una fenna de doi jorns*, « j'ai pour deux jours de vie » Gilbert qui veut tout justifier donne comme note : « Dans l'ancienne langue, *dui* ou *doi*, deux, était employé au cas sujet (masculin) et *dos* au cas régime : l'emploi de cette règle a persisté. » Ceci n'est bien sûr que peu probable ayant affaire ici à une question purement de phonétique syntactique (Nauton, 1974, 234-235).

- *Tant pauc qu'acò marquesse, acò lo contentariá...* « Si peut qu'il eût de tournure, cela le contenterait... *Marcar* est ici pris en sens contraire de l'expression courante *marcar mau*, « présenter mal ».

- *Mais n'i fazion, et mais era dezanat*. « Plus on le soignait plus il était défait. » *Dezanat* (*desanat*), « tomber en faiblesse ; s'user ; s'affaiblir ; s'exténuer ; s'épuiser. » est donné dans ce sens par Mistral (Mistral, 1932, p. 762) et Alibert (Alibert, 1966, p. 266).

- *Per amor de se maridar...* « Dans le désir de se marier... » Ce terme est généralement donné avec le sens de « afin de » (Mistral, 1932, p. 89 ; Alibert, 1966, p. 100).

- *Amais denguna se vouguet maridar amz elh*. « Hélas ! aucune ne voulut se marier avec lui. » La forme adjectivale de *dengun* est quasi inconnue en occitan d'Auvergne et sûrement archaïque. On lui préférera plutôt la forme, *ieu n'en vôle ges dez ellas*, « je ne veux point d'elles. »

Dans ce texte encore Gilbert en profite pour introduire quelques suites lexicales comme :

Et d'aqui pus luan, lis arrestet totas, li joinas, li velhas, li bravas, li laidas, li maridadas et li non maridadas. « À partir de là, il les arrêta toutes, les jeunes, les vieilles, les belles, les laides, les mariées et les non mariées. »

Et tot per un còp, aqui aguet la Zabol⁹⁶¹ de Rodanha qu'entret, pueissa, la Fonsina de Robarlet, pueissa la Joaneta de Carcavel⁹⁶², et la Rozina delh Chassaire, et la Franson delh Chabretaire.
« Et, subitement, voici la Zabol de Rodagne, qui entra, puis la Fonsine de Robarlet, puis la Jeannette de Carcavel et la Rosine du Chasseur, et la Françon du Chabretaire⁹⁶³. »

Enfin en note Gilbert lève le secret du *Sarrason*, « sarrassou ».

Sarrasson : après que l'on a fait le beurre le résidu est retiré de la baratte, pressé dans un linge et préparé avec divers condiments, sel, poivre, ail.

Ce plat qui était un mets de pauvre fait du résidu d'eau de beurre après avoir été oublié de nombreuses années est devenu récemment quasiment emblématique en Haute-Loire comme le plat local par excellence. On le mange avec des pommes de terre en robe des champs. L'orthographe exacte doit être *sarasson* (un seul *r*), l'étymon étant *serum*.

XVII *Lo maridage d'una chata et d'un rat*, « Le mariage d'une chatte et d'un rat. »

Nous quittons maintenant la Ribeyre d'Allier pour grimper sur la crête de la Margeride auvergnate à une vingtaine kilomètres à l'ouest de Chilhac. Le village de Mercœur d'où était originaire Octavie Berthet⁹⁶⁴, la conteuse, se trouve sur la limite du département du Cantal proche de La-Chapelle-Laurent.

Gilbert nous dit que la conteuse au moment où elle raconta cette histoire était âgée de treize ans. La date de naissance de la conteuse nous permet de situer l'époque où Gilbert collecta le conte à 1931.

Ce conte est du type AT 934B : *La Mort lors du mariage*. Une chatte épouse un rat de grenier en lui assurant que jamais elle ne le mangera. Suit une belle noce où ils convièrent *sis parents* : *rats, chats, chatas et taupas*. « Leurs parents : chats, chattes et taupes⁹⁶⁵. » Mais le bonheur n'a qu'un temps et la faim se faisant de plus en plus sentir la chatte finit par manger le rat son époux.

Dans les particularismes notés par Gilbert le plus notable est la notation *una chata* [...] *veguiet un rat*. « Une chatte [...] vit un rat. » L'écriture *veguiet* induisant la prononciation [və'ʒe], ; forme de l'ouest du domaine auvergnat (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Nous remarquons quelques traits morphologiques différents de ceux des parlers de la Ribeyre.

⁹⁶¹ Zabol, Isabeau.

⁹⁶² Sonnaille.

⁹⁶³ Cornemuseux.

⁹⁶⁴ Octavie-Nathalie Berthet, née le 27 Janvier 1918 à Mercœur et décédée dans ce village le 19 Août 2013.

⁹⁶⁵ Les « rats » ont disparu à la traduction.

Vaze te faire assaber, « je vais te faire savoir. » Avec la première personne de l'indicatif présent d'*anar* « aller » régularisée, *vaze* au lieu de *vau* (Roux, 2016 ; 2017) et l'infinitif *assaber*, « savoir » prononcé [a'sabre] avec une accentuation paroxytonique (Roux, 2016 ; 2017).

Gilbert note également *quina bóna ideia !*, « quelle bonne idée ! avec l'adjectif exclamatif *quina !*, « quelle ! » alors que la prononciation locale est en fait ['kaj,na] (ALF, carte 1115, pt. 719 ; ALMC, carte 1831, pt. 19).

Retenons également *aquelh das coverts chantava a plena gorgha et gratava una velha*, « l'habitant des toits chantait à pleine gorge en grattant une vielle. » La vielle à roue instrument campagnard emblématique en Auvergne est souvent appelé *velha* ou *vièlha* par assimilation avec l'adjectif féminin « vieille ». Un musicien traditionnel de cette région était ainsi surnommé *Jaque de la velha* ['dʒake de la 'vøɛja]⁹⁶⁶.

XVIII *Joandon lo chassaire*, « Janton le chasseur. »

C'est maintenant à l'extrémité nord du département de la Haute-Loire que Gilbert nous conduit, sur la limite avec le département du Puy-de-Dôme. Suivent deux contes de Pierre Sabatier⁹⁶⁷, d'Agnat dans le canton d'Auzon.

Le premier texte est un grand classique de la littérature occitane d'Auvergne du XVIII^e siècle. Ce sont *Les perdrix* d'Amable Faucon⁹⁶⁸ de Riom, texte en vers édité par M. de Vissac en 1896⁹⁶⁹. Ce document avait été précédemment édité dans l'Album Auvergnat (Bouillet, 1853). Récemment il fut de nouveau réédité par nous-même dans une anthologie des textes auvergnats et vellaves (Roux, 2015).

Deux chasseurs Joandon et Cadet s'entendent comme larrons en foire. Un jour Joandon est obligé de s'absenter pour aller témoigner à un procès. Cadet va chasser seul *et d'un còp de fusil, boziquet doas pardris*, « et d'un coup de fusil broya deux perdrix ». Rentré à la maison il charge Marion son épouse de préparer les deux oiseaux qu'il mangera avec son ami Joandon quand celui-ci sera revenu du tribunal. *Marion, brava fenna, mas gormanda com'una faina, et messongeira*, « Marion, brave femme, mais gourmande comme une fouine, et menteuse, » va faire cuire les oiseaux, mais petit à petit va les manger, morceau par morceau pendant qu'ils

⁹⁶⁶ PERRE, Didier, 2017, « Les joueurs de vielle à roue en Haute-Loire », *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy en Velay, Archives départementales de la Haute-Loire, p. 185.

⁹⁶⁷ Écrivain, journaliste (né en 1864 à Agnat – mort en 1936 à Paris). Il collabora à *L'Alauza d'Auvernha* et à *l'Almanach de Brioude*.

⁹⁶⁸ Amable Faucon, Riom 1724-1808, auteur connu pour son adaptation de « La Henriade de Voltaire, mise en vers burlesques auvergnats. »

⁹⁶⁹ Paris, H. Champion Éditeur.

cuisent. Quand Joandon arrive chez son ami Cadet, Marion, pour se sortir du mauvais pas où elle s'est mise, lui explique que son mari a perdu la tête et qu'il le cherche pour lui couper les deux oreilles. Effrayé Joandon part en courant par les rues du village. Quand Cadet rentre à son tour et s'étonne que Joandon ne soit pas encore arrivé. Là, Marion lui explique que c'est Joandon qui a pris les deux perdrix et s'en est allé les manger tout seul. Cadet, *que teniá dins sa mán son cotel tot badat*, « qui tenait, dans sa main, son couteau tout ouvert. », part en courant derrière Joandon en lui criant : *baila me n'en una, delh mins !* « Donne m'en une, au moins ! » en parlant des perdrix, *ni una ni l'autra !* « Ni une ni l'autre ! » répond Joandon qui pense à ses oreilles. Faute de pouvoir l'attraper Cadet rentre chez lui où Marion lui sert ce qui reste du repas, soit, le chou et le lard... mais point de perdrix.

Pendant quelque temps les deux amis ne se parlent plus. Mais un jour, se trouvant face à face dans un chemin creux, après s'être copieusement insultés, ils finissent par s'expliquer. Ils rentrent donc tous chez Cadet et là Marion, leur avoue son méfait. Cadet la menace de la corriger à moins que le dimanche suivant elle ne mange deux perdrix et deux lièvres. Fin un peu étrange qui n'est pas celle d'Amable Faucon, qui plus moralisante, est celle d'une adresse à un ami sur la tenue des femmes de leur temps.

La remarque la plus évidente à faire sur ce texte est le retour aux articles définis masculin et féminins pluriels sous leur forme canoniques, *los* et *las*. La confrontation avec les données disponibles n'est pas toujours évidente. Si le point 807 de l'ALF, Saint-Germain-Lembron donne bien [lu] / [luz] et [la] / [laz] devant consonnes et voyelles (cartes, 42-52-141B et 129B-302), l'ALAL donne [liz] masculin et [le] / [lez] féminin (carte, V et VI) au point 9, La-Chapelle-Marcouse à vingt kilomètres à l'ouest de Saint-Germain-Lembron dans le Cézallier. Les enquêtes manuscrites de Duzat qui nous ont été fournies par le Thesoc (TC), pour les points 9S Anzat-le-Luguet également dans le Cézallier donne [lei] / [leiz] au masculin et [la] / [laz] au féminin. Par contre au point 9E Saint-Germain-Lembron nous avons bien confirmation de [lu] / [luz] et [la] / [laz]. Ceci tendrait à montrer que les parlers de la plaine ont bien les formes *los* et *las* et par contre, que les massifs de l'Ouest ont les formes *lei(s)* et *las*. Pour le singulier, Gilbert maintient la forme *lo* de l'article défini masculin en place de *le*. Ce choix présente le risque de neutraliser l'opposition singulier-pluriel [lə] vs [lu] devant consonnes. Comme on le voit, la ressemblance avec le français reste souvent un frein important dans certains choix graphiques ou orthographiques. Comment se fait-il que Gilbert qui fut un lecteur attentif de la grammaire d'Anglade n'ait pas retenu la forme de l'article défini singulier au cas-sujet *le* ? (Anglade, 1921, p. 211). Ignorait-il que cet article est celui d'un large espace au sud-ouest du languedocien (ALF, carte 232).

Les autres points remarquables portent surtout sur le vocabulaire ou les formes idiomatiques. Nous trouvons entre-autre la forme septentrionale *media* ['medjo], « midi » : *lo dimenche, avant media*. « Le dimanche, avant midi. »

Joandon s'azegava per deviar Cadet, « Janton s'arrangeait pour éviter Cadet. » Les deux verbes *azegar* (*asegar*), « ajuster, arranger, parer » et *deviar* (*desviar*), « dévier, détourner » sont ici utilisés dans des acceptions très particulières.

La phrase *La Marion, acotada per las liondas, los vezia venir*. « La Marion, accotée au linteau de la porte, les voyait venir. » est également joliment tournée. « *Liondà* sf VN linteau » est donné seulement par Reichel (Reichel, 2005, p. 499), les autres dictionnaires ne donnent que *lindau* / *lendal* (Mistral, 1932, p. 219 ; Alibert, 1966, p. 463).

D'autres éléments sont donnés en notes par Gilbert. Parmi ceux-ci nous avons retenu :

Cadet [...] fachia bon meinage amb sa Marion, « Cadet [...] faisait bon ménage avec sa Marion. »

4 - *Fachia*, faisait : verbe *facher* (imp. de l'indicatif, 3^e pers. sing.), forme chuintée de *faguer* (lat. *facere*). Autres formes : *faire* (le même que le français « faire ») et *far*.

Il est à remarquer que dans les parlers précédents, on emploie *fazia* au lieu de *fachia*.

Nous avons rencontré cette forme de l'imparfait de l'indicatif dans le parler d'Albert Coulaudon de Pommier (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), ainsi que dans l'*Enquête sur la Langue Paysanne de Lastic* de Meinecke (Mainecke, 1935). Cet imparfait de l'indicatif de *faire* n'est par contre répertorié nulle part dans les grammaires auvergnates (Michalias, 1906 ; Girard, 1925 ; Grenier, 1950 ; Bonnaud, 2006), ni dans les autres grammaires occitanes (Anglade, 1921 ; Alibert, 1935).

La Marion que s'ennója, rassena un pauc la clocha, « La Marion qui s'ennuyait, recule un peu la cloche. »

13- *Rassenar*, pour *resenar* (renforcement de la syllabe initiale), reculer. Ce mot est composé du préfixe *re*, et de *sen*, sens, esprit, raison. *Resenar*, c'est réfléchir de nouveau, se « remettre en l'esprit », puis revenir en arrière, reculer. Cf. *deisenar*, faire perdre le sens ; *forsenar*, extravaguer. C'est de ce dernier qu'est tiré le français *forcené*, fautivement écrit avec un *c*.

Nous avons déjà vu ce mot dans *La covisada* (§ 6.3.1). Il est à noter qu'il a vieilli et est aujourd'hui souvent remplacé par *recuolar* (ALMC, carte 838). On le retrouve cependant dans des dérivés comme *la ressenadoira*, « le reculement d'un char, ou d'une remorque » (ALMC, carte 822).

Joandon [...] se botet a niblar, « Janton [...] se mit à courir. »

17 – *Niblar* : se dit particulièrement d'un cavalier dont la monture, dans sa course rapide, soulève un nuage de poussière. L'image de nuage a, peu à peu, disparu pour ne laisser que celle de rapidité, et c'est par métonymie que l'on dit *niblar* pour « courir très vite ». Au propre, *niblar* signifie « courir dans le brouillard » ; au figuré, obscurcir. C'est un dérivé de *nibla*, brouillard (lat. *nebulam*, brouillard, brume, nuage).

Là encore nous découvrons ce terme inconnu des atlas ou des dictionnaires avec ce sens. Seul Reichel donne ce terme comme Brivadois (Reichel, 2005, p. 572). Ne l'a-t-il pas pris à Gilbert lui-même ?

N'ai pas fam de la marca, « Je n'ai pas faim du tout. »

18 – *Marca* : signifie estampille, marque (origine germanique). Lorsqu'on dit : *I a res de la marca*, il faut traduire par : « Il n'y a absolument rien » ; littéralement, « il n'y a rien de cette marque. »

Bertrand utilise ce mot dans l'expression *z'i pa fi de la marca*, « il est mal avisé », ou *en mourçaï de vicaru dzuine ma pa varpidu de la marca*. « Un jeune vicaire mais pas du tout entreprenant. »

Chasque viege que se vezian, « chaque fois qu'ils se voyaient. »

19 – *Viege*, fois (du latin *vicem*, accusatif d'un nom inusité). Ce mot est du masculin, tandis que *vetz*, en ancienne langue d'oc, était du féminin. Dans le parler limagnien, la tonique s'est amplifiée en *via*, et l'on dit : un *viage*, en faisant presque disparaître le v. Le français « fois », qui vient également de *vicem*, est pour *feis* et *feiz*, par substitution de f à v.

Là, l'explication est un peu alambiquée, car il est évident comme nous l'avons précédemment dit (cf. *La mórt delh Bon Dieu*) que *viege* est une forme phonétique de *viatge*, avec *ia* > [je].

Dinc un chamin plond, « dans un chemin encaissé ».

20 – *Plond*, profond. Du lat. *profundum*, devenu *prefundum*, par modification de préfixe, puis *preon(d)*, en oc, par chute de *f* intervocalique et de la finale *um*. Dans les parlers de Basse-Auvergne, l'évolution du mot s'est continuée par la mutation de *r* en *l*, ce qui a donné *plond*, dont le féminin est *plonda*.

Ce mot est la forme générique dans la région (ALF, carte 1095 ; ALMC, carte 93). Nous remarquons également ici, *dinc* avec *c* final pour la phonétique syntactique [dĩ kě].

XIX *L'home de la Naneta*, « L'homme de la Nanette »

Ce deuxième texte de Pierre Sabatier est une histoire de vieille fille assez connue localement. *La Naneta de ches Pistóla, la darreira de l'hostau, [...] a trenta cinc ans, n'es pas enquera maridada*, « La Nanette de chez Pistole, l'unique héritière, [...] à trente-cinq ans elle n'est pas encore mariée. ». C'est en compagnie de trois animaux, un chien, un perroquet et un chat qu'elle mène son existence. Comme elle possède de riches propriétés les galants sont nombreux à la courtiser. *Batista de ches Pardincat, Jacarol de ches Sabi, Vidau de ches Bezazet, et tant d'autres qu'achabariá pas de contar !* « Baptiste de chez Pardincat, Jaquinot de chez Saby, Vidal de chez Bezazet, et d'autres en tel nombre que je ne finirais pas de les compter ! » se pressent auprès d'elle. *Los avia totes refuzats amb una sola responsa : Non me vóle maridar !* « Elle les avait tous refusés avec cette seule réponse : Je ne veux pas me marier ! »

À la question, *acò es ben una vida de viure sola coma fachés ?* « Est-ce une vie de vivre comme vous le faites ? » Elle répondait qu'elle avait déjà un homme et un brave : un chien qui n'arrête pas de grogner, un perroquet qui ne cesse de jurer et un chat qui, quand vient le soir, sort pour courir la prétentaine toute la nuit. *De que volés de mais ! Mas tres bestias me fan ben un brave home !...* « Que voulez-vous que je dise de plus ! Mes trois bêtes me font un bon homme ! »

Dans ce texte nous trouvons pour la première fois l'adjectif indéfini *meteis*, « même » dans la phrase, *sa responsa era totjorn la meteissa*, « sa réponse était toujours la même. » En note de fin Gilbert donne :

4 – *Meteissa (la)*, la même. Du bas lat. *metipisimum*. Autres formes : *medesme, mezesme, meime, mezeis*, etc.

Était-ce vraiment Sabatier qui utilisait ce terme inconnu dans la région, ou est-ce un effet de style de Gilbert ? Dans la région nous entendons uniquement ['mema] généralement invariable. Olivier le donne dans son dictionnaire *mesma* (Olivier, 2009, p. 769), de même il donne *meteis, metis, meteus, meseis* (Olivier, 2009, po. 774), Levy donne lui toute une série de termes, *mezeis, -eus, -es, -is, med-, met-, medips, meeps, meeis, meïs, mezeisme, mezeime* (Levy, 1909, p. 248). Dans le *Censier du prieuré de vieille Brioude* (1271) nous avons trouvé seulement *megeusa*, dans la phrase *aquela megeusa vina*, « cette même vigne » seul témoignage de cet adjectif (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1).

Dans la phrase, *Et vos [...] aurias [...] mester d'un hóme per la faire valer !* « Et vous [...] vous auriez [...] besoin d'homme pour la faire valoir ! » Gilbert donne l'explication suivante :

5 – *Aver mester*, être nécessaire, faire besoin, être utile, rendre service ; avoir besoin de. *Mestier* vient du latin populaire *misterium*, altération du latin classique *ministerium*, fonction, aide, assistance.

Cette forme pour exprimer le besoin ou la nécessité est courante dans le Velay central et le haut val d'Allier (ALMC, carte 1779).

Les trois derniers textes du recueil sont tous de la zone septentrionale de l'auvergnat et par conséquent également de l'occitan. Nous sommes là au-dessus de l'isoglosse d'amuïssement de *s* devant consonne (cf. Pour une définition géographique du dialecte nord occitan central, § 2).

Les deux premiers viennent du Livradois donc des monts situés à l'est de la Limagne. C'est le pays de Michalias.

XX *Plampognit et lo bieu Morel*, « Plampognit et le bœuf Morel. »

Ce premier texte fort populaire et répandu est du type AT 700 *Tom pousse*. Dans *La covisada* (§ 6.3.1) nous avons déjà vu une version de ce conte. Ici le conte se limite à la première partie, soit à l'ingestion du pauvre Plampognit par le bœuf Morel que l'on est obligé d'abattre afin de délivrer l'infortuné enfant.

Ce texte est dû à A. -C. Fousson⁹⁷⁰ de Novacelles région d'Arlanc au sud d'Ambert à la limite du département du Puy-de-Dôme et de celui de la Haute-Loire.

Ici comme pour les autres textes Gilbert va enregistrer graphiquement tous les particularismes du parler qu'il transcrit.

L'amuïssement de *s* devant consonne est donc noté tel quel : *eichapat* (*eschapat*), « échappé » ; *eipiava* (*espiava*), « regardait » ; *eilucada* (*eslucada*), « éclair » ; *se deipeichet* (*se despachèt*), « il se dépêcha » ; *ben eivelhat* (*ben esvelhat*), « bien éveillé ». Par contre nous trouvons aussi, *s' Janet escondre*, « il allât se cacher », pour [se ri'kōdrə] (ALF, carte 191).

Nous avons relevé deux formes conformes aux parlers septentrionaux (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), *la linga*, « la langue » [la 'lĩŋo] (ALF, carte 750) ; *la bóna Viargha*, « la Bonne Vierge », avec *er* tonique qui évolue par épenthèse en *-ear* > *-iar* (cf. Pour une définition géographique du dialecte nord occitan central, § 2) ; et la forme lexicale *maizon*, « maison » typique des parlers septentrionaux et occidentaux (de Gascogne) ; de même *la*

⁹⁷⁰ André Charles Fousson, né le 3 mai 1876 à Longerie commune de Novacelles, et mort le 3 mai 1938 à Clermont-Ferrand.

pleva, « la pluie », [la 'plœvo] (ALF, carte 1039). À propos de ce dernier mot Gilbert donne en note :

Pleva, pluie. Du latin populaire *ploviam*, accusatif de *plovía* (lat. classique *pluvia*). Dans la plupart des cas, *u* consonne (v. latin) s'est vocalisé et *i* s'est durci en *j*, ce qui a donné, en tenant compte de la décomposition du son *o*, les variantes : *plóia*, *plueia*, *plója*, *plueja*, *pluja*, *ploja*.

Dans d'autres notes concernant ce texte nous avons retenu :

3 – *E'na paizana*, abréviation pour *et una paizana*. Nous avons déjà fait remarquer que la langue d'oc recherche l'harmonie et que l'abréviation *y* est souvent employée, tantôt dans le but de faciliter la prononciation des mots, tantôt pour en adoucir la rencontre.

Gilbert note dans ses textes toutes les abréviations.

5 – *Acò lhi sabia mau*. Cette expression est intraduisible en français. Littéralement, « cela lui savait mal », c'est-à-dire : ils en éprouvaient de la douleur, ils en avaient mal (au cœur), ils en souffraient.

Notons que cette expression s'emploie localement en français dans ce sens, sous la forme « cela lui sait mal ».

La maire [...] quant s'en anava [...] ves l'hórt, « la mère [...] quand elle s'en allait [...] au jardin ».

7 – *Hort*, jardin. Latin *hortus*, enclos, villa, jardin. Emprunté du grec *gortos*. Même mot celtique, conservé dans l'irlandais *-gort*, enclos (voir G. Dottin, *La Langue gauloise : Glossaire gaulois*) (Dottin, 1920, p. 260).

Lo biais de lo botre dins sa pócha, « la précaution de la mettre dans sa poche. »

8 – *Botre*, autre forme de *botar*, mettre une chose quelque part. Parallèle du français « bouter », aujourd'hui inusité. Emprunté du germanique *botan*, frapper.

Quant la maire tornet embi son bagage, « quand la mère revint avec son linge. »

16 – *Bagage*, chose, objet quels qu'ils soient. Dérivé de *baga*, paquet, hardes, lequel est emprunté du français *bague*, même sens. [...] *Bagage* en oc s'emploie toujours au singulier, et il a un sens beaucoup plus étendu que son correspondant français (prononcer *bagadzé*, avec l'accent sur *ga*).

Nous noterons également pour ce texte la préposition *embi* (*embei*), « avec » localisée dans le sud Livradois (ALF, 864), *son paire rentrava embi lo bieu Morel*, « son père rentrait avec le bœuf Morel ».

XXI *La Sent Martin de Napoleon*, « La Saint-Martin de Napoléon. »

Nous devons ce texte à l'abbé Jean Chataing, philologue à ses heures, qui nous a laissé une intéressante monographie intitulée : *Vocabulaire français-patois de la vallée supérieure de l'Ance (Puy-de-Dôme)* (Chataing, 1934). Celle-ci intéresse le canton de Saint-Anthème situé à une vingtaine de kilomètre à l'est d'Ambert quasiment au sommet des Mont du Forez sur la route de Montbrison, ainsi que partiellement celui de Viverols situé lui au sud de Saint-Anthème. Nous sommes là sur la limite avec le francoprovençal. L'abbé Chataing est né en 1871 à Eglisolles à peu près à mi-chemin sur la route qui mène de Saint Anthème à Viverols. Nous n'avons pu obtenir la date de son décès. Dans cette monographie se trouvent un certain nombre de versions des fables d'Ésope, mais pas le texte présenté par Gilbert.

Ce texte est à la fois burlesque, comique et critique.

Il s'agit d'une fête de la cochonaille qu'organise l'Empereur Napoléon pour la Saint-Martin le 10 novembre, fête d'abondance comparable à la Saint-Nicolas des pays de culture germanique.

Napoleon fazia, un jorn, la Sent-Martin coma chasque gros païzan, ches se [...] avia convidats tots sos amics : l'emperaire d'Autricha, aquel de Russia, lo rei d'Anglaterra, lo rei d'Espanha, et quant d'autres ! « Napoléon faisait, un jour, la Saint-Martin comme tous les gros paysans, et, chez lui [...] il avait convié tous ses amis ; l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie, le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne, et combien d'autres ! »

Et ils ne vinrent pas seuls, *ellos vongueron em lors fennas, et lors petits*, « ils vinrent avec leurs femmes et leurs petits. » La scène qui suit est une véritable goinfrerie si ce n'est une orgie de cochonaille et, *la Genia (la fenna de Napoleon)* « la Génie (la femme de Napoléon) » ajoute, *si achabem aquel caion (au respect que vos devez), anueit, n'en tuarem un altre !* « si nous achevons ce porc (au respect que nous vous devons) aujourd'hui, nous en tuerons un autre ! » Une fois bien repus chacun retourne chez lui. Et le texte se conclut ainsi :

Et vequia coma fan la festa de caion ches l'emperaire... Et tu crezes qu'acó fa pas malissa de veire que n'i a que se coflon tant et que d'autres se sarron la cintura ?

« Et voilà comme on fait la fête du cochon chez l'empereur... Et tu crois que cela ne fait pas malice de voir que certains se gonflent tant et que d'autres se serrent la ceinture ? »

La langue de cette haute vallée de l'Ance dans le Livradois est bien documentée par la monographie de Chataing.

Nous y retrouvons bien évidemment toutes les formes propres à l'occitan septentrional (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2). *lo vequia trestots a sannar lo vestit de seda*, « les voici tous à saigner le "vêtu de soie" ». *Vequia* [ve'tʃjo], « voici » (ALF, carte 1406, pt. 806 Thiers ;

Reichel, 2005, p. 857) ; *testots* [trej' tu], « (absolument) tous ; tout le monde » (Reichel, 2005, p.825) ; *sannar* [sã_n'nɛ], « saigner » (ALF, carte 1180, pt. 806). Nous notons que Gilbert s'il garde la graphie *lo* pour [lə], ne note pas non plus les infinitifs du premier groupe en *-ar*, prononcés [ɛ].

Las serventas aduzon, « les servantes apportent », *adugueron la grillhada*, « On amena la grillade. ». Le verbe *aduire* est assez communément utilisé dans l'est du domaine occitan et particulièrement au nord. (ALMC, carte 950). Gilbert donne à ce propos en note :

Adure, aduire, amener, conduire, faire venir. En ancien français, *aduire*, même sens (du latin *adducere*, tirer à soi, conduire à, amener). L'ancienne langue d'oc avait, en outre, *aduzir*, par changement de conjugaison :

« Lhi apostol cuminalmen

« Aduziron a salvamen

« Las terras e las regios

« Per lurs sanctas predicazos. »

Les apôtres, d'un commun accord, amenèrent au salut – les pays et les régions – par leurs saintes prédications.

(*Vie de Sainte Énimie*, vers 24-27)

Minghas pro de trufes, « vous mangez trop de pommes de terre. », *l'on mingha* (*l-òm minja*), « l'on mange. » avec la forme *minghar* (*minjar*) pour *manjar* assez propre à l'occitan septentrional (ALF, carte 807 ; Bonnaud, 1999, p. 424). Gilbert donne en note :

Minghar, pour *manghar* (du latin *manducare*). Dans ce mot la voyelle *a*, suivie d'une nasale, est passée à *i*. On trouve surtout cette forme en limousin et en gascon.

Pour la zone thiernoise les Atlas donnent plutôt [mwĩ'ʒe] (ALF, carte 807 ; ALAL, carte 795). Les masculins pluriels des mots fonctionnels sont en *-os* comme dans tout l'est du domaine : *aqueles golauts*, « ces gloutons » ; *elos vengueron*, « ils vinrent » (ALF, carte 209 ; ALMC, cartes 1817, 1826).

Gilbert marque une certaine hésitation dans la transcription du possessif de la sixième personne, *lors fennas et lors petits*, « leurs femmes et leurs petits », quand plus loin dans le texte nous trouvons : *lhoras póchas*, « leurs poches » ; *lhors contilhons*, « leurs cotillons » ; *lhoras braias*, « leurs culottes ». C'est cette dernière forme qui est la forme du Velay et de l'est auvergnat (ALF, carte 761 ; ALMC, carte 1806). Nous voyons par ailleurs qu'elle s'accorde en genre pour les féminins. D'après Bonnaud c'est une forme utilisée « dans une partie de la Limagne et des massifs de l'Est » (Bonnaud, 2006, p. 99).

Curieusement, Gilbert maintient dans sa transcription les *l* en position implosive comme dans : *quant d'altres*, « combien d'autres ». Il donne en note :

Altre, autre (du latin alterum). Le parler de Saint-Anthème renferme un certain nombre de mots dans lesquels la consonne est, en outre, restée muette : *altre* se prononce donc *atre*.

Cependant Chataing dans sa monographie écrit : « autre, *n'âutre*, *n'âutrâ*. » (Chataing, 1934, p. 22).

Gilbert nous donne également en note : « *Caion*, cochonnet. Diminutif de *caia*, truie. Peut-être du latin, *caja*, au sens de “nourrice” ». En fait ce terme est employé pour cochon dans tout l'Est-occitan (ALF, carte 1061 ; ALMC, carte 515) terme largement partagé avec le francoprovençal (ALF carte 1061 ; ALJA, carte 731 ; Stich, 2003, p. 24). On trouve le terme *caia* désignant la truie, jusque dans l'est du Cantal (ALF, carte 516). Le terme « porcelet » est généralement construit sur une autre forme que *caion*. (ALMC, carte 520).

XXII *Lo diable que volia borrar lo Bon Dieu*, « Le diable qui voulait battre le Bon Dieu. »

Ce dernier texte attribué à Marie Dumont⁹⁷¹, vient de l'extrémité nord du département du Puy-de-Dôme, à l'intersection même de la rivière Sioule avec la limite du département de l'Allier (voir Figure 31). D'après la carte établie par Teulat nous nous situons là juste au sud de la zone appelée « croissant » correspondant au nord de cette ligne à l'absence de paroxytons (Teulat, 1981, carte 2, p. 45). Ce texte est particulièrement intéressant car nous avons là tous les éléments de définition d'un occitan septentrional tel que nous avons pu l'approcher dans Le parler de Pontgibaud (§ 5.2).

L'histoire est en elle-même assez courue, c'est celle du diable qui provoque en un duel de bâtons le Bon Dieu. Pour la première joute le diable prend une grande latte et le Bon Dieu un petit bâton de bergère. Le Bon Dieu suggère alors de se mettre à l'abri dans une loge à cochon.

Embarrassé de sa latte le diable est corrigé par le Bon Dieu et son petit bâton. La seconde joute ils échangent leurs bâtons. Le Bon Dieu propose au diable d'aller maintenant sous la grange. Là encore c'est le Bon Dieu armé de sa grande latte qui rosse le diable. *Depueis aquou jorn, ols a jamais pus parlat de se mezurar au Bon Dieu...* « Depuis ce jour, il n'a plus parlé de se mesurer au Bon Dieu... »

Dans ce texte Gilbert enregistre toutes les altérations des parlers septentrionaux (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

⁹⁷¹ Marie Dumont, né le 29 décembre 1891 à Saint-Gal-sur-Sioule, date du décès non connue.

- Amuïssement de *s* devant consonnes, *la teta*, « la tête » ; *acó t'embetia*, « cela t'ennuie. » ; *ecuriá*, « écurie » ;
- Chute des consonnes *r, s, v, g* intervocaliques, *un cóp, s'éá (s'era)*, « une fois il s'était » ; *veem (vesem)*, « nous voyons » ; *soent, (sovent)*, « souvent » ; *joar (jogar)*, « jouer » ; *ol seá (ol será)*, « il sera » ; *ne l'i seem (l'i serem)*, « nous y serons » ; *ol juet (ol juret)*, « il jura » ;
- Passage de *e* tonique avant *r* à *a* ou *ia*, *la tarra*, « la terre » ;
- Réalisation de la diphtongue *ai* tonique après labiale [we], que Gilbert note *áe*, *lo máetre (lo maistre)* [lə 'mwetrə], « le maître » ; *féere (faire)* ['fwerə], « faire » ; *lo páere (lo paire)* [lə 'pwerə], « le père » ; *váe (vai)* [vwe], « il va ».

Gilbert introduit une autre évolution de ces parlers :

« *Plardut, enflarn, nulveau*. On remarque, dans ces mots, l'intercalation, par épenthèse, entre les labiales *p, f, v*, et la voyelle *a*, de la consonne liquide *l*. »

Si l'on cherche ces différents termes dans les Atlas nous ne retrouvons pas ces formes. Au point 801 Saint-Éloy-les-Mines à proximité de Saint-Anthème (22 km) nous avons [nø'v.jo] pour « nouveau » (ALF, carte 923) et ['pɛrɔ] pour « perdu » (ALF, carte 1000) et au point 13 Saint-Pardoux (11 km), nous avons [ã'fja] pour « enfer » (ALAL, carte 1095). Nous ne trouvons donc aucune trace de ce phénomène.

Comme nous l'avons dit au début de ce paragraphe, Gilbert très attaché à la représentation phonétique veut indiquer graphiquement la prononciation [o] du *a* final atone. Il va ainsi rendre sa graphie incohérente en accentuant des voyelles atones : *aorá* ['ɔro], « maintenant » ; *sa latá* [sa 'lato], « sa latte » ; *lo memá vialage* [lə 'memo vja'laʒə], « le même village » ; *ma revenchá* [ma rə'vãʃo], « ma revanche » ; *aquelá granjá* [a'klo 'grãʒo], « cette grange » ; *uná bóna bastunadá* [no 'bono basty'nado], « une bonne bastonnade ». Nous voyons que cette écriture laisse place à beaucoup d'incertitudes sur la position de l'accent tonique. Notons une fois encore que Pierre Bonnaud dans son système EAU a retenu la même solution pour noter le *a* final atone (Bonnaud, 1982 ; 1999).

Par contre, comme pour le texte du nord Livradois (XXI *La Sent Martin de Napoleon*) Gilbert ne note pas les finales des verbes du premier groupe *-ar* réalisé [ɛ] ou [e].

Une autre particularité dans ce texte est la notation de la nasale issue de la géminée *gn* de *sagnar* [sã'nɛ], « saigner », avec *-ngn-*, *sangnar*, quand dans les textes précédents il notait *sannar*.

La morphologie du verbe est dans ce texte tout à fait en ligne avec ce que nous avons décrit dans Le parler de Pontgibaud (§ 5.2). Gilbert explique concernant le prétérit :

Disset, il dit. *Diguèt*, dans la plupart des autres parlers auvergnats. Ces deux formes sont anciennes : la première vient de dire (lat. *dicere*), la seconde de *digar*, (bas-lat. *dicare* de *dicere*). On n'emploie plus aujourd'hui le verbe *digar* que dans certaines parties de la conjugaison : *diga* (ou *digha*), *ont vases ?* « dis, où vas-tu ? » ; *digas* (ou *dighas*), *Joan, quant temps fai ?* « Dites, Jean, quel temps fait-il ? »

Nous avons déjà montré que la forme *disset* est la forme majoritaire de l'occitan septentrional (Grenier, 1950, p. 25 ; TDF, p. 805).

La seconde remarque concerne toujours le prétérit.

Ils l'i forreton, ils y entrèrent, ils s'y fourrèrent. Cette troisième personne du pluriel est formée sur la troisième personne du singulier, et non sur l'infinitif comme dans la plupart de nos parlers : *forret*, *forreton* (*forreron*) ; *parlet*, *parleton* (*parleron*) ; *chantet*, *chanteton* (*chanteron*), etc.

Nous retrouvons là les prétérits de l'Auvergnat septentrional (cf. Pour une définition géographique du dialecte nord occitan central, § 2 ; Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Toujours concernant le prétérit Gilbert note *aguiet*, « il eut » ; *feguiet*, « il fit », avec *-gui-* afin de marquer les palatales [a'ʝe] ; [fə'ʝe] (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2).

Nous pouvons aussi ajouter l'apparition des pronoms sujets dans la conjugaison : *ie vouria*, « je voudrais » ; *ie n'en pòde pus*, « je n'en peux plus » ; *ie me rende*, « je me rends » ; *ie lo tene*, « je le tiens » ; *te m'as ben tannat*, « tu m'as bien tanné » ; *si te vòles*, « si tu veux » ; *ol s'arejauvissia*, « il se réjouissait » ; *ol vou*, « il veut » ; *ol disset*, « il dit » ; *ol me balha*, « il me donne » ; *si n'anavem*, « si nous allions », *ils se forreton aqui*, « ils entrèrent là », etc.

Gilbert revient également dans ses notes sur son explication des lettres euphoniques :

L'escurias era si petitá ; lo Bon Dieus erá a l'aize. Il y a, dans ces deux exemples (*escurias*, *Dieus*), un reste de l'ancienne déclinaison. En même temps, l'*s* placée à la fin de ces deux noms singuliers sert de liaison euphonique. Éviter d'écrire comme les patoisants : *z'era*.

Gilbert sent bien que sa justification par l'ancien cas sujet ne tient pas bien, même si là il choisit intentionnellement deux substantifs sujets. Mais il veut surtout éviter dans l'écriture la « patoiserie » *z'era*, qui comme nous l'avons précédemment dit indiquerait une élision, ce qui n'est pas le cas.

Avec *Lis contaires delh covize*, Gilbert veut laisser la trace de trente ans de travail et de recherche sur la graphie et l'écrit occitan d'Auvergne. Pour cela il montre à travers vingt-deux textes l'application concrète de son système de « graphie raisonnée ». Ce qu'il veut c'est

surtout prouver la capacité de ce système d'écrire la langue occitane dignement et conformément à l'usage de la langue classique des troubadours, et quel que soit le parler. C'est de la langue occitane telle qu'elle se parle dont il s'agit. Pour bien appuyer sa démonstration il part d'ailleurs de textes, qu'il baptise témoins, et qu'il considère d'essence différente des parlers Bas-Auvergnats sur lesquels son travail a principalement porté. S'il est vrai que les trois textes du parler gévaudanais saugain, *Lo grilhon*, *La treva* et *Chau petassar sis braias*, restent linguistiquement proches de son parler de la Ribeyre, il n'hésite pas à les confronter avec un parler géographiquement très éloigné de la Haute-Ariège, *Et tu tabe*. Puis il va remonter les parlers de Basse-Auvergne suivant tout d'abord la vallée de l'Allier, puis les Monts du Livradois bordant l'espace francoprovençal à l'Est, avec *Plampognit et lo Bieu Morel* et *La Sent Martin de Napoleon*, pour terminer à l'extrême nord sur la limite sud du « croissant » avec *Lo diable que volia borrar lo Bon Dieu* (voir Figure 31). On pourra s'étonner de pas trouver de texte de tel ou tel endroit. Peut-être du Nord-Cantal, mais nous avons vu que la production de cette zone fut longtemps assez faible, tenue sous tutelle par l'Aurillacois qui tendait à s'imposer comme norme cantalienne. Afin d'éclairer cet espace, Gilbert donne cependant un texte du bourg de Mercœur, *Lo maridage d'una chata et d'un rat*, venant de la lisière entre Cantal et Haute-Loire. Il est probablement vrai, toutefois, que l'absence d'un ou plusieurs textes limagnais peut paraître fâcheuse. Gilbert avait probablement ses raisons, liées sans doute à sa brouille avec Vidal et ses désaccords avec le Félibrige de l'*Escola de Limanha*. Peu importe, il nous donne ce dernier texte de l'extrême nord du domaine *Lo diable que volia borrar lo Bon Dieu* qui en vaut bien d'autres et qui illustre parfaitement les principales caractéristiques des parlers septentrionaux.

Sa volonté de la retranscription la plus phonétique possible se ressent clairement dans sa notation des formes de phonétique syntactiques comme *soc*, « sous » ; *dinc*, « dans » ; *vec*, « vers » devant voyelles et *sos* ; *dins* ; *ves* devant consonnes, ou *dech ans* et *dez ueit* à quelques lignes d'intervalle. Il en va de même avec son traitement des lettres euphoniques qu'il essaie tant bien que mal de justifier en faisant appel à la déclinaison de l'ancien occitan. Ceci étant dit, le résultat est assez remarquable et tout aussi probant que ce que purent faire les grands réformateurs de l'orthographe occitane que furent Estieu, Perbosc ou Alibert. L'intérêt très spécifique du travail de Gilbert est qu'il fut fait sur les parlers nord-occitans d'Auvergne eux-mêmes et non pas par une quelconque adaptation du travail accompli sur les parlers méridionaux, principalement languedociens, à la problématique nord-occitane.

Gilbert sait qu'il n'aura pas le temps ni de rédiger une grammaire ni d'établir un grand dictionnaire comme il l'avait exprimé en écrivant *Lo soparon*, (Gilbert, 1943 ; cf. *Contes de*

l'aze et autres textes, § 6.3.3). Il va donc compléter ce recueil d'un glossaire analytique constitué de deux-cent-soixante-six notes, tant philologiques, étymologiques que grammaticales. Même si certaines peuvent être discutées, il n'en demeure pas moins qu'elles sont toutes richement argumentées et documentées. En sus, il donne un glossaire de deux-cent-quatre-vingt-dix-sept termes lexicaux occitan-français, avec son équivalent français-occitan. Peu d'ouvrages à cette époque peuvent équivaloir à ce formidable travail que nous a laissé Gilbert.

Il fait par ailleurs preuve, d'une grande lucidité quand dans la préface de son ouvrage, il rappelle que « les bons offices de l'«*Institut d'Études Occitanes*» seront certainement utiles. » À aucun moment il ne veut se poser en chantre de l'occitan d'Auvergne mais sait et réclame que l'avenir de sa langue passe par une grande concertation collective.

Cela avait été fort bien compris par Charles Camproux qui dans le numéro 117 de *L'Alauza d'Auvernha* de janvier 1955, écrivait dans la *Chronique de culture occitane* :

C'est avec un numéro placé sous le signe de « la défense de la langue d'oc » que reparaît *l'Alauza d'Auvernha*, « l'Alouette d'Auvergne ». Il serait en effet, tout à fait anormal que la voix de l'Auvergne fût absente du concert qui souligne l'actuelle renaissance de notre langue occitane. On sait que, parmi les plus grands de nos « antics trobadors », on doit ranger un certain nombre d'écrivains auvergnats. Pendant longtemps, l'Auvergne fut l'une des plus actives provinces de notre civilisation de *Paratge*. [...] Comme le rappelle un Auvergnat, illustre dans le domaine des sciences linguistiques, Albert Dauzat, [...] pendant plusieurs siècles les liaisons culturelles entre Auvergne et Languedoc furent intimes et soulignés par la communauté de langue littéraire. De nos jours encore, la plupart des parlers auvergnats ne se distinguent que par des particularités assez peu nombreuses de nos parlers du Sud. Il est vrai que certains parlers de la Basse-Auvergne ont été davantage attaqués par les influences venues de Lyon, puis du Nord. C'est une raison de plus pour souhaiter aux animateurs de « l'Alauza d'Auvernha » de réussir non seulement à défendre la langue d'oc d'Auvergne, mais encore à l'aider à reconquérir les positions qu'elle peut avoir perdues sur ses frontières extrêmes. Il importe, en tout cas, de sauvegarder l'héritage linguistique occitan de cette province, l'une des plus caractéristiques de l'Occitanie.

Dans le même numéro de la même revue, et sous le titre *Pour l'enseignement occitan*, Camproux ajoutait :

Henri Gilbert, qui, depuis longtemps déjà, œuvre en pays auvergnat pour la reconnaissance de la langue occitane, vient de mettre à la disposition de l'enseignement de la langue d'oc en Auvergne, un beau volume de 216 pages, « LIS CONTAIRES DELH COVIZE » (les Conteurs du

Couvize), recueil de contes de quatorze conteurs auvergnats des diverses régions de la Basse-Auvergne. [...]

Je déclare tout de suite que ce recueil de contes pourra être utilisé avec grand profit par les Instituteurs et les maîtres de nos écoles languedociennes. Il se rendront vite compte que les différences dialectales, loin d'être un obstacle, sont la source de remarques extrêmement intéressantes et instructives. Par ailleurs, ils pourront prendre connaissance, par le contact le plus direct, celui de la langue, du folklore d'une province *qui*, par nos montagnes du Gévaudan et de l'Ardèche, se rattache beaucoup plus directement qu'on ne le pense à notre région du Pays-Bas. La continuité de culture leur apparaîtra évidente. [...] Le travail du maître est considérablement facilité par une introduction consacrée à des remarques sur la phonétique et l'orthographe. L'auteur du recueil n'a pas voulu que son livre fût simplement un recueil de contes patois plus ou moins estropiés par l'imitation maladroite des règles du français indûment appliquées à des parlers d'Oc. Il a sous-titré son recueil « *contes en langue d'oc* précédés de remarques sur la phonétique des *parlers de Basse-Auvergne*, etc... » [...] Ceux qui en Languedoc et en Gascogne, sont déjà habitués à la discipline de l'Institut d'Études Occitanes, se rendront compte facilement de la pertinence de ces remarques. Les textes auvergnats du Covize se lisent aussi facilement que des textes provençaux ou languedociens. La réforme orthographique adoptée par « Lis Contaires delh Covize » est, à très peu de chose près, identique à celle de l'I.E.O. D'ailleurs, l'auteur déclare que, pour la mise au point, « les bons offices de l'Institut d'Études Occitanes » seront certainement utiles. On ne peut que féliciter Henri Gilbert de cette initiative [...] [et] aux bons conteurs du Covize de trouver, parmi leurs compatriotes, de nombreux imitateurs, afin que la langue d'oc reflourisse en Auvergne. Ajoutons que nous souhaitons à ces mêmes conteurs de trouver une certaine audience auprès du public languedocien intéressé : il ne le regrettera pas.

Le tout signé de : « Charles Camproux, *Docteur ès-Lettres*. Professeur de langue et littérature d'Oc à la Faculté de Lettres de Montpellier. »

Fût-il entendu ? Nous pourrions en douter. Mais peut-être que ce n'est pas dans *l'Alauza d'Auvernha*, revue de Basse-Auvergne que cet article aurait dû être écrit, mais plutôt dans une revue languedocienne, puis déclinée en Gascogne et Provence.

On ne réécrit pas l'Histoire et si le rendez-vous fut manqué, c'est sûrement au détriment et grand dommage de tous les occitans.

Écrit occitan chez Vidal et Gilbert

7 Renaissance d'une langue littéraire en occitan d'Auvergne chez Vidal et Gilbert

7.1 La langue littéraire chez Vidal et Gilbert

Que ce soit Vidal ou Gilbert, la quête de chacun de ces écrivains fut toujours de retrouver, par et pour leur langue, une dignité linguistique et littéraire. Ils se démarquent clairement en cela des écrivains régionaux qui voulant illustrer leur idiome local en s'adressant à leurs concitoyens et uniquement à leurs concitoyens, le firent à l'aide de graphies que nous qualifierons de *figuratives* et dans une langue très localisée par son vocabulaire et sa grammaire. Ces graphies figuratives, fréquemment appelées « patoisantes », essayent tant bien que mal de représenter (de figurer) le système phonétique occitan d'Auvergne soumis aux contraintes du système graphique français. C'est ce type de graphie, accessible à tout lecteur connaissant la graphie de la langue française et le parler transcrit, car sinon difficilement lisible, qui était généralement utilisé par les écrivains d'idiome régional en ce début de XX^e siècle. Cela suffisait largement à leurs ambitions qui restaient modestes tant par le public visé que par les sujets abordés. Comme nous l'avons vu dans *La permanence de l'écrit occitan en Auvergne* (§ 4), l'écrit occitan d'Auvergne comme de la plupart des régions de langue occitane c'était peu à peu dégradé et avait ainsi perdu sa fonction unificatrice, sous l'influence du français, pour définitivement perdre le lien qui le rattachait à la graphie originelle de la langue, c'est-à-dire celle de la langue médiévale. Ce phénomène avait fini par se parachever pour se réaliser définitivement au cours du XIX^e siècle. Depuis, cette langue avait perdu toute prétention véhiculaire globale ou ne serait-ce que régionale. La seule exception notable à ce phénomène, et remarquable en ce sens, est celle de Charles-Antoine Ravel (cf. *Les temps modernes*, § 4.3). Il fut probablement le premier en Auvergne à prendre conscience du fait de la nécessité de redonner à sa langue un statut de langue littéraire véhiculaire capable de se mesurer à d'autres langues ayant ce statut. Pour cela il réalisa qu'il était nécessaire non seulement de lui donner un système graphique autonome et cohérent, mais également d'en ordonner la morphologie et la syntaxe. Il nous annonçait sur la quatrième de couverture de son poème ô combien emblématique, *Lettre d'un poète d'Auvergne au poète de la Gascogne* à l'adresse de Jasmin (Ravel, 1853), la parution prochaine d'« un essai de grammaire et de prosodie, plus un pan-lexique sur le dialecte arvernais » (*sic*), arvernais étant le

nom qu'il souhaitait donner à la forme littéraire de la langue occitane d'Auvergne (cf. L'Arvernats, lenga literària d'Auvèrnhè segon Charles-Antoine Ravel, annexe 5).

Ce n'est qu'avec l'arrivée du Félibrige en Auvergne qui se fit par l'Aurillacois, que se réorganisa le mouvement renaissantiste de la langue occitane littéraire en Auvergne (cf. La renaissance félibréenne en Auvergne, § 4.4).

Dans le grand élan européen de renaissance des nationalités du milieu du XIX^e siècle, le Félibrige mouvement originaire de Provence se propagea assez rapidement dans l'ensemble des territoires de langue occitane et bientôt jusqu'en Auvergne. Ainsi, fut rétabli ce que Benoît Grévin (Grévin, 2009) appelle une langue courtoise :

La langue courtoise est une élaboration d'un parler vernaculaire ou véhiculaire acquérant un prestige et des formes particulières sous l'action d'une promotion liée au développement d'une culture [...] [qui] la place en concurrence dynamique avec les langues référentielles et la distingue d'élaborations linguistiques moins prestigieuses de même origine. (Grévin 2009, page ?)

Le fait de l'entrée du Félibrige par l'Aurillacois, et sa concrétisation au travers de l'œuvre du talentueux poète que fut Vermenouze, n'est pas non plus innocent quant à son évolution et développement dans cette région septentrionale de la langue. Nous avons noté que la première percée en Auvergne de parlers nord-occitans, que réalisa Régis Michalias, ne s'est pas faite sans difficultés vis-à-vis du Félibrige cantalien, et que malgré l'appui de Mistral, Vermenouze resta très soupçonneux et méfiant quant à l'arrivée de ce poète venu pour lui d'un autre monde (cf. La renaissance félibréenne en Auvergne, § 4.4). Longtemps, comme nous l'avons vu avec Vidal et en paraphrasant Villon, « il n'était de bons Félibres que de l'Aurillacois. » Il est à noter à ce propos, que lorsque Vidal parle d'Auvergne il en parle au sens historique du terme. Il rejette les parts vellave et gévaudanaise du département de la Haute-Loire et inclut l'aurillacois dans le Cantal de parler languedocien (cf. *La gramatica auvernata de B. Vidal*, annexe 5). Gilbert au contraire, probablement en tant qu'originaire de la Haute-Loire, parle toujours d'Auvergne et de Velay, comme dans *Chansons du Velay et du Brivadois* de Jean Pitacco, ou pour le Gévaudan, dans *Lis contaires delh covize*.

Vidal et Gilbert vont tous deux, après cette vague initiale du Félibrige qui s'achève dans la tourmente du premier conflit mondial (Mistral meurt en 1914 et Michalias en 1916), être les deux personnages clés du renouveau occitan dans cette province.

Vidal va se lancer dans cette restauration en se mettant dans les pas de Michalias. Il est celui qui relève le flambeau que le poète de l'Ambertois venait de laisser choir. Il entre en 1914

dans le Félibrige comme on rentre en religion⁹⁷². L'adhésion à cette obédience plus qu'association sera le combat de toute sa vie, et il y restera fidèle jusqu'à sa dernière heure (cf. Biographie Vidal, § 5.1).

Cependant, comme nous avons pu le constater par l'analyse détaillée de son œuvre littéraire entre 1920 et 1951, date de son décès, Vidal fit largement évoluer sa langue au cours de ces trente années. Quand nous parlons de sa langue nous voulons parler de la forme littéraire écrite qu'utilise Vidal pour s'exprimer à travers des œuvres à destination d'un public éduqué et lettré. Nous ne savons malheureusement rien de la manière dont s'exprimait oralement Vidal, pas plus du point de vue phonétique, que du point de vue du vocabulaire, de la morphologie ou de la syntaxe qu'il utilisait. Seul le témoignage de seconde main de Pierre Bonnaud qui rapporte comme nous l'avons dit, « Quant à Vidal, nous savons, par des témoignages oraux, qu'il pratiquait très bien le solide dialecte de la Combraille Centrale, d'où il était originaire. » nous permet de l'entrevoir (Bonnaud, 1982, p 32). Dans sa lettre du 20 septembre 1951 à Salvat (absent aux obsèques de Vidal pour cause de déplacement en Espagne) Laure Vidal, relatant les funérailles de son père à Saint-Ours, dit : « à Pontgibaud le village où il est né comme son père et où l'on parle encore la langue [...] les porteurs de son cercueil ne s'exprimaient pas en français ». Cela semble montrer que la pratique de la langue était encore très vivante dans le bourg et que son père devait lui-même la pratiquer couramment. Par manque d'enregistrement audio nous n'en saurons pas plus sur cette langue et les seuls témoignages oraux que nous en ayons sont les enregistrements que nous avons pu réaliser avec nos deux témoins des villages de Saint-Ours (Jean-Claude Bertrand) et de Pommier (Albert Coulaudon) proches de Pontgibaud en 2018 et 2019.

Quand est-il donc de cette langue que Vidal souhaitait promouvoir comme occitan auvergnat littéraire. Nous reprendrons et synthétiserons ci-dessous ce que nous avons pu retenir des différentes analyses qui précèdent afin d'en suivre l'évolution (cf. Œuvre Vidal, § 5.3).

Il est à remarquer tout d'abord que la production littéraire de Vidal est en fait très resserrée, surtout pour ce qui est de la prose ; le premier texte *La serva* est en effet publié en 1921 et le dernier *Un Amor* de 1930, soit neuf ans après. Au-delà, les écrits ultérieurs comme ceux du *Grelet* ne montrent pas de changements importants dans les écrits de Vidal. C'est donc dans cette période relativement courte (environ dix ans) que Vidal a « construit » sa langue.

Comme nous l'avons vu en détail son premier recueil de poèmes *Flours de moutagno* (1921) (cf. Flours de mountagno, § 5.3.1) se situe dans la droite ligne de l'œuvre du poète du

⁹⁷² N'oublions pas qu'il fut par ailleurs oblat.

Livradois. La graphie utilisée est celle du Félibrige provençal telle que Michalias l'avait adaptée au parler d'Ambert. Vidal s'en est directement inspiré utilisant même des formes de l'est-auvergnat étrangère à son propre parler de Pontgibaud (cf. *Flours de mountagno*, § 5.3.1). Non seulement il adopte la graphie mais commence son travail de restauration en décrétant ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Ainsi, dès le début, il remet en cause la palatalisation de *s* devant *i* et *u*. Laissant par là même supposer que les Auvergnats parlent mal leur langue ou qu'ils lui font subir des outrages à rectifier, comme par exemple « à tort [...] *Se* (si) se prononce *che* ; *à-su*, *su-naut* (là-haut) se disent *chu-naut*, à *chu* ; *adeissias*, fait presque partout *adeichas* ; de même on chuinte le *ci* : *cimo* fait *chimo*, *eici* dit *eichi*, etc. » Ce discours sera celui que toujours il tiendra et affirmera sans cesse, y compris dans sa *Gramatica Auvernata* (cf. *La Gramatica Auvernata* de Benezet Vidal, annexe 6).

La graphie (dite mistralienne) de ce recueil de poèmes de facture typiquement félibréenne et la graphie que Vidal utilisera dans l'*Almanach Chantant de l'Auvergne E Armana felibren* jusqu'en 1924.

Comme nous l'avons dit, les sources auxquelles Vidal a puisé, sont très certainement tout d'abord les œuvres poétiques de Régis Michalias⁹⁷³ et probablement son glossaire (Michalias, 1912) ainsi que sa grammaire (Michalias, 1906), et par ricochet l'œuvre de Mistral et des grands Félibres provençaux. Nous avons montré (cf. *Œuvre Vidal*, § 5.3) comment Vidal, homme d'école adhère sans sourciller à « la règle félibréenne » et à la source lexicale importante qu'a représenté pour lui *Lou tresor dóu Felibrige* (Mistral, 1932). Toutefois, à cette époque il va s'exprimer dans une langue encore très proche du parler des Combrailles tout comme Michalias l'avait fait avec le parler du Livradois. Nous y retrouvons donc tous les grands traits des parlers d'Auvergne septentrionale que nous rappelons brièvement : les palatalisations conditionnées, '*ti*, « là » ; *veiti*, « voilà » ; *diarro*, « guerre » ; *Oullierdis*, « Olliergues », etc. ainsi que la forme palatale de *gl* comme dans *Lhoffareis* « Glufareix » ; la chute ou vocalisation de *s* devant consonne dans les formes locales, *chaté*, « château » ; *chaque*, « chaque » ; *eipie*, « je regarde » ; *eichenlo*, « il sonne » ; *tretous*, « tous », qu'il rétablit dans les mots fonctionnels comme *nostre* « notre » et les verbes d'usage courant comme *èstre* « être » ainsi que dans les mots semi-savants tel *escolo* « école » et les emprunts qu'il fait au provençal rhodanien ou à d'autres parlers plus méridionaux. À l'intervocalique Vidal rétablit *s* pour un certain nombre de mots comme *susour*, « sueur », à l'exception de ceux puisés dans le parler du Livradois de Michalias comme *clauvo*, « close » ; *piada*,

⁹⁷³ *Èrs de lous suts*, 1904 ; *Margoutou !*, 1907 ; *Èrs d'uen païsan*, 1908.

« empreinte (de pied) ». S'il rétablit les diphtongues dans tous les emprunts aux parlers méridionaux il les « oublie » dans les mots autochtones, *olagno*, « noisette » ; *lougeir*, « léger » ; *Ouvargno*, « Auvergne ».

Les formes morphologiques les plus typiques de sa langue sont alors, le prétérit en *t* comme dans *partigueton*, « ils partirent », les pluriels en *-aus* des substantifs et adjectifs terminés par *-el* au singulier, comme *esflagèl* [ejɕja'dji], pluriel *esflagiaus* [ejɕja'djo], et la forme interrogative avec inversion du sujet, *qu'es ço ?* « qu'est-ce ? ».

Enfin il use d'un vocabulaire assez identifié, *vialo*, « ville » ; *tarro*, « terre » ; *diarro*, « guerre » ; *bei*, « avec » ; *nautres*, « nous » ; *liour*, « leur » ; *tretous*, « tous » ; *chas*, « chez », etc. Vidal emploie systématiquement *faler*, « falloir » forme verbale en accord avec le provençal rhodanien.

En 1924 va se produire un événement majeur pour Vidal celui de l'adoption de la graphie du Collège d'Occitanie, connue sous le nom de graphie Estieu-Perbosc. Il annonce ce changement dans l'Almanach de 1925, par sa *corta leison*, « courte leçon » que nous avons précédemment rapportée et dans laquelle il donne les grands principes de ce nouveau système orthographique (cf. Changement de graphie, § 5.3.2). Malgré ses jérémiades auprès de Salvat sur sa difficulté à adapter ce système aux parlers nord-auvergnats, nous ne pouvons qu'être admiratif en voyant avec quelle rapidité et maîtrise Vidal a su adopter ce système. Cela tendrait à prouver par ailleurs, que malgré ses détracteurs et contempteurs, il n'est pas si mal adapté à l'ensemble des parlers occitans y compris ceux qui peuvent avoir développé des formes divergentes et centrifuges (cf. Le collège d'Occitanie, annexe 7).

Toutefois ce changement de graphie ne va pas se faire sans un changement de langue. Dès son premier essai avec *Lo cid auvernhat* (1924) (cf. *Lo Cid auvernhat*, § 5.3.3), Vidal, fort des avis prodigués par Estieu dans la préface de *Flors d'Occitania* (Estieu, 1906), va drastiquement opérer des changements structuraux importants dans sa langue écrite. Ainsi disparaissent tous les particularismes d'Auvergne septentrionale, comme l'indication graphique des palatalisations consonantiques conditionnées par *-i* et *-u*, les formes palatales secondaire de *cl* et *gl*, les pluriels différenciés des mots qui se terminent en *-èl*, ou *-al*, le remplacement des prétérits en *-t-* par les prétérits en *-r-*, ainsi que tout un ensemble de transformations lexicales, comme, *amb*, « avec » ; *aital* et *anaissi*, « ainsi » ; *saber*, « savoir », *chaler*, « falloir », etc. faisant intelligemment alterner ces formes centrales avec les formes septentrionales, *embei*, *ansí*, *saubre*, *faler*, etc.

Mais c'est surtout dans *La sèrva* (1926) que Vidal va mettre en application à grande échelle, si nous osons dire, son système (cf. *La serva* § 5.3.4).

Nous reprenons là les principales innovations de la langue de Vidal telles qu'elles apparaissent dans ce roman.

- Comme dans l'ensemble de son œuvre, il va opter pour un système d'articles définis conforme au système largement majoritaire de la langue occitane, remplaçant l'article masculin singulier *le* par *lo*⁹⁷⁴, tout au moins graphiquement, accompagné du pluriel *los* et les contractions *dôu*, *dos*.

- Si tous les pluriels sont notés graphiquement par un *s* final, même non articulé, il ne donne, tant au masculin qu'au féminin, aucune indication graphique ni pour le changement d'aperture de la voyelle finale, ni pour un éventuel glissement d'accent sur cette finale. Il note cependant le pluriel des adjectifs masculins préposés par *-is* ainsi que pour tous les mots fonctionnels masculin pluriel à l'exception de *aqueles* qui suit la règle des articles.

- Dans la conjugaison des verbes Vidal fait totalement abstraction de l'utilisation des pronoms sujets qui ne réapparaissent que dans certains cas à la forme interrogative de la troisième ou première personne.

De même :

- Il remplace systématiquement les préterits en *-t-* par les préterits en *-r-*.

- Il introduit également dans son texte un nombre important de termes lexicaux méridionaux languedociens comme, *crompar*, « acheter » ; *auborar* (*s'*), « se lever » ; *avejaire*, « avis » ; *bolegar*, « bouger, remuer » ; *brau*, « taureau » ; *cambiar*, « changer » ; *dar*, « donner » ; *dia*, « jour » ; *jove*, « jeune » ; *mège*, « médecin » ; *soscar*, « réfléchir » ; *usclar*, « brûler », etc.

Jan Combralha (1927), malheureusement non publié (cf. *Jan Combralha*, § 5.3.5), est dans le droit fil de *La serva*. La seule innovation graphique majeure de Vidal est l'adoption, après bien des hésitations et des discussions (cf. Collège d'Occitanie, annexe 7), de la règle du *-s-* simple intervocalique toujours sifflant (fricative alvéolaire sourde) et l'abandon du *-ss-*.

Cette deuxième œuvre romanesque de Vidal marque une étape supplémentaire dans le travail d'élaboration de la langue littéraire de l'auteur. S'il semble avoir définitivement établi et stabilisé les systèmes graphique, morphologique et syntaxique sur lesquels il s'appuie, il va explorer dans le détail les ressources lexicographiques de la langue occitane dans son intégralité contemporaine mais aussi historique pour en faire *sa* langue. Il fait un choix

⁹⁷⁴ Cette adaptation était d'ailleurs déjà faite dès *Flours de moutagno*, probablement en copie des provençaux car Michalias avait maintenu *le* (Michalias, 1906).

délicat, celui de vouloir régénérer et revitaliser sa langue d'oc d'une manière globale dans sa quête éperdue de la langue intégrale, quitte à s'éloigner de son lectorat (potentiel) d'Auvergne.

Ceci se concrétise d'une manière marquante et courageuse dans sa nouvelle *Un Amor* (cf. *Un Amor* § 5.3.6). Non satisfait de ce que lui offre sa langue d'Auvergne, il va user si ce n'est abuser de provençalismes ou de languedocianismes (gasconismes dira Gilbert) grapillés çà et là dans le TDF (Mistral, 1932) et de médiévismes parfois obscurs et ardues glanés chez Lévy (Lévy, 1909). Pour aligner un peu plus sa langue sur celle de ses parangons et maîtres, il décide dorénavant de faire passer la première personne des verbes de *-e* en *-i*, *cuji*, « je pense » ; *vos òc dizi*, « je vous le dis » ; *qu'ami mai que mai*, « que j'aime éperdument » ; *non aviai sovent d'ur*, « je n'avais pas souvent l'avantage » ; *sariai bauc*, « je ne serais qu'un niais », etc.

Concernant le vocabulaire, il va être en quête d'un tel enrichissement et ennoblissement de sa langue qu'il atteint dans cette nouvelle un véritable climax où les mots les plus simples et les plus habituels comme *esposa*, *chanjat*, *qüars*, *bèla-maire*, *jorn*, *l'endeman*, *consolar*, *escusar*, *vencut*, *despoblar*, *se resquilhar*, *contar*, *lutar* ou *s'afolar*, vont se travestir en intrigues lexicales comme *molher*, *cambiat*, *codol*, *sògre*, *dia*, *l'endejorn*, *conortar*, *dezencuzar*, *poderat*, *escinar*, *se trachir*, *lochar* ou *aver una blesadura*. Vidal va ainsi créer un vrai fossé quasi infranchissable entre son écrit et tous ceux qui en Auvergne auraient pu et auraient dû le lire.

En 1936 Vidal publie un ouvrage à but pédagogique *Lo libret de l'escolan auvernhat* (cf. *Lo libret de l'escolan auvernhat*, § 5.3.7). Dans celui-ci il va faire la translittération de textes poétiques et de chansons traditionnelles ou félibréennes très majoritairement venus de l'aurillacois donc de parlars languedociens. Il y suivra rigoureusement les règles graphiques Estieu-Perbosc pour ces textes, à l'exception de ceux de Michalias auxquels il gardera leurs spécificités nord-occitanes.

S'il n'écrit plus de prose à la suite de sa nouvelle *Un Amor*. Il attendra 1942 pour écrire un second recueil de poèmes *Lo vielh Clarmont* « Le vieux Clermont », manuscrit jamais publié (cf. *Lo vielh Clarmont*, § 5.3.8). La langue qu'il va vulgariser dans ses périodiques, d'abord dans l'*Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, puis après-guerre dans *Lo grelet* se complaira dans le même registre d'une langue sentencieuse et affectée.

Dans *Lo vielh Clarmont*, d'un point de vue linguistique il n'y a guère d'innovation comparé aux précédents ouvrages comme *Jan-Combralha* ou *Un Amor*. La graphie Estieu-Perbosc

fonctionne parfaitement et son adaptation aux parlers septentrionaux semble pour Vidal remplir parfaitement sa fonction.

Il revient dans ces poèmes à un vocabulaire puisant dans le fond commun de l'occitan contemporain et versant moins dans les abstractions intellectuelles. Malgré cela les formes centrales de l'occitan remplaceront dorénavant les formes centre-nord comme, *destruch*, « détruit » ; *fach*, « fait » ; *dich*, « dit » ; *retrach*, « portrait » ; *cèl*, « le ciel » ; *drech*, « droit », *estrech*, « étroit » ; *agachar*, « regarder » ; *aitau*, « ainsi » ; *bauc* (*baug*), « niais » ; *luchar*, « luter », etc. au lieu de *fait* ; *dit* ; *retrait* ; *cial* ; *dreit* ; *estreit* ; *espiar* ; *ansin* / *d'aquel biais* ; *nèci* ; *lutar*, etc.

Voulant cependant continuer à clairement marquer son attachement au nord-occitan et aux parlers auvergnats, il garde certaines formes typiquement septentrionales comme, *viala*, « ville » ; *darreir*, « dernier » ; *chasque*, « chaque » ; *se*, « lui » ; *eschinlar* (*esquilar*), « sonner » ; *chafre*, « surnom » ; *belar*, « désirer », *griba*, « cercueil » ; *marenda*, « repas de midi » ; *fiauri*, « fièvre » ; *satir* « tasser, fouler, amalgamer » ; *gata*, « poche » ; *traspialar*, « passer dessous » ; *peira copada*, « pierre taillée » ; *peironeir*, « carrier » ; *gandir*, « conduire une fête, un bal » ; *s'esnocar*, « se disputer » ; *tirant*, « usurier » ; *crista*, « argent » ; *peulhos* (*peolhós*), « pouilleux » ; *lòsa*, « louche » ; *raibe*, « rêve » ; *somnhar*, « rêver » ; *pialhar*, « discuter » ; *falir*, « faillir » ; *chamizar*, « barbouiller » ; *gròs* (*gran*), « point, aucun » ; *boirar*, « mélanger » ; *sòcs*, « sabots » ; *grimpa*, « côte » ; *narma*, « personne », etc.

À partir de ce texte il a tendance du point de vue de la morphologie à également s'aligner de plus en plus sur les formes centrales ou classiques.

Les contractions sont maintenant, *al*, « au » ; *als*, « aux » ; *dels*, « des » ; *pel*, « pour le » ; *pels*, « pour les », mais il garde scrupuleusement, pieusement pourrait-on dire, *dóu* (*dau*), « du ».

Concernant le verbe, la première personne est maintenant toujours en *-i*.

Il applique également la règle générale de l'accentuation verbale au détriment des formes paroxytoniques septentrionales, *ta question sarià vana*, « ta question serait vaine » ; *l'avià sonat*, « il l'avait appelé » ; *i avià narma*, « il n'y avait personne » ; *vezià pas*, « il ne voyait pas » ; *que chalià faire*, « qu'il fallait faire » ; *ton còr fazià rajòls*, « ton cœur était une source », etc. Maintenant les accents sont également écrits.

Nous y voilà, la langue intégrale que théorisait Estieu, Vidal l'a réalisée, à sa manière, suivant son idée, pour sa province, en se conformant aux grands principes énoncés par le maître : « en conservant et purgeant son parler populaire, et en le complétant non par l'emprunt au français mais en reprenant les mots occitans qu'on a perdus ou qui se sont conservés dans d'autres

territoires occitans ». Vidal reprendra d'ailleurs cette antienne dans sa *Gramatica Auvernhata* (cf. annexe 6) :

Nous avons taillé, élagué, sarclé, corrigé. Dans quel état aussi avons-nous trouvé notre langue ! Ah ! c'était bien la Mariana de Vermenouze, *la paura Cendroleta, tota chamizada, espelhada, trobada au caire dóu chamin* !⁹⁷⁵ Et aussi nous l'avons débarbouillée vêtue de neuf, notre cendrillon, et la voilà belle, souple, gracieuse, bien parée, éclatante de jeunesse renouvelée.

Rendons donc hommage et marquons notre admiration à Vidal, qui sut tout au long de cette quête et amélioration de sa langue, s'efforcer de mettre en place une forme littéraire écrite comme modèle de « standard » auvergnat, même si à notre humble avis il alla parfois trop loin. Aussi, comme souvent, certains sont plus royalistes que le roi, et Vidal peut-être, fut plus « estévistes » qu'Estieu.

Un siècle après Ravel qui en avait rêvé, il œuvra à sa manière à l'élaboration d'un arvernais. Il nous laisse à travers son œuvre littéraire un travail stylistique, syntaxique, morphologique et philologique à la fois riche et varié et d'une qualité quasiment jamais égalée dans l'écrit auvergnat contemporain.

Afin de résumer cette évolution qui du parler de Pontgibaud mena Vidal à un modèle littéraire de référence, nous avons établi le diagramme ci-dessous.

L'évolution de la langue de Vidal dans le temps est représentée en prenant comme origine le parler vernaculaire de Pontgibaud tel que nous l'avons décrit (Cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2), puis suivant le développement de ses différents écrits (cf. œuvre Vidal, § 5.3).

En ordonnée sont données les différentes dates d'édition ou de fin de rédaction de chacun des ouvrages.

En abscisse sont indiquées par leur éloignement vers la droite les écarts qui s'établirent entre le parler vernaculaire de Pontgibaud et la langue littéraire de Vidal.

Parler vernaculaire de Pontgibaud.

1921 *Flours de mountagno*

Maintien des principaux particularismes phonétiques auvergnats ; prétérit en *-t*.

1924 Changement de Graphie

Lo Cid Auvernhat,

Abandon des phonétismes auvergnats ;

Adoption des formes graphiques et lexicales centrales ;

⁹⁷⁵ La pauvre Cendrillon, toute mâchurée, dépenaillée, trouvée au bord du chemin.

Remplacement des préterits en *-t-* par préterits en *-r-*.

1926

La serva

Idem *Le Cid Auvernhat*.

1927

Jan Combralha

Idem *La serva* ;

-s- simple intervocalique toujours [s].

1930

Un Amor

Première personne verbale en *-i* ;

-ch remplace *-it* pour latin CT ;

Vocabulaire savant ou archaïque.

1936

Lo libret de l'escolan auvernhat

Idem *Un Amor* ;

Translittération de poèmes majoritairement de parlers languedociens ;

1942

Lo vielh Clarmont

Idem *Un Amor* ;

Retour à un vocabulaire commun.

La Gramatica Auvernhata que Vidal va écrire en 1943 (cf. *Gramatica Auvernhata*, annexe 6) s'inscrit parfaitement dans la lignée du *Libret de l'escolan auvernhat* et de *Lo vielh Clarmont*. Suivant ce schéma nous constatons que si Vidal s'éloigna de son parler maternel quand il adopta la graphie moderne d'Estieu-Perbosc, il avait néanmoins réussi dans *La serva* à développer un système graphique qui permettait aux parlers auvergnats de s'inscrire sous cette forme de manière cohérente dans l'ensemble des parlers occitans. Les modifications mineures qu'il opéra dans *Jan Combralha* restèrent dans cette optique. C'est surtout avec *Un Amor* que son système dérapa pour faire de sa langue un véritable volapük occitan, comme le qualifiera plus tard Gilbert. Ce n'est plus une adaptation graphique à son parler ou à un parler auvergnat standardisé que fait Vidal, mais un maquillage du languedocien de l'École Occitane en un nord-occitan fantasmé et contrefait, ne s'appuyant sur aucune réalité sociolinguistique. Son tort fut sans doute d'avoir cru que l'établissement d'une langue intégrale, pouvait être le fait d'un homme seule aussi cultivé et savant qu'il pouvait l'être.

Si nous faisons le même exercice à partir de l'analyse de l'œuvre de Gilbert (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3) nous arriverons à un résultat assez différent. En fait, un résultat quasi opposé pour ce qui concerne sa construction.

Bien qu'ayant adhéré au Félibrige la même année que Vidal, en 1914, Gilbert ne sera jamais un adepte de cette institution ni de ses codes et préceptes. Il la quittera d'ailleurs en 1934 en désaccord profond pour créer sa propre organisation *Lo covize*, qu'il veut fédéraliste et régionaliste (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). D'autre part il ne fut jamais convaincu de l'intérêt ou de l'adéquation de la graphie prônée par ce groupe littéraire. À la fin de sa vie, dans la préface de *Lis contaires delh covize*, il arguait encore, « En Provence même, de notables écrivains, délaissant la ridicule graphie dite "félibréenne", se sont ralliés à la graphie rationnelle ». La ridicule graphie, disait-il.

Pourtant, avant même son adhésion au Félibrige, Gilbert avait succombé au chant de sirène du bien nommé Malvezin. L'érudit cantalien avait ainsi établi un système graphique, profondément étymologique qui faisait subir à la langue de Gilbert des contorsions non seulement phonétiques mais surtout lexicales et morphologiques la rendant de la sorte quasiment méconnaissable. C'est sous cette forme pourtant que fut rédigée la première version de *Countes de la lunaira* dans sa version de 1913 (cf. Contes de la luneira, § 6.3.2).

Afin de l'illustrer nous donnons ci-dessous une courte historiette qui fut publiée dans la première version de *Countes del la lunaira*, mais pas dans la seconde version de 1932. Nous l'appellerons version Malvezin. Elle fut néanmoins retranscrite en graphie raisonnée par Gilbert dans le numéro 32 de *L'Alauza d'Auvernha* de novembre 1931. Nous l'appellerons Version Gilbert.

Version Malvezin :

Lou poutoun.

La Catounet del Tetoun avió dous galants : lou Vidau et lou Peiroun.

Touts dous la vouliant.

Ella èra prou empeictada per chausir : li agradavount pareirament.

Un ser, lous dous galants l'anèrount veire : la troubèrount qu'estriliava soun ase.

Lo Vidau la voulguét poutounar, lou Peiroun itou... Et coumo rambaliavount et que s'anavount tustar :

« - Anem ! Anem ! diguet la Catounet, ajas d'eime ! Faserai un poutounet and aquel que veiró la luna lou premeir ».

Peiroun se toursió lo col per cercar la luna dins lo cél... Mais lou couqin de Vidau rapét la coua de l'ase et la levét en aut :

« - Te ! Catounet, aqi l'as, la luna ! »

Et acó souguèt el qu'auguét loun poutoun.

Version Gilbert :

Lo poton

La Catonet de Ricasson avia dui galants : lo Vidau et lo Jaconet.

Totes dos la volian, et la paura drolleta era pro empeitada per chاوزir : lh'agradavon pareïramen.

Un sera, li dui galants l'aneron veire et la troberon qu'estrilhava son aze.

Lo Vidau la vouguet potonar, amais lo Jaconet. Et coma rambalhavon et que s'anavon tustar :

« - Anem ! Anem ! diguet la Catonet, ajas d'eime ! Farai un potonet am aquelh que veira la luna lo promer ».

Li dui drolles avian enveja delh poton...

Lo Jaconet se trorsia lo cuelh per veire la luna dins lo celh...Mas lo coquin de Vidau graupiguet la coa de l'aze et la levet en aut :

« - Te ! Catonet, aqi l'as, la luna ! »

Et acó saguetz elh quez aguet lo poton...⁹⁷⁶

Nous voyons bien qu'il n'est pas seulement question de graphie mais bien de langue, entre-autre avec des formes verbales fantaisistes comme, *faserai, souguet, auguet*. Nous ne nous étendrons pas plus sur le délire étymologique et celtisant du système de Malvezin, qui présente peu d'intérêt et ne retint que peu l'attention du public. Rappelons simplement le travail que fit Jean-Pierre Chambon sur cette « langue en élaboration » article de la revue *Lengas* de 1995 très instructif sur le sujet (Chambon, 1995, 7-34).

Ne se référant à aucune école littéraire ou groupe renaissantiste occitan, Gilbert comprit très vite dans quelle impasse il se fourvoyait et que son salut se trouvait dans sa propre approche et analyse de la langue à travers ses textes historiques. Nous pouvons penser que ce révélateur

⁹⁷⁶ La Catie de Ricassoun avait deux galants, Vital et Petit-Jacques. Tous les deux la voulaient, et la pauvre enfant était très embêtée pour choisir. Tous deux lui plaisaient. Un soir les deux galants lui rendirent visite, et la trouvèrent entrain d'étriller son âne. Vital voulut l'embrasser ainsi que Petit-Jacques. Comme ils se disputaient et allaient en venir aux mains : « Allez ! allez ! dit la Catie soyez raisonnables ! Je ferai un petit baisé à celui qui verra la lune en premier. Les deux garçons avaient envi du baisé. Petit-Jacques se tordait le cou pour voir la lune dans le ciel. Mais ce coquin de Vital se saisit de la queue de l'âne et la leva : « Tien Catie la voici la lune ! » Et ce fut lui qui eut le baisé.

fut la découverte et la lecture de la *Grammaire de l'Ancien Provençal ou ancienne langue d'oc* de Joseph Anglade, publiée en 1921 (Anglade, 1921). Dès la publication de *La covisada* en 1923, il fait référence dans sa préface à « la très intéressante *Grammaire de l'Ancien Provençal*, de Joseph Anglade ».

Connaissait-il aussi les travaux d'Albert Dauzat ? il n'y a pas à en douter. Dans ces notes de fins de volume, il écrit, à propos de la phrase : *Quant tot aquelh mondes aviant passat, chalia veire li cevadas, lis ordis, li blats dralhats, trapegeats*. « Quand tous ces gens avaient passé, il fallait voir les avoines, les orges, les blés couchés et foulés aux pieds ! » « *Dralhar* [...] n'a rien de commun avec *dralh*, crible, et n'est pas de la même racine que *dradzena*, criblure, ainsi que le prétend M. A. Dauzat. » Donc même si c'est pour le critiquer il s'y réfère.

Dans les notes de ce même ouvrage et malgré son désaccord sur la graphie, il continue néanmoins à se référer au *Glossaire de la langue d'oc* de Pierre Malvezin (Malvezin, 1908-1909).

Mais surtout c'est aux textes de la littérature occitane médiévale que Gilbert va se rapporter. Nous les trouvons cités en références dans ses notes de fin de volume, Bernard de Ventadour, Azemar le Noir, Bertrand de Born, Richard de Barbezieux, Peire Vidal, Giraud de Borneil, Peire Cardenal, Guillaume de Cabestaing, Gaulcem Faidit, Folquet de Marseille ou Girart de Roussillon. Il cite également le *Tensos* de Pierre de Vic, par René Lavaud celui de Montan et d'une Dame, ou celui de Bertrand et de Gaubert, ainsi que le *Donatz Proensals* et le *Roman de Fierabras*. Il fait bien sûr référence aux autres textes médiévaux non-littéraires comme le *Cartulaire de Brioude*, publié par Henri Doniol, ou le *Cartulaire de Montpellier* et la *Chronique d'Arles*. Il cite également, *La langue usuelle de la noblesse d'Auvergne aux XIV^e et XV^e siècles*, publié par Antoine Morisque, qui contient un texte en « auvergnat » signé de Mérigot Marchas. Où a-t-il consulté tous ces ouvrages ? Il ne donne aucune référence dans *La covisada*, mais le fera plus tard dans la revue *L'Alauza d'Auvernha* (Gilbert, 1929-1955) dans laquelle il mentionne plusieurs fois pour les troubadours François-Just-Marie Raynouard⁹⁷⁷ dont les travaux avaient été publiés dans la première moitié du XIX^e siècle (Raynouard, 1816-1821). Cet intérêt pour la littérature médiévale semble avoir été très important pour Gilbert. Comme nous l'avons déjà évoqué, il annonçait dans l'édition de *Contes de la luneira* en 1932, un recueil de *Morceaux choisis des Troubadours de la Basse Auvergne et du Velay*, qui, malheureusement, ne fut jamais publié. Cependant dans la revue *L'Alauza d'Auvernha*, Gilbert publia quelques-uns de ces textes. Dans le numéro 20 de

⁹⁷⁷ François Just Marie Raynouard, 1761-1836. Né à Brignoles, romaniste, historien, philologue et dramaturge, a acquis une renommée durable par ses recherches et publications sur les troubadours et les cours d'amour.

Juillet-Août 1933, nous trouvons le texte, *Ab joi que me demora* de Hugues de Peyrol (XII^e-XIII^e siècles), avec traduction de Gilbert. Dans le numéro 73 de Mai-Juin-Juillet 1936, est publié *En honor del paire* de Pons de Chapduelh (1180-1227) toujours avec traduction de Gilbert. Puis suivra, toujours de Pons de Chapduelh, *Ges per la coindeta sazou*, dans le numéro 83 de juillet 1939. Dans le numéro 87 de Septembre 1942, nous trouvons la *Vida de la benaurada Sancta Doucelina* (XIV^e siècle), ici avec traduction en occitan moderne dans le parler de la Ribeyre et en français de Gilbert. Dans le numéro 107 d'Octobre 1949-Janvier 1950, est publié, *Tos temps azit falsetat et enjan*, de Peire Cardenal avec traduction française et juxtalinéaire par Henri Gilbert. Dans les numéros 97 de Mai 1947 et 111 de Janvier 1951 est présentée *La coutume d'Auvillar* par Lagrèze-Fossat⁹⁷⁸. Également dans l'*Armanac d'Auvernha* de 1944, nous trouvons, *Un sirventès du troubadour Pierre Cardinal* qui commence par le vers, *Las amairitz, qui encolpar las vol*, suivi d'une traduction française de Gilbert. Y est également publié sans référence, le *Cortège des enfants de la ville portant les armes du Roi et du Dauphin*, (XV^e siècle), texte écrit pour la venue de Charles VII et du Dauphin de Viennois (Louis) dans la ville de Saint-Flour le 14 mai 1437 (cf. Liste des textes anciens publiés dans *L'Alauza d'Auvernha*, annexe 13).

Mais le texte qui semble surtout lui tenir à cœur est *La vie de Sainte-Énimie* de Bertrand de Marseille. Il en a fait la traduction car il trouve que la langue de ce texte est très proche de son propre parler (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). Il se réfère d'ailleurs à ce texte à différentes reprises dans ses notes de fin de volume de *Lis contaires delh covize*.

C'est bardé de tous ces éléments que Gilbert va se faire sa propre opinion sur la graphie la mieux adaptée à la transcription de son parler. Car à l'inverse de ce que fait Vidal c'est bien son propre parler que veut illustrer Gilbert, celui de Chilhac. Il n'a là-dessus aucun doute et il note comme nous l'avons dit, dès le début de la préface de *La covisada*, « Le parler de Chilhac appartient, quant à ses éléments, à l'un des dialectes les plus purs de la langue d'oc. » Alors pourquoi aller chercher ailleurs ce dont on dispose à loisir.

Dans l'établissement de ce système nous ne savons pas, comme membre du Félibrige et de l'*Escola de Limanha* jusqu'en 1934, quel rapport il eut avec la graphie Estieu-Perbosc et son adaptation aux parlers d'Auvergne par Vidal. Le seul texte que nous avons trouvé émanant de l'*Escola de Limanha* est le fascicule (feuillet de deux pages) annonçant *Lo Covize* du 11 septembre 1927 se tenant à Brioude. Celui-ci est entièrement rédigé en graphie Gilbert et probablement de sa main. Les contacts sont assurés pour cette assemblée par Vidal Majorau à

⁹⁷⁸ Conseiller municipal de Moissac, Tarn-et-Garonne, érudit local.

Billom et Gilbert à Paris. En dernière pages sont listés les œuvres des Félibres d’Auvergne, parmi lesquels nous trouvons celles du peintre Busset, et des écrivains Delhostal, Gilbert et Vidal, ici réunis. Que Gilbert ait connu la graphie développée par Vidal cela semble évident, vue leur proximité à l’époque, qu’il en devint adepte nous savons que non. À chronologies comparées Gilbert publie *La covisada* en 1923 l’année même où Vidal adopte la graphie Estieu-Perbosc, et juste avant qu’il ne traduise *Lo Cid Auvernhat* pour la Sainte-Estelle qui se tint à Clermont en 1925. Il y a donc concomitance quant à l’adoption chacun à sa manière et chacun de son côté de la graphie dite classique. Il est d’ailleurs intéressant de comparer la chronologie de publication (ou rédaction) de l’œuvre des deux auteurs. Comme nous l’avons dit (cf. Biographie Vidal, § 5.1) Vidal rédigea la quasi-totalité de son œuvre excepté *Lo vielh Clarmont* (non publié), entre 1921 et 1930. En neuf ans il va écrire et publier cinq textes d’importances avec une évolution graphique et linguistique importante. Si l’on fait exception de la première version de *Countes de la lunaira* de 1913, Gilbert va lui établir l’ensemble de ses écrits majeurs, quatre en tout, entre 1923 et 1953 avec entre chacun d’eux des délais d’environ dix ans. Durant toute cette période et dans ces différents textes nous pouvons constater une grande stabilité de son système graphique et linguistique (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3).

À la différence de Vidal, il ne cherche aucunement à travestir sa langue. Comme nous l’avons vu dans l’analyse de *La covisada* (cf. *La covisada*, § 6.3.1), il va retranscrire fidèlement son parler. Il écrit les nasales devant *n* ou *m*, *fuant* (*fònt*), *luan* (*lòn*h), *puant* (*pònt*), *suan* (*sòm*), comme à d’autres endroits, *foant*, *loan*, *poant*, *soan*, et qu’il oppose à *quican* (*quicòm*) et *langea* (*lònja*), ou les nasales issues des géminées, *espanla* (*espatla*), *ronlar* (*rotlar*), *escenlar* (*eschillar*). Dans les textes d’Auvergne septentrionale Gilbert note la vocalisation de *s* devant consonne dans le groupe *es*, *eipiar* (*espiar*) ; *eipanla* (*espatla*) ; *eipeitar* (*espeitar*), etc. Dans *Lo diable que volia borrar lo Bon-Dieu*, il note également et scrupuleusement l’évolution de la diphtongue *ai* après labiales *áe* [wɛ] comme dans *máetre* (*maistre*), [ˈmwɛtr_œ], « maître », conformément à la phonétique de cette région (cf. Permanence de l’écrit occitan en Auvergne, § 4.2 ; *Lis contaïres delh covize*, § 6.3.4). De même il va noter les formes phonétiques syntaxiques de vocalisation de *s* devant consonnes sonores comme, *li* < *lis* ; *noi* < *nos* ; *voi* < *vos* ; *trei* < *tres*, comme il le fait avec les liaisons devant voyelles, *vec* < *ves* ; *dinc* < *dins* ; *dech* < *dez*, etc. (cf. *La covisada*, § 6.3.1).

Néanmoins, d'un point de vue graphique, il arrive à un résultat qui reste assez proche de celui développé par Vidal et l'*École Occitane* de Toulouse. Comme il le reconnaîtra lui-même, les principales différences restent assez mineures⁹⁷⁹.

Gilbert conserve entre autres certaines lettres étymologiques comme *h* initial pourtant muet, comme *hóme* (*òme*), « homme » ; *hórt* (*òrt*), « jardin » ; *las horas* (*las oras*), « les heures » ; *hór-de* (*òr-de*), « au-lieu-de », *honorat* (*onorat*), « honoré », etc. Gilbert indique cependant deux cas où *h* initial doit être aspiré (à la française), le premier concerne *hi* (*i*), « y » adverbe :

Escopis hi, enquera hi son..., *hi*, dans ces deux exemples, doit se prononcer en faisant sentir l'aspiration de *h*. Cette lettre n'est, d'ailleurs placée devant *i* que pour empêcher une liaison disgracieuse : *escopis i ; enquera 'i son*.

Le second est le mot *hiver* (*ivèrn*) devant lequel, comme nous l'avons vu, l'article ne s'élide pas : *lo hiver* « l'hiver » ou *elh hiver*, « en hiver », ce qui est confirmé par la phonétique locale comme nous pouvons le voir dans l'ALMC sur la carte 1420 au point 12 (Brioude) [lœ ðiver] et au point 20 (Saint-Èble) [lœ jyver] tous deux parlars du Brivadois.

Une autre différence est le maintien de *ss* à l'intervocalique [s] que conformément aux préceptes d'Estieu-Perbosc, après quelques controverses (cf. Biographie Vidal, § 5.1) Vidal adopte à partir de la rédaction de *Jan Combralha*. Cette notation est par ailleurs celle de Lévy dans son *Petit dictionnaire provençal-français* (Lévy, 1909), dont Gilbert ne semble pas avoir fait grand usage. Aussi Gilbert oppose clairement *ss* à *z*, comme dans *la chassa* (*la chaça*), « la chasse » et *lis Chazas* (*leis Chasas*), « les maisons » (lieu-dit), là où Vidal écrit *la chasa* et *las Chazas*.

Une autre différence est la notation de la palatale [dʒ] (souvent dépalatalisée en [dʒ]), quand elle dérive de *g+a* en occitan commun, que Gilbert note *ge* jusqu'en 1943, dans *ageassa*, *pegear*, *ennegear*, *pregear*, *rogea*, etc et cela conformément aux formes anciennes très présentes dans les toponymes auvergnats (*Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*, 1907). À compter de cette date et du texte *Lo soparon* (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3.3), il adopte la forme médiévale en *gh*, dans *un grant ghaut* et *peghada*. Nous avons donc ensuite, *aghassa ; peghar ; enneghar ; preghar ; roggha*, etc. Par contre il conserve le *j* étymologique comme dans *netejar*, ou *balajar*. Nous avons déjà noté l'exception que représente *manghar* (*manjar*) issu de MANDŪCARE (cf. *Contes de l'aze* et autres textes, § 6.3.3). Toutefois, la langue ancienne donnait déjà *mangar* (Levy, 1909, p. 236) et *manghar* (Olivier, 2009, p.735). Pour tous ces mots Vidal avait uniformément adopté la lettre *j* donnant : *ajasa ; pejar ; ennejjar ;*

⁹⁷⁹ *L'alauza d'Auvergne*, 1942, 1-7.

prejar ; roja ; manjar, étant en ça conforme à l'usage actuel de la graphie occitane (Lafont, 1971b ; Bonnaud, 1969).

Même si comme Vidal Gilbert ne notent pas les évolutions palatales des consonnes devant *i* et *u*, sans le dire clairement, Gilbert écrit à plusieurs reprises certains mots selon les formes graphiques suivantes : *sis chambas flaïdas*, « ses jambes molles » ; *n'i avia ma'una que pendolava, flaïda !* « excepté une qui pendait, flétrie ! » ; *aquelh d'aqui vesqia dins son chastel*, « celui-ci vivait dans son château » ; *et lo pòble, cossi vesqia ?* « et le peuple, comment vivait-il ? » ; *lis aqissere*, « je les excitai (les chiens) » ; *lo qiulh*, « le derrière ». Dans tous ces mots *qi* est réalisé [ci]. En cela Gilbert se rapporte probablement à ce qu'écrit Anglade :

Le groupe *qu* initial est traité différemment suivant les mots. Dans le pronom relatif QUI, QUÏD [...] le groupe s'est maintenu, au moins dans l'orthographe, ainsi que *quar*, *quant*, etc. mais les manuscrits offrent fréquemment les graphies *qi* ou *ki*, *qe*, *ke*, *car*, *cant*, ce qui prouvent que, si la semi-consonne *u* (devenue fricative *w*) a sonné au début de la langue, elle a bientôt cessé de sonner. (Anglade 1921, p. 169).

Nous avons là les principales différences graphiques entre ces deux auteurs qui globalement sont assez cohérentes et portent sur des éléments assez secondaires. Remarquons aussi que ces deux graphies étaient bien moins étymologiques que ne l'est la graphie prônée par Alibert dès 1935 et qui est uniformément utilisée de nos jours en occitan (Alibert, 1935 ; 1966 ; Ubaud, 2011).

Toutefois, une des grandes innovations dans la graphie de Gilbert et que Vidal ne notait pas, est le traitement des formes euphoniques pourtant si développées dans les parlers d'Auvergne. Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises il note ces formes en ajoutant en final du mot précédent la liaison la lettre *s* ou *z* (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3). Il justifie maladroitement ce choix par une survivance de l'ancienne déclinaison de l'accusatif qui se serait généralisée par euphonie au nominatif. Il écrit ainsi *l'aigas era bassa*⁹⁸⁰ ['lajga 'zera 'basa]. Nous notons qu'Anglade disait déjà que le pronom relatif *que* prenait *z* devant consonne (Anglade 1921, p. 252), comme le fait Gilbert par exemple dans : *quez amave*, « qui aimait » ; *quez erem*, « que nous étions » ; *quez avian*, « qui avaient », il peut en être de même dans, *tornet chas elh* [tur'ne tsa zij], « il rentra chez lui » (cf. *Contes de l'aze* et autres textes, § 6.3.3). Nauton dans son article sur le dialecte brivadois, indiquait également :

⁹⁸⁰ L'eau était profonde.

Ce *z* prothétique ajouté à l'initiale, couvre une grande partie du Brivadois. Il ne s'étend pas jusqu'à Cistrières, mais il pénètre en Velay jusqu'à Saint-Privat-d'Allier et, à l'Ouest, jusqu'à Saint-Flour et Murat. Il est employé dans toutes les formes d'*avoir* et *être* qui ont une voyelle initiale. Cette prothèse est ancienne, car on la constate en 1311 dans le Terrier des Templiers de Charbonnier : *lo tenenseyr que zes de la senhoria, .I .ort que zes al veseyr, .I . champ que zes juxta lo riu*, etc. (Nauton, 1964).

Nous avons également noté dans la dernière édition de *Flamenca* (Zufferey, 2014), un certain nombre de formes euphoniques : *fai s'el*, « fait-il » ; *fai s'il*, « fait-elle » ; *E.l cavallier ques ameneron*, « Et les chevaliers qui conduisaient » ; *ques avez*, « que vous avez ». Ceci montrant que même si la justification de Gilbert est quelque peu hasardeuse, son choix graphique n'est pas déraisonnable. Il l'est plus dans le cas de substantifs, d'adjectifs ou même de verbes singuliers suivi d'un *s* final, comme dans : *l'autras aura* [l'awtra zuw'ro] ; *son mestres es* [zij] ; *qu'es riches es* [zij] *honorat, qu'es paures es* [zij] *ladre ! ; aco eras els* ['era zis], etc.

Du point de vu de la morphologie Gilbert en s'appuyant sur la *Grammaire* d'Anglade a établi un système quasiment conforme au vernaculaire de son parler.

Pour le système de l'article bien que se situant sur la limite méridionale de l'utilisation de l'article défini masculin singulier *le* [lə] (ALF, carte 262 ; ALMC, carte 1794*), comme Vidal, Gilbert rétablit systématiquement *lo* [lu] et ceci malgré ce qu'en dit Anglade, « *Lo* est devenu *lou* dans certains dialectes modernes, tandis que *le* s'est maintenu intact dans d'autres. » (Anglade, 1909, p. 212).

Pour l'article pluriel il utilise toujours l'article *li(s)* quel que soit le genre conformément à certains parlars d'Auvergne méridionale comme ceux du Brivadois (ALF, carte 129B ; ALMC, carte 1794). Il trouve peut-être ici une justification avec le cas sujet masculin pluriel *li*, mais surtout avec les pluriels provençaux *li(s)* largement utilisés par Mistral et ses disciples.

Concernant les formes contractées Gilbert dès *La covisada* écrit, *de+lo* > *delh* et *a+lo* > *elh* (en fait *en+lo*) avec la forme *amelh* pour l'indirecte, correspondant aux formes phonétiques des parlars du sud-est du Massif-Central [diʃ], [ij], [amiʃ] (cf. Un problème de grafematica occitana, annexe 14). Nulle-part il ne justifie ou n'explique ces choix. Nous pouvons cependant penser qu'il les puisa dans la lecture des textes médiévaux comme nous les avons vus dans *La permanence de l'écrit occitan en Auvergne* pour le Moyen-Âge (cf. Le Moyen Âge, § 4.1). Il généralise cette graphie à l'ensemble des contractions masculines, comme *pelh*

(*per lo*), *velh* (*vès lo*), et même *chelh* (*chès lo*). Là aussi il ne dévia jamais de ces choix dans tous ses écrits. Il généralise ce système aux pronoms démonstratifs *aquelh* [a'ki] devant consonne (ALF, carte 778 ; ALMC carte 1798) qui devient *aquel* avec liaison devant voyelle. Ce digraphe étant issu de LL latin il redevient *ll* à l'intervocalique, comme dans *aquella*, ou comme pour *elh* (*el*) pronom personnel qui devient *ella* (*ela*) au féminin. Nous rappelons que le L simple intervocalique aboutit généralement à l'intervocalique à [ʎ], [v], [g], ou [r].

Les formes plurielles associées sont moins régulières car nous trouvons à différents endroits sans qu'il y ait vraiment de justification, *de+lis* > *dels* / *de li(s)*, de même *els* / *amels* au masculin et *de li(s)* / *de l's*, comme *a li(s)* pour les féminins. De manière identique pour les démonstratifs Gilbert généralise, *aquels* au masculin et *aqueli(s)* au féminin. Là il se range à l'avis d'Anglade (Anglade, 1909, p. 242), quand les formes locales sont [a'kili] quel que soit le genre (ALMC carte 1821-1822). Ici encore les différences avec Vidal ne sont pas très importantes, ceci montrant somme toute une certaine cohérence globale des parlers d'Auvergne tels qu'ils furent appréhendés par ces deux auteurs.

Pour la morphologie du verbe, Gilbert suit les formes utilisées dans son parler qu'il considère conformes à « un bon occitan » en se protégeant, là encore, derrière la grammaire d'Anglade. À l'inverse de Vidal il ne s'alignera jamais sur les formes morphologiques méridionales principalement les premières personnes en *i*.

Notons seulement la forme de l'imparfait de *viure* « vivre », *vesqia*, « il vivait ». Comme nous l'avons montré (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), les verbes *viure*, « vivre » ; *escruiure*, « écrire » ; *biure* (*beure*), « boire » ; *diure* (*deure*), « devoir » ont dans la région une conjugaison souvent particulière (Roux, 2016 ; 2017), à laquelle nous pouvons rattacher la forme donnée par Gilbert. Ce verbe absent de l'ALMC, se trouve par contre dans l'ALF (carte 1405) au point 811 (Massiac) [vys'kə], et au point 812 (Paulhaguet) [vəs'cjo], ces deux formes correspondent assez précisément à la graphie adoptée par Gilbert dans ses textes.

Les textes contenus dans *Lis contaires delh covize*, notent également un certain nombre de formes morphologiques verbales particulières propres aux différents parlers que Gilbert a retranscrits (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4) :

Disset (*diguèt*), « il dit » forme du passé simple nord occitan occidental ; *facher*, (*faire/far*), « faire », *fachia*, « il faisait », forme donnée comme basse-auvergnate du Sud de la Limagne que nous retrouvons dans le parler d'Albert Coulaudon de Pommier (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2) et dans l'*Enquête sur la Langue Paysanne de Lastic* de Meinecke (Mainecke, 1935) ; *ils l'i forreton*, (*forrèron*), « ils s'y fourrèrent », prétérit d'Auvergne septentrionale en *t*.

C'est surtout au niveau du vocabulaire utilisé que Gilbert et Vidal se différencieront. Autant Vidal alla puiser à différentes sources un vocabulaire souvent savant et recherché (cf. Oeuvre Vidal, § 5.3), Gilbert à quelques exceptions près n'alla jamais chercher hors du vivier local le vocabulaire dont il avait besoin. Nous avons relevé dans l'ensemble des textes quelques rares emprunts, comme :

- *Escomenghar*, « excommunier », que l'on trouve sous la forme *escomengar* / *escomenjar* dans Levy, ou *escumenghar* chez Olivier (Olivier, 2009, p. 519) avec *escomenge* et *escumenge*, dans le sens « d'excommunication ». (Levy, 1909, p. 163 ; Olivier, 2009, p. 519) auquel Gilbert donne le sens « d'effroi ; scandale ».

- *desparrar*, « partir subitement ; courir à toutes jambes » que l'on trouve chez Levy sous la forme *desparar*, « détendre une machine de guerre » (Levy, 1909, p. 119) et également chez Alibert avec le sens de « mettre en mouvement, tirer avec une arme » (Alibert, 1966, p. 287).

- *geambre*, « écrevisse », que l'on trouve sous la forme *chambre* chez Alibert (Alibert, 1966, p. 218) la forme locale étant [eskrœ'v_iisa]. La forme *chambre* existe cependant en Velay comme la forme *jambre* dans l'Est du Puy-de-Dôme (ALF carte 445 ; ALMC, carte 388).

- *tremolar* « trembler », verbe qui a été remplacé par *tramblar* [trã'bla] par copie phonétique du français. Ce verbe existe néanmoins dans le Puy-de-Dôme sous la forme [tramu'la] (ALF, carte 1330).

- *crompar*, « acheter » qui a été remplacé par *achaptar*, mais que l'on trouve dans la Lozère et le Cantal voisins (ALF, carte 6 ; ALMC, carte 1777).

- *la meteissa*, « la même » qui est un mot inconnu ou oublié localement (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1). Levy donne *mezeis* en lemmatisation (Levy, 1909, p. 248), Olivier *meteis*, *metis*, *meteus*, *meseis* (Olivier, 2009, p. 774) et Alibert le donne sous cette forme (Alibert, p. 492). C'est une fois encore probablement chez Anglade que Gilbert trouve ce mot (Anglade, 1921, p. 244). Ce qui semble étrange c'est son utilisation dans un texte du sud de la Limagne *L'home de la Naneta* (cf. Lis contaires delh covize, § 6.3.4).

Nous trouvons également quelques mots qui semblent d'utilisation très locale :

- *cantau*, « nom d'un rocher à Chilhac », et *cantia* « fourche à parc ». (cf. La covisada, § 6.3.1). Nous avons trouvé *cantal* chez Levy avec le sens de « pierre ; moellon » (Levy, 1909, p. 63).

- *varzella*, « cerisier » (cf. La covisada § 6.3.1).

- *un vietge (viatge)*⁹⁸¹, « une fois », forme très répandue en Brivadois comme dans l'Est du domaine occitan (ALF, carte 590 ; Bartran, 1934).

D'autres mots dont nous n'avons pas trouvé l'origine ou qui semblent inconnus localement tant dans les Atlas que dans les enquêtes que nous avons menées :

- *ezorir*, « rassasier ».

- *margir*, « inonder ; arroser ; répandre un liquide ».

Nous voyons là qu'à l'inverse de Vidal Gilbert reste très attaché aux formes locales. Hormis les formes inconnues et non-identifiées comme *ezorir* et *margir*. Les autres formes peuvent être justifiées, soit par l'utilisation dans un parler voisin comme *geambre*, *tremolar*, *crompar*, soit par une utilisation antérieure dans les textes anciens comme *meteis*, *escomenge* ou *desparrar*.

Établir un diagramme d'évolution de la langue de Gilbert comme nous l'avons fait pour celle de Vidal n'aurait pas grand intérêt. À l'inverse de ce dernier et si l'on met de côté ses attermolements originaux avec la graphie « malvezine », Gilbert, une fois établi son système graphique raisonné dans *La covizada*, s'y tient. Quant à parler pour la période Malvezin, qui se situe, rappelons-le avant la Grande-Guerre et même son entrée dans le Félibrige, de « langue en élaboration » comme l'a fait Chambon (Chambon, 1995), le terme n'est peut-être pas le bon. Il s'agirait plutôt d'une langue sous influence. Gilbert se débarrassa assez rapidement de ce système pour en reconstruire un autre tout à fait différent grâce, dirons-nous, à la découverte de la grammaire d'Anglade. De ce premier essai graphique, il ne resta plus après 1918 que quelques références étymologiques au *Glossaire de la langue d'oc* (Malvezin, 1908-1909).

Plutôt que de parler de graphie il s'agit plutôt chez ces deux auteurs d'une question de langue. Car, comme nous le savons, une langue est une manière de dire les choses grammaticalisée et lexicalisée, et si leurs travaux les conduisirent à établir chacun de son côté un système graphique en fin de compte assez comparable, c'est la langue qui charpente l'œuvre de chacun de ces écrivains qui divergent complètement. La langue que veut illustrer, si ce n'est magnifier, Gilbert est bien celle de son pays, cette Ribeyre d'Allier à laquelle il se réfère sans cesse. Vidal au contraire, veut plutôt mettre en chantier un standard nord-occitan central qui va de plus en plus, au fur et à mesure de la progression de son œuvre, imiter si ce n'est plagier ou pasticher le languedocien central qui reste sa référence idéale, celle de la langue intégrale.

⁹⁸¹ Localement *ia* tonique réalisé [je] (Roux, 2016).

Cela apparaît clairement dans les différents niveaux de langues tant morphologiques que surtout lexicaux utilisés par chacun d'eux mais aussi dans les thèmes qu'ils traitent. Pour Vidal, à la foi félibréenne inébranlable, ranimer et faire revivre la langue signifiait surtout lui donner une forme écrite régulière, lui donner une apparence savante, l'actualiser par les sujets qu'elle traite, et par là lui rendre sa dignité. Il fallait donc normaliser son usage. Cela est très clair quand dans les deux derniers numéros du *Grelet* dans lesquels il retranscrit le texte de Sanitas, *Le miaru, lo maunaï et soun draule* (Sanitas, début XIX^e) pour en faire *Lo moneir, son dròlle e l'aze*. Il n'est pas question de faire une translittération du texte mais bien de le renormaliser suivant les principes de « la bonne langue ». À titre d'exemple nous donnons ci-dessous les seize premiers vers de ce poème.

Le Miaru, lo Maunaï et soun Draule

Que n'autre parle l'allemand,
 Le russe, l'anglé, le flamant,
 Yau connaïsse ma le lingadge
 De moun pequi tro de vialadge,
 Et, que lingatge, l'âme tant,
 Que chi zeïra le gran sultant
 Le parlayoun guin moun aïta
 Sous pena d'esse daitaïta.
 Gran Lafontaine, pure pas
 Chi baï se vau retroumpetas
 Tas fablas d'un air chi rigible !
 Yau t'aimitarai pas, cou chiïa pas pouchible
 Mas laïssa me, daumoins, tau zai gui, repetas
 Tutas las dgentas vaïritas
 Que te za gui pou tu le mounde
 Sen te suchias, mardai, que cauque Aze nen grounde⁹⁸².

Lo moneir, son dròlle e l'aze

Que d'autres parlan l'Alemand,
 Lo Ruse, l'Anglès, lo Flamand,
 Ieu coneïsse ma lo lengatge
 De mon petit tros de vialatge,
 Aquest lengatge l'ami tant
 Que s'èri lo grand Sultan
 Lo parlarian dins mon Estat
 Sot pena d'estre destestat
 Grand Lafontaine plora pas
 Tant ben ! se vau retrompetar
 Tas fablas d'un air tant risible !
 (*manque un vers*)
 Mas laïssa-me daumens te repetar
 Totas las gentas veritats
 Que tu z'as dit per tot lo monde,
 (*manque un vers*)

Nous constatons dans ce court exemple que Vidal n'hésite pas à modifier la langue de Sanitas pourtant gibaldipontain comme lui, donc à priori, même avec un siècle d'écart s'exprimant

⁹⁸² L'Âne, le Meunier et son Fils / Qu'un autre parle l'allemand / Le russe, l'anglais, le flamand, / Moi, je ne connais que le langage / De mon humble village, / Et, ce langage, je l'aime tant / Que, si j'étais le grand sultan, / On le parlerait dans mon État / Sous peine d'être décapité. / Grand La Fontaine, ne pleure pas / Si, avec ce langage, je vais clamer à nouveau / Tes fables d'un air risible ! / Je ne t'imiterai pas, ce ne serait pas possible / Mais laisse-moi, du moins, comme j'ai dit, répéter / Toutes tes belles vérités / Que tu as dites pour tout le monde / Sans se soucier, oh non ! que quelque Âne n'en gronde.

dans le même parler. *Miaru* (*miaron*) devient *aze* ; *n'autre* (*un autre*) devient *d'autres* ; *yau* (*iò*) devient *ieu* ; *âme* (*ame*) devient *ami* ; *chi zeïra* (*si z-èra*) devient *s'èri* ; *chi baï se* (*si bei se*) « si avec lui » devient *tant ben ! se* ; *te za* (*te z-as*) devient *tu z'as* (le complément remplace le sujet), etc. Il en arrive même à sauter deux vers qui semblent l'ennuyer, *yau t'aimitarai pas, cou chîa pas pouchible* (*Iò t'imitarai pas, quò sirià pas possible*) et *sen te suchias, mardai, que cauque Aze nen grounde* (*sens te sociar, mardèir, que quauque Ase ne'n gronde*). À vouloir trop ressembler à son modèle méridional, il omet parfois le sens de ce qu'il transcrit. Souhaitant uniformiser la langue, à partir de son roman *Un Amor*, les formes nord-occitanes de sa langue ne sont plus dans ses textes qu'un maquillage sans relief et non le reflet d'une réalité linguistique. En conséquence, dans sa volonté de moderniser la langue, il a recours à des languedocianismes (des gasconismes disait Gilbert) et des archaïsmes qui peu ou prou l'éloignent de l'idiome qu'il veut défendre et promouvoir. Là, ressort clairement son tropisme à avoir voulu plus regarder du côté de Toulouse que de la langue d'Auvergne, ancienne ou moderne.

Nous avons vu au contraire que Gilbert, dans *Lis contaires delh covize*, va prendre grand soin dans la retranscription de tous les textes qu'ils soient pour lui méridionaux comme ceux du Gévaudan saugain ou même des Pyrénées ariégeois, ou au contraire septentrionaux du Livradois ou de la Haute-Combraille (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4). Sa graphie raisonnée ou rationnelle est là pour permettre à tous les parlars occitans de s'exprimer dans le respect de leur particularisme et de leur authenticité. Comme il l'écrit lui-même dans sa préface de *Lis contaires delh covize*.

Il est possible d'arriver à une unité relative en procédant par étapes et sans faire violence à personne. Tout d'abord il faut établir une orthographe. [...] Tous les dialectes étant écrits d'après les mêmes principes, l'unité que nous recherchons se manifestera. Elle sera *relative* parce que subsisteront, pour chaque région, les caractères dialectaux. On constatera également certaines différences d'écriture dans les détails. Ces différences pourront être sinon complètement éliminées, du moins considérablement atténuées. [...] Quant aux caractères dialectaux, ils sont dans la nature des choses ; cependant, il est permis de penser qu'ils s'atténueront avec le temps.

À la différence de Vidal, Gilbert ne veut pas brûler les étapes et prêche pour un travail collectif, un travail de commission. Il veut laisser le témoignage de la langue dont il a hérité par le biais de la littérature populaire qu'elle véhiculait. Vidal sentait l'urgence d'agir devant la fin de la langue traditionnelle telle que la parlaient ceux qui l'avaient acquise au berceau. Il sentait la nécessité d'en faire un outil littéraire moderne à l'aune des autres littératures

contemporaines. Pour Vidal il n'y a pas d'autre alternative que d'accorder un soin tout particulier à une modernisation de la langue, en piochant partout où c'est nécessaire, parmi les parlers contemporains qui semblent les plus authentiquement occitans ou dans les dictionnaires de la langue ancienne et, si besoin, en ayant recours à des néologismes construits sur des racines purement occitanes. Gilbert redoutait sans doute le même danger menaçant la langue transmise, mais, pensait sur le long terme. C'est le temps qui permettrait de façonner cette langue projet que tous les deux ambitionnaient. En attendant chacun devait œuvrer à la défense de son propre parler. À l'aide d'une orthographe rationnelle qui permettrait une plus grande intercompréhension et les échanges nécessaires. Petit à petit, s'atténueraient les différences, et se forgerait une langue entre tous partagée, tout en gardant les marqueurs d'identité de chacun des parlers. Nous verrons plus loin comment le travail et l'approche de chacun d'eux a pu orienter ou tout au moins influencer ce qu'est devenue après eux la langue occitane d'Auvergne.

7.2 Controverse et opposition

Peut-on parler de controverse entre Vidal et Gilbert ? Surement si ce mot est pris dans le sens de polémique ou de désaccord ou peut-être même de querelle. Bien que les deux hommes adhèrent tous deux au Félibrige la même année en 1914, et qu'ils soient tous deux membres de la même maintenance, celle de Basse-Auvergne, il semblerait qu'à aucun moment il n'y ait eu entre eux une quelconque connivence, concorde ou entente. Gilbert s'occupait de l'antenne parisienne du mouvement quand Vidal, rapidement nommé *Majoral*, résidait dans le Puy-de-Dôme. Chacun menait ses travaux et sa vie militante de son côté et sans trop rendre de comptes l'un à l'autre. D'ailleurs Gilbert créa rapidement sa propre organisation *Lo covize* en 1928 qui fut jusqu'en 1934 l'antenne parisienne de la Maintenance basse-auvergnate et dont la revue *L'Alauza d'Auvernha* était l'*Organe de la maintenance d'Auvergne et des sociétés auvergnates de Paris* (cf. Biographie Gilbert, § 1.6).

Comme nous l'avons vu dans le chapitre qui précède (cf. L'écrit occitan moderne chez Vidal et Gilbert, § 7.1), à aucun moment il n'y eu de démarche collective ou de collaboration entre ces deux hommes en ce qui concerne la mise en forme d'un système graphique pour l'occitan d'Auvergne. Ne parlons donc pas d'une approche linguistique conjointe afin d'établir une proposition pour une langue normée pour l'ensemble auvergnat. Chacun mena sa quête et ses recherches selon ses inclinaisons, Vidal avec le *Collège d'Occitanie* de Toulouse et sous la houlette de Joseph Salvat, Gilbert par l'étude des textes anciens avec la Grammaire d'Anglade en poche. Vidal mit très rapidement en application son système en le faisant fortement évoluer

aux travers de trois œuvres romanesques majeurs *La serva*, *Jan Combralha* et *Un Amor* (cf. Œuvre Vidal, § 5.3). Gilbert publia trois ans plus tôt que le premier roman de Vidal un intéressant recueil de contes joliment mis en scène *La covisada* (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3.1). Le système orthographique raisonné ou rationnel y était déjà solidement mis en place au service d'une langue très localisée dont il ne doutait absolument pas de la qualité et de l'authenticité occitane. Ont-ils échangé sur leurs travaux et leurs démarches ? Nous n'en savons rien mais nous pouvons fermement en douter car rien ne le laisse paraître. Comme nous l'avons déjà évoqué, dans le petit document concernant l'organisation du Covize de septembre 1927 à Brioude, sous l'égide de l'*Escola de Limanha* et sous la présidence du *Majoral Vidal*, c'est dans la graphie de Gilbert qu'est rédigée la plaquette. Dès le début nous pouvons sentir la méfiance dont fait preuve Gilbert devant l'engouement de Vidal pour la langue de ses maîtres méridionaux. Car c'est surtout le système linguistique et graphique que Gilbert conteste chez Vidal. En 1931 dans le numéro 27 de *L'Alauza d'Auvernhha*, Gilbert écrit dans la rubrique *Les livres* page 4 une présentation critique du roman de Vidal *Un Amor*. Nous avons là à faire à une cinglante invective et un véritable règlement de compte.

Concernant l'intrigue romanesque, Gilbert note immédiatement : « Cette histoire, assez pathétique, par moments, ne présente, d'ailleurs, rien de bien neuf, et chacun l'a lue, plus ou moins, au rez-de-chaussée de son journal. » Mais cela n'est qu'une mise en bouche, car suit le fondement même de la critique de Gilbert, la langue. C'est une longue raillerie que nous ne pouvons, nous empêcher de donner quasi intégralement tant elle est éclairante sur la différence d'approche de chacun des deux auteurs quant à la restauration de l'idiome régional et de leur antagonisme.

Il y aura plus d'intérêt à examiner la langue dans laquelle elle est écrite [l'histoire]. Benezet Vidal est de ceux qui pensent que la langue d'oc n'échappe pas aux règles communes de toutes les langues, c'est-à-dire qu'elle doit avoir sa grammaire et son orthographe. Grammaire et orthographe n'ont pas besoin d'être créées : elles existent. Il n'est que les employer. Vidal s'y applique consciencieusement, et ce n'est pas un mince mérite.

Constatons la reconnaissance de Gilbert au fait de l'utilisation d'un système raisonné et rationnel tant orthographiquement que grammaticalement de la part de Vidal. Suit une analyse du vocabulaire qui correspond assez parfaitement à celle que nous avons-nous même donnée dans le chapitre consacré à cette nouvelle (cf. *Un Amor*, § 5.3.6)⁹⁸³.

⁹⁸³ Notons que cette analyse avait été faite avant que nous ne prenions connaissance de l'article de Gilbert dans *L'Alauza d'Auvergne* n° 27.

Peut-on l'approuver, cependant, d'avoir adopté l'emploi intégral de la graphie de *l'Escola Occitana*, et de vouloir ainsi introduire en Basse-Auvergne des formes qui ne sont aucunement en harmonie avec notre parler ? Dans quelle partie de cette contrée dit-on : *sozprenguet, magre, sol, sapcheri, trach, sota, trebol, cambiat, profich, auzel, dopte, lech, sozpresa, logar, brut de locha, consol, lies, polsar, etc* ? Nous disons plutôt : *sosprenguet, maigre, solelh, sabeguere ou saupiguere, trait, sos, trebou, chanjat, profeit, au cel, doute, leit, sospressa, logear, brut de luta* (ou mieux de *batosta*), *co ssol, ella, poussar, etc.*

Nous voyons là un peu d'exagération et de mauvaise foi de la part de Gilbert. Si pour un certain nombre de mots la critique est fondée elle l'est beaucoup moins pour d'autres comme la distinction entre *sos*, et *soz* qui ne sont de deux formes orthographiques du même mot se prononçant dans les deux cas [su] dans les parlers nord-occitans, de même *co ssol* et *consol* sont le même mot. *Auzel* et *au cel* sont là aussi deux formes tout à fait légitimes relevant de l'espace occidental ou oriental de la langue (Teulat, 1981, carte 10), comme *sol* (*solelh*) qui est l'aboutissement du déplacement d'accent donnant [sul] < ['sul_œ] < ['sule] < [su'le] (*solelh*) (ALF, carte 1241 ; ALAL, carte 2). Nous constatons que les critiques de Gilbert sont parfois trop rapides et notent malgré tout une certaine méconnaissance des parlers septentrionaux de sa part (tout au moins à cette époque).

Viennent ensuite les francismes dont il est vrai, Vidal parsème son texte faute de connaître des équivalents occitans appropriés.

Il y aurait bien à relever, dans le texte de « Un Amor », maintes expressions purement françaises, *conselher dou Commerce en defora ; bastit à chaus e a sabla ; una fluxion de peitrina.*

Signalons en passant que Gilbert ne donne pas de mots ou de formes idiomatiques permettant de remplacer opportunément ces expressions. Il s'en prend à la suite à la morphosyntaxe de Vidal.

Des manquements à la syntaxe, *maugrat qu'aia*, pour *maugrat qu'aguessa ; diguet en sa mestra am à la maire Chocot*, pour, *digu et am sa mestra et am la maire Chocot ; l'es vengut veire*, pour *l'a vengut veire ; i demandet*, pour *lhi demandet*, et même de nombreuses fautes comme celles-ci *fransé (frances) adré (adreit ou, au moins adret), ma (mas) mai (mais), ei (es), bluiit (?)*.

Là aussi tout est discutable, et conformément au système graphique adopté par Vidal, certaines formes peuvent être comprises comme par exemple la distinction qu'il établit entre *ma* privatif et *mas* conjonction. Cette même distinction existe d'ailleurs dans les parlers d'Auvergne-méridionale qui oppose, *mas* et *mès*.

Vient alors le point qui pour Gilbert relève de l'hérésie la plus pure.

Mais la place faisant défaut il faut se borner à signaler une erreur imputable, semble-t-il au système adopté par B. Vidal : c'est l'emploi constant de l'adverbe affirmatif *oc* au lieu de *so* et de *zo*, pronoms. On peut le vérifier par plusieurs passages du texte de *Un Amor* : *vejám, venguèt-oc, sa lenga, l'as vista ?* (page 23) – *son malins, oc vesi* (page 23) – *fan de mau sens oc voler* (page 35) – *oc podetz dire* (page 47) – *e puei vos oc dire* (page 49). *Oc* signifie « oui ».

Gilbert se fait alors un malin plaisir à traduire ces phrases en remplaçant systématiquement *oc* par *oui* ce qui aboutit à une phraséologie on ne peut plus comiques du type :

Voyons, fit *oui* sa langue ? – Ils sont malins, *oui* je vois – Ils font du mal sans *oui* vouloir – *oui* vous pouvez dire – et puis, je vous *oui* dis.

« Ce qui n'a pas de sens. » rajoute-t-il.

En bon et docte professeur il donne ensuite la correction du texte :

La première phrase contient la particule démonstrative *so, ce*, et doit se construire ainsi : *vejám, so venguèt, sa lenga ?* – Les autres doivent s'écrire successivement : *son malins (sic) o vesi* (ils sont malins, je LE vois) – *Fán de mau sens zo voler* (ils font du mal sans LE vouloir) – *Zo podetz dire* ou *O podetz dire* (vous pouvez LE dire) – *E pueis, vos zo dize* (Et puis je vous LE dis).

Et là de donner une petite leçon à « Mon ami B. Vidal » en lui expliquant que « la graphie de l'*Escola Occitana* établie après de laborieuses recherches [...] n'est pas tout à fait bonne pour la Basse-Auvergne. » et d'entonner sa rengaine favorite :

Nous ne pouvons écrire fidèlement notre parler qu'en tenant compte, à la fois, de l'*étymologie* et de l'*évolution* de ce parler. Cette évolution n'étant pas la même dans tous les dialectes, il en résulte des différences dialectales, ce qui fait que l'auvergnat transposé dans le gascon prend, dans beaucoup de cas, une mine étrangère, surtout si l'on y introduit la complication de *s* au lieu de *ss*, et si l'on affuble les mots de nombreux accents inutiles.

Grand seigneur Gilbert termine sa satire par :

Souhaitons, en tout cas, que le petit livre de B. Vidal fasse son chemin, en attendant un prochain roman qui va bientôt paraître, sauf erreur, et dans lequel on trouvera toutes les qualités personnelles que notre ami a montrées dans ses précédents ouvrages.

Même si le ton est ici narquois, nous ne pouvons pas donner totalement tort à Gilbert. Comme nous l'avons dit (cf. L'écrit occitan moderne chez Vidal et Gilbert, § 7.1), avec *Un Amor* Vidal fit peut-être l'écart de trop. Et le retour à une forme plus proche de celle de *La serva*

aurait sûrement été bénéfique. Cependant malgré ce que dit Gilbert il n'y eut point d'autres romans de Vidal.

Vidal fut sans doute très blessé de cette attaque publique de Gilbert en pleine page de *L'Alauza d'Auvernha*. Nous lisons dans sa lettre à Salvat du 31 mai 1931, ce qui suit :

*Carissime amic. [...] Gilbert non m'esparnha dins son Alauza d'Auvernha per la grafia. Gandilhon me conselha de non respondre. Gilbert estent orgolhos, testard coma degun e de pron marida fes. De mai es un pauquet rocat.*⁹⁸⁴

Nous voyons là que les relations entre les deux hommes ne sont pas des meilleures. Cependant dans le numéro 31 de la même revue datée de mai 1931, sont reproduits intégralement les *brindes* pour un Covize à Lavoûte-Chilhac de Benezet Vidal *Majoral*, Enric Gilbert et Louis Debrons de la Maintenance de Haute-Auvergne, chacun dans sa propre et différente graphie. Cela montre que la revue accepte de bon grès chacune des écoles et fait preuve d'une appréciable tolérance.

Il n'empêche que la polémique continue d'enfler. Dans sa lettre datée du 13 juin 1931 à Lezoux Vidal renchérit auprès de Salvat.

Delhostal m'a escrich qu'i avetz demandat lo numero de l'Alauza ont Gilbert m'aluz de tant bèla faison. D'Amics m'an escrich : « l'article de Gilbert m'a mancat ; aquest (illisible)...etc ». D'autres « Gilbert es gaire polit... ». Gandilhon me dich (sic) : « Gilbert, ça ne compte pas, ne répondez pas, ça n'en vaut pas la peine, etc... » et per clavar me diguet que que lo dich Gilbert es un nèsci. Ajustèt : « il a voulu se mettre à faire de l'étymologie : il y avait de quoi pouffer de rire ! » Discutaraï pas mon òc ni mai d'autres mots, mau-grat que Gilbert me dija qu'a 8 pajas d'observacions sus « vostre paure darrier livre » ; per òc sufis de legir sa (illisible) per veire qu'en latin hoc vòl dire sò que dizi, e que se dis chasque dia dins mon país. Adonc traizem l'eschala. Ai citat Anglade ; mas pèr Gilbert Anglade qu'es acò ? e d'abòrd que « Mistral es un orgolhos e un falor », quau pòt comptar davant l'auzel dóu B. Rochechouart ? (Gilbert demòra 2 bd. Rochechouart, à Paris)⁹⁸⁵.

⁹⁸⁴ Très cher ami [...] Gilbert ne m'a pas épargné dans son *Alauza d'Auvernha* pour la graphie. Gandilhon me conseille de ne pas répondre Gilbert étant orgueilleux, têtue comme personne et de très mauvaise foi. De plus il est un peu « hargneux ».

⁹⁸⁵ Delhostal m'écrit que vous avez demandé le numéro de l'Alauza où Gilbert m'asticote de si belle façon. Des amis m'ont écrit : « l'article de Gilbert m'a peiné, ce (illisible)...etc. » D'autres : « Gilbert n'est guère poli. » Gandilhon me dit : « Gilbert, ça ne compte pas, ne répondez pas, ça n'en vaut pas la peine, etc... » et pour conclure il me dit que ledit Gilbert est un imbécile. Il ajoute, « il a voulu se mettre à faire de l'étymologie : il y avait de quoi pouffer de rire ! » Je ne discuterai pas mon òc ni d'autres mots, malgré que Gilbert me dise qu'il a 8 pages d'observations « sur votre pauvre dernier livre » ; pour òc il suffit de lire sa (illisible) pour voir qu'en latin *hoc* veut dire ce que je dis, e qui se dit chaque jour dans mon pays. Alors tirons l'échelle. J'ai cité Anglade, mais pour Gilbert Anglade qu'est-ce que c'est ? et d'abord que « Mistral est un orgueilleux et un sot » ; qui peut compter devant l'oiseau du Boulevard Rochechouart (Gilbert habite, 2 bd. Rochechouart à Paris).

Nous pouvons constater que le torchon brûle entre ces deux hommes. La discussion sur *òc* vient comme nous l'avons vu de l'utilisation qu'en fait Vidal comme pronom neutre (cf. Œuvre Vidal, §.5.3) ce que Gilbert réfute utilisant *o* ou *zo* (cf. Œuvre-Gilbert, chapitre, 3.6). Quant à la référence à Anglade nous ne voyons pas trop d'où il la tient ? Car le reproche qu'il fait à Gilbert de sa méconnaissance d'Anglade étonne quand l'on sait l'utilisation que celui-ci fit de sa grammaire.

L'année 1934 va être pleine de rebondissements et décisive sur l'avenir des relations entre Gilbert et Vidal.

Dans sa lettre du 10 janvier 1934 adressée à Salvat, Vidal dit : « *S'auzisetz parlar de Gilbert Enric o de Pagès*⁹⁸⁶ *gardatz e gardatz ben vòstra* (illisible) *per un melhor.* »⁹⁸⁷ Nous pouvons supposer qu'il parle de sa voix pour la remise des *cigales*⁹⁸⁸. D'ailleurs dans la lettre qui suit du 22 janvier, c'est d'Henri Dommergues⁹⁸⁹ dont il fait l'éloge, et pour qui il demande à Salvat de donner sa voix.

De plus Gilbert a présenté la deuxième édition de *Contes de la luneira* aux Grands Jeux floraux Septennaux du Félibrige. Son livre n'étant pas primé, Gilbert va placer dans *L'Alauza d'Auvernha* de juillet 1934 un des textes de cet ouvrage, *Lo fogaud (conte de per Sent-Joan)*, en indiquant, « extrait de *Contes de la luneira*, ouvrage envoyé aux Grands Jeux floraux Septennaux de 1934 et mis à l'index par M. Marius Jouveau⁹⁹⁰, Capoulier du Félibrige. » Nous voyons là que les relations entre Gilbert et le Félibrige ne sont pas non plus des plus apaisées et même s'enveniment.

Mais la grande brouille entre Gilbert et Vidal et le Félibrige survint le 14 juillet 1934. Cette année-là, Gilbert et *Lo covize* étaient à l'origine de l'organisation de la Grande Journée Auvergnate de Clermont-Ferrand. Comme nous l'avons dit (cf. Biographie Gilbert, chapitre 6.1) Gilbert voulait, au-delà de la défense de la langue, promouvoir le développement culturel et économique de sa région au travers d'un large mouvement qu'il nommait Régionalisme. Cette journée était donc destinée à célébrer ce grand mouvement. Le Félibrige comme son *Majoral* n'adhéraient pas à cette idée et donc décidèrent de ne pas participer à cette journée qu'ils ne considéraient pas comme félibréenne. Cependant, l'organisation de la journée, financée par le Comité de la Foire-Exposition de Clermont-Ferrand, avait été laissée aux bons soins de la Maintenance d'Auvergne. Celle-ci se montra tout à fait absente et ce fut à

⁹⁸⁶ Personne non identifiée probablement membre du Covize.

⁹⁸⁷ Si vous entendez parler de Gilbert Henri ou de Pagès, gardez et gardez bien, votre (illisible) pour un meilleur.

⁹⁸⁸ Distinction permettant de classer les félibres.

⁹⁸⁹ Henri Dommergues, (1869-1945), secrétaire de *l'Escolo oubergnato* après 1918.

⁹⁹⁰ Marius Jouveau (1878 – 1949) félibre provençal et Capoulier.

L'Alauza d'Auvergne d'assurer l'organisation de la journée. Mais comme le rapporte caustiquement Gilbert dans le numéro 29 de *L'Alauza d'Auvergnha* d'août-juillet 1934, « Elle a montré de manière éclatante, que, “*dins lou Puei-de-Doumo*”, comme dit l'autre “*n'i a que fan de bon travail*...”⁹⁹¹ » Puis de rajouter sarcastique :

C'était évidemment trop beau, au gré de quelques *pervenches* en maillechort, d'une *cigale* en vieux laiton et même d'une orgueilleuse *étoile* de même métal... Ces divers phénomènes félibréens firent tant et si bien que le félibrige – ou, plutôt, leur félibrige personnel – devint purement et simplement intolérable.

C'est à Benezet Vidal et Marius Jouveau Capoulier en exercice, que s'adresse la raillerie. La guerre est déclarée et c'est au cours de la Grande Journée Auvergnate de Saint-Germain-Lembron que la rupture est accomplie. Ainsi dans le numéro 30 de *L'Alauza d'Auvergnha* d'octobre 1934, Gilbert se faisant rapporteur de l'événement écrit :

Aqueste matin, quaucun me demandava si mancava dengun : lhi ai respondut que mancava dengun. Tot aquels que « trabalhon, dins lo Puei-de-Doma », et en lai, ves Breude, o ben ves Paris, ; son aqui.

« Volem trabalhar totes de bon cuer per faire amar nòstre país.

« Si n'i a que fazon la gaunha, acó sara coma voudran !

« Nos chau de monde de bóna volontat, de franc monde, non pas d'aquels que tiron de ves arrer, que volon ni faire, ni laisser faire !

« Nos autres, nos assemblarem per melh nos sostener et menarem l'obra galhardamen.

« Et, per que zo sachon, cridarem et tornarem cridar tant de cóps que chaura :

« Auvernhats sem, Auvernhats volem demorar !

« Et que lo vin de l'Ambron garde nòstre cuer gai ! »⁹⁹²

Dans le même numéro, Gilbert, toujours lui, règle son compte au Capoulier Marius Jouveau. Il rappelle son surnom *franchimand* de *Cap-Houiller*, car dit-il, « il avait les cheveux noirs comme du charbon ». Puis vient une attaque en règle contre la revue *Lou Félibrige*, dont la parution est plus qu'aléatoire, « *lo darrer numero – “Abrieu-Jun 1934 – arribet tot bellamen*

⁹⁹¹ Dans le Puy-de-Dôme [...] il y en a qui font du bon travail.

⁹⁹² Ce matin, quelqu'un me demandait s'il ne manquait personne : je lui ai répondu qu'il ne manquait personne. Tous ceux qui « travaillent, dans le Puy-de-Dôme », et au-delà à Brioude, ou bien à Paris, sont là. Nous voulons travailler tous de bon cœur pour faire aimer notre pays. S'il y en a qui font la tête, ce sera comme ils voudront ! Il nous faut que des gens de bonne volonté, des gens fidèles, et non de ceux qui tirent en arrière, qui ne veulent ni faire, ni laisser faire ! Nous nous assemblerons pour mieux nous soutenir et mènerons l'œuvre gaillardement. Et pour qu'on le sache, nous crierons et crierons encore autant de fois qu'il le faudra : Auvergnats nous sommes, Auvergnats nous voulons rester. Et que le vin de Lembron garde notre cœur gai !

pelh mes de julhet... »⁹⁹³ Mais c'est sur l'écriture de son occitan que Gilbert l'étrille, en commençant son texte par : « *Vos voudria faire veire de quana móda lo "Cap-Houiller" escriu la lenga d'oc : i a per faire plorar una vacha am son vedel !* »⁹⁹⁴ Gilbert conclut sa moquerie sur ces mots : « *Vezés que lo Marius, lo mestre grant et soubeiran delh "Félibrige", escriu sa "lenga prouvençalo", am un escobas...* »⁹⁹⁵.

Cela marque la scission définitive de l'association *Lo covize* d'avec le Félibrige, actée dans le même numéro de *L'Alauza d'Auvernha* et que nous avons rapporté précédemment (cf, Biographie Gilbert, § 6.1).

Si nous ne trouvons plus de remarques du côté de Vidal au-delà de cette date, probablement trop occupé par le Félibrige, son recueil *Lo vielh Clarmont* et sa *Gramatica Auvernhata*, Gilbert de son côté ne désarme pas.

Dans une lettre datée du 1^{er} février 1941, adressée à Ismaël Girard, Gilbert réitère ses attaques contre le Félibrige en rappelant les événements qui l'ont amené à se séparer de cette organisation.

Savez-vous qu'après une odieuse intrigue du Marius de z'Ais et du Benezet le bien nommé, j'ai mis ces personnages et leur félibrige enfantins hors de toutes les organisations que j'ai créées ? Je ne le regrette point, car, une fois libre, j'ai pu entreprendre bien des choses intéressantes qui n'étaient pas, paraît-il, « félibréennes ».

Et, maintenant, ce qu'on appelle par antiphrase, « l'Escola de Limanha » se contente d'imiter, d'assez loin, « Lo covize ». Bref, j'ai pu constater que « Lou Félibrige » n'est bon qu'à mettre la zizanie un peu partout.

Le mépris dont fait montre Gilbert vis-à-vis du Félibrige et de ses dirigeants et sans équivoque.

Dans *L'Alauza d'Auvernha* de juin 1942, en pleine période de Révolution Nationale, où certains croient au retour de l'enseignement des langues régionales, Gilbert publie un long article dans sa revue de la page 1 à 7, intitulé *La langue d'oc à l'école*.

Cet article commence par une présentation des parlars de la Basse-Auvergne, dans lequel Gilbert note :

Les variations locales ne constituent pas de différences essentielles. Ces phénomènes linguistiques sont, d'ailleurs, expliqués par la philologie.

⁹⁹³ Le dernier numéro - avril-juin 1934 – arriva tout doucement au mois de juillet.

⁹⁹⁴ Je voudrais vous montrer comment le « *Cap-Houiller* » écrit la langue d'oc : il y a de quoi faire pleurer une vache et son veau. »

⁹⁹⁵ Vous voyez que Marius, le grand maître et souverain du « Félibrige » écrit sa « langue provençale » avec un mauvais balai.

Et immédiatement de rajouter :

Où la difficulté est la plus grande, c'est dans l'écriture de la langue. Depuis longtemps, l'unité graphique étant rompue, chacun veut avoir son système, lequel repose invariablement sur la *phonétique française*, ce qui est proprement une hérésie. [...] Par ces procédés absurdes où la science n'a aucun part, on accentue la décomposition des parlers et l'on arrive à en faire des patois barbares.

Vient alors un texte mettant à mal la graphie « employée par Mistral. » dont il déplore l'irréflexion et l'incohérence, « *Mireio* a paru en 1859 et ledit Félibrige, [...] a réussi à embrigader, dans tous les pays d'oc, des équipes chargées de faire de la réclame pour la Provence [...] Et depuis plus de quatre-vingts ans, il [le Félibrige] continue à errer. »

Il règle ensuite, point par point son compte à ce système, et retranscrivant un texte de Mistral en graphie rationnelle. Il montre que le provençal loin d'être une langue à part et aux vertus littéraires particulières, n'est, ni plus ni moins, qu'un dialecte d'oc comme les autres « qui prend tout simplement sa place à côté du limousin, de l'auvergnat, du languedocien, du gascon. » Il reconnaît quand même que « il est juste de dire que Mistral déplora, à divers moments de sa vie, d'avoir substitué la voyelle *o* à la finale *a*. » et que cette graphie était plus celle de Roumanille que de Mistral.

Il parle ensuite en préambule d'un paragraphe consacré à *Une graphie rationnelle*, de « la méthode de restauration graphique intégrale préconisée par Antonin Perbosc et Prosper Estieu, de *l'Escola Occitana*, de Toulouse. »

Vient donc un long développement sur :

Une graphie rationnelle qui est propagée par *L'Alauza d'Auvernha*. Cette graphie est basée sur l'étymologie en même temps que sur la phonétique *occitane*, et elle tient compte de l'évolution de nos parlers. [...] Elle s'adapte rigoureusement à l'état actuel de notre dialecte, en sorte qu'elle l'écrit tel qu'il est parlé.

Et il rajoute :

La graphie [...] est valable non seulement pour le dialecte auvergnat, mais encore pour tous les dialectes de la langue d'oc, à condition [...] de tenir compte des particularités dialectales.

Nous avons vu qu'il se fit fort de le montrer quelques années plus tard dans *Lis contaires delh covize*, qu'il cite un peu plus loin comme à paraître, avec des textes gévaudanais mais aussi un texte languedocien des Pyrénées (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4). Il montre ensuite la cohérence des deux systèmes celui de *l'Escola Occitana* de Toulouse et celui de *L'Alauza d'Auvernha*.

L'étude approfondie des textes des troubadours, à laquelle on s'est livré, de part et d'autre, sans qu'il y ait eu entente préalable, a conduit au même résultat [...] tout en faisant apparaître ce qui est commun, a laissé subsister nécessairement des différences dialectales. Il n'en est pas moins vrai que la lecture des textes gascons par les Auvergnats, et réciproquement, en est grandement facilitée.

Il soulève cependant quelques désaccords avec l'*Escola Occitane*, qu'il dit partager d'ailleurs avec René Lavaud⁹⁹⁶ et P. L. Grenier⁹⁹⁷, entre-autre sur l'emploi de *s* au lieu de deux *s*, contrairement à la tradition suivie par les troubadours.

Là commence le pamphlet adressé à son compatriote Benezet Vidal. Ou plutôt recommence, car Gilbert reprend son argumentaire de *L'Alauza d'Auvernha* de 1934 en le complétant et l'illustrant de nombreux exemples tirés de l'œuvre de Vidal. Pour bien enfoncer le clou il rajoute :

L'*Escola Occitana* a trouvé un adepte en M. Benoît (dit Benezet pourquoi ?) Vidal, « félibre » clermontois. M. Vidal a eu la singulière idée d'affubler des formes gasconnes le langage particulier qu'il écrit, mais qu'il ne peut faire comprendre nulle part, car c'est une sorte de langage hybride formé avec des vocables empruntés un peu partout.

Suivent toute une série de mots et d'expressions, comme nous en avons eu un échantillon précédemment, servant à argüer et à étayer sa démonstration. Il ne peut s'empêcher de conclure en donneur de leçons révérencieux mais avisé :

M. Vidal, que nous avons mis en garde courtoisement, nous a écrit : « Je n'ai de leçon, à recevoir de personne, et, surtout pas de vous ! » Nous lui répétons, puisqu'il le faut, et cette fois publiquement et sans ambages, qu'il fait un emploi erroné de la graphie de l'*Escola Occitana*. Pour savoir l'adapter au dialecte auvergnat, il est nécessaire de connaître l'un quelconque de nos parlers et d'avoir fait certaines études, faute de quoi il est plus qu'imprudent, il est nuisible de se poser en chef d'école et de s'adresser à la jeunesse.

Qu'il se le tienne pour dit. Gilbert met à bas l'idée même du modèle de la langue intégrale qu'il considère comme leurre dangereux et nuisible. Un fois encore il prêche pour un retour au parler vernaculaire accompagné d'une étude sérieuse des textes anciens et, en tenant compte de l'évolution diachronique de celui-ci, afin de pouvoir correctement le « remettre en forme », selon l'expression qu'il utilisera fréquemment. Gilbert semble ici, comme il le fit toujours, défendre un modèle de type polynémique. C'est ce qu'il mettra en œuvre d'abord

⁹⁹⁶ René Lavaud, 1874-1955, philologue romaniste et de lettres d'oc.

⁹⁹⁷ Paul-Louis Grenier, philologue et poète occitan du Limousin.

dans *L'Alauza d'Auvernha* d'après 1939 (cf. Vidal et Gilbert dans leur temps, § 8) et surtout dans *Lis contaires delh covize* (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4).

Pour alerter sur les désastres que sa méthode fait courir à la jeunesse avide de connaître et d'étudier la langue régionale, Gilbert explique que chaque année Vidal organise un concours littéraire en langue d'oc : les *Jeux floraux de l'école de Limagne*.

En quoi consiste ces Jeux Floraux ? Un texte extrait d'une des œuvres de Vidal est inséré dans les journaux locaux, et les écoliers doivent le traduire et si possible [ironise Gilbert], recopier cette traduction dans l'œuvre en question. Quant à ce qui est du jury de ce concours, [rajoute Gilbert] la composition n'en est pas donnée ; il semble se réduire aux seuls Benezet Vidal et à l'immanquable D^r Balme, qui est féru, lui aussi, de langue d'oc. Suite à quoi une remise des prix est organisée en grande pompe dans une salle prêtée par la mairie de Clermont, pour les enfants qui ont le mieux déchiffré, avec ou sans livre, le volapück (*sic*) de Benezet Vidal...

Il en appelle ensuite aux édiles de la commune de Clermont-Ferrand afin qu'ils ne se laissent pas bernier par ce semblant de concours littéraire dédié à la jeunesse et plaide même pour un concours bilingue.

Nous approuverions pleinement M. Vidal, et ne lui marchanderions pas notre appui, si son initiative pouvait être utile à la diffusion de notre dialecte. Elle est, au contraire, nuisible, même si l'intéressé ne le veut pas, parce qu'elle induit en erreur le public, et, chose particulièrement sérieuse, les enfants. Aussi, n'hésitons pas à la dénoncer. Il est temps de dire tout net à certaines personnes, à Clermont, que chacun doit rester à sa place, qu'il est bon de travailler dans l'ordre, et que le règne des incompetents et des moitrinaires⁹⁹⁸ doit prendre fin... Mais pourquoi l'Académie de Clermont ne s'intéresse-t-elle pas davantage au régionalisme, en général, et à la langue d'oc, en particulier ? N'est-ce pas elle qui devrait instituer des concours littéraires, tant en français qu'en oc, en les dotant de prix ? Un jury impartial et compétent saurait qu'il y a en Auvergne, quelques écrivains en langue d'oc qui peuvent fournir des textes intéressants, et l'on ne verrait plus de malheureux enfants s'évertuer sur des écrits aussi mornes que vides de sens. Rien ne serait plus propre à les encourager à l'étude du dialecte, que des extraits d'œuvres vraiment littéraires et bien écrites.

Nous voyons que l'avis de Gilbert sur les écrits de Vidal est sans pitié et ne souffre pas de discussion. L'œuvre de ce monsieur et surtout de l'usage qui en est fait auprès de la jeunesse pour un soi-disant enseignement du dialecte est tout simplement scandaleux.

⁹⁹⁸ Probablement faute typographique pour *minoritaires*.

Gilbert développe ensuite sa vision du travail à faire pour mettre en place un enseignement de l'occitan de qualité et revient sur sa vision de la manière dont il conçoit l'unification de langue occitane.

C'est dans chaque dialecte que devra, tout d'abord, se faire l'unification. Il sera relativement facile, ensuite, de confronter tous les dialectes, d'en voir les points communs et d'unifier encore en ne laissant subsister que les particularités dialectales. Alors, seulement, on pourra parler sérieusement d'enseigner la langue d'oc à l'école.

Dans cette définition nous voyons que Gilbert a une approche du travail à faire très progressive et collaborative. Nous verrons ultérieurement comment cette vision a été mise en œuvre.

Suit une analyse des parlers de Basse-Auvergne, pour lesquels il propose d'en dresser un tableau afin de résoudre les difficultés, encore minime dit-il, pour ceux de la lisière, où il y a eu interpénétration des dialectes d'oïl et d'oc.

Il lance à la suite un appel « à toutes les personnes qui s'intéressent à notre dialecte, et, surtout, des membres de l'enseignement. », en demandant qu'on lui envoie « des écrits (contes, histoires, chansons, etc.) en dialecte, accompagnés d'une bonne traduction française. » Il précise qu'« on écrira en suivant exactement la prononciation, sans se soucier de l'orthographe, si on ne la connaît pas. » Il faudra d'autre part « indiquer à quelle localité appartient le patois employé. » Ici Gilbert voulant se faire entendre de tous utilise le terme *patois* ce qui est très rare chez lui. Nous voyons ainsi s'élaborer ce qui va devenir *Lis contaires du covize*.

En fin d'article Gilbert fait l'annonce d'un dictionnaire et d'une grammaire qui serait en préparation depuis de longues années. Il rappelle également qu'y sera ajouté « un recueil de morceaux choisis de nos troubadours ». Malheureusement nous ne les verrons jamais et ils n'ont pas eu la chance des manuscrits de Vidal qui furent recueillis par quelqu'un qui en prit soin pour leur postérité.

Gilbert ne manquant plus une occasion de s'attaquer au travail de Vidal, ne peut s'empêcher en 1943 dans la plaquette intitulée, *Lo soparon, remembransa de la nueit de per Chalendas*⁹⁹⁹, de retourner le couteau dans la plaie.

Devem gardar nóstra lenga d'Auvernha, et, per la gardar, la parlar sovent [...] Quand dise que la devem parlar, non vôle dire que la devem azegar et bastir a la móda de Provensa o de

⁹⁹⁹ Le réveillon, souvenir de la nuit de Noël.

*Gasconha, coma n'en conisse que fazon, en Auvernha, et botas qu'acó saje ves Clarmont... Mas lis peiras s'en rison...*¹⁰⁰⁰

L'allusion est à peine déguisée.

Vidal ne répondra pas, probablement trop occupé par ailleurs, car il est en train de rédiger *Lo vielh Clarmont* et l'année suivante il rédigera sa *Gramatica*. Membre de l'Académie de Clermont à laquelle Gilbert s'attaque, il en a le soutien et l'estime, ou tout au moins pense-t-il les avoir de son président (cf, *Gramatica Auvernhata*, annexe 6).

Il se permet cependant dans le n°5 du *Grelet* (non daté, mais sûrement de 1946), nouveau bulletin de l'*Escola de Limanha*, et à l'occasion de la naissance de la quatrième république, de faire un petit article intitulé Fédéralisme et Régionalisme. Dans cet article nullement polémique il donne un point de vue assez favorable à un régionalisme et non à un fédéralisme qu'il pense réservé à des pays comme la Suisse ou les États-Unis. Ce régionalisme pourrait reconnaître l'identité historique, géographique, culturelle et linguistique des provinces. C'est bien des provinces au sens ancien dont il parle et non de néo-régions construites sur les départements d'après 1789. Il va même jusqu'à proposer que certains départements soient coupés en deux ou même en trois, « *car sèm pas totis de meteisa rasa, nimai de meteis parlar*.¹⁰⁰¹ » À quel département fait-il allusion ? peut-être la Haute-Loire département dont est originaire Gilbert, dans lequel il faudrait séparer la partie auvergnate, du Velay et du Gévaudan ? Nous avons là une réponse de Vidal aux idées régionalistes que Gilbert développe depuis de nombreuses années dans *L'Alauza d'Auvernha* et qui débordent largement les limites de l'ancienne province d'Auvergne. Là encore la vision de la chose régionale chez les deux écrivains est bien différente.

C'est à cette même époque que Gilbert rentre en contact avec Ismaël Girard membre de la *Société d'Études Occitanes*¹⁰⁰² qui deviendra l'*Institut d'Études Occitanes* en 1945 (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). Nous reconnaissons d'ailleurs dès cette période, dans les écrits de Gilbert que nous venons de rapporter, une certaine adhésion de sa part aux principes et objectifs de cet institut. Cela se confirmera après-guerre par les relations que Gilbert établira avec Charles Camproux. (cf. Biographie Gilbert, § 6.1 ; *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4).

¹⁰⁰⁰ Nous devons garder notre langue d'Auvergne, et, pour la garder, la parler souvent [...] Quand je dis que nous devons la parler, je ne veux pas dire que nous devons la parer ou la vêtir à la mode de Provence ou de Gascogne, comme j'en connais qui font, en Auvergne, et peu-importe que ce soit à Clermont... Mais les pierres s'en moquent...

¹⁰⁰¹ Car nous ne sommes pas tous de même race ni de même parler.

¹⁰⁰² La *Société d'études occitanes* (*Societat d'Estudis Occitans* en occitan) est une association loi de 1901 fondée en 1930 par Joseph Anglade et Valère Bernard. Son secrétaire était Louis Alibert.

Nous constatons donc que même s'ils défendirent la même cause, à la même époque, dans la même région et dans la même ville, très tôt leurs routes se séparèrent. Tant du point de vue linguistique, que du point de vue de leur activisme militant dans le Félibrige ou *Lo covize*. Jamais rien ne les fit se rapprocher et encore moins collaborer et leurs désaccords se transformèrent vite en véritable antagonisme que rien jamais ne put apaiser. Ce fut sûrement un grand dommage comme une grande faillite pour l'occitan d'Auvergne et une faute grave de la part de ces deux intellectuels. D'autant plus que leurs travaux les avaient conduits à adopter des solutions tout au moins graphiques très proches, et comme nous l'avons lu, que Gilbert lui-même en convenait. Ce conflit clochemerlesque entre Vidal et Gilbert ne servit pourtant pas de leçon et ainsi que nous le verrons, devint un virus chronique qui longtemps rongea et parfois ronge encore le mouvement occitan en Auvergne. Nous constaterons qu'il fit des ravages désastreux au sein du mouvement renaissantiste occitan en Auvergne après les années 1970.

8 Vidal et Gilbert dans leur temps

Après avoir vu le colossal travail que firent Vidal et Gilbert en vue de réhabiliter la pratique de l'occitan dans leur région et de lui redonner prestige et reconnaissance, nous pouvons légitimement nous poser la question de savoir s'ils firent des émules et quelle pérennité eut leur action à leur suite. Tous les deux, hommes d'action, avaient grandement conscience de la nécessité de créer autour d'eux un mouvement qui puisse porter et diffuser leur travail et leurs idées. Vidal s'appuya sur le Félibrige dont il prit la responsabilité en Auvergne avec la création de *L'Escola de Limanha* dès 1921. De son côté, Gilbert réalisa très tôt que le Félibrige étant sous la coupe de Vidal il ne pourrait aisément y faire valoir son point de vue. Comme nous l'avons vu, il n'était pas un homme à se plier aux choix d'un autre, aussi il créa rapidement son propre mouvement avec *Lo covize*. Dès 1934 deux mouvements très dynamiques bien qu'antagonistes étaient à l'œuvre, ayant chacun pour but de défendre et promouvoir la langue et la culture occitane en Auvergne.

8.1 L'entre-deux guerres

Comme indiqué dans le chapitre consacré à *La renaissance félibréenne en Auvergne*, entre 1914 et 1939 ce mouvement regroupa tout ce que l'Auvergne Haute et Basse confondues comptait d'intellectuels locaux épris de reconnaissance régionale (cf. *La renaissance félibréenne en Auvergne*, § 4.4).

Ce fut au cours des premiers *Jeux Floraux* organisés à Clermont-Ferrand, le 13 juillet 1921, par *L'École de Limagne*, que fut créée *la Mentenenço d'Auvergno*. Benezet Vidal en est le *Sindi* et *Cabiscôu*, les *Souto Cabiscôu* sont Henri Pourrat¹⁰⁰³ d'Ambert et Albert Delanef¹⁰⁰⁴ d'Issoire, le *Secretari-clavaire* est B. Grenier¹⁰⁰⁵ (Titchener, 1928). C'est Vidal qui prit la main dès le début sur le Félibrige et ne le laissa qu'à son décès en 1951. Quand l'on regarde

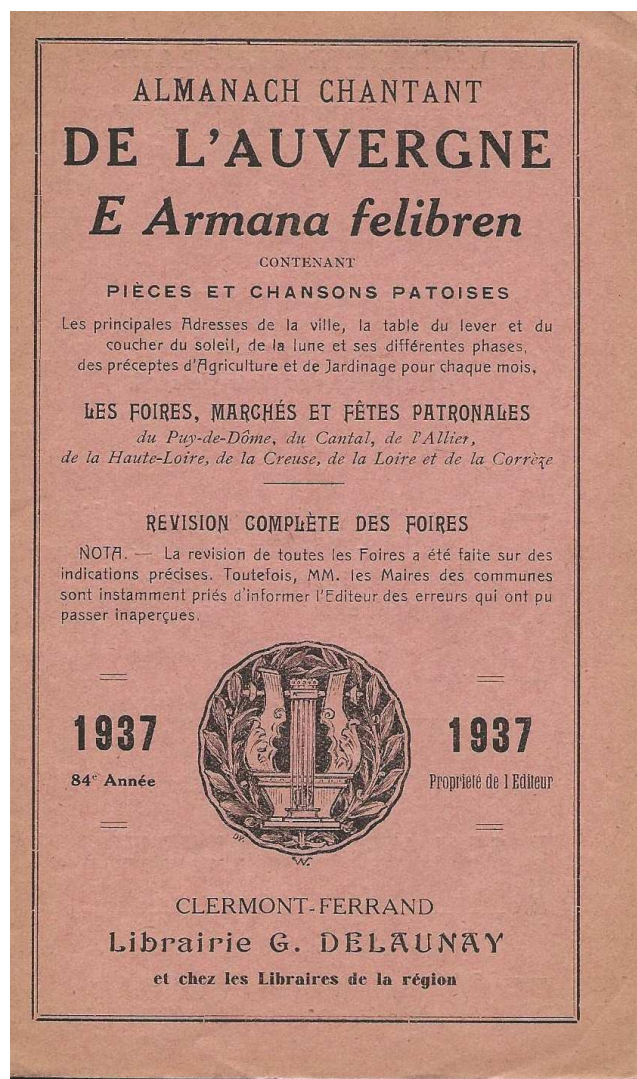


Fig. 38, *Almanach chantant de l'Auvergne E Armana felibren*.

les effectifs du Félibrige dans les années d'entre-deux-guerres ainsi que sa composition on ne peut que constater que personne ne manque (cf, *La renaissance félibréenne en Auvergne*, § 4.4). Aussi honorablement entouré nous pourrions penser que Vidal put faire école. D'autre part il prit également en main à partir de 1923 l'*Almanach chantant de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Velay*, qu'il va transformer en *Almanach chantant de l'Auvergne E Armana felibren*. Les almanachs furent jusque récemment dans nos provinces, les médias les plus efficaces de diffusion culturelle auprès d'un large public populaire. Cet almanach qui datait de la seconde moitié du XIX^e siècle était très populaire dans les campagnes auvergnates et vellaves. Vidal disposait donc avec celui-ci d'un outil de diffusion de la culture occitane en Auvergne et Velay d'une grande portée.

L'analyse détaillée de cette publication qui perdura jusqu'en 1939, est très instructive quant à la tribune qu'elle offrit aux différents écrivains de langue d'oc de la région.

¹⁰⁰³ Henri Pourrat (1887-1959), écrivain auvergnat de la langue française.

¹⁰⁰⁴ Albert Delanef (1858-1944), d'Issoire dans le Puy-de-Dôme, médecin et auteur de texte en occitan.

¹⁰⁰⁵ Baptiste Grenier, ((première moitié du XX^e siècle) de Langeac en Haute-Loire, résidant à Clermont-Ferrand et auteur de nombreux petits textes en occitan.

Le premier constat que nous faisons est qu'Albert Delanef d'Issoire comme Henri Pourrat d'Ambert qui publièrent dans cet almanach jusqu'à cette date (1923) cessèrent ensuite leur collaboration. Étaient-ils en désaccord avec la nouvelle orientation de la brochure ou avec son nouveau directeur de la publication ? Nous l'ignorons. La seule chose que nous pouvons constater, c'est qu'après cette date nous ne trouvons plus aucun texte de ces deux écrivains pourtant tous deux *Sous-Capiscouls* de la nouvelle maintenance en 1921. Par contre nous voyons apparaître de nombreux textes de Vidal, soit directement sous son nom soit sous des pseudonymes facilement identifiables. *Lou grelet*¹⁰⁰⁶, titre d'un de ses poèmes de *Flours de mountagno* (cf. *Flours de mountagno*, § 5.3.1) qui semble être pour lui assez symbolique et qui deviendra le titre du bulletin de liaison de la Maintenance après-guerre. *Vau-Riat*, Le Vauriat est comme nous l'avons dit (cf. *Biographie Vidal*, § 5.1) un village de la commune de Saint-Ours proche de Pontgibaud où Vidal acheta une maison comme résidence secondaire, une fois installé à Clermont-Ferrand et où il décéda en 1951. En rapprochant les textes, nous voyons aisément qu'ils sont tous écrits de la même main. Les chroniques félibréennes qui débutent systématiquement la brochure sont aussi toujours signées de l'un ou de l'autre de ces pseudonymes. Nous trouvons un troisième signataire de la chronique félibréenne qui est *Marca-mau*, expression très populaire dans nos régions pour désigner quelqu'un qui présente mal. Là encore la comparaison des textes est probante, c'est bien la même main qui les a écrits. À côté de cette omniprésence de Vidal que trouve-t-on ? Des textes de Louis Delhostal grand ami de Vidal (cf. *Biographie Vidal*, chapitre 5.1). Même après son décès il continue à le publier. Nous comptons onze textes en tout entre 1927 et 1939. Madame A. Abraham, membre féminine du Félibrige, qui nous le verrons fut toujours une fidèle d'entre les fidèles auprès de Vidal et dont les textes sont nombreux, d'un à deux par numéro après 1934. De cette personne très présente dans le milieu occitan d'Auvergne jusque dans les années cinquante, nous n'avons ni le prénom, qui commence cependant par A., ni les dates de naissance et décès. Ce que nous savons c'est qu'elle était originaire du Lembronnais région située en Limagne entre Brioude au sud et Issoire au nord. C'est dans le parler de cette région qu'elle écrivait ces textes. Nous trouvons aussi entre 1929 et 1939 neuf textes signés Jan Moleyras, sans que l'on sache qui se cache derrière ce nom. Dans chacun des numéros de 1927, 1928 et 1929, nous trouvons des textes de Gilbert. Un original *Piarrand delh ranc* (cf. *Biographie Gilbert*, § 6.1) et deux reprises de *Countes de la lunaira* translittérés dans sa

¹⁰⁰⁶ Inspiré d'un poème de Michalias portant le même titre.

nouvelle graphie rationnelle, *La chamineia que parla*¹⁰⁰⁷ et *Lo chin delh curat*¹⁰⁰⁸. Nous sommes ici avant la réédition de *Contes de la luneira* qui se fera en 1932. Plus tard nous trouvons dispersés, différents textes, deux de Debrons, un de Mistral, un de Vermenouze, un d'Antonin Perbosc, un de Rhodes, un de Dommergues. Si on relève les différentes participations des différents auteurs à cette revue, nous constatons que Vidal directement ou sous d'autres pseudonymes représente 60% des textes publiés, Louis Delhostal 9%, madame Abraham 6% tous les autres moins de 5%. Cette revue est donc une tribune pour Vidal plus qu'un organe de diffusion des écrivains de langue d'oc en Auvergne.

Qu'en est-il de la langue utilisée par ces différents auteurs dans cet Almanach ? Entre 1923 et 1925, soit entre la prise en main de l'Almanach par Vidal et son adhésion à la graphie Estieu-Perbosc, tous les textes sont en graphie mistralienne et assez fidèles à l'adaptation qu'en avait faite Michalias aux parlers auvergnats.

Après 1925 et l'adoption par Vidal de la graphie de l'*École Occitane* de Toulouse, les textes quels que soient leurs auteurs suivent scrupuleusement la *Corta leisson* publiée dans le numéro de cette année-là (cf. Changement de graphie, § 5.3.2).

La seule exception est le texte de Mistral qui n'est autre que *La coupo Santo*¹⁰⁰⁹, dans sa graphie originale.

Le texte de Michalias, un original non publié, *Lou chamin de Sant Jaque*, même s'il est translittéré suivant la nouvelle norme en vigueur a conservé les traits auvergnats septentrionaux de l'auteur. Ainsi les *s* devant consonnes sont tous vocalisés, *etialas* pour *estialas* ; *dipeitar* pour *despeitar* ; *miteir* pour *mesteir*, etc. Les diphtongaisons de *è* devant *r* propres à l'Auvergnat septentrional, sont toutes notées, comme *tiarra* pour *tèrra*.

On ne touche pas aux chefs d'œuvres félibréens.

Tous les autres textes sont passés au moule de la nouvelle orthographe et frappés d'alignement. La vraie question à se poser est celle de savoir si ce sont les auteurs eux-mêmes qui l'ont adoptée spontanément ou si c'est Vidal qui retranscrit les textes ou tout au moins les corrige ? Valait-il mieux pour Vidal, que les écrivains balbutient leur graphie Estieu-Perbosc et donc publier des textes imparfaits de ce point de vue, ou au contraire tout rectifier et publier des textes irréprochables (au sens de Vidal bien sûr) ? La perfection que nous notons dans l'orthographe utilisée et surtout leur conformité avec les différents textes de Vidal que nous avons analysés (cf. Œuvre Vidal, § 5.3), est particulièrement évoquée par l'utilisation de *òc*

¹⁰⁰⁷ La cheminée qui parle.

¹⁰⁰⁸ Le chien du curé.

¹⁰⁰⁹ *La coupe sainte*, hymne du Félibrige.

comme pronom neutre, chose que Gilbert avait par ailleurs dénoncée (cf. Controverse et opposition, § 7.2). À partir du numéro de 1928 *ss* est remplacé par *s* simple. Dans l'exemplaire de 1931 nous constatons le remplacement de *e* par *i* pour la première personne du singulier. Il semble donc clair que les textes publiés durant cette période dans l'*Almanach* sont tous passés dans les mains de Vidal, secrétaire de rédaction intraitable. Il n'y a donc aucune latitude de discussion ou d'interprétation pour les autres écrivains participant à l'*Almanach*. C'est d'ailleurs peut-être ce qui va provoquer leur retrait progressif de la revue. Les textes de Vidal lui-même, sous sa signature ou non, prennent de plus en plus de place. Aussi à l'exception de madame Abraham qui semble se plier de bonne grâce aux corrections du Majoral, c'est là que nous voyons apparaître de nombreux textes d'auteurs disparus, comme Mistral, Michalias, ou Delhostal. Ce que nous ne savons pas et que nous avons beaucoup de mal à estimer, c'est quelle était la popularité et la diffusion de cet almanach. Était-il largement diffusé et lu dans les campagnes auvergnates ? Difficile d'en trouver aujourd'hui témoignage. Parallèlement à cette revue toutefois mineure par son contenu, aucun autre auteur félibréen ou proche de Vidal et de son école ne semble émerger durant cette période. Aucun recueil de textes, ou œuvre originale émanant de ce mouvement ne sont publiés. Les émules du maître sont rares.

Nous verrons ultérieurement que pourtant, durant cette même période, d'autres auteurs publièrent dans différentes autres revues, et que certains éditérent même des recueils de leurs textes en librairie.

Concomitamment, Gilbert à partir de 1928, fonde *L'Alauza d'Auvernha*. Noël Lafon et son épouse Lucienne ont publié en 2017 un intéressant petit livre sur Henri Gilbert et *L'Alauza d'Auvernha* riche de nombreuses informations (Lafon, 2017). Ce journal mensuel sera jusqu'en 1934 *l'Organe de la maintenance d'Auvergne et des sociétés auvergnates de Paris*.

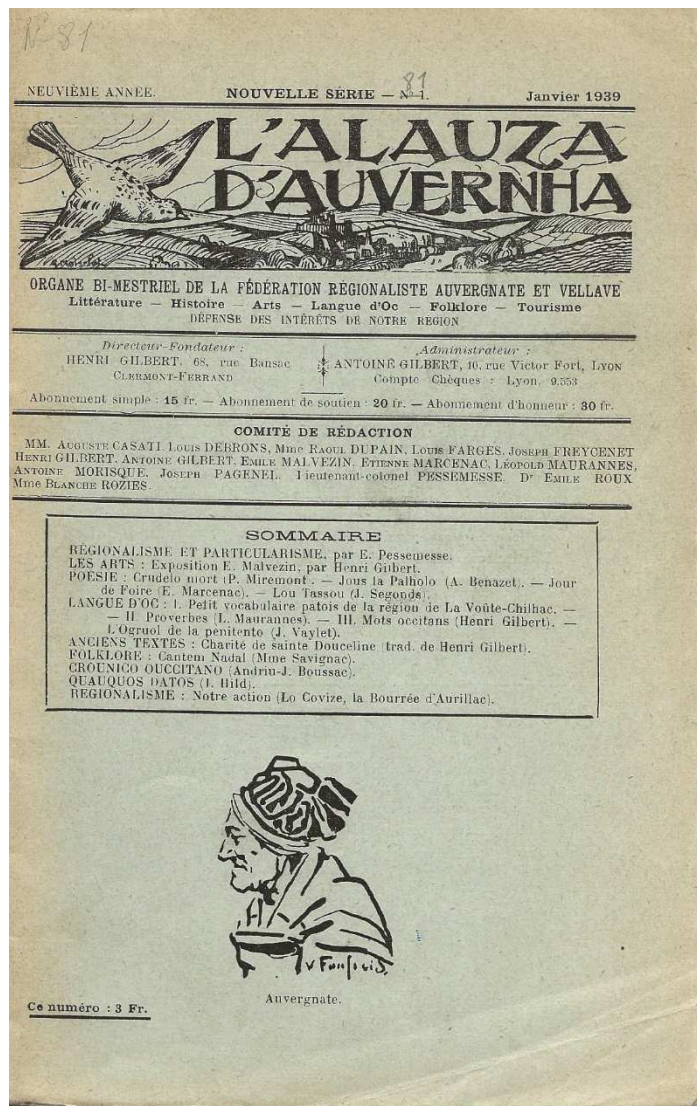


Figure 39 *L'Alauza d'Auvernha*

dans la revue (cf. Textes anciens publiés dans *L'Alauza d'Auvernha*, annexe 13). Là encore, comme pour *l'Almanach chantant*, les textes, quand ils ne proviennent pas d'auteurs reconnus passent par la mise en forme du maître, en l'occurrence Henri Gilbert. Nous y trouvons des textes de Mamet¹⁰¹⁰ de Saint-Eble, de Jean Chataing¹⁰¹¹ d'Ambert, dont un sermon à une messe félibréenne à Brassac en 1933 et un long texte publié sur quatre numéros *La venjensa*

Ce journal fut donc durant six ans la voix du Félibrige auvergnat de Paris. À la différence de *l'Almanach Chantant*, ce journal qui se veut régionaliste, traite de sujets très variés, allant de l'architecture locale à la culture en générale, en passant par l'histoire ou l'économie. Nous aurions presque l'impression que les textes en occitan ne seraient là que pour marquer l'attachement du mouvement à cette langue mais ne constitueraient pas sa part la plus importante. Fréquemment nous en trouvons un ou deux, parfois aucun. Gilbert comme nous l'avons dit, va également y présenter beaucoup de textes anciens traduits et commentés. Dans ce qui suit, nous ne parlerons que des textes contemporains publiés. Nous avons répertorié en annexe les textes anciens publiés

¹⁰¹⁰ cf. Biographie Gilbert, § 6.1.

¹⁰¹¹ cf. Lis contaires delh covize, § 6.4.3.

de la Naneta. Signalons aussi un discours d'Alfred Rionnet¹⁰¹² pour un banquet en 1934, un texte signé de Franson de la région d'Issoire, et d'autres écrits de circonstance du même genre. Tous ces textes sont, comme il le dit, « remis en forme » par Gilbert lui-même. À la différence de Vidal, Gilbert signale qu'il est correcteur et se fait un pieux devoir de respecter les différentes formes des parlers qu'il translittère, il ne cherche généralement pas à rectifier la langue de l'auteur. Ceci est très clair dans les textes de Chataing dans lesquels les formes du Livradois comme la vocalisation de *s* avant consonne, son remplacement par *v* en intervocalique, comme le respect des formes plurielles en *-os*, etc. sont toutes respectées. Un texte de madame A. Abraham, *Lo prat banhat* a également été translittéré par Gilbert dans le numéro 20 de juillet-août 1933. Que ce soit sous la plume de Vidal ou de Gilbert, ceci montre la grande malléabilité des textes de cette dame et son obéissance aux maîtres félibréens. Nous trouvons également des textes pour lequel Gilbert précise lui-même « la graphie a été modifiée, mais on a laissé subsister les particularités dialectales ». Il en est ainsi d'un texte d'un certain E. Coudy¹⁰¹³, dont Gilbert nous dit être de Saint-Flour, alors que de toute évidence ce texte est écrit en parler d'Aurillac¹⁰¹⁴.

Il y a aussi bien sûr, les textes qui plus tard constitueront le corpus de *Lis contaires delh covize* (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4), comme *La Sant Martin de Napoleon* de Chataing¹⁰¹⁵, ou *Lo maridage d'una chata et d'un rat*, texte que Gilbert accompagne du commentaire : « Victor Coudert instituteur à l'école communale de Mercœur¹⁰¹⁶, nous fait parvenir le texte d'une félibresse (*sic*) de treize ans, mademoiselle Octavie Berthet »¹⁰¹⁷, tous mis en forme par Gilbert. Dans la même catégorie nous pouvons classer les textes présentés comme issus d'un *Covize*, donc collectés dans ces assemblés de conteurs.

Viennent également toute une série de textes donnés dans leur graphie originale. Il s'agit là de textes d'auteurs répertoriés dont la graphie ne peut être discutée. Nous avons déjà signalé les *brindes* pour un *Covize* à Lavoûte-Chilhac de Benezet Vidal *Majoral*, Henri Gilbert et Louis Debrons de la Maintenance de Haute-Auvergne, chacun dans sa propre et différente graphie (cf. *Controverse et opposition*, § 7.2). Pareillement nous découvrons un texte de Mistral, *Jano de la Margo* qui est donné dans la graphie de l'auteur¹⁰¹⁸. Il y a aussi tous les textes estampillés graphie Estieu-Perbosc. Dans le même numéro que celui présentant le texte de

¹⁰¹² Édile local du Lembronnais.

¹⁰¹³ Édouard Coudy (1864-1917), instituteur cantalien, ancien directeur de l'école de Ruynes.

¹⁰¹⁴ *L'Alauza d'Auvernha*, n°42, novembre 1932.

¹⁰¹⁵ *L'Alauza d'Auvernha*, n° 45, avril 1933.

¹⁰¹⁶ Canton de Lavoûte-Chilhac, Haute-Loire.

¹⁰¹⁷ *L'Alauza d'Auvernha*, n°31, octobre 1931.

¹⁰¹⁸ *L'Alauza d'Auvernha*, n°18, mai 1933.

Mistral, nous trouvons un poème de Prosper Estieu, que Gilbert présente comme félibre gascon, *La lenga que salvet Mistral*¹⁰¹⁹, extrait de *Las Razimadas*, Encore un texte du félibre aurillacois, Louis Debrons, *Mon biolon*¹⁰²⁰. Nous avons aussi répertorié cinq textes de l'écrivain sarladais Pierre Miremont¹⁰²¹ et présenté comme rouergat. Un autre texte d'un auteur de Mende en Lozère, Antoine Trauchessec¹⁰²² daté de décembre 1931, *Mandatis à l'Auvernha*, écrit en languedocien méridional et non en gévaudanais.

Plus intéressant est le texte de Vermenouze, *Lo nadau de Giral*¹⁰²³, où il est indiqué, « en graphie de l'abbé Four - toutefois le son *ou* a été figuré par *l'o estreit*. »¹⁰²⁴. Dans le même numéro ce texte est suivi de *L'ange et le berger*, « Noël, recueilli et mis en ordre et complété par Henri Gilbert. »

Nous avons également remarqué un texte de E. Fournier¹⁰²⁵ de Saint-Flour, écrit dans une graphie proche de la graphie Estieu-Perbosc mais respectant certaines formes phonétiques locales, comme [õ] pour *an* tonique, ex. *efont* (*enfant*), ou *ou* pour [u] ; par contre d'autres formes comme *aqui*, ou *nalta font* penser à un texte plus méridional peut-être de la région de Chaudes-Aigues (ALF, carte 685 ; ALMC carte 1848)¹⁰²⁶.

Il est également intéressant de remarquer un texte du poète creusois Paul-Louis Grenier, dans sa propre graphie, *Dansa de las fadas*¹⁰²⁷.

Bien sûr nous y trouvons aussi de nombreux textes de Gilbert que l'on retrouve tous dans l'un ou l'autre de ses trois recueils, à l'exception de quelques originaux comme le poème, *Li nossas delh varrat*¹⁰²⁸.

En 1934, suite à la rupture du Covize d'avec le Félibrige, la revue devient *L'Alauza d'Auvernha, Organe mensuel de la Fédération Régionaliste Auvergnate et Vellave*, puis en 1937, *L'Alauza d'Auvernha, Organe bimestriel de la Fédération Régionaliste Auvergnate et Vellave*. Cette même année, pour le numéro 76 de février 1937 la revue change de format. Elle se présentait jusqu'à ce jour sous un format journal de 38 x 48,5 cm et était composée de 4 pages, parfois 6. À compter de cette date la revue se présente sous forme d'un fascicule de

¹⁰¹⁹ La langue que sauva Mistral.

¹⁰²⁰ Mon violon, *L'Alauza d'Auvernha*, n°20, juillet-août 1933

¹⁰²¹ Pierre Miremont, (1901-1979) de Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne) est un écrivain français, rédigeant en occitan et en français.

¹⁰²² Écrivain non identifié.

¹⁰²³ Le Noël de Giral

¹⁰²⁴ *L'Alauza d'Auvernha*, n°43, décembre 1932.

¹⁰²⁵ Personne non-identifiée.

¹⁰²⁶ *L'Alauza d'Auvernha*, n°31, octobre 1931.

¹⁰²⁷ Danse des fées, *L'Alauza d'Auvernha*, n°72, avril 1936.

¹⁰²⁸ Les noces du verrat, *L'Alauza d'Auvernha*, n°74, août-septembre 1936.

format 14,3 x 22,6 cm composé de 16 pages. Le contenu mieux structuré reste cependant organisé de la même manière autour des arts, de textes en français, du régionalisme, et divers sujets très variés. Vient toujours s'ajouter une rubrique *Langue d'oc*, où sont regroupés des textes anciens, des études sur le vocabulaire ou la grammaire et des textes contemporains en occitan.

Dans le numéro 76 de février 1937, nous pouvons lire un texte de Joan Bèl¹⁰²⁹ intitulé *Lo bitrier de Caudas-Aigas* écrit en occitan méridional suivant la graphie Estieu-Perbosc. Dans le numéro 81 de janvier 1939 nous trouvons toute une série de textes, tous publiés dans leur graphie originale de type mistralien, dont bon nombre viennent du *Grel Rouergat*.

8.2 Le temps de guerre

Après 1939 l'*Almanach Chantant de l'Auvergne e Armana Felibren* cesse définitivement de paraître. Nous ne connaissons pas exactement les raisons de cet arrêt mais nous pouvons supposer que l'action conjointe du manque de collaborateurs et les pénuries de papier eurent raisons de cette publication. Par ailleurs les différents courriers de Vidal à Salvat durant cette période parlent principalement du fonctionnement du Félibrige, des espoirs (toujours déçus) de voir se concrétiser un enseignement des langues régionales, et pour Vidal de la rédaction de son recueil de poèmes *Lo vielh Clarmont* et de sa *Gramatica Auvernhata* (cf. Le Collège d'Occitanie, annexe 7).

De son côté *L'Alauza d'Auvernha* continue malgré les vicissitudes de l'époque d'être éditée et diffusée. Mais pour les mêmes raisons de manque du papier, ainsi qu'une période de maladie de Gilbert dont il s'ouvrit dans sa lettre du 11 août 1941 à Ismaël Girard, celle-ci connut une publication pour le moins erratique. De fait entre 1940 et 1945 seulement sept numéros furent édités. Ce sont les numéros 84 de septembre 1941, 85-86 de juin 1942 (numéro double), 87 de septembre 1942, 88 de décembre 1942, 89 de mars 1943, 90 de juin 1943 et 91 d'octobre 1945. Entre temps a également été imprimé un *Armanac d'Auvernha* en 1944. De même format et d'un contenu équivalent à la revue, il vint en compensation des numéros manquants de septembre et décembre 1943. Il est à remarquer que durant ces cinq années la revue respecta une certaine neutralité vis-à-vis des événements politiques ou militaires de la période. Cela avait d'ailleurs été sa ligne de conduite dans les années précédentes que ce soit, concernant l'avènement du Front Populaire ou la Guerre d'Espagne. Fort de ses relations avec Girard et de l'ambiance du moment (cf. Biographie Gilbert, § 6.1), Gilbert publie en juin 1942

¹⁰²⁹ Joan Bel sobriquet de Jean Maisonnobe (1906-1998) de Lagana (commune de Vézac, Cantal), auteur de *Devinalhas*, recueil préfacé par Norib.

un long article dans le numéro 85-86 de la revue et auquel nous avons déjà fait référence (cf. Controverse et opposition, § 7.2). Intitulé *La langue d'oc à l'école*. Mises à part les attaques contre le Félibrige mistralien et Vidal, il y expose sa vision de l'enseignement du *dialecte* (cf. Controverse et opposition, § 7.2). Nous trouvons aussi dans ces quelques numéros un nombre non négligeable de textes en occitan. Soit, des reprises comme les textes de Delhostal *Sauta Cabrit*¹⁰³⁰ et *Al combel*¹⁰³¹, soit des textes originaux comme ceux de A.-C. Fousson, dont il est précisé qu'ils sont écrits en parlars du Livradois, *Lo chassaire maladreit*¹⁰³², *Los dos borges d'Embart*¹⁰³³ et *Lo curat et lo pelharot*¹⁰³⁴. Apparaissent durant cette période des textes venant de la zone septentrionale de l'Auvergne, comme dans le numéro 85-86 de juin 1942, un texte communiqué par M. Berillon *Lettre d'un parrain à son filleul*, dans le parler d'Aigueperse¹⁰³⁵. Gilbert détaille quelques particularités de ce parler comme la réalisation [wɛ] de la diphtongue *ai* devant labiale, que Gilbert note *áe*, dans : *váe* (*vai*) ; *máerrena* (*mairena*) ; *páerrin* (*pairin*) ; *fáere* (*faire*), les finales des verbes en *-ar* prononcées [ɛ], le glissement d'accent sur la finale pour les féminins pluriels, et la chute de *s* devant consonnes, *festa* ['fɛtə], *pastet* [pa'tœ]. Il y a aussi un texte de mademoiselle Dumont *La chassa galliera*¹⁰³⁶, dans le parler de Saint-Gal-sur-Sioule à l'extrême nord du domaine occitan et dont un autre texte sera publié dans *Lis contaïres delh covize* (cf. *Lis contaïres delh covize* § 6.3.4). Gilbert n'est lui-même pas en reste et publie quelques textes dont des inédits, comme *Ges de fennas*¹⁰³⁷, ou *Lis paures*¹⁰³⁸. C'est également durant cette période que Gilbert introduit le digraphe *gh* en place de *ge*, pour noter la palatale *g+a* (cf. *Contes de l'aze et autres textes*, § 6.3.3). Comme précédemment, les textes du Livradois ou d'Auvergne septentrionale ne sont jamais publiés dans leur orthographe originale, mais après leur mise en forme orthographique par Gilbert.

8.3 L'après-guerre

L'*Almanach Chantant d'Auvergne e Armana Felibren* ne reparaitra pas après-guerre. Ce genre de littérature même si elle persiste n'a plus le succès populaire d'autrefois et l'almanach des félibres auvergnats ne se relèvera pas de son sommeil de cinq ans. Vidal va donc créer un bulletin de liaison pour le Félibrige auvergnat et les membres de *L'Escola de Limanha, Lo*

¹⁰³⁰ *Saute cheveau, L'Alauza d'Auvernha*, n°85, juillet 1942.

¹⁰³¹ *Dans le vallon, L'Alauza d'Auvernha*, n°87, septembre 1942.

¹⁰³² *Le chasseur maladroït, L'Alauza d'Auvernha*, n°84, septembre 1941.

¹⁰³³ *Les deux bourgeois d'Ambert, L'Alauza d'Auvernha* n° 88, décembre 1942.

¹⁰³⁴ *Le curé et le chiffonnier, L'Alauza d'Auvernha*, n°90, juin 1943.

¹⁰³⁵ Petite ville située à mi-distance entre Clermont-Ferrand et Gannat dans l'Allier.

¹⁰³⁶ La chasse infernale.

¹⁰³⁷ *Point de femmes, L'Alauza d'Auvernha* n°85-86, juin 1942.

¹⁰³⁸ *Les pauvres, L'Alauza d'Auvernha*, n°87, septembre 1942.

Grelet. Il prend comme intitulé de ce bulletin le titre de l'un de ses poèmes, paru dans *Flours de mountagno*, puis repris dans la graphie Estieu-Perbosc dans les *Almanachs* d'avant-guerre. Ce titre est également celui d'un poème de Michalias paru dans le recueil *Èr d'uen païsan*. Nous avons retrouvé une carte de visite de Vidal sur laquelle est donné ce poème.

En fait ce bulletin est constitué d'une feuille format pour machine à écrire standard et dactylographiée (21x27) recto-verso. Le texte est présenté sur deux colonnes et le sous-titre est, *Bulletin trimestriau de l'Ecòla de Limanha*. Il en parut entre 1945 et 1950 vingt numéros, le dernier étant daté du 1^{er} octobre 1950. Pour les numéros de 1 à 10 c'est Joan Mouleyras qui est le gérant de la revue, puis pour les numéros de 11 à 20 c'est Vidal lui-même. Mouleyras est ce même personnage mystérieux qui signait la chronique félibréenne dans l'*Almana felibren* (cf. Avant-guerre, § 8.1). Ce bulletin se fait l'écho de la vie du mouvement et est généralement entièrement rédigé en occitan.

Buletin trimestriau de l'Escola de Limanha

A nostros legeires

Lo Grelet vos saluda, bravis gentes e buns confraires; açò sarà son promeir dever en aquest jern onte fa son espelida.
Per que sa grelichada sia ben compresa de totis, vos balha sai aprèp quauquis entre-sinnes per lo legir aizadament. Conservaretz piczament aquest promeir numerò, que lo papeir es rare, çhar e que nos es mesurat, e que nos sarà pas possible de repetir aquélis remsinhaments cada cop.

Las vocalas :

E, I se prononcian totjorn E, I, e jamai autrament.
O, sans accent fai OU.
U, aprèp una autra vocala se prononcia OU. Ex. Diu, pr. Diou.

Las consonantas :

En Auvernha lo grope CI se chuïnta.
Ex. Cima, cinq, que fan ohima, ohin.
Ch, fa ts. Ex. Chavau, pr. tsavaou.
J e G devans las vocalas E, I se prononcian dz. Ex. Jalada pr. dzalada; ges, pr. dzès.
LH, NH, coma ill e gn fransés. Ex. Me-lhor, pr. meïour; Limanha, pr. Limagna.
R, à la fin dels infinitius es mut.
S, dins lo còrs d'un mot fa coma s'i avià doas S. Ex. Counceise, pr. Counceïsse.

Los jòcs floraus
de l'Escola de Limanha en 1945.

Paurarès

Lenga d'òc.
Poèzia

Promeir pretz: Dòna S. Lafont, als 4 Pents, Seguret. (Vau-Cluza)

Segond pretz: Meulès Adelin, 57 C. de la Solidaritat, Montreuil-sous-Bois, (Seine)

Mencion oncrabla: Dam^{la} Vioulanda Cèbe L'Isla-sus-Sorga (Vau-Cluza)

Mencion: Marcolin Jùli, l'Isla-sus-Sorga. (Vau-Cluza)

Pròza.

Mencion oncrabla: Domargne Andriu, Bourganèu. (Creuza.)

Lenga d'òc.

Des mandadis recebutz e non retenguts.
Se vei que l'Auvernha non a luzit dins nostros jòcs floraus de 1945; e pameis sa deviza es : Auvernha avans ! Lo temps pasa...

Concors escolari.

1er pretz: Duret Loïs, escola de Sauviat e Joana Fouillaras de l'esc. pub. de Rohac-Bas.

2^d pretz: Vaure Nòrè de l'esc. pub. de St-Gervais-s-Meymont

Ira mencion: Ivèta Fafournoux de Sauviat; Vaure Estère e Thillandier Marc de St-Gervais-s-Meymont.

2^{da} mencion: Robert Fernand e Vaure Gui de St-Gervais-s-Meymont; Simeca Dogilbert e Sauzedde Roger de Sauviat.

3^{oa} mencion: Andriya Raqueton de Sauviat.

Acorajament: Paula Sauzedde e Celina Puissechet de l'esc. pub. de Sauviat. (Los tres darreirs an fach una sola espròva e, de segur, se serian mielh plasats se las avian feitas totas doas.)

La vida de l'Escola.

L'Escola de Limanha tandra pas de sezilha solonna de sos jòcs floraus aquesta annada, onquèra; i'a trop de dèls, pas de sala, l'electricitat defuta. Mes tro Genier reprendra sas volhadas; à la promoira sera lo Doctor Pètre Balme, mantensire e conselher de l'Escola, que fara lo parlament; e se dira de contes e de nhorlas.

Dins son acamp tengut en Arle lo 20 de Mai 1945, lo Consistari deu Felibrige a portat à 30 frs. l'escoticon dels manteneires à partir de Genier 1946. Adonc, per sa darreira acampada lo Burèu de l'Escola a decidat de fixar à 40 frs. aquela dels membres de nostra societat; es entendut que l'escoticon de 30 frs deguda pels manteneires au Felibrige es compresa dins aquéls 40 frs.

Figure 38 Bulletin Lo Grelet.

La langue utilisée est invariablement le standard Vidal. Dans le numéro deux, nous découvrons *Brèva istòria de l'Escola de Limanha*. Nous avons là un rapide survol des vingt-six ans d'existence de ce mouvement sans aucune allusion aux péripéties conflictuelles avec Gilbert d'avant-guerre. Ce texte est signé Joan Mouleyras. Nous trouvons également dans ce bulletin un certain nombre de textes originaux de félibres. Nous avons dénombré parmi ceux-ci quatre textes de madame A. Abraham toujours fidèle au Félibrige et à Vidal. Deux textes de Joan Fay, à l'époque jeune relève du Félibrige auvergnat et cantalien. Joan Fay a adhéré au Félibrige en 1937 et lui sera fidèle jusqu'à son décès en 2012 à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il deviendra Majoral en 1954 et était à l'époque (1946) Vice-Syndic d'Auvergne. Nous

avons également relevé un texte de Delhostal, dont les écrits ont toujours les faveurs de Vidal. Un texte d'une dame, M.-A. Bonjean, l'auteure parlant au féminin. Bien sûr il y a aussi un nombre important de textes de Vidal lui-même. La langue elle, est tirée au cordeau du standard *vidalenc*. Pas une virgule ni un accent ne doit dépasser, tout est écrit suivant la norme linguistique que Vidal a définie, la norme de *sa* langue intégrale. Comme nous l'avons déjà signalé, dans les deux derniers numéros, il fait une véritable réécriture, au sens orwellien du terme, d'un texte de Sanitas (cf. langue et littérature moderne chez Vidal et Gilbert, chapitre 7.1).

Nous voyons clairement à la lecture de ce bulletin qu'après-guerre *l'Escòla de Limanha* devient de plus en plus clairsemée et qu'aucune relève ne semble poindre. Seule Joan Fay pourrait incarner un possible renouveau. Cependant il est cantalien et ses liens avec la Basse-Auvergne sont plus que ténus. Dix ans après le décès de Vidal, dans une lettre de sa fille Laure à Joseph Salvat datée seulement de 1962, nous pouvons lire, « il est inutile que Monsieur Fay insiste pour remonter *L'École de Limagne*, il ne trouvera aucun écho à Clermont. Laissons-la mourir en beauté, voyant la mentalité des Clermontois que le Félibrige laisse froid. » Ces efforts resteront vains et c'est dans le Cantal qu'il mènera son action avec succès.

Durant plus de trente ans Vidal s'est battu avec acharnement et a lutté sans compter pour défendre et promouvoir l'occitan en Auvergne, les courriers échangés avec Joseph Salvat en témoignent (cf. Le Collège d'Occitanie, annexe 7). Il voulait redonner à sa langue une dignité et une reconnaissance comparable à celle qu'avait rendu au provençal Mistral et les Félibres, puis au languedocien Estieu, Perbosc et Salvat avec *l'Escòla Occitana*. Il avait relevé le flambeau de Michalias quand celui-ci tomba à terre, mais personne ne fut là pour le reprendre à sa suite. Malgré tant d'énergie déployée et tant de dévouement à la cause de la langue occitane, malgré les efforts de sa fille Laure après son décès, il ne resta de son labeur que quatre livres publiés, malheureusement peu lus, et quelques textes dispersés dans différentes revues¹⁰³⁹. À trop avoir voulu sacraliser cette langue intégrale qui devait sauver la langue occitane d'Auvergne, il l'éloigna de ceux qui la parlaient, de son public et de ses lecteurs potentiels. Peut-être a-t-il mal choisi son public, ceux qu'il voulait convaincre, séduire, ses condisciples du Félibrige méridional, au lieu de ses compatriotes d'Auvergne. Répétons ce que disait déjà en 1928 Henri Pourrat qui fut son contemporain et membre de la toute première *École de Limagne* :

¹⁰³⁹ *L'Auvergne littéraire, artistique, (et félibréen) ; La région centre ; La revue d'Auvergne.*

Les félibres pour la plupart ont refait selon leurs moyens du Hérédia ou du Coppé ; ils n’ont jamais cherché à travailler selon la ligne de l’esprit paysan, du bizarre lyrisme ailé des chansons et des devinettes. Péché d’orgueil ! ils entendaient entrer dans la grande tradition helléno-latine, enrichir et illustrer la “langue d’oc”. Ils ont fait quelque chose, ni lard ni chou, que ne lisent guère les citadins qui ne savent pas le patois et que les paysans qui le savent ne se décident pas à lire.

Écrit, le patois devient donc une langue d’oc fabriquée pour des usages strictement individuels ; parlé, une sorte d’argot, abâtardi par des mots de faubourg. Ce n’est plus de l’auvergnat ; c’est de l’auverpin. (Pourrat, 1928).

La sentence est sévère et pourtant elle doit nous conduire à méditer sur ce que voulut faire Vidal et ce qu’il fit réellement.

Nul ne s’y reconnut vraiment et nul ne s’intéressa plus à ses digressions méridionales et médiévales.

Fort de sa résistance durant la période d’occupation, *L’Alauza d’Auvernha* se relance en tant qu’*Organe trimestriel de la Fédération Régionaliste Auvergnate*, conformément à son nouveau sous-titre à partir de 1946. Cette fédération se reconstitue autour du *Covize* et de diverses associations artistiques et savantes. Gilbert reste le maître d’œuvre des *covizes* et des journées auvergnates qu’il organise. Viendra s’ajouter à ce sous-titre l’*Association des intellectuels du Massif-Central* à partir de 1948.

L’homme prend de l’âge, et aucun nom ne semble s’affirmer comme pouvant lui succéder. Cependant à partir du numéro 91 d’octobre 1945, la signature de textes par Antoine Vaure¹⁰⁴⁰ est de plus en plus fréquente. C’est un instituteur originaire de Saint-Amant-Roche-Savine, dont Gilbert dit qu’il a étudié le dialecte avec succès et est entré dans le domaine de l’écrit¹⁰⁴¹. À compter de cette date et de ce numéro de la revue nous comptons un texte d’Antoine Vaure par numéro, quasiment une dizaine en tout. Tous ces textes sont de la veine de *La covisada* (cf. *La covisada*, § 6.3.1) et de ce que nous trouverons dans *Lis contaires delh covize* (cf. *Lis contaires delh covize*, § 4.3.6). Bien écrite, la langue de cet auteur est assez typée. Saint-Amant-Roche-Savine est un village du Livradois situé à une dizaine de kilomètres à l’ouest d’Ambert sur la route d’Issoire. La langue de Vaure fait donc partie des parlers septentrionaux et orientaux d’Auvergne du type de celle de Michalias (Michalias, 1906 ; 1912), comme celle de Vinzelles que Dauzat avait étudiée en détails (Dauzat, 1900 ; 1915). Nous retrouvons graphiquement et conformément aux principes de l’orthographe raisonnée de Gilbert les

¹⁰⁴⁰ Jean-Eugène-Antoine Vaure, (1911-1953) de St-Amant-Roche-Savine, était. Instituteur.

¹⁰⁴¹ *L’Alauza d’Auvernha*, n°91, octobre 1945.

principaux traits de ces parlers (cf. Limites internes des parlers « auvergnat » au sein du domaine occitan, § 2.2). Les formes les plus caractéristiques que l'on peut identifier sont les suivantes : toutes les finales féminines prononcées [ɔ] sont notées *á*, ce qui comme nous l'avons déjà fait remarquer est un choix malheureux en ce qui concerne l'accentuation du mot, par exemple, *Lo Jaconet de ves la Combá erá landaire, comá uná rabá*¹⁰⁴² ; il en est de même des finales toniques *-at* également prononcées [ɔ] et notée *-át* comme dans *achabát* [aʃa'bo] ; *lo marchát* [lu mar'ʃɔ] ; *lo chát* [lu ʃɔ]. La diphtongue tonique *ai* est fréquemment réduite à *a* comme dans *aga* (*aiga*) ; *afare* (*affaire*) ; *fare* (*faire*) ; *va* (*vai*). La diphtongue *au* en position prétonique passe à *eu* [øw], comme dans un *eucl* [øw'se], (*aucèl*) ou *seutet* [søw'te] (*sautèt*). Bien évidemment, *es* avant consonne est vocalisé en *ei*, *eipanlá* ; *beitiá* ; *eipiar*. Par contre les *s* pluriels ou préconsonantiques (excepté ceux précédés de *e*) sont notés bien que non prononcés, *chascun* [ʃa'cœ] ; *pastá* ['patɔ]. Enfin morphologiquement Vaure note l'article masculin pluriel *lus* conformément à la phonétique locale [ly] ; *lus abres* [ly 'a:bri] (ALF, carte 52 ; ALAL, carte v) et les prétérits sont en *r*. Toutes ces formes sont scrupuleusement notées dans les textes de Vaure. Était-ce Vaure qui orthographiait ses textes ou étaient-ils réorthographiés par Gilbert ? Rien ne nous le dit. Au vu de certaines hésitations et variations, nous pensons que c'est l'auteur lui-même qui le faisait, peut-être corrigé par Gilbert avant publication.

Durant la même période nous notons plusieurs textes de A.-C. Fousson d'Arlanc également en Livradois. Derrière ces textes nous sentons plus la patte de Gilbert.

En 1952, *L'Alauza d'Auvernha* est devenue l'*Organe de la Fédération Régionaliste Auvergnate*, puis en 1953 *Organe du Régionalisme Auvergnat*.

Dans le numéro double d'octobre 1951 – janvier 1952, nous découvrons un poème de Joseph Migot¹⁰⁴³ le poète érudit du limousin, *D'ont ve lo vent ?* Bien sûr ce texte est donné dans la graphie de l'auteur. Gilbert reste cependant le grand pourvoyeur de textes tant contemporains que textes anciens ou commentaires étymologiques et grammaticaux.

Remarquons que dans la rubrique *Les livres*, du numéro 112 d'avril – juillet 1951, est annoncé la parution de *Vida de Joan Larsinhac*¹⁰⁴⁴ de Robert Lafont, « dans ce récit pathétique, en langue d'oc, l'auteur narre des faits se rapportant à la Résistance dans le Midi. »

Entre 1945 et 1955, 25 numéros furent édités dont six double-numéros, soit 20 fascicules.

¹⁰⁴² Jacquinet, de la Combe, était paresseux comme une rave.

¹⁰⁴³ Joseph Migot, (1921 – 1976) natif de Martignac (Haute-Vienne), professeur de russe, fut le premier à introduire la graphie classique en Limousin

¹⁰⁴⁴ La vie de Jean Larsignac.

L'avant dernier double-numéro 115 et 116 de janvier 1953 – janvier 1954 affiche en couverture et en gros caractères, *Défense de la langue d'oc*.

On y trouve étrangement situé en milieu de revue, un long article polémique de six pages (la revue en contenant seize) adressé à un certain M. F. Fournier¹⁰⁴⁵. Pierre-François Fournier de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand* s'était prononcé contre la loi Deixonne qui entrouvrirait la porte à la langue d'oc au baccalauréat. Utilisant comme

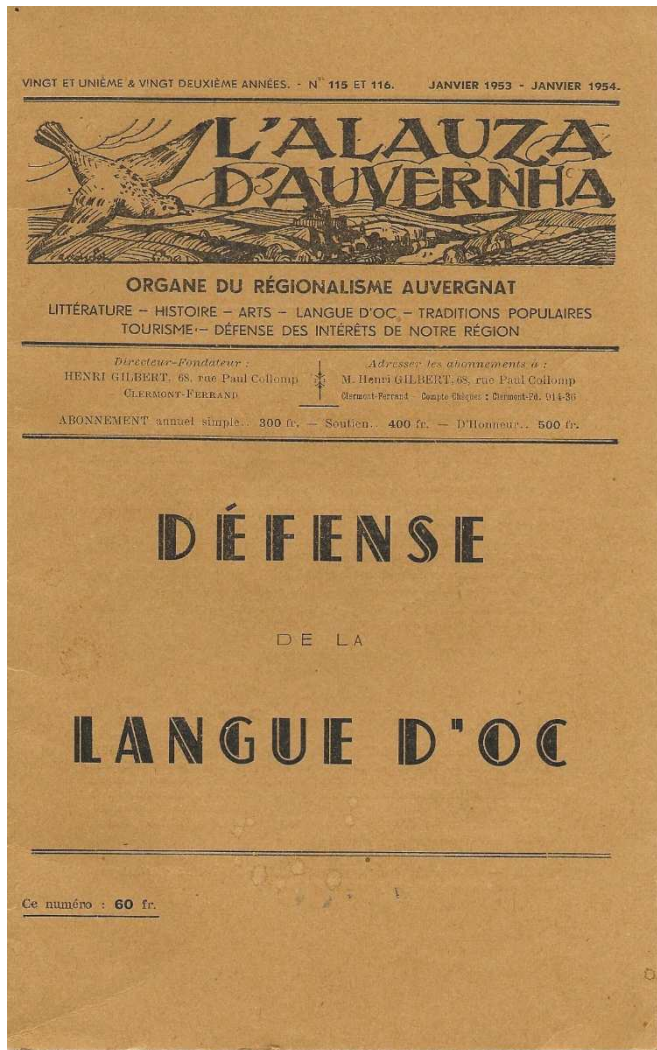


Figure 39 *Défense de la langue d'Oc*

Gandilhon Gens-d'Armes se plaisait à nommer. » Enfin pour conclure sa harangue et pour clore le sujet concernant les doctorales affirmations sans fondement de ce monsieur :

prétexte la polémique qui opposa Gilbert et le D. Balme à propos de la chanson *Lo pastrasson dins sa chabana* (cf. Biographie Gilbert, § 6.1), il prodigue à ce monsieur, qui semble bien mal avisé sur l'occitan, le conseil qui suit :

S'il veut s'instruire, qu'il s'adresse à la *Ligue pour la langue d'oc à l'école*, aux *Amis de la langue d'oc*, à l'*Institut d'Études Occitanes*, aux Recteurs des Universités de Montpellier, d'Aix-en-Provence, de Toulouse. La brochure éditée par l'*Escola Jaufré Rudel*, de Bordeaux, *La langue d'oc, dans nos écoles*, lui apportera également les lumières dont il a tant besoin.

Qu'il se le tienne pour dit. Il cite également tous ceux qui ont œuvré dans leur région par leurs travaux difficiles et méritoires, à la restauration de la langue d'oc comme, « les Perbosc, les Estieus, les Paul-Louis Grenier, les Louis Alibert et ceux d'Auvergne que le poète

¹⁰⁴⁵ Pierre-François Fournier, (1885 – 1986), archiviste, conservateur, historien et archéologue auvergnat, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.

C'est le troubadour Raymond Vidal de Besaudun (XIII^e siècle) qui nous le dit dans « *Las razos de trobar* », éditées, en 1858, par le savant F. Guessard¹⁰⁴⁶, professeur à l'École Impériale des Chartes : « *nenguna PARLADURA no es tant naturala ni tant drecha del nostre LINGAGE con aquela de Proenza o de Saintonge o d'ALVERGNA o de Caeroi.* »

Nous voyons une fois encore comment Gilbert utilisant une polémique, s'en sert pour développer tout un argumentaire richement étayé en faveur de la défense de la langue occitane en Auvergne. À près de quatre-vingt ans le *drolle* de Chilhac n'est pas prêt de désarmer.

Le dernier numéro de *L'Alauza d'Auvernha* de janvier 1955 porte le numéro 117 et est également largement consacré à la promotion de la langue occitane. C'est dans ce numéro que nous trouvons en guise d'éditorial la *Chronique de culture occitane* signée de Charles Camproux (cf. Biographie Gilbert, § 6.1), puis page 10 un autre article de deux pages, toujours signé de Charles Camproux, intitulé « *Lo covize* » à l'honneur, faisant l'éloge du livre *Lis contaires delh covize* (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4).

Dans ce même numéro Gilbert consacre un court article à la sortie d'un film en occitan *La filha dau Mera*¹⁰⁴⁷, tiré d'une comédie de Marcel Fournier¹⁰⁴⁸, président du *Bornat del Perigord*. Gilbert conclut son article par, « *Bravo Escola J. Rudel !* »

Toujours prêt à en découdre et polémiste dans l'âme, il ne peut s'empêcher en parlant des premières épreuves d'occitan au baccalauréat suite à la loi Deixonne, de revenir sur sa rubrique adressée à M. Fournier :

Voici qui fera certainement plaisir à M. P.-F. Fournier. En 1952, première année de l'application de la loi sur l'enseignement des langues et dialectes locaux (et non *patois* comme dit notre *académicien* de Clermont), 325 candidats au baccalauréat avaient demandé spontanément à subir l'épreuve facultative et supplémentaire. [...] En 1953, le nombre de ces volontaires a presque doublé il est de 631 !

Gilbert est heureux de voir aboutir d'une certaine manière le combat de toute une vie par la mise en place de cette loi qui offre à la langue occitane une ouverture, aussi petite soit-elle, dans l'enseignement. Il ne pourra cependant en profiter bien longtemps, car il meurt en octobre 1955, quasiment abandonné (cf. Biographie Gilbert, § 6.1).

À la différence de Vidal, Gilbert a su suivre la nouvelle direction que prit l'occitanisme à la sortie de la guerre. Fort de ses relations avec Girard pendant le conflit, il se rapprocha à la fin de celui-ci, de l'IEO et de Camproux et s'inscrivit clairement dans cette mouvance. Le

¹⁰⁴⁶ François Guessard, (1814 – 1882) philologue romaniste.

¹⁰⁴⁷ La fille de Méra.

¹⁰⁴⁸ Marcel Fournier, (1900 – 1979), animateur du Félibrige périgourdin.

concept de *graphisme support* (Bec, 1963, p.113) développé par l'Institut correspondait parfaitement avec sa vision de *graphie rationnelle*. Sa démarche s'inscrivait tout à fait dans ce que Lafont théoriserait quelques années plus tard comme :

Mesa al punt per notar un escrich relativament unificat sus la basa d'una mena de « democracia dels parlars », contra la promocion arbitrària de tala o tala forma dialectala, poguèt èsser transferida del lengadocian al provençal, al gascon, al nòrd-occitan¹⁰⁴⁹. (Lafont, 1971, p. 7).

De cette manière Gilbert dès 1923 sut appliquer les principes que développa Alibert en 1935 et qui devinrent la base de la renaissance occitane d'après-guerre. Il avait suivi très tôt ce que Bec formalisera dans son Manuel pratique d'occitan moderne en 1973, « La réforme linguistique occitane [...] se caractérise à la fois par la rigueur de ses principes et la souplesse de son application. » À cette clairvoyance rajoutons que Gilbert fit ce travail en partant d'un parler bien identifié, celui de Chilhac, et sut développer un système aux vertus universalistes applicable à l'ensemble des parlers de la langue occitane (cf. Lis contaïres delh covize, § 6.3.4).

Constatons aussi et malheureusement, que s'il fit durant cette période quelques émules aucun n'eut la capacité de lui succéder et là encore de reprendre le flambeau. Vaure qui semblait s'annoncer comme un continuateur possible, meurt en 1953, malheureusement trop tôt et avant Gilbert et la fin de *L'Alauza d'Auvernha*.

Malencontreusement, pas plus que Vidal, Gilbert n'empreignit une marque intelligible dans le paysage de l'occitanisme auvergnat des années 1950. Après lui, sa voix se tue et son souvenir comme son œuvre se diluèrent et s'évaporèrent rapidement dans le paysage auvergnat et dans la mémoire de ses concitoyens. Sans même un héritage familial, sa tombe même fut oubliée et, personne n'ayant depuis pris soin de revendiquer sa sépulture, les restes de Gilbert ont été transférés dans l'ossuaire du cimetière Saint-Jacques à Clermont-Ferrand (cf. Biographie Gilbert, § 6.1).

Ni d'Antoine Vaure de Saint-Amant-Roche-Savine mort trop jeune, ni de Fousson d'Arlanc, nous ne conservâmes la trace littéraire à travers des recueils de textes.

Pourtant pendant les trente ans durant lesquels Vidal et Gilbert menèrent leur action d'autres revues et d'autres publications continuèrent d'éditer les auteurs qualifiés de « patoisants ».

¹⁰⁴⁹ Mise au point pour noter un écrit relativement unifié sur la base d'une sorte de « démocratie des parlers », contre la promotion arbitraire de tel ou tel dialecte, qui put être transférée du languedocien, au provençal, au gascon, au nord-occitan.

Dans ce domaine l'*Almanach de Brioude*, tient une place tout à fait particulière. Cette Société savante acteur de la vie culturelle de la ville de Brioude (Haute-Loire) fut fondée en 1920. Rappelons que c'est la même année qu'est créée l'*Escòla de Limanha* par Vidal. Dès le premier numéro nous y trouvons trois textes d'Antoine Bertrand dit Toana Bartran, et ainsi de suite jusqu'en 1926 (cf. Sur les marges du Félibrige, § 4.5). En 1934 fut publié le recueil de tous les textes de Bertrand sous le titre *Contes brivadois* (Bartran, 1934), qui eurent incontestablement un grand succès populaire dans la région de Brioude et même au-delà. Ce recueil fut réédité en 1989, avec les traductions d'Albert Massebeuf¹⁰⁵⁰ et ses histoires se racontent encore dans toutes les assemblées ou veillées qui s'organisent autour de l'occitan dans la région. Dans le même registre nous trouvons en 1921, *Les quatre pounaous et l'ouvergnat*¹⁰⁵¹, en 1922, *Felià la seïta*¹⁰⁵², en 1923 *Le pentchenaire*¹⁰⁵³, de Mamet (cf. Biographie Gilbert, § 6.1 ; Lis contaïres delh covize, § 6.3.4). En 1929 apparaît dans la publication Oscar Coustérisant¹⁰⁵⁴ auteur de *Le lapien, le moustiaou et le rinaou*¹⁰⁵⁵, puis en 1930 de *Gargantiouas a Viaranova*¹⁰⁵⁶.

Mais nous trouvons également dans le numéro de 1926, *La chamineia que parla*, 1927, *Ame veire à la prima*, puis 1946 *La senta Viergha et lo boier*, trois textes de Gilbert (cf. Contes de l'Aze et autres textes, §.6.3.3). En 1928 est publié un texte de Vidal *Los ious rojes*¹⁰⁵⁷.

Cet Almanach fort populaire diffusa avec succès des textes en occitan jusque dans les années 50. Puis ce fut comme pour l'écrit occitan en général le silence pendant dix ans. Ce n'est qu'en 1960 qu'Albert Massebeuf publie son premier texte *Ramadze*, puis *Tche e tsa / Chiens et chats*, en 1986, soit vingt-six ans plus tard et cette fois avec le titre et le texte bilingue. Dans ce même *Almanach* Pierre Nauton publia en 1964 son article auquel nous avons déjà fait référence *Le Dialecte brivadois* (Nauton, 1964 ; cf. Le parler de Chilhac, § 6.2).

Il nous faut aussi signaler la parution en 1948 d'un numéro spécial de la revue *Auvergne* intitulé *Au jardin des adages* et signé de François Raynal¹⁰⁵⁸ (Raynal, 1948). Il s'agit d'un recueil de « 1 016 proverbes, en dialecte de Haute-Auvergne » comme il est précisé en sous-titre. En fait nous y reconnaissons facilement les parlers cantaliens nord-occitans. C'est donc

¹⁰⁵⁰ Albert Massebeuf, (1907 - 2002) de Brioude, cultivateur puis employé de banque, traducteur de Bertrand et auteur d'un recueil de textes occitans *Pe Bride*.

¹⁰⁵¹ Les quatre ponots et l'auvergnat.

¹⁰⁵² Felix le scieur de long.

¹⁰⁵³ le cardeur de chanvre.

¹⁰⁵⁴ Auteur non-identifié probablement originaire de Saint-Illpize, Haute-Loire.

¹⁰⁵⁵ Le lapin, la belette et le renard.

¹⁰⁵⁶ Gargantua à Villeneuve.

¹⁰⁵⁷ Les œufs rouges.

¹⁰⁵⁸ François-Paul Raynal (1902 – 1964) homme de lettres auvergnat, d'origine cantalienne.

un document tout à fait intéressant par son originalité et sa rareté. De plus l'auteur nous avertit dans un préambule sur *La prononciation, la graphie*, « Après avoir longuement réfléchi, je me suis rallié à la thèse de l'abbé Joseph Roux [...] auteur de la *Chanson limousine* [...] dont la graphie fit jeter les hauts cris ». Un peu plus loin il nous confirme que, « cette réforme fut complétée par Prosper Estieu et Antonin Perbosc qui [...] arrivèrent progressivement à une restauration quasi définitive de la langue occitane. » En effet son recueil est graphié suivant les principes Estieu-Perbosc, mais malgré que l'on soit déjà en 1948, il n'est fait aucune mention ni de Vidal, ni de Gilbert pourtant promoteurs depuis plus de vingt ans de cette graphie pour les parlers d'Auvergne. C'est plutôt du côté d'Aurillac que vers la Basse-Auvergne, que se tournaient ses regards.

Néanmoins, dans le numéro 137 de la même revue en 1952, fut publié un recueil de chansons traditionnelles intitulé, *En Basse-Auvergne à travers chants*. Ce recueil est signé de madame A. Abraham et les transcriptions musicales sont du D^r Pierre Balme. Nous retrouvons là deux compagnons de route des plus fidèles de Benezet Vidal. Ce recueil de cinquante chansons, en contient un certain nombre en occitan et fait remarquable, toutes transcrites suivant l'orthographe Estieu-Perbosc, donc celle de Vidal.

Ces exemples, mis à part les fidèles tenants de Vidal cités ci-dessus, montrent le peu d'impact régional qu'eurent ces deux écrivains parmi leurs concitoyens tout au moins à cette époque. Soit on continuait à écrire suivant des principes tout à fait *figuratifs* comme la plupart des auteurs d'almanach, soit on se tournait vers la graphie méridionale en oubliant celles adaptées ou développées localement par Vidal ou Gilbert.

Notons enfin, en 1949 la parution dans la collection *Que sais-je?* des PUF, du fascicule *Langue et littérature d'oc* d'André Gourdin¹⁰⁵⁹. Cet ouvrage très général et très félibréen, consacre quelques lignes en fin d'ouvrage à l'*École Occitane* (115-116) en en faisant la description du système orthographique. Parlant de l'action poétique du Félibrige, seuls sont cités sur la dernière page (p. 120), « Achille Vermeuzou (*sic*), de Vielles près d'Aurillac, le chantre du pays cantalien », et « Paul-Louis Grenier, le poète savant et inspiré de *La Dama a l'unicorn, La Dame à la licorne...* » (Gourdin, 1949). Rien sur Vidal ou Gilbert.

Pourtant certains ne furent pas sourds à cet appel. Louis Amargier originaire de Saugues en Haute-Loire, si lui-même n'écrivit pas dans cet occitan qu'il devait par ailleurs parfaitement maîtriser, fut sensible à ce renouveau des années 1940 -1950. Il fut à cette époque l'animateur

¹⁰⁵⁹ André-Fernand Gourdin (1882-1955) né à Saint-Hippolyte-du-Fort (30) journaliste, écrivain, félibre et sociologue.

de la revue trimestrielle, *Flic-flac* de l'association parisienne *Lis esclops*, société amicale des originaires du canton de Saugues. Gilbert, dans le numéro 112 de *L'Alauza d'Auvernha* d'avril-juillet 1951, parlant de cette revue rapportait : « M. Louis Amargier, qui en assure la publication, a su s'entourer d'excellents collaborateurs. À signaler, dans le numéro 3, [...] un conte en dialecte de Gustou de Lèle. Cette vivante publication fait grand honneur à nos amis de Saugues. » Louis Amargier lui-même, dans *La voix du Massif-Central*¹⁰⁶⁰ dont il était secrétaire à la rédaction n'hésita pas à s'engager pour l'occitan. Dans le numéro 30 de mai 1952, il fait éditer à la une du mensuel : *Occitanie*. C'était le titre d'un article de sa main, dans lequel nous retrouvons les grands thèmes régionalistes chers à Gilbert. Amargier y fait le panégyrique de l'humanisme latin dont « l'occupation nous a montré tout ce qui nous heurte dans les civilisations germaniques et slaves. » Il souhaite alors « bon vent à l'Institut et aux Annales. » Il fait là allusion aux organismes occitans nés de la libération. Il conclut son article en encourageant le lecteur à s'intéresser aux parutions faites par l'IEO :

Dieu Metge de Jean Mouzat ; *Conversa* de J.-S. Pons ; *De campestre, d'amor et de guerra* de F. Castan ; *A la raja dau temps* de M. Allier ; *Secret del temps* de P. Roqueta. Tous ces poètes ont adopté la prosodie classique sauf F. Castan qui nous montre sa virtuosité dans les vers libres. Mais tous dans leur langue ancestrale, donnent à leurs chants quelque chose d'universel.

On voit que rien n'échappe à Amargier et tout l'enthousiasme qu'il met à promouvoir la nouvelle littérature occitane. Il dut finir par se sentir bien seul car même s'il se rapprocha de *La cabreta* d'Aurillac, il se replia par la suite sur des œuvres beaucoup plus localistes.

¹⁰⁶⁰ *Mensuel des Association des intellectuels du Massif-Central*, Allier, Aveyron, Cantal, Corrèze, Creuse, Dordogne, Haute-Loire, Loire, Lot, Lozère, Puy-de-Dôme, Haute-Vienne.



Figure 40 La voix du Massif Central

À part ces quelques soubresauts venus de personnalités isolées et peu entendues, la voix occitane de l'Auvergne s'est tue au milieu des années 1950. Un demi-siècle de lutte et de travaux comme jamais il ne s'en fit sur la langue d'Auvergne, s'éteignaient dans l'indifférence générale. Excepté peut-être dans le Cantal avec Jean Fay ou en Velay avec Albert Boudon-Lasherme, à travers un Félibrige de plus en plus folklorisé de grands chapeaux et de bourrées en costumes, on oublia que ces pays étaient occitans. Personne n'était là pour rappeler et faire fructifier l'immense travail qu'accomplirent comme nous avons essayé de le montrer, chacun à sa manière deux personnages hors norme en Auvergne, Benezet Vidal et Henri Gilbert. Quand l'un essaya d'œuvrer à l'élaboration d'une langue projet d'avenir pour l'Auvergne capable de véhiculer une littérature moderne, l'autre entreprit de magnifier un parler qu'il pensait être digne de soutenir et de stimuler l'héritage linguistique de sa région en sauvant une littérature populaire riche et diversifiée. Chacun savait également que dans un temps où la transmission familiale commençait à s'éteindre, seul l'enseignement de la langue dans le cadre scolaire pouvait encore lui permettre de vivre et se développer. Ils luttèrent pour, mais en vain, malgré le faible espoir que représenta la loi Deixonne à la fin de leur vie. Chacun la salua avec vigueur et enthousiasme l'un dans *Lo grelet*¹⁰⁶¹ l'autre dans

¹⁰⁶¹ *Lo grelet*, n°18, 1er avril 1950.

*L'Alauza d'Auvernha*¹⁰⁶², mais c'était bien peu de choses et ils savaient qu'il faudrait aller beaucoup plus loin. Ils ont amendé la terre, qui la viendrait *cubrir*¹⁰⁶³ comme on dit en occitan ?

¹⁰⁶² *L'Alauza d'Auvernha*, n°117, janvier 1955.

¹⁰⁶³ Ensemencer.

9 Influence de Vidal et Gilbert sur le renouveau occitan des années 1970 en Auvergne

Pendant les dix années qui suivirent la disparition d'Henri Gilbert, soit de 1955 à 1965, un lourd silence tomba sur les voix occitanes en Auvergne. En 1974 dans son article sur la littérature en auvergnat publié dans *La Revue d'Auvergne*, Pierre Bonnaud allait encore plus loin en déclarant, « Les derniers félibres sont morts, il y a vingt-cinq ans, oubliés. Un quart de siècle de vide total a pu faire croire que la littérature en auvergnat semblait dans l'oubli sans rémission. » (Bonnaud, 1974a). Bien sûr dans son petit coin de l'Aurillacois et chez quelques originaires de Paris, *La cabreta*, sous la baguette de Jean Fay, continuait à faire le lien et à porter une voix occitane d'Auvergne, bien esseulée, bien isolée et se réfugiant de plus en plus dans le folklore. Mais sous la cendre couvait la braise et c'est Bonnaud lui-même qui fut à l'origine de cette renaissance.

9.1 De l'occitanisme à la sécession bonnaudienne

Dans la foulée de *La révolution régionaliste* (Lafont, 1967) parue en 1967, Robert Lafont prend langue avec Pierre Bonnaud maître-assistant en géographie à l'Université de Clermont-Ferrand, afin de lui demander de participer à la rédaction d'un livre sur l'Europe¹⁰⁶⁴. Nous avons pu consulter les courriers qu'échangèrent Pierre Bonnaud et Robert Lafont durant la période allant de février 1968 jusqu'à octobre 1972. Il est à noter qu'entre 1968 – 1970 Bonnaud marque un enthousiasme certain pour la cause occitane et s'y inscrit pleinement. Mais dès les premières lettres, écrites au début en français, Bonnaud laisse transparaître l'idée d'une transition qui caractériserait les parlers nord-occitans entre la France d'oïl et l'occitan méridional. Dans sa lettre du 14 février 1968 il écrit, « c'est seulement dans la géographie de peuplement que le Nord s'oppose au Midi, encore y-a-t-il une vaste zone de transition. » Bonnaud accordera toujours un grand intérêt aux liens existants entre la géographie de peuplement et les données linguistiques. Ce sera par ailleurs le sujet de sa thèse d'état en 1980 (Bonnaud, 1981). Il développe longuement le sujet dans sa lettre du 16 mars 1968 en ajoutant, « le caractère physique est un facteur secondaire (exemple la Pologne dans les grandes plaines d'Europe Centrale) » et revient sur une « bande de transition et de conflits [qui] occupe la France-Moyenne, plus large à l'Ouest qu'à l'Est. » Il insiste énormément sur ce concept de France-Moyenne entre le « vrai Nord », et le « Sud profond » et souligne que de nombreux facteurs de type linguistique, agraire, économique, plaident en cette faveur de cette approche.

¹⁰⁶⁴ Lettres de Pierre Bonnaud à Robert Lafont, 1968 à 1972, CIRDOC.

Nous découvrons également dans ces lettres qu'il manifeste un véritable anti européenisme. Il n'hésite pas à affirmer, « l'Europe a plus de responsabilités que le centralisme parisien [...] dans la déconfiture économique de la France de l'Ouest et du Midi. » Il donne ici son point de vue à Lafont sur :

L'arrière-pensée de *La révolution régionaliste* qui est à peu près la même que celle des Catalans qui souhaitent [...] l'entrée de l'Espagne dans le Marché-Commun¹⁰⁶⁵, desserrer l'étau du centralisme parisien en le dissolvant au sein d'un ensemble plus vaste où il ne serait plus seul à décider.

Bonnaud se veut pragmatique, et déclare qu'il « vaut mieux un ennemi connu que de s'aventurer sur un terrain inconnu. L'Europe même régionalisée admettrait-elle une autonomie des régions pauvres ? »¹⁰⁶⁶ Comme nous pouvons immédiatement le constater Bonnaud ne se plie pas aisément à la pensée de Lafont et a une vision bien personnelle de l'action à mener pour organiser un environnement favorable au développement de l'occitan en France et en Auvergne. Il a au moins l'honnêteté de l'objectivité quand il dit dans sa lettre du 8 juin 1968, « je déplore habiter dans une région où pour le moment du moins, la conscience occitane est totalement inexistante. » Nous noterons que dans ces courriers situés à cheval sur les événements de mai 1968, il ne fait aucune allusion aux mouvements qui ont secoués la France pendant cette période. Il marque encore dans cette même lettre son espoir de pouvoir s'appuyer sur le développement de l'occitanisme dans le Midi, « C'est seulement si le mouvement occitan prend de l'ampleur dans le Midi que les vagues viendront jusqu'ici. » Il se réjouit du « mouvement de réveil en Limousin. Peut-être ne faut-il pas désespérer en Auvergne. »

Dans la lettre du 8 novembre 1968, il semble enregistrer le fait que Gallimard refuse l'édition du livre de Lafont sur l'Europe.

En 1969 va sortir comme *supplément aux cahiers pédagogiques de l'Institut d'Études Occitanes dans la série « Textes et Documents », Pour aider à lire et écrire le nord-occitan* de Pierre Bonnaud (Bonnaud, 1969). Petit fascicule de quarante-quatre pages qui marque une étape importante dans le renouveau de l'écrit occitan en Auvergne. Ce travail a été supervisé par Joseph Migot, précurseur de l'adaptation de la graphie alibertine en Limousin (cf. L'après-guerre, § 8.3). L'ouvrage est d'ailleurs dédié à « l'amic Josep Migot, en lo

¹⁰⁶⁵ En 1968 le Marché Commun est seulement constitué des six pays fondateurs et Franco est toujours maître de l'Espagne.

¹⁰⁶⁶ L'éclatement du Massif-Central entre les trois régions, Auvergne-Rhône-Alpes ; Nouvelle-Aquitaine et Occitanie semble malheureusement lui donner raison.

*merciar de son ajuda.*¹⁰⁶⁷ » Dans un petit chapitre intitulé, « *Les raisons d'utiliser l'écriture occitane dans nos parlars* », Bonnaud nous remémore :

Les Nord-Occitans doivent aussi se rappeler que c'est un Limousin, le chanoine J. Roux qui est à l'origine de la renaissance de la graphie occitane, et que les félibres auvergnats (B. Vidal, H. Gilbert, etc...) avaient dès avant la guerre adopté l'orthographe Perbosc-Estieu, extrêmement voisine de la nôtre.

On ne sait pas qui se cache derrière le *etc.* mais Vidal et Gilbert sont bien présents comme les précurseurs du renouveau qui vient d'être initié.

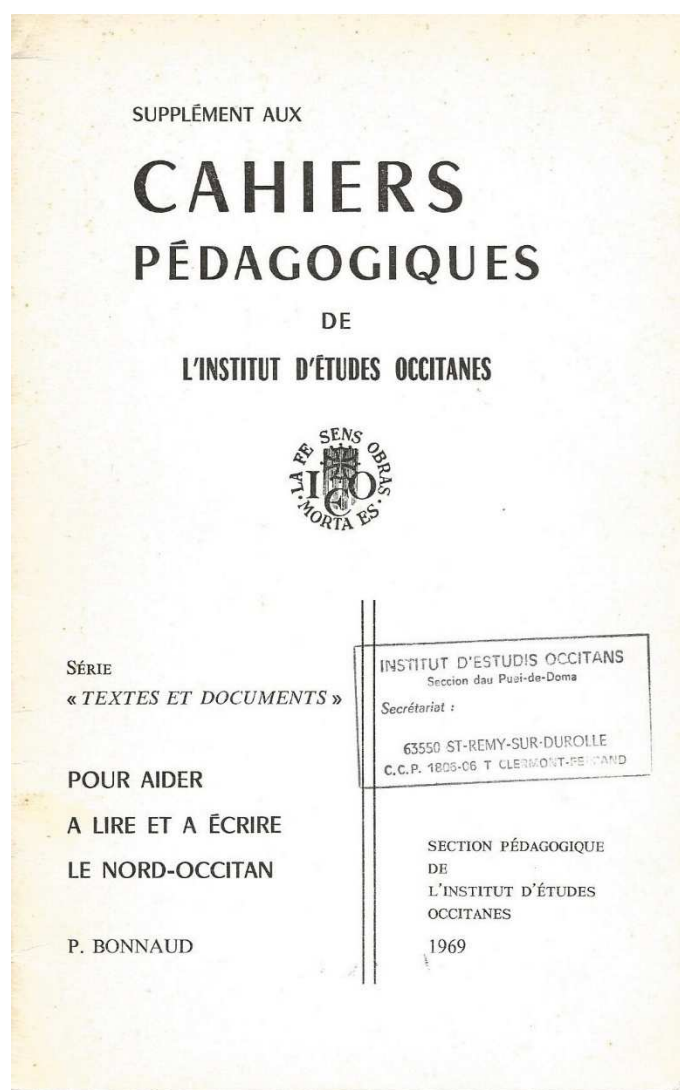


Figure 41 Pour aider à lire et à écrire le nord-occitan

Ce petit document est remarquable à tout point de vue. Accessible, de lecture facile, concis, définissant clairement les zones étudiées, ne laissant que peu de part d'ombre sur le sujet,

¹⁰⁶⁷ À l'ami Joseph Migot en le remerciant de son aide.

illustré par des exemples de translittérations de courts extraits de classiques occitans d’Auvergne il est un parfait instrument pédagogique qui n’a été guère égalé depuis. Seule peut-être le petit chapitre consacré à la morphologie mériterait d’être réactualisé. Dans une lettre à Lafont qui accompagne le manuscrit corrigé de cet ouvrage, du 8 mars 1969, Bonnaud, déjà intransigeant, dit sans ambages, « en cas de modification, je retirerai l’ouvrage. ». Il y prend aussi la défense de Migot que, semble-t-il, Bec contredit sur ses choix, « en pays nord-occitan pour les problèmes linguistiques, nous avons tous besoin de Migot. » Nous sentons poindre là un début de controverse entre Bonnaud et certains représentants d’un renouveau occitan méridionalo-centré. Dans cet ouvrage nous relevons un seul point de discussion entre Migot et Bonnaud qui s’exprime à propos de :

La finale languedocienne *-el* maintenu en Bas-Limousin (ex. : *cèl* = ciel) a été réduite en Auvergnat jusqu’à *-é*, soit directement (d’après Migot) soit par l’intermédiaire de *èu* comme en provençal (hypothèse que nous croyons malgré tout possible). Pour (*ve'dé*, *vdé*) on écrira : *vedel*, *vedeus* (J. Migot) ; *vedeu*, *vedeus* correspondrait à notre hypothèse précédente.

L’intérêt de l’hypothèse Migot est de faire réapparaître l’alternance singulier pluriels *-èl*, *-eus* propres aux parlers septentrionaux (cf. Le parlers de Pontgibaud, § 5.1). Pour le reste les choix semblent parfaitement consensuels entre les deux spécialistes. Nous verrons que ce consensus va rapidement s’émousser.

À compter de sa lettre du 24 octobre 1969, peut-être encouragé par la parution de son livret, Bonnaud écrit ses lettres en occitan. D’ailleurs, comme nous avons pu le constater, un bon occitan de Basse-Auvergne (vocalisation de *l* final, prétérit en *t*, article défini masculin *le*, etc.). Dans sa lettre du 24 mai 1970 Bonnaud s’ouvre à Lafont de quelques désaccords qu’il entretient avec son collègue limousin.

Escriguei Pour aider à lire et écrire le nord-occitan *sotz l'influència de Migot que mena la grafia alibertina a sas darreiras consequéncias etimologicas, doncas arcaïsans. La distància entre parlar e grafia en Auvernhàs-Bas es sovent tròp granda. Ex. : [dime'çla] amb [ç] = ch allemand de ich, est malaisat de reliair a desmesclar. Escriure chabranlar (trantalhar)¹⁰⁶⁸ es per Migot chapbrandlar. Se demorem tròp près de l'etimologia, sem tròp luenh de la lenga veraia, escrivem una lenga de mandarin que se pòt pas expandir comodament. Escrivem pas de l'Auvernhat mas dau Lengadocian.¹⁰⁶⁹*

¹⁰⁶⁸ Tituber.

¹⁰⁶⁹ J’ai écrit *Pour aider à lire et écrire le nord-occitan* sous l’influence de Migot qui mène la graphie alibertine à ses dernières conséquences étymologiques donc archaïsantes. La distance entre parler et graphie en Bas-Auvergnat est souvent trop grande. Ex. : [dime'çla] avec [ç] = *ch* allemand de *ich*, est malaisé à relier à

Comme nous pouvons le constater dès le début des années 1970, si Bonnaud reste un occitaniste convaincu il perçoit les difficultés de vouloir trop calquer les formes nord-occitanes (auvergnates) sur les formes languedociennes comme d'aucuns souhaiteraient le voir faire. Il fait le constat évident que le nord-occitan n'est pas seulement du sud-occitan avec des *ch* et des *j* mais bien une forme d'occitan différenciée au même titre que le gascon l'est du languedocien. Sans le dire ouvertement réapparaissent les deux points de vue qui opposèrent durant plus de vingt ans Gilbert et Vidal (cf., Controverse et opposition, § 7.2), ainsi que celui des « phonétistes » et des « étymologistes » (cf. Biographie Vidal, § 5.1).

C'est à cette même époque que sort, sous forme de fiches reliées en un volume, *Abrégé de grammaire auvergnate* (Bonnaud, 1970). Globalement ce document suit les règles alibertines. Malgré tout Bonnaud commence à vouloir affirmer une certaine autonomie scripturale par rapport à la norme officielle.

La graphie suit les préceptes déjà développés dans son précédent manuel (Bonnaud, 1969) conservant des formes étymologiques comme, *-dl-* réduction [...] de *-del-* = (*nl*) : *esvedlar*¹⁰⁷⁰ [ijvè'la], *padlada*¹⁰⁷¹ [pã'lada]. Il précise cependant, « On peut simplifier cette graphie étymologique savante et écrire : *esvenlar*, *panlada*. » Il rejoint là Vidal et Gilbert dans ses choix graphiques. À l'opposé il introduit les formes palatales « *clh* = (çly) dans tout l'Ouest : (ky) en Auvergne nord-est : *clhau*, clé ; *Clharmont*, Clermont ; *eschlada*, gouttière, éclat de bois. » et plus loin, « *flh* = (fy) en Auvergne du nord : *flhocar* (fyeu'ca) orner. » Ce sont là bien des complications pour des phénomènes généraux, donc ne nécessitant pas une graphie discriminante¹⁰⁷². Ni Gilbert et encore moins Vidal n'ont jamais pris en compte ces phénomènes palataux si particuliers des parlers d'Auvergne septentrionale (cf. Œuvre Vidal, § 5.3 ; Œuvre-Gilbert, § 6.3).

Pour le verbe il insiste sur l'emploi des lettres euphoniques dans les formes conjuguées, « dont l'omission ferait étranger et pédant, et on risquerait de n'être pas compris. » Plus pragmatique que Gilbert il ne cherche aucune justification dans la langue ancienne et se contente de faire précéder le verbe par *z-*, comme dans *z-es* sans affecter le mot qui précède (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3). Il officialise également « les formes réduites : *z-ai*, j'avais, etc... (la forme développée *avia* n'est pratiquement pas comprise) ; *z-em* : nous avons (très

desmesclar. Écrire *chabranlar* (tituber) c'est pour Migot *chapbrandlar*. Si on reste trop près de l'étymologie nous sommes trop loin de la langue véritable, nous écrivons une langue de mandarin qui ne peut pas se développer aisément. Nous n'écrivons pas de l'Auvergnat mais du Languedocien.

¹⁰⁷⁰ Vautrer.

¹⁰⁷¹ Poêlée.

¹⁰⁷² Il donnera cette justification plus tard en différenciant *clh* pour les mots populaires comme *clhau*, « clé » ou *eschlòp*, « sabot » et *cl* pour les mots savants comme *classic* ou *clausa*.

répandue). » Si ces remarques ne sont pas dénuées d'intérêt elles éloignent des formes communes à l'ensemble de la langue. À la fin du chapitre consacré au verbe nous trouvons le *nota bene* suivant : « Il n'y a nulle part de 1^{er} personne en *-i*. les tentatives d'écrivains archaïsants et méridionalisants de l'Entre-Deux Guerres (comme Vidal) pour introduire ce *-i* sont artificielles et inacceptables. » Bonnaud s'érige là en véritable redresseur de torts.

Sans le dire, ni peut-être sans le faire intentionnellement, à partir des années 1970 Bonnaud va se mettre dans les pas de Gilbert. Comme lui il va se méfier de l'absorption et de l'assimilation des parlers auvergnats par les parlers méridionaux. C'est par et pour l'auvergnat que doit se faire la renaissance des parlers d'Auvergne et non par la copie d'autres parlers considérés comme plus authentiquement occitans. C'est par une régénération interne que doit s'accomplir le renouveau et non par un déguisement en habit d'Arlequin. Ce n'est que quand ce travail sera fait que le rapprochement de tous les parlers permettra d'avancer vers une standardisation de la langue. C'était exactement ce que disait Gilbert dans sa préface de *Lis contaires delh Covize* (cf. *Lis contaires delh Covize*, § 6.3.4). Nous retrouvons ce même discours dans les courriers échangés entre Bonnaud et Lafont. Ainsi dans sa lettre du 24 mai 1970 nous lisons encore un plaidoyer toujours pro-occitan mais appelant à la prudence. « *Gardar pertot los fondaments unificaires de nòstra grafia, per non tornar tombar dins la brigalhada felibrenca o pastejanta. - Defugir le ieroglife en adaptar tant coma faire se pòt, dins le quadre alibertin, la grafia a las particularitats vireduziblas (sic) daus dialectes.*

Devem cránher una grafia de tipe Irlandés (impossible d'aprene) e una temptacion centralizaira lengadociana. »¹⁰⁷³ A-t-il été entendu ? que lui répondit Lafont ? nous n'en savons malheureusement rien. Pourtant la demande semblait raisonnable et dans la lignée des travaux de Gilbert.

Du même ton dans sa lettre du 4 juin 1970, il revient sur le risque que l'hyper-étymologisme fait peser sur le système graphique occitan. Il se méfie aussi de l'utilisation de l'étymologie pour languedocianiser les autres dialectes. Il reprend son exemple de *Chabranlar* en expliquant que cette orthographe conserve l'essentiel du système d'écriture occitane sans besoin d'écrire *chapbrandlar* ou *chapbrallar*. Il conclut sa lettre comme suit : « *Dise*

¹⁰⁷³ Garder partout les fondements unificateurs de notre graphie, pour ne pas retomber dans la bigarrure félibréenne ou patoisante. Éviter le hiéroglyphe en adaptant autant que faire se peut, dans le cadre alibertin, la graphie aux particularités (irréductibles ?) des dialectes. Nous devons craindre une graphie de type Irlandais (impossible à apprendre) et une tentation centralisatrice languedocienne.

qu'Alibert èra mai sople e flexible que los que lo seguèron en bailar mai d'un còp de las variantas per un meteïs mot. »¹⁰⁷⁴

Il affirme ne pas vouloir créer une nouvelle graphie mais rappelle la nécessité de conserver les richesses de nos dialectes et de ne pas tomber dans un centralisme destructeur, pire que le français, ainsi que la nécessité de faciliter l'apprentissage de la langue.

Dans sa correspondance avec Lafont, Bonnaud insistait sur la nécessaire autonomie dont devait disposer les parlers d'Auvergne, vis à vis des parlers occitans méridionaux. « Au gascon on ne dit rien sur leur utilisation de système alibertin mais moi je n'ai pas le droit » écrit-il dans une lettre de 1971¹⁰⁷⁵. Il réclame également « *lo dreit a la fauta dins l'escritura. Migot, davant escrire una linha voliá que le diccionari siguessa completament fixat. Ieu z-ame mielhs 'vançar en escrire e en saubre be que fase quauquas fautas que pus tard rancurarai. Le movement se prova en marcher.* »¹⁰⁷⁶ » et rajoute que s'il n'était pas attaché à l'idée occitane il pourrait voir dans l'auvergnat une autre langue. Ici ressort sa défiance vis-à-vis de Migot, « nous faisons du "migotisme" au pire sens du terme (pour notre plaisir délicat de fins lettrés) nous fabriquons pour notre langue une couronne mortuaire. » Le discours que tient ici Bonnaud sur Migot est assez similaire à celui que pouvait tenir Gilbert face à Vidal (cf. Controverse et opposition, § 7.2). Ce sécessionnisme linguistique latent que l'on sent poindre chez Bonnaud va au milieu des années 1970 s'affirmer de plus en plus.

La volonté d'être reconnu pour ce qu'ils sont de la part des nord-occitans se retrouve exprimée on ne peut plus clairement dans les courriers de Bonnaud à Lafont. Dans sa lettre du 24 septembre 1971 il dit avoir décliné la demande de Bec pour son *Manuel d'occitan pratique*, celui-ci voulant « aménager son texte orthographiquement et peut-être plus ». Dans une lettre du 6 janvier 1972 il se plaint que « *le monde daus lingüistas coneisson pas l'Auvernhat-bas, vo le vòlon pas conéïsser.* »¹⁰⁷⁷ Ne pouvant se rendre à l'Assemblée Générale de l'IEO de 1972 à Montpellier, il donne son pouvoir à Lafont en lui demandant de voter contre Bec, ce que refuse de faire Lafont¹⁰⁷⁸. Dans sa lettre du 12 septembre de la même année il dit, « *Desrozier [Desrozier-Ros, 1974] de Lemosin èra le melhor pòrta paraula que*

¹⁰⁷⁴ Je dis qu'Alibert était plus souple et flexible que ceux qui le suivirent en donnant plus d'une fois des variantes pour le même mot.

¹⁰⁷⁵ Dont il manque l'en tête.

¹⁰⁷⁶ Le droit à la faute dans l'écriture. Migot, avant d'écrire une ligne voulait que le dictionnaire fût complétement fixé. Moi, j'aime mieux avancer en écrivant et en sachant bien que je fais quelques fautes que plus tard je regretterai. Le mouvement s'éprouve en marchant.

¹⁰⁷⁷ Le monde des linguistes ne connaissent pas le Bas-Auvergnat, ou ne veulent pas le connaître.

¹⁰⁷⁸ Il est connu que Lafont et Bec entretenaient entre eux des liens quasiment fraternels.

poguèsse raibar. Ten le mesme esvejaire 'ma ieu. Aquò es bei se qu'auriá 'gut mandar ma procuracion. »¹⁰⁷⁹ Un véritable fossé entre nord et sud-occitan se creuse peu à peu.

Le *Cercle Occitan d'Auvergne* créé en 1970, va devenir en 1973 le *Cercle Auvernhatà Tarà d'oc* et l'année suivante le *Cercle Terre d'Auvergne*. Nous voyons déjà à travers l'évolution des dénominations de l'association que dirige Bonnaud l'éloignement progressif du mouvement occitan.

La *Nouvelle Grammaire Auvergnate* publiée toujours au CRDP en 1974, va marquer une réelle rupture. Il y annonce clairement ses nouvelles dispositions. Ainsi il confirme son désir de vouloir « conserver une langue pure et vraie face aux dangers de l'intellectualisme. Le désir d'être simple, pratique. »

Il va donc poser les trois principes liminaires suivants :

- L'abandon de la normalisation excessives et artificielles.
- La simplification de la graphie occitane, conformément aux « Propositions sur l'écriture de l'auvergnat », élaborées collectivement par un groupe de travail du Cercle Occitan d'Auvergne. [...]
- L'introduction à côté de cette graphie occitane simplifiée d'une transcription en une « écriture populaire auvergnate simplifiée », quasi-phonétique, mise au point par le même groupe de travail. [...]

Il va donc définir l'EOSA : « écriture occitane simplifiée et adaptée », et l'EPAN : « écriture populaire auvergnate ».

Il va présenter sa grammaire en donnant l'ensemble des formes étudiées dans les deux systèmes séparés par un trait oblique, en donnant en premier l'EOSA puis l'EPAN. Il donne comme exemple extrême : *pala / palo ; pavà ; pagà ; parà* : « pelle ». Nous voyons là que le second système enregistre toutes les variations phonétiques possibles d'un même mot. Les deux systèmes vont également enregistrer certains traits que Bonnaud juge comme irréductibles :

- Les palatales conditionnées qu'il considère comme générales devant *i* et *u*, et de *b, p, f, v, m* très fréquentes devant *i* qu'il marque d'un tréma sur ces voyelles, *dîr*, « dire » ; *tîrar / tîrâ*, « tirer » ; *lîna / lîno*, « lune » ; *vîrar / vîrâ*, « tourner ».
- La notation de [s] par *s* simple dans tous les cas qui s'oppose à [z] toujours noté *z*, comme dans *ròsa / roso*, « rosse » qui s'oppose à *ròza / rozo*, « rose ». Il retrouve là la règle d'Estieu-Perbosc que Vidal avait généralisé à partir de *Jan Combralha* dans sa graphie (cf. Jan

¹⁰⁷⁹ Desrozier du Limousin était le meilleur porte-parole dont je pouvais rêver. Il a le même point de vue que moi. C'est à lui que j'aurais dû envoyer ma procuration.

Combralha, § 5.3.5). Connaissant parfaitement l'œuvre de cet auteur comme d'ailleurs probablement les œuvres des méridionaux, il a dû penser que ce modèle correspondait bien à sa recherche de simplification.

Les différences principales entre les deux systèmes sont :

- Pour l'EPAN, de ne pas écrire les consonnes finales non prononcées (donc pas de *s* pluriel).

Si un ancien *s* réapparaît en liaison prononcé [z], il est écrit ainsi, ce qui donne des groupes phonétiques du type : *leù z-omei* (*los òmes*), « les hommes ». De même *c* a toujours le son [k] et on écrit toujours *s* pour [s] et [ʃ]. La diphtongue *ai* devant labiale est écrite *oè* comme dans *poère* (*paire*), « père ».

- Pour l'EOSA, on écrit les consonnes finales non prononcées : *s* du pluriel, *r* de l'infinitif, *t* des participes (passé et présent masculins), *-s* de la 2^{ème} personne du singulier des verbes, *-m* de la 1^{ère} personne du pluriel, *-tz* ou plus simplement *-z* de la 2^{ème} du pluriel, et des consonnes qui se retrouvent en dérivation. On écrit *c* avec le son [s] ou [ʃ],

a) Pour distinguer les homonymes : *sent*, « saint » de *cent*, « cent ».

b) Dans *cc* prononcé [ks] ou [kʃ] comme dans *occitan* [œkʃi'tâ]; *accieu* [a'kʃœ], « action ».

Pour le reste on écrit toujours *s* : *tolersansa* [tule'râsa], « tolérance » ; *esir* [e'fir], « tempête de neige ». La diphtongue *ai* reste écrite ainsi même dans le cas où la prononciation devant labiale est [wɛ]. Cette différenciation va se retrouver dans le titre de la revue que dirige Bonnaud avec un titre en miroir, *Bizà Neirà / Bizo Neiro*.

Comme nous pouvons le constater, si nous comparons ce système occitan simplifié EOSA au système développé par Gilbert à quelques détails près (comme *s* simple pour *ss*, le tréma pour indiquer les palatales, ou l'absence de *h* étymologique) nous avons quelque chose de très ressemblant.

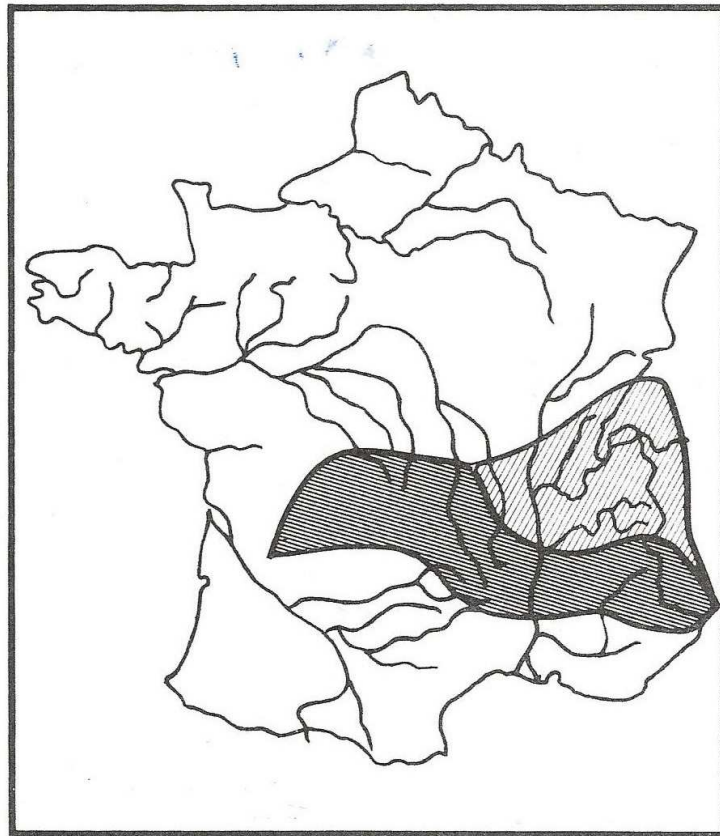
Ce n'est là qu'une première étape, car Bonnaud va dans les années qui suivent continuer sa mue jusqu'à l'anti-occitanisme le plus affirmé.

C'est en 1982 que se concrétise véritablement la sécession entre Bonnaud et ses émules d'avec le mouvement occitan. Sa réflexion s'appuie sur la théorisation d'un monde *médioroman*. Ce concept de *médioroman* ou *Médioromanie*, désigne selon son géniteur un type linguistique dans lequel on retrouverait un certain nombre de parlers et langues du centre de la France. Ces dernières pouvaient former, un troisième groupe linguistique roman en France entre les domaines d'oc et d'oïl au Haut Moyen-Âge (Bonnaud, 1982). Ils seraient actuellement un espace de relations entre différentes cultures, et non pas un territoire propre, recouvrant les domaines francoprovençal, auvergnat et le limousin ainsi que les parlers

poitevins-saintongeais. Ce concept n'a eu guère de succès chez les linguistes mais fut repris par quelques intellectuels comme l'historien Fernand Braudel dans *L'identité de la France, Espace et Histoire* (Braudel, 1986),

Pour Pierre Bonnaud, entre la France d'oïl et la France d'oc, la frontière n'est pas une ligne repérable une fois pour toutes, mais une France médiane, une Romanie médiane, aux limites variables, aux cicatrices multiples, aussi bien vers le nord que vers le sud, le résultat le plus clair étant d'arracher à la France d'oc une large partie du domaine qu'on lui reconnaît d'ordinaire, le Limousin, l'Auvergne et le Dauphiné.

Mais d'autres comme André-Georges Manry ne le partagèrent pas et n'adhèrent pas à ce séparatisme (Manry, 1990).



LA « ZONE MEDIOROMANE MERIDIONALE ».

Selon Pierre BONNAUD, *op. cit.*, II, p. 188.

La zone gris foncé est celle qu'isole Bonnaud pour détacher, de « la terre d'oc proprement dite », une « médioromanie méridionale » : Limousin, Auvergne et Dauphiné. Sa limite supérieure est celle qu'on dessine d'ordinaire entre terres d'oïl et d'oc, la zone en gris clair étant celle du franco-provençal.

Figure 42 Médioromanie méridionale selon Bonnaud

Cependant, ce concept de Médioromanie deviendra à partir de ce moment l'alpha et l'oméga de la pensée bonnaudienne.

Il va donc publier en 1982 un document intitulé *Écrire l'auvergnat. Écriture Auvergnate Unifiée, origines, principes, conventions* (Bonnaud, 1982). Dans ce document il s'évertue à montrer qu'entre le mythe occitan et le délabrement patoisant il y a la place pour une réelle graphie pour l'auvergnat. Il s'appuie sur l'hypothèse de départ qu'antérieurement à notre époque d'autres systèmes d'écriture auvergnats aient tenté de se constituer sans succès, d'ailleurs ajoute-t-il « si l'un ou l'autre avait réussi, il serait le nôtre. » Il repasse donc en revue les différents écrits en partant des chartes et autres écrits utilitaires médiévaux (cf. Le Moyen-Âge, § 4.1), et décrétant que les écrits les plus intéressants sont ceux du XVII^e et XVIII^e siècle (cf. L'âge baroque, § 4.2). Il rappelle l'ambition de Ravel avec son Arvernat (cf. *L'arvernat, lenga literària d'Auvergne segon Charles-Antoine Ravel*, annexe 5). Il concède, malgré la grande admiration qu'il lui porte que la curiosité de Tailhandier ne dépasse pas Riom, Thiers et les Dores (cf. Historique des définitions des parlers « auvergnats », § 3.a). Il reconnaît néanmoins le caractère irréductiblement différent de l'auvergnat septentrional et de l'auvergnat méridional. Vient ensuite le règlement en compte du système occitan aux tendances archaïsantes et étymologisantes (*sic*). « C'est le rigorisme intransigeant de deux Languedociens, Perbosc et Estieu, qui allait précipiter l'évolution négative. » Et ce système, ancêtre de l'occitan, a atteint l'Auvergne entre les deux guerres mondiales. Vient la mise au pilori de Vidal et Gilbert.

Deux hommes [...] séparés par une implacable rivalité personnelle – Benezet Vidal et Henri Gilbert, furent les fourriers du système Estieu-Perbosc en Auvergne. [...] Bon connaisseur du dialecte brivadois, Henri Gilbert introduit des méridionalismes inutiles dans ses contes. [...] Vidal, nous savons, par des témoignages oraux, qu'il pratiquait très bien le solide dialecte de la Combraille Centrale, d'où il était originaire. Mais ses textes sont tout différents : ils abondent en mots et en expressions intellectuels qui sont de purs calques du français. [...] allant de pair avec ce bizarre "élitisme" qui veut que la langue écrite soit très différente de la langue parlée et contribue ainsi à son affadissement, à sa banalisation.

Ainsi ces deux auteurs, chez qui, Bonnaud trouvait malgré tout quelques talents et quelques sympathies dans leurs avancées littéraires auvergnates, devenaient la cinquième colonne de l'envahisseur surnois du languedocianisme et de l'élitisme. Nous avons vu dans l'analyse que nous avons présentée de leurs œuvres respectives (cf. Œuvre Vidal, § 5.3 ; Œuvre-Gilbert,

§ 6.3) que si certains de ces reproches peuvent être justifiés, par exemple l'élitisme et les archaïsmes de Vidal, il n'en demeure pas moins que l'apport de ces deux personnages dans la renaissance occitane en Auvergne au XX^e siècle reste essentiel et incontestablement constitutif du développement culturel de cette région.

Il ajoute à cet assaut ravageur un constat cinglant sur leur apport et surtout la pérennité de leurs œuvres et actions.

Les deux chefs de file mourront complètement oubliés et, bien pire, les érudits auvergnats, leurs contemporains, qui savaient la langue et étaient à même de juger, s'ils ne la pratiquaient, dressent alors le constat de décès de l'auvergnat.

Qui étaient ces juges connaissant la langue mais ne la pratiquant pas, les Vialatte¹⁰⁸⁰, Pourrat, et d'autres encore, surement. Mais qui ne prend pas le risque de s'exprimer dans l'idiome régional peut-il honnêtement critiquer ceux qui prennent ce risque. Il est bien plus facile de s'ériger comme censeur que de se risquer comme acteur.

Bonnaud devint alors l'ennemi le plus opiniâtre de l'occitan et de tout ce qui touchait à ce mouvement. Il perdit toute capacité de jugement et considérait que toute intrusion de ce qui portait l'étiquette *occitan* sur un domaine et un territoire dont il pensait détenir la suzeraineté était une agression intolérable. Tout dialogue, toute discussion ou tout échange, y compris avec des concitoyens en quête d'union possible ou de collaboration pour défendre le même objet c'est-à-dire leur langue régionale commune s'avéra alors impossible. S'ils étaient soupçonnés d'une quelconque sympathie avec ce qui était devenu pour lui la figure démoniaque de l'occitan, il ne pouvait être qu'un suppôt de l'assaillant languedocien avançant masqué. Sa détestation de la chose fut portée à un tel paroxysme qu'il en vint à faire inscrire sur la première page de tous les numéros de sa revue : « Toute transcription en écriture "occitane classique et normalisée" est strictement interdite sans limitation de temps y compris dans les citations brèves et pour tous les numéros de la revue. »

La sécession était achevée et définitive. Seul dorénavant son système graphique dénommé EAU (Écriture Auvergnate Unifiée) pouvait servir cette langue. Il avait cependant le défaut d'une extrême complexité voulant noter en détails les différentes réalisations phonétiques de tous les parlers. Bonnaud le prétendait pourtant « d'un phonétisme modéré [...] aisément accessible [...] éminemment souple et adaptable. » Dans son Grand dictionnaire Français-Auvergnat (Bonnaud, 1978) il ne lui faut pas moins de dix-neuf pages pour expliciter son système. Il va ainsi introduire de nombreux accents (tous disponibles sur les machines à écrire

¹⁰⁸⁰ Alexandre Vialatte (1901-1971), journaliste et écrivain auvergnat d'expression française.

de l'époque), comme à pour *a* postvocalique réalisé [a] ou [ɔ], ä pour [ɛ] ou [e] suivant le parler, â pour la finale tonique, etc. et ainsi de suite pour l'ensemble des voyelles. En voulant faire simple et adaptable il ne fit que compliqué et inintelligible. Aussi il n'eut que peu de succès chez les écrivains voulant s'exprimer en auvergnat, quelle que soit leur obédience. Comme ce fut le cas avec Gilbert et Vidal les textes publiés par son association, devenue depuis *Tarà d'Euvarnhà*¹⁰⁸¹, passaient forcément par les mains du maître pour transcription avant publication. Ceci est évident avec les textes d'Albert Massebeuf (Massebeuf, 1985) publié dans *Bizà Neirà*. Cet auteur utilisait une graphie figurative inspirée de Toana Bartran (Bartran, 1989) son compatriote et prédécesseur, que Bonnaud retranscrivait dans sa propre graphie pour les éditer dans sa revue. Il en était de même avec Mile Touènabrus¹⁰⁸² écrivain vellave qui utilisait le système graphique de Girard (Girard, 1925).

À compter de 1975 toutes les parutions de Bonnaud et de ces collaborateurs, dont certaines ne sont pas sans intérêt, se firent dans le système EAU. Toutefois, Pierre Bonnaud, par son allégeance aux politiques régionaux de l'époque, aussi bien de droite que de gauche, et par sa position vis-à-vis du rectorat de l'Université, réalisa une véritable prise de pouvoir sur le CRDP de Clermont-Ferrand. Il réussit, par l'entremise d'un concours scolaire (le *Concours scolaire E. Chambon*), qui s'adressait à tous les niveaux de l'éducation, à s'assurer un ascendant si ce n'est une réelle mainmise sur le milieu des enseignants dans toute l'académie. Il fallut aux militants occitanistes beaucoup de détermination et de persévérance pour faire admettre la parité entre graphie occitane et EAU dans le système scolaire. L'EAU, fut utilisée dans les milieux de l'éducation jusqu'au début des années 2000, sans connaître pour autant de pérennité. Elle a aussi été utilisée par un petit nombre d'écrivains d'expression auvergnate mais aucun document littéraire d'intérêt ou digne de ce nom ne fut édité dans ce système. Le seul linguiste à le soutenir est Karl-Heinz Reichel¹⁰⁸³. Si aujourd'hui la mainmise bonnaudienne dans l'enseignement n'est plus d'actualité, les séquelles de cette période, dans certains milieux, se font encore péniblement ressentir.

9.2 Histoires littéraires

C'est dans la période de grande effervescence occitane qui suivit immédiatement 1968 que sont publiées différentes histoires de la littérature occitane que nous avons déjà évoquées (cf. Œuvre-Vidal, § 5.3 ; Œuvre-Gilbert, § 6.3). Ce sera, en 1968 *La littérature occitane*, de Jean

¹⁰⁸¹ Terre d'Auvergne.

¹⁰⁸² Mile Touènabrus (Émile Brun) (1905-2000) écrivain vellave d'expression occitane.

¹⁰⁸³ Karl-Heinz Reichel (1959-) est un linguiste et philologue allemand émule de Pierre Bonnaud.

Rouquette, en 1970 l'imposante, *Nouvelle histoire de la Littérature Occitane* de Lafont et Anatole et en 1971 l'*Histoire de la littérature occitane*, de Camproux. Comme nous l'avons déjà dit, ils évoquèrent chacun de manière plus ou moins observatrice et attentive les écrits et les travaux de Vidal et Gilbert sans trop détailler l'avancée qu'ils représentaient dans la prise de conscience occitane de l'Auvergne. Nous ne reviendrons pas sur le développement que fit Rouquette sur le roman de Vidal *Un Amor* (cf. *Un Amor*, § 5.3.6).

Lafont et Anatole consacrent un court paragraphe à Vidal et Gilbert :

On notera que la réforme occitane suscite à Clermont-Ferrand deux vocations antithétiques : celle de Benezet Vidal (1877-1951), meilleur prosateur et conteur : *La Serva* (1926), *Un Amor* (1930) ; celle de Henri Gilbert (1874-1956), esprit indépendant, conteur populaire de talent, qui a su trouver un ton juste dans l'illustration du folklore : *La Covisada*, 1923 ; *Lis Contes de la Luneira*, 1932 ; *Lis Contaires delh Covize*, 1953. (Lafont-Anatole, 1970, 677-678).

Même s'il y a quelques approximations dans les dates il y a une réelle reconnaissance de l'œuvre de ces deux auteurs. Gilbert semble bénéficier d'une légitimation littéraire plus appuyée que celle de Vidal. Ils notent malgré tout, quelques pages plus loin, dans un chapitre consacré au renouveau à l'époque contemporaine, « Malgré Delhostal, Gilbert, Vidal l'Auvergne paraît en retard sur cette évolution. » (Lafont-Anatole, 1970, p. 769). Ils font là le constat de l'absence de relève qui suivit ce renouveau auvergnat (cf. L'après-guerre, § 8.3).

Camproux de son côté sera laudateur vis-à-vis de Gilbert. Cela peut se comprendre eu égard à la relation qu'ils entretenirent au début des années 1950 (cf. L'après-guerre, § 8.3).

L'Auvergne nous a donné, parmi les meilleurs écrivains de cette époque, Henri Gilbert (1874). Ardent organisateur, Gilbert a mené à bien d'importantes études pour la restauration totale de la langue d'Oc. Excellent prosateur, il est également un très pur poète nourri aux traditions les meilleures ; il sait allier l'art des troubadours à l'inspiration la plus populaire. (Camproux, 1971, 197-198).

Il reconnaît l'important travail que fit Gilbert sur la restauration de l'occitan d'Auvergne, et son talent de conteur. Il reste cependant un peu plus réservé en ce qui concerne Vidal.

Il convient de citer Benazet (*sic*) Vidal qui n'a guère donné que des œuvres d'inspiration félibréennes. Plus qu'un poète, mieux qu'un écrivain, B. Vidal aura été surtout un organisateur et un homme d'action au service des lettres d'Oc en Auvergne. (Camproux, 1971, p. 198).

Nous voyons nettement que le grand philologue que fut Charles Camproux avait une vision très affûtée sur l'approche de la langue qui anima chacun de nos deux écrivains. S'il s'enthousiasme pour le travail de Gilbert, il reste très circonspect et prudent sur le travail

littéraire de Vidal et n'aborde pas son œuvre de restauration linguistique. Il ne sait lui reconnaître que son talent d'animateur et de meneur dans le renouveau occitan en Auvergne. C'est en 1974 que Bonnaud publie dans la *Revue d'Auvergne*, son article, *Bref aperçu sur la littérature en auvergnat périodes et tendances* (Bonnaud, 1974a). Il va faire une critique assez marquée de Vidal et Gilbert sans pour autant les accabler.

La deuxième phase du Félibrige auvergnat mérite un jugement nuancé, pour ne pas dire qu'elle laisse perplexe. [...] La réaction hautement anormale et malsaine des écrivains de cette époque : sans espoir, persuadés qu'ils étaient le dernier carré, et que la génération qui les suivait verrait sombrer définitivement l'héritage qu'ils défendaient envers et contre tout, ils se sont réfugiés dans un univers idéal refabriqué d'après leurs désirs, en fuyant une réalité trop sévère. Ils ont considéré la langue comme déjà pratiquement morte. Ils se sont abandonnés avec passion à l'étude des troubadours et des « grandes époques » du Moyen-Âge. Ils les ont admirés et enviés [...] à vouloir transposer le passé dans le présent et à faire la toilette mortuaire de l'auvergnat. [...] D'où la tendance désastreuse à se couper de la sève populaire, à archaïser et à artificialiser la langue et l'écriture, à accepter des intrusions méridionales dans le lexique, et pire, dans la morphologie même.

Bonnaud rajoute à ce sujet en note de bas de page :

Particulièrement catastrophique est la tendance à utiliser l'article *lo* (lou) au lieu de *le* et à méridionaliser la conjugaison avec des 1^{er} personne en *-i* qui n'existent nulle part en Auvergne, et même pas dans les territoires voisins au sud.

Bonnaud essaie malgré tout de justifier et d'argumenter sur les raisons de cet abandon de l'idiome local au profit d'un occitan fantasmé et bricolé, sorte de monstre de Frankenstein linguistico-littéraire. Une fois les justificatifs énoncés, Bonnaud va pouvoir régler ses comptes avec les tenants de ce désordre.

Si on ajoute une rivalité sans merci entre les deux principales personnalités de ce mouvement, on mesurera l'ampleur de chaos qui s'instaurait. [...] Ni Benezet Vidal ni Henri Gilbert n'ont manqué de clairvoyance, de saine ambition, d'énergie. [...] Vidal a eu le courage d'écrire le seul roman existant encore en auvergnat, *La Serva* [...] *Un Amor*, introduit dans la littérature auvergnate un genre alors très à la mode, le journal personnel. [...] Gilbert, c'est un conteur naturel et truculent (*Contes de la luneira, la Covizada*), bon connaisseur de la tradition paysanne.

Il sait encore à cette époque reconnaître certains mérites à nos deux auteurs. Cependant ils ne sont pas exempts de reproches et c'est surtout à Gilbert qu'il s'en prend.

On peut lui reprocher d'avoir poussé des écrivains de l'yssingelais comme Peyroche¹⁰⁸⁴ [...] et Boncompain¹⁰⁸⁵ [...], à « corriger » leur langue, et surtout d'avoir défiguré la langue de conteurs bas-auvergnats pour l'aligner sur la sienne dans *Li contaires delh covize (sic)*.

Il s'en prend là aux translittérations réalisées par Gilbert dans son dernier recueil. Comme nous l'avons vu, il s'était pourtant fait un devoir de respecter scrupuleusement la langue de chacun des auteurs de ce recueil (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4). Pour ce qui concerne les félibres de l'Yssingelais, nous nous étonnons car, nous n'avons pas trouvé dans leurs textes, tous écrits suivant la norme figurative, d'intrusions de la part de Gilbert. Au contraire dans son *Brinde* en mémoire de Jean-François Meiller¹⁰⁸⁶, Boncompain n'hésite pas à se faire le défenseur d'une langue on ne peut plus authentiquement paysanne.

Quoqu'un, un grand saben d'au Peuï vous fagué dareiramen le reprotche de mau escrire, d'escafoura lous mous patoué. Mas le patoué ès une lingua que se parla, una lingue que viou é que mude. Acoui pas une lingua que s'escrit, una lingue morte, tua per una Académie¹⁰⁸⁷.

Et là ce n'est sûrement pas de Gilbert dont il parle mais d'un autre maître du félibrige ponot par ailleurs bien connu. Nous avons vu dans le paragraphe précédent l'évolution d'opinion que suivit Bonnaud vis-à-vis de ces deux écrivains qui tourna rapidement au dénigrement et à l'invective. Aussi dans tous les ouvrages dans lesquels Bonnaud parla de littérature en langue régionale il les présenta comme précurseurs du mal occitan (Bonnaud, 2005a ; 2005b).

C'est surtout à partir des années 1980 que commença vraiment la réédition d'anthologie ou d'histoire de la littérature occitane en Auvergne.

En 1983 Yves Gourgaud publie aux *Éditions du Roure* en Haute-Loire, une *Anthologie de l'écrit occitan 1082 – 1982 en Haute-Loire et Loire* dans lequel nous trouvons un texte de Gilbert, *Lo mau maridat* dans la graphie de l'auteur (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4).

En 1984, l'IEO Région Auvergne et le CCO¹⁰⁸⁸ Norib publient sous la direction de Hubert Julié un recueil de textes, destiné à l'enseignement¹⁰⁸⁹. Nous y trouvons page 40 *Lo paure Bartonel* (cf. *Contes de la lunaire*, § 6.3.2), d'Henri Gilbert, à l'orthographe légèrement

¹⁰⁸⁴ Louis Peyroche (1873-1954), félibre originaire de Malataverne (Haute-Loire) auteur de nombreuses poésies.

¹⁰⁸⁵ Alphonse Boncompain (1885-1962), félibre d'Yssingaux (Haute-Loire), auteur de poésies et de *Brindes* (toasts) remarquables en l'honneur de poètes de sa région prononcés pour diverses félibrées.

¹⁰⁸⁶ Jean-François Meiller (1811-1859), originaire de Montregard (Haute-Loire), auteur de nombreux poèmes dont le plus connu est *A la marra ! A la marra ! « À la mine ! À la mine ! »*

¹⁰⁸⁷ Quelqu'un, un grand savant du Puy vous fit dernièrement le reproche de mal écrire, de mettre en désordre les mots patois. Mais le patois est une langue qui se parle, une langue qui vit et qui change. Ce n'est pas un langage qui s'écrit, une langue morte, tuée par une académie.

¹⁰⁸⁸ Centre Cultural Occitan

¹⁰⁸⁹ *Recuèlh de textes*, chausits per Julié H., 1984 CCO Norib-IEO Auvernhha

modernisée. Dix ans plus tard l'IEO fédéral publie, dans une collection de *Textes Occitans pour les Lycées*, dirigée par Jean-Claude Serres, un recueil de textes nord-occitans destinés au baccalauréat¹⁰⁹⁰. Nous y trouvons un extrait de *La Serva* de Benezet Vidal. Cet extrait a été titré *Avetz pas pus lèu passat l'Alier* et est donné dans la graphie de l'auteur (cf. *La serva*, § 5.3.4). Nous trouvons aussi *Lo nigaud delh Cafòrt* de Gilbert également dans la graphie de l'auteur quelque peu réarrangée (accents toniques sur les verbes, lettres euphoniques autonomes) (cf. *Contes de l'aze et autres textes*, § 6.3.3).

Plus récemment fut publiée aux Éditions EMCE *Huit siècles de littérature occitane en Auvergne et Velay, Morceaux choisis*, regroupant des textes allant du Moyen-Âge à nos jours (Roux, 2015). Dans un chapitre intitulé « Le XIX^e et le XX^e siècles avec le Félibrige » nous trouvons un texte de Gilbert *L'aze medecin* (cf. *Les contes de l'Aze et autres textes*, § 6.3.3) ainsi qu'un texte de Vidal extrait de *La serva* (cf. *La serva*, § 5.3.4), tous deux dans leur graphie originale¹⁰⁹¹.

Une nouvelle édition de *L'Occitan* dans la collection *Sans Peine d'Assimil*[®] rédigée par Nicolas Quint fut publiée en 2014 (Quint, 2014). Nous trouvons à la leçon quatre-vingt-cinq un extrait de *La Serva* de Vidal intitulé *Lo testament*. Cette leçon, à la graphie modernisée a pour but d'illustrer l'Auvergnat.

Enfin Noël Lafon, dans le cadre de publications biographiques d'auteurs auvergnats, consacre le cahier du Convize n°4 à *Henri Gilbert, 1874-1955, Lo covize, L'alauza d'Auvernha*, petit opuscule sur cet auteur et son œuvre fort bien documenté (Lafon, 2017).¹⁰⁹²

Nous voyons que malgré les allégations de Bonnaud rares sont les ouvrages traitant de la littérature auvergnate qui ne citent pas en bonne place ces deux auteurs. Bonnaud lui-même sentant bien l'influence et la portée que peuvent avoir ces précurseurs d'une littérature moderne en Auvergne ne rate pas une occasion d'essayer d'en minimiser l'impact en les dénigrant (Bonnaud, 2005b).

9.3 Les journaux et périodiques

¹⁰⁹⁰ *Textes occitans pour les Lycées* Collection dirigée par Jean-Claude Serres, 1994, Institut d'Estudis Occitans, Édition Nord-Occitan.

¹⁰⁹¹ Dans les mêmes éditions ont été republiés les œuvres complètes de Ravel père de l'Arvernats dans leur graphie originale (Ravel, 1838 / 2016).

¹⁰⁹² Nous devons aussi au même éditeur une réédition de l'intégrale des œuvres du poète paysan Pierre Biron dit Norib. Cette réédition présente l'intérêt de donner les versions originales des textes ainsi qu'une adaptation en graphie occitane, comme de leurs traductions en français. BIRON, Pierre, 20012, *Poésie de Norib*, tome 1, Aurillac, édition Lo Convise ; 20013, *Prose de Norib*, tome 2, Aurillac, édition Lo Convise.



Figure 43 *Vai i qu'as paur !*

Vai-i qu'as paur? étaient plutôt politisés à gauche. De son côté Bonnaud lança une revue qu'il souhaitait pan-auvergnate *Bizà Neirà / Bizo Neiro*¹⁰⁹⁵. Le titre n'était pas innocent. En choisissant la forme *nèira* typique des parlers bas-auvergnats et même vellaves (Levy, 1909, p.258 ; Olivier, 2009, p. 804 ; ALF, carte 916 ; ALMC, carte 1304), il affirmait ainsi la référence à un parler et un territoire bien identifié. Il affichait également cet attachement à sa région en mettant en couverture le profil de la Chaîne des Puys, volcans totémiques de l'Auvergne. De son côté *La cabreta* devenue très localiste et essayant de sauver ce qu'il restait du Félibrige auvergnat continuait son chemin solitaire.

Il est à noter, que tous ces journaux s'exprimaient très majoritairement en occitan et, excepté

L'effervescence de 1968 fut à l'origine d'un renouveau occitan foisonnant dans la jeunesse. Adhérent aux grands thèmes sociétaux que véhicula la mobilisation sur le Larzac, ou dans une moindre ampleur par celle suscitée par l'édification du barrage de Naussac, le besoin de renouveau social et politique s'accompagna d'une affirmation culturelle dont la langue était une des clés. C'est donc dans le milieu des années 1970 que virent le jour un certain nombre de journaux à teneur occitaniste. *Vai-i qu'as paur?*¹⁰⁹³ dans le Cantal, *Parlem!*¹⁰⁹⁴ dans le Puy-de-Dôme ou *Front Occitan* dans la Haute-Loire. Certains comme *Parlem* se voulaient plutôt culturels, quand d'autres comme *Front Occitan* et



Figure 44 *Parlem*

¹⁰⁹³ Vas-y, de quoi as-tu peur ?

¹⁰⁹⁴ Parlons !

¹⁰⁹⁵ Vent du nord.

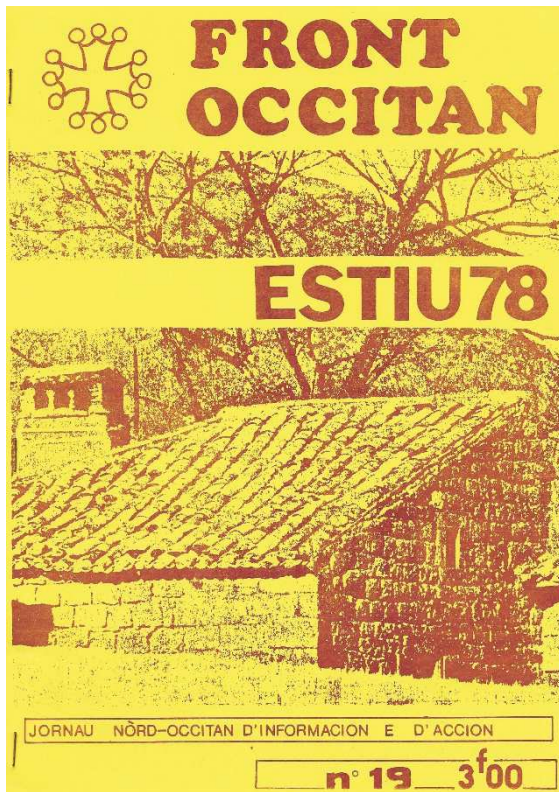


Figure 45 Front occitan

dans la même revue, concurrencée par *alh*. Ce choix qui peut être contestable d'un point de vue linguistique (cf. *Un problèma de grafematica occitana*, annexe 14) avait l'intérêt de correspondre plus exactement aux formes standardisées *al* ou *au*, et donc d'être plus facilement identifiable par l'ensemble des Occitans. Nous constatons que la naissance de cette presse coïncide avec la création des différentes sections de l'IEO dans chacun des départements. Parallèlement Bonnaud avait créé quelques temps auparavant le *Cercle occitan d'Auvernha, Auvernha Terra d'Òc* (CAO).

Une autre caractéristique de ces journaux est qu'ils furent de véritables journaux d'essai ou journaux laboratoires. Nous entendons par là des journaux qui donnèrent l'opportunité de s'exprimer par écrit à de nombreux jeunes chroniqueurs, soit néo-parlants, soit ayant une langue héritée mais dont

Bizà Neirà sur lequel nous reviendrons, utilisaient la graphie classique (y compris *La cabreta*). Il n'en demeurait pas moins que les parlers utilisés par les différents chroniqueurs étaient bien locaux et très identifiables. Nulle part l'occitan dit référentiel ne sut ou ne put s'imposer. C'était majoritairement l'Aurillacois pour *Vai-i qu'as paur ?* qui s'ouvrit rapidement aux parlers nord-occitans, l'Auvergnat septentrional pour *Parlem !* et le vellave ponot pour *Front Occitan*. C'est dans ce dernier que l'on voit réapparaître les formes *elh* pour la contraction *a+lo* ou plutôt *en+lo*, ou *delh* de *de+lo*, etc. tout droit sorties de la graphie de Gilbert. Sans que cela soit clairement énoncé l'ombre du félibre de Chilhac plane sur la graphie de ces néo-occitanistes. Cette forme sera bientôt



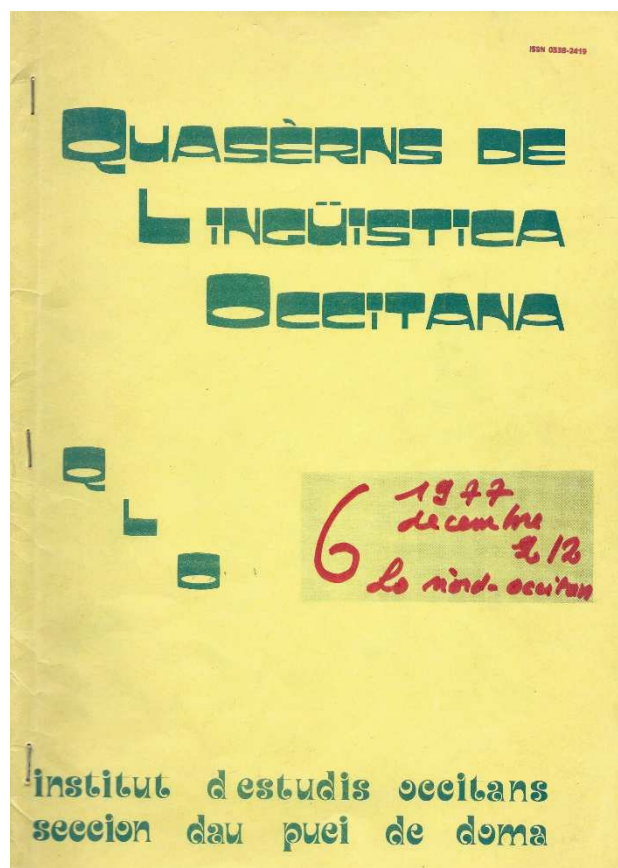
Figure 46 Biza neira

l'écriture en occitan était souvent balbutiante. Ici va se pratiquer ce droit à la faute que

réclamait Bonnaud. On peut constater d'ailleurs que le système orthographique occitan fut rapidement assimilé par ces nouveaux diaristes souvent bénéficiaires d'études secondaires si ce n'est supérieures, donc rompus à l'exercice rédactionnel. L'apprentissage se fit dans les textes disponibles, dont ceux de Gilbert et Vidal, et dans divers stages de langue qui étaient assez fréquents à l'époque. Ils firent également preuve d'une bonne capacité à l'adaptation de cette orthographe à leur langue quand cela s'avérait nécessaire, comme nous l'avons noté ci-dessus avec les formes *elh / alh ; delh ; aquelh*, etc. Étrangement c'est dans la revue *Bizà Neirà / Bizo Neiro*, qu'on a le sentiment que fut pratiqué le contrôle orthographique le plus serré et le plus rigoureux de la part de son responsable de rédaction, en l'occurrence Bonnaud. C'est ce que nous avons constaté avec les textes de Massebeuf ou de Touènabrus comme signalé précédemment. Pour pouvoir imposer son système orthographique EAU, d'emploi peu

aisé, Bonnaud fut bien obligé d'en assurer la bonne application, et d'ailleurs aucun autre système ne fut jamais admis dans la revue.

Dans la même période, une autre revue va voir le jour dans la région, les *Quasèrns de lingüistica occitana*¹⁰⁹⁶. La section IEO du Puy-de-Dôme à l'initiative de cette revue avait pour objectif de mettre sur pied une revue de linguistique pouvant accueillir des articles concernant les travaux de recherche sur la langue de toutes les régions occitanes. Cette revue de bonne tenue scientifique permettait aux différents acteurs de cette recherche dispersés sur un large territoire d'échanger des points de vue ou des synthèses de travaux. Son directeur de



rédaction était Roger Teulat, maître-assistant à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Il y eut douze numéros édités de 1974 à 1984. Le numéro de décembre 1977 fut entièrement consacré au Nord-Occitan. C'est dans ce numéro que Teulat présenta une étude fort intéressante intitulé *Un problèma de*

¹⁰⁹⁶ *Cahiers de linguistique occitane*, qui deviendront *Casèrns de lingüistica occitana* en 1982

*grafèmatica occitana : notacion de [y] pòstvocalic final de mot en Velai e entorns*¹⁰⁹⁷. Il y analyse à partir des données de divers points situés en Haute-Loire, Lozère, Ardèche et Puy-de-Dôme de l'ALMC de Nauton et de l'ALAL de Potte, l'occurrence de la finale [j] dans les mots se terminant en occitan standard par *-elh*, *-èl*, ou *-el*. Comme nous l'avons vu, nous touchons là un point spécifique aux parlers de l'Auvergne méridionale qui a donné lieu à de nombreuses interprétations et solutions graphiques (cf. *Un problèma de grafèmatica occitana ; A+LO mai DE+LO en nòrd occitan*, annexe 14). Suite à une présentation très rigoureuse et sans avoir oublié de citer Gilbert qui écrivait *solelh*, *vedelh* et *delh*, il propose comme solution d'écrire : *solelh*, *vedèl* et *dei*. Les formes *ai* [ɪj], *dei* [dij], *aquei* [akɪj] offraient une solution phonétiquement simple, mais venaient interférer avec les pluriels provençaux en *ai* et *-ei* (Teulat, 1977). Nous répondions à cette proposition dans le numéro 10 de 1981, en argumentant sur l'existence d'une pratique locale de l'utilisation de *elh*, *delh*, *aquelh* déjà bien établie chez les écrivains vellaves et issue des œuvres de Gilbert (Roux, 1981b). Dans ce même numéro des QLO, Roger Teulat répondait à propos de Gilbert :

*Enric Gilbert es pas un mèstre dins la matèria. Òme pretenciós e desagradable, o auriá benlèu volgut èstre. A un moment ont Benezet Vidal aviá adoptadas dins la grafia totes las solucions progressistas de son temps (1924), E. Gilbert escriviá mangear. Qu'escriguèm delh, amelh... a res d'estonant [...]. E de doas solucions vòl [sic] mai causir la mai fonetica.*¹⁰⁹⁸

Selon Teulat, Vidal avait donc bien mieux assimilé les solutions progressives du système orthographique proto-occitan que Gilbert qui était resté très localiste et archaïsant. Il est fort probable que d'un point de vue scientifique et pratique, Roger Teulat avait probablement raison de proposer cette solution. Seulement, face à la raison il y a la coutume et les habitudes culturelles, et déjà à cette époque il était difficile de faire abandonner cette pratique orthographique aux écrivains vellaves (qui pour la plupart n'ont jamais lu l'article de Teulat). Cette pratique s'est d'ailleurs généralisée en Ardèche où le même phénomène existe (Martin-Moulin, 1998, p. 149 ; Moulin, 2006, p. 35).

Le point de vue exprimé ici par Teulat sur Vidal fut cependant éclairci dans le numéro 11 des CLO (*sic*) en 1983. Il y fit un article intitulé *La lei Deixonne, tèxte de B. Vidal* (Teulat, 1982). Dans cet article il analysait la graphie de Vidal en partant d'un texte de 1950 sur la loi Deixonne à venir (1951) publié dans *Lo grelet* (cf. Biographie Vidal, § 5.1). Cette étude est

¹⁰⁹⁷ Un problème de graphématique occitane : notation de [y] postvocalique de mot en Velay et alentour.

¹⁰⁹⁸ Note de la rédaction suite à l'article (Roux, 1981b). « Henri Gilbert n'était pas maître en la matière. Homme prétentieux et désagréable, il aurait peut-être voulu l'être. À un moment où Benezet Vidal avait adopté dans la graphie toutes les solutions progressistes de son temps (1924), H. Gilbert écrivait *mangear*. Qu'il écrivît, *delh*, *amelh*... n'a rien d'étonnant [...] Et de deux solutions il vaut mieux choisir la plus phonétique. »

d'ailleurs en parfaite concordance avec les conclusions que nous a conduit à faire, l'analyse détaillée de l'ensemble des textes de Vidal (cf. oeuvre Vidal, § 5.3).

En realitat s'agís d'una fòrma composita de lenga. [...] L'autor cèrca absolutament pas lo localisme. Al contrari ensaja de dobrir lo mai possibla son expression al public lo mai diferent possible. Es evident que sap ben que las fòrmas emplegadas son pas d'auvernhàs. S'agís pas d'una influéncia inconscienta de las lecturas. Acò's (sic) volgut. Un estudi de l'evolució de l'autor o mòstra plan : sa fòrma de lenga es gradualament de mai en mai centralisada. E sos adversaris o li repròchan pro (E. Gilbert per ex.)¹⁰⁹⁹

Sans le dire c'est bien de la langue intégrale de Vidal dont parle Teulat.

Comme nous pouvons le constater les références à nos deux auteurs dans l'effervescence de ces années de renouveau occitan sont quasi inévitables.

Durant les années 1990, l'élan des vingt précédentes années s'est peu à peu ralenti et atténué. La génération à l'origine de ce rebond ne sut pas ou ne voulut pas trouver la relève et les relais nécessaires et nous entrâmes dans une période d'assoupissement et d'attentisme. *Bizà Neira / Bizo Neiro* continua de paraître pour un public de plus en plus réduit et captif (issu des *Concours E. Chambon*, très souvent). De son côté le mouvement occitan regroupa ses forces avec la fusion de *Parlem !* et *Vai-i qu'as paur ? Front Occitan* ne survécut pas aux vicissitudes de l'activisme politique occitan.

9.3 Enseignement et transmission

Les différentes associations comme les différents journaux nées après 1968, sont aussi à l'initiative de fêtes occitanes, comme la fête de *Front Occitan* en Haute-Loire, ou de stages divers autour de la langue et la culture occitane et différents festivals de musique ou de contes. Une *École Occitane d'Été* initiée dans les années 1980 se tint plusieurs années d'affilée dans la Margeride sur la limite entre Haute-Loire et Cantal. Elle s'intitula *Escòla Nòrd-Occitana d'Estiu*¹¹⁰⁰ et connut un succès certain. Toutes ces manifestations œuvrèrent à la diffusion et la transmission de la culture occitane.

En 1971, Roger Teulat, publie au *Centre Régional de Documentation Pédagogique (CRDP)* un petit ouvrage intitulé *Comment lire et écrire l'auvergnat méridional*. Cet ouvrage

¹⁰⁹⁹ En réalité il s'agit d'une forme composite de la langue. [...] L'auteur ne cherche absolument pas le localisme. Au contraire il essaie d'ouvrir le plus possible son expression au public le plus différent possible. Il est évident qu'il sait bien que les formes employées ne sont pas de l'auvergnat. Il ne s'agit pas d'une influence inconsciente des lectures. C'est voulu. Une étude de l'évolution de l'auteur le montre bien : sa forme de langue est graduellement de plus en plus centralisée. Et ses adversaires le lui reprochent suffisamment (H. Gilbert par ex.).

¹¹⁰⁰ École d'Été Nord-Occitane.

s'adresse, comme il est indiqué dans l'avant-propos, aux occitanophones de la Haute-Loire et du Cantal. Bien construit et joliment présenté il se base principalement sur les données de l'ALMC de Nauton, et plus précisément, pour le Cantal, sur les points d'enquête 15 Mauriac¹¹⁰¹, 14 Menet (près de Riom-ès-Montagne), 13 Landeyrat (près d'Allanche), 18 Villedieu (près de Saint-Flour), 17 Murat et pour la Haute-Loire 12 Brioude, 20 Saint-Èble (près de Paulhaguet), 21 Polignac (près du Puy-en-Velay), 22 Saint-Privat-d'Allier, 24, Saugues. Le point 19 Chastel¹¹⁰² (près de Pinols en Haute-Loire et tout près de la limite avec le département du Cantal) a servi de point référentiel de par sa position centrale tant géographique que linguistique. Nous remarquons que n'ont pas été retenus dans cet inventaire les points 16 Saint-Bonnet-de-Salers dans le Cantal ainsi que 23 Le Monastier-sur-Gazeille en Haute-Loire considérés probablement comme trop méridionaux et 9 Chamalières-sur-Loire également en Haute-Loire probablement trop oriental. Cela n'empêche que ce document offrait un outil d'occitanisation pour cette région de bonne qualité en abordant non seulement la graphie et la phonétique (2^{ème} partie) e, mais aussi la morphologie (3^{ème} partie), une partie précisant quelques mots et expressions (4^{ème} partie), mais également une 5^{ème} partie réunissant quelques textes locaux. Nous trouvons ainsi six versions du début de la Parabole de l'enfant prodigue, transcrite dans les parlers de Saint-Flour et Chastel-Marlhac pour le Cantal et Saugues, Solignac, et Lavoûte-Chilhac pour la Haute-Loire. Enfin il donne une version dénommée *Auvergnat méridional moyen*, où il s'essaie en une forme d'auvergnat méridional de référence dont nous pouvons reconnaître l'intelligence et la qualité.

Il donne à la suite trois extraits de deux textes de *Lis contaires delh Covize* (cf. *Lis contaires delh Covize*, § 6.3.4) et d'un troisième tiré de l'*Armanac Auvergha* de 1931 (cf. *Entre deux guerres*, § 8.1) d'Henri Gilbert. Il se doit cependant de préciser :

Il y a peu de textes véritablement intéressants écrits en cantalien ou en vellave. Les trois textes dont nous donnons quelques lignes [...] appartiennent à la vallée de l'Allier. Ils sont de l'école d'H. Gilbert, c'est-à-dire de ce groupe d'écrivains de la vallée de l'Allier regroupés autour de ce félibre, avant la dernière guerre. Comme on le voit, il s'agit d'histoires racontées à la veillée.

Teulat utilise les textes de Gilbert faute de mieux, textes qui ne sont pour lui pas réellement littéraires. Il rajoute donc :

Le lecteur doit comprendre qu'une bonne littérature est universelle et qu'elle doit couvrir tous les aspects de la vie moderne. Une littérature intéressante et durable peut encore naître dans

¹¹⁰¹ Le chiffre précédent l'indication du lieu correspond au numéro du point de l'Atlas.

¹¹⁰² Notons que Lavoûte-Chilhac 19N proche de Chilhac, est un des points satellites du point 19 Chastel.

notre région à cette condition. Les jeunes doivent relever le défi que les anciens ont mal su illustrer.

Nous constatons le peu de crédit qu'il accorde aux textes de Gilbert, mais d'autre-part, lui qui en appelle à une littérature moderne, passe sous silence les textes de Vidal qui fut pourtant dans ce domaine, selon son propre avis, assez novateur.

Notons enfin que les extraits de textes de Gilbert ont tous été remaniés, en accord avec ce que Teulat considère comme la bonne langue, principalement d'un point de vue morphologique. Ainsi, il remplace *lis* par *los* ou *las*¹¹⁰³ suivant le genre ; *elh* par *al*¹¹⁰⁴ ; *am un pin* par *am en pin*¹¹⁰⁵ ; *dengun* par *degun*¹¹⁰⁶ ; *de son hôme* par *de son paire*¹¹⁰⁷ ; etc. Remarquons cependant que Teulat respecte l'utilisation des lettres euphoniques en écrivant : *sa sòrre aviá comolat son sac d'avant que z-el*¹¹⁰⁸, ou *que z-era presta*¹¹⁰⁹.

Ce document fut cependant fort utile pour l'enseignement de l'occitan et de sa graphie bien qu'il soit marqué d'une grande volonté de normalisation. Cela n'est guère étonnant de la part de Teulat qui fut toujours partisan de l'occitan référentiel (Teulat, 1976), normalisateur intransigent de la langue sous quelque forme dialectale qu'elle se présente comme nous le verrons dans la publication d'un travail collectif à la fin des années 1970 (*Chercha païs*, 1978).

C'est dans la même période que le *Centre Régional pour l'Enseignement Occitan* (CREO) fait paraître un Vocabulaire de base d'occitan auvergnat signé d'André Ramel. Ce fascicule aborde le vocabulaire de base des parlers d'Auvergne de manière thématique en allant de la nature jusqu'au pays, l'état, et la nation. Il est suivi des adverbes, adjectifs et verbes courants. L'orthographe est conforme aux principes alibertins, mais enregistre de nombreuses formes locales dans l'esprit de la graphie de Gilbert, comme *linga / lenga*¹¹¹⁰ ; *vèlh / vieu*¹¹¹¹ et *vèlha / vielha*¹¹¹² ; *mèidia / mègjorn*¹¹¹³ ; *l'aucèl / l'ausèl*¹¹¹⁴ ; *la sèrp / la siarp*¹¹¹⁵, etc. Ce travail

¹¹⁰³ Les.

¹¹⁰⁴ Au.

¹¹⁰⁵ A un pin.

¹¹⁰⁶ Personne.

¹¹⁰⁷ De son mari.

¹¹⁰⁸ Sa sœur avait rempli son sac avant lui.

¹¹⁰⁹ Sa sœur avait rempli son sac avant lui.

¹¹¹⁰ Langue.

¹¹¹¹ Vieux.

¹¹¹² Vieille.

¹¹¹³ Midi.

¹¹¹⁴ L'oiseau.

¹¹¹⁵ Le serpent.

présente une langue qui s'assume en tant que telle sans besoin de copier de formes étrangères (Ramel, 1977).

Pendant la même période, en 1975, paraît dans la collection au renom national *Assimil*[®], *L'occitan sans peine* signé d'Alain Nouvel¹¹¹⁶. Cette méthode basée sur le languedocien, présentait des exercices dans les différents dialectes, provençal, gascon, limousin. À partir de la page 306 nous y trouvons six exercices rédigés en auvergnat. Ces petits textes furent rédigés par le cantalien Claude Lasdoulours¹¹¹⁷, dans un auvergnat méridional fort bien rendu. Malgré une graphie très rigoriste (qui oublie entre-autre les lettres euphoniques, comme par exemple quand la phonétique *zich* est transcrite par *els*¹¹¹⁸) ces quelques petits textes donnent un bon aperçu des particularismes des parlers auvergnats. Remarquons que c'est une des premières fois que l'Auvergnat est présent en orthographe occitane dans une méthode destinée à un large public populaire¹¹¹⁹.

Dans la même période, en Haute-Loire, se rassemble sous le nom de *Les amis du patois vellave* un groupe de passionnés dont la majorité sont enseignants de tous niveaux et dont certains sont membres de l'IEO local. Ils vont alors publier deux documents, un premier, *Propositions pour une graphie normalisée des parlers vellaves*, puis *La conjugaison vellave*. Ils affirment dans l'avant-propos d'un de ces documents :

Nous pensons avoir évité deux écueils : une écriture trop personnalisée, trop particulariste, incompréhensible pour nos voisins comme une écriture trop centralisatrice, trop archaïque, accessible à un petit nombre d'initiés. La graphie choisie et qui est proche de celle que préconise l'Institut d'Études Occitanes (IEO) atteint, nous semble-t-il, les deux objectifs que nous nous sommes fixés : elle assure la défense de l'originalité et de l'individualité sans laquelle il n'existe pas de liberté et elle permet la communication avec tous les parlers de langue d'oc, au sens large du terme, de Gascogne en Auvergne, et de Catalogne en Dauphiné, communication sans laquelle il n'y a pas de véritable culture.

Comme on le voit l'ambition est grande, mais très louable, et nous y retrouvons toute la volonté d'un Gilbert, voulant tout à la fois illustrer de la meilleure des façon possible chaque parler dans son originalité locale tout en permettant la communication la plus large possible entre eux. De même sans le dire clairement, il y a rejet des ambitions d'une métalangue

¹¹¹⁶ Alain Nouvel (1942- ?), linguiste, occitaniste fut chargé de conférence à l'université de Montpellier.

¹¹¹⁷ Claude Lasdoulours (1935-1992), militant et écrivain occitan originaire de Lavignerie, fut l'auteur d'un recueil de poèmes en nord-occitan auvergnat *Sansonha* écrit en 1973 et publié en 1978.

¹¹¹⁸ Eux.

¹¹¹⁹ Une nouvelle édition rédigée par Nicolas Quint a vu le jour en 2014, qui comme nous l'avons précédemment signalé présente l'Auvergnat au travers d'un texte de Benezet Vidal *Lo testament* (Quint, 2014).

niveleuse comme la langue intégrale rêvée par un Vidal ou les appétences centralisatrices de certains maîtres de l'époque.

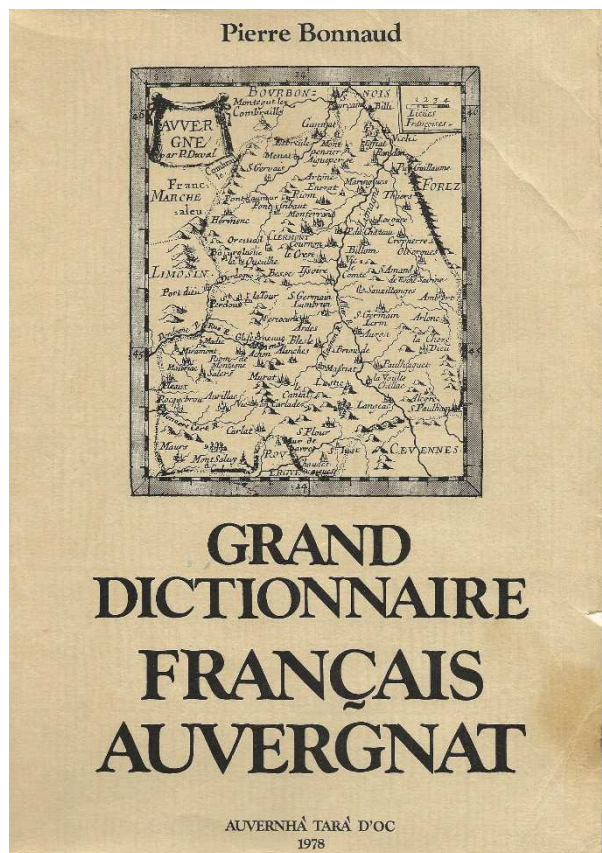


Figure 48 *Grand dictionnaire Français-Auvergnat*

En 1978 Bonnaud imprime son *Grand dictionnaire Français-Auvergnat* en trois tomes (Bonnaud, 1978). Cela est fait sous l'égide de l'association *Auvernhà Tarà d'oc*.

C'est le premier dictionnaire français-langue d'oc pour la région. L'auteur précise dans sa préface, « Rompant avec l'habitude des principaux lexicographes d'oc (Mistral, Palay, Alibert, etc...) j'ai fait un dictionnaire français-auvergnat, et non auvergnat-français. » Il développe ensuite les raisons de ce choix, rappelant que « de nos jours, que cela plaise ou non, tout le monde connaît mieux les ressources du français que de notre langue. » Nous pouvons également percevoir que, dû au fait que son système graphique EAU enregistre pour un même mot de nombreuses variantes phonétiques, le choix

auvergnat-français aurait présenté une certaine difficulté de lemmatisation. Dans un paragraphe fort argumenté il s'en prend bien évidemment à « la dénaturation par "l'occitanisme" ». Sans les citer il fait un véritable procès en subversion à ceux qui :

[...] épurant frénétiquement [le] vocabulaire cherche[nt] à nous persuader que notre langue est moins "pure" que celle d'autres régions d'oc, à éliminer des mots authentiquement auvergnats ou des emprunts bien assimilés depuis longtemps, pour les remplacer par des intrus, archaïsmes troubadouresques, mots catalans qui cachent mal leur origine castillane, mot d'autres dialectes qui nous sont complètement étrangers.

On dirait presque du Gilbert dans le texte quand il s'attaquait à Vidal (cf. Controverse et opposition, § 7.2). La différence majeure, est que là, ce n'est pas pour défendre la vision d'un authentique attachement local de la langue occitane, mais au contraire pour dénoncer l'appartenance même des parlers auvergnats à cette langue. Il n'en demeure pas moins que ce dictionnaire contient un fond lexical assez riche et intéressant pour qui sait s'y retrouver. En

effet, son utilisation, pour les apprenants, les néo-parlants ou même les détenteurs d'une langue authentiquement naturelle, s'avère souvent difficile de par la multiplicité des formes proposées pas toujours aisément identifiables, et un système orthographique très singulier et spécifique.

Même s'il se situe sur les marges nord-occidentales de notre domaine nous citerons la *Petite grammaire des parlers occitans du sud de la Creuse*, de Jacques Chauvin, éditée en 1980 par la *Fédération des œuvres laïques de la Creuse* et l'*IEO Marche-Combraille* (Chauvin, 1980). Ce document présente en effet deux formes de parlers. Comme le dit son auteur : « le dialecte limousin, (dans le sud-ouest de la Creuse : régions de Bénévent, Saint-Vaury et Bourgneuf), » et, « le dialecte auvergnat (dans le sud-est de la Creuse : région d'Aubusson-Felletin, Combraille). » Cet ouvrage donne un très bon exemple d'application de la réforme occitane aux parlers d'Auvergne septentrionale, que n'aurait sûrement pas désavoué Vidal.

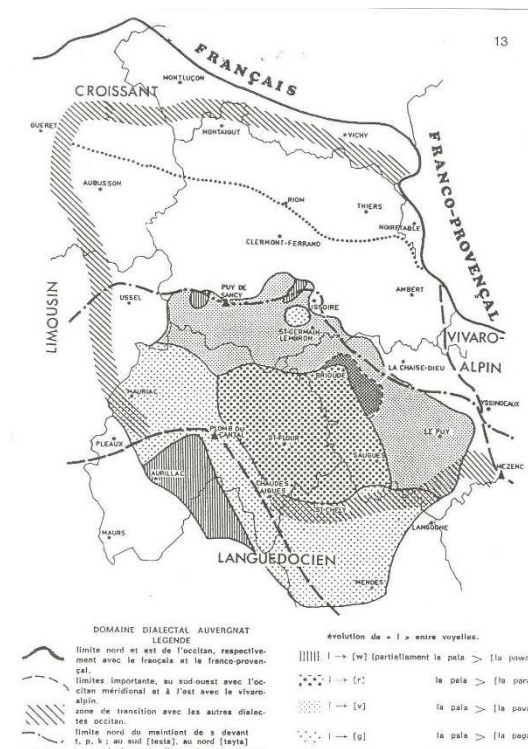


Figure 49 Carte linguistique de l'Auvergne

De son côté, l'IEO et le CREO région Auvergne publient en 1984 un *Vocabulaire occitan d'Auvergne et du Velay* (Roux, 1984), suite et complément de l'ouvrage de Ramel. Ce document fut réalisé par un groupe de personnes issues des trois départements régionaux Cantal, Haute-Loire et Puy-de-Dôme. Il offre donc l'intérêt de donner une série de variantes lexicales couvrant l'ensemble du domaine dans ses variétés nord-occitanes (l'aurillacois n'y étant pas inclus). Nous avons effectué la mise en forme de ce document et réalisé une carte détaillée du domaine arverno-vellave en en spécifiant certains détails (En partant du nord, limite de *ch* réalisé [ʃ], limite d'amuïssement de *s* devant consonnes, différentes zones d'évolution de L simple intervocalique) (cf.

Figure 52). Nous avons également fait précéder ce lexique d'une présentation des principales caractéristiques de l'auvergnat septentrional et de l'auvergnat méridional, où nous rappelons l'apport capital de Vidal et Gilbert pour l'affirmation d'une identité propre aux parlers auvergnats et vellaves.

En 1999 paraît l'édition de librairie du *Nouveau dictionnaire général Français-Auvergnat* de Bonnaud aux éditions Créer (Bonnaud, 1999). Ce dictionnaire est une reprise du précédent

dictionnaire de 1978, présentant les mêmes qualités et les mêmes défauts reprenant la même antienne anti-occitane. Il sera suivi quelques années plus tard du *Dictionnaire général Auvergnat-Français* rédigé par Karl-Heinz Reichel (Reichel, 2005). Ce dictionnaire miroir du précédent, présente le problème de lemmatisation dont nous avons parlé précédemment, lié aux variations multiples des formes phonétiques répertoriées. On ne peut que regretter que ces deux dictionnaires n'aient pas connu une publication sous des formes orthographiques plus communes et collectives, car ils auraient pu être de bons outils de diffusions des parlers auvergnats et vellaves.

En 2002 dans la collection *Évasion* de la maison *Assimil*[®] paraît *L'auvergnat de poche* (Roux, 2002). Ce petit ouvrage de vulgarisation, s'il ne le cite pas, s'est particulièrement inspiré dans sa présentation de l'œuvre de Gilbert et particulièrement de sa préface de *Lis contaires delh convize*. Dans une postface à laquelle nous avons donné pour titre *Bref aperçu sur la littérature en auvergnat*, nous avons consacré une page à nos deux écrivains Henri Gilbert et Benezet Vidal, qui figuraient parmi les grands réformateurs nord-occitans de ce début de XX^e siècle aux côtés du creusois Paul-Louis Grenier.

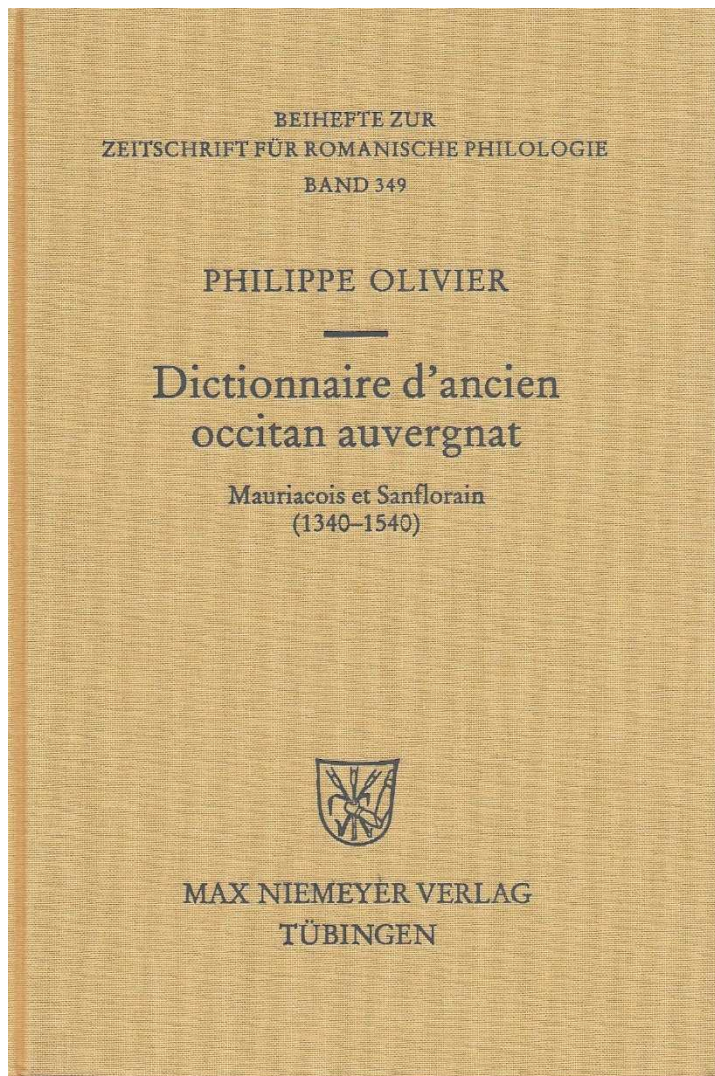
Bonnaud va également publier en 2006 une *Grammaire générale de l'auvergnat*, reprise d'une première édition datée de 1992 (Bonnaud, 2006). Ce document touffu et confus est difficile à utiliser et parfois déroutant. Il a également tendance, par son fondement très anti-occitan, à valoriser ou mettre en avant des formes voulant à tout prix se différencier du reste des parlers de cette langue.

Le libraire-éditeur d'Aurillac *L'ostal del libre* va successivement mettre sur le marché en 2003 le *Petit dictionnaire français-occitan d'Auvergne* (Omelhièr, 2003), puis en 2007, le *Petiòt diccionari Occitan d'Auvèrnhe-francés* (Omelhièr, 2003). Ces deux dictionnaires établis par Cristian Omelhièr le furent principalement à partir des données d'Alexis Delrieu¹¹²⁰. Ils ont le mérite d'offrir un premier outil lexicographique en graphie occitane. S'ils ont le mérite d'exister, ils sont cependant assez localisés sur le nord-est Cantal et d'une orthographe parfois incertaine.

¹¹²⁰ Alexis Delrieu (1898-1980), instituteur natif de Saint-Mary-le-Plain dans le Cantal (situé à 10 km au sud de Massiac). Il fut l'auteur d'*Éléments de syntaxe et de vocabulaire du patois de la région de Massiac*, insuffisamment diffusé, mais souvent cité par Cristian Omelhièr.

C'est en 2009, aux éditions *Max Niemeyer Verlag Tübingen*, que Philippe Olivier publie son *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat* (Olivier, 2009).

Ce dictionnaire établi à partir des chartes médiévales du sanflorain et du mauriacois couvre la



période 1340-1540. Il est un véritable trésor de la langue occitane d'Auvergne, non seulement pour la période de rédaction des chartes utilisées, mais également pour la langue moderne. Celle-ci, à de nombreux points de vue, est restée souvent très proche de la langue des quatorzième ou quinzième siècles. Cela s'avère vrai non seulement pour la zone nord-occitane du Cantal mais également pour les parlers vellaves ou bas auvergnats. Il suffit pour s'en convaincre de comparer le vocabulaire compilé avec le contenu des divers atlas linguistiques (ALF ; ALMC ou ALAL) ou avec le vocabulaire présent dans les œuvres d'auteurs locaux comme ceux que nous avons cité dans les deux paragraphes *Les*

temps modernes (§ 4.3) et *Sur les*

marges du Félibrige (§ 4.5). Nous y trouvons toutes ou quasiment toutes les formes typiques du nord occitan utilisé en Auvergne et en Velay. C'est aujourd'hui le meilleur outil disponible pour ce qui est de l'occitan de cette région. Il pourrait avec intérêt servir de base pour la rédaction d'un dictionnaire moderne d'Auvergnat. Il aurait sûrement ravi Vidal et Gilbert dans leurs travaux rédactionnels et littéraires.

9.5 Écrits littéraires

Dans les années 1972, 1973 le *Cercle occitan d'Auvernha* va publier un certain nombre de textes issus d'auteurs contemporains, comme les recueils de poèmes *Desrochadas* de Danis Issard, *L'òme sans nom* de Michau Albaret, ou *Las oras secretosas* d'Ives Gorgaud, et quelques autres encore. Tous ces textes sont graphiés suivant la norme occitane bonnaudienne conformément aux préconisations de son *Abrégé de grammaire auvergnate* de 1970. Toujours en 1972, Bonnaud lui-même se lance dans la réédition des grands classiques de la littérature auvergnate en publiant au CRDP, *Las vendenhas* des frères Laborieux (cf. L'âge baroque, § 4.2). Ici encore la graphie classique est utilisée selon l'interprétation bonnaudienne.

Après le passage au système graphique EAU les publications dignes d'intérêt se font rares. On voit surtout apparaître des ouvrages thématiques sur la France médiane et son organisation territoriale, ou des compilations de textes tirés de journaux ou revues de la fin du XIX^e siècle

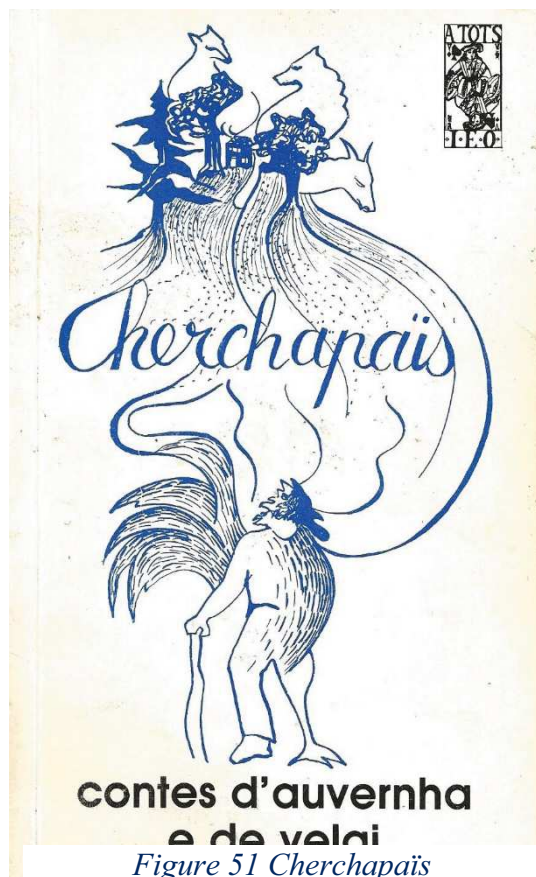


Figure 51 Cherchapaïs

ou début du XX^e. Nous ne notons la publication d'aucune œuvre littéraire digne d'attention.

En 1974 l'IEO du Puy-de-Dôme publie une petite nouvelle de Yves Gorgaud, traduite de l'arabe par le français, *Perseguidas*. Ce texte est écrit comme l'avoue l'auteur, dans « *lo parlar [...] d'a Chambon, al nòrd de Velay, mas ai causit de i mesclar de fòrmas de l'occitan de referéncia.* »¹¹²¹

il en donne la raison, « *la lenga occitana es ara "coma un miralh espeçat" [...] [chal] obrar d'unificar la lenga nòstra.* »¹¹²² En fait le texte même si quelques mots sont référentiels est écrit dans un intéressant et solide parler du Velay protestant (Nauton, 1974 ; De Félice, 1983 / 1989).

En 1978, l'IEO Région Auvergne va publier un recueil de contes d'Auvergne et du Velay intitulé *Cherchapaïs*, numéro 45 de la collection *A Tots* de

l'IEO (*Cherchapaïs*, 1978). Ce recueil comprend des textes du Puy-de-Dôme, de l'extrême sud à Saint-Martin-d'Ollières entre Livradois et Brivadois, à la région de Thiers. Nous trouvons aussi trois contes recueillis à Montusclat en Haute-Loire, intéressants par le fait

¹¹²¹ Le parler [...] du Chambon dans le nord du Velay, mais j'ai choisi d'y mélanger des formes de l'occitan de référence.

¹¹²² La langue occitane est aujourd'hui comme un miroir brisé [...] il faut œuvrer à unifier notre langue.

qu'ils viennent de la limite entre parlers centre-nord (auvergnats) et orientaux (vivaro-alpins). Également une série de contes cantaliens qui furent recueillis pour moitié dans la zone aurillacoise et pour moitié dans la Margeride auvergnate. La plupart de ceux-ci sont des contes dont nous trouvons des versions quasiment identiques dans les recueils de Gilbert que ce soit *La covizada* ou *Contes de la luneira*. Leur intérêt est qu'ils ont tous été collectés auprès de personnes vivantes et qu'ils sont retranscrits tels quels, sans adaptation linguistique ou littéraire. La publication de cet ouvrage a cependant provoqué bien des débats et discussions dans les milieux occitanistes auvergnats à propos des choix graphiques des retranscriptions de ces histoires. Par exemples les textes d'Ollières comme de Montusclat étaient graphiés conformément à la norme « gilbertienne » en usage et transcrivaient *elh, delh, aquelh, z-es*, etc. Ils furent avant publication réorthographiés par Teulat selon sa propre norme telle que développée dans les QLO numéro 6 de décembre 1977 que nous avons déjà évoquée (Teulat, 1977), soit : sous les formes *ai, dei, aquei, zes*, etc. Il ne pouvait y avoir d'autres choix que ceux de celui qui possédait le savoir, fi de la pratique coutumière. À la suite, l'*IEO Cantal* et l'*Ostal del païsan da Lobaressa*, publièrent *Coma de pèiras pels champs*¹¹²³, *Contes de la Marie*¹¹²⁴. Dans la même veine furent édités d'autres recueils de contes, comme *Le Velay*¹¹²⁵ de Christian Assezat et Jean-Baptiste Martin, ou *A l'abrò de z-Alaièr* par l'association du *Jacquemart de Langeac* (Roux, 1983). Les graphies utilisées devaient beaucoup à Gilbert. Le second de ces recueils reprenait même ouvertement un texte de Gilbert tiré de *La covizada*, *La Ròsa* (cf. *La covizada*, § 6.3.1). En 1985, aux Éditions Gerbert d'Aurillac, un recueil de traductions de contes d'Henri Pourrat fut réalisé par Pierre-Célestin Delrieu¹¹²⁶ sous le titre : *Un "floquet" de contes d'Henri Pourrat*¹¹²⁷. Belles traductions du grand écrivain du Livradois dans une langue à cheval entre les parlers méridionaux et nord-occitans.

¹¹²³ Comme des pierres dans les champs.

¹¹²⁴ Chivalier, Maria, 1984, *Coma de pèiras pels champs*, IEO Cantal, *Ostal del païsan da Lobaressa*, Transcription : Hubert Julié et Bernard Giacomo.¹¹²⁵ ASSEZAT, Christian, MARTIN Jean-Baptiste, 1983 *Le Velay*, Le Puy en Velay, *Per lous chamis*, éditions de Trévoux

¹¹²⁵ ASSEZAT, Christian, MARTIN Jean-Baptiste, 1983 *Le Velay*, Le Puy en Velay, *Per lous chamis*, éditions de Trévoux

¹¹²⁶ Pierre-Célestin Delrieu (1915-1991) originaire de Favarolles (commune de Pierrefort), Majoral du Félibrige.

¹¹²⁷ Un petit bouquet de contes d'Henri Pourrat.

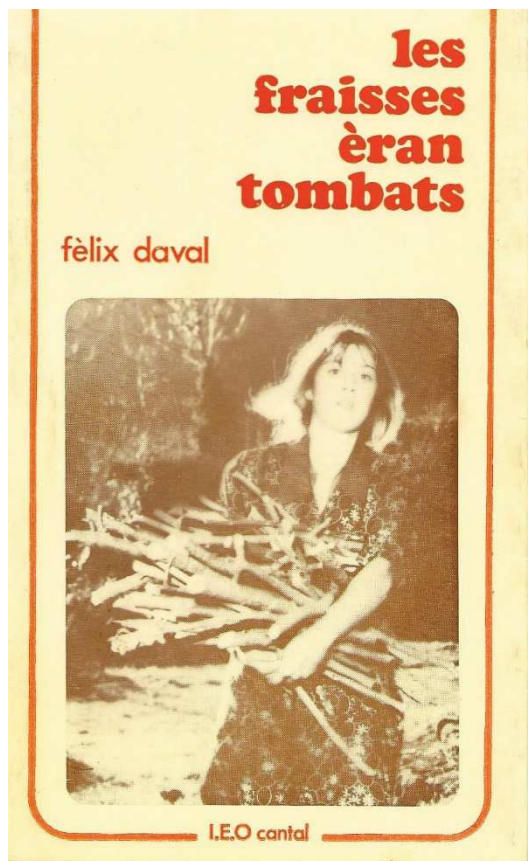


Figure 52 *Les fraisses èran tombats* en 2009. En 1983 l'IEO Cantal publie dans la collection *Messatges* le recueil de poèmes *Convit* de Thérèse Canet¹¹³¹. L'IEO Cantal va également publier les livres d'un auteur et d'un homme de grande qualité, Jean Vezole¹¹³². Ceux-ci sont des recueils d'anecdotes et de racontes, *Contes mai qu'a meitat vertadièrs*¹¹³³ en

Le premier roman moderne et inédit vint cependant de la zone aurillacoise en 1981. Il était l'œuvre de Félix Daval enseignant d'Aurillac né à Badailhac en Carladès en 1948. Il s'intitulait *Les fraisses èran tombats*¹¹²⁸. La vie d'une année d'un village cantalien y était décrite avec sensibilité et finesse dans une langue d'une grande authenticité. C'est celle qu'il a apprise en famille et dans son village. Le tout est transcrit dans une graphie occitane qui épouse toutes les finesses de ce parler nord-languedocien. Comme quoi, même en languedocien on peut être fidèle à son parler. Ce roman, qui fut certainement un élément déclencheur dans la région pour une littérature contemporaine, fut suivi de deux autres, *Les òmes de l'ecir*¹¹²⁹ en 1987 et *Las vaissas avian folhat*¹¹³⁰

¹¹²⁸ Les frênes étaient abattus, A Tots 70.

¹¹²⁹ Les hommes de la tourmente. A tots 98.

¹¹³⁰ Les coudriers étaient en feuilles Ostal del libre.

¹¹³¹ Thérèse Canet (1953...), conteuse et écrivaine cantalienne.

¹¹³² Jean Vezole (1923-2014), natif de Thourou de Saint-Cernin (entre Aurillac et Salers), instituteur.

¹¹³³ Contes plus qu'à moitié vrais, IEO Cantal, 1985.

1985, *Contes pas tròp messorguièrs*¹¹³⁴ en 1996 et *Racontes per gardar la santat*¹¹³⁵ en 2005. En 1991 c'est l'IEO région Auvergne qui édita un recueil de textes intitulé *A fònts mescladas, de Milavachas a las Cevènas*¹¹³⁶. Ce livre regroupait, après une préface de Félix Daval, vingt textes de huit auteurs allant du creusois Jaume Chauvin (Jacques Chauvin), du corrézien Francès Conheràs¹¹³⁷ (François Cogneras), du cantalien Daniel Brugès¹¹³⁸, des vellaves, Claude Rocher¹¹³⁹, Hervé Quesnel¹¹⁴⁰ et Toni Chapús (Antonin Chapuis)¹¹⁴¹, aux thiernois Roger Goyon¹¹⁴² et Étienne Coudert¹¹⁴³. En quatrième de couverture il était intelligemment écrit, « *A Fònts Mescladas, quò's un resumit de las possibilitats literàrias en lenga d'òc d'aquelses país nauts de puègs e de fònts. Aquel libre vos estonará.*¹¹⁴⁴ »

Le second élément capital dans ce renouveau éditorial auvergnat fut sans nulle doute la création sous l'impulsion de Catherine Liethoudt (1946-...) de la maison d'édition l'*Ostal del Libre*. Cette maison permit le lancement de différents auteurs

régionaux. Nous retiendrons parmi ceux-ci, François Cogneras¹¹⁴⁵ auteur d'un roman *La manifestacion*¹¹⁴⁶; Josiane Guillot¹¹⁴⁷ avec son recueil de courtes nouvelles *Femnas*¹¹⁴⁸, et

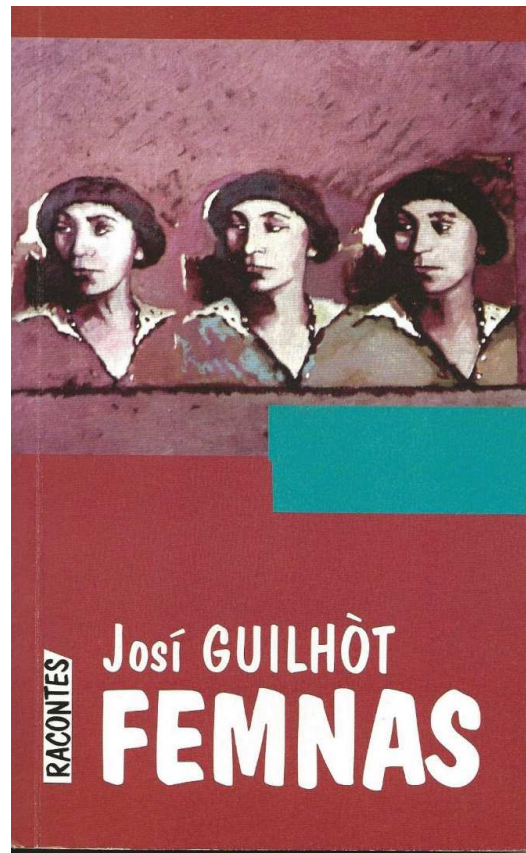


Figure 53 Femnas

¹¹³⁴ Contes pas trop mensongers, IEO Cantal, 1996.

¹¹³⁵ Racontes pour garder la santé, Ostal del Libre, 2005.

¹¹³⁶ À sources mêlées, De Millevaches aux Cévennes, A Tots / Ostal del Libre, 1991.

¹¹³⁷ François Cogneras (1936,...) originaire de Monestier-Merlines en Corrèze, écrivain de langue occitane et française.

¹¹³⁸ Daniel Bruges (1958...), illustrateur et écrivain natif de Neuvéglise dans le Cantal.

¹¹³⁹ Claude Rocher (1959...), originaire de la région d'Yssingeaux en Haute-Loire, fut très actif dans le mouvement occitan dans les années 1980-1990

¹¹⁴⁰ Hervé Quesnel (1947...), né au Maroc, fervent défenseur de la langue et la littérature vellaves.

¹¹⁴¹ Antonin Chapuis (1938-2019), originaire de Saint-Julien-Chapteuil en Haute-Loire écrivain et militant occitan.

¹¹⁴² Roger Goyon (1923...), chroniqueur occitan.

¹¹⁴³ Étienne Coudert (1930-2015), militant et écrivain occitan.

¹¹⁴⁴ À Sources Mêlées, c'est un résumé des possibilités littéraires en langue d'oc de ces pays de puys et de sources. Ce livre vous étonnera.

¹¹⁴⁵ François Cogneras (1936...), natif de Monestier-Marlinas en Corrèze (extrême ouest des parlers centre-nord).

¹¹⁴⁶ La manifestation, Ostal del Libre, 1998.

également deux recueils de contes à teneurs philosophiques, *Passejadas a travers temps*¹¹⁴⁹ et *Al fil del temps*¹¹⁵⁰ de Georges-Maurice Maury¹¹⁵¹. Tous ces textes sont en nord-occitan, septentrional pour François Cogneras et Josiane Guillot et méridional pour Georges-Maurice Maury. Remarquons que certains de ces livres sont également accompagnés d'enregistrements audio d'extraits des textes réalisés par les auteurs eux-mêmes. En 2014 cette maison d'édition publia également une traduction de la nouvelle de George Orwell *Animal farm* sous le titre *La bòria delh bestial*¹¹⁵². Ce texte fut traduit par nous-même dans une langue et une graphie très proches de celles de Gilbert tenant nos origines dans l'extrême sud de la Ribeyre d'Allier.

Une particularité de l'ensemble de ces publications modernes est le fait qu'elles sont toutes entièrement en occitan et seulement accompagnées, quand cela s'avère nécessaire, de notes lexicales, soit en bas de pages soit en fin de volume.

Nous avons-nous-même écrit deux volumes de nouvelles dans la collection *A tots* de l'IEO, *Champeiradas*¹¹⁵³ en 2005 et *Ciutats*¹¹⁵⁴ en 2008, et réalisé une traduction du roman d'Evgeni Zamiatin *My* sous le titre *Nosautres*¹¹⁵⁵ aux *Letras d'òc* en 2017.

Comme nous pouvons le constater l'édition occitane en Auvergne, même si elle n'a pas la variété et la richesse des éditions méridionales, a dans les trois dernières décennies connu une période assez productive, émanant de l'ensemble du territoire, d'auteurs très variés et dans des répertoires très diversifiés reflétant une réelle modernité.

Nous pouvons également constater que la tentative sécessionniste de l'école bonnaudienne n'a pas connu de véritable développement. Le système graphique alibertin, par l'idée de langue commune de toute une communauté qu'il véhicule, est le seul système reconnu est adopté par tous ceux qui aujourd'hui écrivent en occitan en Auvergne. Quelle est en cela l'influence des œuvres de Vidal et Gilbert ? Même si cela n'est pas toujours clairement exprimé, il est visible que le travail réalisé par ces précurseurs a largement préparé le terrain pour tous ces auteurs qui prirent le risque de s'atteler à produire un écrit littérature en occitan. Que cela soit dans le parler sud-occitan de l'aurillacois ou dans un parler de la zone nord-occitane, la vergogne a été mise de côté aussi bien vis-à-vis du français dominant que de l'occitan méridional. Les

¹¹⁴⁷ Josiane Guillot (1954...), née à Clermont-Ferrand mais élevée dans la région de Lezoux (Varenne), vit actuellement à Thiers.

¹¹⁴⁸ Femmes, Ostal del Libre, 2008.

¹¹⁴⁹ Promenades dans le temps, Ostal de Libre 2010.

¹¹⁵⁰ Au fil du temps, Ostal del Libre 2010.

¹¹⁵¹ Georges-Maurice Maury (1930-2017), a grandi à Tautal près de Menet dans l nord-ouest Cantal.

¹¹⁵² La ferme des animaux, Ostal del Libre 2014.

¹¹⁵³ Érrances, A Tots, 169, 2005.

¹¹⁵⁴ Citées, A Tots, 181, 2008.

¹¹⁵⁵ Nous, Letras d'òc, 2017.

scrupules et l’embarras ne sont plus de mise et la capacité de s’exprimer selon son parler est devenue la règle de chacun. Nous pouvons même voir apparaître une grande souplesse quant à l’utilisation du système alibertin. Par exemple, dans les textes d’Auvergne septentrionale nous voyons utiliser le trigraphe *oai*, pour représenter la diphtongue [wɛ] après labiales, ce que Gilbert notait *áe* (cf. Lis contaires delh covize, § 6.3.4) et que Bonnaud (Bonnaud, 1972) ou Teulat (Cherchapaïs, 1978), laissaient plus strictement écrit *ai*.

Contemporainement à cette production occitane s’est perpétuée une tradition littéraire locale « patoisante » principalement en Haute-Loire. Certains de ces auteurs présentant une qualité littéraire et linguistique d’intérêt, il est bon de les évoquer.

Le plus important, par sa production et la qualité de sa langue et de ses textes, est incontestablement Émile Brun qui signait sous le pseudonyme de Mile Touènabrus¹¹⁵⁶. Il publia entre 1978 et 2000 cinq volumes. Les quatre premiers¹¹⁵⁷ entièrement en occitan et suivis d’un glossaire occitan-français en fin de volume furent publiés aux éditions du journal *L’éveil de la Haute-Loire*. Le dernier¹¹⁵⁸ bilingue occitan-français fut publié par les *Éditions du Roure* en 2000. Tous ces textes sont orthographiés et graphiés suivant le système proposé par Girard en 1925 dans sa petite *Grammaire vellave* (Girard, 1925). Ce système reprend un certain nombre de formes identiques à celles proposées par Gilbert. Les palatales conditionnées par *i* ne sont pas notés à l’exception de *ni* [ɲi] noté *ñi*. Pour le reste il écrit *aqui*¹¹⁵⁹ [a'ci] ; *apraqui*¹¹⁶⁰ [apra'ci] ; *couqui*¹¹⁶¹ [ku'ci] ; *enquinamoun*¹¹⁶² [ɛcina'mũ] ; *enquina*¹¹⁶³ [ɛcina'va], etc. de même les palatales conditionnées par *u* ne sont de même pas notées et il écrit : *vengut*¹¹⁶⁴ [vẽ'ʝy] ; *cura*¹¹⁶⁵ [cy'ra] ; *chascun*¹¹⁶⁶ [tsas'cy] ; *cuper*¹¹⁶⁷ [cy'ber] ; *escu*¹¹⁶⁸ [es'cy] ; *dengus*¹¹⁶⁹ [dẽ'ʝys].

¹¹⁵⁶ Émile Brun (1905-2000) écrivain vellave d’expression occitane.

¹¹⁵⁷ *Cáuques dous clapas e d’alentour* (1978) ; *L’adiéusiat* (1980) ; *Coumedias vellavas de passat tems* (1983), *Putá de vida !* (1987)

¹¹⁵⁸ *Moundes, legisset me et creset me !*

¹¹⁵⁹ Là.

¹¹⁶⁰ Par là.

¹¹⁶¹ Coquin.

¹¹⁶² Là-haut.

¹¹⁶³ Là-bas.

¹¹⁶⁴ Venu.

¹¹⁶⁵ Curé.

¹¹⁶⁶ Chacun.

¹¹⁶⁷ Toit.

¹¹⁶⁸ Écu.

¹¹⁶⁹ Personne.

L'autre écrivain, également vellave est Henri Verdier¹¹⁷⁰. Natif de Taulhac, village jouxtant le Puy-en-Velay au sud, il tint la rubrique *Le coin du patois* dans le quotidien local *L'éveil de la Haute-Loire* durant de longues années. Cette rubrique était composée de textes relatant des tableaux de la civilisation rurale de l'entre-deux guerres dans laquelle l'auteur avait grandi et vécu. L'ensemble de ces textes fut regroupé dans deux volumes publiés par l'éditeur *De Borée* en 2000 et 2001. Ils furent étrangement diffusés sous le titre de *Mémoires d'un Papi auvergnat*. La langue de Verdier est particulièrement intéressante par son authenticité et sa richesse tant lexicale que morphosyntaxique. Sa graphie très figurative est cependant empreinte de formes *gilbertiennes* si ce n'est occitanes. Toutes les contractions sont notées *elh, delh, aquelh*, etc ; il hésite également entre *o* et *ou* pour noter [u] ; il écrit de nombreuses consonnes finales même non prononcées ; *lh* et *nh* pour les palatales, etc. Notons un petit exemple de phrase comme : *ei pas le téms chàut iesse totos los jors os chomps*¹¹⁷¹ (*ai pas le temps chau èsser totos los jorns aus champs*). C'est un très bel exemple de langue ponote¹¹⁷² contemporaine, et qui mériterait sûrement une étude approfondie.

Le dernier de ces écrivains est le brivadois Albert Massebeuf que nous avons déjà évoqué à divers reprises (cf. Sur les marges du Félibrige, § 4.5 ; Biographie Gilbert, § 6.1). Auteur de divers textes dans les journaux locaux¹¹⁷³ il les regroupa en 1985 dans un volume intitulé *Pe Bride*¹¹⁷⁴. Ces textes sont des chroniques villageoises. La graphie de Massebeuf n'a rien d'originale et comme il le dit lui-même dans sa préface, « J'ai voulu rester dans le sillage de ceux qui m'ont précédé, tels Maître Regourd, Oscar Costerisant, mon vénéré professeur Pierre Mamet, le Docteur Sabatier et le premier d'entre eux Antoine Bertrand qui possédait le patois brivadois le plus pur et qui le parlait de façon parfaite. » Nous retrouvons là des noms déjà évoqués précédemment. Il ajoutait donc, « C'est pourquoi, je n'ai rien voulu innover, je me suis contenté de mettre mes pas dans ceux de nos anciens, notre langue conservera ainsi toute son originalité et sa personnalité. » Malgré tout son talent Albert Massebeuf ne sut se hisser au niveau de ce maître dont il se réclame, Antoine Bertrand.

Observons que Pierre Bonnaud essaya de s'accaparer ces écrivains « patoisants » qui se tenaient hors de l'orbite occitaniste. Il publia dans sa revue *Bizà Neirà*, divers de leurs textes translittérés par lui-même en graphie EAU, et décerna même son prix littéraire l'*Estialada d'Auvernhha Tara d'Oc* en 1985 à Mile Touènabrus. Néanmoins ces écrivains restèrent tous

¹¹⁷⁰ Henri Verdier (1911-2008), écrivain vellave d'expression occitane.

¹¹⁷¹ Je n'ai pas le temps il faut être tous les jours aux champs.

¹¹⁷² Du Puy-en Velay.

¹¹⁷³ *L'Almanach de Brioude ; La Ruche ; La Montagne*.

¹¹⁷⁴ Dans Brioude.

fidèles à leurs choix initiaux et n'adhérèrent ou ne participèrent jamais à la réforme orthographique bonnaudienne.

9.5 Bilan

À la différence de la renaissance félibréenne du XIX^e siècle, qui se fit par l'Aurillacois en Haute-Auvergne puis se propagea dans le reste de la province, la renaissance des années 1970 se fit directement en Basse-Auvergne. Ce fut le géographe Pierre Bonnaud qui en fut à l'origine et qui immédiatement répondit positivement aux sollicitations méridionales de Robert Lafont. Dès le début cependant, Bonnaud fit preuve d'un esprit indépendant voulant affirmer sans aucune concession l'originalité des parlers auvergnats et plus généralement nord-occitans. Dans les courriers que nous avons pu consulter, il proclame clairement dès l'origine l'existence d'une France moyenne située entre ce qu'il désigne comme le « vrai Nord » et le « Sud profond ». Se crée autour de lui, à l'Université de Clermont-Ferrand mais aussi au travers des associations comme l'IEO du Puy-de-Dôme ou le *Cercle Occitan d'Auvergne*, un groupe de personnes souvent jeunes à l'époque et avides de voir se développer la langue et la culture locales. Ceci permit de mettre en route une dynamique à l'origine d'un développement de l'occitanisme régional assez soutenu.

Au niveau universitaire, Bonnaud et Teulat¹¹⁷⁵ furent à l'origine de la publication de méthodes et outils pédagogiques de qualité qui permirent un développement d'une bonne pratique orale et écrite de la langue. Cependant l'intransigeance de Bonnaud comme probablement celle d'un certain nombre de ses pairs et interlocuteurs méridionaux ou même locaux, sur les questions orthographiques et de pratique de l'écrit occitan, conduisit rapidement à une véritable fracture difficilement réconciliable. Théorisant une France culturelle et linguistique moyenne, Bonnaud décréta une véritable sécession linguistique vis-à-vis du reste de l'occitan et bâtit une langue autonome construite sur les parlers auvergnats. La dynamique créée envers la jeunesse en faveur de l'occitan au travers de journaux, de stages, de festivals, de diverses manifestations militantes et même d'une école occitane d'été, ne se tarit pourtant pas et au contraire prit une ampleur certaine. Malgré différentes pressions venues du Midi ou localement des milieux universitaires, c'est une option typiquement *gilbertienne* qui se dessina et qui vit le jour. Une nette volonté d'illustrer les formes locales de la langue s'affirma, que ses orientations soient d'ailleurs nord ou sud-occitanes. Sans que cela ne soit jamais formellement affirmé, l'influence d'un écrivain comme Henri Gilbert était très

¹¹⁷⁵ À la même époque Raymond Sindou (1910-2001), était Professeur Honoraire de l'Université de Clermont-Ferrand où il enseignait l'Ancien Provençal.

présente tant par certains choix orthographiques ou morphologiques que par la forme même de la langue. C'est d'autre part avec le conte populaire que se fit dans un premier temps le renouveau littéraire en Auvergne comme en Velay. À partir du milieu des années 1980 c'est à une véritable renaissance littéraire locale que l'on assista. Ainsi différents auteurs de divers horizons de la région purent s'affirmer à travers des formes narratives modernes et contemporaines que n'aurait sûrement pas désavoué un Vidal. Ce renouveau fut également largement soutenu par l'émergence d'éditeurs locaux comme *L'Ostal del Libre* et *Lo Convisse* dans le Cantal ou les *Éditions du Roure* en Haute-Loire.

Jusqu'à aujourd'hui cette dynamique, même si elle a pu connaître certains affaiblissements et nécessité quelques regroupements, n'a pas été démentie. Par contre, l'expérience bonnaudienne dont les effets désastreux se font encore sentir de nos jours sur l'image de l'occitan et ceci principalement dans le Puy-de-Dôme, fut vouée à l'échec. À l'inverse de la graphie occitane, la graphie EAU n'a suscité l'émergence d'aucun auteur et d'aucune littérature digne d'intérêt. Malgré sa tentative d'annexion d'auteurs « patoisants » de qualité, seul Pierre Bonnaud fut réellement adepte de son système.

Il est clair que sans le travail accompli tant par Gilbert que par Vidal, chacun à sa manière et dans des domaines complémentaires dans la première moitié du XX^e siècle, le renouveau occitan d'après 1970 n'aurait jamais connu la dynamique qui l'a caractérisé. Il a su bénéficier des erreurs et des errances de chacun de ces deux auteurs et en retenir une pratique tout à la foi autonome et convergente pour la langue occitane d'Auvergne comme du Velay.

C'est aujourd'hui la création littéraire sous toutes ses formes, romans, journaux, poésie, contes, chansons, théâtre, etc. qui est l'expression la plus effective et généralement reconnue de l'occitan dans cette région. Mais si c'est par la littérature qu'existe notre langue, qui en est son âme et son arme (le même mot *arma* en occitan) cette littérature a besoin d'un lectorat. Ce lectorat ne peut exister que par la connaissance de la langue occitane et sa forme écrite. Aujourd'hui c'est l'enseignement qui peut et doit former ce lectorat comme l'avaient très bien compris et Vidal et Gilbert. C'est malheureusement ici, actuellement sa grande faiblesse, par une offre d'enseignement scolaire et de cours pour adultes très pauvres tant dans le public que dans le privé. Ceci n'a d'autre part pas été facilité par l'action que mena Bonnaud dans les milieux enseignants au cours des années de 1980 à 2000.

Si un certain nombre de portes on put être ouvertes et de beaux succès ont pu être enregistrés sur l'ensemble de la région Auvergne, c'est sur le système éducatif resté quasiment vierge que viennent se heurter toutes ces avancées et tous ces espoirs.

Synthèse et perspectives

Benezet Vidal comme Henri Gilbert, produits et prolongement d'une longue tradition d'écrivains occitans en Auvergne sont à la charnière d'un renouveau radical de cette expression dans la première moitié du XX^e siècle.

Depuis le XI^e siècle l'écrit littéraire en occitan dans les provinces d'Auvergne et du Velay comme dans leurs périphéries proches¹¹⁷⁶, puis dans la région administrative qui reprit le nom de l'ancienne province d'Auvergne, n'a jamais connu d'interruption (cf. Permanence de l'écrit occitan en Auvergne, § 4). Si probablement une part mineure de ces écrits nous est parvenue, elle n'en est pas moins le témoignage significatif de la volonté de n'avoir jamais cessé d'exister en tant qu'expression littéraire en occitan. D'autre part nous avons pu voir, qu'après la glorieuse époque médiévale ces provinces entrèrent dans de nouvelles relations politico-géographiques et culturelles par leur intégration dans le royaume de France. Malgré cela, dès le XVIII^e siècle avec Tailhandier, s'affirma la volonté de vouloir croire en l'existence d'une langue référentielle pour l'ensemble des parlers d'Auvergne qui soit digne de lui donner une légitimité littéraire en occitan. Aussi déclarait-il, peut-être un peu arbitrairement et hâtivement : « Le meilleur par la phonétique et la régularité de la grammaire est le limagnien (cf. Historique des définitions des parlers auvergnats, § 3.a). » Il le choisissait- donc comme seul auvergnat digne d'être promu au rang de langue référentielle pour l'ensemble de la province (cf. Historique des définitions des parlers auvergnats, § 3). Probablement inspiré par le pesant exemple de la langue nationale, cette volonté de définir pour l'Auvergne une langue de référence se retrouva à divers moments de son histoire. Avec Charles-Antoine Ravel et son arvernais au début du XIX^e siècle (cf. Les temps modernes, § 4.3), dans la quête de la langue intégrale chez Vidal (cf. Œuvre Vidal, § 5.3), puis chez Bonnaud avec sa langue auvergnate et son système EAU d'écriture (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1).

Une autre problématique à laquelle faisaient également face les écrivains de ces territoires était justement la définition de ce qu'était ce territoire ? Nous avons rappelé de la manière la plus exhaustive possible comment avait été abordée cette définition du territoire linguistique d'un supposé dialecte auvergnat par l'ensemble des auteurs qui s'y intéressèrent. Le résultat montre toute la difficulté d'aboutir à une définition satisfaisante en fonction des critères retenus (cf. Pour une définition géographique du dialecte nord-occitan central, § 2). La seule

¹¹⁷⁶ Ouest Limousin, nord Gévaudan, nord Vivarais et sud Bourbonnais.

réalité à laquelle nous pouvons nous référer et nous attacher, est celle de l'appartenance incontestable de ces parlers à l'ensemble linguistique occitan (cf. Parle-t-on occitan en Auvergne, § 1), et ceci sous leur forme nord-occitane (cf. Limites internes des parlers auvergnats, § 2.1). Néanmoins, cette définition même fut à diverses reprises mise en cause par les espaces territoriaux historiques des provinces d'Auvergne du Velay qui n'ont pas par ailleurs d'unité linguistique dialectale¹¹⁷⁷. Elles sont intégralement et uniquement de langue occitane.

Benezet Vidal et Henri Gilbert vont tous deux se trouver portés dans la première moitié du XX^e siècle par la deuxième vague du Félibrige qui voit le jour après le premier conflit mondial. La situation tant sociolinguistique que politique dans laquelle ils auront à agir est fondamentalement différente de celle du Félibrige historique qui les précéda à la fin du XIX^e siècle. Celui-ci fut et restait d'ailleurs magnifié en Auvergne par la figure tutélaire de Vermenouze et à un moindre niveau celle de Michalias (cf. La renaissance félibréenne en Auvergne, § 4.4). Après-guerre, les campagnes étaient profondément saignées dans leurs populations rurales et la langue se trouvait confrontée à des changements sociétaux de grande ampleur qui fragilisaient son existence même. Le dépeuplement des campagnes et l'exode rural engendré par l'industrialisation allait déplacer les populations vers les centres manufacturiers urbains et les mélanger activement avec une main d'œuvre (bon-marché) venue d'horizons très divers (cf. Le collège d'Occitanie, annexe 7 ; Biographie Gilbert, § 6.1). Gilbert et Vidal sentirent donc la nécessité urgente de sortir leur langue de l'anonymat et de la déchéance dans laquelle elle était en train de sombrer en lui donnant à cette fin les outils nécessaires d'un renouveau. Partant tous-deux de ce même constat que pour la sauver il était nécessaire de lui redonner sa dignité passée, ils vont s'atteler à la constitution d'une œuvre consacrée à sa régénération et sa rénovation. Ils vont la réinscrire synchroniquement dans l'ensemble des parlers occitans modernes de leur temps, comme de manière diachronique dans leur évolution historique. L'autre enjeu que tous deux perçurent était la certitude qu'il fallait s'intéresser particulièrement à l'établissement d'une langue écrite. Si chacun possédait parfaitement le parler vernaculaire de ses origines, le parler septentrional de Pontgibaud pour Vidal (cf. Le parler de Pontgibaud, § 5.2) et le parler méridional de Chilhac pour Gilbert (cf. Le parler de Chilhac, § 6.2), c'était à la forme écrite de leur langue, capable de prose narrative et de versification poétique qu'il fallait donner corps. Car comme l'a parfaitement exprimé Claude Hagège, « Une langue écrite n'est pas une langue orale transcrite. C'est un nouveau

¹¹⁷⁷ L'Auvergne est divisée entre Auvergnat et Languedocien comme le Velay entre Auvergnat et Vivaro-Alpin.

phénomène linguistique, autant que culturel. » (Hagège, 1985). C'est donc à ce nouveau phénomène que vont œuvrer nos deux auteurs.

Benezet Vidal, fonctionnaire de l'administration fiscale, découvre probablement l'écrit occitan à travers de l'œuvre de Michalias. Fils de tailleur de pierre et petit fils et filleul d'un cafetier de Pontgibaud c'est sûrement là et en famille qu'il fut baigné et imprégné par le parler de la Combraille centrale (cf. Biographie Vidal, § 5.1 ; Le parler de Pontgibaud, § 5.2). Suite à la mort de Régis Michalias, Benezet Vidal décide, comme il le dit lui-même, de relever le flambeau que le poète du Livradois vient de laisser tomber à terre. Cela se concrétise en 1921 par la publication du recueil de poèmes *Flours de Mountagno*. Recueil d'une poésie très conventionnelle, l'écrivain s'y exprime dans une langue très personnelle et localisable. Même si l'on y perçoit quelques félibrigismes provençaux et divers emprunts au parler de Michalias, sa langue est bien celle de l'occitan septentrional et occidental de l'Auvergne (cf. *Flours de mountagno*, § 5.3.1). La grande révélation de Vidal va être en 1925 la découverte de la réforme graphique promue par le Collège d'Occitanie. C'est le félibrige qui le rapproche d'Estieu et Perbosc mais surtout de Joseph Salvat. Ils vont alors devenir ses parangons et ses référents. La préface qu'écrivit Prosper Estieu pour le recueil *Flors d'occitania* en 1906 va être pour Vidal le modèle de toute une œuvre et de toute une vie. Estieu y théorisait effectivement ce que devait être la langue intégrale de la langue d'Oc, une langue nouvelle, la langue occitane vivante de notre temps. Ce changement de graphie qui le conduit de l'écriture mistralienne à la graphie classique inspirée de la graphie médiévale, va également être pour lui un changement radical de langue. Car l'un ne va pas sans l'autre (cf. *Changement de graphie*, § 5.3.2). Après un essai quelque peu maladroit avec la traduction d'une piécette assez médiocre intitulée *Lo Cid auvernhat*, Vidal va pouvoir s'exprimer pleinement dans son roman *La serva*. Dans une narration d'inspiration naturaliste, mettant en scène le milieu paysan de la Grande-Limagne, il va façonner un texte dans une langue s'appuyant sur des formes issues plutôt de l'auvergnat méridional que de celui de ses origines. Pour cela il va gommer les traits trop typiquement septentrionaux comme les pluriels différenciés *-èl*, *-iaus*, l'utilisation des pronoms sujets, ou les prétérits en *-t-*. Cette langue reste cependant assez authentiquement représentative des parlers nord-occitans centraux et fait apparaître un certain nombre d'idiomatismes comme un vocabulaire plutôt propre à l'auteur (cf. *La serva*, § 5.3.4). Dans un manuscrit daté de 1927, Vidal va poursuivre dans la même veine avec un second roman, au demeurant jamais publié, *Jan Combralha*. Dans une langue de même teneur que celle de *La serva*, Vidal va développer une romance à travers laquelle il va magnifier son pays de

Pontgibaud et les Combrailles. Pour cela il s'appuie dans une première partie sur les légendes et l'histoire de cette région d'Auvergne. Il y fait apparaître une fée qui n'est pas sans rappeler la *Fado Esterello*¹¹⁷⁸ de *Calendal* de Mistral. D'autre part, la thématique du parchemin trouvé ajoute tout à la fois à l'authenticité de l'histoire comme à la mise en relief de son aspect de révélation et de mystère. La seconde partie est elle plus directement une romance amoureuse dans la France rurale du règne de Louis-Philippe. Cela lui permet de mettre face à face la classe ouvrière et paysanne et la noblesse de restauration et d'évoquer subrepticement le début de la révolution industrielle dans cette région profondément agricole et traditionaliste. Même si ce roman n'aurait pas marqué l'histoire de la littérature s'il avait été publié, il n'en demeure pas moins un roman ruraliste de bonne facture comme de nombreux furent écrits dans cette période d'entre-deux guerres. La nouvelle *Un Amor* publiée en 1930 marque une évolution fondamentale dans l'œuvre de Vidal et surtout dans son approche de ce qu'il veut promouvoir comme langue littéraire. Ce texte assez court est d'un style très moderne tant par le thème que par la forme. Jean Rouquette (Larzac) ne s'y est pas trompé dans la présentation qu'il en fit dans son petit livre de la collection *Que sais-je ? La littérature d'oc* (cf. *Un Amor*, § 5.3.6). Malheureusement Vidal va pousser à sa dernière extrémité sa vision de la langue intégrale et développer un idiome quasiment d'artifice ne gardant plus de sa source primaire auvergnate que des marqueurs identitaires très généraux comme les palatalisations de C et G latins devant A. Il va par contre promouvoir un lexique savant et abscons puisé dans les parlers méridionaux les plus étrangers au nord-occitan ou dans le réservoir de la langue médiévale dans tout ce qu'elle a de plus mystérieux et singulier. Bardé de certitudes, Vidal défendra jusqu'au bout cette vision d'un occitan auvergnat littéraire savant pour ne pas dire docte et abstrus malgré l'opposition majeur à laquelle il va se trouver confronté avec Gilbert (cf. *Controverse et opposition*, § 7.2). Comme nous l'avons déjà signalé, c'est en moins de dix ans que Vidal va publier son œuvre romanesque la plus intéressante. Membre très actif du Félibrige, il décide alors de fournir aux enseignants, un outil pédagogique du type des livres de lecture comme ceux utilisés dans l'enseignement primaire. Il va donc publier en 1936 *Lo libret de l'escolan auvernhat*. Ce recueil est assez décevant car il renferme principalement, à l'exception de quelques poèmes de Michalias et de Vidal lui-même, uniquement des textes de félibres de l'aurillacois c'est-à-dire de parler languedocien. Reléguant à l'oubli tout l'héritage littéraire auvergnat (cf. *Permanence de l'écrit occitan en Auvergne*, § 4), il semble vouloir mettre en avant le parler sud-occitan des félibres cantaliens comme langue du renouveau

¹¹⁷⁸ La fée Estérelle.

occitan digne d'être enseignée. Malgré ses efforts opiniâtres il n'arrivera pas après-guerre à faire publier ces deux ultimes ouvrages, *Lo vielh Clarmont* et sa *Gramatica Auvernhata*. Le premier est un recueil de poèmes historiques sur la ville de Clermont avant le rattachement de l'Auvergne au royaume de France. S'il présente un certain intérêt du point de vue de l'histoire de l'Auvergne, il en présente beaucoup moins de celui de la poésie qui y est développée (cf. *Lo vielh Clarmont*, § 5.3.8). Sa *Gramatica Auvernhata* très normative, n'apporte pas grand-chose à la connaissance des parlers d'Auvergne en tant que tels, et est une copie un peu servile de la *Gramatica Occitana* de Salvat dans sa version originale (cf. *Gramatica auvernhata* de B. Vidal, annexe 6). Ses dernières contributions se limiteront à la publication d'un bulletin de liaison d'une école félibréenne de Limagne ne regroupant plus que quelques fidèles esseulés.

Henri Gilbert instituteur de la ville de Paris, eut la révélation de la richesse du patrimoine linguistique dont il était héritier par la fréquentation du milieu des Auvergnats de Paris où il fit la connaissance de l'érudit cantalien Pierre Malvezin (cf. Biographie Gilbert, § 6.1). Dès 1913 il va s'essayer à la publication d'un recueil d'historiettes villageoises avec *Contes de la lunaira*. Si ce livre renferme des récits sans grand intérêt c'est surtout par la langue qu'il met en œuvre qu'il se particularise. Conformément aux visions linguistiques très singulières de Malvezin, Gilbert va écrire une langue mettant bien à mal son parler naturel de la Ribeyre d'Allier. Ces divagations étymologiques, étudiées de prêt par Jean-Pierre Chambon, n'eurent heureusement que peu d'essor et aucun avenir (cf. *Contes de la luneira*, § 6.3.2). C'est avec *La covisada* que Gilbert va exprimer tout son talent et son savoir. L'étude des anciens textes occitans auvergnats et autres, comme la publication de la *Grammaire de l'Ancien Provençal* de Joseph Anglade, seront dorénavant ses références constantes dans sa reconquête linguistique (cf. *La covisada*, § 6.3.1). Pour Gilbert point n'est besoin de se mettre à la recherche d'un hypothétique occitan global, mais comme il l'affirme lui-même, « Le parler de Chilhac appartient, quant à ses éléments, à un des dialectes les plus purs de la langue d'oc. » C'est donc sur ce parler qu'il va travailler et construire son œuvre littéraire. En 1932, il va ainsi réécrire *Contes de luneiras*, puis après sa rupture avec le Félibrige, se consacrer à son association *Lo covize* et à sa revue *L'Alauza d'Auvernha* (cf. Biographie Gilbert, § 5.1). Il publiera toutefois, entre 1934 et 1945, les cinq fascicules de *Contes de l'aze* et quelques autres textes (cf. *Contes de l'aze* et autres textes). Dans *L'Alauza d'Auvernha* paraîtront aussi un certain nombre de textes anciens traduits et présentés par Gilbert et dont il voulait faire un recueil malheureusement jamais publié (cf. Liste des textes anciens publiés dans *L'Alauza*

d'Auvernha, par Henri Gilbert, annexe 13). Il nous laisse également quelques couplets versifiés qui pouvaient laisser entrevoir un vrai talent poétique qu'avait déjà bien perçu Charles Camproux (cf. Deux poèmes de Gilbert, annexe 15). En 1953 vont paraître *Lis contaires delh covize*, recueil de textes bas-auvergnats mais également d'horizons bien différent dans lequel il va pouvoir justifier de l'universalité de son orthographe raisonnée en l'appliquant à ces divers parlers. Pour Gilbert c'est par un système orthographique rationnel que doit se faire le rapprochement des divers parlers occitans qui avec le temps et la pratique littéraire seront le ferment de l'occitan de demain (cf. *Lis contaires delh covize*, § 6.3.4). Fallait-il encore que des écrivains s'en saisissent (cf. *L'après-guerre*, § 8.3).

C'est donc deux démarches et deux cheminements totalement divergents que suivirent ces deux écrivains. Pourtant l'on trouve chez Vidal au moment de sa conversion à l'orthographe Estieu-Perbosc un questionnement comparable à celui de Gilbert sur l'adaptation de ce système aux parlers bas-auvergnats. Il ne résistera cependant pas à l'appel des sirènes méridionales et se laissera convaincre et entraîner à une véritable falsification de sa langue dans l'espoir d'être reconnu par ses pairs languedociens et de retrouver ainsi les voies d'une langue occitane mythifiée. Gilbert lui, ne lâchera rien, convaincu qu'il est que son occitan et aussi bon et prestigieux que n'importe quel autre parler de cette langue. Mais tous deux souffriront de cette arrogance souvent due à l'ignorance qui voudrait que les parlers bas-auvergnats ne soient pas dignes d'être mis au même rang que certains autres parlers occitans considérés comme plus prestigieux et de ce fait référentiels pour la langue occitane retrouvée. Ce syndrome de la non reconnaissance et de la marginalisation se retrouvera une trentaine d'années plus tard dans la démarche d'un Bonnaud qui lui, alla jusqu'à une rupture totale et même antagoniste avec le mouvement occitan. Nous retrouvons dans les lettres que Bonnaud écrit à Robert Lafont à la fin des années 1960 des arguments et des critiques assez semblables à celles qu'adressait Vidal à Salvat dans les années 1920 (cf. *La sécession bonnaudienne*, § 9.1 ; *Le collège d'Occitanie*, annexe 7).

Mettant de côté des réactions pouvant sembler trop affectives ou passionnelles, essayons de comprendre ce qui fit la différence d'approche de chacun de ces personnages et en quoi elle questionne la mise en œuvre d'un écrit littéraire qui soit à la fois occitan et auvergnat et comment il peut s'inscrire dans une globalité occitane. Sans vouloir plagier l'analyse que fit Catherine Parayre de l'œuvre littéraire de Jean Boudou, nous retiendrons dans ses développements les concepts d'identité rhizome et d'identité racine (Parayre, 2003). Citant

Édouard Glissant¹¹⁷⁹ elle nous dit : « C'est le rhizome de tous les lieux qui fait totalité » (Ibid. p 30). Ce n'est que l'ensemble de ses variétés langue qui peut la constituer comme unité. Il n'est pas de forme particulière ou dominante qui soit meilleure que les autres et toutes peuvent avoir valeur de référence. Il valorise « l'identité comme rhizome, non plus comme racine unique mais comme racine allant à la rencontre d'autres racines. » (Ibid., p. 30) Nous retrouvons dans la citation précédente de Glissant sur les lieux faisant totalité, la démarche de Gilbert dans son ouvrage *Lis contaires delh covize*. Son approche valorise en effet la diversité et en fait la matière même de la langue. Celle-ci, s'exprimant grâce à un système orthographique rationnel, peut énoncer les formes diverses de la langue et donc par construction la langue elle-même. Glissant définissait ainsi, « L'identité-racine, comme lointainement fondée dans une vision, un mythe, de la création du monde ; [...] L'identité-racine a donc ensouché la pensée de soi et du territoire [...] » (Ibid., p 31) Nous pouvons y voir là la volonté obstinée de Vidal à vouloir *ex nihilo*, oubliant même son propre parler, produire un idiome qui les renferme tous et les transcende tous. Par contre « L'identité-relation est liée, non pas à une création du monde, mais au vécu conscient et contradictoire des contacts de culture ; [...] L'identité-relation exulte la pensée de l'errance et de la totalité. » (Ibid., p 31) Ne serait-ce pas ce qui opposa dans leur approche Vidal et Gilbert ? Une langue globale capable d'enserrer l'ensemble des parlers occitans et de les outrepasser face à une langue multiple et diverse qui se retrouve dans sa communauté historique et ses variétés linguistiques et géographiques. La conclusion de cette approche est d'autant plus intéressante qu'elle conduit au constat suivant, « toute langue à son origine est une langue créole et participe à cette créolisation universelle et rhizomatique. » (Ibid., p 30) Cela induisant le résultat suivant : « L'identité-racine se trouve donc vouée à l'échec, impossible et jamais complètement vérifiée. » (Ibid., p 30) C'est peut-être dans cette impasse que se perdit Vidal et qui fut la cause de son oubli. Au contraire le leg de Gilbert nous montre que notre langue peut être définie comme à la fois diverse et unique. Elle n'a rien d'un monolithe ou d'une langue se diversifiant à partir d'un pivot central. Elle est bien plutôt un rhizome qui court sur tout un territoire linguistique et géographique en en valorisant la diversité. C'est à partir de cette diversité constructive s'appuyant sur des repères solides comme l'héritage linguistique et littéraire de l'ensemble de la langue occitane que peut se construire une langue ayant un avenir. Ce ne peut être sur un rameau unique vouant les autres à l'abandon et à l'oubli. Les parlers occitans du centre-nord ont trop essayé de se rétablir en référence aux

¹¹⁷⁹ Édouard Glissant, (1928-2011), écrivain, poète, philosophe antillais, a théorisé sur la créolité et les notions de Relation et d'Identité-Relation.

parlers méridionaux réputés comme centraux ou référentiels. Au lieu de permettre leur émancipation cela les a conduits à une certaine soumission aveugle au modèle central et à un abandon par ignorance de leur identité propre. C'est la recherche d'une langue mythique et oubliée dans laquelle s'était lancé Vidal qui conduit à l'échec. Comme le dit Catherine Parayre, « Alors que la pensée-racine favorise la nostalgie, la pensée-rhizome s'échappe des frontières, que celles-ci soient limites du territoire ou limites de l'expérience. » (Ibid., p 120). C'est donc, à l'inverse de Vidal dont la modernité du texte et des thèmes qu'il souhaitait aborder, peut-être trop hâtivement, le conduisirent à élaborer une langue qui perdit tout contact avec le réel et l'authentique, que Gilbert fait du conte le fondement de ses écrits. Ce sont ces contes qui font œuvre de terroir. C'est à propos des contes de Boudou¹¹⁸⁰ que Catherine Parayre écrit, « Les contes chantent la renaissance d'un passé ; ils sont aussi l'hymne du droit à la différence. » (Ibid., p 216). On rejoint là les critiques de Pourrat aux félibres dont il disait qu'ils ne surent pas parler en utilisant le ton juste de nos montagnards au plus près du réel (Pourrat, 1928). Peut-être n'avait-il pas lu Gilbert ? Comme Boudou il planta un décor de maisons-racines et de chemins-rhizomes, faisant évoluer le lecteur dans des paysages à la fois symboliques et locaux. Nous pourrions de même appliquer une fois encore à Gilbert ce que dit Catherine Parayre à propos des contes de Boudou :

Boudou identifie dans les racines de son terroir les qualités des pratiques culturelles. En défendant ses racines, il défend la vision d'un monde rhizomatique. Son œuvre montre combien, pour promouvoir la diversité, il importe de protéger les spécificités.

Ainsi Gilbert va suivre un même cheminement défendant la diversité face à une centralité uniformisatrice qui nivèle.

Le syndrome de la marginalité ou de l'excentricité géométrique qu'exprimèrent ces deux écrivains trouva sa résolution sous deux formes diamétralement opposées, d'une part avec Vidal, tenant d'un centralisme référentiel avec la langue intégrale, et d'autre part avec Gilbert, adepte d'une langue polynomique et dans une certaine mesure polygraphique. Cette situation semble par ailleurs commune et chronique à de nombreuses autres langues dans des situations identiques dès qu'elles souhaitent s'affranchir de la pesanteur du quotidien et accéder à un universel littéraire. Parmi celles-ci, les plus semblables et proches de nous sont le catalan valencien comme le catalan baléare. Il est intéressant de voir comment ces deux rameaux de la langue catalane ont (ou n'ont pas) su adapter la norme fabriste. Dans un livre déjà ancien

¹¹⁸⁰ *Conte del Drac ; Contes de Viaur ; Contes del meu ostal.*

mais fort intéressant sur *La llengua dels Valencians* de Manuel Sanchis Guarner¹¹⁸¹ celui-ci parle en faveur de ce qu'il nomme la dualité (*duplicitat*) linguistique (Sanchis Guarner, 1972). Il exprime ainsi la frustration qu'induit la soumission plus ou moins volontaire à une forme standardisée de la langue dans la phrase : « *Prou que sabem que hi ha catalans – i non sols dels del Principat – que lamenten les concessions a la morfoligia regional, que hem fet els gramatics valencians i mallorquins*¹¹⁸². » Comme nous l'avions fait remarquer en parlant de Vidal (cf. Un Amor, § 5.3.6), « *Hi ha persones que són més papistes que el Papa, també n'hi ha que són més fabristes que Fabra*¹¹⁸³. » Il montre par la suite que ce dualisme lexical mais aussi morphologique ou syntaxique peut être une richesse plus qu'une entrave pour l'ensemble de la langue.

*A la llarga, les dualitats gramaticals poden aprofitar-se per a enriquir l'idioma o establir-hi distincions ideològiques útils. Contra l'actitud lingüística unitarista dels castellans i els francesos, tinguem en compte que llengües com l'anglès, el rus i l'italià, presenten un sistema gramatical i lèxic més flexible, codificat molt menys estrictament ; en el qual regna un actitud més liberal davant les dualitats lingüístiques. ¿I per què no preferiríem aquesta actitud liberal en la nostra llengua? Són ben convincents les raons que hi al·lega : « No seria pas el poble catalan que hi sortiria ganyant si volíem abolir tots els casos de dualitat lingüística : com més prohibicions de llenguatge hi hagi, més gramàtica haurà d'aprendre l'home comú per a poder escriure en català, i no guanyaria l'escriptor, per a qui la varietat de mitjans d'expressió pot ésser sempre útil.*¹¹⁸⁴

On voit ici comment les Valenciens penchent pour une reconnaissance de leurs particularismes en professant qu'ils sont plus une richesse pour l'ensemble des Catalans qu'un dérèglement allant contre la norme. Cette norme peut être par ailleurs encombrante, lourde d'apprentissage et contre-productive, et ceci d'autant plus dans le cas d'une langue menacée.

¹¹⁸¹ Manuel SANCHIS GUARNER, (1911-1981), philologue, historien et écrivain espagnol de langue catalane (Valence).

¹¹⁸² Ibid. p. 62. Nous savons bien qu'il y a des Catalans – et pas seulement ceux de la Généralité – qui regrettent les concessions faites à la morphologie régionale, que firent les grammairiens valenciens et mallorquins.

¹¹⁸³ Ibid. p. 63, Il y a des personnes qui sont plus papistes que le Pape, il y a aussi des personnes qui sont plus fabristes que Fabre.

¹¹⁸⁴ Cité par Sanchis Guarner, Ibid. p. 63, « Par extension, les dualités grammaticales peuvent profiter à enrichir l'idiome ou y établir des distinctions idéologiques utiles. Contre l'attitude linguistique unitariste des Castellans et des Français, notons que des langues comme l'anglais, le russe et l'italien, présentent un système grammatical et lexical, codifié bien moins strictement, dans lequel règne une attitude plus libérale devant les dualités linguistiques. Et pourquoi ne préférierions-nous pas cette attitude libérale pour notre langue ? Il y a bien des raisons qui nous pousseraient : « Ce ne serait-ce pas le peuple catalan qui sortirait gagnant si nous voulions abolir tous les cas de dualité linguistique : plus il y aurait d'interdits de langage plus l'homme du commun aurait à apprendre pour pouvoir écrire en catalan, et cela n'est pas bon pour une langue menacée comme la nôtre, car ce poids pèse plus qu'il ne faut. L'écrivain n'y gagnerait pas non plus, pour qui la variété de moyens d'expression peut toujours être utile. »

Nous retrouvons là le souci d'un Gilbert soucieux de garder une langue qui soit le reflet le plus authentique du vernaculaire auvergnat. Sanchis met également en garde contre le retour d'une langue littéraire revitalisant des archaïsmes encombrants et ankylosants :

La llengua literària restaurada, el "llemosí" com els plaia anomenar-la – als barcelonins no menys que als valencians -, era arcaïtzant i anquilosada ; no havia sabut alliberar-se dels castellanismes, però s'havia divorciat molt de la llengua col·loquial. [...] no sentien massa interès per arribar al gan públic¹¹⁸⁵.

Ne croirait-on pas là encore entendre Gilbert faire la critique de *Un Amor* de Vidal ? (cf. Controverse et opposition, § 7.2)

Le mouvement valencianiste subit également la même attraction centrifuge que le mouvement arverniste anti-occitan qu'initia Bonnaud dans les années 1980. Sanchis-Guarner cite Josep Maria Bayarri¹¹⁸⁶ qui fut un fervent valencianiste anti-catalan et qui promut dans les années 1920 un système orthographique qui lui était propre et qu'il considérait : « *fonètiq, racional i valensianiste*¹¹⁸⁷. » Il publia un recueil de poèmes dans les années 1960 qu'il préfaça de façon pittoresque : « *Esta es la llengua valensiana, en la qe s'expresem els fills d'esta terra i en la qa vos esqriq i me llexiu llóxiqament ara.* »¹¹⁸⁸ Tout cela est du pur Bonnaud. Nous retrouvons d'ailleurs un peu plus loin le même discours que celui de *Écrire Auvergnat* (Bonnaud, 1982) : « *Ara, nosatros, avem netexat, fiquat i depurat de grafies absurdes la esqritura de la nostra llengua, fasilitanla a tots per a qe tots els qe parlen l'idioma sapien llexirlo i qonseqüentament esqriurel*¹¹⁸⁹. » Comme pour Bonnaud cette prétention à la simplification et la confrontation isolationniste conduisit son auteur à l'échec et l'oubli. Aux mêmes causes les mêmes effets et le même résultat.

Sanchis-Guarner insiste également sur un point qui semble assez fondamental et rejoint ici une fois encore les propos de la préface de *Lis contaires delh covize* de Gilbert : « *L'obtenció d'una llengua literària és una tasca col·lectiva i de llarga durada*¹¹⁹⁰. » À l'inverse de ce qu'essaya de faire Vidal en toute bonne foi et de bonne volonté, le rétablissement d'une

¹¹⁸⁵ Ibid. p. 177, La langue littéraire restaurée, le « limousin » comme il plaît de la nommer – aux Barcelonais pas moins qu'aux Valenciens – était archaïque et ankylosée ; elle n'avait pas su se libérer des castellanismes mais s'était énormément éloignée de la langue courante [...] elle n'était pas perçue d'un grand intérêt par le public.

¹¹⁸⁶ Josep Maria Bayarri (1886-1970) poète et sculpteur valencien.

¹¹⁸⁷ Ibid. p. 186, Phonétique, rationnelle et valencienne.

¹¹⁸⁸ Ibid. p. 186, Cette langue est la langue valencienne, dans laquelle s'expriment les fils de cette terre et dans laquelle je vous écris et vous me lisez logiquement maintenant.

¹¹⁸⁹ Ibid. p. 187, Maintenant, nous, nous avons nettoyé, fixé et épuré des graphies absurdes l'écriture de notre langue, la facilitant de sorte que tous ceux qui la parlent, savent la lire et conséquemment l'écrire.

¹¹⁹⁰ Ibid. p. 190, L'obtention d'une langue littéraire est une tâche collective et de longue durée.

langue littéraire ne peut en aucun cas être l'œuvre d'un seul homme aussi talentueux soit-il. Que l'on parle de Dante Alighieri, de Frédéric Mistral ou de Geoffrey Chaucer ils ne sont que l'aboutissement ou l'étape utile et nécessaire de la longue maturation d'une langue dont ils se firent les révélateurs et qu'ils ennoblirent.

Nous retiendrons aussi la conclusion de Sanchis-Guarner concernant la nécessaire reconnaissance et préservation de l'identité valencienne vis-à-vis du catalan de la Généralité. Il reprend pour ce faire ces quelques vers du majorquin Marià Aguiló¹¹⁹¹ :

*Cap nació pot dir-se pobra
si per les lletres reneix :
Poble que sa llengua cobra,
se recobra a si mateix*¹¹⁹².

Il en conclut :

*Podriem dir, [...] que quan un poble deixa perdre la seua llengua ; és perquè abans ha perdut la seua consciència col·lectiva. Si els valencians abandonàssem la nostra llengua individualitzat [...] deixariem de ser valencians per a convertir-nos en levantinos provincians*¹¹⁹³. Cette phrase aurait parfaitement pu être paraphrasée tant par Vidal que Gilbert, disant que si les Auvergnats perdaient leur langue comme marqueur identitaire ils ne seraient plus alors que des provinciaux du centre-France.

Un autre ouvrage plus récent a étudié les problèmes que pose l'application du système fabriste aux parlers valenciens et maillorquins. Il s'agit de *Les gramàtiques normatives valencianes i balears del segle XX*¹¹⁹⁴, de Sebastià Bonet¹¹⁹⁵. L'auteur étudie et analyse différents travaux de différents grammairiens qui portèrent au début du XX^e siècle sur la normalisation et la standardisation du valencien et baléare. Parmi ceux-ci nous trouvons, bien sûr Manuel Sanchis Guarner, mais aussi, Carles Salvador¹¹⁹⁶, Francesc de Borja Moll¹¹⁹⁷ et Enric Valor i

¹¹⁹¹ Marià Aguiló i Fuster (1825-1897) écrivain, poète, biographe, folkloriste et linguiste espagnol de langue catalane (Baléares).

¹¹⁹² Cité par Sanchis-Guarner, Ibid. p. 206, Aucune nation ne peut se dire pauvre / Si par les lettres elle renaît:/ Un peuple qui retrouve sa langue, / Se retrouve lui-aussi.

¹¹⁹³ Ibid. p. 206, Nous pourrions dire, [...] quand un peuple laisse perdre sa langue, c'est parce qu'avant il a perdu sa conscience collective. Si nous valenciens abandonnions notre langue qui nous personnalise [...] nous cesserions d'être valenciens pour nous convertir en des levantins provinciaux.

¹¹⁹⁴ Les grammaires normatives valenciennes et baléares du XX^e siècle.

¹¹⁹⁵ Sebastià Bonet, (1943-...) fut professeur titulaire du Département de Philologie Catalane de l'Université de Barcelone.

¹¹⁹⁶ Carles Salvador (1897-1955), grammairien et écrivain espagnol du Pays Valencien.

¹¹⁹⁷ Francesc de Borja Moll (1903-1991), linguiste et philologue espagnol de langue catalane (Baléares).

Vives¹¹⁹⁸. Cet ouvrage montre combien il est délicat d'adapter une norme établie selon un ensemble de parlers aux spécificités déterminées, à une autre famille de parlers (norme fabriste pour tout le catalan comme ce pourrait être le cas de la norme alibertine pour tout l'occitan) sans risquer de les dénaturer ou de leur faire perdre leur originalité et leur spécificité. Citant Sanchis Guarner dont nous venons de parler Bonet dit : « *El fabrisme més bé que una doctrina és una atitud* » (Bonet, 2000, p. 147). En ce sens Gilbert fit de l'Alibert sans le savoir. C'est en effet beaucoup plus par l'attitude qu'il développa vis-à-vis du parler du XX^e siècle de son village de Chilhac comme de son rapport à la langue occitane médiévale que par un calque servile à des règles venues d'ailleurs que Gilbert définit et mit en œuvre son orthographe raisonnée (cf. Œuvre-Gilbert, § 6.3). Quand Vidal reproduisait de manière résignée et docile des règles morphologiques comme des emprunts lexicaux tout droit issus du languedocien toulousain ou d'une langue médiévale à l'archaïsme paralysant, Gilbert réactivait la langue tonique et vivifiante des villages de la Ribeyre d'Allier en s'appuyant sur les données de la langue ancienne. Ce fut plus tard l'attitude languedociano-centriste, malheureusement caractéristique des premières années du renouveau occitan des années 1970, qui provoqua la sécession d'un Bonnaud dont les appels à une plus large écoute et tolérance restèrent sans réponse. Nous avons vu pourtant quel attachement à l'idée occitane il manifesta à la fin des années 1960 (cf. La sécession bonnaudienne, § 9.1). Il se trouva face à la même impossibilité que notait Sanchis :

*A València no podem escriure una llengua que la gent rebutge per trobar-la massa diferent de la que parla, i els gramàtics, tot i cercant la unitat harmònica del domini lingüístic català, havem de regularitzar la nostra peculiaritat regional històrica*¹¹⁹⁹.

Il suffirait de remplacer dans cette phrase les mots Valence par Auvergne et catalan par occitan pour exactement obtenir ce que réclamait Bonnaud et ce que voulait voir accepter Gilbert.

Deux voies furent ouvertes pour mettre en œuvre cette langue littéraire que chacun de nos auteurs cherchait, mais seule la voie proposée par Gilbert restait audible pour les Auvergnats. En ce sens Bonet cite le grammairien catalan des Baléares Francesc de Borja Moll, au demeurant ami de Sanchis :

¹¹⁹⁸ Enric Valor i Vives (1911-2000), écrivain et philologue espagnol né dans la province d'Alicante et œuvra sur la normalisation et la standardisation du Valencien.

¹¹⁹⁹ Cité par Bonet, *Ibid.* p. 147 : À Valence on ne peut pas écrire une langue que les gens refusent en la trouvant très différente de celle qu'il parle, et les grammairiens, tout en cherchant l'unité harmonique dans le domaine linguistique catalan, nous avons à régulariser notre particularisme historique régional.

*El públic de las regions perifèriques (el País Valencià i les Illes) té una sensibilitat especial, produïda per sègles d'isolament cultural envers les comarques diguem-ne "centrals" de la llengua ; la reglementació dictada des dels centres acadèmics de Barcelona no hi és admesa sense suspicàcia [...]*¹²⁰⁰

Une fois encore le copié-collé avec la situation des parlers d'Auvergne se ferait sans problème.

L'ouvrage de Bonet montre aussi à travers ces différents travaux où doit se situer la limite entre l'admissible et l'inadmissible, concernant une normalisation des formes périphériques de la langue. Parlant de la grammaire de Sanchis il écrit, « *La gramàtica sanchisguarneriana també representava [...] "la codificació d'un criteri cultural i patriòtic"*¹²⁰¹ » et qu'en définitif elle n'était pas moins que « [...] *la consagració del "fet antidiferencial" entre València i les regions germanes*¹²⁰² ». Ceci sous-entend que tout choix normatif doit de préférence valoriser des formes centripètes, tendant à l'unité plutôt que des formes centrifuges tendant à l'éloignement. Vidal poussa à sa dernière extrémité ce fait anti-différentiel quand Gilbert le favorisa de manière plus judicieuse par ses choix orthographiques.

Un autre élément intéressant de l'étude de Bonet est la différence qu'il introduit entre les différents niveaux de langues, d'un côté la langue parlée aux variantes multiples, et de l'autre les deux niveaux référentiels, d'un standard écrit d'une part, et par ailleurs d'une langue littéraire unifiée. Bonet rappelle ce que disait Sanchis sur cette langue littéraire qui devait être considérée « *més bé un punt d'arribada que no pas un punt de partida*¹²⁰³ ». Là encore nous retrouvons l'opposition entre Vidal et Gilbert. Vidal veut bâtir une langue littéraire repère qui soit en elle-même un référentiel pour les écrits auvergnats, quand Gilbert ouvre la possibilité à chaque parler de s'exprimer de manière cohérente à l'aide d'un système orthographique rationnel, tout en professant un rapprochement spontané entre ces différentes formes écrites point d'arrivée de la démarche. Nous retiendrons enfin ce que rapporte Bonet de la grammaire de Sanchis parlant de la langue littéraire dont il disait qu'elle devait être « *objecte privilegiat de la intervenció normativitzadora*¹²⁰⁴ » et pour cela il la voyait comme le point de convergence « *d'un procés de reunificació basat en l'autoritat dels classics i non pas en la*

¹²⁰⁰ Ibid., p. 147., Le public des régions périphériques (le Pays Valencien et les Îles) a une sensibilité spéciale, qui vient des siècles d'isolement culturel envers les zones dites centrales de la langue ; la réglementation dictée depuis les centres académiques de Barcelone n'y est pas admise sans suspicion.

¹²⁰¹ Ibid., p. 13, La grammaire sanchisguarnerienne représentait aussi la codification d'un critère culturel et patriotique.

¹²⁰² Ibid., p. 13, la sacralisation du fait « anti différentiel » entre Valence et les régions sœurs.

¹²⁰³ Ibid. p. 14, Plus comme un point d'arrivée que comme un point de départ.

¹²⁰⁴ Ibid. p. 16, Objet privilégié de l'intervention normative.

*preponderància sublimada de cap dels dialectes existants*¹²⁰⁵. » Nous trouvons là encore une confirmation de la méthode qu'utilisa Gilbert pour mettre au point son système orthographique et construire ses écrits.

Ces quelques exemples sur les problèmes générés par les relations entre le centre catalan barcelonais et ses périphéries nous permettent de constater la similarité existante avec les relations tumultueuses qui régnerent entre les tenants d'un languedocien central référentiel et les défenseurs des parlers occitans périphériques. L'occitanisme n'avait malheureusement pas retenu les leçons de ses cousins catalans ni su en faire son profit. Ce que ne comprirent pas les occitanistes méridionaux des années 1970 c'est, que comme le disait Sanchis à propos des Catalans barcelonais, ils avaient autant à apprendre des Nord-Occitans que les Nord-Occitans avaient à apprendre d'eux et qu'ils n'étaient nullement détenteurs de la seule bonne langue à laquelle tous devaient se soumettre.

Cette situation que nous venons d'évoquer avec le catalan et ses périphéries, est d'ailleurs assez générale aux langues minorisées (généralement sans État) en quête de standardisation afin de normaliser un enseignement scolaire et une large diffusion socialisée par les médias ou la littérature. Ceci est d'autant plus vrai que la situation de la langue est désespérée et que sa renaissance se fait à l'ombre d'une langue « sœur-aînée » dont l'état de reconquête est déjà plus affirmé. C'était le cas du mannois¹²⁰⁶ pris entre l'irlandais et le gaélique écossais qui fit le choix de s'en émanciper pleinement (O'hlfearnàin, 1998), ou du cornique entre gallois et breton qui trouva sa propre voie (Smith-Hooper, 1972). Pour d'autres langues cela conduisit certains érudits à une reconstruction quasiment complète de leur langue comme ce fut le cas pour Johannes Aavik¹²⁰⁷ pour l'estonien à l'ombre du finnois (Chalvin, 2010), rappelant de loin la démarche de Vidal.

Il en fut de même avec le renouveau des parlers d'Auvergne qui se fit à l'ombre des renaissances d'abord félibréenne puis occitane. Sa situation était une réelle situation de diglossie au sens originel du terme. Gilbert et Vidal eurent à l'assumer soit en s'en émancipant pour se mettre à la difficile recherche de sa propre identité occitane soit en adhérant complaisamment à ces écoles.

Il semble assez clair que la génération d'après 1968 et celles qui les suivirent surent s'affranchir de la pesanteur centraliste qui pesait sur les parlers occitans externes, et adapter la

¹²⁰⁵ Ibid., pp. 16-17, D'un processus de réunification basé sur l'autorité des classiques et non pas sur la prépondérance sublimée d'aucun des dialectes existants.

¹²⁰⁶ De l'île de Man.

¹²⁰⁷ Johannes Aavik (1880-1973) philologue et fennophile estonien rénovateur de la langue estonienne.

réforme alibertine à leur langue sans remettre en cause ni leur identité et ni leur originalité (cf. Influence de Vidal et Gilbert sur le renouveau occitan des années 1970 en Auvergne, § 9). Ils ont ainsi répondu à l'appel de Gandilhon Gens-d'Armes qui dans sa préface à *Flours de mountagno* de Vidal, évoquait les grands poètes provençaux et rappelait : « Faites comme eux, mais en Auvergnat et pour l'Auvergne. » (cf. *Flours de mountagno*, § 5.3.1) Vidal et Gilbert nous ont montré la voie chacun à sa manière et chacun selon ses convictions. Et cette voie se situe sur la ligne de crête entre un alignement trop étroit à une norme centrale et une volonté particulariste peut-être trop distante pour être unificatrice. C'est entre un pôle d'attraction et un pôle de répulsion que se bâtit toute chose et se définit la référence, qui comme le disait l'écrivain occitan Florian Vernet, « La référence est nécessaire, orthographique, morphologique, lexicale, syntaxique, elle est absolument utile, quitte à la contrefaire, la violer, la détruire mais il faut une référence »¹²⁰⁸. C'est dans sa langue qu'il faut s'exprimer mais en n'oubliant jamais que c'est pour les autres que nous parlons. Comme le disait Sanchis, une langue est une œuvre collective de longue durée (Sanchis, 1972), elle n'est pas et ne sera jamais celle d'une personne en particulier ni même d'un groupe de personnes particulier. Elle est celle d'une pluralité, d'un ensemble non déterminé d'individus qui la partagent et dont elle est le bien commun. Comme le rappelait Catherine Parayre il faut que les rhizomes fassent se rencontrer les racines et ainsi tisser la toile qui sera totalité. Pour cela le travail de l'écrivain est fondamental car c'est lui qui va fixer la langue et servir de référence, il va donner les règles et construire ce qui deviendra référentiel. Les dictionnaires et les grammaires sont des outils bien utiles pour nous guider et pour fixer la référence, mais c'est par l'écrit (ou le parlé, le chanté, le déclamé...) poétique, journalistique, romanesque, pamphlétaire et que savons-nous encore, que vont être fixées les conventions et la norme, donc la langue. C'est pour cela que la responsabilité de celui qui écrit est grande, et qu'il doit veiller à une utilisation intelligente des spécificités et particularismes locaux qu'ils soient lexicaux, morphologiques ou syntaxiques aux effets centrifuges, et toujours faire le choix de ce qui réunit et non de ce qui divise. Vidal et Gilbert ont façonné comme d'autres avant eux et d'autres à leur suite, la langue que nous utilisons et que nous écrivons, qu'ils l'aient voulu ou non et que nous en soyons conscients ou pas. C'est seulement de cette collectivité linguistique et de cette mise en commun de la globalité de notre langue que pourra émerger un véritable *occitan larg*.

¹²⁰⁸ Propos tenus par Florian Vernet lors d'une conférence débat durant *L'Estivada* de Rodez le 20 juillet 2019.

Avant de clore ce travail, il est encore une question qu'il faudrait se poser concernant Benezet Vidal et Henri Gilbert : c'est celle de l'intérêt ou non de publier ou republier les œuvres de ces deux écrivains ? Comme nous l'avons noté, jamais leurs écrits ne firent l'objet de rééditions et certains textes de Vidal restèrent même à l'état de manuscrits. Nous avons bien noté également que dans les années 1980 quelques-uns de ces textes furent diffusés au sein de divers recueils en ayant souvent subi des modifications orthographiques (si ce n'est plus) afin de mieux coïncider avec la finalité des ouvrages en question (cf. Influence de Vidal et Gilbert sur le renouveau occitan des années 1970 en Auvergne, § 9). Comme nous nous sommes efforcés de le montrer les textes romanesques de Vidal, soit : *La serva* ; *Jan Combralha* et *Un Amor*, sont tous trois tout à fait dignes de paraître comme œuvres de référence dans la littérature occitane d'Auvergne. Il en est de même des recueils de Gilbert, *La covisada* ; *Contes de luneira* ; *Contes de l'aze* et *Lis contaires delh covize*. Les deux recueils de poèmes de Vidal *Flours de mountagno* et *Lo vielh Clarmont* sont plus de charmantes curiosités que des œuvres littéraires réellement dignes d'intérêt. Leur réédition n'est pas prioritaire et devrait faire l'objet d'une réflexion sur leur utilité. Pour sa part l'œuvre poétique de Gilbert est malheureusement trop rare et trop peu significative pour en permettre la publication. *Lo libret de l'escolan auvernhat* de Vidal n'a lui plus grand intérêt pédagogique à ce jour et, comme nous l'avons fait remarquer, est surtout une compilation de textes félibréens aux propos datés. Quant à sa *Gramatica auvernhata* nous avons donné notre point de vue dans l'article joint en annexe (cf. Gramatica auvernhata de B. Vidal, annexe 6).

Si cela devait être le cas, comme toute publication celles-ci nécessiteraient tout d'abord de savoir à qui elles s'adressent. Si c'est aux milieux universitaires et de la recherche, il est clair qu'elles devraient faire l'objet d'une édition conforme aux originaux éventuellement accompagnées des commentaires nécessaires. Sachant que ces documents sont disponibles dans un certain nombre de bibliothèques, une telle publication ne semble pas prioritaire. Par contre si l'on souhaite faire une diffusion grand public, ce qui semblerait opportun, il serait sûrement nécessaire de prendre certaines précautions et cela pour au moins deux raisons.

La première concerne la graphie. En effet les œuvres de Vidal comme celles de Gilbert sont graphiées selon des principes qui ne correspondent plus aux normes actuellement en vigueur. Sans rien changer à la langue des auteurs bien évidemment, il serait bon de rectifier l'orthographe permettant ainsi l'utilisation de ces textes aussi bien par un lectorat maintenant coutumier de la graphie alibertine, que pour leur possible utilisation à des fins pédagogiques. Un bon exemple de cette adaptation a été fait à quelques détails près par l'extrait de *La sèrva*

donné dans le nouvel *Assimil*[®] *L'Occitan* réalisé par Nicolas Quint (Quint, 2014) (cf. Extrait de *La sèrva*, annexe, 16).

La seconde raison porte sur l'impératif d'accompagner ces textes d'un certain nombre de notes explicatives. Comme nous l'avons signalé dans les analyses que nous avons faites des différents textes, nombres d'éléments, tant lexicaux que grammaticaux, nécessitent d'être éclairés et explicités (cf. Œuvre Vidal, § 5.3 ; Œuvre-Gilbert, § 6.3).

La prise en compte de ces deux points une fois résolus et documentés intelligemment, permettrait de publier ses textes en mettant en évidence et en relief tout leur intérêt et leur richesse.

Une fois encore ce travail ne pourrait être le fruit que d'une équipe compétente et avertie ayant une bonne connaissance du nord-occitan et de la matière de ces textes.

Sources bibliographiques

1. Sources primaires :

GILBERT, Henri

a) Extraits de revues :

1925, « Ame veire a la prima » (poème en patois d'Auvergne), *Auvergne litt., artist.*, n° 19, déc., (Publié également dans *Almanach de Brioude*, 1927, p. 28)

1926, « Ieu sei coma l'abre verturos » (poème en patois d'Auvergne), *Auvergne litt., artist.*, n° 27, nov., p.10.

1926, « L'home que fai fenna et la fenna que fai l'home, » *Auvergne litt., artist.*, n° 27, nov., pp. 11-13.

1926, « La chamineia que parla », *Almanach de Brioude*, t 7, pp 83-86.

Extrait de : *Contes de la Lunaira* 1913. (Republié dans *Almanach chantant de l'Auvergne e arman felibren*, 1929, pp. 8 – 10).

1926, « Sent Père et lo bon Dieu », *Auvergne litt., artist.*, n° 38, nov., p. 37.

1927, « Piarrand delh ranc », *Almanach chantant de l'Auvergne e arman felibren*, pp. 6 – 7.

1931, « Adonc, nos volés quitar », « Lis aucels », « Lo lop que s'es fat monge », *Armanac d'Auvernha ; publicat per l'Alauza d'Auvernha et Lo Cobreto*, pp. 51 – 56.

1933, « Nigaud delh Cafort », *Corymbe*, deuxième année, Mai – juin, p. 32

1934, « Le Régionalisme en Auvergne », *Région du Centre*, n° 151, oct., 651-666, ill.

1936, « La Voûte-Chilhac et son prieuré » (Texte imprimé), *Région du Centre*, n° 172, sept., 323-324, ill.

1944, « La neira », *Armanac d'Auvernha ; publicat per l'Alauza d'Auvernha*, pp. 21 – 22.

1946, « La Senta Viergha et lo boier », *Almanach de Brioude*, t. 27-31, pp. 59-62.

b) *L'alauza d'Auvernha*, organe créé et dirigé par Henri Gilbert, contient de très nombreux textes signés Henri Gilbert.

Liste des numéros disponibles et consultés :

Année 2	n°30(60), octobre 1934
n°11, octobre 1929	n°31(61,)novembre 1934
Année 3,	n°32(62), décembre 1934
n°21, novembre 1930	Année 7
n°22décembre 1930	n°63, janvier 1935
Année 4,	n°64, février 1935
n° 29, juillet-août 1931,	n°65, mars 1935
n°30, septembre 1931	n°66, avril 1935
n°31, octobre 1931	n°67, mai 1935
n°32, novembre 1931	n°68, juin-juillet 1935
n°33, décembre 1931	n°69, août 1935
Année 5,	n°70, septembre-oct.-nov. décembre 1935
n°34, janvier 1932	n°71, janvier-février-mars 1936
n°35, février 1932	n°72, avril 1936
n°37, avril 1932	n°73, mai-juin-juillet 1936
n°40, juillet-août 1932	n°74, août-septembre 1936
n°41, septembre-octobre 1932	n°75, octobre-novembre-décembre 1936
n°42, novembre 1932	Année 8
n°43, décembre 1932	n°76, février 1937
n°44, janvier 1933	n°77, avril 1937
n°45, février 1933	n°78, août 1937
n°46, mars 1933	n°79, mai 1938
n°47, avril 1933	n°80, août 1938
n°18(48), mai 1933	Changement de format de la collection ;
n°19(49), juin 1933	Année 9
n°20(50), juillet-août 1933	n°1 (nouvelle série), janvier 1939
n°21, septembre-octobre 1933	Année11
Année 6	n°85-86, juin 1942
n°23(53), janvier 1934	n°87, septembre 1942
n°24-25(54-55), février-mars 1934	Année 12
n°26(56), avril 1934	n°88, décembre 1942
n°27(57), mai 1934	Année 14
n°28(58), juin-juillet 1934,	n°92-93, janvier-février 1946
n°29(59), août-septembre 1934	Année 15

n°95, novembre 1946

n°96, février 1947

n°97, mai 1947

Année 16

n°99, octobre 1947

n°100, mars 1948

n°101, juillet 1948

n°102-103, octobre 1948-janvier 1949

Année 18

n°104, août 1949

n°105, juillet 1949

Numéros manquants :

1 à 10, 1928-1929

12 à 20, 1929

23 à 28, 1930-1931

36, 1932

38-39, 1932

22, 1933

82-83, 1942

Arrêt de publication jusqu'au numéro 84 en septembre 1941 (numéro manquant)

89-90-91, 1942-1943-1945

94 1946

98 1947

106 1949

108-109-110 1950

n°107, octobre 1949-janvier 1950

Année 19

n°111, janvier 1951

n°112, avril-juillet 1951

Année 20

n°113-114, octobre 1951-janvier 1952

Année 21&22

n°115-116, janvier 1953-janvier 1954

Année 23

n°117, janvier 1955

c) Livres et publications :

1913, *Countes de la lunaira*, (ouvrage suivi de Notes Etymologiques pas Pierre Malvezin)
Paris, Librairie J. Gibert.

1914, *Coumo faguét Coudaca per entrar al Cél*, Paris, Librairie, J. Gibert.

1923, *La covisada* (en dialecte brivadois avec une trad. française et des notes étymologiques),
Lyon ; Anc. Librairie Badiou-Amant, Paris : J. Gibert ; Le Puy-en-Velay ; Peyriller.

1925, *Discours en Langue d'oc* ; Prononcé au Banquet du « Covize » à Brioude le 16 Août,
Clermont-Ferrand, Librairie Delaunay.

- 1932, *Contes de la luneira*, en dialecte brivadois (avec une traduction française et des notes étymologiques), – 2e édition (entièrement remaniée), illustrations de Gabriel Moiselet, Le Puy ; imp. « La Haute-Loire ».
- 1934, *Contes de l'aze. I ; L'aze pelh covert*, Clermont-Ferrand ; Librairie de "L'avenir", plaquette de 4 p.
- 1934, *Contes de l'aze. II ; L'aze belh fraire delh Bon Dieu*, Clermont-Ferrand, Librairie de "L'avenir", plaquette de 8 p.
- 1936, *Contes de l'Aze. III ; Lo Mau de ventre de Mestre Civada*, Clermont-Ferrand, Lib. de l'Avenir, Lib. Queyriaux, plaquette de 4p.
- 1943, *Lo soparon*, Le Puy-en-Velay, Imprimerie « la Haute-Loire ».
- 1946, *Contes de l'aze. IV ; Lis estrenas de l'aze*, Clermont-Fd, Librairie Vauzelle, plaquette de 4 p.
- 1946, *Contes de l'Aze. V ; L'Aze Medecin*, Lib. de l'Avenir : Clermont-Fd, Lib. Queyriaux, plaquette de 4 p.
- 1948, *Chansons du Velay et du Brivadois*, Jean Pitacco, textes en dialectes vellave Henri Gilbert, Le Puy (Haute-Loire), Librairie Laïque.
- 1953, *Lis Contaires delh Covize*. (Contes en langue d'Oc précédés de remarques sur la phonétique des parlers de la Basse-Auvergne et suivis d'une traduction française, d'un glossaire analytique, d'un lexique occitan-français et d'un lexique français-occitan). Clermont-Ferrand, Lib. Queyriaux,

VIDAL, Benezet

a) Extraits de revues :

1921, « Legèndo daus pueis », *Almanach chantant de l'Auvergne du Bourbonnais et du Velay*, pp. X – XII.

1922, « Clermont-Ferrand, centre d'études méridionales », *Région du Centre*, n° 12, août.

1923, « Crounico felibrenco », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibrea*, pp. 6 – 8.

1923, « Lou grelet », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibrea*, p. 12.

1923, « La proumeiro mort de Chassagnoun », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibrea*, p. 13 - 14. (Ce texte est signé Vau-Riat pseudonyme de B. Vidal).

1924, « L'ase e lou juge de pas », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 5.

1924, « Subre sentido », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 10 - 11.

1924, « Lou cansounié de Prouvenço », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 13.

1924, « La chabro d'or », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 14 - 15.

1924, « Coins d'Auvergne. », *Région du Centre*, n° 31, mars, pp.91-92.

1924, « Nous ne jouons pas, nous travaillons », *Auvergne litt., artist.*, n° 7, juill.-août, pp. 1-3.

1924, « Les Livres et les auteurs : Le livre occitan », *Auvergne litt., artist.*, n° 9, nov., pp. 28-29.

1925, « Corta leisson », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 4 - 5.

1925, « Sirventes », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 5 - 6.

1925, « Mas vendenhas », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 9.

1925, « Un proces ganhat », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 10 - 12.

1925, « A l'uelh nus », (En patois auvergnat), *Auvergne, litt., artist.*, n° 10, janv., 20. Publié aussi dans *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, 1925, pp. 6 – 7.

1925, « Les Livres et leurs auteurs : Le Livre occitan », *Auvergne litt., artist.*, n° 13, mai, pp. 26-27.

1925, « L'Enquête de "L'Ancienne Auvergne" (sur les us, coutumes et vêtements auvergnats) », *Auvergne litt., artist.*, n° 15, août, pp. 23-24.

1925, « L'Homme qui parle en dialecte d'Oc est-il vraiment français ! », *Auvergne litt., artist.*, n° 17, oct., pp. 29-31.

- 1925, « Nòstra-Dama dou Port = Notre Dame du Port. », *Bull. hist., sci. Auvergne*, XLV, pp. 53-56.
- 1926, « Cronica felibrenca », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 5.
(signé Vau-Riat)
- 1926, « La fanezon. », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 6.
- 1926, « Per rire », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 8.
- 1926, « Conselh. », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 8
- 1926, « Proverbi », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 8.
- 1926, « La meisson », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 8.
- 1926, « Lo labor », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 10 - 11.
- 1926, « Mina (poème en patois d'Auvergne) », *Auvergne litt., artist.*, n° 20, janv., pp. 21-22.
- 1927, « Cronica felibrenca », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 5.
(signé Vau-Riat)
- 1927, « Eime 'efant », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 7.
- 1927, « Mon atalage », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 10.
- 1927, « Au bòsc », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 11.
- 1927, « Lo Bastier », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 12.
- 1927, « Les Livres et leurs auteurs : Lou Rebats sur l'Autura par Albert Pestour. », *Auvergne litt., artist.*, n° 34, oct., pp. 34-35.
- 1927, « Portrait. Georges Desdevises du Désert », *Auvergne litt., artist.*, n° 34, oct., pp. 3-8,
portrait.
- 1928, « Sera d'estiu », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 7 – 8.
- 1928, « A n-una », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 12.
- 1928, « Los ious roges », *Auvergne litt., artist.*, n° 38, avr.-mai, p. 36. (Paru également dans : *Almanach de Brioude*, 1928, pp. 129 – 130).
- 1929, « Besa », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 6.
- 1929, « Au Lemozin », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 7.
- 1929, « Egiò d'efant », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 11.
- 1929, « Vas Cerveiras », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 12 - 13.
- 1931, « La Sant-Estella de 1929 », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 7 - 8.
- 1931, « Coma sèns òc saber Glaudi Fau faguèt coma Rameau... », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 9 - 10.
- 1931, « Sia fidèla... », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 12 - 13.

- 1931, « Fau s'entendre... », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 14 - 15.
- 1931, « L'Exposition Busset-Camus (Clermont, Noël 1930) », *Auvergne litt., artist.*, n° 55, janv.-fév., pp. 59-60.
- 1932, « Sonaias », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 6.
- 1932, « Virada », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 7 - 8. *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, 1939, p. 10.
- 1932, « A Mistral », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 10 – 11.
- 1932, « Une étude sur Gerbert (par Millàs î Vallierosa). », *Bull. hist., sci. Auvergne*, LII, pp.33-34.
- 1933, « La Estella de 1932 », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 5 - 6.
- 1933, « Lo chambre », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp 7 - 8.
- 1933, « Los sejaires », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 10.
- 1933, « L'escòla de Limanha », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, pp. 10 – 11.
- 1933, « L'Exposition Maurice Busset, Jean Camus », *Auvergne litt., artist.*, n° 71, pp. 60-63.
- 1933, « Nécrologie : Le Majoral Louis Delhostal », *Auvergne litt., artist.*, n° 71, pp.5 -53.
- 1934, « Lo tractor », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 6.
- 1934, « Ma Siola », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren.*, pp. 9 – 10.
- 1936, « Le Poète Léon Boyer », *Auvergne litt., artist.*, n° 83, 1936, pp.28-30.
- 1937, « Sonalhas », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 21.
- 1938, « Cronica felibrenca », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 5.
- 1938, « Oh ! P... amèns... », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 7.
- 1938, « La Jaconeta », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 11.
- 1939, « Serenetat », *Almanach chantant de l'Auvergne e Armana felibren*, p. 14.
- 1939, « Le Sottisier de la carte d'Etat-major et autres », *Auvergne litt., artist.*, n° 97, pp. 35-36.
- 1943, « La Corona d'Espinas (Aost 1254), (En parler d'Auvergne. Tiré du "Vieux Clermont") », *Auvergne litt., artist.*, n° 103, p. 10.
- 1944, « Régis Michalias », *Auvergne litt., artist.*, n° 109, pp. 55-57.
- 1946, « Stremonius, 250 (poème) », *Auvergne litt., artist.*, n° 115, pp. 38-39.
- 1946, « De quelques proverbes météorologiques », *Rev. Auvergne*, LX.
- 1946, *Lo Grelet*, bulletin trimestriau de l'Escòla de Limanha., numéros 1 à 4 ;
- 1947, *Lo Grelet*, bulletin trimestriau de l'Escòla de Limanha., numéros 5 à 8 ;
- 1948, *Lo Grelet*, bulletin trimestriau de l'Escòla de Limanha., numéros 9 et 10 ;

1949, *Lo Grelet*, bulletin trimestriau de l'Escòla de Limanha., numéros 11 – 12 – 13 – 14, puis 15 et 16 ;

1950, *Lo Grelet*, bulletin trimestriau de l'Escòla de Limanha., numéros 17 à 20 ;

Livres :

1921, *Flours de mountagno = Fleurs de montagne*; préf. de C. Gandilhon Gens d'Armes, Royan, éd. d'art de la France littéraire.

1924, *Lo Cid auvernhat : comédia en un acte, en proza*. par G. Desdevises du Dezert, adaptation patoise de B. Vidal, suivi de Règles à observer pour la prononciation photo copie document dactylographié, Clermont Ferrand, bibliothèque du Patrimoine.

1926, *La Serva : La Serve*- Toulouse, EH Guittard.

1930, "*Un amor*", *Jornau = un amour, journal*, Texte occitan avec traduction française en regard, Aurillac, imp. moderne.

1936, *Libret de l'escolan Auvernhat*, Aurillac, Edicion de la mantenensa d'Auvernha.

Ouvrages manuscrits non publiés :

1927, *Jan Combralha*, collection CIRDOC.

1942, *Vielh Clarmont*, collection CIRDOC.

1943, *Gramatica auvernhata*, collection CIRDOC.

2. Sources secondaires et tertiaires

BONNAUD, Pierre, 1974a, « Bref aperçu sur la littérature en auvergnat : périodes et tendances », *Revue d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, tome 88 – N°4,

BONNAUD, Pierre, 1982, *Écrire auvergnat*, Clermont-Ferrand, Auvernhà tarà d'oc.

BONNAUD, Pierre, 2005b, « Littérature Dialectale », *Auvergne*, Christine Bonneton Editeur, Paris, pp. 162 - 169.

CAMPROUX, Charles, 1971, *Histoire de la littérature occitane*, Paris, Payot.

CHAMBON, Jean-Pierre, 1995, « Une langue en élaboration. Notes sur l'occitan du premier Henri Gilbert », *LENGAS*, 37, Université Paul Valéry-Montpellier III, pp.7 - 34.

GOURGAUD, Yves, 1983, *Anthologie de l'écrit occitan 1083 – 1982, Haute-Loire et Loire*, Centre Culturel Occitan, Saint-Julien-Chapteuil, Les edicions dau roure,

GOURDIN, André, 1949, *Langue et littérature d'oc*, Paris, *Que sais-je ?* Presses universitaires de France

LAFON, Noël, 2017, *Henri Gilbert, 1874 – 1955, Lo covize ; L'alausa d'Auvernhà*, Mémoire d'Auvergne, Aurillac, Les cahiers du Convisé (n° 4).

LAFONT, Robert, ANATOLE, Christian., 1970, *Nouvelle histoire de la Littérature Occitane*, 2 tomes, Paris, PUF.

ROUQUETTE, Jean, 1968, *La littérature occitane*, Que sais-je ? Paris, PUF.

ROUQUETTE, Jean, 1980, *La littérature occitane*, Que sais-je ? Paris, PUF (troisième édition remaniée et mise à jour)

ROUX, Jean, 2015, *Huit siècles de littérature occitane en Auvergne et Velay ; Morceaux choisis*, Régionales, Lyon, EMCE.

TEULAT, Rogièr, 1982, « Metòdes e exemples practics d'ensenhament dins lo 1^{er} cicle de l'Universitat /04/ Tèxte : la lei Deixonne (B. Vidal) », *Casèrns de lingüistica occitana*, CLO 11, junh, 1/1, Clarmont, Societat Raimont Vidal, pp. 28-34.

3. Autres références

- ABRAHAM, M^{me} A., 1952, « En Basse-Auvergne à travers chant », *Auvergne*, revue trimestrielle, Clermont-Ferrand, vingt-cinquième année, n° 137
- ALIBERT, Louis. 1935, *Gramatica Occitana segon los parlars langadocians*, Tolosa, Societat d'Estudis Occitans (première édition).
- ALIBERT, Louis, 1966, *Dictionnaire occitan français*, Toulouse Institut d'Estudis Occitans.
- ALIBERT, Louis, 1976, *Gramatica Occitana, segon los parlars langadocians*, Toulouse, Institut d'Estudis Occitans.
- ALLIERES, Jacques, 2001, *Manuel de Linguistique Romane*, Paris, Honoré Champion Editeur.
- ANGLADE, Joseph, 1921, *Grammaire de l'Ancien Provençal*, Paris, Editions Klincksieck.
- ANGLADE, Joseph, 1922, *Pour étudier les patois méridionaux, notice bibliographique*, Paris, E. de Boccard édit.
- ARSAC, Jean, 1991, *Toponymie du Velay*, Le Puy-en-Velay, Les cahiers de la Haute-Loire
- AUBANEL, Théodore, 1860, *La miougrano entreduberto*, Avignon, J. Roumanille, libraire-éditeur.
- BARTRAN Toane (Antoine Bertrand), 1934, *Contes Brivadois*, Brioude, René Borel.
- BARTRAN Toane (Antoine Bertrand), 1989, *Contes Brivadois*, avec traduction française d'Albert Masseur, Brioude, Brioude, Edition Watel.
- BEC, Pierre, 1963, *La langue occitane*, Paris, « Que sais-je ? » PUF.
- BEC, Pierre, 1995, *La Langue Occitane*, (édition corrigée et complétée), Paris, « Que sais-je ? » PUF.
- BEC, Pierre, 1970, « l'occitan », *Manuel pratique de philologie romane, tome I*, Paris, Editions A. & J. Picard, Paris, pp. 395 – 462.
- BEC, Pierre, 1973, *Manuel Pratique d'Occitan Moderne*, Paris, Edition A. & J. Picard.
- BERTRAND, Jean-Claude, 2017, *Alo qu'ou vé ?* Clermont-Ferrand, éditions l'Escritorium.
- BERRIAT SAINT-PRIX, J., 1906, *Vieilles Prières*, Clermont-Ferrand, Imprimerie Moderne.

- BESOMBA, Clément, 1980a, « Pour lire “nostra lenga” », *La cabreta*, Numero especial de l'Escòla felibrenca d'à Mauriac, Aurillac, pp. 4 – 5.
- BESOMBA, Clément, 1980b, « Particularités du sous-dialecte mauriacois », *La cabreta*, Numero especial de l'Escòla felibrenca d'à Mauriac, Aurillac, p. 6.
- BIGAY, Alexandre, 1933, *Œuvres patoises des régions d'Ambert et de Thiers*, Thiers, imp. T. de Grandsaigne.
- BIGAY, Alexandre, 1946, « Chansons thiernoises du XIXe siècle (Patois Local) », *Bulletin de la Société des Études Locales et du Musée de Thiers*, N° 14, 72 p., , Thiers, imp. T. de Grandsaigne.
- BIRABENT Jean-Pierre, SALLES-LOUSTAU Jean, 1989, *Memento grammatical du gascon*, Tarba, Escòla Gaston Febus Nosauts de Bigorra.
- BOISGONTIER, Jacques, 1981, tome 1, 1984 tome 2, 1986 tome3, *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc oriental*, CNRS, Paris
- BONNAUD, Pierre, 1969, *Pour Aider à Lire et Ecrire le Nord Occitan*, Montpellier, Supplément aux Cahiers Pédagogiques de l'IEO.
- BONNAUD, Pierre, 1970, *Abrégé de Grammaire Auvergnate*, Clermont Ferrand Cercle Occitan d'Auvergne-Auvernha Terra d'oc.
- BONNAUD, Pierre, 1972, *Las vendenhas ; les vendanges poème du XVIIe siècle ; Laborieux l'Ainé*, Clermont-Ferrand, Cercle Occitan d'Auvergne, Auvernha Terra,
- BONNAUD, Pierre, 1973, « Géographie Linguistique, linguistique géographique, géographie, l'exemple de l'Auvergne », Clermont-Ferrand, *Revue d'Auvergne*, Société des amis de l'Université de Clermont-Ferrand, pp. 287-339.
- BONNAUD, Pierre, 1974b, *Nouvelle grammaire auvergnate*, Clermont-Ferrand Cercle Occitan d'Auvergne – Auvernha Tarra d'Oc.
- BONNAUD, Pierre, 1976a, *Petit Manuel de Base de l'Auvergnat*, Clermont-Ferrand, Documents Régionaux.
- BONNAUD, Pierre, 1976b, *Le livre de comptes des consuls d'Herment pour l'année 1398-1399*, Clermont-Ferrand, Cercle Occitan d'Auvergne - Auvernha Tara d'oc.
- BONNAUD, Pierre., 1978, *Grand Dictionnaire Français Auvergnat*, 3 tomes, Clermont-Ferrand, Auvernha, Tarà d'Oc.
- BONNAUD, Pierre, 1979a, « Une fable inédite de Sanitas en Auvergnat », *Bizà Neirà*, n° 22, Clermont-Ferrand, Anvernha Tarà d'Oc, pp. 2 - 10
- BONNAUD, Pierre, 1979b, « Un écrivain auvergnat inconnu : "Le paysan d'Ollièrgues" », *Bizà Neirà*, n° 22, Clermont-Ferrand, Anvernha Tarà d'Oc, pp. 11 – 16

- BONNAUD, Pierre, 1981, *Terres et Langages, peuples et régions*, tome I, textes et notes, Tome II, Atlas et Annexes, Clermont-Ferrand, Auvernhà Tarà d'oc.
- BONNAUD, Pierre, 1982, *Ecrire Auvergnat*, Clermont-Ferrand, Auvernhà Tarà d'Oc.
- BONNAUD, Pierre, 1999, *Nouveau Dictionnaire Général Français-Auvergnat*, Nonette, Editions Créer et Pierre Bonnaud
- BONNAUD, Pierre, 2003, *De l'Auvergne, 2600 ans au cœur de la Gaule et de la France centrale*, Nonette, Créer
- BONNAUD, Pierre, 2005a « La Langue », *Auvergne*, Paris, Bonneton, pp. 155 – 161.
- BONNAUD, Pierre, 2006, *Grammaire Générale de l'Auvergnat à l'usage des arvernisans*, Chamalières, Cercle Terre d'Auvergne.
- BONET, Sebastià, 2000, *Les gramàtiques normatives valencianes i balears del segle XX*, Biblioteca lingüística catalana, Valencia, Universitat de Valencia.
- BOUILLET, Jean-Baptiste, 1978, *Album Auvergnat*, Marseille, Laffitte reprints, première édition 1853, Desrosiers, Moulins.
- BOURCIEZ, Édouard, 1967, *Éléments de linguistique romane*, quatrième éditions, Paris, Librairie C. Klincksieck,
- BOUTIERE, Jean, SCHUTZ Alexandre-Herman, 1973, *Bibliographies des Troubadours*, Paris, A. G. Nizet.
- BOYER, Henri, FOURNIER, Georges, GARDY, Philippe [et al.], 1989, *Le texte occitan de la période révolutionnaire (1788 – 1800)*, Montpellier, Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes.
- BRANCHE, Dominique, (éditeur), « Livre prébendaire de l'abbaye des Chazes », *Les monastères d'Auvergne*, Paris 1842, pp. 314 – 315.
- BRAUDEL, Fernand, 1986, *L'identité de la France, Espace et Histoire*, Paris, Les Éditions Arthaud.
- CAMPROUX, Charles 1960 *Étude syntaxique des parlers gévaudanais*, , publication de la faculté des lettres de Montpellier II, Montpellier PUF.
- CAMPROUX, Charles, 1962a, *Essai de Géographie Linguistique du Gévaudan*, PUF, publication de la faculté des lettres de Montpellier XVIII, Tome 1 Phonétique. Tome 2 Morphologie-Lxicologie, Montpellier PUF.
- CAMPROUX, Charles, 1962b *Petit atlas discursif du Gévaudan*, Fac de lettre de Montpellier. 1962
- CHABROL, Nicolas, 2001, *L'École de Murols*, Clermont-Ferrand, Un, deux... quatre Presse Édition,

- CHALVIN, Antoine, 2010, *Johannes Aavik et la rénovation de la langue estonienne*. Paris, ADEFO/L'Harmattan
- CHAMBON, Jean-Pierre, 2001, *Problème(s) de l'histoire de la langue occitane en Auvergne*, conférence donnée pour 2^e Rencontres occitanes et méditerranéennes des Palhas, Blesle, Document IEO Cantal, compte-rendu : C. Liethoudt
- CHAMBON, Jean-Pierre, 2012, « Histoire de l'occitan (et du français) dans le domaine auvergnat : progrès récents en linguistique et en philologie (bilan et bibliographie) », Clermont-Ferrand, *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, Tome CXIII/2 – Juillet-décembre, pp. 106- 123
- CHAMBON, Jean-Pierre, OLIVIER, Philippe, 2000, « l'histoire linguistique de l'Auvergne et du Velay : notes pour une synthèse provisoire », Strasbourg-Nancy, *Travaux de linguistique et de philologie* 38, pp. 83-153
- CHANET, Jean-François, 2000, *Les félibres cantaliens*, Clermont-Ferrand, Adosa.
- CHARBONNIER, Pierre, 1999, *Histoire de l'Auvergne des origines à nos jours*, Clermont-Ferrand, De Borée.
- CHASSAING, A. (éditeur), 1886, « Censier du prieuré de Vieille-Brioude », *Spicilegium Brivatense*, Paris, pp. 126 – 129
- CHASSAING, A., JACOTIN A., 1907, *Dictionnaire topographique de la Haute-Loire*, Paris, Imprimerie nationale.
- CHATAING, Jean, 1934, *Vocabulaire Français-Patois de la Vallée supérieure de l'Ance*, Clermont-Ferrand, Imprimerie Générale de Bussac.
- CHAUVIN, Jacques, 1980, *Petite grammaire des parlers occitans du sud de la Creuse - Pichona gramatica daus parlars occitans dau sud de la Cruesa*, Guéret, FOL de la Creuse, IEO Marches – Combrailles.
- CHERCHA PAÏS, 1978, *Contes d'Auvernha e de Velai*, Saint-Remy-sur-Durolle, Seccion Region Auvernha de l'IEO – A TOTS.
- CHONTOCLAR, Charles Camproux (préface de), 2008, *Grammaire du Dialecte Lozérien*, Nîmes, reprint Lacour – Rediviva.
- CLET, Antoine, 1757, « Monsieur Lambert », 1842, *Histoire poétique et littéraire de l'ancien Velay*, par Francisque Mandet, Paris, Rozier, pp. 299 – 346.
- COMITAT SESTIAN D'ESTUDIS OCCITANS (Cercle IEO), 1983, *Grammaire du provençal rhodanien et maritime (graphie classique)*, Éguille, Comitad sestian d'estudis occitans, diffusion Edisud.

- CORDAT, Natalis, 1876, *Noëls vellaves*, 1631 – 1648, Publiés avec introduction et notes par J. -B. Payrard, Le puy en Velay, Freydier.
- COURTILLE, Anne, 2002, *Auvergne, Bourbonnais, Velay gothiques, Les édifices religieux*, Paris, éditions A. et J. Picard.
- CUBIZOLLES, Pierre, 1973, « Un troubadour saugain, Dona Castelloza », *Almanach de Brioude*, 53e année, pp. 103 – 123.
- DAUZAT, Albert, 1897, *Études linguistiques sur la Basse Auvergne ; phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme)*, Paris, Félix Alcan.
- DAUZAT, Albert, 1900, *Morphologie du Patois de Vinzelles*, Paris, Librairie Emile Bouillon Editeur.
- DAUZAT, Albert, 1906, *Géographie Phonétique d'une région de la Basse-Auvergne*. Thèse présentée par le Doctorant, Paris, Champion.
- DAUZAT, Albert, 1915, *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles*, Montpellier, Société des langues romanes.
- DAUZAT, Albert, 1928, « Les parlers Auvergnats anciens et modernes ; bibliographie critique (jusqu'en 1927) », Publié par la *Revue de Linguistique Romane*, T4.
- DAUZAT, Albert, 1938a, *Contribution à la littérature orale de la Basse-Auvergne* Paris, Imp. Générale Jean de Bussac.
- DAUZAT, Albert, 1938b, *Essais de Géographie Linguistique (nouvelle série)*, Montpellier - Paris, pub. de la Société des Langues Romanes.
- DAUZAT, Albert, 1941, *Géographie Phonétique de la Basse Auvergne + 1 Carte Basse Auvergne*, Macon, Protat frères imprimeurs.
- DAUZAT, Albert, 1943, *Les patois, évolution, classification, étude*. Paris, Librairie Delagrave.
- DAUZAT, Albert, 1944, *La géographie linguistique*, Paris, Ernest Flammarion, éditeur
- DAUZAT, Albert, 1971, *La toponymie française*, Payot, Paris,
- DAUZAT, Albert, TARDIEU, Ambroise, 1902, « Le livre de compte des consuls d'Herment pour l'année 1398 – 1399 », *Annales du Midi*, Tome XIV, Toulouse, imp. De E. Privat, pp. 50 - 75.
- DE FELICE, Théodore, 1983, *Le patois de la zone d'implantation protestante du nord-est de la Haute-Loire*, Paris-Genève, Champion-Slatkine.
- DE FELICE, Théodore, 1989, *Nouvelles recherches sur le patois de la zone d'implantation protestante du nord-est de la Haute-Loire*, Paris-Genève.

Dictionnaire topographique de la Haute-Loire, 1907, édition Chassaing et Jacotin, reprint université de Saint-Étienne 2003.

DOTTIN, Henri-Georges., 1980, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Genève, Slatkine, Reprints de l'édition de Paris, 1920

DUBUISSON, Pierrette, 1973, 1976, 1982, *Atlas linguistique et ethnographique du centre*, 3 tomes, Paris, CNRS.

DELZANGLE, Fernand, 1933, *Biographies et Morceaux Choisis d'Ecrivains d'Auvergne*, Tournemire, chez l'auteur.

DELZANGLE, Fernand, 1942, *Histoire de l'Auvergne, tome 1*, Tournemire, Chez l'auteur.

DESROZIER, Pierre, ROUX, Jean, 1974, *L'ortografia occitana, lo lemosin*, Montpelhièr, CEOP Universitat de Montpelhièr III.

DONIOL, Henri., 1847, « Les patois : dialectes, littératures et arts vulgaires » *Voyage pittoresque dans la Basse-Auvergne*, Moulin, P. –A. Desrosiers, pp. 21-65

DONIOL, Henri, 1877, *Les patois de la basse-Auvergne, leur grammaire et leur littérature*. Paris, Maisonneuve et Cie. éditeurs.

EGAN, Margarita, 1985, *Les vies des troubadours*, Paris, 10–8 Union Générale d'éditions.

ESCOFFIER, Simone, 1958, *La rencontre de la langue d'oïl de la langue d'oc et du francoprovençal entre Loire et Allier*. Lyon, Publié avec l'aide du Ministère de l'Education Nationale.

ESTIEU, Prosper, 1906 « Al legidor », *Flors d'Occitania*, Toloza, J. Marqueste editor.

FABRA, Pompeu, 1912, *Gramàtica catalana*, (cinquen edició, 1969), Barcelona, Editorial teide.

FAVEREAU, Francis, 1997, *Grammaire du breton contemporain, Yezhadur ar brezhoneg a-vremañ*, Morlaix, Skol vreizh.

FIELD, Thomas, 1977, « Fonologia e grafia d'un parlar nòrd-occitan : la formacion del plural nominal a Sant-Didièr de Velai », *Quasèrns de Lingüística Occitana*; 2/2 Lo nòrd occitan, Saint-Rémy-sur-Durolle, IEO Puei-de-Doma.

GACHON, Lucien, 1948, *L'Auvergne et le Velay*, Paris, Gallimard (6^e édition)

GARDETTE, Pierre, 1950, 1952, 1956, 1968, 1976, *Atlas Linguistique et Ethnographique du Lyonnais*, 5 tomes, Paris, CNRS.

GARDETTE, Pierre, 1941, *Géographie phonétique du Forez*, Macon, Imprimerie Protat Frères.

- GARDY, Philippe, 1997, *Histoire et anthologie de la littérature occitane ; tome II, l'âge baroque 1520 – 1789*, Montpellier, Les presses du Languedoc.
- GILLIERON, Jules, EDMOND, Edmont. 1902 – 1912, *Atlas Linguistique de France, avec une Notice et une Table, ainsi qu'un supplément*, Paris, Champion.
- GIRARD, M. A. M., 1925, *Grammaire Vellave*, Le Puy-en-Velay, Imp. l'Avenir.
- GOEBL, Hans (collab. Slawomir Sobota, Edgar Haimel), « Analyse dialectométrique des structures de profondeur de l'ALF », *Revue de Linguistique romane* 261, 262 : pp 5-63, 2002
- GOEBL, Hans 2003, « Regard dialectométrique sur les données de l'ALF », *Estudis Romanics*, n° 25, pp. 59 – 120
- GREGOIRE, Abbé Henri-Jean-Baptiste, 1794, *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française, le 16 prairial an II (4 juin 1794)* [en ligne : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/gregoire-rapport.htm>] Consulté le 18 novembre 2018
- GRENIER, Paul-Louis, 1950, *Abrégé de grammaire Limousine*, Guéret, Lécante.
- GREVIN, Benoît, 2009, *Le parchemin des cieux, Essais sur le Moyen-Âge du langage*, Paris, éditions du Seuil
- HAGEGE, Claude, 1985, *L'homme de parole*, Paris, Fayard le temps des sciences.
- JARSAILLON, Jacques, 1929, *Œuvres poétiques en patois d'Auvergne*, publiées par J. Coudert & B. Petiot, Paris, Honoré Champion.
- LA SALLE DE ROCHEMAURE, Duc de la, 1910, *Les troubadours Cantaliens, XIIIe – XXe siècles*, deux tomes, Paris, Bibliothèque Régionaliste Bloud & Cie.
- LAFON, Noël, 2008, *Écrits occitans cantaliens*, Aurillac, Lo Convisse.
- LAFONT, Robert, 1967, *La révolution régionaliste*, Paris, Gallimard
- LAFONT, Robert, 1971b, *L'Ortografia Occitana sos principis*, Montpelhièr, Centre d'Estudis Occitanas, Universitat de Montpelhièr.
- LAFONT, Robert, 1972, *L'ortografia occitana ; lo provençau*, Montpelhièr, Centre d'Estudis Occitanas, Universitat de Montpelhièr.
- LAFONT, Robert, 1981, *Le verbe occitan*, Intradas n°1, Nîmes, MARPOC.
- LAFONT, Robert, 1983, *Eléments de Phonétique de l'Occitan*, Valderiès, Vent Terral
- LAFONT, Robert, 1997, *Histoire et anthologie de la littérature occitane ; Tome I, L'âge classique 1000 – 1520*, Montpellier, Les Presses du Languedoc.
- LAFONT, Robert, 1971a, *Clefs pour l'Occitanie*, Paris, éditions Seghers.

LAFONT, Robert, 1979, *Las cançons dels trobadors*, melodias publicadas per Ismael Fernandez de la Cuesta, tèxtes establits per Robèrt Lafont, Tolosa, Institut d'Estudis Occitans - Opera Omnia.

LANLY, André, 1962, *Enquête linguistique sur le Plateau d'Ussel*, Paris PUF.

LANLY, André, 2004, *Dictionnaire Limousin Français du parler de Chirac et de la Haute-Corrèze ; Préface normalisation graphique et notes de Robert Joudoux*, Collection Bernard de Ventadour, N°169 bis, Tulle, Lemouzi,

LAUX, Christian, 2004, *Dictionnaire français occitan*, Toulouse, Institut d'Études Occitanes

LAVALADE, Yves, 1999, *Dictionnaire Occitan / Français, Limousin – Marche – Périgord ; Etymologies occitanes*, Panazol, Editions LUCIEN SOUNY.

LAVAUD, René., 1957, *Poésie complète du troubadour Peire Cardenal (1180 – 1278)*, Bibliothèque Méridionale, Toulouse, éd. Privat.

LEGRAND D'AUSSY, Pierre Jean-Baptiste, 1982, *Voyage fait en 1787 et 1788, dans la ci-devant Haute et Basse Auvergne*, Roanne, Éditions le coteau

LEROY-LADURIE, Emmanuel, 2016, *Histoire du Languedoc*, Que sais-je ? Paris, PUF, (première édition 1962).

LESPOUX, Yan, 2019, *Ismaël Girard*, (www.Univ-Montp3.fr/llacs/wp-content/.../1310-10-Ismael-Girard-lespoux.pdf), consulté le 06/02/2019.

LEVY, Emil, 1973, *Petit Dictionnaire Provençal-Français*, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 5^{ème} édition, (première édition 1909).

LHERMET, Jean, 1978, *Contribution à la Lexicographie du Dialecte Aurillacois*, Marseille, Laffitte reprints, (réimpression de l'édition de Paris, 1931).

LIEUTARD, Hervé, 2004, *Phonologie et morphologie du parler occitan de Graulhet (Tarn)*, Montpellier, Université Paul-Valéry, Montpellier III

MALVEZIN, Pierre, 1894, *Dictionnaire des racines celtiques*, chez l'auteur, Paris

MALVEZIN, Pierre. 1908 - 1909, *Glossaire de la langue d'oc*, chez l'auteur, Paris

MANRY, André-Georges, 1965, *Histoire d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, éditions volcan

MANRY, André-Georges, 1990, *Histoire de Clermont Ferrand*, Clermont-Ferrand, La française d'édition et d'imprimerie

MARCHESSOU, Régis, 1980, *Velay et Auvergne, contes et légendes*, Marseille, Lafitte Reprints, (édition originale : Régis Marchessou imprimeur-éditeur, Le Puy, 1900).

MARTEL, Philippe, 1983, « l'espandì dialectau occitan alpenc : assag de descripcion. » *Novel Temp*, n°21, gennaio-aprile, pp.4-36.

- MARTEL, Philippe., 1998, « Albert Dauzat et la revendication occitane : une certaine distance. », *Actes, Colloque Albert Dauzat, parc naturel régional Livradois-Forez*, 5-6-7 novembre, pp. 47-72.
- MARTEL, Philippe., BRONZAT, Franc, 1977, « L'aira dialectala "vivaròupenca" », *Quaserns de Linguistica Occitana* n°6, Clarmont, IEO Puei de Doma, decembre, pp. 38-48
- MARTIN, Guy, MOULIN, Bernard, 1998, *Grammaire provençale*, Aix-en-Provence, Comitatz Sestian d'Estudis Occitans, CREO Provença, diffusé par EDISUD.
- MARTIN, Jean-Baptiste, 1997, *Le parler occitan d'Yssingaux (Haute-Loire)*, Yssingaux, Histoire et Patrimoine
- MARTIN, Jean-Baptiste, 2001, « La langue », *Haute-Loire, encyclopédie Bonneton*, Paris, Bonneton, pp. 169-185.
- MARTIN, Jean-Baptiste, 2017a, *Trésor des fables d'Auvergne-Rhône -Alpes en occitan*, volume I et II, Lyon, EMC, p.168 – 185.
- MARTIN, Jean-Baptiste, 2017b, « Le miaru, lo maunaï et soun draule, de Saniats », *Trésor des fables d'Auvergne-Rhône -Alpes en occitan*, volume II, Lyon, EMC, p.168 – 185.
- MASSEBEUF, Albert, 1985, *Pe Bride*, Brioude, édition imprimerie Watel, Brioude.
- MAZOYER, Régis, BONNEFOI, Victorin, 1907, *Per rire bada mi !* Le Puy, imprimerie Marchessou.
- MEDICIS, Estienne de, 1975-1976, *Chroniques, (1475-1565)*, 2 tomes, Le puy en Velay, éditeur scientifique, Chassaing, Auguste ; Société académique du Puy-en-Velay et de la Haute-Loire
- MEINECKE, Friedrich, 1935, *Enquête sur la Langue Paysanne de Lastic*, Paris, Librairie E. Droz.
- MEYER, Paul, 1865, *Le Roman de Flamenca*, Paris, Librairie A. Franck,
- MEYER, Paul, 1895, « C et G suivis d'a en provençal. Étude de géographie linguistique. », *Romania*, tome 24 n°96, pp. 529-575.
- MICHALIAS, Régis, 1906, *Eléments abrégés de Grammaire Auvergnate*, Ambert, Imprimerie J. Mignon.
- MICHALIAS, Régis, 1978 *Glossaire de Mots particuliers du Dialecte d'Oc de la Commune d'Ambert (Puy-de-Dôme)*, Marseille, Laffitte Reprints, (Réimpression de l'édition de Paris, 1912).

- MIRACLE, Josep, 1987, *Diccionari de la llenga catalana*, Barcelona, ed. Selecta-Catalònia
- MISTRAL, Frederic, 1932, *Lou Tresor dóu Felibrige*, reprint Slatkine, Genève – Paris, Editions de l'Unicorne 1979, réimpression de l'édition du centenaire, Paris, Delagrave, 1932.
- MOULIN, Bernard, 2006, *Grammaire Occitane le Parler Bas-Vivarois de la Région d'Aubenas*, Section vivaroise de l'Institut d'Études Occitanes, Gap, Imp. Louis Jean.
- MURAT DE, François, 1952, *Vocabulaire de la région de Ste Eulalie*, Edité par Pierre Fr. Fournier, Aurillac, Imprimerie Moderne.
- NAUTON, Pierre, 1948, *Le Patois de Saugues*, Clermont-Ferrand, Éd. Faculté des Lettres.
- NAUTON, Pierre, 1953, « Limites lexicales “ibéroromanes” dans le Massif-Central », *Actes du VII Congreso Internacional de Lingüística Románica*, Universidad de Barcelona, 7-10 abril de, pp. 591-608, + 3 cartes.
- NAUTON, Pierre, 1963, 1972, 1976, 1977, *Atlas Linguistique et Ethnographique du Massif Central*, 4 tomes, Paris, CNSR.
- NAUTON, Pierre, 1964, « Le dialecte Brivadois (aperçu sommaire) », Brioude, *Almanach de Brioude*, pp. 009-044.
- NAUTON, Pierre, 1974, *Géographie Phonétique de la Haute-Loire*, Publications de l'Institut de Linguistique Romane de Lyon, vol. 29, Paris, Société d'Édition, Les Belles Lettres.
- O'HLFERNAIN, Taghg 1998, *L'Île de Man*, Institut culturel de Bretagne, Skol Uhel ar Vro
- OLIVIER, Philippe, 2009, *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat, Mauriacois et Sanflorain (1340 – 1540)*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- OMELHIER, Cristian, 2003, *Petit dictionnaire français-occitan d'Auvergne*, (rudiments de grammaire, paginas 23 a 27), Aurillac, Parlem-Ostal del Libre.
- OMELHIER, Cristian, 2007, *Petiòt diccionari Occitan d'Auvèrnhe-francés*, (la conjugason paginas 60 a 70), Aurillac, Parlem-Ostal del Libre,
- PARAYRE, Catherine, 2003, *Jean Boudou écrivain de langue d'oc*, Paris, L'Harmattan
- PERBOSC, Antonin, 1936 « Estampel, sus la lenga d'òc e la respelida occitana », Valère Bernard, *La legenda d'Esclaramonda*, Tolosa, Societat d'Estudis Occitans, pp. IX-XI
- PERRE, Didier, 2004, « Les mélodies des noëls de Natalis Cordat (env. 1610 – 1663) – premiers résultats », *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy-en-Velay, Association des Cahiers de la Haute-Loire / Archives départementales de la Haute-Loire, pp. 163 – 193.
- PETIOT, B., 1908, *Les Patois du Puy-de-Dôme*, Clermont-Ferrand, Société Anonyme du Moniteur du Puy-de-Dôme et des imprimeries G. Mont-Louis.

- POMMEROL, François, 1898, *Essais d'un glossaire de la Limagne*, Clermont-Ferrand, Louis Bellet imprimeur.
- PORTEAU, Paul, 1943, « Charte de Coutumes de Besse-en-Chandesse, (1270) », *Quatre Chartes de Coutumes du Pays-Bas d'Auvergne dont trois en Langue d'Oc*, Gap, Imprimerie Louis JEAN, pp. 62 – 76.
- POTTE, Jean-Claude, 1975, 1987, 1992, *Atlas Linguistique et Ethnographique de l'Auvergne et du Limousin*, 3 tomes, Paris, CNRS.
- POURRAT, Henri, 1928, *Ceux d'Auvergne*, Paris, Éditions Horizons de France,
- POURRAT, Henri, 1966, *En Auvergne*, Paris, Arthaud.
- QUESNEL, Hervé, 2004a, « Noël Nouveaux de Nathalis Cordat de Cussac-sur-Loire (XVIIe siècle) », *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy-en-Velay, Association des Cahiers de la Haute-Loire-Archives départementales, pp. 79 – 161.
- QUESNEL, Hervé., 2004b, « Texte franco-occitan d'Antoine Giban : La guerre des habitants du Puy contre ceux d'Espaly », *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy-en-Velay, Association des Cahiers de la Haute-Loire-Archives départementales, pp. 261 – 321.
- QUESNEL, Hervé., 2016, « Monsieur Lambert une comédie bilingue occitan-français au XVIII siècle », *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy-en-Velay, Association des Cahiers de la Haute-Loire-Archives départementales, pp. 121 – 198.
- QUINT, Nicolas, 2014, *L'Occitan*, Chennevières-sur-Marne, Assimil® le don des langues
- RAMEL André, 1977, *Vocabulaire de base d'occitan auvergnat*, Clermont-Ferrand, CREO, Escòla occitana n°1
- RAVEL, Charles-Antoine, 1838, *Œuvres en occitan d'un Républicain auvergnat (1798 – 1860)*, édition préparée par Jean Roux, 2016, Lyon, EMCE.
- RAVEL, Charles-Antoine, 1853, *Lettre d'un poète d'Auvergne au poète de la Gascogne*. Paris, Imprimerie d'A. -D. Blondeau.
- RAYNAL, François, 1948, « Au jardin des adages », *Auvergne*, revue trimestrielle, Clermont-Ferrand, vingt-cinquième année, n° 122
- RAYNOUARD, François-Just-Marie, 1816 à 1821, *Choix des poésies des Troubadours*, 6 tomes, Paris, Imprimerie de Firmin Didot.
- REICHEL, Karl-Heinz, 1991, *Les parlers du Puy-de-Dôme et parlers voisins au NO. et à l'E*, Chamalières, Cercle Terre d'Auvergne.
- REICHEL, Karl-Heinz, 2012, *Etudes et recherches sur les parlers arverno-bourbonnais*, Chamalières, Cercle Terre d'Auvergne.

- REICHEL, Karl-Heinz., 2005, *Dictionnaire général Auvergnat Français*, Clermont-Ferrand, Créer & Karl-Heinz Reichel.
- RIGODON, René., 1963, *Histoire de l’Auvergne*, Que sais-je ?, Paris, PUF.,
- RIVIERE, Jean-Claude, 1974, *Anthologie des troubadours auvergnats*, Clermont-Ferrand, Cercle Occitan d’Auvergne – Auvernha Tara d’Oc.
- ROMIEU Maurice, BIANCHI André, 1999, *La Lenga del Trobar*, Bordeaux, PUB.
- RONJAT, Jules, 1929 – 1941, *Grammaire Historique des Parlers Provençaux Modernes*, 4 tomes, Montpellier, Société des Langues Romanes.
- ROUCHON, Ulysse, 1977, *La vie paysanne dans la Haute-Loire*, Marseille, Laffitte Reprints, (réimpression de l’édition 1933 du Puy-en-Velay).
- ROUX, Jean, 1981a, « Lo grafèma NH en Velai centrau », *Quasèrns de Lingüística Occitana*, 10, VI. 1981, Clarmont, Societat Raimond Vidal, pp. 26 – 29.
- ROUX, Jean, 1981b, « la contraccion A + LO dins los parlars dei brivadés », *Quasèrns de Lingüística Occitana*, 10, VI. 1981, Clarmont, Societat Raimond Vidal, pp. 29 – 31.
- ROUX, Jean, 1984, *Vocabulaire occitan d’Auvergne et du Velay*, Clermont-Ferrand, IEO et CREO Auvergne
- ROUX, Jean, 2015, *Huit siècles de littérature occitane en Auvergne et Velay, Morceaux choisis*. Lyon, EMCC.
- ROUX, Jean, 2016, *Morfologia verbala dins lo parlar de Sauga (43)*, Mémoire de recherche sous la direction du professeur Hervé Lieutard, Montpellier, Université Paul Valéry Montpellier III, département d’occitan.
- ROUX, Jean, 2017, « Morphologie verbale dans le parler occitan de Saugues », *Cahiers de la Haute-Loire*, Le Puy-en-Velay, publication de l’Association des Cahiers de la Haute-Loire-Archives départementales de la Haute-Loire, pp. 243 – 285.
- ROUX, Jean. 2002, *L’auvergnat de poche*, Chennevières sur Marne, Assimil évasion.
- ROUX, Jean., 1983, *A l’abroa de z-Alaièr*, Langeac, édité par les archives et mémoires du Jacquemart langeadois.
- ROUX, Joseph., 2010, *Grammaire Limousine*, reprint, Lemouzi, Collection Bernard de Ventadour, 6e série, n°196 (4e trimestre), (réimpression de l’édition de 1895, Brive, Lemouzi).
- ROY, Jules, (sans date), *Le tirage ou les sorciers*, 4ième édition, Clermont-Ferrand, Librairie d’Auguste Veysset.
- ROY, Jules, 1895, *Les jolis maîtres et les instigateurs*, Clermont-Ferrand, Librairie P. Juliot.

- ROY, Jules, 1902, *Le maire compétent*, Clermont-Ferrand, Librairie P. Juliot.
- SALLE DE LA ROCHEMAURE (Duc de la), Louis-Felix, 1910, *Les troubadours cantaliens*, 2 tomes, Aurillac, Imprimerie moderne
- SALVAT, Josèp, 1998, *Gramatica Occitana ; dels parlars lengadocians*, quinta edició revista per Ernèst Negre, Tolosa, Collègi d'Occitània.
- SALVAT, Jozèp, 1943, *Gramatica Occitana*, Toloza, Privat.
- SANCHIS GUARNER, Manuel, 1972, *La llengua dels valencians*, sèrie « la unitat » núm ; 7, Valencia, Eliseu Climent, editor (première édition 1933).
- SANITAS, Antoine, début XIX^ea, « Le miaru, lo maunaï et soun draule », Martin Jean-Baptiste (éd.), 2017, *Trésor des fables d'Auvergne-Rhône-Alpes en occitan*, tome II, Lyon, EMCE, pp. 169-185
- SANITAS, Antoine, début XIX^eb, « Saint Benai de Pontgibaud », Bouillet J. B., 1853, *Album auvergnat*, Moulin, P. -A. Desrosiers, pp.115-124
- SAUZET, Patrick, UBAUD, Josiane, 1995, *Le verbe occitan / Lo vèrb occitan*, Aix-en-Provence, Edisud.
- SAUZET, Patrick., 2016, *Conjugaison occitane*, Toulouse, IEO Edicions.
- SMITH, A. S. D., HOOPER, E. G. R., 1972, *Cornish simplified*, Redruth, Dyllansow Truban.
- SNYDER, Timothy, 2017, *La Reconstruction des Nations*, NRF. ED. Gallimard.
- STICH, Dominique, 2003, *Dictionnaire des mots de base du francoprovençal*, éditions Thonon-les-Bains, Le Carré.
- STRAKA, Georges, NAUTON, Pierre, 1947, « Polymorphisme de l'r dans la Haute-Loire », *Mélanges 1945*, V, *Etudes Linguistiques*, Publication de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 108, Soc. Paris, Édition Les Belles Lettres, pp. 195 – 238, Dominique, 2004, *La standardisation pluricentrique de l'occitan*, Thèse, Montpellier, Université Montpellier III, BU lettres.
- SUMIEN, Dominique, 2009, *Classificacion dei dialèctes occitans*, *Linguistica occitana* 7, [en ligne www.revistadoc.org. (Consulté le 25 mars 2015).
- TAILHANDIER, J.-B.J., 1983, *Essai d'un discours à prononcer...*, Clermont-Ferrand, Auvernhà Tarà d'Oc.
- TAUPIAC, Jacmes, « Normalisacion de la grafia de l'occitan d'Auvèrnha », *Document de Tralalh de l'Estiu de 1979*, IEO, Comission de Normalisacion Filologica, 1979, pp. 32-45.

- TAUPIAC, Jacmes, 1984, *Normalisacion grafica e normalisacion lingüística; cossí se deu aplicar la norma alibertina a las divèrsas formas loclas de lenga occitana*, Magalàs, servici de difusion de l'institut.
- TAUPIAC, Jacmes, 1985, *Sintèsi de las responsas al « Memòri sus las innovacions graficas » de Rogièr Teulat*, La Noguera, Sector de lingüística de l'Institut d'estudis occitans.
- TEULAT, Rogièr, 1971, *Comment lire et écrire l'Auvergnat méridional*, Annales du CRDP de Clermont-Ferrand, Clermont-Ferrand, collection documents régionaux.
- TEULAT, Rogièr, 1981, « Per una definicion d'un espani del centre-nord (auvernhat) », *Quaserns de lingüística occitana*, n°10 / juin, pp. 37 – 58.
- TEULAT, Rogièr, 1982a, « La lei Deixonne (B. Vidal) », *Caserns de lingüística occitana*, n°11 / juin, pp. 28-33.
- TEULAT, Rogièr, 1982b, « Petit atlas sintetic de la lenga occitana – 3, 1^{era} persona del singulèr », *Caserns de lingüística occitana*, n°11 / juin, p. 58.
- TEULAT, Rogièr, 2005, *Anthologie des Troubadours du Cantal*, Aurillac, édition du Convisé.
- TEULAT, Rogièr, 2009, *Anthologie des Troubadours de la Haute-Loire*, Aurillac, édition du Convisé.
- TEULAT, Rogièr, 2010, *Anthologie des Troubadours du Puy-de-Dôme*, Aurillac, Ostal del libre-Obradors.
- TEULAT, Rogièr., 1976, *Memento Grammatical de l'Occitan Référentiel*, l'Astarac, Cap e Cap.
- TEULAT, Rogièr., 1977, « Un problèma de grafematica occitana : notacion de [y] pòstvocalic e final en Velai e alentorns. » *Quaserns de lingüística occitana*, n°6, decembre 2/2, St-Rémy-sur-Durolles, IEO Puy-de-Dôme, pp. 30 – 37.
- THERIVE, André, 1933, *Chantiers d'Europe*, Paris, Editions Excelsior.
- THOMAS, James (edited by), 2015, *Grains of Gold ; an anthology of occitan literature*, London, Francis Boutle Publisher.
- TITCHENER, Frances H., 1928, *L'Ecole Auvergnate*, (préface de J. Anglade), Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion.
- TOUENABRUS, Mile, 1978, *Cáuques dous clapas e d'alentour*, Le Puy-en-Velay, Imprimerie Commerciale « L'Eveil de la Haute-Loire ».
- TOURTOULON (baron de), Charles, BRINGUIER, Octavien, 1875, *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl (1875) (avec une carte)*, Paris, Imprimerie Nationale, [réé. IEO dau Lemosin – Chamin de Sent Jaume, Masseret – Meuzac, 2004]

- TUAILLON, Gaston, 2007, *Le francoprovençal (tome premier)*, Aoste, Musumeci Éditeur
- UBAUD, Josiana, 2011, *Diccionari ortografic, gramatical e morfologic de l'occitan*, Canet, Trabucaire.
- UBAUD, Josiana, 2014, *Diccionari scientific francés-occitan*, Nîmes, Nerta edicion.
- VAILLANT, Alain, 2016, *La poésie, introduction à l'analyse des textes poétiques*, Malkoff, Armand Colin
- VERDIER, Henri, 2000, 2001, *Mémoires d'un papi auvergnat*, tome 1 & 2, Clermont-Ferrand, De Borée,
- VEZOLE, JEAN, 2005, *Le moyen occitan cantalien*, Aurillac, Le Convise.
- VINOLS DE MONTFLEURY (baron de), 1891, *Vocabulaires patois vellavien-français et français-patois vellavien*, (observations grammaticales pages 6 à 25), Le Puy-en-Velay, Imprimerie Prades-Freydier.
- WARTBURG, WALTER VON, 1987, *Französches Etymologisches Wörterbuch*, (dictionnaire étymologique et historique gallo-roman : français et dialectes d'oïl, francoprovençal, occitan, gascon), Bonn : F. Klopp ; B. Teubner... ; Basel : R. G. Zbinden
- WEISKE, Dr. Hans. 1910, *Régis Michalias auvergnatische Lieder*, Königsberg Nm, Druck von J. G. Streise.
- WOLF, Lothar, 1978, « Aspects de l'Influence du Français sur les parlers de la Haute-Loire et du Massif Central », *Mélanges de Philologies romane offerts à Charles Camproux*, Montpellier, CEO, t.2, pp. 979-986.
- ZUCHETTO, Gérard., 1996, *Terre des troubadours*, Paris, Les éditions de Paris, Max Chaleil éditeur.
- ZUFFEREY, François (édité par). 2014, *Flamenca*, lettres gothiques, Paris, Le Livre de Poche.

ANNEXES

Annexe 1 : Définition de l'espace auvergnat, carte de synthèse (page 28).

Isoglosses de définition établies selon les données de l'ALAL (POTTE, Jean-Claude, 1975, 1987, 1992) et de l'ALMC (NAUTON, Pierre, 1963, 1972, 1976, 1977), ainsi qu'un rappel des cartes de l'ALF (GILLIERON, Jules, EDMOND, Edmont. 1902 – 1912).

Carte 1, limite entre *cl*, [kj] au Nord-Ouest et [çj] au Nord-Est, ALAL carte 219, ALMC 112 « claiè » (ALF, 1504) ; de même *fl*, pour les mêmes réalisations, ALAL carte 1305 « flamme », ALMC 764 « flambée », (ALF, 579) ;

Carte 2, limite entre [-ʃ-] à l'Ouest et [-jt-] à l'Est, cartes ALAL 197 et ALMC 1037 « étroite » (ALF 524) ;

Carte 3, limite entre [k] au Sud et [tʃ] au Nord, cartes ALAL 646, ALMC 1896 « chanter » (ALF 233) ; entre 2[g] au Sud et [dʒ] au Nord, cartes ALAL 895, et ALMC 1368* « longue » (pas de carte correspondante dans ALF) ;

Carte 4, limite entre [-'ada] à l'Ouest et [-'a] à l'Est, cartes ALAL 115 et ALMC 1434 « (la) journée » (ALF 731).

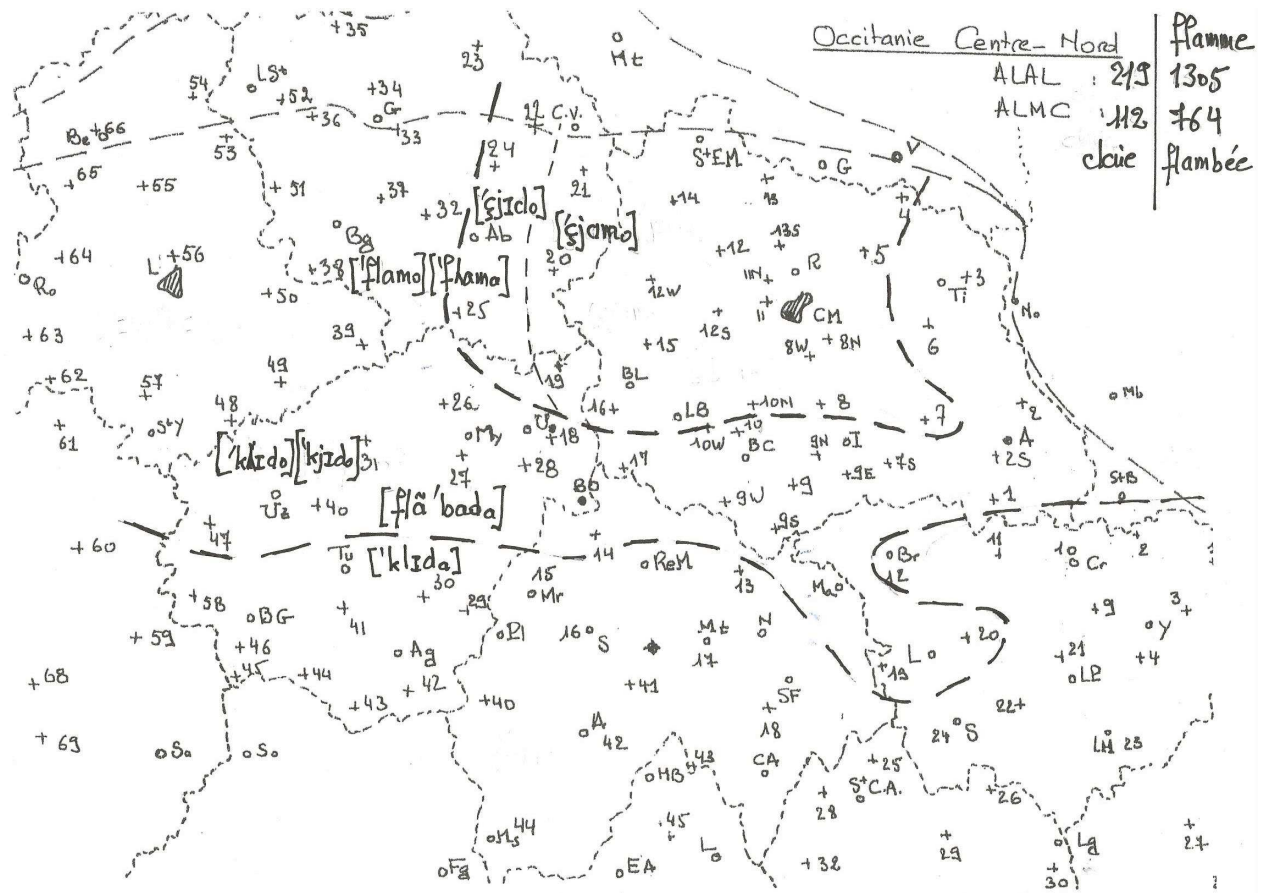
Les deux cartes suivantes illustrent les zones de palatalisation des consonnes devant *i* et *u*.

Carte 5, limite entre [ki] au Sud et [ci] au Nord, cartes ALAL 44 « voilà (la pluie) », ALMC 1847 « là... », (sur ce point les cartes de l'ALF sont trop imprécises pour être utilisées) ;

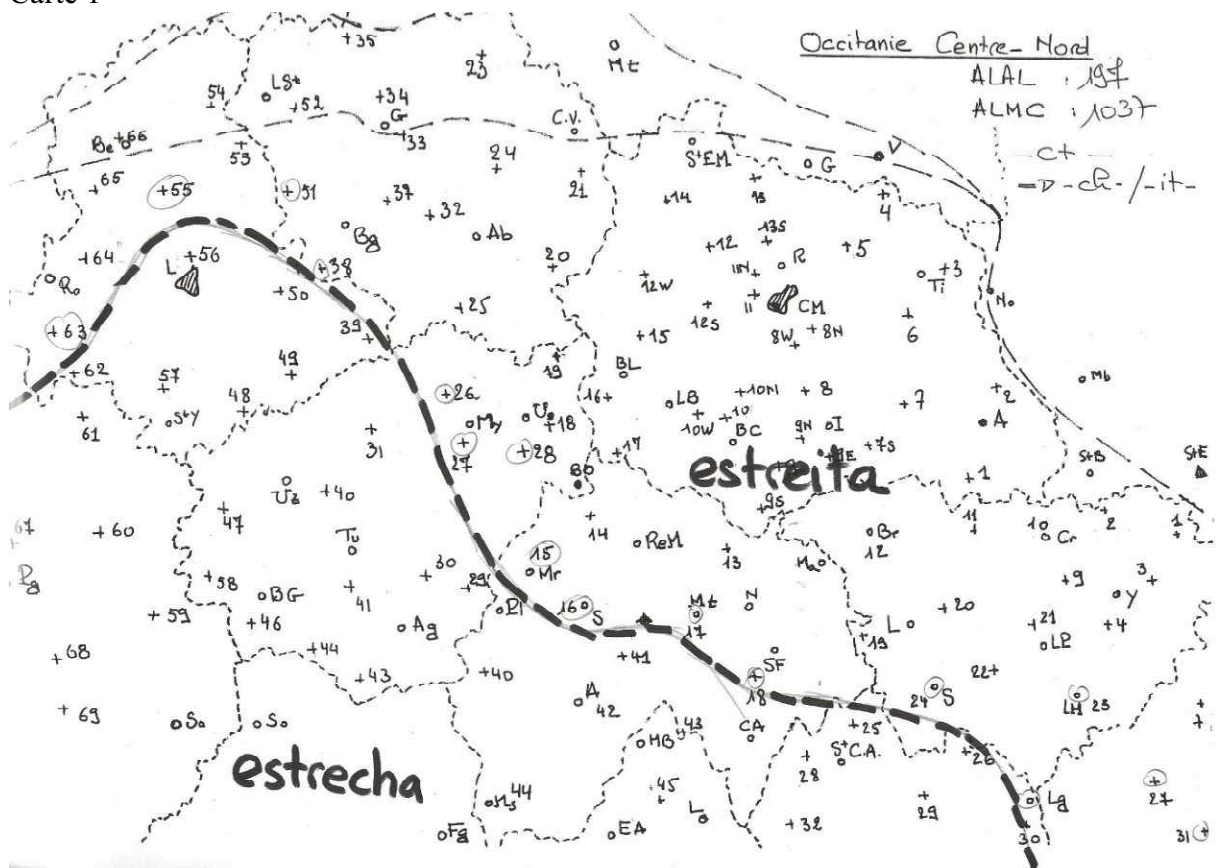
Carte 6, limite entre [gy] au Sud et à l'Ouest et [Jy] au Nord et à l'Est « (il est) venu » (ALF 1368).

Pour la limite entre parlers septentrionaux et parlers méridionaux :

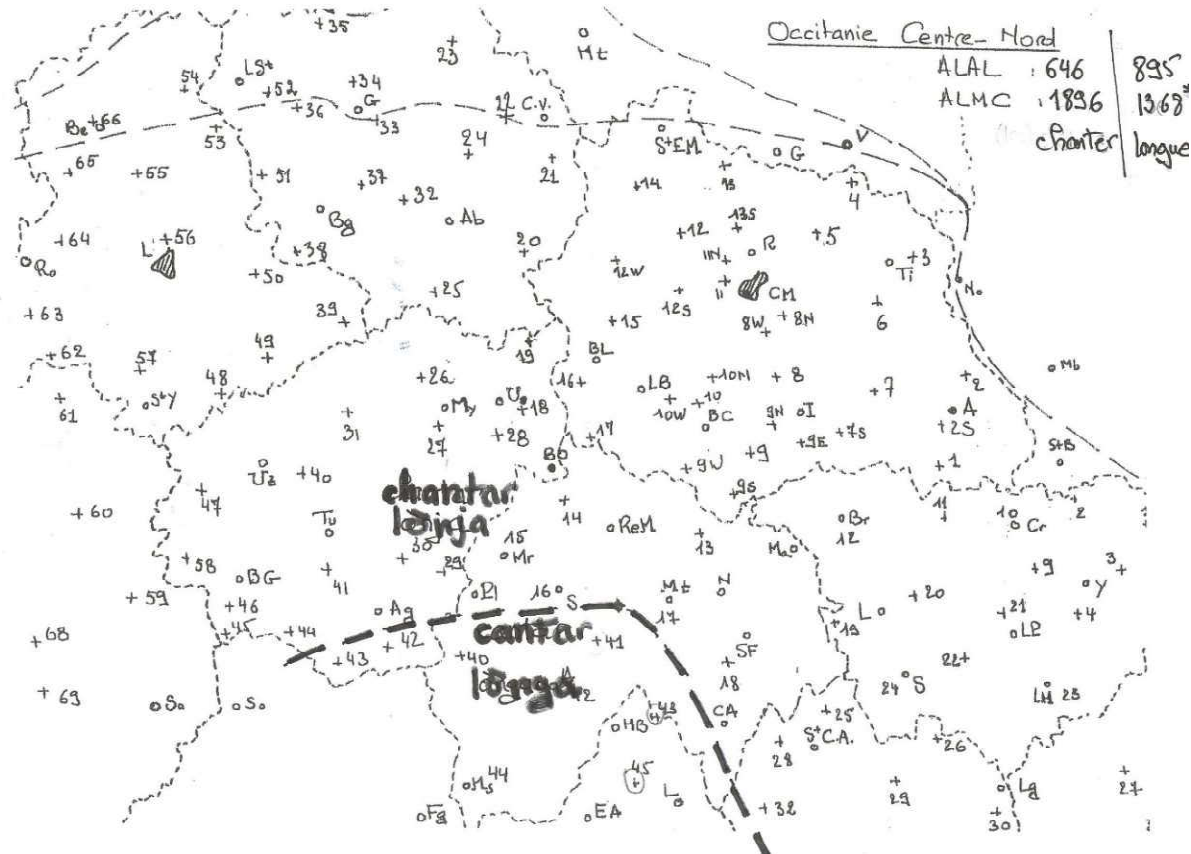
Carte 7, limite entre [ɛs / es] au Sud et [e: / ej / je / i] au Nord, cartes ALAL 583 et ALMC 1245/1246 « (la) tête » (ALF 1300).



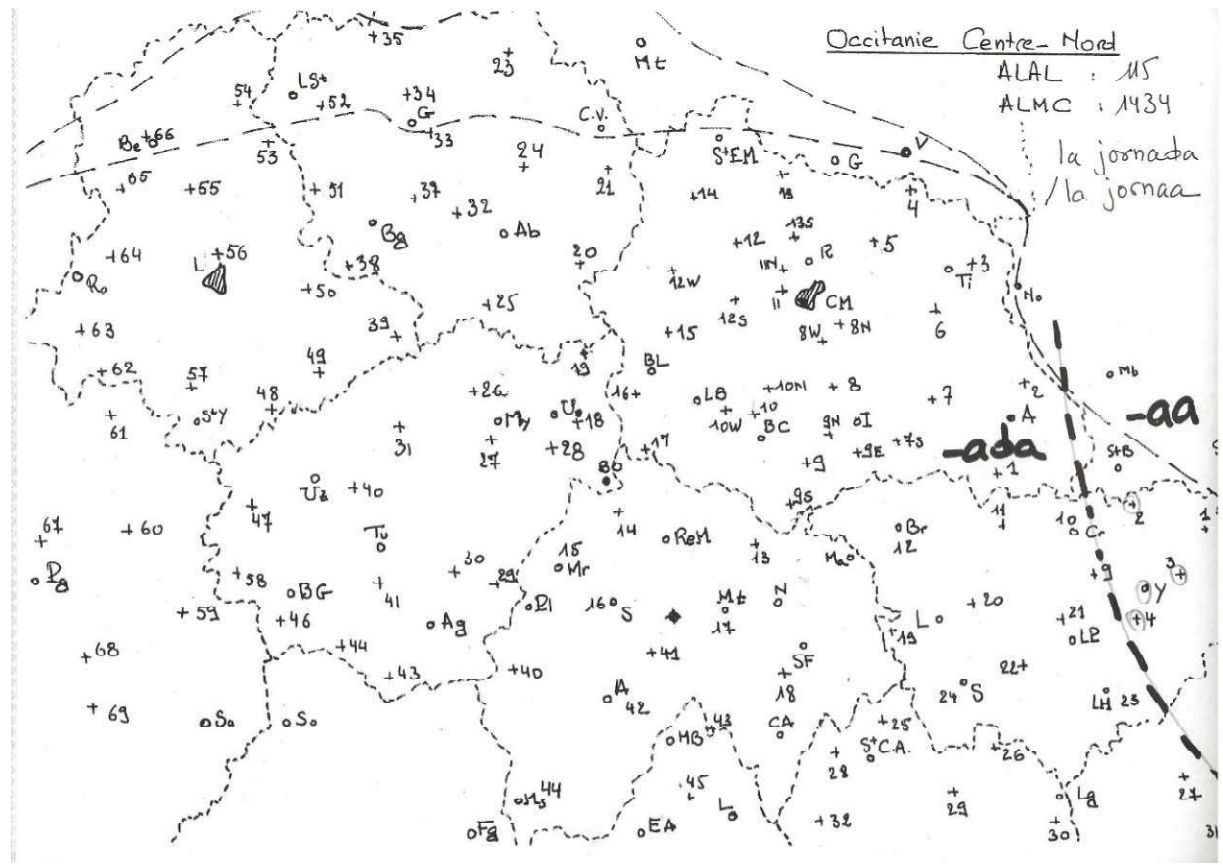
Carte 1



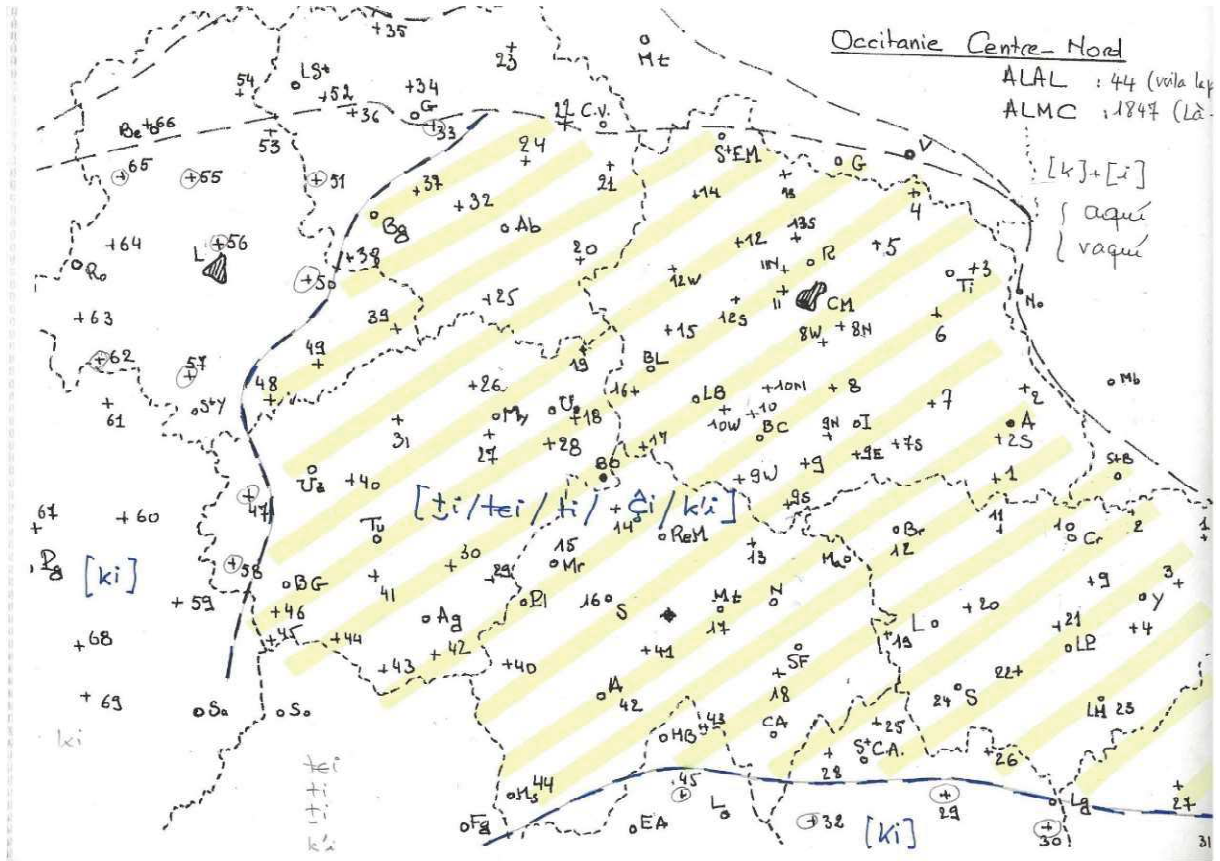
Carte 2



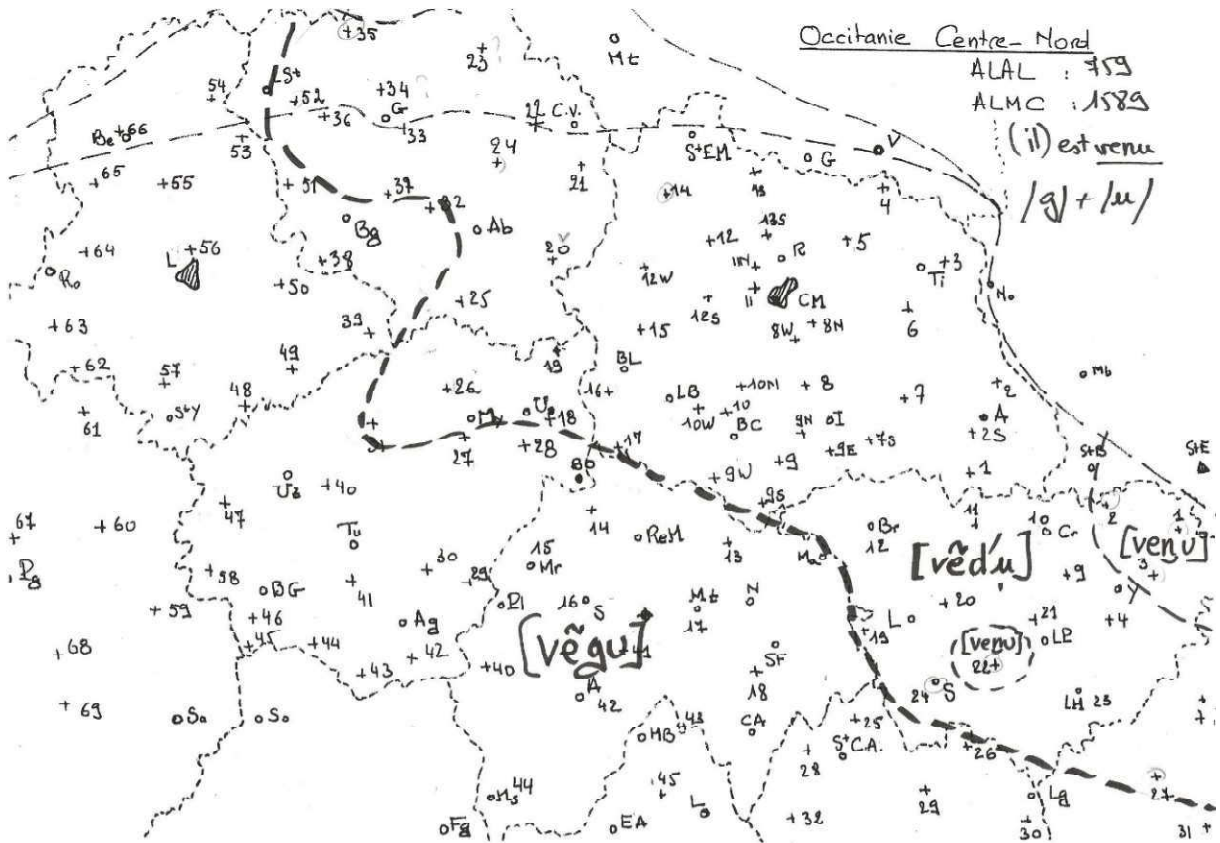
Carte 3



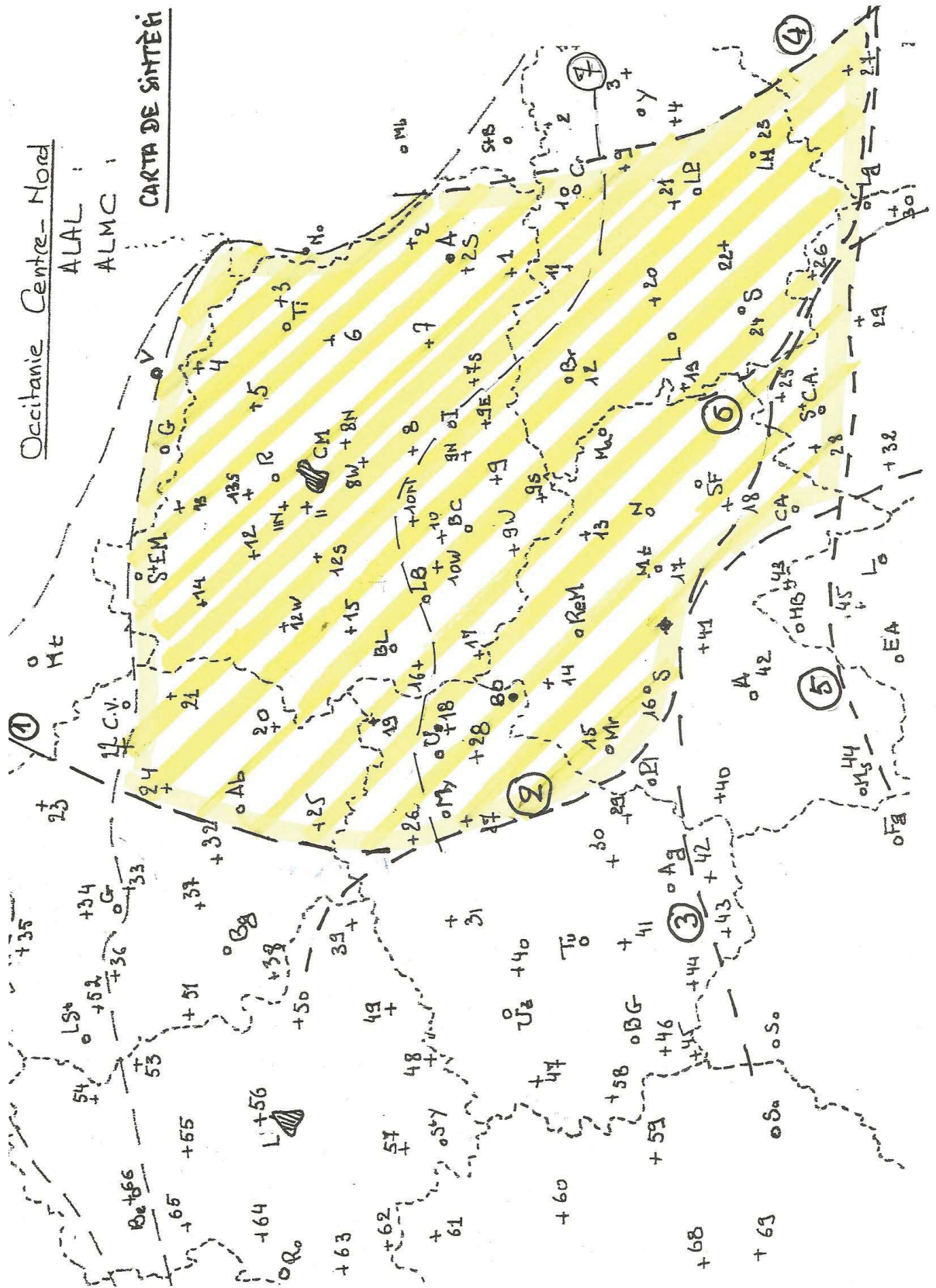
Carte 4



Carte 5



Carte 6



Carte de synthèse, isoglosses de définition.

Annexe 2 : Vida de Na Castelloza.

Na Castelosa si fo d'Alvèrnhe, gentils dòmna, molhèr del Turc de Mairona. Et amà N'Arman de Breon e fetz de lui sas cançons. Et èra dòmna mout gaia e mout ensenhada e mout bèla.

BOUTIERE, Jean, SCHUTZ Alexandre-Herman, 1973, *Bibliographies des Troubadours*, Paris, A. G. Nizet.

Annexe 3 : Terrier de Pebrac.

En la pendaria de Jacs de feu e d'alo I emina de civada I carto -----. El mas de la Varena soteirana I sexter de civada. ----- E la terra A Termaud lo quart de las tremisalas doltra larga. E la Varena sobeirana el mas P. Duran la meitat de l'alo e del feu. El mas de la Costa la meitat de l'alo e del feu -----, el feu, --- de civada et I emina -----. En la pendaria de Sorlac P. Duran de feu et d'alo I emina de civada ---. En la pendaria dels Morez I emina de segel et altra de civada et V sols et I gallina. A sorlac ----- d'alo ----- I de civada et III sols et VIII -----.

El mas Bretonal la meitat de l'alo. En la bordaria -----. A Sorlac en la bordaria que fa Geral Guido lo feu et III sols et I gallina. El mas del Trauc ----- et altre de civada et IV sols. El mas d'Altairac lo feu, VII sols et I gallina et I trossa de fe. De senoria de Vissac l'alo agatie per I unsa d'aur et una d'argent ----- et I de civada. El prat del Brol lo feu et l'alo.

Éd. J.-B. Payard, Tablettes historiques du Velay, t. V, pp. 129-215.

Annexe 4 : Livre Prébendaire de l'abbaye des Chazes.

Saint Illary.

Haquel jour pendront chacuna dona a las anouls per l'obit de Magdalena de Langeac prioressa de Cubelles char frêche embei char salada.

S. Augustini, Episcopi.

Item pendront en l'abadia chacuna dona douas liouras de châr frêche per l'obit de monsior Armand de Langeac chévaler qué fut sepulti en lou moustier de las Cazas.

S. Benedicti, Abbatis.

Item pendront chacuna dona a las anouls, tent per avent que per caresmo per lous obits qué sont desclarats en la regla, quatré liouras d'olly, et non la dévont pendre quant sarant foras l'abadia. Prent chacuna dona lou dit jour per l'obit de madona Margarita de Prunet, abbatissa de las Cazas, et de madona Isabela de Digons pioressa de Rajada una lioura d'olly.

Sante Elizabeth, Duches.

Haquel jour prent en l'abadia chacuna dona per rasou de la festa un liourasou de vedel et de por fres, et un tros d'andouilh, et dous deis de salcisse, et demey galina et de moustarda, et de vin un pichey à dina et una paucha à soupa. Et pendront en l'abadia per touta charenda un pichey de pument embei quienz oublis.

Extrait publié par D. Branche, *Les monastères d'Auvergne*, Paris, 1842, pp. 314-315.

Annexe 5 : L'Arvernais, lenga literària d'Auvèrnhe segon Charles-Antoine Ravel

Communication au Congrès de l'AIEO Albi, juillet 2017.

Ravel, inconeissut de quasi totes los occitans, mai d'aqueles que se fan glòria d'èsser saberuts, naisseguèt en 1798 e defuntèt 62 ans pus tard en 1860.

De fait d'aquò sabèm quasi ren de Charles-Antoine Ravel si que non de çò que podèm aprene en legissent sas òbras. En mai, aquò's una constanta, vès los escriveires auvernàs d'aquel fin de sègle XVIII e debuta de sègle XIX.

Pr'aquò Ravel nos laissèt dos recuèlhs de tèxtes. Lo promièr foguèt editat sul d'abòrd vès un estampaire d'Embart. Pas ges de data es bailada mas podèm pensar qu'aquò foguèt als alentorns de 1820 – 1830. Una segonda edicion salhiguèt en 1838 « revista e corrigida » vès l'autor el meteis a Clarmont. De fait d'aquò las doas edicions, levat quauques correccions ortograficas son las meteissas.

L'òbra principala conteguda dins aquel recuèlh es *La Paisada*. Lòng poèma de ueit-cent-quaranta e un verses dins lo qual l'autor se ritz dels païsants reialistas de Montfarrand que, del temps de la promèira restauracion en 1814, aculhiguèron la duquessa d'Angolèima, filha de Loïs XVI e Maria-Antoinette, en se transformar en « bardòt blancs » per tirar a la fòrça de sos braç e de sas chambas son carròça entrò las nautors de Clarmont. Aquel tèxte es de segur lo mai interessant de Ravel, tan per la lenga que per son contengut.

Dinc aquel promièr recuèlh i trobam tanben forra-borra una *Satire* de la borgesia clarmontesa, *Les Stances pour la mort du General de Foy* acte de fe republican de l'autor, *Le combat des Rats et des Belettes* ravirada de la faula de La Fontaine, mas sustot un atac en règla a la legenda napoleoniana en formacion. Enfin i trobam tanben un agradiu poèma amorós dins *L'Épître a Babet*.

Un quinzenat d'annadas pus tard del temps de la venguda de Jasemin lo poèta d'Agen en Auvèrnhe, Ravel escriu sa famosa *Lettre d'un poète d'Auvergne au Poète de la Gascogne*. Aquela lètra mostra sens equivòc l'estachament de Ravel per son parlar, sa capacitat literària, de mai que son universalitat per son appartenéncia a l'asems occitan. Es una intéressanta soscadissa sobre la lenga coma son destin cultural. Enaissí bota en projècte l'elaboracion d'una nòrma per los parlars auvernàs. Adoncas a la sèga d'aquela lètra anonça la parucion pròcha de las, *Géorgiques Auvergnates* compausadas de quatre chants de chascun tres cents verses, d'un *Essai de grammaire et de prosodie* e mai d'un *Pan-lexic sur le dialecte Arvernais* (sic). Ajusta qu'aqueles tèxtes seràn pas escriuts « a l'estil de localitat, mas en arvernais, al gost e segon lo dialècte de François Perdris

lo mai elegant , lo mai corrècte dels bardes arvernats (sic) que viviá sotz lo sègle de Loïs XIV¹²⁰⁹. » çò mostra ben sa volontat de faire espelir un parlar literari per l'Auvèrnhe tot, fàcia a las diversitats localas.

Malairosament jamai ne veguèrem pas aquelas òbras.

Adoncas de qu'es aquò qu'aquel Avernat que nos parla Ravel ?

En estudiar lo solet poèma que nos rèsta de François Pedrix : *Poème sur la Terrasse et le Rempart de la porte de Champet, dont la démolition a commencé en 1688 et a été finie en 1692*, coma los diferents tèxtes publicats per Ravel el meteís, quana idèa se podèm faire d'aquela lenga que sonava l'Arvernat.

Aquela lenga es franc lo nòrd occitan septentrional de la Granda Limanha e de Clarmont e Monferrand. Aquò's la lenga de Pezant al sègle XVI çai Ravel al sègle XIX, en passar per Josèp Pasturel, François Perdrix, los fraires Laborieux, Amable Faucon, e d'autres encara. Serviguèt de lenga escriuta dins la region pendent quasi 3 sègles.

Despartís amb los autres parlars dits « nòrds occitans » las caracteristicas que sègon :

Palatalisacion de *c* e *g* davant *a*, coma per exemple : *le chéapet* (le chapèl) [lœ tsa'pe], *le géo* (le jau) [lœ dʒo]. Notam en passar que la grafia d'aqueles autors destria pas *chéapet* (chapèl) [tsa'pe] de *finanché* (finacièr) [finaⁿʃ^e] totes dos escriuts amb *ch*.

La reduccion palatala del grope *-gl-* a [ʎ] : *étranlia* (estranglar) [etraⁿʎa].

L'evolucion del grope *-ct-* latin en *-it-* coma en lengadocian occidental et en gascon (o catalan), per exemple : *drei* (dreit), *dreito* (dreita).

L'evolucion del sufixe *-arius-* en *-èir;* *-èira*, coma per exemple dins : *le jéardinèi* (le jardinèir), *lo neiro* (la nèira), *enteiro* (entèira).

L'insercion d'un *a* entre *i* e *e* gaireben sistematicament davant *l* (o *u* vengut de la vocalizacion de *l*) : *lo viallo* (la viala), *le piau* (le piau/le pial). Dins los parlars de Limanha aqueste fenomèn s'es expandit tanben a *e* davant *r* : *la diarra* (guiarra/guèrra), *vear fuliage* (veard/verd fulhatge).

Especificament als parlars septentrionals, avèm present dins la lenga de Ravel (mai dels autres autors citats) :

L'evolucion en [ej] (ou [e] dins Ravel) del grope *es* davant consonantas :

¹²⁰⁹ Traduccion de J. Ros

depeu (despuèi), *epeis* (espés), *écrivio* (escriva).

La chasuda de *s* davant consonantas : *notre* (nòstre), *chacun* (chascun).

La reduccion quasi sistematicas dels diftongs quauque siá son accentuacion : *sova* (sauvar), *oreillo* (aurelha), *iau ne sè pas* (iò ne sai pas).

Après las consonantas labialas, lo diftong *ai* es quasi totjorn realizat [we] : *mouenajj* (mainatge), *jeamoué* (jamai), *pouére* (paire), *v-ou empoueichan* (vos empaichant).

Lo grope *cl* es totjorn palatalizat : *clia* (clar), *esclio* (esclòp), *eclir* (esclaire), *Cliarmou* (Clarmont).

Podèm notar tanben que las *a* pretonicas son totjorn realizadas *o* : *l'omi* (l'amic), *lo porado* (la parada). De mai ò passa sovent a *o* [u] coma dins : *et coum' embei acou* (e com' embei aquò), *que loun souglio bouta* (que l-òm solia botar).

Al revèrs *o* [u] (o *-u* dins los diftongs) se pòt realitzar [ɔ] : *laus coustas* (los costats), *par viaure* (per viure), *fouère beaure* (faire beure).

Generalament notam que dins aqueles parlars la chasuda de las consonantas finalas es sistematica, çò qu'adutz al badament de totas las sillabas finalas (consonanta + vocala o consonanta + diftong). Demòran sonque quauques *-r*, *-n* o *-s* de liason.

Los mots achabats per *-es* e *-er* son totjorn realizats [-ej] : *quouéro moun devei* (quò èra mon dever), *sen l'i poudei* (sens li poder), *lau omei* (los òmes), *dou mei-z-oun fué* (dos mes áun fait).

Trobam quauques occuréncias amb *-èlh* o *-èl* finals realizats [-er] : *de moun naturer* (de mon naturèl), *din le counser de vialo* (dins le consèlh de viala).

L'usatge de consonantas ditas « eufonicas » coma *z* es fòrça frequent sustot dins la conjugason dels vèrbes : *zéro* (z-èra), *zen* (z-èm), *zoren* (z-aurem), *zame* (z-ame). Davant lo vèrbe *èsser* a l'infinitiu se pòt tanben trobar *d-* : *desse* (d-èsser).

L'aferèsi es quasi sistematica : *nò* (una), *cou* (aquó), *navo* (anava), *chéoba* (achabat).

Enfin, l'accent es pas clarament notat, çò que lascia una incertituda sobre sa posicion. Aquò es mai que mai vrai pels vèrbes : *que fagio* (que fasiá / que fàsia ?), *vou y avio* (v-o i aviá / v-o i àvia ?), *loun devio ben* (l-òm devia / dévia ben ?), *qu'iau l'i dige souven* (qu'ió li dísia sovent / qu'ió li disia sovent ?).

De l'amira morfologica :

Se servís de l'article masculin singular *le* [lœ] coma dins una part bèla d'aqueles parlars : *le bouvei* (le bovèir), las autras fòrmas sont las de l'occitan comun : *lau poysans* (los païsans), *lo liberta* (la libertat), *las britellas* (las bretèlas).

Mai se son pas prononciats Ravel (Perdrix mai los autres) nòta las *s* del plural a la fin dels pronoms, noms e adjectius. Pr'aquò aqueles plurals son destriats foneticaments, coma : *l'ome* (l'òme) [l'òmə], *lau omei* (los òmes) [lɔ 'ɔ'meɪ], *lo rodo* (la ròda) [lɔ 'rɔdɔ], *las rodas* (las ròdas) [la 'rɔ'da].

Los noms terminats al singular per *-èl*, o *-al*, fan sos plurals en *-eaus* ou *aus* coma dins una part bèla del nòrd-occitan septentrional : *petit ozet* (petit ausèl), *millo augeau* (mila auseaus) ; *douge cheavaux gris* (dotze chavaus gris).

Dins la conjugason los pronoms subjèctes son quasi totjorn presents : *io chante* (iò chante), *te deurmè* (tu duèrmes), *io s'incourt* (i-aul s'encor), *ce qu'eiglio avizo* (ce qu'elha avisa), *nou viren* (nos veirem), *vou diguètei* (vos diguètetz), *iis sont intra* (ilhs son entrats), *qu'eiglia voudrioun* (qu'elhas voldriáun). Pasmens i a pas distincion grafica entre la promèira persona del singular *io* (iò) e la tresena del singular masculin *io* (i-aul).

Notarem en fin qu'a costat dels pronoms de la tresena persona femenin e masculin existís tanben un pronom neutre utilizat per las fòrmas impersonalas : *vou fau* (v-o fau), *vou sen voué ten que d'eichi ïau me tire* (v-o se'n vai temps que d'aicí iò me tire). (Benlèu chaudiá escriure *v-òc* ?)

Generalament la conjugason es estandarda e confòrma a l'assem dels parlars nòrd-occitans.

Solet lo passat definit (preterit) se destria de la rèsta de l'occitan amb la fòrma (arcaïca) en *-èi* a la promèira persona del singular : *faguei* (faguèi ~ faguère) mai en *-t-* per las autras : *diguètei* (diguètetz ~ diguèretz), *fugaitont* (fuguèton ~ fuguèron), *chantaitont* (chantèton ~ chatèron), *nétout* ('nèton ~ anèron).

Sol lo vèrbe èsser sèrva una conjugason en : *ero* (èra), *eroun* (èran).

Chal notar que dins lo tèxte de François Perdrix trobam : *auchi-tau ïau vo veire veni tou Sain Ginei*, (aussí-tòst iò vau veire venir tot Sent Genès) ont se pòt clarament identificar la perifrasi : *iò vau veire* dins lo sens de *iò veguère*, en remplaçament del passat definit coma se fai en catalan modèrne.

Trobam tanben dels subjunctius del tipe : *qu'aquou fusso aneu* (qu'aquò fussa anueit), *chi ïau fusso pa eitado* (si iò fussa pas estada), *me dounesso secour* (me donèssa secors), *repu que vaillo* (res pus que valha), confòrmes e l'ancian occitan.

Per acabar notam las tresena personas del plural (gropes 2 e 3) de l'indicatiu imperfect e del condicional en : *-ioun*, que coma o signalava Rogièr Teulat semblan èsser similaras als *-iáun* lengadocian septentrional : *la venioun dauta* (la veniáun dostar), *qu'eiglia te vaudrioun veire* (qu'elhas te voldriáun veire).

La sintaxi :

Mai se totes aqueles tèxtes son escrivuts en verses, la sintaxi respècta las fòrmas sintaxicas comunas a l'assemblage de l'occitan e meritariá de segur una analisi aprigondida.

Coma o podèm veire aquel *Arvernhat*, que Ravèl sona de sos vòts per venir illustrar los racontes auvernhas, es una lenga clara e rica, eretèira d'una lònja tradicion literària.

Pr'aquò, aquesta foguèt (e es encara) sovent considerada coma marginala, francisada o exotica per manca de coneissença e per ignorància. Faguèt malurosament lo subjècte de pauc d'estudis seriós, mai de los que se faguèron los cantorals d'un pan-occitan modèrne d'Alps als Pirenèus. Dins los obratges consacrats a la lenga occitana de las annadas seissantas puei setantas los diferents autors se contentèron de tornar copiar çò qu'aviá escrivut Dauzat dins las annadas quaranta, sens tròp s'entresenhar vès los que la coneissián o d'anar veire çò qu'èra verament dins los libres o sobre lo terren.

Ravel a pas agut léser de nos laisser traça de sas òbras. A la fin del sègle XIX, quand se faguèt en Auvèrnhe la respelida de l'occitan modèrne, en promièr dins l'orlhagués amb Vermenose pueissa dins lo liuradés amb Michaliàs, aquela se faguèt sotz la pression del renaissentisme felibrenc, pueissa de l'Escòla Occitana.

Pr'aquò, dos escrivièires van, chascun de son biais, se lançat dins aquela cèrcha per l'occitan d'Auvèrnhe. Totes dos volián restaurar sa lenga en escartar las enganadas del passat per restablir una lenga digna mai respectada.

Benezet Vidal v-o faguèt en relacions amb l'abat Josèp Salvat, fondador del Collègi d'Occitània. Nos laissèt entremèg d'autres, una novèla d'una granda modernitat *Un Amor* coma un librot destinat a l'ensenhament *Lo Libret de l'Escolan Auvernhat*. Pr'aquò aquel d'aquí se mostrarà mai legitimista que Tolosa o Provença.

D'un autre latz, Enric Gilbert, regent vès París, vai del temps de mai de cinquanta ans estudiar scientificament sa lenga al prèp de sabents mèstres al quartièr Latin coma a la Bibliotèca Nacionala.

De tal biais, vai notar son parlar de la region de Briude en Léger-Naut, sens pedantisme ni mai pastejariá.

L'establiment d'aquela lenga en cò d'aqueles dos autors es lo subjècte de la tèsi que vene d'engénhar al departament dels Estudis Occitans de la Facultat Paul Valery vès Montpelhièr sotz la direccion d'Arvèi Lieutard.

Benlèu que tot es pas perdut e que podèm encara tornar bailar amb aquela lenga que Ravel sonava Arvernats, la plaça que li reven dins l'occitan per deman.

Joan Ros (Jean Roux)

12 04 2017

Annexe 6 : La Gramatica Auvernhata de B. Vidal, (2020, Lengas).

Benezet (Benoît) Vidal né à Pontgibaud (Puy-de-Dôme) en 1877, fut tout au long de sa vie un actif membre du Félibrige en Basse-Auvergne. Auteur prolifique de romans, poésie, et d'un ouvrage à but pédagogique, animateur infatigable de *l'Escòla de Limanha* et de revue comme *l'Armana Felibren* avant-guerre, puis du *Grelet* jusqu'à son décès à Clermont-Ferrand en 1951. Il fut avec Henri Gilbert un des deux promoteurs de la graphie dite classique en Auvergne dans la première partie du XX^e siècle.

Grâce à sa fille Laure qui transféra au Collègi d'Occitània l'ensemble de ses travaux, nous disposons aujourd'hui au CIRDOC d'inédits comme le roman *Jan Combralha*, le recueil de poésies *Lo vielh Clarmont*, et surtout d'une précieuse *Gramatica Auvernhata* « grammaire auvergnate ». Ce document est l'aboutissement d'un travail scrupuleux et attentif qu'il mena durant sa vie au profit de la renaissance comme de la reconnaissance de l'occitan en Auvergne.

Il en existe deux exemplaires, le premier étant manuscrit et le second dactylographié. La présentation que nous faisons ici est réalisée à partir du document manuscrit.

La grammaire de Vidal.

Avec cette grammaire Vidal n'a pas, comme ce fut le cas de ses prédécesseurs qu'il cite, Michalias pour le Livradois, Doniol pour la Limagne ou Bancharel pour le Carladès¹²¹⁰, voulu faire une grammaire descriptive des parlers de Combraille pas plus que des parlers bas-auvergnats au sens général du terme. Même s'il rêvait d'une « grammaire générale de la langue d'oc », comme il le dit dans son introduction, il décide par pragmatisme et à des fins pédagogiques d'écrire une grammaire normative auvergnate. S'il ne définit pas précisément le terme auvergnat, nous verrons que c'est en fait de l'Auvergne historique dont il parle, celle qui recouvre les actuels départements du Puy-de-Dôme, du Cantal et du tiers nord-ouest de la Haute-Loire. Il justifie par ailleurs la nécessité de cette grammaire en parlant des enfants déracinés dont on a fait des étrangers sur leur propre sol et avance, « voici donc l'outil qui permettra à notre pays de sortir de l'ornière où il s'enlise de plus en plus », car, ajoute-t-il, « notre langue doit vivre non seulement parce que c'est son droit, mais, parce que sans elle l'Auvergne ne serait plus l'Auvergne. »

Cette grammaire, rédigée du temps de la Seconde Guerre Mondiale, est exactement construite sur le modèle de la *Gramatica Occitana* de Joseph Salvat publiée en 1943. Elle est donc bilingue sur deux colonnes, la colonne de gauche étant en occitan et celle de droite en français. Cette grammaire qui

¹²¹⁰ Voir bibliographie.

se veut normative comme nous l'avons dit, ce veut également pan-auvergnate. Elle reprend ainsi sans le dire l'objectif d'un Ravel¹²¹¹ qui au début du XIX^e siècle voulait promouvoir une forme normée de l'occitan centre-nord qu'il nomma Arvernats. Dans ce travail Vidal va également intégrer les parlers sud-occitans de l'Aurillacois qu'il dénomme Carladès, tout en ignorant les parlers nord-occitans du Velay. Nous voyons là qu'il se conforme à la définition purement historique de l'Auvergne.

Dans sa lettre du premier Juin 1943 adressée à Salvat, Vidal dit commencer la rédaction de sa grammaire et cite les modèles dont il dispose, « Jouveau, Savinian, Fallon, Anglade, Ledoux, Alibert, Michalias, Doniol, etc... » (sic)¹²¹², rien ne lui échappe, si ce n'est, là aussi, les grammaires vellaves de Vinols-de-Montfleury et de Girard.

La graphie utilisée dans ce document est la graphie dite d'Estieu-Perbosc. C'est cette graphie que Vidal utilise très fidèlement depuis 1923 et la traduction de la pièce le *Cid Auvernhat*.

Pour ce qui est du contenu, cette grammaire reprend chapitre après chapitre celui de la grammaire de Salvat en utilisant souvent les mêmes exemples. Elle y introduit néanmoins un grand nombre de spécificités des parlers auvergnats sur lesquels nous reviendrons. Vidal reprend entre autres un certain nombre d'éléments de la *Grammaire Auvergnate* de Michalias, qu'il cite toujours avec la mention, « Livradois ».

Dans la première partie du document, s'intéressant à la phonétique, Vidal s'érige contre le particularisme auvergnat lié aux palatalisations conditionnées par les voyelles *i* et *u*. Ainsi à différentes reprises, il dit : « Les consonnes *c, d, l, n, t* prennent un son mouillé devant *u*. Tel est du moins l'usage en Basse-Auvergne, mais c'est un usage à condamner. [...] L'habitude, en Basse-Auvergne, est de chuintier quelque fois l'*s*, exp : *se* (si) que l'on dit *che*. Cette habitude n'est pas à recommander ; si elle est de tradition pour le *c*, elle est abusive pour l'*s*. » En effet quelques pages auparavant Vidal nous dit : « *c* se chuinte devant *i* : *aici* (ici), pr. *aichi* ; *cima* (cime), pr. *chima* ; *cinq* (cinq), pr. *chin*. » Il rajoute également, « *k* sert seulement dans quelques mots. L'usage, en Auvergne, est de le prononcer *t*, ex. : *kilòg* qui se dit, *tilò*, *kilomètre*, qui se dit, *tiloumètre*. Cet usage n'est pas à recommander. » Il rajoute aussi, « *q* a le son fort ; il est toujours suivi de *u*, il prend parfois le son *t*, mais à tort, *aqui* (là) qui se prononce *ati*. » Comme nous pouvons le constater, Vidal procède ainsi à un véritable travail d'épuration de la phonétique auvergnate. Il avait bien prévenu dans son introduction quand il disait :

¹²¹¹ Voir bibliographie

¹²¹² Idem

Nous avons taillé, élagué, sarclé, corrigé. Dans quel état aussi avons-nous trouvé notre langue ! Ah ! c'était bien la Mariana de Vermenouze, *la paura Cendroleta, tota chamizada, espelhada, trobada au caire dóu chamin* ! Et aussi nous l'avons débarbouillée vêtue de neuf, notre cendrillon, et la voilà belle, souple, gracieuse, bien parée, éclatante de jeunesse renouvelée.

Étonnement il va donner à la suite, sans aucune explication, une série d'exemples de mots utilisant des palatisations spontanées modernes typiques des parlers d'Auvergne septentrionale ¹²¹³:

<i>Clar</i> (clair)	<i>sliar</i>	[çlar]
<i>Mesclar</i> (mélanger)	<i>mesliar</i>	[me'çlar]
<i>Dilun</i> (lundi)	<i>dihiu</i>	[ʃi'jy]
<i>Escondut</i> (caché)	<i>eicoundiu</i>	[ɛjkũ'ʃy]
<i>Pertus</i> (trou)	<i>pertiu</i>	[per'cy]

Il rajoute également, « le groupe *gl* se prononce comme en italien, c'est-à-dire mouillé, ex. : *gleiza* (église), pr. *liéza*. »

Suivent deux courts paragraphes sur l'euphonie sans pour autant s'intéresser au problème des lettres dites euphoniques très présentes dans les parlers auvergnats. « Comme le français la langue d'oc connaît l'emploi de consonnes adventives pour l'euphonie, *n* : *à-n-acò* (à cela) ; *z* : *vai-z-i* (vas y) ; *à-z-Ais* (à Aix) ; *dija-z-ò*, pr. *didza z'o* (dis le). » On s'étonne, dans ces exemples, de ne pas trouver la conjugaison d'« être » et « avoir » où les lettres euphoniques, principalement *z*, sont omniprésentes, et de voir l'exemple *à-z-Ais* comme si les exemples auvergnats n'étaient pas suffisamment nombreux ? Dans un autre paragraphe il s'en prend à l'aphérèse, « L'aphérèse, qu'il ne faut pas confondre avec l'élision, n'est pas à recommander, et l'on doit la bannir de la langue littéraire. »

Nous noterons dans le paragraphe consacré à l'accentuation qu'il énonce, « En général, dans les mots terminés par *a*, *e*, *i* ou par la diphtongue *ia*, l'accent porte sur la pénultième, même lorsque les mots sont au pluriel et quand la finale est, par conséquent, elle-même légèrement accentuée. » Il note là une spécificité des parlers septentrionaux avec le déplacement d'accent sur la finale au pluriel en en minimisant cependant l'importance, *la femna* [lɔ 'fɛnɔ], *las femnas* [la f ɛ'na]. Il note aussi la forme paroxytonique des imparfaits, *àvia* ['ajo] et, si l'on se reporte au chapitre consacré au verbe, il explique, « les formes verbales en *ia*, *ias*, *iam*, *iatz*, *ian*, [...] avaient dans l'ancienne

¹²¹³ Partie de l'Auvergne au nord de l'isoglosse d'amuïssement de *s* devant consonnes.

langue l'accent sur l'*i*, et il en est encore ainsi dans quelques dialectes. Dans d'autres l'accent s'est déplacé et s'est porté sur l'*a*, qui se prononce [...] le plus souvent entre *a* et *o*. » par contre, là non plus, aucune référence au paroxytonisme des imparfaits septentrionaux.

Une fois débarrassé de ce que Vidal considère comme des scories propres aux parlers d'Auvergne, il va développer sa grammaire en parfaite symétrie avec celle de Salvat, à quelques exemples ou remarques prêts.

Parmi ces remarques nous trouvons, les « arvernismes » signalés par Vidal et absent de l'ouvrage de Salvat. Nous avons relevé les trois suivants qui nous ont semblés les plus caractéristiques :

À propos de la contraction $a + lo = au$, « lorsqu'ils sont précédés d'un verbe actif qui indique un rapport, une action déterminée, l'usage est d'employer *ambé* (avec), *amb* par abréviation, *ai dich ambé lo paire*, “j'ai dit au père” ; *ai parlat ambé las sòrres*, “j'ai parlé aux sœurs” ; *ai ren balhat ambé lo chin*, “je n'ai rien donné au chien”. On dit même : *escriguère en mon fraire*, “j'écrivis à mon frère”. Lorsqu'il s'agit d'un état, d'une manière d'être indéterminée, l'article contracté *au* peut s'exprimer par *en* : *en l'azard*, “au hasard” ; *en naut dóu suc*, “au haut du mont” ; *en las darrèiras oras*, “aux dernières heures” ».

« L'usage veut, lorsque l'adjectif est terminé par la voyelle *e* et qu'il est placé devant le substantif au masculin pluriel, qu'il prenne la terminaison *is* : *de bavis enfants*, “de gentils enfants” ; *d'onestis merchands*, “d'honnêtes marchands”. Si cet adjectif est placé après le nom, il ne change pas, *de merchands onestes*, “des marchands honnêtes”. »

Nous retrouvons là une règle similaire au provençal (Martin, Moulin, 1998, p. 46),

« Le verbe *tenir* ou *tener* s'emploie aux lieu et place de l'auxiliaire *aver* dans le sens de la possession. »

Là nous nous étonnons qu'il ne fasse pas référence aux parlers du nord-est du Puy-de-Dôme où ces formes sont générales et quasiment identiques à l'usage espagnol (Reichel, 1991, 216-218). Ceci d'autant plus que durant huit ans (1930-1938) il séjourna à Lezoux, dans cette aire linguistique.

Tout le reste est globalement conforme aux adaptations prêtes au contenu de la grammaire de Salvat.

Intérêt de cette grammaire

Le principal intérêt de cette grammaire est qu'elle est à ce jour la seule grammaire normative existante pour cette région de langue occitane à l'exception de la *Grammaire Générale de*

l'Auvergnat de Pierre Bonnaud de 1999, qui s'affiche clairement comme « arvernisanse » et anti-occitane. La grammaire de Vidal a l'autre intérêt d'assurer le lien avec celle de Salvat, et d'inscrire ainsi pleinement les parlers auvergnats dans l'ensemble panoccitan. Elle pourrait être en cela la préfiguration d'une véritable grammaire panoccitane.

Édition de la grammaire de Vidal

Le grand malheur de cet ouvrage est de ne jamais avoir été publié et cela malgré les efforts de Vidal tout au long des derniers dix ans de son existence, ainsi que ceux de sa fille Laure après son décès. Pourquoi ? ceci est un véritable feuilleton que l'on peut suivre dans les différents courriers échangés entre Vidal puis sa fille Laure avec Salvat.

Dans le courrier du vingt-trois Juillet 1943 il dit travailler à sa grammaire mais pressent déjà la difficulté de trouver à Clermont l'aide nécessaire pour son édition. Dans celui du vingt Septembre de la même année il annonce avoir fini la rédaction de la grammaire hors lexique et table des matières. Il veut par ailleurs y rajouter quelques textes de « bons Félibres auvergnats » de la prose surtout. Delhostal n'ayant pas laissé de prose cela le chagrine (Il semble ne pas connaître ou vouloir ignorer le *brinde* de Delhostal et Gilbert du 16/8/1925). Le vingt-deux Février 1944 il dit avoir remis sa grammaire (« la sœur de la vôtre, sa fille si vous voulez ») au bureau de l'Académie de Clermont et y avoir été applaudi. Le Président a donné l'ordre de la faire imprimer au plus-tôt. Le vingt-neuf Février, il demande à Salvat de relire sa grammaire et de la faire dactylographier. Il lui dit avoir des problèmes avec l'imprimeur de l'Académie pour *o* accent grave. On lui demande aussi de ne publier que le français. Le treize Avril, l'imprimeur lui dit ne pouvoir se procurer les matrices nécessaires pour *o* accent, celles-ci étant fabriquées dans les pays anglo-saxons. L'occupation allemande est alors une bonne excuse. Dans la lettre du quinze Avril, Vidal se plaint du fait que malgré le soutien du Président de l'Académie qui veut absolument que paraisse la grammaire, même s'il faut payer un supplément à l'imprimeur, ce dernier J. de Boussac y met beaucoup de mauvaise volonté d'autant plus que sa femme est, paraît-il, contre la langue d'oc et le Félibrige. La discussion porte toujours sur les accents. Le trois Mai 1944, Vidal excédé par ces histoires d'accents en arrive à dire : *lo mielh seria de retablir corajozament l'ou, me ne'n costarà, car, ami pas cambiar trenta còps, e pasmens i a de que s'enganar sens aquela marca*. Le cinq décembre Vidal annonce que l'imprimeur est prêt à publier la grammaire. Il demande à Salvat de lui signaler les fautes et erreurs et de faire ses critiques. Cependant deux ans plus tard, le dix-neuf Septembre 1946, l'espoir s'est évanoui et Vidal écrit : « L'impression de ma grammaire n'est pas encore commencée. Quand la verrons-nous ? Dieu seul le sait ? » L'année suivante, dans sa lettre du treize

Avril 1947, il annonce que l'Académie a donné un numéro d'ordre pour la publication de la grammaire et qu'elle occupe le rang 2. Il espère la voir paraître en 1948. Le seize Mai 1949 il informe Salvat que l'Académie doit toujours la publier mais qu'ils n'ont pas les fonds nécessaires. Vidal meurt en 1951 sans avoir vu publier ce document qui lui tellement à cœur. Sa fille Laure va prendre la suite et réaffirme dans sa lettre du treize novembre 1951 que l'Académie va se charger de la publication. Le vingt-cinq novembre, elle demande à Salvat de la préfacer, car se serait un bon atout qui pourrait enlever les hésitations des membres sinon récalcitrants, tout au moins indifférents. Le neuf Février 1952 l'Académie annonce son refus de publier la *Grammaire* de Vidal. Le douze Décembre 1952 Laure Vidal se désole toujours de ne pouvoir l'éditer, mais comment faire ? Elle envoie donc le manuscrit de la *Gramatica* à Salvat en Mars 1961 puis les deux autres copies en 1962¹²¹⁴.

Il aura fallu dix-neuf ans de palabres stériles et d'aller-retours inutiles, pour n'arriver à rien, et voir finir cet important travail de Vidal sur les étagères du Collège d'Occitanie de Toulouse puis du CIRDOC. Nous pouvons nous consoler en nous disant que pour le moins elle y fut sauvegardée et conservée.

Faut-il publier la *Gramatica Auvernhata* de Vidal ?

La question mérite en effet d'être posée. Faudrait-il éditer aujourd'hui la *Gramatica Auvernhata* de Vidal ?

Les travaux sur l'occitan et principalement sur les parlers d'Auvergne ont depuis 1943 était nombreux et pertinents, pour ne citer que Camproux, Nauton, Bonnaud, Teulat, Potte, Chambon, Olivier, pour les plus importants. Ils ont ainsi éclairé notre langue sur de nombreux points et en ont élargi grandement la connaissance que nous en avons. Nous ne pouvons donc pas faire l'économie de ces avancées et connaissances pour toute nouvelle publication d'une grammaire concernant ces parlers. Envisager un travail de toilettage et d'actualisation comme le fit Ernest Nègre avec la grammaire de Salvat serait de toute évidence surement insuffisant. C'est pour le moins une réécriture complète de la grammaire qu'il faudrait envisager et en l'inscrivant dans une optique non seulement « auvergnate » ou même « nord-occitane » mai bien panoccitane comme l'avait espéré Vidal lui-même. De même travailler sur la rédaction d'une grammaire des parlers nord-occitans (centraux) sans se référer à ce travail serait une grave erreur, car comme sa production littéraire, le

¹²¹⁴ Ceci est étonnant car il n'existe que deux copies du document, et suivant le décompte de Laure Vidal cela en ferait trois ?

travail et l'œuvre de Vidal marque une étape incontournable et fondamentale dans l'entreprise de restauration et de revalorisation de l'occitan d'Auvergne.

Jean Roux le 5 Mars 2020.

Annexe 7 : Le collège d'Occitanie, (et la renaissance occitane en Basse-Auvergne et Velay), Correspondances Vidal-Salvat. (Communication Castelnaudary, novembre 2017).

Entre 1921 et 1951, Benezet Vidal (parfois Benazet ou Benoît Vidal pour l'état civil français) échangea huit lettres avec Prosper Estieu et soixante-et-une lettres avec Joseph Salvat. Après le décès de l'écrivain, Laure Vidal, fille de Benezet, continua à correspondre avec Joseph Salvat jusqu'en 1966. Nous possédons aujourd'hui trente-huit lettres issues de la correspondance de Laure Vidal et Joseph Salvat.

Cette relation épistolaire dont nous examinerons le contenu et qui nous montre l'influence du Collège d'Occitanie dans l'œuvre de Vidal et dans le renaissantisme occitan en Basse-Auvergne dans la première moitié du XX^e siècle.

Elle met également en lumière comment Benezet Vidal c'est peu à peu isolé de l'activisme occitan en Auvergne et quelle fut la conséquence de « ce retrait » sur le renouveau (littéraire) occitan des années soixante-dix dans cette région.

Tous ces courriers, recueillis par le Collège d'Occitanie, sont aujourd'hui disponibles au CIRDOC.

Je profite donc de cette occasion pour remercier le CIRDOC et plus particulièrement Aurélien Bertrand, qui m'ont permis d'étudier cette correspondance dans le cadre de la recherche doctorale que je mène au sein de l'Université Paul Valéry de Montpellier sous la direction d'Hervé Lieutard.

Malheureusement, nous ne possédons pas les réponses que firent ces personnes à Benezet Vidal et sa fille.

Qui fut Benezet Vidal, écrivain et homme d'action ? Celui-ci est encore méconnu du public occitan contemporain à l'image de nombreux auteurs auvergnats.

Benezet Vidal est né en 1877, à Pontgibaud, commune à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Clermont-Ferrand, dans une famille d'artisans tailleurs de pierre.

Après ses études à Clermont, il devient percepteur des impôts, ce qui le conduit à se déplacer dans une grande partie du nord du département du Puy-de-Dôme.

Arrivé à la retraite en 1938, il s'installe définitivement à Clermont-Ferrand où il demeure à la même adresse jusqu'à son décès en 1951. Il a cependant acquis une maison au Vauriat dans la commune de Saint-Ours-les-Roches, voisine de Pontgibaud. C'est là qu'il meurt et il repose dans le cimetière de Saint-Ours. L'ancrage et l'attachement de Vidal à son pays natal est une donnée fondamentale pour comprendre son œuvre et son action.

De la fin de la première guerre mondiale à sa mort, comme nous le relatent ses courriers, Benezet Vidal ne cessa de se battre pour « sa langue d'oc », comme il la nommait, au sein d'une organisation à laquelle il fût toujours fidèle et dévoué ; le Félibrige. Avec Henri Gilbert, autre grand écrivain auvergnat de la même époque, et Paul-Louis Grenier, brillant poète creusois, il est l'un des grands « adaptateurs » du système orthographique Estieu-Perbosc aux parlers nord-occitans, et tout particulièrement à ceux de Basse-Auvergne.

Grâce à la datation des courriers et leurs origines toujours indiquées, soit par le lieu d'envoi, soit par le papier à lettre utilisé à l'entête de la perception où il travaillait, nous pouvons aisément retracer le parcours professionnel et l'implantation géographique de Benezet Vidal tout au long de ces trente années d'activisme occitan.

En 1921, il demeure à Châteldon. En 1924 il est installé à Billom et à partir de 1929 à Noirétable, dans le recoin occitan nord-ouest du département de la Loire. En 1930, il est domicilié à Lezoux et ce jusqu'à sa retraite en 1938 date à laquelle il s'installe à Clermont-Ferrand. Durant cette période de l'entre-deux guerres, Vidal aura ainsi parcouru toute la moitié nord du département du Puy-de-Dôme. Nous pouvons penser qu'il profita de cette succession de domiciles pour s'imprégner des parlers occitans de la partie septentrionale de notre langue.

Cette période de sa vie est celle de ses écrits que l'on peut retrouver à partir de *Flours de Mountagno*¹²¹⁵ en 1921, un recueil de poèmes en graphie mistralienne. Après sa « conversion » à la graphie Estieu-Perbosc, il adapte en 1923 le *Cid Auvergnat* de son ami et écrivain Georges Desdevises du Dezert. En 1926 son premier roman *La Serva* est publié à Toulouse par *Occitània*. L'ouvrage peut être présenté comme une sorte de « Roméo et Juliette » auvergnat. En 1930 il publie à l'imprimerie moderne d'Aurillac *Un Amor* qui est probablement ce qu'il a produit de meilleur et l'a installé comme un écrivain d'intérêt. C'est d'ailleurs pour cette œuvre que Jean Rouquette (Larzac) le cite assez longuement dans son *Que sais-je ?* consacré à *La Littérature d'Oc*¹²¹⁶.

En 1935 il édite dans le cadre de la Maintenance d'Auvergne, *Lo Libret de l'Escolan Auvernhat*, petite ouvrage pédagogique à l'adresse des instituteurs. Ici s'arrêtent les publications de Vidal. Sa fille Laure a cependant transmis au Collège d'Occitanie d'autres œuvres qui sont demeurées manuscrites et inédites ; *Jan Combralha* roman daté de 1927, tout à la fois picaresque et sentimental et *Lo vielh Clarmont* de 1942, recueil de poèmes évoquant certains moments importants de

¹²¹⁵ Toutes les citations en occitan sont conformes aux originaux.

¹²¹⁶ Ce qui n'est pas le cas de Charles Camproux dans son *Histoire de la littérature occitane*, ni de Robert Lafont et Christian Anatole dans leur *Nouvelle histoire de la littérature occitane*.

l'histoire de la cité arverne entre ses origines et la fin du moyen-âge. Ce recueil n'est pas sans rappeler *Vielh Limotge* de Paul-Louis Grenier paru lui deux ans plus tôt.

A côté de ces œuvres littéraires, Benezet Vidal est également l'auteur d'une *Gramatica Auvernata*, restée sous forme de deux manuscrits dont un dactylographié. Celle-ci est construite sur le modèle de la *Gramatica Occitana* que Joseph Salvat publia en 1943. Ces deux manuscrits sont également datés de 1943.

Au-delà de ces informations assez banales, ces lettres nous en apprennent beaucoup sur l'idée que se faisait cet homme de la langue d'oc et du difficile combat qu'il mène tout au long de sa vie pour celle-ci.

Il fut l'initiateur exigeant d'un système orthographique à même de redonner à la langue d'oc d'une part, un statut d'honorabilité incontestable et d'autre part une cohérence globale avec l'ensemble des parlers d'oc.

Enfin et surtout, il fut un animateur énergique et dévoué du mouvement félibréen, auquel il resta fidèle jusqu'au bout malgré parfois un sentiment d'abandon qui fréquemment le tarauda et transparait dans ses lettres.

Dans ce rôle, il fut tout à la fois militant, lobbyiste et polémiste.

Sa quête d'unité orthographique de la langue et l'importance de celle-ci apparait dès le début de son engagement : il fait le choix à la suite de Régis Michalias, de l'orthographe félibréenne de Mistral.

On le sent d'ailleurs fort retissant initialement à adopter le système Estieu-Perbosc. Dans une lettre du 19 novembre 1921, il se plaint de ne pas connaître suffisamment le parler de Prosper Estieu et souligne la difficulté d'adapter sa graphie au bas-auvergnat. Il cite Henry Doniol philologue reconnu des parlers bas-auvergnats qui faisait remarquer la plus grande proximité du bas-auvergnat avec le provençal qu'avec le languedocien et dit : « nous ne serions pas compris si nous écrivions : *jorn* pour *jour* ou *ibern* pour *iver*... »¹²¹⁷

Il insiste en disant que même la Haute-Auvergne répugne à utiliser ce système et s'appuie pour cela sur l'exemple du journal *Lo Cobreto*. Il conclut cependant en admettant : « nul plus que moi n'est partisan de l'unité graphique. J'y vois en effet le seul moyen de sauver notre langue. » Il ajoute néanmoins que Camille Gandilhon-Gens-d'Armes le chantre de l'Auvergne et l'ami des félibres,

1217 Toutes les citations entre guillemets sont extraites des lettres de Benezet Vidal.

pensait que cette graphie était un peu trop archaïsante et qu'il jugeait impossible d'écrire comme les troubadours.

Cependant dès 1922 dans une lettre en français à Prosper Estieu il dit qu'il « a grandement à cœur d'essayer de résoudre la si importante et vitale question de l'unification de graphie. » Conscient des difficultés que présente un tel projet, il avoue : « Pour cela il faut du temps, beaucoup de temps, du travail et une forte dose de bonne volonté. Il faudra consentir aux concessions réciproques indispensables. Là réside le succès de notre entreprise et l'avenir de notre langue. » On voit ici sa lucidité et sa détermination. Il termine cette lettre par « *Òsco pèr vous, Moussu lou Majourau e (illisible) vostre respectuous e (illisible). Benezet Vidal.* »

Le 24 novembre 1923, il rédige sa première lettre en graphie Estieu-Perbosc et entièrement en occitan, toujours adressée à Prosper Estieu, afin de lui exposer les difficultés qu'il rencontre pour passer de la graphie « Mistral & Michalias » à la graphie Estieu-Perbosc. « *Que li chau se surveilhar per non s'enganar.* » Entre autres choses il pose le problème des rimes de singulier et de pluriel, les consonnes finales étant muettes dans la plupart des parlers nord-occitans. Il conclut : « *Es embei lo consèus d'òmes coma vos que, pauc a cha-pauc, serai capable de segre vòstra doctrina.* »

En 1923 il se confie à Joseph Salvat sur ses difficultés à adapter la graphie à son parler. « *Venem pauc a cha-pauc vès vautres es a dire l'Escòla Occitana, que n'en fase partida.* »

Dans sa lettre du 25 février 1924, il porte la discussion sur la disparition du *h* étymologique et sur la controverse qui oppose étymologistes et phonétistes. Cette même préoccupation apparaît dans sa lettre du 26 août 1926 dans laquelle il prêche pour le maintien du double *s* qui était présent chez les troubadours ; « Ainsi ils écrivaient : *razon – gleiza*, mais *Franssa – promessa*, etc... » Malgré cela il continue à inciter chacun à faire preuve de bonne volonté de part et d'autre. Nous avons d'ailleurs l'impression à le lire, que c'est surtout lui qui fait de plus en plus de concessions.

Après 1925 les préoccupations orthographiques de Vidal semblent quelque peu s'estomper. On s'aperçoit par ailleurs qu'au-delà de l'adaptation graphique il réalise une véritable adaptation linguistique, transformant son parler pour le faire mieux correspondre aux formes méridionales qu'il pense peut-être, plus élégantes et plus correctes. Ainsi dans une lettre à Joseph Salvat datée de 1936 il écrit : « *Vos devi, à vos com à Perbosc, d'aver ara una grafia que conven merivelhosament a mon dialecte, un exemple de la mai nauta valor, adonc au mot (illisible) me chau ajustar Piapol, lo fau en vos devotar lònga vida per la glòria de nostra lenga ! De tot lo mieu còr, Benezet Vidal* ». J'ai souligné dans ce court passage toutes les formes qui, d'évidence, ne sont pas basse-auvergnates mais plus sûrement inspirées du languedocien, comme par exemple la désinence en *-i* de la première

personne du singulier au lieu de *-e*. Elles ne sont pas pour cela plus correctes, ni meilleures que les formes équivalentes de son dialecte, mais il s'y plie de bon gré.

Une fois installé dans ce système il va le défendre bec et ongle en résistant aux changements proposés, même si ceux-ci correspondent à ses propres propositions d'autrefois. Quand paraît le *Libret de l'Escolan Auvernhât* et que l'on parle en 1936 d'une réédition, il se plaint auprès de Joseph Salvat qu'Alibert (Louis) lui a demandé d'adapter son orthographe et d'écrire *ase* au lieu de *aze*, « *en i somnhant li bailarai ni mon papier, ni ma fizansa.* » Bel exemple de sa rigidité d'esprit sur ces questions et du peu d'estime qu'il porte à Louis Alibert. Il revient en 1942 dans une lettre à Joseph Salvat sur le système Alibert en disant qu'il doublera les *s* quand Alibert mettra des accents sur *o* pour distinguer « *o* » de « *ou* » mais redit cependant qu'il est impératif de s'entendre « sinon tout est perdu ».

Après-Guerre, dès 1949 il se montre favorable à une entente avec l'IEO¹²¹⁸ pour la graphie. Il dit même en avoir parlé avec Max Rouquette et demande son avis à Joseph Salvat.

Au-delà de ces problèmes d'adaptation graphique, il s'inquiète dès le début de sa position dans le Félibrige et de sa reconnaissance par ses pairs. Dans une lettre encore en français du 13 avril 1922, il remercie Prosper Estieu de la mention honorable qui lui a été attribuée pour son recueil de poèmes *Flours de Mountagno*, et il s'enquiert du sens à donner à « honorable », ainsi que du nombre de primés, et de sa position dans le classement. En bon auvergnat, il aimerait savoir à combien se montent les retombées pécuniaires d'un tel prix. Il demande dans la même lettre d'avoir le soutien de Prosper Estieu et Joseph Salvat pour l'attribution d'une Cigale pour l'Auvergne. « L'Auvergne qui a compté deux majoraux¹²¹⁹ n'a plus de Cigale ; si l'un de nous la mérite il serait possible de lui accorder. » Il signe « le Sindi d'Auvergne, » et conclut « *Embei l'asseguranço de ma gratitudo, Moussu lou Majourau ; (illisible) de mous sentiments bien devot en Santa-Estello. Benezet Vidal.* » On voit qu'il n'hésite pas à faire valoir ses droits ou tout au moins ceux qu'il croit tels.

Deux mois plus tard, le 18 avril 1922 il se plaint amèrement auprès de Joseph Salvat du choix qui lui a préféré Louis Delhostal. Il prend cela comme une insulte grave (souligné deux fois par lui-même). Il réclame même le retour des livres qu'il avait gracieusement envoyés (trois en fait) ainsi que le remboursement des frais de port.

1218 Institut d'Estudis Occitans

1219 Arsène Vermenouze et Régis Michalias

L'activité du Félibrige est souvent le thème principal de ses préoccupations et dans cette même période (1920) il va créer *L'Escòla de Limanha*, maintenance bas-auvergnate du Félibrige et prendre la direction du très populaire *Almanach Chantant de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Velay*, qu'il va transformer en *Armana Felibren*.

Il se plaint encore en 1931 après la parution de *Un Amor*, que son nom n'apparaisse pas dans le palmarès de l'Académie de Toulouse. Que devient son « *pichòt tribut : Un Amor ?* »

Il ne faiblit pas le 31 mars 1931 en écrivant, très amer, à Joseph Salvat : « *Sètz pas gènt de non me respondre, ai mandat mon libre (Un Amor) à Perbosc, Regis de Brousse, Praviel, à Estieu et à vos. Degun quinca mot !* » Lui qui défend et a défendu tant qu'il a pu l'Ecole Occitane, ne comprend pas qu'il n'y ait pas « la moindre note sur *Un Amor* que pourtant les Académiciens de Tolosa considèrent comme une réussite de pure littérature. »

Toujours en 1931 il est entré en conflit avec l'autre grand écrivain auvergnat de cette époque, Henri Gilbert. Celui-ci a tourné le dos au Félibrige en 1934 et créé sa propre « école » *Lo Covize*, implanté à Paris, Clermont-Ferrand, Saint Germain-Lambron, Chilhac et en Velay par l'intermédiaire d'Albert Boudon-Lashermes, pourtant lui-même félibre. Dans sa revue *L'Alauza d'Auvernha*, Henri Gilbert n'épargne pas Vidal en lui reprochant entre-autres, sa soumission au « midi » et sa langue percluse de « gasconnismes » (sic). Vidal s'en émeut auprès de Joseph Salvat, en l'informant que Camille Gandilhon-Gens-d'Armes (encore lui) lui conseille de ne pas répondre. Il semble que le Félibrige se soit rangé derrière Vidal et contre Gilbert. En 1934 il met en garde une fois de plus Joseph Salvat vis-à-vis de Gilbert mais aussi d'un certain Pagès (?). Il va même jusqu'à insister sur la candidature de Henri Dommergues pour la Cigale d'Or qui lui n'en veut pas, uniquement pour barrer la route à Gilbert et Pagès.

Dans ces conflits de chapelles, il se lamente sur la rivalité qui oppose le Félibrige et l'Ecole Occitane, et constate avec tristesse dans une lettre du 5 mars 1938 que *l'Escolo Oubernhato* s'est désaffiliée du Félibrige. En 1941, il déclare « *lo Consistòri a los occitans en òdi !* » et affiche son désaccord avec le fonctionnement du Félibrige. Il alerte également sur une tendance sécessionniste au sein du Félibrige Arverno-Limousin qui veut créer une école indépendante. Il se déclare fermement opposé à cette attitude.

Un autre sujet de préoccupation majeure qui ressort de la lecture de sa correspondance avec Joseph Salvat, est celui de l'enseignement. Il perçoit parfaitement que la survie de la langue est étroitement liée à l'enseignement de celle-ci.

Déjà en 1928 il se réjouit de la création d'un cours de langue d'oc à la faculté de Clermont-Ferrand et que l'on parle de la création d'une chaire pour la rentrée d'octobre. Cela sera malheureusement sans suite.

En 1935, il va faire paraître son *Libret de l'Escolan Auvernhat*, recueil de textes auvergnats pour l'époque, tous en graphie Estieu-Perbosc et qui est destiné à l'enseignement de la langue dans le primaire. Malheureusement, ce recueil offre surtout des textes de l'aurillacois donc en dialecte languedocien et laisse peu de place à l'Auvergnat en tant que tel. C'est surtout durant la seconde guerre mondiale qu'il va entrapercevoir, au travers le mirage de la Révolution Nationale et de son régionalisme culturel et linguistique, la possibilité d'enfin enseigner l'occitan. En 1942 il écrit au tristement célèbre Abel Bonnard, nouvellement nommé Ministre de l'Education Nationale, afin d'avoir l'autorisation de dispenser des cours d'occitan dans les écoles normales. Il obtient seulement la possibilité de faire quelques conférences sur les rapports du « dialecte bas-auvergnat » avec le vieux français. Il s'emporte en disant « qu'il n'a que faire du vieux français ». Vidal souhaite alors créer en Auvergne un Collège Occitan (comme à Toulouse) et demande l'aide financière de Collège Toulousain. En février 1944 il n'hésite pas à écrire à Pierre Laval, en tant que compatriote et « *que coneisi de lònga* », pour lui demander son aide pour autoriser l'enseignement de l'occitan. Celui-ci va le renvoyer à nouveau auprès d'Abel Bonnard, ministre de l'Education Nationale. Ces démarches, on ne peut plus hasardeuses, resteront sans suite et comme à l'accoutumée, Vidal se plaint du manque de réaction du Ministère. C'est sûrement pour se rattraper de ces tentatives douteuses qu'il écrit en août 1944 une ode à la libération sous le titre de *Delivrada* et qu'il se rend au Puy-de-Sancy pour assister à la cérémonie en mémoire de résistants fusillés et brûlés dans un buron solitaire par les « boches » (sic). C'est dans les lettres de cette époque qu'il parle aussi de la déportation de Joseph Salvat comme « prisonnier d'honneur » à Neuengamme à côté d'Hambourg.

Toujours dans son optique pédagogique, il accueille avec enthousiasme la *Gramatica Occitana* de Joseph Salvat en 1943. Il se réjouit que celui-ci cite dans sa bibliographie son *Libret de l'Escolan Auvernhat* (qui va disparaître dans l'édition revue par Ernest Nègre). Il en profite pour annoncer la mise en chantier de sa propre *Gramatica Auvernhat* qu'il bâtit sur le modèle de celle de Salvat.

Entre 1940 et 1945, sa correspondance ne fait quasiment jamais allusion à la guerre elle-même, sauf pour parler de l'insécurité des déplacements à partir de 1944 quand les bombardements deviennent de plus en plus fréquents.

A cette même époque, on trouve deux lettres adressées à Robert Lafont : une datée de février 1943, dans laquelle il lui donne le nom de trois personnes désireuses de se joindre aux jeunes félibres, et la seconde, datée de 1946, toujours dans le but de trouver de nouvelles recrues pour le Félibrige.

Après 1945, l'édition de sa grammaire ainsi que celle de son recueil de poèmes *Lo vielh Clarmont* vont devenir le sujet obsessionnel de ses dernières années.

A longueur de lettres, il se plaint auprès de Joseph Salvat de tous ceux qui se liguent contre lui pour empêcher son œuvre d'être éditée, en commençant par l'imprimeur qui n'a pas les caractères pour les accents sur *o* ou *a*. Déjà dans une lettre de mai 1944 il en venait même à proposer à Joseph Salvat : « *Lo mielh saria de restablir corajosamente l'ou ; me n'en costarà, car ami pas cambiar trenta còps ; e pamens i a de que s'enganar sens aquela marca.* » En 1950, un an avant son décès, il déclare tristement : « *La gramatica es dins los tiradors.* »

La dernière lettre de Vidal à Salvat date du 1er juin 1951, et elle suffisamment courte pour que nous la donnions intégralement. Elle apparaît à la fois vaine et dérisoire : « *Char amic, Voldriai parlar de la Santa-Estèla d'Aurilhac en meteis temps de mon brinde au "banquet", mas l'ai debrembat en partent, sariatz ben gent de m'en faire mandar una copia. D'avansa gramarci. Gramarci d'avansa e mon amistos poton. Benezet Vidal.* »

Elle montre néanmoins à quel point la relation entre les deux hommes était intime et sincère.

La première lettre de Laure Vidal, fille de Benezet, le 8 août 1951 annonce le décès de son père le 5 août suite à un infarctus alors qu'il se reposait au Vauriat de Saint-Ours. Laure Vidal va alors entretenir avec Joseph Salvat une correspondance soutenue jusqu'en 1966, évoquant le souvenir de son père et son propre manque de succès dans ses tentatives de faire éditer les œuvres de son père. En 1962 elle se plaint que Clermont soit devenue une ville trop cosmopolite où les auvergnats deviennent minoritaires et que seule quatre personnes continuent à payer leur cotisation au Félibrige. Petit à petit, au cours de ces années, elle va transférer auprès du Collègi d'Occitània l'ensemble des « livres félibréens » de Benezet Vidal qui seront ensuite transférés au CIRDOC.

Nous voyons à la suite à ce bref survol, tout ce que ces lettres peuvent contenir comme informations inestimables à nous transmettre pour approfondir notre connaissance du renouveau occitan en Auvergne dans la première moitié du XXe siècle.

Elles nous brossent un paysage fort intéressant de ce que furent les tentatives de création d'un Félibrige bas-auvergnat, capable d'affirmer et d'imposer une occitanité reconnue et assumée dans cette région périphérique de l'occitan. Les obstacles qui se dressent sur la route de Benezet Vidal

sont nombreux et colossaux ; adaptation de la graphie Estieu-Perbosc aux parlers bas-auvergnats et l'influence parfois négative qu'elle eut sur sa langue, dans la confusion entre normalisation graphique et normalisation linguistique ; désoccitanisation de la métropole auvergnate qui ne le suit que très passivement dans ses initiatives ; conflit avec Henri Gilbert et *L'Alauza d'Auvernha*, l'autre grand acteur du renaissantisme occitan en Auvergne ; incapacité d'imposer à l'Ecole Occitane une approche proprement nord-occitane équilibrée sans soumission au languedocien. Souvent le dialogue Vidal-Salvat semble univoque entre languedocien et auvergnat faisant fi de tout le reste : provençal, limousin, alpin, vellave, etc. nécessaire pour une approche plus globale.

Cette expérience occitane qui couvre la première moitié du XX^e siècle, ne laisse quasiment pas de trace en Auvergne. Pour le renouveau des années soixante-dix après une très brève adhésion à l'occitanisme, une partie non négligeable du mouvement bascula très vite dans un localisme sécessionniste auvergnat et un anti-occitanisme virulent. Dans cette Basse-Auvergne à laquelle Benezet Vidal a consacré tant d'énergie, principalement dans le département du Puy-de-Dôme, l'occitan reste d'une grande faiblesse et sa situation y est plus que critique. Le département du Cantal s'est lui principalement replié sur sa zone aurillacoise (donc de dialecte languedocien) avec une certaine réussite. La Haute-Loire essaye d'affirmer son originalité occitane en s'appuyant sur son héritage historique vellavo-languedocien en regardant vers ses voisins du Vivarais et du Gévaudan.

La thèse à laquelle nous travaillons nous permettra sûrement d'en apprendre encore plus sur cet épisode clé de la langue occitane en Basse-Auvergne et de ses vicissitudes dans la première moitié du vingtième siècle.

Jean Roux

le 12 11 2017

Annexe 8 : Deux poèmes de Vidal, *L'eschalier* ; *Deliuransa* !

L'eschalier

Pòrta ben son nom l'Eschalier,

Per i montar quina poiada !

Arribatz chamiza banhada

Tot en naut d'aquel "escalier".

Mas quand i setz la bèla vista

Qu'avetz d'aqui sus lo païs,

Qu'à los vòstris uelhs s'expandis

E d'una faison imprevista.

De monts un ciéucle vos entorn

Vaste e londanh, ronda superba,

D'ostaus, de ròcs ; de bòscs e d'erba,

E los vistons en fan lo torn.

Ah ! qu'acò bèu ! acò's sublime

Aqui se vèi dóu Creator

La poderoza man ; l'autor

Dóu monde l'a fach grandissime !

Pertot de flors, de flors, de flors,

Dins los prats e dins las baranhas,

Dins los bòscs d'aquelas montanhas,

E n'i'a de totas las colors.

Aici'na dreina de brugeiras,

Alai'na fais de margaritons,

'Cò's tot mirgallant de botons

Sus de bèlas plantas leugeiras.

Puei la calama sus l'acrin

Mai-que-mai vos es repauzanta,

L'air pur e l'aura caresanta,

Fan la santat e l'eime prim.

*E maugrat la rufa poiada
I tornarem vas l'Eschalièr,
Car en naut d'aquel escalier
Trobarem bona recatada !*

Signé Benezet Vidal « À mon ami J. Salvat, ben coralement. »

Deliuransa !

Ce poème écrit par Vidal en 1944, est précédé d'une courte dédicace manuscrite que nous reproduisons ci-dessous :

*« À mon amic e carissime confraire lo chanonge e profesor Jozèp Salvat en memoransa de son
sejorn dins las danas germanicas, am en sovenir de Benezet Vidal. »*

*Avetz concha lo sòu de nòstra bèla Auvernha
De vòtris pèds lordas, ò mena de bandits.
Ara partetz enfin, e n'en setz clafits d'ernha.
Mas pels paires e fils à jamai siatz maudits !*

*Vòstre aigla dont setz fièrs es qu'un voltor immonde,
Asadolat de sang e de crimes sens nom.
Coma se n'en faguet jamai dins lo monde
Sens perdre per totjorn onor e bon renom.*

*Quantis de bravis gents, d'inoncentas victimas
Avetz escotelat, fusilhat, violentat,
Botat à la tortura, amb paraulas non imas,
Am arranchat los uelhs, las onglas sens pietat !*

*Quant avetz desportat de femnas e de prestres,
D'onestis ciutadins que vos an ges fach de mau !
En rescondent lo sòrt d'aquelis pauris èstres
Avetz cambiat lo ris en torrent lagremau.*

*O rasa de bastards, sens còr e sens frechalha,
Mesconesent los liams que ligan los umans,
Se sabetz ben tenir quand dura la batalha,*

Setz de mostres brutaus totis los endemans.

*L'onor es pels martirs, per vautres la vergonha
De tots aquels mesfachs ; vos cresetz sens desfaut
Dins vòstre orgulh immense e dins vòstra bezonha ;
Mas lo crime fai l'onta, e non pas lo chafaud.*

*De vòstre crime las ! avetz laisat la grana,
- lo sang s'òna lo sang, e l'aiga vai als rius-,
Raja lo nòstre sang coma jus de mióugrana,
Sot los avugles còps d'asasins aborius !*

*Es vòstra fauta, acò ; n'en porataretz la charja
Dins l'istòria deman e tot lo desonor,
Los libres ò diran, simplament e sens barja,
Mas n'en faran lo compte dins tota sa tenor.*

*E poscas-tu trobar enfin la patz, ò Fransa !
E mau-grat tant de mau la tua prosperitat,
Ta grandor e ta fòrsa ambé la deliuransa,
T'enebriar de drech amai de libartat.*

*Pòsca-tu, païs miu, torna-mai dins lo monde
Sempre senhorejar per ton engèni clar,
E faire que jamai lo flambèu non s'esconde
D'òu bèu e de la fe que pòrtas naut e lar !*

Benezet Vidal, lo 27 d'Aost 1944

Annexe 9 : Lou Grelet.

1 - Version 1923 (*Flours de mountagnos*)

Cri-cri, cri-cri, cri-cri, cri-cri...

E dins la prado

La grelichado

S'ausi dins l'erbo, cri-cri-cri.

Dóu grelet brun acò's lou crid :

La souleihado,

L'eisséurelhado,

Lou fan chanta cri-cri, cri-cri.

Ièu sus la routo,

Se dins la mouto,

Chatèn tous dous sout lou soulèu.

Grelet moun fraire,

An ! sèns nous jaire,

Chantèn toujours, "cò's tant bèu" !

2 – Version 1925 (Carte de visite B. Vidal)

Cri-cri, cri-cri, cri-cri, cri-cri...

E dins la prada

La grelichada

S'auzis dins l'erba, cri-cri-cri.

Dóu grelet brun acò's lou crid :

La soulelhada,

L'eisirelhada,

Lou fan chantar cri-cri, cri-cri.

Ieu sus la routa,

Se dins la mota,

Chatam tots dos sot lo solèu.

Grelet mon fraire,

*An ! sens nos jaire,
Chantem totjorn, cò's tant bèu !*

Benezet Vidal

Annexe 10 : Avans-tast, Jan Combralha.

Avans - tast

— Me vòtes pas creire ! me diguet lo Grand-Fa-
chineir, que joguet tant de tors bons e maluros, contet
tant de rebòrles amai rendet tant de servicis au monde
de mon país ; eh ben, té ! legises !

E brutalament me bobèt un poion de perjamins sot
lo nas ; car, mama anueit, las Fadas escrivon ma sus
perjamins.

Curios, legiquère, e vos van contar, non sens aver
rectificat quancas dezaviaduras, que ?' unas cridavan trop, e
tant ben que pòde, so que vequère aqui ; l'artador,
oc chon dire, avia boerat los perjamins, n'en mancava e
de sai, de lai, se vezia qu' i avia portat la man per
fin de bailon en sos fraires lo ròle lo mai bèu.

Annexe 11 : Dernier paragraphe de *Un Amor* de Benezet Vidal

Dans la matinée, les parents, prévenus, sont arrivés et ont rempli la petite maison. Ils me connaissent et ne se sont pas montrés trop méfians envers moi. C'est de braves gens, un peu rudes, qui se sont installés comme chez eux. Je les ai laissés jusqu'au soir ; j'irai au petit bourg déclarer le décès et commander l'enterrement.

.....
Habitué à ne pas dormir, je l'ai veillée.

Nous l'avons enterrée aujourd'hui.
Dieu soit loué ! Les gens ont compris qu'elle était une

— 68 —

malheureuse et l'ont bien accompagnée ; ce fut un baume pour ma douleur.

*Nous sommes revenus tristes, tristes...
 Et que faire ici, maintenant que j'ai perdu mon bien-aimé (« quelque chose ») ?
 Je partirai demain, je reprendrai ma vie et mon travail. J'emmènerai la mère Amadon, qui est une domestique comme je n'en trouverai nulle part la pareille ; mais je garderai ma maison du Bouchet pour, de temps en temps, venir prier sur la tombe de Claire.*

Dins la matinada los parents, prevenguts, son arribats e an complit lo petit ostau. Me coneison e m'an pas tròp mostrat mesfizansa. Son de bravis gens, rufes un pauc, que se son estalats coma chas ilhs. Los ai laisats enjusqu'au sèra ; anarai au borquet la declarar e comandat son enterrament.

.....
Sol de ren dormir l'ai velhada.

L'avem sebolturada auèit.
Laus à Dius ! An compres, las gens, qu'èra una malu-

— 69 —

roza e l'an ben acompanhada ; açò fuguèt un baume per ma dolor.

*Sem tornats tristes, tristes...
 E ara de que faire aisi, qu'ai perdut mon carissime (« quaucaren ») ?
 Partirai deman ; prendrai, torna-mai, ma vida e mon trabalh. Menarai ambé me la maire Amadon, qu'es una sarventa com en liòc n'en trobarai ; mas gardarai ma maizon dóu Bocheix per, d'aquí entre aquí, sai venir prejar sus la tomba de Clara.*

Annexe 12 : Début de *La covisada*, d'Henri Gilbert.

L'ASSEMBLÉE

Un jour d'été, à Chilhac.
 Dans le ciel bleu, le soleil irradie; point de bruit
 dans les rues; bêtes et gens cherchent l'ombre.
 Les hommes sont dehors, au labeur. Ça et là, dans
 les coins ombreux, le carreau sur le giron, les fem-
 mes sont assemblées.

Il y en dix a qui sont réunies sous le « Cantau » : la
 Nanette, la Finette, la Miette, la Catherinette, la Loui-
 son, la Margoton, la Marinette, la Rosette, la Justine,
 la Marion.

C'est plaisir de les voir : les mains vont vite, les
 doigts se hâtent de piquer les épingles; les fuseaux sau-
 tent, virent sur les carreaux, les garnitures d'écaïlle
 sonnent comme des grelots : quel joli bruit cela fait !

Et les coiffes blanches, qui s'agitent un peu, ne se
 lèvent pas, ne se virent pas. Comment ces femmes
 font-elles pour commencer la réunion sans jaser, sans
 parler de l'une et de l'autre, sans se plaindre de
 leurs maris qui ne peuvent les ouïr, présentement ?

LO COVISE

Un jorn d'estiu, ves Chilhac.
 Dins lo celh blau, lo solelh raia; ges de brut pels
 charreiras; li bestias charchon l'ombra.

Los hòmes sont fora, elh trabalh. Sai et lai, dins
 lis caires fressuros, lo carrel sobre la fauda, lis fennas
 covison.

Sot lo Cantau son dec coviseiras : la Naneta, la
 Finon, la Mieta, la Catonet, la Loison, la Goton, la
 Marinon, la Roseta, la Justina, la Marion.

Aco es plazer de li veire : li mans se desgageon, li
 detes se coïton de picar lis espiounas; lis fuses sau-
 ton, viron sobre'ls carrels, lis chambalhas d'escalha
 sònnon coma de carcavels : quant gente brut'cò
 fai !

E'ls coifas blanchas, que bolegon'n pauc, se levon
 pas, se viron pas. Coma fason'quelis fennas per
 comencar la covisada sen chaplar, sen dire quican
 d'una tau et d'una tau; sen se planger de sis homes
 que'ls pòdon pas auzir, cotinent ?

Chascuna, beleu, voi, en reive, lis pissetas bianchas
ques aura quant copara sa dentella : aquela mandara
quican elh dròlle, ques es sodart; l'antras aura de pan
per que sis efants n'ajon pas fam; una autra — aquela
ques es' mais cassada sobre son carrel — achatara
una genta rauba de noviu am sa dròlla, ques es
prometuda...

Et li dets fason mais sautar lis fuses, lis espiounas
a testa de vire se picon mais viste dins lis cartons, lis
chambalhas d'escalha fason na mais brava mu-
sica.

Aco es lo carrel de la Naneta que s'ona lo mais clar,
aco es' quelh, amais, ques a la dentella la mais langlea.

La Naneta, en virant la ròda, cossira'n pauc.

La Finon, que l'espia delh caire de l'uelh, lhi
fai :

« — Digeas, Naneta, cossiras ben tant, anueit ?

« — Que volés, paura Finon ? N'en chau tant veire,
per ganhar sa vida !

« — Anem, vos mais ses mau virada ? E ben,
contas nos quican, e oblidarés vostr'ennòja. »

Totas levon la testa :

« — Oc, óc, un conte per nos desvelhar !

« — Ges n'en sabe : comencas, vos autras !

« — Non farem, non farem. Ses nòstr'ainada :
comencas !

« — Si disé un conte, chascuna contara lo sióne ?

« — Oc, óc ! »

Chacune, peut-être, voit, en rêve, les piécettes
bianches qu'elle aura quand elle coupera sa dentelle :
celle-ci enverra quelque chose au garçon, qui est sol-
dat; l'autre aura du pain pour que ses enfants n'aient
pas faim; une autre — celle qui est la plus courbée
sur son carreau, — achètera une gentie robe de mariée
à sa fille, qui est promise...

Et les doigts font sauter de plus en plus les fuseaux,
les épingles à tête de verre se piquent plus vite dans
les cartons, les garnitures d'écaille font une plus jolie
musique.

C'est le carreau de la Nanette qui a le son le plus
clair; c'est celui, aussi, qui a la dentelle la plus
longue.

La Nanette, en virant la roue, soupire un peu.

La Finette, qui la regarde, du coin de l'œil, lui fait :

« — Dites, Nanette, vous soupirez bien tant, lui ?

« — Que voulez-vous, pauvre Finette ? Il en faut
tant voir pour gagner sa vie !

« — Allons, vous aussi, vous êtes triste ? Hé bien,
contez-nous quelque chose, et vous oublierez votre
ennui. »

Toutes lèvent la tête :

« — Oui, oui, un conte, pour nous éveiller !

« — Je n'en sais point : commencez vous autres !

« — Non, non, vous êtes notre aînée : commencez !

« — Si je dis un conte, chacune contera le sien ?

« — Oui, oui ! »

La Naneta arresta sis fuses, espia son carrel :

« — Hé ben, so dis, sabe « *Lo conte delh Gealh* » : acó vos agrada ?

« — Digeas lo viste, Naneta ! »

Et la Naneta començet :

La Nanette arrête ses fuseaux, regarde son carreau :

« — Hé bien, dit-elle, je sais « *Le conte du Coq* » : cela vous plait-il ?

« — Dites-le vite, Nanette ! »

Et la Nanette commença :

Annexe 13 : Liste des textes anciens publiés dans *L'Alauza d'Auvernha*, par Henri Gilbert.

- N°3, 1929, *La vida de la benaurada sancta Doucelina* (XIV^e) ;
N°11, 1929, *Terrier de Charbonnier* (XIV^e) ;
N°17, mai 1930, *Vera vergena Maria*, Peire Cardenal ;
N°18, juin 1930, *Extrait du registre consulaire de Montferrand* ;
N°19, juillet 1930, *Autra vetz fuit a parlament*, Tenson de Peire de Vic ;
N°21, novembre 1930, *Quan tuit aquist clam*, Tenson de Peire de Vic ;
N°23, janvier 1931, *Légende de Sainte Pétronille* (XIII^e) ;
N°24, février 1931, *Martyre de Sainte Félicule* (xII^e) ;
N°26, avril 1931, *Lo gent temps de Pascor*, Bernard de Ventadour ;
N°27, mai 1931, *Les larmes de Sainte Douceline* (XIV^e) ;
N°29, juillet 1931, Un ancien texte limousin ;
N°40, juillet-août 1932, *Le moine de Montaudon*, Pierre de Vic, présenté par Henri Gilbert ;
N°50, Juillet-août 1933, *Ab joy que m demora*, Hugues Peyrol (XII^e – XIII^e) ;
N°51 septembre 1933, puis dans différents numéros jusqu'au n°117 de janvier 1955, *La coutume d'Auvillar*, de Lagrèze-Fossat ;
N°73, mai-juin-juillet 1936, *En honor del paire*, Pons de Chapduelh ;
N°81, janvier 1939, *Charité de Sainte Douceline* (XIV^e) ;
N°83, juillet 1939, *Ges per la coindeta sazón*, Pons de Chapduelh ;
N°87, septembre 1942, et n°90, juin 1943, *Vida de la benaurada sancta Doucelina* (XIV^e) ;
1944 *Armanac d'Auvernha, Las amairitz, que encolpar las vol*, Un sirventès de Peire Cardenal ;
1944 *Armanac d'Auvernha, Cortège des enfants de la ville portant les armes du Roi et du Dauphin* (XV^e), anonyme ;
N°95, novembre 1946, *Comptes consulaires d'Albi* ;
N°106-107, octobre 1949 – janvier 1950, *Tos temps azir falsetat et enjan*, Peire Cardenal ;

Annexe 14 : Un problèma de grafematica occitana ; A+LO mai DE+LO en nòrd occitan.

Communication à LOLO, juillet 2018.

En faire l'inventòri dels diferents estudis gramaticals o autras òbras de la mèna sobre l'ensem occitan o mai especificament sobre los parlars de l'occitan septentrional, es devengut costumièr de considerar que las formas contractadas de l'article masculin A+LO coma DE+LO son bailadas segon lo luòc e lo parlar per las formas AL o AU coma DEL o DAU (veire carta 1).

Aquela forma contractada de l'article masculin pausa un problèma ben mai complèx principalament dins la zòna comunament dita d'Auvèrnhe-Mègjornal, mas que s'expandís tanben sobre Lemosin-Bas coma Vivarés-Occidental (langadocian en « cha »), es a dire dins l'espaci comprés entre la palatalisacion de C latin davant A al sud e la chasuda de S davant consonantas sordas al nòrd. De mai es un fenomèn mai larg qu'adutz segon l'endreit, mas d'un biais plan determinat, a las formas [ij], [ej], [e], [ax], [ar], [er] per A+LO coma amai ; [dij], [dej], [der], [de], [dar] per DE+LO.

Per çò que concernís aquel subjècte, prepausa de'n presentar los diferents elements segon tres axes :

1. Estat present de las formas qu'existisson (sincronia) ;
2. Resumit istoric d'aquelas formas dins los escriuts dempuèi l'edat mejana (diacronia) ;
3. Presentacions dels diferents apròchis e solucions a la resolucion del problèma ?

Situacion presenta:

Se se referissèm als atlas linguistics qu'existisson¹²²⁰ podèm descriure la situacion sobre lo domeni central Occitan coma sèc (veire carta 2) :

Sobre un arc de cercle que vai a pauc prep d'Aubenàs dins Ardecha entrò Briva dins l'oèst de Corrèsa e que passa per lo Puei de Velai, lo nòrd Cantal, Ussèl e Tula, trobam per A +LO: [ij], [ej], [e], entremesclat amb : [er], [ax], [ar]. Chal notar tanben dins la zòna centrala del departament d'Erau que trobam la realizacion [aj]¹²²¹.

De l'autre latz dins Pirenèus trobam tanben d'autras realizacions que foguèron estudiadas d'un autre costat, e qu'adoncas traitarem pas dins aquel estudi.

¹²²⁰ ALF Gilleron & Edmon ; ALMC P. Nauton ; ALAL J-C Potte ; ALLOr J. Boisgontier.

¹²²¹ ALF cartas 162, 983, 1013, 1245 ; mai 681 ALLOr, J. Boisgontier, cartas : 12, 146.

Aseimam la distribucion de las formas apuradas DE + LO s'avisam d'una reparticion de las formas : [dij], [dej], [de], [der], [dar], gaireben similara e en correspondéncia amb las formas de A + LO. Avèm dins la zòna erauresa [dej], [daj] (veire carta 3).

Podèm desara faire tres remarcas:

En promièr lo fenomèn [ij], [ej], [e], depassa larjament la zòna velaguesa dins la quala es soventament cantonat e lo chal analizar al còp amb l'evolucion [er], [ax], [ar].

En segond, es clara se aseimam las cartas 2 e 3 que totas aquelas formas s'alonhan del long lo limit entre las formas AL al sud e la forma AU a l'èst, al nòrd e pus luènh vès l'oèst. Adoncas, aquelas formas son de transicion entre las doas formas las pus clarament identificadas de la contraccion A + LO que se tròban dins lo domeni occitan. Siá: AL/DEL dins la "pòcha" lengadociana e AU/DAU tot a l'entorn d'aquela pòcha.

Enfin aquela zòna es perfèitament superpausable amb l'espaci contengut (veire carta 4) entre:

Al sud la palatalizacion de C + A latin que bailèt <cha> (levat la màger part sud del Gevaudan loserian);

Al nòrd la chasuda de <s> davant oclusivas sordas, que fai passar [es'kola] a [ej'kola], o ['bestja] a ['bejtja], eca.

Podèm tanben apondre doas remarcas:

Se avèm: [ij tsa], o [ij dʒaj], avèm la forma elidida [a l uw'sej] ?

Dins la zòna nòrd oèst de Léger-Naut coma dins lo sud-oèst de Puei-de-Doma trobam quasi totjorn las formas [mij], [vij], [bij], totes tres formas contractadas de AMB + LO¹²²².

Se examinam avora las formas del plural correspondentas, se restachan siá al domeni central amb ALS/DELS [as/des-das], siá al domeni periferic amb AUS/DAUS [uws/duws]. I a mas que dins d'endroits escampilhats que trobam [ɪs/dɪs]. Notam tanben que sobre un larg espaci nombre de parlars fan coma en espanhòl e contractan pas aquelas formas. Se ditz coma aquí « ai parlat a/amb los garçons », « quò es lo chant de los jalhs », aquò se pòt clarament explicar per la fonetica sintaxica.

Tal es lo païsatge de Geografia fonetica d'aquel sistèmi dins los parlars occitans d'anuèit.

Evolucion istorica:

Dins totes los tèxtes qu'avèm pogut consultar e que datan d'avans lo sègle XVI (terriers, cartularis, chartèls, compés, prebendas, privadas, eca.) trobam AL mas tanben frequentament EL que

¹²²² En regime indirecte <à> francés se tradutz en auvernhat per <amb> ('me, bei).

representa EN + LO (o benlèu ES + LO)¹²²³. De mai trobam per la forma apurada DEL e fòrça excepcionalament DOU.

Los plurals son pro variables en : ALS, AULS, AUS, ELS, ELZ, HOUX, eca. coma DELS, DES, DEUS, DOS, DOUS, DOUX, eca. per las formas apuradas. Aquelas formas representan sotz diferentas grafias ALS, AUS e ELS coma las formas apuradas DELS, DAUS e DEUS.

Aquò es solament a partir del sègle XVI qu'apareisson las formas [ij], [ej], e [dij], [dej].

En Velai, Natalis Cordat (1631 – 1648) coma pus tard Antoine Clet (1705 – 1785) escrivián totjorn <ey> e <dey>.

Dins los escriuts de François Murat (1770 – 1838) de la region de Mauriac dins l'oèst Cantal bailava totjorn <al> per A + LO mas <deit>, <deil>, <dei>, <dal> per la forma apurada. Aquò es de meschant faire per saupre quanas son las representacions foneticas d'aquelas formas? Pr'aquò semblan pas representar ni [ar] ni [der] dels parlars mauriagués d'anuèit.

Dins la meteissa pontanada, en Lemosin, las informacions son raras e solet a la fin del sègle XIX Joseph Roux dins *La chansou lemouzina*, escriu <al> e quand lo parlar de Tula deuriá bailar [ej] e [dej].

Las formas [ar] / [der] de Cantal apareisson pas que tardivament dins los escriuts de Pierre Biron (1861 – 1941) mai d'un còp mescladas o alternadas amb [al] / [del].

Lo promièr d'ortografiar <elh> e <delh> es Henri Gilbert originari de Chilhac en Léger-Naut, dins *La covisada* en 1923. Dins la promèira version de *Countes de la lunaira* de 1913, sotz l'influéncia del cantalés Pierre Malvezin escriviá <al> e que corregiguèt en <elh>, <delh> dins la reedicion d'aquel tèxte en 1932. Aquel sistèma al còp fonetic e etimologic (qué justifica amb EN + LO) vai faire escòla e serà tornat utilizar per quauques escrivièires e felibres de Léger-Naut.

Dins las annadas 70, amb la reviscolada occitana, Rogièr Teulat¹²²⁴ mai Pierre Bonnaud¹²²⁵ propausavan la grafia AL e DEL quauque siá la realizacion. Son los occitanistas de Léger-Naut que dins lo meteis temps introduguèron tornar <elh> (o <alh> per rason de coèrècia amb la forma elidida e los autres parlars occitans) e <delh> coma <aus> [uws] e <daus> [duws] al plural.

Dins lo Cantal coma en Lemosin-bas las forma <al> e quauques siá la prononciacion s'impausèron.

Estudis:

¹²²³ Philippe Olivier dins son *dictionnaire d'ancien occitan auvergnat*, donne pagina 453 : « el, elh, contr. De en lo; (dins, sobre lo luòc/ a l'atencion de, per (quauqu'un), per çò que concernís) ».

¹²²⁴ *Comment lire et écrire l'auvergnat méridional*, 1971

¹²²⁵ *Pour aider à lire et à écrire le Nord-occitan*, 1969

Aquel subjècte faguèt nàisser de nombrosas discussions (quauques còps pas tròp apasimadas) que desembochèron pauc o pro sobre de solucions multiplas e diversas.

Començam per *Lou Tresor dóu Felibrige* dins lo qual Frederic Mistral repertorièt tota l'informacion disponibla de son temps. Trobam a l'entrada « AU »: « AR (auv.), EI (Velay, viv.), AI, EI, O (limousin) » ; a l'entrada « I » : « ÓUS/OUS (Velay) », a l'entrada « DÓU » : « DER (auv.) ; DEI (lim., viv.) » ; a l'entrada « DÓUS (Velay, lim.) » o « DES, DEIS, DEI (lim.) ». Vesèm que res manca pas (coma de costuma).

Jules Ronjat dins sa *Grammaire historique des parlers provençaux modernes*, nous donne¹²²⁶ (VI.-l'article, A -Formes. § 533) : « D'autre part (...) il a pu y avoir des altern. avec *-l, -u, -r* dépendant de la consonne initiale du mot suivant, et des normalisations en sens divers, ex. Roschia *ar* [...], Bourcet *ai*, vel. *ei ~ i*, Tulle *dei* sont analogiques de *elh ~ ei* [...] le type lod. *ai* s'explique plutôt par réfection sur le plur. *ais*. » Laissam a Ronjat la responsabilitat de sas conclusions. Pus luènh apond : « Composés « du, au » au Puy *di, i*, à Brioude (évolution moins avancée) *dei, ei* ; Cordat emploie *dei, ei* ; plur. Puy *dous, -ous/-oui*, fem. Des devant voy. » (?) De tròp ne'n voldre dire Ronjat demòra embolhat e manca de clartat. D'un autre caire sas conclusions son mai o mens azardosas.

En lemosin diversas gramaticas¹²²⁷ bailan las formas cardinalas AL, DEL. Grenier ajusta : AU, DAL, DAU, DEU, mai apond pel plural : « Le pluriel est marqué par S. »

M. A. Girard dins sa *Grammaire Vellave* (1925) reprend ce que Vinols de Montfleury disiá dins son *Vocabulaires Patois Vellavien -Français et Français - Vellavien* (1891), siá : EI e DEI amb los plurals OUS e DOUS o DOUI.

H. Doniol¹²²⁸ nos baila per los parlars del sud-oèst de Puèi-de-Doma : EI e DEI.

Dins sos diferents obratges coma lor evolucion Pierre Bonnaud¹²²⁹, bailèt AL e DEL, puèissa AU e DAU amb los plurals AUS e DAUS.

Dins la *Grammaire Provençal* (1998) de G. Martin e B. Moulin pagina 149 nos dison : « Le type cévenol de la partie sud du Vivarais [...] : ELH [ej], DELH [dej], AS ~ AUS, DAS ~ DAUS. » Quauques annadas pus tard B. Moulin¹²³⁰ baila per l'article contractat : ALH, AUS e DELH e DAUS.

¹²²⁶ Tome 3, page 108. e 114.

¹²²⁷ Roux J. *Grammaire limousine* (1895) ; Tintou, M., *Grammaire limousine* (1973), Grenier, P.-L., *Abrégé de grammaire limousine* (1950).

¹²²⁸ *Voyage pittoresque dans la basse Auvergne, incluant une étude détaillée sur la langue de cette région* (1847) e *Les patois de la basse Auvergne* (1877).

¹²²⁹ *Pour aider à lire et écrire le Nord-Occitan* (1969) ; *Abrégé de Grammaire auvergnate* (1970) ;

¹²³⁰ *Grammaire Occitane, le parler bas vivarois de la région d'Aubenas* (2006).

Charles Camproux dins lo tòme promièr de son *Essai de Géographie linguistique du Gévaudan*¹²³¹, escriu : « Une zone nord-est, offre pour l'article singulier masculin, au lieu des formes *al, del*, générales dans tout le reste du domaine, les formes *ai, dei* et surtout *i, di*. ». Il propose les évolutions suivantes : *del>dei>di* ; *al>ai>ei>i*.

L'estudi mai abotit sobre la question foguèt fat per Roger Teulat e publicat dins los QLO¹²³². Aquel estudi limitat als departaments de Léger-Naut, Ardecha e Puèi-de-Doma s'interessa al fenomèn de palatalisacion de *l* finala dins aquela region. En conclusion l'autor suggerís d'escriure AI per [ij], [ej], e DEI per [dij], [dej]. Aquela solucion que presenta l'interès de la simplicitat e de la costuma de l'escriut local, presenta l'inconvenient d'una possibla confusion amb los plurals provençals. De mai le digraf AI representa al còp la promièra persona del singular de *aver*, coma aquela del futur pronunciada [ej], del diftòng tonic [aj] e dins lo cas present de [ij], [ej], bèlcòp per un sol òme. Aquela solucion de mai faguèt pas flòri. L'estudi baila (a tòrt) ALS e DELS pels plurals.

En responsa a las propausicions de Teulat, dins un document interne al Sector de linguistica de l'IEO (1985)¹²³³, Jacme Taupiac escriviá : « Joan-Frederic Brun fa remarcar que dins lo lodevès tanben es remplaçat per <dei> : « *podèm pas notar aquò que rendriá lo parlar inintelligible per los vesins !* » Romièg Pach : « *S'agis pas unicament del Velai, puèi que lo meteis fenomèn se retròba al òrd de Montpelhièr. --- Es encara lo problèma del grafisme supòrt* » Cresi puslèu (aquò's Taupiac que parla) qu'es lo problèma de saber quina mena de normalizacion fasèm ; se se tracta de normalizacion purament grafica, Rogièr Teulat a rason e cal poder escriure oficialament ai, dei, pei. Es pas possible d'escriure cauchó e de prononciar elastic ! [...] Soi per permetre oficialament ai, dei, pei cada còp qu'es justificat (exp :etnotèxtes) e per recomandar als escrivans d'aquelas regions las formas estandard al, del, pel [...]. Lo sector de lingüistica deu daissar la libertat. »

Guy Marcon dins sa tèsi de doctorat en diactologia¹²³⁴ ditz dins l'artricle consacrat a l'article defini (pagina 107, tome 1) : « Formes contractées : l'article masc. Seulement s'élide avec les prep. A, EN. Avec A : ALH au sing. (généralement confondu avec ELH) ; ALS au pluriel : *anar alh cafè / anar als cafès*. Avec EN, END : ELH au sing. (forme avec laquelle se confond gén. ALH) ; ELS au plur. (forme gén. confondue avec ALS). » mai se o ditz pas, adòpta lo meteis sistème amb DE +

¹²³¹ Pagina 311 e 312.

¹²³² « Un problèma de grafematica occitan : notacion de [y] postvocalic e final en Velai e entorns » *Quasern de Lingüistica Occitana*, n°6, 1977,.

¹²³³ *Sintèsi de las responsas al « Memòri sus las innovacions graficas » de Rogièr Teulat*, pp 53.

¹²³⁴ *Etude phonétique, morphologique, syntaxique et lexicale du parler de Pradelles (Haute-Loire)*, Univesité de St Etienne, 1986.

LO : DELH e DE + LOS : DELS. Mai se pauc coneissut, aquel apròchi es fòrt pertinent e pedagogicament interessant.

Costat Cantal e Corresa, generalament lo monde s'acordèron per escriure AL e DEL coma ALS e DELS, quauque siá la realizacion fonetica¹²³⁵. Aquò adutz tanben a d'explicacion del tipe¹²³⁶ : « cas particulier du *L* : dans le groupe final *-AL* : devient (ou), *ostal* (oustaou). Mais *A+LO* = *AL* se prononce (arh). *-EL* final devient *-ER vedèl* (beder). *-LH* se prononce *R*. *L* entre voyelles devient *G* : *la pala* (la pago). » Bonjorn la clartat !

C. Omelhièr baila AL, ALH e ALS, ALHS (?) plural coma DEL, DELH e DELS, DELHS (?).

Conclusion e perspectivas :

Sega amb aquela revista dels diferents apròchis qu'existisson o existiguèron per solucionar aquel problèma grafic, se confrontan de las realizacions localas pas tojorn coèrentas amb las de l'assemblage occitan (e la règlà alibertina). Se volèm servir las formas foneticas localas e evitar una dispersion azardosa, chaudiá obrar a la mesa en plaça d'una forma escriuta que puèsha representar las diversas realizacions foneticas d'un biais unic adaptat e pedagogic, coma lo gascon pirenenc o faguèt de son caire.

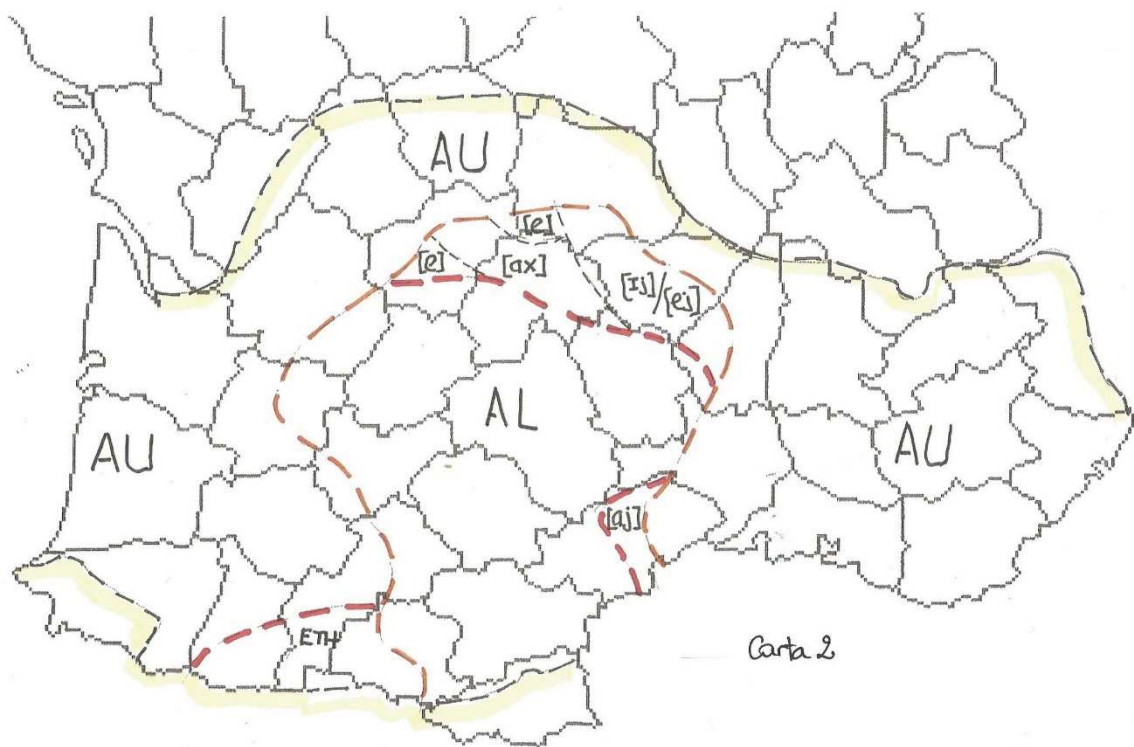
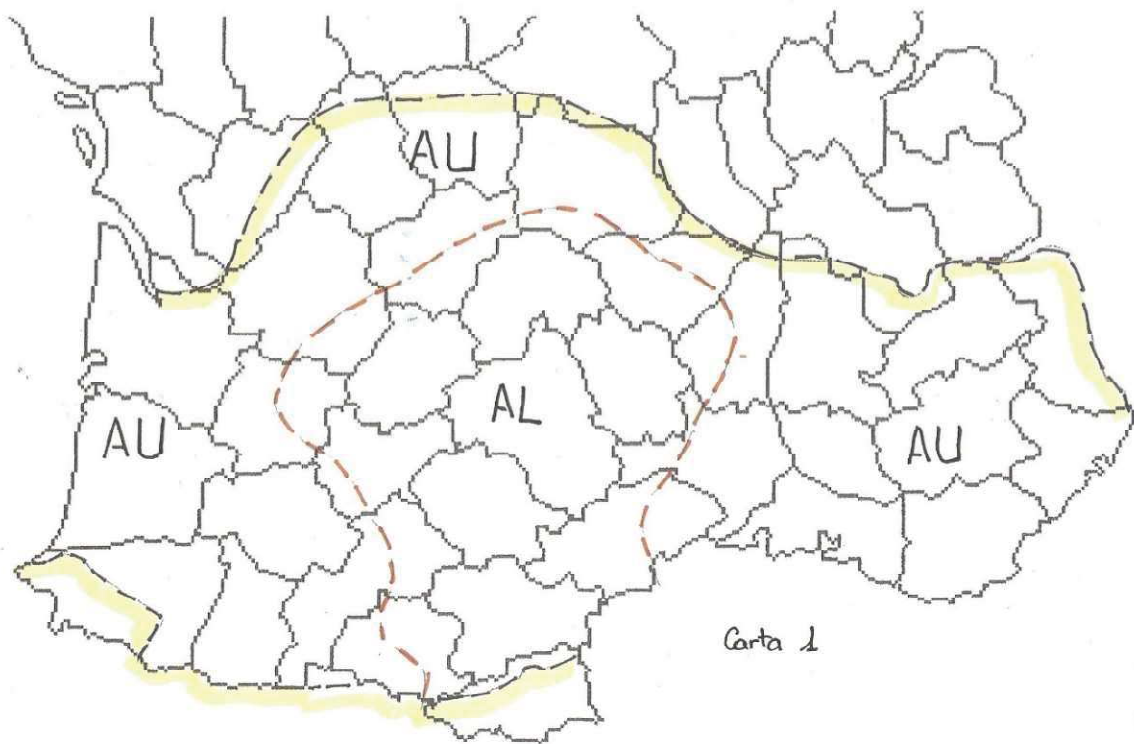
De mai chal aquel estudi que se faja d'un biais global amb aquel del tractament en totas posicions de *L* (latina simpla) e *LL* (latina dobla) dins l'assemblage d'aquelles parlars. Las doas causas son intimament liadas.

Aquò es una de las questions que fan partida de l'estudi doctoral que mènà presentament l'autor d'aquela comunicacion a l'Universitat Paul Valery, Montpelhièr 3 sotz la direccion d'Hervé Lieutard.

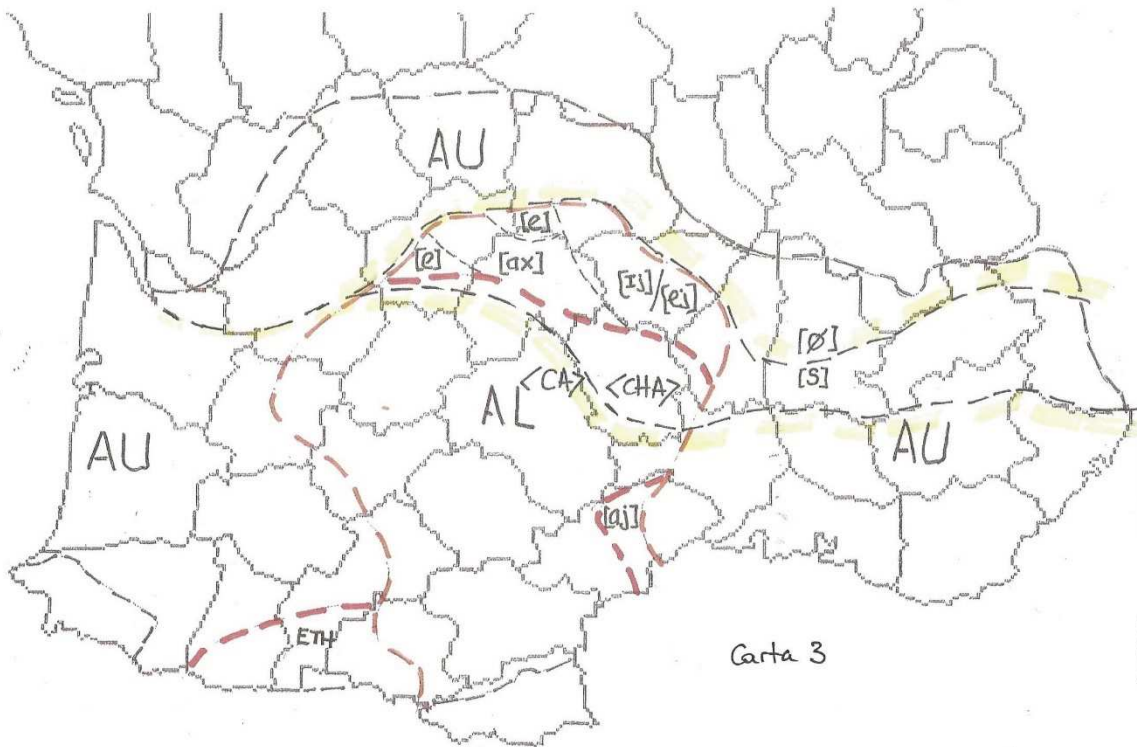
Jean Roux lo 05/07/2018.

¹²³⁵ Aquò adutz los neo-parlants a prononciar [al], [del] e [als], [dels].

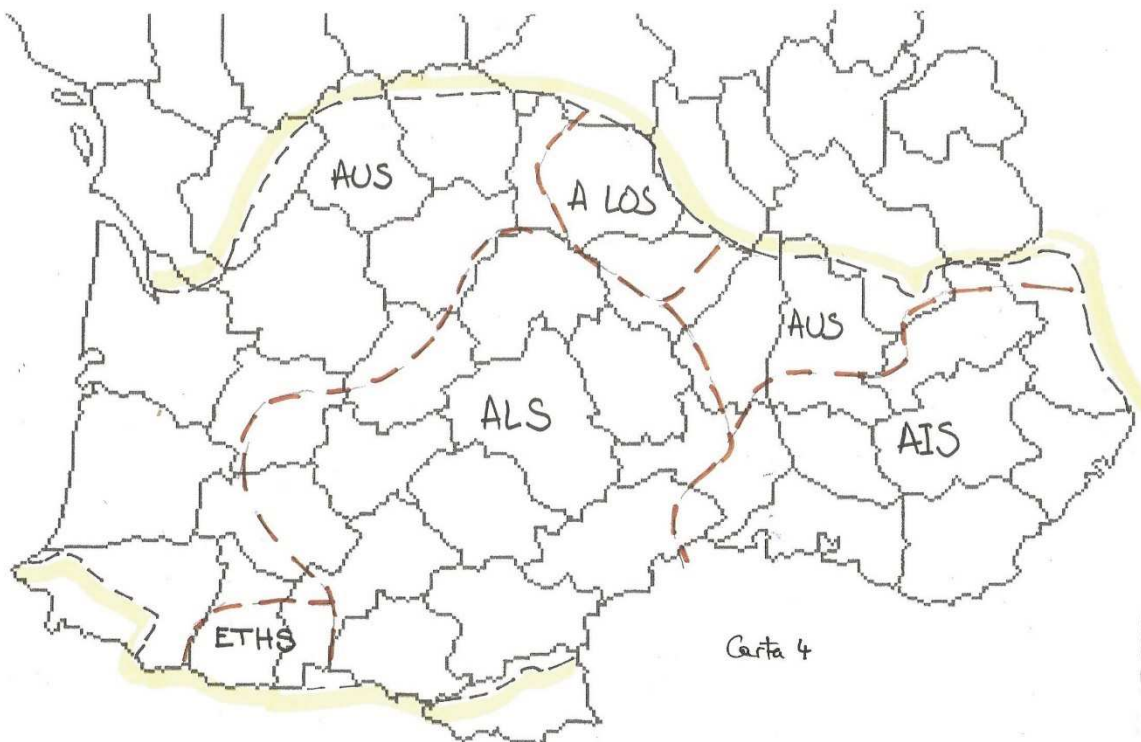
¹²³⁶ « Per legir nòstra lenga », *La Cabreta*, 1980, numero especial escòla felibrenca d'a Mauriac.



Carta 2



Carta 3



Carta 4

Annexe 15 : Deux poèmes de Gilbert, Sèi coma l'abre verturos / Ame veire à la prima.

Ieu sei coma l'abre verturos.

*Ieu sei coma l'abre verturos
Et de bon plant et de bona mena
Que pòrta, sen falhensa, l'edena
Que lo ten de si rams vigoros ;
Delh quionle jusqu'en aut es branchos
Et per tota la sazon abena ;
Ieu sei coma l'abre verturos
Et de bon plant et de bona mena.*

*Un bel amor en son liam me ten
Et cossi vou me chapdel' et mena ;
Mas, si sei pres, non me traze en pena.
Et mais me sarra, mais sei jauzen.
Me mestregea la (lo) cuer e lo sen :
Ai ! coma es leujeira sa chadena !
Un bel amor en son liam me ten
Et cossi vou me chapdel' et mena.*

*Me men(s)a'n lai, per comandamen,
Ont sojorna ma Dama agradiva,
En lai ont es mon anma chaitiva,
Ont ieu voudria esser eissamen.
Ai ! Dieu ! la pregearia charamen
Et lhi diria qu'Amor, que m'abriva,
Me mena'n lai, per comandamen,
Ont sojorna ma Dama agradiva.*

*Vai de qu'ont es, vai t'en, ma chanson,
Pregear, per ieu, ma Dama agradiva
Et digea lhi delh biais ma razon
Qu'un bel amor me ten e m'abriva.*

Enric Gilbert (*L'Auvergne littéraire et artistique*, n°27, novembre 1926, p.10)

Ame veire a la prima

Premier prix de poésie aux Jeux floraux

De l'Escóla de Limanha.

Ame veire, a la prima,

Lo brostonet novel

Et la flor elh ramel,

Es ame auzir la rima

Que fai lo rossinhou

Qu'es tornat en abriou.

Lo gai e dous amaire

Que fai lo rossinhou

Qu'es tornat en abriou !

Comas elh sei chantaire :

Chante de fin'amor

Et mon cuer n'a doussor.

Acò's mai que m'aflama,

Chante de fin'amor

Et mon cuer n'a doussor.

Ieu chante per ma Dama,

Tot jauzen ne'n serai

Si mon chantar lhi plai.

Es tant bell' e risenta !

Tot jauzen ne'n serai

Si mon chantar li plai.

Es franch' e ben dizenta

Et sis uelhs vencedors

Son doas bravonas flors.

Tot sô que dis m'agrada

Et sis uelhs vencedors

Son doas bravonas flors.

*Si luan es demorada,
Tant que n'aje languit,
Quant tôrna sei garit.*

*Ma Damas es lauzada,
Ai chantat per amor
Et mon cuer n'a doussor.*

Enric Gilbert (*Armanac de Briude* 1927, p. 28)

Annexe 16 : Extrait *La serva*

1. Version Benezet Vidal :

Dos jorns aprèp, à Issoire, los Batisse e los Montel escotavon, acò dóu notàri, la lectura dóu testament. Lo defunt declarava d'abòrd qu'en son ama e consciensa avia fait en tota justissa lo dreit de chascun ; que la maja part de son eiretage anava à sos nebots e que fazia se-meme lo partiment pèr fin que la desramba se metesse pas entre is tots au sujèt de sa succession.

En seguida venion las parts.

Batisse e la Nanon avion chascun dos milla francs d'argent o de titres e amai chascun la meitat dóu mobilier, dóu linge, de la fustalha, dóu vin, de la recorda engranjada e dóu bòsc copat ; Josèp avia seis milla francs d'argent, puei de vinhas e de champs, dezin hats per lo rode e la contenènsa, e la meitat dóu Grand Prat, lo tot vas Codes ; Francès, enfin, recebia cinq cents francs d'argent, la meizon dóu defunt amb sas eizansas e servitudas, car, dizia l'acte, los Montel èron mau lojats, de champs, de bòscs, de vinhas, que n'i avia una à Mont-Peiros, e la segonda meitat dóu Grand Prat, amb la serva qu'es dedins.

2. Version Nicolas Quint (*Assimil*[®] *L'Occitan*, Chennevières-sur-Marne, Assimil[®] le don des langues, 483-487)

Dos jorns aprèp, 'as Issoire, los Batisse e los Montel escotavon, a cò dau notàri, la lectura dau testament. Lo defunt declarava d'abòrd qu'en son ama e consciença àvia fait en tota justija lo dreit de chascun ; que la maja part de son eiretatge anava a sos nebots e que fàsia se-mème lo partiment pèr fin que la desramba se metèsse pas entre ilhs tots au sujèt de sa succession.

En seguida vénion las parts.

Batisse e la Nanon àvion chascun dos mila francs d'argent o de titres e amai chascun la meitat dau mobilier, dau linge, de la fustalha, dau vin, de la recòrda engranjada e dau bòsc copat ; Josèp àvia seis mila francs d'argent, puei de vinhas e de champs, desinhats per lo ròde e la contenença, e la meitat dau Grand Prat, lo tot vas Còdes ; Francès, enfin, recébia cinc cents francs d'argent, la maison dau defunt amb sas aisanças e servitudas, car, dísia l'acte, los Montel èron mau lotjats, de champs, de bòscs, de vinhas, que n'i àvia una 'as Mont-Peirós, e la segonda meitat dau Grand Prat, amb la sèrva qu'es dedins.